This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NEDL TRANSFER
HN 73II 0

PFc
331
40

KF857

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF
JOHN HARVEY TREAT
OF LAWRENCE, MASS.
CLASS OF 1862

REVUE

DU

MONDE CATHOLIQUE

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, PLACE DU PANTHÉON, 2.

REVUE
DU MONDE
CATHOLIQUE

RECUEIL POLITIQUE, SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

SEPTIÈME ANNÉE

TOME VINGTIÈME

PARIS

LIBRAIRIE V^OR PALMÉ, ÉDITEUR

25, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25

1867

P Fr 33.40

HARVARD COLLEGE LIBRARY
TREAT FUND
Sept. 10, 1925

NOTRE-DAME DE LOURDES

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION

A la suite d'une grâce signalée, dont le récit trouvera place dans le cours de cette étude, je promis, il y a quelques années, d'écrire l'histoire des événements extraordinaires qui ont donné lieu au pèlerinage de Lourdes. Si j'ai eu le tort très-grave de différer longtemps l'exécution de ma promesse, j'ai mis du moins une conscience absolue à étudier avec un soin scrupuleux le sujet que je voulais traiter.

En présence de l'incessante procession de visiteurs, de pèlerins, d'hommes, de femmes, de peuples entiers, qui viennent aujourd'hui de tous côtés s'agenouiller devant une grotte déserte, entièrement ignorée il y a dix ans et que la parole d'une enfant a fait tout à coup considérer comme un sanctuaire divin; en voyant s'élever le vaste édifice que la foi populaire élève en cet endroit et qui coûtera près de deux millions, j'ai éprouvé le besoin, non-seulement de rechercher les preuves du fait surnaturel, mais encore d'examiner comment la croyance s'en était universellement répandue.

Comment cela s'est-il fait? comment un tel événement s'est-il accompli en plein dix-neuvième siècle? comment le témoignage d'une petite fille ignorante; sur un fait aussi extraordinaire, sur une Apparition que personne autour d'elle n'apercevait, a-t-il pu trouver crédit et produire de si prodigieux résultats?

Il y a des gens qui répondent d'un mot péremptoire à de telles questions, et le mot de « superstition » est très-commode pour cela. Pour moi, je ne suis pas si expéditif; et j'ai voulu me rendre compte d'un phénomène si en dehors du cours ordinaire des choses, et si digne d'attention à quelque point de vue que l'on se place. Que le miracle soit vrai ou qu'il soit faux; que la cause de ce vaste courant de peuples soit dans l'action divine ou dans l'erreur humaine, une semblable étude n'en est pas moins du plus haut intérêt. Je remarque cependant que les sectaires du Libre Examen se gardent bien de la faire. Ils préfèrent nier tout court. C'est à la fois et plus facile et plus prudent.

Je comprends tout autrement qu'eux l'inquiète recherche de la vérité. Si nier tout court leur paraît simple, affirmer tout court me semblerait hasardé.

J'ai vu des savants parcourir péniblement les sentiers ardus de la Montagne, afin de s'expliquer à eux-mêmes pourquoi tel insecte qui se trouve pendant l'été sur les sommets se rencontre pendant l'hiver dans les vallons. Cela est fort bien et je les loue. Je me dis toutefois que les grands mouvements humains, que les causes qui mettent en branle des multitudes immenses méritent peut-être autant d'occuper et d'exercer la sagacité de l'esprit. L'Histoire, la Religion, la Science, la Philosophie, la Médecine, l'analyse des divers ressorts de la nature humaine, ont un égal intérêt à cette curieuse étude.

Cette étude, j'ai voulu la faire complète.

Aussi ne me suis-je contenté ni des documents officiels, ni des lettres, ni des procès-verbaux, ni des attestations écrites. J'ai voulu, autant que possible, tout connaître, tout voir par moi-même, tout faire revivre à mes yeux par le souvenir et le récit de ceux qui avaient vu. J'ai fait de longs voyages à travers la France pour interroger tous ceux qui avaient figuré, soit comme personnages principaux, soit comme témoins, dans les événements que j'avais à raconter, pour contrôler leurs récits les uns par les autres et parvenir de la sorte à une entière et lumineuse vérité.

J'ai voulu suivre, en un mot, et pousser aussi avant que cela se pouvait, dans l'étude de cette histoire divine, la méthode si excellente que M. Thiers a employée avec tant de supériorité dans les longs travaux et les sagaces recherches qui ont précédé son chef-d'œuvre sur le Consulat et l'Empire.

J'ai la confiance que, Dieu aidant, mes efforts n'ont pas été absolument vains.

La vérité une fois connue, je l'ai écrite avec autant de liberté que si, comme le duc de Saint-Simon, j'eusse fermé ma porte et raconté une histoire destinée à ne paraître que dans un siècle. J'ai voulu tout dire tant que les témoins sont encore vivants; j'ai voulu donner leurs noms et leur demeure, pour qu'il fût possible de les interroger et de refaire, afin de contrôler mon propre travail, l'enquête que j'ai faite moi-même. J'ai voulu que chaque lecteur pût examiner par lui-même mes assertions, rendre hommage à la Vérité si j'ai été sincère, me confondre et me déshonorer si j'ai menti.

L'étude approfondie à laquelle je me suis livré, les documents que j'ai consultés, les nombreux témoignages que j'ai entendus, m'ont permis d'entrer dans des détails circonstanciés que n'avait pu aborder le récit sommaire qui avait été fait, et de rectifier quelques erreurs dans la chronologie des événements. J'ai rétabli avec un soin extrême les dates précises et l'ordre exact des faits. Cela était nécessaire pour bien faire pénétrer dans leur essence intime.

Étudier les faits, non-seulement dans leur écorce extérieure, mais dans les délicatesses de leur physionomie et dans leur vie cachée; rechercher,

avec une attention constamment en éveil, le lien souvent lointain, souvent inaperçu tout d'abord, qui les unit; comprendre et exposer clairement leur cause, leur origine, leur génération; surprendre et voir agir, dans des profondeurs qu'on tente d'éclairer, les lois éternelles et les harmonies merveilleuses de l'ordre miraculeux : tel est le but que j'ai osé concevoir.

Avec une telle pensée, aucune circonstance n'était indifférente et ne devait être négligée. Le moindre détail pouvait contenir une lumière et permettre de prendre, si j'ose le dire, la main de Dieu en flagrant délit.

De là, mes recherches; de là, la forme, très-différente de l'histoire officielle, qu'a prise de lui-même mon récit; de là, tant dans la relation des Apparitions que dans celle des guérisons miraculeuses, ces portraits, ces dialogues, ces paysages, ces circonstances d'heure et de lieu, ces constatations du temps qu'il faisait; de là, ces mille détails qui m'ont coûté tant de peine à relever, mais qui m'ont donné, à mesure que je les recueillais pieusement, l'indicible joie de voir par moi-même, de goûter et de sentir, dans tout le charme d'une découverte à peine soupçonnée à l'avance, l'harmonie profonde des œuvres qui viennent de Dieu.

Cette joie, j'essaye de la communiquer à mes lecteurs, à mes amis, à ceux qui sont curieux des secrets d'en haut. Quelques-uns de ces détails arrivent parfois avec un si merveilleux à propos, que le lecteur, habitué aux dissonances de ce monde, pourrait soupçonner le peintre d'avoir mis de la complaisance dans son tableau. Mais Dieu est un artiste qui n'a pas besoin qu'on invente pour lui. Les œuvres surnaturelles qu'il daigne accomplir ici-bas, sont parfaites par elles-mêmes. Les copier fidèlement, ce serait rencontrer l'idéal.

Mais qui peut les copier de la sorte? Qui peut les voir dans toute leur beauté et leur harmonie? Qui n'a la vue troublée? Qui peut pénétrer tous les secrets de ces humbles et grandes choses? Personne, hélas! Presque tout nous échappe et nous ne faisons qu'entrevoir.

Je viens d'oser dire ce que j'eusse voulu faire. Le lecteur seul verra ce que j'ai fait.

H. L.

I

La petite ville de Lourdes est située dans le département des Hautes-Pyrénées, à l'embouchure des sept vallées du Lavedan, entre les dernières ondulations des coteaux qui terminent la plaine de Tarbes et les premiers escarpements abruptes qui commencent la Grande Montagne. Les maisons, assises irrégulièrement sur un terrain accidenté, sont groupées presqu'en désordre à la base d'un rocher

énorme, absolument isolé de tout, et sur lequel est hissé comme un nid d'aigle un formidable château-fort. Au pied de ce roc, du côté opposé à la ville, à l'ombre des aulnes, des frênes et des peupliers, le Gave court tumultueusement, brisant ses eaux écumantes contre un barrage de cailloux et faisant tourner sur ses rives les roues sonores de trois ou quatre moulins. Le fracas des meules et le murmure du vent dans les branches des arbres se mêlent au bruit de ses ondes fuyantes.

Ce Gave est formé par les divers torrents des vallées supérieures, lesquels sortent eux-mêmes des glaciers éternels et des neiges immaculées qui recouvrent dans les profondeurs de la chaîne les flancs arides de la Haute Montagne. Le principal de ces affluents vient de la cascade de Gavarnie, laquelle tombe, comme chacun sait, d'un de ces rares pics que nul pied humain n'a pu encore gravir.

Laissant à sa droite la ville, le château, et, sauf un seul qui est à sa gauche, tous les moulins de Lourdes, le Gave, pressé d'arriver, s'enfuit précipitamment vers la ville de Pau, qu'il dépassera en toute hâte pour aller se jeter dans l'Adour et de là dans le Grand Océan.

Aux environs de Lourdes, le paysage que longe le Gave est charmant. Des prairies verdoyantes, des champs cultivés, des bois épais, des rochers ardus se mirent tour à tour dans ses eaux. A sa droite, des terres riantes et fertiles, des points de vue gracieux, la grande route de Pau, sillonnée à toute heure par les voitures, les cavaliers et les piétons; à sa gauche, les monts farouches et leur solitude terrible.

Le château-fort de Lourdes, à peu près imprenable avant l'invention de l'artillerie, était jadis la clef des Pyrénées.

La tradition rapporte que Charlemagne, en guerre avec les Infidèles, ne put venir à bout de s'en emparer. Au moment où il allait lever le siége, un aigle, passant au-dessus de la plus haute tour de la forteresse assiégée, y laissa choir un poisson magnifique, qu'il venait de saisir dans un lac du voisinage.

Était-ce parce que, ce jour-là, les lois de l'Église prescrivaient l'abstinence? était-ce parce que le poisson était un symbole chrétien encore populaire en cette époque? toujours est-il que le chef sarrasin Mirat, qui occupait le château, vit là-dedans un prodige et se convertit à la vraie foi. Il ne fallut rien moins que ce miracle de la conversion de Mirat et son baptême pour faire rentrer ce château dans les do-

maines de la Chrétienté. Encore le Sarrasin stipula-t-il, dit la chronique, que « devenant le chevalier de Notre-Dame, la Mère de Dieu il entendait, soit pour lui, soit pour ses descendants, que son comté, libre de tout fief terrestre, ne relevât jamais que d'Elle seule. »

Les armes parlantes de la ville rendent témoignage de ce fait extraordinaire de l'Aigle et du Poisson. Lourdes porte de gueules à trois tours d'or, maçonnées de sable, sur roc d'argent : la tour du milieu plus haute que les deux autres et surmontée d'un aigle de sable éployé, membré d'or, tenant au bec une truite d'argent.

Durant toute la période du Moyen Age, le château de Lourdes fut un centre de terreur dans tout le pays environnant. Tantôt au nom des Anglais, tantôt au nom des comtes de Bigorre, il était occupé par des espèces de capitaines-brigands qui, au fond, ne relevaient guère que d'eux-mêmes et qui rançonnaient les habitants de la plaine à quarante ou cinquante lieues à la ronde. Ils avaient, raconte-t-on, l'incroyable audace d'aller faire main-basse sur les choses et sur les gens jusqu'aux portes de Montpellier ; puis ils rentraient, en véritables oiseaux de proie, dans leur aire inaccessible.

Au dix-huitième siècle, le château de Lourdes devint une prison d'État. Ce fut la Bastille des Pyrénées. La Révolution ouvrit les portes de cette prison aux trois ou quatre détenus qu'avait envoyés là l'arbitraire du despotisme, et la peupla, en revanche, de quelques centaines de criminels, bien autrement coupables en vérité. Un auteur contemporain a relevé sur les registres d'écrou les forfaits de ces scélérats. A côté du nom de chaque prisonnier, « voici, dit-il, comment la qualification du crime était formulée : « *Incivique. — Ayant refusé le baiser de paix au citoyen N. devant l'autel de la Patrie. — Tracassier. — Ivrogne. — De glace pour la Révolution. — Caractère tartufe, réservé dans ses opinions. — Caractère menteur comme un arracheur de dents.—Pacifique Harpagon, indifférent pour la Révolution, ayant ramassé beaucoup d'argent en grugeant ses amis, etc., etc.* (1) »

On voit que la Révolution avait raison de se plaindre de l'arbitraire des rois, et qu'elle avait fait succéder à l'affreux despotisme de la Monarchie un régime de douce tolérance et de pleine liberté.

L'Empire conserva à la forteresse de Lourdes son caractère de prison d'État, et elle ne le perdit qu'au retour des Bourbons. Depuis la Restauration, l'effrayant château du Moyen Age, devenu par la force

(1) M. Bascle de Lagrèze, conseiller à la Cour impériale de Pau. *Chronique de la ville et du Château de Lourdes.*

des choses une place de quatrième ou de cinquième ordre, est paisiblement gardé par une garnison de cent soldats d'infanterie, sous les ordres d'un commandant.

II

La ville cependant est demeurée la clef des Pyrénées, mais à un tout autre point de vue qu'autrefois. Lourdes est le carrefour des eaux thermales. Que l'on aille à Barèges, à Saint-Sauveur, à Cauterets, à Bagnères-de-Bigorre ; que de Cauterets ou de Pau on entreprenne de se rendre à Luchon, c'est toujours par Lourdes qu'il faut passer. De tout temps, depuis que l'on va aux eaux des Pyrénées, les innombrables diligences employées au service des eaux durant la saison d'été, s'arrêtaient à l'Hôtel de la Poste. On laissait ordinairement aux voyageurs le temps de dîner, de visiter le Château et d'admirer le paysage avant de repartir. Un grand nombre employait ces deux heures à aller faire au café une partie de billard.

Depuis un siècle environ, cette petite ville est donc constamment traversée par les baigneurs et les touristes venus de tous les coins de l'Europe. Il en est résulté une civilisation assez avancée.

En 1858, époque où commence cette histoire, on recevait depuis longtemps à Lourdes la plupart des journaux de Paris. La *Revue des Deux-Mondes* y comptait plusieurs abonnés. Comme partout, les cabarets et les cafés servaient à leurs consommateurs trois numéros du *Siècle*, celui du jour, celui de la veille et celui de l'avant-veille, tous trois inégalement sales et graisseux. La Bourgeoisie et le Clergé se partageaient entre le *Journal des Débats*, *la Presse*, *le Moniteur*, *l'Univers* et *l'Union*.

Lourdes avait un cercle, une imprimerie, un journal. Le sous-préfet était à Argelès ; mais la douleur qu'éprouvaient les habitants de Lourdes d'être privés de ce fonctionnaire, était tempérée par la joie de posséder le Tribunal de première instance, c'est-à-dire trois Juges, un Président, un Procureur Impérial et un Substitut. Satellites inégaux de ce centre lumineux, un Juge de Paix, un Commissaire de Police, six Huissiers, sept Gendarmes, dont un Brigadier, gravitaient tout autour. Il y avait un Hôpital et une Prison, et, comme nous aurons peut-être l'occasion de le constater, il se présentait des circonstances où quelques esprits forts, nourris des saines et humanitaires doctrines du *Siècle*, prétendaient qu'il fallait mettre les criminels à l'hôpital et les malades en prison.

Il n'y avait pas que de ces puissants raisonneurs : on rencontrait dans le barreau de Lourdes, dans le corps médical, des hommes du plus grand savoir et de la plus haute distinction, des esprits remarquables, des observateurs impartiaux, comme on n'en trouve pas toujours dans des centres plus importants.

Les races montagnardes sont généralement douées d'un très-ferme et très-pratique bon sens. La population de Lourdes, peu mêlée de sang étranger, était excellente. On citerait peu d'endroits en France où les écoles soient plus fréquentées qu'elles ne le sont à Lourdes. Il n'est pas un garçon qui n'aille pendant plusieurs années chez les instituteurs laïques ou chez les Frères ; pas une enfant qui ne fréquente également, jusqu'à sa complète éducation populaire, l'école des Sœurs de Nevers. Plus instruits que les ouvriers de la plupart de nos villes, les gens de Lourdes ont, en même temps, la simplicité de la vie des champs. Ils ont le sang chaud, la tête méridionale, le cœur droit, une moralité parfaite. Ils sont probes, religieux et peu novateurs.

Certaines institutions locales, fonctionnant de temps immémorial, contribuent à maintenir un si heureux état de choses. Le peuple de Lourdes, bien avant les prétendues découvertes du progrès moderne, avait compris et pratiqué, à l'ombre de l'Église, les idées de solidarité et de prudence qui ont donné naissance à nos sociétés de secours mutuels. De telles sociétés existent à Lourdes et fonctionnent depuis des siècles : elles datent du Moyen Age ; elles ont traversé victorieusement la Révolution, et les philanthropes les eussent, depuis longtemps, rendues célèbres, si elles ne tiraient leur vitalité du principe religieux et si elles ne s'appelaient encore, comme au quinzième siècle, des « confréries. »

« Presque tout le peuple, dit M. de Lagrèze, entre dans ces associations, aussi philanthropiques que pieuses. Les ouvriers, qu'unit le nom de confrères, placent leur travail sous un céleste patronage, et font échange réciproque de secours et de charité chrétienne. La caisse commune reçoit l'offrande hebdomadaire de l'ouvrier plein de force et de santé, pour la rendre un jour à l'ouvrier souffrant de maladie et de misère, » à l'ouvrier mort dont elle paye les funérailles et qu'elle accompagne à sa dernière demeure. Chaque confrérie, à l'exception de deux, qui se partagent le maître-autel, a une chapelle particulière dont elle prend le nom et qu'elle entretient par la quête du dimanche. La confrérie de Notre-Dame-des-Grâces se compose de laboureurs ; celle de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, d'ardoisiers ; celle de Notre-

Dame-de-Monsarrat, de maçons; celle de Sainte-Anne, de menuisiers; celle de Sainte-Luce, de tailleurs d'habits et de couturières; celle de l'Ascension, de tailleurs de pierre; celle du Saint-Sacrement, des marguilliers; celles de Saint-Jean et de Saint-Jacques, de tous ceux qui ont reçu l'un ou l'autre de ces noms en baptême. »

Les femmes font également partie de semblables associations religieuses. L'une d'elles, « la Congrégation des Enfants de Marie », a un caractère particulier. C'est aussi, mais dans l'ordre des choses spirituelles, une société de secours mutuels. Pour entrer dans cette Congrégation, toute laïque bien entendu, il faut être déjà d'une sagesse éprouvée. Les enfants y pensent longtemps avant d'être jeunes filles. Les Congréganistes s'engagent à ne jamais se mettre sur la pente mauvaise par la fréquentation des fêtes mondaines où se perd l'esprit religieux, à ne pas suivre les modes excentriques, à être exactes aux réunions et aux instructions qui ont lieu tous les dimanches. C'est un honneur d'y entrer; c'est une honte d'en être exclue. Ce que cette association a fait de bien, ce qu'elle a maintenu de moralité dans le pays, ce qu'elle a préparé de bonnes mères de famille, est incalculable. Aussi des associations semblables se sont-elles fondées sur le modèle de cette congrégation-mère dans les paroisses d'un grand nombre de diocèses.

Le pays a une dévotion particulière à la Vierge. Les sanctuaires qui lui sont consacrés, sont nombreux dans les Pyrénées, depuis Piétat ou Garaison jusqu'à Bétharram. Tous les autels de Lourdes sont voués à la Mère de Dieu.

III

Telle était Lourdes il y a dix ans.

Le chemin de fer n'y passait pas encore et il n'était pas même question qu'il y en eût jamais. Un tracé beaucoup plus direct paraissait indiqué d'avance pour la ligne des Pyrénées.

La ville tout entière et la forteresse sont situées sur la rive droite du Gave, lequel, après avoir baigné, en venant du Midi, la base du roc énorme qui sert de piédestal au château-fort, fait brusquement un coude à angle droit et se dirige vers l'Ouest.

Un vieux pont, bâti en amont, à quelque distance des premières maisons de la ville, ouvre une communication avec la campagne, les prairies, les forêts et les monts de la rive gauche.

Entre le pont et le Château, une prise d'eau pratiquée sur la gauche

du Gave donne naissance à un très-fort canal. Ce canal va rejoindre le Gave à un kilomètre en aval, un peu au-dessous des rocs de Massabielle, dont il baigne la base. Avant de se réunir au Gave et après avoir fait marcher un moulin, le moulin de Sâvy, il se grossit des eaux d'un petit ruisseau sorti d'une source voisine et appelé la Merlasse.

L'île très-allongée qui est formée par le Gave et par ce courant, est une vaste et verdoyante prairie. Dans le pays on l'appelle l'*Ile du Châlet*, ou plus brièvement, *le Châlet*.

Le moulin de Sâvy, le seul qui se trouve sur la rive gauche, est bâti à cheval sur le canal et sert de pont entre la prairie et la terre ferme.

Or, en 1858, il n'était guère, aux environs de la petite ville très-vivante que nous avons décrite, d'endroit plus solitaire et plus sauvage que les roches désertes au pied desquelles se rejoignaient le Gave et le canal du moulin.

A quelques pas au-dessus de ce confluent, sur le bord du ruisseau, le roc abrupte était percé à sa base par trois excavations irrégulières, assez bizarrement superposées et communiquant entre elles, comme pourraient le faire les trous d'une éponge gigantesque.

La singularité de ces excavations les rend assez difficiles à décrire.

La première et la plus grande se trouvait au niveau du sol. Elle avait à peu près l'aspect d'une tente de marchand ou d'un four très-informe et très-haut qui serait verticalement coupé vers le milieu, et qui, au lieu de former une voûte entière, ne formerait plus qu'une demi-voûte.

L'entrée, en arc de cercle très-contourné, avait environ quatre mètres de haut à son point le plus élevé. Sa largeur était à peu près le triple de son élévation.

A partir de cette entrée, le rocher allait en s'abaissant, à la façon d'un toit de grenier vu en dessous, et en se rétrécissant à gauche et à droite.

Comme dans toutes les excavations de cette nature, le roc était absolument sec en temps ordinaire et humide par les temps de pluie. Cette rare humidité et cet imperceptible suintement des saisons pluvieuses ne se faisaient même remarquer que d'un seul côté, c'est-à-dire à droite en entrant. Ce côté est précisément celui d'où vient

habituellement la pluie, fouettée par les vents d'ouest, et il arrivait naturellement au rocher, très-mince et plein de fentes en cet endroit, ce qui arrive aux murs des maisons lorsqu'ils sont à cette exposition et bâtis avec du mortier médiocre.

Le côté gauche et le fond de la Grotte, se trouvant en dehors de ces conditions, étaient constamment secs comme le plancher d'un salon. L'humidité accidentelle de la paroi de l'ouest faisait même ressortir la sécheresse torride du nord, de l'est et du midi de la Grotte.

Au-dessus de cette première cavité, sur la droite du spectateur, se trouvaient, dans les rochers, deux ouvertures superposées, qui en étaient comme les annexes et les dépendances.

Vue du dehors, séparée par une mince épaisseur de la paroi supérieure de la Grotte, la principale de ces deux ouvertures avait, sous une forme ovale, la hauteur et la largeur d'une fenêtre de maison ou d'une niche d'église. Elle s'enfonçait de bas en haut dans le rocher; puis, arrivée à une profondeur de deux mètres, elle se bifurquait, descendant, d'un côté, à l'intérieur de la grotte d'en bas et remontant, de l'autre, en revenant sur elle-même, jusqu'à l'extérieur du rocher, où son orifice formait cette deuxième ouverture supérieure dont nous venons de parler, et qui n'avait d'importance qu'en ce qu'elle contribuait à éclairer parfaitement, et dans tous les sens, toute cette cavité supplémentaire.

Si nous sommes parvenus à donner une idée nette de cet ensemble singulier, le lecteur comprend que le regard plongeait dans ces excavations supérieures — du dehors, par l'ouverture en forme de niche — et, du dedans de la grande grotte d'en bas, par leur branche inférieure, qui perçait la voûte en manière de cheminée.

Ces divers conduits étaient assez grands pour qu'un homme debout pût y circuler en toute liberté.

Un églantier ou rosier sauvage, poussé dans une anfractuosité du rocher, étendait ses longues branches à la base de l'ouverture en forme de niche, dans laquelle se trouvait, nous ne savons comment, un bloc énorme de granit. Nous notons cette circonstance, car le rocher que nous décrivons si minutieusement, n'est point de granit, mais de marbre.

Sur le devant de ce petit système d'excavations, très-simple pour l'œil, mais très-compliqué pour qui veut le décrire, à travers un chaos

de pierres énormes tombées de la montagne, passait, pour aller se réunir au Gave cinq ou six pas plus loin, le canal du moulin.

La Grotte se trouvait donc juste en face de la pointe inférieure de l'île du Châlet, formée, comme nous l'avons dit, par le Gave et par le canal.

On nommait ces excavations la *Grotte de Massabielle*, du nom des rochers dont elle dépendait. « Massabielle », en patois du pays, veut dire « vieux rochers ».

En aval, sur les bords du Gave, se trouvait un tertre inculte et rapide, appartenant, comme les rochers, à la commune de Lourdes, et où les porchers du pays venaient parfois faire paître leurs vils troupeaux.

Ces pauvres gens s'abritaient en temps de pluie dans la Grotte, ainsi que quelques pêcheurs qui venaient jeter, en cet endroit, leurs filets dans le Gave.

Au-dessus de la triple cavité s'élevait, presque à pic, l'énorme masse des roches Massabielle, tapissées en maint endroit par le lierre et le buis, par les bruyères et par la mousse. Des ronces enchevêtrées, des noisetiers, des églantiers, quelques arbres, dont le vent cassait souvent les branches, avaient poussé leurs racines dans les fentes du roc, partout où quelque éboulement des montagnes, partout où l'aile des vents avait porté une pincée de terre. Le Semeur éternel, Celui dont l'invisible main remplit d'étoiles et de soleils les immensités de l'espace, Celui qui a tiré du néant la terre, les plantes et les animaux, le Créateur de tant de millions d'hommes qui ont peuplé la terre et de tant de milliards d'anges qui peuplent le ciel, ce Dieu dont l'opulence est sans bornes et la puissance sans limites, entend que rien ne soit perdu dans les vastes régions de son œuvre. Et voilà pourquoi il ne laisse stérile rien de ce qui peut produire ; voilà pourquoi, sur toute l'étendue de notre globe, des germes innombrables flottent dans les airs, couvrant la terre végétale partout où elle paraît, n'eût-elle de place que pour l'existence d'une touffe d'herbe ou pour la vie d'un brin de mousse. Et de même, ô Divin Semeur, vos grâces, comme une invisible poussière de graines fécondes, flottent autour de nos âmes, à l'affût de la bonne terre. Et si nous sommes si stériles, c'est que nous vous présentons, tantôt des cœurs plus durs et plus arides que le rocher, tantôt des chemins battus que foule sans cesse

le pied des passants, tantôt des buissons d'épines où la mauvaise plante occupe tout et étouffe la bonne semence.

IV

Il était nécessaire de décrire le pays où devaient se passer les scènes diverses que nous avons à raconter. Il n'importe pas moins de dire quelle lumière, je veux dire quelle profonde vérité morale éclaire le point de départ de cette histoire, où, nous l'espérons, la main de Dieu apparaîtra visible.

C'est, ce semble, une banalité de remarquer que tout est contraste sur cette terre, où sont mêlés ensemble les méchants et les bons, les riches et les indigents, et où la chaumière du pauvre n'est parfois séparée que par un simple mur de la demeure d'un personnage opulent. D'un côté tous les plaisirs d'une vie facile, doucement organisée au milieu des délicates recherches du confortable et des élégances du luxe ; de l'autre les horreurs de la misère, le froid, la faim, la maladie, le douloureux cortége des souffrances humaines. Autour des premiers les adulations, les visites empressées, les amitiés bruyantes; autour des autres l'indifférence, la solitude, l'abandon. Soit qu'il craigne l'importunité de ses demandes formelles ou tacites, soit qu'il redoute comme un reproche le spectacle de cet affreux dénûment, le Monde évite le pauvre et s'organise en dehors de lui. Les riches, se formant en un cercle exclusif que leur orgueil appelle « la bonne compagnie », considèrent comme n'ayant en quelque sorte qu'une existence secondaire et indigne d'attention tout ce qui est en dehors d'eux, tout ce qui n'appartient pas à la classe des « gens comme il faut. » Lorsqu'ils font travailler l'ouvrier, lors même qu'ils sont bons et qu'ils secourent l'indigent, ils le traitent comme un protégé, comme un inférieur ; ils n'ont point pour lui cette simple et intime façon d'agir qu'ils auraient avec l'un des leurs. Sauf quelques rares chrétiens, nul ne s'occupe du pauvre comme d'un frère, comme d'un égal. Sauf des saints, hélas ! bien clair-semés au temps où nous vivons, à qui viendrait l'idée de lui montrer ce respect que l'on a pour un supérieur ? Dans le monde proprement dit, dans le vaste monde, le pauvre est absolument délaissé. Accablé sous le poids du travail, épuisé de besoins, dédaigné et abandonné, ne semble-t-il pas qu'il soit maudit du Créateur de la terre ? Eh bien ! c'est précisément tout le contraire : il est le bien-aimé du Père universel. Tandis que le

Monde a été maudit à jamais par l'infaillible parole du Christ, ce sont les pauvres, les souffrants, les humbles, les petits, qui sont pour Dieu la « bonne compagnie », la société choisie où se complaît son cœur. — « Vous êtes mes amis, » leur dit-il dans son Évangile. Il fait plus, il s'identifie avec eux, n'ouvrant le ciel aux riches qu'autant qu'ils auront été les bienfaiteurs des indigents : « Ce que vous avez fait aux derniers de ces abandonnés, c'est à Moi-même que vous l'avez fait. »

Aussi, lorsque le Fils de Dieu est venu sur la terre, a-t-il voulu naître, vivre et mourir au milieu des pauvres, être lui-même un pauvre. C'est parmi eux qu'il a pris ses Apôtres, ses principaux Disciples, les premiers-nés de son Église. Dans l'histoire, déjà longue, de cette Église, c'est sur les pauvres qu'il a généralement répandu ses plus grandes grâces spirituelles. De tout temps et sauf de légères exceptions, les Apparitions, les Visions, les révélations particulières, ont été le privilége de ces indigents et de ces petits que le Monde dédaigne.

Lorsque, dans sa sagesse, Dieu juge bon de se manifester sensiblement aux hommes par ces phénomènes mystérieux, il descend, de même qu'un roi en voyage, dans la maison de ses ministres ou de ses amis particuliers. Et voilà pourquoi il choisit habituellement la demeure des pauvres et des petits.

Depuis bientôt deux mille années se vérifie la parole de l'Apôtre : « Dieu a fait élection de ce qui est faible selon le monde pour confondre ce qui est puissant (1). »

Le récit que nous avons entrepris fournira peut-être quelques preuves de ces très-hautes vérités.

V

Le 11 février inaugurait en 1858 la semaine des réjouissances profanes qui, depuis un temps immémorial, précèdent les austérités du carême. C'était le jour du Jeudi-Gras. Le temps était froid, un peu couvert, mais très-calme. Dans les profondeurs du ciel les nuages se tenaient immobiles. Aucune brise ne les poussait les uns contre les autres, et l'atmosphère était d'une entière placidité. Par moments tombaient du ciel quelques rares gouttes d'eau.

Ce jour-là, par un de ces renvois de fêtes nécessités souvent par les exigences du Propre de chaque diocèse, le diocèse de Tarbes cé-

(1) I Cor., I, 27.

lébrait à la Messe la mémoire de l'illustre bergère de France, Sainte Geneviève (1).

Onze heures du matin avaient déjà sonné à l'horloge de l'église de Lourdes.

Tandis que, presque partout, se préparaient de joyeuses réunions et des festins, une famille de pauvres gens, qui demeuraient comme locataires dans une misérable maison de la rue des Petits-Fossés, n'avait pas même de bois pour faire cuire son maigre dîner.

Le père, encore jeune, exerçait la profession de meunier, et il avait pendant quelque temps exploité, comme fermier, un petit moulin assis au nord de la ville, sur l'un des ruisseaux qui se jettent dans le Gave. Mais ce métier exige des avances, les gens du peuple ayant coutume de faire moudre à crédit; et le pauvre meunier, pour cette raison, avait été obligé de renoncer à la ferme du petit moulin, où son travail, loin de le mettre dans l'aisance, avait contribué à le jeter dans une indigence plus profonde. En attendant des jours meilleurs, il travaillait çà et là — non point chez lui, car il n'avait rien au monde, pas même un petit jardin — mais chez quelques voisins, qui l'employaient de temps en temps comme journalier.

Il se nommait François Soubirous et était marié à une très-honnête femme, Louise Castérot, qui était une bonne chrétienne et qui soutenait son courage.

Ils avaient quatre enfants : deux filles, dont l'aînée avait environ quatorze ans, et deux garçons beaucoup plus jeunes; le dernier venu avait à peine trois ou quatre ans.

Depuis quinze jours seulement leur fille aînée, une chétive enfant, demeurait avec eux. C'est cette petite fille qui doit jouer un rôle considérable dans notre récit, et nous avons étudié avec soin toutes les particularités et tous les détails de sa vie.

Lorsqu'elle était venue au monde, sa mère, malade à cette époque, n'avait pu l'allaiter, et elle l'avait mise en nourrice dans un village voisin, à Bartrès, où l'enfant demeura après son sevrage. Louise Soubirous était devenue mère une seconde fois; et deux enfants à la fois l'eussent retenue au logis et empêchée d'aller en journée et dans les champs, ce qu'elle pouvait faire aisément avec un seul nourrisson. C'est pour cela que les parents la laissèrent à Bartrès. Ils payaient pour son entretien, quelquefois en argent et plus souvent en nature, une pension de cinq francs par mois.

(1) *Ordo* du diocèse de Tarbes pour 1858. 11 février.

Lorsque la petite fille eut atteint l'âge d'être utile, et qu'il fut question de la reprendre dans la maison paternelle, les bons paysans qui l'avaient nourrie s'aperçurent qu'ils s'étaient attachés à elle et qu'ils la considéraient absolument comme une de leurs enfants. Dès ce moment, ils se chargèrent d'elle pour rien, l'employant à garder les brebis. Elle grandit ainsi au milieu de cette famille adoptive, passant toutes ses journées dans la solitude, sur les coteaux déserts où paissait son humble troupeau.

En fait de prières, elle ne connaissait au monde que le chapelet. Soit que sa mère nourrice le lui eût recommandé, soit plutôt que ce fût un besoin naïf de cette âme innocente, partout et à toute heure, en gardant ses brebis, elle récitait cette prière des simples. Puis elle s'amusait toute seule avec ces joujoux naturels que la Providence maternelle fournit aux enfants du pauvre, plus aisés à contenter, en cela comme en tout, que les enfants du riche : elle jouait avec les pierres qu'elle entassait en petits édifices enfantins, avec les plantes et les fleurs qu'elle cueillait çà et là, avec l'eau des ruisseaux où elle jetait et suivait de l'œil d'immenses flottes de brins d'herbes; elle jouait avec celui qui était son préféré dans le troupeau confié à ses soins. « De tous mes agneaux, disait-elle un jour, il y en a un que j'aime plus que tous les autres. » « — Et lequel ? » lui demanda-t-on. « — Celui que j'aime, c'est le plus petit. » Et elle se plaisait à le caresser et à jouer avec lui.

Elle était elle-même parmi les enfants comme ce pauvre agneau, faible et petit, qu'elle aimait. Quoiqu'elle eût déjà quatorze ans, tout au plus si on lui en eût donné onze ou douze. Sans être pour cela maladive, elle était sujette aux oppressions d'un asthme qui parfois la faisait beaucoup souffrir. Elle prenait en patience son mal, et elle acceptait ses douleurs physiques avec cette résignation tranquille qui paraît si difficile aux riches et que les indigents semblent trouver toute naturelle.

A cette école innocente, la pauvre bergère apprit peut-être ce que le monde ignore : la simplicité qui plaît tant à Dieu. Loin de tout contact impur, ne s'entretenant qu'avec la Vierge Marie, qu'elle passait son temps à couronner de prières en égrenant le chapelet, elle conserva cette candeur absolue, cette pureté baptismale que le souffle du monde ternit si vite, même chez les meilleurs.

Telle était cette âme d'enfant, limpide et paisible comme ces lacs ignorés qui sont perdus dans les hautes montagnes et où se mirent

en silence toutes les splendeurs du ciel. « Heureux les cœurs purs, dit l'Évangile : ce sont ceux-là qui verront Dieu ! »

Ces grands dons sont des dons cachés, et l'humilité qui les possède les ignore souvent elle-même. La petite fille avait déjà quatorze ans ; et, si tous ceux qui l'approchaient par hasard se sentaient attirés vers elle et secrètement charmés, elle n'en avait point conscience. Elle se considérait comme la dernière et la plus arriérée des enfants de son âge. Elle ne savait, en effet, ni lire ni écrire. Absolument étrangère à la langue française, elle ne connaissait que son pauvre patois pyrénéen. On ne lui avait jamais appris le catéchisme. En cela aussi son ignorance était extrême : « *Notre Père, Je vous salue, Je crois en Dieu, Gloire au Père,* » récités au courant du chapelet, constituaient tout son savoir religieux.

Après de tels détails, il est inutile d'ajouter qu'elle n'avait point fait encore sa première communion. C'était précisément pour l'y préparer et l'envoyer au catéchisme que les Soubirous venaient de la retirer du village perdu, habité par ses parents nourriciers, et de la prendre chez eux, à Lourdes, malgré leur excessive pauvreté.

Elle était, depuis deux semaines, rentrée au logis paternel. Préoccupée de son asthme, de sa frêle apparence, sa mère avait pour elle des soins particuliers. Tandis que les autres enfants des Soubirous allaient nu-pieds dans leur sabots, celle-ci avait des bas dans les siens; tandis que sa sœur et ses frères couraient librement au dehors, elle était presque constamment utilisée à l'intérieur. L'enfant, habituée au grand air, eût aimé à sortir.

Donc ce jour-là était le Jeudi-Gras : onze heures avaient sonné, et ces pauvres gens n'avaient pas de bois pour préparer leur dîner.

— Va en ramasser sur le bord du Gave ou dans les communaux, dit la mère à Marie, sa seconde fille.

De même qu'en bien des endroits, les indigents avaient, dans la commune de Lourdes, un menu droit de cueillette sur les branches desséchées que le vent faisait tomber des arbres, sur les épaves de bois mort que le torrent déposait et laissait çà et là parmi les cailloux du rivage.

Marie chaussa ses sabots.

L'aînée, celle dont nous venons de parler, la petite bergère de Bartrès, la regardait d'un œil d'envie.

— Permettez-moi de la suivre, dit-elle enfin à sa mère. Je rapporterai, moi aussi, mon petit paquet de bois.

— Non, dit la mère : tu tousses, tu prendrais du mal.

Une autre enfant d'une maison voisine, une petite d'environ quinze ans, Jeanne Abadie, était entrée sur ces entrefaites et se disposait également à aller à la cueillette du bois. Toutes ensemble insistèrent, et la mère se laissa fléchir.

L'enfant avait en ce moment, comme c'est la coutume parmi les paysannes du Midi, la tête coiffée d'un mouchoir noué sur le côté.

Cela ne parut pas suffisant à la mère :

— Prends ton capulet, lui dit-elle.

Le Capulet est un vêtement très-gracieux, particulier aux races pyrénéennes, et qui tient à la fois de la coiffure et du petit manteau : c'est une espèce de capuchon, en drap très-fort, tantôt blanc comme la toison des brebis, tantôt d'un rouge éclatant, qui couvre la tête et qui retombe en arrière sur les épaules jusqu'à la hauteur des reins. Lorsqu'il fait très-froid ou qu'il y a du vent, les femmes le ramènent sur le devant et s'en enveloppent avec soin le cou et les bras ; quand ce vêtement leur semble trop chaud, elles le plient en carré et le portent sur la tête, comme une sorte de berret quadrangulaire.

Le capulet de la petite bergère de Bartrès était blanc.

VI

Les trois enfants sortirent de la ville, et, traversant le pont, arrivèrent bientôt sur la rive gauche du Gave. Elles passèrent par le moulin de M. de Laffite, entrèrent dans l'île du Châlet, cherchant çà et là des débris de bois pour faire leur petit fagot.

Elles descendaient peu à peu la prairie en suivant le cours du Gave. La frêle enfant que la mère avait hésité à laisser sortir, cheminait un peu en arrière. Moins heureuse que ses deux compagnes, elle n'avait encore rien trouvé, et son tablier était vide, tandis que celui de sa sœur et de Jeanne commençait à se garnir de menues branches et de copeaux.

Vêtue d'une robe noire tout usée et raccommodée, son délicat visage encadré dans le petit capulet blanc qui recouvrait sa tête et retombait sur ses épaules, les pieds fermés dans ses sabots grossiers, elle avait une grâce innocente et rustique qui charmait le cœur plus encore que les yeux.

Elle était petite pour son âge. Bien que ses traits enfantins fussent

un peu hâlés par le soleil, ils n'avaient rien perdu de leur délicatesse native. Ses cheveux, noirs et fins, paraissaient à peine sous son mouchoir. Son front, assez découvert, était d'une incomparable pureté de lignes. Sous ses sourcils bien arqués, ses yeux bruns, plus doux en elle que des yeux bleus, avaient une beauté tranquille et profonde, dont aucune passion mauvaise n'avait encore troublé la limpidité absolue. C'était l'œil simple dont parle l'Évangile. La bouche, merveilleusement expressive, laissait deviner dans l'âme un mouvement habituel de bonté et de compassion pour ce qui est faible.

La physionomie, douce et intelligente, plaisait; et tout cet ensemble possédait un attrait extraordinaire, qui se faisait sentir aux côtés les plus élevés de l'âme. Qu'était-ce que cet attrait, j'allais dire cet ascendant et cette autorité secrète en cette pauvre enfant ignorante et vêtue de haillons? C'était la plus grande et la plus rare chose qui soit en ce monde : la majesté de l'innocence.

Nous n'avons point encore dit son nom. Elle avait pour patron un grand Docteur de l'Église, celui dont le génie s'abrita plus particulièrement sous la protection de la Mère de Dieu, l'auteur du *Memorare*, « Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, » l'admirable saint Bernard. Toutefois, suivant une habitude qui a sa grâce, ce grand nom donné à cette humble paysanne avait pris une tournure enfantine et champêtre. La petite fille portait un joli nom, gracieux comme elle : elle s'appelait Bernadette.

Elle suivait sa sœur et sa compagne le long de la prairie du moulin, et cherchait, mais inutilement, parmi les herbes, quelques morceaux de bois pour le foyer de la maison.

Telle devait être Ruth ou Noëmi, allant glaner dans les champs de Booz.

VII

Les trois petites filles, cheminant de la sorte, étaient arrivées au fond de l'île du Châlet, juste en face de la triple excavation que présentait aux regards cette grotte de Massabielle que nous avons décrite plus haut. Elles n'en étaient séparées que par le cours d'eau du moulin, ordinairement très-fort, qui baignait le pied des rochers.

Or, ce jour-là, le moulin de Sâvy étant en réparation, on avait, autant que possible, fermé en amont la prise d'eau, et le canal était, sinon tout à fait à sec, du moins très-aisé à franchir : il n'y avait guère qu'un filet d'eau.

Tombées des divers arbustes qui poussaient çà et là dans les anfractuosités du rocher, des branches de bois mort tapissaient ce lieu désert, que le dessèchement accidentel du canal rendait en ce moment plus accessible que de coutume.

Joyeuses de cette trouvaille, diligentes et actives comme la Marthe de l'Évangile, Jeanne et Marie ôtèrent bien vite leurs sabots de bois et traversèrent le ruisseau.

— L'eau est bien froide, dirent-elles en arrivant sur l'autre rive et remettant leurs sabots.

On était au mois de février, et ces torrents de la montagne, à peine sortis des neiges éternelles où leur source se forme, sont généralement d'une température glaciale.

Bernadette, moins alerte ou moins empressée, chétive d'ailleurs, était encore en deçà du petit cours d'eau. C'était pour elle tout un embarras que de traverser ce faible courant. Elle avait des bas, tandis que Marie et Jeanne étaient nu-pieds dans leurs sabots, et elle avait à se déchausser.

Devant l'exclamation de ses compagnes, elle redouta le froid de l'eau.

— Jetez deux ou trois grosses pierres au milieu du courant, leur dit-elle, pour que je puisse passer à pied sec.

Les deux glaneuses de bois s'occupaient déjà à composer leur petit fagot. Elles ne voulurent pas perdre leur temps à se déranger :

— Fais comme nous, répondirent-elles : mets-toi nu-pieds.

Bernadette se résigna, et, s'adossant à un fragment de roche qui était là, elle commença à se déchausser.

Il était environ midi. L'*Angelus* devait sonner en ce moment à tous les clochers des villages pyrénéens.

VIII

Elle était en train d'ôter son premier bas, lorsqu'elle entend autour d'elle comme le bruit d'un coup de vent se levant dans la prairie avec je ne sais quel caractère d'irrésistible puissance.

Elle crut à un ouragan soudain et se retourna instinctivement. A sa grande surprise, les peupliers qui bordent le Gave étaient dans une complète immobilité. Aucun souffle inaccoutumé n'agitait leurs branches paisibles.

— Je me serai trompée, se dit-elle.

Et, songeant encore à ce bruit, elle ne savait que croire.

Elle se remit à se déchausser.

En ce moment l'impétueux roulement de ce souffle inconnu se fit entendre de nouveau.

Bernadette leva la tête, regarda en face d'elle et poussa aussitôt, ou plutôt voulut pousser un grand cri, qui s'étouffa dans sa gorge. Elle frissonna de tous ses membres, et, terrassée, éblouie, écrasée en quelque sorte par ce qu'elle aperçut devant elle, elle s'affaissa sur elle-même, ploya, pour ainsi dire, tout entière, et tomba à deux genoux.

Un spectacle vraiment inouï venait d'apparaître à ses yeux.

IX

Au-dessus de la Grotte devant laquelle Marie et Jeanne, empressées et courbées vers la terre, ramassaient du bois mort; dans cette niche rustique formée par le rocher, se tenait debout, au sein d'une clarté surhumaine, une femme d'une incomparable splendeur.

L'ineffable lueur qui flottait autour d'elle ne troublait ni ne blessait les yeux comme l'éclat du soleil. Tout au contraire, cette auréole, vive comme un faisceau de rayons et paisible comme l'ombre profonde, attirait invinciblement le regard, qui semblait s'y baigner et s'y reposer avec délices. C'était, comme l'Étoile du matin, la lumière dans la fraîcheur. Rien de vague, d'ailleurs, ou de vaporeux dans l'Apparition elle-même. Elle n'avait point les contours fuyants d'une vision fantastique; c'était une réalité vivante, un corps humain, que l'œil jugeait palpable comme la chair de nous tous, et qui ne différait d'une personne ordinaire que par son auréole et par sa divine beauté.

Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune et elle avait la grâce de la vingtième année; mais, sans rien perdre de sa tendre délicatesse, cet éclat, fugitif dans le temps, avait en elle un caractère éternel. Bien plus, dans ses traits d'une pureté infinie se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'Enfant, la pureté absolue de la Vierge, la gravité tendre de la plus haute des Maternités, une Sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résumaient et se fondaient ensemble, sans se nuire l'une à l'autre, dans ce merveilleux visage de jeune fille. A quoi le comparer en ce monde déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis, et où ils ne nous apparaissent jamais sans quelque impur mélange? Toute image, toute comparaison serait

un abaissement de ce type indicible. Nulle majesté dans l'univers, nulle distinction de ce monde, nulle simplicité d'ici-bas, ne peuvent en donner une idée et aider à le faire mieux comprendre. Ce n'est point avec les lampes de la terre que l'on peut faire voir, et, pour ainsi dire, éclairer les astres du ciel.

La régularité même et la pureté absolue de ces traits, où rien n'était heurté, les dérobe à la description. Faut-il dire cependant que la courbe ovale du visage était d'une grâce infinie, que les yeux étaient bleus et d'une suavité qui semblait fondre le cœur de quiconque en était regardé? Les lèvres respiraient une bonté et une mansuétude divines. Le front paraissait contenir la sagesse idéale, c'est-à-dire la science de toutes choses, unie à la vertu sans bornes.

Les vêtements, d'une étoffe inconnue, et tissés sans doute dans l'atelier mystérieux où s'habille le lys des vallées, étaient blancs comme la neige immaculée des montagnes, et plus magnifiques en leur simplicité que le costume éclatant de Salomon dans sa gloire. La robe, longue et traînante, la robe aux chastes plis, laissait ressortir les pieds, qui reposaient sur le roc et foulaient légèrement la branche de l'églantier. Sur chacun de ces pieds, d'une nudité virginale, s'épanouissait la Rose mystique, couleur d'or.

Sur le devant, une ceinture bleue comme le ciel et nouée à moitié autour du corps, pendait en deux longues bandes, qui touchaient presque à la naissance des pieds. En arrière, enveloppant dans son amplitude les épaules et le haut des bras, un voile blanc, fixé autour de la tête, descendait jusque vers le bas de la robe.

Ni bagues, ni collier, ni diadème, ni joyaux : nul de ces ornements dont s'est parée de tout temps la vanité humaine. Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, dont la chaîne était jaune comme l'or des moissons, pendait entre les mains, jointes avec ferveur. Les grains du chapelet glissaient l'un après l'autre entre les doigts. Toutefois, les lèvres de cette Reine des Vierges demeuraient immobiles. Au lieu de réciter le rosaire, elle écoutait peut-être en son propre cœur l'écho éternel de la Salutation Angélique et le murmure immense des invocations venues de la terre. Chaque grain qu'Elle touchait, c'était sans doute toute une pluie de grâces célestes qui tombaient sur les âmes, comme des perles de rosée dans le calice des fleurs.

Cette Apparition merveilleuse regardait Bernadette, qui, dans son saisissement, s'était, comme nous l'avons dit, affaissée sur elle-même, et, sans s'en rendre compte, prosternée soudainement à genoux.

X

L'enfant, dans sa première stupeur, avait instinctivement mis la main sur son chapelet ; et, le tenant dans ses doigts, elle voulut faire le signe de la Croix et porter la main à son front. Mais son tremblement était tel, qu'elle n'eut pas la force de lever le bras ; il retomba, impuissant, sur ses genoux ployés.

Nolite timere, « ne craignez point, » disait Jésus à ses disciples, quand il vint à eux, en marchant sur les flots de la mer Tibériade.

Le regard et le sourire de la Vierge incomparable semblèrent dire la même chose à la petite bergère effrayée.

D'un geste grave et doux, qui avait l'air d'une toute-puissante bénédiction pour la terre et les cieux, elle fit Elle-même, comme pour encourager l'enfant, le signe de la Croix. Et la main de Bernadette, se soulevant peu à peu comme invisiblement portée par Celle que l'on nomme le Secours des Chrétiens, fit en même temps le signe sacré.

Ego sum : nolite timere, « C'est Moi-même, ne craignez point ! » disait Jésus à ses Disciples.

Le geste et le regard de la Vierge avaient calmé la peur de l'enfant. Éblouie, charmée, doutant pourtant par instants d'elle-même et se frottant les yeux, le regard constamment attiré par cette céleste Apparition, ne sachant trop que penser, la petite fille récitait humblement son chapelet : « Je crois en Dieu ; Je vous salue, Marie, pleine de grâces.... »

Comme elle venait de le terminer en disant : « Gloire au Père, au Fils et à l'Esprit, dans les siècles des siècles », la Vierge lumineuse disparut tout à coup, rentrant sans doute dans les Cieux éternels où réside la Trinité Sainte.

Bernadette éprouva comme le sentiment de quelqu'un qui redescend ou qui retombe. Elle regarda autour d'elle. Le Gave courait toujours en mugissant à travers les cailloux et les roches brisées ; mais ce bruit lui semblait plus dur qu'auparavant, les eaux lui paraissaient plus sombres, le paysage plus terne, la lumière du soleil moins claire. Devant elle s'étendaient les roches de Massabielle, sous lesquelles ses compagnes glanaient des débris de bois. Au-dessus de la Grotte, la niche où reposait la branche d'églantier était toujours béante ; mais rien d'inaccoutumé n'y apparaissait, nulle trace ne lui était restée de la visite divine, et elle n'était plus la Porte du ciel.

XI

La scène que nous venons de raconter avait duré environ un quart d'heure : non point que Bernadette eût eu conscience du temps, mais il se peut mesurer par cette circonstance qu'elle avait pu dire les cinq dizaines de son chapelet.

Bernadette, tout à fait revenue à elle, acheva de se déchausser, traversa le petit cours d'eau et rejoignit ses compagnes. Absorbée par la pensée de ce qu'elle venait de voir, elle ne craignait plus la froideur de l'eau. Toutes les forces enfantines de l'humble petite fille étaient concentrées à repasser encore en son cœur le souvenir de cette Apparition inouïe.

Jeanne et Marie l'avaient vue tomber à genoux et se mettre en prière ; mais ce n'est point rare, Dieu merci, parmi les enfants de la montagne, et, occupées à leur besogne, elles n'y avaient fait nulle attention.

Bernadette fut surprise du calme complet de sa sœur et de Jeanne, qui venaient de terminer en ce moment même leur petit travail, et qui, entrant sous la grotte, s'étaient mises à jouer comme si rien d'extraordinaire ne se fût accompli.

— Est-ce que vous n'avez rien vu ? leur dit l'enfant.

Elles remarquèrent alors qu'elle paraissait agitée et émue.

— Non, répondirent-elles. Et toi, est-ce que tu as vu quelque chose ?

Bernadette craignit-elle de profaner, en le disant, ce qui remplissait son âme ? voulut-elle le savourer en silence ? fut-elle retenue par une sorte de timidité craintive ? toujours est-il qu'elle obéit à ce besoin instinctif des âmes humbles de cacher comme un trésor les grâces particulières dont Dieu les favorise.

— Ma foi, fit-elle, si vous n'avez rien vu, alors moi non plus je n'ai rien à vous dire.

Les petits fagots étaient terminés. Les trois enfants reprirent le chemin de Lourdes.

Mais Bernadette n'avait pu cacher son trouble. Chemin faisant, Marie et Jeanne la tourmentèrent pour savoir ce qu'elle avait vu. La petite bergère céda à leurs instances et à leur promesse de garder le secret.

— J'ai vu, dit-elle, quelque chose habillé de blanc.

Et elle leur décrivit, en son langage, sa merveilleuse Vision.

—Voilà ce que j'ai vu, dit-elle en terminant ; mais, je vous en prie, n'en dites rien.

Marie et Jeanne ne doutaient pas. L'âme, dans sa pureté et son innocence première, est naturellement croyante, et le doute n'est point le mal de l'enfance naïve. D'ailleurs, l'accent vivant et sincère de Bernadette, encore tout émue, encore tout imprégnée de ce qu'elle venait de voir, s'imposait irrésistiblement. Marie et Jeanne ne doutèrent point, mais elles furent effrayées. Les enfants des pauvres sont toujours craintifs. Cela n'est que trop explicable : la souffrance leur vient de tous les côtés.

— C'est peut-être quelque chose pour nous faire du mal, dirent-elles. N'y revenons plus, Bernadette.

A peine arrivées à la maison, les confidentes de Bernadette ne purent garder plus longtemps leur secret. Marie raconta tout à sa mère.

— Ce sont des enfantillages, dit celle-ci.... Que me raconte donc ta sœur? reprit-elle en interrogeant Bernadette.

Bernadette recommença son récit.

La mère Soubirous haussa les épaules :

— Tu t'es trompée. Ce n'était rien du tout. Tu as cru voir quelque chose et tu n'as rien vu. Ce sont des lubies, des enfantillages.

L'enfant persista dans son dire.

— En tous cas, dit la Mère, n'y reviens plus ; je te le défends.

Cette défense serra le cœur de Bernadette : car, depuis que l'Apparition s'était évanouie, son plus grand désir était de la revoir.

Cependant elle se résigna et ne répondit rien.

XII

Deux jours, le vendredi et le samedi, se passèrent. Cet événement extraordinaire se représentait à chaque instant à la pensée de Bernadette, et il faisait le sujet constant de ses entretiens avec sa sœur Marie, avec Jeanne et quelques autres enfants. Bernadette avait encore au fond de l'âme, et dans toute sa suavité, le souvenir de la céleste Vision. Une passion, si l'on peut donner ce nom profané à un sentiment si pur, était née dans ce cœur innocent de petite fille : l'ardent désir de revoir la Dame incomparable. Ce nom de « Dame » était celui qu'elle lui donnait en son rustique langage. Toutefois, quand on lui demandait si cette Apparition ressemblait à quelqu'une

des dames qu'elle voyait, soit dans la rue, soit à l'église, à quelqu'une des personnes célèbres dans le pays pour leur beauté éclatante, elle secouait la tête et souriait doucement :

— Rien de tout cela n'en donne une idée, disait-elle. Elle est d'une beauté qu'il est impossible d'exprimer.

Elle désirait donc la revoir. Les autres enfants étaient partagées entre la peur et la curiosité.

XIII

Le Dimanche, le soleil s'était levé radieux et il faisait un temps magnifique. Il y a souvent dans les vallées pyrénéennes de ces jours de printemps, tièdes et doux, égarés dans la saison d'hiver.

En revenant de la Messe, Bernadette pria sa sœur Marie, Jeanne et deux ou trois autres enfants, d'insister auprès de sa mère pour qu'elle levât sa défense et leur permît de retourner aux roches de Massabielle.

— Peut-être est-ce quelque chose de méchant, disaient les enfants.

Bernadette répondait qu'elle ne le croyait pas, qu'elle n'avait jamais vu une physionomie si merveilleusement bonne.

— En tous cas, reprenaient les petites filles, qui, plus instruites que Bernadette, savaient un peu de catéchisme, en tous cas, il faut lui jeter de l'eau bénite. Si c'est le diable, il s'en ira. Tu lui diras : « Si vous venez de la part de Dieu, approchez ; si vous venez du démon, allez-vous-en. »

Ce n'était point tout à fait la formule précise des exorcismes : mais, en vérité, les petites théologiennes de Lourdes raisonnaient, en cette affaire, avec autant de prudence et de justesse qu'aurait pu le faire un Docteur en Sorbonne.

Il fut donc décidé, dans ce concile enfantin, que l'on emporterait de l'eau bénite. Une certaine appréhension était d'ailleurs venue à Bernadette elle-même à la suite de ces causeries.

Restait à obtenir la permission.

Les enfants toutes réunies la demandèrent après le repas de midi. La mère Soubirous voulut d'abord maintenir sa défense, alléguant que le Gave longeait et baignait les roches Massabielle, qu'il y aurait peut-être du danger, que l'heure des Vêpres était proche et qu'il ne fallait pas s'exposer à les manquer, que c'étaient là des enfantillages, etc. Mais on connaît à quel point d'insistance et de pression irrésistible peut s'élever une légion d'enfants. Les petites filles pro-

mirent d'être prudentes, d'être expéditives, d'être sages, et la Mère finit par céder.

Le petit groupe se rend tout d'abord à l'église et y prie quelques instants. Une des compagnes de Bernadette avait apporté une bouteille d'un demi-litre : on la remplit d'eau bénite.

Arrivées à la Grotte, rien ne se manifesta tout d'abord.

— Prions, dit Bernadette, et récitons le chapelet.

Voilà les enfants qui s'agenouillent et qui commencent, chacune à part soi, la récitation du Rosaire.

Tout à coup le visage de Bernadette semble se transfigurer. Une émotion extraordinaire se peint dans tous ses traits : son regard, plus brillant, semble aspirer une lumière divine. Les pieds posés sur le roc, vêtue comme la première fois, l'Apparition merveilleuse venait de se manifester à ses yeux.

— Regardez ! dit-elle : la voilà !

Hélas ! la vue des autres enfants n'était pas miraculeusement dégagée comme la sienne du voile de chair qui empêche de voir les corps spiritualisés. Les petites filles n'apercevaient que le rocher désert et les branches de l'églantier, qui grimpaient en faisant mille arabesques jusqu'au pied de cette niche mystérieuse où Bernadette contemplait un Être inconnu.

Toutefois, la physionomie de Bernadette était telle, qu'il n'y avait pas moyen de douter. L'une des enfants plaça la bouteille d'eau entre les mains de la Voyante.

Alors Bernadette, se souvenant de ce qu'elle avait promis, se leva, et, secouant vivement et à plusieurs reprises la petite bouteille, elle aspergea d'eau bénite la Dame merveilleuse, qui se tenait toute gracieuse à quelques pas devant elle, dans l'intérieur de la niche.

— Si vous venez de la part de Dieu, approchez, dit Bernadette.

A ces mots, à ces gestes de l'enfant, la Vierge s'inclina à plusieurs reprises et s'avança presque sur le bord du rocher. Elle semblait sourire aux précautions de Bernadette et à ses armes de guerre, et, au nom sacré de Dieu, son visage s'illumina.

— Si vous venez de la part de Dieu, approchez, répétait Bernadette....

Mais, la voyant si belle et si merveilleusement resplendissante de bonté, elle sentit son cœur lui faillir au moment d'ajouter : « Si vous venez de la part du Démon, allez-vous-en. » Ces paroles, qu'on lui

avait dictées, lui semblèrent monstrueuses en présence de l'Être incomparable, et elles s'enfuirent pour jamais de sa pensée sans être montées jusqu'à ses lèvres.

Elle se prosterna de nouveau et continua de réciter le chapelet, que la Vierge semblait écouter, en faisant elle-même glisser le sien entre ses doigts.

A la fin de cette prière, l'Apparition s'évanouit.

XIV

En retournant à Lourdes, Bernadette était dans la joie. Elle repassait au fond de son âme ces choses si profondément extraordinaires. Ses compagnes avaient peur. La transfiguration du visage de Bernadette leur avait montré la réalité d'une Apparition surnaturelle. Or tout ce qui dépasse la nature l'effraye. « Éloignez-vous de nous, Seigneur, de peur que nous ne mourions » disaient les Juifs du Vieux Testament.

— Nous avons peur, Bernadette. Ne retournon plus ici. Ce que tu as vu vient peut-être pour nous faire du mal, isaient à la jeune Voyante ses compagnes craintives.

Comme elles l'avaient promis, les enfants rentrèrent à temps pour les Vêpres. A la sortie de l'Église, la beauté du emps attira sur la route une partie de la population, allant, venant, devisant aux derniers rayons du soleil, si doux en ces splendides jours d'hiver. Le récit des petites filles circula çà et là dans quelques groupes de promeneurs. Et c'est ainsi que le bruit de ces choses étranges commença à se répandre dans la ville. La rumeur, qui n'avait d'abord agité qu'une humble société d'enfants, grossissait comme un flot qui monte et pénétrait de l'une à l'autre dans les couches populaires. Les carriers, très-nombreux en ce pays, les couturières, les ouvriers, les paysans, les servantes, les bonnes femmes, les pauvres gens s'entretenaient, ceux-ci pour y croire, ceux-là pour le contester, d'autres pour en rire, plusieurs pour l'exagérer et broder des contes, de ce prétendu fait de l'Apparition. Sauf une ou deux exceptions, la bourgeoisie ne prit pas même la peine d'arrêter sa pensée à ces enfantillages.

Chose singulière ! le père et la mère de Bernadette, tout en croyant à sa pleine sincérité, considéraient l'Apparition comme une illusion.

— C'est une enfant, disaient-ils. Elle a cru voir ; mais elle n'a rien vu. Ce sont des imaginations de petite fille.

Toutefois, la précision extraordinaire des récits de Bernadette les préoccupait. Par moments, entraînés par l'accent de leur fille, ils se sentaient ébranlés dans leur incrédulité. Tout en désirant qu'elle n'allât plus à la Grotte, ils n'osaient plus le lui défendre.

Elle n'y revint pourtant point jusqu'au jeudi.

XV

Durant ces premiers jours de la semaine, plusieurs personnes parmi les gens du peuple vinrent chez les Soubirous interroger Bernadette. Les réponses de l'enfant furent nettes et précises. Elle pouvait être dans l'illusion; mais il suffisait de la voir et de l'entendre pour être certain de sa bonne foi. Son ignorance, sa parfaite simplicité, son âge, l'accent irrésistible de ses paroles s'imposaient. Tous ceux qui la voyaient sortaient de leur entretien complétement convaincus de sa véracité, et persuadés qu'un fait extraordinaire s'était passé aux roches de Massabielle.

La déclaration d'une petite fille ignorante ne pouvait pourtant pas suffire pour établir un événement aussi entièrement en dehors de la marche ordinaire des choses. Il fallait d'autres preuves que la simple parole d'une pauvre enfant.

Qu'était-ce, d'ailleurs, que cette Apparition, en la supposant réelle? Était-ce un esprit de lumière ou un ange de l'abîme? N'était-ce point quelque âme en souffrance, errante et demandant des prières? ou bien telle ou telle personne, morte naguère dans le pays en odeur de sainteté, et se manifestant dans sa gloire? — La foi et la superstition proposaient chacune leurs hypothèses.

Les cérémonies funèbres du mercredi des Cendres contribuèrent-elles à incliner vers l'une de ces solutions une jeune fille et une dame de Lourdes? Virent-elles, dans la blancheur éclatante des vêtements de l'Apparition, quelqu'idée de linceul ou quelqu'apparence de fantôme? Nous ne savons. La jeune fille se nommait Antoinette Peyret et faisait partie de la Congrégation des Enfants de Marie ; l'autre était Mme Millet (1).

— C'est sans doute quelque âme du Purgatoire qui demande des messes, pensèrent-elles.

Et elles allèrent trouver Bernadette.

(1) Ces deux personnes vivent encore.

A moins d'indication contraire en note, toutes les personnes nommées dans le cours de cette histoire sont encore vivantes, et on peut les interroger. Nous voulons mettre nos lecteurs à même de vérifier et de contrôler toutes nos assertions.

— Demande à cette dame qui elle est et ce qu'elle veut, lui dirent-elles. Qu'elle te l'explique ; ou mieux encore, comme tu pourrais ne pas bien comprendre, qu'elle te le mette par écrit.

Bernadette, qui se sentait, par un mouvement intérieur, vivement portée à retourner à la grotte, obtint de ses parents une nouvelle permission ; et le lendemain matin, jeudi 18 février, vers six heures, à la naissance de l'aube, après avoir entendu à l'église la messe de cinq heures et demie, elle prit, avec Antoinette Peyret et Mme Millet, la direction de la Grotte.

XVI

La réparation du moulin de M. de Laffitte était terminée et le canal qui le faisait mouvoir avait été rendu à son libre cours, de sorte qu'il était impossible de passer comme auparavant par l'île du Châlet pour se rendre au but du voyage. Il fallait monter sur le flanc des Espélugues, en prenant un chemin fort malaisé qui conduisait à la forêt de Lourdes, et redescendre ensuite par des casse-cou jusqu'à la Grotte, au milieu des roches et du tertre rapide de Massabielle.

Devant ces difficultés inattendues, les deux compagnes de Bernadette furent un peu effrayées. Celle-ci, au contraire, parvenue en cet endroit, éprouva comme un frémissement, comme une hâte d'arriver. Il lui semblait que quelqu'un d'invisible la soulevait et lui prêtait une force inaccoutumée. Elle, d'ordinaire si frêle, se sentait forte en cet instant. Son pas devint si rapide à la montée de la côte, qu'Antoinette et Mme Millet, toutes deux dans la force de l'âge, avaient peine à la suivre. Son asthme, qui lui interdissait toute course précipitée, paraissait avoir momentanément disparu. Arrivée au sommet, elle n'était ni haletante ni fatiguée. Tandis que ses deux compagnes ruisselaient de sueur, son visage était calme et reposé. Elle descendit les rochers, qu'elle franchissait pourtant pour la première fois, avec la même aisance et la même agilité, ayant toujours conscience d'un invisible appui qui la guidait et qui la soutenait. Sur ces pentes à peu près à pic, au milieu de ces pierres roulantes, au-dessus de l'abîme, son pas était aussi ferme et aussi assuré que si elle eût marché sur le sol large et plane d'une grande route. Mme Millet et Antoinette n'essayèrent pas de la suivre dans cette impossible allure. Elles descendirent avec la lenteur et les précautions nécessitées par une voie si périlleuse.

Bernadette arriva par conséquent à la grotte quelques minutes

avant elles. Elle se prosterna, commença la récitation du chapelet, en regardant la niche encore vide, que tapissaient les branches de l'églantier.

Tout à coup elle pousse un cri. La clarté bien connue de l'auréole rayonne dans le fond de l'excavation, une Voix se fait entendre et l'appelle. La merveilleuse Apparition se trouvait encore une fois debout à quelques pas au-dessus d'elle. La Vierge admirable penchait vers l'enfant son visage tout illuminé d'une sérénité éternelle; et, d'un geste de sa main, elle lui faisait signe d'approcher.

En ce moment, arrivaient, après mille efforts pénibles, les deux compagnes de Bernadette, Antoinette et Mme Millet. Elles aperçoivent le visage de l'enfant, transfiguré par l'extase.

Celle-ci les entend et les voit.

— Elle est là, dit-elle. Elle me fait signe d'avancer.

— Demande-lui si Elle est fâchée que nous soyons ici avec toi. Sans cela nous nous retirerions.

L'enfant regarda la Vierge, invisible pour tout autre qu'elle, écouta un instant et se retourna vers ses compagnes.

— Vous pouvez rester, dit-elle.

Les deux femmes s'agenouillèrent à côté de l'enfant et allumèrent un cierge bénit qu'elles avaient apporté avec elles.

C'était sans doute la première fois, depuis la création du monde, qu'une telle lueur brillait en ce lieu sauvage. Cet acte simple, qui semblait inaugurer un sanctuaire, avait en lui-même une mystérieuse solennité.

A supposer que l'Apparition fût divine, ce signe d'adoration visible, cette humble petite flamme allumée par deux pauvres femmes de la campagne ne s'éteindrait plus et irait chaque jour grandissant dans la longue série des siècles. Le souffle de l'incrédulité aurait beau s'épuiser en efforts, l'orage de la persécution aurait beau se lever; cette flamme, entretenue par la foi des peuples, continuerait de monter, droite et inextinguible, vers le trône de Dieu. Tandis que ces rustiques mains, sans doute inconscientes d'elles-mêmes, l'allumaient ainsi en toute simplicité et pour la première fois dans cette Grotte inconnue où priait une enfant, l'aube, blanchissante d'abord, avait successivement pris la teinte de l'or et celle de la pourpre, et le Soleil, qui devait bientôt, à travers et malgré les nuages, inonder la terre de sa lumière, commençait à poindre derrière la cime des monts.

Bernadette, ravie en extase, contemplait la beauté sans tache. *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

Ses compagnes l'interpellèrent de nouveau.

—Avance vers Elle, puisqu'Elle t'appelle et te fait signe. Approche-toi. Demande-lui qui Elle est ? pourquoi elle vient ici ?.... Est-ce une âme du Purgatoire qui implore des prières, qui désire qu'on dise des messes pour elle ?..... Dis-lui d'écrire sur ce papier ce qu'elle désire. Nous sommes disposées à faire tout ce qu'elle veut, tout ce qui est nécessaire pour son repos.

Bernadette prit le papier, l'encre et la plume qu'on lui tendait, et s'avança vers l'Apparition, dont le regard maternel l'encouragea en la voyant approcher.

Pourtant, à chaque pas que faisait l'enfant, l'Apparition reculait peu à peu dans l'intérieur de l'excavation. Bernadette la perdit de vue un instant et pénétra sous la voûte de la Grotte d'en-bas. Là, toujours au-dessus d'elle, mais beaucoup plus près, dans l'ouverture de la niche, elle revit la Vierge rayonnante.

Bernadette, tenant en main les objets qu'on venait de lui donner, se dressa sur ses pieds pour atteindre, avec ses petits bras et sa modeste taille, à la hauteur où se tenait debout l'Être surnaturel.

Ses deux compagnes s'avancèrent aussi pour tâcher d'entendre l'entretien qui allait s'engager. Mais Bernadette, sans se retourner, et comme obéissant elle-même à un geste de l'Apparition, leur fit signe de la main de ne point approcher.

Toutes confuses, elles se retirèrent un peu à l'écart.

— Ma Dame, dit l'enfant, si vous avez quelque chose à me communiquer, voudriez-vous avoir la bonté d'écrire qui vous êtes et ce que vous désirez.

La divine Vierge sourit à cette demande naïve. Ses lèvres s'ouvrirent et elle parla :

— Ce que j'ai à vous dire, répondit-elle, je n'ai point besoin de l'écrire. Faites-moi seulement la grâce de venir ici pendant quinze jours.

— Je vous le promets, dit Bernadette.

La Vierge sourit de nouveau, montrant ainsi sa pleine confiance en cette parole d'une pauvre bergère de quatorze ans.

Elle savait que la petite bergère de Bartrès était comme ces enfants

très-purs dont Jésus aimait à caresser les têtes blondes, en disant : « Le royaume des cieux est pour ceux-là qui leur ressemblent. »

A la parole de Bernadette, Elle répondit, elle aussi, par un engagement solennel.

— Et Moi, dit-elle, Je vous promets de vous rendre heureuse, non point dans ce monde, mais dans l'autre.

A l'enfant qui lui accordait quelques jours, Elle assurait, en compensation, l'éternité.

Bernadette, sans perdre de vue l'Apparition, retourna vers ses compagnes.

Elle remarqua que, tout en la suivant elle-même des yeux, la Vierge reposa un long moment et avec bienveillance son regard sur Antoinette Peyret, celle des deux qui n'était point mariée et qui faisait partie de la Congrégation des Enfants de Marie.

Elle leur répéta ce qui venait de se passer.

— Elle te regarde en ce moment, dit la Voyante à Antoinette.

Celle-ci fut toute saisie de cette parole, et, depuis cette époque, elle vit de ce souvenir.

— Demande-lui, dirent-elles, si cela la contrarierait que, durant cette quinzaine, nous vinssions t'accompagner ici tous les jours ?

Bernadette s'adressa à l'Apparition.

— Elles peuvent revenir avec vous, répondit la Vierge, elles et d'autres encore. Je désire y voir du monde.

En disant ces mots, elle disparut, laissant après elle cette clarté lumineuse dont elle était entourée et qui s'évanouit elle-même peu à peu.

Cette fois-là, comme les autres, l'enfant remarqua un détail qui semblait comme la loi de cette auréole dont la Vierge était constamment entourée.

— Quand la Vision a lieu, disait-elle en son langage, je vois la Lumière tout d'abord et ensuite la « Dame ; » quand la Vision cesse, c'est la « Dame » qui disparaît la première et la Lumière en second lieu.

XVII

De retour à Lourdes, Bernadette dut parler à ses parents de la promesse qu'elle venait de faire à la Dame mystérieuse, et des quinze jours consécutifs pendant lesquels elle devait se rendre à la Grotte.

De leur côté, Antoinette et Mme Millet racontèrent ce qui s'était passé, la merveilleuse transfiguration de l'enfant durant l'extase, les paroles de l'Apparition, l'invitation de revenir pendant une quinzaine. Le bruit de ces étranges choses se répandit aussitôt de toutes parts, et, franchissant bien vite les couches populaires, jeta, soit dans un sens, soit dans un autre, la plus profonde agitation dans la société de ce pays. Ce jeudi, 18 février 1858, était précisément jour de marché à Lourdes. Il y avait comme à l'ordinaire beaucoup de monde, de sorte que, le soir même, la nouvelle des visions vraies ou fausses de Bernadette se répandit dans la montagne, dans les vallées, à Bagnères, à Tarbes, à Cauterets, à Saint-Pé, à Nay, dans toutes les directions du département et dans les villes du Béarn les plus rapprochées. Dès le lendemain, une centaine de personnes se trouvaient déjà à la Grotte au moment où Bernadette y arriva. Le surlendemain, il y en avait quatre ou cinq cents. On en comptait plusieurs milliers le dimanche matin.

Que voyait-on cependant? qu'entendait-on sous ces roches sauvages? Rien, absolument rien, sinon une pauvre enfant en prière, qui disait voir et qui disait entendre. Plus petite en apparence était la cause, plus inexplicable humainement était l'effet.

Il fallait ou que le reflet d'en haut fût réellement visible sur cette enfant, ou que le souffle de Dieu, qui agite les cœurs comme il veut, eût passé sur ces multitudes. *Spiritus ubi vult spirat.*

Un courant électrique, une irrésistible puissance à laquelle nul ne pouvait se soustraire, semblaient avoir soulevé cette population à la parole d'une bergère ignorante, d'une pauvre petite fille encore inconnue la veille. Dans les chantiers, dans les ateliers, dans l'intérieur des familles, dans les réunions, parmi les laïques et parmi le clergé, chez les pauvres et chez les riches, au cercle, dans les cafés, dans les auberges, sur les places, dans les rues, le soir, le matin, en particulier, en public, on ne s'entretenait que de cela. Qu'on fût sympathique, qu'on fût hostile, qu'on ne fût ni l'un ni l'autre, mais seulement curieux ou inquiet de la vérité, il n'était personne dans le pays dont ces événements singuliers ne fussent en ce moment la plus violente, j'allais dire l'unique préoccupation.

XVIII

Devant l'autorité, si minime en elle-même, d'une petite fille de treize à quatorze ans, prétendant voir et entendre ce que nul autour

d'elle ne voyait ni n'entendait, les philosophes du pays, nourris à la prose puissante des journaux, avaient beau jeu contre la superstition :

— Cette enfant n'a pas même l'âge de prêter serment ; on l'écouterait à peine devant un tribunal, déposant sur un fait insignifiant : et on veut la croire quand il s'agit d'un événement impossible, d'une Apparition ?... N'est-il pas évident que c'est une comédie, ourdie dans quelqu'intérêt d'argent par la famille ou par le parti-prêtre ? Il suffit de deux yeux clairvoyants pour percer à jour cette misérable intrigue. Le premier venu d'entre nous n'en aurait pas pour dix minutes.

Quelques-uns de ceux qui tenaient ce langage voulurent voir Bernadette, l'interroger, assister à ses extases. Les réponses de l'enfant furent simples, naturelles, sans aucune contradiction, faites avec un accent de vérité auquel il était impossible de se méprendre, et qui portait dans les esprits les plus prévenus la conviction qu'elle était absolument sincère. Quant aux extases, ceux qui avaient vu à Paris les grandes actrices de notre temps, déclarèrent que l'art ne pouvait aller jusque là. Le thème de la comédie ne tint pas vingt-quatre heures devant l'évidence.

Les savants, ceux qui avaient laissé d'abord les philosophes trancher la question, prirent en ce moment le haut du pavé :

— Nous connaissons parfaitement cet état, déclarèrent-ils. Rien n'est plus naturel. Cette petite fille est sincère dans ses réponses, parfaitement sincère ; mais elle est hallucinée : elle croit voir et ne voit pas, elle croit entendre et n'entend pas. Quant à ses extases, également sincères de sa part, elles ne relèvent ni de la comédie ni de l'art, qui seraient impuissants à produire de tels résultats ; elles relèvent de la médecine. La fille Soubirous est atteinte d'une maladie : elle est cataleptique. Un dérangement du cerveau compliqué d'un trouble musculaire et nerveux, voilà toute l'explication des phénomènes dont de pauvres gens font tant de bruit. Rien n'est plus simple.

La petite feuille hebdomadaire de la localité, *le Lavedan*, journal avancé qui paraissait habituellement en retard, différa son tirage d'un jour ou de deux pour parler de cet événement, et, dans un article aussi hostile qu'il sut le faire, il résuma les hautes considérations de philosophie et de médecine élaborées par les fortes têtes de l'endroit. Dès ce moment, c'est-à-dire dès le vendredi soir ou le samedi, le thème de la comédie était déjà abandonné devant la

clarté des faits, et Messieurs de la Libre Pensée n'y revinrent plus, comme on peut le constater par tous les journaux d'alors.

Conformément à la tradition universelle de la Haute Critique en matière de religion, le bon rédacteur du *Lavedan* commençait par calomnier un peu et par insinuer que Bernadette et ses compagnes étaient des voleuses :

« Trois enfants en bas âge étaient allées ramasser des branches d'arbres, débris d'une coupe faite aux portes de la ville. Ces filles, *se voyant surprises par le propriétaire,* s'enfuirent à toutes jambes dans l'une des grottes qui avoisinent le chemin de la forêt de Lourdes (1). »

C'est toujours de cette façon que la libre pensée a écrit l'histoire. Après cette loyale action, qui manifestait clairement de son bon vouloir et de sa haute équité, le rédacteur du *Lavedan* faisait, sans de trop grosses inexactitudes, le récit des faits mêmes qui se passaient aux roches de Massabielle. Ils étaient trop notoires, ils avaient trop de témoins pour être niés.

« Nous ne raconterons pas, » ajoutait-il, « les mille versions qui ont été faites à ce sujet ; nous dirons seulement que la jeune fille va chaque matin prier à l'entrée de la grotte, un cierge à la main, escortée de plus de cinq cents personnes. Là, on la voit passer du plus grand recueillement à un doux sourire et retomber ensuite dans un état extatique des plus prononcés ; des larmes s'échappent de ses yeux immobiles, qui restent constamment fixés sur l'endroit de la Grotte où elle croit voir la sainte Vierge. — Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette aventure, qui trouve chaque jour de nouveaux adeptes. »

De comédie, de jonglerie, pas un mot. On sentait que de ce côté tout s'écroulait au premier entretien avec l'enfant, au premier regard jeté sur Bernadette en extase, sur les larmes qui par moments inondaient ses joues. L'excellent rédacteur, pour mieux faire croire qu'elle était malade, affectait de la plaindre. Il ne parlait d'elle qu'en la nommant avec une douce commisération : « la pauvre visionnaire. » « Tout, » disait-il dès les premiers mots, « fait supposer que cette jeune fille est atteinte de catalepsie. »

« L'hallucination, la catalepsie, » étaient les deux grands mots des savants de Lourdes. « — Sachez bien, » répétaient-ils souvent, « qu'il

(1) *Le Lavedan* du 18 février 1858. Malgré la date, ce numéro ne parut en réalité que le 19 au soir, ou le 20, ainsi que le prouvent, dans le texte, les faits eux-mêmes, et, aux annonces, un extrait d'un jugement postérieur à la date du journal.

n'y a pas de surnaturel, que la Science en a fait pleine justice. La Science explique tout, la science seule est certaine. Elle compare, elle juge, elle ne voit que les faits. Le surnaturel était bon dans ces siècles d'ignorance où le monde était abruti dans la superstition, où l'on ne savait pas observer; mais maintenant nous le défions de se produire : nous sommes là. Voilà bien la stupidité du peuple! Parce qu'une petite fille est malade ; parce que, dans sa fièvre, elle a des lubies, tous ces pauvres imbéciles crient au miracle. Il faut que la bêtise humaine dépasse toute mesure, pour voir une Apparition dans ce qui ne paraît pas, et une Voix dans ce que personne n'entend. Que la prétendue Apparition arrête le soleil comme Josué, qu'elle frappe le rocher comme Moïse et qu'elle en fasse jaillir de l'eau, qu'elle guérisse des incurables, que d'une façon quelconque elle commande à la nature, alors nous croirons. Mais qui ne sait que de pareilles choses n'arrivent jamais et ne sont jamais arrivées? »

Tels étaient, en ces termes ou en d'autres, les propos qui s'échangeaient du matin au soir, entre les sagaces intelligences qui représentaient à Lourdes la médecine et la philosophie.

La plupart de ces penseurs avaient assez vu Bernadette pour constater qu'elle ne jouait pas la comédie. Cela suffisait à leur esprit d'examen. De ce qu'elle était manifestement de bonne foi ils concluaient qu'elle ne pouvait être que folle ou cataleptique. La possibilité de toute autre explication n'était pas même admise par leur ferme génie. Quand on leur proposait d'étudier le fait, de revoir l'enfant, d'aller ou de retourner à la Grotte, de suivre dans tous leurs détails ces surprenants phénomènes, ils haussaient les épaules, riaient philosophiquement et disaient : « Nous savons tout cela par cœur. Ces crises sont connues. Avant un mois cette enfant sera complétement folle et probablement paralysée. »

Quelques-uns pourtant ne raisonnaient pas tout à fait ainsi.

« — De tels phénomènes sont rares, « disait l'un des médecins les plus distingués de la ville, M. le docteur Dozous, » et, pour mon compte, je ne manquerai pas cette occasion de les examiner avec soin. Les partisans du surnaturel les jettent trop souvent à la face de la médecine pour que je ne sois pas curieux, puisqu'ils se produisent aujourd'hui à la portée de mes yeux, de les étudier scrupuleusement et de vider à fond, *de visu* et par expérience, cette célèbre question. »

M. Dufo, avocat, et plusieurs membres du barreau ; M. Pougat, président du tribunal ; M. Estrade, receveur des contributions indi-

rectes ; un grand nombre d'autres, résolurent de se livrer, pendant les quinze jours annoncés, à l'avance, aux plus scrupuleuses observations, et de se trouver, autant que possible, aux premières places. A mesure que la chose prenait des proportions plus considérables, le nombre des observateurs augmentait.

Quelques médecins, quelques Socrates autochtones, quelques philosophes locaux se disant Voltairiens pour faire croire qu'ils avaient lu Voltaire, se roidissaient seuls contre leur propre curiosité et tenaient à honneur de ne pas figurer dans cette foule stupide qui chaque jour allait grossissant. Comme cela arrive presque toujours, ces fanatiques du Libre Examen avaient pour principe de ne pas examiner du tout. Pour eux aucun fait n'était digne d'attention, qui dérangeait les dogmes inflexibles qu'ils avaient appris dans le *Credo* de leur journal. Du haut de leur infaillible sagesse, sur la porte de leur boutique, à la devanture du café, aux fenêtres du cercle, ces esprits de premier ordre voyaient passer avec un dédain transcendant les innombrables flots humains que je ne sais quel vertige emportait vers la Grotte.

XIX

Le Clergé, naturellement, était fortement impressionné par tous ces faits ; mais, avec un tact et un bon sens merveilleux, il avait pris, dès le commencement, une attitude des plus réservées et des plus prudentes.

Le Clergé, surpris comme tout le monde par l'événement singulier qui s'était brusquement emparé de l'attention publique, se préoccupait vivement d'en connaître la nature. Là où, dans sa largeur d'idées, le Voltairianisme local ne voyait qu'une solution possible, le Clergé en voyait plusieurs. Le fait pouvait être naturel ; et, dans ce cas, être produit par une comédie très-habile ou par une maladie très-étrange : mais il pouvait être surnaturel ; et dans ce cas, il y avait à examiner si ce surnaturel était diabolique ou divin. Dieu a ses miracles, mais le démon a ses prestiges. — Le Clergé savait toutes ces choses, et il résolut d'étudier avec un soin extrême toutes les circonstances de l'événement qui était en train de se produire. Il avait d'ailleurs, dès les premiers moments, accueilli avec une très-grande défiance le bruit d'un fait aussi étrange. Toutefois, ce pouvait être divin, et il n'entendait pas se prononcer à la légère.

L'enfant dont le nom était devenu subitement si célèbre, était abso-

lument inconnue des prêtres de la ville. Depuis les quinze jours de sa rentrée à Lourdes chez ses parents, elle allait au catéchisme ; mais l'ecclésiastique chargé cette année-là d'instruire les enfants, M. l'abbé Pomian, ne la connaissait pas encore. Il l'avait pourtant interrogée une fois ou deux, mais sans savoir son nom et sans remarquer sa personne, perdue qu'elle était dans la foule des enfants, ignorée encore comme le sont habituellement les dernières venues. Lorsque toutes les populations accouraient déjà à la Grotte, vers le troisième jour de la quinzaine demandée par l'Apparition mystérieuse, M. l'abbé Pomian, désirant la connaître, l'appela par son nom au catéchisme, comme il avait coutume de le faire quand il voulait interroger. Au nom de Bernadette Soubirous, une petite fille, assez chétive et pauvrement vêtue, se leva humblement. Le prêtre ne remarqua en elle que sa simplicité, et aussi son extrême ignorance de toute matière religieuse.

La paroisse avait en ce moment à sa tête un prêtre dont il importe de faire le portrait.

M. l'abbé Peyramale, âgé alors d'environ cinquante ans, était, depuis déjà deux années, curé-doyen de la ville et du canton de Lourdes. C'était un homme que la nature avait fait brusque, violent peut-être dans son amour du bien, et que la grâce avait adouci, tout en laissant deviner par moments l'arbre primitif, l'arbre rugueux mais foncièrement bon sur lequel la délicate et puissante main de Dieu avait greffé le chrétien et le prêtre. Sa fougue native, entièrement apaisée pour tout ce qui le concernait lui-même, était devenue le pur zèle de la maison de Dieu.

En chaire, sa parole, apostolique toujours, était quelquefois rude ; elle poursuivait tout ce qui était mal, et aucun abus, aucun désordre moral, d'où qu'il vînt, ne le trouvait indifférent ou faible. Souvent la société de l'endroit, flagellée dans quelqu'un de ses vices ou de ses travers par l'ardente parole du pasteur, avait jeté les hauts cris. Il ne s'en était point ému et avait fini presque toujours par être, Dieu aidant, vainqueur dans la lutte.

Ces hommes de devoir sont gênants ; et on leur pardonne rarement l'indépendance et la sincérité de leur langage. On le pardonnait pourtant à celui-là : car, lorsqu'on le voyait cheminer par la ville avec sa soutane rapiécée et reprisée, ses gros souliers raccommodés et son vieux tricorne déformé, on savait que l'argent de sa garde-robe

s'employait à secourir les malheureux. Ce prêtre, si austère dans ses mœurs, si sévère dans ses doctrines, était d'une bonté de cœur inexprimable; et il dépensait son patrimoine à faire le bien, aussi obscurément qu'il le pouvait. Mais son humilité n'avait pu parvenir à cacher comme il l'eût voulu sa vie de dévouement; la reconnaissance des pauvres avait parlé : la vie privée est d'ailleurs bien vite percée à jour dans les petites villes, et il était devenu l'objet de la vénération générale. Rien qu'à voir la façon dont ses paroissiens ôtaient leur chapeau quand il passait dans la rue; rien qu'à l'accent familier, affectueux et content dont les pauvres gens, assis sur le pas de leur porte, disaient : « Bonjour, Monsieur le Curé ! » on devinait qu'un lien sacré, celui du bien modestement et constamment accompli, unissait le pasteur à ses ouailles. Les libres penseurs disaient de lui : « Il n'est pas toujours commode, mais il est charitable et ne tient pas à l'argent. C'est le meilleur des hommes, malgré la soutane. »

Plein d'abandon et de bonhomie dans la vie privée, ne supposant alors jamais le mal et se laissant même quelquefois tromper par des gens qui exploitaient sa bonté, il était, comme prêtre, prudent jusqu'à la défiance dans tout ce qui touchait aux choses de son Ministère et à l'intérêt éternel de la Religion. L'homme pouvait être parfois abusé, le prêtre jamais. Il y a des grâces d'état.

Ce prêtre éminent unissait à un cœur d'apôtre un bon sens d'une rare fermeté et un caractère que rien au monde ne pouvait faire fléchir quand il s'agissait de la vérité. Les événements ne devaient pas tarder à mettre en lumière ces qualités de premier ordre. En le plaçant à Lourdes à cette époque, la Providence avait eu ses desseins (1).

Domptant en cela sa peu expectante nature, M. l'abbé Peyramale, avant de permettre à son clergé de faire un seul pas et de se montrer à la Grotte, avant de se le permettre à lui-même, résolut d'attendre que les événements eussent pris un caractère nettement déterminé, que les preuves se fussent produites dans un sens ou dans l'autre, et que l'autorité ecclésiastique eût prononcé.

(1) Du plus profond de mon cœur je demande pardon à M. l'abbé Peyramale du bien que je dis ici de lui et dont l'expression, je le sais, le fera souffrir cruellement. Pour imposer cette souffrance à son humilité, il a fallu, non-seulement l'intérêt spéculatif de la vérité, mais encore la nécessité où je suis, en écrivant cette histoire, de tout dire, pour montrer les voies secrètes de Dieu et l'action manifeste de sa main.

Historien, j'écris sans haine et sans amitiés personnelles, et j'ai considéré comme un devoir de ne m'imposer d'autres lois que celle d'exposer la vérité, telle que Dieu me permet de la voir et de la traduire.

Il chargea quelques laïques intelligents et sûrs de se rendre aux Roches Massabielle toutes les fois que Bernadette et la multitude s'y transporteraient, et de le tenir au courant jour par jour et heure par heure de ce qui se passerait ; mais, en même temps qu'il prenait ses mesures pour être parfaitement renseigné, il les prenait aussi pour ne compromettre en rien le Clergé dans cette affaire, dont la véritable nature était encore douteuse.

« Laissons faire, » disait-il aux impatients. « Si, d'un côté, nous sommes rigoureusement obligés d'examiner avec une extrême attention les faits qui se passent en ce moment, de l'autre, la plus vulgaire prudence nous interdit de nous mêler de nos personnes à la foule qui court vers la Grotte en chantant des cantiques. Abstenons-nous d'y paraître, et ne nous exposons ni à consacrer par notre présence une supercherie ou une illusion, ni à combattre par une décision prématurée, par une attitude hostile, une œuvre venant peut-être de Dieu.

« Quant à nous y rendre en simples spectateurs, cela n'est pas possible, avec le costume que nous portons. La population, voyant un prêtre au milieu d'elle, se grouperait d'elle-même autour de lui, pour qu'il marchât en tête et entonnât les prières. Or, s'il cédait à la pression publique ou à son enthousiasme irréfléchi, et que plus tard on découvrît que ces Apparitions sont une illusion ou un mensonge, qui ne voit à quel point la Religion en serait compromise dans la personne du Clergé ? S'il résistait, au contraire, et que plus tard l'œuvre de Dieu devînt manifeste, cette résistance n'aurait-elle pas les mêmes conséquences fâcheuses ?

« Et, quand même il parviendrait, par impossible, à garder cette stricte neutralité, qui ne voit que sa présence seule produirait pour l'avenir un effet désastreux et servirait, malgré toute évidence, aux déclamations des incrédules ? Si le fait est reconnu illusoire, les incrédules diraient : « Il y avait des prêtres : ils patronnaient l'imposture ; » et l'autorité du caractère sacré en serait atteinte. Si le fait est reconnu miraculeux, ces mêmes hommes diraient : « Il y avait des prêtres : ce sont eux qui ont poussé et qui ont tout fait. » Et l'autorité de l'événement surnaturel, de la manifestation Divine, en serait ébranlée ou suspectée.

« Abstenons-nous donc, puisque notre présence ne pourrait que compromettre Dieu, soit dans les œuvres qu'il daigne accomplir, soit dans le saint Ministère qu'il a daigné nous confier. »

Quelques-uns, dans leur zèle impatient, insistaient :

— Non, répondit-il avec fermeté, nous ne devrions intervenir que s'il venait à sortir de là quelqu'hérésie manifeste, quelque superstition, quelque désordre. Alors seulement notre devoir serait nettement tracé par les faits eux-mêmes. Aux mauvais fruits nous jugerions le mauvais arbre, et nous devrions accourir au premier symptôme de mal pour préserver notre troupeau.

« Mais jusqu'ici rien de tel ne se produit : tout au contraire, la foule, dans le plus grand recueillement, se borne à prier la sainte Vierge, et la piété des fidèles paraît augmenter.

« Le cas d'urgence d'un mal manifeste ne se présentant point, attendons humblement, en nous livrant, à part nous, à un examen nécessaire, la décision suprême que devra porter sur ces faits la sagesse épiscopale.

« Si ces faits sont de Dieu, ils n'ont pas besoin de nous, et le Tout-Puissant saura bien, sans notre pauvre secours, surmonter tous les obstacles et tourner les choses au gré de son dessein.

« Si cette œuvre, au contraire, n'est pas de Dieu, il marquera lui-même le moment où nous devrons intervenir et la combattre en son nom. Jusque-là nous ne pourrions qu'y compromettre nos personnes ; ce qui serait peu s'il ne s'agissait que de nous, ce qui est beaucoup à cause du caractère sacré dont nous sommes revêtus.

« En un mot : « Laissons faire Dieu. »

Telles furent les raisons profondes, les considérations de haute sagesse qui déterminèrent en ces circonstances M. le curé Peyramale à interdire absolument aux prêtres placés sous sa juridiction de paraître à la Grotte de Massabielle et à s'abstenir lui-même d'y aller.

Mgr Laurence, Évêque de Tarbes, approuva hautement cette prudente réserve, et étendit même à tous les ecclésiastiques du diocèse la défense de se mêler en quoi que ce soit des événements de Lourdes. Lorsqu'un prêtre, soit au tribunal de la Pénitence, soit ailleurs, était interrogé sur le pèlerinage de la Grotte, la réponse était faite d'avance :

— Nous n'y allons pas nous-mêmes et ne pouvons nous prononcer sur ces faits que nous ne connaissons pas suffisamment. Mais il est évidemment loisible à tout fidèle de s'y rendre, si cela lui convient, et d'examiner des faits jusqu'ici en dehors de toute décision ecclésiastique. Allez-y ou n'y allez pas : nous n'avons ni à vous le conseiller, ni à vous le défendre, ni à vous y autoriser, ni à vous l'interdire.

Une telle réserve était en vérité des plus difficiles : car chaque prêtre devait avoir à lutter en cette occasion, non-seulement contre la pression populaire, mais encore contre son propre désir, assurément bien légitime, d'assister de sa personne aux choses extraordinaires qui peut-être étaient sur le point de s'accomplir.

Cette ligne de conduite, quelque malaisée qu'elle pût être à tenir, fut pourtant observée strictement. Au milieu de ces populations, soulevées tout à coup comme un Océan par un souffle inconnu, et poussées vers la mystérieuse roche où l'Apparition surnaturelle s'entretenait avec une enfant, le Clergé tout entier, sans une seule exception, s'abstint absolument de paraître. Dieu, qui dirigeait invisiblement toutes choses, donna à ses prêtres la force de ne point céder à ce courant inouï et de demeurer immobiles au sein de ce prodigieux mouvement. Cette immense abstention du Clergé devait montrer manifestement que la main et l'action de l'homme n'étaient pour rien en ces événements, et qu'il fallait en chercher la cause ailleurs.

XX

Cela ne suffisait point cependant. La vérité a besoin d'un autre creuset. Il faut qu'étant sans soutien, elle résiste par elle-même et par elle seule aux grandes forces humaines déchaînées contre elle. Il lui faut donc des persécuteurs, des ennemis furieux, des adversaires habiles à tendre des piéges. Quand la vérité passe par cette épreuve, les faibles tremblent et ont peur qu'on ne renverse l'œuvre de Dieu. *Quid timetis, modicæ fidei?* Ces hommes qui la menacent pour le présent, sont ses soutiens dans l'avenir.

Ces adversaires acharnés attestent aux yeux des siècles que cette œuvre, que cette croyance n'a point été établie clandestinement et dans l'ombre, mais à la face d'ennemis intéressés à tout voir et à tout contrôler ; ils attestent aux yeux des siècles que les fondements en sont solides, puisque tant d'efforts réunis n'ont pu les ébranler au moment même où ils s'élevaient dans leur faiblesse originelle ; ils attestent que ces bases sont pures, puisque, examinant toutes choses à la loupe grossissante de la malveillance et de la haine, ils n'ont pu y signaler ni un vice ni une tache. Les ennemis sont des témoins non suspects, qui déposent malgré eux, devant la postérité, en faveur de l'œuvre qu'ils ont voulu empêcher ou détruire. Donc, si les Apparitions de la grotte étaient le point de départ d'une œuvre divine, il

fallait, à côté de l'abstention du Clergé, l'hostilité des puissants du monde.

Dieu y avait également pourvu.

Tandis que l'autorité ecclésiastique, personnifiée dans le Clergé, gardait la sage réserve conseillée par le Curé de Lourdes, l'autorité civile se préoccupait, elle aussi, du mouvement étrange qui était en train de se produire dans la ville et aux environs, et qui, gagnant de proche en proche tout le département, en avait déjà franchi les limites du côté du Béarn.

Bien qu'aucun désordre ne se produisît, ces pèlerinages, ces foules recueillies, cette enfant en extase, inquiétèrent ce monde ombrageux.

Au nom de la liberté de conscience, n'y avait-il pas moyen d'empêcher ces gens de prier, et surtout de prier où bon leur semblait? Tel était le problème que le libéralisme officiel commençait à se poser.

A des degrés divers, M. Dutour, Procureur impérial; M. Duprat, Juge de Paix; le Maire, le Substitut, le Commissaire de Police, et bien d'autres encore, prirent ou donnèrent l'alarme. Un miracle en plein dix-neuvième siècle, se manifestant tout à coup sans demander la permission à personne et sans autorisation préalable, parut à quelques-uns un intolérable outrage à la civilisation, une atteinte à la sûreté de l'État; et il importait pour l'honneur de notre lumineuse époque d'y mettre bon ordre. La plupart de ces messieurs ne croyaient point du reste à la possibilité des manifestations surnaturelles, et ils ne pouvaient consentir à voir là-dedans autre chose qu'une imposture ou une maladie. En tout cas, plusieurs se sentaient opposés d'instinct à tout événement, quel qu'il fût, qui pouvait, directement ou indirectement, accroître l'influence de la Religion, contre laquelle ils avaient une hostilité sourde ou avouée.

Sans revenir sur les réflexions que nous faisions tout à l'heure, c'est vraiment une chose digne de remarque de voir que le Surnaturel, toutes les fois qu'il se produit dans le monde, rencontre constamment, sous des noms et des aspects différents, les mêmes oppositions, les mêmes indifférences, les mêmes fidélités. Sous des nuances diverses, Hérode, Caïphe, Pilate, Joseph d'Arimathie, Pierre, Thomas, les Saintes Femmes, les francs ennemis, les lâches, les faibles, les dévouées, les sceptiques, les timides, les héros, appartiennent à tous les temps.

Le Surnaturel n'échappe jamais, notamment, à l'hostilité d'une

partie plus ou moins considérable du monde officiel. Seulement, cette hostilité vient tantôt du maître et tantôt des valets.

Le plus intelligent de la petite légion des fonctionnaires de Lourdes, à cette époque, était assurément M. Jacomet, bien que M. Jacomet fût hiérarchiquement le dernier de tous, puisqu'il occupait le modeste emploi de Commissaire de Police. Il était jeune, très-sagace en certaines circonstances, et doué d'un art de parole assez rare chez ses pareils. Sa finesse était extrême. Personne mieux que lui ne comprenait les coquins. Il était merveilleusement apte à déjouer leurs ruses; et, à ce sujet, on raconte de lui des traits étonnants. Il comprenait beaucoup moins les honnêtes gens. A l'aise dans les choses compliquées, cet homme se troublait devant la simplicité. La vérité le déconcertait et lui semblait suspecte : le désintéressement excitait sa défiance; la franchise mettait à la torture son esprit, avide de découvrir partout des duplicités et des détours. A cause de cette monomanie, la sainteté lui eût paru sans doute la plus monstrueuse des fourberies et l'eût trouvé implacable. De tels travers se rencontrent souvent chez les hommes de cette profession, habitués par leur emploi même à chercher des délits et à découvrir des crimes. Ils prennent à la longue une disposition d'esprit éminemment inquiète et soupçonneuse, qui leur fait faire des merveilles quand ils ont affaire à des fripons, et des sottises énormes quand ils ont affaire à des honnêtes gens, à des âmes loyales. Quoique jeune, M. Jacomet avait contracté cette bizarre maladie des vieux policiers. Il était donc comme ces chevaux des Pyrénées dont le pied est ferme dans les sentiers tortueux et pierreux de la montagne, et qui s'abattent tous les deux cents pas dans les chemins larges et unis; comme ces oiseaux de nuit qui ne voient que dans les ténèbres, et qui, en plein jour, se cognent contre les arbres et contre les murs.

Content de sa personne, il était mécontent de sa position, à laquelle il était supérieur par son intelligence. De là un certain orgueil remuant et un désir ardent de se signaler. Il avait plus que de l'influence, il avait de l'ascendant sur ses chefs; et il affectait de traiter d'égal à égal le Procureur Impérial et tous les autres fonctionnaires. Il se mêlait de tout, dominait presque tout le monde, et menait, ou peu s'en faut, les affaires de la ville. Pour tout ce qui concernait le canton de Lourdes, le préfet du département, M. Massy, ne voyait que par les yeux de Jacomet.

Tel était le Commissaire de Police, tel était et le personnage important de Lourdes lorsqu'eurent lieu les Apparitions à la Grotte de Massabielle.

XXI

C'était le troisième jour de la Quinzaine, le 21 février, premier Dimanche de Carême.

Avant le lever du soleil, une foule immense, plusieurs milliers de personnes étaient déjà réunies, devant et tout autour de la Grotte, sur les bords du Gave et dans la prairie. C'était l'heure où Bernadette avait coutume de venir. Elle arriva, enveloppée dans son capulet blanc, suivie de quelqu'un des siens, sa mère ou sa sœur. Ses parents avaient assisté la veille ou l'avant-veille à ses extases; ils l'avaient vue transfigurée, et maintenant ils croyaient.

L'enfant traversa simplement, sans assurance comme sans embarras, la foule qui s'écarta avec respect devant elle en lui livrant le passage ; et, sans paraître s'apercevoir de l'attention universelle, elle alla, comme si elle accomplissait une chose toute simple, s'agenouiller et prier au-dessous de la niche où serpentait la branche d'églantier.

Quelques instants après, on vit son visage s'illuminer et devenir rayonnant. Le sang pourtant ne se portait point au visage ; au contraire, elle pâlissait légèrement, comme si la nature fléchissait quelque peu en présence de l'Apparition qui se manifestait devant elle. Tous ses traits montaient, montaient, et entraient comme dans une région supérieure, comme dans un pays de gloire, exprimant des sentiments et des choses qui ne sont point d'ici-bas. La bouche entr'ouverte était comme béante d'admiration, et paraissait aspirer le ciel. Les yeux, fixes et bienheureux, contemplaient une beauté invisible, qu'aucun autre regard n'apercevait, mais que tous sentaient présente, que tous, pour ainsi dire, voyaient par réverbération sur le visage de l'enfant. Cette pauvre petite paysanne, si vulgaire en l'état habituel, semblait ne plus appartenir à la terre.

C'était l'Ange de l'innocence laissant le monde un instant derrière lui et tombant en adoration au moment où il entr'ouvre les portes éternelles et où il aperçoit le ciel.

Tous ceux qui ont vu Bernadette en extase, parlent de ce spectacle comme d'une chose absolument sans analogue sur la terre. Leur impression après dix années est aussi vive qu'au premier moment.

Chose remarquable! quoique son attention fût entièrement ab-

sorbée par la contemplation de la Vierge pleine de grâces, elle avait conscience de ce qui se passait près d'elle.

A un certain moment son cierge s'éteignit; elle étendit la main pour que la personne la plus proche le rallumât.

Quelqu'un ayant voulu, avec un bâton, toucher l'églantier, elle fit vivement signe de le laisser, et son visage exprima la crainte. « J'avais peur, dit-elle ensuite naïvement, qu'on ne touchât la « Dame » et qu'on ne lui fît du mal. »

Un des observateurs dont nous avons cité le nom, M. le docteur Dozous, était à côté d'elle.

— Ce n'est là, pensait-il, ni la catalepsie avec sa roideur, ni l'extase inconsciente des hallucinés ; c'est un fait extraordinaire, d'un ordre tout à fait inconnu à la médecine.

Il prit le bras de l'enfant et lui tâta le pouls. Elle parut n'y pas faire attention. Le pouls, parfaitement calme, était régulier comme dans l'état ordinaire.

— Il n'y a donc aucune excitation maladive, se dit le savant docteur, de plus en plus bouleversé.

En ce moment, l'enfant fit, sur ses genoux, quelques pas en avant dans la Grotte. L'Apparition s'était déplacée, et c'était maintenant par l'ouverture intérieure que Bernadette pouvait la voir.

A travers l'ouverture extérieure du rocher, le regard de la Mère de miséricorde parut en un instant parcourir toute la terre, et elle le reporta, tout imprégné de douleur, vers Bernadette agenouillée.

— Qu'avez-vous? que faut-il faire? murmura l'enfant.

— Prier pour les pécheurs, répondit la Mère du genre humain.

En voyant ainsi la douleur voiler, comme un nuage, l'éternelle sérénité de la Vierge bienheureuse, le cœur de la pauvre bergère ressentit tout à coup une cruelle souffrance. Son visage changea d'expression et une indicible tristesse se répandit sur ses traits. De ses yeux, toujours tout grands ouverts et fixés sur l'Apparition, deux larmes roulèrent sur ses joues et s'y arrêtèrent sans tomber.

Un rayon de joie revint enfin dorer son visage : car la Vierge avait sans doute tourné elle-même son regard vers l'espérance et contemplé, dans le cœur du Père, la source intarissable de la miséricorde infinie descendant sur le monde, au nom de Jésus et par les mains de l'Église.

Ce fut en cet instant que l'Apparition s'évanouit. La Reine du Ciel venait de rentrer dans son royaume.

L'auréole, comme de coutume, demeura encore quelques secondes, puis s'effaça insensiblement comme une brume lumineuse qui se fond et disparaît dans l'air.

Les traits de Bernadette descendirent peu à peu. Il sembla qu'elle passait de la région du soleil à celle de l'ombre, et la vulgarité de la terre reprit possession de ce visage, un instant auparavant transfiguré. Ce n'était plus qu'une pauvre petite bergère, une humble paysanne, que rien en apparence ne distinguait des autres enfants.

Autour d'elle, se pressait la foule haletante, anxieuse, émue, recueillie. Nous aurons ailleurs l'occasion de décrire son attitude.

XXII

Durant toute la matinée, après la Messe et jusqu'à l'heure des vêpres, il ne fut bruit à Lourdes que de ces étranges événements, auxquels on donnait naturellement les interprétations les plus diverses. — Pour ceux qui avaient vu Bernadette en extase, la preuve était faite d'une façon qu'ils prétendaient irrésistible. Quelques-uns rendaient leur pensée par des comparaisons assez heureuses : « Dans nos vallées le Soleil se montre tard, caché qu'il est à l'orient par le Pic et le mont du Ger. Mais, bien avant de l'apercevoir, nous voyons, à l'ouest, le reflet de ses rayons sur les flancs des montagnes de Bastsurguières, qui deviennent resplendissantes tandis que nous sommes encore dans l'ombre ; et alors, bien que nous ne voyions pas directement le Soleil, mais seulement son reflet sur les pentes, nous affirmons sa présence derrière les masses énormes du Ger. Bastsurguières voit le Soleil, disons-nous ; et, si nous étions à la hauteur de Bastsurguières, nous le verrions aussi. Eh bien ! il en est de même quand on aperçoit Bernadette illuminée par l'invisible Apparition : la certitude est la même, l'évidence toute semblable. Le visage de la Voyante apparaît tout à coup si clair, si transfiguré, si éclatant, si imprégné de rayons divins, que ce reflet merveilleux que nous voyons nous donne la pleine assurance du centre lumineux que nous ne voyons pas. Et, si nous n'avions pas, pour nous le cacher, toute une montagne de fautes, de misères, de préoccupations matérielles, d'opacité charnelle ; si nous étions, nous aussi, à la hauteur de cette innocence d'enfant, de cette neige éternelle qu'aucun pied humain n'a foulée, nous aussi nous verrions, non plus par reflet, mais directement, ce que contemple Bernadette ravie, ce qui rayonne sur ses traits en extase. »

De telles raisons, excellentes peut-être en elles-mêmes et concluantes pour ceux qui avaient été témoins de ce spectacle inouï, ne pouvaient êtres suffisantes pour ceux qui n'avaient rien vu. La Providence, à supposer qu'elle fût en réalité dans tout ceci, devait, ce semble, affirmer son action par des preuves, sinon meilleures (puisque presque personne ne résistait à celles-là dès qu'il avait pu les expérimenter), du moins plus matérielles, plus continues et en quelque sorte plus palpables. Peut-être était-ce là le profond dessein de Dieu et ne convoquait-il de telles multitudes que pour avoir, à l'heure voulue, d'innombrables et d'irrécusables témoins.

A l'issue des Vêpres, Bernadette sortit de l'Église avec la troupe des fidèles. Elle était, comme on le pense bien, l'objet de l'attention générale. On l'interrogeait, on l'entourait. La pauvre enfant, tout embarrassée de ce concours, répondait tout simplement, en tâchant de rentrer chez elle.

En ce moment, un homme revêtu des insignes de la force publique, un sergent de ville, officier de police, s'approcha d'elle et la toucha sur l'épaule.

— Au nom de la Loi, dit-il.

— Que me voulez-vous? dit l'enfant.

— J'ai ordre de vous prendre et de vous emmener.

— Et où?

— Chez le Commissaire de Police. Suivez-moi.

XXIII

Un murmure menaçant parcourut la multitude. Beaucoup de ceux qui étaient là avaient vu le matin l'humble enfant transfigurée par l'extase divine, illuminée par les rayons d'en haut. Pour eux cette petite fille bénie de Dieu avait quelque chose de sacré. Aussi, quand ils virent l'agent de la force publique porter la main sur elle, ils frémirent d'indignation et voulurent intervenir. Mais un prêtre, qui sortait en cet instant de l'Église, fit signe à la foule de se calmer : — Laissez faire l'autorité, dit-il.

Par une coïncidence merveilleuse, comme on en rencontre souvent dans l'histoire des événements surnaturels, quand on se donne la peine de les approfondir, l'Église universelle avait chanté en ce jour, premier Dimanche de Carême, les paroles immortelles destinées à

consoler et à conforter l'innocent et le faible en présence des persécutions : « Dieu t'a confié au soin de ses anges, pour qu'ils te gardent en ton chemin. Ils te porteront en leurs mains, de peur que tes pieds ne se heurtent et ne se blessent contre les pierres de la route.... Espère en lui : il te protégera à l'ombre de ses ailes. Sa vertu toute-puissante t'entourera en quelque sorte comme d'un invincible bouclier.... Va en toute confiance ! tu écraseras sous tes pieds l'aspic et le serpent ; le lion et le dragon seront abattus par toi.... « Parce qu'il a espéré en moi, dit le Seigneur, je le délivrerai. Je le protégerai parce qu'il a confessé mon nom. Il m'invoquera et je l'exaucerai. *Je suis avec lui dans la tribulation* (1). »

L'Évangile du jour racontait comment le Sauveur des hommes, type éternel des justes sur la terre, avait, à l'origine de sa mission divine, eu à subir sa Tentation ; et il donnait tous les détails de sa lutte illustre et de sa victoire contre l'Esprit mauvais dans la solitude du désert : *Ductus est Jesus in desertum, ut tentaretur a diabolo* (2)...

Tels étaient les textes, si consolants pour la faiblesse innocente et persécutée, que l'Église avait fait entendre ; tels étaient les grands souvenirs qu'elle avait évoqués et dont elle célébrait la mémoire, en ce jour où, au fond d'une petite ville de la montagne, un agent infime de la police venait de saisir, au nom de la Loi, une petite fille ignorante, pour la conduire auprès du plus adroit et du plus retors des représentants de l'Autorité.

Est-ce que, par un tel rapprochement et en permettant ces choses à cette date, le Dieu qui réside dans l'éternité, le Créateur des mondes innombrables, voulait montrer que ce brin d'herbe, que ce néant, que cette paysanne aux vêtements grossiers, que cette pauvre bergère ignorante, était pour lui un instrument prédestiné et comme un collaborateur choisi par sa droite toute-puissante ?

Pourquoi pas ? Ce sont bien là ses coutumes et ses procédés. C'est avec le néant que Dieu a créé le monde. C'est avec les faibles et les humbles qu'il a fondé l'Église. C'est avec l'infiniment petit qu'il produit toujours l'infiniment grand.

Quant au rapprochement, il est, en vérité, des plus frappants. C'est après qu'il eut vu les cieux entr'ouverts au-dessus de lui et qu'il eut

(1) Missel et Paroissien romains. 1er *Dimanche de Carême*. Introït, Graduel et Trait de la Messe. Répons des Vêpres.
(2) *Ibid.*

entendu la voix du Père disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances » ; c'est après le témoignage de Jean disant : « J'ai vu l'Esprit de Dieu descendre du ciel ainsi qu'une colombe et se reposer sur lui » ; c'est avant d'avoir accompli aucun miracle que Jésus eut à subir, de la part de l'ennemi, son épreuve première, j'allais dire son interrogatoire. C'est après qu'elle eut vu la Vierge, c'est après qu'elle eut entendu ces paroles d'une maternelle adoption : « Je te promets de te rendre heureuse, non dans ce monde, mais dans l'autre » ; c'est après le témoignage d'une multitude disant : « Nous avons vu le reflet de l'Apparition descendre, ainsi qu'une lumière, sur son visage transfiguré et se reposer sur elle » ; ce fut avant qu'aucun miracle matériel eût attesté l'autorité de son récit que Bernadette, que cette « petite fille du bon Dieu », pour parler comme le peuple, fut appelée à se débattre contre les menaces, contre les promesses, contre la dialectique de l'homme sombre qui, en ce petit endroit, était l'agent de la police.

C'est peut-être ici le lieu d'ajouter que Bernadette était née le 7 janvier 1844, c'est-à-dire le lendemain de l'Épiphanie. Épiphanie veut dire, comme chacun sait, « Manifestation. » Après la manifestation du Fils aux rois Mages devait avoir lieu, dix-neuf siècles plus tard, la manifestation de la Mère à une humble fille venue des coteaux de Bartrès aux montagnes de Lourdes; et ce jour-là qui était, en 1844, un dimanche, l'Église chantait au Graduel de la Messe : *Suscipiant montes pacem populo, et colles justitiam* (1).

Est-ce à dire que nous voulions tenter des similitudes sacriléges? Dieu nous préserve d'un tel blasphème! Nous remarquons seulement comment se groupent et se modèlent les événements providentiels sur le type primordial et divinement frappé de la grande histoire évangélique. Nous essayons, non sans trembler, de jeter un regard dans ces profondeurs extraordinaires; d'entrevoir çà et là, dans une ombre mystérieuse, les lois secrètes d'après lesquelles s'accomplissent les faits de l'ordre miraculeux.

Une coïncidence de cette nature peut n'être que l'effet du hasard. Une seconde, venant immédiatement après, produit quelque étonnement. Une troisième provoque la réflexion. Une quatrième commence à faire croire à une loi. Quelques-unes de plus, et l'on a la certitude de cette loi. Nous voulons appliquer la méthode qui a permis de décou-

(1) Missel et Paroissien romains. Messe du Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie.

vrir les lois du monde physique à la recherche de lois plus hautes encore.

La multitude émue et troublée avait suivi Bernadette, emmenée par l'agent officiel. Le Commissariat de Police n'était pas loin. Le Sergent entra avec l'enfant, et, la laissant seule dans le corridor, se retourna pour fermer la porte à la clef et au verrou.

Un instant après, Bernadette se trouvait en face de M. Jacomet.

Une foule immense stationnait au dehors.

HENRI LASSERRE.

(La suite au numéro prochain.)

LES

RÉCENTES EXPLORATIONS DU GLOBE

LE FAR WEST ET LES RÉGIONS ARCTIQUES

I. Vicomte Milton et docteur Cheadle : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique* (trad. Belin de Launay, 1866). — II. W. Irwing : *Astoria or enterprise Beyond the Rocky Mountains.* — III. Captain C F Hall : *Life With the Esquimaux.* Lord Dufferin : *Lettres écrites des régions polaires.* — IV. M. Clintock (cap. sir F. L.) *Narrative of the discovery of the fate of sir John Franklin and his Compagnons in the artic seas.* — V. Kane M. D. U. S. N. : *Artic explorations; the second Grinnell expedition in search of John Franklin.* 1853, 1854, 1855. — VI. M. Clure : The discovery of the *North West passage By H. M. S.* Investigator *in* 1850, 1851, 1852, 1853, 1854. Edited by commander Sherard *Osborn.*

Il n'est personne qui ne connaisse, d'une manière au moins superficielle, la configuration de l'Amérique septentrionale et occidentale. Si partant du cercle polaire on se dirige du nord à l'ouest, on rencontre d'abord la Géorgie occidentale, puis les territoires des Tchoukis américains et des Indiens tolouches; enfin la Nouvelle-Calédonie et la Colombie anglaise. Sur la côte, à partir de la Géorgie, règne un système de montagnes qui s'élève et se développe au centre et en se ramifiant au sud, parcourt, sous le nom de Monts-Cascades et de Montagnes-Neigeuses, l'Orégon et la Californie; sur un deuxième plan se dressent les montagnes Bleues et les montagnes Humboldt; sur un troisième les monts Peak; enfin et comme dernier gradin la masse imposante des montagnes Rocheuses. Se dirigeant du nord au sud, cette grande chaîne sert de ligne de partage entre les eaux de l'Atlantique et celles du Pacifique, et rejoignant par ses dernières pentes la Sierra-Madre, offre dans l'Amérique du Nord un système d'orographie correspondant au système des Andes dans la partie méridionale. A l'est, s'étendent les solitudes de l'ouest que traversent les monts Coribeuf, contrefort des montagnes Rocheuses, qu'arrosent les affluents du Missouri et du Mississipi et un système lacustre dont le lac du Grand-Ours et le lac Winnipeg forment au nord et au sud les extrémités, tandis que le grand lac de l'Esclave et le lac de l'Alhabasca en occupent le centre. Au sud, c'est le bassin des grands lacs,

le Lac supérieur, le Michigan, l'Huron, l'Ontario, avec lesquels les créations à la fois fidèles et poétiques de Cooper nous ont depuis longtemps familiarisés. C'est de ce bassin que sortent les deux grands fleuves du continent septentrional, le Mississipi et le Saint-Laurent, qui tous les deux se déversent dans l'Atlantique, mais en coulant, l'un au sud, l'autre à l'est, et en affectant, dans leur immense parcours, des directions presque perpendiculaires. Si des bouches du Saint-Laurent on s'élève vers l'est, on rencontre d'abord les territoires des petits Esquimaux, puis les côtes du Labrador. Jean Cabot et son fils Sébastien, les premiers de tant de navigateurs audacieux, lès visitèrent dès 1497, et, dépassant le détroit de Belle-Isle, ne s'arrêtèrent, par le 56° de latitude, que devant une infranchissable barrière de glaces. Au nord-ouest du Labrador s'étend la sombre nappe de la baie d'Hudson, à laquelle se rattache un tragique souvenir. Après avoir côtoyé l'Islande, le Groënland et traversé le détroit de Frobisher, Hudson, marin anglais au service de la Hollande, avait enfin pénétré dans cette mer où Cabot seul l'avait devancé. Mais Hudson ignorait cette circonstance; quand il déboucha dans l'immense baie, il crut bien réellement en être l'inventeur, et la prit pour ce fameux passage du pôle Nord qu'il cherchait lui-même, comme Cabot, Willoughby, Frobisher l'avaient cherché avant lui. Désabusé bientôt, l'intrépide marin résolut néanmoins d'attendre sur les lieux le retour du printemps, qui ouvrirait peut-être à son vaisseau le canal objet de son ardent désir. Le printemps vint; mais les vivres manquaient et l'équipage mutiné exigeait un retour immédiat. Hudson, les larmes aux yeux, ordonna de virer de bord. Pendant deux jours, le vaisseau resta immobile entre les glaces. C'est alors que les matelots d'Hudson le saisirent et le jetèrent, lui huitième, dans une chaloupe. Le charpentier, Philip Staffe voulut s'associer au sort de son capitaine. Les amarres furent coupées, et, au moment même où les glaces livraient passage au navire, la frêle embarcation se trouva délaissée. Que devinrent Hudson et ses compagnons? Périrent-ils de faim, ou sous les coups des naturels? écrasés par les blocs de glaces ou engloutis par la tempête qui assaillit le vaisseau lui-même? Ces mornes rivages ont gardé leur secret. Que d'histoires également lugubres pourraient raconter les terres arctiques, les mers qui les baignent, les détroits qui les séparent, les caps, les baies, les anses, les innombrables anfractuosités qui les découpent! Que de sinistres, d'épreuves, de souffrances, leurs noms seuls ne rappellent-ils pas? Ici la mer de Baffin,

le cap Scoresby, le détroit de Bellot ; là la pointe Franklin, le détroit de John Ross, l'archipel Parry, la baie de l'*Hécla* et du *Griper*, la baie Ommaney, l'île Becchey, les canaux Crosier et de Bray, les caps Mac-Clintock et Mac-Clure. Ce dernier nom restera inséparable de la découverte du Passage qu'indiquent aujourd'hui les cartes récentes, en gros caractères et avec une sorte de fierté, entre l'île de Baring et la côte ou barrière de glaces qu'une carte russe de 1855 avait relevée, par le 75e parallèle et courant en longitude du 175e au 123e degré.

Les premiers explorateurs des mers polaires obéissaient à une pensée commerciale ; les Anglais et les Hollandais cherchaient au nord, pour leurs vaisseaux marchands, ce passage vers les Indes que le Portugais Vasco de Gama avait frayé au midi. « Tandis que le fier et « superbe Espagnol, dit Irving, enflammé par la manie de l'or, étendait ses découvertes et ses conquêtes sur ces régions que brûle « l'ardent soleil des tropiques, l'adroit et vif Français, le froid et calculateur Anglais, poursuivaient le commerce moins splendide mais « non moins lucratif des fourrures, au milieu des régions hyperboréennes du Canada et jusque sous le cercle polaire. Ces deux poursuites ont été, en quelque sorte, les pionniers et les précurseurs de « la civilisation. » L'ingénieux et aimable écrivain oubliait nos missionnaires, par inadvertance d'ailleurs, car dans le chapitre même dont j'ai extrait ces lignes, on rencontre plus d'un témoignage équitable envers leur dévouement et sympathique à leurs efforts. Cependant ce fut moins l'esprit mercantile ou une ambition royale qui porta la puissance de la France au cœur de l'Amérique septentrionale : « C'est l'enthousiasme religieux qui fonda Montréal, conquit les « solitudes des grands lacs, explora le Mississipi. » Ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est l'illustre historien des États-Unis, oubliant volontiers ses préjugés de secte devant le spectacle d'un héroïsme qui a défié, dans toutes les parties du monde, comme il le dit encore lui-même, toute fatigue et tout danger. A ne considérer leurs travaux que sous le rapport terrestre, on devrait, ce semble, quelque reconnaissance à ces humbles et intrépides explorateurs. En même temps qu'ils portaient l'Évangile dans le wigwam du Peau-Rouge, ils préparaient les voies à ces recherches ethnologiques qui rattachent de plus en plus les races américaines à l'unité de l'espèce humaine ; ils se frayaient un passage à travers les solitudes, les fleuves, les forêts vierges et agrandissaient le domaine de la géographie. « On ne « doubla pas un cap, ajoute M. Bancroft, on n'entra pas dans

« une rivière, sans qu'un jésuite n'en montrât le chemin. » Dès 1613, le P. Biart et le P. de Biencourt exploraient les côtes du Maine et pénétraient dans la rivière Kennebec. Deux ans plus tard le franciscain Le Caron visitait les Mohawks et les Wyandots et atteignait les rivières qui se jettent dans le lac Huron. Deux religieux du même ordre, les PP. Viel et Sagard, s'établissaient chez les tribus des bords du Niagara. En 1641, les jésuites Pijart et Charles Raymbault s'avançaient jusqu'au lac Nipissing; puis Raymbault, accompagné d'Isaac Jogues, touchait aux bords du lac supérieur cette même année, c'est-à-dire cinq ans avant qu'Elliot ne tentât d'évangéliser les tribus qui habitaient dans un rayon de six milles autour du havre de Boston. Des deux missionnaires, l'un mourut victime du climat; l'autre, Jogues, tomba dans un parti de Mohawks, qui abattirent sous ses yeux, d'un coup de tomahawk, le novice René Goupil et respectèrent toutefois sa vie. Mais, peu d'années plus tard, Jogues retombait dans les mains des Mohawks, qui, cette fois, le décapitèrent et exposèrent sa tête sur les palissades de leur principal village. *Ibo et non redibo*, avait-il dit en partant; ses pressentiments ne le trompèrent point. En 1656, les jésuites entamèrent la région du Far west; deux jeunes marchands de fourrures venaient d'arriver à Montréal, après une marche de cinq cents lieues dans ces solitudes et deux ans d'absence et accompagnés de cinquante canots montés par cinq cents sauvages. Ceux-ci décrivaient la région des Lacs, parlaient des Kristeneaux dont les territoires s'étendaient jusqu'aux rivages des mers polaires, des Sioux épars au delà du lac Supérieur et demandaient des missionnaires. Le P. Gabriel Drouillettes et le P. Léonard Gareau se mettent immédiatement en route; mais au-dessous de Montréal, les Mohawks attaquent et dispersent leur escorte, et Gareau tombe mortellemet frappé. *Primo avulso, non deficit alter.* Quatorze ans plus tard, le P. René Mesnard s'embarquait sur le lac Supérieur et atteignait la baie de Keweena au bout de quelques mois. Se rendant chez les Hurons de l'île Saint-Michel, il s'égara dans la forêt et on ne le revit plus. Enfin, en 1667, le P. Allouez s'aboucha, non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui la petite ville de Fond du Lac, avec les guerriers Sioux. L'entrevue eut lieu dans une vaste prairie, entrecoupée de champs de riz et riveraine d'un cours d'eau. Allouez lui donna le nom de Messipin. C'était, en effet, le grand fleuve, « le père des eaux », que son confrère Marquette allait bientôt descendre jusqu'au-dessous du confluent de l'Arkansas, en s'assurant que le

Mississipi ne se jetait ni dans le golfe de Californie ni sur les côtes orientales de la Floride.

Mais pourquoi s'attarder à ces souvenirs? Qui donc songe encore en France aux PP. jésuites Allouez, Dablon, Marquette, « l'illustre triumvirat », comme dit M. Bancroft? au P. Brébeuf, qui fut scalpé vivant, dont on coupa les lèvres et le nez, dont on brûla les gencives et la peau avec des fers chauds ? au P. Lallemand qui, amené en face de Brébeuf, s'écriait : « On nous donne en spectacle au monde, « aux anges et aux hommes ! » qu'on brûla dans une enveloppe d'écorces de sapin, et dont on prolongea les tortures pendant dix-sept heures (1) ? Se souviendrait-on davantage des Champlain, des d'Yberville, des Frontenac, des Montcalm ? Ces marins, ces militaires, ont noblement rempli leurs devoirs. Mais ce n'est plus assez de bien s'acquitter d'un devoir : il faut réussir ; il faut être victorieux. Or Champlain, en définitive, n'a pas réussi. L'héroïque Montcalm est le vaincu de Québec. Et la victoire seule possède un droit imprescriptible à l'absolution, « et quiconque ne réussit pas n'est « d'aucune utilité au monde. » Ainsi le veut, ainsi le proclame certaine philosophie de l'histoire, fort en vogue, parce qu'après tout elle est très-prudente et que, dans ce temps de révolutions soudaines, de retours imprévus, elle ménage, avec toute fortune heureuse, de profitables accommodements.

A vrai dire, la civilisation n'a contracté que de faibles dettes vis-à-vis des premiers pionniers du *Far west*. Montréal était devenu le centre du commerce des fourrures. De temps à autre on y voyait affluer des troupes d'Indiens Ottawas, Hurons ou Sioux, qui y arrivaient dans leurs canots chargés de riches pelleteries. Ces Indiens, après avoir déchargé leurs canots et les avoir hâlés sur le rivage, se dressaient, en dehors de la ville, des huttes de bois, et alors s'ouvrait la foire aux fourrures. Le gouverneur général s'y rendait dans ce grand appareil qui plaisait aux Peaux-Rouges et leur imposait en même temps. Cette cérémonie accomplie, les affaires suivaient leur cours en toute liberté. Les Indiens parcouraient la ville de boutique en boutique, achetant des armes, des haches, des couteaux, des marmites, des couvertures de lit, des étoffes voyantes, en échange de leurs peaux de buffles, de loutres et de castors, commerce qui d'habitude laissait aux marchands de Montréal l'honnête profit de deux cents pour cent. Si l'argent était banni de ces échanges, les liqueurs

(1) Bancroft : *History of the Norsted States*, 11, 797.

spiritueuses y jouaient d'abord un grand rôle : on dut plus tard en interdire le débit, tant les Indiens en usaient avec excès et se livraient, à la suite de leurs libations, à des extravagances et à des actes de férocité. La foire finie, les Peaux-Rouges lançaient de nouveau leurs canots sur le Saint-Laurent et regagnaient leurs déserts de l'Ottawa et des Lacs. De ce contact périodique naquit une classe d'hommes que l'on nomma les *coureurs de bois*. C'étaient des blancs qui avaient commencé par suivre les Peaux-Rouges dans leurs chasses et s'étaient ainsi familiarisés avec les lacs, les rivières, les sentiers et les tribus du *Far west*. Peu à peu, ils se firent chasseurs pour leur compte, trappeurs, comme on disait dans le pays. Partis de Montréal dans un canot chargé de marchandises, ils n'y rentraient souvent qu'après une absence d'un an, de quinze, de dix-huit mois passés dans le désert sous les wigwams des Indiens, dont ils adoptaient volontiers le costume et le genre de vie, quand ils ne s'unissaient pas avec leurs filles. Un vieil écrivain français, la Nontan, a dépeint les mœurs de ces chrétiens transformés ou à peu près en Peaux-Rouges. Aussi longtemps que durait le débit de leurs marchandises, ils vivaient dans toute sorte de plaisirs, ou pour mieux dire d'excès. Leur pacotille épuisée, ils vendaient jusqu'à leurs habits et reprenaient le chemin des tribus indiennes. « Leur conduite et leur exemple, dit Irving, « corrompirent peu à peu les naturels et arrêtèrent les progrès des « missions. ..... On voyait souvent la chapelle catholique s'élever « derrière la factorerie, au milieu des villages indiens, et son clocher, « surmonté de la croix, dominer le lac ou la rivière. La prédication « réussissait souvent vis-à-vis des simples fils de la forêt, mais « n'avait que peu d'effet sur ces renégats de la civilisation. »

Les événements de 1762 interrompirent pour quelque temps le commerce des fourrures. Les Peaux-Rouges, habitués au laisser-aller des mœurs françaises, à la familiarité des gros marchands normands ou bretons qui les entretenaient pendant les vacances de la chasse, les Peaux-Rouges s'accommodaient mal des manières compassées, de la réserve personnelle et de l'exactitude commerciale des arrivants. Ils gardaient d'ailleurs à leur nation une haine invétérée, et le firent bien voir dans les surprises sanglantes de Détroit et de Mackinaw. Les Anglais s'étaient hâtés de lever la défense qui pesait sur la vente des spiritueux : les scènes de désordre se multiplièrent dans les villages indiens et dans les factoreries mêmes, où la sobriété ne semblait pas plus habituelle que dans les wigwams. Les compétitions commerciales

ajoutèrent aux dangers du désert. C'est à cette époque cependant qu'il faut placer la tentative du capitaine Jonathan Carver, pour atteindre, à travers le continent, les rivages de l'océan Pacifique, et établir une communication entre ces rivages et la baie d'Hudson, au moyen d'un poste fortifié qui faciliterait également la découverte du passage nord-ouest. Deux fois Carver se mit en route, et deux fois il échoua. Il se préparait, en 1797, à une troisième expédition, sous le patronage et avec le concours de Richard Whitworth, membre du parlement. Leur plan était de remonter une des branches du Missouri, de rechercher dans les montagnes la source de l'Orégon ou Columbia, et de descendre cette rivière jusqu'à son embouchure présumée qu'ils plaçaient dans le détroit d'Anian. La guerre de l'indépendance fit abandonner ce projet, mais le voyage d'Alexandre Mackensie, en 1793, mit hors de doute la possibilité de relier entre eux les rivages des deux océans. En s'élevant au Nord et en suivant le cercle polaire, cet intrépide explorateur atteignit le Pacifique par la latitude de 52° 20' 48", et par celle de 52° 30' descendit une rivière qui coulait au Sud et qu'il prit à tort pour la Columbia, dont l'embouchure se place trois degrés plus bas.

Onze ans après, MM. Lewis et Clarke, sujets américains, reprenaient le projet avorté de Carver et de Whitworth. Les deux voyageurs remontèrent le Missouri et s'engagèrent résolûment dans ces solitudes qui s'étendent en avant des montagnes Rocheuses et qu'on appelle parfois le grand désert américain. L'aspect de ces lieux est vraiment désolant et fait pour ébranler des courages vulgaires. Aussi loin que la vue s'étende, elle ne découvre que des plaines sablonneuses et dénudées dont les ondulations monotones semblent accuser le séjour de l'Océan, à ces époques géologiques où ses vagues battaient les pieds granitiques des montagnes Rocheuses. Des amas de sable, des blocs de calcaire rompus d'une façon bizarre, des rochers escarpés, des crevasses béantes, des lits de ruisseaux desséchés, des herbes fanées arrêtent le regard sans le distraire. Pendant la saison sèche, pas un être vivant qui anime ce paysage : le daim, l'élan, le buffle ont fui vers les lacs et les forêts. Encore des bandes d'Indiens maraudeurs, Pawnees, Comanches, Pieds-Noirs, Sioux, Upsakoras, Crows infestent-elles ces plaines. Mais ne faut-il pas au voyageur des solitudes américaines ce triple airain dont le poëte e doté le navigateur ?

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat.....

Devant eux, dans un horizon encore lointain, se dressaient les hautes cimes des montagnes Rocheuses, première étape de leur course aventureuse, vierges encore de pas européens : nos voyageurs n'hésitèrent pas. Après avoir franchi les collines ou montagnes Noires *Black hills*, qui séparent les eaux du Missouri de celles de l'Arkansas et du Mississipi, ils pénétrèrent dans les passes de la grande chaîne, à la fois repaire des Indiens maraudeurs et objet de leur terreur superstitieuse. Par le temps le plus calme et le plus serein, des bruits formidables et ressemblant à de fortes décharges d'artillerie s'y font entendre. Ce phénomène, paraît-il, se retrouve dans la province de Guayra, au Brésil, ainsi que sur les rives de l'Amazone. La science l'explique par la rupture et la chute de grandes masses rocheuses dont les échos répercutent et prolongent le retentissement, ou par des dégagements d'hydrogène au milieu de couches de houille à l'état d'ignition. Mais les riverains de l'Amazone l'attribuent à la montagne elle-même, qui s'efforce de rejeter les pierres précieuses enfouies dans son sein, et les Indiens des montagnes Rocheuses aux génies des vents et de la foudre cachés dans leurs flancs. Aussi, en approchant des passes, ne manquent-ils point d'offrir un tribut propitiatoire à ces hôtes dangereux. De ces tribus errantes, les unes placent encore dans les montagnes Rocheuses « la crête du monde, » comme elles les nomment, le séjour de Wacondah ou le grand maître de la vie ; les autres les heureux territoires de chasse qui constituent leur paradis. Pour d'autres enfin, c'est la « région des âmes » dans laquelle s'élèvent « les villes des esprits généreux et libres. »

Quant à l'aspect du pays, il est imposant plutôt que pittoresque. Ici des pics, dont la hauteur varie entre 10,000 et 12,000 pieds (1) et dont le sommet est entièrement dénudé ; là des chaînons d'une élévation moyenne dont les pentes et les cimes se couvrent de quelques maigres sapins, de chênes, de cèdres, de genêts épineux. Çà et là, quelques plateaux d'une grande fertilité. Dans les profondes vallées, de petits ruisseaux serpentant, qui s'accroissent en sillonnant la plaine et vont finalement grossir les grands cours d'eau. A côté du buffle et de l'élan, on aperçoit le daim à queue noire, qui fuit à l'approche du voyageur, et le *bighorn* ou *ashahta*, sorte de mouton gris, qui le regarde sans crainte du haut des rochers inaccessibles qu'il habite comme le chamois. Deux hôtes plus dangereux sont l'ours

(1) Le mont Browne atteint jusqu'à 4860 m.

gris et le serpent à sonnettes. Ce dernier pullule à tel point dans le désert américain et les montagnes elle-mêmes, qu'un de leurs contreforts en a pris son nom : *Rattlesnake Mountains*. Quant à l'ours gris, sa force prodigieuse le rend très-redoutable ; son nom et ses exploits reviennent fréquemment dans les récits des chasseurs de la Région. Il fait toujours face à l'assaillant, et si la faim le presse il attaque le premier. Blessé il devient furieux et poursuit le chasseur avec une vitesse supérieure. Malheur à l'homme ou au cheval qu'atteignent ses griffes, souvent longues de huit pouces : il est broyé, mis en morceaux. M. Lewis et M. Clarke échappèrent heureusement à tout danger, aux embûches des Shoshonces et des Têtes-Plates, comme aux tourments de la faim. Ils découvrirent et explorèrent le cours supérieur de la Columbia et descendirent la rivière jusqu'à son embouchure. Leur compatriote Gray y avait déjà jeté l'ancre, il y avait une douzaine d'années, c'est-à-dire 213 ans après l'expédition de Drake et 250 après celle du Portugais Cabrillo, qui le premier releva les rivages de ces côtes jusqu'à deux degrés et demi au-dessous des bouches de la Columbia (1).

C'est plus au sud par les monts Bighorn qui servent de ligne de partage aux eaux du Missouri et de l'Yllanstone à l'est, de la Columbia et du Colorado à l'ouest, que M. Hunt se dirigea plus tard. Partie de Saint-Louis sur le haut Mississipi, le 20 octobre 1812, l'expédition était parvenue, au mois d'avril, sur la Nodowa, affluent du Missouri. Les premières effluves du printemps se faisaient sentir ; les bois s'emplissaient de pigeons voyageurs ; les serpents sortaient de leur torpeur hivernale ; des troupeaux de daims et de longues files de buffles traversaient la plaine. Ces dernières apparitions annonçaient le retour de la grande chasse et suggéraient aux voyageurs un surcroît de précautions. Elle parcourait, en effet, les territoires des Sioux-Tetons, aussi rusés que féroces, et non moins redoutables aux autres Indiens qu'aux blancs eux-mêmes. M. Hunt fut un jour témoin, dans un village aricara, de la terreur qu'ils inspirent : Les Sioux ! voilà les Sioux ! Ce cri venait à peine de retentir que tout y était en émoi et en confusion : les enfants criaient, les femmes pleuraient, les chiens hurlaient, les guerriers couraient à leurs armes et à leurs chevaux. L'alerte était fausse heureusement, et, remis, de leur émotion, les Aricaras insistèrent pour que M. Hunt ne les quittât

(1) De Humboldt : *Nouvelle-Espagne*, 11, 436, 437.

point avant d'avoir assisté au retour d'un de leurs partis de guerre. M. Hunt acquiesça à ce désir et ne s'en repentit point. C'était un spectacle vraiment curieux de voir les guerriers aricaras s'avancer en procession. Ils marchaient par pelotons, aux sons d'une musique barbare. Les hommes à pied venaient les premiers, puis les cavaliers, armés les uns et les autres de boucliers; un petit nombre de fusils; le reste d'arcs, de flèches et de tomahawks. Les peintures les plus bizarres et les plus variées couvraient leurs corps, et une main sanglante, tracée à travers la bouche, désignait ceux d'entre eux qui avaient bu du sang de l'ennemi terrassé. Chaque peloton portait, en guise d'enseignes, une lance ou un arc décoré de grains de verre, de piquants de porc-épic, de plumes peintes, et de longues perches garnies de chevelures scalpées. Aux abords du village, les parents, les enfants, les femmes, les frères, les sœurs se précipitèrent au-devant du cortége, les uns manifestant la joie la plus extrême, les autres faisant entendre de bruyantes lamentations. Mais les guerriers continuèrent leur marche solennelle, sans que rien trahît une émotion quelconque, soit sur leurs durs visages, soit dans leur maintien compassé. Les montagnes franchies, l'expédition s'embarqua sur la rivière Snake. On était au 18 octobre. La neige, qui avait tombé tout le jour, et les bandes d'oies et de canards qui se jouaient sur la rivière annonçaient déjà l'approche de l'hiver. Cependant la troupe ne ressentait aucun découragement et se flattait de gagner promptement les eaux de la Columbia. Le 24 décembre, elle se trouvait encore sur les bords de la rivière Snake et avait éprouvé, dans l'intervalle, tous les tourments du froid et de la faim. Ce ne fut qu'*un mois* plus tard, après un nouveau parcours de 240 milles et un trajet total de 1,751, que nos voyageurs atteignirent enfin les rives de la Columbia. Passant sur la rive droite du fleuve, ils continuèrent de la longer et campèrent, le 31 janvier, au village de Wisk-Ram où commencent les rapides ou chutes de la Columbia.

Jusqu'alors le fleuve a coulé large et paisible : ici il lui a fallu se frayer un passage à travers des gorges rocheuses qui s'étendent sur les deux rives. Ces gorges sont le prolongement, sur la rive droite, du mont de Saint-Helens, qui ne mesure pas moins de 1,400 pieds (anglais) de hauteur, et sur la rive gauche, du mont Hood dont l'altitude est évaluée à 4,500 ou 5,500 mètres. Ces deux pics se dressent parfaitement isolés au milieu de la plaine et doivent leur existence à un soulèvement volcanique. Ce sont eux-mêmes des

monts jadis ignivores et dans les cavités desquels gronde encore le feu souterrain. Ainsi le 6 octobre 1865, les soldats du fort Vancouver aperçurent le sommet du mont Hood tout couronné de nuages de fumée. Le même jour, de violentes secousses se firent sentir à San Francisco et le mouvement trépidatoire venait précisément du Nord. L'auteur des *Esquisses d'un voyage dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, à qui j'emprunte ces détails, ajoute que la plupart des personnes qui ont gravi le mont Hood ont remarqué, près du pic terminal, un cratère duquel s'échappent incessamment des vapeurs sulfureuses. Enfin, lors de sa seconde visite dans le pays, Frémont constata que la contrée tout entière était couverte des cendres qu'il avait rejetées. A en croire la légende indienne, un pont colossal aurait joint jadis les deux montagnes. Le mont Saint-Helens et le mont Hood étaient alors mari et femme et se rendaient de fréquentes visites. Un jour ils s'injurièrent avec la voix du tonnerre et se lancèrent l'un à l'autre d'énormes blocs de rochers. C'est sous la chute de ces blocs que s'effondra le pont colossal; comme ce sont les débris du pont qui ont obstrué le lit jusqu'alors si paisible de la Columbia. Dégagez cette légende de son enveloppe enfantine et le géologue n'y retrouvera-t-il point le souvenir de cette puissante convulsion volcanique qui paraît avoir bouleversé tout le pays à l'entour et semé le cours de la Columbia des cataractes qui le brisent aujourd'hui?

II

Le lecteur du *Lac Ontario* se rappelle sans doute les péripéties qui marquent le voyage de Mabel Dunham des rives de l'Oswego au bord oriental de l'Ontario. Il se souvient du frêle canot d'écorces qui bondit sur les rapides; des Iroquois en embuscade, de la périlleuse navigation de ce petit schooner que l'illustre romancier, avec une bonhomie et un respect du public bien oubliés à cette heure, n'introduit pas sans la crainte d'enfreindre peut-être la vraisemblance historique. Aujourd'hui le bateau à vapeur remonte le Saint-Laurent jusqu'au paysage enchanteur des mille îles, encore désert au temps de Washington et de Jumonville, si vivant, si animé maintenant. Il vous transporte à Toronto et de là, sur la rive américaine, à Lewiston, à l'embouchure du Niagara. De Lewiston, un chemin de fer mène aux fameuses chutes. A peine sorti de la station, leur bruit vous assourdit; près de l'hôtel, qui s'est substitué à un wigwam peut-être, vous apercevez en plein leurs eaux écumantes, leur tourbillon

effrayant. Vous avez tant entendu parler, dès votre enfance, de la grandeur de ces chutes, vous vous êtes fait une idée si exagérée de leur majesté et de leur étendue, qu'un désappointement vous attend au premier coup d'œil. Le vicomte Milton et le docteur Cheadle l'éprouvèrent complétement. Mais ils se placèrent sur le bord de la chute en fer à cheval, à l'extrémité même du précipice qui reçoit la vaste nappe d'eau, et l'admiration reprit tous ses droits. Ils s'avouèrent que le spectacle était sublime, et, attirés par une fascination toujours croissante, ils ne se lassaient plus de le contempler. D'autres sujets cependant réclamaient leur attention et exigeaient leur départ. Le jeune vicomte Milton, à peine sorti des bancs de Cambridge, avait déjà pris part aux chasses au bison, dans le Canada. Le docteur Cheadle, son compagnon, à la fois maître ès arts et docteur en médecine, réunissait aux goûts aventureux de sa race le sang-froid et l'énergie que réclament les longs voyages, les connaissances qui les rendent fructueux. Tous les deux appartenaient à cette Société royale de géographie que préside l'illustre géologue sir Roderick Impey Murdusen, et qui a rendu déjà tant de services à la connaissance de notre globe. Le paquebot de Toronto ne les avait pas jetés au seuil du Far-west pour qu'ils s'y arrêtassent. Ils entendaient pénétrer dans le cœur de ces solitudes, « découvrir la route qui peut le plus « directement conduire, sans quitter les possessions anglaises, aux « régions de l'or dans le Caribou, et explorer le pays inconnu qui « se trouve au versant occidental des montagnes Rocheuses, dans le « voisinage des sources de la Thompson. »

L'idée de ce parcours est très-ancienne. Le vicomte Milton et le docteur Cheadle, loin de se l'attribuer, en reportent le mérite aux premiers colons français, et rappellent qu'elle les mena à la découverte des montagnes Rocheuses. Cette route s'écarte sensiblement de celle que suivirent Lewis et Clarke et plus encore du trajet de M. Hunt. Ces trois voyageurs s'étaient engagés, en effet, dans le bassin du Missouri, et franchissant les montagnes Rocheuses, les premiers un peu au nord du centre de la chaîne, le troisième vers son extrémité méridionale, avaient débouché dans le bassin même de la Columbia. L'expédition, beaucoup plus récente, que dirigeait le capitaine Pallisser, avait, il est vrai, exploré quelques-uns des cols septentrionaux de cette chaîne; mais c'est plus haut encore que les nouveaux voyageurs songeaient à la traverser, en débouchant dans le bassin de la Thompson du Nord, après avoir laissé à gauche, au

départ, le Missouri, à droite le Michigan et le lac Supérieur, et parcouru les territoires du Wisconsin et du Minnesota et les prairies qu'arrosent les deux branches de la Saskatchouane. Les premières étapes de cette route n'étaient pas pénibles. De Toronto un chemin de fer, qui passe par Détroit et Chicago, conduit en effet à la Crosse, sur le haut Mississipi. A la Crosse, le bateau à vapeur succède à la voie ferrée et parcourt une contrée charmante; de belles collines, couvertes d'arbres de haute futaie, s'arrondissent sur les rives très-rapprochées « de la grande rivière. » Car le Mississipi n'est encore ici qu'un cours d'eau de 100 mètres de largeur environ. A Saint-Paul, le chemin de fer reparaît, tête de la ligne qui doit relier un jour la vallée de la Columbia et la ville de Vancouver, à Québec et à la Nouvelle Orléans. La ligne ne courait encore que sur 6 kilomètres, mais son tracé se perdait déjà au loin dans les plaines. C'est dans une des premières stations du Wisconsin que nos voyageurs se trouvèrent pour la première fois en face d'un Peau-Rouge, revêtu du costume national. Drapé dans une couverture et adossé à un arbre, cet Indien fumait gravement sa pipe et regardait passer le train avec une indifférence suprême. Peut-être n'était-ce pas de l'indifférence seulement; peut-être cette impassibilité cachait-elle des sentiments de dégoût et de haine vis-à-vis de ce démon ambulant d'une civilisation que le Peau-Rouge du *Far-west* ne connaît plus guère que par les envahissements spoliateurs d'une civilisation qui s'avance, disent nos voyageurs, « trop forte pour qu'on la repousse, trop cruelle et trop peu scrupuleuse pour qu'on ait avec elle de bons rapports de paix et d'amitié. » Cette réflexion, la longue histoire des injures et des mauvais traitements que la race anglo-saxonne n'a cessé d'infliger aux races aborigènes suffisait à la provoquer. Mais les circonstances lui imprimaient un caractère moins philosophique et plus inquiétant, au moment même où les deux compagnons pénétraient dans les territoires frontières. Les Sioux venaient de prendre les armes, lassés d'attendre le subside annuel qui leur est dû en échange de leurs terres concédées et que les fonctionnaires américains, soit négligence, soit malversation, avaient pris l'habitude, depuis quelques années, de ne leur payer que très-tard. Malgré la présence d'une compagnie de volontaires qu'on y avait expédiée du Minnesota l'établissement de Georgetown était sérieusement menacé. Aussi peu militaires que possible, dans leur accoutrement, ces volontaires avaient la bouche remplie de crâneries et de rodomontades. Quelques

semaines plus tard, attaqués par les Sioux, ils se cachaient dans des trous et dans des coins, d'où les instances, le révolver même de leurs officiers suffisaient à peine à les faire sortir.

Malgré ces dangers qu'ils traitaient trop légèrement, nos voyageurs ne voulurent point attendre le bateau à vapeur qui conduit au fort Garry et résolurent de faire ce trajet par la rivière Rouge, tout à fait à l'aventure, puisqu'aucun Indien, aucun métis n'avait, dans la peur des Sioux, consenti à leur servir de guide.

Le Dr Cheadle et M. Treemiss occupaient un premier canot; dans le second se tenaient M. le vicomte Milton et Rover, un chien « à l'air « alerte, au poil doux, dont la forme et la couleur rappelaient celles « d'un terrier noir et brun, mais qui était de la taille d'un basset. » Excellente bête, docile, pleine d'intelligence et de courage, point querelleuse, bien que montrant les dents très à-propos aux gros chiens des Indiens, et dont nos voyageurs reçurent dans la suite tant de bons offices que son portrait ne peut paraître nullement déplacé dans le récit. On n'emportait que peu de provisions : une trentaine de livres à peu près de farine, de pemmican, et de porc salé, une petite quantité de graisse, de thé, de sel, de tabac, de l'amadou, des allumettes et beaucoup de munitions. Une marmite, une poêle à frire, quelques couvertures, trois vêtements imperméables, une hachette, un fusil et un couteau de chasse complétaient l'équipement. La journée était chaude et brillante; les canots glissaient légèrement le long des berges ombreuses de la rivière. Rien ne troublait le silence que le bruit des avirons, les sauts des poissons, les cris rauques et discordants du faucon et de l'aigle, les coups de bec du pic moucheté contre les troncs creux des arbres, les agiles évolutions de l'écureuil dans leurs rameaux. « Çà et là, le long des « rives, des essaims de loriots noirs et dorés se groupaient dans les « buissons; le martin-pêcheur, au gai plumage, voltigeait en passant; « des canards et des oies nageaient sur l'eau, et le pigeon à longue « queue s'élançait comme une flèche au-dessus des arbres. A l'ap- « proche de la nuit des centaines de hiboux huaient autour de nous; « le *whip poor will* nous faisait tressaillir par la fréquence et la « rapidité de ses appels, et le plus mélancolique de tous les oiseaux, « le plongeon imbrim, éjaculait ses lamentations lugubres sur le « bord d'un lac voisin. » Ainsi se passèrent plusieurs jours dans le double enivrement de la liberté et de la nature sauvage. La nuit venue, on halait les canots sur la rive, et on les dérobait sous des

buissons à l'œil des Indiens. On allumait le feu, on plumait les canards tués dans la journée, et on les rôtissait sur des bâtons à la manière indienne. Du thé et quelques gâteaux de pain sans levain *davenport* complétaient le repas. Enfin on se roulait dans sa couverture, et l'on dormait à la belle étoile *sub Jove*, mais d'un œil seulement, tant on avait fini par croire aux récits des Indiens sur les prouesses des Sioux. Tout à coup, au milieu de la nuit, un des trois compagnons se dressait sur son séant, prêtait l'oreille au moindre son inaccoutumé, tâchait de percer l'obscurité et se levait souvent afin de reconnaître la cause des frôlements et des craquements qui s'entendaient dans la forêt. Cependant la distance à parcourir était de 500 milles; l'aspect monotone de la rivière, l'élévation de ses berges, qui bornait le paysage, le mauvais état des canots, qu'il fallait vider constamment, ne laissaient pas à la longue de rendre la route ennuyeuse et pénible. Les voyageurs tentèrent de l'abréger par une navigation nocturne. Le premier essai ne fut pas heureux. La nuit leur parut si longue que la fatigue les avait endormis sur leurs rames avant le lever du soleil. Dès ses premiers rayons, ils s'empressèrent de débarquer, s'étendirent immédiatement sur le sol et se livrèrent à un profond sommeil. Quand ils se réveillèrent, le soleil descendait déjà sur l'horizon, et ses rayons ardents les avait « cuits » pour ainsi dire. Leur seconde tentative faillit avoir une issue plus tragique. La nuit avait commencé très-belle et le ciel resplendissait d'étoiles. Une heure ou deux plus tard, des nuages menaçants se montraient à l'ouest et les ténèbres s'épaississaient. Cependant les canots allaient toujours de l'avant. Tout à coup, et sans rien qui l'eût annoncé, « un éclair illumine pour un moment la scène « sauvage qui les environnait et presque immédiatement un épou- « vantable coup de tonnerre, semblable à l'explosion d'un magasin « à poudre, les arrête immobiles, silencieux, terrifiés. Un horrible « coup de vent balaye la rivière, rompant les grands arbres et les « éparpillant comme des brindilles de tous les côtés. » De ce moment la tempête fut déchaînée. Des éclairs incessants sillonnaient le ciel, suivis d'épouvantables détonations. De temps en temps, une flamme défaillante et bleuâtre voltigeait au-dessus de l'eau, accompagnée d'un sifflement aussi fort que celui d'une machine à vapeur. Placés dans le foyer même du fluide électrique qui se jouait en passant dans la chevelure des voyageurs et la hérissait, ceux-ci essayèrent vainement de prendre terre, les ténèbres ne leur permettant pas de

distinguer les saillies de la rive, aussi glissante qu'escarpée, et d'éviter les arbres abattus qui l'encombraient. La force du courant les lançait contre ces obstacles qui les auraient infailliblement défoncés. A force de peines et grâce aux clartés fugitives des éclairs, on parvint à amarrer les canots l'un à l'autre. Ces mêmes lueurs dévoilaient les rochers et les saillies qui se trouvaient en tête, et un vigoureux coup d'aviron en éloignait les canots. Les heures succédèrent aux heures dans cette terrible situation. La tempête redoublait de fureur, la pluie ne cessait de tomber par torrents; les canots s'emplissaient peu à peu, et leurs plats-bords dépassaient à peine le niveau de la rivière. Quant aux voyageurs, ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine; leurs dents claquaient et leurs mains engourdies retenaient difficilement l'aviron. L'aube parut enfin et la tempête s'affaissa peu à peu, sans que la pluie discontinuât. Les canots acostèrent une plage fangeuse; on les hala à terre et dans l'épuisement d'une longue fatigue les voyageurs s'endormirent profondément.

Leurs épreuves n'étaient pas terminées. Il leur restait encore 150 milles à parcourir, et leurs provisions se trouvaient entièrement épuisées. Il fallait vivre des produits de leur chasse et de la pêche et, pour comble de malheur, leur dernier hameçon se cassa. Cependant ils attrapaient encore quelques poissons au moyen de deux aiguilles par le chas desquelles on faisait passer la ligne et auxquelles on attachait l'amorce. Ces poissons étaient des *yeux-d'or*, espèce semblable à la vaudoise. Un soir le souper ne se composa que d'une couple de ces poissons, et se passa dans une véritable tristesse. Jusqu'à 60 milles au-dessus du fort Garry, il n'y avait nulle chance, en effet, de rencontrer des êtres humains, à part quelques partis d'Indiens marandeurs. L'*International*, c'est-à-dire le bateau à vapeur qui faisait le service de la rivière Rouge, vint heureusement à passer et recueillit à son bord les pauvres voyageurs. Le lendemain, 7 août 1862, ils étaient au fort Garry. Il y avait dix-sept jours qu'ils avaient quitté Georgetown.

Ce fort s'élève sur la rive septentrionale de l'Assiniboine, à quelques mètres en amont du point où celle-ci tombe dans la rivière Rouge. C'est le centre d'une petite colonie dont la naissance remonte à 1811, année dans laquelle le comte de Selkirk acquit de la Compagnie de la baie d'Hudson et des Indiens Knistineaux ou Criks une large bande de terrain qui se développe le long de la rivière Rouge et de l'Assiniboine. Les premiers colons furent des Écossais envoyés par

lord Selkirk; mais, en 1862, l'établissement présentait un assemblage fort hétérogène et s'élevant à 8,000 âmes environ, de sujets des trois royaumes, de haut et de bas Canadiens, d'Yankees, de Métis et d'Indiens. La vie monotone qu'on y mène n'est troublée que par les incursions des Sioux, et les seuls accidents remarquables qu'elle présente consistent dans les chasses de l'automne et du printemps. A ces deux époques, il se forme de véritables expéditions. Souvent elles se composent de 15 ou 1,600 charrettes et de 500 chasseurs, qu'accompagnent leurs femmes et leurs enfants, qui préparent leurs repas. Dès que le troupeau de bisons est découvert, les cavaliers se forment en ligne et s'avancent avec précaution. Quand ils se trouvent à bonne distance tous s'élancent, au signal de leur chef et au grand galop de leurs montures, au milieu du troupeau, et le massacre commence. J'emploie à dessein ce mot : il caractérise mieux que celui de chasse les journées où l'on abat parfois plus d'un millier de bisons, tout en ayant soin de s'en tenir aux bêtes les plus grasses. Nos voyageurs séjournèrent trois semaines à Fort-Garry; ils s'y munirent d'excellents chevaux de selle, de provisions de bouche, d'une tente de toile, d'armes, de mocassins et de chemises de chasse faites en peau de daim ou de caribou, et engagèrent quatre *voyageurs* canadiens. « C'est une race gaie, légère, insouciante, obligeante, généreuse jusqu'à l'insouciance, hospitalière et extravagante. Le bal « commence pour eux tous les soirs durant l'hiver; une noce se « célèbre à table ouverte..... Le rhum coule abondamment, et quand « un métis boit, il le fait, suivant son expression, *comme il faut*, « c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il se procure le bonheur si désiré d'une « ivresse complète. » Ajoutez à ces traits une dose de vanité qui leur fait sacrifier jusqu'à leur nourriture et celle de leur famille, à la possession ardemment convoitée d'une meute de chiens, d'un fusil, d'un cheval, d'une belle parure; une grande dose de hâblerie et de crédulité, peu de fidélité en général, des muscles d'acier, un grand esprit de ressources, une rare aptitude à la chasse et à la fatigue, de la sobriété dans le vivre; et vous aurez un portrait assez fidèle du métis canadien. Louis la Ronde, Jean-Baptiste Vidal, Toussaint Voudrie et Athanase Bruneau, tels étaient les noms des quatre engagés de nos voyageurs. Le premier, « beau garçon, bien taillé, d'une haute stature et d'une belle figure », avait accompagné le docteur Raë dans ses excursions chez les Esquimaux, et s'en montrait fier; le second, « espèce de chien à la figure sinistre, taille épaise, cou de tau-

reau », se vantait aussi d'avoir pris part à l'expédition du capitaine Pallisser, et parlait à tout propos de sa bravoure, de ses rencontres avec les Indiens et du nombre prodigieux d'ours gris qu'il avait pris. Les deux autres n'offraient rien de remarquable.

L'avancement de la saison ne permettait pas le passage immédiat des montagnes Rocheuses, mais on pouvait s'en rapprocher. Nos voyageurs prirent en conséquence la route du fort Carlton, situé sur la rive gauche de la Saskatchaouane du Nord. L'été prodiguait ses dernières splendeurs, et le gibier à plume pullulait. La marche était paisible et un peu monotone ; un soir cependant, M. Treemiss pousse un hurlement et s'élance *sans culotte* hors de la tente, criant à pleins poumons : Les Indiens ! les Indiens ! et chacun de se réveiller en sursaut et de courir sur ses pas, moitié vêtu et moitié endormi. Le vicomte Milton aperçoit une forme qui se glisse près des charrettes : il saute dessus, la saisit à la gorge et l'étrangle à demi. Ce n'était que Voutrie qui cherchait à s'assurer, comme tous les autres, du péril signalé, péril tout entier dans l'imagination de M. Treemiss. On trouva celui-ci sur le haut d'un chariot, tout occupé à défaire une malle, dans un accès de somnambulisme. A partir du fort Carlton, le voyage prit un aspect plus accidenté ; on aperçut d'abord des loups qui rôdaient autour du cadavre d'un bison ; puis ces animaux apparurent eux-mêmes. Les bœufs ! les bœufs sont proches ! cria un jour Voutrie, et du doigt il indiquait un troupeau de neuf bisons qui paissaient à un mille des voyageurs, tandis que d'autres bandes se montraient dans le lointain. Aussitôt les sangles sont desserrées, les fusils mis en état ; la troupe s'avance en silence et à petits pas vers le troupeau. A un quart de mille du troupeau, la Ronde imita le beuglement de l'animal. Les divers groupes, cessant de paître, dressèrent la tête et se mirent à trotter, afin de regagner le gros de la troupe qui marchait encore sans se presser. Quand la bande entière fut réunie, elle se mit à s'enfuir lourdement. Mais déjà les chasseurs s'étaient ébranlés au grand galop de leurs chevaux et gagnaient les bisons de vitesse. Ce fut une charge folle et sauvage ; un spectacle émouvant et curieux. Les bisons galopaient lourdement, leur crinière longue et hérissée, leurs fanons épais, volaient de côté et d'autre ; sous leur forêt de poils, leurs petits yeux féroces lançaient des éclairs du côté des assaillants. On conçoit qu'une pareille chasse, faite par des hommes isolés ou de petits groupes, présente des dangers. Le bison blessé charge assez volontiers son adversaire, qui

court, en outre, la chance de rouler dans un des trous nombreux dont les prairies sont parsemées. Le jour dont nous parlons, aucun accident ne marqua la chasse ; chacun des chasseurs eut même la satisfaction d'en rapporter des trophées. Seulement, au soir, M. Treemiss ne reparut pas au bivouac. Dès l'aube, on se mit à sa recherche et on l'aperçut galopant vers ses compagnons, à la tête d'une troupe de Criks. Après avoir erré longtemps dans la forêt, il avait fini par rencontrer un camp de ces Indiens qui l'avaient accueilli avec une grande cordialité.

L'hiver s'approchait : les journées restaient belles et d'une chaleur tempérée ; mais les nuits, le froid était assez vif et déjà une mince couche de glace commençait à recouvrir les lacs. Nos voyageurs côtoyaient alors les bords de la rivière aux Coquilles (*Thell river*), affluent de la Saskatchouane méridionale. De l'autre côté de la rivière s'étendait une petite prairie d'environ 200 acres, qu'entouraient des collines boisées et que baignait un lac qui jetait des bras nombreux entre les collines et dans la plaine. En la traversant, nos voyageurs se la montraient l'un à l'autre et se disaient : « Quel bon-« heur ce serait pour un des pauvres fermiers qui cultivent un sol « ingrat en Angleterre, que de posséder le riche morceau de terre « qu'ils avaient sous les yeux. » Je ne nie pas ce que l'observation a de vrai ; mais elle ne tient pas un assez grand compte de ce sentiment, au fond tout moral, qui s'appelle l'amour de la patrie. N'aimerait-on la patrie que pour son beau ciel, ses belles eaux, ses grands bois ? que pour la fertilité et la richesse de son sol, les merveilles de l'industrie et de l'art ? Expliquez alors l'attachement de l'Esquimau pour son ciel de plomb, ses plages glacées, ses plaines sans végétation ; expliquez cette force invincible qui, des palais de Gênes, des orangers de Cadix, des rives du Gange, ramène l'Anglais cosmopolite dans son île froide et brumeuse ; expliquez alors les tristesses et les tortures de l'exil, *l'amertume du pain de l'étranger et la rudesse de ses escaliers ;* expliquez ces visions du pays natal qui repassent, au lit de mort, devant l'œil du proscrit et ajoutent aux épreuves du dernier moment. *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* Et n'a-t-il pas fallu que la hautaine Angleterre ne laissât aux Irlandais ni un coin de terre pour vivre, ni un lieu pour pratiquer librement la religion de leurs pères, avant qu'ils se décidassent à déserter en masse les lacs et les bruyères de la verte Érin (1) ? Ces réflexions, nos voyageurs ne

(1) En 1866, il est parti des ports de l'Irlande 101,251 émigrants ; encore ce chiffre

se les firent pas, sans doute, et moins encore les Indiens qui habitaient les environs de la *Belle prairie*, nom que d'autres Européens avaient déjà donné à ce site ravissant. La troupe ne l'avait dépassé que de quelques milles, quand elle fit la rencontre d'un vieil Indien et de sa squaw sur les bords du Lac au poisson blanc. L'Indien raccommodait un vieux filet, tandis que sa moitié savourait lentement les délices de sa pipe. La Ronde leur présenta le vicomte Milton comme un grand chef et le docteur Cheadle comme un grand médecin qui voyageaient tous les deux dans le but de faire leur connaissance, et les politesses réciproques commencèrent. On fuma plusieurs pipes ; on répondit, par l'entremise de la Ronde, aux nombreuses questions de l'Indien, et finalement le vicomte Milton, enchanté de sa politesse, lui promit une petite quantité de rhum. Promesse imprudente et qui valut aux voyageurs toute une série de désagréments. A peine eut-elle été faite, que l'Indien au filet, au milieu des marques de gratitude les plus vives, s'écria que, s'il lui était permis de donner un conseil, ce serait d'aller chercher l'eau de feu immédiatement. On remplit donc un vase de rhum, mais mélangé d'eau, et on en envoya à l'Indien une minime partie, tout en cachant le baril même qui contenait la liqueur au naturel. A peine le baril était-il caché que l'Indien revenait, accompagné de sa squaw et de son beau-fils. Tous les trois, à moitié ivres, hurlaient un chant indigène, réclamaient à grands cris un supplément de rhum et offraient en échange des peaux de martre et autres fourrures. Après deux heures d'une discussion sans relâche, et pour s'en débarrasser, il leur fut délivré une seconde et parcimonieuse ration du mélange : « Quelles étaient leurs délices ! comme « ils étreignaient le pot en s'écriant : *Tarpwoy! tarpwoy!* c'est du « vrai ! pouvant à peine en croire le témoignage de leurs sens. Dès « l'aube, ils étaient de retour à la loge, apportant d'autres fourrures « à vendre. » Ils n'avaient pas négligé, d'ailleurs, d'envoyer des courriers dans toutes les directions, pour annoncer la bonne nouvelle à leurs amis et voisins. Ce fut alors un curieux spectacle : Indiens, squaws, enfants, accouraient au campement. Leurs importunités

énorme ne représente-t-il point l'ensemble de l'émigration irlandaise, d'autres Irlandais suivant le flot de l'émigration anglo-écossaise qui s'opère par les ports de l'Angleterre et de l'Ecosse. De 1847 à 1854, l'Irlande a fourni 1,656,600 émigrés ; de 1855-1862, 479,813 ; de 1863-1866 à 431,385. Sa population, qui était de 8,715,288 habitants en 1841, était réduite à 6,585,794 en 1861, et l'on calcule qu'elle tombera en 1872 à 5,300,000, si l'émigration suit son cours actuel.

Ces chiffres sont extraits du *Rapport annuel* (p. 1866) des commissaires d'émigration du Royaume-Uni.

étaient si vives qu'on prit le parti de leur livrer le restant du vase. Deux heures après, ils reparaissaient plus ou moins gris et recommençaient leur infernale clameur : *Isquiatou arway ! isquiatou arway !* de l'eau de feu, de l'eau de feu ! L'un offrit une peau de martre, l'autre des poissons, un troisième sa chemise qu'il ne pouvait retirer dans son ivresse. Assis et fumant leurs pipes d'un air d'indifférence, les Européens faisaient la sourde oreille. Enfin, à la nuit close, les Indiens prirent le parti de se retirer, mais très-mortifiés et irrités. Au milieu de la nuit, on changea de cachette le baril de rhum, qu'ils pouvaient bien avoir la fantaisie de rechercher.

Ces tracasseries décidèrent les voyageurs à rebrousser chemin et à fixer à Belle-Prairie leurs quartiers d'hiver ; le mois d'octobre marchait vers sa fin et il n'y avait plus un instant à perdre pour l'édification d'une hutte. La Ronde s'en fit l'architecte. Des troncs de peupliers, non dégrossis, mais assemblés en mortaise, fournirent le corps de la hutte, dans lequel on ouvrit, en sciant les murs, les places de la porte et de la fenêtre. Les planches d'une charrette fournirent la première et un morceau de parchemin tint lieu de vitres dans la seconde. Des perches droites de sapin desséché, recouvertes d'un chaume en gazon de marais, retenu lui-même par des mottes de terre, composèrent le toit. Restait la cheminée, et l'absence d'argile propre à cimenter les cailloux en rendait l'établissement difficile. Sous plusieurs pieds de riche terre glaise, on découvrit heureusement de l'argile, et la cheminée s'éleva rapidement. Mais quelle consternation quand elle s'écroula la première fois qu'il s'y alluma du feu ! Le vicomte Milton fit un cadre en bois ; le docteur Cheadle réunit une provision des pierres les plus rectangulaires qu'il put ramasser, et le désastrese trouva réparé. Il se faisait temps d'en finir ; le 23 octobre, le lac fut complétement pris, et deux pouces de neige couvraient déjà le sol. Un mois plus tard, le froid était si vif, que l'humidité de la respiration formait des glaçons gros comme le poing dans la barbe et les moustaches du docteur Cheadle. Les pipes que l'on portait sur soi se gelaient, et c'est à peine si, auprès d'un foyer, on pouvait découvrir les mains. Un doigt mis à nu sur le fer s'y attachait ; la neige ne fondait qu'autour du feu. Au fort Milton (tel était le nom donné par la Ronde à la hutte), la fenêtre de parchemin livrait à peine assez de jour pour les repas et la porte restait ordinairement ouverte. Dans ce cas, bien que la chambre fût très-petite, le foyer très-ronflant et les voyageurs assis à un mètre du feu seule-

ment, il se formait une croûte de glace sur le thé versé bouillant dans leurs timballes. Au dehors, les loups parcouraient le lac et annonçaient régulièrement le lever et le coucher du soleil par un chœur de hurlements. Comme on craignait qu'ils n'attaquassent les chevaux de la troupe, remis en liberté, on jeta des amorces empoisonnées avec de la strychnine tout autour du lac, on eut soin de les couvrir de neige, d'aplanir la surface de cette neige et de ne plus s'approcher de l'endroit, car ces animaux montrent une telle prudence qu'ils se gardent de toucher à une amorce trop visible ou à l'une de celles qui ont été visitées récemment. Le moyen opéra, et une semaine plus tard les abords du lac étaient purgés de loups. Mais d'autres bandes rôdaient aux alentours, et l'une d'elles, pendant que nos voyageurs étaient à la chasse, montra l'audace jusqu'à piller le campement en plein air qu'ils avait quitté le matin.

Et que faire en un gîte, à moins que l'on y songe?

demande le bon La Fontaine. Aussi le vicomte Milton et le docteur Cheadle, qui n'appartenaient nullement à la race des contemplatifs ou des rêveurs à nacelle, ne se renfermaient-ils dans leur hutte que contraints par la nécessité. Ils chassaient le bison et l'élan et accompagnaient La Ronde dans ses expéditions de trappeur. L'élan est un animal des plus prudents que le chasseur le plus exercé n'approche que très-difficilement; il se tient au cœur de la forêt et son ouïe est si fine que la rupture d'une brindille ou le craquement d'une feuille sèche suffit pour lui donner l'éveil. Aussi, en été, se met-on, pour le tuer, à l'affût près des lacs et des rivières où il se baigne, et attend-on, dans la saison d'hiver, le moment du dégel pour le relancer. L'action des rayons solaires pendant le jour est alors en partie compensée par celle des gelées nocturnes : il se forme sur la neige une croûte assez solide pour porter un homme chaussé de raquettes ou un chien de petite taille, mais qui ploie sous la pression des petits pieds et du corps énorme de l'élan. Ainsi embarrassé, à chaque bond l'animal s'enfonce davantage et devient la proie assurée du chasseur.

Quant à la trappe, ce genre de chasse peut s'exercer dans toutes les saisons. Le vicomte et son compagnon aimaient à reconnaître les pistes diverses que le pokan, la loutre, la martre, le renard, le castor, l'hermine, le rat musqué laissaient dans la forêt et à se mettre au courant de leurs habitudes caractéristiques. Le docteur Cheadle surtout s'était pris d'une véritable passion pour cette chasse féconde en

fatigues et en mécomptes, mais d'un charme étrange. Il marchait gaiement, un lourd paquet sur le dos, à travers la neige, les bois, les broussailles, les grands arbres couchés à terre, et savait dresser une trappe avec une célérité et une habileté presque égales à celles de La Ronde. Il se désespérait avec celui-ci des ruses du wolvérène ou carcajou, sorte de blaireau au corps à la fois long et ramassé, aux jambes courtes, aux pieds armés de griffes puissantes, qui suit la piste du trappeur et lui ravit sa proie non-seulement pour la dévorer quand la faim presse, mais pour le seul plaisir de la soustraire. Le froid avait redoublé d'intensité. Malgré la pureté du ciel et le rayonnement du soleil, il tombait une neige fine comme de la poussière et semblable à de la rosée congelée. Les chasseurs portaient trois ou quatre chemises de flanelle, une autre de molleton de laine; leurs mains s'enfonçaient dans des mitaines sans doigts en peau d'élan; leurs pieds enveloppés de bandes d'étoffe dans d'énormes mocassins; leur cou et leurs oreilles dans des colliers de fourrures... et ils grelottaient au campement en allumant le feu. Mais la liberté, le grand air, l'affranchissement de ces mille liens, de ces mille devoirs de convention qui rendent la vie courante si monotone, et ses maigres plaisirs si fastidieux; mais les péripéties de la chasse et les émotions du désert dédommagent, ce me semble, de beaucoup de fatigues réelles et de la privation de bien des choses dont certaines ne valent à coup sûr ni un souvenir, ni un regret.

Quand, le soir venu, nos voyageurs se trouvaient à l'abri des bois, un feu énorme pétillant à leurs pieds, la couchée en plein air leur semblait encore agréable. « L'un dételait les chiens et déchargeait « les traîneaux, l'autre ramassait le bois sec, un troisième cassait les « bûches et allumait le feu, le quatrième balayait la neige autour du « foyer avec une raquette et couvrait la place balayée de branchages « de sapins; puis tous se blotissaient à terre, fumant la pipe et sur- « veillant la cuisson du souper; autour s'asseyaient les chiens, « qui attendaient impatiemment leur part. » Le repas achevé, les causeries recommençaient, de nouvelles pipes s'allumaient, et enfin, chacun s'enroulant dans ses couvertures et sa peau de bison, rapprochant ses pieds autant que possible du foyer flamboyant, s'endormait, à la garde de Dieu, d'un sommeil qui ne se faisait pas attendre et que ne venait point troubler le souvenir de ces vilenies plus ou moins secrètes qui, dans nos métropoles, composent l'existence de trop d'hommes... affairés.

La neige commençait à disparaître, et nos voyageurs hâtèrent leurs préparatifs de voyage. Le 3 avril 1863, la troupe tourna le dos à la Belle-Prairie, « non sans quelque sentiment de tristesse. » En repassant par le fort Carlton, elle rencontra M. Treemiss, qui ne l'avait pas suivie dans son hivernage et qui retournait en Europe. La Ronde et ses compagnons reprirent aussi le chemin de la rivière Rouge. De Carlton au fort Pitt, la route se développe à quelques milles de la Saskatchaouane septentrionale et parcourt un pays de bois, de prairies, de lacs et de cours d'eau. Ces rivières précisément entravaient la marche : grossies par la fonte des neiges, elles coulaient à pleins bords et il fallut les traverser en radeaux. Les hommes et les bagages franchissaient de cette façon l'obstacle ; quant aux chevaux, ils passaient à la nage, et les charrettes vidées se traînaient à travers. C'est aux environs du fort Pitt que nos voyageurs rencontrèrent pour la première fois des Indiens Pieds-Noirs, beaux hommes, à la figure très-intelligente, au nez droit ou recourbé à la romaine, mieux habillés et plus propres que ne le sont en général les Indiens : Hommes et femmes avaient le visage fortement teint de vermillon ; mais les femmes portaient un costume très-remarquable : elles se drapaient dans de longues robes en peau de bison assouplie et rendue lisse et teintes avec de l'ocre jaune. Une large ceinture de la même peau, et ornée à profusion de plaques rondes de métal, fermait ce vêtement. Au fort même les voyageurs s'adjoignirent un guide, Louis Battenotte, plus connu sous le nom de l'Assiniboine, parce qu'il a été élevé dans la tribu de ce nom. Cet homme, ainsi que sa femme et son fils, enfant de treize ans, dont il ne voulut jamais se séparer, devaient rendre bientôt à la caravane les services les plus signalés. Après le fort Edmonton commençaient à vrai dire les grandes difficultés du voyage. Les dangers courus, les fatigues essuyées jusqu'alors, n'étaient qu'un faible prélude aux dangers et aux fatigues qui attendaient les voyageurs au delà de ce poste avancé. Quand ils y arrivèrent, on n'y parlait que de cinq ours gris qui avaient attaqué les chevaux du missionnaire catholique de Saint-Alban et poursuivi deux cavaliers, dont l'un, fort mal monté, n'avait échappé à leurs griffes qu'en leur jetant son bonnet et ses vêtements, qu'ils s'étaient amusés à mettre en pièces. Une battue devait avoir lieu le lendemain. Nos voyageurs, naturellement, projetèrent de s'y joindre, et le lendemain ils se trouvaient à Saint-Alban. Leur espoir fut déçu ; mais l'excellent accueil qu'ils reçurent du Père Lacome

leur servit de dédommagement. Ce missionnaire, bien que Canadien d'origine, parlait très-couramment l'anglais, et, au dire des Métis, connaissait mieux qu'aucun d'eux le langage des Criks. Le Père Lacome avait fait venir à ses frais des instruments aratoires et les prêtait à ses paroissiens; il avait bâti une chapelle et fondé des écoles pour les enfants des Métis, et construit un beau pont sur la rivière qui baigne la mission. En ce moment même, il s'occupait d'un moulin à blé que des chevaux devaient mettre en mouvement. En somme, le vicomte Milton et le docteur Cheadle n'avaient pas rencontré, depuis leur départ de la rivière Rouge, d'établissement aussi prospère, et il ne leur en coûte nullement de reconnaître que « les prêtres catholi- « liques l'emportent beaucoup sur leurs frères protestants, par l'in- « fluence qu'ils exercent et par l'élan qu'ils donnent à leurs mis- « sions » : aveu remerquable, mais qu'il n'est pas rare de surprendre dans la bouche des anglicans de bonne foi : témoin le remarquable livre que le docteur Marshall, protestant converti, a consacré aux travaux apostoliques des trois derniers siècles. Tandis que, dans le Far-west, les missionnaires catholiques, « sans aucune crainte «du danger ni des privations », y ont fondé des établissements, à la Crosse, à Saint-Alban, à Sainte-Anne et autres endroits, réunissant autour d'eux les Métis et leur inculquant, « avec un succès incontes- « table, les premiers éléments de la religion et de la civilisation », leurs confrères protestants sont restés inactifs, « se réconfortant dans « les faciles jouissances de leur établissement et croyant avoir com- « blé la mesure de leurs devoirs lorsqu'ils ont fait par hasard une « visite aux postes voisins. » Evidemment, un catholique n'a nulle raison d'appeler de ce bel éloge, ni de cette sentence sévère; mais les ministres de la rivière Rouge n'auront-ils pas le droit de se dire que l'on n'est jamais mieux trahi que par les siens?

De retour à Edmonton, nos voyageurs réglèrent un point de la plus haute importance, celle du col à franchir dans les montagnes Rocheuses. C'est dans le bassin du Fraser, vers les régions aurifères du Caribou, qu'ils se proposaient, on se le rappelle, de pénétrer directement. Ils écartèrent en conséquence les cols du Vermillon, d'Howse, du Cheval qui rue, de la Kanasakie et de la Koutanie, tous praticables et explorés par l'expédition Pallisser, mais aboutissant au bassin de la Columbia supérieure ou moyenne. Le col plus septentrional de l'Athabasca mène, il est vrai, au confluent de la Columbia et de la rivière du Canot (*Canoë river*), et la source de celle-ci se

trouve, présume-t-on, dans le Caribou. Mais le fait restait douteux. Le point choisi fut donc le col de la Cache, de la Tête-Jaune, qu'on appelle encore le col Loathar, de Jasper-House, du lac Cowdung. Ce choix arrêté, malgré les représentations des habitants d'Edmonton, qui prédisaient, mais bien à contre-cœur, un insuccès et même un désastre, la caravane se mit en marche le 3 juin, se dirigeant sur le lac Sainte-Anne, premier jalon de la route aventureuse. Elle y parvint sans encombre et, huit jours après son départ, elle traversait les terrains houillers de la rivière Pombina.

Ce district fait partie d'un bassin houiller d'une étendue considérable que semblent délimiter jusqu'ici, au Sud, la Saskatchouane méridionale et la rivière du Cerf, son affluent; au Nord et au Nord-Ouest, la rivière de la Paix, et qui jette au Nord-Est des ramifications jusqu'aux rives de la Mackensie. Le charbon qu'il renferme ne parut pas à nos voyageurs de première qualité; sa cassure était terreuse et sa flamme sans éclat; il fumait beaucoup et laissait une grande quantité de cendres d'un gris jaunâtre. Mais le morceau qu'ils étudiaient et qui avait été ramassé dans le lit de la Pombina n'était pas un bel échantillon, et ils savaient que le gisement d'Edmonton s'employait pour la forge. Le charbon étudié, ils fouillèrent le sable de la Pombina et y trouvèrent ce que les mineurs appellent la *couleur*, c'est-à-dire quelques parcelles de la plus belle poudre d'or, qui demeure avec le sable noir quand l'eau a enlevé le reste des *ordures*. A mesure qu'ils s'enfonçaient dans le pays, la volaille sauvage disparaissait des eaux, tandis que les pigeons des bois et les perdrix de pins se montraient en abondance. Ils traversaient de temps en temps des pistes d'ours gris et d'élans. Un soir qu'ils avaient dressé leur tente sur le bord d'un des rares ruisseaux qui sillonnent ces plaines, l'Assiniboine, qui s'était attardé à la recherche des castors, entra dans la loge tout tremblant d'émotion, ayant à peine la force de parler. « J'étais *en pas mal de danger !* s'écria-t-il dans son patois fran-« çais; *j'ai vu les ours gris, proche! proche!* » et il demanda pour se refaire une pipe que son fils lui passa immédiatement toute bourrée. Après quelques aspirations de fumée, il raconta son aventure. Il avait rencontré les castors au haut du ruisseau, et en avait tiré un qui avait plongé et qu'il n'avait pu atteindre. Après avoir erré quelque temps encore, il revenait au campement et n'en était plus éloigné que de quelques cents mètres, quand il entendit un frôlement dans es broussailles. L'attribuant à des chevaux égarés, il pénétra sous le

couvert, dans le dessein de les ramener. Mais, au lieu de chevaux, il s'était trouvé face à face avec un énorme ours gris qui s'occupait à déchirer un tronc pourri afin d'y prendre des insectes. A la vue de l'Assiniboine, l'animal abandonna son occupation et s'avança vers le pauvre guide avec un grognement épouvantable, les lèvres relevées de manière à montrer ses grandes dents et sa gueule énorme. Au grognement accoururent deux autres ours, mais de moindre taille. L'Assiniboine, en chasseur expérimenté, les attendit de pied ferme, et quand le gros ours se fut approché à la distance de deux ou trois mètres, il déploya subitement les bras : cet expédient réussit d'ordinaire à arrêter un instant l'animal, qui se poste sur ses jambes de derrière et fournit ainsi l'occasion de lui tirer un coup bien dirigé. C'est ce que fit l'Assiniboine ; mais la capsule de la première détonne éclata seule ; il tira la seconde sans un meilleur résultat.

Chose étrange ! l'ours ne prit point l'offensive, et comme l'homme conservait son attitude ferme, il recula même de quelques pas vers les deux autres, et se tint en observation. La position était vraiment critique : à mesure que l'Assiniboine essayait de se retirer, l'un ou l'autre des ours s'élançait en grondant. Après quelque temps de ce manége, les ours se remirent à déchirer les troncs pourris, et le guide put se dérober sans qu'ils le vissent. Mais l'Assiniboine voulait se venger. Dès qu'il fut hors de vue, il renouvela sa poudre et ses capsules, s'approcha sans bruit du lieu où les ours continuaient leur travail, et s'accroupissant derrière un amas d'arbres tombés, il visa avec le plus grand soin le vieil ours et tira. Aucun des coups ne partit encore ; mais l'explosion des capsules avait averti les trois bêtes. Elles eurent bientôt aperçu l'homme et s'élancèrent de son côté en grognant et en montrant les dents.

(*La fin prochainement.*)

A. FRONT DE FONTPERTUIS.

LA
CONSPIRATION DES BAZINISTES
ET
RENÉ LEVASSEUR

Durant les temps de révolution, les conspirations se succèdent avec tant de rapidité et sur tant de points différents à la fois, qu'elles finissent par dérouter l'attention des historiens et qu'elles restent le plus souvent inaperçues dans la foule des événements. Tel a été le sort de la conspiration ourdie par Jacques-Rigomer Bazin, à la fin de 1793 et au commencement de 1794; et quoiqu'elle ait été sur le point de mettre en feu plusieurs départements de l'Ouest, les historiens n'en ont point parlé, ou ceux qui en ont fait mention n'ont donné que des récits incomplets, erronés et propres à égarer les lecteurs (1). Ils attribuent tous le rôle principal dans cette affaire à Garnier (de Saintes); et il est certain néanmoins que ce représentant ne fut que l'instrument dont se servit le comité du Salut public poussé par René Levasseur.

Quant à René Levasseur, député du département de la Sarthe à la Convention, on sait qu'il s'est acquis une sinistre notoriété en organisant les massacres d'Angers après le passage de l'armée vendéenne, en établissant le régime de la Terreur dans le département des Ardennes, et en provoquant constamment au sein de l'assemblée les mesures les plus subversives. Quatre volumes de mémoires ont été publiés sous son nom; c'est beaucoup pour un homme dont la carrière publique ne comprend que trois années, et qui ne fut en défini-

(1) On ne peut guère trouver le récit de la conjuration de Bazin que dans le *Dictionnaire topographique, historique et statistique du département de la Sarthe*, par Pesche, t. I, *Introduction*, p. CCCXLV— CCCLII; mais l'exposé des faits n'est pas exact; et quoique l'auteur fût ami de Bazin et des principaux chefs de la conjuration, il semble n'avoir pas connu les documents principaux qui concernent leur affaire.

tive qu'un acteur de troisième ou quatrième ordre dans les terribles drames qui effrayèrent alors toute l'Europe. Ces mémoires toutefois ne contiennent aucune révélation sur l'épisode que nous allons raconter; c'est dans la correspondance privée entre Levasseur et Garnier (de Saintes) que nous puiserons les éléments de notre récit. Nous devons les lettres originales de Levasseur à l'amitié d'un bibliophile du Mans (1); et nous croyons d'autant plus utile de les faire connaître textuellement, qu'elles offrent des renseignements sur plusieurs personnages qui ont joué un rôle important, et qu'elles peuvent être considérées comme un complément des mémoires de celui qui les a écrites.

En 1790, la ville du Mans fut violemment agitée par une petite phalange d'hommes déterminés à pousser le char de la Révolution, dût-il se heurter dans sa marche contre tout ce qui avait été le plus respecté jusqu'alors, ou plutôt parce qu'il devait renverser et broyer dans sa course tout ce qui tenait à l'ancien ordre de choses. A la tête de ce parti on reconnaissait Cyrus-Marie-Alexandre de Timbrune-Timbrone, comte de Valence, colonel du régiment de Chartres (dragons) alors en garnison au Mans; puis Levasseur, Letourneur, Philippeaux, Potier-Lamorandière, et quelques autres dont les noms se présenteront dans la suite. Le premier levier nécessaire à tous ceux qui veulent saper l'édifice social, c'est une société démagogique, c'est-à-dire un club : les chefs du mouvement au Mans en créèrent un dès l'origine.

Les idées marchaient vite à cette époque; en 1791 plusieurs des fondateurs du club, devenu société des amis de la Constitution, n'étaient plus maîtres d'en diriger l'esprit. On y agita le système du gouvernement républicain; et Philippeaux, Letourneur et quelques autres essayèrent en vain de s'y opposer. De même on y proposa l'abolition du marc d'argent contre l'avis de Levasseur, Letourneur, Philippeaux. Tant il est vrai de dire que si les hommes font les révolutions, les révolutions dévorent les hommes, et avant même d'être achevées, elles ont épuisé la génération dont elles sont l'ouvrage.

Bientôt une société rivale se forma au Mans. Celle-ci était toute composée de purs sans-culottes, et elle se réunissait dans l'église du prieuré de Saint-Victeur. La première association avait demandé, dès l'origine, à être affiliée au club des jacobins de Paris; mais, voyant les excès auxquels ces démocrates fougueux poussaient chaque jour,

(1) M. Gustave-René Esnault.

elle rompit avec eux. Alors un petit groupe d'hommes exaltés, la plupart très-jeunes, rompirent à leur tour avec leur société et allèrent se réunir aux révolutionnaires plus prononcés de la rive droite de la Sarthe. Une hostilité violente se déclara entre ces deux réunions, et l'on put craindre en plusieurs circonstances de voir les rues du Mans ensanglantées par deux factions dont chacune prétendait exclusivement au titre de patriote et de républicaine. Néanmoins un raccommodement apparent fut ménagé par Philippeaux, et les deux sociétés se réunirent. Le mal n'en fut que plus grand : les meneurs les plus avancés formèrent une société secrète qui eut ses séances et ses délibérations. Dès l'année 1791, elle arrêta le désarmement des gens suspects ; elle souleva la populace et fit chasser les dragons du régiment de Chartres qui avaient prêté main forte pour l'exécution des lois ; elle ferma les églises et fit renfermer au séminaire de la Mission, puis chasser les prêtres fidèles à leur devoir. Tous les jours, ces hommes tourmentés par le génie de l'anarchie organisaient de nouveaux désordres : ils en vinrent à dominer entièrement la société populaire, et dans deux séances terribles, dont le tableau peut rivaliser avec les grandes soirées des cordeliers et des jacobins de Paris, ils firent exclure tous les membres qui leur parurent suspects, tous ceux qui avaient quelque lien avec l'ancien ordre de choses. « Alors, comme ils s'expriment eux-mêmes, plus de prêtres, plus d'administrateurs fédéralistes, plus d'hommes de loi, plus de pédants sophistes ; » mais seulement quelques hommes se glorifiant du titre d'*enragés*, et conduisant un troupeau d'ouvriers grossiers et brutaux.

A la tête de ces anarchistes insatiables de démolitions, se trouvait un jeune homme de vingt-deux ans, Jacques-Rigomer Bazin. Esprit médiocre et faux, infatué d'une suffisance ridicule, ambitionnant les postes les plus élevés et incapable d'en remplir aucun ; aveugle et cruel dans ses préjugés, il poursuivait de ses outrages et de ses accusations calomnieuses les personnages les plus vénérables, les plus intègres ; d'une plume trempée, tantôt dans la fange, et tantôt dans le sang, il écrivait des pages odieuses pour demander froidement la tête des innocents ; prêchant la liberté, et voulant réduire à la plus dure servitude des classes entières de citoyens paisibles et soumis aux lois, demandant à grands cris l'incarcération et le supplice de républicains qui avaient fait leurs preuves, mais avaient refusé de se soumettre à sa dictature. Tel était ce pamphlétaire, que dévorèrent sans cesse la haine et l'envie, qui ne goûta jamais un moment de repos,

et n'en laissa pas goûter aux autres. Il s'était investi du droit de gourmander, d'insulter et d'avilir tout ce qui, dans le pays, était sage, honnête, prudent et respectable. Il agissait, dit-on, par conviction : et qui en doute? Mais la conviction même la plus sincère, même la plus désintéressée suffit-elle pour couvrir tous les forfaits ? Non ; et telle est la dignité de l'âme humaine, que celui qui se remplit l'esprit de maximes cruelles, avilissantes, despotiques, tyranniques, comme celles qui se lisent à toutes les pages dans les écrits de Bazin, commet par là même son premier crime. Nous méprisons sans doute plus profondément celui qui verse le sang par des calculs de cupidité ou de basse convoitise ; mais celui-là n'est point exempt d'une responsabilité terrible devant la société, qui travaille de tout son pouvoir à créer une génération de bourreaux en répandant des principes de haine farouche et de nivellement aveugle et sauvage.

Il serait injuste de juger par ce chef de tous ceux qui suivirent le même parti ; les révolutions produisent souvent des alliances surprenantes. Quoi qu'il en soit, Bazin trouva un trop grand nombre d'esprits égarés et disposés à l'appuyer dans toutes les exagérations démagogiques. Ils commencèrent par déverser l'injure et la calomnie sur le clergé catholique, puis bientôt ils attaquèrent le clergé constitutionnel, et au bout de quelques mois, jetant de côté tous les masques, ils nièrent l'existence de Dieu, blasphémèrent la Providence, maudirent la croyance à l'immortalité de l'âme et proclamèrent le règne impérissable du matérialisme et de l'athéisme (1).

Leur haine envieuse ne se satisfaisait pas entièrement contre Dieu ; ils avaient conçu une animosité implacable contre les administrateurs du département. Ils envoyèrent à la Convention dénonciation sur dénonciation contre eux. A chaque séance du club, il y eut de nouvelles accusations contre ces magistrats : les uns avaient découvert qu'ils favorisaient l'aristocratie, parce qu'ils n'exécutaient pas les arrestations sans nombre que demandaient les *enragés* ; les autres les accusaient de vouloir faire mourir les prolétaires, de favoriser la disette, d'envoyer secrètement les blés du département aux insurgés de la Vendée (2). C'était l'odieux dans l'absurde.

(1) *Discours prononcé au temple de la Raison* (au Mans), par Marat-Cincinnatus Jourdain. — On trouve à la suite l'analyse d'une harangue analogue prononcée dans l'église cathédrale, par Michel (Régulus) Boyer. In-4°. V. aussi le *Courrier patriotique du département de la Sarthe*, rédigé par Sallé, Boyer et Simier.

(2) Il faut comparer un pamphlet rédigé par Bazin et ayant pour titre *La société populaire du Mans aux sociétés populaires de la république*. In-4° de 7 p., avec le *Procès-verbal de l'installation du département de la Sarthe, etc.* In-4° de 26 p.

Toujours à la recherche des moindres prétextes qui pouvaient servir à baser une accusation, Bazin et ses suppôts en rencontrèrent une qui secondait trop bien leur dessein, dans le voyage que firent au Mans des commissaires des départements de la Côte-d'Or, du Calvados, de l'Orne et d'Ille-et-Vilaine. Ils venaient de la part des girondins pour rattacher à leur parti les membres de l'administration départementale. Ce fut une joie pour les montagnards du Mans d'apprendre que ces commissaires avaient été bien accueillis du directoire. Il y avait là une merveilleuse occasion de perdre des ennemis. Le Mans vit son 2 juin, et peu s'en fallut qu'il ne devînt le théâtre d'un 31 octobre. Les députés du Calvados furent arrêtés et jetés en prison par ordre de la municipalité et du comité de surveillance, et sur les instances menaçantes de la société populaire. Un volontaire de Paris prétendit avoir découvert dans les cornes du chapeau d'un commissaire du Calvados, des fleurs de lys tracées avec un cordonnet blanc; c'est sous ce prétexte aussi calomnieux qu'absurde que l'on renferma les députés sous les verrous, et que l'on disposa tout pour perdre les membres du directoire. Ceux-ci se rassemblèrent durant la nuit avec les officiers municipaux, et firent rendre la liberté aux détenus. La municipalité prouva par cette seconde démarche qu'elle n'avait agi dans la première que sous l'influence de la terreur.

La société populaire envoya aussitôt une adresse à la Convention. C'était dans les premiers jours de juin, au moment où la Montagne exaltée par la victoire qu'elle venait de remporter sur les députés de la Gironde, poursuivait avec un acharnement frénétique tout ce qui lui présentait quelque ombre de fédéralisme. En dénonçant les administrateurs du département, les meneurs du club espéraient bien les voir enveloppés dans la proscription qui décima la Convention. Malgré les procédés sommaires et tyranniques de l'assemblée, l'accusation n'eut pas de suite; mais, sur la proposition de Levasseur, on déclara que la société populaire avait bien mérité de la patrie.

Encouragés par ce décret, par « cette charte d'opprobre », comme disait le président du directoire, Delahaye, les anarchistes prétendirent dicter des lois à tout le département; ils envoyaient leurs ordres aux sociétés des villes chefs-lieux de districts, et celles-ci aux sociétés des bourgs et des villages, en sorte que tout le territoire se trouva serré dans les lacets de la plus sombre tyrannie; ce système devait enchaîner la liberté de tout le monde, excepté d'un petit nombre d'intrigants visant à exercer le plus affreux despotisme tout

en criant à l'affranchissement universel. Les administrateurs, fatigués de lutter sans cesse, envoyèrent leur démission à la Convention. En même temps Bazin construisait un nouvel édifice de calomnies contre les administrateurs, qu'il ne désignait plus que sous le nom d'ennemis des peuples, et il adressait une dixième dénonciation à la Convention et aux jacobins, au nom de la société populaire du Mans.

Une insurrection religieuse et royaliste ayant éclaté dans le canton de Sablé, Didier Thirion, député de la Moselle, fut envoyé en qualité de commissaire de la Convention dans le département de la Sarthe. Il fut environné à son arrivée par les sans-culottes, et se livra tout à eux. Non-seulement il destitua les administrateurs, mais il les fit arrêter, et, le 6 octobre, les dirigea sur Paris, pour être jugés par le tribunal révolutionnaire. C'était les envoyer à l'échafaud; mais, par une mesure que nous serions heureux d'attribuer à une pensée d'humanité, il les fit retenir dans les prisons de Chartres. Cette disposition sauva la vie aux dix magistrats, dont quelques-uns ont paru depuis dans les assemblées délibérantes, comme Delahaye, Hardouin et Bardou-Boisquetin.

Tout plongé dans la débauche et la crapule la plus honteuse, Thirion avait laissé le soin d'organiser la persécution des membres du directoire à Potier-Morandière, teinturier devenu maire de la ville du Mans, et à ses satellites du comité révolutionnaire. Pour lui, il avait été porter ses orgies à Sablé, puis à Laval. Derrière Potier se cachait un homme plus habile que lui, Marat Roustel, ancien vicaire épiscopal, qui faisait mouvoir les ressorts de l'intrigue, mais sans se compromettre ouvertement.

Les membres de la société populaire se montraient fort irrités des retards apportés à l'affaire des administrateurs; ils adressèrent de nouvelles dénonciations à la Convention : toutes demandaient le sang des prisonniers. Le 12 ventôse an II (2 mars 1794) ils envoyèrent une circulaire à toutes les sociétés populaires de la république, pour se plaindre de l'oppression qu'ils souffraient, disaient-ils, de la part des aristocrates. Puis ils rapportaient, à leur manière et à leur point de vue haineux, leurs griefs contre les administrateurs renfermés à Chartres. « Notre société, disaient-ils, devait s'attendre, *au moins*, à les voir juger *comme prévenus de complicité avec les brigands de la Vendée*, et avec les premiers suppôts de la faction Brissot (1). »

(1) Les mots en italiques sont soulignés dans l'original. Il en est de même dans les citations suivantes.

C'était Timoléon (Jacques-Rigomer) Bazin qui avait rédigé cette adresse. Il avait aussi tenu la plume pour une nouvelle dénonciation datée du 24 ventôse an II (14 mars 1794), douze jours après la précédente. L'impatience de voir le supplice des magistrats fédéralistes s'y fait jour à toutes les lignes. « Si, par un hasard que je ne prévois pas, disait Bazin, ils échappent au supplice, *je les désignerai sans cesse au peuple comme des bêtes féroces qui ont voulu boire son sang.* » La première pièce est signée par cent trente-sept membres de la société populaire, la seconde par cent cinquante-deux.

Les dénonciations de Bazin, dont nous avons cité quelques mots, donnent une idée de l'exaltation à laquelle il obéissait ainsi que tout le parti démagogique du Mans. La résolution suivante, prise dans la séance du 18 ventôse (samedi 8 mars 1794), de la société populaire, et qui se trouve consignée dans les registres et dans les journaux du temps, ne prouve pas moins clairement que ce sentiment n'était point produit par un moment de délire et sous l'impression de circonstances exceptionnelles, mais qu'il était réfléchi et permanent. « Sur les avis multipliés parvenus à la société républicaine du Mans, que quelques intrigants, couverts du masque du patriotisme, avaient conçu et manifesté le projet infâme de dissoudre la société, d'en former une qui rivalisât avec elle, et, par ce moyen, de jeter dans cette commune des ferments de discorde qui pourraient avoir les suites les plus funestes, tous les membres, simultanément et par un mouvement spontané, ont juré avec enthousiasme de poignarder le premier factieux, le premier intrigant quelconque qui oserait égarer le peuple au point de *lui faire* épouser toute querelle individuelle, et de demeurer inviolablement attachés à la société des jacobins et à la Montagne. »

Ni le passage de l'armée vendéenne par le Mans, ni les terribles scènes qui suivirent la déroute de l'armée catholique ne calmèrent l'animosité des bazinistes contre les magistrats prisonniers à Chartres et tous ceux qui partageaient leurs opinions relativement modérées ; seulement ils poursuivaient maintenant de leurs accusations toute la députation de la Sarthe, qui favorisait, croyaient-ils, Delahaye et ses coaccusés. Ils dénonçaient en particulier Levasseur, Boutroue, Letourneur et Philippeaux, comme traîtres à la patrie et amis secrets de la royauté.

On sait que Philippeaux avait encouru la haine la plus violente du comité de Salut public par un acte de courage qui fait honneur à son caractère. Envoyé en mission dans les départements de l'Ouest, il fut

témoin de la conduite des chefs qui commandaient les troupes de a république, et, de retour à Paris, il écrivit au comité de Salut public une lettre, où il dénonçait les généraux républicains comme incapables, arrogants, et les accusait de perpétuer la guerre civile par une politique meurtrière. Momoro essaya de le réfuter. Hébert porta ce débat à la tribune des jacobins, et dénonça Philippeaux lui-même comme un conspirateur et un homme dangereux pour la république. Les accusations de Philippeaux contre Santerre, Rossignol et Ronssin étaient fondées; c'étaient les atrocités commises ou ordonnées par ces hommes incapables et immoraux qui empêchaient la guerre civile de s'éteindre; mais, pour vouloir trop prouver, il compromettait son témoignage. Fasciné par son imagination intempérante, il les accusait de tremper dans une conspiration ourdie par la perfide Angleterre, et il invoquait la rigueur des lois contre eux, contre le ministre de la guerre, contre leurs amis, leurs complices des jacobins et des cordeliers, de la Commune, et même du comité de Salut public. Une explosion de haines violentes s'éleva contre le député de la Sarthe, qui finit par porter sa tête sur l'échafaud, en compagnie de Danton, Lacroix, Camille Desmoulins, Bazire et autres députés et écrivains qu'on accusait de modérantisme (8 avril 1794).

Dans les premiers moments de la lutte entre Philippeaux et ses ennemis, Rigomer Bazin et ses amis n'avaient pas prévu l'issue qu'elle aurait, et s'étaient prononcés pour l'ancien avocat du Mans. Ils avaient même été jusqu'à envoyer à la Convention la pièce suivante qui devint plus tard un chef d'accusation contre eux (1).

LES SANS-CULOTTES DU MANS A LA CONVENTION NATIONALE, AU COMITÉ DE SALUT PUBLIC ET A TOUTES LES SOCIÉTÉS POPULAIRES DE LA RÉPUBLIQUE.

« Que l'intrigue et la calomnie se taisent! La vérité va se faire entendre. Ce monstre tant de fois détruit, la Vendée, existe encore réellement; elle se reproduit de ses cendres, et fait de nouveaux ravages dans la république. La vérité du rapport fait par Philippeaux, du 16 frimaire, au comité de Salut public, se trouve confirmée. Oui, les faits qui y sont cités, passés la plupart sous nos yeux, les autres sous ceux de nos malheureux concitoyens, sont vrais! Mais Philippeaux eût-il erré sur quelques faits, la majorité des atrocités et des crimes

(1) Nous reproduisons cette adresse tout entière, parce que c'est une pièce très-rare. Un exemplaire a été vendu 60 fr., à la vente Lanier.

qu'il impute aux généraux n'est-elle pas avouée de tous les républicains qui ont échappé ou survécu à leur trahison ?

« L'amour-propre et l'envie de faire parler de lui eussent-ils quelque part à ses justes inculpations, si Philippeaux n'avait été jusqu'ici un républicain sans tache, ses ennemis auraient-ils attendu cette époque pour le dénoncer ? Et n'est-ce pas, à bien considérer, une récrimination de leur part ? S'il n'eût été franc montagnard, aurait-il dévoilé, avec cette audace républicaine qui caractérise ses écrits, toutes les turpitudes des meneurs de la guerre de la Vendée ? Ne lui fallait-il pas du courage pour dire (peut-être trop publiquement) au comité de Salut public les fatales vérités que son rapport contient sur l'éternisation de cette guerre ?

« Fiers montagnards, comité de Salut public, si la France vous doit sa liberté, ouvrez donc les yeux, vous, les vrais amis du peuple, brisez, brisez tous ces généraux, reptiles d'antichambre, tyrans dans l'ivresse, et qui, à la tête des armées, n'affichent, lorsqu'ils viennent combattre pour l'égalité, qu'un luxe, qu'une arrogance, une ivrognerie et une poltronnerie révoltantes ! Que ceux qui ont le courage de vous dire la vérité soient écoutés ! Cette foule d'épaulettiers, muscadins parvenus, qui demain croupiraient dans la plus vile nullité, si la guerre finissait, et qui ne la prolongent que pour se perpétuer dans leurs places et leurs fortes pensions, ne peuvent qu'avoir surpris leurs brevets et vous en imposer.

« Jusques à quand les lâches et les malveillants abuseront-ils de votre confiance ? Quand donc enfin la Vendée cessera-t-elle de ronger le sein de la patrie ? Montagne, dors-tu ? As-tu mis un terme à tes travaux immortels ? Non, ton génie veille plus que jamais sur nos destinées ; mets fin à la guerre de la Vendée, tue le fanatisme, donne-nous la paix intérieure, détruis ces états-majors errants dans nos départements et qui épuisent nos finances, et tu feras revivre le 22 septembre et le 21 janvier ! ! ! Salut et fraternité.

« *Signé :* Guy, Delelée, Haloppé, Boyer, officier municipal, Duclos, F. Granger, Laboureau, Rechte, Rouillard, Pillard, Chanteau, Cherouvrier, Bourgeois, Cauvin, Dohin, Courcité, Bassard, Toussaint Vérité, Testarode, Rochon, Martineau, Pellassy, Monnoyer, Lefaucheux, Tell Goyet, Lemonnier, Brutus Busson, Pottier, Yvér, Lebrun, Maçon, Guédon, L. Grassin, Coulon, Belin, Beaugé, F. Larcher, L. Lemaistre, Beucher, Bardou, Toutain, Morin, Lavollard, Manceau, Lassay, Lelièvre, Lebreton, Daniel, Leunfray, Corbineau, La Mon-

tagne Chevreau, Duperche, Chatillon, Chaudron, Pissot, Mautouchet, Biard, Chauvel, secrétaire général, Leboucher, Andrieux, Saniton, Fleury, Noucher, J. Messager, Mauboussin, Blot, Chauvel, A. Blanc, Loyer, Camusat, Jourdain, Besteau, Deruder, Leprince jeune, Coulombu l'aîné, P. Trouillard, Mohin, Poteau, Tournois, Rameau, Leroux, Michel Rouillard, Launay, Michel Heurtebise, notable; Bodereau, Ygnard, Cullerier, Boivin, Terrault, Foucher, Hay, Rocheteau fils, Brard, Grandville, officier municipal; Mesnard, maire de la commune; Mesnard, notable; Garnier, Juteau, Mucius Scævola Sallet, Faribault, officier municipal; Torché, Timoléon Bazin, Turbat, Duval fils, notable; Corbeau fils, Desbois, Champion, Cadouff, Léonard Rouillard, Morin, Letourneau, Toury fils, Maulny, Dufour, Michel Poteau, Dagoneau, Ducy, Simier. »

En ces jours de bouleversement universel on changeait vite d'opinion sur les hommes. Quelques jours après avoir signé l'adresse qu'on vient de lire, ceux mêmes qui l'avaient écrite et approuvée se déclaraient les ennemis les plus acharnés de Philippeaux. Bazin, auteur de ce revirement, voulut persuader à la société populaire du Mans et à toute la France que les représentants du département de la Sarthe étaient complices du commissaire national dans la Vendée, et il renouvela hautement ses vœux pour qu'ils portassent tous leur tête sur l'échafaud. Voyant que la Convention n'écoutait pas leurs adresses réitérées, et que le glaive révolutionnaire ne répondait pas à leur sauvage impatience, les membres de la faction se prirent d'une haine violente contre la Convention elle-même, et ils la représentèrent comme un corps énervé qui avait besoin d'être régénéré.

Garnier (de Saintes), représentant du peuple, en mission dans la Sarthe et dans les départements voisins, n'avait pas réussi à gagner leur confiance, malgré les mesures atroces qu'il avait prises contre les Vendéens. Ils le poursuivaient aussi de leurs attaques, comme favorisant les aristocrates et n'ayant que du mépris pour les purs sans-culottes (1). En arrivant au Mans néanmoins, ce représentant s'était empressé d'exécuter ce qu'il appelait l'épuration des autorités constituées. Pour témoigner plus hautement ses sympathies aux démocrates, il avait convoqué l'assemblée des citoyens dans le lieu des séances de la société populaire: Bazin avait été tiré d'un petit bureau du département et élevé, malgré sa jeunesse, au poste très-important

(1) Garnier favorisa, en effet, quelques membres de la noblesse; mais ce ne fut point gratuitement, il s'en faut.

d'agent national; Garnier avait été obligé d'écrire à la Convention et d'obtenir comme faveur cette dérogation à la loi (1). Tous les membres les plus influents de la société populaire, tous les chefs du parti des *enragés* avaient également reçu des positions avantageuses et auxquelles ils n'avaient pas le droit de s'attendre. Insensibles à ces faveurs de la part du représentant du peuple, ils prétendirent le tenir sous leur tutelle, diriger toutes ses opérations, surveiller toutes ses démarches, régler tous ses choix, dicter surtout ses arrêtés contre les personnes qui leur étaient suspectes ou odieuses; et, comme le député de la Charente-Inférieure ne se montrait pas assez docile à leur gré, ils lui déclarèrent une guerre acharnée.

René Levasseur, qui était aussi attaqué par Bazin et sa faction, saisit cette occasion d'entrer dans ces débats qui remuaient profondément la ville du Mans et tout le département de la Sarthe. Dès le 10 février 1794, il écrivit à Garnier (de Saintes) la lettre suivante:

« Paris, le 22 pluviôse, l'an II de la République une et indivisible.

« Je sais, mon cher collègue, dans quels embarras tu t'es trouvé, n'ayant pas eu le temps de connaître ceux qui t'entouraient. Si tu avais eu quelque confiance dans la députation de la Sarthe, et que tu te fusses adressé à elle, des connaissances positives des hommes t'auraient été données. Tu vas retourner au Mans, et on m'assure que l'expérience t'a déjà fait connaître quelques individus. Lebrun, qui te remettra cette lettre, m'a toujours paru un bon patriote. J'ai toujours travaillé avec lui à la municipalité pour la vente des biens nationaux, et j'en ai été extrêmement content. Il a rendu des services à la chose publique; et aujourd'hui il est mis de côté pour faire place à des hommes qui n'ont jamais eu d'autre mérite que de *crier bien haut* qu'ils étaient les meilleurs patriotes de la ville.

« Franchet, ci-devant procureur syndic du district, m'écrit pour t'engager à le tirer de l'administration le plus tôt possible, en mettant en fonction Bazin. Il me dit qu'il est excédé de fatigue et hors d'état de continuer. On ne le trouve pas assez révolutionnaire; cela peut être, mais on en trouverait difficilement un dans le département qui eût plus travaillé que lui et rendu plus de services. Je crois que du côté de l'honneur et de la probité on ne peut rien lui reprocher.

(1) Déjà Thirion avait essayé d'employer Bazin; il l'avait nommé commissaire pour hâter la levée des jeunes gens, des volontaires; mais les excès auxquels il se livra furent si criants qu'il fallut le révoquer. V. *Arrêté du citoyen Thirion, représentant du peuple*, daté de Sablé, le 12 octobre 1793.

« J'avais écrit à ma femme d'aller trouver Franchet et lui proposer pour réquisition un jeune cheval de cinq ans environ que l'on m'avait dit assez beau. Il n'a pas été trouvé de taille convenable. Je l'ignorais; les deux autres étaient de vieilles rosses. Il était bien naturel que je désirasse conserver ceux que j'ai fait venir du Nord. Je t'en parle, mon cher collègue, pour répondre à quelques malveillants qui ont prétendu que je voulais soustraire mes chevaux à la réquisition : oui, les deux juments et le cheval gris, mais non celui qui, sur les trois, pouvait servir, au moins je le croyais, puisque je l'ai offert. C'est trop parler d'une pareille misère. Potier, qui plaisante sur mon cheval de bataille, n'en mènera jamais un aussi près du feu, lui qui se fit inscrire pour partir un des premiers, lors de la première réquisition, et qui se cacha n'ayant pas été nommé capitaine. Ce fait s'est passé sous mes yeux et sous bien d'autres. L'esprit public au Mans a bien changé. Tu sais que les anciens et bons patriotes sont attaqués partout par des patriotes de fraîche date qui espèrent faire oublier les fondateurs de la liberté. — Salut et fraternité. — LEVASSEUR, député de la Sarthe. »

Trois jours seulement après cette lettre, Levasseur avait reçu de nouvelles informations; il commençait à tenir les premiers ressorts d'une intrigue dont il comptait bien se servir pour venger son amour-propre blessé au vif par Bazin, Potier et leurs suppôts; il écrivait à Garnier pour lui donner courage.

« Paris, le 25 pluviôse, l'an II de la république une et indivisible.

« J'ai reçu, mon cher collègue, plusieurs lettres du Mans dans lesquelles on me marque que la représentation nationale a été avilie par Bazin et ses adhérents. Il a dit à la tribune de la société « que nous avons assez longtemps exercé nos pouvoirs; nos mains se sont usées par sa trop longue jouissance, et nous avons oublié que l'exercice nous en avait été délégué par le peuple, et que le peuple était encore là *pour nous l'ôter*. Ah! mon cher collègue, que tu as été trompé cruellement! Tu sais l'arrêté qu'ils avaient fait prendre à ton égard. Parais au Mans, et que tous ces intrigants rentrent dans le néant. Tel est le sort que je leur ai annoncé dans l'une de mes dernières lettres à la société. Je disais, en parlant des patriotes de fraîche date, qu'ils étaient semblables à ces insectes que la chaleur fait naître, vivre et mourir dans le même jour; on ne s'aperçoit de leur existence que par leur bourdonnement importun; la fraîcheur de la nuit sur-

vient, et ils disparaissent. Ainsi rentreront dans le néant ces patriotes qui se cachaient au commencement de la révolution, et aujourd'hui parlent si haut. Cette idée a été fort mal reçue, plusieurs s'en sont fait l'application et ont montré beaucoup d'humeur. Les bons patriotes gémissent et t'attendent avec empressement. Rien n'est plus pressé que ce voyage; ceux que tu as revêtus de pouvoirs en abusent; c'est à toi à les remettre à leur place, et avant qu'ils aient pu faire beaucoup de mal. — Dis à Tristan que je ne l'ai pas oublié. — Salut et fraternité. — LEVASSEUR. »

Le 1er mars Garnier n'était pas encore revenu au Mans, mais il allait y reparaître, et Levasseur s'était concerté avec les membres de la députation de la Sarthe, pour lui tracer la marche à suivre. La faction qu'il désigne dans sa lettre sous le nom d'intrigants est celle de Bazin: on les appela d'abord *enragés*, puis *anarchistes;* et le vocable adopté à cette dernière époque était celui d'*intrigants*. Le chef se plaignait de ce nom dans la circulaire à toutes les sociétés populaires de la république, datée du 2 février. Voici la lettre de Levasseur à Garnier.

« Paris, le 11 ventôse, l'an II de la république une et indivisible.

« L'affaire du Mans, mon cher collègue, est très-délicate, et demande toute ta prudence et ta fermeté. Tu as affaire à des hommes profondément pervers. Ils se présenteront comme des patriotes persécutés pour avoir dénoncé et poursuivi des administrateurs fédéralistes: ils croient par là avoir une sauvegarde et pouvoir impunément faire tout le mal possible. Leur conduite à l'égard de Thirion prouve que leur impudence n'a point de bornes. Tous ceux qui craignent la révision des nominations se sont réunis à eux: ils ont séduit beaucoup de citoyens, qui font un parti assez puissant. Tout ce qui sera fait publiquement sera décidé par eux. Certes ce ne sera pas le vœu du peuple. Nous en avons parlé entre nous de la députation, et nous croyons que tu dois commencer par faire conduire au Mans les administrateurs détenus, et, dans une séance publique, tu donneras lecture de notre lettre; tu donneras la parole à leurs dénonciateurs, et ils répondront. Si la majorité est pour eux, tu peux leur rendre la liberté; dans le cas contraire, ils restent en état d'arrestation. En menant cette conduite, les meneurs ne peuvent t'accuser de favoriser des fédéralistes. Cette affaire finie, tu t'occuperas des intrigants. Dans cette affaire, il y a une autre marche à suivre: d'abord recevoir

des déclarations signées ou dépositions verbales de ceux qui ont entendu Bazin et autres tenir des propos tendant à l'avilissement de la représentation nationale et à sa dissolution ; ce qui est un crime capital. S'assurer des faits relatifs à Potier ; tu en as la note.

« Il a existé un complot de persécuter les patriotes ; cela est si vrai, que plusieurs de ceux qui ont été déplacés ont eu des certificats de civisme. Les auteurs de ce complot ne peuvent-ils pas être traités comme désorganisateurs ? Viennent les calomnies de Goyet contre Lebrun et plusieurs membres de la députation, qu'il a accusés à la société de s'être opposés à ce que le département eût des grains. Sur Lebrun on a crié *à la guillotine*. Il a provoqué le meurtre d'un bon citoyen. Une fois que tu auras acquis toutes ces preuves, tu peux mettre en état d'arrestation les meneurs : ce coup en impose à leurs partisans ; et les bons citoyens, que la crainte retenait, relèvent la tête et osent parler. Les preuves se multiplieront. Publiquement, tu exposeras la conduite de ces meneurs, leur ambition, leur mauvaise foi, leur tyrannie, etc. Tu feras sentir au peuple que, si la constitution lui donne le droit de se réunir en société populaire, ce n'est pas pour y calomnier impunément et provoquer au meurtre de bons citoyens. Si tu le juges à propos, tu peux consulter le peuple et accorder la parole à ceux qui voudront parler pour ou contre les meneurs détenus, et ensuite dans une autre séance les entendre publiquement ; ce qui peut-être ne serait pas nécessaire, si tu as des preuves suffisantes : la prudence ne le permettrait peut-être pas. Voilà, mon cher collègue, les réflexions que nous a inspirées notre attachement à la chose publique, et que ton amitié pour nous te fera bien recevoir.

« Informe-toi aussi si la société du Mans est du nombre de celles qui n'ont pas rendu compte à la commission des subsistances pour la loi du *Maximum*. Tu auras une bonne occasion de leur reprocher de passer leur temps à intriguer et calomnier plutôt que servir la patrie.

« Notre collègue François a donné des ordres pour que mon cheval me fût rendu ; il y a eu un malentendu : il est dans les écuries du département, et on attend un mot de toi pour qu'il me soit rendu. Écris à Lafaverie, président du district : il le fera conduire chez moi. Déjà une de mes juments, toujours en réquisition, est morte de fatigue ; l'autre pourrait avoir le même sort. Mon cheval travaillera, et remarque bien que c'est pour aller chercher des grains pour mes concitoyens. — Salut et fraternité. — LEVASSEUR. »

Une joie féroce fit battre le cœur du représentant, lorsqu'on lui annonça du Mans une pièce capable de convaincre tous ses adversaires de complots contre-révolutionnaires. Avec quelle jouissance il annonce cette découverte à Garnier, et comme il le presse de se rendre au Mans !

« Paris, le 16 nivôse, l'an II de la république une et indivisible.

« La société du Mans, mon cher collègue, a fait une adresse à la Convention en faveur de Philippeaux ; mais à la réception d'un numéro du *Père Duchêne*, ils ont arrêté que cette adresse ne serait pas envoyée. J'en ai vu un exemplaire dont je ferai bon usage. A présent tu peux traiter les meneurs comme ils le méritent : ce ne sont plus des patriotes persécutés ; ce sont des philippotins. Qui prendra leur défense? Ils ont signé l'adresse. Un beau coup que tu as à faire, c'est de mettre la main sur la minute : Monnoyer est prévenu que s'il n'a pas conservé la minute, il est perdu. A ton arrivée, tu peux te procurer des exemplaires de l'imprimé et ordonner à Monnoyer de représenter l'original. C'est une prise intéressante. On travaille à l'acte d'accusation contre Philippeaux et compagnie : au premier jour il sera présenté à la Convention. L'adresse de la société du Mans est perfide et, prends-y bien garde, contre-révolutionnaire. Quand les meneurs n'auraient que ce seul reproche à se faire, ils seraient bien coupables.

« Pourquoi Bazin, qui n'avait pas vingt-cinq ans lors de la première réquisition, n'est-il pas parti?

« Adieu, mon cher collègue, les bons patriotes du Mans t'attendent comme les Juifs attendaient le *Messie*. — Salut et fraternité. — LEVASSEUR, de la Sarthe. »

« Bazin a fait nommer apothicaire de l'hôpital du Mans son frère, ci-devant aristocrate ; cette place convenait mieux à Joseph Poilpré, qui a été blessé à l'armée du Nord, bon républicain et très-instruit dans son état. Je te prie, mon cher collègue, de ne pas l'oublier. Tu le verras au Mans. »

La société populaire avait compris le péril où la jetait la pièce accusatrice ; aussi disait-elle dans sa profession de foi adressée à toutes les assemblées jacobines de la république : « S'il existait parmi nous des hommes attachés à l'individu nommé Philippeaux, au point de soutenir ses opinions aveuglément et sans examen, nous les

dénoncerions aux amis de l'égalité comme des esclaves, et aux gens sensés comme des échappés des petites maisons. » Évidemment, en écrivant cette phrase, Bazin était embarrassé ; il avait devant lui un article du *Père Duchêne* qui pouvait facilement se transformer en un acte d'accusation capitale, ainsi qu'il le voyait tous les jours. Hébert avait eu connaissance de l'adresse que nous avons reproduite, et il l'avait dénoncée dans son journal avec les emportements qui lui étaient habituels.

Cependant Garnier n'obéissait point à l'impatience de son collègue, et tardait de se rendre au Mans. Levasseur se montre presque disposé à faire retomber sur lui la responsabilité des troubles qui avaient éclaté dans cette ville. Il fallait d'ailleurs profiter de la circonstance où l'esprit public, les comités, la Convention étaient surexcités par les procès des dantonistes et des hébertistes. Levasseur écrit donc à Garnier, en date du 17 mars, et il continue à lui tracer une ligne de conduite.

« Paris, le 27 ventôse, l'an II de la république une et indivisible.

LEVASSEUR, REPRÉSENTANT DU PEUPLE, AU CITOYEN GARNIER, DE SAINTES, SON COLLÈGUE.

« Les événements qui se sont passés à Paris depuis quelques jours, t'auront aussi surpris qu'indigné : à peine une faction est-elle détruite, qu'une autre s'élève.

« Tu es instruit, mon cher collègue, de ce qui se passe au Mans. Les intrigants de cette ville vont redoubler d'audace. Depuis longtemps ils seraient rentrés dans le néant, si tu n'avais pas tant différé d'y aller. Tu sais que Renvazé et Troguin, que je connais pour deux bons patriotes, ont été mis en prison par ces scélérats qu'ils avaient voulu démasquer. La tranquillité publique a été troublée, et on m'en faisait craindre les suites.

« Hier au soir je suis allé au comité de Salut public. que j'ai informé de ce qui se passait au Mans. Je leur ai présenté une copie de la dénonciation ci-jointe. Billaud de Varennes m'a chargé de te la faire passer et de te dire de te rendre au Mans toutes affaires cessantes, afin de vérifier les faits portés dans la dénonciation, et faire traduire les coupables au tribunal révolutionnaire. Robespierre, à qui j'en parlais il y a deux jours, est étonné de ce que leur tête n'est pas déjà tombée. J'ai des lettres qui m'affirment les faits portés dans la dénonciation : j'avais assez de preuves pour les traduire au tribunal révolutionnaire ;

mais Billaud de Varennes regarde ces intrigants comme des conspirateurs; il croit qu'un représentant du peuple donnera plus d'éclat à cette affaire; il a vu qu'ils s'attachaient à tous les partis et ne tendaient qu'à un seul but, l'avilissement de la représentation nationale. Compare leur conduite avec le rapport et le décret (dernier) de Saint-Just : tu les trouveras coupables de corruption des citoyens, de subversion des pouvoirs et de l'esprit public; d'avoir excité des inquiétudes à dessein d'empêcher l'arrivage des denrées à Paris (ils l'ont dit bloqué). Ils ont porté atteinte à la dignité de la Convention, directement et indirectement; les propos qu'ils ont tenus publiquement le prouvent, etc.

« Il ne faut point entrer en lice avec ces intrigants, mais recevoir par écrit des déclarations signées sur tous les faits, et les faire arrêter. Tu n'en manqueras pas.

« Ce n'est point comme Philippotins qu'il faut les poursuivre; mais comme diffamateurs et contre-révolutionnaires.

« Tu ferais bien de laisser tous les administrateurs en état d'arrestation; vérifier sur les lieux les faits qui leur sont imputés, et laisser le comité du Salut général et du Salut public prononcer.

« La conspiration d'Hébert et autres ne les excuse point. Tous les faits à leur charge sont antérieurs à cette découverte, et comme Robespierre et Saint-Just l'ont dit, chacun conspire à sa manière. Il n'en est pas moins vrai qu'il a existé une faction pour détruire les comités de Salut public, de sûreté générale, et cette faction était dirigée par Fabre d'Églantine, qui voulait se sauver et ses complices.

« Tu m'as invité, mon cher collègue, par ta dernière, à te faire part de tous les faits qui parviendraient à ma connaissance; ceux qui m'ont écrit te répéteront les mêmes choses qu'à moi. Interroge Fréart, Roustel, Rouillard, Lepaveur, Renvasé, Troguin, etc., et tu auras les preuves de *l'avilissement des représentants du peuple, de subversion de l'esprit public, d'inquiétudes capables d'empêcher l'arrivage des denrées à Paris*. Tu vois par les discours de Saint-Just et de Robespierre combien ils ont à cœur de punir ceux qui veulent diffamer la Convention et avilir la représentation nationale.

« Je t'envoie, mon cher collègue, extrait du procès-verbal de la société des jacobins; tu verras que l'affiliation est retirée postérieurement à l'arrestation de Vincent et autres. Les jacobins n'en sont pas plus partisans de Philippeaux, ni le comité de Salut public, qui compte sur toi, comme tu peux compter sur lui.

« Une découverte bien intéressante à faire pour le bien public est de t'assurer si Philippeaux a mendié l'adresse de la société du Mans; on me l'assure. La protection de la société lui a été promise à condition qu'il abandonnerait les administrateurs. Les scellés mis chez les chefs de la faction du Mans pourraient fournir des preuves. Il est démontré qu'il a existé une faction qui voulait culbuter les comités de Salut public et de sûreté générale, le ministre et ses adjoints. Fabre d'Églantine, qui dirigeait cette faction, voulait se sauver et ses complices. Il a fallu un prétexte pour attaquer le comité de Salut public; la guerre de la Vendée l'a fourni. Aussi, après la première lettre de Philippeaux, la motion fut faite de renouveler le comité de Salut public par moitié. Fabre et ses partisans y étaient placés; Camille attaquait le comité de sûreté générale; Bourdon, le ministre et ses adjoints. Fabre, une fois maître par lui et les siens des pouvoirs, on donnait à l'affaire de Chabot une autre tournure. Philippeaux, peut-être sans le savoir, a été l'instrument de cette faction : au moins est-il certain que le comité de Salut public n'a jamais été traité aussi mal que par lui. Philippeaux a-t-il poussé en avant la société? C'est ce qu'il faut savoir.

« De la prudence avant l'action, de la fermeté pendant; et ça ira.

« Salut et fraternité. LEVASSEUR. »

« Le comité de surveillance du Mans te donnera de bons renseignements. »

L'acte de dénonciation dont parle Levasseur se trouve sous le même pli. Il n'est point daté, ni signé, mais il est tout entier de la même main que la lettre elle-même. Le voici :

« Il existe un plan d'avilir la Convention nationale et le comité de Salut public; cette vaste conjuration, dont le foyer est à Paris, a des ramifications jusque dans les départements.

« Dans la société populaire du Mans on a dit hautement à la tribune *que la Convention était usée; que le long exercice des pouvoirs dans les mêmes mains amènerait le despotisme, qu'il était temps de remplacer la Convention.* Ces intrigants, craignant que les députés de la Convention, envoyés dans les départements comme représentants du peuple, ne déjouassent leurs complots, ont essayé de persuader au peuple que les pouvoirs délégués par la Convention à ces représentants attaquaient la souveraineté de la nation.

« Un des moyens les plus efficaces pour détruire la Convention

nationale, était d'attaquer le comité de Salut public investi de toute sa confiance : aussi, lorsque le comité de Salut public annonce que les restes de la Vendée vont être détruits, ils publient hautement, dans une adresse imprimée et distribuée avec profusion, que *ce monstre* (la Vendée) n'était détruit qu'en idée, qu'il existait encore réellement. On annonçait au peuple que les brigands allaient fondre de nouveau sur la ville, que toute communication était interrompue avec Paris; et pour faire croire que les revers que nous avions éprouvés dans la Vendée étaient une suite des mesures prises par le comité de Salut public, qui avait nommé les chefs des armées, ils peignaient ces chefs sous les couleurs les plus odieuses et les plus propres à ôter aux patriotes toute confiance dans ceux qui les commandaient. C'est alors qu'ils donnent tout leur assentiment aux inculpations dirigées contre le comité de Salut public par Philippeaux, qu'ils ont ensuite abandonné et diffamé, lorsqu'ils ont vu que le peu de confiance que la Convention avait en lui le rendait peu propre à servir leurs projets.

« Après avoir essayé vainement d'égarer l'opinion publique dans la ville du Mans par ces insinuations perfides, ils ont employé les menaces et les violences pour étouffer la voix des patriotes dans la société populaire. Deux sans-culottes, qui depuis le commencement de la Révolution se sont toujours distingués parmi les plus ardents défenseurs de la liberté, sont maintenant (m'écrit-on en date du 22) incarcérés pour avoir démasqué ces traîtres, dont la conduite et les propos ont semé la division et excité une commotion qui dans ce moment trouble la tranquillité publique.

« Soit que ces attaques dirigées contre la Convention et le comité de Salut public, et ces mouvements excités dans un département privé de subsistances et voisin de la Vendée aient été payés par l'or des étrangers, soit qu'ils soient les résultats de quelque faction qui veuille anéantir la représentation nationale, il importe au bien public d'étouffer ces complots dès leur naissance ; et je dois vous les dénoncer, quels que soient les hommes qui les trament. »

Les démarches de Levasseur n'échappaient point à la faction de Bazin. Celui-ci lui écrivit une lettre remplie d'invectives et de calomnies. Elle devint une pièce de conviction contre son auteur. Le destinataire le fait pressentir dans un billet qu'il envoya à l'un de ses amis, membre du corps municipal du Mans, la veille du supplice d'Hébert et de ses dix-huit compagnons.

« Paris, le 9 germinal, l'an IIe de la République une et indivisible.

LEVASSEUR A FRÉART.

« Je te fais passer, mon ami, les compliments que m'a faits Bazin. Tu peux communiquer sa lettre à qui voudra la voir. J'en enverrai copie à Garnier avec ma réponse *en marge*. Si tu le vois avant que je lui écrive, tu lui communiqueras celle que je t'envoie.

« Ils ont été bien sots ceux qui ont pris le parti de Philippeaux : faut s'attacher aux choses et non aux hommes : les principes sont tout, et les individus rien. Tu as vu dans les journaux ce que les membres du comité de Salut public ont dit à la Convention et aux Jacobins des factions. Tu verras ce qu'ils en disent dans la proclamation au peuple. Aujourd'hui ou demain la faction antérieure sera travaillée. Elle a été pour les conspirateurs un *prétexte :* ils avaient leurs projets ; la faction avait les siens. Un bon républicain s'attache à la république ; il se défie des passions : celle du bien public a un air de vérité qui la fait reconnaître. Quintidi je t'en dirai davantage.

« Salut et fraternité. LEVASSEUR, de la Sarthe. »

Le supplice des hébertistes produisit une très-vive impression dans tous les camps, mais surtout dans celui des démagogues désorganisateurs du système inauguré par les comités. Depuis cinq ans on n'avait pas vu le gouvernement l'emporter sur l'insurrection ; chaque fois qu'on en avait appelé à la force, une nouvelle révolution en était sortie ; c'était donc comme un moment d'arrêt dans cette marche ascendante de la terreur. Les conspirateurs du Mans redoublaient de rage et accusaient tout le monde. Levasseur se vit dans la nécessité de produire sa défense devant Garnier, et c'est ce qu'il fit par cette lettre datée du 25 mars.

« Paris, le 5 germinal, l'an IIe de la république une et indivisible.

LEVASSEUR, REPRÉSENTANT DU PEUPLE, A SON COLLÈGUE GARNIER, DE SAINTES.

« Tu es attendu, mon cher collègue, avec bien de l'impatience au Mans. Les patriotes y sont maltraités. On m'écrit que les intrigants sont excités par un représentant du peuple que tu connais : correspondance criminelle si elle tend à l'avilissement de la représentation nationale par la calomnie. La lettre que Bazin m'a écrite a ce but.

« Il m'accuse de préventions pour Valence et Valflambert. Les bons citoyens du Mans te diront que je n'ai témoigné aucune confiance dans Valence. (Vois ma réponse à Philippeaux.)

« 1° Bazin a sollicité Lemarchand, employé au bureau de la guerre, de procurer une place à Valflambert, dont il lui fait le plus grand éloge. La société populaire du Mans, la section de la Cigogne, la municipalité ont donné à Valflambert le certificat de civisme le plus flatteur qu'on puisse obtenir. J'ai vu ces pièces ; elles sont au bureau de la guerre, et copie en a été envoyée à Rennes ; je t'en ferai passer une. Si j'ai eu trop bonne idée de Valflambert, j'ai en cela été trompé par Bazin, la société, la section et la municipalité du Mans.

« 2° Je n'ai point attaqué la société ; mais j'ai voulu démasquer quelques intrigants qui l'égaraient. Pourquoi Bazin et autres lui ont-ils fait prendre le parti de Philippeaux contre le comité de Salut public ? Devaient-ils faire signer par la société que Philippeaux était un franc montagnard, *un républicain sans tache*, et huit jours après le traiter de feuillant et de royaliste.

« 3° Je n'ai point menti dans ma réponse à Philippeaux. Je n'ai point fait l'éloge de mon fils ; j'ai dit qu'il avait servi et qu'il sert encore avec honneur la patrie. Ses congés des différents corps où il a servi sont au bureau de la guerre. Ce que me dit Bazin de mes enfants est une horreur qui fera frémir d'indignation : non, mes enfants ne me haïront point, et dans ma vieillesse ils seront ma consolation.

« Tous ceux qui étaient à la salle de spectacle, et surtout Bardou, membre du district, et alors substitut du procureur de la commune, diront que je n'ai point *transigé* avec les officiers de Chartres. On a commencé par jouer l'air *Ça ira*, et les musiciens jouèrent après l'air *Une fièvre brûlante* ; la municipalité voulait qu'on jouât l'air *Ça ira*, et avait décidé que, si l'on demandait un autre air, il serait joué. La société du Mans, dans une adresse à la municipalité, fit le plus grand éloge de ma conduite. Demande cette pièce.

« 4° Lors de l'expulsion du régiment de Chartres, je fus fâché de ce que mes concitoyens n'avaient pas conduit cette affaire avec plus de politique ; ce qui aurait fait plus d'effet.

« Le comité de Salut public, dans son rapport du 25 frimaire, a approuvé ma conduite à Tours et le long de la Loire. Comment Bazin peut-il la blâmer ? Il a voulu, dans la personne d'un député, avilir la représentation nationale, et avoir une occasion de dire que nous étions des despotes.

« Je t'ai envoyé, mon cher collègue, l'extrait du procès-verbal de la séance du 23 des jacobins. Cet extrait est signé du président et de deux secrétaires. Je ne puis t'en envoyer un plus authentique.

« Avec la lettre que Bazin m'a écrite tu peux le convaincre de calomnie. En nous calomniant publiquement, on n'a pas d'autre but que de nous avilir et de nous faire demander les assemblées primaires pour un corps législatif où les intrigants espèrent entrer. Bazin n'a point dit de moi le bien qu'il m'écrit; il a cru se mettre par là à couvert. Roustel, Fréart, Rouillard, Lepaveur, Chevallier, ci-devant vicaire épiscopal, m'ont écrit le contraire. Avec leurs lettres je puis les traduire au tribunal révolutionnaire, lui, Potier, Goyet, etc. Montre de la fermeté, et tu vas être servi par les vrais patriotes tels que Fréart, Roustel, Rouillard, Lebrun et autres. Reçois des dépositions, et bientôt tu auras des preuves. Ce n'est pas de moi dont il s'agit personnellement. Il a parlé en général de la représentation nationale, qu'il a calomniée et avilie. L'acte d'accusation que je t'ai envoyé est d'après les lettres que j'ai en main : j'ai cru qu'il était prudent de vérifier ces faits. A-t-il existé au Mans une conspiration tendant à avilir la représentation nationale? Les témoins t'en donneront la preuve et te feront connaître les auteurs. Ils croient m'épouvanter par leurs menaces. Je ne les crains point. Je n'ai rien à me reprocher. Ils trouveront à qui parler.

« Lorsque tu auras rétabli *un peu* l'esprit public, tu peux, si tu le crois nécessaire, faire donner lecture de la lettre de Bazin; il te sera aisé, d'apres les renseignements que tu auras pris, de le convaincre de calomnie, ce qui lui ôtera bien des partisans. Le dernier rapport de Saint-Just et le décret qui le suit, la proclamation au peuple français doivent juger tous ces intrigants.

« Salut et fraternité. LEVASSEUR. »

« Marat-Cincinnatus Jourdain a lu à la société une lettre de Philippeaux en date du 21 ventôse; il parle de la conspiration, et dit que Levasseur, Vincent, Ronsin, Hébert, etc., sont des personnages équivoques. Il fait entendre que c'est lui seul qui a découvert cette conspiration. Robespierre voudrait bien avoir cette lettre. J'ai remis à Saint-Just celle qui m'annonce ces faits. Tu peux forcer Jourdain à t'en donner au moins copie, et prendre à ce sujet des informations. »

Pendant que la missive de Levasseur à Garnier portait à ce dernier les instructions et les renseignements que l'on vient de lire, une députation de la société populaire du Mans était admise à la barre de la Convention, le 7 germinal an II (27 mars 1794); elle félicitait l'assemblée sur ses dernières opérations, le supplice des héber-

tistes et l'arrestation des dantonistes, particulièrement de Philippeaux. Ce manége avait été sans doute inventé par Bazin pour détourner le coup qui menaçait sa faction. Elle se trouvait alors exposée à des accusations dangereuses de tous les côtés : l'adresse en faveur de Philippeaux pouvait la faire considérer comme alliée aux indulgents; d'un autre côté, lui, Potier, Jourdain et Boyer étaient bien connus comme athées; les deux derniers avaient donné des preuves trop mémorables de leurs sentiments en déclamant publiquement contre Dieu du haut de la chaire de la cathédrale en la fête de la déesse Raison. Et cette faction n'avait-elle pas d'ailleurs, comme Hébert et ses compagnons, invoqué des mesures de terreur plus sévères encore que celles employées par le comité de Salut public; n'avait-elle pas publié que la Convention manquant d'énergie, il fallait, ou la renverser entièrement, ou lui communiquer une nouvelle vigueur par quelque mouvement populaire? Elle crut donc pouvoir se mettre à l'abri, en se présentant comme victime d'un système d'oppression suivi par les aristocrates contre les vrais patriotes (1).

Nous connaissons par les lettres de Levasseur les accusateurs qui s'étaient élevés contre Bazin et sa faction; ce n'étaient point assurément des aristocrates, et les plaintes de la société populaire ne pouvaient tromper personne.

Le jour même où cette adresse parvenait à la Convention, Garnier (de Saintes), arrivé enfin au Mans, mettait à exécution le plan que lui avaient tracé les députés de la Sarthe. Il fit arrêter les dix chefs de faction dont voici les noms.

Jacques-Rigomer Bazin, dit Timoléon, âgé de vingt-trois ans, clerc de procureur, né et demeurant au Mans, agent national provisoire du district du Mans;

P.-A.-H. Potier-Lamorandière, âgé de vingt-trois ans, natif du Mans, ex-maire de cette commune, commissaire des guerres;

C.-L.-F. Goyet, âgé de vingt-trois ans, natif de Saint-Pierre-de-Vallon, département de la Sarthe, membre du directoire du département;

L. Lefaucheux, dit Brutus-Marat, âgé de cinquante-deux ans, natif du Mans, régisseur des boucheries de cette commune;

R. Guesdon-Dubourg, âgé de trente-quatre ans, natif d'Ambrières, département de la Mayenne, notaire, ensuite juge du tribunal du Mans.

(1) *Moniteur*, 8 germinal an II.

P. Turbat, âgé de vingt-deux ans, natif de la Charité-sur-Loire, employé à la municipalité de Paris, bureau du jury, ensuite secrétaire général du conseil de la commune du Mans;

L.-F. Sallé, âgé de vingt-cinq ans, natif de Nogent-le-Bernard, ex-noble, ancien professeur de philosophie, receveur du timbre extraordinaire du Mans;

J.-A. Jourdain, dit Marat-Cincinnatus, âgé de trente-trois ans, natif de Nogent-le-Rotrou, ex-religieux, prêtre du ci-devant ordre de Cîteaux, sous-chef des bureaux du département de la Sarthe;

F. Delelée, âgé de vingt-cinq ans, natif de Saint-Denis d'Anjou, clerc de procureur, membre de la commission militaire du département de la Sarthe;

M. Boyer, âgé de vingt-six ans, natif de Tours, organiste, instituteur particulier, professeur de rhétorique, officier municipal au Mans.

Le jour même où le représentant du peuple avait fait exécuter cette arrestation, il écrivit à la Convention qu'il avait trouvé le peuple du Mans fortement prononcé pour la liberté; puis il fit adresser par le corps des administrateurs de la commune une lettre à l'Assemblée portant que, dans la société populaire du Mans, des intrigants, sous le masque du patriotisme, cherchaient à avilir la représentation nationale; que l'affreuse conspiration d'Hébert, Ronsin, etc., avait des ramifications jusque dans ce chef-lieu du département de la Sarthe; mais que plusieurs de ces brandons de discorde venaient d'être arrêtés (1).

Un second message, de même date, portait ce qui suit :

« Garnier (de Saintes), représentant du peuple dans le département de la Sarthe et autres, à la Convention nationale.

« Le Mans, 9 germinal, l'an II.

« Je tiens, mes chers collègues, les fils de la conjuration qui était ourdie au Mans, et qui prenait sa source dans celle que vous avez si heureusement découverte.

« J'ai éprouvé hier que les fautes du peuple ne sont jamais que des erreurs. Débarrassé des hommes qui le trompaient, il a reconnu la voix de son représentant; et c'est dans le temple de la Raison que la raison a repris son empire.

« En entrant dans l'assemblée, j'ai été témoin une seconde fois du

(1) *Moniteur*, 14 germinal an II.

silence qui régnait autour de moi ; mais si le premier fut le signal de la prévention et de la défaveur, le second a été l'expression de l'abattement et du repentir.

« J'ai monté à la tribune, et lorsque, passant en revue les principes et la moralité de ces patriotes faux qui avaient séduit la crédulité du peuple, je les lui ai présentés tels qu'il les avait connus lui-même, le prestige tomba ; et quand, m'arrêtant sur son injustice, j'en ai imputé la cause à ceux qui l'avaient méchamment entraîné dans ce faux pas, la joie d'obtenir l'oubli d'une faute arrachée à sa confiance électrisa tous les cœurs ; la sérénité devint générale, et chacun épanchant ses sentiments avec l'effusion de la franchise, les voûtes retentirent des cris longtemps prolongés de : Vive la Convention ! Vive la Montagne ! Périssent tous les traîtres ! Vivent les représentants du peuple !

« Au milieu de la joie, les citoyens, pour honorer la Convention, me conduisirent en triomphe dans les principales rues de la commune ; les chants guerriers, les hymnes chéris de la liberté se firent entendre pendant toute la marche ; et ce jour fut encore une nouvelle victoire remportée sur la tyrannie.

« Je vais me rendre dans peu de jours dans votre sein pour vous dévoiler le nœud de cette trame affreuse, dont les rejetons menaçaient de s'étendre au plus loin ; mais l'œil de la vigilance poursuit les conspirateurs, et je les atteindrai tous.

« Salut et fraternité. *Signé :* GARNIER (de Saintes). »

La députation de la Sarthe, qui avait poussé Garnier (de Saintes) à ce coup décisif, pouvait craindre qu'on ne l'accusât d'avoir agi par intérêt pour les administrateurs du département, toujours captifs à Chartres et incertains du sort qui leur était réservé. Ces malheureux, apprenant le triomphe remporté sur le parti d'Hébert, se laissèrent aller à un moment d'espoir, comme tant d'autres en France, comme Danton lui-même et ses amis, qui crurent que la Convention se tournait du côté de l'indulgence, et que les comités, las de verser le sang à flots, allaient tendre à l'établissement d'une forme de gouvernement stable, régulière et fondée à la fois sur la justice et la liberté. Les opprimés ouvrent si volontiers leur cœur à la confiance, que les détenus de Chartres firent une démarche auprès des députés de leur département. Ceux-ci écrivirent à cette occasion la lettre suivante à Garnier. L'original est tout entier de la main de Levasseur ; les trois autres députés se sont contentés d'ajouter leur signature.

Paris, 9 germinal, l'an II de la république une et indivisible.

« Les représentants du peuple, députés de la Sarthe, au citoyen Garnier, de Saintes, leur collègue.

« Les administrateurs détenus à Chartres, notre cher collègue, ont adressé à la députation une pétition tendante à ce qu'ils fussent renvoyés vers toi pour être mis en liberté, si tu ne les jugeais pas coupables. Nous n'avons pas cru que des fonctionnaires dénoncés comme conspirateurs pussent être jugés par un représentant du peuple. Le rapport de Jourdain fait à la société populaire du Mans le 1er ventôse, découvre *une série d'horreurs* dont les membres de la société *n'avaient jamais eu connaissance ;* à plus forte raison la députation de la Sarthe. Nous avons donc pensé que le tribunal révolutionnaire pouvait seul connaître de cette affaire. En conséquence, notre collègue Levasseur, après avoir fait part à la Convention de la pétition des administrateurs, a demandé : 1° le renvoi au comité de sûreté générale pour faire un rapport sur les accusations dirigées contre eux, et les traduire au tribunal révolutionnaire ; 2° que tu sois chargé de faire passer au comité de sûreté générale les pièces à charge et à décharge. Le décret a été rendu ; nous te l'enverrons. Il faut que le glaive de la loi frappe également les fédéralistes et les conspirateurs.

« Salut et fraternité. LEVASSEUR.

« Boutroüe, Lehault, Le Tourneur. »

La marche que les quatre députés voulaient donner à l'affaire ne fut point entièrement adoptée, heureusement pour les captifs. — Un autre projet fut adopté à leur égard, au bout de six à sept semaines ; c'est ce que nous voyons par la lettre suivante (1).

« 26 floréal, l'an II.

LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC AU COMITÉ DE SURETÉ GÉNÉRALE.

« Chers collègues,

« Nous vous envoyons une dénonciation contre l'administration du département de la Sarthe, soupçonnée de fédéralisme, de faiblesse dans les mesures révolutionnaires, de mauvaise conduite et de mauvaise intention dans toutes ses opérations.

« Nous vous invitons à la faire arrêter sur-le-champ, et à prendre sur la dénonciation toutes les mesures que vous croirez nécessaires.

« Les membres, etc. *Signé* ROBESPIERRE. »

(1) L'*Amateur d'autographes*, n° 135, p. 220.

Il est évident que Robespierre ne s'était pas donné la peine d'approfondir l'affaire des administrateurs de la Sarthe, car il y avait longtemps qu'ils étaient en prison. Il n'est pas moins évident que ce nouveau projet devait les conduire plus sûrement à la mort que le premier. Il fut écarté, grâce à une nouvelle influence qui survint fort à propos. D'ailleurs, Garnier (de Saintes) se préoccupa beaucoup plus de la conjuration des bazinistes. C'était aussi l'objet qui absorbait l'esprit de Levasseur et ne lui laissait aucun repos. Il était d'ailleurs poussé par plusieurs personnes du Mans, qui cherchaient à secouer le joug d'une tyrannie insupportable, s'appesantissant chaque jour de plus en plus sur tout ce qui n'était pas purement sans-culotte, dans la ville, et même dans tout le pays. C'est ce que Levasseur explique clairement dans une lettre du 30 mars à Garnier.

Paris, le 10 germinal, l'an II de la république une et indivisible.

« Levasseur, représentant du peuple, au citoyen Garnier de Saintes, son collègue.

« Sur la demande, mon cher collègue, de plusieurs patriotes du Mans persécutés par une faction, j'étais allé au comité de Salut public pour l'inviter à t'envoyer au Mans sans délai; j'avais mis sous ses yeux plusieurs lettres qui parlaient de l'avilissement dans lequel on voulait jeter la représentation nationale au Mans. On fut indigné. Les grands événements qui se sont passés ont fait croire que les factieux du Mans pouvaient tenir à la grande conspiration, et j'ai reçu l'ordre de déposer au comité de sûreté générale les lettres que j'avais produites au comité de Salut public. Dans une de ces lettres le nom des *conjurés* s'y trouve. J'en avais reçu une dans laquelle on me faisait un crime de connaître une conspiration sans la dénoncer. Je n'ai donc fait que mon devoir en déposant au comité de sûreté générale les lettres que j'ai reçues. Je crois bien que le comité aura donné des ordres pour faire arrêter les coupables. Ils répondront à leurs accusateurs.

« L'avilissement de la représentation nationale était à l'ordre du jour chez tous les contre-révolutionnaires, pour nous donner un roi. On tâche de nous rendre méprisables aux yeux du peuple, pour qu'il se prête plus facilement à un changement de gouvernement. Pitt et Cobourg ont partout des agents payés pour nous calomnier; et quelques-uns gagnent bien leur argent en calomniant les députés les plus purs. Demain, mon cher collègue, nous aurons le rapport sur les factions.

Il paraît que l'affaire de Chabot a été différée jusqu'à ce rapport : ce qui fait croire que tous les coupables ne sont pas arrêtés. Les comités de Salut public et de sûreté générale, investis de la confiance de la Convention et de la force des bons citoyens, poursuivront tous les conspirateurs sous quelques formes qu'ils se cachent.

« Salut et fraternité. LEVASSEUR, de la Sarthe. »

Il fallait que la crainte des bazinistes eût troublé étangement l'esprit de Levasseur pour qu'il vît dans ces conjurés des émissaires ou des complices de l'Angleterre et de l'Autriche. Il les avait mieux jugés d'abord en disant que c'étaient des ambitieux qui voulaient renverser la représentation nationale pour s'établir à sa place et faire prévaloir leur odieux système de matérialisme et d'athéisme. C'était bien le même but que poursuivaient Hébert, Ronsin, Vincent, Clootz et leurs affidés ; mais nous ne saurions dire si les conjurés du Mans étaient réellement en relation directe et personnelle avec ceux de Paris ; si leurs mouvements dans le département de la Sarthe étaient combinés avec ceux de la capitale. La chose est très-vraisemblable, quoi qu'en ait écrit Levasseur. C'est aussi ce que soutenaient Garnier (de Saintes) et la municipalité du Mans. Mais à partir de cette date les lettres de Levasseur nous manquent ; nous nous contenterons d'indiquer la fin de cette affaire.

Dans la séance du 15 germinal an II (4 avril 1794) la Convention reçut une députation de la commune du Mans chargée de lui présenter une adresse pour l'assurer de l'attachement inviolable des citoyens qui la composaient envers la représentation nationale (1). A cette occasion Levasseur prit la parole et dit : « Lorsqu'on annonça à la Convention la fermentation qui venait d'éclater au Mans à l'arrivée du représentant du peuple Garnier, je déclarai que les citoyens de cette commune reconnaîtraient bientôt leur erreur ; j'en avais pour garant le caractère excellent de mes concitoyens et la sagesse de notre collègue Garnier. Je ne m'étais pas trompé : les malveillants sont démasqués, et la Convention est maintenant chérie et respectée. »

Le lendemain, Garnier (de Saintes) se présentait à la tribune de la Convention ; il affirmait qu'il avait trouvé dans la Sarthe une ramification de la conspiration qui venait d'être déjouée ; que des hommes couverts d'un manteau hypocrite y poursuivaient les véri-

(1) *Moniteur*, 16 germinal an II.

tables défenseurs du peuple. « Par leurs intrigues, disait-il, ils sont parvenus à faire méconnaître un instant en moi la représentation nationale. J'ai annoncé l'objet de ma mission, j'ai fait sentir la dignité de mon caractère : le peuple a gardé un morne silence ; je lui ai parlé, je lui ai fait entendre le langage de la raison et de la vérité : le bandeau de l'erreur est tombé aussitôt, et il s'est indigné contre des hommes qui avaient voulu lui persuader qu'il n'avait que des ennemis dans la Convention. — Au milieu de ce beau mouvement, les principaux coupables ont été arrêtés ; bientôt tous leurs complices le seront de même.... » Il expose ensuite la doctrine des bazinistes, il affirme qu'ils représentaient tous les députés du département de la Sarthe comme des scélérats, excepté Philippeaux. « Cet homme.... est le moteur des agitations qui ont eu lieu dans ce département. C'est lui qui dirigeait tous les mouvements de l'opinion, c'est lui qui, par sa correspondance, pervertissait l'esprit public.,.. J'ai la preuve écrite qu'on voulait porter le peuple à une insurrection par la disette. Le district de Fresnay était dans une pénurie extrême.... Il y a eu un mouvement ; j'ai fait marcher la force armée, et les espérances des contre-révolutionnaires se sont évanouies. » Garnier attribue ensuite cette conspiration à l'aristocratie, et mêle le nom de Cobourg à ses récriminations. Il fait l'éloge des comités de Salut public et de sûreté générale, et finit par annoncer qu'il a régénéré la société populaire du Mans en l'épurant (1).

Le même jour, Garnier se rendit aux jacobins, et entretint longuement la société de sa mission dans la Sarthe. Il dit que les conspirateurs étaient déjà arrivés au tribunal révolutionnaire et que quatre autres étaient sur le point d'y arriver ; et il ajoute : « Et ils paraîtront sur le théâtre de la guillotine (2). »

Il est évident que Garnier se contredit lui-même ; il avait d'abord présenté la conspiration du Mans comme une émanation du parti d'Hébert ; il la donne maintenant comme se rattachant au parti de Danton et de Philippeaux. Il est vrai que, dans un long rapport daté du 2 germinal, il avait déjà annoncé que la société populaire du Mans contenait « un germe de modérantisme ; » mais il se vantait de l'avoir étouffé (3).

Bientôt de retour au Mans, Garnier convoqua une « assemblée

(1) *Moniteur*, 17 germinal an II.
(2) *Ibidem*, 20 germinal an II.
(3) *Moniteur*, 5 et 6 floréal an II.

générale des citoyens de la commune du Mans, à l'effet de revoir les épurations des fonctionnaires publics opérées sous l'influence des cabaleurs et des intrigants. » Cette réunion eut lieu le 5 floréal (24 avril). Le représentant y recueillit de nombreux applaudissements; il annonça aussi que le travail pour l'épuration de la société populaire était terminé (1). En effet, il installa bientôt après la société ainsi régénérée dans l'église de la Visitation, et invita tout le peuple à s'y rendre assidûment pour s'instruire de ses devoirs.

Garnier crut un moment sa tâche remplie, et il écrivit le 7 floréal à la Convention : « Mes travaux sont finis dans la commune du Mans, mes chers collègues; le peuple est entièrement rallié à la Convention nationale et aux vrais principes; il n'a qu'un seul regret, c'est de voir que ceux qui l'ont trompé ne sont pas encore punis.

« Les autorités constituées et la société populaire sont de nouveau réorganisées. Les intrigants et les modérés voient aujourd'hui par ce travail sévère qu'ils avaient conçu de fausses espérances sur les troubles momentanés de cette commune.... »

Le représentant insista avec toute l'énergie possible pour obtenir la condamnation des dix agitateurs qu'il avait envoyés au tribunal criminel : on lui donna d'abord des espérances; il crut toucher au but qu'il se proposait, et il put dire en pleine séance de la société populaire : « Il est *telle* heure, et en ce moment la tête des intrigants bazinistes est tombée sur l'échafaud. » C'était le 30 avril qu'il faisait entendre ces paroles. Le même jour le tribunal criminel prononçait l'acquittement des dix prévenus. Qui avait obtenu cette sentence ? Un historien, ami particulier de Bazin, a écrit que les accusés avaient trouvé des défenseurs dans la députation du département de la Sarthe, et que telle était la cause de leur salut (2). S'il en est ainsi, nos députés se montraient indulgents, puisque peu de temps auparavant les bazinistes dénonçaient ces représentants aux colères du peuple ; ce qui équivalait à demander leur tête.

Quoi qu'il en soit, l'arrêt du tribunal portait : « Ils (les dix prévenus) seront mis en liberté dans les vingt-quatre heures, s'ils ne sont détenus pour autre cause. » Cette cause se présenta, et Bazin et ses suppôts restèrent enfermés dans leur geôle. Il est probable qu'il n'y eut point d'autre motif de cette conduite exceptionnelle à leur égard que la nécessité de rendre la tranquillité au département de la

(1) *Procès-verbal de l'assemblée générale des citoyens de la commune du Mans.* In-4° de 8 pages.

(2) Pesche. *Dictionnaire historique de la Sarthe*, t. I, introduction.

Sarthe, tranquillité complétement incompatible avec leur présence en ces lieux.

Quelques jours seulement après la sentence rendue par le tribunal révolutionnaire, « le conseil général de la commune, le comité de surveillance révolutionnaire et les commandants en chef des quatre bataillons de la garde nationale du Mans » publièrent une adresse à leurs concitoyens pour leur annoncer le sort fait aux agitateurs. « Citoyens, disent les signataires de cette pièce, un système d'oppression s'était développé dans nos murs. La terreur, cette arme salutaire quand elle est sagement dirigée, n'atteignait pas seulement des aristocrates flétris dans l'opinion publique et les ennemis secrets de la révolution, elle s'exerçait encore contre les citoyens paisibles, contre les fidèles observateurs des lois, contre les plus sincères et les plus vrais patriotes ; elle comprimait les autorités constituées, dont le pouvoir légitime rencontrait souvent des obstacles, et dont quelques factieux voulaient régler les mouvements, suivant leurs caprices ou leur intérêt....

« Garnier (de Saintes) a su distinguer les auteurs de nos maux, et, d'une main hardie, il leur a publiquement arraché le masque dont ils se couvraient..... Plusieurs d'entre eux ont été saisis et traduits par ses ordres au tribunal révolutionnaire. Des innocents... ont pu se trouver enveloppés dans cette grande mesure. Mais enfin, depuis ce temps, voyez les bons effets que l'absence des véritables factieux a produits....

« Cependant les accusés n'ont pas été convaincus du crime horrible qui leur était imputé..... Mais, nous vous le demandons, qui d'entre vous oserait, du fond de son cœur, les déclarer entièrement innocents, et les absoudre, au moins indistinctement, du crime d'immoralité ? S'ils étaient revenus triomphants, comme ils l'espéraient, qui pourrait répondre des suites funestes que leur retour aurait peut-être occasionnées ? Pensez-vous qu'ils n'eussent médité aucun projet de vengeance ? Les croyez-vous assez vertueux, assez maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions, pour qu'ils n'eussent suscité aucun trouble ?...

« Rendez, citoyens, rendez grâce à la sagesse des comités de Salut public et de sûreté générale, qui les retiennent en état d'arrestation.... »

On lit à la suite de cette adresse : « Aujourd'hui 20 floréal an II de la république française une et indivisible, le peuple, assemblé dans

la ci-devant église de la Couture pour fêter le décadi, a unanimement adhéré à l'adresse ci-dessus après lecture faite, et a manifesté, par des acclamations souvent répétées, qu'elle contenait l'expression de sa reconnaissance et de ses sentiments d'attachement à la Convention nationale et aux comités de Salut public et de sûreté générale, pour lui avoir procuré la paix et le bonheur, en retenant en arrestation les prévenus traduits au tribunal révolutionnaire. »

La paix si ardemment désirée était encore loin : à tout moment des agitations éclataient dans la population indigente de la ville du Mans, et tenait la cité dans une inquiétude perpétuelle, comme un navire sur une mer orageuse. Quels étaient les agents de ces troubles ? Garnier entreprit de les faire connaître, et il convoqua pour le 1er messidor (19 juin) une réunion extraordinaire du peuple du Mans dans l'église de la Couture. Le procès-verbal dit qu'il y eut plus de quatorze mille personnes à s'y rendre. Garnier prononça une harangue qui fut fort applaudie ; elle attribuait toute l'agitation du pays aux restes de la faction dirigée par Bazin et ses amis. Quelques jours après, le conseil général de la commune, l'administration du département de la Sarthe, les officiers de la garde nationale au nom de tout le corps assemblé et consulté, le conseil général du district du Mans, le tribunal criminel du département de la Sarthe, les membres du comité de surveillance et révolutionnaire du Mans rédigèrent des procès-verbaux, dans lesquels ils déclarèrent formellement avoir constaté que les troubles survenus dernièrement dans le pays sont excités par Bazin, Potier-Lamorandière, Delelée et leurs complices ; que, du fond de leur prison, ils ne cessent de tramer de nouveaux complots pour le renversement de la Convention et des comités. L'acte du comité de surveillance est le plus remarquable, en ce qu'il cite les noms des principaux agents de Bazin et de ses amis ; et parmi ces noms figurent ceux de plusieurs femmes du Mans (1).

Armé de toutes ces pièces, Garnier réunit de nouveau le peuple à la Couture, et il fit signer une adresse qui fut portée à la Convention par deux vrais sans-culottes, Juteau et Duchâteau. On y lisait : « Une coalition liberticide a existé dans la société populaire du Mans. Philippeaux en était l'âme et le chef. Il a subi la peine due à son crime ; et ses adhérents vivent encore.... Traduits au tribunal révolutionnaire, ils ont échappé au glaive de la vengeance

(1) *Procès-verbal de la séance extraordinaire du peuple de la commune du Mans, tenue dans l'enceinte de la Couture, le premier messidor, etc.* In-4° de 16 pages.

nationale; mais celui de l'opinion publique les a frappés; et, morts dans le cœur des républicains vertueux, ils ne peuvent plus subsister que dans le supplice du remords et de l'infamie. Du fond de leur prison, ils ont agité les hommes immoraux et méchants qu'ils ont laissés après eux. Depuis le départ de Garnier (de Saintes), les agents de ces conspirateurs avaient conçu de nouvelles espérances, et leur perversité se préparait à les réaliser: déjà l'étincelle du système liberticide menaçait la commune du Mans d'un nouvel embrasement, lorsque Garnier (de Saintes) a reparu..... tout le peuple l'a entouré, croyant voir en lui la Convention entière qui venait le sauver. Il a voulu connaître enfin en quoi consistait cette classe d'hommes qui causait tant d'agitation et de désordre; il a consulté le peuple dans son entier; tout le peuple en masse s'est rangé autour de lui, et d'une voix unanime nous avons tous déclaré qu'il existait une conspiration perfide contre la liberté; que les Bazin et autres en étaient les principaux agents; que ces êtres ambitieux par orgueil, immoraux par habitude, méchants et vindicatifs par spéculation, avaient entraîné une partie du peuple par des séductions perfides, au lieu de le mener à la vertu par l'exemple et l'instruction; qu'après eux ils avaient laissé des hommes dignes d'hériter de leurs vices et qui perpétuaient le même système de désorganisation. Qu'ils périssent donc enfin, car si nous nous sommes un moment attendris sur leur sort, ce faux apitoiement a meurtri la liberté.... »

Peu de temps après, la ville du Mans célébra une fête en l'honneur de Garnier (de Saintes), témoignage de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à la commune. Elle eut pour théâtre la place de la Révolution (la place des Jacobins) et consista, comme toutes les fêtes de cette époque, en marches autour de l'arbre de la liberté, en chants patriotiques, en danses, en exercices militaires, en harangues et en illuminations. Le poëte obligé de toutes ces solennités, René-François Chauvin du Ponceau d'Oigny, composa des couplets qui furent chantés avec grand accompagnement d'orchestre.

Un mois n'était pas révolu que la ville du Mans était témoin d'une scène bien différente. Le 18 ou 19 messidor (6 ou 7 juillet 1794), quelques membres de la société populaire, suivis d'une multitude de femmes, envahirent la salle des séances et forcèrent la société de rapporter l'arrêté qu'elle avait pris de rayer de son tableau Bazin, Potier-Lamorandière, Goyet, Delelée, et les autres qui partageaient leur captivité. Le comité de sûreté générale et de surveil-

lance s'émut de cette émeute de femmes; mais Garnier (de Saintes) ne réussit pas à édifier sur une base aussi mince et aussi peu solide une accusation capitale contre ses adversaires. On exécuta seulement un certain nombre d'arrestations; plusieurs membres de la société populaire et quelques femmes furent jetés en prison. Ce n'était pas, du reste, dans la ville du Mans seulement que le désordre se manifestait : il fallut rechercher les agitateurs et leurs agents jusque dans les bourgades, et l'on voit par les dépositions des témoins les plus désintéressés et les moins suspects dans quelle classe d'hommes dégradés et infâmes les chefs allaient chercher les bras dont ils avaient besoin pour amener le triomphe du parti des *enragés,* selon le langage cynique de l'époque. Car c'est en vain que Levasseur et Garnier, à sa suite, ont voulu voir dans nos conjurés des émissaires du parti royaliste; la suite a bien prouvé le contraire.

Quoique trahi par l'événement dans ses espérances, et voyant à tout moment les têtes de ses ennemis qu'il avait espéré saisir lui glisser des mains, Garnier (de Saintes) ne cessa de les poursuivre par de nouvelles attaques. Au commencement de septembre, au moment où les conjurés venaient d'être rendus à la liberté, il écrit de Paris à la société populaire du Mans pour la féliciter sur l'énergie qu'elle fait paraître malgré la liberté accordée aux conspirateurs. Il annonce que ces hommes « méchants par habitude, et criminels par tempérament, finiront par subir le sort que leur préparent leurs nouvelles perfidies... et quoi que puissent faire les malveillants, ils périront sous les efforts de leurs forfaits.

« Je sais, que dans votre cité et dans les communes voisines, la malveillance agite encore les brandons de la désunion ; je sais que le conspirateur Bazin court de district en district; il faut que vous m'instruisiez de sa conduite, il y aurait de la trahison de ma part de laisser plus longtemps au milieu de vous un être malfaisant et vicieux, qui cherche à désorganiser tout ce que le patriotisme et la fraternité ont réuni.

« Je suis nanti de pièces qui prouveront à la Convention que les méchants sont toujours méchants, et que leur pardonner est les provoquer de nouveau à la malfaisance... »

Le représentant continue en exhortant à lui dénoncer toutes les menées ourdies par Bazin et son parti, afin qu'ils ne puissent nuire plus longtemps à la chose publique et abuser de la liberté qu'ils ont recouvrée dans la réaction thermidorienne.

La société populaire approuva la lettre de Garnier, la fit imprimer et la répandit dans les départements de la Sarthe, de l'Orne et de Loir-et-Cher, où le représentant était en mission.

Les nouvelles dénonciations de Garnier ne produisirent point l'effet qu'il attendait; sa proie lui échappa encore une fois. La révolution du 9 thermidor avait amené la fin de la Terreur et de la dictature; et des coupables en profitèrent comme des innocents. L'esprit public entraîna malgré eux les thermidoriens dans une voie de réparation qui dégénéra quelquefois même en une réaction aveugle. Quelques mois plus tard, le 12 nivôse an III (1er janvier 1795), le conseil général de la commune du Mans, faisant la contre-partie de l'œuvre de Garnier, désavouait les adresses et dénonciations dont nous avons transcrit quelques fragments; il anéantissait un arrêté pris par le représentant du peuple contre les conjurés, par cette considération que le tribunal révolutionnaire et le comité de sûreté générale ayant acquitté Bazin et ses prétendus cómplices des faits qui leur avaient été imputés, il était utile d'étouffer enfin toutes les causes de division entre les citoyens. Malheureusement le conseil général de la commune du Mans agissait ainsi sous l'inspiration de la peur, plutôt que sous l'impression de la justice et de la clémence.

A peine au bout de cinq mois et demi, un nouveau coup de vent révolutionnaire reportait à la tête de l'administration départementale les magistrats fédéralistes que la Montagne, dans son triomphe, avait renversés et jetés dans les cachots de Chartres. Depuis quelque temps déjà ils avaient été successivement rendus à la liberté; et c'était en vain que Bazin d'un côté, Levasseur et Garnier de l'autre, avaient demandé leur sang à grands cris. Le représentant du peuple Dubois-Dubais, député du Calvados, les rétablit dans le poste d'où le représentant Thirion les avait arrachés. Cette réparation eut lieu le 6 messidor an III (24 juin 1795), et elle fut acclamée par un peuple enthousiaste qui avait déjà applaudi tant de changements successifs.

En réunissant les documents inédits qu'on vient de lire et les notes destinées à les faire comprendre, nous ne nous sommes proposé qu'un but, être utile, dans la faible proportion de nos moyens, à ceux qui étudieront l'histoire de notre pays durant la période si importante de la révolution. Et maintenant, en terminant ce mémoire, nous ne saurions nous défendre d'un sentiment profond de tristesse à la vue de l'abaissement dans lequel le despotisme révolutionnaire avait jeté les caractères. Un groupe de quelques hommes qui n'avaient pour eux

que l'énergie sauvage attestée par le nom grossier dont ils avaient l'impudeur de se glorifier, soutenus par une troupe de cent cinquante à deux cents hommes recrutés parmi la plèbe la plus vile, dicte des lois à toute une grande cité, et tient sous le joug ceux mêmes qui avaient reçu autorité pour conduire le pays. Et parmi tant de citoyens qui se vantaient hautement de leur amour généreux de la liberté, aucun n'a le cœur assez haut pour repousser cette indigne tyrannie, pour se refuser aux tristes palinodies dont nous avons eu à déplorer le spectacle.

Fort heureusement à côté de cette abjection morale nous rencontrons les exemples du dévouement le plus généreux, de la grandeur de caractère la plus ferme, de l'héroïsme le plus élevé. Sans prétendre l'emporter sur aucune autre province, le Maine a le droit de se montrer fier du nombre de ses enfants qui ont tout sacrifié, même leur vie, pour maintenir l'intégrité de leur foi religieuse et politique (1). Et ces grandes âmes, dont le nom mérite de passer à la dernière postérité, vous les rencontrez dans tous les rangs de la société : prêtres, nobles, magistrats, bourgeois, artisans, paysans, simples femmes du peuple, et jusqu'à de jeunes filles des champs, tous rivalisent de courage et de fermeté de caractère, lorsqu'il s'agit de défendre ce qui forme la partie la plus intime de leur être : tant il est vrai que l'homme doit être apprécié uniquement par les principes auxquels il s'est attaché.

Abbaye de Solesmes, 12 avril 1867.

DOM PAUL PIOLIN,
Bénédictin de la congrégation de France.

(1) L'auteur de ce mémoire va faire paraître incessamment une histoire de la persécution religieuse dans le diocèse du Mans à la fin du dix-huitième siècle.

LE THÉATRE EN 1867

I

Si la quantité pouvait remplacer la qualité, en fait d'œuvres dramatiques, on pourrait dire que l'année 1867 a été particulièrement féconde. Jamais le nombre des scènes secondaires ne fut aussi grand : On élève des temples à la musique, à la féerie, au ballet ; on construit des édifices en macaroni et en biscuit de Reims ; ce qui ferait croire non-seulement à la décadence de la comédie, mais encore à celle de l'architecture.

Au milieu de ce fatras d'innovations, il faut bien convenir que les sanctuaires de l'art qui se soutiennent le mieux sont ceux qui existent depuis longtemps. Les meilleures directions, financièrement parlant, sont celles de la Porte-Saint-Martin ou du Gymnase. Quant aux Nouveautés Lyriques, quant aux Fantaisies Européennes, elles voguent tant bien que mal sur l'océan des âges ; mais il est à supposer que leur voyage sera court, par la raison bien simple que le public ne les accompagne guère et qu'un navire administratif ne peut couvrir ses frais, s'il n'a des passagers à son bord.

Un critique « autorisé » applaudissait dernièrement à toutes ces tentatives avortées, qui témoignaient, selon lui, d'un grand mouvement dans les esprits. Ce n'est pas notre avis, à nous. Il ne nous paraît pas que la vraie poésie ni la mélodie vraie aient quelque chose à voir dans les entreprises des industriels de cafés concerts. On s'attable devant une pinte de bière ou devant un broc de vin ; on écoute, en fumant, les violons qui grincent, les chanteuses qui hurlent, les comiques du lieu et leurs plaisanteries. Quel rapport tout cela peut-il avoir avec le plaisir intellectuel que l'on goûte en présence des ouvrages consacrés de notre littérature nationale ?

Est-ce que les gens qui ont été nourris, dans leur enfance, d'ignobles refrains et de turpitudes honteuses, sont capables de s'élever

plus tard aux délicatesses de la langue racinienne ou aux sublimités de l'héroïsme cornélien ? Qu'on ne s'y trompe pas! Il faut un miracle pour opérer de pareils changements et les miracles ne s'accomplissent pas tous les jours. Tes défenseurs obstinés de la littérature populaire citent, à l'appui de leur thèse, l'exemple offert par les spectateurs du 15 août. — Voyez, disent-ils, comme ils applaudissent aux bons endroits, comme ils saisissent toutes les nuances, comme ils se moquent des renommées surfaites et des conventions de la société polie! — C'est là une erreur accréditéeet contre laquelle on ne saurait trop protester.

Non, les spectateurs du 15 août ne sont pas d'infaillibles juges; non, ils ne prononcent pas en dernier ressort, là où les hommes habitués aux secrets du métier ont hésité à donner leur sentence. S'il en était ainsi, ce serait le monde renversé et il ne l'est pas encore; ce serait proclamer la supériorité de la foule mal élevée sur l'éducation des gens de goût; ce serait la démagogie transportée dans les mœurs de la maison de Molière, et c'est déjà bien assez qu'on l'ait introduite dans la politique !

La cohue *intelligente* qui envahit, une fois par an, les enceintes réservées aux membres du Jockey-Club ou aux provinciaux en vacances, est presque toujours en humeur de crier bravo; premièrement, parce que c'est jour de fête pour elle; secondement, parce qu'elle ne saurait s'amuser, si elle ne faisait beaucoup de bruit. On se garde bien de jouer devant elle, soit un proverbe de Musset, soit un de ces délicieux papillotages qui ont fait la gloire de Marivaux. A l'Ambigu, sur le boulevard, la cohue est dans son élément. Elle voit les niaiseries qu'on lui sert d'habitude; elle s'applique le fameux mot : Rien n'est changé! — qui fut prononcé en 1815. — A l'Odéon et à l'Opéra, l'auditoire est un peu plus décontenancé. On prend soin de lui offrir les plats les plus succulents du répertoire : *Cinna* et les *Huguenots*. Dans les *Huguenots*, MM. les invités entendent des détonations d'arquebuses. Ils s'en vont ravis; ils se sont crus au Cirque, où l'on consomme une quantité considérable de poudre à canon. Dans *Cinna*, ils approuvent la magnificence des tirades d'Auguste. — Mais la belle affaire et la belle preuve à apporter! Nous aussi, nous goûtons les splendeurs de ce style; nous aussi, nous les admirons de tout cœur. Seulement, nous les connaissons depuis longtemps et la virginité de nos impressions est perdue. Toutes les fois que nous écoutons ces deux vers qui précèdent la plus sublime des exhortations :

Prends un siége, Cinna; prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose.....

Nous ne tombons pas en pamoison, parce que nous n'ignorons pas ce qui va suivre. Tous les professeurs de rhétorique nous l'ont appris. Mais supposez que, pour une raison ou pour une autre, nous n'ayons jamais entendu parler de la tragédie en question, elle nous ravira au troisième ciel, sans que nous ayons besoin pour cela d'appartenir à la sainte multitude, préconisée par les grands journaux.

Je défie un public d'artisans de discerner par lui-même si certains breuvages que lui versent certains auteurs dramatiques renferment un poison moral, ou si ces mêmes breuvages sont purement et simplement des boissons inoffensives. Il n'y a rien qui ressemble plus à un citoyen honnête qu'un coquin raffiné, et l'on sait quelles analogies frappantes existent entre le persil qui est une plante saine, — excepté pour les perroquets — et la ciguë qui causa la mort de Socrate.

Eh bien! beaucoup de pièces ont l'air d'être du persil, qui renferment le venin le plus dangereux. Je ne dis pas cela pour les *Idées de Madame Aubray*, qui ont jeté quelque émotion dans la république des lettres. Cependant, elles mériteraient bien une légère semonce, ces idées vraiment inouïes, et, pour le moins, d'une bizarrerie qu'on n'excuse plus. — Voilà une excellente dame, bien posée dans la société, une chrétienne selon l'auteur (M. Alexandre Dumas fils). Les chrétiennes autres que celles-là, M. Dumas les a probablement vues à distance. Mme Aubray représente pour lui le type le plus accompli d'une catholique parfaite. Pour moi, je ne sais si elle va à la messe, mais je suis bien assuré qu'elle lit Diderot.

Mme Aubray a rempli avec zèle tous les devoirs de son état. Elle a visité les pauvres, depuis l'âge le plus tendre; elle s'habille d'une robe d'étoffe brune. — Si Mme Aubray n'était Parisienne, elle serait quakeresse, il n'en faut point douter.

Elle a un fils, brave et digne garçon, partageant son temps entre deux occupations bien distinctes. Le matin, il étudie le droit, parce qu'il est avocat; le soir, il accompagne une femme embarrassée d'un petit chien et d'un petit enfant. Le petit chien a des grâces exquises; mais la femme a touché le cœur du défenseur de Thémis. Il ne dort plus, il ne mange plus, il ne vit plus! Seulement, il suit de loin le roquet et la maîtresse du roquet. Les spectateurs finissent par apprendre que celui-là est pur, mais que celle-ci a laissé beaucoup à

désirer sous le rapport de la conduite. Que faire! que devenir? — « Je veux épouser Jeannine, dit le jeune homme à sa mère. » — « Eh! mon Dieu, épouse-la, répond Mme Aubray, que les préjugés courants ne sauraient troubler dans son innocence. » — Là-dessus, on appelle un notaire, on signe le contrat et Barantin, un invité, prononce le fameux mot : « C'est raide ! » devenu classique dans un monde meilleur.

La morale de cette histoire n'est pas difficile à deviner. Dans la famille des Dumas, c'est une tradition glorieuse que celle de soutenir les créatures perdues aux dépens des honnêtes femmes et de proclamer l'infériorité des enfants légitimes et la supériorité des bâtards. *Antony* était le premier point de cette thèse qui a été soutenue depuis trente ans. Antony arrachait une épouse à ses devoirs conjugaux, la tuait après l'avoir déshonorée. Il allait dans les salons, débitant des tirades ridicules contre l'ordre établi et bafouant les abonnés du *Constitutionnel*. On déclarait cela charmant et l'on considérait ces écarts comme les conséquences inévitables d'une jeunesse emportée.

Antony, mon ami, qui venez de revivre devant un parterre ému, laissez-moi vous donner un conseil sage : Continuez de réveiller par vos éclats excentriques les échos du quartier latin et les habitués de votre théâtre! Arrêtez les voyageuses dans les auberges, provoquez en duel les marquis qui ne pensent point comme vous! Soyez un adultère et un assassin! Mais gardez-vous, je vous prie, de descendre des planches sur lesquelles vous accomplissez vos exploits. Gardez-vous de transporter dans notre existence réelle tous ces hauts faits que l'on applaudit parce qu'ils sont de vous. M. le procureur général a la main longue et, s'il s'est trompé sur les actions de Casque-de-Fer, il ne s'abuserait point au sujet des vôtres.

Je sais bien qu'il faut se reporter à l'époque où Antony fut conçu. Werther et René étaient les gens à la mode. On ne pouvait être amoureux sans être fatal, et Antony représentait la fatalité à sa dernière puissance. Il se livrait à des monologues où les plus lourds problèmes philosophiques étaient soulevés. Alors on demandait des monologues. Celui de Charles-Quint, dans la scène des tombeaux, était placé côte à côte avec le songe d'Athalie. Mais ce que Werther et M. de Chateaubriand avaient pour eux, c'était le génie du style. Antony, lui, atteint à quelques effets sans jamais dépasser les limites dans lesquelles on renferme d'ordinaire les talents moyens.

Quel bellâtre fatigant et insupportable! Et dire qu'il est resté comme un type dans la mémoire de toute une génération! Ah! Dieu juste! Ce sont ces bottes molles qui ont tracassé l'imagination de tant de poëtes de l'avenir; c'est cette redingote prétentieuse, c'est cette bravoure de jeune premier qui ont exalté les âmes faciles! Sans aucun doute je n'entends plus rien aux douces jouissances de l'esprit, mais les exclamations d'Adèle et celles de son complice, m'ont laissé absolument froid; leurs cris n'ont pas trouvé le chemin de mon cœur, leurs sanglots s'en sont allés comme ils étaient venus! Non, il faut que je donne ma démission de critique!

Autour de moi, il y avait des enthousiasmes bruyants, s'ils n'étaient sincères. On réclamait l'auteur, afin de le porter en triomphe; les comédiens recevaient des couronnes, les loges retentissaient de frénétiques clameurs. Chétif et indigne Français que je suis! je n'ai pu me mettre au diapason de ce délire. Et cependant, que n'ai-je point fait? Avec la meilleure foi qu'il y eût, je me demandais si tel ou *tel* passage étaient marqués au coin du sublime ou si, tout simplement, ils n'étaient qu'un médiocre pathos. La rime inclinait vers la première de ces deux appréciations, la raison penchait vers l'autre : « Regarde, me disait cette raison indiscrète; regarde, si tu peux, et admire si tu l'oses. Qu'est-ce, au fond, que cet Antony s'introduisant comme un voleur dans un ménage heureux et tranquille? Est-ce un homme vertueux? Est-ce un gredin? Que lui a fait ce colonel d'Hervey dont il brise la félicité intime et auquel il répond avec le calme, indice d'une conscience sûre : « Elle me résistait, je l'ai assassinée! — Mais c'est toi, misérable, pourrait répondre le colonel; c'est toi qui ne devrais périr que sous la hache du bourreau! »

Le héros de M. Dumas n'aura pas eu même la satisfaction de verser son sang pour réparer le mal causé par lui; il sera allé au bagne e il y aura traîné le boulet des galériens, car il y aura eu des circonstances atténuantes pour ce fou dangereux, égaré par la passion. C'est égal! Quand on considère la moralité de la pièce, on se demande ce que réellement on pourrait inventer de pis. Un dieu, *deus ex machinâ*, dirige, à vrai dire, toutes les péripéties; ce guide invisible se nomme le hasard. — Mme d'Hervey n'a pas été mariée à Antony, hasard Elle rencontre, dans la maison de son père, celui qui causera toutes les infortunes de sa vie, hasard! Elle lui plaît, hasard! Il la poignarde, hasard! — Heureusement que le hasard a bon dos!

Croyez-vous que la même idée n'aide pas à expliquer la conduite de

Mme Aubray, dont nous parlions tout à l'heure? Il serait bien étonnant, en effet, que l'auteur des *Trois Mousquetaires* n'ait pas influé sur l'auteur de *Diane de Lys;* ce serait contre la nature des choses. Mme Aubray, elle aussi, n'accuse que la destinée aveugle qui a enfoui Jeannine dans une condition obscure et qui l'a poussée dans les abîmes de la prostitution. Pour nous, la réplique serait facile, car nous croyons que la Providence a également ménagé le bien et le mal et a fait la force de la résistance proportionnée à la force de la tentation. Mais si nous essayions ce raisonnement timide, nous voyons d'ici comment il serait accueilli par la majorité de nos confrères.

La plupart d'entre eux ne nous écouteraient même pas. Car, pour les trois quarts des feuilletonistes, Mme Aubray a personnifié, ainsi que je l'ai dit, la chrétienne pure, celle des premiers temps, celle qui, dans les catacombes de Rome, se préparait au martyre. Quoi de plus étrange que cette confusion! L'idéal des veuves pieuses, si une pareille doctrine était vraie, serait d'unir leurs grands avocats de fils à la première éhontée qui leur tomberait sous la main. Allons! allons! elles ont encore trop de bon sens et de vues pratiques pour donner dans de telles énormités! M. Dumas lui-même ne peut qu'avoir visé au paradoxe et au bruit qui s'accumule autour d'une opinion invraisemblable soutenue spirituellement. Si tel a été son but, il a réussi dans la perfection; il a tiré un coup de pistolet dans la rue et il a cassé les vitres de l'opinion publique. — Bien rugi, lion!

J'ai beau me demander à quelle espèce de monde Mme Aubray peut bien appartenir; nulle réponse satisfaisante ne me vient là-dessus. Elle est riche, elle a été belle. A-t-elle ses entrées au faubourg Saint-Germain? M. Dumas le laisse entendre, mais les faits semblent lui donner tort. A-t-elle cherché dans la solitude le rachat d'une vie légère? Franchement, on le croirait. Cette faiblesse innée dont elle a le privilége, ce manque de tact dont elle fait preuve à chaque instant, dénoteraient presque un défaut de régularité primordial et déjà ancien. On n'a dû l'épouser que sur le tard, cette mère qui permet si vite que son enfant s'allie à une fille sans nom. Il paraîtrait logique qu'elle ait passé autrefois par les angoisses de Jeannine et cette explication du drame serait la seule acceptable; autrement, l'ouvrage est incompréhensible et odieux! Quelle triste époque que celle où l'on est obligé d'avoir recours à des inventions de cette sorte pour captiver un auditoire. Hâtons-nous de l'avouer, Mme Aubray a

trouvé tout à fait grâce devant les Parisiens. Ils ne l'ont pas tous approuvée dans ses tendances, mais ils sont tous allés lui rendre la visite de rigueur. Où est le temps où l'on intéressait l'élite de la cour et de la ville avec deux ou trois bergers ou bergères, avec une Estelle et un Némorin? — O mœurs patriarcales! ô douceurs rustiques! — Il faut maintenant le coup de fouet de Desgenais pour nous secouer de la torpeur intellectuelle dans laquelle nous sommes plongés; il faut le piment de la fausse philosophie pour raviver nos palais malades.

II

On remarque depuis quelques mois un mouvement curieux à signaler et que la chronique doit inscrire sur ses tablettes.

Sous le règne de la Terreur littéraire, alors que Victor Hugo trônait au théâtre et à la chambre des pairs, dans le livre et à la tribune, on pouvait constater un singulier phénomène. Malgré les pourpoints exhumés des garde-robes de nos ancêtres, malgré les horreurs accumulées dans les compositions du jour, la pointe gauloise subsistait. Elle n'avait plus le piquant de Collé ou du Dijonnais Piron. Elle s'était émoussée. Cependant, elle conservait encore des adorateurs. Le vaudeville s'épanouissait à côté du drame et Scribe courait le risque de faire fortune avant ses compétiteurs sur la route de la célébrité. Il n'y a point manqué, du reste, le rusé compère! — Il s'est acquis de bons et de beaux millions avec lesquels il a roulé carrosse et bâti des hôtels. Quand une aile tardait à s'élever faute de fonds disponibles, vite il faisait *Fra Diavolo* ou *l'Ambassadrice*. Un pignon était nécessaire; *la Camaraderie* payait le pignon.

Peu à peu, le côté sérieux des choses n'a plus été goûté par le public volage. Les bourgeois ayant bien dîné et voulant une digestion facile n'ont plus souhaité de spectacle où on leur donnât à résoudre des problèmes d'esthétique. Ils se sont laissé entraîner par la turlurette et par le flon-flon. Ceci fait comprendre la nécessité des opérettes modernes. Le général Boum n'est pas un penseur, ni le grenadier Fritz non plus. Mais aussi quelle vogue ils ont obtenue! On les a mis partout — même sur des mouchoirs!

Or, à mesure que le besoin de gouailler se montrait dans les rôles débités à la lueur de la rampe, il gagnait les spectateurs aussi. Les sentiments les plus nobles étaient dénaturés par la raillerie sotte des impassibles et des désœuvrés. Qu'y a-t-il de plus avouable et de plus

vrai dans le cœur humain que l'amour de la patrie? Que n'a-t-on pas dit pourtant contre ceux qui professaient ce sentiment, qu'on eût dû respecter de toute façon? Il n'a plus été permis d'aimer la France, sous prétexte qu'une telle opinion était l'indice d'un esprit faible. On a appelé d'un nom ridicule, du nom de *chauvins*, ceux qui confessaient que la nation française leur était plus sympathique que les États-Unis ou que la Hollande. Une fois sur cette pente, les gens modérés ou circonspects ont été assimilés au Joseph Prudhomme imaginé par un fameux artiste. Tout a été sur le même ton, et les premiers qui furent rois parmi les écrivains furent des persifleurs heureux.

On dirait à présent qu'une réaction se prépare. C'est excellent de rire, mais il est malaisé de rire partout et toujours. Les forces corporelles s'y refusent. D'ailleurs, en face des inquiétudes survenues, un temps d'arrêt était, pour ainsi dire, obligé. Halte-là, ô gaieté niaise qui as bafoué les meilleurs instincts! — On a demandé au théâtre autre chose que des exhibitions et des calembours. Ah! si les maîtres enssent été parmi nous à cette heure! Mais la tombe s'était refermée sur eux! La tragédie était aussi morte que les sept femmes de Barbe-Bleue, et les interprètes eux-mêmes de cette tragédie, les héritiers de Talma, les rivales de Rachel, faisaient complétement défaut. Où trouver des chefs-d'œuvre? — Un petit chef-d'œuvre, s'il vous plaît! s'écriaient MM. les directeurs dans l'embarras. — Et le morceau exigé n'arrivait point. On a été obligé de revenir aux productions d'une ère plus tourmentée, mais à coup sûr plus intelligente que la nôtre: à *Antony*, à *la Maréchale d'Ancre*, à *Ruy-Blas*. Ces trois pièces avaient paru à des intervalles très-rapprochés, et les critiques d'alors se déclaraient accablés sous le poids de tant de magnificences : « Cessez de vaincre, disaient-ils aux auteurs, nous ne savons plus louer! »

On a donc repris *Hernani*. On a laissé s'accomplir cet événement considérable qui n'a pas rencontré que des indifférents. Tout le faisait présager, au surplus, l'année passée : la *Conjuration d'Amboise*, cet essai incomplet, le *Lion Amoureux*, ce *lapsus* ridicule, s'étaient emparés de la faveur publique, non parce qu'ils étaient bons, mais uniquement parce qu'ils nous rejetaient loin de l'habit noir et du chignon benoîton. Miséricorde! qu'on les avait en horreur ces chignons crêpés et ces habits prosaïques! Le bandit Hernani était un renouveau au milieu de cet hiver intellectuel, de ces frimas. On n'était plus

accoutumé aux mâles imprécations du brigand. Mais aussi, quelle surprise de les entendre!

Un poignard à la main, l'œil fixé sur ta trace,
Je vais! Ma race en moi poursuit en toi ta race!
Et puis te voilà donc mon rival! Un instant,
Entre aimer et haïr je suis resté flottant;
Mon cœur pour elle et toi n'était point assez large;
J'oubliais en l'aimant ta haine qui me charge;
Mais puisque tu le veux, puisque c'est toi qui viens
Me faire souvenir, c'est bon, je me souviens!
Mon amour fait pencher la balance incertaine
Et tombe tout entier du côté de la haine.
Oui, je suis de ta suite et c'est toi qui l'as dit!
Va, jamais courtisan de ton lever maudit,
Jamais seigneur baisant ton ombre, ou majordome
Ayant à te servir abjuré son cœur d'homme,
Jamais chiens de palais dressés à suivre un roi
Ne seront sur tes pas plus assidus que moi!
Ce qu'ils veulent de toi, tous ces grands de Castille,
C'est quelque titre creux, quelque hochet qui brille;
C'est quelque mouton d'or qu'on va se pendre au cou:
Moi pour vouloir si peu, je ne suis pas si fou!
Ce que je veux de toi, ce n'est point faveurs vaines,
C'est l'âme de ton corps, c'est le sang de tes veines.
C'est tout ce qu'un poignard furieux et vainqueur,
En y fouillant longtemps, peut prendre au fond d'un cœur!

Voyez-vous cette colère insensée? — Tout doux, Hernani! — Que vous êtes violent et exagéré, cher compagnon du clair de lune! — Êtes-vous un Danton ou un Saint-Just déchaîné contre les monarchies? Certes, vous nous menez à quelques centaines de lieues des Péponnet, des Moutonnet, des Frise-poulet du théâtre contemporain. C'est que vous n'êtes plus de la même race qu'eux. Au milieu de vos contorsions, de vos exclamations, vous avez je ne sais quel souffle qui pour rait bien venir du pays de l'Andalousie, où les orangers sont en fleurs, disent les romances, et où l'histoire raconte que les chevaliers se signalèrent contre les Maures par maint exploit surprenant. Quand on parle si bien et à tout propos de dague qui fouille, d'épée qui luit, ou doit savoir se servir de la lance dans les tournois non moins que des regards enflammés auprès des dames. On est un preux, et — bien que les preux ne conspirent pas, d'ordinaire — on ourdit un simu-

lacre de conspiration pour plaire à doña Sol et pour amener la scène des tombeaux.

Elle eut un grand retentissement cette scène, jadis. Et pourtant, l'avouerai-je? elle me semble l'une des plus faibles de l'œuvre. Assurément, je ne suis pas ennemi d'une douce gaieté philosophique. Mais, à propos de n'importe quoi, venir au milieu d'une action engagée, émettre des considérations sur l'avenir de l'Europe en 1525, crier comme dans un journal politique : Impuissance! impuissance! Stérilité! stérilité! ce n'est plus de l'art, ce n'est plus de l'éloquence; c'est du Girardin!

Il y a des mesures qu'on est essentiellement tenu de respecter et des bornes qu'il ne faut point franchir. La quantité d'attention dont un auditoire est susceptible a été calculée par les habiles et ils ont établi des règles fondées sur l'expérience, règles contre lesquelles les novateurs ne prévaudront pas. Au surplus, il n'est pas besoin de démontrer que deux cents alexandrins absorbés lentement sont une nourriture lourde. De même, dans les opéras allemands, quand Richard Wagner impose à son ténor préféré une cavatine qui dure trente-cinq minutes, il a complétement tort, et le parterre a complétement raison d'exiger qu'on n'abuse point de sa patience.

Incontestablement, c'est très-profond, ce soliloque de Charles-Quint. Mais fût-il placé sur les lèvres de Bossuet lui-même, il ne serait pas acceptable; il est monstrueux et puéril. En outre, il devient diffus à ce point que je défie tous les Saumaises présents et futurs de m'expliquer ce que veulent dire les huit vers qui suivent :

> Base de nation portant sur leurs épaules
> La pyramide énorme appuyée aux deux pôles.
> Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis,
> La balancent, branlante, à leur vaste roulis,
> Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
> Comme des escabeaux, font chanceler les trônes,
> Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
> Lèvent les yeux au ciel!...

Je demande la clef de ce charabias inintelligible et un guide sûr pour me promener dans les détours de ce labyrinthe. Flots vivants, base de nation, pyramide énorme; pyramides qui sont des flots, bases qui sont des pyramides... Je m'y perds! Tant de génie m'écrase! — Pour comprendre de pareilles sublimités, il est nécessaire d'avoir accès dans le royaume de l'infini et je ne suis encore que

le plus humble habitant de la plus modeste de toutes les planètes!

Victor Hugo, lui-même, confesse, dans sa préface, qu'il n'éprouverait aucune répugnance à être mis par la postérité sur un degré de l'échelle de lumière, assez proche de celui où on a relégué Corneille. Je le crois bien. Mais Corneille était plus sincère que Victor Hugo. Il faisait des *concettis*; il commettait des antithèses. Mais c'était dans les entr'actes, et à un passage que l'on supprime ordinairement. Victor Hugo, lui, force toujours la note. Il voulait bien montrer qu'il n'était pas M. Étienne, ni M. de Jouy non plus. Dans les deux camps, en un sens opposé, on sortait de la limite. Plus M. Étienne et M. de Jouy étaient banals, incolores et vieux, plus Victor Hugo montrait de fougue. Il se modelait dans ses drames sur les procédés d'Eugène Delacoix. Tout pour l'effet obtenu! — Il ne dessinait pas!

Cependant si l'auteur d'*Hernani* est resté intact et si ses adversaires sont tombés dans le fleuve de l'oubli, ce n'est pas à cause des excentricités que je rappelle. Le ton est bien plus vrai, mais aussi bien moins choquant dans les belles scènes, comme par exemple dans celle des portraits. Ici, presque pas d'emphase; celle qui y est ne jure pas. Elle est de circonstance. Quand Ruy-Gomez nomme ses ancêtres, don Silvius de Silva, don Galceran de Silva, don Cristoval de Silva, et quand il force le roi à s'incliner devant ces antiques gloires, il a encore de la morgue castillane; mais elle n'offense pas; elle semble, au contraire, se montrer très à propos. — On ne s'imagine pas Ruy-Gomez accentuant les fières paroles qu'il prononce, autrement que le front haut et le regard orgueilleux. Et comme chacun des guerriers qu'il désigne est gravé d'un trait ineffaçable! Voici le grand maître de Calatrava et de Saint-Jacques :

Son armure géante irait mal à nos tailles;
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nisar, et mourut pauvre. — Altesse, saluez!

Don Jayme, surnommé le Fort :

Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent Maures tout seul.

Le père du représentant actuel de la race :

Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.....

J'en passe et des meilleurs, moi aussi. Mais je ne puis m'empêcher de trouver ces péripéties étonnantes et de penser à l'émotion

qu'elles dûrent éveiller, lorsqu'on eut à les admirer pour la première fois. Toutes les personnes au courant de l'histoire littéraire savent quelles tempêtes les débuts d'*Hernani* suscitèrent dans les premiers temps. Ces orages sont demeurés dans la mémoire de tous. Un fait constant est celui-ci, qu'il y eut des luttes réelles, des pugilats entre voisins. Le plus fort avait raison du plus faible. C'était ainsi que les questions se dénouaient, par des coups et des blessures. Chaque parti, au lieu d'amener des juges compétents, se renforçait d'Auvergnats. Les hostilités commençaient par des murmures sourds. Là où les uns étaient transportés jusqu'à la frénésie, les autres feignaient une indifférence complète. On répondait aux battements de mains par des éclats retentissants de huées et de moqueries. L'armoire du premier acte excitait la risée des partisans classiques; le romantisme prenait sa revanche un peu plus loin. La vérité impartiale avait bien de la peine à sortir d'un tel fouillis.

Tout pesé, *Hernani* n'est point le premier drame venu; il s'en faut bien! *Antony* lui est très-inférieur, quand ce ne serait que par la petitesse de la conception et par les redondances du style. Victor Hugo est redondant; oui. Mais il crée des personnages appartenant au peuple le plus gonflé qu'il y ait. On ne peut pas mettre dans la bouche d'un hidalgo les discours qu'on mettrait dans la bouche d'un marchand de bas étage. Si celui-ci vendait des denrées, en se targuant de la noblesse de ses garçons de magasin, il serait profondément insensé. Le vieux capitan, Ruy-Gomez, et sa race illustre, sont intéressants. Par contre ils ne sont pas tenus de s'exprimer à la manière des simples mortels, ces valeureux qui ont versé le plus pur de leur sang pour la défense de l'Espagne. Passons-leur donc quelques métaphores osées; passons-leur quelques rodomontades charmantes. Ils ont acquis le droit de nous éclabousser, tandis que c'est nous qui éclabousserions Antony, et il n'aurait pas à se plaindre.

Au seul point de vue de l'art, quand on compare *Hernani* au drame d'Alexandre Dumas, *Hernani* l'emporte. Chez lui, quatre caractères bien accusés et qui suffisent : Ruy-Gomez, sombre et jaloux, intraitable sur l'honneur; le héros de la pièce, jeune, bouillant, animé de passions vives; don Carlos et doña Sol. — Hors Antony et Adèle d'Hervey — hors l'enfant trouvé et la concubine — il n'y a rien! De pâles esquisses de coquettes et de grandes dames, appartenant à la société qui s'agite dans des régions interlopes, où les gens

bien élevés ne pénètrent jamais. Ce n'est suffisant ni pour captiver l'attention ni pour plaider la cause de la bâtardise!

Il ne s'agit pas seulement de dire qu'on va traiter une question sociale. — Il faut encore la traiter selon les principes les plus élémentaires du bon sens. Lorsque Victor Hugo s'est jeté à corps perdu dans les maximes qu'il a prêchées, du haut de son rocher battu par l'océan, il n'a pas deviné à quel point il se diminuait ni combien il se trompait dans la voie qu'il avait à parcourir. Pourtant, tout lui démontrait qu'il n'était pas né pour faire vibrer certaines cordes. Par cela seul que le lyrisme dominait en lui, les sciences exactes et même les sciences spéculatives lui étaient formellement interdites. Il devait se laisser couronner de roses et ne point ambitionner d'autres distinctions. L'ode, le roman, le drame n'étaient-ils pas des champs assez vastes? Mais non. Il a été urgent que les poëtes soutinssent des thèses où ils se sont fait siffler, au lieu d'imaginer des ouvrages où ils eussent contenté tout le monde et leurs pères; ce à quoi on eût dû les obliger.

La belle phase de Victor Hugo a été sa jeunesse. Il croyait en Dieu et n'avait pas encore appris à prêter secours aux théories informes auxquelles il s'est depuis consacré entièrement. L'ambition l'a tenté. *Hernani* n'était qu'un premier pas dans cette révolte perpétuelle qu'il a fomentée contre un ordre établi depuis dix-huit siècles. On n'y découvrirait rien qui soit particulièrement hétérodoxe. Seulement, l'allure n'en est pas bonne, ni franche. On sent fort bien que l'auteur a des haines qui couvent et qui écloront un jour. Certaines notes sont trop soulignées pour qu'il en soit autrement. La préface est incendiaire; les imprécations que j'ai citées exhalent un parfum de *vendetta*. Elles respirent tout à fait la fureur des colères méridionales.

Sans beaucoup de pénétration, il était facile de prévoir à quels excès l'auteur se laisserait entraîner. Il devait ressasser les vieilles accusations contre les Borgia, les Valois et le reste. On annonce de lui un drame où Torquémada sera pris à partie. Voilà la pente sur laquelle il glisse! Où sont les fraîches inspirations des *Feuilles d'automne*, les dithyrambes sur les vierges de Quiberon, sur le prisonnier du Temple, les invocations de la *Prière pour tous?* — Ces plaintes sont devenues des lieux communs. Et, malgré tout, qu'on y songe! Victor Hugo n'a reconquis la pureté de ses premières années que lorsqu'il s'est consacré à des sujets purs et sains par eux-mêmes : *Ruth et Booz, Cain*, les fragments ayant trait à la *Chanson*

de Roland, du barde Théroulde; tels sont les morceaux épiques, où sa verve d'autrefois s'est ranimée avec le plus de vivacité. Quant aux *Travailleurs de la mer*, quant aux « torchons radieux », ils n'existent déjà plus; ils n'ont fait que passer un instant au milieu de notre société troublée? Pourquoi cela? pourquoi cette décadence subite? Par l'unique raison que l'on ne fait pas fi impunément des principes qui ont été nos meilleurs appuis, à tous tant que nous sommes. Ce sera la punition de Victor Hugo de ne pas avoir réussi à les ébranler et d'avoir usé les forces de son génie contre ce qui sera stable éternellement.

III

Douce fille des cieux, harmonie, harmonie!....

Un écrivain l'a dit avec raison : la musique est l'art de notre temps. — Je suis donc obligé de m'abandonner sans transition aux splendeurs de l'opéra, après avoir séjourné dans le drame et dans la comédie. Ces deux derniers genres languissent ou raniment toute leur vigueur pour un suprême effort. Au contraire, la symphonie gagne du terrain; l'orchestre, partout, semble indispensable. On se bat aux portes des théâtres qui montent une féerie; mais la féerie elle-même est relevée de petits airs. Dans une de ces pièces, un prince quelconque a trouvé le moyen d'intercaler tout un concerto de violon.

Singulière époque que la nôtre, qui mêle ainsi le sacré au profane et qui confond Clairville avec Beethoven! Puisque j'en suis à la féerie, je dois convenir que certaines idées qui ont été émises, au sujet de ce mode absurde de distraction, me sont très-sympathiques et nécessitent de ma part quelques explications sommaires.

Il n'est pas vrai que le théâtre soit un lieu nécessairement dépourvu d'idéal. Les grivoiseries et les sottises y sont très-bien vues; mais elles ne tiennent pas toute la place. On s'est habitué à croire que les beaux décors ne seraient pas regardés, s'ils encadraient une scène touchante ou spirituelle. Féerie — mot délicieux qui signifie : voyage en dehors de la réalité — a voulu dire, par un abus de langage : — ineptie profonde. Et cela, parce que les directeurs qui dépensaient de grosses sommes pour organiser des jets d'eau, bâtir des palais de dentelles, supposaient qu'ils avaient assez déboursé d'argent et estimaient qu'une œuvre bien faite serait du superflu. Je prends la liberté de penser qu'un tel raisonnement est faux, et que beaucoup de spectateurs qui admirent à leur juste valeur les feux de Bengale et

les jeux de la lumière électrique ne seraient pas fâchés d'entendre autre chose que les calembredaines du roi Drelin-Dindin.

Le domaine des fées devrait être celui des poëtes. Ils le connaissent mieux que qui que ce soit et ils en ont pratiqué les détours, non pas seulement aujourd'hui, mais de tout temps. Y a-t-il rien de plus enchanteur, de plus varié, que ce joli livret d'*Obéron*, tiré de l'une de nos chroniques du moyen âge; de Huon de Bordeaux, chanté par les faiseurs de renommée qui ont exalté les chevaliers de la *Table ronde?* — On se promène tantôt dans des forêts mystérieuses, tantôt au sein de l'empire des mers; ici, une armée de sylphes effleure légèrement la cime des arbres; là, des ombres mystérieuses soufflent dans des conques ou s'ébattent sur le sable doré. Que de grâce dans ces tableaux divers et que d'adresse à les présenter sous un jour convenable!

MM. les fabricants de mélodrames ont si bien compris qu'il fallait qu'une féerie fut poétique, ils ont si bien admis cette vérité élémentaire qu'ils sont allés chercher les contes les plus ravissants de notre littérature et qu'ils ont taillé dans le drap. Peau d'Ane! Cendrillon!

Si Peau d'Ane m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême.

Le bon Perrault, tant raillé par le législateur de notre Parnasse, ne se doutait guère qu'il dût servir de pâture aux fournisseurs de la Gaîté ou du Châtelet. Si ces arrangeurs avaient encore conservé quelques traces de la version primitive! mais ils ont émaillé leur texte de coq-à-l'ânes et de *trucs*. Le comique du lieu y a ajouté des insanités de son invention. Nous avons servi ce breuvage aux étrangers distingués qui ont visité la capitale et ils sont repartis, emportant une impression bien exacte de l'esprit national, en 1867.

Pauvre Perrault! lui qui narrait avec tant de simplicité et de finesse : « Il était une fois un gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait de son côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une beauté sans exemple.... C'était elle qui nettoyait la vaiselle et les montées, qui frottait la chambre de madame et celle de mesdemoiselles ses filles; elle couchait tout en haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, tandis que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits les

plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience et n'osait se plaindre à son père qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement. Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément *Cucendron*. La cadette qui n'était pas si malhonnête que son aînée l'appelait *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues magnifiquement : »

Il faut avoir relu, comme je l'ai fait, les contes du dix-septième siècle pour mesurer la distance qui sépare ces récits enjoués et charmants de la grosse artillerie de mots usitée sur les planches modernes. Ce sont deux sphères différentes, dont l'une est environnée par une atmosphère suave, et dont l'autre roule au travers de miasmes infects. Hélas! pendant que je revoyais en imagination mademoiselle Javote et la Pantoufle de verre, il me semblait être poursuivi par la voix enrouée de mes compatriotes, les pensionnaires de M. Hostein : « Allons, bon! » C'est là une de leurs exclamations favorites! — Un poulet en chair et en os se change en un poulet de papier mâché : « Allons, bon! » — La princesse disparaît sous terre : « Allons, bon! » Et voilà tout ce qu'on a su imaginer de mieux!

N'y aurait-il donc pas un moyen de substituer à ces ingéniosités sans queue ni tête, quelque chose de raisonnable et de correct! Les grands maîtres n'ont-ils rien dans leurs œuvres qu'on puisse agrémenter de musique ou enjoliver de peinture? Tenez ; j'ouvre au hasard un volume que j'ai sous la main. Il est de Shakespeare et remarquez comment Schakespeare entendait la mise en scène. Nous sommes au dénoûment du *Songe d'une nuit d'été*. Le lutin Puck paraît en chantant :

Voici l'heure où le lion affamé rugit,
Où le loup hurle à la lune,
Tandis que le lourd laboureur ronfle,
Épuisé de sa pénible tâche.
Maintenant les tisons consumés brillent dans le foyer;
La chouette, poussant son cri sinistre,
Rappelle aux malheureux, couchés dans les douleurs,
Le souvenir d'un drap funèbre.

Voici le temps de la nuit
Où les tombeaux tous entr'ouverts
Laissent échapper chacun leur spectre.....
(Entrent Obéron et Titania avec leur cour.)

OBÉRON.

Q'une faible lumière éclaire cette maison
Par le moyen de ce feu mourant;
Que tous les esprits et toutes les fées
Sautent d'un pied léger, comme l'oiseau sur la branche.
Répétez après moi ce couplet :
Chantez et dansez rapidement à sa mesure.

CHANT ET DANSE. — Obéron reprend :

A présent, jusqu'à la pointe du jour,
Que chaque fée erre dans ce palais.
Nous irons au beau lit nuptial,
Et il sera béni par nous.

(*Traduction de M. Guizot*).

Serait-il plus difficile d'écrire des mélodies sur ce canevas que sur les vers de nos vaudevillistes en renom? Je ne le pense pas. La tâche a déjà été entreprise et menée à bien par un homme qui unissait la flamme sacrée à la science et qui non-seulement savait son métier, mais qui comprenait, en outre, la dignité de sa profession. J'ai nommé Mendelssohn !

Il s'était enthousiasmé de la folie exquise de Shakespeare! Sous le beau ciel italien, il écrivait à sa sœur : « Je suis en conférence avec Puck. Ce soir, je ferai parler Titania. » Il se plaisait à inventer des combinaisons de timbres pour simuler le vol effarouché des gnômes, pour faire gronder la tempête ou pour rendre, à l'aide des instruments, le calme imposant de la campagne, la magnificence des crépuscules incertains. Mendelsohn n'eût jamais consenti à se prostituer dans le couplet final, dans la landerirette des adorateurs du quadrille. C'était un caractère élevé et point coutumier de nos banalités françaises ; ayant reçu une sévère éducation, en ce qui concernait le contre-point, mais aussi en ce qui regardait l'art véritable!

Nos compositeurs actuels ont, au surplus, de grands mérites. Ils sont en petit nombre (je parle des élus) ; ils peuvent se compter, tant leurs rangs ont été éclaircis par la mort. Néanmoins, ils se tiennent debout et fermes. Il y a cent ans, une saillie de musicien était la

chose la plus extraordinaire qu'on pût rencontrer. Campra passait pour un imbécile ; Monsigny mettait à peine l'orthographe et le reste était à l'avenant. Aujourd'hui, Auber et les autres ont un peu relevé la corporation. Les musiciens ont appris à lire et à écrire. Ils ne sont pas uniquement plongés dans la méthode de Viguerie ou dans les traités de Reicha. Leur horizon est plus vaste ; leurs intelligences sont plus cultivées et beaucoup d'entre eux connaissent Mme de Sévigné mieux qu'un rédacteur du *Charivari*.

Deux écoles se sont ainsi trouvées en présence. La première et la plus ancienne, essayant de continuer les traditions de Duni et de Philidor, cultivant l'épigramme discrète, les modulations anodines, la fioriture hors de saison ; la seconde, ayant presque renversé sa rivale et prenant ses modèles, non sur le macadam de la rue Favart, mais un peu partout : au delà du Rhin, ou bien encore dans nos vieilles partitions ; dans Rameau, dans Glück. Ils étaient si inimitables, ces colosses qui faisaient *Armide* ou le ballet de *Dardanus!*

L'un des représentants les plus accrédités du parti dont je viens de signaler les tendances est certainement M. Charles Gounod. Il ne s'est pas jeté dans la composition, comme on se dévouerait à l'admnistration de l'enregistrement ou à celle des contributions indirectes. Il a été entraîné par une vocation réelle dans la voie où il s'est engagé. Tout jeune encore, c'était un charme que de le connaître et de l'entendre. Il passait les longues soirées d'hiver dans un petit cénacle d'amis que les destinées de la musique tourmentaient seules. Dans ce centre intellectuel, il était à son aise et à sa *marotte*, comme on dit. Son répertoire était immense. Pas une fugue de Sébastien Bach qui lui fût inconnue ; pas une gavotte, pas un rigodon dont il ignorât les beautés. Quand les paroles étaient impuissantes à rendre ce qu'il sentait, il s'asseyait au piano et, moitié gesticulant, moitié fredonnant d'une voix plus ou moins pure, il faisait passer dans l'âme de ceux qui l'écoutaient la conviction dont il était rempli.

Il obtint le prix de Rome, un peu après Berlioz. Les sublimités de la ville éternelle ne contribuèrent pas peu à développer en lui les instincts qui germaient insensiblement. Déjà, il était apprécié et mis à une très-haute place par les délicats. On se rappelle une anecdote de sa première enfance. Il se trouvait, au collége, sous la direction d'un professeur qui voulut l'éprouver. — « Voici, lui dit ce professeur,

les vers de la romance de *Joseph*. Mettez-moi une ritournelle là-dessus. » Le jeune Charles se renferma dans une classe et rapporta, au bout d'une heure, le fruit de son travail. Ce n'était pas du Méhul; mais c'était déjà très-bon, et le maître embrassa son élève en prononçant la phrase sacramentelle des gens versés dans la fréquentation du latin : *Tu Marcellus eris.*

M. Gounod ne devint pas Marcellus; mais il devint Gounod; ce qui vaut mieux pour nous. Il eut, un instant, des velléités d'entrer dans les ordres. Organiste de la paroisse des Missions-Étrangères et vivant près des missionnaires, son cœur sensible s'enflamma au contact des actions saintes et désintéressées dont il fut le témoin. Lui aussi, rêva de martyres et de voyages lointains. Mais comment faire de la musique sous les cocotiers des îles Marquises ou dans les parages de Vanikoro? Ch. Gounod quitta la soutane, non sans garder un souvenir délicieux du temps où il l'avait portée.

Beaucoup plus tard, alors que la célébrité s'était faite autour de son nom, il causait avec l'un de nos publicistes chrétiens. On était à un banquet, et pendant que les discours s'échangeaient, pendant que les domestiques allaient du salon à l'office, Gounod disait à notre ami : « — Quoi de plus complet, quoi de plus inspirateur qu'une messe! » Or, la messe qu'il a écrite est certainement l'une des plus grandioses qu'il y ait. Celles de Chérubini, malgré leur style pur, ne sont pas aussi élevées. Elles ont je ne sais quoi de guindé et de doctrinal. Dans la messe de Gounod il y a cet élément qui fit les magnifiques conceptions de l'architecture du moyen âge; — il y a la foi!

Comme tous les talents de premier ordre, celui de Gounod a rencontré de nombreux détracteurs. Ceux-ci ont prétendu que, dans l'opéra de *Faust*, on ne se heurtait qu'à une logomachie d'accords où la pauvreté de l'invention était dissimulée sous les développements d'une érudition inutile. Depuis cent ans ces sortes d'arguments ne varient pas. On a dit la même chose de Spontini; on a essayé d'étouffer la réputation de Meyerbeer sous une accusation semblable. Il serait peut-être convenable et adroit de chercher du nouveau.

Accuser un compositeur d'être ferré à glace sur ses basses chiffrées nous paraît aussi ridicule que de reprocher à un journaliste de savoir la grammaire. *Nascuntur poetæ.* On naît musicien, on naît romancier ou critique. Mais il faut l'étude pour développer les qualités qu'on peut avoir; et un labourage consciencieux pour

que les graines poussent dans le sillon. Il faut la cohabitation de l'esprit avec les grands seigneurs de l'intelligence, avec la Fontaine, avec Fénelon, avec Haëndel ou Haydn. Essayez donc de faire une œuvre sans avoir passé par les endroits où se tiennent ces ancêtres majestueux, et vous verrez quel plumitif rare vous ferez et quel croque-notes de pacotille!

Les *Faust* ne manquaient pas en Allemagne, voilà dix ans de cela. Il y en avait un de Spohr qui faisait fureur. Spohr n'était qu'un homme de second rang; mais il avait touché la fibre qui résonne dans la poitrine de tout Germain buveur de bière. Sa manière était lourde, sans grâce. On se contentait de ce qu'on avait sous la main. Quand Berlioz apportait sa symphonie sur la damnation du docteur de Gœthe, on l'applaudissait à Vienne; mais c'était tout. D'ailleurs, Berlioz s'était principalement attaché à la partie fantastique de la légende. C'était celle qui convenait le mieux à son caractère et il l'avait traitée avec une incontestable supériorité. De ce côté là, Ch. Gounod n'eût pas osé rivaliser avec lui. Il se borna à la notion sentimentale de l'ouvrage, aux nuages vaporeux, au bleu d'azur et aux étoiles tremblantes. Nul n'était plus apte que lui à dessiner les contours fuyants d'une Marguerite éthérée. Aussi bien, sa Marguerite n'est-elle pas une femme; elle n'est pas un ange non plus. Elle appartient à une race intermédiaire entre la terre et le ciel; race qui n'a pas été découverte encore, mais qui le sera, puisqu'elle a été devinée par les musiciens.

On peut dire que *Faust* était un écueil redoutable. Le compositeur eut déjà beaucoup de mérite en ne s'y brisant pas. Son opéra fut joué à Londres et à Berlin, à Madrid et à Saint-Pétersbourg. Et quel accueil on lui fit! Je crois, du reste, que la même vogue attend *Roméo et Juliette* que cette année a vu éclore. Si ma prédiction ne se réalise pas, je serai bien surpris et beaucoup de gens le seront avec moi.

Plusieurs fois, depuis le grand Will, des traducteurs avaient résolu de raconter aux Parisiens sceptiques la mésaventure des amants de Vérone. M. Émile Deschamps, entre autres, s'était adonné à cette besogne; mais il ne l'avait pas tout à fait accomplie. Il était réservé à l'art des sons de reproduire les douleurs et les joies de la fille des Capulet, du descendant des Montaigu. Au lever du rideau, Roméo et ses partisans se sont hasardés sous le masque, au milieu de la fête de leurs ennemis. Fatale imprudence! Juliette paraît; Roméo l'a-

borde. Ces innocents, que sépare la haine de leurs deux familles, sentent dans les replis de leur cœur tous les tourments d'une tendresse inapaisée. Un religieux, le frère Laurent, consent à les unir, espérant par ce mariage étouffer les rivalités sanglantes qui désolent l'État. Mais à peine Roméo a-t-il quitté le sanctuaire qu'il tombe au milieu d'une querelle. Il dégaine, il tue; il est obligé de fuir. La fin du drame est pleine de sanglots!

N'est-ce pas là un des plus admirables canevas sur lesquels puisse broder l'imagination d'un homme de génie? Bellini, ce lamentable et mélancolique Sicilien, avait pressenti qu'avec Shakespeare pour librettiste, on pouvait arriver à se graver un nom sur le marbre. Malheureusement, les Italiens n'ont jamais eu le sens de l'histoire; pas même celui des récits dont leur pays a été le théâtre. Les écoles napolitaines ou florentines nous ont toujours enseigné à tracer le même *andante* ou la même *cabalette*. Hors de la cabalette et de l'andante point de salut! Bellini ne devait pas—ne pouvait pas—secouer la tradition qui lui avait été inculquée. Il a fait l'éternelle ouverture que l'on connaît, avec les hardiesses usitées depuis trente ans et les nouveautés qu'on apprend dans les conservatoires. Voilà tout ce que Roméo, tout ce que Juliette lui ont mis dans le cerveau! Des notes, des notes et puis des notes! Le *rinforzando* de tous les maîtres bouffes ou sérieux qui ont illustré Venise ou Padoue, le petit motif obligé, accompagné par deux ou trois arpéges inoffensifs. Ce n'est pas très-malin ni très-difficile!— Que je préfère à ces vulgarités de parti pris la magnifique introduction écrite par Ch. Gounod! Après quelques violences destinées à peindre l'acharnement de la lutte entre les parents du héros et ceux de l'héroïne, l'orchestre s'apaise tout à coup. La toile se lève et tous les personnages qui prendront part à l'action racontent dans un chœur antique les diverses péripéties de l'œuvre. Ils sont là, groupés; ils chantent paisiblement, sur une succession d'accords, le commencement, la fin des amours mortelles. L'introduction se termine par un long et vague soupir qui sera répété aux derniers instants de Juliette. Il n'est pas aisé de prédire les jugements de l'avenir. Mais nous souhaiterions à la postérité de n'avoir à se prononcer que sur des productions de l'importance de celle-là. Quant à notre enthousiasme personnel, il est d'autant moins suspect qu'il est assez rare!

IV

En résumé, que doit-on penser de l'année qui vient de s'écouler, au point de vue du progrès littéraire et artistique? Les reprises de pièces oubliées sont-elles un signe de décadence ou de prospérité? Ne prouvent-elles pas l'impuissance générale des esprits, à l'heure présente? — Sous le règne de Louis le Grand, on revoyait peu les choses qui avaient précédé; *Polyeucte* et *Phèdre* empêchaient qu'on ne pensât aux tragédies de Jodelle ou à celles de Hardy. Ces messieurs, une fois morts, ne comptaient plus. On était aux préoccupations et aux manifestations nouvelles. C'est que le dix-septième siècle était créateur et que le nôtre est imitateur! Nous faisons de faux bijoux, de faux cheveux, de fausses fleurs.... de rhétorique!

Nous savons bien comment on perfectionne les armes à feu : mais nous ne savons plus trop comment on dessine un noble caractère. Les jupons courts et les danses illicites sont plus aisés à trouver que le mot de Médée ou que la fière réplique d'Horace. L'affluence des Européens et des Asiatiques dans nos murs ne contribue pas peu à notre décrépitude. Grâce à ces gens qui nous envahissent et qui nous envahiront toujours quand même, nous n'avons plus besoin de nous mettre en frais; le vieux neuf sera toujours assez bon pour les habitants de Carcassonne ou de Montévidéo. Pourquoi s'aller creuser l'esprit quand la *Biche au bois*, cette défroque du talent de MM. Cogniard, attire à elle l'élite du monde civilisé; quand un puissant entre les puissants de la terre envoie des télégrammes pour se précautionner contre l'empressement qui porte les masses vers la *Duchesse de Gérolstein*! O dérision! Il n'y a rien dans notre beau Paris, rien qui soit capable d'exciter l'attention d'un Viennois, d'un Américain, d'un Belge. Le Louvre, ce monument imposant, Notre-Dame, cette cathédrale qui est un livre, l'hôtel des Invalides, l'hôtel Carnavalet, le *Misanthrope*, le *Cid*, les cariatides de Jean Goujon, ne suffisent pas à fixer les regards. Il n'y a donc qu'une merveille, qu'un prodige de distinction et de grâce; il n'y a qu'un point vers lequel les yeux sont dirigés : c'est la *Duchesse*, c'est l'incomparable *Duchesse* du maëstro Offenbach.

Signe des temps, diront les moralistes! Triste signe, en tout cas. Je ne voudrais pas faire montre d'une rigueur intempestive. Mais, en bonne conscience, est-il possible que nous soyons tellement abaissés

que nous n'ayons rien de mieux à mettre sous la dent que les jolies hardiesses des histrions et des grimaciers. Où allons-nous? — Que devenons-nous? — Des cosaques ou des hommes supérieurs? — Il serait temps de nous remonter un peu dans l'estime de nos voisins. Sous Louis XV et sous la Régence, on considérait notre pays comme une pépinière de coiffeurs et de cuisiniers. Vainement pouvait-on citer Descartes, qui eût fait difficilement une aile de pigeon, la Rochefoucauld, Pascal, qui n'avaient pas précisément passé leur vie à gâter des sauces. Ces exemples ne suffisaient pas contre la prévention établie. — Les Français, disait-on? — Tous perruquiers, tous! — En serait-on encore à ce point maintenant, qu'on nous regardât comme des descendants de Carême, ou des petits-cousins de Figaro? Il y a cependant chez nous des maîtres qui ne sont pas des maîtres à danser; il y a des forces cachées qui surgiront un jour ou l'autre. La musique, cette puissance qui adoucit les mœurs, aidera peut-être à notre conversion. L'année 1867 ne l'a pas précisément commencée. Il nous reste, malgré tout, quelque espoir. Nous touchons en effet à une crise littéraire et nous devons laisser la parole aux événements.

DANIEL BERNARD.

UN SAINT OPPORTUN

Histoire populaire de saint François d'Assise. Le Poème de saint François, par le comte A. de Ségur (chez Poussielgue, 27, rue Cassette).

L'histoire des saints est le commentaire vivant de l'Ecriture, et si la lecture de celle-ci doit toujours être accompagnée de certaines précautions, —bien justifiées assurément par les folies et les impiétés que les sectaires de tous les temps ont trouvées dans leur interprétation personnelle de la parole divine, — nous ne voyons pas que l'Eglise ait conçu les mêmes inquiétudes ni formulé les mêmes réserves lorsqu'il s'est agi de la vie des saints.

Fleurs des vies des saints, *Acta sanctorum*, histoire des Pères du désert, tel a toujours été l'un des aliments de prédilection des âges de foi. Dans chaque province, le missionnaire franc ou gallo-romain qui l'avait convertie, les pontifes et les docteurs qui s'étaient succédé sur ce siége quasi-apostolique, les guerriers et les princes chrétiens, les pieux ouvriers, les Geneviève, les Clotilde, plus tard les Germaine Cousin, tous ceux et toutes celles qui avaient porté la vertu à ce haut degré que l'on nomme sainteté, vivaient dans le souvenir des populations, donnaient leur nom aux églises, aux rues, aux nouveaux-nés, étaient l'objet à la fois d'un culte public et domestique. Et leurs statues sculptées, peintes et dorées par de grands artistes inconnus, étaient l'ornement des basiliques; dans les plus humbles chaumières, de méchantes gravures enluminées les offraient aux regards quotidiens des pères et des enfants. Ils faisaient partie de la famille. Tant de fois, au prône, M. le curé avait raconté leur vie remplie de faits merveilleux et d'enseignements pratiques, qu'il suffisait pour s'édifier, se fortifier, lutter contre une tentation, trouver la force d'un sacrifice, reprendre sans murmure « le fardeau renaissant des jours », qu'il suffisait d'un coup d'œil sur la vieille image enfumée.

Tel était un des traits de la société chrétienne, jusqu'à ce que la Réforme et la Renaissance, le Philosophisme et le Jansénisme eussent, par des moyens divers, mais qui tous tendaient au même but, affaibli chez nous le culte des saints.

Nous remontons aujourd'hui laborieusement la pente que nous avons descendue si vite.

Dans ce mouvement de restauration catholique qui se poursuit, avec des fortunes diverses, depuis le commencement du siècle, il était impossible que les saints n'eussent pas leur part. Les vies de sainte Elisabeth, de sainte Cécile, de saint Dominique, de saint Vincent de Paul, de saint François de Sales, de sainte Chantal, de saint Bernard, de saint Paul sont au nombre des œuvres les mieux venues et les plus appréciées de la littérature religieuse contemporaine.

Et pourtant, on peut continuer de dire que, s'il est une chose qui manque aux catholiques, une nature de livres que l'on nous réclame de toutes parts, sans que nous soyons suffisamment en mesure de répondre à ces nombreuses et impatientes demandes, ce sont les vies de saints.

La plupart de celles que j'ai citées, soit par leur étendue, soit par d'intéressantes et utiles excursions dans le domaine de la théologie, de la littérature, de l'art, de la science hagiographique, ne pourront jamais convenir à la masse des lecteurs chrétiens, c'est-à-dire au peuple des villes et des campagnes, à beaucoup de femmes et d'enfants. Que de fidèles sont affamés de cette substantielle et attrayante pâture, qui pourtant ont le droit de ne rien comprendre à la belle discussion de Dom Guéranger sur l'authenticité des actes de sainte Cécile, aux savantes dissertations de M. l'abbé Maynard sur le Jansénisme !

Et pourtant, il semble qu'il y ait, pour quiconque a l'honneur de tenir en main une plume catholique, un motif de plus d'aborder cette carrière des vies de saints. Ce motif, c'est le désir maintes fois énoncé par notre bien-aimé Père Pie IX, que chacun de ses enfants, les littérateurs chrétiens, consacrât, au moins une fois, ce que le ciel peut lui avoir départi de talent, ce qu'il se sent au cœur de dévouement pour la sainte Eglise et pour les âmes de ses frères, qu'il se consacrât lui-même tout entier à retracer la vie d'un saint.

Ce n'est pas là besogne de savant, ni de lettré, ni de poëte, ni même de théologien proprement dit, quoique, à mon sens, il faille de la science, de la littérature, de la théologie, même un peu de cette

poésie et de cet enthousiasme sans lequel l'œuvre, si estimable soit-elle, se traîne languissante et n'enlève personne.

C'est un acte de propagande qu'il s'agit d'accomplir : il faut produire un livre à la portée de tous, qui raconte simplement, qui instruise, qui édifie, qui allume dans l'âme du lecteur une pieuse émulation; un livre dont ni les dimensions, ni le prix, ni le style ne l'empêchent de devenir le *vade mecum* de tous ceux qui sont pauvres : pauvres d'argent, de temps ou de science.

Il faut, en un mot, quelque chose qui ressemble à cette histoire populaire de saint François d'Assise, que le nom, si justement honoré et aimé, de son auteur recommande bien mieux que tous nos éloges. Ce format d'ailleurs, ne négligeons pas de le dire, est commode et portatif : petit in-18. Le volume est court : à peine 300 pages. Le prix modique : 1 fr. 20 cent.

Disons deux mots du héros, avant de revenir à l'historien.

Dieu seul sait — nous avons nous-mêmes de la peine à les démêler — les motifs qui dirigent vers ce sujet plutôt que vers cet autre le choix d'un auteur désireux de faire produire à sa plume non de l'argent ou de la gloire, mais le bien spirituel de ses lecteurs.

Le vœu de Pie IX, une dévotion que l'on pourrait appeler patriotique envers les saints qui portent le nom de François (Français), le tendre, absolu et fraternel dévouement qui rattache M. le comte de Ségur à la belle œuvre de Saint-François-de-Sales, tels sont sans doute quelques-uns des pieux instincts qui ont poussé notre auteur à écrire l'histoire populaire des divers Saints François, et à commencer naturellement par le premier de tous, le restaurateur de la vie religieuse en Occident, le bienheureux patriarche d'Assise.

J'ajouterai qu'indépendamment de ces motifs personnels, il n'était peut-être pas de saint qu'il nous fût plus profitable d'étudier que saint François d'Assise.

Je ne veux pas dire que se soit là, comme notre saint Vincent de Paul, par exemple, un saint populaire. Je dis que c'est un saint opportun — importun peut-être, par conséquent.

Mais qu'importe ! Ou plutôt, tant mieux !

Je dis qu'il a les vertus qui manquent le plus à la société contemporaine; et qu'en même temps on voit briller en lui, d'un éclat sans

pareil, les qualités que le monde, à tort ou à raison, nous reproche, à nous autres chrétiens, de ne point avoir.

Si l'on me demandait quels sont les deux grands vices de la société moderne — après l'impiété, bien entendu, dont ils procèdent, dont ils sont les deux manifestations capitales — je placerais en première ligne l'attachement excessif aux richesses, aux aises de la vie, à toutes les satisfactions des sens et de la vanité. Je nommerais, en second lieu, l'égoïsme.

Je ne parle ni des biens injustement acquis, ni des plaisirs illégitimes, ni d'un de ces orgueils sataniques qui s'attaquent résolûment à Dieu lui-même. Il y a toujours eu, et il y aura toujours des voleurs, des avares, des débauchés, des hérésiarques, des impies. La race de Voltaire, entre autres, n'est pas près de finir.

Je parle de vices moins caractérisés, et dont, à cause de cela précisément, plusieurs, même parmi les honnêtes gens, même parmi les chrétiens, ne se font point de scrupule.

Il n'est pas nécessaire que nos possessions soient le fruit de la rapine et du mensonge pour que nous prévariquions, en y attachant trop notre cœur, en oubliant Dieu à force d'aimer l'or... ou le clinquant, les hôtels somptueux ou l'Académie, à force de courir après la gloire, sous quelque forme que ce soit.

Les plaisirs, même les affections, peuvent être coupables, non-seulement dans leur objet, mais dans leur degré d'intensité, dans la passion avec laquelle nous nous y abandonnons.

Il n'y a pas que les ambitieux et les conquérants de profession, ou les grands politiques, ou les auteurs illustres qui pèchent par orgueil. Que d'êtres inconnus élèvent dans le secret de leur âme un autel sur lequel ils brûlent un perpétuel encens; et le Dieu qu'ils encensent ainsi n'est autre qu'eux-mêmes.

Quelle meilleure protestation contre une pareille tendance, quel meilleur acheminement à cet esprit de détachement, sans le quel il n'y a pas de véritable christianisme, que la vie du grand saint François, l'époux de la sainte pauvreté, l'homme mortifié par excellence — si mortifié qu'il finit par porter en ses membres la ressemblance même matérielle du divin crucifié — d'une humilité si incroyable que lui, l'un des plus grands saints que la terre ait portés, non-seulement il se considérait comme un serviteur inutile, mais il croyait sincèrement que ses péchés étaient la cause des malheurs qui accablaient le monde.

Le second vice du siècle c'est l'égoïsme.

Que l'on ne se récrie pas, et que l'on ne cite pas les nombreuses œuvres de charité que notre âge a vues éclore. Est-ce par le monde ou contre le monde, est-ce pour seconder son esprit ou pour réparer les désastres causés par les pensées et les aspirations du monde, que ces œuvres ont été fondées ?

Le nombre assurément est grand de ceux qui donnent par calcul, par peur et par ostentation, qui se laissent, de temps à autre, arracher une aumône par les convenances de société, même par un soudain accès d'attendrissement.

Je n'appelle pas tout cela de la charité.

J'appelle charité cet amour du prochain qui fait résolûment, largement et régulièrement son budget des pauvres ; qui voit dans ceux-ci les membres mystiques du Sauveur ; qui, comme tels, les aime, les visite, les assiste, les console...

Sans vouloir nier certaines exceptions — presque toujours gravitations vers le christianisme — cette véritable charité n'existe guère que chez les chrétiens.

Et comme jamais peut-être le monde n'a été moins chrétien, il en résulte que jamais la vraie charité n'y a été plus rare ; que jamais nous n'avons eu plus besoin de ces admirables exemples de sacrifice et d'abnégation que nous offre la vie des saints, particulièrement la vie du bienheureux François qui n'aima pas seulement la pauvreté, mais les pauvres, qui les honorait comme les représentants du Seigneur Jésus, qui les soignait quand ils étaient malades, qui ne rencontra jamais une misère sans s'ingénier — si misérable qu'il fût lui-même — à la soulager.

Que le monde regarde d'un peu près les François d'Assise et les Vincent de Paul. Il verra bien que Dieu seul a pu inspirer des sentiments d'une charité si surhumaine. Pour peu qu'il réfléchisse, il comprendra que l'égoïsme, chez les riches, engendre la révolte chez les pauvres ; que la charité est donc dans l'intérêt de celui qui donne pour le moins autant que de celui qui reçoit.

Et nous autres, chrétiens, ouvriers obscurs de l'une ou l'autre de ces œuvres catholiques qui combattent l'égoïsme du siècle par le dévoumeent de la foi, est-ce que nous pourrons étudier la charité des saints sans rougir de ce que la nôtre a d'étroit, de tiède, de languissant ; sans nous répéter que *noblesse oblige*. Et quelle plus haute et plus obligatoire noblesse que la nôtre ? *Filii sanctorum sumus.*

J'ai dit, en second lieu, que la vie de saint François nous montrait dans un éclat éblouissant ce que les gens du monde prétendent — à tort ou à raison, à raison quelquefois, soyons de bon compte — nous manquer toujours, à nous autres chrétiens.

N'avez-vous jamais rencontré ce portrait : « Le chrétien est un « être ennuyé, ennuyeux, mélancolique, austère, gai comme un *de* « *Profundis.* »

Et le portraitiste ajoute, à titre de circonstance atténuante : « Du « reste, les pauvres gens, il ne faut pas trop s'en étonner : la religion « qu'ils professent est si sombre, si pleine d'entraves, si triste. On « n'exige pas d'un prisonnier, d'un galérien, qu'il soit gai. »

Ceux qui disent cela n'ont jamais vu un saint, ou simplement un brave et honnête chrétien.

Bien loin d'être ténèbres, le christianisme est lumières. Bien loin d'être avilissant, le service de Dieu est la liberté par excellence et une sorte de royauté. *Veritas liberabit vos.* — *Servire Deo regnare est.*

Voilà ce que sent très-bien tout chrétien tant soit peu digne de ce titre.

Rentrons tous en nous-mêmes cependant, et demandons-nous si quelquefois, par notre attitude découragée, par une sorte de regret des plaisirs coupables, nous n'avons pas donné lieu aux gens du monde de croire que nous étions malheureux.

Et pourtant le christianisme est la source de tout bonheur et de toute joie. Avec lui tout est doux, même le martyre ; sans lui, tout est amer, imaginât-on un bonheur humain tel que ni les Alexandre, ni les César, ni les Crésus et les Lucullus ne l'ont jamais possédé.

Mais surtout montrons à ceux qui croient les chrétiens malheureux, montrons-leur le visage éblouissant des saints, c'est-à-dire des chrétiens par excellence. Montrons-leur notre saint François, au milieu d'une extrême pauvreté, au milieu des angoisses d'une terrible maladie, tellement amaigri que son corps, devenu presque transparent, semblait sur le point de se briser comme un verre ; montrons-leur ce sourire angélique, cette joie qui débordait, cette sérénité céleste, tout cet ensemble qui traduisait la plénitude du bonheur et du contentement.

Ne me dites pas que c'était là une illusion, une sorte d'hallucination.

L'illusion de se croire heureux, l'hallucination qui fait qu'au milieu de souffrances atroces on les ressent à peine, tant on a le cœur

inondé d'une joie surhumaine! O grands philosophes, ô critiques transcendantaux, essayez donc de produire, je ne ne dis pas sur des milliers d'hommes, de femmes, de vieillards, de jeunes filles, mais sur un seul de vos disciples une illusion semblable.

Voltaire avait bien de l'esprit. Croyez-vous que, même alors qu'il était au comble de la fortune et de la gloire, le plus fier de ses sourires eût pu faire croire au plus obstiné de ses admirateurs que la paix du ciel habitait dans l'âme du patriarche ?

Le second reproche est pire peut-être. Le premier n'attaquait que le caractère des chrétiens, qu'il représentait comme sombre et morose. Le second attaque leur cœur qu'il représente comme absent.

Lisez la suite du portrait.

« Le chrétien aime d'autant moins les hommes qu'il aime Dieu da-
« vantage. Ainsi on trouve encore quelque sensibilité chez les chré-
« tiens tolérants qui vivent dans le monde et avec le monde. Mais les
« femmes dévotes, mais les hommes pieux, les religieux, les saints,
« à force de regarder le ciel, ils oublient complétement la terre; à
« force d'être tout à Dieu, ils deviennent absolument étrangers aux
« intérêts et aux affections de ce monde. D'où la conclusion qu'il faut
« se consoler si, de nos jours, l'on compte les parfaits chrétiens. Au
« moins, et grâce à ce que ceux-ci sont si peu nombreux, il nous
« reste des citoyens, des hommes d'affaires, des politiques, des pères
« et mères de famille, etc., etc. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien, en fait et en droit, est injuste cette accusation. En présence des sœurs de charité et des Petites Sœurs des Pauvres, des frères Saint-Jean de Dieu et des missionnaires; en présence de l'obscur dévouement de nos prêtres des campagnes et de nos *Ignorantins*, il faut avoir sur les yeux un bandeau bien épais pour oser dire que la charité à l'égard du prochain est en raison inverse de l'amour de Dieu.

En vain citera-t-on quelques faits controuvés ou mal compris, comme sainte Chantal marchant sur le corps de son fils pour se rendre au couvent; il est de toute évidence que, sans la connaissance des principes, l'on ne saurait, dans la question qui nous occupe, — comme dans toutes les autres, du reste, — faire autre chose que déraisonner.

Le principe ici est bien simple: *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*. Et ce principe est fécond, parce que, grâce à cette notion de la hiérarchie, il résout une foule de questions autrement insolubles.

En quoi consistent les véritables difficultés pour le moraliste? En général, non point à dire: « Ceci est défendu, » ou: « Ceci est permis; » mais, quand deux devoirs se trouvent en présence, à décider lequel doit l'emporter sur l'autre.

Ainsi Dieu ordonne d'obéir aux puissances; mais de toutes les puissances, Dieu évidemment est la première.

Un conquérant, enflé de ses victoires, exige, dans tel cas donné, que les prêtres de son empire se taisent. Mais, par la voix du souverain pontife, Dieu leur commande de parler: ils parlent. Le maître pourra les traiter de factieux, les envoyer à Vincennes; mais ils n'ont fait que leur devoir. Ils se sont souvenus de la parole de saint Pierre: *Melius est obedire Deo quam hominibus.*

Rentrons dans l'intérieur des familles.

Dieu parle à cette âme et l'appelle à la vie religieuse. Ceux qui la dirigent n'ont point de doutes sur sa vocation; mais le père ou la mère la veulent retenir. Parce qu'elle résiste, on s'indigne, on lui crie qu'elle est une fille rebelle, dénaturée. Avec un peu de catéchisme, on saurait que le premier commandement a toujours primé le quatrième.

Mais, une fois cette primauté de l'amour de Dieu accordée, non-seulement les saints, mais tous ceux parmi les vrais chrétiens qui cherchent à mettre leur vie d'accord avec leurs croyances, montrent bien que, loin de tuer en nous les sentiments naturels, la piété ne fait, tout en les purifiant, que les rendre plus vifs et plus durables.

Et s'il est un saint qui fasse voir comment la sainteté dilate et attendrit le cœur, combien la rigueur envers soi-même est compatible avec l'indulgence pour autrui, ce qu'il y a, dans ces êtres que vous croyiez absorbés par l'amour divin, de profond, de touchant, d'ingénieux amour envers toutes les créatures, combien cette âme vibre facilement à tous ces sentiments que le monde considère comme son partage exclusif, ce saint, c'est bien le doux, l'aimable, le cher saint François.

Je connais peu de choses plus attendrissantes que les derniers moments du séraphique patriarche; rien qui ressemble moins à ce christianisme sombre et rechigné que nous dépeignent volontiers ceux qui ne veulent pas de christianisme.

Voyez François se faisant transporter dans la belle plaine qui entoure Assise, et là, au milieu des larmes et des sanglots, dans une attitude qu'a popularisée le pinceau de Benouville, bénissant sa ville natale. — Et vous dites que nous n'aimons pas notre patrie!

Voyez-le, presque dans les bras de la mort, se souvenant d'une sainte femme, longtemps collaboratrice de ses bonnes œuvres, Jacqueline de Settisoli, et lui faisant écrire pour qu'elle lui apportât un drap de couleur de cendre — qui sera un suaire — et un peu de certain gâteau qu'il affectionnait. Écoutez le discours qu'il lui adresse.

Savourez ses adieux à ses premiers disciples, surtout à Bernard de Quintavalle, le premier de tous. Relisez son testament et ces paroles de miel et de feu avec lesquelles il prend congé de ses enfants. — Et vous dites que les chrétiens n'aiment pas leurs amis!

M. de Ségur me pardonnera de m'être tant arrêté sur son héros.

Que dire de l'historien maintenant, sinon qu'il a été digne du grand saint dont il a voulu, après tant d'autres, nous tracer le portrait?

Son histoire est bien une histoire populaire, c'est-à-dire « simple « de forme, rapide et attachante de récit, n'affectant aucune appa- « rence scientifique, bien qu'au fond l'auteur ait cherché à se con- « former en tout aux règles d'une saine critique historique. »

Il n'est pas de littérateur, si savant qu'il soit — pourvu qu'il n'ait pas perdu, au contact de la science, cette charmante fleur de l'esprit, la simplicité — il n'est pas de littérateur qui ne lise, avec beaucoup de profit, d'intérêt et de charme, cet habile abrégé d'une admirable histoire.

Il n'est pas d'ouvrier, de laboureur, d'homme du peuple, en un mot, pas d'enfant non plus — saint François qui aimait tant les petits serait surtout sensible à cet éloge — qui ne soient parfaitement capables de tout comprendre et de tout goûter dans ce livre fait surtout pour eux.

De la *Vie populaire* au *Poëme de saint François*, la distance est moins grande que l'on ne pense.

La poésie, on le sait, n'est pas seulement dans la rime et dans la mesure; même écrite en humble prose, la vie de saint François a quelque chose d'enivrant et d'exaltant; et celui-là ne la comprendra jamais tout entière, qui n'a dans la tête et dans le cœur un petit grain de cet enthousiasme dont le véritable nom est poésie.

— Mais puisqu'il y a tant de poésie dans la prose, à quoi bon les vers? me direz-vous.

— Je ne sais si, à celui qui fait une pareille objection, il est possible de donner une réponse satisfaisante.

Essayons pourtant.

Dieu est si grand et nous sommes si petits, que ce n'est pas trop de toutes nos facultés pour célébrer cet admirable, cet adorable, cet aimable maître, soit qu'il s'agisse des merveilles de la création, soit que nous l'étudiions dans ce qui est assurément l'un de ses chefs-d'œuvre : un saint.

Quand on a vécu quelque temps avec l'une de ces grandes et douces figures, on trouve que ce n'est pas assez de la raconter ; on voudrait la peindre ; on voudrait que le charme de la ligne, que la magie de la couleur exprimât quelque chose des sentiments qui débordent de notre cœur. Ils débordent ; mais que nos accents nous semblent à nous-mêmes froids, secs, mornes, pâles !

Eh bien ! supposez que l'une de ces nouvelles Muses dont parle Dante — les Muses chrétiennes — nous ait seulement effleurés de son aile, soudain nous entrevoyons dans les entraves fécondes de la rime et du rhythme toute sorte de ressources pour faire mieux *ressortir* notre héros, pour demeurer un peu moins loin de notre idéal intérieur... Et alors il est probable que le soleil de l'admiration et de l'enthousiasme venant à luire sur un terrain bien préparé, il en sortira quelques tiges gracieuses, quelques fleurs embaumées, peut-être un paysage où nous rivaliserons avec Benouville, un portrait où luira quelque rayon d'en haut.

J'ai lu et relu les deux volumes de M. de Ségur. Et tout en félicitant le *charmant* auteur de parler à la fois la langue des hommes avec cette élégante simplicité, la langue des dieux avec tant de grâce, de force et d'ampleur, je voyais dans ce double ouvrage comme une démonstration de plus, un symbole du moins, de ce merveilleux caractère du christiasnisme : tout ce qu'il y a de plus pratique et tout ce qu'il y a de plus élevé.

Voulez-vous simplement vous instruire et vous édifier. Lisez la *Vie populaire*.

Aimez-vous les beaux vers, coulant de source et pourtant bien frappés ? Voulez-vous, une fois de plus, voir l'inspiration s'allumer au vrai et grand foyer ? Aimez-vous Dieu, aimez-vous les saints ? Aimez-vous à redire, en poëte et en chrétien, le *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ* ? Lisez *le Poëme de saint François*.

Je n'ai plus ni le temps ni l'espace de m'arrêter, comme je l'aurais voulu, sur cette œuvre remarquable.

Qu'il me suffise d'y signaler une belle préface sur « les destinées de la poésie, » un travail général de refonte qui fait de cette troisième édition comparée aux deux premières presque une œuvre nouvelle. Qu'il me suffise...

Ou plutôt je n'ai rien de mieux à faire que de me taire et de donner la parole à M. de Ségur lui-même.

Quand une œuvre a de la valeur, citer m'a toujours paru la meilleure manière de louer.

Je choisis une pièce qui ne perde pas trop à être détachée de l'ensemble :

SAINT FRANÇOIS ET LE LOUP DE GUBBIO.

Au temps que saint François, de mémoire bénie,
Habitait Gubbio, dans la plaine d'Ombrie,
Un loup, de qui la taille égalait la fureur,
En ces lieux semait la terreur.
L'effroi régnait partout : au fond de leurs chaumières,
Les petits enfants éperdus
S'accrochaient tout tremblants aux jupes de leurs mères,
Et les plus gais ne riaient plus.

Le bon saint résolut de terminer leur peine.
Il sort, il s'avance en la plaine,
Suivi de quelques imprudents,
Qui l'escortaient de loin, armés jusques aux dents.
Le monstre tout à coup, avec un cri sauvage,
Paraît, la gueule ouverte et l'œil ensanglanté;
Il bondit, son regard étincelle de rage,
Tout tremble à son aspect, tout fuit épouvanté.
L'homme de Dieu, lui seul, la prière à la bouche,
Va droit à la bête farouche,
Étend le bras, fait un signe de croix.
A ce signe, au son de sa voix,
Le loup ferme aussitôt sa gueule menaçante,
Et vient, brebis obéissante,
Se coucher aux pieds de François.

« Frère loup, dit le saint, qui peut compter tes crimes?
Couvert du sang de tes victimes,

Tu vas déchirant en tout lieu
Les créatures du bon Dieu,
Et même les humains, créés à son image.
Tu mérites la mort : je viens t'offrir la paix.
Renonce au meurtre, au vol ; si tu me le promets,
Ni gens ni chiens de ce village
Ne te poursuivront désormais :
Même ils te donneront chaque jour ta pitance.
Veux-tu signer cette alliance ?
Réponds. « Le loup, baissant la tête, y consentit.
Aussitôt le bon saint reprit :
« Puisqu'en paix et douceur à présent tu veux vivre,
Viens, je t'ordonne de me suivre,
Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur et le tien ! »
Il dit, retourne vers la ville,
Et le loup, soumis et docile,
Le suit humblement comme un chien.

Partout en un clin d'œil se répand la nouvelle :
« Il vient ! Il a dompté l'animal furieux ! »
On court, la foule s'amoncelle,
Crie au miracle et n'en croit pas ses yeux.
François, couronné de lumière,
Fait cesser les clameurs, monte sur une pierre,
Et montrant au peuple éperdu
Le loup à ses pieds étendu :
« Pécheurs, mes chers enfants, dit-il avec des larmes,
Si ce pauvre animal vous causa tant d'alarmes,
Si la gueule d'un loup vous rendit tout tremblants,
Qu'est-ce donc que l'enfer, gueule toujours béante,
Prête à dévorer les méchants ?
Ah ! revenez à Dieu d'une âme pénitente.
Voyez ce loup : il m'a promis
D'épargner vos troupeaux, vos chiens, votre existence.
Vous aussi, soyez ses amis,
Promettez-lui sa subsistance.
Répondez-moi, le voulez-vous ? »
Chacun de s'écrier : « Oui, nous le voulons tous !
— Tu l'entends, dit François à la bête sauvage,
Ce peuple accepte le traité ;
Mais il faut lui donner un gage.
Viens donc et prends la main qu'au nom de la cité,
En signe d'alliance ici je te présente. »

Le loup s'approche, et, plein de gravité,
Dans la main de François met sa patte sanglante.
A ce spectacle merveilleux,
Tout s'agite et s'émeut dans la foule attendrie.
On court, on s'embrasse, on s'écrie ;
Des chants d'amour, des pleurs joyeux,
Montent de tous les cœurs, tombent de tous les yeux.
Le loup partage cette joie;
Ni ses dents ni ses yeux ne cherchent plus leur proie,
Et du saint l'aimable douceur
Semble avoir passé dans son cœur.

Pendant deux ans il vécut de la sorte;
Il parcourait le bourg, allant de porte en porte,
Quêter, d'un air humble et soumis,
Son pain de chaque jour et le secours promis.
Grands et petits lui faisaient fête;
Dans toutes les maisons son couvert était mis.
Les enfants le suivaient, lui caressaient la tête,
Et pour lui tous les cœurs étaient des cœurs amis.

A sa mort on pleura : l'amour et la mémoire
Du loup de Gubbio, jadis tant redouté,
Demeurèrent vivants dans l'heureuse cité;
Et de nos jours encore, à celui qui sait croire,
Il enseigne par son histoire
La puissance du saint qui sut le convertir
Et la douceur du repentir.

Si ce ne sont pas là de beaux vers, je n'en veux plus lire de ma vie; et je consens à prendre désormais Banville pour Dante, et Ponsard pour Corneille.

EUGÈNE DE MARGERIE.

CINQ CENT MILLE FRANCS

EN PORTEFEUILLE

(SUITE ET FIN)

III

Le hasard a des étrangetés, des fantaisies à nulles autres pareilles. Qui jamais aurait dit à M. Justin Challandier, lorsqu'il quittait Paris vivement contrarié de devoir renoncer pour le moment présent à pouvoir *caser* Isabelle, qu'il rencontrerait à l'autre bord de la Méditerranée, sur la rive d'Afrique, l'idéal du gendre rêvé par lui et par lui cherché inutilement jusqu'alors? C'est ce qui se fit pourtant, car voici comment les choses se passèrent. Tout d'abord, l'aspect splendide de la propriété de Marc Raynaud, l'histoire de ses efforts courageux, de ses succès, de sa fortune, avaient vivement intéressé le père d'Isabelle. Il est peu d'hommes d'argent, disons mieux, d'hommes du monde, capables de refuser leur admiration à l'homme qui a réussi. Mais quelques circonstances qui survinrent alors et permirent à la famille Challandier de connaître le jeune colon d'une manière plus entière, ne firent que confirmer et étendre l'excellente opinion que quelques-uns de ses membres avaient conçue de lui tout d'abord.

Marc Raynaud, ainsi qu'il l'avait annoncé, se montra souvent dans le salon du baron de V***, grand ami du colonel. Il y vint d'abord pour affaires ; il y fut retenu, rappelé ensuite à cause du charme presque insensible et doux qu'exerçaient sur son entourage la noblesse de ses manières, l'attrait et la distinction de son langage, la simplicité de son caractère, sympathique et loyal au plus haut degré. Puis la famille Challandier profita des derniers beaux jours pour faire une excursion à Blidah, la ville des palmes et des roses, et M. Raynaud, qui allait précisément aux environs vendre sa dernière ferme, fut prié d'accompagner les voyageurs auxquels il servirait d'interprète et de guide. Il ne s'y refusa point et sut se rendre également précieux et agréable à ses compagnons, par sa parfaite connaissance du pays,

l'abondance et la finesse ingénieuse de ses ressources, parfois même par l'entrain et la soudaine gaieté qui animaient et pour ainsi dire rajeunissaient son humeur ordinairement calme, contenue et un peu grave. Une rapide transformation s'opérait insensiblement dans les manières et l'extérieur du jeune homme. On eût dit, chose étrange, qu'à mesure qu'il se dépouillait de ses belles propriétés, fruit de tant de labeurs et de peines, à mesure qu'il grossissait son trésor en argent comptant, et voyait s'arrondir son portefeuille, son front s'éclaircissait, son regard devenait plus ouvert, plus joyeux, son esprit plus brillant et plus léger; on eût dit qu'un rayon de soleil venait réchauffer son cœur et s'épanouir sur ses lèvres. Il avait cessé d'être ermite, misanthrope, bizarre; il ne fuyait plus le monde, il y entrait timidement, peu à peu, mais avec une bouche souriante, un visage sympathique, et le monde qui l'avait longtemps vu fuir ne lui gardait pas rancune et lui tendait les bras, au contraire, comme à un transfuge absous d'avance et longtemps désiré.

Cette métamorphose complète était si frappante et si subite qu'on aurait pu en marquer les périodes distinctes et bien tranchées, d'après l'état successif des affaires de Marc Raynaud. Après la vente de sa propriété de Mustapha, payée deux cent mille francs en espèces sonnantes, il avait cessé de bouder dans son paradis, ainsi que le disait Gustave Challandier, et il était devenu *visible*. Puis, s'étant défait de ses plantations de tabac de Constantine, il était devenu *sociable*. Après s'être débarrassé de son moulin à tan sur le Chélif, sa belle humeur croissante et l'attrait de sa conversation l'avaient fait proclamer *aimable*, et dans ce dernier voyage où il allait se défaire aussi des derniers biens qu'il possédât sur cette terre d'Afrique, il s'était montré ce qu'il était vraiment, ce que jadis il avait dû être, c'est-à-dire brillant, honnête et généreux, homme de cœur et homme de goût. Naturellement, ces brusques modifications de manières et d'humeur survenant chez ce Marc Raynaud qui avait, aux yeux de ses compagnons, un peu l'intérêt et le piquant d'une énigme, n'avaient pas pu passer inaperçues, surtout pendant le voyage à Blidah. Mais tandis que les jeunes gens, tout en s'en réjouissant sincèrement, n'y attachaient que peu d'importance, les deux vieillards, plus attentifs et sérieux, l'interprétaient chacun à leur manière, c'est-à-dire fort différemment. « Nos bavards ne se trompaient pas, pensait le colonel, « Marc Raynaud aime l'or; maintenant qu'il en a, il se trouve « comme dans son élément; il renaît, il rayonne. C'est dommage,

« ma foi ! car, sans cela, on serait disposé à aimer ce garçon. Il est « entreprenant, ferme, loyal, sage, et de tous points distingué; mais « la cupidité le gâte et l'avilit. C'est un homme qui a un vice. — Ce « garçon-là sait ce qu'il veut, se disait de son côté le père d'Isabelle. « Ce n'est pas pour le plaisir assurément qu'il a vécu quinze ans, « ainsi que mon frère me l'a dit, de travail et de privations dans la « solitude. Il voulait atteindre un but. Lequel ? c'est ce qu'il ne dit « pas, et ce qu'on ne peut deviner. Mais voici qu'il en approche à « présent, et à mesure qu'il voit son espoir grandir, il s'épanouit et « se réveille. J'ai assez travaillé et assez vécu pour connaître le « monde et les affaires; aussi je le dis en toute assurance: c'est un « homme qui a un projet. »

Mais quel pouvait être le projet de M. Marc? Ce n'était pas celui de se marier, à coup sûr, car il n'avait point paru accorder d'attention sérieuse à aucune des jeunes filles qu'il lui était arrivé de rencontrer dans les salons où il était admis; il avait même, avec beaucoup de tact et d'habileté, feint de ne point remarquer les avances mal dissimulées et les prévenances nullement gratuites de quelques bonnes mamans ou grand'tantes un peu trop zélées, qui convoitaient discrètement pour leur nièce ou petite-fille, cette bonne fortune d'un mari jeune, habile, sage et ce gros lot d'un demi-million. Et même, ce qui était plus grave, ce que l'ancien notaire ne pouvait guère lui pardonner, c'est qu'il ne se montrait pas positivement décidé à soupirer pour Isabelle. Et pourtant, M. Challandier avait fait sonner assez haut ses cinquante mille livres de rentes, sa terre en Normandie, sa maison de la rue Taitbout, ses brillantes relations à Paris, l'excellente éducation et les charmantes qualités d'Isabelle. Et pourtant, parfois, dans ces rares moments où le passé s'oubliait, où l'avenir semblait loin, où le pauvre Marc se laissait entraîner un instant par la douceur de l'oubli et l'attrait des heures de joie, son front devenait plus noble encore, sa voix plus éloquente et son regard plus doux quand la jeune fille était là, quand elle souriait près de lui, quand il causait avec elle. Les mots venaient alors aux lèvres du jeune homme plus abondants, plus heureux, plus émus; son visage expressif, à demi rougissant, s'animait un peu, se troublait aussi, sans rien perdre pourtant de sa fierté ni de sa noblesse; Isabelle répondait parfois aux paroles de Marc par un regard d'approbation, et M. Challandier, à part lui, voyant tout sous cape et se frottant les mains, murmurait en souriant: « Enfin !.... est-ce que nous y voilà? vais-je donc

« avoir un gendre ? » Puis, tout à coup, sans cause apparente, un changement profond, douloureux, s'opérait dans l'attitude et les traits de Marc Raynaud ; une rougeur subite couvrait son front, l'éclat de son regard s'éteignait comme un fugitif éclair ; son visage devenait sombre et ses lèvres tremblantes ; il inclinait la tête, baissait les yeux, interrompait souvent la phrase commencée ou se tenait quelques instants à l'écart, se montrant ensuite tel que tous les autres colons l'avaient autrefois connu, silencieux, préoccupé, très-froid et presque triste. Sur quoi Henri et son cousin le regardaient avec étonnement, Isabelle avec intérêt, et M. Challandier avec dépit, en secouant la tête d'un air résigné, comme un homme qui voit s'évanouir une belle et joyeuse espérance.

Une partie de l'hiver s'écoula ainsi ; le mois de février arriva. Avec lui survinrent les continuelles ondées, les bourrasques, les tempêtes qui constituent l'hiver algérien et donnent une légère idée des orages des tropiques aux touristes novices fraîchement débarqués de Paris. M. Challandier, peu disposé par caractère et par tempérament à contempler avec plaisir ces grandes crises de la nature, déclara qu'il était temps de songer au départ ; on reviendrait encore à temps ; les petites réunions de carême n'auraient pas commencé ; la saison tout entière, par ce moyen, ne serait pas perdue. Le séjour de Paris serait encore attrayant ; une absence momentanée lui aurait donné plus d'attrait au contraire. Combien le ruisseau de la rue Taitbout paraîtrait paisible et charmant après ces ravages grandioses, ces sombres fureurs de la mer d'Afrique ! Combien il serait agréable, en prenant le thé le soir dans le salon de Mme E**, la femme du capitaliste, ou de M. D, le procureur général, de pouvoir dire, en parlant des Kabyles, — j'en ai vu ; de l'Atlas, — je l'ai visité ; du *couscoussou* national, — j'en ai mangé ; — des lions du désert, — j'en ai une peau dans ma chambre ! Et, pour se donner ce petit triomphe et cet innocent plaisir, il ne fallait certes point attendre jusqu'à l'année prochaine. C'est la fraîcheur des impressions qui fait leur vivacité, qui permet de les énoncer par conséquent avec toute l'habileté qui les rend séduisantes, ou avec toute la faconde quiles rend acceptables. Le colonel et son fils durent donc faire leurs adieux à leur aimable famille, qui leur fit promettre instamment de venir rendre la visite à Paris sans trop attendre, et s'embarqua sur un beau vapeur de l'État, un jour où la mer était plus tranquille et le ciel plus souriant.

Le même vaisseau emportait aussi vers Toulon Marc Raynaud et sa fortune. La phrase célèbre depuis le temps de César est parfaitement applicable en ce cas. Le jeune colon, après quelques semaines d'affaires et de démarches, était parvenu à réaliser la somme produite par la vente de toutes ses propriétés : il la portait avec lui et paraissait si pressé de *partir pour France*, selon la locution particulière aux braves Africains, qu'il n'avait pas consenti à laisser passer la saison rigoureuse à attendre que le ciel et la mer se fussent rasséréné après l'équinoxe de printemps. Du reste, dans les premières heures de la traversée, personne à bord de *l'Albatros* ne songeait au mauvais temps. Quelques familles de touristes, d'officiers supérieurs, de hauts fonctionnaires, se dirigeant vers la France au retour d'Alger, formaient une nombreuse, brillante et aimable compagnie. Marc Raynaud y avait paru d'abord, affable, libre et enjoué ; il avait rencontré ses anciens compagnons de route et leur avait serré la main ; il avait souri à Isabelle, la voyant sourire à sa vue et rougir un peu, bien peu, assez seulement pour que ses joues rondes et pures parussent roses à côté de son front blanc, et blanches à côté de sa chevelure sombre. Mais à mesure que la frégate glissait et dansait sur les vagues, que ce beau paradis africain de neiges, de nuages, de verdure et de fleurs s'enfuyait et se perdait dans la distance, le front de Marc Raynaud devenait plus sombre, ses regards plus humbles, ou plus accablés. Le but, maintenant, se rapprochait pour lui ; il était là, de l'autre côté de la mer, sur sa terre natale, but longtemps désiré, péniblement atteint, but douloureux sans doute puisque ce souvenir suffisait pour assombrir le visage de Marc et en chasser l'espérance, mais honorable et glorieux en même temps, puisqu'après un découragement passager, le jeune homme finissait toujours par relever la tête avec une expression fière et calme, poussant un soupir de soulagement et fixant devant lui un regard moins terne et moins triste.

Pendant la nuit qui suivit le départ de *l'Albatros*, s'éleva un vent d'est, âpre et sec, qui, tourbillonnant au-dessus des cimes du Taurus et des îlots de l'Archipel, s'en vint balayer en lames puissantes et fouetter en flocons blanchissants les vagues de la Méditerranée. *L'Albatros* était une fine voilière, une robuste frégate, et son capitaine un habile et hardi marin. Ne pouvant ni prévenir, ni détourner le danger, il fut du moins assez puissant pour le combattre ; ses manœuvres intelligentes et promptes eurent bientôt mis le navire à

l'abri du danger, mais non à l'abri du retard et des hasards d'une route incertaine. *L'Albatros*, cessant de tracer son sillage en ligne droite légèrement inclinée à mesure qu'elle avance au nord, entre l'Algérie et la Provence, alla, sous le souffle puissant de cet orage, dériver du côté de Minorque, et salua en passant les îles Baléares et les hauteurs de Port-Mahon. Du reste, point de danger mortel, mais des craintes, de la fatigue et des incommodités en masse. Les coups de vent étaient sans pitié, le mal de mer aussi ; l'entrain et la gaieté qui régnaient la veille avaient complétement disparu; presque tous les joyeux passagers étaient changés en autant de malheureuses et languissantes victimes.

Mais à mesure que *l'Albatros*, taquiné par le vent et bien loin de sa route, cherchait à regagner son sillage et son aplomb, quelques-uns des voyageurs, accoutumés déjà aux fatigues de la mer par deux jours de lutte et de souffrances, sentaient revenir leurs forces et se transportaient sur le pont pour achever de les recouvrer sous l'heureuse influence d'un air vif et frais et d'un espace sans limites. A ces passagers intrépides cependant les hommes du bord ne ménageaient ni les observations ni même les rebuffades, car le vent était violent encore et la mer furieuse. Parfois des lames géantes, comme d'énormes montagnes de cristal frangées de neige, s'abattaient sur le pont de *l'Albatros* et s'y brisaient en torrents ruisselants, en pluie de gouttes irisées et scintillantes ; d'autres fois, dans leur élan farouche, elles franchissaient d'un bond la plate-forme de la frégate sans s'y abattre et s'y arrêter, la couvrant pour un moment d'un grand dôme d'eaux troublées, de brouillards mouvants et d'écumes flottantes.

Au moment où les hommes de l'équipage exécutaient une manœuvre sur les vergues d'un mât, une de ces furieuses lames s'abattit sur le pont, le couvrit un instant, puis se retira en mugissant, se creusant au milieu en un noir tourbillon au milieu duquel on vit poindre un instant un bras levé, un visage livide, et alors ce cri douloureux, lugubre, retentit : « Un homme à la mer ! »

C'était un des matelots du bord, entraîné par le flot au moment où il était balancé vers la base du mât, à l'extrémité d'une fragile échelle. Au cri répété par le porte-voix du capitaine, quelques hommes se précipitèrent pour détacher le canot attaché au flanc du navire, tandis qu'un robuste et courageux camarade, dépouillant sa veste et sa ceinture, s'élançait par-dessus le bord, pour aller porter secours au pauvre gabier entraîné, presque évanoui.

Il l'atteignit, il le souleva, mais alors commença une scène d'épouvante et de mort, une lutte suprême. Le mourant, dans ses efforts convulsifs, s'attachait à son sauveur, il paralysait ses mouvements; de son étreinte de fer serrait sa gorge haletante, son bras robuste, et les vagues roulaient toujours, sautaient toujours, de loin menaçaient en grondant, puis s'abattaient et écumaient en grondant encore, en tourbillonnant au-dessus de la tête du matelot et de son sauveur, au-dessus des deux têtes condamnées. En ce moment, Marc Raynaud parut sur le pont. Il avait entendu le bruit, les cris, le signal; il accourait haletant, redoutant quelque catastrophe; il vit à travers les vagues vertes, à travers l'écume blanche, un léger bouillonnement au-dessus de l'abîme profond et noir qui, en ce moment, engloutissait deux victimes; ses lèvres frémirent, son œil noir se voila pour un instant, et en même temps il lui vint au cœur un désir irréfléchi, un instinct puissant, qui le portait à s'élancer aussi, à lutter et s'agiter là-bas, à aider ces malheureux, à mourir près d'eux peut-être. Puis une pensée subite le retint, il se frappa le front et pâlit... Mais, en se retournant, il aperçut près de lui M. Challandier et sa fille, L'ancien notaire se tenait droit, immobile, le corps rejeté en arrière, les mains étendues et les prunelles dilatées par la terreur. Isabelle pleurait en joignant les mains, ses joues étaient plus blanches que l'écume des vagues, et ses petites mains, sa taille frêle, tremblaient de pitié et d'effroi... Oh! mon Dieu, mon Dieu, qui les sauvera? disait-elle. »

Marc frémit, se retourna vivement, et, s'approchant du père d'Isabelle, lui remit un objet qu'il venait de tirer de sa ceinture et qu'il tenait à la main : « Gardez-le bien — dit-il — c'est tout mon avoir; « je vous le confie.... Moi je vais là-bas.... je nage bien.... je pourrai « les aider. Et.... si je ne revenais pas.... vous enverriez ce por- « tefeuille à..., vous y verrez l'adresse.... » Et aussitôt, au milieu des regards de surprise et d'admiration de tous les spectateurs de cette scène, le jeune colon d'Algérie jeta sa vareuse sur le pont, s'élança sur la balustrade du vapeur, jeta un regard sur la mer bouillonnante, sur le ciel noir, et puis disparut sous les vagues. Un cri de regret et de douleur l'avait accompagné dans sa chute. L'entendit-il? Non, sans doute, car en ce moment le flot mugissait autour de lui; ses oreilles étaient étourdies, ses yeux aveuglés par le tourbillon des lames; cette plainte involontaire arrachée par l'effroi à l'humble cœur d'Isabelle ne pouvait guère parvenir jusqu'à lui, il ne pouvait plus voir la jeune

fille tremblante appuyée sur le bastingage, et de sa petite main glacée essuyant ses larmes qui l'empêchaient de bien voir. Mais il se rapprochait de son but, il fendait l'eau, aspirait l'air, nageait, luttait toujours.... il était arrivé dans ce grand cercle verdâtre et brumeux au milieu duquel sombraient les deux victimes. Par un effort suprême de vigueur et d'agilité, il parvint jusqu'au groupe effaré, il saisit par les cheveux le matelot à demi-mort, qui n'était plus agité que de mouvements confus et faibles; puis il tendit son épaulé à l'autre, qui avait encore la force de s'y appuyer. Mais ce sauvetage héroïque était au-dessus des forces humaines : le jeune homme, entraîné par son double fardeau, nageait en vain, luttait en vain; il n'avançait plus, il parvenait seulement à soutenir au-dessus des flots les têtes livides de ses deux compagnons et sa propre poitrine épuisée, haletante. Encore quelques brassées, quelques efforts inutiles, et ce groupe suffoqué, agonisant, aurait pour toujours sombré, sombré en face de ce ciel qui commençait à sourire, de ces frères émus, pâles et glacés de terreur, en face d'Isabelle qui n'espérait plus mais qui priait encore !

Mais le canot avait enfin pris la mer, le capitaine s'y était précipité lui-même. Quelques vigoureux coups de rame l'eurent bientôt conduit dans les eaux où se débattaient les deux marins, où Marc se soutenait faiblement mais nageait encore.... Un quart-d'heure après, on les amenait tous trois sur le pont de la frégate où le jeune homme, que l'émotion du moment avait soutenu jusque-là, tombait évanoui.

On le transporta dans la cabine, et le docteur du bord l'accompagna ainsi que M. Challandier et Gustave. C'était le moment de le surveiller, de le soigner, mais non celui de lui remettre son trésor, pensait avec raison le père d'Isabelle. M. Challandier, tout en enveloppant de couvertures chaudes, tout en frictionnant vigoureusement le jeune homme épuisé, gardait précieusement l'important dépôt qui lui avait été fait dans cette circonstance solennelle. « Je le lui remettrai ce soir, en lui disant qu'il est un héros, se disait-il. » Mais le soir vint, et, pour le jeune homme, la présence d'esprit, la force ne revinrent pas. La fièvre et le délire succédèrent au long évanouissement dans lequel il avait d'abord été plongé; plus que jamais il fallait au pauvre Marc de la surveillance, des soins; impossible de songer à lui rendre son portefeuille.

C'était ce que se disait M. Challandier assis, dans le silence de la nuit, auprès du lit du malade. La position commençait à devenir

délicate, surtout puisqu'elle menaçait de se prolonger. Ah! comme il tardait à l'honnête notaire que ce brave et beau garçon revînt à lui, rouvrît les yeux, au lieu de se plaindre et de s'agiter comme il le faisait, dans ses hallucinations pénibles et vagues, afin de pouvoir lui restituer son bien et lui dire en même temps : « Foi de notaire et « d'honnête homme, mon brave, je n'ai jamais connu personne qui « fût aussi vaillant que vous! Être jeune, riche, distingué, et jeter sa « vie à la mer pour sauver deux matelots à demi-noyés, quand on a « devant soi un bel avenir, et dans sa poche un portefeuille avec... »

Avec quoi?.. C'était ce que M. Challandier ignorait. Il savait bien que Marc était riche; il avait même calculé approximativement le chiffre total qu'avait pu produire la vente successive de ses propriétés, mais dans toutes ces hypothèses il n'y avait rien de certain, et ce pauvre père troublé se répétait à chaque instant, avec plus de conviction, avec plus de ferveur, que cet homme opulent, généreux, aimable et dévoué, était vraiment l'idéal du mari qu'il fallait à Isabelle. Mais la première condition, lorsqu'on se choisit un gendre, est de voir clair dans ses affaires; était-il donc sage de laisser échapper une si belle occasion? Il était si naturel et si facile d'en profiter! C'était une si légère indiscrétion, si excusable d'ailleurs puisqu'elle était causée par une vive sollicitude paternelle. Rien qu'une minute d'examen attentif, mais scrupuleux; le temps de jeter sur le contenu du gros portefeuille noir un coup d'œil de notaire, c'est-à-dire un regard expert, rapide et clairvoyant. Il vint un moment enfin où la délicatesse de M. Challandier succomba à une trop forte tentation, où ses derniers scrupules cédèrent, ce fut lorsque le malade, dans son délire, s'écria en gémissant sur son lit : « Pauvre Constance!... elle m'attend... et, en m'attendant.., elle rougit et elle pleure... »

Constance! en vérité — répéta M. Challandier en rougissant malgré lui de désappointement et presque de colère. — Y a-t-il donc là-bas quelques fiançailles sous roche?.. C'est ce que je voudrais bien savoir... et ce que je verrai peut-être là-dedans.

Là-dessus, le brave père d'Isabelle, n'y tenant plus, s'assit un peu à l'écart et ouvrit le portefeuille. Il y vit d'abord un assez joli paquet de billets de la banque de France; mais ce n'était là que le *sou de poche*. Puis une lettre de crédit ouvrant au porteur, Marc Raynaud, un compte de trois cent mille francs dans la maison Rostchild, de Paris, et une autre statuant un crédit de deux cent cinquante

mille francs sur la banque N***, de Marseille. Total cinq cent cinquante mille francs; le chiffre paternel était dépassé!... Et, pour comble de bonheur, une lettre, cachetée il est vrai, mais dont l'adresse, écrite de la main du jeune homme, portait pour suscription : « Mademoiselle Constance Raynaud, rue Saint-Jean, 28, à Marseille. »

— Sa sœur, sans doute, dont, en cas d'accident, il voulait faire son héritière — s'écria M. Challandier avec un robuste tressaillement de bonheur qui fit tomber sa chaise derrière lui et osciller violemment la lampe suspendue au plafond de la cabine. Ainsi pas d'obstacles, pas de désappointement..., une situation nette, claire comme le jour.... une voie toute ouverte au projet de mariage... de la jeunesse, de l'élan, du charme, de l'habileté... et cinq cent mille francs comptant, même dépassés... cinq cent mille francs en portefeuille!.. Qu'on juge d'après cela des radieuses espérances, de la satisfaction sans nuages de M. Challandier! Les perspectives brillantes qu'il se formait pour l'avenir ne s'assombrirent même pas lorsque le docteur du bord déclara, le lendemain matin, que le jeune homme était menacé d'une longue et grave maladie. Bien au contraire, ces prévisions du médecin ne firent que confirmer M. Challandier dans ses belles espérances matrimoniales. Qu'à cela ne tienne, dit-il — une fois que nous serons à terre je ne l'abandonnerai pas. J'ai son argent d'abord et je ne peux le remettre entre ses mains que lorsqu'il aura repris connaissance pleine et entière. Nous nous établirons avec lui dans le meilleur hôtel de Toulon, nous le soignerons, mon fils et moi; il le mérite bien, ce garçon, c'est un cœur d'or, c'est un brave. Et d'abord, quand même nous achèverions notre hiver dans le midi de la France, quel inconvénient y aurait-il?.. Je n'y vois que du profit pour nous, et en même temps du bonheur, si, comme j'en ai l'espoir, nous parvenons à sauver ce cher malade.

Le sauver, M. Challandier y comptait bien, et le captiver aussi. Quel homme jeune, sensible et sensé pouvait résister au charme souverain de se voir ainsi adopté, cajolé, soigné, et surtout soigné par Isabelle? Aussi, ce qui fut dit fut fait. A peine eut-on abordé que M. Challandier fit transporter à terre son cher malade, Marc Raynaud, avec les précautions les plus tendres et les plus ingénieuses; il l'installa près de lui dans une des plus belles chambres de l'hôtel Impérial, digne d'un vice-roi d'Égypte ou d'un ambassadeur; il envoya chercher immédiatement le plus célèbre médecin de la ville, et se dévoua, corps et âme, à cette œuvre de charité intéressée et d'inno-

cente séduction. Jusqu'alors il semblait qu'un destin bienveillant consentît à sourire à cette importante entreprise de M. Challandier. La vigoureuse constitution de Marc Raynaud parvint à triompher de la fièvre et des souffrances qui l'accablaient depuis son acte de dévouement héroïque; les soins empressés du vieux notaire y contribuèrent bien un peu; peut-être les prières d'Isabelle aussi. Il vint un jour enfin, après trois semaines de danger et de douleur, où le jeune homme revint à lui, retrouva tout ensemble la présence d'esprit, la force et la voix; M. Challandier remarqua bien alors que le premier regard lumineux et intelligent du malade, qui exprimait un profond étonnement, était empreint surtout d'une vive anxiété, comme si le premier souvenir réveillé dans cet esprit engourdi longtemps eût été celui du portefeuille.

— Le voici! — dit le père d'Isabelle en se penchant vers le malade pour le lui remettre dans la main. — Je n'ai pas voulu vous quitter avant que vous fussiez guéri, afin de pouvoir moi-même vous le rendre.

— Et... vous avez longtemps attendu? — murmura Marc.

— Trois semaines environ. »

Le malade pâlit, joignit les mains; un léger tressaillement agita ses lèvres, et, se tournant vers le père d'Isabelle, il lui dit, avec une expression de reconnaissance voisin de la ferveur :

— Oh! mon Dieu! que je suis heureux d'avoir confié cet argent à un honnête homme. Je vous dois deux fois la vie, Monsieur; croyez bien que votre délicate attention et votre généreuse prudence m'ont été plus bienfaisantes encore, plus précieuses que vos bons soins.

— Peste, comme il tient à son argent! — se dit M. Challandier. — Mais un demi million c'est un beau lot après tout... Perdre une pareille bourse, ce serait vraiment perdre la vie... Allons, c'est une garantie de plus... Celui qui met tant d'importance à conserver son bien n'ira pas follement s'exposer à le dissiper... Maintenant, mon jeune ami, vous voici l'esprit tranquille et les idées nettes; il ne vous reste plus qu'à vous ménager, à reprendre vos forces, pour décider ensuite... pour... pour retourner peut-être... dans votre ville natale... Si cependant... vous n'aviez pas d'occupations pressantes, je vous conseillerais... pendant votre convalescence... un petit voyage à Paris... Nous aurions le plaisir de vous y accompagner... je vous présenterais à mes amis, au reste de ma famille.

— A Paris... oui; j'irai... je devrai y aller en effet — murmura

Marc faiblement, une passagère rougeur colorant en ce moment son visage. — Mais avant de m'y rendre, j'aurai un autre voyage à faire encore, et celui-ci est bien pressant, je voudrais l'entreprendre déjà.

— Mon jeune ami, inutile d'y penser ; les forces ne vous reviendront pas si tôt. Votre convalescence ne sera pas longue, allez ; nous tâcherons de vous épargner l'ennui... Et d'ailleurs, n'êtes-vous pas bien ici ?... des appartements de ministre... une table... de prince. »

A ces paroles de M. Challandier, Marc Raynaud jeta les yeux autour de lui ; il fixa un instant ses regards sur l'ameublement confortable et riche de son appartement, sur les tapis moelleux, sur les soyeuses tentures; alors une rougeur encore plus vive s'étendit sur son visage ; une ombre cette fois passa sur son front, et il resta muet, rêveur.

« Qu'a-t-il donc ? — se dit M. Challandier. — Est-ce qu'il n'est pas content de cet hôtel ?.. Vrai Dieu, quel sybarite !.. Je m'en contente bien, moi, et pourtant après tout, je suis encore plus riche que lui.

Du reste, le père d'Isabelle se garda bien de faire ces réflexions tout haut ; il pensa que le convalescent était fatigué et que sans doute son naturel cordial et expansif, son aimable humeur s'étaient modifiés légèrement par suite des souffrances de cette longue maladie. Il se borna donc à redoubler de zèle, de soins et presque de tendresse, pendant ces quelques jours de convalescence où le malade revenait à pas plus certains et plus rapides vers la force et la santé. Gustave et Isabelle s'associaient bien volontiers à cette œuvre de dévouement ; ils s'ingéniaient à trouver le moyen d'abréger les journées longues, d'égayer les journées tristes, de répandre autour du convalescent un peu d'animation et de joie pendant les sombres soirées d'hiver. Marc Raynaud parlait peu, s'égayait encore moins ; parfois il remerciait ses amis par un silencieux et triste sourire et un regard où il y avait beaucoup de gratitude, beaucoup d'affection, mais peut-être encore plus de douleur. M. Challandier s'étonnait considérablement, et même commençait à s'inquiéter, en voyant que son malade, tout en revenant à la santé, paraissait prendre si peu d'attrait et de goût à la vie ; mais son étonnement fit place à la stupéfaction, et sa douleur à la colère, lorsqu'un jour, revenant d'une assez longue promenade à l'Arsenal avec ses enfants et se dirigeant vers la chambre du convalescent, un garçon d'hôtel, au milieu du corridor, l'engagea à s'ar-

rêter, puisque sa visite n'aurait plus de but, attendu que la chambre était vide.

— Comment !.. il est parti ? — s'écria l'ancien notaire au comble de l'ébahissement.

— Mais oui, Monsieur... Ce monsieur a demandé son compte à l'instant où il a vu Monsieur monter en voiture ; il a promptement payé, puis il est parti... Ce n'a pas été bien long, allez ; ce monsieur n'avait pas beaucoup de bagages. Et... pour tout dire... voyez-vous... je crois qu'il trouvait qu'ici l'on payait trop cher, car savez-vous où il a ordonné de le conduire, au fiacre qu'il a pris ici ? Eh bien, à l'hôtel du Lion d'or, un vrai bouchon, une gargotte, mais, dame ! où tout est bon marché. Je le crois bien, il n'y a que les commis-voyageurs et les rouliers qui y logent !... Tout cela, c'est pour vous dire que ce monsieur-là n'était pas un bourgeois comme Monsieur,.. mais quelqu'un du dernier monde, de la petite espèce, quelqu'un qui portait une bourse plate et avait besoin de regarder à ce qui restait dedans...

— Fou que vous êtes ! — s'écria M. Challandier, interrompant cette explication passablement diffuse par un geste de dédain et de désespoir — il portait avec lui cinq cent mille francs en portefeuille !

— Vraiment ?... Ah !... je ne savais pas ;... personne ne s'en serait douté. En tous cas, ce monsieur a laissé une lettre...

M. Challandier saisit avidement la lettre, la lut plus avidement encore, mais il n'en fut pas plus avancé. Marc Raynaud, en quelques lignes empreintes à la fois d'un vrai sentiment d'affection et d'une tristesse profonde, remerciait chaleureusement M. Challandier et sa famille pour les soins généreux et les inappréciables témoignages d'intérêt qui lui avaient été prodigués. Il déplorait amèrement qu'une affaire de la plus haute importance, qui ne souffrait pas de retard, le contraignît à quitter l'hôtel le jour même, et la ville le lendemain. Il souffrait plus vivement encore de ne pouvoir avant de s'éloigner exprimer toute sa reconnaissance à ces généreux amis dont le souvenir lui resterait si durable et si cher, et il espérait que la Providence, acquittant pour lui sa dette de gratitude, donnerait à tous ceux qu'il ne devait plus revoir le bonheur qu'ils méritaient si bien.

Ainsi Marc Raynaud était parti, emportant son portefeuille, naturellement, et quelque chose de plus, les rêves dorés, les radieuses espérances du père d'Isabelle ! Vaine toile d'araignée que toutes ces prévenances, ces soins et ces veilles, ces flatteries ingénieuses et ces

égards délicats! La mouche capricieuse et volage avait rompu les lacs et s'était effrontément envolée, et maintenant s'ébattait au loin, se riant du frêle réseau dans lequel on avait cru la retenir captive. M. Challandier, en pensant à ses beaux châteaux d'hymen, à ses projets longtemps caressés et aboutissant à une si triste découvenue, sentait son cœur se gonfler et son front rougir de dépit, de honte et d'indignation. Jamais aucun des élégants flâneurs et viveurs africains, aucun des malicieux colons d'Algérie, n'avait prononcé contre Marc Raynaud de jugements aussi sévères que ceux dont le père d'Isabelle l'accablait en ce moment.

— Oui, on avait bien raison de le dire... Il a trouvé l'hôtel trop cher, c'est un avare... Il ne s'est pas épris d'Isabelle,.. c'est un fou... Enfin, c'est un fripon — fulmina même M. Challandier à bout d'épithètes, dans le silence de sa chambre, oubliant que Marc Raynaud n'avait volé ni dépouillé personne, et que les cinq cent mille francs qu'il emportait avaient été, par lui, très-légitimement et péniblement gagnés.

IV

Pendant ce temps, celui qu'on accusait et maltraitait là-bas, que peut-être on regrettait aussi, le faible convalescent, le pauvre transfuge, avait quitté Toulon par le train le plus matinal et se dirigeait vers Marseille. Il y arriva un peu avant midi, et, malgré sa faiblesse, prit à pied la route d'un des faubourgs, laissant son modeste bagage à la gare. En moins d'une demi-heure, il parvint à l'extrémité d'une rue large, peu fréquentée et silencieuse, donnant sur la campagne, et il alla sonner à l'une des plus modestes maisons. Une femme bien vieille, bien ridée, vint ouvrir, et alors un cri retentit, un cri de joie et d'amour : « Jésus Dieu! C'est monsieur Marc! c'est le jeune maître. » Et à ce cri, un autre répondit : « O Marc chéri, ô mon frère! Et Mlle Constance Raynaud, toute pâle et délicieusement émue, vint tomber dans les bras du jeune homme, qu'elle embrassa en pleurant.

Constance était jeune encore, mais son doux visage pâle, aux plis profonds, aux traits creusés, avait grand besoin, pour paraître radieux et beau, de cette émotion et de cette joie. Il aurait suffi de la regarder un instant pour voir qu'elle avait beaucoup souffert. Sa fine taille s'était courbée à force de travail ; ses yeux noirs s'étaient voilés à force de veilles, peut-être à force de larmes aussi ; sa bouche enfan-

tine et modeste avait désappris les mots de caresse, les chants joyeux, les sourires. Pourtant, une rougeur fugitive, un charme nouveau, un rayon venaient animer et rajeunir son doux visage, en ce moment où son frère, dans le petit salon, lui serrait la main en se tenant assis près d'elle.

— Me voici, disait-il, nous ne nous quitterons plus, maintenant nous travaillerons, nous espérerons, nous vivrons ensemble. Pauvre Constance chérie, tu m'as longtemps attendu.

— Oh! oui, Marc; mais ce n'était pas toi que j'attendais seulement, c'était peut-être.... quelque chose de plus cher encore.... Dis, bon frère, me le pardonnes-tu?... C'était la consolation, la réhabilitation, la paix; c'était l'honneur et le repos pour nous ici, pour notre père dans sa tombe... Et maintenant, tu nous apportes tout cela, n'est-ce pas?... Je suis si heureuse!... J'ai lu ta dernière lettre à genoux, tu sais, celle où tu m'annonçais que le nom de notre père allait être réhabilité, que tu revenais riche... Et depuis lors, méchant, tu m'as cruellement fait attendre... Plus d'un mois sans nouvelles! Et par ce temps d'orages!... O Marc! Marc, combien de nuits j'ai passées dans les larmes, pensant qu'il n'y avait plus d'espoir, que tu étais mort, toi, et notre nom pour toujours souillé.

— Pauvre Constance, tu vois que rien n'est perdu, puisque me voici... Mais je n'étais pas cruel, j'ai été malade.

— Malade! cher bon frère... Et où étais-tu alors? Qui t'a soigné?

— J'étais à Toulon, pas bien loin d'ici, tu le vois... Et rien ne m'a manqué, car j'étais soigné par d'excellents amis, par une aimable et charmante jeune fille... Mais laissons cela, sœur, et parlons de notre avenir. Il sera beau, notre avenir, vois-tu, puisque désormais il est pur. Je rapporte d'Afrique un peu plus de cinq cent mille francs, juste ce qu'il faut pour couvrir les créances; il nous restera dix à quinze mille francs peut-être; ce faible apport sera placé en ton nom. Il ne t'exemptera pas de tout travail, pauvre sœur, mais il te permettra du moins de te ménager.

— Oh! frère, ne pensons pas à moi, pensons à notre succès, pensons à mon père plutôt... Car il nous voit, Marc; quelque chose me le dit, j'en suis sûre. Son pauvre front rougissant, qu'il a été cacher dans la tombe, se relève maintenant et resplendit, parce qu'il ne portera plus de tache. Ses yeux, qui se sont éteints dans les pleurs, se rouvrent maintenant pour te contempler, et il te bénit, frère; et tout ce qu'il dit là-haut, Dieu l'entend et sourit : « Je suis réhabilité,

délivré par mon fils, et si noblement, si courageusement, si vite! »

— Si vite?... non, hélas! — murmura Marc Raynaud en laissant retomber tristement sa tête sur sa poitrine. — Quinze longues années se sont écoulées avant que j'ai pu atteindre le but que me montrait le devoir, que m'imposait mon cœur. Et pendant ce temps, que d'efforts, que de larmes! Moi là-bas, toi ici, et tous deux souffrants, séparés!... Ah! combien de fois j'ai pensé à t'appeler auprès de moi, ma pauvre Constance chérie!... Mais si je l'avais fait.... peut-être.... je t'aurais fait souffrir encore plus.... Là-bas, ma solitude, mes façons de vivre, mon économie austère, mon éloignement du monde, attiraient l'attention, donnaient lieu à des remarques, à des soupçons même.... Et je m'étais résigné à subir tout ce que voudraient m'infliger les curieux, les méchants, les hommes, mais je n'aurai pas pu, Constance, supporter leurs regards malveillants attachés sur toi, leurs gestes dédaigneux sur ton passage, leurs odieuses suppositions peut-être... Mieux valait, pauvre sœur, te laisser ici tranquille et pure, dans ton isolement et ton obscurité.... Seulement mon exil était bien long, et ma maison était bien vide!

— O Marc, mon cher Marc, ne pensons plus à ces années si sombres. Nous vivrons ensemble maintenant; tout va être oublié. Vois comme l'espérance et la gaieté me reviennent vite, à moi; vois comme je rajeunis; je renais rien qu'à te voir; comme je suis tranquille, confiante et joyeuse!... Pourquoi ne fais-tu pas de même, méchant Marc; pourquoi, quand tu rends au nom de notre père sa dignité et son honneur, quand tu me retrouves et quand je te caresse, pourquoi as-tu encore les yeux humides et le regard désolé?

— Pourquoi? Parce que je suis faible; parce que je suis fou, répondit le jeune homme amèrement, croisant les bras devant lui et secouant tristement la tête. Parce que, il y a peu de temps.... Quand j'ai cessé d'agir, je me suis mis à rêver... Et alors, Constance, cette jeune fille dont je te parlais tout à l'heure, elle était près de moi; elle avait toutes les vertus comme aussi tous les charmes, et je me suis dit parfois. . pauvre insensé, pauvre coupable!... que celui qui l'épouserait serait un homme bien heureux. Mais, pour être heureux ainsi, il faut être riche, ma sœur; car je devais être condamné jusqu'au bout.... elle est riche, vois-tu, cette jeune fille que j'aurais aimée.... Et moi, mon nom est souillé tant qu'il me reste un peu d'or; et quand mon honneur sera sauf, quand je pourrai marcher le front levé, je n'aurai plus rien à donner, car mon foyer sera pauvre et mes mains

vides... Et cette douleur m'est venue au terme de mon temps d'épreuve, lorsque je commençais à me sentir joyeux, libre et fort. Sans doute Dieu a voulu donner plus de prix à mon devoir filial en donnant plus d'amertume au sacrifice.... Je n'ai pas hésité un moment, Constance, je te le jure; mais j'ai vivement souffert et parfois chancelé sous ma croix... Ne t'étonne donc pas, pauvre sœur, si, maintenant encore, tu me vois soucieux et accablé, le regard sombre et le cœur triste.

— Non, je ne m'en étonne plus, pauvre frère! — s'écria Constance tout en larmes, jetant ses bras tremblants autour du cou de Marc et serrant la belle tête brune du jeune homme entre ses mains. — Mais je m'afflige, mais je pleure avec toi, hélas! sans pouvoir te consoler. Moi seule je te resterai, mon pauvre Marc chéri; je veillerai près de toi, je vivrai pour toi, je te donnerai tout mon cœur, et mes soins, et mon amour, et cependant, hélas! ce ne sera pas la même chose.

— Non — murmura-t-il — mais ce sera encore du bonheur..... Dieu m'a béni, notre honneur est sauvé, c'était tout ce que je voulais, tout ce que je rêvais jadis; de quoi pourrais-je me plaindre?... Quand je me sentirai faible, quand je regretterai quelque rêve à demi effacé, je me dirai ceci, et alors... je parviendrai sans doute à oublier Isabelle... Embrasse-moi, bonne sœur, ne pleure plus et pardonne-moi d'avoir été faible; nous nous ferons une vie belle et douce encore quand nous nous soutiendrons l'un l'autre en nous donnant la main. »

Le frère et la sœur alors, plus tranquilles, s'entretinrent longtemps encore de leur situation présente, de leurs projets d'avenir. Marc avait beaucoup à faire; il devait rechercher à Lyon les syndics de la faillite Raynaud, se mettre en rapport avec les créanciers de cette ville et ceux de Paris et de Marseille; il fut donc convenu que le jeune homme, après avoir pris quelques jours de repos, commencerait un nouveau voyage pour régler ses affaires et se rendrait même à Paris où, après avoir désintéressé les créanciers, il s'occuperait de chercher un emploi. Et puis le frère et la sœur, réunis pour la première fois depuis plus de quinze années dans leur humble petite maison de la rue Saint-Jean, firent des rêves paisibles et doux, bercés qu'ils étaient par la paix et la joie de leur conscience et la douceur de leur mutuelle affection, et tous deux encore, le lendemain, agenouillés en silence auprès de la tombe paternelle, versèrent des larmes pieuses d'où la plus grande amertume était bannie, parce

que le devoir était fait, le sacrifice accompli et le mort peut-être consolé. . . . . .

. . . . . .

Pendant ce temps, M. Challandier était arrivé à Paris, mécontent et honteux de lui-même, cherchant à effacer au plus vite tous les souvenirs d'Alger, un peu inquiet et irrité de la mauvaise humeur visible de Gustave et du sérieux, plus visible encore, de la tranquille Isabelle. C'était Marc, toujours Marc sans doute, qui avait causé tout cela; lui, qui avait mis ce nuage sur les traits de l'une, amené ces bourrasques sur le front de l'autre. Et, après tout, c'était bien naturel. On ne voit pas disparaître, sans un certain serrement de cœur, d'où résulte une certaine irritation ou une certaine mélancolie, un ami de plus en plus cher, un compagnon aimable et distingué entre tous, ou bien un prétendant possible, séduisant, brillant et généreux, ayant encore un peu de jeunesse, beaucoup de vertus, et cinq cent mille francs en portefeuille. L'ancien notaire ne s'étonnait donc pas de la tristesse mal dissimulée de ses deux enfants; il ne songeait nullement à les en blâmer, et s'efforçait plutôt de les distraire. Quelques bals ayant eu lieu après Pâques, qui venait tôt cette année-là, il combla Isabelle de fraîches toilettes, de parures, de bijoux, et lui fit présenter, de droite et de gauche, les jeunes gens qui lui parurent les plus intéressants et les plus acceptables. Les courses de Longchamp survenant en avril, Gustave dut à la générosité paternelle un joli bai-brun pur sang, avec un petit groom fort bien dressé, pour y faire brillante figure. Mais il semblait qu'une influence de tristesse persévérante et continue paralysât les généreux efforts du pauvre père; tous ces expédients, ces cadeaux et ces dissipations ne réussissaient point : Gustave continuait d'être boudeur, irascible, quinteux, et Isabelle d'être sérieuse. L'ancien notaire maudissait intérieurement, avec une extrême énergie, son voyage d'Afrique, ses liaisons étourdies avec les colons algériens et le beau dévouement de Marc, et le portefeuille aux cinq cent mille francs, et ses enfants désappointés, affligés, et surtout maudissait Marc Raynaud et lui-même : « Dire que c'est cet original, ce fou, « cet avare qui est cause de tout ceci ! — se disait-il. — Est-il donc « permis à un insensé de se jouer ainsi de la confiance et de la cré- « dulité des honnêtes gens, de porter ainsi le trouble et la décep- « tion dans une paisible famille. Si je savais où le trouver, j'irais « le chercher, ce beau Marc, ce grand Marc, ce sauveur généreux,

« et je lui dirais.., Que lui dirais-je donc bien?... Je pourrais lui « écrire plutôt... Dans ce portefeuille, que j'ai gardé trois semaines « entre mes mains, n'y avait-il pas une adresse?... Oui, mais m'en « servir à présent, c'est avouer que j'ai regardé, que j'ai été curieux, « indélicat.... En vérité, souffrir par un fou, un étourdi et ne pas « pouvoir s'en venger, pas lui dire son fait, au moins... quelle po- « sition incroyable, et gênante, et douloureuse! »

M. Challandier refaisait ces amères réflexions un soir pour la millième fois peut-être, depuis son retour à Paris, lorsqu'on vint le prévenir que le dîner était servi. Alors essayant d'éclaircir son front et de rasséréner sa mine, il passa dans la salle à manger où l'attendaient Gustave et Isabelle, très-graves aussi ce soir-là, silencieux et presqu'affligés. Fort heureusement, un violent coup de sonnette vint bientôt interrompre la monotomie de ce repas en famille où les trois convives parlaient peu et ne mangeaient guère. Marguerite vint annoncer que M. Grobois, l'avoué, l'ancien ami de Monsieur, était là, et demandait qu'on l'admît, si l'on ne voyait point d'inconvénient à lui donner une place à table.

— Comment donc?... Mais qu'il entre, qu'il vienne! — s'écria M. Challandier, heureux et joyeux de voir enfin la gaieté communicative de son ami Grobois, son large et jovial sourire, apporter un rayon de soleil au milieu de sa sombre nuit.

Le vieil avoué entra, et le père d'Isabelle se sentit doucement ému en voyant que ses malins yeux gris étaient encore plus vifs et plus pétillants que d'ordinaire, que sa figure rougeaude et éveillée respirait la plus franche et la plus cordiale bonne humeur.

— Enfin, voici tous mes Africains! — s'écria-t-il en entrant. — Enchanté de vous trouver tous en bonne santé, entiers, frais et roses, de voir que vous n'avez pas dépéri en faisant la cueillette des oranges et la chasse au lion... Eh bien, mes amis, vous êtes-vous bien amusés là-bas? Avez-vous laissé vos bottes à la porte des mosquées, et roucoulé bien des barcarolles sur les bords de la Méditerranée aux flots bleus... Elle est diablement mauvaise en mars, hein?... Vous devez en savoir des nouvelles... Des nouvelles, j'espère que vous allez m'en conter; pour le moins de celles de là-bas... Quant à celles d'ici, j'en sais moi, et une entre autres, toute fraîche d'aujourd'hui, et la plus surprenante, la plus étourdissante, la plus renversante, comme disait jadis cette bavarde de marquise de Sévigné.

— Nous sommes heureux de vous l'entendre conter, Grobois, re-

prit M. Challandier précipitamment, car notre voyage ne nous a laissé que des souvenirs assez... confus... et, pas tous... pas précisément agréables.

— Et moi qui viens justement pour vous la servir, toute chaude, au bon moment, entre ce salmis de levraut et ce pudding à la duchesse! Voyez comme cela tombe bien... Un conteur bien disposé trouvant d'aimables et complaisantes oreilles... Avec cela, vous allez voir qu'il n'y aura rien d'étonnant à votre complaisance, mon bon Challandier. On est toujours prêt à recevoir et même à accueillir très-gracieusement soixante-quinze mille francs bien sonnés, qui tombent, comme du ciel, dans votre poche.

— Soixante-quinze mille francs?... Que dites-vous donc, Grobois? — répliqua le père d'Isabelle, se détournant pour regarder son ami, et écartant un peu sa chaise de la table.

— Je dis soixante-quinze mille francs, et je ne me trompe pas, — repartit l'avoué d'un air grave. Figurez-vous, mon cher, un véritable conte de fées.... un de ces traits à mettre dans la morale en action, une de ces restitutions volontaires comme il ne s'en voit plus nulle part, *nota bene* à Paris... Qu'est-ce que je dis? Un rêve des *Mille et une Nuits* plutôt, car le personnage en question revient du Midi, d'Orient, de je ne sais où; n'importe. Mais je viens au fait.... Aujourd'hui, vers trois heures, un bel homme grand, brun, très-simplement mis et de visage un peu triste, entra dans mon cabinet et me demanda à brûle-pourpoint :

« Monsieur, il y a seize ans, n'étiez-vous pas chargé de représenter les créanciers de Paris dans la faillite de la maison Raynaud, de Lyon et de Marseille?

— Oui, Monsieur, j'ai eu cet honneur, et — pour tout dire en même temps — ce déboire.

— Je le sais — a répondu l'inconnu qui soudain a rougi — je sais qu'il s'est trouvé un passif considérable, et que les créanciers n'ont pu recevoir qu'un appoint de cinq pour cent. Mais quoique l'affaire soit ancienne, elle n'est point oubliée, Monsieur... Je suis le fils de M. Marius Raynaud, le failli... Des circonstances... des spéculations heureuses m'ont permis de recueillir un capital assez important... Il y a quelques jours, j'ai soldé intégralement les créanciers de Lyon et de Marseille; j'agirai de même à l'égard de ceux de Paris; je suis venu ici surtout pour cela... Veuillez, Monsieur, me présenter vos comptes... » Le jeune homme avait parlé d'un ton

très-décidé, très-bref; il était arrivé à la fin de l'explication que j'en méditais encore le commencement. Notez que, pour moi, quoique je sois avoué, ou peut-être parce je suis avoué, cette démarche d'honnête homme était entièrement nouvelle; c'était un de ces discours, Challandier mon ami, tels que depuis trente ans que j'exerce, je n'en ai encore jamais entendu.

— Mais, Monsieur — ai-je dit lorsque la compréhension de la chose m'est revenue à peu près complétement — vous n'ignorez sans doute pas que le faible actif réalisé jadis par M. votre père, a laissé un déficit considérable? Le chiffre, si j'ai bonne mémoire, s'élevait pour les créanciers de Marseille et de Lyon, à trois cent mille francs passés; pour ceux de Paris, à deux cent mille environ. Si vous avez déjà satisfait les uns, aurez-vous encore de quoi solder les autres?

— Oui, Monsieur, j'ai pris mes mesures; vos calculs sont exacts, m'a-t-il répondu simplement.

— Ah! très-bien alors... C'est une belle action que vous faites-là; une action qui coûte cher aussi, permetez-moi d'ajouter... Sans indiscrétion, Monsieur Raynaud, vous êtes donc millionnaire?

— Je ne l'étais qu'à moitié — répondit-il en souriant.

— Mais alors,... quand vous aurez désintéressé tous les créanciers de M. votre père....

— Il ne me restera rien, pensez-vous?... Ah! Monsieur, vous ne pouvez pas compter pour rien le sentiment de l'équité satisfaite, la conscience du devoir accompli, et puis la paix, la force, la jeunesse, l'amour du travail auquel, depuis longtemps, j'ai dû m'habituer. Vous voyez bien, Monsieur, que, quand j'aurai donné tout, il me restera encore quelque chose. »

« Là-dessus, mon cher, je suis resté coi; en présence d'un tel désintéressement joint à une telle simplicité, je ne trouvais plus mot à dire. J'ai seulement serré la main à ce jeune Raynaud, en l'assurant que, dans notre profession, cela faisait du bien de pouvoir presser, de temps en temps, la main d'un honnête homme. Puis, j'ai fouillé mes vieux cartons poudreux pour retrouver les dossiers concernant cette affaire. Or il se trouvait que vous aviez un compte aussi parmi les créanciers refaits, mon bon; votre nom était dedans, n'est-ce pas, pour soixante-quinze bonnes mille livres?

— Assurément, et cette perte, il y a seize ans, m'avait été très-sensible. Depuis lors, je l'avais presque oubliée, ayant réussi d'autre part, Dieu merci.

— Eh bien, mon cher, il était écrit que vous ne perdriez rien.... Voici soixante-quinze mille billets de la Banque de France que je vous apporte; j'en ai donné quittance en votre nom, comme votre chargé d'affaire, à ce M. Marc Raynaud.

— Marc Raynaud! Oh!... j'en étais sûr.... C'était lui — s'écria Gustave en bondissant.

— Oh! oui!... ce devait être.... ce ne pouvait être que lui — murmura timidement Isabelle.... Elle joignit sur la table devant elle ses deux petites mains frémissantes, et une larme éloquente et douce, tendre et glorieuse aussi, roula lentement sur ses joues roses, et vint se sécher sur ses lèvres qui recommençaient à sourire.

— Voilà donc pourquoi il avait travaillé, peiné, sué si fort? — s'écria M. Challandier ébahi; — pourquoi il estimait, plus que sa vie, ses cinq cent mille francs en portefeuille?

— Ah! çà, qu'est-ce que tout cela veut dire? Vous vous extasiez, mon bon ami, et Gustave saute, et Isabelle pleure. Ce n'est pas pour soixante-quinze pauvres mille francs que vous vous mettriez tous dans cet état.

— Et non! ce n'est pas pour la dette, c'est pour le débiteur.... Nous l'avions rencontré.... par hasard; nous le connaissions.... sans le connaître.... J'avais bien remarqué d'abord son nom de Raynaud, mais je ne m'y étais pas arrêté; c'est un nom si commun dans le Midi. Et je ne savais pas que l'ancien filateur eût un fils.... Et je ne me serais pas douté que le fils d'un failli eût pu avoir si tôt cinq cent mille francs en portefeuille.

— Oh! cela... pour un ancien notaire... c'est un peu bien naïf — fit Grobois en avançant la lèvre inférieure et grossissant le menton d'une façon très-significative et indubitablement railleuse.

— C'est tout ce que vous voudrez.... Mais votre histoire est merveilleuse vraiment, et me met un remords dans l'âme.... J'ai mal jugé ce jeune Marc, je lui dois une lettre, une visite, une réparation, je ne sais quoi.... Enfin, tout Grobois que vous êtes, vous n'êtes pas mon ami, si vous ne me donnez pas son adresse.

— Eh! mon Dieu, la voici: Hôtel de Rome, rue de Seine. Et du reste, si vous le désirez, vous pourrez voir le jeune homme en question demain, chez moi; il doit revenir pour terminer un compte.

— Ah!... tant mieux, s'écria Gustave vivement. Irez-vous, mon bon père?

— Mais... oui... je le dois... il me semble... Quand ce ne serait que pour remercier le débiteur consciencieux qui s'acquitte si inopinément d'une dette depuis si longtemps oubliée.

— Et ne le verrez-vous que pour cela? Ne l'inviterez-vous pas à venir, comme autrefois, en ami, dans notre maison?

— Nous verrons.... cela dépendra.... Savez-vous, Grobois, ce que M. Marc Raynaud fait maintenant à Paris.

— Oui, à peu près. Comme après qu'il aura soldé les créanciers il ne lui restera presque rien, il m'a annoncé son intention de chercher un emploi.

— Ah!... cela tombe bien.... Justement, Charles Blenheim, vous savez, le banquier de la rue Rougemont, me demandait aujourd'hui si je ne pourrais pas lui procurer un caissier, un homme de confiance.... Il paraît que c'est fameusement difficile à trouver, par ces temps de caissiers qui courent.... Mais j'espère que mon vieux Blenheim n'aurait pas à se plaindre de celui-là! un homme qui passe, dans les privations et le travail, seize des plus belles années de sa jeunesse, afin de gagner cinq cent mille francs.... pour les rendre.... C'est du sublime cela, c'est du neuf, c'est ce qu'on a rarement vu. Avec celui-là, on sera moralement sûr de sauver la caisse.... Si M. Raynaud veut accepter, je suis sûr que Blenheim lui donnera biensix mille francs. »

Grobois répondit que, dès le lendemain, il communiquerait au jeune homme la proposition du banquier; puis on parla d'autre chose. Mais, sur tout autre sujet, la conversation languissait ce soir-là, car M. Challandier était préoccupé, Gustave distrait et Isabelle émue. Le vieil avoué se retira donc bientôt et Isabelle alors se hâta de prendre congé de son père.

Gustave et M. Challandier restèrent seuls, silencieux et rêveurs, devinant bien qu'une même pensée les occupait tous les deux, et ne pouvant se décider à entrer en matière. Enfin ce fut naturellement Gustave qui parla le premier et qui se hasarda, du premier coup, jusqu'au cœur de l'affaire: quand sera-t-on hardi et généreux si ce n'est à vingt ans.

— Mon père, dit-il, vous avez agi avec votre prévenance et votre bonté ordinaires, en cherchant immédiatement à procurer un emploi à Marc Raynaud. Mais il ne doit pas occuper une place seulement dans les bureaux de votre ami le banquier; songez qu'il en a une aussi au milieu de nous, une que vous lui aviez jadis assignée vous-

même, une que votre estime et votre confiance, ma sincère affection et le secret penchant de ma sœur lui ont conquise et, malgré tout, lui assurent. Ne niez pas, cher père, ne prenez pas un air boudeur et contrarié pour m'imposer silence. La place que, dans vos projets récents, Marc Raynaud avait au milieu de nous, était celle d'un frère, d'un fiancé, d'un gendre... Vous voyez aujourd'hui s'il est digne de la mériter; quand viendra-t-il la remplir?

Quand?... quand?... Tu as, en vérité, la plus drôle de manière de poser des questions saugrenues... Digne... très-digne, je ne dis pas le contraire... On a couronné des héros qui ne le méritaient pas autant que lui... Mais avec cela, ruiné, dépouillé, pauvre...

— Cher père, permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, répliqua Gustave noblement et simplement. Marc est riche, plus riche que nous tous, riche de son honneur reconquis, de sa jeunesse héroïquement sacrifiée, de son passé laborieux et pur qui l'a mis à même de se faire promptement et honnêtement, une belle fortune, de son avenir honorable et brillant qui lui permettra de la reconquérir... Et puis, n'oubliez pas qu'il possède ce que personne avant lui n'a si complétement obtenu: votre estime et votre admiration, ma fraternelle amitié, l'affection d'Isabelle. Telle est, cher père, la dot de Marc; une dot rare et splendide que peu de prétendants pourront vous offrir aujourd'hui.

— Oui... mais la faillite du père?

— Et la noble réhabilitation du fils?

— Et les cinq cent mille francs que j'avais rêvés?

— Mon père, vous les avez eus, vus, examinés, tenus entre vos mains, et sur la joyeuse assurance que vous donnait ce beau chiffre tout rond, vous étiez tout disposé à accorder à Marc la main d'Isabele, s'il s'était déclaré alors... Il n'en a rien fait, il se savait pauvre; il a imposé silence à son cœur, il s'est tû et s'est enfui. Mais vous, par votre confiance si prompte et votre grande précipitation, vous auriez pu donner alors ma sœur à un aventurier; la refuserez-vous maintenant à un honnête homme?»

Le dilemme de Gustave était rigoureux et pressant; on voyait qu'avant d'aller à Saint-Cyr, le jeune Challandier avait étudié la logique. Aussi, cette fois, n'essuya-t-il du côté paternel, ni un refus positif, ni même d'objections timides. L'ancien notaire baissa la tête en fixant ses regards sur le tapis, en mettant, pour mieux réfléchir, ses mains dans ses poches; puis il murmura, avec une mine un peu

embarrassée, mais tout à fait rassurante : « Je verrai Marc demain... Il faut le caser d'abord, et puis, Grobois et moi, nous causerons de cette affaire. » Sur quoi, son fils lui sauta au cou, lui disant qu'il était le plus tendre et le meilleur des pères, et qu'il verrait un jour si l'honneur de la famille et le bonheur d'Isabelle ne valaient pas bien plus de cinq cent mille francs.

L'éloquente intervention de Gustave porta ses fruits, les négociations commencèrent.

Il aurait été difficile peut-être, et il était très-délicat assurément, de décider Marc à se présenter comme prétendant à cette famille qui l'avait cru opulent, paisible et honoré, et qui maintenant connaissait son histoire, sa pauvreté, son destin, ses douleurs et la ruine de son père. Mais M. Grobois était là, par bonheur ; négociateur habile et sage, homme disert et discret. Vu sa grande habitude d'arranger les choses et de manier les hommes, le prudent avoué s'acquitta de sa mission à la satisfaction de tous, ce qui n'était pas étonnant, car il avait dû, dans l'exercice de sa profession, plaider souvent de bien plus mauvaises causes.

Actuellement donc, M. Challandier, tranquille et satisfait, n'a plus à se préoccuper du mariage et du bonheur d'Isabelle. Ce mariage est fait, ce bonheur est assuré ; l'oncle Ambroise, dans son bel uniforme de général, arrive à Paris de temps en temps pour faire jouer ses petits-neveux avec les torsades de ses épaulettes : et Marc, aimé de tous, de tous honoré aussi, n'ayant plus à payer les dettes du père malheureux, est en train de regagner assez promptement, et loyalement comme il l'a toujours fait, les fameux cinq cent mille francs, le *sine quâ non* du beau-père. Avouons cependant que M. Challandier ne tient plus autant à son chiffre ; il a reconnu, par l'expérience de tous les jours, que ceux qui doivent à la Providence et à la pureté de leurs cœurs, la droiture, le dévouement, la paix et la sagesse, peuvent toujours être heureux à bien meilleur marché.

ÉTIENNE MARCEL.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

I. Fête de l'Immaculée-Conception; traduction de la bulle *Ineffabilis*. — II. Progrès du catholicisme en Hollande. — III. Nécrologie : les soldats pontificaux; le cardinal Bofondi; le cardinal Sterckx.

I

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Église catholique se prépare à célébrer la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Voilà treize ans qu'a eu lieu la solennelle définition du dogme de l'Immaculée Conception : pendant ces treize années, que de victoires et d'épreuves pour l'Église, que de triomphes et de douleurs pour le glorieux Pontife qui a eu le bonheur de définir le plus beau titre de la couronne de la Mère du Sauveur, de Celle par qui est venu le salut du monde, et qui avait été prédestinée dès le commencement à écraser la tête du serpent infernal, à être la terreur de l'hérésie et du mensonge !

On n'a pas oublié avec quelles acclamations, avec quelles espérances la solennelle définition du 8 décembre 1854 fut reçue dans tout l'univers catholique. Ceux qui s'arrêtent à la surface des choses pourraient croire que les espérances étaient bien mal fondées, et que les événements leur ont donné de cruels démentis. Ils se méprendraient sur le caractère des victoires de l'Église, qui ne sont pas toujours des victoires matériellement palpables, mais dont les effets s'étendent à travers l'espace et le temps jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'à la consommation des siècles. Faut-il d'ailleurs un regard si pénétrant pour voir quelle vie nouvelle s'est répandue dans le vaste corps de l'Église, l'activité des missionnaires, l'ébranlement de l'Orient schismatique, les retours à la foi dans les pays protestants, les illuminations des intelligences les plus distinguées, et la merveilleuse protection qui garde du naufrage la barque de Pierre au milieu des épouvantables tourmentes dont elle est assaillie ? Et ne sent-on

pas même au redoublement des fureurs de l'impiété que l'erreur et le mal se sentent menacés plus que jamais et redoutent une prochaine défaite ?

Le 8 décembre 1854, Pie IX a défini le dogme de l'Immaculée Conception ; le 8 décembre 1864, il a publié l'Encyclique et le *Syllabus*, qui ont dévoilé d'un seul coup les principales erreurs contemporaines ; peut-être allons-nous apprendre que c'est le 8 décembre 1867 qu'il a choisi pour faire la convocation du concile universel, et que c'est le 8 décembre 1868 que se tiendra la première session de ce concile, dont l'annonce a fait tressaillir de joie tous les cœurs fidèles et déconcerté les espérances de l'incrédulité. Ainsi, Pie IX veut-il placer les plus grands actes de son pontificat sous le puissant patronage de la Vierge Mère de Dieu, et l'intéresser pour ainsi dire plus directement à la défense de la vérité et de la justice.

Que d'actes politiques, que de traités, que de discours, que de constitutions auront passé et ne laisseront plus même de traces dans les souvenirs des hommes, lorsqu'on chantera encore le *Magnificat* qui proclame la gloire de Marie, qu'on adressera encore à l'humble Vierge de Nazareth la prière commencée par l'ange au jour de l'Incarnation, et qu'on lira dans toutes les langues, qu'on étudiera avec vénération et foi cette magnifique bulle *Ineffabilis Deus*, où se trouvent la tradition catholique, la tradition de l'Orient et de l'Occident, tous les plus beaux titres de gloire de la Vierge, et, par conséquent, les plus beaux titres de gloire de l'humanité !

Nous ne saurions négliger, à ce propos, de rappeler le magnifique monument élevé par M. l'abbé Sire, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, professeur et directeur au grand séminaire de Paris. Nos lecteurs connaissent cette *monumentale traduction* en trois cents langues vivantes de la bulle *Ineffabilis*, provoquée par le zélé sulpicien. Grâce à lui et au concours qu'il a trouvé dans l'amour des fidèles pour la sainte Vierge, ce sont bien toutes les générations et toutes les langues qui chantent le *Magnificat*, et la foi catholique peut montrer à l'hérésie une œuvre de science et de linguistique que la société biblique est réduite à nous envier.

M. l'abbé Sire et ceux qui ont coopéré à son travail viennent de recevoir une bien douce récompense dans le témoignage de la reconnaissance du saint-père.

« Pour réussir à faire de cette traduction une *œuvre splendide*, dit

Pie IX dans le bref adressé à l'auteur, à la date du 30 novembre 1867, vous n'avez rien négligé de ce qui vous était possible, sollicitant avec persévérance le concours de nos vénérables frères les évêques, des prêtres, des religieux et des religieuses, des personnes les plus distinguées entre les laïques, même des princes et des souverains, des peintres aussi et des autres artistes.

« Animés d'un saint zèle pour la gloire de Marie, tous ont répondu très-volontiers à votre appel, et ont voulu concourir de leur mieux à *votre dessein si digne d'éloges*, n'épargnant rien pour qu'il fût réalisé avec le plus grand éclat.

« Il est résulté de tous ces efforts que notre Lettre apostolique a été traduite en *trois cents langues*, parlées par les différentes nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, de l'Amérique, de l'Océanie, et que ces traductions, écrites avec une élégance rare, ornées avec un art merveilleux, forment ensemble *une série considérable de volumes.*

« Ces volumes, cher fils, vous nous les avez présentés le 29 juin dernier, en ce jour plein de joies où, au milieu d'une très-nombreuse et pour nous si douce assemblée de nos vénérables frères les évêques de l'univers catholique et des fidèles accourus sur leurs pas, nous avons célébré les fêtes séculaires en l'honneur de saint Pierre, le prince des apôtres, de saint Paul, le docteur des nations, — et nous avons solennellement mis au nombre des saints un grand nombre d'élus, héros de notre foi.

« En vérité, cher fils, nous n'avons pu ne pas admirer vivement la beauté et l'exquise distinction de ces volumes si bien écrits, si bien enluminés, enrichis avec abondance de mosaïques, de pierres précieuses, de travaux d'or et d'argent, d'autres décorations d'un goût très-noble et très-pur, témoignage éclatant de l'habileté artistique de tant de peuples.

« Aussi avons-nous été rempli de la plus grande consolation en voyant de quelle piété singulière envers la très-sainte vierge Marie sont animés les catholiques qui se sont fait gloire d'ériger en l'honneur de la Mère de Dieu cet *insigne monument.*

« C'est pourquoi nous vous félicitons et vous félicitons encore, et nous donnons les plus amples éloges soit à vous, cher fils, qui depuis plusieurs années n'avez épargné aucun soin pour mener à bonne fin ce *très-remarquable ouvrage;* soit à tous et à chacun de ceux qui ont mis dans l'exécution de votre dessein toute leur application, tout leur zèle, toute leur industrie. Et nous espérons bien que la très-clémente Mère de Dieu voudra vous récompenser, vous et chacun de vos coopérateurs, par son tout-puissant patronage auprès de Dieu. »

Les diverses traductions de la bulle *Ineffabilis* composent quatre-vingts volumes de format in-4°, avec de riches cassettes des Indes, du Japon, de la Chine, etc., pour les manuscrits orientaux qu'on

n'est pas dans l'usage de relier. Nous donnerons une idée de la magnificence de ces volumes en disant que la seule reliure du volume *polonais*, vrai chef-d'œuvre de ciselure d'argent, a coûté *dix mille francs*, et le manuscrit, où est représenté sur les marges toute l'histoire de la Pologne, siècle par siècle, avec un goût exquis, est bien supérieur à la reliure. Le saint-père n'a pas voulu que ce monument unique en son genre se trouvât confondu au milieu des milliers de volumes que renferme la bibliothèque Vaticane; une place spéciale y a été consacrée dans la salle qui suit les chambres de Raphaël.

II

Nous parlions tout à l'heure des triomphes de l'Église au milieu des épreuves qu'elle traverse. Un discours prononcé au dernier congrès de Malines par M. l'abbé F.-W. Brouvers, Hollandais, et que l'auteur vient de publier sous ce titre : *La situation du Catholicisme en Hollande*, fournit de précieux documents à cet égard.

Il y a un siècle, la Hollande était en très-grande majorité protestante, les non protestants étaient des jansénistes, que le gouvernement entourait de sa faveur; il ne restait qu'un bien petit nombre de catholiques. Aujourd'hui, il n'y a plus guère que 6,000 jansénistes, distribués en vingt-cinq paroisses, avec un soi-disant archevêque qui n'exerce sa juridiction que sur 16 curés et un vicaire, un évêque suffragant, qui a 9 curés et pas un seul vicaire, et un deuxième évêque qui n'a ni curés, ni vicaires, ni troupeau. Si l'on veut savoir le rapport des jansénistes aux catholiques, il est comme 1 est à 471 : ces chiffres sont officiels, ils se tirent du dernier recensement.

Le nombre des catholiques est de près de 2,000,000. Leur rapport aux protestants de toutes dénominations, réformés néerlandais, wallons, écossais et anglais, est comme 371 est à 552.

Les progrès du catholicisme en Hollande, depuis l'année 1798, qui vit promulguer la loi en vertu de laquelle les catholiques sont admis à l'égalité civile, sont vraiment merveilleux. Depuis vingt-cinq ans surtout, ils ont pris des proportions qui permettent d'espérer que bientôt la Hollande ne pourra plus être comptée parmi les pays protestants. Depuis cette époque, en effet, le nombre des catholiques s'est accru de 200,000 ; de 1859 à 1865 seulement, les recensements ont accusé une augmentation de 62,400. C'est un mouvement qui s'accélère de jour en jour, et que contribuera sans doute à accélérer encore davantage le généreux dévouement de la jeunesse catho-

lique hollandaise, qui compte dans les rangs de l'armée pontificale plus d'hommes que chacun des autres pays.

Les catholiques hollandais ne donnent pas seulement leur sang, ils donnent aussi leur argent, et, depuis le rétablissement de la hiérarchie catholique par Pie IX, toutes les œuvres religieuses prospèrent parmi eux. De toutes parts s'élèvent des églises, des chapelles des maisons religieuses, des institutions de charité. « D'après un calcul plutôt inférieur que supérieur à la vérité des faits, dit M. l'abbé Brouvers, les catholiques hollandais ont, de leurs deniers, consacré, depuis l'année 1815 jusqu'en 1865, plus de 282 millions de francs à des construcitons religieuses. »

M. l'abbé Brouvers donne un chiffre dont il garantit l'exactitude et qui fournit la mesure de l'activité catholique dans ce pays si violemment ravagé par la réforme au seizième siècle : « Il n'y a pas huit jours, disait-il à Malines au mois de septembre dernier, que j'interrogeai un de nos architectes sur celles de *ses* églises qui ont été consacrées ou mises en adjudication depuis trois mois; il me donna la nomenclature de ces églises et de leurs presbytères : les dépenses des œuvres de ce seul architecte s'élèvent à la somme d'un million huit cent soixante-quinze mille francs. »

III

Nous n'entrerons pas dans le détail des événements religieux du mois de novembre. On sait que tous ou presque tous appartiennent autant à la sphère politique qu'à la sphère religieuse, comme la bataille de Mentana, les lettres pastorales des évêques, les souscriptions pour l'armée pontificale et les services funèbres célébrés pour le repos des âmes des soldats morts en combattant pour la défense de l'Église. Il est des noms que l'histoire ecclésiastique n'oubliera plus, que tous les chrétiens doivent connaître, comme ceux des Arthur Guillemin, des Urbain de Quélen, des Dufournel, des d'Erp, des Carlos d'Alcantara, des Jean Moeller, etc. Il y a là des pages bien glorieuses pour l'Europe chrétienne à écrire; elles seront écrites; M. Louis Veuillot vient d'annoncer dans l'*Univers* qu'il prépare un livre à ce sujet : les héros ont trouvé un historien digne d'eux.

Ne pouvant signaler tous les services funèbres célébrés pour ces généreux soldats, et, en beaucoup d'endroits, célébrés par les évêques eux-mêmes, nous devons au moins rappeler celui du lundi 2 décembre, qui attira dans l'église Saint-Sulpice, à Paris, une foule

aussi nombreuse que celle qui s'y presse aux plus grandes solennités. Son Éminence le cardinal Donnet officiait. Étaient présents, Mgr Chigi, nonce du saint-père à Paris, plusieurs évêques, un grand nombre d'ecclésiastiques, des sénateurs, des députés, des magistrats, des hommes de tous les âges et de toutes les conditions. L'église était toute tendue de noir, avec les drapeaux pontificaux en faisceaux et des inscriptions en l'honneur des glorieux morts. La cérémonie a été surtout remarquable par le recueillement de la foule, qui venait prier, et non faire une de ces bruyantes manifestations dont la cause catholique n'a pas besoin.

Deux cardinaux viennent de mourir à peu d'intervalle, l'un à Rome, l'autre à Malines, le cardinal Bofondi et le cardinal Sterckx.

Le cardinal Bofondi, de l'ordre des diacres, était né le 24 octobre 1795 à Forli. Réservé cardinal *in petto* par Pie IX en 1846, il fut publié en 1847. Il fut l'ami de l'abbé Rosmini, du P. Ventura et de l'abbé Gioberti, et ne s'était pas, dit-on, assez débarrassé des illusions libérales des premières années, en voyant le triste usage que les ennemis de l'Église voulaient faire du libéralisme. C'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer la part peu active prise par lui aux affaires dans ces derniers temps, mais rien ne permet de penser qu'il fût moins dévoué au Saint-Siége et à Pie IX que ses vénérés collègues du sacré-collége. Il est mort le 3 décembre.

Le cardinal Engelbert Sterckx, né à Ophem, dans l'archi-diocèse de Malines, le 2 novembre 1792, est mort le 4 décembre. Archevêque depuis 1832, il fut créé cardinal de l'ordre des évêques le 2 novembre 1862. Sa vigoureuse vieillesse faisait espérer qu'il continuerait encore plusieurs années à diriger son diocèse et à présider aux réunions de l'épiscopat de Belgique. Un refroidissement subit l'a emporté en quelques jours.

Le cardinal de Malines jouissait d'une grande autorité en Belgique. Il avait pour ainsi dire assisté à la naissance de ce jeune royaume ; il en connaissait à fond les intérêts religieux. Le moment n'est pas venu d'indiquer la part prise par lui aux affaires ecclésiastiques de ce pays, ni d'apprécier le caractère de son administration. Ce que nous nous plaisons à dire ici, c'est que le vénérable prélat que pleure aujourd'hui l'Église belge était estimé de tous pour ses vertus et aimé de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Dévoué au Saint-Siége et à son pays, il occupera une place importante et distinguée dans les annales ecclésiastiques de la Belgique.

J. CHANTREL.

P. S. Nous parlons plus haut du futur concile. Voici une page de la *Revue des questions historiques* qui sera lue avec intérêt :

LE FUTUR CONCILE ŒCUMÉNIQUE.

Un concile œcuménique est convoqué à Rome, pour le 8 décembre 1868. Ce sera le vingtième qui ait réuni les évêques du monde entier. Il y aura *trois cent cinq ans* qu'on n'aura assisté à ces grandes assises : car c'est le 3 novembre 1563 que les pères de Trente, assemblés pour la dernière fois, demandèrent au pape Pie IV la confirmation de tous leurs décrets.

Nous sommes aujourd'hui tellement ignorants des choses ecclésiastiques que l'histoire des dix-neuf premiers conciles universels n'est familière qu'à un très-petit nombre d'intelligences. Ne serait-ce pas le moment de nous remettre à cette étude? L'Église semble solliciter notre zèle et nous prier elle-même d'approfondir la beauté de ses annales. Pour cette étude il est un livre nécessaire : c'est un recueil des conciles œcuméniques, c'est une *amplissima collectio*, des textes correctement établis et clairement commentés : *rara avis in terris!*

Un seul savant (italien, cela va sans dire) a eu l'idée de réunir en un corps d'ouvrage le texte de nos dix-neuf conciles généraux. Ce savant, c'est le commentateur du *Rituel* et du *Pontifical romain*, c'est Catalani. Avant lui, tous les éditeurs des conciles avaient publié, à leur place rigoureusement chronologique, les canons de ces assemblées œcuméniques; ils les avaient confondus en quelque manière avec les canons des conciles particuliers. Il nous semble que par là ils manquaient de respect à la parole de l'Église universelle. Non, il ne saurait être permis de ne pas donner la place d'honneur à Nicée et à Trente. Certains conciles très-respectables se sont tenus à Rome sous la présidence directe des souverains pontifes; ils ont souvent préparé le travail des conciles œcuméniques; rien n'a été plus grave, plus savant, plus beau... rien, si ce n'est les conciles œcuméniques eux-mêmes, avec lesquels il ne faudra jamais ni les mêler, ni les confondre, et dont une édition nouvelle est devenue indispensable.

Un éditeur français n'a pas reculé devant cette *Amplissima collectio.* Il est vrai que les *Amplissimæ collectiones* (1) ne l'ont jamais beaucoup épouvanté, et nous lui devons déjà la réimpression des *Acta sanctorum*, de l'*Histoire littéraire de France* et des *Historiens*

(1) Environ 6 vol. gr. in-4°, à 20 fr. le volume. — Envoyer son adhésion à M. Palmé.

de France. Cette fois, M. Victor Palmé ne veut pas se contenter d'une réimpression. A sa prière, le savant rédacteur des *Analecta juris Pontificii* est arrivé de Rome et s'est mis à l'œuvre. A Binius, à Bellarmin, à Baronius, à Labbe et à Cossart, à Hardouin, à Mansi, à Bail, à Catalani enfin et à vingt autres, il empruntera leurs meilleurs commentaires, leurs introductions les plus scientifiques, leurs notes les plus claires, leurs textes les plus savamment établis. Dans les recueils du cardinal Maï, il ira chercher de bonnes variantes, qu'il aura la joie d'y trouver et de fournir à ses lecteurs. En des *Propylées* dignes de ce beau monument, il exposera l'histoire des conciles œcuméniques, et consacrera surtout tous ses soins à un *Index copiosissimus* qui satisfera les plus méticuleux chercheurs; car il n'est point de ceux qui multiplient les *Tables* d'un bon livre, et qui embarrassent leurs lecteurs dans le dédale d'un *Index onomasticus*, d'un *Index geographicus*, d'un *Index moralis*, etc., etc., etc. Le nouvel éditeur sera français, c'est-à-dire méthodique et clair.

Telle est la première nouvelle que je voulais aujourd'hui offrir aux lecteurs de la *Revue*. Jadis un chroniqueur n'était tenu qu'à donner les nouvelles de la veille, ou tout au plus celles du jour. Mais aujourd'hui on lui sait à peine gré de fournir celles du lendemain. Toutefois, celle-ci est assez importante pour intéresser tous les bons esprits. Un directeur de notre imprimerie *royale*, il y a plus de deux siècles, entreprit certain jour une *Collection des conciles*, et je lisais ces jours derniers la lettre où il rendait cette résolution publique, non sans un bel enthousiasme que je partage complétement : « Une *Collection des conciles*, disait cet honnête homme, c'est *l'œuvre des œuvres*. » Je finis par ce mot, qui est véritablement mémorable (1). — *Léon Gautier*.

(1) Une édition française en 2 forts volumes intitulée : SOMME DES CONCILES, paraîtra prochainement. C'est l'œuvre d'un prêtre modeste qui a passé vingt années de sa vie à résumer tous les travaux sur cette importante matière. — Ce prêtre savant et humble a fait sur les *Conciles* ce que *Gorini* a fait sur l'*Histoire*.

DE CHOSES ET D'AUTRES

I

L'éducation des filles est-elle une question politique ?

Si l'on voulait aller au fond, bien au fond des choses, on pourrait, je crois, répondre affirmativement. Mais si l'on s'en tient aux impressions courantes, au sens habituel du mot politique et aux dispositions mêmes des lois sur la presse, on a le droit d'affirmer que raisonner sur l'éducation des filles et politiquer sont deux emplois différents du droit de parler et d'écrire.

Il s'ensuit que la *Revue du Monde catholique* doit se croire autorisée à traiter la question de l'*Enseignement secondaire à l'usage des jeunes personnes*, question qui fait aujourd'hui quelque bruit.

Cependant elle ne la traitera pas.

Et pourquoi ? Pour une raison tout à la fois très-simple et très-forte.

M. Duruy, ministre de l'instruction publique et grand-maître de l'université, est, comme chacun sait, grand admirateur et zélé propagateur des doctrines progressives. En conséquence, il serait téméraire de n'être pas de son avis. Et puis outre les journaux officieux de diverses sortes qui réclament pour lui, il a le droit d'envoyer des *communiqués*, et l'on sait s'il hésite à le faire.

Les journaux politiques redoutent modérément cette littérature officielle surtout depuis que le droit de discuter leur est reconnu. Mais les feuilles ou revues littéraires sont tenues à plus de réserve. Discuter contre un ministre quand on n'est pas timbré, peut devenir chose grave. On vous dira que vous attaquez des actes gouvernementaux et que de tels écarts ne peuvent se commettre sans péril de mort pour quiconque n'y est pas autorisé.

Or la *Revue* n'est pas encore autorisée à trouver ou du moins à

dire qu'un ministre peut se tromper. Elle doit donc s'abstenir de discuter la nouvelle entreprise de M. le ministre de l'instruction publique. Mais si la discussion nous est interdite, deux choses au moins nous sont permises.

Premièrement, nous pouvons constater que la circulaire par laquelle M. Duruy a voulu inaugurer l'enseignement secondaire et surtout universitaire des filles, a rencontré la plus complète approbation dans les feuilles de la libre pensée et soulevé parmi les catholiques les réclamations les plus vives. Mgr l'évêque d'Orléans a déjà publié sur ce sujet délicat et capital deux remarquables écrits auxquels beaucoup d'évêques ont chaleureusement adhéré et que toute la presse religieuse a soutenus.

Deuxièmement, nous pouvons citer ici quelques écrivains qui, ayant traité la question de l'éducation des femmes avant que M. Duruy eût produit ses nouvelles idées, ne sauraient être accusés d'irrévérence envers ce dépositaire de l'autorité. Et si ces témoignages prouvent que l'on peut être à la fois partisan du développement de l'instruction des femmes et adversaire déterminé du système que préconise le chef actuel de l'université, l'un des arguments de la presse anti-catholique sera mis à néant.

II

Mgr Landriot, archevêque de Reims, a publié il y a quelques années un livre intitulé *la Femme forte*, dont on imprime en ce moment la huitième édition (1). Si les journalistes universitaires et voltairiens, protestants de toutes les sectes et libres penseurs de toutes les écoles, avaient lu ce seul livre, ils auraient difficilement osé soutenir que l'Église avait négligé l'éducation des femmes. Par les autorités qu'il cite et par les observations qu'il y ajoute, Mgr Landriot démontre, même pour les esprits les plus prévenus, que cette question est l'une de celles dont le clergé s'est partout et toujours occupé avec un soin tout particulier. Les docteurs des premiers siècles y donnaient la même attention que les évêques d'aujourd'hui. Seulement, jamais aucun évêque, aucun prêtre, aucun chrétien n'a pensé que les femmes dussent recevoir le même enseignement que les hommes. Jeter trois mille professeurs de jeunes garçons à la tête des jeunes filles pour leur former le cœur et l'esprit, leur enseigner la littérature et les grâces, c'est là vraiment une idée nouvelle.

(1) Un fort vol. in-18, prix 2 fr. 50, chez V. Palmé, édit., r. de Grenelle St-Germain, 25.

Revenons au livre de Mgr Landriot. Le troisième entretien est consacré au développement de cette parole de l'Écriture : « Une « femme de bon sens est amie du silence : rien n'est comparable à « une femme instruite (1). »

Comme ces deux lignes posent bien la question : la femme doit être *instruite*, mais elle doit aussi et avant tout être *amie du silence*. Croit-on que des pécores enseignées par messieurs de l'université en des cours publics comprendraient et pratiqueraient cette première recommandation ?

Après avoir rappelé que le travail des mains est l'œuvre fondamentale de la femme, puisqu'elle se doit essentiellement aux soins du ménage, Mgr Landriot traite de la culture intellectuelle.

« Dans la question qui nous occupe, dit-il, si l'on recommande aux femmes de s'occuper sérieusement de leur intérieur, les partisans de l'émancipation intellectuelle et morale de la femme se présentent armés de toutes pièces et s'écrient : Vous voulez donc abêtir la femme ? L'exagération peut venir aussi de la dose du breuvage intellectuel, de la mesure dans l'application, de la direction des études et de leurs conséquences pratiques, car, comme l'a dit très-bien Fénelon (2) : « Tout est perdu si la femme s'entête du bel esprit et si elle se dégoûte « des soins domestiques ; elle est d'autant plus exposée que les « femmes courent risque d'être extrêmes en tout (3). »

Que faut-il faire ? reprend Mgr l'archevêque de Reims : il faut prendre cette ligne du milieu que les anciens appelaient la ligne de la sagesse. Il ajoute :

« La femme peut-elle, doit-elle s'occuper d'études, de lectures, de poésie, de littérature, d'arts, de musique ? La question ainsi posée d'une manière générale, il serait très-difficile d'y répondre : il est des femmes qui évidemment ne peuvent pas se livrer à ces sortes d'études : les unes n'en ont pas le temps, et la nature a refusé aux autres la capacité nécessaire. Donc évidemment le bon sens nous fait un devoir d'éliminer d'abord une certaine categorie de femmes, dont la sagesse pratique, plutôt que les théories abstraites, doit déterminer le nombre. »

Comme MM. les professeurs universitaires, seront aptes à faire cette distinction !

(1) Eccl., XXVI, 18.
(2) *Avis à une dame sur l'éducation.*
(3) *Education des filles.*

Mgr Landriot explique ici que jamais l'étude ne doit nuire aux devoirs principaux qui incombent à la femme en général et à chaque femme en particulier ; puis il trace, non pas comme règle absolue, mais à titre d'indices, le cadre suivant :

« Si la Providence vous a réservé une plus grande liberté, si, par exemple, vous n'êtes pas mariée, si vous n'avez pas d'enfants, si vous êtes veuve, si votre train de maison n'est point considérable, donnez un peu de temps à la culture intellectuelle ; rien de mieux, mais à une seconde condition : vous consulterez la mesure de votre esprit, et vous ne dépasserez pas la dose qu'il peut porter. Chaque esprit a sa mesure et son énergie, comme chaque vase a sa grandeur et sa force de résistance. Vous n'essayeriez pas de mettre dans un petit verre à liqueur ce que contient une bouteille, et vous ne feriez pas passer des flots de vapeur échauffée dans un tube très-mince et très-fragile. Consultez également la force de votre esprit : c'était le conseil d'Horace : « Essayez, disait-il, et voyez ce que peuvent porter « vos épaules. » Si vous ne pouvez porter qu'une goutte, ne prenez qu'une goutte : la science monte à la tête comme le vin ; elle enivre et donne des vertiges. Malheureusement, chez les hommes comme chez les femmes, l'orgueil en aveugle plusieurs sur ce point ; souvent les esprits, à mesure qu'ils sont plus faibles et plus étroits, se regardent comme plus capables, semblables à ces personnes dont le cerveau peu solide se croit d'autant plus en mesure de braver impunément les dangers d'une perfide liqueur. Veillez donc sur ce point, il est très-essentiel pour vous ; il y va de votre bon sens et quelquefois de votre vertu, car la tête une fois partie, on ne sait pas toujours ce que devient le cœur. — La dose en toute chose ! »

Notons que d'après le système nouveau, comme il s'agit de cours publics et, par conséquent, de leçons semblables pour tout le monde, *le dosage* est radicalement impossible. Mais voici quelque chose de plus fondamental encore, quand il s'agit de l'éducation des filles et de plus radicalement impossible aussi dans le système que l'on veut faire triompher.

« La troisième condition qui me paraît indispensable, c'est la modestie, c'est la timide réserve, c'est ce que Fénelon appelait « la « pudeur de la science (1). » Cette pudeur vous dira ce que vous devez ignorer : elle vous apprendra à éviter dans les conversations ce ton d'afféterie, ces airs sentencieux et ces mises en scène qui ont

(1) *Education des filles.*

peut-être le plus contribué à déconsidérer l'étude dans la vie des femmes. Tout en vous, même la science, doit être simple, gracieux, souple, plein d'aménité et de modestie. »

Quiconque a connu des professeurs laïques sait que le *gracieux* et le *simple* ne forment pas les traits distinctifs de ces éducateurs. Et de plus, s'il en est parmi eux qui manquent tout particulièrement de souplesse, de vraie distinction, qui soient gauches, prétentieux, pleins d'une niaise afféterie ou d'une sotte roideur, ce sont ceux qui se consacrent plus spécialement à l'enseignement des filles; et parmi ces derniers, la palme appartient sans contredit à l'universitaire.

Je ne sais ce qu'en pensent mes lecteurs, mais pour moi je ne puis me défendre d'un mouvement d'épouvante et d'horreur, en songeant qu'il pourrait un jour peut-être y avoir en France toute une génération de femmes formées par des cuistres !

Fénelon et Mme de Maintenon, qui redoutaient tant les femmes savantes, ne pouvaient cependant prévoir ce comble d'ennui et de péril — de femmes devenues savantes sous la férule, ou chose pire encore, sous la grâce universitaire.

Mgr Landriot veut bien que la femme pousse ses études jusqu'à pouvoir philosopher un peu et jusqu'à lire les psaumes dans la langue de l'Église; mais ajoute-t-il bien vite : « En vous recommandant la culture littéraire, je ne vous engage point à étudier comme les hommes. » Il justifie ce conseil ou plutôt cette défense par d'excellentes raisons et termine ainsi sur ce point :

« Si Dieu vous a créée petite violette, n'essayez pas d'imiter l'arbrisseau ; si vous êtes le lis éclatant de blancheur, n'aspirez pas à la taille gigantesque du grand chêne : c'est-à-dire que vos études soient en rapport avec vos aptitudes, la nature de votre vocation, le caractère de votre esprit, et ne cherchez point à devenir savante à la manière des hommes : chaque être, dans la création, conserve sa nuance en réfléchissant la lumière du soleil. Alors vous aurez cueilli les roses de la science, sans en connaître les épines, et surtout ces épines empoisonnées qui mettent dans le sang de l'âme un suc pestiféré, dont il est très-difficile de se purger complétement. »

Et comme dernier enseignement de tout cet *entretien* le prélat recommande aux femmes qui voudront étudier d'avoir avant tout, selon l'expression de Fénelon : *la pudeur de la science*, c'est-à-dire de ne pas suivre les cours publics que MM. les professeurs de l'uni-

versité vont donner partout, conformément aux vœux de MM. les écrivains de la libre-pensée.

III

Le R. P. Ventura a consacré de nombreuses pages de son beau livre, la *Femme catholique*, à l'éducation des filles. Il rappelle tout ce que l'Église a fait pour *élever* la femme et lui donner une culture intellectuelle qui la rendit pleinement apte à remplir le rôle d'*aide de l'homme*, que lui assigne l'Écriture. Il cite saint Polycarpe, saint Grégoire de Naziance, saint Augustin, saint Jérôme, saint Anselme, saint Cyprien, saint Bernard, etc., etc. Plus loin, il résume ainsi toutes ces autorités :

« L'instruction religieuse, sans l'instruction littéraire, est beaucoup pour la femme; l'instruction littéraire, sans l'instruction religieuse, ne lui sert à rien, si ce n'est à lui inspirer une plus grande estime d'elle-même, une plus grande vanité, une plus grande envie de se faire valoir, sentiments dont elle n'a pas besoin. Ce n'est qu'un piège de plus à sa faiblesse, un surcroît d'aliment à ses passions. Une femme dans laquelle l'instruction littéraire n'est pas balancée par une instruction religieuse bien solide et dont le talent n'est pas contenu dans de justes bornes par les vrais principes et les vrais sentiments chrétiens, est une femme téméraire, imprudente, légère, frivole, ne se faisant remarquer que par une grande prétention à avoir de l'esprit, par un superbe dédain des autres et une folle idolâtrie d'elle-même. C'est une femme sur la sagesse de laquelle on aurait tort de compter. C'est le plus grand malheur d'un ménage, c'est par elle que la misère et le désordre y pénètrent, en compagnie de tous les scandales et de toutes les ruines.

« Au contraire, la femme qui, n'ayant pas beaucoup d'instruction mondaine, a beaucoup d'instruction religieuse, et qui, par conséquent, sent bien les grandeurs de la religion, se pénètre de son esprit et s'empresse de la réaliser par les vertus modestes de son état, est une femme sage, discrète, prévoyante, dévouée corps et âme au vrai bonheur de son époux et de ses enfants; si elle ne brille pas beaucoup par les grâces de l'esprit, elle se fait respecter et admirer par la générosité et la constance de son dévouement. Si elle ne sait pas faire de belles tirades sur le bien, elle sait le pratiquer, et c'est tout ce qu'attendent d'elle, Dieu et les hommes, la famille et la société. Une telle femme est le don le plus riche, le plus précieux que Dieu puisse

faire à une famille ; c'est le ciment de la concorde entre ses membres, c'est la source cachée de sa richesse, c'est le fondement de l'ordre qui y règne, c'est le gage de son bonheur et de sa prospérité. »

Comme il y a loin de ces idées à celles des penseurs du *Siècle!* Et qui pourra croire que tous les saints illustres et les puissants esprits dont le P. Ventura tire cet enseignement, n'étaient pas plus aptes à former le cœur et l'intelligence d'une femme que les trois mille professeurs que l'on déclare prêts à instruire nos filles?

IV

Joseph de Maistre, qui aimait tant la science, mais qui aimait plus encore le bon sens, a écrit sur l'instruction des filles un grand nombre de pages charmantes et fortes dont aucun parangon d'université, n'aura raison près des esprits droits et des gens de goût. Citons, pour finir, non pas le chapitre que l'auteur des *Soirées* a spécialement consacré à cette question, mais quelques passages des lettres qu'il écrivait à sa fille aînée, Mlle Constante de Maistre, aujourd'hui duchesse de Montmorency-Laval, pour se défendre d'avoir traité trop rudement les femmes portées au bel esprit.

« L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poëtes de dire :

Le donne son venute in excellenza
Di se ciaseum arte ove hanno posto cura.

« Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une « dame pourrait être un grand général comme un homme ? » Je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, madame. Si vous « commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme « j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans « la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que « Newton ? » Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du « tout, ma divine beauté. Prenez le télescope, les astres tiendront à « honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de « vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. »

« Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent pas se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles puissent croire que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

« Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe. Adieu, petit *singe*.

Dans une autre lettre, Joseph de Maistre revenait sur ce sujet :

« On ne connaît, disait-il, presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes; et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître, car nous sommes tous orgueilleux. Or voilà le danger; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer... Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante; car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare; au lieu que pour épouser la coquette il ne faut qu'être fou, ce qui est très-commun.

Et pour conclure, de Maistre dit à ses deux filles : « l'*instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres ; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout *vous taire*, et ne jamais citer jusqu'à ce que vous soyez *duègnes* (1). »

Cette dernière recommandation : « N'acquérez pas le savoir aux dépens de la modestie » est la conclusion de tous les chrétiens et de tous les hommes de bon sens qui ont traité de l'éducation des filles.

(1) *Lettres et opuscules inédits*, premier volume.

Le système que recommande toute la presse voltairienne et que combattent nos évêques va tout droit, au contraire, contre cette loi suprême. Au lieu de faire des chrétiennes, il aboutirait à faire des Héloïses. Et quelles Héloïses ! Celle d'Abailard sans la pénitence, et celle de Rousseau avec une succession de Saint-Preux !

EUGÈNE VEUILLOT.

REVUE LITTÉRAIRE

I. *Nouveau testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, traduction avec notes, par M. l'abbé Glaire. — II. *Histoires et légendes dans les plantes utiles et curieuses*, par Rambosson. — III. *Robinson Crusoé*. — IV. *Histoire du monde depuis Adam jusqu'au pontificat de Pie IX*, par MM. Henry et Charles de Riancey. — V. *Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins de Saint-Maur, sous la direction de M. Paulin-Paris. — VI. *Instructions, lettres pastorales et mandements* de Mgr Plantier, évêque de Nîmes. — VII. *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, par William Gifford Palgrave. — VIII. *Œuvres de Jehan de Joinville*, par M. Natalis de Wailly. — IX. *Avant, pendant et après la Terreur*. — X. *Le Symbolisme*, par Mgr Landriot. — XI. *Les savants du moyen âge*, par M. L. Figuier. — XII. *La vie souterraine*, par M. Simonin. — XIII. *Lettres de Mme Roland*. — XIV. *Histoires des trois derniers princes de la maison de Condé*, par M. Crétineau-Joly. — XV. *La Réforme en Italie*, par César Cantù. — XVI. *Œuvres de saint Augustin*, traduites par M. l'abbé Raulx. — XVII. *L'Evangile expliqué, défendu et médité*, par M. l'abbé Behaut.

I

Nous désirons vivement fixer l'attention de nos lecteurs sur plusieurs des publications dont ils viennent de lire les titres dans le sommaire de notre revue littéraire. La différence qu'il y a entre elles est grande mais elles peuvent toutes cependant concourir au même but.

Il est un fait incontestable, c'est que pour tout catholique vraiment digne de ce nom, c'est un devoir de posséder chez soi un Nouveau-Testament. C'est ce livre qui lui remettra sous les yeux les différents traits de la vie de son sauveur et de son Dieu, traits qu'il devrait contempler et méditer chaque jour, pour voir si sa vie est conforme à la sienne et s'il marche dans la voie véritable qui conduit au ciel. Il y a une chose qui nous a toujours beaucoup étonné et qui en a étonné bien d'autres, c'est de ne trouver aucun signe chrétien dans les demeures des personnes qui se vantent d'être chrétiennes. Vous entrez dans un salon, vous apercevez des curiosités de toutes sortes, mais nulle part un crucifix; et, parmi tous les livres de luxe étalés aux regards des étrangers, pas un Nouveau Testament; vous cherchez en vain dans la bibliothèque que le maître ou la maîtresse de la maison vous montre avec complaisance, et vous constatez avec regret là encore l'absence de ce livre, qui devrait être le premier et le plus beau de tous ceux que le possesseur étale à vos regards. Pour tout homme d'intelligence et de bon sens qui voudra réfléchir, c'est là un fait regrettable. Il est profondément lamentable que dans toutes les familles

(1) 1 vol. grand in-4, illustré. Broché, 50 fr.; reliure spéciale, 60 fr. Firmin Didot.

chrétiennes ne se rencontre pas un Nouveau Testament; et même ce livre ne devrait pas être un livre tel quel, mais, nous le répétons, il devrait être le plus beau de tous comme exécution typographique et artistique; il devrait être au salon aussi bien qu'à la bibliothèque le livre qui primerait tous les autres, qui attirerait les regards tout d'abord et fixerait l'attention des visiteurs et des connaisseurs. Mais, hâtons-nous de le faire remarquer, il est une chose que beaucoup ignorent, c'est que toute traduction du Nouveau Testament aussi bien que de la Bible non annotée et approuvée est un livre prohibé, que pour le garder et le lire il faut une permission spéciale. La traduction que nous annonçons aujourd'hui est revêtue de toutes les garanties désirables et forme, comme exécution typographique et artistique, la plus belle œuvre que nous ayons vue de longtemps. Ce livre est revêtu de l'approbation du Saint-Siége, approbation difficile à obtenir et qui ne se donne qu'après un examen attentif et soigné. Elle est une garantie d'orthodoxie incontestable et la plus haute garantie qui se puisse voir. L'examen qu'a fait l'index de la traduction de M. Glaire a été des plus minutieux et n'a pas duré moins de deux années. A la suite de cet examen deux évêques français des plus distingués ont été chargés officiellement par Pie IX de donner leur opinion motivée, et l'auteur lui-même, appelé chez un consulteur, a dû, pendant plusieurs semaines, répondre tous les jours, dans des séances de trois à quatre heures, aux nombreuses et minutieuses difficultés contenues dans divers rapports faits au sein de la congrégation relativement à la fidélité et à l'exactitude de la traduction. C'est montrer de quelles précautions l'Eglise s'entoure toutes les fois qu'il est question de la doctrine catholique ou de choses qui touchent à cette doctrine. Cette traduction française peut, si nous osons nous exprimer ainsi, faire autorité auprès des personnes qui ne savent pas le latin.

Au reste, pour qui connaît M. Glaire, il était l'homme le plus compétent pour entreprendre une traduction du Nouveau Testament. M. Glaire est un savant dont le nom parfaitement connu fait autorité; il est un des plus habiles linguistes de l'Europe; il sait, si nous ne nous trompons, vingt-et-une langues, et surtout il possède à fond les idiomes des textes primitifs de la Bible. Il a eu le rare talent, qui ne s'est pas encore rencontré à ce degré, de faire passer dans notre langue le style si imagé et si coloré des langues orientales, ce qui leur donne tant de charme et un attrait si puissant et si captivant. On retrouve dans la traduction de M. Glaire ces figures vives et grandioses, ces traits fins, ces nuances délicates que l'on rencontre si souvent dans l'Écriture sainte et qui font tant plaisir.

Sous le point de vue artistique et typographique, nous ne connaissons

rien de plus beau que le *Nouveau Testament* de M. Glaire et rien qui soit aussi peu cher : 50 fr. l'édition brochée et 60 fr. l'édition reliée. Les illustrations sont nombreuses et choisies d'après les plus grands maîtres. Chaque page est encadrée d'ornementations qui sont d'une finesse et d'une perfection dont rien n'approche ; elles reproduisent les chefs-d'œuvre de la damasquinerie, de la gravure et de l'orfévrerie du quinzième et du seizième siècle. Ces ornementations sont enrichies et rehaussées de nombreux médaillons historiés d'après Raphaël. Tout cela forme un ensemble d'une richesse et d'une beauté sans pareille. Le texte, qui est aussi un vrai chef-d'œuvre de typographie, se fond admirablement avec ce riche entourage et lui prête sa beauté pour le rehausser encore au lieu de lui nuire. Le tout réuni forme pour l'œil un tableau des plus agréables, où le regard se repose complaisamment sans que rien vienne le heurter ou le blesser. Les sujets des médaillons dont nous parlions plus haut « sont tous d'une application générale ou particulière. Ceux d'application générale sont spécialement pris dans les œuvres de Raphaël, telles que : *La Sainte Famille; la Foi, l'Espérance et la Charité; la Mort du Christ*, etc... Comme exemple d'une application particulière des sujets placés dans l'ornementation marginale, on peut mentionner d'abord les encadrements de l'Évangile de saint Matthieu, page 3, où l'on trouvera en tête la figure d'un ange, rappelant la mission de l'ange dans l'Annonciation ; sur les côtés, les figures d'Abraham et de David, ancêtres de Notre-Seigneur ; et en bas une colombe avec une branche d'olivier, emblème de l'Évangile du Christ, comme message de salut envoyé à l'homme. Les illustrations des médaillons marginaux sont également prises parmi les sujets de l'Ancien Testament, de la Bible de Raphaël. Elles sont appropriées au sujet du chapitre. Par exemple, page 15 : Tentation d'Adam, figure à propos de la tentation de Notre-Seigneur.

Page 23, Adoration du veau d'or et Moïse brisant les tables se rapportent au 24e verset : « Je ne peux pas servir Dieu et Mammon. » Page 25, Moïse frappant le rocher se rapporte au verset 7. Page 55, Esaü vendant son droit de primogéniture se rapporte au verset 26.

Nous avons essayé de donner une idée du beau livre que nous annonçons, mais nous sentons instinctivement que nous n'avons rien dit ; pour que l'appréciation soit exacte, complète et sans erreur, il faut soi-même prendre connaissance de l'ouvrage et l'examiner lentement et attentivement dans chacune de ses parties. C'est le plus joli et le plus grap cieux cadeau qu'un mari puisse offrir à sa femme chrétienne, et beaucoup heureusement le sont encore ; que des parents ou des amis puissent donner à une jeune fille ou à un jeune homme ; c'est le livre le plus utile le plus riche qu'on puisse se procurer à soi-même ; il ne déparerait

pas une jolie corbeille de mariage. Il est tellement beau qu'il serait de nature à faire aimer davantage l'Évangile si la chose était possible, et à le faire mieux comprendre et mieux apprécier. A la fin se trouvent au moins 50 pages de notes historiques et critiques qui aident puissamment à l'intelligence des passages les plus difficiles.

II

Parlons maintenant de livres moins sérieux, qui ont aussi leur charme, mais dans un sens tout différent. Celui qui vient le premier est le livre de M. Rambosson, intitulé : *Histoires et Légendes des plantes utiles et curieuses* (1). Que nos lecteurs n'aillent pas tout d'abord s'imaginer qu'ils vont rencontrer dans ce livre, comme il arrive souvent dans des ouvrages de ce genre, des classifications et des nomenclatures sèches et arides, ils se tromperaient grandement; on ne trouve ici rien de tel. Les livres de nomenclatures et de classifications sans doute sont utiles, mais aux savants seulement, aux gens qui veulent faire de l'étude des plantes une spécialité; mais, pour le public, elles sont profondément ennuyeuses et propres à engendrer le dégoût le plus profond, et nous le comprenons sans peine. Pour le public en général, l'étude des plantes doit surtout être une récréation utile et agréable, les facultés morales et intellectuelles doivent y trouver une nourriture saine et fortifiante. M. Rambosson a parfaitement compris cela et il a voulu surtout écrire un livre non pas savant, mais un livre qui convînt à tout le monde. Son idée est parfaitement juste et nous l'en félicitons sincèrement. Depuis plusieurs années il a glané partout avec amour, il a cherché tout spécialement les faits utiles et curieux qui ont rapport aux plantes; cela, il l'a fait pour sa propre satisfaction, et quand il a vu les documents accumulés sous ses yeux, la pensée lui est venue de faire profiter de ses recherches ceux qui pouvaient avoir le même désir que lui. Son livre surtout sera fort agréable à la jeunesse, qui aime les roses sans épines, qui ne dédaigne pas la science quand elle ne lui demande aucune peine et qu'elle est pour elle une image gracieuse des jours heureux et brillants. L'homme mûr, doué de sensibilité et d'intelligence, ne dédaignera pas les enseignements qu'il pourra puiser dans ce livre; il verra se dérouler dans de beaux tableaux quelques-uns des mystères de cette vie dont une partie s'est déjà écoulée pour lui. Ce livre plaira à l'enfant insoucieux et à l'aïeul qui est sur le déclin de la vie, il ne manque pas de charme pour tous les deux : un lan-

(1) Grand in-8 illustré de 400 pages. Broché, 6 fr.; relié toile, 8 fr.; demi-reliure chagrin, tranche dorée, 10 fr.

gage mystérieux enseignera à l'un l'avenir, et à l'autre rappellera le passé. Le littérateur et le poëte trouveront du plaisir à parcourir ce livre, car leurs plus belles images, leurs plus jolies métaphores, ils les empruntent ordinairement aux plantes. Les faits réunis dans ce volume sont épars dans des milliers d'ouvrages, et il ne sera pas désagréable au savant lui-même de les trouver réunis dans un livre relativement peu considérable. Cet ouvrage, en définitive, convient donc à tous. L'intérêt en est rehaussé par de nombreuses gravures et vignettes dont il sera facile à chacun d'apprécier l'exactitude et la belle exécution. Les gravures ont toujours l'avantage de donner du végétal une idée plus exacte que les phrases les plus claires et les plus nettes. Ajoutons que le prix de ce volume est accessible à toutes les bourses.

III

Enfin voici venir *Robinson Crusoé* (1), une histoire qui a bercé notre enfance. C'est un livre déjà vieux, connu de tous. Il a eu de nombreuses éditions de toutes les grandeurs et de tous les formats, mais nous n'en avons pas encore eu d'aussi curieuse que celle-ci. Elle est tirée sur papier de chine et illustrée de cent gravures plus originales les unes que les autres. Il y a là un petit drame tout entier plus intéressant souvent que les révolutions des empires. Daniel Foë a écrit beaucoup d'autres ouvrages, mais le seul à peu près qui soit connu en France et dont le succès ne se soit jamais ralenti c'est *Robinson Crusoé*. Dès son apparition il eut un grand succès. Il y règne en effet un air de réalité qui n'appartient pas d'ordinaire aux écrits de pure fiction ; de là vient que tandis qu'il captive l'attention de l'enfance il fixe aussi celle de l'âge mûr. Il fait les délices des gens sans éducation et amuse les personnes de l'esprit le plus cultivé. Il contient en outre une espèce de système pratique d'éducation naturelle, où l'on pourrait bien trouver quelque venin mais dont l'intérêt est puissant. Quand les illustrations surtout viennent, comme ici, rehausser le texte et représenter les différentes scènes de la vie de Robinson, le livre a encore plus d'attrait ; aussi peut-on prédire à cette nouvelle et luxueuse édition une réussite des plus complètes, et, à bien des égards des plus méritées.

A. VAILLANT.

IV

L'immense travail entrepris par MM. de Riancey s'avance vers son terme, mais les nombreux travaux historiques qui se sont multipliés de-

(1) 1 vol. in-4°, illustré. Firmin Didot frères, prix 7 fr.

puis un quart de siècle, ont augmenté leur tâche (1). Dès à présent il est facile de prévoir que les dix volumes dans lesquels ils croyaient pouvoir tout renfermer, seront loin de suffire. Très-probablement il en faudra deux de plus. En lisant le huitième volume dont nous voulons ici rendre un compte bien succinct, on ne pourra s'en étonner, et surtout personne ne sera tenté de se plaindre. Ce huitième volume contient la sixième période de l'ère moderne et la majeure partie de la septième. La sixième commence en l'an mille, cette année qui avait inspiré une si profonde terreur à l'Europe chrétienne, croyant, sur la foi de certaines prédictions, qu'elle amènerait la fin du monde; et se termine à la mort de saint Louis. La septième s'arrête à la chute de l'empire grec, en 1453. Ces deux périodes embrassent donc la durée de ce que la plupart des historiens ont désigné sous le nom de *moyen âge*, et que, jusqu'à ces derniers temps, ils flétrissaient tous comme une époque d'ignorance et de barbarie. Les études consciencieuses des savants actuels, surtout des Allemands, ont fait ressortir l'injustice de cette qualification. MM. de Riancey contribueront beaucoup à lui faire rendre plus de justice.

Dans le magnifique tableau d'ensemble que M. Henry de Riancey a placé au commencement de l'histoire de la sixième période, après avoir fait remarquer à quel point le morcellement du grand empire de Charlemagne, déchiré, si l'on peut s'exprimer ainsi, en lambeaux presque imperceptibles, avait arrêté le progrès et repoussé vers la barbarie, il montre la papauté, toujours vigilante, luttant avec une indomptable énergie contre les abus qui s'étaient introduits partout, même dans le clergé, qui n'avait pu se défendre contre l'esprit de domination si général alors, et qui, se méprenant sur la nature de l'influence qu'il se sentait appelé à exercer, la plaçait, comme tout le monde, dans l'étendue des domaines et le nombre des vassaux et des serfs. Cette erreur avait introduit la simonie et le relâchement des mœurs. Sans doute ce n'était pas le plus grand nombre qui donnait ces scandales; mais l'exemple était contagieux. D'ailleurs, la richesse des fiefs ecclésiastiques engageait un grand nombre de seigneurs à tâcher de s'en emparer. D'un autre côté le pouvoir royal était presque nul à l'origine de cette période, et les souverains ne pouvaient compter que sur les domaines qu'ils possédaient en propre. Leurs efforts constants pour ressaisir la prééminence étaient secondés par les papes, qui n'en étaient pas moins zélés à les arrêter à toutes les transgressions contre la loi de Dieu dont ils se rendaient coupables. Cette double tendance, et la nécessité de garantir l'Europe chrétienne contre l'invasion musulmane, arrêtée dans les champs de Poitiers par Charles Martel, mais qui n'avait pas

(1) *Histoire du monde depuis Adam jusqu'au pontificat de Pie IX.* 8e vol. in-8 de plus de 500 pages. Chaque volume, 5 fr. Victor Palmé, éditeur.

moins conservé des postes avancés dans l'Italie et même dans le midi de la France, amenèrent la pensée des croisades, expéditions contre lesquelles l'irréflexion orgueilleuse du philosophisme avait déversé tous ses blâmes, et dont on commence aujourd'hui à apprécier toute l'utilité. Elles ont en effet arrêté d'un côté l'invasion sarrasine toujours prête à se répandre, et de l'autre empêché presque toutes ces guerres intestines de seigneur à seigneur, qui couvraient toute l'Europe d'un brigandage perpétuel. Elles ont également contribué à établir la hiérarchie des pouvoirs, grande condition d'ordre, et par conséquent l'affermissement de celui des souverains. Les grandes vertus du saint pontife Grégoire VII ont affranchi l'Église des prétentions du pouvoir temporel, en même temps qu'il réformait le clergé. Ses successeurs achevèrent cette grande tâche, et poussèrent l'Europe aux croisades qui ranimèrent aussi l'esprit religieux. La grande figure de saint Louis ferme dignement cette période, toute de progrès dans le monde chrétien.

Pendant que le christianisme civilisait l'Europe, l'Asie avait conservé un paganisme odieux dans l'Inde et la Chine. Les parties occidentales avaient été envahies par l'islamisme qui y avait absorbé toutes les populations. Les califes avaient perdu la puissance civile, mais l'état religieux ne s'était point amélioré. Un châtiment etait dû à ces nations corrompues, et Dieu lança contre elles les terribles hordes mongoles de Gengiskan. Elles sillonnèrent l'Asie dans tous les sens, de Moscou à la mer Jaune, de la Sibérie à l'Inde. Nous ne pouvons donner une idée de la désolation qui suivait toutes leurs marches, de la profonde terreur qui les devançait et qui glaçait devant eux tous les courages, de telle sorte que toute défense devenait impossible. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à l'éloquent tableau qu'en a tracé M. H. de Riancey. Il est impossible de le lire sans un frémissement involontaire. Son frère toujours regretté, et qui revit dans son ouvrage, a tracé les progrès de la civilisation chrétienne sous l'influence de la papauté, et son développement en France, malgré la guerre des Albigeois, en Espagne, où la lutte contre les Maures continuait avec des succès mélangés de quelques revers qui ne tardaient pas à être réparés. Il avait aussi conduit l'histoire des croisades jusqu'à la fin de la sixième. Le reste de son travail sur ces sujets était demeuré inachevé, mais son digne frère l'a complété et il n'a laissé rien à désirer. C'est aussi M. Henry de Riancey qui a tracé à la fin de la période, comme il l'avait fait pour les précédentes, l'aperçu de l'histoire de l'esprit humain, bien autrement intéressant que ne le faisaient les historiens du siècle dernier. Une époque qui a produit Scot, Abailard, saint Bernard, saint Thomas, Albert le Grand, saint Bonaventure, où les trouvères trouvaient partout un accueil si bienveillant, où l'architecture et même la sculpture avaient atteint une

perfection que nous essayons vainement d'imiter aujourd'hui, cette époque ne peut être considérée comme barbare.

Nous voudrions pouvoir donner les mêmes éloges à la période suivante. Dans l'aperçu général de cette septième période, M. H. de Riancey fait reconnaître avec une grande raison et une grande supériorité de vues, que le véritable progrès, celui de la civilisation par le christianisme, non-seulement s'est arrêté, mais a commencé à rétrogader. Au lieu de ce lien de charité qui devrait unir tous les hommes, les intérêts personnels, le *particularisme* a étendu sa funeste influence qui n'a cessé de croître. Déjà saint Louis, demandant à toutes les nations chrétiennes de concourir avec lui à ses deux croisades, n'avait point trouvé d'écho et avait été forcé de les entreprendre avec les seuls Français dont même une partie ne le suivait qu'à regret. Ils y ont combattu cependant avec une telle valeur que leur nom s'est perpétué avec honneur parmi les infidèles. Pour eux tout chrétien est un *Franc,* comme si l'absence de toutes les autres nations à ces dernières croisades avaient pu leur faire croire que les Francs seuls étaient vraiment chrétiens. Tous les souverains ne cherchaient qu'à étendre leurs domaines, à considérer les souverains voisins comme des ennemis naturels aux dépens desquels ils devaient chercher à s'accroître. En Espagne même, où la présence des Maures aurait dû maintenir l'union, les rois des États déjà reconquis, oubliant trop souvent que l'ennemi commun était toujours là, que, malgré son affaiblissement, il pouvait recevoir encore d'Afrique de ces secours qui, deux fois, dans la période précédente, les avaient presque écrasés, tournèrent trop souvent leurs armes les uns contre les autres, cherchant à s'enlever quelques provinces. C'est là que M. de Riancey place le commencement réel de l'ère moderne, parce qu'alors est né ce funeste système des *nationalités* dont on fait tant de bruit aujourd'hui, et qui, parquant les hommes dans un certain nombre de troupeaux séparés, leur fait haïr comme ennemis tous ceux qui n'appartiennent pas au même bercail, tandis que le véritable esprit du christianisme, celui de la vraie civilisation, voudrait les voir tous s'aimer comme des frères. La papauté s'est efforcée de résister à cette tendance funeste, à prévenir ces fatales divisions. Ses efforts ont été vains et par là son influence s'est graduellement amoindrie.

L'Asie cependant continuait à être dévastée par les fils de Gengiskan, qu'il avait placés lui-même à la tête des vastes divisions de l'immense territoire qu'il avait conquis ou plutôt ravagé. On ne peut toujours détruire, et on ne veut pas régner sur des ruines. Chacun d'eux chercha à organiser son empire. Alors commencèrent les résistances, et l'Inde, qui n'avait jamais été entièrement soumise, rétablit son indépendance. La Chine, selon son usage immémorial, s'assimila ses vainqueurs qui subirent enfin le joug des

lettrés, s'amollirent comme toutes les dynasties qui ont régné sur elle, et finirent par tomber. Houlagon, qui régnait sur l'Asie centrale, s'allia avec les chrétiens. Son fils, après une ambassade de saint Louis, reçut même le baptême. Mais les princes de l'Europe, les fils même de saint Louis, désertant la noble politique du grand et saint roi, abandonnèrent le royaume chrétien de la Palestine qui ne tarda pas à succomber. Ces semences de civilisation furent perdues. Othman et ses Turks, sous la bannière de l'Islam, vainquit les Mongols et tourna ses armes contre les Grecs, derniers chrétiens en Asie. Les Turks leur enlevèrent successivement leurs provinces de l'Asie-Mineure, passèrent en Europe où ils s'établirent à Andrinople. La chrétienté à cette nouvelle sembla se réveiller un moment. Un nombre considérable de chevaliers, surtout Français, sous le commandement des comtes de Nevers et du Charolais, le trop célèbre Jean-sans-Peur, coururent s'unir aux Hongrois qui seuls soutenaient l'effort de la lutte. Écrasés par le nombre, ils succombèrent glorieusement à Néopolis, et Bajazet se retourna contre Constantinople. Serrée de tous les côtés, elle aurait infailliblement succombé, sans une nouvelle invasion de Tartares sous la conduite de Timour le Boiteux, que nous nommons Tamerlan. Obligé d'aller défendre contre lui les provinces conquises par ses pères, Bajazet fut défait et pris. Mais Tamerlan fut se perdre dans l'Inde. Les Turks reprirent tout ce qu'il leur avait enlevé, réparèrent leurs pertes, et Mahomet II put revenir contre Constantinople. Dans ce moment suprême, les Grecs retrouvèrent un courage qui semblait ne plus leur appartenir. Leur empereur Constantin XII se montra digne du grand nom qu'il portait, et après une résistance opiniâtre qui coûta deux cent mille hommes aux Turks, il s'ensevelit glorieusement dans les ruines de sa ville.

Que faisait cependant l'Europe au moment où cette conquête faisait tomber son dernier boulevard contre la barbarie mulsumane, et détruisait en quelque sorte les heureux résultats de la victoire de Charles-Martel? Elle se déchirait de ses propres mains. Édouard III d'Angleterre avait voulu s'approprier l'Écosse et réclamait la France comme son héritage. Crécy, Poitiers semblaient lui donner raison, mais la prudence de Charles V et la faiblesse de son petit-fils Richard II permirent à la France de réparer ses pertes. Après l'usurpation des Lancastres, la folie de Charles VI la réduisit de nouveau à la dernière extrémité. Tout semblait désespéré lorsque Dieu lui suscita, dans sa miséricorde, un secours réellement miraculeux. Au moment où Orléans allait succomber, une jeune fille, simple bergère, vient à Charles VII qui s'abandonnait lui-même. Elle lui promet, de la part de Dieu, de faire lever le siége et de le conduire à Reims pour le faire sacrer. Ce qu'elle a promis, elle l'exécute, et par une marche hardie, après avoir délivré Orléans, elle mène le roi à Reims, séparant ainsi habilement

l'armée anglaise des États du duc de Bourgogne son allié. Elle sollicite ensuite la permission de reprendre son humble existence. Mais le roi, l'armée entière la sollicite de ne pas l'abandonner. Elle cède en gémissant, pronostiquant sa mort. Prise en effet, peut-être livrée à Compiègne, les Anglais l'achètent et, après un simulacre de procès qui ne servit qu'à mieux faire ressortir son innocence et sa profonde humilité, elle fut condamnée et le duc de Bedfort, qui avait acquis dans ces longues guerres la réputation d'un vaillant capitaine, ternit tous ses lauriers en la faisant brûler comme sorcière sur la place du marché à Rouen. Cette mort fut le signal des désastres. Les Anglais furent en peu d'années expulsés de toute la France, et la maison de Lancastre tomba du trône qu'elle avait usurpé et qui fut conquis sur elle par la maison d'York.

Enfin l'Allemagne, exposée de plus près, avait vu la jalousie des électeurs faire tomber la couronne impériale sur la tête d'un simple chevalier suisse, Rodolphe de Hapsbourg, et celui-ci, brave et habile capitaine, avait surtout travaillé à tailler dans l'empire quelques principautés pour que ses enfants ne retombassent pas au rang d'où il était sorti. La Providence suscita heureusement deux hommes, Hunyade en Hongrie, Scanderberg en Albanie, et au moment où la chrétienté semblait s'abandonner, malgré le désastre de Varna, à la tête des ressources que leur fournissaient deux des moindres pays, ils luttèrent avec une infatigable énergie et parvinrent à refouler ce redoutable torrent.

Nous avons cru devoir tracer cette rapide esquisse, afin de donner à nos lecteurs une faible idée de la manière dont MM. de Riancey ont envisagé la grande tâche qu'ils ont entreprise. Ils ont vu, au fond de tous les événements, la main tutélaire de l'Église cherchant à réunir tous les hommes dans les liens d'une commune charité, luttant par conséquent toujours contre l'esprit du mal qui tend à les désunir, à les diviser, à les susciter l'un contre l'autre. C'est dans l'époque dont ce volume contient l'histoire que cet antagonisme se fait surtout ressentir. Saint Louis fut la dernière et sublime protestation contre cet esprit d'individualisme qui fait l'homme ennemi de l'homme. Il débute par l'esprit de nationalité, trop vanté de nos jours, qui attache, il est vrai, le citoyen au peuple dont il fait partie pour haïr tous les autres. Vienne ensuite le progrès dans cette voie, et le culte des intérêts matériels anéantira toute affection de pays et même de famille. On le voit, il est impossible de traiter un sujet aussi élevé d'une manière plus attachante, avec une plus grande largeur de vues. MM. de Riancey ont donc parfaitement accompli jusqu'ici la haute entreprise qui pouvait, dans l'origine, paraître téméraire, mais qui n'était pas au-dessus de leurs forces, comme l'exécution l'a amplement prouvé. Ce qu'ils ont fait dans les huit volumes déjà parus, garantit ce qu'ils feront, quel que

soit le nombre des volumes qui restent à publier. Après avoir ainsi réussi pour le fond, il semblerait superflu de nous occuper de la forme. Nous pouvons cependant affirmer qu'elle est partout à la hauteur de leur sujet et qu'ils se distinguent autant par les qualités de leur style que par la profondeur des vues.

MARQUIS DE ROYS.

V

Deux volumes du magnifique ouvrage des bénédictins de Saint-Maur sur l'histoire littéraire de la France (1) viennent d'être mis en vente. C'est là, nous l'avons déjà dit et répété, un ouvrage qui mérite de fixer au plus haut point l'attention, un ouvrage sérieux, consciencieux, comme on en rencontre rarement dans notre siècle de futilités ; c'est une mine féconde où l'on trouve des ressources inépuisables pour la littérature et l'histoire. Il redit les gloires de notre pays, ces gloires dont on est fier quand on a le cœur bien placé, et quand on n'oublie pas que l'on est Français. Le 6e vol. contient l'histoire littéraire du dixième siècle tout entier. Il s'ouvre par un long discours de 80 pages in-4°, sur l'état des lettres pendant ce siècle. Les moines et les évêques y figurent en très-grand nombre, mais les saints diminuent : on n'en compte guère que quatre, mais célèbres à plus d'un titre : saint Radbod, évêque d'Utrecht ; saint Odon, abbé de Cluny ; saint Brunon, archevêque de Cologne, et saint Maïeul, abbé de Cluny. Le 7e vol. embrasse l'histoire du onzième siècle. Il s'ouvre par une dissertation fort savante et fort curieuse qui a pour but de prouver, contre la prétention contraire, que le latin a été une langue vulgaire parmi les Gaulois nos ancêtres, et que notre langue, connue sous le nom de Roman, et toute brute qu'elle était, a été employée avant le milieu du douzième siècle à écrire pour la postérité. Cette dissertation n'a pas moins de 80 pages in-4°. Vient ensuite sur l'état des lettres au onzième siècle un de ces beaux discours qui font toujours l'admiration de ceux qut les lisent. Il embrasse 169 pages in-4°. Parmi les noms remarquables des écrivains de ce siècle, on trouve saint Abdon, abbé de Fleury ; saint Fulbert, évêque de Chartres ; saint Odilon, abbé de Cluny ; saint Léon IX, Pape. L'Église occupe toujours le premier rang dans les lettres, car, parmi ceux qui illustrèrent ce siècle, on trouve en majeure partie des papes, des évêques, des abbés, des moines et des prêtres. Nous sommes heureux de voir cette publication marcher glorieusement à son achèvement, pour la gloire de l'Église et de notre pays. Nous lui souhaitons un succès de plus en plus marqué ; les hommes sérieux et intelligents ne peuvent passer indifférents auprès de ces beaux volumes qui renferment tant de richesses.

(1) *Histoire littéraire de la France*, 6e et 7e vol. in-8 ; ensemble 1525 pages. V. Pâlmé.

VI

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que l'on publie enfin, en beaux volumes in-8, les Œuvres de Mgr Plantier. Pour notre part, nous nous en réjouissons grandement et nous sommes sûrs que tous les cœurs vraiment catholiques s'en réjouiront et voudront posséder ces œuvres si remarquables à plus d'un titre. Mgr Plantier s'est montré dans ces derniers temps l'un des plus ardents, l'un des plus énergiques défenseurs de l'Église catholique. Comme un habile général, on le voit toujours sur la brèche, signalant aux catholiques les dangers qui les menacent, et les engageant à ne pas se laisser surprendre et à se tenir toujours sur leur garde. Nous sommes convaincu que cette publication des Œuvres de Mgr Plantier obtiendra un légitime succès. Monseigneur lui-même préside au classement et à l'arrangement de tout ce qu'il a publié jusqu'à présent. Nous aurons un cours complet d'études philosophiques et théologiques ; les questions de notre temps, soit politiques, soit économiques, n'y seront pas négligées, tout au contraire. Il est facile de comprendre jusqu'à quel point une semblable publication est de nature à intéresser le clergé et les laïques sérieux, nous serions tenté d'ajouter les ennemis de l'Église eux-mêmes, si les ennemis de l'Église lisaient quelque chose et avaient le désir de s'instruire et de s'éclairer. « Mgr Plantier, dit une de ses biographes, M. Eug. Veuillot (1), si ardent et si absolu lorsqu'il s'agit des libertés de l'Église et des droits du saint-siége, juge avec une sorte d'éclectisme dans les questions où il est permis de différer. Ce prélat, que les politiques ont accusé de violence, d'emportement et d'obstination, parce qu'il a toujours défendu la justice avec une rare fermeté, est naturellement porté aux accommodements ; il évite de trancher quand on peut transiger. La lecture de ses lettres pastorales et de ses discours met ce fait en pleine lumière. » Un peu plus loin, parlant du mandement de Mgr de Nîmes sur le pouvoir temporel du pape, mandement qui se trouve dans le premier volume que nous annonçons, l'écrivain dit « que ce mandement est une œuvre d'érudition en même temps qu'une œuvre doctrinale. C'est aussi, ajoute-t-il, une œuvre politique : il est difficile de voir plus loin et plus juste... Ce mandement plein de logique, de vigueur et de vivacité, œuvre d'évêque et de polémiste, eut un grand retentissement. » La logique, la vigueur et la vivacité sont les trois qualités qui toujours brillent au premier rang dans les œuvres de l'illustre évêque. Il a souvent pris la parole en faveur

(1) *Célébrités catholiques.* — Mgr Plantier, par Eug. Veuillot ; in-8°. — Victor Palmé, éditeur.

des droits du saint-siége méprisés et honteusement et hyprocritement foulés aux pieds. Ses derniers écrits sur la question romaine ont fait grand bruit et vivement réjoui le cœur du souverain pontife. Au reste, « nul fait important ne s'est produit sans qu'il ait éclairé et raffermi les catholiques, averti et condamné les ennemis de l'Église. Sa voix a été dans ces pénibles épreuves une de nos forces et de nos consolations... L'évêque de Nîmes n'est pas un de ceux qui, en présence d'un intérêt supérieur, peuvent céder à des préoccupations personnelles. » La conduite de Mgr Plantier a soulevé de vives colères et l'a fait mettre à l'index de l'administration... « Mgr Plantier, dit son biographe en terminant, est habituellement silencieux, mais je défie qu'on le voie passer sans dire : *C'est quelqu'un*. L'évêque de Nîmes est un de ceux dont les catholiques disent avec fierté : c'est un évêque. » Nous ajouterons : C'est aussi un habile écrivain.

Le 1er volume de ses œuvres a pour titre général : *Morale et Piété*. Il renferme d'abord ses mandements jusqu'en 1867. Voici les titres de ces écrits dignes d'être lus et relus : — *Sur la Mission de l'épiscopat dans les temps actuels — sur les Mortifications corporelles — sur les Calamités publiques — sur les Grandeurs et les Abus de l'industrie contemporaine;* il y a dans ce mandement des pages où se reconnaît la main du maître, et nous avons eu l'occasion de les citer dans une Étude sur la classe ouvrière publiée ici-même. — *Sur la grande Erreur du temps présent : la Religion naturelle — contre les Courses et les Combats de taureaux — sur les Périls cachés pour la foi sous les mots décevants : d'Idées modernes — sur le caractère distinctif de l'Incrédulité contemporaine qui est l'hypocrisie — contre la Morale indépendante.* Après ces mandements vient une partie qui a pour titre général : *le Dogme*. Elle contient la lettre pastorale de l'évêque de Nîmes *sur l'Immaculée-Conception;* une autre lettre pastorale sur cette question : *l'Église a-t-elle le pouvoir d'accorder des indulgences*; et enfin une troisième lettre *sur la Puissance spirituelle de la papauté*. Nous ne faisons en terminant qu'un souhait, c'est que cette publication marche rapidement.

VII

Le voyage le plus remarquable de l'époque actuelle et le plus fécond en résultats est sans contredit celui de M. Palgrave. Le premier il a vu les provinces intérieures de l'Arabie dont jusqu'ici on ne savait qu'une chose : le nom. Le premier, il a donné la configuration exacte de cette immense presqu'île. L'Arabie et ses populations sont désormais entrées dans la géographie positive, et c'est là un immense et incontestable service rendu à la science. M. Palgrave a traversé la péninsule arabe dans toute sa lon-

gueur, depuis la pointe de la mer Morte jusqu'à la côte d'Oucan. Il avait pris les dehors d'un Arabe de Syrie et se donnait comme médecin de profession ; il voulait surtout, comme il le dit lui-même, étudier l'homme, et ce déguisement lui a procuré sous ce rapport des avantages réels : il lui a donné de nombreuses facilités et une grande liberté d'études auprès de toutes les classes à la vie desquelles il s'est trouvé pour ainsi dire mêlé. Mais il y a toujours en toutes choses le revers de la médaille, avec cela il ne lui était pas possible d'avoir en sa possession des instruments de physique et d'astronomie ; il a fallu se résigner. Malgré cela, on rencontre dans son livre des indications d'une grande valeur sur la configuration générale des diverses parties de la péninsule qu'il a traversées. Jamais on n'avait embrassé d'une vue si générale et si sûre l'ensemble de l'Arabie; mais cependant il faut reconnaître que ce qui abonde dans le livre de M. Palgrave, ce sont les notions sur la condition sociale et politique de l'Arabie centrale.

M. Palgrave, et nous empruntons ces notions à M. Vivien de Saint-Martin, est fils du savant jurisconsulte et de l'historien éminent que l'Angleterre a perdu il y a cinq ans. Il fit de brillantes études à l'université d'Oxford. Ses goûts le détournaient d'une vie trop sédentaire; au lieu de suivre la carrière de son père, il passa dans l'Inde et servit quelque temps sous les drapeaux de la Compagnie; puis, nous le voyons bientôt laisser l'uniforme et repasser en Syrie où il reste de longues années. Là il apprit l'arabe, qui devint bientôt pour lui comme une seconde langue maternelle. Il se lia intimement avec les pères Jésuites. M. Palgrave a le coup d'œil rapide, l'esprit fin et pénétrant, une grande facilité d'humeur qui le fait se plier facilement aux habitudes étrangères sans qu'il en souffre; il est observateur minutieux, et possède une forte éducation scientifique. Il raconte d'une façon attachante, sait donner à son récit, empreint d'une grande simplicité, une originalité de bon goût et une pointe d'humeur tout à fait attrayante et ennemie de la monotonie. Son livre a eu un immense succès en Angleterre. Autrefois, ici même, nous avons exprimé le regret qu'il ne fût pas traduit dans notre langue; aujourd'hui, le vœu que nous avons formulé est accompli; nous espérons que le *voyage* de M. Palgrave n'aura pas moins de vogue en France qu'en Angleterre, il en est digne sous tous les rapports, et nous la lui souhaitons. L'ouvrage est enrichi de cartes et de plans; nous regrettons que les gravures en soient absentes (1).

(1) 2 vol. gr. in-8, ensemble 765 pag. Hachette, 1867.

VIII

L'histoire de saint Louis par Joinville est une admirable histoire, et cependant elle est aujourd'hui reléguée dans le domaine de l'érudition. Joinville a écrit la vie d'un homme, la vie d'un saint dans l'intimité duquel il a vécu, qu'il a connu mieux qu'aucun de ses contemporains, et nous a donné de cette belle et noble figure un portrait frappant de vérité. Ce livre, dans un siècle où la curiosité historique est si vive, offre un attrait piquant : et cependant il en est bien peu qui le lisent, et cela parce que la langue de Joinville, quoique entièrement française, est la langue de nos aïeux, langue devenue plus obscure pour nous que bien des langues étrangères; celui qui n'en a pas fait une étude persévérante est arrêté à chaque instant. M. Natalis de Wailly a cru que le moment était venu de faire sortir cette histoire du domaine de l'érudition, pour la produire devant un public plus nombreux. Pour ne pas échouer dans son entreprise il est entré dans une voie nouvelle; il a voulu en faire un ouvrage d'une lecture plus facile que tout ce que l'on avait donné jusqu'ici et, afin d'en arriver là, il a appliqué au texte de notre vieil écrivain un procédé suivi depuis longtemps pour les textes de l'antiquité classique. « Je mets sous les yeux du lecteur, nous dit-il, d'un côté le livre de Joinville tel qu'il le dicta en 1305, avec ces inversions hardies qu'on ne se permet plus de nos jours, avec ces expressions tombées dans l'oubli ou détournées depuis longtemps de leur acception primitive, avec ces traces de latinité dont l'empreinte était encore profonde; et, de l'autre, un texte où la construction, le sens et l'orthographe des mots n'étant plus en désaccord avec nos habitudes modernes, dissipent l'obscurité de la phrase originale et permettent de reconnaître sous leur aspect étrange ou suranné tous les éléments dont elle se compose. Avec une telle disposition le remède sera toujours à côté du mal. Pour le lecteur pressé ou impatient, le mal c'est le passage obscur qui l'arrête trop longtemps à son gré; celui-là sera toujours sûr d'avoir à sa portée la lumière au moment même où il lui conviendra d'y recourir. Pour d'autres, et pour moi en particulier, le mal véritable c'est l'insuffisance du texte moderne où se ternissent, quand elles ne s'y effacent pas tout à fait, les nuances les plus délicates de l'original. Ce mal dont je suis l'auteur, que je n'ai pu éviter malgré tous mes efforts, j'ai du moins la consolation d'y opposer cette fois le meilleur et le plus efficace des remèdes. »

On comprendra facilement que le livre ainsi disposé peut aller à toutes les mains et être lu par tous. Nous ne savons si nous nous trompons, mais nous estimons que c'est un grand avantage de pouvoir lire désormais

sans beaucoup de peine un livre où l'auteur répand comme des flots la lumière sur le siècle où il a vécu. On le voit tel qu'il fut, avec ce mélange de bien et de mal qui fut et sera toujours le fond de notre nature comme l'épreuve de notre liberté. Il y a dans le récit de Joinville, outre la vérité historique, de l'esprit et du sens, du cœur, de l'imagination, et un naturel qui ne se dément jamais; précieuses qualités devenues rares aujourd'hui. A l'histoire de saint Louis, M. Natalis de Wailly a joint le *Credo* de Joinville, morceau devenu très-rare aujourd'hui et qui bien certainement fut écrit par Joinville. On y trouve aussi une lettre adressée à Louis le Hutin, lettre certainement écrite sous sa dictée. Espérons que ce travail popularisera le livre de Joinville (1).

IX

Plusieurs fois déjà nous avons eu l'occasion de parler des travaux consciencieux entrepris pour dégager l'histoire véritable de la Révolution française des nuages amoncelés à dessein autour d'elle et pour la presenter à la génération actuelle dans toute sa vérité. Le jour se fait lentement, mais il se fait; et viendra un moment, que nous ne verrons sans doute pas, où la justice pleine et entière existera pour cette époque qui a donné lieu à tant d'attaques violentes et de dénigrements furieux, à tant d'éloges enthousiastes et d'apologies frénétiques, d'où résulte un chaos bizarre sur lequel il est grandement à désirer qu'un *fiat lux* puissant soit prononcé. Jusqu'à présent on n'a guére écrit sur cette époque que des œuvres de fantaisie, des livres entachés de rancunes politiques et des romans décorés du nom d'histoire; nous exceptons cependant le remarquable ouvrage, sur *la Terreur*, de M. Mortimer-Ternaux. On comprend que nous ne voulons pas énumérer tous les ouvrages qui ont été publiés sur cette triste et lamentable époque; on trouvera dans l'avant-propos du livre que nous annonçons le titre de la plupart d'entre eux, avec un mot sur la valeur qu'il faut accorder à chacun. M. Eugène de Mirecourt, il ne faut pas s'y tromper, n'a pas la prétention de venir dire le dernier mot sur la Révolution; il ne publie pas un ouvrage, il vient tout simplement apporter sa part de lumière à l'œuvre de dégagemeut qui se fait depuis quelques années. Il a découvert un filon d'une richesse incontestable que personne n'a exploité jusqu'ici, il réunit les matériaux que lui fournit ce filon, les classe et leur applique un système de correction littéraire qui ne les altère en rien et les rends plus intéressants.

(1) Gr. in-8°, 570 pages. Adrien Le Clère 1867.

Son ouvrage renferme une foule de faits, de notices curieuses, de critiques, d'aperçus nouveaux et pittoresques sur la Révolution, empruntés aux feuilles périodiques françaises publiées de 1788 à 1794 à Genève, Bruxelles, Amsterdam, Liége, Maestricht, etc. Si la justice et la droiture doivent se rencontrer quelque part, c'est surtout là où règne l'indépendance; les journalistes qui écrivaient hors de la frontière n'avaient devant eux ni les obstacles ni les périls qui pouvaient entraver ou intimider les journalistes parisiens. A l'abri de toute influence tyrannique, ne subissant ni les transes de l'effroi, ni la fièvre de la passion, on doit trouver chez eux plus qu'ailleurs de la franchise et de la sincérité. C'est là le motif qui a décidé l'écrivain à publier son ouvrage; et, en le faisant, il est incontestable qu'il sert la cause de la justice et de la vérité, et qu'il rend service à l'histoire. C'est un ouvrage fort curieux et d'une lecture attrayante, nous ne doutons pas de son succès. Il y aura huit vol. gr. in-8; trois volumes sont actuellement en vente (1).

X

L'insignifiance et l'ennui viennent du regard superficiel que nous jetons sur les choses; la fadeur du cœur vient de l'ignorance où nous sommes de leur signification. Nous sommes comme des enfants qui, ne sachant pas lire, s'ennuient devant le livre qu'ils ont dans la main, et, faute de connaître ce qu'il contient, ne l'aiment pas.

Dieu étale sous nos yeux, il place dans nos mains des magnificences inouïes pour nos cœurs qui ne veulent pas voir et que cependant notre âme réclame sans cesse, comme son pain. Les dons de la terre suffisent à notre vie matérielle, mais ils contiennent en eux une moelle excellente où nous pouvons trouver la vie de notre âme : cette moelle c'est le symbolisme. Nul ne connaît la vie s'il ne connaît les entrailles des choses; nul ne peut aimer s'il ne cherche la parole de Dieu dans ses œuvres. — Il semble que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait voulu nous avertir en parlant en paraboles.

La nature est une parabole.

Le lis parle en parabole de la pureté.

La violette parle en parabole de l'humilité.

Le lis est droit, ferme, parfumé et blanc; il fleurit au soleil.

La violette est cachée et parfumée; mais elle fleurit à l'ombre et sa couleur n'est point éclatante.

(1) I, II, III, vol. gr. in-8, ensemble 1232 pages. Paris, Dentu, Mirecourt, Castex, 1866.

Mais la profondeur du symbolisme est épouvantable comme la profondeur du firmament. — Le symbolisme est une science plus éblouissante encore que l'astronomie. Elle dévoile, à des distances plus terribles que celles des étoiles, des beautés plus surprenantes.

A une telle science la vie de l'humanité tout entière suffit à peine, et une telle science suffit à peine à notre cœur, parce que nous voulons aimer.

Peu de cœurs ignorent cette faim insatiable de la tendresse et de l'admiration. Malheureusement peu de cœurs connaissent l'art d'aimer.

L'art d'aimer c'est de demander aux choses leurs secrets, et les choses livrent leurs secrets avec une douceur infinie et dans un mystérieux silence aux cœurs qui jettent sur elles un regard profond.

Le symbolisme est la réalité dont les choses ne sont que l'apparence.

Nous aimons les apparences, que serait-ce si nous en connaissions les réalités.

Une cuisinière qui met du sel dans la soupe pourrait, si elle savait ce que signifie le sel, si elle savait ce que signifie ce qu'elle fait, et elle devrait le savoir, trouver ses fonctions dignes — nous-mêmes qui le savons nous devrions l'avertir et en tout cas la respecter, au lieu de faire de son nom une injure. Nous qui manions les idées, au lieu de mépriser le paysan qui sème, ne devrions-nous pas, comme lui, à son exemple, ne semer que le bon grain, rechercher l'ivraie avec un regard de lynx et le rejeter avec plus de soin encore que le laboureur qui craint que son champ ne produise pas de froment?

Il semble que les grâces de la nature soient des grâces visibles, et en réalité ce sont surtout des grâces cachées.

Le symbolisme est la palpitation de son cœur sa parole.

Si nous considérons les vagues de l'Océan, leur soulèvement nous émeut, plus par ce qu'il signifie que par ce qu'il est en apparence.

Cette furie majestueuse, cette voix profonde, redoutable et émouvante, nous dit autre chose que le mouvement de la matière. — La profondeur de ces eaux, leur couleur, leur transparence, leur calme soudain, la majesté de leur mouvement et l'invariable obéissance de ces ondes, parle à l'œil qui regarde profondément un langage solennel, et un singulier amour se lève dans le cœur pour cette immensité profonde qui contient l'auguste signification d'une majesté incomparable.

Si dans la fente d'un rocher nous apercevons une petite fleur frêle et délicate que les terribles vagues caressent sans la briser et sans la flétrir, nous pouvons être attendris par la condescendance de l'immensité, par la petitesse, et notre attendrissement ne vient pas de ces objets, mais des sentiments qu'ils remuent. Car le spectacle est aux yeux et l'attendrissement vient du cœur.

Faut-il croire que le symbolisme soit un voile jeté sur les choses, ou, au contraire, qu'il soit une lumière éclatante portée sur elles?

Le symbolisme est sur les choses de la nature comme ces rayons de soleil qui, au couchant, empourprent et dorent la crête des nuages, teignent de rose le ciel entier et font de ces masses noires un resplendissant horizon et de ce ciel gris une voûte splendide et étonnante.

Quand nous comprendrons nous aimerons, et quand nous aimerons nous serons aimables. Une grave lumière se répandra dans nos discours. Notre langage, devenu chaste, soulèvera le voile de l'apparence et découvrira la majesté et la grâce des réalités. Nous ne traînerons plus nos regards et nos paroles à la superficie des choses; nous aurons horreur de la platitude et nous nous élèverons en plongeant les yeux dans la profondeur.

Mgr Landriot vient de publier un livre sur le symbolisme où il initie aux éléments de cette science divine; il fait un grand nombre de citations des hommes qui ont écrit sur ce sujet (1).

Je citerai moi-même quelques-unes des citations de ce livre.

« Le monde entier, dit Hugues de Saint-Victor, est comme un livre « écrit avec le doigt de Dieu..... Chaque créature est une figure, un signe, « *non point d'induction humaine, mais établi par la volonté divine pour* « *manifester la sagesse de ce qui est invisible en Dieu.* Un ignorant voit un « livre ouvert, il aperçoit des signes, mais il ne connaît pas la valeur des « lettres. De même, l'insensé, l'homme animal, qui ne perçoit pas les « choses de Dieu; il voit la forme extérieure des créatures visibles, mais « il ne comprend pas les pensées qu'elles manifestent. L'homme spirituel, « au contraire, sous cette forme extérieure et sensible, contemple et ad- « mire la sagesse du Créateur.

« L'insensé n'examine que la forme : le sage, au contraire, se sert de ce « qu'il voit au dehors pour *scruter la pensée profonde* de la sagesse divine : « c'est comme si, dans une même écriture, l'un se bornait à louer la cou- « leur et la forme des caractères, tandis que l'autre s'attacherait à la « beauté des pensées ».

« A mesure qu'on vieillit, dit Mgr Landriot, on aime à réfléchir sur le sens des mots, à en approfondir les mystères. — Cent fois peut-être, on avait rencontré telles expressions, mais on ne les avait pas remarquées, ou plutôt on n'en avait pas mesuré la portée. Aujourd'hui que l'expérience nous a forcés d'approfondir les mots et les choses, nous aimons à nous arrêter devant un mot, comme en face d'un point de vue; nous sentons qu'il y a là une puissance, une énergie secrète, un germe vital de grande pensée peut-être. Et le résultat de cette opération intellectuelle est de donner successivement à notre esprit un spectacle analogue à celui qu'on admire chaque soir dans notre belle capitale. Des gerbes de lumière se

(1) *Le Symbolisme*, par Mgr Landriot. 1 vol. in-8, 5 fr. Paris, V. Palmé.

dressent de toutes parts, comme par enchantement; on dirait de petits astres suspendus par la main de l'homme, et la clarté se fait au milieu des ténèbres de la nuit. Ainsi, dans les obscurités de la pensée, la réflexion allume chaque parole; ce petit phare lumineux va nous révéler peut-être de grandes et sublimes vérités, et quand tous les mots d'un dictionnaire se sont ainsi éclairés au contact d'un esprit qui était lui-même lumineux, on marche au milieu d'une forêt pleine de clartés. »

Si nous passons du général au particulier, l'art d'aimer ne serait-il pas l'art de lire dans les apparences fugitives de la physionomie? Combien de fois n'avons-nous pas vu des yeux laids nous plaire extrêmement et, au contraire, de beaux visages nous paraître repoussants. Peut-être découvrirons-nous sur les premiers une marque mystérieuse de leur beauté intérieure, et sur les seconds l'empreinte et pour ainsi dire l'obscurité de leur âme.

Aimer, haïr! deux mots presque synonymes, car on ne peut aimer le beau si on ne hait le laid, ni aimer le bien si on ne hait le mal, et la haine que l'on a pour l'un est presque toujours la mesure de l'amour que l'on a pour l'autre.

Mais pour aimer et pour haïr il faut voir l'intérieur des choses, il faut regarder dans la profondeur, il faut pénétrer dans le secret, aller au cœur.

Aller au cœur, voilà l'art d'aimer.

Mgr Baudry a dit :

« Oui, je le sais, un jour viendra où la lumière du ciel éclairera nos « ombres, et alors l'homme verra ce qu'il y avait de saint, de glorieux « dans toutes les fonctions de la vie, même animale, qu'il accomplissait « dans l'épreuve sans en pénétrer le sens (1). »

On peut dire que la science nous ouvre le ciel, en ce sens qu'elle nous fait connaître Dieu dans ses œuvres, et la connaissance de Dieu est nécessaire à l'amour qu'on lui doit.

Les esprits incultes tombent vite dans la superstition, et la fausse science conduit facilement au scepticisme; mais la science éclairée par l'amour et l'amour entraîné par la science donnent à la foi une force invincible.

Plus on apprend, plus on sait Dieu; plus on sait Dieu et plus on l'aime.

Mgr Landriot dans son livre sur le symbolisme, présente l'étymologie de certains mots et découvre ainsi à ceux qui ignorent le latin et le grec la profonde signification des mots de notre langue, car le symbolisme n'est pas seulement dans la nature, il est aussi dans le langage, il est partout.

Mgr Landriot termine ainsi :

« Puisse cet opuscule être une *clef*, comme l'appelaient les anciens;

(1) Mgr Baudry, le *Cœur de Jésus*, p. 74.

« nous croyons l'avoir composée avec le métal pur de la tradition catho-
« lique. Puisse-t-elle être cette « *clef de la science* » dont parle l'Écriture,
« et ouvrir les portes d'un monde mystérieux aux âmes avides de con-
« naître et de pénétrer les secrètes harmonies de l'univers. »

Les harmonies de l'univers sont la parole de Dieu, la parabole toujours présente qui nous parle de lui et nous enseigne à l'aimer.

JEAN LANDER.

XI

Nous avons eu l'occasion l'an dernier de parler à nos lecteurs, qui peut-être ne l'ont pas oublié, de l'idée heureuse conçue par M. Figuier, de raconter successivement l'histoire des hommes savants qui avaient brillé aux différentes époques de l'histoire. M. Figuier nous donnait l'an dernier *les Savants de l'antiquité* (1), et son livre laissait beaucoup à désirer; nous en avons dit franchement notre pensée; nous avons signalé le bien et indiqué les endroits à blâmer; nous suivrons cette année la même méthode par rapport aux *Savants du moyen âge*. Le livre de M. Figuier est intéressant; les vies qu'il raconte ont tout le développement nécessaire pour faire bien connaître les personnages et leurs œuvres; il est plusieurs de ces biographies auxquelles nous n'avons trouvé rien à redire, d'autres laissent à désirer sous plus d'un rapport. Les noms qui figurent dans le volume de M. Figuier sont, laissant de côté l'Arabie pour ne nous occuper que de l'Europe, ceux de Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Vincent de Beauvais, Arnault de Villeneuve, Raymond Lulle, Guy de Chauliac, Jean Gutemberg, Fust et Schœffer, Christophe Colomb, enfin Américo Vespuce.

M. Figuier, il faut le reconnaître, rend justice aux moines qui, dans le moyen âge, sauvèrent les sciences et les lettres et les firent progresser. De temps en temps il y a à leur sujet des appréciations qui ne sont pas toujours exactes, mais enfin il faut tenir compte à l'auteur de sa bonne volonté ou de son bon sens. Il veut bien reconnaître également que les papes du moyen âge étaient généralement des hommes instruits aimant à s'entourer d'artistes, d'écrivains et de savants; mais ce que ne peut admettre M. Figuier, ce sont les miracles; cela ne nous étonne pas, il est de son temps et de son école. C'est un parti pris aujourd'hui chez nos savants de se croire plus d'esprit que leurs pères et de prétendre maladroitement expliquer tous les faits surnaturels d'une façon naturelle. Cela est souvent du dernier ridicule, cela sonne faux comme un verre fêlé, mais n'importe, mieux vaut cela que d'admettre un miracle. Que deviendrait-on si on reconnaissait au bon Dieu le droit de faire des

(1) In-8, 624 pag. Lecoffre, 1867.

miracles? Aussi le miracle des roses de saint Thomas d'Aquin est tout simplement un subterfuge employé par le père pour ne pas dire à ses gens la vérité.

Voyez comme c'est ingénieusement trouvé; c'est le cas de répéter : *se non è vero é ben trovato ;* il y a toujours de la ressource dans un homme d'esprit. Les visions dont il fut favorisé en songe, après sa lutte victorieuse contre une femme impudique, sont taxées de rêvés qui pouvaient n'être que des ressouvenirs et des regrets. Sa visite à saint Bonaventure est tout à fait dénaturée. Là M. Figuier eût raconté le fait tel qu'il se trouve dans tous les historiens, il eût fallu parler d'extase et il fallu l'expliquer, le cas peut-être eût été embarrassant; il était plus simple de l'escamoter et de dire que quand saint Thomas sut que saint Bonaventure travaillait, il ne voulut pas le voir. La conclusion de l'auteur c'est qu'il y a deux saint Thomas : celui de la science et celui de la légende ; ce dernier ne serait qu'un mythe. Un mythe en plein treizième siècle! M. Figuier avouera avec nous que c'est fort. Voilà où conduit l'horreur du surnaturel; on aimera mieux tomber dans le ridicule que d'accepter les faits tels qu'ils sont attestés par l'histoire véritable. Je suis convaincu que M. Figuier se croit plus d'esprit qu'il n'en reconnaît aux Bollandistes, car eux attestent tous ces faits et nous les donnent comme authentiques. Ils admettent les miracles et les donnent comme des faits historiques; nécessairement ils ne peuvent être que des ignorants, des hommes crédules. Nous souhaitons à M. Figuier leur ignorance et leur crédulité, et nous pensons naïvement lui faire un très-joli souhait. Nous ne parlerons pas de Bacon ni de la persécution qu'au dire de M. Figuier il eut à subir; nous avons exprimé l'an dernier ce qu'il fallait en penser. Pour le P. Raymond Lulle, les mêmes difficultés s'offraient à M. Figuier. La vie de Raymond Lulle est remplie d'extases, d'apparitions, de miracles; il les raconte d'après un de ses historiens; mais en finissant il ajoute : « Tout cela n'était assurément que l'agitation et les rêves d'un cerveau surexcité. » C'est bientôt dit, et il continue : « Mais il faut y voir autre chose qu'une simple suite d'hallucinations banales. Ce qui transportait l'esprit de Raymond Lulle c'est la grande et profonde pensée : *l'unité de croyances*. La forme de cette pensée était ici fortement empreinte d'un mysticisme religieux, mais elle n'en était pas moins pour cela éminemment philosophique. L'unité des croyances suppose en effet une certaine communauté d'idées, de sentiments et d'intérêts généraux. Si une langue universelle et le véritable esprit de fraternité entre les hommes pouvaient exister, on ne parviendrait à les fonder que sur une certaine communauté d'idées, de sentiments et d'intérêts, en un mot sur cette *unité de croyance religieuse* qui se révèle à Raymond Lulle dans les extases de ces nuits solitaires du mont Rondo..... » Voilà des réflexions bien profondes et après lesquelles il est permis de se reposer.

Voilà ce qui produit l'horreur du miracle. M. Figuier aurait été plus adroit en passant ces faits sous silence; on l'aurait accusé d'être incomplet et c'eût été tout. Mais il y aurait encore quelque chose de plus simple, ce serait d'accepter les faits tels qu'ils sont et de les raconter sans les dénaturer; ce serait faire preuve de bon sens comme l'a fait l'écrivain pour beaucoup d'autre choses. Il suffirait pour cela de se défier un peu de son sens propre et de croire que ceux qui ont écrit la vie des saints pourraient bien avoir autant d'esprit, d'intelligence et de critique que nous (1).

XII

Un des livres les plus curieux et les plus intéressants qu'a vus paraître l'année 1867 est sans contredit le livre de M. Simonin, qui a pour titre la *Vie souterraine* ou les Mines et les Mineurs. L'auteur écrit, parle de ce qu'il a vu, étudié par lui-même; il ne donne rien à l'imagination. Au reste, la vérité, la simple vérité était assez dramatique par elle-même sans qu'il fût besoin de la farder. L'ouvrage de M. Simonin nous introduit dans un monde que nous ne connaissons guère, dans le monde des mineurs, monde à part dont les actes se passent sous terre et loin de la lumière. Quelle vie que cette vie qui, tout entière, s'écoule pour ainsi dire sur un véritable champ de bataille. Ce champ de bataille c'est l'abîme, et l'ennemi contre lequel lutte le mineur c'est la nature. Il y a là pour lui des dangers de plus d'une sorte, des dangers terribles et redoutables au milieu desquels beaucoup périssent. On a pris beaucoup de précautions, mais on ne peut tout prévoir; si quelques périls peuvent être évités, il en est d'autres qu'on ne peut soupçonner et contre lesquels on ne peut se prémunir : ils éclatent subitement comme la foudre. On cherche du dramatique de nos jours, il n'est rien de plus dramatique que la vie du mineur dans sa sombre et tragique réalité. M. Simonin raconte les mœurs de ce monde dont on ne sait guère que le nom; il fait connaître le pays qu'habite le mineur, les substances qu'il exploite, et son livre est tout à la fois de l'histoire et de la science. Trois parties se partagent l'ouvrage : la première est consacrée au charbon de terre, la seconde aux métaux, et la troisième aux pierres précieuses. On parcourt avec avidité les pages de ce beau livre, édité avec soin et orné de nombreuses gravures et de cartes tirées de documents authentiques; rien non plus ici n'a été donné à la fantaisie. Les fossiles, les minerais, les outils, les appareils sont reproduits d'après nature et mettent sous les yeux la simple réalité. On compte dans le cours de cet ouvrage cent soixante gravures sur bois, trente cartes tirées en couleur, et dix chromolithographies. On peut dire que, dans son

(1) Grand in-8 illustré — 49 le pag. — Lacroix, 1867.

genre, ce volume est un splendide volume qui mérite d'être lu et étudié (1).

XIII

Depuis quelques années on s'est beaucoup occupé de Mme Roland; Mme Roland y a-t-elle gagné ? nous ne le pensons pas. Les publications de M. Dauban, qui semble avoir un culte pour l'Égérie de la Gironde, n'ont pas changé le jugement de la sérieuse et véritable histoire ; elles n'ont fait que le confirmer. Nous ne voulons pas faire le portrait de Mme Rolland, nous n'apprendrions rien de nouveau à nos lecteurs ; nous voulons seulement dire un mot du recueil de lettres que nous a donné M. Dauban. Beaucoup de ces lettres ne sont pas nouvelles, il en a été publié une première édition, mais incomplète, en 1841 ; M. Dauban n'a fait que compléter l'œuvre. Ainsi complétées, ces lettres achèvent de jeter un jour satisfaisant sur les années de l'adolescence et de la jeunesse de Mme Rolland. Nous voyons Mme Roland au couvent des Dames de la Congrégation, se liant d'amitié avec Sophie et Henriette Camus. Nous avons maintenant les moindres lignes de ces années ; nous pouvons lire à livre ouvert dans l'âme de cette femme qui devait jouer un si grand rôle et parfois si triste dans la Révolution. Nous assistons à ses journées de travail, nous avons ses plus chères confidences, la cause de ses ennuis, de son enthousiasme, et le secret de son cœur. Cette publication est tout à fait dans le goût du jour. On a aujourd'hui, en fait d'histoire le souci des petites choses, de ce que j'appellerais volontiers les curiosités de l'histoire ; ces petits riens ont l'avantage de compléter la physionomie des personnages dont on connaissait déjà les grands traits. Nous avons les moindres rides, les moindres plis du visage de Mme Rolland. On a maintenant la preuve de sa passion pour Buzot, point si longtemps contesté et sur lequel il restait toujours des doutes. Nous ne trouvons pas du tout que cela grandisse Mme Roland, comme veulent bien le prétendre certains écrivains. Les livres de M. Dauban, on le sait, ont tout l'attrait des mémoires historiques et des romans. On peut dire que les historiens ne les consulteront pas sans profit ; ils servent à compléter le jour de la grande histoire, à en éclairer les parties encore obscures, et à asseoir sans contestation un jugement définitif (2).

XIV

Ce nouvel ouvrage de M. Crétineau-Joly mérite à tous égards de ne pas passer inaperçu. L'auteur y a mis tous ses soins et tout son talent, et l'on sait que M. Crétineau-Joly est un écrivain d'une forme âpre et vivante

(1) Grand in-8 illustré, 604 pages. Hachette, 1867.
(2) 2 vol. in-8, ensembles 1100 pages. Plon, 1867.

C'est un chercheur, nous allions dire un fureteur ; il trouve des documents inconnus qui jettent la plus vive lumière sur des événements historiques mal connus ou obscurcis à dessein. M. Crétineau-Joly use d'une implacable liberté et ne craint pas d'outrepasser parfois la mesure; aussi sa façon de procéder déconcerte les habiles et fait pousser les hauts cris à ceux qu'il combat et même aussi parfois à ceux qu'il paraît vouloir servir. Le mensonge historique est si répugnant et si déloyal qu'on ne peut qu'applaudir à qui a le mensonge historique en horreur, à qui fait tous ses efforts pour dissiper ceux qui existent et pour rétablir la vérité dans toute sa pureté. Dans son ouvrage, l'auteur a mis trois grandes figures en relief et les a dégagées des obscurités qui les enveloppaient. La première est celle de ce prince de Condé qui fut le héros de l'émigration française; la seconde celle du duc d'Enghien qui finit si malheureusement ses jours dans les fossés du château de Vincennes, et enfin la dernière celle du duc de Bourbon. Comme on le voit, c'est une histoire semée de deuils et de larmes que celle de ces trois princes, et beaucoup ne se doutent pas de tout ce qu'il y eut de grand et d'héroïque dans leur vie. Qu'ils lisent le livre de M. Crétineau-Joly et ils y trouveront des exemples de courage, d'abnégation et d'héroïsme qui leur paraîtront empruntés à un autre âge. A côté de ces trois princes se montre la princesse Louise de Condé dont la vie commença dans les splendeurs, se continua au milieu des misères de l'exil pour aller se terminer dans l'ombre d'un cloître. Mais la figure qui domine toutes les autres est celle du vieux prince de Condé, dont l'habileté militaire fut si grande qu'elle arrachait à Moreau cette exclamation : « Quel génie! » Il n'y a pas d'homme qui ait été plus en butte aux iniquités et aux dénigrements des partis; M. Crétineau-Joly le réahabilite et lui rend sa véritable place; il répare les actes iniques de l'injustice et de la sottise humaines; il y met de la hardiesse, de la verve et parfois de la colère, et tout cela donne lieu à de vigoureux récits qui émeuvent et qui étonnent. Tous les esprits sans prévention se réjouiront de l'apparition de ce livre, dans lequel ils apprendront à connaître la gloire de l'émigration et la politique ingrate et jalouse des cours de l'Europe. On ne connaissait pas assez, jusqu'ici, le drame au milieu duquel s'est éteinte la race des Condé; il est des oublis qui sont des actes d'ingratitude, et M. Crétineau-Joly vient de fixer des traits qui ne s'effaceront jamais. Ajoutons en terminant, que M. Crétineau-Joly déclare tenir à la disposition des curieux et des incrédules, les documents originaux avec lesquels il a composé son livre et qui sont des preuves incontestables de sa véracité historique (1). Pourquoi ne déposerait-il pas ces documents en un lieu où chacun pourrait les contrôler sans en demander la permission.

(1) 2 vol. in-8, ensembles 1030 pages. Amyot, 1867

XV

Tout le monde connaît César Cantu, fervent catholique, historien illustre et savant, dont les ouvrages ont eu un si grand succès. Voici de lui une œuvre qui, sans être d'aussi longue haleine que sa belle *Histoire universelle* et son *Histoire des Italiens*, n'en est pas moins remarquable; c'est l'histoire des préparateurs de la réforme en Italie, et l'histoire de la réforme elle-même et de ses subdivisions. Ce qui frappe dans les travaux historiques de César Cantu et ce qui ne se rencontre pas chez les autres historiens, c'est la place importante qu'il consacre à l'histoire religieuse. Il est, à bon droit, convaincu qu'il n'est pas possible de se former une idée claire, complète, des temps et des hommes, sans savoir ce qu'ils croient, ce qu'ils craignent, ce qu'ils espèrent relativement aux choses surnaturelles. Des historiens tout préoccupés de politique passent rapidement sur le côté religieux de la Réforme; ils esquissent à grands traits l'affaire des indulgences, les diatribes de Luther, l'excommunication lancée par Léon X; et puis surtout sur ce fait qui a remué la société jusque dans ses entrailles. Ils restent avec la conviction que le peuple italien n'a pas pris grande part aux bouleversements de cette époque. D'autres, au contraire, exagèrent le péril, ne reconnaissent dans les hérétiques que des âmes perdues; ils n'admettent ni bonne foi possible, ni erreur excusable, et ne voient dans les rigueurs exercées contre eux que le juste châtiment de leur perversité et de leur rébellion. Il y a cependant, dans cette histoire de générations qui s'agitent pour éclaircir leurs croyances et réformer leurs actions, un spectacle solennel et un enseignement utile pour notre temps où les besoins matériels ont tout envahi.

M. César Cantu a voulu refaire cette histoire; il s'est efforcé d'exposer avec précision la vérité telle qu'elle est définie par l'Église, et si, involontairement, il s'est laissé aller à quelque erreur, il se déclare prêt à se rétracter. Il a mis dans son travail toute la sincérité possible; il a évité le ton ascétique qui l'aurait rendu ridicule, il n'a pas non plus voulu faire un travail d'apologie et de panégyrique; il n'a pas dissimulé les égarements mais il n'a pas voulu non plus les exagérer. Il s'est fait une règle de rester toujours dans la simple vérité. Pour parler en connaissance de cause, il a étudié tous les ouvrages qui traitent des origines du christianisme, et le résultat de ses travaux a été une augmentation de respect pour la tradition catholique, et la conviction que l'organisation actuelle de l'Eglise est excellente sous tous les rapports. Nous recommandons vivement cet ouvrage sorti d'une plume parfaitement autorisée en fait d'histoire; on puisera dans sa lecture des lumières nouvelles qui ne feront

qu'attacher de plus en plus les cœurs à la vraie doctrine, et augmenter l'amour pour l'Eglise (1).

XVI

Nous n'avons pas à revenir sur ce que nous avons dit de cette traduction de S. Augustin que nous recommandons vivement à ceux qui aiment les saints Pères et n'ont pas le loisir de les lire en latin. Ce quatrième volume qui vient après le troisième précédemment publié renferme des commentaires sur l'Écriture sainte. Ces commentaires sont précédés d'un petit traité sur la doctrine chrétienne. Dans un prologue, saint Augustin nous montre qu'il est nécessaire d'enseigner à interpréter l'Écriture sainte. Son but dans ce traité est de donner des règles pour l'étendre et l'expliquer aux autres. Ce traité est partagé en quatre livres : les trois premiers sont consacrés à l'intelligence de l'Écriture, et le dernier à la manière de l'expliquer. Il parle des qualités de l'orateur chrétien et lui veut de l'éloquence. Ce livre porte pour titre : *De l'orateur chrétien ;* les titres généraux des trois premiers sont : *De la connaissance des choses. — De la connaissance des signes. — Des obscurités de l'Écriture.* Ce traité fut écrit en grande partie alors que saint Augustin n'était pas encore évêque, il le termine plus tard, en 426. Viennent ensuite les traités du grand docteur sur l'Écriture sainte. Le premier livre fut écrit avant qu'il fût évêque; les autres, commencés vers 401, alors qu'il était revêtu de la charge épiscopale, furent terminés vers 415. Il est question surtout de la Genèse, dont tous les mots sont examinés et donnent lieu à une foule de questions dont quelques-unes sont laissées sans solution. Il traite en passant de la nature des anges et de l'âme, de la chute des anges et de l'homme, des mystères du nombre six, de l'enfer et du paradis, des visions et autres sujets. Les sept livres des façons de parler des sept premiers livres de la Bible sont un traité de critique où saint Augustin explique certaines manières de parler particulières à ces livres, et qui ne se rencontrent pas ordinairement ailleurs. Cet ouvrage est de l'an 419. Les notes sur Job qui terminent ce volume sont une sorte de paraphrase que saint Augustin regardait comme incomplète et qu'il avait eu le désir de supprimer. On nous annonce la mise en vente du cinquième volume comme très-prochaine (2).

XVII

Nous faisons savoir à nos lecteurs que l'Évangile expliqué, défendu,

(1) In-8, 665 pages. A. Le Clere, 1867.

(2) Tome IVe 660 pages, grand in-8 à 2 colonnes. L. Guérin, 1866. On peut souscrire chez V. Palmé, éditeur des Bollandistes, rue de Grenelle Saint-Germain.

médité, de M. l'abbé Dehaut est complétement terminé. Il réalise pleinement toutes les espérances qu'avait fait concevoir le premier volume, et nous n'avons rien à retrancher aux éloges que nous lui avons donnés. L'auteur a reçu la félicitation des évêques les plus distingués et des hommes les plus éminents. L'Évangile expliqué se compose de quatre volumes in-8, et il convient également aux ecclésiastiques et aux laïques chrétiens et catholiques. Mgr de Soissons, pour témoigner à l'auteur toute sa satisfaction, vient de lui donner le titre de chanoine honoraire, c'est tout à la fois une distinction et une récompense (1).

A. VAILLANT.

(1) 4 volumes in-8. Lethielleux.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, PLACE DU PANTHÉON

A NOS LECTEURS

La *Revue du Monde Catholique* peut enfin justifier pleinement son titre et atteindre à son entier développement : elle a été autorisée, par un décret du 28 décembre, à traiter les questions politiques et sociales.

Cette autorisation ne changera rien au caractère fondamental de la *Revue*. Créée pour défendre l'Église en s'appuyant, comme le veut l'Église, sur les pures doctrines romaines, elle restera dans cette voie, mais elle y marchera d'un pas plus hardi et plus sûr.

Jusqu'ici, toutes les grandes questions, les questions vivantes, lui étaient en réalité interdites. Quand elle se hasardait à les effleurer, c'était par les côtés secondaires, à l'aide d'allusions, d'une façon nécessairement très-insuffisante.

Aussi, bien que les appuis et les approbations qu'elle n'a cessé de recevoir, bien que le développement constant de sa publicité lui permettent de croire qu'elle a convenablement rempli son rôle et rendu quelques services, elle ne se dissimule point que la place où elle prétendait n'était pas entièrement occupée. Ses abonnés lui tenaient compte, non-seulement de ses actes, mais aussi de ses intentions.

Deux faits indiqueront quelles entraves nous entouraient sous le système dont l'arrêté ministériel du 28 décembre vient de nous délivrer : la *Revue du Monde Catholique* n'a jamais pu parler ni de la *Question romaine* ou du pouvoir temporel, ni des débats engagés sur l'Encyclique du 8 décembre 1864 et le *Syllabus*. Ces exemples suffisent à prouver que nous devions éviter absolument d'aborder les sujets qui intéressent le plus nos lecteurs.

Du moment où la lutte, où la vie se portaient sur un point, la politique s'en emparait et nous étions forcés de nous écarter. Que de fois, même dans des travaux purement historiques, dans de simples récits de voyage avons-nous été gênés par la rencontre fortuite de la politique ou de l'économie sociale ! Il fallait supprimer un développement naturel, nécessaire : la contravention, le délit étaient là ! La contravention, le délit, c'est-à-dire la suppression, car cette loi, qui interdit

la politique aux feuilles littéraires, n'a vraiment qu'une pénalité : la mort.

Nous ne prétendons pas, du reste, nous plaindre ici de l'application même de la loi. Tout au contraire, nous reconnaissons volontiers que le parquet et l'administration ont toujours montré, sous ce rapport, une certaine largeur. Ils laissaient, en effet, quelque latitude sur les questions indécises. Mais cette tolérance, nécessairement indéfinie, déconseillait toute hardiesse. Elle avait même l'inconvénient grave d'être tantôt plus large, tantôt moins, selon les couleurs et selon les gens. Certains recueils placés, par exemple, dans les mêmes conditions légales que la *Revue du Monde Catholique*, ont pu aborder sans péril des sujets dont la prudence nous commandait impérieusement de rester éloignés.

Encore une fois, ce n'est pas une plainte que nous élevons ici. Nous aurions mauvaise grâce à le faire au moment même où nous devons à la bienveillance de l'autorité, encore en possession du régime discrétionnaire en matière de presse, le droit de donner à notre œuvre tous les développements qu'elle comporte. Nous voulons simplement indiquer combien notre situation était difficile et montrer que la loi éloignait de nous le but que nous voulions atteindre.

Et maintenant que nous aurons le droit de tout dire, que ferons-nous?

Nous ferons ce que nous avons toujours voulu faire : une revue absolument catholique. Ce programme comprend tout, car pour combattre le bon combat, il faut se porter sur tous les terrains. Nous espérons n'y pas manquer. Les travaux littéraires, historiques et philosophiques, les études de mœurs et les récits de voyage, le mouvement de la science et des arts occuperont toujours une grande place dans notre recueil.

C'est assez dire que nous ne sommes nullement disposés, à tout voir, à tout juger au point de vue de la politique. Nous désirions la liberté de ce côté-là, afin d'être complets partout. Le droit d'aborder la politique nous est particulièrement précieux, parce qu'il nous garantit contre le danger d'y toucher sans le vouloir.

Quant à notre ligne, elle sera celle que doivent suivre des catholiques aussi indépendants des partis que du pouvoir et bien décidés à mettre toujours en première ligne les premiers intérêts de la société, qui sont inévitablement les intérêts de l'Église.

Après avoir indiqué sommairement les facilités que nous trouve-

rons dans le droit d'aborder tous les sujets, nous ajouterons que si l'autorisation qui nous a été donnée, et dont nous remercions bien sincèrement M. le ministre de l'intérieur, nous permet de faire prendre à *la Revue* la position que le désir et la confiance des catholiques lui assignaient, cet avantage a bien aussi ses charges. Obtenir une autorisation n'est pas chose facile ; mais, le plus souvent, il est moins facile encore d'en profiter.

Depuis un an, le gouvernement a autorisé une vingtaine de journaux et quatre ou cinq revues. Sur les vingt journaux, trois ou quatre seulement ont paru ; et quant aux revues si nous ne nous trompons, *la Revue du monde Catholique*, autorisée la dernière sera la première à profiter de cette concession.

C'est que déjà elle avait un drapeau, un public, des amis, des collaborateurs. Aussi a-t-elle reçu immédiatement, sous tous les rapports, des promesses de concours. Son cautionnement est prêt, et nous avons l'assurance d'une collaboration assidue et variée. Nous pouvons annoncer pour notre prochain numéro, et en dehors de nos travaux ordinaires, des croquis politiques et littéraires de M. Louis Veuillot, un travail de M. Coquille sur l'éducation des femmes, une histoire du fénianisme par M. Chantrel, des études sur la situation de l'Allemagne et sur la Turquie d'Europe par M. le baron d'Agreval et M. A. Ravelet.

D'autres promesses encore nous sont faites, et nous savons qu'elles seront tenues. Mais comme nous ne voulons pas lancer ici un programme, encore moins un prospectus, nous n'annoncerons rien de plus. Nous dirons seulement à nos lecteurs que nous comptons sur eux, et nous les prions de compter sur nous. LA DIRECTION.

En devenant politique, la *Revue du Monde Catholique* doit modifier son mode de publication et ses conditions d'abonnement.

Elle paraissait une fois par mois, par numéros de quatorze feuilles (224 pages) au prix de 24 fr. par an.

A partir d'aujourd'hui elle paraîtra le 10 et le 25, par numéros de dix feuilles chacun ; elle donnera donc vingt feuilles par mois au lieu de quatorze, soit 320 pages au lieu de 224.

Le prix de l'abonnement sera : pour un an, 32 fr. ; six mois, 17 fr. ; trois mois, 9 fr.

Comme on le voit, l'augmentation du prix de l'abonnement sera très-inférieure à l'accroissement des dépenses.

Ceux de nos abonnés dont l'abonnement est antérieur au 1er janvier, recevront la *Revue* jusqu'à la fin de leur abonnement sans rien payer de plus.

L'IDÉE RELIGIEUSE

DANS LA POÉSIE ÉPIQUE DU MOYEN AGE

(Suite et fin.)

X

DU SURNATUREL DANS LES ÉPOPÉES FRANÇAISES. — LA VIERGE MARIE, LES ANGES, LES DÉMONS, LES SAINTS.

Nos Épopées nationales sont intimement pénétrées par le surnaturel : à chacune de leurs pages s'épanouit le miracle. Plus d'ailleurs ces poëmes sont religieux, plus ils sont anciens. C'est un élément de critique.

La *geste du roi* n'est pas la moins féconde en merveilles; la *Chanson de Roland* est pleine de miracles. Charlemagne nous y apparaît comme assisté perpétuellement d'un ange : « Ez vus un angle qui od lui sœlt parler. » Ne serait-il pas beau pour un peintre chrétien de représenter, au milieu des fortes batailles, un ange éblouissant de lumière couvrant de ses larges ailes et protégeant le grand Empereur? Au moment de la mort de Roland, d'effroyables prodiges épouvantent toute la France « depuis Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens, depuis Besançon jusqu'à Wissant. » Un tremblement de terre ébranle les fondements du vieux monde à la mort de ce grand défenseur de Jésus-Christ et de l'Église : « C'est le grand deuil pour la mort de Roland. » Enfin Charlemagne nous est offert dans ce même poëme sous les traits d'un autre Josué : « Pur Karlemagne fist Deus vertuz mult granz ; car li soleilz est remés en estant. » Encore un noble sujet de tableau... Voyez-vous l'Empereur géant debout sur ses étriers d'or, les yeux pleins d'éclairs, la main majestueusement étendue, le visage encore rougi par les pleurs qu'a fait couler la mort de Roland, le voyez-vous arrêter l'astre vainqueur dans sa course? Aux yeux du poëte chrétien, venger Roland et vaincre les Infidèles était une œuvre qui méritait aussi légitimement un tel miracle que

la conquête de la Terre promise et la défaite des Chananéens. A ses yeux, Charlemagne et Josué étaient deux saints qu'il voyait se donnant la main dans le ciel...

D'autres Chansons nous offrent autant de miracles. C'est ainsi que dans *Aspremont* on voit Turpin porter en tête de l'armée, avec une piété téméraire, la très-précieuse relique de la vraie croix. Cette croix, tout à coup, grandit entre les mains du courageux évêque; elle grandit, grandit encore, elle touche le ciel, elle se perd dans les nues, et en même temps elle lance autour d'elle de formidables rayons, à tel point que le soleil est obscurci et paraît ténébreux. La croix le remplace et éblouit la terre (1)... Dans nos Épopées, comme dans la poésie primitive de tous les peuples, on entoure les songes d'un respect presque superstitieux. C'est pendant la nuit que l'apôtre saint Jacques, d'après l'*Entrée en Espagne*, apparaît à Charlemagne et le décide à franchir les Pyrénées (2) : Roncevaux, et, avec Roncevaux, toute notre poésie épique sortira de ce songe. Et, après la mort de Roland, durant la nuit qui suit la victoire du grand Empereur contre les Sarrasins, Charles a encore deux songes où toute l'histoire future du châtiment de Ganelon est clairementretracée (3). Enfin il y a plus de songes dans nos romans que dans nos tragédies, ce qui n'est pas peu dire.

Pour être plus abondants dans la *geste du roi*, les miracles ne font pas défaut aux autres gestes. Personne ne s'en étonnera, si on veut bien se rappeler que dans chacun de ces cycles il y a un héros central, et que ce héros est un saint. Guillaume au court-nez est le fils du miracle : le bras de saint Pierre, promené sur toutes les parties de son corps, les préserve, à l'exception d'une seule qui n'a pu être touchée. C'est la légende d'Achille. Guillaume, d'ailleurs, termine et couronne sa vie par d'épouvantables combats contre le Diable. Mais quoi de plus touchant et de plus miraculeux à la fois que les derniers jours de la vie de saint Renaud? Ce grand guerrier qui doit devenir un saint, après avoir délivré des Sarrasins les deux chrétientés de l'Orient et de l'Occident, rentre chez lui vainqueur et pénitent. Il se livre à de très-rudes austérités, et, pendant une nuit, s'échappe de son château, comme un voleur, sans qu'on le voie, après avoir adressé tout bas les plus touchants adieux à sa femme Clarisse. Il n'aspire qu'à s'humilier, qu'à descendre. Ces mêmes mains qui ont frappé de si rudes

(1) *Aspremont*, Ms. Lavall. 123, f° 70. — (2) L'*Entrée en Espagne*, Ms. de Venise, f° 1 et 2. — (3) *Chanson de Roland*, IV, 129-173.

coups d'épée et qui ont si efficacement protégé la Chrétienté, l'Église immatérielle, il les veut employer à construire humblement une église matérielle. Il se fait maçon à Cologne, et ce colosse étonne par sa force encore prodigieuse ses compagnons de travail déconcertés et jaloux. Ils l'assassinent, et jettent dans le Rhin le corps de ce martyr. Mais tout aussitôt les poissons se rassemblent et, avec une sorte de respect et de piété inattendus, soulèvent et maintiennent le corps à la surface de l'eau. Le lendemain matin ce corps apparaît, tout entouré d'un air lumineux; il apparaît flottant entre des cierges sur le cours du Rhin; et dans les cieux on entend les anges par milliers chanter la gloire du nouveau saint. Grand étonnement, grand tumulte dans toute la ville. L'archevêque s'approche du fleuve, met le corps saint dans une châsse; cette châsse alors se met d'elle-même en route et ne s'arrête qu'à Trémoigne. Comme on le voit, le miracle ici appelle le miracle. Nous sommes en plein surnaturel, en pleine vie des saints.

Les petites gestes ont aussi leurs miracles. Qui ne connaît celui d'*Amis et* d'*Amiles?* Sur l'ordre d'un ange, Amile tue ses deux petits enfants, afin que, dans l'horrible bain de ce sang fraîchement répandu, Amis recouvre la santé et la vie. Il détourne les yeux, il tranche les jeunes têtes de ses chers fils. Puis, il annonce à sa femme Belissende l'épouvantable nouvelle. La mère se précipite, sublime de rage et de terreur; elle ouvre la chambre où ses deux enfants viennent d'être frappés par la main de leur père. O miracle! ô mère au bonheur revenue! elle trouve les deux enfants qui jouent sur leur lit : Dieu a fait un grand miracle et les a ressuscités. Comme à son serviteur Abraham, Dieu a demandé à ce père un sacrifice qu'il ne veut pas laisser se consommer pour toujours. Dieu est un père.

Le roman d'*Amis et Amiles* fut mis en drame, ou plutôt en *Mystère*, à la fin du quatorzième siècle. Dans cette dernière version, la résurrection des enfants d'Amile est attribuée à l'intercession de la vierge Marie. Nous trouvons dans ce fait une transition suffisante pour en venir aux principaux personnages surnaturels de nos Chansons de geste; tout d'abord à la Vierge, puis aux Anges, aux Démons et aux Saints.

Un écrivain de nos jours, qui n'a nulle horreur pour le paradoxe (1), a formulé il y a quelques années cette proposition, dont le fond est aussi faux que la forme est révoltante : « Au treizième « siècle, dit-il, Dieu changea de sexe. » Il prétend affirmer par là que le culte de la Vierge a reçu, au temps de saint Louis, des dévelop-

(1) M. Michelet.

pements qu'il n'avait jamais connus dans les âges précédents. Toutes nos Chansons du douzième siècle protestent contre ce paradoxe, et ne protestent pas sans éloquence. Il serait difficile de trouver, dans nos plus vieilles Épopées, la Mère de Dieu entourée de moins d'honneurs que dans nos poëmes les plus récents. La vierge Marie nous apparaît fort heureusement sous la même physionomie dans les uns comme dans les autres....

La piété du douzième siècle envers Notre-Dame est beaucoup moins tendre, beaucoup plus militaire, je le veux bien; mais, à coup sûr, elle est aussi profonde. Dans la garde de l'épée de Roland, il y a une parcelle des vêtements de la Vierge (1), et c'est pourquoi Durandal est belle et *saintisme*. Mais d'ailleurs un mot commun à toutes nos Épopées est le principal honneur qu'elles aient pu rendre à la vierge Marie; on y appelle partout Dieu de ce nom « LI FILS SAINTE MARIE (2). » Ce mot passe à l'état de formule et de cheville. Et de même que l'expression *Dex l'espirital* nous a fortement prouvé la croyance profonde et populaire de tout le moyen âge à la spiritualité de Dieu, de même ces mots : « Dieu fils de sainte Marie » nous montrent la croyance non moins profonde et populaire de toute la chrétienté à la virginité, à la maternité, à la dignité incomparable de Marie. Néanmoins il ne faut pas s'attendre à trouver dans nos Épopées une doctrine très-complète et des idées fort théologiques sur la Vierge immaculée, rien enfin qui approche des grandes vues d'un saint Anselme et des hymnes d'un Adam de Saint-Victor. Une seule fois nous avons trouvé dans nos vieux poëmes une affirmation nette de l'Immaculée Conception : c'est dans un poëme du douzième siècle, dans les *Enfances Godefroi*. On y invoque :

..... Le roi qui fist terre et rosée
Et la sainte puciele QUI SANS PÉCIÉ FU NÉE... (3).

Un tel passage est décisif. Pourquoi faut-il qu'il soit le seul? D'ailleurs il existe sur ce dogme tant d'autres documents, tant d'autres preuves qu'on peut ici se passer de nos Chansons. Quant au paradoxe de M. Michelet, nous n'y reviendrons pas. Qu'il nous cite, depuis le treizième siècle, les plus grands actes d'amour et les plus ardentes paroles en l'honneur de la Vierge, nous sommes prêts à lui opposer des actes aussi aimants et des paroles aussi ardentes durant tous les siècles qui ont précédé celui de saint Louis.

(1) *Roland*, III, 910. — (2) Ço duinset Deus, li filz sainte Marie, *Roland*, IV, 543, etc.
(3) Ms. 860², f° 57, v°.

Chose étrange! les trouvères, auteurs de nos Épopées, ont eu plus de dévotion littéraire aux Anges qu'à la Vierge. Sur la mère de Dieu nous n'avons guère à relever dans nos poëmes que quelques épithètes, et la Vierge n'agit guère dans notre légende chevaleresque. On l'invoque, on la prie, mais on ne la voit pas descendre réellement dans les événements épiques, y prendre part, les décider. Il semble que nos Chansons s'adressaient surtout à des gens de guerre peu sensibles de leur naturel et vénérant la Vierge plutôt qu'ils ne l'aimaient. Les Anges, au contraire, étaient mieux compris de ces rudes intelligences. Nos pères se les figuraient sans doute comme les chevaliers du ciel; ils leur trouvaient je ne sais quelles allures militaires. A tout instant les Anges descendent dans nos épopées, les traversent, les animent et les transfigurent. Nous avons cité tout à l'heure l'Ange qui se tenait sans cesse à l'oreille de Charles, ayant avec lui ces conversations secrètes que l'antiquité avait supposées entre Socrate et son démon. Mais les esprits célestes apparaissent en foule dans toute notre action épique. Ils s'abattent par milliers autour de Roland qui expire; saint Gabriel reçoit le gant du héros; puis, ils attendent avec quelque impatience que le dernier souffle de ce martyr s'exhale de sa poitrine pantelante et de ses lèvres décolorées. A peine ce dernier souffle expiré, ils entourent l'âme sainte et la conduisent en Paradis (1). Et c'est là en effet une de leurs missions épiques : ils se tiennent pour ainsi dire à la bouche des héros chrétiens qui meurent dans la grande guerre contre les Sarrasins, ils saisissent doucement les âmes des chevaliers et les présentent à Dieu. (2) Saint Michel est particulièrement chargé de cette honorable fonction (3). Voilà pour le coup le surnaturel revêtu de la beauté qui lui est propre.

Les Anges, d'ailleurs, ont porté bonheur à nos poëtes. Saint Gabriel intervient dans le grand duel entre Charlemagne et Baligant; «Charles chancelle, peu s'en faut qu'il tombe. — Mais Dieu ne veut point qu'il meure, ni qu'il soit vaincu. — Saint Gabriel descend vers

(1) *Roland*, III, 952, 959.

(2) Quand meurt le petit Garnier de Vautamise, que ses parents ont substitué à Jourdain de Blaives; quand Fromont a coupé la tête de l'innocent,

Lors se pasmerent iluec plus de mil :
Au redrecier virent le ciel ouvrir
Et les saints angles et aler et venir,
Qui l'arme emportent dou damoisel gentil...
(*Jourdain de Blaives*, B. L., 7225[5], f° 114)

(3) «Saint Michius prist les armes, devant Deu les en guie. *Jérusalem*, S. F., 105, f° 195.»

lui et lui crie : « Grand roi, que fais-tu ? » — Quand Charles entend la sainte voix de l'ange, Il n'a plus peur de la mort — Et il reprend vigueur (1). C'est encore saint Gabriel qui, à la fin de la *Chanson de Roland*, vient donner l'ordre à Charlemagne, au nom de Dieu, d'entreprendre sur le champ le voyage de Syrie (2). L'Empereur voudrait bien n'y pas aller : « O Dieu, dit-il, que ma vie est peineuse ! » Il pleure des yeux, tire sa barbe blanche..... Dans *Ogier*, c'est saint Michel qui se laisse tomber du ciel pour apaiser le héros un peu sauvage de cette rude épopée et l'empêcher de tuer le fils de Charlemagne. Le Danois cependant frémit de fureur, il grince des dents, c'est un père qui veut venger la mort de son fils : « Ogier, lui dit l'archange, ne touche pas à cet enfant, Dieu te le défend... Armetoi, combats les infidèles. *Dieu t'aidera, le roi omnipotent* (3). » N'est-ce pas là tout à fait le rôle que jouent les divinités homériques autour des remparts de Troie ?

Les Saints jouent le même rôle, mais beaucoup moins fréquemment. Dans la grande épopée lorraine, avant le combat décisif qui doit se livrer, sous les murs de Soissons, entre les Wandres et Charles Martel, le Roi aperçoit un beau chevalier couvert d'armes toutes blanches qui se tient debout au front de l'armée chrétienne. Une croix rouge brille sur son armure ; à ses côtés se dressent cinq cents hommes armés. C'est saint Georges, le chevalier du ciel, qui vient prêter aide et secours aux chevaliers de la terre (4). Nous avons déjà raconté l'apparition de saint Jacques à Charlemagne avant la grande expédition d'Espagne. De tels traits sont assez rares dans nos poëmes, et les saints n'y prennent pas une part directe à l'action épique. On les invoque, comme on invoque la Vierge. Il serait d'ailleurs curieux de relever le nom des Bienheureux qui sont le plus souvent invoqués ou sur les reliques desquels on prête le plus de serments. On verrait par là quels étaient, au moyen âge, les saints les plus véritablement populaires. Il faudrait néanmoins faire la part de la rime : car les trouvères éprouvèrent le besoin, pour chacun de leurs couplets, d'avoir à leur disposition le nom d'un saint qui leur offrît une rime convenable. On avait « saint Richier » pour les couplets en *ier ;* « saint Denis » pour les couplets en *i ;* « saint Léonard » pour les couplets en *art*, etc., etc.

Plusieurs de ces formules nous sont encore précieuses, en ce qu'elles nous révèlent le développement immense qu'avait pris, chez

(1) *Roland*, v, 345-351. — (2) *Ibid.*, v, 725-735. — (3) *Ogier*, v. 10, 996. — (4) *Hervis de Metz*, ms. Saint-Germ., 1244, f° 45.

nos ancêtres, dès le douzième siècle au moins, le culte des saintes reliques. Outre le vêtement de la sainte Vierge, il y avait encore, dans la garde de Durandal, « une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile et des cheveux de monseigneur saint Denis (1). » A chaque instant les chevaliers jurent « *par le corps* de tel ou tel bienheureux. » C'est ce que nous voyons encore aujourd'hui. Les corps des saints ont toujours reçu les mêmes honneurs au sein de l'Église.

Les Démons ont leur place toute marquée dans nos Épopées chrétiennes. Ils sont, en général, peints sans talent. Les trouvères n'ont pas eu la notion de l'orgueil satanique; mais ils se sont élevés jusqu'à la belle doctrine de l'antiquité chrétienne, qui a généralement vu dans les faux dieux autant de Démons perpétuellement occupés à séduire et à tromper les hommes. Dans la *Chanson de Roland*, Jupiter et Apollon sont représentés comme des diables (2). Les trouvères postérieurs ont donné peu de suite à cette idée si féconde. Ils se contentent de peindre le Démon comme le roi, comme le suzerain de tous les mécréants. Roland, après avoir bien parlé théologie au géant Ferragus qu'il veut convertir, finit par ces mots : « Je t'en dirais volontiers davantage, mais tu te moques, à cause du Diable qui te tient en sa seigneurie (3). Le principal rôle des esprits infernaux, dans l'Épopée française du moyen âge, est la contre-partie de celui que jouent les Anges au milieu des batailles. Les Démons se tiennent aux aguets près des Infidèles qui meurent, épient leur dernier soupir et se précipitent avec une joie féroce sur ces âmes infortunées pour les emporter avec eux dans l'éternel enfer (4). Cette conception est belle; mais, pour tout le reste, il est aisé de voir combien nos poëtes sont peu théologiens. Nous sommes loin du Lucifer de l'Écriture; de ce grand combat céleste dont parle l'Apocalypse; de cette grande cause de la chute des anges qui nous est indiquée par les Pères, et cette cause n'est autre que l'incarnation. Mais du moins les trouvères ont merveilleusement compris que le Diable est le type de toute laideur. Ils ne cessent de répéter que tel ou tel mécréant est aussi noir que « diable et aversier. » Pour être devenue un proverbe, cette comparaison ne fait pas moins d'honneur à nos poëtes.

(1) III, 968 et 11. — (2) II, 732, etc. — (3) *Entrée en Espagne*, f° 63.

(4) Li paiens chet contrevil à un quat.
L'anme de lui emporte Satanas. (*Roland*, II, 608).
Li tiers cieit mors à terre, s'a les arçons guerpis;
Diable emportent l'âme en enfer à tous dis. (*Jérusalem*, ms. 540, f. 139, etc.

XI

DU CULTE ET DE LA PRIÈRE DANS NOS CHANSONS DE GESTE.

Dans toutes les Épopées primitives, les héros parlent longuement ; dans l'épopée chrétienne ils prient sans cesse. A tout instant, ces soldats, couverts d'un fer pesant, se jettent à genoux tout d'une pièce. Et les voilà qui, avec une dévotion prolixe, réclament les secours de Dieu, de la Vierge et des Saints...

Presque toutes ces prières épiques se ressemblent, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'au *Charlemagne* de Girard d'Amiens ; la formule hélas ! a surtout pénétré dans cette partie de nos poëmes. Dans nos plus anciennes Chansons, les héros se contentent de demander l'aide du bras divin en rappelant à Dieu tous ses anciens miracles en des circonstances analogues, en énumérant toutes les délivrances illustres que Dieu a opérées dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament, toutes les infortunes qu'il a miraculeusement soulagées. « Vrai Père, « dit Charlemagne dans la *Chanson de Roland*, défends-moi en ce « jour, toi qui préservas Jonas et le fis sortir du corps de la baleine ; « qui épargnas le roi de Ninive ; qui, dans la fosse aux lions, délivras « Daniel d'un merveilleux tourment ; qui sauvas les trois enfants « dans la fournaise ardente. Que ton amour ne m'abandonne pas, « Dieu miséricordieux ; accorde-moi le pouvoir de venger mon neveu « Roland (1). » Cette prière est d'un beau caractère, et presque concise. Mais bientôt on ne la trouva point assez développée, et alors apparut une nouvelle formule d'une longueur redoutable. Elle consiste dans un résumé complet de toute l'Histoire sainte, résumé que nos héros font en termes très-rédondants. Dans le *Couronnement Looys*, une de ces prières, qui peut servir de type, n'a pas moins de quatre-vingt-quatorze vers, et le poëte la recommande tout particulièrement à ses lecteurs : « Qui la dira le matin à son lever ne sera jamais damné. » Malgré cette recommandation, nous n'osons pas faire subir à nos lecteurs l'audition de cette longue oraison. Nous préférons citer une prière plus courte, et dans laquelle le poëte se contente de résumer seulement l'histoire du Nouveau Testament. Elle abonde d'ailleurs en beautés originales :

Roland mit son cheval au petit pas, jeta les yeux au ciel et dit : « O

(1) *Roland*, IV, 705-714.

toi qui souffris sur la sainte croix, quand tu pardonnas à Longin qui te demanda merci d'un cœur si sincère;

« Tu écoutas celui qui était crucifié à ta droite et qui te disait : *Domine, memento mei quando in regno tuo eris.* Et tu tournas les yeux vers lui, et tu le reconfortas, et tu lui dis : « *Amen, amen,* je te dis que tu seras aujourd'hui dans le vrai paradis avec moi. »

« Beau sire, avant l'heure de none tu demandas à boire : cela signifiait que tu avais une grande soif de boire la mort pour notre salut.

« Je crois, je crois que tu es ressuscité Dieu et homme tout ensemble, que tu es remonté au ciel au jour de l'Ascension, et qu'après Pâques tu t'es montré à tes douze apôtres tout tristes, et que tu leur as rendu le courage par ces seules paroles : *Vobis pax!*

« Sire, je ne veux pas te faire des questions comme saint Thomas; mais j'ai la ferme assurance que tu paraîtras au dernier jour dans la vallée de Josaphat. Les bons et les mauvais trembleront de peur, car tu leur montreras tes mains, tes pieds et ton côté percé :

« Et tu diras : *Venite benedicti*, aux élus, et tu maudiras les félons à la gauche. Et ils s'en iront en enfer où l'on ne rit jamais.

« Oui, s'il est vrai que je croie à tout cela, beau sire (comme tu le sais), sois mon bouclier contre ce Satanas.....

« Tu es Dieu, tu peux frapper haut et bas, montre donc ton miracle...

« Mais je ne te veux plus dire qu'un mot en finissant : « Que ta volonté soit faite (1). »

A la fin de la prière précédente, on aura peut être remarqué ces mots : « S'il est vrai que je croie à tout cela. » Ces mots sont de formule dans presque toutes nos oraisons épiques : elles se terminent presque toutes par ces vers : SI COM C'EST VOIR, SIRE, ET LE CREONS.... ou par des vers analogues. C'est la transition employée par nos poëtes pour passer de leur résumé historique à leur prière proprement dite. Elle est ingénieuse, je le veux bien, mais c'est une formule. Les plus belles prières de nos Chansons, est-il besoin de le dire, sont celles où il y a le moins de formules. Et à cet égard rien n'égale peut-être, dans aucune littérature, les derniers cris de notre Roland agonisant sur ce rocher d'où il contemple l'Espagne en conquérant. On n'a jamais mieux prié.

Les professions de foi ne sont pas dans nos Romans plus rares que les prières. Nos héros chevaleresques savent leur *Credo* et le récitent volontiers. Il ne sera pas inutile de nous placer ici sous les yeux une de ces professions de foi naïves, crédules même, mais qui

(1) *Entrée en Espagne*, Ms. de Venise, f° 32.

sont bien faites pour nous donner la mesure exacte de la science théologique de nos trouvères. On verra par là, une fois de plus, que ces poëtes n'étaient pas des clercs. Dans la *Chanson d'Aspremont* le duc Naimes, ce Nestor des poëmes carlovingiens, fait les plus nobles efforts pour convertir à la foi chrétienne Balan, ambassadeur du roi Agolant, et voici en quels termes il lui expose la vraie religion : « Après que Dieu eut donné naissance à ce monde, — Qu'il eut uni Adam et Ève, — Il leur octroya le séjour du Paradis. — Tout ce qu'il y avait dans ce Paradis il le leur donna. — Il leur défendit de manger d'un seul fruit. — Adam n'y devait pas porter la main, — Mais il n'en sut rien faire et en mangea. — Soudain il se trouva nu et malade, — Et tous deux furent chassés du Paradis. — Il leur fallut chercher de quoi soutenir leur vie. — Leur race cependant se multiplia sur la terre, — Mais dans la douleur et le péché. — Ils furent tous noyés dans le déluge ; — Noé seul fut épargné — De qui nous tenons notre origine. — Quelles que fussent les victimes, les diables en furent joyeux. — Tous les hommes trébuchaient dans l'enfer. — Tout vifs et sains ils y étaient poussés — Comme les bêtes qu'on mène au marché. — Mais enfin Dieu eut pitié de son peuple. — Pour nous sauver, il descendit en terre. — Oui, ce grand Dieu qui demeure en sa Trinité — S'appauvrit tant pour notre salut — Qu'il cacha son corps dans le sein de la Vierge, — Qu'il prit en elle chair et humanité, — Et naquit le jour de Noël. — Il a vécu parmi nous trente-deux ans. — Puis, fut au fleuve baptisé. — Qui sera régénéré par le saint baptême — Aura son lit tout préparé au Paradis. — Juifs le prirent, ils le travaillèrent et le percèrent sur la croix. — Son cœur fut traversé d'un grand glaive acéré. — Aussitôt après sa mort, son âme descendit tout droit en enfer — Et en retira tous les saints qu'il y trouva, — Joseph, Jacob, Abraham et Noé. — Le troisième jour il remonta en Dieu. — Par sa mort, l'enfer fut violé — Et jamais plus les diables n'eurent cette puissance. »

Voilà en réalité toute la science théologique des auteurs de nos Épopées (1), ils n'en savaient pas plus long. Comme on le voit, ils s'en tiennent au fait et laissent le dogme dans l'ombre ; c'est le propre des ignorants et des enfants. Les deux faits sur lesquels ils insistent presque uniquement, c'est le péché d'Adam et la mort de Jésus-Christ. On remarquera aussi la large part qu'occupent les Démons dans ces expositions de notre foi, qui d'ailleurs sont véritablement trop enfantines.

En ce qui touche l'administration des sacrements, la liturgie et le

(1) *Aspremont*, édition Guessard, p. 6, 80 et 11.

culte, nos épiques ne sont pas moins naïfs, ne sont pas plus savants. Les sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction, de la confirmation, ne sont jamais mis en lumière dans nos poëmes. Mais il n'en est pas de même du mariage et du baptême, qui sont le dénoûment le plus ordinaire de nos Chansons.

Presque toujours encore, le baptême est donné par immersion (1). Dans *Roland*, il est très-nettement question du baptistère comme d'un édifice encore distinct : *Meinent païen entres qu'al baptisterie* (2) ; M. Génin a eu tort de traduire ce mot par « fonts de baptême. » Dans *Fierabras*, on s'apprête à baptiser Balan dans une grande cuve de marbre ; on le déshabille entièrement, et sa fille Floripas est également dépouillée de ses vêtements. *La puciele depouillent voiant tout le barné.* Le trouvère prend même occasion de ce baptême pour faire de la jeune fille un portrait qui est d'une inepte et déplorable inconvenance. Dans la *Prise d'Orange*, même scandale : la belle Orable est baptisée selon le même rite qui n'a rien de liturgique. « Orable firent de ses dras denuer ; — Ils la baptisent el nom de Damedé. » Quand les païens sont baptisés, on leur laisse quelquefois leurs anciens noms. Ainsi dans *Gui de Bourgogne* : « Ils sont bautoisié, d'Ève régénéré ; — Mais lor nom ne lor sont changié ne remué (3). » Néanmoins de nouveaux noms sont presque toujours donnés aux nouveaux chrétiens. C'est ce qui a lieu pour Orable, qui reçoit le nom de Guibourc : « A nostre loy la fait Guibourc clamer. » La présence des parrains et des marraines est signalée dans plus d'un poëme (4). Chaque baptisé peut en avoir plusieurs (5). Pourquoi faut-il ajouter qu'une horrible cruauté signale dans tous nos poëmes l'administration de ce sacrement? On tue implacablement tous les païens qui ne veulent pas se faire chrétiens. Cette doctrine féroce du baptême et de la conversion par force apparaît déjà dans la *Chanson de Roland* : « S'or i ad cel qui Carle contralie, — Il le fait pendre o ardeir ou occire. » Nous reviendrons sur cette question afin de l'éclaircir complétement. Mais nous ne voulions pas tarder davantage à exprimer notre indignation.

Le mariage est toujours célébré dans l'église (6), pendant la

(1) Dans de grandes cuves portatives, et non dans le bassin des premiers siècles de l'Eglise. — (2) *Roland*, v, 405. — (3) Vers 3113, 3014.

(4) Orable a trois parrains : Bertrans la tint et Guielins li bers, — Et Guillebers li preuz et li senés. (*Prise d'Orange*). — (5) *Roland*, v, 719, 730.

(6) Tot maintenant sont au mostier alé,
Et l'arcevesques a la messe chanté,
A la loi Dieu se sont entr'espousé. (*Otinel*, 2091-2094).

messe (1), il n'est jamais considéré que comme un sacrement. C'est presque toujours quelque évêque qui bénit les époux. Combien Turpin a consacré de ces mariages héroïques ! La cérémonie du couronnement se mêle souvent à celle des noces (2).

La principale dévotion des héros carlovingiens, c'est l'assistance journalière à une messe qui est ordinairement précédée des matines (3). Nos poëtes ne manquent pas d'indiquer que le héros de leur Chanson fait son offrande à l'Église, c'est-à-dire au moutier où il entend les divins offices. On précise souvent la quotité de cette offrande qui, suivant l'usage liturgique, doit se faire après l'Évangile. Avant le duel judiciaire, les deux Champions entendent aussi une messe et communient. C'est ce qui a lieu pour Thierry et Pinabel à la fin de la *Chanson de Roland* (4).

Quant aux fêtes catholiques, elles sont célébrées avec des transports d'allégresse. Les chevaliers ne redoutent pas la joie chrétienne, et ne la croient point contraire à leur dignité militaire. C'est à Pâques ou à la Pentecôte que le grand Empereur tient sa cour à Aix, à Paris, ou à Laon. C'est durant l'octave de ces fêtes que les veuves, les orphelins et les pauvres chevaliers reçoivent du roi de France tout ce dont ils ont besoin. Le duc Naime, qui représente près de Charles la sagesse et l'expérience (5), veut que personne ne sorte mécontent de la présence de l'Empereur (6). Les fils de Garin de Montglane s'écrient, dans *Girars de Viane :* « C'est aujourd'hui Paques, *une feste joiant, que menent joie li petit et li grant* (7). » Ces vers, où se trouve deux fois l'idée de joie, peignent bien toutes les fêtes chrétiennes, telles que les comprenaient les auteurs de nos Épopées nationales.

Avec les règles et les procédés excellents de la critique, aucun mot

(1) La franche dame i ala esposer. — La messe dit l'evesque de bonté. (*Prise d'Orange*).

(2) V. dans *Parise la duchesse*, le mariage d'Hugues et de Sorplante. Hugues est en même temps couronné roi de Hongrie, etc., etc.

(3) Nostre empereres s'est vestu et chauciez,
Messe et matines vont oïr au moustier.
Il fist s'offrande ; puis, s'en est repairiez.

Ces vers d'*Amis et Amiles*, 233-235, peuvent servir de type.

(4) v. 598. (5) *Aspremont*, vers 3 et suiv.

(6) *Aspremont*, vers 50 et suiv. du ms. 8203.

Amez les povres, que ce vos a mestier,
Les orphenins ne vos chaut d'essillier ;
En vo trésor mal remanra denier.
Tant an donez as povres chevaliers
Que mieiz en soit à lor povres moilliers.

(7) *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, p. 6.

j'allais dire aucune lettre n'est inutile dans aucun texte. De quelque mot que ce soit, on peut tirer une ou plusieurs conclusions scientifiques; et c'est ainsi que les théologiens eux-mêmes trouveront des arguments dans nos poëmes. Prenons un exemple frappant. Il est très-souvent question, dans nos Romans, du sacrement de pénitence, et il est impossible de n'y pas constater à chaque page la pratique fréquente de la confession auriculaire. Quand Thierry et Pinabel vont se livrer à leur combat en champ clos « BEN SUNT CUNFÉS E ASOLS ET SEIGNEZ (1). » Le comte Amis se confesse à Verdelai : « A Verdelai SE RENDI VRAI CONFÉS (2). » Nous pourrions encore ici multiplier les exemples à l'infini.

Cependant il est une objection qu'il faut résoudre. Dans l'admirable description de la bataille de Roncevaux, un des passages les plus pathétiques est certainement celui où l'archevêque Turpin, après un sermon d'une brusquerie sublime, fait agenouiller vigoureusement tous les Français et leur donne en bloc l'absolution sacramentelle. Il n'exige d'eux aucun aveu particulier, mais leur demande seulement un *Confiteor* en abrégé : *Clamez vos culpes*, la contrition : *Si preiez Deu merci*, et enfin une satisfaction, une pénitence d'un caractère tout particulier : *Por penitence les cumandet à ferir*. Mais il est nécessaire de citer tout le passage, et de telles beautés ne s'analysent pas : « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici : nous devons mourir pour notre roi. Aidez, aidez à soutenir chrétienté. Vous aurez bataille, c'est certain, car de vos yeux vous voyez les Sarrazins. Clamez votre coulpe, demandez à Dieu merci. Je vais, pour guérir vos âmes, vous donner l'absolution. Si vous mourez, vous serez saints martyrs, et vous aurez séjour dans le grand Paradis. » Les Français descendent de cheval, ils s'agenouillent et l'archevêque les bénit de par Dieu. Pour pénitence, il leur ordonne de bien frapper. Français se relèvent, se mettent sur pied. Les voilà bien absous et quittes de leurs péchés (3). »

Il est aisé de comprendre que cette singulière absolution est tout à fait exceptionnelle, et ne peut rien prouver contre la nécessité de la confession auriculaire. Sans vouloir entrer ici sur le domaine de la casuistique, il nous semble que la Miséricorde divine a dû s'émouvoir du spectacle de ces vingt mille barons se frappant la poitrine en présence des Sarrasins qui vont les faire martyrs. Vingt mille aveux particuliers sont impossibles en cet instant suprême : la bonté de Dieu

(1) *Roland*, v, 597. — (2) *Amis et Amile*, vers 51. — (3) *Roland*, II, 467-481.

a pu se contenter de cet aveu général, qui n'a rien de rigoureusement sacramentel. La nécessité de la vraie confession était d'ailleurs si bien reconnue par nos pères, qu'à défaut d'un prêtre, les héros chevaleresques se confessent à leur plus proche parent. Oui, dans l'horreur de la mêlée, le chevalier tombé de son cheval, noyé dans les flots de son sang, agonisant enfin, se penche à l'oreille de son parent le plus proche et lui fait l'aveu de toutes ses fautes. Et notez que ce grand spectacle nous est offert par nos poëtes les plus anciens. Dans *Raoul de Cambrai*, Bernier se confesse à Savari :

A icest mot apelle Savari,
De ses pechiés à lui confès se fist,
Car d'autre prestre n'avoit-il pas loisir (1).

Mais le plus bel exemple de ces confessions militaires est celui de l'enfant Vivien, qui, ayant trouvé la mort dans la terrible défaite d'Aliscamps, a encore la force de faire à la fois sa première confession et sa première communion sur le champ de bataille. Et c'est son oncle Guillaume qui le confesse et qui le communie. Il y a là un des plus beaux épisodes de toute notre poésie épique. Nous l'avons déjà cité ailleurs dans toute son intégrité ; mais nous ne pouvons nous empêcher de rappeler cet admirable scrupule de l'enfant Vivien qui est, paraît-il, sa plus grande crainte en paraissant devant Dieu. Il avait fait le vœu de ne pas reculer d'une lance devant les infidèles, et il craint d'avoir, plus ou moins involontairement, reculé de ce très-léger espace devant les ennemis de sa foi. O grandeur du soldat chrétien !

Un autre rite encore moins sacramentel que la confession faite à un laïque, est la communion eucharistique faite par les chevaliers sous l'espèce de l'herbe ou de la verdure. A défaut de prêtres, à défaut d'hosties consacrées, les chevaliers se communient avec des feuilles d'arbres, avec des brins d'herbe. Élie de Saint-Gilles rencontre un chevalier mourant. Plein de charité, il s'élance vers lui : « Entre ses bras le prist, — Prist une feuille d'erbe, à le bouce li mist. — Dieu le fait aconoistre et ses peciés gehir — L'anme part (2).... » Dans *Raoul de Cambrai*, Savari communie Bernier, après l'avoir confessé : Trois fuelles d'erbe maintenant li rompi. — Il les recent *per corpus Domini* (3)... » Et dans le même poëme, c'est avant la

(1) *Raoul de Cambrai*, éd. Leglay, 327. — (2) *Elie de Saint-Gilles*, Lavall, 80, f° 77. — (3) *Raoul de Cambrai*, l. l. p. 327.

bataille que tous les chevaliers de l'armée se donnent la communion sous la même espèce : « Chascuns frans hom de la pité plora — Mains gentishons s'i acumenia — De III pous d'erbe, QU'AUTRE PRESTRE IL N'I A. — S'arme et son corps à Jhesu comanda (1)..... » Dans *Aliscamps*, la communion de Vivien est beaucoup plus sacramentelle : Guillaume, par un étonnant privilége, a emporté avec lui dans la mêlée une hostie consacrée, et c'est avec cette hostie qu'il console et divinise les derniers instants de son neveu. Quant à la communion par le feuillage, il faut, pensons-nous, la considérer uniquement comme symbolique. Mais, comme nous croyons à l'infinie miséricorde de Jésus-Christ, il nous est doux de penser que cette communion, malgré ce caractère uniquement symbolique, aura donné à nos héros certains titres de plus à la béatitude céleste. Elle aura été pour eux un gage plus certain de la résurrection future.

XII

NOTION DE L'ÉGLISE. — LE PAPE.

Un petit poëme du treizième siècle, publié déjà plusieurs fois, l'*Ordene de chevalerie*, nous fournit sur le symbolisme de la Chevalerie, sur son but et ses devoirs, les plus complets, les plus précieux détails. Il faut néanmoins se garder de considérer ce poëme, dont la pensée est si élevée, comme l'expression exacte des idées militaires aux douzième et treizième siècles. Il convient en particulier de ne pas se représenter la doctrine subtile, délicate, magnifique, de l'*Ordene de chevalerie*, comme étant celle de nos Chansons de geste. Entre nos Épopées nationales et les délicatesses théoriques de l'*Ordene* il y a presque toute la différence qui existe entre l'idéal et le réel ; car nos Romans sont le reflet peu embelli de la vie de leur temps et n'ont presque rien de théorique. Le petit poëme dont nous parlons ne nous offre au contraire, si l'on peut parler ainsi, que la métaphysique de la chevalerie.

L'auteur de cette métaphysique, résumant et accentuant la pensée des esprits les plus hauts de son temps, affirme nettement que la Chevalerie a pour premier but la défense de l'Église. La Chevalerie doit être en effet la Puissance armée se tenant debout, la lance au poing, près de la Vérité désarmée : tel est l'idéal sublime que le christianisme a proposé et propose encore à la condition militaire. Le che-

(1) *Raoul de Cambras*, l. L, p. 95.

valier est couvert d'une robe vermeille, à cause, lui est-il dit, *Que vostre sang devez espandre, — Pur la sainte Eglise deffendre.* Jamais on ne concevra pour le soldat un aussi grand, un aussi glorieux idéal. La force est appelée à soutenir la faiblesse ; l'Empire est destiné à être le bouclier de la Papauté ; la chevalerie est le rempart de l'Église. Tandis donc que le soldat grec ou romain combattait avec l'égoïsme étroit d'un amour exagéré de sa patrie ; tandis qu'il ne rêvait que l'oppression du monde, le soldat chrétien se place, lui, près de la Vérité et lui dit : « Envoie tes missionnaires, prêche, baptise, convertis, éclaire. Je suis là tout en armes, et personne n'aura devant moi l'audace d'empêcher la libre diffusion de ta parole et de ta lumière. » Voilà la notion de l'Église dans ses rapports avec la Chevalerie.

Cette notion se retrouve dans nos poëmes. Elle y est sans doute moins complète et moins brillante, mais enfin elle s'y retrouve. Deux beaux vers du *Moniage Guillaume* pourraient être la devise des chevaliers chrétiens auxquels le vieux poëte les applique : « Ils se combattent as Turs molt volontiers — Et sovent sont en leur sanc baptisiez (1). » Parmi tous les conseils qui sont adressés aux nouveaux chevaliers, il en est toujours un qui se rapporte à la défense de l'Église. Dans *Gaidon*, un évêque de la lignée des traîtres expose longuement ce que l'on pourrait appeler « LE CODE GANELON. » Il est inutile d'ajouter que ce code est précisément l'inverse de celui de la chevalerie chrétienne. Or, on y trouve en bonne place les vers suivants : « Les orphenins à tort desheritez — Et sainte Eglise adès déshonorez (2). » L'amour de l'Église était si bien le premier devoir du chevalier, qu'il l'emportait sur le devoir féodal lui-même, sur l'obéissance au suzerain. Dans *Girars de Viane*, il est lucidement spécifié que l'on doit partout aider son seigneur, puisque l'on tient de lui terres et fiefs, POURVU CEPENDANT QUE CE NE SOIT PAS POUR DÉTRUIRE MOUTIER, ni pour piller le pauvre peuple : « CAR NUL NE DOIT GUERROYER CONTRE DIEU. » L'Église et Dieu, ne l'oubliez pas, c'est tout un aux yeux de nos épiques.

Dans nos premiers poëmes, les mots « Église » et « Chrétienté » sont complétement synonymes. Quand l'archevêque Turpin, au début de son magnifique sermon de Roncevaux, s'écrie : « Aidez à maintenir chrétienté ; » c'est absolument comme s'il disait : « Soyez les soldats de l'Église. » L'allocution de Turpin est bien faite pour nous donner

(1) B. I., 7186, f° 187. — (2) B. I., 72272-3, f° 69, v°.

à tous égards l'idée du valeureux amour pour l'Église qui enflammait toutes les poitrines de nos chevaliers. A leurs yeux, la puissance du mal s'était condensée ici-bas dans le peuple musulman, dans les Sarrasins: la puissance du bien, au contraire, dans l'Église. Ils se jetaient donc au-devant de cette faiblesse qui soutient le monde, et étaient souvent baptisés dans leur sang!

Mais cet amour pour l'Église n'est pas sans se contredire souvent dans nos Épopées nationales. Vous venez de lire une page toute chrétienne, toute chaude de cette passion désintéressée pour la Vérité; quelques vers plus loin, éclatera tout à coup je ne sais quelle haine farouche contre le pape et tous les clercs. D'où vient cette contradiction? Ah! c'est que le pape, les clercs et les moines possédaient de l'argent et des biens; c'est que les rois et les barons regardaient ces trésors avec de grands yeux pleins de convoitise; c'est enfin que les trouvères favorisaient assez volontiers les entreprises ou tout au moins, les idées des rois et des barons. Nous allons voir tour à tour se produire cette haine et cet amour des chevaliers à l'égard du pape; puis, à l'égard des clercs et des moines. Nous allons surprendre nos poëtes en flagrant délit de contradiction.

Nos Épopées nationales (on l'a déjà vu plus d'une fois) sont profondément populaires et reflètent exactement les croyances du peuple à leur époque. Or, s'il est toujours possible de connaître, à tel moment donné, les idées de la classe lettrée dans tel ou tel pays, il est plus malaisé de pénétrer celles des petites classes qui n'écrivent pas et dont les écrivains ne daignent point parler. Nos épopées répondent à ce problème. Les mots le plus souvent employés dans leurs vers et même passés à l'état de *chevilles*: « Dex l'espirital, » et « Diex fils sainte Marie, » nous ont déjà montré combien était profonde, dans la société d'alors, la croyance à l'unité d'un Dieu tout esprit et à la divinité de Jésus. Un autre mot, « l'Apostole, » perpétuellement employé pour désigner le Pape, nous montre assez à quelle hauteur le peuple des douzième et treizième siècles plaçait la dignité pontificale. Les théologiens qui ont le mieux, le plus convenablement parlé du successeur de saint Pierre, qui ont attribué légitimement l'Infaillibilité doctrinale à ses lèvres sacrées, ces théologiens n'ont guère trouvé d'expression plus louangeuse pour désigner le Siége romain, que celle-ci: « *Apex apostolicus*, le Sommet apostolique. » D'un mot bien simple, le peuple du moyen âge et ses poëtes ont exprimé cette idée: ils ont appelé le pape l'apôtre suprême, l'apôtre par

excellence, l'Apôtre tout court. Nous regrettons de n'avoir plus ce mot : il eût mieux conservé, à travers les temps modernes, l'idée qu'il traduit si exactement. On n'aurait peut-être pas osé contre l'Apôtre ce qu'on a osé contre le Pape. En tous cas les coupables eussent mieux senti l'énormité de leur rébellion et de leur crime.

Cette grande idée du Pape domine tout dans nos poëmes. « L'Apostole » y est placé très-haut, au sommet de la hiérarchie ecclésiastique, et les évêques sont, par rapport à lui, *longo proximi intervallo*. Cela étant admis, il ne faut pas s'imaginer que le moyen âge français n'ait eu pour le Suppléant de Jésus-Christ que des hommages et des vénérations. Les siècles qui se rendirent coupables des fabliaux et du *Roman de Renard* ne pouvaient pas toujours rester à genoux. Quelque scepticisme tourmentait quelques poëtes. Cet esprit presque voltairien gagna les rangs de nos épiques eux-mêmes, d'où plus souvent encore il fut chassé. Et voilà comment il y a, dans nos Chansons de geste, deux façons fort différentes de considérer le Pape...

Nos pères, d'un côté, ont vu dans le Pape tout ce qu'ils voyaient dans saint Pierre : ils ont même attribué au Pontife romain plus de puissance que ne lui en accordent les catholiques les plus jaloux des priviléges de la mère Église. C'est ainsi que nos trouvères rendent véritablement excessif le nombre des crimes dont l'absolution est réservée à l'Apostole. On voit les héros de nos romans faire un très-pénible et très-long voyage à Rome pour aller se confesser au Pape de tous leurs péchés. Ameline dit à Girart du Fraite, dans *Aspremont* : « A votre place, je vengerais Dieu de mon mieux ; puis, je reviendrais « par Saint-Pierre de Rome et serais entièrement confès de tous mes « péchés (1). » Nos poëtes populaires n'avaient pas été moins vivement frappés de l'esprit de pacification qui a toujours animé les Souverains Pontifes ; les ambassadeurs des papes se sont souvent nommés *paciaires*, et non sans raison. Ce grand caractère des successeurs de Pierre leur est conservé dans le beau poëme provençal de *Girard de Roussillon*. « Petits et grands, s'écrie le Pape à la fin de ce roman, « écoutez-moi. C'est moi qui suis le vrai pasteur de toute la sainte « Église. Eh bien ! je vous somme de sortir de la guerre et de la haine, « et de vous tourner en paix et en douceur. » Il leur donne pour pénitence la paix. Les bras se lèvent, la paix se conclut (2). Cet amour de la paix n'empêche pas d'ailleurs les Souverains Pontifes de montrer, d'un doigt énergique, les Sarrasins aux chrétiens irrités et de pousser, de

(1) *Aspremont*, éd. Guessard, p. 18, v. 14, 26. — (2) Raynouard, I, 122.

leur main forte, toutes les nations de l'Occident contre la barbarie orientale. Écoutez plutôt ce petit sermon du Pape dans *Aspremont* : « Francs chrétiens, Dieu vous tienne en vertu ! C'est un grand bonheur, vous pouvez bien le dire, que la nécessité de cette guerre. Vous avez en vous grand péché qui vous confond et vous domine. Mais, par les grands coups de vos épées d'acier, vous allez être absous et purifiés. Pas de délai, je vous en prie. Vengez, vengez notre Seigneur Jésus. Ou je me trompe bien, ou vous serez vainqueurs (1). » Certes, cette harangue courte et bonne vaut celle de Turpin dans *Roland*. Le Pape y montre autant d'énergie contre les mécréants que de franchise avec les chrétiens. C'est une double grandeur.

Quant à cet amour pour les biens de la terre, qui est trop souvent reproché par les trouvères aux hommes d'Église, nous l'avons vu très-rarement attribué au Pape lui-même. Tout au contraire, dans le commencement de *Garin le Loherain*, dans cette partie du poëme où sont rappelées d'une façon si vivante les antiques déprédations de Charles-Martel, le Pape joue un rôle sublime. C'est un saint Léon. Comme les hordes des Vandales s'approchent, comme tous les chrétiens s'enfuient devant ces barbares, le Pape se lève, *tendrement plore, s'a sa gent appelé*. Et il ordonne à tous les clercs de donner leur argent pour armer les chevaliers. Objections de l'archevêque de Reims qui ne veut pas « donner une maille » ; objections de l'abbé de Cluny qui veut bien, lui, donner quelque chose... pour ne point perdre tout. Mais l'Apostole indigné, faisant usage de cette puissance sans contrôle qui lui appartient, comme à l'administrateur suprême de tous les biens de l'Église, s'écrie alors d'une voix terrible, en s'adressant à Charles-Martel : « Je vous donne l'or et l'argent des clercs ; je vous donne le « vair et le gris ; je vous donne leurs palefrois, leurs mulets, leurs « *roncins*. Prenez tout. Je vous le donne et vous l'octroie. Et je vous « prête encore les dîmes pendant sept ans et demi. Mais quand vous « aurez vaincu, mon fils, vous me rendrez les dîmes, car il vous est « interdit de les garder (2). » Ces derniers mots sont profondément historiques. On croirait en vérité lire le texte des lettres apostoliques par lesquelles Boniface VIII et Benoit XI ont accordé tant de dîmes et d'annates à leur royal ennemi, Philippe le Bel... qui les méritait si peu !

Avons-nous besoin de rappeler, pour achever ici ce portrait si

(1) *Aspremont*, p. 10, vers 82 et suivants.
(2) *Garins li Loherains*, édit. P. Paris, I, p. 9.

brillant des Souverains Pontifes, que, plus d'une fois, dans nos Chansons de geste, nos héros, noyés à la fois dans leur sueur et dans leur sang, sont rudement occupés à délivrer Rome et à sauver le Pape. Citons en particulier cette délivrance de Rome par Guillaume au courtnez, qui est racontée longuement, trop longuement même, dans le *Couronnement Looys*. Enfin, ne l'oublions pas : le premier de tous les héros chrétiens, le type de la chevalerie chrétienne, notre Achille, Roland est sénateur de Rome et commande, dans l'armée de Charlemagne, vingt mille chevaliers pour l'Église romaine (1). Et l'oriflamme, l'antique drapeau de la France, a d'abord été consacrée à saint Pierre : elle a porté d'abord le nom de *Romaine* (2). On voit ici bien nettement quelles sont, à l'endroit de l'Église romaine, nos traditions nationales. Notre drapeau d'ailleurs méritera toujours le même nom que l'oriflamme de nos pères, et Roland n'est pas mort tout entier.

Mais les Papes ne sont pas toujours si favorablement traités par nos épiques. De temps en temps, le petit sens voltairien se réveille; on n'est point fâché de lancer son petit trait contre la Vérité. Est-ce par malice, est-ce par sottise que l'auteur du *Couronnement Looys* prête au Pape des paroles telles que les suivantes? L'Apostole veut allécher Guillaume pour l'engager à se charger de la défense de Rome : « Si vous faites aujourd'hui ce vasselage pour saint Pierre, vous pourrez manger de la chair tous les jours de votre vie et prendre femme autant que vous voudrez (3). » Et ce pape, digne du Dieu des bonnes gens, lui donne l'absolution de tous ses péchés futurs, quelle que soit leur gravité, et ajoute que de toute manière le Paradis est assuré aux défenseurs de Rome. Si c'est une sottise, elle est forte; si c'est une malice, elle est médiocre; si c'est une calomnie, elle est odieuse. De toute façon, le bon Guillaume a raison de remarquer que jamais clerc n'a été si large (4). Je le crois bien.

(1) Roland, s'adressant la parole à lui-même, se dit :

Qi soliés avoir en le vostre demaine,
Vint mil chevalier por la glesie romaine. (*Entrée en Espagne*, f° 223, v.)

(2) Gefreid d'Anjou lor portet l'orieflambe,
Sant Pierre fut; si avoit nom Romaine,
Mais de Munjoie iloec out pris eschange. (*Roland*, IV, 700.)

(3) Se por lui, sire, fez hui cest vasselage,
Cher puez mengier tous les jours de ton age,
Et fame prendre tant con il t'ert corage.
Ne feras més pechié qui te soit aspres
N'en seies quite en trestot ton age,
En paradis auras ton hebergage.

(4) Ainz més nus clercs n'en ot le cuer si large.

Le pouvoir temporel, comme il est aisé de le deviner, n'est pas ménagé par ces poëtes qui se plaisent ainsi à railler le pouvoir spirituel. Le même auteur du *Couronnement Looys* a ses idées faites sur le temporel des Souverains Pontifes. *Rome*, dit-il, *appartient à notre empereur Charles* et il ajoute : « C'est le Pape qui en est DESOUZ LUI le gardien. » Mais, comme c'est l'usage, on n'attaque presque jamais un de ces pouvoirs du Pape sans attaquer l'autre. Aussi ne serons-nous pas surpris de trouver, dans nos poëmes, des attaques terribles, et même tout à fait sauvages, contre la primauté de l'Église romaine. Un singulier passage se trouve dans certains manuscrits de la *Chanson d'Aspremont :* passage où toutes les idées de Frédéric II se trouvent exprimées, et cela de son temps, avec une horrible crudité. Chose étonnante ! le passage n'existe pas dans tous les manuscrits, et c'est, suivant nous, une interpolation évidente... Le vieux Girard du Fraite, ce barbare attardé dans son siècle et qui représente toute la première férocité des invasions germaniques, Girard est sommé par Turpin d'avoir à envoyer des secours à l'empereur Charles. Il s'y refuse énergiquement, et même veut assassiner le courageux archevêque. Celui-ci échappe au danger et, terrible, menace le meurtrier des foudres de Rome : « Le Pape, lui dit-il, va jeter sur ton pays l'interdit. » Écoutez la réponse de Girard, et dites si elle n'est pas digne des plus mauvais moments, des plus mauvaises inspirations de Frédéric II. Le vieux baron nie les droits, même spirituels, du Souverain-Pontife. « Il y a, dit-il, trois grands siéges ecclésiastiques, Constantinople, Rome et cette cité. Il y en a même un quatrième qui est Toulouse, et Toulouse est à moi. J'ai mes clercs à moi dans tout mon royaume ; ni pour baptême ni pour chrétienté je n'ai besoin de ton pape. Et d'ailleurs, si c'est mon bon plaisir, J'EN FERAI UN (1).

« J'en ferai un », parole farouche, parole d'un ennemi intime de l'Église romaine. Elle ne se lit que dans un poëme ; elle ne pourrait se trouver que dans un nombre assez restreint d'autres Romans. Grâce à Dieu, ce terrible mot serait impossible dans la plupart de nos Épopées nationales. C'est ainsi qu'à nos yeux, il y a eu deux écoles de trouvères : l'une qui avait tout au moins quelques tendances à un scepticisme moqueur, au scepticisme des fabliaux et du *Renart;* l'autre, au contraire, qui était toute religieuse et dont les poëtes se considéraient comme des auteurs de *Vies de Saints...*

(1) *Aspremont*, p. 14, vers 47 et suiv.

XIII

L'ÉVÊQUE. — LE PRÊTRE.

Nos Chansons de geste nous offrent, au sujet du Prêtre, toutes les contradictions que nous y avons rencontrées au sujet du Pape. Mais, en général, la part n'a pas été faite aussi belle aux clercs qu'à leur souverain spirituel. Le Pape était loin de nos trouvères qui le respectaient à cause de cet éloignement même, *e longinquo auctoritas*. Tout au contraire les évêques, les prêtres, les moines étaient trop près de nos poëtes et l'on prenait un malin plaisir à les montrer d'un doigt railleur aux chevaliers et au peuple qui étaient le public ordinaire de tous nos jongleurs.

Il faut bien l'avouer : nos épiques n'ont pas eu la notion catholique de l'Évêque, ni celle du Prêtre. L'idéal même leur a manqué, ou plutôt ils se sont créé un mauvais idéal. En vérité, c'eût été un immense malheur si tous nos évêques avaient ressemblé à Turpin. Et cependant Turpin passe pour le type du grand, du bon évêque, dans la plupart de nos Épopées nationales...

Turpin a de grandes vertus, mais il se trouve que ces vertus ne sont pas celles d'un évêque. Turpin est un soldat entre les mains duquel s'est égaré le bâton pastoral. Il n'a rien de sacerdotal, ni l'esprit, ni le cœur, ni la vie. Il est toujours armé, toujours à cheval. Au premier bruit de guerre il se précipite, et le voilà dans les camps d'où il sortira le dernier. « Mais pendant ce temps, que devient son diocèse? » Nos poëtes eussent trouvé cette question singulière : ils s'occupaient bien de ces choses-là! Les ouailles de Turpin, c'est la grande *ost* de Charlemagne; son diocèse, c'est le camp; on pourrait dire qu'il est le grand aumônier des armées de Charles. Mais ce titre ne lui convient qu'avant la bataille. C'est alors qu'il prononce ses magnifiques sermons, et que, du haut de quelque colline, il bénit solennellement toute l'armée chrétienne (1). Après quoi l'orateur disparaît, et il ne reste que le soldat. Dans cet ensemble de duels, qui constitue alors une bataille, Turpin ne se conduit pas autrement que ses pairs. Il choisit un Sarrasin et se jette sur lui : « Il est allé le férir par grande vertu, brise l'écu et déconfit le haubert du païen, lui plante son grand épieu au beau milieu du corps et lui donne un tel choc que le corps du misérable chancelle, et, à pleine lance, est abattu roide mort sur le

(1) *Roland*, II, 465-481.

chemin (1). » Turpin ne manque pas d'injurier son ennemi mort et de crier à pleins poumons : « Montjoie! Monjoie! » Il examine ensuite, en profond connaisseur, les faits d'armes des autres chevaliers, et, toutes les fois qu'il se donne un beau coup de lance, il est heureux et l'applaudit : « Dist l'arcevesques, cest colp est de baron (2) ! » Au lieu de verser le chrême, il verse le sang; au lieu de conserver, il tue; de ses mains ne sort pas la vie, mais la mort. La bataille devient-elle plus dure, Turpin devient terrible. Il ne se possède plus, il se lance en furieux dans la mêlée : « Li arcevesques plus de mil colps i rend (3). » Il est entouré des cadavres qu'il a faits. A Roncevaux il atteint certainement les extrémités du sublime; mais ce n'est pas comme évêque. « Seigneurs barons, dit-il, pas de mauvaise pensée; — ne fuyez pas, au nom de Dieu — et que jamais on ne chante mauvaise chanson sur nous. — Il vaut bien mieux mourir en combattant. — C'est chose sûre : nous allons mourir. — Passé ce jour, nous ne serons plus vivants; — mais d'une chose je vous suis bien garant, — c'est que le saint Paradis est à vous, — et vous y serez assis auprès des Saints (4). » Pour rendre le courage à tous les Français qui fléchissent sous le nombre, il parcourt alors tout le champ de bataille : « Tel tonsuré jamais ne chanta messe (5). » Ces derniers mots sont fort vrais : « Il n'y a jamais eu de prêtre comme Turpin. » Heureusement!

Et cependant, rien, dans aucune langue, n'égale peut-être le récit de ses derniers moments. Lorsque tous les pairs sont morts à l'exception de Roland, celui-ci, qui a les yeux pleins de nuit, va chercher, sur le champ de bataille abandonné, les corps de tous ses compagnons. Roland les trouve, se charge à plusieurs reprises de ces précieux fardeaux, et dépose les corps à la rangette devant l'archevêque expirant, afin que le représentant de Dieu leur donne de sa main défaillante une dernière bénédiction. Turpin prononce en quelques mots leur oraison funèbre. Quant à ses dernières paroles, elles sont belles, mais trop humaines : « Ma propre mort me rend trop angoisseux; plus ne verrai le puissant Empereur (6). » Et il meurt; et le poëte lui fait sa propre oraison en quelques mots : « Turpin est mort, Turpin le soldat de Charlemagne, lequel en tout temps, par grands exploits et par très-beaux sermons, a été notre champion contre les païens (7) ! »

Tel est, uniquement d'après la *Chanson de Roland*, le portrait de Turpin. Dans plusieurs autres poëmes il apparaît le même, souvent

(1) II, 585 et suiv. — (2) II, 620. — (3) II, 754. — (4) III, 78-86. — (5) III, 168, 169. — (6) III, 762. — (7) III, 804-6.

moins grand. Au début d'*Aspremont*, le poëte l'oppose à l'abbé Fromer, qui représente le clergé pacifique et thésauriseur, tandis que Turpin représente le clergé batailleur et dépensier. L'archevêque plaisante l'abbé qui n'ose pas lire le défi d'Agolant : « Alez danz abes, vos matines chanter; — miels liriés la vie saint Omer. (1) » Le pauvre Fromer n'a pas des idées beaucoup plus généreuses sur le rôle du clergé dans la société chrétienne. « Il est mauvais pour un prince de faire son conseiller d'un clerc, si ce n'est en ce qui concerne le métier de clerc, pour le confesser par exemple (2). » Triste et étroite doctrine, à laquelle nous ne serions pas éloigné de préférer même celle de Turpin. Celui-ci fait bon marché des biens ecclésiastiques. « Il est d'avis que les prélats achètent armes et chevaux et qu'en temps de guerre ils effondrent leurs trésors pour les donner aux chevaliers (3). » Eh bien! tout cela ne nous satisfait pas. Cet évêque porte-cuirasse et porte-épée, ce prêtre-soldat qui voit couler le sang avec un plaisir vif et qui rougirait de savoir chanter ses *matines*, nous déplaît autant que cet abbé avare et thésauriseur qui veut circonscrire le prêtre dans l'enceinte étroite de l'Église, afin qu'il puisse thésauriser plus à son aise. Est-ce l'évêque tel que le comprend l'Église, tel qu'il est apparu tant de fois dans l'histoire? L'évêque catholique, quelle figure majestueuse! Et comment se fait-il que nos épiques n'en aient pas, une seule fois peut-être, compris ni exprimé la majesté?... L'Évêque apparaît à la fois comme un pasteur, comme un roi, comme un défenseur de sa cité. Son arme, ce n'est pas l'épée de Turpin : c'est la crosse qui est aiguë d'un côté pour éloigner terriblement le loup, qui est recourbée à son autre extrémité pour corriger et retenir suavement les brebis. Sa tête blanche est surmontée de la mitre, qui a en vérité autant de noblesse que la couronne. Cette mitre est comme le casque de ce combattant divin : elle rappelle le front de Moïse d'où sortirent de si beaux rayons après ses entretiens avec Dieu. L'Évêque doit, lui aussi, s'élancer au combat contre les ennemis de l'Église, ayant autour de sa face les très-éclatants rayons de la Vérité (4). Un anneau brille à ses doigts : c'est son anneau de mariage avec la sainte Église, union dont les chastes transports doivent être immortels (5). L'Évêque, nous disent les livres trop peu connus de la liturgie romaine (6), doit être constant dans sa foi, pur dans son amour, et c'est la paix où il doit surtout se

(1) *Aspremont*, p. 4, vers 55 et suiv. — (2) *Ibid.* — (3) Vers 61-68. — (4) *Pontificale Romanum*, *Consecratio episcopi*. — (5) *Ibid.* — (6) *Ibid.*

complaire. Ses pieds ont la beauté de ceux qui évangélisent la paix. Sa sollicitude doit être infatigable, comme sa ferveur ; mais, par dessus tout, il doit détester l'orgueil, et aimer l'humilité d'un amour qui ne se laisse jamais vaincre ni par la louange ni par la peur. Il éloigne l'hérésie et le schisme des confins bien gardés de son royaume ; il établit fortement la vérité contre toutes les erreurs. Il corrige, il élève les mœurs ; il purifie, il réchauffe les cœurs. Administrateur des biens de toute son église, il envoie ses diacres porter en tous lieux le pain, le vin et la consolation à toutes les veuves, à tous les orphelins, à tous les pauvres. Si le siége romain est en butte à quelque attaque mauvaise, l'Évêque s'émeut : il se sent le cœur tout plein de brisures douloureuses, et voilà qu'il se rapproche du pape menacé, comme les poussins se réfugient sous les ailes de la poule. D'ailleurs, il ne craint rien. Ce monarque spirituel est tout puissant dans sa cité. Il a devant les ennemis de l'Église la fière attitude de Boniface VIII à Anagni. Il se revêt de ses habits pontificaux, et il attend. Si quelque Attila se présente, il y aura toujours un saint Léon; si quelque Théodose mérite une pénitence publique, il y aura toujours un saint Ambroise pour la lui imposer, et quelque Chrysostôme ne manquera jamais aux souverains coupables. Tel est l'Évêque.

Le Prêtre n'a pas été mieux compris par les auteurs des Épopées françaises. Certes, ceux qui ont écrit nos poëmes n'étaient pas prêtres eux-mêmes pour avoir si peu l'idée de la dignité sacerdotale.

Combien peu nous avons rencontré, dans nos Chansons, de prêtres à la figure austère et aimable ! On voit bien que nos poëtes étaient surtout désireux de plaire à la race militaire : ils ne manquent guère l'occasion d'établir au bénéfice des chevaliers un parallèle entre les soldats et les clercs. « Oui, dit Turpin, abdiquant sa gloire ecclésiastique, nous devons moult aimer les chevaliers. Tandis que nous sommes assis à notre beau dîner et que nous chantons matines, eux, ils combattent pour garder notre terre (1). » Voilà l'idée que ces poëtes se faisaient d'un prêtre : « Un homme qui chante matines et qui dîne bien! » Ils sont assez rarement allés au-delà de cette conception triviale. Néanmoins on trouve bien des fois, dans nos Romans, cette idée fondamentale : « que la Chevalerie est particulièrement instituée pour la défense des prêtres. » L'évêque de la famille des traîtres, qui expose dans *Gaidon* le Code Ganelon, se garde bien de ne pas donner un conseil tout contraire aux chevaliers félons : « Fuyez les clercs, évitez les prêtres

(1) *Aspremont*, p. 2, v. 61-68.

et les moines; volez-les; battez les jacobins et les cordeliers (1). » Hélas! ces conseils n'ont été que trop imités. Nous avons déjà vu quelle trace avaient laissée dans notre poésie épique les déprédations de Charles Martel (2). Dans *Aspremont*, Charlemagne lui-même s'écrie brutalement : « Par la foi que je dois à sainte Marie, pas un denier ne restera en abbaye, pas une croix, pas un calice (3).» Tout ce roman d'*Aspremont* et celui d'*Hervis de Metz* se distinguent par une véritable passion anticléricale. « J'ai donné, dit Charles Martel, j'ai donné tout mon bien aux moines noirs. La France est réduite à rien (4). » C'est aussi le langage que tinrent les pillards de biens d'Église pendant les neuvième et dixième siècles. Nos poëmes ont gardé le souvenir de ces vols imparfaitement réparés.

Les moines ont surtout inspiré la verve maligne de nos romanciers. Le *Moniage Guillaume* et le *Moniage Renoart* ne sont à peu près que des caricatures contre la vie monastique. Le moins plaisant de ces deux poëmes est encore le *Moniage Guillaume*, où l'on trouve néanmoins un abbé, traître à son pays et traître à sa foi, entouré de bons moines qui vivent grassement, mangent finement et boivent sec (5). La conversion de Guillaume leur cause de véritables inquiétudes. Et pourquoi? parce que le nouveau moine a un terrible appétit et épuise trop rapidement les provisions du couvent. Voilà ce que les trouvères dégénérés avaient fait de cette belle légende de saint Guillaume-du-désert, que l'on peut lire dans les Bollandistes. Par bonheur, *Aliscamps* ne ressemble pas à ces poëmes. C'est à regret que nous constatons l'infériorité de nos Épopées nationales; elle est d'ailleurs trop évidente. En résumé, nos poëtes n'ont jamais su ce que c'est qu'un prêtre (6). Ils n'ont jamais assisté de cœur à une ordination. Ils n'ont

(1) *Gaidon*, 7227, 22, f° 67, v°. — (2) *Hervis de Metz*, 1244, S.G. f° 41. — (3) *Aspremont*, p. 11, vers 15-18. — (4) *Hervis de Metz*, B., I. 1244, S. G. f° 41.

(5) Quand le repas fut bien disposé, les moines et les serviteurs en eurent leur large part; ils burent abondamment le vin et le clairet; tant ont mangé qu'ils sont bien rassasiés, etc., etc. (*Moniage Guillaume, Ueber ein fragment des Guillaume d'Orange*, Dr Conrad Hoffmann, p. 813).

(6) Dans le cycle de la Croisade, qui est le plus historique de nos cycles épiques, les prêtres tiennent une meilleure place. Dans la *Chanson de Jérusalem*, notamment, ils sont l'objet d'un respect qui ne se dément jamais. Au moment où va se donner le grand assaut de Jérusalem, on forme onze *échelles* ou corps d'armée. La neuvième se compose uniquement de prêtres.

Tot celo compaignie fu de blans dras vestie :
Chascuns a crois vermeille ens el pis atachie
Et devant en sa robe une espane croisie.
Tot furent desarmé, n'ont haubert no quirie.
A chascun a li vesques une oublie baillie :
Ch'est li corps Dameldeu que prestres sacrifie.

(*Chanson de Jerusalem*, f° 171 du ms. 7628).

jamais réfléchi à la majesté de celui qui tient tous les jours Dieu même entre ses mains et qui le force en quelque manière à descendre sur l'autel!

XIV

ERREURS ET SUPERSTITIONS.

« L'homme est de glace aux vérités, il est de feu pour le mensonge » : cette pensée, hélas! n'est que trop juste. Ce n'est pas seulement depuis la Renaissance que l'on a vu les hommes, tout inondés, tout enveloppés de lumière par l'Église, se tourner avec amour vers les ténèbres païennes. Au milieu même des siècles du moyen âge, ces mêmes hommes, plus profondément, plus entièrement illuminés par la Vérité, se sont quelquefois ennuyés dans cette lumière et ont soupiré vers la nuit. Les Hébreux regrettaient les oignons d'Égypte; les chrétiens ont regretté les idoles grecques et romaines. Nos Épopées ne portent que trop visiblement la trace de ces regrets; on y trouve les vestiges désolants des grands paganismes qui tour à tour ont régné sur le sol de la France. Ce sont ces tristes restes que nous allons essayer de constater dans nos poëmes. « Influence du paganisme romain, influence des erreurs celtiques, influence des légendes apocryphes d'origine chrétienne, » telles seront les trois parties de notre démonstration...

Le paganisme romain a été plus profondément vaincu parmi nous que le paganisme celtique. C'est que l'Église a fait et a dû faire pour attaquer Jupiter une plus grande dépense de sang et de martyrs que pour abolir le druidisme. Néanmoins, il demeure encore bien des vestiges évidents de la vieille mythologie gréco-romaine. Si l'on voulait bien creuser toutes les superstitions du moyen âge, on s'apercevrait aisément que la plupart remontent à quelque erreur de l'antiquité.

Dans le poëme qui a pour titre : *La bataille Loquifer*, nous avons une description assez longue de l'île d'Avalon. L'île d'Avalon ressemble aux Champs-Élysées des Romains, beaucoup plus qu'aux lieux enchantés des légendes celtiques. Les portes du palais sont en ivoire, le palais tout entier est en ébène, les pierres de la ville ont la vertu de guérir tous les maux du corps (1). Et quand Renoart veut énergiquement s'enfuir de cette île où il a rencontré Artus, Gauvain,

(1) B. I. ms. 7535, f° 294.

Perceval et Roland, qui s'oppose à cette fuite? qui vient se mettre en travers? Ce sont les Sirènes, dont l'origine mythique n'est pas douteuse. Les *Bestiaires*, d'ailleurs, en disent plus que nos romans sur ces sirènes qui, passées à l'état de symbole chrétien, figurent sur plus d'un chapiteau de nos églises romanes.

C'est dans les *Bestiaires* que l'on trouvera peut-être le plus d'erreurs provenant de l'antiquité païenne. Nos pères, sans doute, connaissaient mal cette antiquité, mais plusieurs épisodes en étaient parvenus jusqu'à eux. La guerre de Troie était de ce nombre. Le jugement de Pâris est brodé sur la voile du vaisseau qui conduit le messager de Guillaume au court-nez (1). Les allusions de ce genre abondent dans la *Prise de Pampelune*, celui de tous nos poëmes dont l'auteur connaissait le mieux l'antiquité classique. Nous ne voulons pas approfondir ici la très-délicate question de savoir si l'interprétation des songes, si l'oneiromancie est venue directement à nos pères des païens ou des juifs. Cependant nous avons quelques raisons pour croire que cette pratique est d'origine directement romaine. C'est au paganisme latin qu'il faudrait en ce cas rapporter tous nos songes épiques, et en particulier ceux de Charlemagne dans la *Chanson de Roland* (2).

Ce qui n'est pas douteux, c'est l'origine de certaines croyances superstitieuses et fatalistes, à propos de tels ou tels événements qui peuvent servir de bon ou de mauvais présage. Quand Charles tend son gant à Ganelon avant l'ambassade de ce traître, le gant tombe, et cet accident est considéré par tous les Français comme d'un fatal augure (3). C'est là du fatalisme de la pire espèce; c'est, pour mieux parler, du paganisme sans mélange, et, ajoutons-le, sans excuse.

D'autres emprunts, bien plus nombreux et non moins inexcusables, ont été faits par nos poëtes à la mythologie celtique. Ces heureux poëtes, qui avaient à leur disposition et comme sous leur main tout le surnaturel chrétien, ces poëtes auxquels venaient s'offrir les anges et les saints, ces riches se sont crus pauvres. Ils sont allés, couverts des richesses du christianisme, mendier les ridicules trésors de l'erreur. Ayant les anges, ils ont voulu avoir les fées. Ayant les saints, ils ont cru avoir besoin des nains. Ridicule et malheureuse innovation qui les a précipités pour tant de siècles loin de la grande voie de l'Art, dans les mauvais sentiers de la fantaisie! Nos trouvères d'ailleurs ont abusé

(1) *Fouques de Candie*, B. I. f^ds N. D., 275, f° 7. — (2) *Roland*, II, 60, 65, etc. — (3) *Roland*, I, 334-335.

des nains et des fées. L'usage était mauvais, l'abus est véritablement impardonnable. Nous comprenons qu'un cycle tout entier, comme celui de la Table Ronde, soit né plus ou moins directement des légendes celtiques qui avaient une puissance et une fécondité réelles. Mais, dans nos épopées, ce mélange des légèretés et des grâces celtiques avec les lourdeurs et les rudesses du roman carlovingien, a vraiment quelque chose de singulier et de méprisable. Le nain Obéron, né de la fée Morgue et de Jules César (1), fait une étrange figure auprès de ces gros héros carlovingiens tout chargés de fer. Le contraste même est impossible ou désagréable.

Les nains et les fées déshonorent d'ailleurs de leur présence tous les cycles de nos épopées nationales : pénétrant partout, troublant tout, infectant tout.

Au berceau de Garin de Montglane, de ce père de toute une grande geste, apparaissent trois fées, Ide, Morgue et Gloriande (2); cette dernière est représentée comme protectrice de l'Aquitaine. O poëtes! Ils savaient que, d'après l'enseignement de l'Église, il y a des anges préposés au gouvernement des peuples, et même des provinces : ils ont inventé Gloriande, et ont été très-fiers de leur invention. Dans la petite geste de Saint-Gilles, un nain joue presque le rôle principal, c'est Galopin : « A l'heure de ma naissance, dit-il, il m'advint un malheur. Il y eut quatre fées présentes. Quand vint le départ, l'une d'elles voulait me garder. Mais les autres ne le permirent pas et prièrent Dieu (qui jamais ne mentit) de faire que je ne grandisse jamais, que je fusse toujours petit, que je n'eusse que trois pieds et demi de long et que j'allasse plus vite que cheval ou *roncin* (3). » Nous avons déjà parlé de la *Bataille Loquifer*, qui n'est qu'un triste conte de fées. Des fées transportent Renoart dans la fameuse île d'Avalon, où il se rencontre avec tous les chevaliers de la Table Ronde. Le chevalier se prend alors d'amour pour l'enchanteresse Morgane; de leurs amours naît un diable nommé Corbon. Le pauvre Renoart, d'ailleurs, était trop bien fait pour se laisser séduire par les fées : elles avaient présidé à sa naissance et avaient proclamé, hélas! que leur filleul serait grand, beau, fort... mais ivrogne, glouton et simple d'esprit (4). Aye d'Avignon possède une bague fée : toute femme qui porte cette bague au doigt ne peut perdre sa virginité (5). Ce beau

(1) V. *Huon de Bordeaux*.—(2) Ms. 7542.—(3) *Elie de Saint-Gilles*, ms. 80 Lavall., f° 84. — (4) *Renoart*, vers 6985, f° 2. — (5) Tot autresi estoit comme chose faée. Fame qui l'ait au doit n'ert jà desvirginée. *Aye d'Avignon*, 7989, f° 124, v°.

cycle de la croisade, cette geste presque historique, a été plus que d'autres enlaidie, déshonorée par la féerie. Dans une première version d'*Hélias* (1), Elioxe, qui est fée, prophétise : « J'aurai, dit-elle, sept enfants qui viendront au monde avec des chaînes d'or au cou. » Sept fées assistent à la naissance des sept enfants. Six de ces derniers qui ont été dépouillés de leurs chaînes sont changés en cygnes, et, d'après un autre manuscrit (2), c'est le seul enfant resté sous cette forme qui conduit un jour, comme un excellent pilote, le vaisseau de son frère Hélias!!! Il est, croyons-nous, bien difficile d'accumuler tant d'inepties, là où l'on aurait pu accumuler tant de beaux, de simples, de catholiques prodiges. Notre cœur se soulève à la lecture de ces platitudes. Si ces romans que nous venons de citer étaient les seuls qui fussent parvenus jusqu'à nous, nous serions les premiers à souhaiter tout haut que l'on oubliât toute cette littérature ridicule. Heureusement il n'en est rien (3).

Nous avons signalé plus haut une troisième source de superstitions et d'erreurs dans notre poésie épique : ce sont les fausses légendes des premiers temps du christianisme, et notamment celles des Évangiles apocryphes. Il est bien souvent question dans les prières de nos héros d'une matrone du nom d'Honestase (Anastasie), qui assista la sainte Vierge dans ses couches sacrées. Honestase n'avait pas de mains pour recevoir l'enfant divin. Mais, par un miracle, elle sentit alors des mains vivantes se placer et demeurer au bout de ses moignons transformés (4). La poésie populaire n'a pas gardé moins vivement le souvenir de cette matrone dont il est question dans le *Protevangile de saint Jacques le Mineur* (chap. XIX et XX) et dans l'*Histoire de la nativité de Marie* (5). Un autre miracle apocryphe est celui qui est pieusement rappelé par Ogier dans sa prière avant la mort du géant Brébus... Les mages disent à Hérode que le roi des Juifs est né. Hérode leur montre un chapon qu'il se dispose à manger, et leur dit : « Je ne vous croirai point, si ce chapon ne reprend ses plumes et ne va en chantant se remettre à sa perche. » Et voici qu'alors, ô mon Dieu, vous fîtes

(1) B. I. ms. 540⁸. — (2) B. I., 7192.

(3) Il ne faut pas oublier que ces niaiseries dangereuses se trouvent surtout dans les plus modernes de nos romans. C'est dans nos versions en prose qu'elles foisonnent le plus.

(4) V. notamment une prière de Guillaume au Court-Nez, ms. 7535, f° 355.

(5) Un Noël provençal publié par M. Damase Arbaud, contient ces strophes :

De long soun camin rescontro — Uno filho senso bras.
La Vierge ella te prego — Que la vengues assistar.
Coumo voureiz que l'assiste! — Siou 'no filho senso bras.
Ant pas marchat un quart d'houro — Que la filh' aguet ses bras.

miracle : le chapon reprit ses plumes et ses ailes. Il redevint vivant, s'élança hors du plat et s'en alla sur sa perche en chantant (1). »

A côté de ces superstitions qui nous paraissent, faut-il le dire, beaucoup moins dangereuses que les superstitions d'origine romaine ou celtique, il importe de signaler la place qu'occupent dans nos poëmes les vieilles traditions du magisme oriental étrangement mêlées avec les légendes celtiques; la magie, puissance terrible, puissance occulte, puissance infernale, contre-partie du plan divin. Les magiciens sont presque aussi nombreux que les fées dans les Chansons de gestes : les uns et les autres n'apparaissent d'ailleurs que dans les poëmes de la deuxième ou de la troisième époque. Le principal personnage de *Jean de Lanson* est le magicien Basin de Gênes, qui lutte avec un autre enchanteur du nom de Malaquin. Ce Malaquin fait tomber les plus fortes armures et pénètre dans les places les mieux gardées. Il a l'audace de couper les *grenons* de Basin et d'escamoter les épées des douze pairs. Quant à Basin, il a un privilége qui lui est commun avec les mauvais livres : il endort. Il jette un sortilége sur son adversaire qui se croit transporté dans un palais enflammé ; l'infortuné sent déjà le pétillement affreux de l'incendie qui le consume... mais ce n'est qu'un enchantement.

La belle Orable, la fiancée de Thibaut l'Arabe, celle qui sera un jour (sous le nom de Guibour) la femme de Guillaume au court-nez, est une magicienne redoutable. Pour éviter la consommation de son mariage avec Thibaut, elle excite d'horribles sacriléges. Elle fait sortir de terre quatre cents moines portant chacun un géant au cou ; puis, quarante lions et quarante ours ; puis, d'un pilier, elle fait jaillir une source d'eau vive qui inonde le palais ; enfin, elle place au chevet du lit nuptial un globe d'or qui endort le malheureux Thibaut. Ce dernier sortilége aurait suffi sans tous les autres (2). Que dire de Maugis qui a fait, à Tolède (remarquez bien la ville), toutes ses études de sorcellerie ? Ce Maugis a été élevé par une fée nommée Oriande : il est impudique, il est voleur. Mais que sa puissance est grande ! Il change d'un mot la couleur du cheval Bayard ; il transforme aussi le visage de Renaud et le rend méconnaissable à tous les yeux ; il endort Charlemagne et le transporte tout endormi à Montalban, où il le livre à la fureur des quatre fils Aimon (3). Triste figure que celle de ce larron et de ce sorcier à côté de la grande figure de

(1) *Ogier de Danemarche*, v. 11616. — (2) *Enfances Guillaume*, Lavall., 23, f° 41. — (3) Lavall., 39, f° 14.

Charlemagne, que le trouvère a si malheureusement avilie dans la plus grande partie de sa chanson! Par bonheur, Renaud de Montauban se montre, devant l'Empereur désarmé, d'une magnanimité sublime : il ne veut point toucher à son seigneur et à son roi. Il ne fallait rien moins que cette beauté et cet héroïsme de Renaud pour nous faire oublier la laideur et la lâcheté de Maugis.

Et en général il ne faut rien moins que la belle allure chrétienne de la plupart de nos héros, il ne faut rien moins qu'Aliscamps, Roncevaux et Jérusalem, Charlemagne, Roland et Godefroi de Bouillon pour nous faire oublier tant de superstitions et d'erreurs empruntées, comme nous venons de le voir, aux mythes du paganisme gréco-romain, aux légendes celtiques, aux évangiles apocryphes et aux vieilles traditions de la magie (1).

XV

D'UNE GRANDE ERREUR PROPAGÉE PAR NOS CHANSONS DE GESTE. — CE QU'IL FAUT PENSER DU BAPTÊME ET DE LA CONVERSION PAR FORCE.

L'impartialité nous fait un devoir de nous élever ici, avec une énergie que nous aurons quelque peine à tempérer, contre l'intolérance et la cruauté de nos trouvères. Nous l'avons déjà dit : toutes les fois que, dans nos Romans, un royaume infidèle est conquis, toutes les fois qu'une ville infidèle est emportée d'assaut, l'empereur Charles ou ses pairs font baptiser DE FORCE tous les habitants; TOUS CEUX QUI REFUSENT LE BAPTÊME ONT LA TÊTE COUPÉE. Cette épouvantable barbarie a même passé à l'état de formule dans nos poëmes. Une chose qui passe à l'état de formule est une chose qui est acceptée, qui n'excite pas la répulsion générale. Est-il vrai que la théorie de la conversion sous peine de mort ait été à ce point admise et propagée par nos poëtes? Cette affreuse théorie était-elle à la même époque enseignée, ou seulement approuvée par l'Église? Enfin, que devons-nous penser de ces doctrines sanglantes et implacables? Telles sont les trois questions auxquelles nous nous proposons de répondre.

(1) Quant au Mahométisme il n'a eu aucune influence sur notre Épopée. Nos poëtes s'imaginaient que les Sarrasins avaient des idoles, comme les Grecs et les Romains. Les trois principales idoles des infidèles auraient été, d'après nos Chansons de geste, Mahom (Mahomet), Apollin (Apollon) et Tervagan (Thor [?] ou Vagan [?]). Comme on le voit, nos pères mettaient sur le compte de l'Islamisme toutes les erreurs des paganismes anciens. Néanmoins quelques trouvères plus instruits savaient qu'il y avait, entre l'islamisme et le christianisme, des points communs assez nombreux et assez importants. C'est ce que l'auteur de l'*Entrée en Espagne* (f° 69) fait dire au géant Ferragus, après que Roland a exposé au Sarrazin les dogmes de l'existence et de l'unité de Dieu et de la création : « Par mon chef, dit le géant ; tu dis voire ; tot autretal trovons en notre histoire. »

Que le baptême forcé ait été admis par les trouvères, c'est ce que nous prouverions aisément par cent textes accumulés. L'auteur de la *Chanson de Roland*, qui est le plus chrétien de nos poëtes, n'a pas échappé à cette doctrine. « On mène les païens au baptistère. S'il en est un qui ne fasse pas la volonté de Charles, il le fait pendre, tuer ou brûler. On en baptise ainsi plus de cent mille (1). » Et ailleurs, dans la même épopée : « Il n'est pas resté dans la cité de Cordres un seul païen qui ne soit tué s'il ne devient chrétien (2). » Dans *Gui de Bourgogne*, le païen Huidelon, sur le point de recevoir le baptême, entre le premier dans les vues de ses ennemis et leur dit : « Ceux de ma terre qui ne veulent pas croire en Dieu ni en sa bonté, coupez-leur la tête sans plus de retard (3). » Singulier moyen de les faire croire en la bonté de Dieu !

Dans *Fierabras*, l'amiral Balan est mis en demeure de se prononcer entre le baptême et la mort : il hésite, et son plus impitoyable bourreau dans cet horrible instant, c'est sa fille Floripas qui s'est laissée baptiser... pour être au plus vîte mariée avec Gui de Bourgogne. « A quoi bon tant de délais, dit à Charlemagne cette fille dénaturée, pourquoi ne le tuez-vous pas? Peu m'importe qu'il meure, pourvu que vous me donniez Gui; je ne le pleurerai guère, si je puis avoir ma volonté (3). » Ici l'auteur dépasse visiblement toutes les bornes de l'odieux. Une fille qui pousse joyeusement l'épée du bourreau sur la tête de son père, afin de se précipiter plus tôt dans les bras d'un mari, c'est un spectacle qui révolterait le cœur le plus dur. Floripas serait justement sifflée sur tous les théâtres du monde !

Flore et Blanchefleur est un roman d'aventures, et non pas un poëme carlovingien : l'auteur, néanmoins, y a gardé toute la rudesse sauvage de nos épiques. Écoutez ces quatre vers qui sont la formule la plus complète de la théorie que nous stigmatisons : « Celui qui refusait le baptême — et ne voulait pas croire en Dieu, — Flore les faisait écorcher, — brûler vifs ou couper en morceaux. » Ganor, roi des Baléares, s'étant fait baptiser pour épouser la belle Aye d'Avignon, fait également couper le cou à tous ceux qui refusent le baptême :

Et cel qui ne se vout à cel fait acorder,
Li rois Ganor li fait le chief del bu trancher (5).

Je ne connais que peu d'exceptions à cette règle cruelle. Dans le

(1) *Roland*, V, 405 et suiv. — (2) I, 102. — (3) Vers 3003-3004. — (4) Vers 5955 et suiv.
(5) *Aye d'Avignon*, 7989 f° 157.

premier livre d'*Ogier* (1), le païen Caraheus, dont le poëte nous a fait un portrait magnifique, est sommé de croire en Dieu. Il répond fièrement qu'il se laissera plutôt couper par morceaux. Et les Français disent : « Karaheus est mult ber. — Milx li doit estre de sa grant loiauté. » Et on lui fait grâce. A la fin de la *Chanson d'Antioche*, les barons chrétiens accordent un sauf-conduit à tous ceux des infidèles qui ne veulent pas recevoir le baptême. Mais cette miséricorde est la suite d'un traité de paix ; et, en outre, il est bon d'observer que la *Chanson d'Antioche* a un caractère presque historique, qu'elle raconte des faits accomplis et constate des réalités. Il n'en est pas moins permis de conclure rigoureusement que l'on retrouve, dans le plus grand nombre de nos Épopées nationales, la théorie de la conversion sous peine de mort et du baptême forcé.

S'il fallait donner raison à ceux qui prétendent que les auteurs de nos Romans ont été des clercs, nous serions en ce moment plongés dans une consternation profonde. Il nous serait étrangement douloureux de penser que les prêtres de Jésus-Christ ont pu être les auteurs de ces implacables doctrines. Par bonheur, il n'en est rien. L'Église n'est point responsable de cette barbarie ; son grand cœur est incapable de telles horreurs. Sans doute, elle a poussé tout l'Occident chrétien vers l'Orient infidèle. Sans doute c'est aux cris de sa grande voix que les nations d'Europe se sont ébranlées et ont marché contre les légions musulmanes. Il y allait de la vie ou de la mort du christianisme, il y allait des destinées mêmes de la civilisation et de la lumière. Sans les croisades, il est très-probable que nous serions aujourd'hui musulmans, polygames, fatalistes, énervés et immobiles. Grâce aux croisades, grâce à l'Église, nous sommes encore chrétiens ; nous possédons encore la vie et le mouvement.

Se précipiter sur un ennemi redoutable, le défier et se mesurer avec lui, le chasser du sol chrétien, l'attaquer sur son propre sol afin qu'il n'ait plus la force de renouveler ses invasions, c'est militaire, c'est courageux, c'est chrétien, et il y a bien loin de là à ces lâches massacres de tous les infidèles dont nos romans sont pleins. Et nous affirmons que l'Église n'a jamais approuvé ces baptêmes sous la hache.

Un jour, au neuvième siècle, un grand pape et un grand saint, Nicolas Ier, fut consulté par les Bulgares, par cette nation dont la destinée singulière est d'aller du schisme à l'Église et de l'Église au schisme. Les questions des Bulgares étaient nombreuses, compli-

(1) Vers 3055.

quées. Et il y en avait une qui concernait précisément la question dont nous nous occupons : «Que faut-il faire à l'égard des païens qui ne veulent pas se faire chrétiens? » Le Pape répondit : «Quant à ceux qui refusent le bienfait de la foi chrétienne, qui immolent aux idoles et plient les genoux devant elles, nous n'avons rien à vous commander à leur sujet, si ce n'est de les convaincre de leurs erreurs par de bons avis, des exhortations, PAR LA RAISON ENFIN PLUTOT QUE PAR LA FORCE (1). »

Qu'il nous soit permis d'admirer sans réserve ces grandes paroles et de les prendre comme l'expression de notre pensée.

Un des prédécesseurs de Nicolas Ier, un autre saint, Léon IV, avait vu les Sarrasins de très-près. Sous son pontificat, ils s'approchèrent autant de la Rome des papes qu'Annibal s'était jadis approché de la Rome des consuls. Saint Léon IV fit ce qu'avait fait saint Léon Ier : il sauva l'Occident et l'Église de ces ennemis de la liberté et de la lumière. Ce grand homme, au milieu sans doute de tant d'occupations, de tant de périls, composa une belle prière contre les Sarrasins, dans laquelle, néanmoins, il n'est nullement question de ces conversions forcées et de ces baptêmes à contre-cœur que les héros de nos chansons imposent ignoblement aux infidèles. « Donnez, ô mon Dieu, donnez, en y joignant votre droite toute-puissante, de la force et de la vigueur aux bras de vos fidèles armés contre les ennemis de la sainte Église, afin que de notre triomphe il sorte ce grand résultat : Votre nom, ô mon Dieu, apparaissant glorieux au milieu de tous les peuples (2). »

Et Grégoire IX, longtemps après, n'accordait-il pas aux Juifs (qui étaient partout détestés à l'égal des Sarrasins) la permission de célébrer librement leurs fêtes, comme ils avaient accoutumé depuis longtemps (3) ?

Voilà pour les papes : écoutons maintenant les docteurs.

Saint Augustin n'a pas toujours eu le même avis sur la question qui peut se poser en ces termes : « Faut-il employer la force dans la conversion des infidèles? » Il avait d'abord été persuadé, comme nous le sommes, « qu'il ne faut forcer personne à l'unité du Christ; qu'il faut agir par la parole, combattre par le raisonnement, vaincre par la raison, de peur d'avoir des catholiques hypocrites au lieu d'héré-

(1) De iis autem qui *christianitatis bonum suscipere renuunt* et idolis immolant, nihil aliud scribere possumus vobis, nisi ut eos ad fidem rectam MONITIS, EXHORTATIONIBUS ET RATIONE ILLOS POTIUS QUAM VI quod vane sapiant convincatis. (*Nicolai I, papæ responsa ad consulta Bulgarorum*, cap. XLI, Labbe, VIII, 530).

(2) Labbe, VIII, 13. — (3) Decret., lib., II, epist. 5, cap. 3.

tiques déclarés (1). » Tel était le premier sentiment du grand évêque d'Hippone. Il en a pris un autre parce qu'il a vu de ses propres yeux, nous dit-il, la contrainte en matière de foi enlever la crainte et le respect humain; parce que cette contrainte, ajoute Saint Augustin, a ramené dans sa propre ville un nombre considérable d'hérétiques (2). Quelle que soit celle des deux opinions que l'on embrasse (et nous ne craignons pas de nous déclarer pour la première), il y a loin des rigueurs conseillées par le grand docteur africain à cet affreux baptême sous peine de mort. Nous ne pensons pas que saint Augustin ait jamais requis la peine capitale contre les hérétiques ni contre les païens.

Saint Thomas d'Aquin vécut dans un temps où le christianisme était tout-puissant, où il pouvait s'imposer au monde. Il faut s'attendre à trouver quelque sévérité dans les conclusions de ce père des théologiens : néanmoins il est d'une douceur remarquable, et sa raison égale sa douceur. « Le gouvernement humain, dit-il avec sa belle élévation, dérive du gouvernement divin et doit l'imiter; or Dieu, quoiqu'il soit tout-puissant et souverainement bon, permet cependant qu'il se fasse ici-bas quelque mal qu'il pourrait empêcher; mais il le tolère de peur d'un plus grand mal, et aussi pour ne pas empêcher un plus grand bien. De même, pour le gouvernement humain, il doit tolérer certains maux pour ne pas empêcher certains biens de se produire, et aussi pour éviter des maux plus redoutables (3). » Il conclut enfin qu'il faut tolérer les rites des païens. Notez ce mot : les rites, c'est-à-dire la pratique même, et la pratique *publique* de leur religion. « Si cette tolérance peut servir à éviter quelque mal, le scandale, par exemple, la guerre et la discorde, il faut encore ne pas s'en dépouiller dans l'intérêt même du salut de ces infidèles qui, ainsi tolérés, peuvent être petit à petit ramenés à la foi (4). » Rien de plus clair : saint Thomas opine non pas pour l'égalité des cultes, mais pour une tolérance pleine de bon sens et de charité. Nos pauvres poëtes n'ont jamais eu même le plus petit soupçon de ces grandes doctrines. Tandis

(1) Hæc primitus sententia mea erat neminem ad unitatem Christi esse cogendum; verbo enim agendum, disputatione pugnandum, ratione vincendum, ne fictos catholicos haberemus quos apertos hereticos noveramus. (*Ad Vinc. Donatistam*, cap. XLI).

(2) *Ibid.*

(3) Humanum regimen derivatur a divino et ipsum debet imitari. Deus autem quamvis sit omnipotens et summe bonus, permittit tamen aliqua mala fieri in universo quæ prohibere posset, ne eis sublatis majora bona tollerentur, vel etiam pejora mala sequerentur. Sic ergo in regimine humano illi que præsunt recte aliqua mala tolerant, ne aliqua bona tollantur vel etiam in aliqua pejora mala incurratur. (S. Thomas, II, 2, quest. 10, art. 11).

(4) Vel ad vitandum dissidium vel impedimentum salutis eorum qui sic tolerati convertentur paulatim ad fidem. (II, 2, quest. 10, art. 11).

que Thomas d'Aquin plane au-dessus de la montagne, ils rampent dans le plus bas de la plaine...

Nous avons gardé, pour la citer en dernier lieu, une belle parole d'un concile. Ce concile est un peu postérieur, il est vrai, à nos derniers romans, mais il me paraît rendre très-heureusement la pensée générale de l'Église. Les pères du concile de Plaisance, en 1388, proclament solennellement « que la Religion chrétienne ne doit pas rejeter les Juifs et les Sarrasins, parce qu'il est constant qu'ils ont en eux l'image de notre Créateur (1). Telle sera aussi notre conclusion. »

Et à ceux qui allégueraient les droits de la guerre en faveur de nos poëtes ou de leurs héros, nous répondrons que la guerre elle-même, chez un peuple chrétien, doit être chrétienne. Nous sentons bien que nous marchons ici sur des charbons ardents, et que le terrible problème de la liberté des consciences, de la liberté des cultes, est là devant nous, tout près de nous. Nous nous garderions bien de l'aborder dans un travail où toute discussion de ce genre ne serait pas à sa place. Il nous semble, cependant, qu'entre les Écoles catholiques qui s'agitent si douloureusement et se divisent depuis si longtemps au sujet de cette question, il y aurait peut-être une réconciliation possible sur un terrain commun. Ce terrain serait celui de la charité. « L'Erreur, sans doute, n'a aucun droit par elle-même et la Vérité seule en a. Mais envers ceux qui professent l'erreur, nous avons le devoir d'une charité immense, infatigable, sans limites. » Les deux propositions que nous venons d'écrire ne sont-elles pas la vraie solution du grand problème?

XVI

DE L'ÉLÉMENT RELIGIEUX DANS NOS CHANSONS DE GESTE. — RÉSUMÉ ANALYTIQUE ET CONCLUSION GÉNÉRALE.

Il semble que l'on pourrait résumer en deux affirmations très-claires tout ce que nous avons essayé de démontrer jusqu'ici. Voici ces affirmations :

I. Les Chansons de geste n'ont rien de théologique, et ne peuvent passer pour l'œuvre des clercs; mais elles sont sincèrement populaires et nous permettent de constater l'antique popularité de nos croyances. C'est même à ce point de vue qu'elles sont le plus précieuses.

II. Les Chansons de geste reflètent les idées religieuses, quelque peu

(1) Concilium Pacentinum, anno 1388. (Labbe, XI, p. 2074) : « Christiana religio Judæos et Sarracenos ex eo non debet rejicere quia nostri Conditoris imaginem constat eos habere. »

grossières, de la société féodale. Leur esprit est avant tout l'esprit des croisades.

Nous croyons que les preuves ne manquent pas en faveur de ces affirmations. Nous n'avons pas craint, d'ailleurs, d'accumuler les textes : quelques textes exacts valent mieux que toute une dissertation.

L'infériorité théologique de nos romans a été vingt fois dénoncée par nous à l'attention de nos lecteurs, vingt fois constatée jusqu'à la plus complète évidence. Jamais nous ne pourrons croire que des prêtres aient été ignorants à ce point des magnificences très-poétiques de la théologie. « L'éternel entretien des personnes divines dans le ciel; l'incarnation ayant pour but de relier le monde divin avec le monde humain, de même que l'homme avait pour but de relier en une unité parfaite les deux univers, immatériel et visible; l'homme, chantre et pontife-né de la création matérielle tout entière qu'il doit immortellement représenter près de Dieu grâce à la résurrection de son corps; la vierge Marie, par son sublime *fiat*, par son consentement nécessaire à l'incarnation, devenant la corédemptrice immaculée du genre humain ; la rédemption, cette substitution de Dieu à l'homme, purifiant l'humanité dans le sang d'un Dieu et la poussant vers la béatitude; » nos trouvères n'ont rien connu de ces harmonies ni de ces profondeurs de nos mystères. Ils ont balbutié une langue que beaucoup d'esprits supérieurs parlaient déjà très-nettement à leur époque. Ils ont été moins instruits que le dernier étudiant en théologie des universités de leur temps ou de ces écoles claustrales qui avaient précédé les Universités. Et ils sont d'autant plus coupables que, sous leurs propres yeux, Dieu avait pris soin d'allumer les plus magnifiques flambeaux qui aient peut-être illuminé l'Église : un saint Anselme, un saint Bernard, un Hugues de Saint-Victor, un saint Thomas d'Aquin, un saint Bonaventure. Lorsque l'on tient la plume et que l'on a l'honneur de vivre sous le règne de tant de grands hommes, il est honteux de s'en tenir aux premiers éléments du petit catéchisme!

Mais cette ignorance enfantine n'a pas en vain été tolérée par la Providence. Oui, nos poëtes ne sont que des enfants ; oui, ils n'en savent guère plus que les marchands, les bourgeois et les vilains de leur temps : mais c'est précisément à cause de cela que nous trouvons, comme nous l'avons dit, leurs poëmes si attachants et si précieux. Avec eux, nous sommes à peu près assurés de savoir ce que

croyaient exactement la noblesse, la bourgeoisie et le peuple des douzième et treizième siècles. Nos trouvères n'ont certainement pas dépassé le milieu religieux de ces classes de la société, et ils étaient évidemment compris de tous les illettrés de leur temps. Dès lors chacun de leurs mots devient digne d'attention, et c'est ainsi que nous avons dû constater combien la croyance à la spiritualité de Dieu et au mystère de la création était profonde à cette époque, puisque les expressions « *Diex l'espirital* » et « *Diex li creator* » sont devenues de si bonne heure des formules, des chevilles même dans le texte de leurs chansons. De même, pour la divinité de Jésus-Christ; elle n'est plus l'objet du doute le plus léger : Jésus-Christ nous est partout montré comme créant le monde, et *li fils sainte Marie* est perpétuellement confondu avec le Père céleste. Le miracle apparaît constamment dans nos poëmes ; il s'y épanouit naturellement à chaque page, et il est aisé d'en conclure que l'idée du Surnaturel était familière à tous nos pères. L'éternité des peines de l'enfer n'est pas exposée moins clairement que l'origine, la nature, et la fin de l'homme. Enfin le Pape, décoré toujours et partout du nom d'*Apostole*, est bien, aux yeux de nos trouvères et de leur auditoire, le représentant suprême, la plus haute expression, le sommet du pouvoir apostolique. Encore une fois, pas un mot n'est inutile dans nos poëmes, et aucune de nos conclusions ne nons semble forcée.

Quant à la violence de l'esprit féodal, elle se fait jour, elle se donne carrière dans nos chansons. Les épouvantables menaces de Girard du Fraite contre Turpin et contre le Pape, le pillage des biens ecclésiastiques tant de fois raconté dans nos romans, de nombreuses épigrammes contre les clercs, épigrammes qui manquent de finesse mais non point de méchanceté : tout cela n'atteste que trop vivement les préventions de la société civile contre la société cléricale. Et néanmoins il ne faut rien exagérer, ce sont là de petites taches sur un tissu qui, malgré tout, conserve une belle blancheur. Nous pourrions citer cent vers, deux cents peut-être, contre l'esprit religieux de nos Épopées nationales; que de milliers nous en pourrions citer en faveur de la thèse contraire! En vérité, l'esprit de nos poëmes n'est autre que celui des croisades.

Nous en convenons avec le savant auteur de la traduction de *Garin le Loherain* : « Oui, IL Y A AVAIT DÉJA PLUS D'UN SIÈCLE que les places publiques retentissaient des chansons *d'Ogier le Danois*, de *Girars de Roussillon*, de *Guillaume d'Orange* et des *Quatre fils Aimon* QUAND

SONNA L'HEURE DES CROISADES (1). » Rien n'est plus vrai; mais cette heure des croisades fut singulièrement grave et solennelle pour toute la chrétienté. Il y avait longtemps d'ailleurs que les Sarrasins inquiétaient la chrétienté. Depuis le huitième siècle, ils avaient été la plus cruelle préoccupation de tous les peuples de l'Occident latin. La grande épée de Charles Martel les avait chassés du sol français, mais nonp as du sol chrétien. Ils étaient en Espagne, tout près de nous. Les insolents vaisseaux de ces Normands du midi venaient à tout instant jeter l'alarme sur les côtes de notre Provence et de l'Italie. D'ailleurs ils étaient maîtres de ce que les chrétiens ont si bien nommé « la terre sainte. » Ces sauvages foulaient le saint sépulcre. De temps à autre, il arrivait des pèlerins effarés de la Palestine, et ils racontaient des choses horribles. Un étrange frissonnement parcourait depuis longtemps tous les membres de la chrétienté; je ne sais quoi de grand circulait dans l'air; il y avait dans l'âme de tous les chrétiens le vaste désir de faire quelque grande chose. Tout à coup, à la fin du onzième siècle, en France, la voix d'un pape et la voix d'un ermite éclatent à la fois dans une illustre assemblée, moitié religieuse moitié nationale. L'ermite raconte, le pape excite. On sait le reste. On sait combien de milliers de chrétiens se jetèrent sur l'Orient, combien d'entre eux périrent; on connaît l'histoire de ce pèlerinage gigantesque et funèbre à travers toute l'Europe épouvantée; on voit d'ici, on suit du regard ces femmes, ces enfants, ces vieillards mourant sur toutes les routes. On n'ignore pas enfin comment le grand drame, qui avait commencé à Clermont, se termina dans Jérusalem conquise. Un jour, le plus pur, le plus brave, le meilleur des chevaliers chrétiens, couvert d'armes brillantes, les yeux baissés, pensant à la passion de Christ bien plus qu'à son propre triomphe, fit son entrée dans la ville sainte, et, d'un geste mémorable, refusa de porter la couronne d'or là où Jésus-Christ avait porté la couronne d'épines. Mais ce ne fut point la fin des triomphes, ni des défaites, ni des angoisses. Pendant tout le douzième siècle, pendant une partie du treizième, les yeux de nos pères furent fiévreusement tournés du côté de l'Orient. Neuf fois l'Occident s'y jeta, souvent vaincu, parfois vainqueur, toujours héroïque. Jusque dans le plus petit village de la chrétienté, jusque dans la plus petite maison de France, les plus ignorants de tous les hommes s'informaient de Jérusalem, s'informaient des Sarrasins. Jamais haine d'un peuple contre un peuple n'a peut-être été aussi vive. Le mot *Sarrasin*

(1) *Hist. littéraire*, t. XXII, p. 332.

devint l'objet de toutes les colères et de toutes les imprécations. Toutes les veuves, tous les orphelins, toutes les familles des croisés, toute la chrétienté enfin ne vit plus qu'un monstre et un fléau sur toute la terre. Et ce monstre dont il fallait à tout prix délivrer le monde, c'était l'islamisme !

Et vous croyez qu'une telle suite d'événements prodigieux, de faits profondément épiques, ne devait pas faire oublier tout le reste! En réalité, on oublia toutes les histoires, toutes les légendes des anciens héros. Ou plutôt, on fit mieux : on ne les oublia point, on les transforma. On les imprégna de l'esprit des croisades. Et, de fait, on n'aurait pu les imprégner d'un autre esprit : car il n'y en avait pas d'autre. Tous les ennemis de notre France furent alors changés en Sarrasins. Il n'y eut plus, il ne pouvait plus y avoir de Gascons à Roncevaux; sur ce champ de bataille incomparable, il n'y eut plus, il ne pouvait plus y avoir que des Infidèles!

Il faudrait se faire une juste idée de ce qui se passa à cette époque; car c'est un incident presque unique dans l'histoire de la poésie. Tout ce qu'on détestait en France depuis plusieurs siècles devint nécessairement *musulman*, et tous les grands hommes de la patrie devinrent autant de *croisés*. Charlemagne n'avait eu historiquement que peu de relations avec les Sarrasins : il fut transformé néanmoins en un nouveau Godefroi, et son règne fut regardé comme une croisade perpétuelle. La terre enfin, la terre tout entière fut considérée comme en champ clos où deux adversaires irréconciliables, un chrétien et un infidèle, se disputaient la victoire. Tous nos poëmes, depuis le premier vers jusqu'au dernier, font foi de ce que nous établissons ici. Les citations deviennent impossibles quand il faut tout citer.

Lorsque Roland et Ferragus vont commencer leur grand duel, le poëte a soin de dire que : « *L'un est por Crist qui en la crois pena, — Et l'autre por la loi que Mahom predica* (1). On ne saurait plus clairement indiquer le grand Antagonisme qui éclate dans nos chansons de geste. Et ces longues tentatives de conversion réciproque que nous avons à signaler sur les lèvres de tant de héros sarrasins ou chrétiens, ne sont-elles pas encore une preuve de la principale préoccupation de nos pères ? Voulant définir nettement la fonction des chevaliers dans la société chrétienne, l'auteur de *Girars de Viane* ne manque pas de dire : *Chrestienté faisoient avencier — Et Sarrasins confondre et essilier* (2). Dans le plus ancien de nos poëmes, dans la *Chanson de*

(1) *Entrée en Espagne*, f° 47. — (2) *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, p. 3.

Roland, il est question d'un Sarrasin qui : *Jerusalem prist jà par traison, — Si viola le temple Salomon, — Le patriarche ocist devant les funs.* Souvenir évident des croisades, ou, tout au moins, des causes qui les ont produites; et nous ne donnons cette dernière citation que pour représenter toute une famille de textes auxquels il nous serait par trop aisé de recourir. Contentons-nous de nous résumer, et de proclamer en quelques mots que l'unique objet de tous nos romans est la croisade; que le centre géographique de toute notre action épique est le sépulcre de Jésus-Christ à Jérusalem; que l'instant capital de toute notre épopée est peut-être celui où, dans la *Chanson de Jérusalem*, on voit les Croisés découvrir pour la première fois la Ville sainte et la saluer de leurs larmes,...

Nous nous arrêtons; mais nous ne pouvons terminer cette étude sur l'élément religieux de nos Chansons de geste sans formuler une dernière conclusion. Plusieurs fois, dans le cours de ce travail, nous avons eu lieu de comparer l'épopée française avec l'épopée grecque et indienne; nous nous sommes particulièrement demandé ce que ces différentes poésies avaient pensé de Dieu, avaient pensé de l'homme. Cette comparaison a tourné tout entière à l'avantage de nos Chansons héroïques. Chez les Grecs nous avons eu la douleur de constater un polythéisme révoltant et ridicule, à côté d'un fatalisme dont le bon sens d'Homère n'a pas triomphé complétement. Chez les Indiens, ce sont bien d'autres ténèbres : un panthéisme monstrueux, un polythéisme dégradant, des obscurités laides, et, pour couronner tant d'erreurs haïssables, le dogme niais et honteux de la métempsycose. C'en est assez, et, avant même de pousser plus loin cet utile parallèle, nous avons le droit de proclamer cet axiome, résultat d'un long et impartial examen : « Au point de vue religieux et philosophique, nos Épopées ont sur celles de la Grèce et de l'Inde une supériorité incontestable. La raison n'en est pas difficile à trouver : c'est qu'elles sont chrétiennes. »

LÉON GAUTIER.

LA DENT DE NUREMBERG

ÉTUDE HISTORIQUE

I

Il y a de singulières créations dans la nature, il y en a de plus étranges encore dans l'histoire humaine.

II

« A l'époque où Rodolphe de Habsbourg (treizième siècle) occupait sur les hauteurs de Wulpelsberg le vieux manoir dont il ne reste aujourd'hui que deux tours massives, on voyait dans le beau pays de Souabe un autre château appartenant aux Hohenzollern (1). »

Rodolphe, comme tous les descendants des grandes races chevaleresques, n'avait pas un large patrimoine. Il faisait consister la force et la gloire, non dans l'étendue de ses terres, mais dans celle de son âme. Les Hohenzollern, au contraire, « possédaient de vastes et *fructueux* domaines entre le Nekar et le Danube. Rodolphe de Habsbourg était le capitaine d'armes de Strasbourg et de Zurich. Il défendait ces deux cités bourgeoises contre les tentatives de désordre et de brigandage. Dans sa vaillante activité, il protégeait aussi les voyageurs sur les chemins périlleux de la Suisse, et les Hohenzollern, installés à Nuremberg avec le titre de Burgraves, *administraient dans* ce district les biens des Hohenstaufer. »

Les premiers Hohenzollern furent des modèles de régisseurs accomplis. Ils en eurent l'appétit et une certaine tendance à se substituer habilement à leurs maîtres. L'histoire nous les montre ornés de deux dons caractéristiques : le don de prendre, et celui de conserver. Ils prennent en Juifs et conservent comme des bas Normands. Ils conquièrent par l'usure et prêtent à la petite semaine. Entre eux et l'antique chevalerie, il n'y eut aucun trait de ressemblance. Établis au milieu d'elle, ils ne cessèrent de s'engraisser de ses prodigalités.

(1) Marmier, *Souvenirs d'un voyageur.*

Voici comment un écrivain français qui, en sa qualité de libre penseur, est très-favorable à la Prusse, s'exprime sur les burgraves de Nuremberg.

« Vers 980, le comte de Zollern bâtit le château de Hohenzollern qui devint le berceau de la famille. En 1200, Conrad obtint à titre héréditaire le burgraviat de Nuremberg, dignité assez importante, car cette ville était, par son commerce, la plus florissante de l'Allemagne. »

Oh ! les Hohenzollern savaient bien s'établir dans les endroits les plus avantageux.

« Néanmoins, continue le précurseur de MM. Guéroult et Havin, *ces princes n'acquirent jamais une très-haute illustration.* »

Ce n'est point l'illustration que ces *princes*, puisque *princes* il y a, poursuivaient alors. En ce temps-là, ce qui, par une inexplicable métamorphose, est devenu l'aigle de Prusse, préférait le rutilement d'un coffre-fort aux rayons de la gloire. Si l'écrivain que nous citons n'eût point été aveuglé par ses préjuges philosophiques en faveur de la Prusse, les faits suivants qu'il rapporte eussent sans doute refroidi sa foi enthousiaste dans les grandes destinées de cette monarchie dont les origines sont d'un prosaïsme vraiment humiliant.

« Frédéric III, dit-il, mort en 1298, fit d'importantes *acquisitions* en Franconie, *soit par des achats*, soit comme héritier de son frère le duc de Méranie. »

Après ces *acquisitions*, les anciens régisseurs et vassaux des Habsbourg continuent à s'arrondir par de petits procédés que le papa Gobseck de Balzac eût estampillés de son sourire métallique.

Exemple.

« L'empereur Sigismond, dont le trésor était souvent vide, avait recours, dans ses moments de pénurie, aux riches seigneurs de son empire, entre autres à Frédéric de Hohenzollern, qui possédait de beaux domaines, *et savait en ménager les revenus.* Frédéric s'honorait sans doute de rendre service à son souverain, mais il désirait, comme on dit aujourd'hui, que son capital ne fût pas improductif (1).

Pour cela, il faisait hypothéquer les sommes avancées sur le duché de Brandebourg.

L'historien, dont nous suivons le curieux récit, va nous dire lui-même comment le généreux burgrave s'y prit pour rentrer dans ses déboursés, intérêts et capital.

(1) *Souvenirs d'un voyageur*, par X. Marmier.

« Lorsque le duché de Brandebourg, écrit-il, revint à l'empereur Sigismond par la mort de Josse, *il le céda à son créancier, à titre de sûreté*, et le nomma son capitaine administrateur des marches, ordonnant qu'on lui rendît obéissance *jusqu'à ce qu'il pût s'acquitter envers lui* (1411). L'empereur se réservait seulement la dignité électorale. Les villes de Brandebourg se soumirent sans résistance au nouveau gouverneur; mais il n'en fut pas de même des nobles dans leurs châteaux. A leur tête se placèrent les Quitzow, les Brodow, ET SURTOUT LES BISMARK. Frédéric employa vainement toutes les ressources de la prudence pour les gagner. Les Quitzow disaient fièrement que « quand il pleuvrait toute une armée de Burgraves, ils « les empêcheraient bien de s'établir dans la marche. » ILS APPELAIENT IRONIQUEMENT FRÉDÉRIC LA DENT DE NUREMBERG. »

Soyons impartiaux : Frédéric vainquit les nobles Brandebourgeois en faisant usage d'une arme jusqu'alors peu connue, c'est-à-dire d'une pièce d'artillerie qu'il avait empruntée.

« Cependant, continue notre historien, Frédéric, *par d'habiles opérations financières, faisait toujours de nouveaux pas vers la puissance.* Il continua d'avancer de l'argent à Sigismond jusqu'à concurrence de 400 mille ducats, et, le 30 avril 1415, *son débiteur fut forcé de lui céder le Brandebourg avec la dignité électorale.* Le nouvel électeur, dès lors nommé Frédéric Ier, se rendit au château de Berlin, recevant les hommages du pays. »

Je ne sache rien de plus ironique que cette page d'histoire racontant *les exploits* judaïques *de la Dent de Nuremberg*. Qu'une maison de banque soit sortie de ce germe, on le comprend; mais une dynastie, et une nation ! En vérité, c'est un jeu du destin, qui se plaît parfois à humilier d'une manière cruelle la logique humaine.

Quelqu'étrange que soit ce résultat, il est cependant quelque chose de plus étrange encore : c'est l'inconscience avec laquelle l'historien que nous citons le rapporte. Il semble qu'à ses yeux il n'existe aucune différence entre des exploits chevaleresques et des exploits d'huissier. Sans manifester ni étonnement, ni surprise, ni dégoût, il nous montre les Hohenzollern s'acheminant vers la puissance par le maquignonage, l'usure et l'escroquerie. Mieux que cela, il qualifie ces moyens, que beaucoup de bandits trouveraient indignes, « d'habiles opérations financières. » Mais que voulez-vous, notre historien, je le répète, est libre penseur, et par conséquent champion de la maison d'où est sorti Frédéric le Grand.

Ce roi philosophe, ayant écrit l'histoire de Brandebourg (*Mémoires de Brandebourg*), j'ai eu la curiosité de rechercher si cet esprit fort le fût assez pour ne point cacher les rapines incessantes de la Dent de Nuremberg, et d'avouer par quelles pratiques antiroyales ses ancêtres s'étaient furtivement hissés sur un trône. Pour plusieurs raisons, mais pour celle surtout que Frédéric le Grand était philosophe, cet aveu m'eût rempli d'étonnement et eût, je l'avoue, gâté l'idée que j'ai de la perfection philosophique au dix-huitième siècle. Un philosophe du dix-huitième siècle, et un philosophe couronné encore, faisant acte d'humilité et de véracité ! cela, n'est-ce pas, aurait bien le droit de surprendre un tant soit peu. J'ai donc lu avec une grande attention tous les chapitres des *Mémoires de Brandebourg* où Frédéric fait la biographie de ses ancêtres, et je n'y ai pas trouvé un seul mot de ce que nous venons de raconter. Arrivé au règne de Frédéric VI qui, ainsi que nous l'avons vu, « força son débiteur Sigismond de lui céder le Brandebourg avec la *dignité électorale* », le roi philosophe, prenant un air attendri, essaye, dans la phrase suivante, de dénaturer des faits dont il n'a pas lieu, quoique philosophe, d'être très-fier : « Ce prince, dit-il, que nous appellerons désormais Frédéric Ier, reçut l'investiture de Brandebourg *des mains* DE SON BIENFAITEUR. » Voyez comment un mot, habilement mis à la place d'un autre, donne aux choses une couleur et un caractère différents. Voyez comme le mot *bienfaiteur*, par exemple, sentimentalement substitué ici au mot *débiteur*, change la nature des rapports qui existaient entre l'empereur Sigismond et le burgrave de Nuremberg. Ces rapports étaient ceux de débiteur à créancier, et non ceux de bienfaiteur à obligé. Les premiers sont des rapports purement matériels, tandis que les seconds sont des rapports moraux qui honorent également les deux contractants. C'est pourquoi Frédéric le Grand a tenté de substituer tout doucement ceux-ci à ceux-là.

La vérité est que Sigismond ne fut point le *bienfaiteur* du burgrave de Nuremberg, mais son débiteur, et qu'à ce titre il fut bel et bien exproprié.

L'épée recherche la gloire ; la dent au contraire cherche à dévorer.

L'épée sert de grandes opérations ; la dent est servante des grands appétits.

Sous les successeurs du premier électeur, la dent de Nuremberg, se promenant de ci, de là, saisit de temps à autre quelque bonne

proie. Il est vrai qu'elle se présente toujours la bourse à la main: C'est son drapeau. Toute terre sur laquelle elle sème quelques florins est à elle. C'est l'inauguration du progrès par la matière, le progrès saint-simonien. De là, sans doute, le sympathie de ce bon M. Guéroult pour la Prusse, pour cette Prusse en l'honneur de laquelle il s'efforce, mais en vain, d'être lyrique.

« Frédéric II et Albert, dit l'historien que nous suivons, furent *uniquement* (cet apologiste de la Prusse a des mots d'une naïveté terrible) de l'accroissement de leurs possessions. Frédéric II *acheta* la nouvelle marche de l'ordre Teutonique et s'assura par traité la succession éventuelle de tout le Mecklembourg. »

Je ne dirai rien des électeurs Albert, Jean, et Joachim Ier, sinon que le premier se surnomma Achille, le second Cicéron, et le troisième Nestor. A distance, ces surnoms nous semblent grotesques; mais alors ils étaient le résultat d'un calcul politique. Le vent étant au paganisme, les électeurs, vite, en prirent la livrée. Se coiffer du casque d'Achille, c'était chanter la *Marseillaise* du temps.

Bientôt après ils en chantèrent une autre plus lucrative encore.

« Joachim II, dit Frédéric le Grand (*Mémoires de Brandebourg*), se fit protestant et ACQUIT, PAR LA COMMUNION SOUS LES DEUX ESPÈCES, LES ÉVÊCHÉS DE BRANDEBOURG, DE HOVELBERG ET DE LEBUS QU'IL INCORPORA A LA MARCHE. »

Frédéric le Grand lança cette bouffonnerie pour appeler sur ses ancêtres un bon point des encyclopédistes. Mais il ne vit point qu'il achetait ce bon point — qui déjà était une honte — au prix de l'honneur de sa race. Tirer vanité de la honte, cela peut réussir un instant, grâce aux passions qu'on caresse; mais bientôt la postérité venge la vérité outragée et ajoute aux fautes qui déjà pèsent sur la mémoire d'une race, le crime d'avoir voulu les glorifier.

Joachim donc paya de sa foi les trois évêchés que nous avons nommés plus haut. Et dès lors on voit la Prusse devenir très-promptement le centre du protestantisme en Allemagne. Les descendants des régisseurs des Habsbourg comprirent à merveille qu'en se donnant pour représentants et défenseurs de la révolution religieuse qui s'accomplissait en Allemagne, ils attireraient à eux des forces considérables, à l'aide desquelles ils essayeraient d'amener l'Autriche sous la *Dent* de Nuremberg.

Joachim II mourut empoisonné par un Juif de *sa cour*, qui voulait, au prix d'un crime, éviter de rendre ses comptes. Mais avant de

mourir il avait eu soin de se faire donner par Jean Sigismond, son beau-père, l'investiture de la Prusse Orientale.

A Joachim succéda le grand électeur qui *conquit* (c'est la première fois que nous trouvons ce mot dans l'histoire des agrandissements de la maison des Hohenzollern), qui conquit, dis-je, Magdebourg, Halberstadt, Minden, Stettin, et Stralsund. « Ensuite, dit M. Marmier dans ses *Souvenirs d'un voyageur*, voici venir le *fastueux* Frédéric III, qui fut le premier roi de Prusse. »

Je prie M. Marmier de ne jamais qualifier un Hohenzollern de fastueux, sans y regarder à deux fois. Il me semble que Frédéric III, devenu Frédéric Ier de Prusse, était fastueux en dehors, mais un peu parcimonieux en dessous. Il voulait, comme Louis XIV, jouer en Allemagne le rôle de soleil, mais au lieu de commander ses rayons à Corneille, à Racine et à Bossuet, il les achetait chez un fripier au plus bas prix possible.

Après Frédéric, voici venir son fils Guillaume, le gros Guillaume, comme l'appela un des plus étranges personnages qui aient jamais existé, avare, grossier, brutal, tyran de sa famille, frappant à tour de bras, dans ses moments de colère, sa femme, ses enfants, ses ministres, abhorrant les lettres et les arts, fuyant les lambris dorés de ses palais pour se réfugier avec ses intimes dans une affreuse tabagie, et y traiter les affaires de l'État en fumant une quantité prodigieuse de pipes; un caporal, disait le roi d'Angleterre Georges II, un rude et cruel caporal, ainsi qu'on peut le voir par les Mémoires de sa fille, la margravine de Bayreuth. (1) »

Le gros Guillaume avait pour son fils Frédéric le Grand une haine qui faillit plusieurs fois devenir tragique.

Il lui semblait que ce fils était dénué des belles qualités de sa race dont il était, lui, gros Guillaume, la plus complète expression. Gros Guillaume se trompait, son fils ne devait point déroger ni interrompre la tradition de sa maison.

« Je suis dans le dernier désespoir, écrivait le prince royal à sa mère. Le roi a entièrement oublié que je suis son fils, et m'a traité comme le dernier de tous les hommes. J'entrai ce matin dans sa chambre, comme à l'ordinaire; dès qu'il m'a vu, il m'a sauté au collet, en me frappant avec sa canne de la façon du monde la plus cruelle. Je tâchais en vain de me défendre; il était dans un si ter-

(1) Marmier, *Souvenirs d'un Voyageur*.

rible emportement qu'il ne se possédait plus, et ce n'a été qu'à force de lassitude qu'il a fini. »

Une autre fois, son père voulait étrangler le futur ami de Voltaire avec les cordons de ses rideaux.

Pour éviter les étreintes un peu trop fortes de son père, Frédéric résolut de prendre la fuite. Mais son projet ayant été découvert, il fut jeté dans la citadelle de Custrin. Il avait deux complices, l'un, le lieutenant Keith, échappa aux poursuites par la fuite. Longtemps errant en Europe, il reprit le chemin de la Prusse à l'avénement du jeune prince pour lequel il s'était dévoué. L'histoire atteste que Frédéric le récompensa de sa royale ingratitude. Quant à l'autre complice, il eut la tête tranchée. C'était, à mon avis, un peu sévère.

Guillaume, pensant inspirer à son fils une crainte salutaire, voulut qu'il assistât au supplice de ce malheureux. Avec un autre homme que Frédéric cet ordre eût été cruel; mais Frédéric, dans le cœur duquel aucune fibre ne vibrait, vit mourir avec une insensibilité plus horrible que l'horrible exécution, cette victime de son dévouement pour lui. Dans cet instant, à cette heure solennelle, le supplicié penchant sa noble tête sur le billot, était beau de la beauté du sacrifice, et le prince royal était laid de la laideur de l'insensibilité et de l'ingratitude. Sous le billot, il y avait une tête d'homme ; en face de l'échafaud, il y avait un monstre qui ne regardait même pas.

Quiconque sait lire dans les faits trouvera facilement dans celui-ci la raison des affinités qui attirèrent Frédéric vers Voltaire, et la raison aussi de la répulsion réciproque de ces deux hommes. Les égoïsmes peuvent bien se coaliser un instant, mais jamais s'unir. Un instant rapprochés par un mobile quelconque, ils ne sont pas plutôt en présence qu'ils se font horreur l'un à l'autre et se repoussent avec un impétueux dégoût. Si l'enfer n'était pas rivé à une haine éternelle, il volerait en éclats sous l'action du mépris et de l'horreur qu'il s'inspire à lui-même.

En mourant à l'âge de cinquante-trois ans, Guillaume laissait toutes les provinces en plein état de prospérité, les domaines de la couronne agrandis, un *trésor de plus de trente millions* de francs, et une armée de soixante-quinze mille hommes, y compris ses fameuses compagnies de grenadiers qui lui coûtaient si cher. Car, avare en tout et pour tout, gros Guillaume devenait prodigue pour se procurer de beaux hommes.

« Quant aux soldats, dit Fr. Pfister (*Histoire d'Allemagne*), Fré-

déric Guillaume avait la persuasion que les hommes de haute taille lui appartenaient, et que les autres puissances ne savaient aussi bien que lui ni les estimer, ni les payer ce qu'ils valaient. Il lui importait fort peu que les enrôlements lui attirassent des querelles de la part des princes de l'Empire et un procès devant le tribunal suprême. Il ne signa jamais un traité sans recevoir en cadeau quelques hommes de haute stature. »

En ramassant beaucoup d'or et en racolant beaucoup de colosses, gros Guillaume ne faisait-il que suivre les instincts de sa race, ou avait-il entrevu que, les temps chevaleresques étant passés, la force allait devenir la reine du monde. Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'à sa mort, la Dent de Nuremberg, alimentée par 30,000,000 de francs, et maniée par soixante-quinze mille mâchoires colossales, pouvait déjà compter au nombre des dents de second ordre les plus respectables.

III

Frédéric le Grand succéda à son père.

En quoi ce roi fut-il grand? L'histoire va nous le dire.

« Après la tentative d'évasion dont nous venons de parler, Guillaume avait fait condamner son fils à mort par un conseil de guerre, et voulait que cette sentence fût exécutée, comme celle du malheureux Katte, qui s'était, comme nous l'avons dit, associé à ce projet de fuite. Les énergiques représentations de l'Empereur purent seules l'arrêter dans sa fiévreuse résolution.

« Frédéric devait donc la vie à l'Autriche.

« Plus tard, il contracta une autre obligation envers la maison de Habsbourg à laquelle ses ancêtres devaient déjà tant. La modique pension que lui accordait son père ne lui suffisait pas. Il reçut secrètement à diverses reprises de la cour impériale, par l'entremise de M. de Seckendorf, l'argent dont il avait besoin.

« Mais la reconnaissance peut, en certains cas, devenir embarrassante. Le philosophe de Sans-Souci crut devoir se délivrer au plus vite de cet incommode fardeau. Au mois de mai 1740, il montait sur le trône, et, au mois de janvier suivant, il détachait de l'empire d'Autriche la Silésie (1). »

« Lorsque dans sa jeunesse, Frédéric était détenu à Castrin et qu'il était fort gêné, une famille honorable prit pitié de ses malheurs

(1) Marmier, *Souvenirs d'un voyageur.*

et s'imposa, avoue Thiébault, les plus étonnants sacrifices pour lui procurer 22,400 francs. Une fois monté sur le trône, non-seulement il ne remboursa point cette somme, mais même il n'accorda aucune faveur aux divers membres de cette généreuse famille. »

Voici quelles étaient, selon M. Louis Nicolardot, les mœurs du grand homme prussien.

Il n'aima jamais payer ses dettes; il passait des années entières sans vérifier les factures de ses fournisseurs impatientés. Il se laissa réclamer pendant dix ans le traitement qu'il avait promis à Thieriot à l'occasion d'une correspondance littéraire. Il contribua avec Voltaire à frustrer et à ruiner le libraire Van-Duren. Durant la guerre de sept ans, se trouvant sans aucuns fonds, il confia quatre millions d'écus d'Angleterre au riche juif Ephraïm pour lui en fabriquer dix millions. Cette opération donna lieu à des pièces de vingt-quatre sous qui ne valaient en argent que le tiers de leur cours habituel. Frédéric les répandit dans le public, mais il défendit à ses trésoriers de les recevoir pour le compte de l'État. Lors du premier partage de la Pologne, il mit de nouveau en circulation pour quinze millions de très-beaux ducats chargés d'un tiers de mauvais alliage. Rulhière l'accuse d'avoir eu recours sept fois à cette altération des monnaies polonaises...

« Il était impossible de moins rétribuer ceux qui étaient sous sa dépendance. Ses agents diplomatiques en étaient réduits à vendre leur crédit et leur faveur. Son clergé végétait dans un dénûment si grand que, dans les campagnes, il n'était pas rare de voir un pasteur quitter le temple pour passer à un comptoir, vendre du vin ou des chansons, arracher les dents sur les places publiques ou jouer du violon dans les cabarets. Il préférait toujours l'homme qui demandait le moins à celui qui était le plus capable... Quels que fussent le mérite de ses soldats ou leurs actions d'éclat, ils étaient condamnés à passer leur vie dans les exercices les plus fatigants, sans toucher une forte solde et sans espérer d'avoir jamais d'avancement. Toutes les épaulettes étaient réservées aux nobles. Si par hasard un roturier était parvenu par son mérite à être mis dans le cadre des officiers, le roi le congédiait aussitôt qu'il avait connaissance de cette promotion. Aussi chassa-t-il impitoyablement de ses régiments grand nombre de militaire, qui lui avaient rendu de grands services, et qu'il avait été forcé de laisser momentanément à la tête des compagnies qu'ils avaient commandées avec succès, à une époque où il n'y avait

pas assez de gentilshommes pour occuper les postes distingués. Leur défaut de naissance fut la cause de leur retraite.

« Terrible pour son armée, Frédéric ne lui donnait pas toujours l'exemple d'un grand courage.

« Victorieux, il n'est pas d'atrocités qu'il ne laissât commettre à ses troupes en Pologne. Loin de mettre un frein à leurs brigandages, il s'adjugeait le butin qu'elles avaient amassé à force de crimes. En Saxe, il se conduisit avec la barbarie d'un Attila. Poussé par une basse vengeance, il ordonna d'incendier les châteaux du comte de Bruhl, de mutiler ses statues, de briser ses meubles, de lacérer ses tableaux, de couper ses arbres, de dévaster ses jardins, et, comme Néron, il tressaillit d'allégresse quand il contempla les flammes et entendit les coups de marteau qui anéantissaient tant d'objets d'art.

« Il laisse son frère Henri et son neveu Frédéric-Guillaume dans un état voisin de la pauvreté. La reine elle-même, sa femme, avec laquelle il n'eut jamais de rapport, n'avait pas toujours le nécessaire. Elle se permit un jour de faire remettre au roi une lettre où elle le suppliait de la secourir : il déchira la lettre sans la lire.

« Nul ne brava davantage et la pudeur et les convenances. Il peupla ses jardins de statues immodestes ; il couvrit les murs de son boudoir de tableaux que l'auteur de la Pucelle a trouvés lui-même obscènes. Il ne se servait que des mots les plus orduriers de la langue française. Pour familiers, il eut constamment des philosophes criblés de dettes, épuisés de débauches, infectés d'athéisme et fiers de leur abjection, et plus fiers encore d'avoir été bannis de leur pays pour la perversité de leurs déclamations. Il les invitait à souper et ne leur abandonnait qu'un plat de poisson pour les accoutumer à la tempérance. Il montait dans un carrosse qu'un bourgeois eut dédaigné, quoiqu'il fût traîné par sept chevaux gris et un cheval noir. Il avait des meubles qui tombaient de vétusté ; il ne les réparait pas. Il traînait des bottes éculées ; il s'affublait de vêtements usés, si rapiécés, si sales, qu'on ne distinguait plus leur couleur primitive. Il se lavait rarement, et plus rarement encore il changeait de chemise ; il n'en avait pas une qui ne fût en loques. Il était plus que gourmand, il était glouton. Il dévorait des mets indigestes et surtout des pâtés d'Amiens qui lui coûtaient fort cher. Il ne sortait de table que quand il était repu à ne pouvoir plus respirer. Pour faciliter la digestion, il lui fallait, selon les *Mémoires* de Valori, plusieurs cafetières de café.

« Quand il était las de tyranniser son peuple, de maltraiter sa famille,

de fatiguer son armée, d'égorger et de piller ses ennemis, de se moquer de ses bouffons (les philosophes), de violer la langue française, que faisait-il pour se distraire. Il allait caresser des singes ou des levrettes. Il eut d'abord une compagnie de singes. Quand il en fut dégoûté, il s'attacha à des levrettes. Il en avait toujours une douzaine. Il les laissait courir dans son appartement, déchirer et salir son lit. Il en emmenait onze avec lui dans ses voyages; il les nourrissait bien et pourvoyait à toutes leurs nécessités. Étaient-elles malades, on les soignait nuit et jour; il voulait qu'un courrier lui en apportât à chaque instant des nouvelles, si par hasard il était éloigné. Périssaient-elles en son absence, dès qu'il était de retour il les faisait déterrer pour les contempler une dernière fois, et gémissait sur leur sort. Vivantes, il les chantait; jetées dans une fosse, il leur élevait un monument (1). »

IV

La figure de Frédéric II a des aspects très-multiples et qui, de prime abord, semblent contradictoires. On dirait qu'en lui l'écrivain est différent du roi, et les principes différents des actes. Mais quand on l'étudie avec une pénétrante attention, on trouve qu'au fond il fut un véritable Allemand, un Allemand retombé, grâce à la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle, dans le naturalisme germanique dont le protestantisme avait ressuscité le germe mal étouffé. Frédéric II fut, sous une autre forme, le continuateur de Luther. Frédéric II, c'est le panthéisme qui dresse la tête en face de la vérité catholique. C'est le précurseur et le préparateur de Hégel. Issu de l'idée anticatholique, il dut se nourrir de tout ce qui tendant à la miner. C'est ce qui explique pourquoi il arbora si bruyamment le drapeau philosophique. Il haïssait et méprisait Voltaire, mais le voltairianisme allait parfaitement à son estomac germanique. L'alambic lui répugnait, mais il en avalait la liqueur avec avidité.

Les nations naissent d'une idée, grandissent, se développent par cette idée et par tout ce qui a des affinités avec cette idée. Il ne faut pas confondre la nation avec la race. C'est le sang qui fait la race; c'est plus que le sang, c'est l'idée qui fait une nation. Cette idée l'informe, pour me servir de l'expression de saint Thomas, comme l'âme informe le corps, et lie par l'esprit des sangs différents. La France,

(1) Ménages et finances de Voltaire, par L. Nicolardot.

c'est la grande idée chrétienne qui s'élève du baptistère de Clovis et dont le développement au sein de l'humanité, s'effectue par l'attraction de toutes les races fidèles au Christ. La Prusse, au contraire, c'est l'idée, ou plutôt c'est une sorte de végétation panthéistique dont les racines se nourrissent de tout ce qui a quelque affinité avec elle.

Cette idée, incarnée dans Frédéric, se dresse en face de l'idée catholique et lui déclare cette guerre qui dure encore.

En montant sur le trône, Frédéric II écrit à Voltaire son complice : « Le temps est venu où l'ancien système politique doit être remplacé et changé : la pierre est prête qui doit être lancée contre la statue de Nabuchodonosor, composée de quatre métaux, pour l'écraser. »

Cette phrase caractéristique révèle le fond de la pensée et de l'ambition de Frédéric. Par ancien système, il entend l'empire d'Autriche auquel il déclare la guerre et dont il commence par détacher la Silésie.

Dans la guerre de sept ans, Frédéric s'allie à l'Angleterre et se déclare le champion du protestantisme. Il fait proclamer qu'il entreprend la guerre pour protéger la liberté européenne et la religion protestante en Allemagne. L'Allemagne, habilement travaillée, regarde la guerre de Prusse comme une guerre de religion, de sorte que, même dans les petits États, les recrues se révoltèrent parce qu'ils ne voulaient pas marcher contre le protecteur de la religion protestante. Les francs-maçons, si nombreux en Allemagne, offrirent au roi de Prusse, comme au plus puissant soutien du protestantisme allemand, tous les secours dont ils pourraient disposer.

Pendant cette guerre, il reçut de son alliée l'Angleterre quatre millions de thalers de Prusse, dont il fit plus de quarante millions à faux titre.

Voltaire dut trouver cela bien ingénieux et bien philosophique.

Nous voyons qu'ici, comme au temps de leur burgraviat, les Hohenzollern sont fidèles à leur manière *habile* de s'étendre. De l'usure à la fausse monnaie il n'y a qu'un pas. Après avoir dépouillé leurs bienfaiteurs, les Hohenzollern pouvaient bien voler les peuples. En disant que la pierre dont il devait frapper la statue de Nabuchodonosor était prête, Frédéric songeait sans doute à la fausse monnaie.

Mais, comparés à ceux employés pour prendre une partie de la Pologne, ces moyens sont presque innocents.

En 1770, Voltaire, écrivant à son ex-ami le roi de Prusse, s'étonne de ne pas le voir intervenir dans les agitations de la Pologne. Fré-

déric répond qu'il se fait vieux et qu'il est devenu sage. Voltaire insiste : « Pourquoi perdre une si belle occasion ? » Il se contentera pourtant « si dans le charivari le roi arrondit sa Prusse. »

« Et la justice ? Et la philosophie, répond ironiquement le roi. — « En philosophie, reprend Voltaire, la figure ronde est la plus parfaite. » Le roi va donc s'arrondir. « On prétend, lui écrit Voltaire, que c'est vous qui avez imaginé le partage de la Pologne. JE LE CROIS, PARCE QU'IL Y A LA DU GÉNIE. »

Le roi en est assez fier. « Notez, écrit-il à Voltaire, que cette affaire s'est passée sans effusion de sang, et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les *brigands mercenaires*, comme ils appellent nos soldats : UN PEU D'ENCRE A L'AIDE D'UNE PLUME A TOUT FAIT.

Ce dialogue nous dévoile Voltaire et Frédéric, mais il obscurcit l'histoire. Non ; « un peu d'encre avec une plume n'a pas tout fait. » Ce crime, inspiré par Voltaire et perpétré par le roi de Prusse, contient plusieurs autres crimes.

Voici d'abord comment Frédéric prélude à cette iniquité qui pèse d'un poids terrible sur la conscience des peuples catholiques, et qui paralyse dans une proportion considérable le mouvement de l'humanité vers la justice et l'unité.

« La peste, pour lors, 1769, dit Manso (*Histoire de la Russie*), désolait Jassy, menaçant d'étendre ses ravages. L'Autriche et la Prusse profitèrent de cette circonstance pour augmenter à la frontière le nombre de leurs troupes et les faire pénétrer plus avant dans la Pologne. Dès lors la Prusse, s'attribuant seule la police des frontières dont elle excluait les Polonais, se prévalut de ce prétexte pour exercer toutes sortes de violences et d'exactions. Elle enleva nombre de familles à leur patrie, FIT BATTRE AU COIN DE LA POLOGNE DE MAUVAISES MONNAIES QUE LES VENDEURS ÉTAIENT OBLIGÉS DE RECEVOIR ; ELLE ENLEVA LES BLÉS DES MAGASINS QUI RESTÈRENT FERMÉS PENDANT LA FAMINE GÉNÉRALE, FORÇA DANTZICK A LUI PERMETTRE DE RECRUTER EN TOUTE LIBERTÉ SUR SON TERRITOIRE, ET LEVA SUR CETTE VILLE une contribution de 25,000 ducats. »

Dans les viles paroles de félicitation adressées par Voltaire à Frédéric, il y a un fond de vérité !

L'idée du partage de la Pologne fut, on n'en saurait douter, couvée par le peuple de la Mort, la Russie, mais à Frédéric l'épouvantable honneur de l'avoir fait éclore.

« Frédéric, dit Manso (*Histoire de la Prusse*), suivait d'un œil

inquiet les progrès de la czarine sur la Pologne. Il aurait pu empêcher cette usurpation. Il préféra en profiter. Le jeune prince Henri de Prusse, dans un séjour qu'il fit à Saint-Pétersbourg, mit en avant le projet de détacher de la Pologne, au profit de la Prusse, les provinces dites Prusse royale... La czarine s'y montra disposée... On s'entend avec Marie-Thérèse qui hésite... Enfin, le 13 septembre 1772, les trois puissances firent paraître une déclaration annonçant qu'elles étaient décidées à prendre les *mesures les plus justes et les plus efficaces* pour *rétablir* en Pologne l'ordre et la sécurité, et asseoir sur des bases plus solides la constitution et les *libertés* de la nation. Ces moyens consistaient à s'emparer d'une partie du territoire de la Pologne. Sans attendre ni réponse, ni acte de cession, les souverains alliés prirent possession des provinces polonaises. Frédéric II s'appropria la Prusse royale, moins Dantzick, c'est-à-dire quatre cent seize mille habitants. »

S'il est une chose qui se montre particulièrement répugnante et honteuse, c'est le crime sous le visage de la justice.

« Frédéric, continue Manso, montra le plus d'acharnement dans cette affaire. En apparence, il semblait avoir principalement à cœur le repos de l'Europe ; en réalité, il ne songeait qu'à se dédommager des subsides qu'il payait à Catherine : de vils motifs d'intérêt lui faisant perdre de suite toute retenue; il se laissa entraîner à des désordres indignes d'un roi. »

Après avoir énuméré les avantages matériels que Frédéric retira de ce partage, l'historien consciencieux que nous venons de citer ajoute : « La Prusse perdit en considération aux yeux de ceux qui n'avaient point désappris à faire une distinction entre une conquête honorable et une dépossession injuste. »

Tout le monde sait que le démembrement de la Pologne fut un crime hideux ; mais ce que beaucoup ignorent, c'est la façon dont Frédéric le raconte. Jamais forme, comme le lecteur va en juger, ne fut mieux appropriée à la chose. L'ignominie de l'âme a transpiré dans le style et lui a donné une allure analogue à celle des reptiles.

Après avoir cité divers articles du traité d'alliance offensive et défensive conclu en 1764 entre la Prusse et la Russie, Fréderic ajoute : (*Mémoires de mon temps.*)

« Quant à la Pologne, on s'engageait à s'opposer à ce que le royaume ne devînt héréditaire, et à ne pas souffrir les entreprises de ceux qui tenteraient, en changeant la forme du gouvernement, d'y

introduire le pouvoir monarchique. On promettait de plus de protéger les dissidents contre l'oppression de l'Église dominante. Enfin, par une convention secrète, signée le même jour, on s'engagea de faire en sorte que l'élection tombât sur un Piaste, et ce Piaste fut Stanislas Poniatowski, stolnie de Lithuanie, dès longtemps connu de l'impératrice de Russie et dont la personne lui était agréable.

« Bientôt dix mille Russes s'approchèrent de Varsovie, tandis que sur les frontières de la Pologne les troupes prussiennes faisaient des démonstrations qui pouvaient convaincre les républicains, ainsi que les puissances étrangères, que ceux qui voudraient s'ingérer dans cette élection contre la volonté de la Russie et de la Prusse, trouveraient à qui parler, et feraient bien d'y penser plus d'une fois. »

Leurs messiers font couronner Poniatowski, qu'ils tiennent en leur pouvoir, paralysent toute mesure destinée à resserrer les liens de l'unité chez cette nation.

Sous prétexte de protéger les dissidents, Catherine envoie une armée en Pologne.

« L'impératrice, piquée au vif de la grossièreté insolente dont les Polonais usaient envers elle, prit la résolution de soutenir la cause des dissidents à force ouverte. Tout de suite elle invita le roi de Prusse à coopérer pour sa part aux mêmes mesures qu'elle voulait prendre, à quoi ce prince se trouvait déjà engagé en vertu de son traité d'alliance ! »

Puis, quelques lignes plus bas, je lis : « Le despotisme avec lequel la cour de Pétersbourg agissait dans cette république, révoltait les Sarmates ainsi qu'une partie de l'Europe contre la Russie. »

On fomente la guerre civile en Pologne entre les dissidents et les catholiques.

La Russie et la Prusse interviennent. On réunit la Diète sous les baïonnettes russes. Les violences exercées par le prince Repnin, ambassadeur de Catherine, sont connues. Catherine règne de fait en Pologne. Alors la Pologne se soulève, et la Confédération de Bar lutte pour la patrie avec un héroïsme qui seul éclaire de ses lueurs un coin de la triste histoire du dix-huitième siècle. Voici comment Frédéric raconte et caractérise ce soulèvement national.

« Tant d'actes de souveraineté qu'une puissance étrangère exerçait dans cette république soulevèrent à la fin tous les esprits ; la fierté du prince Repnin ne les radoucissait pas ; ceux qui occupaient les premières charges, le cœur ulcéré de la diminution de leur pou-

voir, ne pouvaient digérer des changements aussi préjuciables à leur autorité qu'avilissants. Les évêques dont la moitié du diocèse était composée de dissidents, et *qui se flattaient d'augmenter leurs dîmes par leur conversion,* voyaient par ces nouvelles lois leurs espérances anéanties ; ils se lièrent d'intérêt et résolurent d'employer le fanatisme pour exciter les *âmes stupides* à la défense de leurs pontifes. Les évêques et les magnats qu'un mécontentement égal réunissait, répandirent dans le public que la Russie d'accord avec le roi de Pologne voulait abolir la religion catholique apostolique et romaine ; que tout était perdu si on ne prenait les armes, et que s'il se trouvait encore des catholiques zélés et fervents, ils devaient tous accourir pour défendre et sauver leurs autels. Le peuple, vexé dans différentes contrées où les troupes russes étaient distribuées, avait déjà commencé à s'impatienter, et à diverses reprises il avait manifesté son mécontentement. CETTE MASSE IMBÉCILE, ET FAITE POUR ÊTRE MENÉE PAR CEUX QUI SE DONNENT LA PEINE DE LA TROMPER, se laissa facilement séduire par les prêtres ; la cause de la religion fut le signal. Le fanatisme s'empara de toutes les esprits, et les grands profitèrent de l'enthousiasme de leurs serfs pour secouer un joug qui commençait à leur devenir insuportable. »

On sait la suite. Poniatowski appela les Russes, et la Confédération de Bar fut écrasée.

« Les Russses battirent tous les confédérés qui leur résistaient, mais comme ils n'étaient pas *assez nombreux pour les détruire,* CET ESSAIM de GUÊPES, dispersé d'un côté, reparaissait aussitôt d'un autre. »

Ce cynisme exhale une telle odeur, que tout en nous, tout, jusqu'aux sens, en est révolté. Assassiner un peuple par les moyens les plus lâches, c'est un grand crime assurément, mais s'en vanter devant la postérité, mais cracher à la face de sa victime, quel nom donner à cela ?

Et quelle victime ! un peuple qui, trahi par son roi, se soulève pour défendre sa foi, sa nationalité et sa liberté ? un peuple qui écrit avec son sang une épopée digne d'être chantée par un Homère chrétien.

« L'idée morale de ce parti nouveau (les confédérés de Bar), dit Mickiewics, a été formulée.

« L'idée morale de ce parti nouveau (le parti vraiment Polonais) a été formulée dans la proclamation du célèbre évêque Soltyk. Il est

remarquable que toutes les fois que la masse du peuple polonais s'est soulevée, le drapeau national fut toujours porté par la main d'un religieux. Successeur de saint Adalbert, de saint Stanislas et du prieur Kordeeki, l'évêque Soltyk, plein du même esprit et animé des mêmes sentiments, vint protester contre les systèmes de l'Europe (enfantés par le philosophisme) et mettre en avant une pensée essentiellement polonaise.

« Voici un passage de la proclamation.

« La plupart des États ont été perdus par ces citoyens équivoques qui veulent s'accommoder au temps; qui, dans les affaires publiques, au lieu de considérer ce que le devoir exige d'eux, cherchent à tirer des plus fâcheuses circonstances le meilleur parti ou du moins le moins mauvais possible, et n'opposent par là aux événements que les ressources de leur esprit, de leur sagacité, et de la faible prévoyance humaine, et non l'inflexible roideur, la fermeté inébranlable du devoir. Nous ne verrons la Pologne concevoir quelques espérances de salut que quand le plus grand nombre des Polonais cessera de calculer ce qu'il peut, pour considérer uniquement ce qu'il doit. Les règles éternelles sont au-dessus des plus sublimes efforts du génie et du talent. »

Cette vaste guerre a coûté à la Pologne des milliers de villages; les populations erraient dans les champs, car les Russes (et leurs alliés) vengeaient sur les familles des confédérés les nombreux échecs qu'ils éprouvaient.

Ici l'histoire ressemble à un roman; les héros de la confédération rappellent les héros de l'*Iliade* et les chevaliers du moyen âge. Rulhières, à chaque moment, s'étonne de rencontrer dans le dix-huitième siècle des caractères si vigoureux et si naïfs.

Rien de plus touchant, de plus sublime et de plus profond que la Chanson des confédérés. Nous la plaçons ici afin qu'on puisse juger de la bassesse de l'insulteur que nous venons de citer et de la grandeur de l'insulté.

Le confédéré chantait :

« J'ai reçu expressément de Dieu l'ordre de combattre; je suis descendu du grade que j'avais dans mon pays pour avoir de l'avancement dans le ciel : la gloire est mon armure; je marche toujours, et même si je tombe mort, je continue la marche, parce qu'à travers la mort je cherche le repos pour mon âme. Le même sang que nous perdons restaurera les forces de la patrie, ce sang s'unira à celui du Sauveur. »

Voilà ce que chantait ce peuple martyr en gravissant son calvaire. A ce chant, qui semble une page détachée de la Passion de Jésus-Christ répondaient en Europe les ricanements de Voltaire et les insultes de Frédéric.

Cette guerre où tant de héros chrétiens, où tant de Rolands polonais moururent, dura cinq ans.

Les Turcs, à défaut des peuples catholiques, intervinrent, mais ils furent vaincus par les Russes, et la Pologne, abandonnée, se vit seule en face de ses implacables ennemis.

« Alors, dit Mickiewicz, le roi de Prusse, observateur attentif de tous ces mouvements (de la Russie), communiqua ses appréhensions et ses projets à l'impératrice d'Autriche, et d'un commun accord on conçut l'idée d'écraser la confédération et en même temps de démembrer la Pologne. Cent mille Prussiens d'un côté et cent mille Autrichiens de l'autre cernèrent la république, dont quarante mille Russes tenaient déjà toutes les villes principales. Après des combats meurtriers, on délogea les confédérés de leurs forteresses; enfin on publia une proclamation qui ordonnait de poursuivre et de juger les confédérés *comme des brigands.* »

Et le philosophisme, qui ramenait l'Europe à un état plus bas que l'état de nature, d'applaudir de toutes ses forces.

Voltaire chantait :

« La paix a bien raison de dire aux palatins :
Ouvrez les yeux ; le diable vous attrape,
Car vous avez à vos puissants voisins,
Sans y penser, longtemps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voisins partagent le gâteau. »

Il commente ainsi ses vers dans une lettre à Frédéric :

« C'est assurément le vrai gâteau des rois, la *fève a été coupée en trois parts...* On prétend que parmi *ces Français si babillards* il s'en trouve qui ne disent mot et qui n'en agissent pas moins sous terre... C'est assurément une chose *comique* que le même homme se soit moqué si légèrement des palatins pendant six chants entiers, et en ait eu un royaume pour sa peine... Jamais on n'a fait un poëme ni pris un royaume avec autant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puissance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Russie devient un monde nouveau. Comme tout est changé, et que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces

changements!.. *Je ne sais quand vous vous arrêterez, mais je sais que l'aigle de la Prusse va bien loin. Je supplie cet aigle* de daigner jeter sur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups d'œil *qui roniment le génie éteint.* Je suis à *vos pieds*, comme il y a trente ans, mais bien affaibli; je regarderai le *regno retlintegrato* (la médaille) quand je voudrai reprendre mes forces, — *Votre vieux idolâtre.* »

Le 1er novembre suivant, Frédéric parle « de ces *excréments des* « *nations*, des Français qui vont faire le métier de *brigands* en Po- « logne. » Voltaire applaudit et prétend établir la supériorité du Nord sur la France : « C'est là, dit-il, *qu'on partage les provinces* « *d'un trait de plume*, qu'on dissipe des confédérations et des sénats « en deux jours, et qu'on se moque surtout *très-plaisamment* des « confédérés (Polonais)... » Bien plus, il se fait espion afin d'apprendre aux Prussiens et aux Russes ce que nos ministres préparent pour soutenir notre honneur à l'étranger, et il y revient si souvent que Frédéric en est fatigué et lui répond : « Vous me parlez de « Welches et de leurs *intrigues*; elles me sont toutes connues... » (4 avril 1773).

A la complice de Frédéric II, à la sanglante Catherine, Voltaire adresse aussi d'ignobles litanies.

« O vous qui remplissez la terre du bruit de votre nom et de vos *bienfaits*, tous les gens de lettres de l'Europe doivent être à vos pieds.

« Vos soins *généreux* pour établir la liberté de conscience en Pologne sont un bienfait que le genre humain doit célébrer... Je suis avec IDOLATRIE, Madame, mieux qu'avec le plus profond respect, LE PRÊTRE DE VOTRE TEMPLE. »

Le prêtre et le temple étaient bien dignes l'un de l'autre.

Si j'avais à représenter le dix-huitième siècle sous une forme saisissante et vraie, voici celle que je choisirais : Voltaire tenant d'une main Catherine et de l'autre Frédéric. A leurs pieds et sous leurs regards suintant le sarcasme, la luxure, l'hypocrisie et la cruauté, la Pologne ensanglantée, mais rayonnante dans son martyre.

V

Avant le coup de la Pologne Frédéric II en avait fait un autre, le coup de la Silésie.

Voici comment il le raconte dans ce qu'il appelait : « l'*Histoire de mon temps.*

« La situation de la cour de Vienne, après la mort de l'empereur Charles VI, était des plus fâcheuses : les finances étaient dérangées, l'armée était délabrée et découragée par les mauvais succès qu'elle avait eus contre les Turcs, le ministère dissous; avec cela placez à la tête du gouvernement une jeune princesse sans expérience, et il en résulte que ce gouvernement ne devait pas paraître redoutable. La rivalité qui subsistait entre la France et l'Angleterre assurait nécessairement au roi une des deux puissances; et de plus, tous les prétendants à la succession de la maison d'Autriche devaient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse..... Ce qui acheva de déterminer le roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'empereur. Par son décès, la couronne retombait au jeune Iwon, grand-duc de Russie... Les apparences étaient que, durant la minorité du jeune empereur, la Russie serait plus occupée à maintenir la tranquillité dans son empire qu'à soutenir la Pragmatique pour laquelle l'Allemagne ne pouvait manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raisons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, et *peut-être l'envie de se faire un nom*, TOUT CELA FUT CAUSE DE LA GUERRE que le roi déclara à Marie-Thérèse d'Autriche. »

Quand tous les moyens propres à assurer le succès de ce coup tramé dans l'ombre et préparé dans le silence furent prêts, Frédéric lança son armée sur la Silésie, deux jours avant d'avoir déclaré la guerre à l'Autriche. « L'armée, dit-il, fut plus diligente que le comte de Gotter, mon ambassadeur; elle entra en Silésie deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne. »

Toute réflexion serait ici superflue. Ce cynisme est, je pense, au-dessous même de la flétrissure.

« Chassez le naturel, il revient au galop », dit le proverbe, Frédéric en est un exemple frappant. Sous la bouffonnerie voltairienne on ne tarde pas à voir passer le bout de l'oreille des Hohenzollern. « Pour moi, écrivait le héros de Molwitz (1), je revois ma patrie avec le même *embonpoint* qu'elle avait avant la guerre. Personne n'a souffert, plusieurs *ont gagné* : j'ai vidé mes tonnes d'or, *mais j'ai placé mon argent à intérêt raisonnable*, et peut-être suis-je encore le moins gueux des rois. »

Il ne dit pas que s'il sortit exempt de dettes d'une guerre qui, de

(1) A la bataille de Molwitz, Frédéric, se croyant en danger, s'était enfui à toute bride.

son aveu, avait coûté 125 millions de thalers, ce fut grâce aux contributions immenses levées sur les pays ennemis et à l'altération des monnaies.

Parlerai-je maintenant de sa conduite déloyale pendant la guerre de sept ans? Personne n'ignore que, durant cette affreuse guerre, il trahit successivement tous ses alliés. « Cette conduite de Frédéric à l'égard de la France et de ses alliés peut étonner, dit la *Nouvelle Biographie générale*, de la part d'un homme qui avait réfuté Machiavel. » « Mais, ajoute naïvement la *Biographie générale*, le jeune souverain s'était déjà affranchi de bien des scrupules. » Nous croyons donc qu'il n'en avait jamais eu et que son premier acte de Machiavélisme fut précisément sa *Réfutation* de Machiavel.

Et d'où lui seraient venus ces scrupules? Sa raison ainsi que sa conscience n'avaient-elles pas fait naufrage dans le matérialisme?

Encore prince royal il écrivait à Voltaire :

« Pour vous parler avec ma franchise ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde l'*Homme-Dieu* ne me plaît point dans la bouche d'un philosophe... Laissez au grand Corneille, *vieux* radoteur et *tombé* dans *l'enfance*, le travail insipide de rimer l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Il écrivait à Voltaire que « la religion chrétienne ne portait que des herbes vénéneuses. » « Que si elle est conservée et protégée en France, c'en est fait des beaux-arts et des hautes sciences, et que la rouille de la superstition achèvera de détruire un peuple d'ailleurs aimable et né pour la société. »

Et ailleurs :

« Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentiments, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem, nihil est* (ou bien que la mort n'est qu'un sommeil éternel); il prétend que l'homme n'est pas double, que nous ne sommes que la matière animée par le mouvement : cet étrange homme dit qu'il *n'y a aucune relation entre les animaux et l'Intelligence suprême*. » « Je suis très-certain, ajoutait-il, que je ne suis pas double, de là je ne me considère que comme un être unique (pour parler français, dites simple); je sais que je suis un *animal organisé* et qui pense, d'où je conclus que la matière peut penser, ainsi qu'elle a la propriété d'être électrique. »

Près de mourir il écrit à Voltaire : « La goutte s'est promenée successivement dans tout mon corps. Il faut bien que notre frêle

machine soit détruite par le temps qui absorbe tout. Mes fondements sont déjà sapés ; mais tout cela ne m'embarrasse guère. »

Toute la correspondance de Frédéric que nous avons eu le courage de parcourir est de ce style et de cette odeur.

Le pays que Frédéric reçut de son père contenait 2300 lieues carrées avec deux millions deux cent quarante mille habitants. Il laissa après lui un territoire de 3600 lieues carrées avec plus de six millions d'âmes.

La *Dent de Nuremberg* avait bien travaillé.

VI

Mais, dit M. B. d'Agreval (*Univers du 17 novembre*), « Frédéric laissa quelque chose de bien plus puissant que cet État encore médiocre : il légua la machine à conquête qu'il avait si puissamment organisée. Il prit soin de bien indiquer à l'avance, et par testament, comment il fallait se servir de cette machine, marquant avec un soin curieux quelles étapes on avait encore à parcourir et par quelles ruses on pourrait, le cas échéant, détourner l'attention des puissances rivales. Il indiqua l'Autriche comme l'ennemie par excellence, la Russie comme l'alliée essentielle de ceux qui continueraient son œuvre ; en un mot, il fit ce qu'il fallait pour que le *frédéricanisme* pût régner après lui. »

Et il régna dans toute sa force sous son successeur et neveu Frédéric-Guillaume II.

Ce prince poussa la perfidie si loin, qu'on n'oserait y croire si elle n'était attestée par des preuves irréfragables.

Écoutons les dépositions de l'histoire.

En 1788, la Pologne, profitant d'une guerre de la Russie avec les Turcs, se soulève et combat pour recouvrer son indépendance.

Que fait Frédéric-Guillaume II en cette circonstance ?

Écoutez la réponse d'un historien prussien, Manso :

« Frédéric-Guillaume favorisa et appuya les démarches hardies de la Diète polonaise. « Aucune garantie de constitution surannée, écrivait-il, ne pouvait empêcher d'en produire une meilleure. Je remplirai mes engagements envers la Pologne, en lui assurant l'indépendance qu'elle désire, sans me mêler de ses affaires intérieures et sans gêner la liberté de ses délibérations. Mais je me flatte aussi que la Diète ne prêtera point l'oreille à certaines insinuations funestes (allusion à la Russie).

Les Polonais, se croyant soutenus, s'abandonnèrent sans réserve à leur amour de l'indépendance et aux insinuations de Luchessini, le rusé ambassadeur de Guillaume II. Ce souple et rusé Italien, élevé dans le commerce des muses, avait su jadis se rendre agréable au grand Frédéric. Il parut, dans les circonstances actuelles, plus capable que tout autre de diriger une affaire qui exigeait de la dextérité et fut nommé ambassadeur à Varsovie. On résolut de conclure une alliance défensive ; mais rien pour rien. — La Prusse demande qu'on lui abandonne Dantzick et Thorn objet de sa convoitise. — Refus des Polonais.

L'alliance cependant fut conclue le 29 mars aux conditions suivantes :

« Les deux États se garantissent mutuellement leurs possessions, se réservant de régler plus tard les petits différends qui existent entre eux relativement aux frontières. Dans le cas où l'un des deux serait menacé, l'autre interviendra comme médiateur entre les parties contendantes, et, ce moyen épuisé, il soutiendra son allié par des secours de troupes ou d'argent, dans une proportion progressive, selon les besoins. Aucune puissance étrangère ne doit désormais s'immiscer dans les affaires intérieures de la Pologne... La Prusse considérera tout procédé de ce genre comme hostile envers son alliée. »

Cette alliance n'est pas plutôt signée que Frédéric-Guillaume, sous prétexte de faire rendre à la Pologne divers cantons de la Gallicie au pouvoir de l'Autriche, demande, en retour de ses bons offices, Dantzick et Thorn. — Refus de la Pologne, refus énergique. — Nouvelles instances aussi infructueuses que les précédentes. » A ces nouvelles instances, les États de Pologne firent une réponse à peu près semblable aux précédentes, et elle fut, sans qu'ils y eussent mis de l'intention, agréable à la Russie, *qui décrait à Varsovie l'avide la Prusse* et ne cessait cependant de l'exciter à *Berlin.* »

La nouvelle constitution polonaise fut votée par acclamation, le 7 mai 1791.

La Prusse déclare la chose excellente. Elle fait féliciter la Diète polonaise pour ce « grand acte, et l'assure de ses *vœux sincères.* »

« Nous allons juger de cette sincérité.

« Catherine, voyant sa proie lui échapper, veut la ressaisir. Ses troupes traversèrent le Dniester à Mohilof, afin, disait-elle, de *soutenir* les *amis de la liberté et de l'indépendance de la Pologne.*

« La Pologne succombe à la bataille de Dubienka.

« La cour de Pétersbourg reprit de nouveau son ascendant, et quelques mois suffirent pour replonger la Pologne dans son ancien esclavage. »

Mais l'alliance jurée, que devient-elle?

« Avant l'entrée des Russes sur le territoire, au moment où l'imminence du danger réclamait les mesures les plus promptes, Luchessini répondait à tout d'une manière équivoque et *presque* toujours verbale. Et lorsque les Russes, après avoir annoncé publiquement leurs intentions hostiles, eurent joint l'effet à la menace et que les Polonais eurent alors rappelé à l'ambassadeur de Frédéric-Guillaume l'obligation où il était de les soutenir, il leur écrivit, « qu'il attendait à la vérité des ordres précis de son souverain, mais qu'il ne pouvait jusque-là que se référer à ses déclarations verbales. » Or, leur teneur était : « que le roi de Prusse n'avait pris aucune part au changement de constitution ; que les amis du nouvel ordre établi étaient *bien les maîtres de le défendre*; mais dans ce cas, et d'après le TRAITÉ CONCLU, la PRUSSE n'était POINT tenue à fournir des secours à la Pologne.

« Ce fut dans ce sens qu'agirent dès lors Frédéric-Guillaume et son ambassadeur. Celui-ci fit même tous ses efforts pour comprimer l'élan du peuple, qui voulait se défendre, et déjà, dans l'automne de 1792, le bruit se répandit qu'on travaillait à Berlin à un plan d'administration que la Prusse se proposait d'appliquer aux pays qui devaient lui revenir. »

Pendant quelque temps les trois vautours restèrent en présence de leur proie. Chacun d'eux attend sans doute une occasion de dérober à ses complices la plus grande partie du vol.

La Prusse le sentit bien.

« L'orgueil allemand venait d'être humilié dans les plaines de la Champagne, et la France opposait des victoires au mépris de ses ennemis. Il fallait une seconde campagne pour regagner ce qu'on avait perdu, et comme la coopération de la Prusse était indispensable, Frédéric-Guillaume profita de la circonstance pour attacher au secours qu'on attendait de lui contre la France, la condition que le sort de la Pologne ne serait plus différé, et qu'il pourrait s'approprier sans délai la part qui devait lui revenir. La Russie n'apporta aucune opposition à ce qui s'accordait parfaitement avec ses propres vues ; et l'Autriche ne voulait point contrarier la Prusse dont elle avait besoin. Ainsi fut consommé cet acte inique, et la Pologne,

jouet de ses voisins, vit s'évanouir ses plus chères espérances. »

A peine l'année 1793 venait-elle de commencer que le roi déclara aux Polonais : « Que tout le monde savait combien le changement opéré le 3 mai avait irrité la classe la plus distinguée de la noblesse, sur l'*invitation de laquelle la grande souveraine de Russie avait envoyé ses troupes en Pologne pour protéger les bien intentionnés,* RÉPRIMER LE DÉSORDRE, ET SAUVER LA CONSTITUTION FONDAMENTALE. Que la Prusse, occupée d'un autre côté, *considérant d'ailleurs la faiblesse du parti contraire,* s'attendait à voir bientôt l'ancien ordre rétabli; que sans crainte à cet égard elle n'avait pris aucune mesure, et cela à son préjudice. Que les prétendus amis de la patrie, opposés aux intentions les plus salutaires, avaient combattu audacieusement les forces de la Russie, tramé des conspirations, *et même violé les frontières de la Prusse; que de tels attentats demandaient des mesures de précaution,* mais que ce qui en exigeait surtout, c'était la propagation des principes français qui s'introduisaient partout, et l'esprit de sédition qui déjà troublait la grande Pologne. Que le roi, sur le point d'entreprendre une seconde campagne contre la France, jugeant indispensable d'assurer la tranquillité de ses États, avait, avec l'approbation des cours de Vienne et de Pétersbourg, ordonné à une partie de son armée d'occuper plusieurs districts de la grande Pologne et *de comprimer les malveillants.* Qu'il s'attendait que la conduite des habitants répondrait aux ménagements dont on userait envers eux. »

Quel machiavélisme immonde! On a des haut le cœur en lisant de pareilles scélératesses.

« Les Prussiens, conduits par Mollendorf, envahissent la Pologne de tous côtés. — Sous un prétexte semblable à celui inventé par le Loup de la fable, Dantzick est occupée par une garnison prussienne, malgré la résistance de ses citoyens.

« Puis les deux puissances ne cachant plus leur intelligence annoncèrent que, pour empêcher qu'un État aussi dangereux que la Pologne ne vînt à nuire à ses voisins, il fallait *le circonscrire* en des limites plus *étroites.*

« Et, comme si l'on eût voulu rendre plus sensible l'humiliat des Polonais, en rappelant d'une manière cruelle l'anniversaire du jour brillant consacré par leur régénération, ce fut le 3 mai que la Russie se fit prêter le serment de fidélité dans les pays qu'elle usurpait.

Lord Malmesbury, ambassadeur d'Angleterre auprès du roi Frédéric-Guillaume II, écrivait à sa cour en parlant de ce prince : « Qu'aucune habitude des affaires, aucune prévoyance, aucune finesse « ne pouvait voir assez profondément dans le cœur humain pour de- « viner à l'avance qu'un souverain et son ministre favori auraient « assez peu de souci de leur honneur personnel ou de celui de leur « État pour oser nier en juin qu'un traité conclu en mai pût les obli- « ger. » Lord Malmesbury avait pu croire, en effet, que la politique *à la Frédéric* était morte avec le roi philosophe ; l'empereur Léopold II l'avait cru de son côté, et cette erreur était alors encore excusable. Mais depuis !

De là un mépris et une haine profonde des Polonais pour la Prusse. — La Diète refuse de ratifier le partage. — Elle est cernée dans le château de Grodno. — Environnée decanons. — La Prusse menace d'une manière odieuse. — Elle fait enlever les députés les plus courageux. — On répond aux menaces par un silence solennel jusqu'à neuf heures du soir. — Raustenfeld, chef d'un détachement russe, parcourt en hyène la salle : il flatte, menace, caresse, mord et voudrait dévorer. — Même silence juqu'à minuit. — Enfin quelqu'un ouvrit l'avis qu'on interprétât le silence des députés comme un consentement tacite. — Ce qui fut fait. On lut, on se tut, et l'on choisit des dignitaires.

Frédéric Guillaume gagna les palatinats de Posen, de Gnesen, et Kalisch, le pays de Gujario, les palatinats de Lentschitz et Siradic, et une portion de ceux de Cracovie, de Rawa et de Plocz. Donziscka et Thorn. — Onze cent mille âmes.

Tels sont les origines et les accroissements de la monarchie prussienne.

En racontant ces choses je songeais au noble et beau langage que le poëte met dans la bouche d'un vieux chevalier Germain, le voici :

. . . . . Jadis il en était
Des serments qu'on faisait dans la vieille Allemagne,
Comme de nos habits de guerre et de campagne,
Ils étaient en acier. — J'y songe avec orgeuil.
C'était chose solide et reluisant à l'œil,
Que l'on n'entamait point sans lutte et sans bataille,
A laquelle d'un nom. On mesurait la taille,

Qu'un noble avait toujours présente à son chevet,
Et qui, même souillée était bonne et servait,
Le brave mort dormait dans sa tombe humble et pure,
Couché dans son serment comme dans son armure,
Et le temps, qui des morts ronge le vêtement,
Parfois brisait l'armure et jamais le serment.
. . . . . Vos pères,
Hardis parmi les forts, grands parmi les meilleurs,
Étaient des conquérants : Vous êtes des voleurs.

B. CHAUVELOT.

LES HARMONIES DU PRÉSENT

Si jamais le monde fut livré aux disputes des hommes, certes c'est aujourd'hui. Autrefois la discussion était circonscrite ; il y avait des limites infranchissables. Aujourd'hui toutes les questions sont posées tout entières : les choses évidentes ne sont plus évidentes; les choses simples ne sont plus simples; les choses monstrueuses ne sont plus monstrueuses. L'esprit humain, troublé dans ses plus intimes profondeurs, a fait en lui des abîmes qu'il essaye de combler, et pour les combler il entasse, les unes sur les autres, les choses qu'il trouve sur sa route. Plein de désir et vide de science, il accepte, pour remplir le creux qui est fait en lui, tout ce qu'on lui présente, pourvu que l'aliment ait un goût fort. Il préfère de beaucoup le poison au pain.

Si jamais le besoin d'une direction spirituelle s'est fait sentir dans l'univers, c'est bien aujourd'hui. Si jamais cette direction a manqué, c'est bien aujourd'hui. Jamais siècle n'a eu un plus immense besoin d'être guidé. Jamais siècle n'a refusé avec une si invariable obstination de se laisser guider. En même temps fier et humilié, désolé, plein d'emphase, de hontes secrètes, de splendeurs apparentes, plein de tristesse et de vanterie, le dix-neuvième siècle dissimule son embarras sous un air d'abondance, son ignorance sous un air de hauteur, son abaissement sous un air de profondeur. Et comme toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse, il y a dans tout ce qu'il dit quelque chose à retenir. Si ses besoins étaient moins profonds, si ses destinées étaient moins hautes, ses égarements seraient moins terribles. Les gens les plus redoutables sont ceux qui ont une force à leur disposition, sans savoir ce qu'il faut en faire.

Autrefois un mot prononcé réveillait dans l'esprit des auditeurs, sinon la même idée, du moins des idées du même ordre. Aujourd'hui la bénédiction et la malédiction ne savent plus leur rôle, leur place, leur heure ; ne savent plus bien laquelle des deux doit apparaître, quand le nom d'une personne ou d'une chose est prononcé.

L'homme est troublé à une telle profondeur, que les sons qui vibrent dans l'air produisent en lui des effets inattendus. Qui croirait que le nom de Voltaire pût produire le respect dans une âme humaine? Nous verrons tout à l'heure que ce phénomène, pour être invraisemblable, n'est pas impossible; nous verrons même qu'il est réalisé. Rien n'est plus hors de question parmi les hommes. Le doute, allongeant les bras, a atteint les quatre horizons.

Ce qu'on ne remarque pas assez, c'est que les choses de la foi humaine sont aussi atteintes dans l'esprit moderne que les choses de la foi divine. L'homme ne croit pas plus sa raison que la révélation. Il s'est emporté contre toutes les choses, et sa colère a tout rejeté.

Parmi les noms qu'ont respecté deux antiquités figurent le nom de Rome et le nom de l'Italie. Un Romain d'autrefois, un homme antérieur aux Romains, un habitant quelconque du globe antique qui aurait la plus vague connaissance des traditions de la race humaine, serait étonné s'il savait comment parlent de la ville éternelle beaucoup de ceux qui habitent maintenant la terre, et s'il apprenait ce qui s'est passé sur cette terre il y a dix-huit cents ans, et comment la Rome de la Louve est devenue la Rome de la Croix, son étonnement perdrait les proportions ordinaires de l'étonnement. Et si cet homme lisait Voltaire, et si on lui disait : le livre que vous lisez a des admirateurs dans la société humaine, et dans la société humaine christianisée, que répondrait-il?

Les noms de Rome, de l'Italie et de Voltaire étant ceux qui retentissent actuellement partout, fournissent les symptômes les plus publics, les plus connus, les plus évidents, les plus actuels du trouble des pensées humaines, et de cet immense désaccord, inconnu jusqu'à nos jours, en vertu duquel rien n'est plus clair, rien n'est plus évident, rien n'est plus convenu par le consentement universel des hommes. M. Taine a visité l'Italie. S'est-il souvenu même de l'Église? S'est-il souvenu du Calvaire? S'est-il souvenu du changement qu'a subi le monde depuis l'antiquité? Quelque parfum s'est-il fait sentir à lui? A-t-il été touché, fût-ce un moment, fût-ce sur un point par un souvenir, par une brise chrétienne? Je ne voudrais pas le nier, car qui peut sonder le cœur d'un homme? Mais je ne voudrais pas l'affirmer non plus.

Il semble que l'art moderne ne soit pour M. Taine qu'une occasion de regretter, d'admirer, de revendiquer l'art païen. Tout ce qu'il voit le ramène à son amour pour la forme plastique, à sa passion de

l'homme *nu*, et même, parmi ses intimes, parmi ses admirateurs, on a osé lui reprocher, à propos de son culte du *nu*, l'idée fixe.

Le *Voyage en Italie* de M. Taine contient des paroles qui se font relire plusieurs fois; on veut s'assurer, dans certains cas, qu'on est bien éveillé, par exemple quand l'auteur nous parle de la *sécurité et de la grandeur de l'orgueil*.

Mais que dirait un contemporain des vieux héros, un homme du temps des légendes s'il ressuscitait pour lire ceci :

« Il y a une douzaine de peintures mythologiques et d'allégories par Tintoret et Véronèse, d'un tel éclat, d'une séduction si enivrante qu'un voile tombe des yeux, qu'on découvre un monde inconnu, un paradis de délices, situé au-delà de toute imagination et de tout rêve. Quand le Vieux de la Montagne transportait dans son harem ses jeunes gens endormis pour les rendre capables des dévouements extrêmes, c'était sans doute un spectacle pareil qu'il leur donnait. » (*Voyage en Italie*, page 234.)

Sur la terre des martyrs, si près des catacombes, si près du tombeau de saint Pierre et de saint Paul, quand on est entouré de pèlerins, et qu'on a pu prendre dans sa main la poussière du Colisée, ne semble-t-il pas nécessaire de faire un rude et cruel effort pour secouer absolument le christianisme, pour échapper à ses émanations séculaires et pénétrantes, pour repousser ce qui vient de lui, pour être inexorable à tous ses parfums? Cet effort étant cruel même à la nature, je ne sais si M. Taine a pu le faire absolument et se dérober tout à fait, car les choses parfaites sont rares. Cependant voici ce que lui a inspiré un tableau de sainte Barbe!

« On s'en va à Santa Maria Formosa regarder la *Sainte-Barbe* du vieux Palma. Ce n'est pas une sainte, mais une florissante jeune fille, la plus attrayante et la plus digne d'amour qu'on puisse imaginer. Elle est debout, fièrement campée, une couronne sur le front, et sa robe négligemment nouée à la ceinture, ondule en plis de pourpre orangée sur l'écarlate clair de son manteau. Deux ondées de magnifiques cheveux bruns glissent des deux côtés de son cou. Ses mains fines semblent celles d'une *déesse;* la moitié de son visage est dans l'ombre, et des demi-lumières jouent sur sa main levée. Ses beaux yeux sont riants, ses lèvres délicates et fraîches vont sourire, elle a cet esprit gai et noble des femmes vénitiennes; ample et point trop grasse, spirituelle et bienveillante, elle semble faite pour donner le bonheur et pour l'éprouver. »

Ce qui est frappant dans ces paroles, dans leur ton, dans leur esprit, c'est que l'insulte est complétement absente. C'est ainsi que l'auteur voit les choses ; c'est ainsi que la vierge martyre lui apparaît; c'est ainsi qu'il pense et sent à propos d'elle; il parle comme il pense, avec la naïveté qui caractérise cette manière d'être, sans se douter qu'il soit possible de penser, de sentir et de parler autrement.

Si l'esprit se reporte de là sur cette quantité immense de pèlerins agenouillés qui baisent la terre de Rome, cherchant la trace des pas de Benoît-Joseph Labre, on sent que notre époque est un mystère de contradictions auquel la terre n'est pas encore habituée, et que les siècles d'autrefois s'étonneraient, si, rouvrant les yeux et se relevant de la poussière, ils s'éveillaient en face de ces contrastes étranges.

M. Taine est allé à Saint-Jean-de-Latran. « Une pancarte affichée porte une prière de vingt mots à peu près, dit-il. Quiconque récitera la prière gagnera une indulgence de cent jours. La pancarte invite les fidèles à apprendre la prière par cœur afin de la réciter le plus souvent possible et d'augmenter ainsi leur provision d'indulgences. On se croirait en plein pays bouddhique. Des dorures pour les gens du monde, des reliques pour les gens du peuple ; c'est bien ainsi que depuis deux cents ans on entend le culte en Italie. »

Ce mépris des reliques a quelque chose d'étrange. Nul ne méprise ce qui reste d'un grand homme, ou ce qui reste d'une personne vénérée et aimée. L'union de l'âme et du corps, profondément sentie dans les choses du souvenir, impose un respect profondément ému en face des objets matériels qui ont appartenu à une personne humaine par laquelle nous avons senti de plus près le vrai et le beau. Mais l'homme perd, quand il le veut, les sentiments les plus profonds de son âme. Le signe sensible qui représente l'invisible, ce signe par lequel une fleur, une odeur, un papier lui rappellent les émotions les plus spirituelles de sa vie, ce signe ne le révolte pas, tant que c'est de l'ordre naturel qu'il est question. Il adhère à ce fait suprême de l'idée manifestée par un signe, et de l'âme unie au corps ; il adhère à la loi de la création.

Mais dès qu'il retrouve cette loi dans l'ordre surnaturel, il s'irrite et ricane. Par exemple, la nécessité de l'eau, sans laquelle il mourrait, ne l'étonne ni ne l'indigne. Il ne dit pas : *moi qui ai une âme, moi qui pense, j'aurais besoin d'eau pour vivre! Fi donc!* Et dans sa dignité, il ne se condamne pas à mourir de soif.

Mais s'il s'agit de l'eau bénite, oubliant tout ce qu'il sait ordinairement, l'homme, armé d'ignorance et d'orgueil, descend jusqu'à des oublis et des ricanements que l'eau ordinaire ne lui inspire pas. — C'est que l'ordre surnaturel est intervenu.

Le caractère essentiel de l'Art c'est d'ouvrir l'horizon. Au-delà de ce qu'il montre, on devine ce qu'il désire. Sa gloire est aude-là de lui.

M. Taine éprouve un sentiment directement contraire. Une figure peinte ou sculptée produit chez lui le désir de voir dans le monde réel son exacte reproduction, son image, sa copie. A propos des quatre sybilles, il écrit ces lignes étonnantes :

« Si un jour, effaçant de notre esprit tous les souvenirs tristes et laids de la vie, nous pouvions entrevoir un tel groupe d'adolescents, d'enfants et de femmes, nous serions heureux, *nous ne concevrions rien au delà.* »

Ces derniers mots seraient étonnants, s'il fallait s'étonner de quelque chose. La négation absolue, radicale et directe de l'Art ne pouvait donner d'elle-même une formule plus parfaite.

Ce qui relève l'intérêt de cette négation, c'est qu'elle est cachée et enveloppée dans une admiration artistique. C'est par sa façon d'adorer une certaine œuvre d'art que M. Taine, bornant à elle le cœur de l'homme, arrive à la négation de l'Art la plus parfaite qu'on puisse rencontrer.

Le goût du *nu* conduit plutôt M. Taine au culte de la Force qu'à celui de la Beauté. Par là il se sépare au moins autant de l'Art grec que de l'art moderne. Le portrait qu'il nous fait d'Arétin contient sur son esthétique particulière de véritables révélations.

« A cette époque, dit-il, les nerfs sont encore rudes et les muscles forts; c'est à la fin du dix-septième siècle que les mœurs tourneront à la fadeur et à la miévrerie. En ce moment les convoitises sont *gloutonnes* plutôt que friandes; dans ces Vénus que les grands peintres déshabillent sur leurs toiles, le torse est masculin et le regard ferme; la volupté, âpre et franche, ne laisse aucune place à la mignardise et au raffinement. »

Afin que la contradiction soit partout, elle éclate dans le contraste qui existe entre la nature de M. Taine et celle de ses admirations. Cet homme qui passe sa vie à aimer, à contempler les *terribles musculatures* de Michel-Ange, n'a aucune des qualités de la force, et a plusieurs des qualités de la finesse. On devine en lui une nature fai-

ble, pleine de délicatesse et d'inquiétude. Il est en esthétique, comme M. Renan en philosophie, l'homme des nuances. Il se promène à la recherche d'un certain idéal, plus élevé qu'il ne le dit, plus élevé qu'il ne le sait. Au moment où il nous déclare que, s'il rencontrait un certain groupe d'enfants et de femmes, il serait heureux et ne concevrait rien au delà, il y a un soupir derrière sa parole ; c'est le désir du bonheur, et ce soupir proteste contre sa parole, et déclare qu'il lui faut autre chose ; car, s'il ne lui fallait pour être heureux que cette rencontre, la notion même du bonheur n'existerait pas en lui ; le désir de l'idéal, senti au moment même où cet idéal est nié, le défend contre lui-même et prouve qu'il se calomnie,

A chaque instant, dans sa recherche vague, il contredit toute l'adoration qu'il professe dans d'autres moments pour la force musculaire. Le malade se tourne et se retourne sur son lit. Au fond qu'aime-t-il le mieux ? Après avoir fait la confidence de ses impressions artistiques, il nous permet encore de l'ignorer. Au premier coup d'œil, on croit savoir son secret. A un examen plus profond on s'aperçoit qu'on l'ignore. Dans son amour pour la forme plastique ou plutôt pour la force musculaire, il y a des trouées par lesquelles on voit apparaître un besoin qui s'ignore et qui se montre en se cachant. L'espérance de trouver le bonheur dans la contemplation d'une forme corporelle se donne à elle-même un éclatant démenti ; car il faut être bien tourmenté par le besoin du bonheur pour être descendu à cette espérance.

Cette espérance accuse une nécessité suprême qu'elle voudrait tromper, mais qu'elle constate, en la trompant.

C'est ce besoin incessant qui, promenant M. Taine de Michel-Ange à Léonard de Vinci, le conduit, en face des figures de ce dernier, à écrire des phrases comme celles qui suivent :

« Leur sourire mystérieux trouble et inquiète vaguement ; sceptiques, épicuriennes, licencieuses, délicieusement tendres, ardentes ou tristes, que de curiosités, d'aspirations, de découragements on y rencontre encore ! Quelquefois, parmi de jeunes athlètes fiers comme des dieux grecs, on trouve un bel adolescent ambigu, au corps de femme svelte et tordu avec une coquetterie voluptueuse, pareil aux androgynes de l'époque impériale, et qui semble, comme eux, annoncer un art plus avancé, moins sain, presque maladif, tellement *avide* de *perfection* et *insatiable* de *bonheur* qu'il ne se contente pas de mettre la force dans l'homme et la délicatesse dans la femme, mais

que, confondant et multipliant par un singulier mélange la beauté des deux sexes, il se perd dans les rêveries et les recherches des âges de décadence et d'immoralité. »

Suivez bien ce raisonnement. Voici un art tellement avide de perfection qu'il se perd... et où se perd-il? A force d'être avide de perfection et insatiable de bonheur, il se perd dans les rêveries et les recherches des âges de décadence et d'immoralité!

M. Taine continue.

« On va loin quand on pousse à bout cette recherche des sensations exquises et profondes. Plusieurs hommes de cette époque et notamment celui-ci, après tant de voyages dans toutes les sciences, dans tous les arts, dans tous les plaisirs, rapportent de leur course à travers les choses, je ne sais quoi de rassasié, de résigné et de mélancolique. »

Les voilà rassasiés! Tout à l'heure ils étaient insatiables! M. Taine continue.

« Ils nous apparaissent sous ces différents aspects sans vouloir se livrer tout à fait. Ils s'arrêtent devant nous avec un demi sourire, ironique et bienveillant, mais sous un voile. Si expressive que soit la peinture, elle ne laisse effleurer d'eux-mêmes que la grâce complaisante et *le génie supérieur*. »

Le génie supérieur! Mais où donc a-t-il laissé sa trace? Où M. Taine le découvre-t-il? Continuons.

« Ce n'est que plus tard seulement et par réflexion qu'on distingue dans les orbites enfoncées dans les paupières fatiguées, dans les plis imperceptibles de la joue, les énigmes infinies et la souffrance sourde de la créature trop fine, trop nerveuse et trop comblée, l'alanguissement des félicités usées et la lassitude du désir inassouvi. »

De Léonard de Vinci, si nous passons à Tintoret, nous allons rencontrer le paganisme sous la face opposée, moins effrayante peut-être, et moins compliquée. Nous revenons aux grosses choses, et M. Taine va nous décrire le tableau des trois grâces.

« Une d'elles, assise, étend les bras, et la lumière qui la frappe sur le flan fait luire par portion son visage, son col et son sein sur la pourpre vague de l'ombre. Sa sœur, agenouillée, les yeux baissés, lui prend la main. Une longue gaze, fine comme ces toiles argentines que l'aube illumine au matin dans les champs, se colle autour de sa taille et se gonfle sur son sein, dont elle laisse pointer la

rougeur. De l'autre main, elle tient une tige épanouie de fleurs qui montent posant leur blancheur neigeuse sur la blancheur purpurine du bras potelé. La dernière, tordue, s'étale tout entière, et, de la nuque au talon, l'œil suit l'embrassement des muscles qui revêtent la superbe charpente de son échine et de ses flancs... On dirait d'une courtisane hardie. »

Cette description n'a pas besoin de commentaire, et pourtant si M. Taine prétendait que cette rencontre lui suffit, il calomnierait son âme. La recherche des sensations ne peut devenir l'Art, et la preuve c'est que M. Taine écrit :

« Le Colisée apparaît, et l'on est subitement secoué. On l'est véritablement. Cela est grand, on n'imagine rien de plus grand. Personne dans l'intérieur, un profond silence, rien que des blocs de pierre, des herbes pendantes et de temps en temps un cri d'oiseau ; on est content de ne pas parler, et on demeure immobile ; les yeux montent et redescendent et remontent sur les trois étages de voûte et sur l'énorme mur qui les domine ; puis on se dit que c'était là un cirque, qu'il y avait sur ces gradins cent sept mille spectateurs, que tout cela criait, applaudissait, menaçait à la fois que cinq mille bêtes étaient tuées, que dix mille captifs combattaient dans cette enceinte, et l'on prend une idée de la vie romaine. Cela fait haïr les Romains : personne n'a plus abusé de l'homme. »

Il y a dans ces lignes un sentiment humain qui ne manque ni d'éloquence, ni de vérité, ni de profondeur. Mais comment a fait l'auteur pour oublier les martyrs en présence du Colisée.

Ah ! c'est que l'homme ne traite pas les choses divines comme il traite les autres choses. En face des choses divines, l'homme a des secrets pour ne pas voir, des secrets pour ne pas se souvenir. Le Seigneur a des priviléges !

S'il fallait caractériser par un mot ce conflit d'admirations et de mécontentements, ce goût pour les choses antiques et ce besoin des choses nouvelles, ces passions inassouvies qui de temps en temps se prétendent satisfaites pour se déclarer un instant après insatiables, ce raffinement profond, ce penchant pour les natures fortes, matérielles, cet homme si nerveux, avide de muscles, cette ardeur promenée de carrière en carrière, ce moderne qui veut se faire ancien, et qui a un immense désir de ce qu'ignoraient les anciens, un seul mot répondrait à peu près à la synthèse de ce malaise immense, et ce serait le mot : contradiction.

C'est le mot qui brille au frontispice de tous nos monuments intellectuels. C'est notre résumé, c'est le nom du siècle jusqu'ici. Le mot est écrit partout, mais il éclate surtout dans certains endroits.

Certains noms semblent faits pour mettre en lumière cette situation : ce sont des noms propres qui représentent une certaine fraction de l'humanité. Un de ces noms, c'est le Nom de Voltaire.

Si l'on cherche la raison du bruit immense qui s'est fait autour de cet homme, il est impossible de trouver la cause de ce tapage dans son importance personnelle. De quelque côté qu'on le regarde, il apparaît si petit qu'on ne sait pourquoi il est en évidence, ni comment on fait pour le distinguer de si loin. Mille hommes dans tous les siècles du monde ont eu ce petit rire moqueur. Pourquoi l'un d'entre eux a-t-il été désigné par ce rire à l'attention universelle ? Pourquoi un homme qui semblait né pour jouer Paillasse est-il regardé un siècle après sa mort, des quatre points de l'horizon ? C'est peut-être parce qu'il y a différentes sortes d'illustrations.

Il y a des illustrations personnelles qui tiennent aux qualités extraordinaires d'un homme. Il y a de grands noms, c'est-à-dire des individus qui portent une marque particulière, un signe d'élection, une certaine force, un certain amour, une certaine haine, un cachet particulier, une chose incommunicable, qui s'appelle le *Génie*, parce que ce mot a l'avantage de ne déterminer rien. On l'applique à toute tête qui a dominé les autres, qu'il s'agisse d'un général, d'un poëte ou d'un savant. Il suffit de reconnaître sur un homme la griffe qui manque aux autres pour sentir en lui la présence de ce mystère qu'on appelle le génie. Suivant la remarque de Joseph de Maistre, c'est de toutes les choses naturelles celle qui ressemble le plus à la grâce divine. Quand ce phénomène se produit quelque part, il se produit en face de lui trois autres phénomènes qui semblent être la réponse des hommes au grand homme : l'admiration, l'indifférence, l'envie.

Voilà l'illustration personnelle.

L'autre espèce d'illustration est le choix d'un certain homme fait par les autres hommes pour représenter une de leurs passions. La foule, qui s'appelle légion, ne pouvant devenir collectivement célèbre, se choisit certains représentants et déverse sur eux toute la somme de prédilection, de faveur, de bienveillance et de réputation dont elle dispose. Elle fait sortir de ses rangs un de ses enfants chéris, l'adopte pour son représentant, lui donne un cœur digne d'elle, le aime à se contempler dans le miroir qu'elle a fait.

L'illustration de la première espèce, dont nous parlions tout à l'heure, l'illustration personnelle atteste par-dessus tout chez l'homme qui la porte une immense originalité.

L'illustration de la seconde espèce atteste chez les élus la qualité la plus absolument et la plus directement contraire. Elle atteste une conformité singulière entre celui qui la porte et la foule qui l'a choisi. Elle atteste que les élus de la multitude n'ont rien en eux-mêmes d'assez fort pour choquer, qu'ils sont dans le courant, qu'ils sont avec le grand nombre, qu'ils suivent le mouvement de l'eau, et que les hommes ordinaires pourront à toute heure du jour et de la nuit les aborder sans étonnement et se reconnaître entre eux.

Voltaire, il est inutile de le dire, appartient aux illustrations de la seconde espèce.

Il est l'homme des foules. Mais voici ce qui relève le plaisir de ses admirateurs et donne à cette jouissance un goût qu'elle n'aurait pas. Cet homme, le plus timide des hommes, semble hardi par-dessus tous, parcequ'il est hardi contre Dieu ! Cet homme, le sujet très-obéissant et très-fidèle, et très-soumis, et très-respectueux de mille absurdes préjugés, cet homme paraît en guerre ouverte avec tous les préjugés; cet homme, qui est l'incarnation du lieu commun, semble être l'incarnation du paradoxe. Le flatteur de la foule a l'air du maître de la foule. Il descend le courant avec de si étranges grimaces qu'il a l'air de le remonter.

Faire de l'incrédulité dans un siècle incroyant, c'est la spéculation la plus commode. On a les honneurs du courage, et les profits de la lâcheté. On a les attitudes du libre penseur et les bénéfices de celui qui pense ce qu'il faut penser pour plaire aux multitudes. On a l'orgueil du révolté qui flatte l'esprit et les complaisances de l'esclave qui flattent les convoitises. On est un homme dangereux, et quelle volupté pour l'amour-propre ! On est un homme à la mode, et voici encore l'amour-propre qui trouve ici une nouvelle jouissance d'un nouveau goût. On est libre, hardi, terrible, on prend des airs de vengeur vis-à-vis de ceux de qui on n'a rien à craindre. Mais on fait la cour à la foule, qui tient dans sa main pleine et infâme la réputation et l'argent. On est novateur vis-à-vis des choses éternelles ! on est imitateur vis-à-vis des Grecs et des Romains. On réunit dans une sublime synthèse tous les avantages de tous les métiers.

Voltaire, plus qu'aucun homme peut-être, se trouva dans les conditions requises pour recevoir cette illustration extérieure qui vient

de la foule, cette illustration superficielle qui est une couche de vernis, et qui ressemble à la gloire comme la couleur ressemble à la substance.

Un siècle tout petit qui voulait faire de grandes choses, qui voulait à la fois imiter le passé et le mépriser, qui aurait voulu innover et qui ne savait comment s'y prendre, ce siècle a trouvé sous sa main un homme fait exprès pour lui, à qui le vice, l'ignorance, le ricanement et une merveilleuse faculté d'assimilation, uniquement applicable aux choses inférieures, ouvraient toutes les portes, et fermaient toutes les fenêtres; un homme qui avait le passe-partout, et qui n'était gêné par la vue ni le désir d'aucun horizon. Étant donné l'état des choses, il ne faut donc pas s'étonner si Voltaire est fameux. Cependant il y a un homme qui préparait dans le silence une surprise à ses contemporains. C'est M. Édouard de Pompery. L'*Opinion nationale*, quand elle a salué l'apparition de son livre, loin d'avoir été trop loin dans ses éloges, aurait pu, ce me semble, dépasser ce niveau. Car le livre en question demande ce qui n'avait pas encore été demandé et étonnerait des statues; il demande très-sérieusement, sans qu'aucune demi-plaisanterie vienne consoler le lecteur, il demande solennellement, et au nom de l'espèce humaine,

La canonisation de Voltaire.

« Voltaire, dit M. de Pompery, a pardonné toute sa vie à ses amis et à ses ennemis; il a passé son existence laborieuse à éclairer les hommes et à leur faire du bien. Il ne s'est jamais lassé, jamais reposé. Aussi Dieu lui a-t-il fait *la grâce de mourir content.* »

Après cette affirmation historique qui est de nature à surprendre un peu, M. de Pompery continue :

« A cette fin, nous requérons, non la sainte congrégation des Rites, à laquelle il nous faudrait donner cent mille écus, ce qui nous embarrasserait, nous devons en faire l'aveu; nous requérons tous les gens de cœur et d'intelligence de mettre dans leur calendrier, à la place de saint Cucufin ou du séraphin d'Ascoli, *sanctus Voltairius*, qui a dit que si saint Crépin est le saint des cordonniers, la vérité est le saint des philosophes. »

Il ne faudrait pas s'imaginer que ces paroles soient, dans la pensée de l'auteur, l'enjeu d'un pari, ni qu'elles ressemblent à une boutade, à un jeu d'esprit, à un caprice humoristique. Non, elles ont toute la gravité d'une entreprise tentée par la philosophie, au nom de l'espèce humaine.

M. de Pompery, qui se recommande par une extrême bonne foi, par une conviction sincère et émue, a fait au sujet de Voltaire un livre étonnant. Autant le sujet est léger, autant l'auteur est grave. Voltaire plaisante; M. de Pompery enseigne et admire, à propos de ce plaisantin. Voltaire insulte Dieu, M. de Pompery honore et adore Dieu. Voltaire fait une orgie ; M. de Pompery fait un sermon. La terminaison latine qu'il donne au nom de Voltaire, indique le sérieux avec lequel il propose de remplacer les saints d'autrefois par le saint d'aujourd'hui. Voltaire se méprisait lui et ses camarades, comme on se méprise dans une débauche. M. de Pompery a pour Voltaire, non pas un peu de sympathie, non pas un peu d'admiration, mais un culte, un culte religieux. Il veut faire des conversions, et s'adressant à celui qui l'écoute, à celui qui n'offrait pas encore d'encens à Voltaire, mais qui va en offrir, il appelle son leeteur du nom de *néophyte*. Il réclame, comme lui appartenant, la première idée de la statue. C'est son bien, c'est son honneur et il revendique sa gloire. Que dira M. Havin ? sera-t-il content ou mécontent?

Il faut laisser aux habiles le soin de décider.

Ce qui caractérise M. de Pompery, c'est un courage à toute épreuve. Tout homme recule excepté lui. Le panégyriste le plus audacieux, le plus décidé, le plus ardent, ou, si vous aimez mieux, le plus froid, rencontre en face de certains obstacles certaines hésitations. M. de Pompery est exempt de ces faiblesses. Il y a tel ouvrage de Voltaire qui met au supplice ses amis. Mais M. de Pompery est à l'aise toujours. Je ne sais ce qu'il faudrait pour l'embarrasser. Prenant le taureau par les cornes, et se souvenant hardiment de ce qu'on tâche d'oublier.

« Si Voltaire, dit-il, a écrit *la Pucelle*, si Diderot a fait *les Bijoux indiscrets*, cela tient à la *mâle franchise* de leur caractère, et à la liberté des mœurs de leur temps. » Jusqu'à présent l'hypocrisie avait fait sur la terre une laide figure, mais comparée à la franchise de Voltaire, elle va devenir une vertu. S'il eût eu le mérite de l'hypocrisie, il n'eût pas écrit *la Pucelle*. Voltaire aurait-il donc pour mission de réhabiliter l'hypocrisie et de la réconcilier avec le genre humain, en nous montrant de quoi la franchise est capable, dans un homme comme lui ? Hélas, non ! car de temps en temps Voltaire prenait des airs religieux. Il était hypocrite à ses heures, et tellement hideux dans ces moments-là, qu'embarrassé et incertain, on ne sais trop à laquelle de toutes ses laideurs il faudrait décerner la palme. Si son

impudence pourrait faire regretter l'hypocrisie, son hypocrisie pourrait faire regretter l'impudence. Il se surpasse lui-même dans les différents rôles qu'il joue successivement. Il fait hésiter la parole qui allait dire : Voici le chef-d'œuvre de la laideur, car la face qu'il montre actuellement est toujours plus laide que l'autre.

Il est à remarquer que les admirateurs de Voltaire ne sont nullement d'accord avec lui. Ils sont séduits plutôt que convaincus. Tel homme qui aimera la justice et la beauté se laissera prendre à aimer cependant Voltaire, vaincu par un ensorcellement qui est un des caractères du temps actuel. Le trouble est si profond que, dans cette nuit noire, on embrasse ses ennemis, comme on méconnaît ses amis. Voici Victor Hugo, qui, à la suite de plusieurs malheurs, est devenu l'ami de Voltaire.. Par quelle fatalité? On se le demande. Il a mille raisons pour le détester ; il est séparé de Voltaire par toutes ses sympathies, par toutes ses antipathies. Victor Hugo pourrait même, par la nature de son esprit, devenir injuste envers Voltaire, et ne pas apprécier cette clarté, cette simplicité de bas étage, qui est le caractère du bon sens inférieur, et qui, dans certaines pages, appartient à Voltaire. A force de haïr en Voltaire le poëte, Victor Hugo pourrait être injuste envers le prosateur. Cette injustice se concevrait. Mais comment concevoir l'autre? Et Gœthe? Comment concevoir l'attrait de cet esprit, égaré dans la largeur pour l'esprit de Voltaire, égaré dans l'étroitesse? Comment concevoir l'attrait de ceux qui se perdent dans la mer, sans boussole, trompés par l'amour égaré de la grandeur, vers celui qui se noie toujours dans un trou d'eau, trompé par l'amour égaré de la petitesse.

M. de Pompery a des qualités sérieuses. Il se devrait à lui-même de ne pas canoniser Voltaire. M. de Pompery exprime très-souvent des sentiments généreux. Il n'est dépourvu ni d'âme ni de talent. Il a certains désirs, certaines aspirations. Il a tout ce qu'il faut pour ne pas parler de *sanctus Voltairius*. Pourquoi donc en parle-t-il? Il y a telle page dans son livre qui le ferait prendre pour un ennemi de Voltaire. Et cependant le culte qu'il professe pour *le philosophe* est aussi sincère qu'étonnant. Ce livre est écrit avec une bonne foi évidente.

Il ne faut s'étonner de rien, puisque l'auteur des *Feuilles d'automne* aime désormais l'auteur de *la Henriade*. Comment concevoir cet égarement antinaturel qui prosterne Victor Hugo devant son plus antique et son plus indigne ennemi !

Le trouble des esprits est trop profond pour que la sonde puisse être jetée dans cet abîme. Avant M. de Pompery, M. l'abbé Maynard venait de publier sur Voltaire un volume qui présente avec celui dont nous venons de parler le plus singulier contraste (1).

Cet ouvrage, dont le second volume vient de paraître, est plein de faits, plein de renseignements, plein d'informations exactes, consciencieuses, universelles sans être vagues, précises sans être minutieuses. Il a un autre mérite, qui l'élève plus haut que l'exactitude et plus haut que l'érudition, dans l'échelle des études historiques : c'est une complète impartialité.

M. l'abbé Maynard a cette rare, délicate et généreuse habileté de rendre à son adversaire une pleine et entière justice, dès que l'occasion s'en présente. Cette occasion, au lieu de la fuir, il la recherche ; il met volontiers son érudition et sa profonde connaissance du dix-huitième siècle au service de son ennemi. Quand il s'agit de la mort du père de Voltaire et des sentiments qu'on a prêtés au fils, M. l'abbé Maynard nous dit :

« On a voulu voir une preuve de cette insensibilité ou d'un sentiment pire dans des lettres datées par les éditeurs des premiers jours de janvier 1722, lettres toutes pleines de joie et écrites, disait-on, au sortir des funérailles paternelles ; mais ces lettres doivent être reculées d'une année, et il n'y a pas à en tirer la moindre induction. »

Le livre de M. l'abbé Maynard ne semble pas écrit et certainement n'est pas écrit dans l'esprit de la colère. Il y a une colère injuste, fille de l'étroitesse ; il y a une colère juste, fille de l'indignation. M. l'abbé Maynard, qui n'a pas même eu à se défendre des atteintes de la première, ne s'est pas livré fortement à la seconde. Son livre est un compte rendu, plein de respect pour toutes les exactitudes et pour toutes les précisions de l'histoire. Le livre est d'autant plus sévère que l'auteur est moins irrité, car toute la vérité sort des choses elles-mêmes. Cet ouvrage ne respire aucune des passions que la polémique alarme : s'il a l'intérêt d'une œuvre de circonstance, il n'en a jamais l'aigreur. Écrit par un homme qui sait et qui sait très-bien, il ne plaide aucune cause ; il raconte ce qui s'est passé. Les conséquences se produisent d'elles-mêmes.

Vis-à-vis de Voltaire homme, M. l'abbé Maynard n'a pas la moindre amertume. Vis-à-vis de Voltaire poëte, il a presque de l'indulgence. *La Henriade* ne lui inspire guère que le mépris qu'elle

(1) *Voltaire, sa Vie et ses Œuvres.* Ambroise Bray, éditeur, rue Cassette, 20, Paris.

inspirait il y a cinquante ans, et, depuis cette époque, ce mépris a grandi.

A propos de *Mahomet* (tragédie en cinq actes!), M. l'abbé Maynard s'exprime ainsi :

« Quant à la valeur littéraire de la pièce, où l'on peut admirer de grandes scènes et de fortes parties, il y a un mot de Fontenelle, ordinairement cité comme éloge, et dont nous entendons faire une critique : *C'est horriblement beau !* Oui, c'est beau peut-être de temps en temps, mais c'est horrible en somme. Q. G. »

En accordant au *Mahomet* de Voltaire de grandes scènes, de fortes parties, et certaines beautés de temps en temps, M. l'abbé Maynard est peut-être plus indulgent que la critique moderne qui a exercé sur le théâtre de Voltaire une certaine justice et une certaine sévérité.

« *Mahomet*, ajoute M. l'abbé Maynard, ne peut pas plus être avoué par la littérature que par la science. »

Ceci est incontestable. On sait que Talma, qui ne devait pourtant pas être très-difficile en fait de science historique et de couleur locale, après avoir étudié le rôle de Mahomet, jeta un coup d'œil sur l'histoire, et, reculant devant la différence, refusa de jouer la pièce.

La postérité, dès qu'elle sait le nom d'un homme, qu'elle l'aime ou qu'elle le déteste, qu'elle le méprise ou qu'elle l'admire, est avide de détails intimes. L'histoire proprement dite ne lui suffit pas ; elle cherche *les mémoires*. La vie publique ne lui montre pas tout. La postérité est indiscrète ; elle soulève les voiles de la vie privée.

M. l'abbé Maynard s'est permis l'usage des détails intimes, sans s'en permettre l'abus. Il en donne assez pour satisfaire le plus exigeant érudit ; il les donne assez prudemment, assez habilement, assez discrètement pour parer aux inconvénients de cette science.

D'ailleurs, l'esprit qui a dicté son livre ne se trompe jamais sur ce qu'il faut dire et sur ce qu'il faut taire. Il y a un instinct supérieur à toute habileté en vertu duquel un homme comme M. l'abbé Maynard peut parler de tout, même de Voltaire. Il y a presque toujours, peut-être même absolument toujours, une femme près d'un homme. Auprès de Voltaire, l'histoire nous montre Mme du Châtelet, la fameuse Émilie. Entre cette femme et cet homme quelle admirable harmonie ! comme elle est bien faite pour combler un vide, s'il restait un vide dans le dégoût que fait éprouver Voltaire ? comme elle est admirablement choisie pour parfaire sa perte, pour parachever sa

corruption savante, satisfaite, à la fois naïve et raffinée! Elle savait la géométrie et se déshabillait devant les laquais. M. de Pompery et M. l'abbé Maynard, qui sont si peu d'accord entre eux, sont parfaitement d'accord sur les faits et gestes de Mme du Châtelet. Ces faits sont tellement historiques, et ces aventures si pleines de géométrie et de laquais, qu'elle a eu le rare bonheur d'établir sur son compte une unanimité historique qui oblige M. l'abbé Maynard et M. de Pompery à raconter les mêmes histoires et à dire les mêmes choses.

A la place de ces trois livres, prenez-en trois autres, ou cent autres, ou mille autres, vous rencontrerez partout ce caractère universel du dix-neuvième siècle, la contradiction des hommes entre eux, et, en dehors de la vraie lumière, la contradiction de chaque homme avec lui-même.

Cette dispute, qui fut toujours l'habitude du genre humain, semble s'étonner maintenant elle-même des proportions qu'elle a prises. Ayant rejeté toute base et dépassé toute mesure, on dirait qu'elle a pris, dans l'ordre intellectuel, l'attitude et la force d'une nécessité. Elle se donne comme la loi de l'esprit. De l'ordre des faits, elle veut passer dans l'ordre des principes. La contradiction s'affirme comme étant le premier et le dernier mot de la science : Hégel a passé le Rhin, et pour lutter contre cette divinité fausse, ce n'est pas trop de posséder une force vraiment divine.

ERNEST HELLO.

LES

RÉCENTES EXPLORATIONS DU GLOBE

LE FAR WEST ET LES RÉGIONS ARCTIQUES

I. Vicomte Milton et docteur Cheadle : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique* (trad. Belin de Launay, 1866). — II. W. Irwing : *Astoria or enterprise Beyond the Rocky Mountains.* — III. Captain C.-F Hall : *Life With the Esquimaux.* Lord Dufferin : *Lettres écrites des régions polaires.* — IV. M. Clintock (cap. sir F. L.) *Narrative of the discovery of the fate of sir John Franklin and his Compagnons in the artic seas* — V. Kane M. D. U. S. N. : *Artic explorations; the second Grinnell expedition in search of John Franklin.* 1853, 1854, 1855. — VI. M. Clure : The discovery of the *North West passage By H. M. S.* Investigator *in* 1850, 1851, 1852, 1853, 1854. Edited by command er Sherard *Osborn.*

(SUITE ET FIN)

Nous avons laissé l'Assiniboine en tête à tête avec les ours : ceux-ci s'arrêtèrent devant la barrière des arbres tombés, sans essayer de la franchir. Alors la scène déjà décrite se renouvela : à chaque tentative que faisait l'homme pour se retirer, les animaux s'irritaient, mais ne l'attaquaient point. Enfin, les ours se mirent à courir de toute leur force dans une autre direction, et après une attente de quelques minutes l'Assiniboine put regagner son bivouac, ne devant son salut très-probablement qu'à son sang-froid, et à cette circonstance que ses coups de feu n'étaient point partis. Il est certain, en effet, que s'il eût blessé l'un des ours, tous les trois l'auraient attaqué et déchiré.

Quelques jours plus tard, nos voyageurs avaient franchi le Mac-Leod, affluent de l'Athabasca, belle rivière de cent cinquante mètres de largeur, qui roule ses eaux claires et peu profondes sur un lit de cailloux et dont les berges évasées sont revêtues de riches bordures de sapins et de trembles. Ils en remontaient la rive occidentale, à travers un sol marécageux et encombré de sapins, de racines, d'arbres tombés. Le sentier suivant la rivière et s'effaçant de plus en plus, l'Assiniboine eut l'idée qu'on avait quitté le bon chemin de Jasper-House, et partit à la recherche de ce chemin. La caravane s'arrêta pour

l'attendre dans une clairière d'un bois épais de jeunes sapins. Elle avait allumé deux feux, l'un pour préparer le pemmican, le second pour écarter les taons qui se montraient très-importuns et très-nombreux. Tout à coup le feu se met à pétiller et à ronfler plus fort. On regarde, et l'on s'aperçoit avec terreur que déjà plusieurs des arbres qui entouraient la clairière étaient enflammés. Le docteur Cheadle saisit une hache et abat arbre sur arbre, afin d'isoler l'incendie. Le vicomte Milton s'épuise à couvrir de seaux d'eau, qu'il puise dans une mare heureusement voisine, la mousse épaisse et sèche qui communiquait rapidement le feu à la surface du sol. Déjà cependant les flammes entouraient les voyageurs. « Elles étincelaient et filaient de « branche en branche, d'arbre en arbre, de la façon la plus épouvan- « table. Elles pétillaient et criaient. Elles dévoraient avidement la « résine des troncs. Elles éclataient et sifflaient. La peur rendait les « chevaux indociles. Plusieurs, en dépit des flammes, s'élançaient dans « l'épaisseur de la forêt, et l'un d'eux, fort brûlé aux jambes, se jetait « par terre et se roulait de douleur au milieu du brasier. » Ce ne fut pas sans les plus grands efforts qu'on parvint à l'en faire sortir, et le retard causé par cet incident faillit devenir fatal.

« Le feu en avait pris rapidement avantage ; l'air devenait brûlant, « la fumée étouffante ; les flammes rugissaient avec fureur. » Les voyageurs se demandèrent un instant s'il ne fallait pas tout abandonner dans le bois et se réfugier dans la rivière. Mais ils reprirent courage, et la hache et le seau multipliant leurs bons offices, l'incendie céda lentement. L'Assiniboine revint peu après, après avoir trouvé le bon chemin. On le reprit, en s'éloignant à angle droit du Mac-Leod, à travers des *muskeqs,* terrains marécageux recouverts de sapins : les nuages de fumée que l'on vit tout le jour indiquaient que l'incendie continuait de brûler. Le lendemain, par une belle matinée claire et brillante, la caravane atteignait les rives de l'Athabasca. Ses eaux troubles, profondes, rapides coulaient à pleins bords dans un lit encaissé et dominé par des coteaux escarpés de 200 pieds de hauteur. Peut-être le passage eût-il présenté quelques dangers ; mais le chemin remontait le long de la rivière et conduisait à un mamelon, au sommet dégarni. C'est de ce sommet que nos voyageurs aperçurent pour la première fois les Montagnes Rocheuses. Le tableau était vraiment magnifique. Des chaînes de collines couvertes de sapins s'élevaient par gradins à l'Occident ; sur le second plan, et parallèlement aux collines, se dressait une chaîne de hautes montagnes que dominaient

elles-mêmes des pics neigeux. Cette neige étincelait au soleil à travers la vapeur d'un bleu pâle qui fondait les tons du paysage et rapprochait presque jusqu'à l'observateur ces montagnes éloignées. Une entaille, aussi nette que si elle eût été faite au couteau, relevait le col de la Tête jaune, auquel un rocher, dont la forme rappelait celle d'un gâteau de Savoie et qui devait être la roche à Miette, semblait servir de sentinelle avancée. Qu'après quelques nouvelles heures de marche on s'engage dans les pentes abruptes des montagnes qui alors ferment complétement la vallée ; qu'on gravisse un sentier bien frayé, mais qui longe des saillies rocheuses, on escalade des rampes roides et glissantes ; qu'on atteigne le terme de la végétation qu'un précipice sépare de la région des neiges perpétuelles, la vue s'agrandit et le paysage se développe. C'est de toutes parts, un entassement de pics aux formes les plus étranges : à l'Est, la roche à Miette ; à l'Ouest, la roche du Prêtre, pyramide de glace, qui s'élève éclatante au-dessus d'une montagne recouverte de sombres sapins ; en face, en arrière, des montagnes coniques, crénelées, hérissées ; au-dessous, à des centaines de pieds, la tortueuse Athabasca. Émergeant du cœur des montagnes à travers une gorge resserrée, elle entre dans une vallée assez large et s'épand en un lac de 2 à 3 milles de long, se rétrécit de nouveau, se divise en plusieurs bras et se développe enfin dans un second lac plus petit que le premier. C'est là, dans un repli de terrain, entre les deux lacs et sur la rive gauche de l'Athabasca, que gisait cette petite maison en bois, Jasper-House, que nos voyageurs depuis si longtemps appelaient de leurs vœux.

Il était maintenant nécessaire de franchir l'Athabasca. Les voyageurs se construisirent un radeau et le lancèrent sur la rivière en amont du petit lac, dans un endroit où elle est large, profonde et paisible. Après avoir franchi la vallée de la Miette et le lac de la Bouse de Bison, ils atteignirent le Fraser, près de l'endroit où ce fleuve se déploie et forme le lac de l'Élan, belle pièce d'eau de 15 milles de long sur 3 milles de large, au milieu d'un paysage grandiose et très-sauvage. Au Sud, se dressaient perpendiculairement dans l'eau des montagnes d'une hauteur de 2,000 pieds environ, et derrière, une ceinture de pics rocheux et blanchis par la neige ; immense précipice dont les bords étaient frangés d'une multitude de ruisseaux, dont les plus petits se résolvaient en brouillards et en vapeurs avant de retomber dans le lac. Le 14 juillet, c'est-à-dire neuf jours après le passage de l'Athabasca, la troupe avait atteint la grande fourche du

Fraser, que l'on appelait d'abord : la Cache de la Tête-Jaune, parce que c'est là qu'un trappeur iroquois, surnommé la Tête-Jaune, avait établi la cache où il serrait les fourrures qu'il avait recueillies sur le versant occidental des montagnes. « Le site est magnifique et d'une grandeur « qui défie toute description. Au fond d'une gorge étroite et rocheuse, « dont les flancs étaient revêtus de sombres sapins et plus haut d'ar- « bustes au feuillage d'un vert clair, filait comme une flèche le Fraser « impétueux. De toutes parts, les sommets neigeux de puissantes mon- « tagnes couronnaient le ravin, et immédiatement derrière nous, géant « parmi les géants, s'élevait le pic de Robson, d'une forme conique et « tout hérissé de glaciers. » Mais l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de Cache de la Tête-Jaune se trouve à une douzaine de milles plus bas que le confluent des deux Frasers, et nos voyageurs n'y parvinrent que le 17. La vallée qui la renferme affecte la forme d'un triangle dont le sommet serait au Sud, s'appuyant au contrefort qui, courant du Nord au Sud, divise les bassins de la Thompson et de la Columbia, et dont la base suivrait le Fraser de l'Est à l'Ouest, tandis qu'une ramification des Montagnes Rocheuses en formerait le côté oriental, et la chaîne de hauteurs vers laquelle le Fraser tourneau Nord le côté occidental. Nos voyageurs avaient donc franchi la chaîne principale des Montagnes Rocheuses et certainement ils se trouvaient dans la Colombie anglaise. Cependant, à leur grande surprise, ils restaient entourés des ramifications de ces montagnes, qui des prairies du versant oriental paraissent s'élever comme une muraille et se prolongent en réalité sur le versant occidental jusqu'au-delà du Fraser.

Six jours après leur départ de la Cache, ils entraient dans le bassin de la Thompson, non sans avoir risqué de s'engloutir, hommes et chevaux, dans la rivière du Canot, affluent de la Columbia, qui coule au Sud-Est. Leurs provisions touchaient à leur fin. Depuis un an ils s'abstenaient, sans en ressentir aucune privation, de tout stimulant alcoolique ; mais le manque de thé leur avait paru des plus pénibles, de même que la disette de tabac. En vain avaient-ils allongé leur petite provision d'écorces intérieures du cornouiller, c'est tout au plus s'il leur en restait désormais trois ou quatre pipes soigneusement mises en réserve. Mais ils étaient remplis de confiance et convaincus que, sous peu de jours, ils auraient atteint le terme de leur voyage, soit qu'ils se dirigeassent sur Kamloups ou sur le Karibou. L'épuisement de leurs forces et de leurs vivres et le manque d'outils propres à se

frayer une route à travers la région presque impénétrable de l'Ouest, les décidèrent à choisir la première de ces directions. Cette route présentait déjà assez d'obstacles, courant à travers des *muskeqs* et d'épaisses forêts, dont le sol détrempé et les grands arbres couchés à terre entravaient à chaque instant la marche des hommes et des chevaux. « Il faut avoir vu une forêt vierge où des arbres gigantesques « ont grandi et sont tombés sans être touchés depuis des siècles, pour « se faire une idée de ces amas de futaies et du caractère impénétrable « d'un tel pays. Les sapins et les thuyas atteignent toutes les dimen- « sions ; les patriarches de trois cents pieds de haut s'élèvent dans une « solitude majestueuse. Les arbres tombés gisent empilés çà et là, « formant des barrières qui souvent sont hautes de six à huit pieds « dans tous les sens. Des troncs de cèdres énormes, tombant en pour- « riture et chargés de mousse, sont à demi enterrés dans le sol, « sur lequel d'autres arbres aussi puissants se sont récemment cou- « chés. Des arbres encore verts et vivants, qu'ont renversés de récents « ouragans, bloquent la vue par la muraille de terre que retiennent « leurs racines entrelacées. » C'est un désordre inexprimable, un amalgame de futaies de toute croissance, d'arbres de tous les âges ; un fouillis inextricable de lianes et d'aralies, de troncs accumulés et groupés sous tous les angles et dans tous les sens. Frayez-vous donc un chemin à travers cette forêt quand vous ne possédez, comme nos voyageurs, qu'une seule hachette, quand les épines percent vos vêtements et couvrent vos mains et vos jambes de myriades de piqûres ! quand votre nourriture est réduite, pour six personnes, à une poignée de farine et à un morceau de pemmican que l'on fait bouillir ensemble dans une large quantité d'eau ! L'Assiniboine, cependant, marchait en tête, la hache à la main ; sa femme le suivait, conduisant un cheval ; puis le reste de la bande, chacun conduisant deux ou trois quadrupèdes. Cette marche était si lente qu'on faisait au plus cinq à six milles par jour, et quelquefois pas un, quand il fallait en outre franchir des marais ou des torrents. Elle durait déjà depuis dix jours, et aucune branche rompue, aucune entaille de hache, aucun reste de feu attestant la visite de l'homme, n'avaient encore réjoui la vue des pauvres égarés. « La vie animale était rare ; le silence solennel n'était rompu « par le chant d'aucun oiseau, et les ténèbres des forêts

Nulli penetrabilis astro
Lucos iners

« augmentaient le sentiment de la solitude. » La dernière poignée de

farine, le dernier morceau de pemmican avaient disparu. Nos voyageurs tinrent un conseil et il y fut décidé que l'Assiniboine, qui avait aperçu la piste d'un ours gris, irait le lendemain à la chasse, et que s'il en revenait les mains vides, un cheval, le *petit noir*, serait sacrifié. Dans l'après-midi du lendemain, l'Assiniboine rentra et, jetant une martre à terre : *J'ai trouvé rien que cela*, dit-il tristement, *et un homme, un mort.* On se rendit au lieu qu'il indiquait et l'on découvrit, en effet, un cadavre au pied d'un grand sapin. Il était assis, les jambes croisées, les bras autour des genoux et les mains dirigées vers les cendres d'un petit foyer garni de menus branchages. Quant à la tête, elle avait disparu sans que rien indiquât de quelle façon. Près du foyer il y avait une hachette, un sac à feu, une grande marmite d'étain, deux paniers d'écorce de bouleau, et près du squelette un amas d'os brisés qui avaient appartenu à une tête de cheval. Le pauvre homme évidemment avait tenté jusqu'au dernier moment de prolonger sa vie en suçant la moelle de ces os. N'y avait-il pas une similitude frappante entre nos voyageurs et cet Indien qui, cherchant aussi à se frayer un chemin dans la forêt, y avait trouvé la mort après s'être nourri de son cheval ? Aussi quittèrent-ils ce lieu funèbre, le cœur serré et rempli de sombres pressentiments, laissant le squelette du mort dans sa position, mais emportant la hachette qui lui avait appartenu, un briquet d'acier, une ligne et des hameçons que l'on trouva dans l'un des paniers. Le lendemain, de bonne heure, le *petit noir* fut conduit au lieu de l'exécution; chacun sentait la nécessité de sa mort, mais éprouvait en même temps des remords de sacrifier un animal qui l'avait accompagné à travers tant de périls et de fatigues. Enfin, l'Assiniboine finit par saisir son fusil et par envoyer à la pauvre bête derrière l'oreille un coup qui l'abattit. Quelques jours plus tard, c'était le tour d'un second cheval, et jamais la situation n'avait été plus critique. Les chevaux faisaient peine à voir : les flancs creux, le dos déchiré, les jambes enflées et saignantes. L'Assiniboine, à bout de forces, laissait échapper des menaces de désertion. Enfin, le 18 août au matin, des croassements de corbeaux se firent entendre, signe certain d'un changement de région. Quatre jours plus tard, nos voyageurs poussaient des cris de joie au sortir des ténèbres de la forêt, et devant eux s'étendait un pays libre, ouvert, avec des collines arrondies et des bandes de sol boisé.

Les environs du fort Kamloups, où ils s'arrêtèrent quelques jours et jouirent des soins les plus hospitaliers, n'offrent rien qui soit digne

d'une mention particulière. Mais la tribu des Indiens Chouchouaps présenterait peut-être à l'anthropologie et à l'ethnologie un sujet assez curieux d'étude. Chez ces Indiens, la figure est plus large et plus ronde, les pommettes plus élevées, le nez plus petit et moins saillant, les narines plus dilatées, le teint plus foncé, et d'une couleur plus terne et plus cuivrée que chez les vrais Peaux-Rouges. Leur aspect général est si étrange qu'à première vue on les prendrait plutôt pour des Mexicains ou des émigrants venus de l'Est. Au moral, ils sont moins posés et plus bavards, moins dignes dans leur contenance et moins maîtres d'eux-mêmes que les Indiens de la région des Lacs. Chose plus étonnante, ils se sont pliés aux travaux de l'agriculture, connaissent parfaitement la valeur de l'argent et font le commerce avec âpreté : ce sont eux qui, avant l'ouverture d'un chemin pour les mules, ont longtemps servi de bêtes de somme aux mineurs colombiens. Le géologue s'arrêterait aussi avec intérêt devant les terrasses de la Thompson et du Fraser. Ces terrasses sont parfaitement nivelées, sans trace d'aucun de ces énormes cailloux qui abondent dans le lit des deux rivières, et se composent d'argile schisteuse, de sable et de gravier enlevés aux montagnes sur lesquelles elles s'étendent. Le *bunck-grass,* la sauge sauvage et quelques rares sapins en forment la seule végétation. En beaucoup d'endroits, elles s'étagent en gradins, dont chacun correspond à un gradin semblable sur le côté opposé de la vallée. Le plus beau de ces gradins s'élève de quarante à cinquante pieds au-dessus de la berge du fleuve, à laquelle il se raccorde par un escarpement semblable à un talus de chemin de fer. Par sa position, c'est celui qui présente naturellement la plus grande extension, et il n'est pas rare qu'il mesure plusieurs milles. Le second gradin, ordinairement taillé à même le côté de la montagne, s'élève à cinquante ou soixante pieds au dessus de l'inférieur et n'offre communément que quelques ares d'étendue. Le troisième est marqué à quatre ou cinq cents pieds du second. Toutes ces terrasses rappellent les *Parallel-roads* du Gleuroy, que l'illustre Lyell a si savamment étudiées, mais elles en diffèrent par leur énorme développement et par l'absence de blocs erratiques. On connaît l'explication que M. Lyell a fournie des *Parallel-roads* du Gleuroy. Celle que le docteur Cheadle et le docteur Milton suggèrent à l'égard des terrasses de la Thompson et du Fraser est analogue. A quinze milles au-dessus d'Yale, le Fraser se précipite par une gorge fort étroite, qu'on nomme la chaîne des cascades, composée

surtout de granit gris, que coupent des veines de quartz blanc qui forment saillie. L'action des eaux a érodé la roche la plus dure, et dans beaucoup d'endroits les strates des flancs opposés de la gorge présentent une correspondance telle, que, si on les rapprochait, elles s'accorderaient parfaitement les unes avec les autres. Circonstance qui légitime parfaitement cette conclusion que ces strates forment des portions d'une même masse solide qui a été coupée en deux. A l'époque où les vallées du Fraser et de la Thompson offraient une succession de lacs, la chaîne des cascades formait donc un barrage qui arrêtait l'énorme masse des eaux au niveau que marque aujourd'hui l'étage le plus élevé des terrasses. Il advint, par suite peut-être de quelque grande convulsion, que le remblai de cet immense réservoir se brisa, et les eaux, s'en échappant, firent descendre le niveau des lacs jusqu'à l'étage moyen des banquettes. Deux fois encore un cataclysme semblable se répéta et eut pour dernier effet de renfermer les eaux dans le canal étroit et rocheux par lequel elles s'écoulent aujourd'hui. L'énorme quantité de détritus dont l'accumulation forme les terrasses accuserait en même temps de grands intervalles entre les abaissements successifs du niveau des eaux.

Le Fraser se jette dans le golfe de Géorgie, au-dessous de New-Westminster, capitale de la Colombie britannique. Quand on entre dans le golfe lui-même, on aperçoit à l'Est le mont Baker, magnifique sommet neigeux qui atteint environ 10,700 pieds. Un dédale d'îles et d'îlots rocheux et bien boisés sépare l'embouchure du Fraser de l'île de Vancouver et du détroit de Juan de Fuca. La ville de Victoria est la capitale de l'île. Le vicomte Milton et le Dr Cheadle voulurent en faire les honneurs à l'Assiniboine et à sa femme. Ils leur firent voir un amiral vivant et un canon Armstrong lançant un boulet de cent livres, les conduisirent dans les principaux magasins et au théâtre, les promenèrent enfin dans une voiture attelée de deux chevaux qu'ils conduisaient eux-mêmes. L'Assiniboine et sa femme y gardaient l'air le plus grave, se contentant de se dire l'un à l'autre de temps en temps, qu'il y avait une grande différence entre cette course à grand train sur une excellente route, et le trajet de deux à trois milles par jour dans la maudite forêt. Puis le vicomte et le docteur prirent congé d'eux et se dirigèrent sur le Karibou. Nous ne les suivrons pas dans ce centre aurifère, auquel conduit une route unie, de dix-huit pieds parfois de largeur, et dont le seul passage dangereux se trouve au mont Pavillon, qu'elle franchit par de rapides zigzags, sans para-

pets, tandis que d'affreux précipices, aux parois presque verticales, la bordent de l'un et de l'autre côté. Nous ne décrirons pas les mœurs des mineurs du Caribou. Dans le bassin du Fraser, comme dans la vallée du Sacramento, c'est la même âpreté au gain ; ce sont les mêmes profits extraordinaires et les mêmes mécomptes ; la même prodigalité, la même insouciance, la même fureur du jeu et des plaisirs brutaux. *Man delights me not no u'oman neither,* a dit le grand Skakspeare, mot amer, mais auquel le spectacle de tant de passions dégradantes donnerait certainement raison. Aussi bien, ce n'est pas dans les *claims* du Sacramento ou du Karibou, dans les *placers* de l'Australie, que la soif de l'or se montre peut-être sous ses traits les plus caractéristiques. Toute brutale et toute désordonnée qu'elle soit, la vie de ces mineurs se relève du moins par le travail, et s'il fallait peindre le type de la richesse mal acquise et de la convoitise effrontée du lucre satisfait et toujours inassouvi, on n'aurait pas besoin pour le trouver de refaire le périlleux voyage que nous avons essayé de raconter.

III

Je découvrirai Franklin ou le passage, s'était écrié le commander Mac-Clure, quand l'amirauté anglaise lui confia le navire l'*Investigator*. Certes, le commander Mac-Clure avait le droit de compter beaucoup sur son courage et son habileté nautique : il avait jadis traversé avec une rapidité extraordinaire le grand Océan, du détroit de Magellan au détroit de Behring, et venait de faire, sous les ordres de James Clerk Ross, la campagne arctique de 1849. Mais le résultat même de cette campagne ne semblait encourager ni l'une ni l'autre de ces espérances. Sir James Clerk Ross n'avait découvert aucune trace de Franklin, dont on n'avait plus de nouvelles directes, depuis le 12 juillet 1845, où il jetait l'ancre devant l'île groënlandaise de Disco, et annonçait son espoir de pénétrer bientôt et sans trop d'obstacles dans le détroit de Lancastre ; ni de nouvelles indirectes, depuis que des navires baleiniers avaient aperçu, quelques semaines plus tard, l'*Erebus* et la *Terror* dans la baie de Baffin, voguant par une belle mer et une brise favorable vers ce détroit dont 200 milles marins les séparaient seulement. Après avoir dépassé l'entrée de ce même détroit, les propres navires de sir James Ross, l'*Investigator* et l'*Entreprise*, avaient dérivé au Sud, le long du rivage occidental de la mer de Baffin, jusque par le travers de la baie Poud, et s'étaient

vus emprisonnés par d'immenses montagnes de glaces. Barrière infranchissable selon toutes les prévisions et qui se rompit presque miraculeusement au moment où on l'espérait le moins. Un ancien compagnon de Franklin, qui avait partagé ses premiers travaux et ses premiers périls, n'avait pas été plus heureux. Partis de l'embouchure de la branche occidentale du Mackenzie, le Dr Richardson et la Dr Raë avaient suivi, en bateau, la côte jusqu'à une baie située entre les caps Hearne et Kendall. Là, l'hiver qui se faisait sentir dans toute sa rigueur et les glaces qui se soudaient en grosses masses et aussi loin que la vue pouvait se porter, des promontoires les plus élevés interceptant la mer, les avaient forcés de regagner leur campement sur les bords du lac du Grand-Ours, sans pousser leurs investigations, comme ils l'auraient voulu, jusqu'à la terre de Wollaston. Dans ce long parcours, les intrépides explorateurs avaient communiqué fréquemment avec les Esquimaux, qui déclarèrent n'avoir aperçu aucun navire, et l'examen minutieux de la côte confirmait la vérité de cette déclaration. Dans l'été de 1850, au moment où l'*Investigator* rejoignait la station du détroit de Behring, on ne devait pas même savoir en Europe que le capitaine américain Penny avait découvert sur l'île Beechey, à l'entrée du canal Wellington, trois tombeaux et quelques autres vestiges de marins européens. Ces vestiges consistaient en un millier de ces caisses de plomb qui renferment les conserves de viande préparées pour les voyages de long cours. Ils convainquirent le commodore Austin, qui les examina plus tard, que Franklin avait passé l'hiver de 1845 à 1846 dans la baie comprise entre l'île Beechey et le cap Riley. La position des caisses, qui se trouvaient ouvertes et empilées dans un ordre régulier, donnait à croire qu'elles n'avaient été abandonnées qu'après une inspection formelle et pour cause de mauvaise qualité ou de fermentation putride des viandes, ce qui autorisait les craintes les plus sérieuses au sujet des ressources alimentaires de l'expédition, mais laissait intact le voile qui couvrait sa marche et sa destinée.

Ce voile, il ne fut donné ni au commodore Austin et à ses héroïques lieutenants, les Osborne, les Ommaney, les Mac-Clintock, les Mac-Dougall, ni au capitaine Penny de le soulever. En vain explorèrent-ils, sur une étendue de plus de 1200 milles, les pourtours du bassin de Melville; en vain Ommaney fouilla-t-il les rivages de l'île du Prince de Galles, qui court parallèlement au North-Somerset dans la direction de la terre Victoria, et Mac-Clintock pénétra-t-il jus-

qu'au delà du cap Dundas, dans les canaux de l'archipel Parry; en vain Penny interrogea-t-il les rivages des îles Bathurst et Cornwallis et atteignit-il les bords du canal de la Reine, sous le 77° parallèle. Tant de périls courus en traîneaux ou le long des côtes, tant de souffrances causées par un froid de quarante degrés, l'emprisonnement, pendant dix mois, des vaisseaux américains dans une banquise du canal Wellington, s'ils servaient grandement à la connaissance de régions encore intactes, ne jetaient pas la moindre lumière sur le sort de l'illustre marin! Le commander Mac-Clure ne devait pas être plus favorisé; mais en cherchant l'*Erebus* et la *Terror* il trouva, comme il l'avait prophétisé, le fameux passage. Le cap Barrow doublé, l'intention de Mac-Clure était de s'élever le plus possible au Nord; mais une banquise continue et solide le ramena le long du continent américain, lui assignant la route que les embarcations du capitaine Kollet avaient suivie l'année précédente. Au cap Bathurst, après plusieurs jours de lutte contre les courants chargés de glaces, on aperçut une colonne épaisse de fumée qui s'élevait sur le rivage, et on crut entrevoir des tentes et des Européens vêtus de blancs. N'étaient-ce pas des naufragés qui appelaient du secours? Un canot se détacha en toute hâte du bord et reconnut que la fumée provenait de monticules volcaniques de forme conique, d'une teinte cendrée, et les traces toutes fraîches de rennes expliquaient la présence et les mouvements des êtres blanchâtres que les vigies de l'*Investigator* avaient signalées. Le 6 septembre, à onze heures du matin, ces mêmes vigies indiquèrent dans la direction du Nord-Est, par les 71°6' de latitude et les 125°54' de longitude occidentale, une terre d'une grande élévation. A l'Occident, elle servait de base à la banquise et laissait à l'Est, au contraire, un espace de mer à peu près praticable. Le commandeur Mac-Clure voulut y prendre pied le premier, suivant l'usage, et lui donna le nom d'île Baring, en l'honneur du premier lord de l'amirauté. Il gravit une hauteur de cinq cents mètres et examina l'aspect de cette terre : un épais tapis de mousse la recouvrait et donnait l'apparence de la verdure à des rangées successives de montagnes, dont les plus élevées mesuraient deux ou trois mille pieds de hauteur. Les eaux qui coulaient des ravins entre leurs pentes semblaient alimenter un grand lac s'élevant au milieu d'une plaine. Des traces nombreuses et récentes de rennes, de lièvres et d'oies arctiques se discernaient aisément. La mer paraissait libre, à part quelques glaçons qui

flottaient à l'Est. L'*Investigator* remit aussitôt à la voile et s'engagea dans l'étroit canal qui sépare l'île Baring d'une nouvelle terre dont il venait d'apercevoir, à une quinzaine de milles de distance, les côtes et les hautes montagnes intérieures, revêtues d'une couche de glace et révélant, par la forme de leurs pics, une origine volcanique. Elle reçut le nom de terre du Prince Albert. De gros glaçons flottaient dans le canal et emprisonnèrent l'*Investigator* à deux reprises différentes ; deux fois la mer redevint libre et le navire put continue sa course. D'après l'estime du bord, il ne se trouvait plus qu'à une trentaine de milles de cette série de petits canaux et de méditerranées qui, sous le nom de détroit de Bank, de bassin de Melville, de détroit de Barrow et de détroit de Lancastre, communiquent avec la mer de Baffin, et Mac-Clure se flattait dans cette campagne d'atteindre les parages connus de l'archipel Parry, où peut-être il était attendu. Mais le 16 septembre, par 73°10' de latitude Nord et 119°30' de longitude, l'*Investigator* vint se heurter contre une barrière de glaces étroitement soudées aux deux bords du détroit, tandis que le courant variait et le ramenait vers le Sud. Fallait-il chercher un mouillage sur un des points de la côte Sud-Est de l'île Baring, ou rester dans le détroit? Le premier parti était très-praticable, mais rien n'assurait de ce mouillage, et le navire restait alors exposé, dans un vaste espace de mer, au choc et à la pression des immenses champs de glace que les courants polaires charrient incessamment contre les archipels arctiques. Demeurer dans le détroit, au risque d'hiverner dans la glace même, c'était du moins conserver l'espace conquis, quand l'abandon d'un seul mille pouvait compromettre le sort de la campagne suivante, et rester dans la direction que Franklin avait très-probablement suivie, s'il avait dépassé le cap Walker. Le commander Mac-Clure, sous l'empire de ces considérations, se résolut d'hiverner dans le détroit du Prince de Galles ou de l'*Investigator*, comme beaucoup de cartes l'appellent à meilleur droit. Dans la prévision d'un désastre, il fit monter sur le pont des provisions pour un an et distribuer aux hommes tous leurs effets de campement : tentes, fourrures, vêtements chauds, bottes fourrées. Les canots Halkett, en caoutchouc, que l'on gonfle d'air à bord et que l'on transporte avec une extrême facilité sur les épaules d'un seul homme, à travers les glaces de l'accès le plus difficile, furent disposés, et le navire fut revêtu lui-même d'une ceinture matelassée et composée de hamacs gonflés comme des outres, afin de

le prémunir contre le choc des glaces. Ces mesures prises, les courses et les excursions géographiques commencèrent. Le commandeur Mac-Clure, un de ses officiers et six hommes s'assurèrent que le canal de l'*Investigator* communiquait avec les eaux de l'archipel Parry. Cette excursion de 130 milles ne prit que dix jours, et ce fut avec une joie inexprimable, comme il le dit lui-même, que le commander planta sa tente sur la ligne même où les cartes de Parry placent la terre de Banks. « Ainsi, ajoute-t-il, mes propres travaux, reliés à ceux de mon illustre prédécesseur, fournissaient la solution tant cherchée du passage septentrional », et la côte Nord-Est de l'île de Baring n'était autre que la terre de Banks. Le lieutenant Creswell explora l'île de Baring dans toute sa longueur et pénétra jusqu'au 125° méridien. Mac-Clure et son interprète, M. Miertsching, découvrirent, à l'extrémité Sud-Est du canal, sur une presqu'île qui le sépare de l'entrée de Minto, une tribu nouvelle d'Esquimaux. Très-inquiets d'abord à la vue des blancs qu'ils voyaient pour la première fois, ces Esquimaux, bonnes et simples créatures, accueillirent très-bien les *kablounas*, comme ils appellent leurs hôtes. Ils leur apprirent que la côte Sud-Ouest de la terre du Prince Albert se prolonge, en contournant beaucoup de golfes, jusqu'en face du continent américain, et se confond par conséquent avec l'île de Wollaston des voyageurs Dease et Simpson, et la terre Victoria du docteur Raë. Ces Esquimaux parlaient le même langage que leurs congénères du Labrador, et cette circonstance, qui ne laissa pas d'étonner le commander Mac-Clure, en établissant l'unité des dialectes esquimaux, vient confirmer les vues du docteur Latham sur l'analogie des idiomes de l'extrême Nord de l'Asie et de l'Amérique polaire.

C'est toujours un moment solennel et plein d'anxiété, celui où un navire voit se rompre les amas de glaces qui, depuis de longs mois, le retenaient captif. Le mois de juillet est le cœur de l'été dans ces parages. Un silence relatif a succédé aux détonations et aux mugissements des avalanches pendant l'hivernage. La débâcle finie, les eaux roulent avec un faible murmure entre leurs hautes berges. Dans les vallons abrités, l'anénome et le pavot étalent leurs corolles d'or ; le saxifrage ses boutons pourprés ; l'oseille ses feuilles à la teinte légèrement rosée. Le saule nain, avec sa riche verdure, console et réjouit l'œil du voyageur. Sa pensée se reporte involontairement vers les grands arbres, les épais gazons, les grandes eaux, la riche flore du

pays natal, qu'il ne reverra jamais peut-être, et que cette triste réflexion lui rend encore plus cher. C'est là que le phalantrope, le bouvier, le bruant dressent leurs nids; c'est autour des petits lacs que forme la fonte des neiges que s'ébattent le grand et le petit eider, le plongeon, le bernache; c'est sur la saillie de quelque roc blanchi que le goëland fait entendre sa plainte, qui ressemble aux pleurs d'un enfant; la mouette ses accents criards. A cette époque de l'année, la nuit n'interrompt jamais ces scènes. Douze heures durant, le soleil s'élève dans le ciel; pendant les douze autres heures, il s'incline sur l'horizon, sans jamais y toucher. De huit heures du matin à quatre heures du soir, on remarque toutefois, en dépit du soleil, un changement sensible dans l'atmosphère : la lumière se dégrade, les teintes du ciel et de la mer sont moins vives, les ombres moins tranchées; les oiseaux se perchent sur leurs gîtes habituels. C'est la nuit ou plutôt le crépuscule polaire, dont tous les explorateurs de ces mers ont vanté le charme étrange et puissant. On n'oublie pas ce spectacle, dit le narrateur de l'expédition, quand on l'a vu une fois : « Il n'est pas d'homme, même parmi les plus insc-« cessibles aux grandes et belles impressions qui ne devra confesser, « en présence de telles merveilles, l'éclatante vérité des versets « dans lesquels la Bible décrit la création et la déclare bonne et par-« faite dans toutes ses phases. »

Le 17 juillet 1851, l'*Investigator* se vit libre et reprit sa marche. Mais presqu'aussitôt le voisinage de champs de glace le força de s'amarrer à l'abri de l'un d'eux. Les vents et le courant le ramenaient incessamment vers le sud du canal, tandis qu'il s'efforçait d'en franchir la passe Nord-Est. Le 16 août, il n'en était plus éloigné que de huit ou neuf lieues, quand une banquise impénétrable lui barra le chemin. Le commandeur Mac-Clure prit alors le parti de virer immédiatement de bord et de chercher, le long de la côte occidentale de l'île Baring, un passage au Nord entre la terre et la banquise. Ce plan réussit, et trois jours plus tard l'*Investigator*, ayant contourné toute la partie méridionale de l'île, atteignait, à deux degrés plus au Nord, son promontoire Nord-Ouest, qui reçut le nom de Prince Albert. Mais là, de nouvelles tribulations attendaient nos intrépides marins : une barière de glace appuyée à la côte leur fermait le chemin, et un champ flottant vint choquer le navire et le soulever de six pieds sous sa quille. Quelques jours plus tard, un autre champ d'une grande étendue, heurtant sans doute d'une de ses pointes

sous-marines le bloc de glaces auquel l'*Investigator* était amarré, le redressa jusqu'à hauteur de la vergue de misaine. Quel moment de profonde anxiété ! La glace heureusement se rompit et dériva à droite et à gauche du bloc, qui rentra lui-même, après quelques oscillations, dans sa position primitive, mais sans reprendre sa stabilité. Quelques heures plus tard il dérivait à son tour et entraînait avec lui le navire qui suivait, ses amarres doublées, cet étrange remorqueur, broyant sous sa carène les paquets de glaçons que le bloc brisait et recevant en poupe les assauts violents des masses emportées dans son sillage. Cette course avait fortement endommagé le gouvernail : il venait à peine d'être réparé que le mouvement de la mer recommença et entraîna le navire vers le delta noyé d'une large rivière, où les débris accumulés des glaces du large formaient de véritables montagnes. Pris entre ces deux obstacles, il ne restait à l'*Investigator* que l'alternative d'un naufrage à la côte, s'il coupait ses amarres, ou d'un écrasement inévitable, s'il gardait sa position. Mac-Clure, dans le détroit du Prince de Galles, avait eu recours, dans une circonstance analogue, à l'emploi du pétard. Il envoya son maître canonnier en planter un, à travers mille périls, dans les flancs de la glace qui faisait obstacle. L'explosion ne produisit que quelques légères fissures. L'*Investigator*, cependant, se rapprochait toujours de l'écueil, et l'équipage, réuni sur le pont, attendait dans une émotion solennelle le moment d'un choc devenu inévitable. Quoique l'abordage eut lieu par l'avant, la secousse fut si terrible que les mâts en furent ébranlés dans leur base, et la charpente dans ses profondeurs. A ce moment, le commandeur ordonna de lâcher toutes les amarres, dans l'espoir de trouver au moins sur la plage, qui était doucement inclinée, un asile pour l'hiver, tandis que le séjour dans les glaces rendait inévitable l'écrasement du navire. Ce commandement n'était pas exécuté que la mine fendait le champ de glace en trois morceaux, et que l'*Investigator* qui donnait de la bande à tribord d'une manière effrayante, se relevait, sans autre avarie que la perte d'une partie de sa doublure de cuivre roulée comme une feuille de papier.

Le cap Austin doublé, les glaces se montrèrent moins formidables et la mer moins tourmentée. L'*Investigator* se trouvait alors sous le vent des hautes terres aperçues sur l'île Melville au nord du cap Dundas, au débouché occidental, par conséquent, de cette série de bras, de mer qui commencent au détroit de Lancastre. Mais une nappe de

glaces, solide, uniforme et continue, et qui ne s'était pas rompue peut-être depuis 1819, époque où elle arrêta les vaisseaux de Parry, s'étendait au Nord et à l'Orient. Il fallait se résigner à un second hivernage, dont le commander Mac-Clure choisit le lieu, sur la côte septentrionale de l'île Baring dans une petite baie. Il lui donna le nom de baie de la Merci, en souvenir reconnaissant des dangers auxquels la Providence l'avait soustrait, depuis son entrée dans ces mers. Au mois d'avril 1853, l'*Investigator* s'y retrouvait encore, et des mesures venaient d'être prises pour le rapatriement de l'équipage, moitié par le port Léopold et la baie de Baffin, moitié par la voie du Mackensie et des établissements de la baie d'Hudson. Le départ avait été fixé au 16. Le 6, le commander Mac-Clure et le lieutenant Creswell se promenaient sur la glace marine, assez loin du vaisseau; tout à coup ils voient apparaître du côté du Nord un point blanc qui semblait voler plutôt que courir. Ils croient d'abord qu'un ours poursuit un des leurs et se portent dans cette direction; mais ils reconnaissent bientôt que la figure en marche n'appartenait à personne du bord. Cet être, quel qu'il fût, agitait les bras en l'air et poussait des cris que l'éloignement rendait inintelligibles. On se rapproche, on se joint enfin, et un cri s'échappe de la poitrine de Mac-Clure.

— Qui êtes-vous, d'où venez-vous, au nom du ciel? — Le lieutenant Prim du *Hérald*, répond une voix étranglée par l'émotion et la rapidité de la course. Que l'on juge de la joie, du saisissement de Mac-Clure et de ses braves compagnons à l'apparition de cet officier qu'ils avaient laissé en 1850 dans le détroit de Béhring et qui venait faire cesser, d'une manière si imprévue, les souffrances indescriptibles de deux hivers, pendant lesquels le thermomètre avait marqué quarante degrés au-dessous de zéro, descendant même à certains jours jusqu'à cinquante-deux et cinquante-quatre. Le lieutenant Prim leur expliqua que le capitaine Kellet avait atteint l'île Melville pendant l'automne de 1852 et avait trouvé à Wenter-Harbour, dans le même cairn, où Mac-Clintock avait laissé, en 1851, une mention de son passage, le récit succinct de la navigation et des périls de l'*Investigator*. C'est pourquoi le capitaine Kellet s'était empressé de diriger, dès les premiers beaux jours, un détachement sur le havre de Merci, et, dans sa généreuse impatience, le lieutenant Prim avait pris les devants. Quelques jours plus tard, la vigie du *Hérald* signalait deux troupes dans la direction de l'Ouest : Mac-Clure faisait partie de la seconde, et

échangeait avec le capitaine Kellet de cordiales poignées de mains. Il avait très-bonne mine, et son visage rayonnait de la double joie, sans doute, d'une délivrance presque miraculeuse, et d'une découverte vainement poursuivie, depuis Cabot, par tant d'audacieux navigateurs. Quant aux traces de Franklin, qui avaient encore échappé aux recherches des Kennedy, des Bellot, des Inglefield, du docteur Raë (1) et de sir Edward Belcher, elles furent enfin retrouvées en 1858 par le capitaine Mac-Clintock, dont le nom était déjà célèbre dans les explorations polaires. Je renvoie, quoiqu'à regret, pour les détails de cette expédition mémorable, au récit officiel du capitaine Mac-Clintock lui-même, et je constate seulement que le 6 mai 1859, le lieutenant Hobson découvrit, sur la terre du Roi Guillaume, près de la pointe Victory, un cairn élevé en 1853 par sir James Clerk-Ross, premier inventeur de cette terre. Il s'empressa de le fouiller et y trouva, dans une boîte de fer blanc, le rapport même de l'expédition perdue. Ce rapport constatait que, dans l'année même de leur départ, l'*Erebus* et la *Terror* avaient remonté le canal de Wellington jusqu'au 77° de latitude et pris leurs quartiers d'hiver à l'île Beechey : L'année suivante, ils avaient hiverné dans les glaces, à environ quinze milles des rivages de l'île du Roi Guillaume ; sir John Franklin était mort le 11 juin 1847, les survivants de l'expédition, au nombre de cent cinq, avaient alors abordé à la pointe Victory, sous le commandement du capitaine Crozier, avec l'intention de partir le lendemain pour la rivière Back. Ce rapport portait la signature de Crozier et de Fitz-James, capitaine de l'*Erebus*. Des pelles, des pioches, des ustensiles de cuisine, du bois, de la toile, des habits, des provisions, un sextant même, jonchaient en cet endroit le sol et témoignaient d'un abandon total des objets devenus inutiles. Plus au Nord, on trouva un grand bateau et un traîneau, des livres religieux, cinq montres de poche, des cuillers et des fourchettes en argent, du chocolat, du thé, du tabac, deux squelettes, dont l'un fort endommagé par la dent des animaux.

Existait-il quelques rares survivants de l'expédition ? Un Américain, le capitaine Hall, l'a cru et s'est mis en 1860 à leur recherche. Il voulait atteindre, en suivant les côtes, la terre du Roi Guillaume et la perte de son schooner, le *Rescue*, célèbre dans les navigations arctiques, ne lui permit pas d'y parvenir. M. Hall n'a retrouvé aucun des anciens

(1) Le docteur Raë avait cependant recueilli des Esquimaux dans la baie de Felly des renseignements et relaté d'eux quelques objets qui ne semblaient plus laisser de doute sur un grand désastre. Le gouvernement anglais lui accorda même, ainsi qu'à ses compagnons, la prime de 250,000 francs promise à qui rapportera en Angleterre, des nouvelles positives de Franklin.

compagnons de l'illustre marin; mais il a reconnu sur les bords du détroit qui porte son nom, le site de l'établissement du vieux Frobisher. Sa relation abonde en détails curieux sur les mœurs des Esquimaux groënlandais et de la terre de Frobisher. Ils apparaissent avec leurs qualités natives, auxquelles tous les explorateurs de ces mers ont rendu justice : bons, serviables, hospitaliers, malpropres à l'excès, imprévoyants et voraces. M. Hall vante l'adresse des femmes d'Ugarng à fabriquer des bottes, des gants, à coudre les vêtements. Ces femmes, comme toutes les femmes de leur race, sont laborieuses et affables. Seulement, elles ne paraissent pas, de même que leurs maris, se faire une idée bien haute du lien et des devoirs conjugaux, témoin l'empressement que mit l'Esquimau Ming-u-mai-lo à offrir une de ses femmes au docteur et le contentement très-marqué que celle-ci manifesta à cette offre. Une autre coutume locale laissa le voyageur indigné : les Esquimaux enferment leurs vieillards dans une hutte de neige et les y laissent mourir de faim. Il a pénétré lui-même dans un *iglou* où une vieille femme venait d'être transportée : Nukctou paraissait calme, résignée, et, s'il est possible, reconnaissante du soin qu'on avait mis à lui tailler sa dernière couche dans la neige. Singulière analogie des mœurs barbares qui ne tient aucun compte du temps, ni des latitudes! Les Hérules faisaient poignarder leurs vieillards et brûlaient ensuite le cadavre; les anciens Latins précipitaient les sexagénaires du haut d'un pont ; les Cantabres, d'un rocher.

Mirus amor populo, quum pigra incanuit ætas,
Imbelles jamdudum annos pervertere saxo.

Le christianisme seul put déraciner ces affreuses coutumes : attendons-nous à ce qu'il fasse un jour dans les régions polaires ce qu'il a fait chez les conquérants de l'empire romain. Mais quelle aide les Anglais ont-ils apportée jusqu'ici à son action, demanderai-je avec le capitaine Mac-Clintock, dans leurs vastes territoires du Labrador et de la baie d'Hudson ?

Les Danois paraissent avoir mieux compris leurs devoirs : il y a des missionnaires et des écoles dans leurs établissements groënlandais d'Uppernawik, d'Holsteingborg, de Frédérickshaab, et la vente des spiritueux s'y trouve interdite. Ils ont même établi une imprimerie et une presse lithographique dans la colonie de Godthaab. Ce n'est pas sans émotion que le capitaine Mac-Clintock vit les premiers produits de ces presses hyperboréennes, c'est-à-dire un recueil des légendes indigènes écrites en groënlandais avec une traduction en danois. Il

serait vraiment curieux de rechercher si dans ces traditions il n'en est point qui consacrent le souvenir de la première colonisation de cette terre. On sait que vers le milieu du dixième siècle, un Irlandais, Gun-Biorn, découvrit une côte de l'Ouest, et que, vers 983, un autre Irlandais, Éric Randa, c'est-à-dire le Rouge, fit un séjour de trois ans sur cette côte, à laquelle il donna le nom de Terre-Verte (Groënland). A la suite d'Éric, des colons des deux sexes se transportèrent au Groënland et y fondèrent l'établissement de Brattalid, que quelques antiquaires identifient avec le petit havre de Frederickshaab. Dès le commencement du douzième siècle cette colonie était déjà devenue très-florissante sur les côtes du Groënland, soit occidental, soit oriental, car les antiquaires discutent encore sur le point de savoir laquelle de ces côtes reçut les premières colonies irlandaises où s'élevaient de nombreux villages, qui avaient leurs églises dépendantes d'un évêché. Les petites barques de ces intrépides pêcheurs remontaient la côte ouest jusqu'au 73e parallèle, et, d'après certaines inscriptions runiques, on pourrait croire qu'elles atteignirent le canal de Wellington. A la fin du quatorzième siècle, les colons groënlandais entretenaient des relations avec l'Islande et l'Europe, et si je n'ajoute pas comme Malte-brun et M. Rafin, avec cette partie de l'Amérique qui forme aujourd'hui les États de New-Jersey et de Rhode-Island, c'est qu'une interpolation dans la chronique de Snorso Hurleson, l'Hérodote scandinave n'est pas à cet égard une autorité suffisante, et qu'on a cherché le mystérieux Vinland dans toutes les directions, depuis le bassin du Saint-Laurent jusqu'en Afrique. Et tout à coup, au commencement du quinzième siècle, cette colonie s'évanouit; sa mémoire même tombe dans un oubli de trois siècles. Comment et par quelle catastrophe cette société chrétienne fût-elle anéantie, ces colons « ont-ils été « massacrés, dit lord Dufferin, par quelque tribu guerrière d'indi- « gènes, ou emportés jusqu'au dernier homme par la terrible épidé- « mie du quatorzième siècle, connue sous le nom de *peste noire?* ou « bien, conjecture plus horrible, subitement assiégés par une énorme « banquise de glace descendue de la mer polaire le long de leurs ri- « vages, ont-ils misérablement péri de froid et de faim. C'est ce que « nous ne saurons probablement jamais; si complète a été leur destruc- « tion! si mystérieuse a été leur fin! » Toujours est-il qu'il y a environ quatre siècles toute la partie méridionale du Groënland restait jusqu'au 70e de latitude, complétement libre de glaces. C'est dans les premières années du quinzième siècle que les premiers bancs de glace, descendus du pôle, paraissent avoir fait leur apparition le long

de la côte orientale du Groënland jusqu'au cap Farewell. Peu à peu elle a enserré ce malheureux pays et règne aujourd'hui sur la partie nord de la côte occidentale, depuis le cap Farewell jusqu'au détroit de Davis où elle détache des glaçons. De grandes questions de physique générale se rattachent à la formation de cette banquise. L'abaissement bien constaté du climat du Spitzberg permet de le penser. Se relie-t-elle au refroidissement général de l'hémisphère boréal, dont la marche progressive des glaces, vers le Sud, constituait le premier symptôme? n'est-ce au contraire, ainsi que le pensent les géologues, qu'un phénomène local et accidentel, qu'expliqueraient l'exhaussement du fond du canal qui sépare la côte orientale de l'Islande et le soulèvement séculaire de cette côte? phénomène qui, en arrêtant sur les fonds exhaussés les masses de glaces que les courants entraînaient autrefois dans l'Océan atlantique, aurait amené leur accumulation et formé la banquise permanente du Groënland.

Ce soulèvement des côtes, on l'avait déjà remarqué dans la partie la plus septentrionale de l'Europe, en Suède, en Norwége, dans les environs du cap Nord. Seulement la croyance populaire voyait dans ce phénomène l'effet du retrait de la mer, retrait que constataient sûrement à ses yeux les niveaux gravés sur les rochers à Gelfe et à Calmar, à l'instigation du célèbre astronome Celsius, et par Linné de sa propre main. L'équilibre actuel des mers infirmait cependant cette explication ; il ne restait donc d'autre idée à embrasser que celle d'un soulèvement, produit par la réaction de l'intérieur du globe terrestre contre son enveloppe. Cette idée « dont on ne prévit pas toute l'importance », dit M. Flourens (1), l'illustre Léopold de Buch la proclama, et on sait quelle lumière elle a jetée plus tard sur la théorie nouvelle des actions volcaniques et sur l'origine et l'âge relatif des montagnes. La Suède, disait M. de Buch, a été évidemment soulevée depuis Frédérishall jusqu'à Obo, et peut-être jusqu'à Saint-Pétersbourg. C'était confiner le phénomène dans des limites trop étroites. En Sibérie, dans les îles, sur les rivages les plus septentrionaux de l'Amérique du Nord ils croient à l'élévation de leurs côtes, et des voyageurs très-érudits partagent leur opinion. Dans le bassin polaire, d'après le professeur Haugton, les bords des détroits de Lancaster et de Melville se sont élevés de 500 pieds, depuis une période géologique assez récente. Quant au Groënland, ce n'est pas sa côte orientale qui seule se serait soulevée : d'anciennes plages, des terrasses, d'autres marques géologiques témoignent d'un exhaussement

(1) *Eloges historiques*. L. de Buch, 266.

analogue sur les rivages occidentaux, tandis que des huttes de pierre éparpillées au milieu de terrains recouverts de glaces et tout à fait impropres non-seulement à l'habitation, mais même à la chasse, attestent l'abaissement de la température. Ces faits, l'expédition du Dr Kane les a mis en relief, et ce n'est là que le moindre de ses résultats. Déjà, sans parler du vieux navigateur Bareutz, lequel croyait avoir aperçu une mer libre à l'est du cap nord de la Nouvelle-Zemble, Scoresby avait parlé d'ouvertures dans la banquise du Spitzberg présageant cette mer dans le voisinage du pôle. Le baron de Wrangel la plaçait à 40 milles de la côte arctique de l'Asie; le capitaine Penny dans le détroit de Wellington, à l'endroit même où sir Edward Belcher s'est vu forcé depuis d'abandonner ses vaisseaux pris dans les glaces. Enfin, le capitaine Inglefield avait annoncé un bassin polaire à 15 milles des glaces qui arrêtèrent l'année suivante l'expédition du Dr Kane. C'est cette mer que ce dernier explorateur a enfin trouvée, qu'il a suivie pendant nombre de milles le *long* de sa côte, qu'il a vue, d'une hauteur de 500 pieds, libre de glace et sans limites, se soulever et se briser contre les rochers de ses rivages.

Plaçons-nous par la pensée au-delà de l'entrée de Smyth qui court entre les monts du Prince de Galles, sur la terre Ellesmere et la terre Drudhoé, sur la côte occidentale de Groënland; montons sur un tertre qui domine ce paysage affreusement désolé : notre vue atteint par delà le 8° de latitude; à notre gauche, la côte ouest de l'entrée se perd à l'horizon; à notre droite, des terrains primaires s'étendent, par ondulations, jusqu'à une masse de couleur sombre et profonde, immense glacier qui porte le grand nom de Humboldt. Au delà se déploient les territoires qui s'appellent maintenant la terre de Wáshington, ligne de côtes en forme de cirque gigantesque et qu'encadre un océan glacé. A nos pieds s'étend une plaine immense dans laquelle se dressent, semblables à des lignes de circonvallation, les *hummocks*, rangées de glaçons que les collisions des champs de glace ont superposés en étages; où d'abruptes montagnes de glaces (*scebergs*) se dressent et forment à l'horizon, accumulées les unes sur les autres, un rempart infranchissable. A quelques milles au-dessous de la hauteur, une petite baie, le havre Rensellaër, se découpe dans le rivage. C'est là que le Dr Kane a fait placer son brick, l'*Advance*, entre de petites îles qui le mettent à l'abri de la dérive; c'est là qu'il hiverne avec ses dix-sept hommes d'équipage, tous volontaires, dit-

il lui-même, énergiques, rompus déjà au danger et prêts à lui opposer de nouveau un front calme et un cœur intrépide. La vie s'y écoule paisible, monotone, facile même en apparence, partagée qu'elle est entre la toilette du bord, trois repas réguliers, et dans les intervalles l'entraînement des chiens esquimaux, la confection de vêtements et de traîneaux, le dessin de cartes, les observations météorologiques. Dans la soirée, quelques parties d'échecs ou de cartes, ou la lecture des revues. Mais voici le revers de la médaille : la température au dehors est à — 40° et n'est que de + 7° 78 dans la cabine même où le Dr Kane écrit son journal. Le porter de Londres et du vieux xérès, que l'on s'est ménagé pour des cas extrêmes, gèlent dans l'entrepont ; aux carlingues pendent des glaçons dont on fait du moins de l'eau douce. A défaut d'huile, on brûle du saindoux salé et on travaille à la lueur de mauvaises veilleuses de sa propre fabrication. On manque de viande fraîche, et tout le monde, ou à peu près, a le scorbut : une tribu d'Esquimaux habite plus bas sur la côte, dans la courbure d'une baie appelée Hartsane, et leur séjour habituel, Étah, est sans doute l'habitation humaine la plus rapprochée du pôle, une masse de glace qui s'élève sous un angle de 45 degrés et se confond ensuite avec les flancs escarpés d'une montagne. Dans cette masse, deux points obscurs font tache sur la neige immaculée ; quand on s'en approche on y reconnaît des perforations : ce sont les portes des deux huttes, dont les ouvertures plus petites qui se dessinent au-dessus forment les fenêtres. Le Dr Kane voulut pénétrer lui-même dans ces huttes. Le *kotluk*, ou lampe, brûlait avec une flamme de seize pouces de longueur et éclairait une masse d'hommes, de femmes, d'enfants, « n'ayant pour couverture « que leur saleté native, pêle-mêle et grouillant comme des vers « dans le panier du pêcheur » ; un quartier de phoque gelé, qui gisait sur le plancher, avait été jeté dans la chaudière par tronçons de dix à quinze livres ; on en offrit au docteur qui le refusa, rassasié par la vue seule de ce régime culinaire ; il préféra se déshabiller, et s'arrangea pour dormir, ses jambes sur les pieds de Mme Eider-Duck, la dame du logis, et l'estomac de Metek, l'époux de celle-ci, lui servant d'oreiller. Le lendemain, Mme Eider-Duck lui tenait son déjeuner prêt ; c'était une magnifique branche de baleine bouillie, placée dans l'extrémité d'un os concave. Le docteur, en voyageur d'expérience, ne sondait pas d'ordinaire les mystères de la cuisine, et son appétit se trouvait dans un état de surexcitation ; aussi allait-il saisir

la branche de baleine, quand il aperçut à temps son hôtesse retirant de dessous son vêtement un os analogue à celui qui supportait son *déjeuner*, et le plongeant immédiatement dans la chaudière bouillante pour en extraire un second morceau. Cet ustensile, comme il l'apprit plus tard, a deux usages bien reconnus chez les Esquimaux : on s'en sert pour le pot-au-feu et la table, et dans d'autres moments pour un service... qu'on n'ose nommer. Évidemment le docteur Kane ne possédait pas l'estomac à toute épreuve de son compatriote M. Hall. Celui-ci se montrait bien au-dessus de toutes ces répugnances que les blancs doivent à leur éducation, comme il dit. Il a goûté au sang de phoque *chaud et fumant* et a trouvé ce breuvage « non-seulement très-bon, mais excellent. » Il s'est régalé de la panse du renne, des entrailles du morse, et à la longue il dévorait toute crue la chair de baleine, dont il compare la saveur à celle d'un blanc de dindon.

Quand l'été fut venu, le docteur Kane envoya des partis rayonner autour de la baie dans laquelle l'*Advance* était retenu captif. Le premier détachement, que dirigeait M. Bousall, parvint au pied des escarpements du glacier Humboldt, mais sans essayer de le franchir, faute de provisions. Les ours blancs avaient éventé, en effet, les *caches* que les voyageurs avaient déposées, en vue de leurs opérations ultérieures, et de toutes les provisions qui y étaient entassées : conserves, biscuit, alcools, liqueurs, café moulu, n'avaient respecté que les salaisons.

Le second détachement, aux ordres de M. Morton, se porta plus au Nord. Le 20 juin 1854, il se trouvait par le travers de la terminaison du glacier Humboldt. Au-delà de cet endroit, la glace devint faible et craquante, et le tremblement des chiens annonça un danger imminent. Le brouillard venant à se dissiper, le Groënlandais Hans aperçut, sans pouvoir d'abord en croire ses yeux, un chenal d'eau libre sur lequel voletaient un grand nombre d'oiseaux. Le lendemain, nos voyageurs virent la marée monter rapidement. Après avoir contourné un cap, qui est marqué dans les cartes sous le nom de cap Jackson, ils pénétrèrent dans une baie, à laquelle ils donnèrent le nom de Morris : des hirondelles, des mouettes, des eiders y tournoyaient par centaines, de grands oiseaux blancs faisaient retentir les rochers de leurs notes aiguës. Jamais M. Morton n'avait vu tant d'oiseaux réunis. La mer continuait d'être libre, des phoques se jouaient sur les glaçons qui s'y trouvaient arrêtés. Le 24 juin, la

petite troupe avait atteint un promontoire qui fait face à peu près au cap Back, entre le 81e et le 82e parallèle. La mer, qui en battait la base, empêcha de le tourner. M. Morton du moins voulut en gravir les rochers, mais ne put parvenir qu'à une hauteur de quatre cent quatre-vingt pieds. C'est là qu'il planta le pavillon étoilé de l'*Antartic*, relique précieuse qui avait été sauvée du naufrage du sloop de guerre de *Peaweh*. dans la Columbia, et qui avait accompagné le docteur Kane dans ses deux voyages polaires, et le commodore Wilkes dans ses explorations antartiques. De ce point, on n'apercevait aucun glaçon flottant et, sur un horizon de quarante milles, la mer paraissait libre. Au Nord-Ouest entre le 82e et le 83e parallèles, de l'autre côté du canal Kennedy, apparaissait un pic tronqué à son sommet et qui semblait nu et strié verticalement avec des arêtes saillantes. Ce pic qui a reçu le nom de sir Edward Parry « le grand pionnier des voyages arctiques » est la terre la plus septentrionale connue.

Bloqué encore par les glaces, dans la baie de Reusalaër, pendant l'hiver suivant, M. Kane ne put, à son extrême regret, explorer ces eaux libres. Dans l'été de 1855, abandonnant l'*Advance* à sa captivité, il tenta de regagner Uppernawik sur les frêles canots du navire. Au moment de l'embarquement, une horrible tempête força la troupe de hâler ses embarcations à un mille environ de la côte, sous un grand iceberg, isolé au milieu d'une plaine de glaces. Toute la nuit, il venta d'une façon effroyable, l'iceberg croula; la plaine de glaces tout entière craquait et vacillait sous les pieds. La tourmente se calma enfin, et les embarcations s'engagèrent dans les étroits interstices de mer libre que laissaient les bancs de glaces. Parvenus au cap York, les voyageurs pouvaient se croire à l'abri de nouvelles traverses. Mais tout y témoignait des retards de l'été, la neige aurait dû disparaître, tandis qu'une plaine immense de glaces s'étendait à l'Est et au Sud. Les provisions ne pouvaient plus durer que trois semaines : il était donc nécessaire d'avancer et de se lancer à tout risque dans la direction du Sud-Est.

La ration de vivres avait déjà été réduite; elle ne se composa plus que de cinq onces de poussière de pain, quatre onces de suif, et trois onces de viande d'oiseau. Les jambes des malheureux explorateurs s'enflaient, et leur respiration devenait pénible. Les bateaux étaient en si mauvais état, qu'il fallait les vider à chaque instant.

On songeait à immoler les deux chiens qui avaient été les chefs d'attelage de l'équipage d'hiver, et que ce souvenir protégeait

encore, quand on tua un phoque : l'animal fut immédiatement dépecé et dévoré tout cru. Mais ces souffrances touchaient enfin à leur terme. Déjà les embarcations avaient salué la terre ferme et ramaient dans la direction de Karkamont, quand un bruit insolite vint frapper l'oreille de leurs rameurs. Ce n'était ni le cri aigu de la mouette, ni le glapissement du renard, ni le *huk-huk* des Esquimaux. C'était la cadence régulière, le battement uniforme des avirons ; on croit encore à une illusion, mais le bruit se répète. Les embarcations volent alors plus rapides, et des yeux inquiets fouillent de toutes parts l'horizon. Ils discernent la mâture d'une chaloupe, et aussitôt un cri s'échappe de toutes les poitrines oppressées : Les Danois ! les Danois ! nous sommes sauvés !

Si l'espace ne me faisait évidemment défaut, je voudrais conduire le lecteur en Islande, au Spitzberg, à Jean-de-Mayon, ces îles polaires, si peu, si mal visitées, et je prendrais pour guide le noble lord à qui j'emprunte ces derniers mots. Sur les pas de lord Dufferin, on ne risque aucun mécompte, sous le rapport soit de l'exactitude, soit de l'intérêt. Il a vu et bien vu, avec les yeux de l'intelligence et les yeux du corps, les pays qu'il décrit en voyageur, en artiste, en homme instruit.

Le voici dans les mers polaires : depuis deux jours, l'*Écume*, son fragile schooner, cherche la latitude de Jean-de-Mayon, au milieu du brouillard et de larges glaçons aux formes les plus variées et les plus pittoresques. Lord Dufferin arpente « le pont de long en large, « sondant anxieusement du regard tous les coins et recoins du som- « bre dais qui l'enveloppe. Enfin, vers quatre heures du matin, il lui « semble voir se détendre la rigidité de ses plis » les lourdes couches de vapeur se disloquent insensiblement; puis la voûte noire et massive se déchire dans toutes les directions et un cône de neige, illuminé par le soleil et comme suspendu dans l'azur céleste, apparaît au fond de cette brèche. « Jugez de ma joie, s'écrie lord Dufferin. Colomb put « à peine être plus heureux quand, après de longues nuits de veille, « il aperçut, dansant sur les flots, la flamme du premier foyer du « nouveau monde. »

Ce cône, c'est le Beerenberg, haut de deux mille cent mètres, dont les flancs sont garnis de sept énormes glaciers. « Imaginez-vous une « puissante rivière, d'un volume aussi fort que celui de la Tamise, « jaillissant des flancs d'une montagne, surmontant tous les obstacles, « roulant ses flots en tourbillon, bondissant et se précipitant, de ter-

« rasse en terrasse en légères cascades d'écume, puis soudainement « arrêtée et congelée dans sa course par une puissance si instantanée « que les flocons de l'Embrun et les ondulations bouillonnantes de « l'écume ont revêtu la rigidité immuable de la sculpture. » Qui croirait qu'il y a plus de deux siècles, sept marins hollandais furent débarqués sur ces plages affreuses et tentèrent d'y hiverner, afin de recueillir des observations susceptibles de contribuer aux progrès du commerce, de l'astronomie et de la physique du globe ? Ils débarquèrent à Jean-de-Mayon, le 26 août 1633, ils y périrent jusqu'au dernier. Lord Dufferin a reproduit, d'après leur journal, les phases principales de leur existence. Je prends ce journal au 3 avril 1634, et j'y lis qu'à la date de ce jour, le scorbut avait fait de tels progrès que deux seulement de ces infortunés pouvaient encore se tenir sur leurs pieds. Le 18, la personne qu'ils appelaient leur secrétaire, et qui jusque-là avait tenu scrupuleusement leur journal, mourut. Le 23, ce fut le tour du commandant. Le 27, ils tuèrent un chien qui leur restait, pour se faire un maigre bouillon et un bouilli plus mauvais encore. Le 28, les glaces chassèrent au large et la baie se montra entièrement dégagée. Le 29, le vent du Nord-Est souffla avec violence, et le temps tourna à la tempête. Le 31, le temps redevint beau, et le soleil brilla sur cette terre désolée et sur les six exilés moribonds. « Le journal se « termine brusquement à cette date, et les dernières lignes en sont « à peine lisibles. Il est à craindre que le malheureux qui tenait la « plume ne l'ait laissée tomber que pour se retirer sur sa couche de « mort et remettre son âme aux mains de son créateur. »

La même flotte qui avait déposé à Jean-de-Mayon les sept infortunés dont je viens de rappeler le sort tragique, laissa, le 30 avril 1633, sept autres matelots dans une baie du Spitzberg. Ils y hivernèrent et furent délivrés le 27 mai de l'année suivante. Ce fait tient, en vérité, du prodige, si l'on songe à l'intensité du froid sur les côtes pendant six mois de l'année intensité « dont nulle description », dit lord Dufferin, ne peut donner une idée exacte. Que le lecteur sache seulement que « les rochers éclatent avec le bruit du tonnerre et que, « dans une hutte comble d'habitants, la vapeur qu'exhalent les pou- « mons de l'homme retombe sur lui en flocons de neiges. Le vin et « les spiritueux se changent en blocs de glace : la neige brûle « comme un caustique ; le moindre contact du fer avec la peau en- « lève aussitôt l'épiderme.... le linge retiré de l'eau bouillante prend « aussitôt la rigidité d'une planche de bois. » Aussi la seconde ten-

tative des Hollandais, qui se place au 11 septembre 1634, eut-elle une issue fatale; les cadavres roidis des sept matelots débarqués présentaient des attitudes convulsives, qui n'indiquaient que trop quelle horrible agonie ils avaient soufferte. Lord Dufferin visita la baie dite des Anglais. « Parmi les dépôts de bois brut qui frangeaient le ri-« vage, reposaient des épaves et des débris d'un genre plus lugubre: « des espars brisés, un aviron, un mât de pavillon et des fragments « de bordage de quelque grand navire perdu; çà et là aussi on voyait « dispersés des crânes de walrus, des côtes, des omoplates d'ours, « ossements charriés, sans doute, par les glaces d'hiver. » Un des compagnons du voyageur poussa tout à coup un cri : il venait de se heurter à un cercueil de bois grisâtre, à demi enterré dans la mousse noire. Le couvercle disparu laissait voir les os blanchis d'un squelette humain, « une croix grossière étendait encore sur eux ses bras « mutilés, et une inscription hollandaise, à demi effacée, rappelait en-« core le nom et l'âge du défunt. » C'était sans doute la sépulture de quelque baleinier, « sur cette terre pétrifiée par le froid et qui n'a « rien à offrir à l'homme, pas même un tombeau. » Froide couche pour un si long sommeil, se disait lord Dufferin « et du fond de ce cercueil sans couvercle il n'aurait pas été surpris d'entendre monter des plaintes semblables à celles que Vala murmure à Odin dans le Nifelheim. »

« Quel est cet inconnu qui vient ainsi troubler le repos de mon « esprit? J'ai dormi longtemps sur la terre couverte de neige ou « mouillée par la pluie et la rosée. »

IV

Dans ce moment même, un de nos compatriotes, M. Lambert, se propose de se diriger droit vers le pôle, en partant du détroit de Béhring, et M. Whymper, célèbre par ses ascensions alpestres, vient de partir pour le Groënland. M. Whymper est convaincu que l'intérieur de ce pays, qui reste totalement inconnu, n'est pas une terre aussi désolée et aussi stérile que son pourtour. Il est un fait certain, s'est-il dit, c'est que les troupeaux de rennes, qui visitent de temps en temps la côte, se retirent toujours vers cet empire prétendu des glaces, quand on ne leur barre pas le passage. Et comment, si l'intérieur était absolument stérile, pourraient vivre ces troupeaux qui consomment tant d'herbes? L'intention de M. Whymper était, en conséquence, d'établir son quartier général à Jacobshavn, d'explorer le

Nord-Est, puis le Sud, et de revenir par l'Ouest du Groënland. Si cette première exploration ne restait pas infructueuse, il en tenterait une seconde dans la direction du Sud-Est, il opérerait son retour à Jacobshavn, par une route comparativement septentrionale. Il consacrerait le surplus de son temps, s'il lui en restait, à l'exploration de l'île de Disco et des restes fossiles que présente le voisinage principalement sur les bords du détroit de Waigatz.

Souhaitons, et de très-grand cœur, un heureux succès à ces hommes intrépides. Si l'expédition du commander Mac-Clure a résolu, sans profit pour le commerce, d'ailleurs, comme on s'y attendait, le problème du fameux passage, la découverte d'un bassin libre dans le voisinage du pôle soulève des questions de physique générale et de climatologie du plus haut intérêt. Le docteur Kane fait remarquer que l'élé vation du thermomètre dans l'eau, la fonte de la neige sur les rochers, la présence des oiseaux marins, la végétation croissante, indiquent la probabilité d'un climat plus doux vers le pôle. Il lie au problème de ces espaces d'eau libre les lois qui régissent les glaciers et la limite des neiges perpétuelles. Il se demande si les courants n'exercent pas une influence sur la température de ces contrées, et propose d'examiner si le *Gulf-stream*, déjà suivi jusqu'à la côte de la Nouvelle-Zemble, ne se propage pas le long de cette île. Il pose enfin la question de savoir si le climat plus chaud de cette région dépend d'une loi physique qui s'appliquerait aux lignes isothermes actuelles.

Quel champ d'étude ouvrent à la climatologie, cette science à l'état encore rudimentaire, les variations du pôle magnétique, les déplacements d'eaux libres et la dérive des glaces arctiques, la température moyenne du pôle arctique que la théorie calcule à — 32, si les mers ne s'étendent pas jusqu'à lui, et à — 8° seulement, si elle l'atteignent! Et dans quelle région du globe les faits géologiques parlent-ils un langage plus éloquent et offrent-ils des témoignages plus à la portée immédiate de l'observateur? Du jour où Guettard, Faujas de Saint-Fond, et Dolomieu eurent étudié les volcans éteints de la France centrale, l'origine ignée du basalte n'a plus fait question. Les étranges colonnes basaltiques qui se dressent autour du Snefell, et ses cavernes prismatiques, le plateau de lave qui précède la plaine de Thingvalla, les crevasses et les fissures profondes de cette plaine, l'abîme de l'Almannaja, l'état encore ignivome de l'Hécla et du Spatka-Jorul, tout en Islande atteste l'action du feu central. Le

Boerenberg et l'île entière de Jean-de-Mayon sont d'origine évidemment plutonienne. Des masses de porphyre, qui vont se perdre dans la mer, se dressent entre l'île de Franklin et la côte orientale du Groënland. Les glaces flottantes, le glacier Humboldt et les immenses glaciers du Spitzberg, dont certains, d'après Icoresby, ne mesurent pas moins de cinquante milles de longueur sur neuf à dix de largeur, sont autant de témoins irrécusables et puissants de ce refroidissement du globe qui a reçu le nom de période glaciaire. Quand les Russes, dès leurs premières explorations, eurent exhumé, des rives du Taïmura aux bords du détroit de Behring, des os d'éléphants, d'hippopotames, de rhinocéros, et que Pallas eut publié son second et célèbre mémoire, où il révélait la découverte d'un *rhynocéros tychorninus*, gisant tout entier, avec sa chair et sa peau intactes, sous une terre gelée, l'attention scientifique se porta sur ce genre de recherches ; on ne tarda pas à retrouver des dépouilles d'animaux du Midi dans toute la zone tempérée, et Buffon lança sa fameuse hypothèse d'un refroidissement graduel des régions polaires et des migrations successives des animaux du Nord et du Midi. Mais comment concilier cette hypothèse avec le fait révélé par Pallas, et le rhinocéros dont parlait celui-ci eût-il pu se conserver intact dans toutes ses parties, s'il n'eût été gelé en même temps que détruit? Si le refroidissement et la mort n'eussent été concomittants? L'explication de Pallas lui-même ne fut pas plus probante. Il supposa une irruption des eaux venues du Sud-Est, et qui aurait transporté dans le Nord les animaux de l'Asie. Mais les animaux dont on venait de retrouver les os fossiles, mais le mammouth, par exemple, ne ressemblaient point aux animaux de l'Inde ; ils n'avaient même point d'analogues dans les espèces vivantes. Ils appartenaient à une création entièrement détruite et perdue, dont le génie de Cuvier devait ressusciter les formes colossales et variées. Le refroidissement subit, instantané, du globe se trouvait donc hors de doute. Mais une question fort intéressante serait celle de savoir si la période glaciaire a présenté les mêmes caractères en Europe qu'en Asie et en Amérique; si les glaciers du Spitzberg appartiennent à la même époque géologique qui vit le Snondon, comme le dit lord Dufferin, se «soulever à travers les nuages et pendant laquelle chaque vallon du pays de Galles était un «lit de glaciers....» Les débris de coquillages appartenant à des espèces habitant encore les mers polaires qu'on a retrouvées à l'île de Baring, à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, à l'île

de Byam Martin, au port Kennedy; l'os palatal d'une baleine franche, au même endroit; le squelette d'un de ces cétacés, à Repulse-Bay, à cent pieds au-dessus du rivage; le soulèvement récent des côtes, ces faits et d'autres indiquent que la submersion de l'archipel arctique n'a cessé qu'à une époque géologique très-voisine et suggèrent quelques doutes sur la simultanéité des phénomènes glaciaires en Amérique et en Europe.

A. FROUT DE FONTPERTUIS.

FEMME ET FEMME

Madeleine était dans la grande cheminée avec ses trois enfants ; le plus petit était sur ses genoux et les deux autres à ses côtés, accroupis sur sa jupe et presque dans la cendre d'un feu de genêts à demi éteint ; une petite chandelle de résine brûlait dans une pince de fer fixée dans l'intérieur de la grande cheminée. Madeleine et ses enfants s'étaient chauffés en silence. Tout à coup l'aîné, qui avait douze ans, lui dit :

— Ma mère, où donc est notre père ?

Madeleine pâlit en regardant l'enfant. Jamais encore l'enfant ne lui avait dit : — Où donc est notre père ? et le coup que cette question lui porta au cœur fut affreux. Voyant qu'elle ne répondait pas, l'enfant ajouta :

— Il n'est pas mort, puisque nous prions pour qu'il revienne. Les autres marins, ajouta encore l'enfant, reviennent des pays qui sont de l'autre côté de la mer, et lui ne revient jamais comme les autres matelots.

— Et, reprit le plus jeune, assis sur les genoux de sa mère, nous n'avons pas des joujoux de l'Amérique, comme les autres qui vont à l'école.

Pendant que les enfants parlaient ainsi, Madeleine pleurait avec une si grande abondance de larmes que les enfants la prirent tous les trois par le cou pour l'empêcher de pleurer, et voyant qu'ils ne le pouvaient pas, ils se prirent à pleurer aussi, en criant comme si leur mère les avait quittés.

Tandis qu'ils pleuraient ainsi dans les bras les uns des autres, on frappa à la porte, et comme il était nuit et qu'elle était fermée, Madeleine se dégagea des bras de ses enfants, et, s'étant levée, elle fut ouvrir.

Ce fut un prêtre qui entra, et, voyant que la mère et les enfants pleuraient, il s'assit vitement dans le coin de l'âtre, sur un banc de bois qui s'y trouvait, et attira avec vivacité deux des enfants autour

de ses genoux, le troisième reprit sa place sur les genoux de Madeleine.

— Avez-vous encore de mauvaises nouvelles, Madeleine? dit le prêtre.

— Non, monsieur le curé, dit Madeleine, il n'y a rien de nouveau; mais Michel, que voilà, m'a demandé où était son père, et ça m'a fait pleurer; et voyant que je pleurais, ils ont pleuré tous les trois, et c'est alors qne vous avez frappé.

— Pauvre petit! dit le prêtre, qui attira l'enfant encore plus près de lui. Tout en caressant les enfants, il ajouta, en parlant à leur mère: Je venais vous dire, Madeleine, de tout préparer pour recevoir ici votre jeune maîtresse, Mlle de Fenouilly. Elle vient d'épouser le comte de Mons et elle va arriver avec son mari. Ils comptent rester jusqu'à la fin de l'été. Elle a reçu ce domaine en dot et elle sera chez elle ici.

— Je ne la reconnaîtrai plus, dit Madeleine : elle était toute petite quand elle a quitté le château, et moi, ajouta-elle, j'étais jeune fille! Ah! monsieur le curé.

Pendant ce court entretien, les trois enfants s'étaient endormis, les deux plus grands appuyés sur les genoux du prêtre, et le plus petit sur les genoux de Madeleine.

En les voyant ainsi, le prêtre et la mère se regardèrent et se parlèrent à voix basse.

— Monsieur le curé, dit Madeleine, ils m'ont demandé où était leur père, pensez un peu si ce n'était pas fait pour me fendre le cœur; et comment leur répondre?

— Ma fille, dit le prêtre, il faut dire la vérité à tout le monde et particulièrement aux enfants et ne jamais laisser leurs questions sans réponses. Dites-leur donc, oui, dites-leur que leur père est esclave; oui esclave, ma chère fille, car il est esclave véritablement. Ah! oui, et il est dans un dur et humiliant esclavage! Ils prieront pour sa délivrance, les pauvres petits, et détesteront son maître, et plus tard, peut-être, ils veilleront sur eux afin de ne pas tomber dans la dépendance d'un maître si exigeant et si dur; et puis, Madeleine, il faut qu'ils aiment et honorent leur père, et déplorent son malheur. Oui, parlez-leur ainsi en femme chrétienne et courageuse, et quand le père reviendra, car il reviendra, Madeleine, il sera reçu avec tendresse par ses fils; il aura besoin d'être chér et honoré, et il le sera. Le respect de ses enfants lui fera connaître toute l'étendue de votre tendresse, et il vous aimera comme vous-mé-

ritez de l'être; il saura que pendant son esclavage ses enfants ont prié pour lui.

Pendant que le prêtre parlait, les pleurs de Madeleine avaient redoublé, et son plus jeune enfant était bercé par ses sanglots.

Aux larmes amères du chagrin vient quelquefois se mêler le torrent plus doux des larmes que fait répandre l'espérance. La résolution d'une énergique et vigoureuse charité comblait le cœur de Madeleine d'une espérance très-sainte; elle était attendrie par son courage, de sa force naquit une douceur nouvelle.

— Je ferai ce que vous me dites, dit-elle au prêtre; oui, monsieur Pontesbeau, je dirai aux enfants que leur père est en esclavage chez l'étranger, je le dirai aux autres et à tout le monde, les âmes chrétiennes sauront que c'est la vérité.

M. Pontesbeau dut, pour se retirer, se dégager de l'étreinte des enfants endormis, qui, tout en se frottant les yeux, l'accompagnèrent jusqu'à la porte. Là, il les bénit et prit congé de Madeleine.

Tout en déshabillant et berçant ses enfants, Madeleine pensait à cette jeune comtesse qui allait arriver bientôt, et passer dans ce vieux château les premiers mois de son bonheur. Elle l'avait connue enfant et ces souvenirs remontaient à plus de dix ans. A cette époque-là, Mlle de Fenouilly était une petite fille rieuse et étourdie, très-gâtée par sa mère pour laquelle les caprices les plus bizarres de l'enfant étaient des ordres. On l'avait rendue délicate par des soins excessifs, et sa délicatesse avait ensuite rendu les soins excessifs nécessaires.

Mme de Fenouilly était chrétienne et catholique, mais le diable n'y perdait rien, car elle *adorait* sa fille. Elle considérait comme un devoir de premier ordre pour elle-même et pour quiconque était sur la terre, de faire les volontés de celle qu'elle appelait *son ange*.

A quinze ans cet ange n'était pas éloigné de se croire une déesse et se comportait en conséquence.

C'était avec des grâces charmantes et des sourires ravissants que Mlle Olga de Fenouilly témoignait ses petites exigences : ces exigences étaient si niaises qu'on aurait pu les croire inoffensives. Mais avec le temps, et dans certaines circonstances, ces tyranniques niaiseries pouvaient devenir véritablement cruelles et désastreuses.

Mme de Fenouilly était de ces chrétiennes nulles et lâches dans lesquelles il n'y a plus place pour l'esprit de Dieu, et qui croient fermement et niaisement à leur perfection, parce qu'elles sont

exemptes des fautes grossières dont le monde se scandaliserait, et qu'elles accomplissent les actes extérieurs d'une religion commode et facile. Allant à confesse sincèrement, pour obtenir le pardon de leurs petits péchés; à la messe, pour remplir un devoir et montrer leur toilette, et communiant une fois l'an, pour l'exemple. De plus, le culte qu'elle avait pour sa fille la remplissait de cette douce persuasion qu'elle était la meilleure des mères, et que cette qualité la dispensait de tout le reste. Car enfin, pensait-elle, on n'est pas la meilleure des mères sans posséder de grandes vertus!

Mme de Fenouilly, adorant sa fille, se croyait dispensée d'adorer autre chose.

Quant à Mlle Olga, se voyant adorée, elle se croyait adorable. Là se réduisaient toutes les pensées qu'elle avait sur elle-même.

Je me suis souvent demandé quel monstre est l'amour-propre, en m'apercevant que, pour peu qu'il y en ait quelque part, le diable est satisfait, il ne nous chicane plus sur le reste, et nous laisse volontiers toutes les vertus du monde, pourvu que nous y mêlions un peu de cette graine.

Elle doit être abominable, cette graine, et contenir dans son germe des épanouissements passibles d'une horreur connue de Satan seul.

Œuvres de charité, œuvres d'esprit, piété, dévouement, abnégation, zèle pour la maison de Dieu, soin des âmes, tout est égal à Satan, et aucune de ces choses ne lui semble contraire à sa haine si une dose quelconque d'amour-propre s'y trouve mêlée : toutes les ruines sont possibles avec ce dissolvant.

Si quelque chose pouvait arracher des larmes de l'œil sans regard de l'exécrable bête, ce serait le spectacle d'une âme absolument exempte d'amour-propre.

La bête infâme supporte la vue des choses les plus sublimes, pourvu qu'une teinte d'amour-propre en ternisse l'éclat et lui permette d'en espérer la perte.

Quand Satan voit l'amour maternel, dévoué et aveugle, se couvrir d'amour-propre, il laisse l'amour maternel tranquille, sachant bien que le dévouement deviendra de l'idolâtrie, et que l'idole, un jour ou l'autre, exigera des sacrifices, peut-être des sacrifices humains; peut-être que le cœur d'un homme saignera et que la fumée de son sang montera comme un parfum d'agréable odeur jusqu'à cette femme

adorée par sa mère. A l'heure du sacrifice, Satan sera là, avec l'idole, et ce ne sera pas pour elle seule que le sang du cœur fumera. Il seront deux !

L'amour-propre semble être *l'espèce* sous laquelle le démons cache sa substance.

Mme de Fenouilly, que l'amour-propre d'être la plus tendre des mères entretenait dans un zèle constant à faire de sa fille la plus charmante femme du monde, vivait dans une paix parfaite. On n'est pas la plus charmante femme du monde sans avoir un peu de religion, de musique et de littérature. Si je mets ici la religion en première ligne, c'est que Mme de Fenouilly était catholique, et que sa fille, en somme, avait appris le catéchisme.

Mme de Fenouilly suivait la messe dans un petit livre de prières où elle se trouvait en abrégé, et un jour qu'une amie lui disait :

— Vous ne lisez donc pas l'évangile? Mme de Fenouilly répondit :

— Je sais cela sur le bout de mon doigt. Nous lisions cela, ma chère, tous les jours en pension.

Sur quoi Mlle Olga s'écria à son tour.

— Et moi donc !

Voilà pour la religion.

Quant à la littérature, Mme de Fenouilly avait lu de tout, et Mlle Olga de presque tout.

Restait la musique.

Ces dames étaient de première force. C'était chez elles le prétexte de l'admiration, du sentiment et de tout ce qui peut manifester un esprit élevé, une âme tendre, un cœur compatissant. Le nom des grands maîtres leur était connu, et elles savaient par cœur toute la musique moderne. Ajoutez à cela qu'en petit comité elles chantaient les chansons des rues, seulement pour rire.

Mme de Fenouilly avait l'habitude de dire que l'amour-propre bien placé est une excellente chose, et une chose très-nécessaire à la conduite de la vie.

Elle avait placé le sien dans l'amour maternel, et croyait l'avoir placé aussi bien que possible.

L'amour-propre bien placé paraît à beaucoup de gens une chose admirable.

Mal placé, on ne sait pas ce qu'il serait.

Je remarque que tous ceux qui en ont se flattent toujours de l'avoir mis au bon endroit.

Je n'ai encore jamais rencontré personne qui m'ait dit :

— J'ai si mal placé mon amour-propre, que cela en devient embarrassant et désastreux.

Quoi qu'il en soit, l'amour-propre de Mme de Fenouilly était extrêmement flatté dans la personne de sa fille.

Il y a des questions terribles que se posent les mères chrétiennes quand elles se trouvent en présence d'une femme de vingt ans qu'elles ont formée.

Elles pensent :

— Peut-elle maintenant me quitter, peut-elle fonder et diriger à son tour une famille. Sera-t-elle le soutien, l'aide et l'honneur de l'homme qui la choisira? Sera-t-elle soumise et aura-t-elle le cœur fort? Lui ai-je vraiment enseigné la sagesse? La grâce et l'amabilité de sa personne auront-elles pour soutien le dévouement? Aux jours d'épreuves sera-t-elle forte? Et aux jours de la joie sera-t-elle sage? Va-t-elle entrer dans la retraite de sa maison parée de modestie et de science divine? Porte-t-elle dans son cœur un amour si grand que toutes les amours très-saintes qu'elle aborde y soient enveloppées et nourries, vivifiées et réchauffées comme aux rayons d'un soleil ardent? Les trésors de son cœur seront-ils toujours abrités à l'ombre toujours fraîche d'une courageuse modestie?

Peut-elle vraiment prendre charge d'âmes et présenter à Dieu des créatures semblables à lui?

Quand de semblables questions se posent en face d'une femme de vingt ans, la grâce charmante de sa jeunesse peut attendrir le cœur ou donner un redoutable effroi.

La mère qui peut, en présence de ces questions, embrasser sa fille avec confiance et se reposer de sa sollicitude, n'a pas eu d'amour-propre. Elle ne sait pas si sa fille lui fera honneur; elle sait seulement qu'elle fera honneur à Dieu, et cela lui suffit.

Mme de Fenouilly ne se posait pas ces questions, elle les avait résolues.

Elle avait désiré pour elle-même que sa fille fût jolie, et elle l'était; qu'elle fût élégante, riche, remarquée, spirituelle, aimable, et elle l'était.

Mme de Fenouilly présentait avec orgueil sa fille dans le monde;

enfin, et ceci était le dernier mot, elle pouvait prétendre à un beau parti. Or, pour Mme de Fenouilly, ce qui était le couronnement de l'œuvre, ce n'était pas que sa fille se mariât bien et fût heureuse, mais simplement qu'elle, Mme de Fenouilly, eût un gendre qui fît bonne figure, non pas dans l'intimité de la vie, sous le toit conjugal en qualité de mari, de père et de fils, mais dans le monde, en qualité de gendre.

Voilà quel était l'important; il y allait de son amour-propre, et, disons-le, de celui de Mlle Olga, car l'amour-propre n'est pas même l'amour de soi, l'amour-propre n'est pas de l'égoïsme, loin de là, il est dévoué et sait, quand il faut, sacrifier l'honneur et le bonheur.

Mme de Fenouilly se servait quelquefois d'un vieux mot français qui lui donnait je ne sais quel air de vieille noblesse :

— Il faut faire état de soi, disait-elle.

Les vrais catholiques de cœur et d'âme ne connaissaient pas ces dames, ne les rencontraient ni dans le bon sentier où ils ont coutume d'aller chercher la force, ni dans les chemins perdus, où ils vont chercher les âmes.

Cependant, on aurait fort offensé ces dames si on leur avait dit qu'elles n'étaient pas catholiques. Du reste, le petit verni catholique dont elles se faisaient gloire cachait en elles une ignorance absolue.

Il n'est pas rare de voir des femmes fort instruites de l'histoire ancienne, incapables d'une erreur de date ou de nom, ignorer absolument de cette même histoire tout ce qui se rattache à Jésus-Christ.

J'ai vu entre les mains d'une jeune fille un semainier où les jours étaient indiqués par Vénus, Vulcain, Mars, etc. Elle savait parfaitement toute cette histoire là, et vous aurait très-bien dit que Vénus était la mère des amours, et Mars le dieu de la guerre, mais sa science n'allait pas jusqu'à vous dire le nom du saint du jour, et elle savait encore moins que le samedi est le jour de la Vierge, et le mardi le jour des anges. Son semainier lui aurait même paru ridicule s'il avait indiqué ainsi les jours, tandis que Vénus et Mars ne la choquaient point. — Cependant elle était chrétienne.

Ah! que Mlle Olga en savait long à partir de Jupiter! quand Mlle Olga était demandée en mariage, Mme de Fenouilly examinait l'élégance du futur et son nom.

L'homme le plus honorable du monde lui eût paru indigne, s'il avait eu un nom vulgaire. Mais dès qu'une ombre de noblesse se

montrait, Mme de Fenouilly inclinait à l'indulgence pour tout le reste. Elle tenait d'autant plus à ce que sa fille épousât un noble qu'elle même ne l'était point. Elle était redevable de son nom de Fenouilly aux persévérantes et habiles manœuvres de son mari, qui ayant placé son amour-propre à avoir un *de* quelconque, avait renié le nom de son père, fort honnête homme d'ailleurs, qui s'appelait Gauchon pour se faire appeler de Fenouilly, du nom d'une petite propriété, siseaux portes de Brives-la-Gaillarde. Le nom de ce pigeonnier lui parut plus noble à porter que celui de son père.

J'ai dit que l'amour-propre n'était point égoïste, certes non, ni avare. Le petit changement de nom avait coûté 10,000 francs à Mme Gauchon.

Quand M. de Mons demanda en mariage Mlle Olga, Mme de Fenouilly ferma les yeux sur une jeunesse peut-être un peu tapageuse et oisive. Elle ne voulut pas approfondir les raisons d'une ruine complète. Quant à la question de principes et de religion, elle déclara qu'un honnête homme est toujours bon chrétien. Il y avait bien, touchant M. de Mons, une certaine obscurité sur une somme de 60,000 fr. Mais l'intervention d'une grande famille ayant *réglé* cette affaire, elle ne voulut pas commettre l'irrévérence d'examiner elle-même le fond des choses. M. de Mons, que Mme de Fenouilly appelait — le comte — comme si il n'y en avait point eu d'autre, était homme du monde et du — meilleur monde — suivant l'expression consacrée par les petits journaux et adoptée par Mlle Olga.

Comment ne pas être flattée d'avoir enfin fixé ce cœur volage ?

Disons cependant qu'au moment de son mariage, M. de Mons fit un retour sincère sur lui-même. Il détesta véritablement sa vie passée. Il jeta même un regard vers la croix, se disant que les femmes chrétiennes devaient avoir des ressources profondes pour tirer un homme d'un certain abîme. Il vit d'un œil simple les erreurs et les horreurs de sa vie, il eut un sincère désir de tout réparer, dans la mesure du possible, il fut accablé par le sentiment des fautes irréparables. Il se dit que certaines conséquences de ses désordres étaient impossibles à arrêter, impossibles à calculer, qu'aucun repentir, aucun zèle, n'était de force à conjurer les malheurs possibles, probables même. Il se dit que les individus, les fautes et les vertus s'engendrent les unes les autres, et que les générations sont épouvantables à contempler.

Il entrevoyait comme dans un songe horrible la population des ba-

gnes et des prisons, presque toute recrutée parmi les enfants sans pères.

Et il se disait que tous cependant avaient un père et il se disait à lui-même : qu'as-tu fait du sang de tes fils?

On parle légèrement des folies de jeunesse, elles font rire, et les hommes du *meilleur monde* en ont commis, il serait même ridicule dans un certain monde d'en être tout à fait exempt. Mais il arrive un jour où la foule va entendre avec épouvante, devant une cour d'assises, la cinique audace d'un assassin devenu célèbre et pour lequel l'échafaud se dressera. Il a vingt ans! et pas de père, combien d'aimables viveurs en retournant de vingt ans en arrière iraient sans frissonner, s'ils réfléchissaient sur eux-mêmes, entendre l'épouvantable horreur de cette vie? de qui est le sang qui coule sur l'échafaud?

Seulement il est convenu que cet homme, qui est né quelque part et qui meurt là, n'a pas de père.

Pas de père!

M. de Mons pensa un peu à cela et il pensa aussi que ce sont les femmes chrétiennes qui sont les mères de ces enfants sans pères, et qu'elles en sauvent un grand nombre. Il se dit aussi que les femmes chrétiennes qui sont les mères de ces enfants sans pères, ne sont pas celles qui les ont mis au monde.

Il trouva moins aimables les femmes charmantes pour lesquelles il s'était ruiné, quand il entrevit un instant les conséquences possibles de leur *aimable étourderie.*

Ces réflexions ne se présentèrent pas à lui sous leur aspect le plus terrifiant, il entrevit seulement que certaines choses avaient, quoi qu'on fit, du retentissement, et que l'humanité a quelque droit de demander compte aux hommes de leur vie.

Les générations sont épouvantables, elles coulent comme un torrent, rien ne les arrête, elles se perpétuent!

Je dis que M. de Mons eut un sincère regret et en voyant Mlle Olga à la messe, il pensa naïvement qu'elle atténuerait ses fautes, que peut-être dans ses vertus, il trouverait un baume, une consolation, une espérance, et qu'avec elle il restaurerait sa vie. Il salua plus bas celles qu'il appelait autrefois — des nonettes — il entrevit leur héroïsme et se dit que peut-être il leur devait quelque reconnaissance, il les appela réparatrices.

— Le petit hypocrite, disait Mme de Fenouilly à sa fille, il fait le bon apôtre!.

Ces deux dames riaient sous cape, très-flattées que M. de Mons prit la peine de mentir dans l'intention de leur plaire et pour leur être agréable.

Mais M. de Mons était sincère, et était loin de penser que deux femmes chrétiennes puissent prendre ainsi sa vie passée et suspecter de cette manière ses résolutions présentes.

Il croyait que des femmes, vis à vis desquelles on est tenu à un certain langage, veulent que ce langage soit l'expression de la vérité et demandent à ce que la vie soit conforme aux principes. Il était loin de se douter que les désordres de sa vie passée flattassent dans les dames de Fenouilly, un secret orgueil, un certain amour-propre étrange, et qu'à genoux en présence de Dieu, elles puissent encore sourire à la pensée des choses qui en ce moment le faisaient frissonner.

Mlle de Fenouilly avait du mariage, l'idée qu'il donne la liberté.

Les erreurs et les vérités se tiennent, s'enchaînent et se suivent, elles s'engendrent et se multiplient les unes par les autres.

Mlle de Fenouilly ne se demanda même pas quelle liberté elle prétendait trouver dans le mariage.

On embarrasserait fort certaines femmes qui parlent de liberté, en leur demandant de quelle liberté elles parlent.

Pour ma part, quand j'entends des femmes réclamer la liberté d'être médecins, avocats, notaires, soldats ou députés, je me demande pourquoi elles ne profitent pas de la liberté qu'elles ont d'être filles respectueuses et tendres, bonnes mères, épouses dévouées et sages. Ces choses-là si elles sont prises au sérieux laissent peu de loisir pour dresser des contrats, prononcer des discours et pratiquer le noble métier des armes.

Il est permis de penser que les femmes qui réclament des libertés nouvelles n'en profiteraient pas mieux que des libertés qu'elles ont et qu'elles seraient notaires infidèles, mauvais orateurs et lâches soldats.

Sans aller trop loin dans les conséquences de ses pensées, Mlle de Fenouilly comptait sur le mariage, pour avoir la liberté. Pour le moment, le soin de son trousseau et les surprises de sa corbeille étaient ses seules préoccupations.

Malheureusement, la médiocrité ne garantit de rien. Mlle Olga avait

refusé plusieurs prétendants, mais elle agréa le comte de Mons, Mme de Fenouilly ne trouvant pas qu'on put lui rien reprocher.

Les affaires d'argent furent réglées, Mlle Olga se maria. Elle reçut une belle corbeille telle qu'elle la pouvait souhaiter, et le mariage fut célébré avec grand dîner, bal, etc.

Mme de Fenouilly présenta Mlle Olga, devenue comtesse à toutes ses connaissances; et, toutes ces choses étant accomplies, il ne restait plus à Mlle Olga et à M. de Mons qu'à être heureux.

Ce fut alors qu'ils résolurent de partir pour le château de Kermadoué, que Mlle Olga avait reçu en dot. Ils devaient passer là les premiers temps de leur bonheur, visiter leur terre et régler leur vie commune. Il s'agissait de meubler à neuf le vieux château, d'arranger les jardins et de mettre sur un bon pied les anciens serviteurs.

C'est pourquoi M. Pontesbeau, curé du village de Kermadoué était venu prévenir Madeleine de l'arrivée de ses nouveaux maîtres.

La jeune et élégante comtesse allait aborder la terre de Bretagne où Madeleine la femme du marin l'attendait, berçant ses enfants et priant pour leur père.

La Bretagne porte dans ses parfums, dans son air, sous son ciel quelque chose de grave. Ses landes désertes semblent mystérieuses, plutôt qu'incultes, et si on se rapproche de la côte, le bruit de l'Océan ajoute une majestueuse harmonie à la gravité du tableau.

Les animaux paissant laborieusement l'herbe courte de ses prairies semblent rêveurs. Si, vers le soir, ils se rapprochent en mugissant de leur étable, ils semblent, plus qu'ailleurs, conduits par une main invisible, l'instinct ne suffit plus à expliquer leurs mouvements et l'homme rêveur aussi s'étonne, en se souvenant de François d'Assise, d'avoir de tels *frères* et de ne pas les connaître mieux.

Quand les premières feuilles d'automne jaunissent le chemin et que le ciel bleu est encore chaud, déjà la vague gronde et se précipite avec une majesté plus redoutable. Les grands oiseaux viennent du large et s'abattent sur les rochers. Leur plumage argenté se détache sur ces masses noires et leurs cris perçants avertissent les pêcheurs de l'approche de la tempête.

Alors derrière les haies de genets à fleurs jaunes, dont l'ombre déjà s'allonge au déclin du jour, on entend le joueur de cornemuse qui en gardant son troupeau module des sons étranges, sauvages et doux, que le roulement de la vague accompagne, une austère mélan-

colie saisit le cœur, l'écho que la cornemuse du pâtre interroge, redit son air d'une manière incertaine, comme le vieillard dont la mémoire affaiblie redit les phrases éparses des airs de sa jeunesse, ou comme la voix inexpérimentée de l'enfant qui essaye sa première chanson, et quand une ombre plus profonde s'étendra sur la campagne et fera disparaître l'écume blanche des flots, un silence plus grave encore obligera au recueillement. Les croix de pierre éparses dans la lande se dresseront dans le souvenir, plus encore que devant les yeux.

Peu d'hommes à pareilles heures peuvent cependant se soustraire à cette impression étrange, redoutable et rassurante de se sentir créature. Une confiance enfantine d'une douceur profonde accompagne dans le cœur l'étonnant amour que réveillent la présence du créateur, son silence, sa voix, sa douceur, sa magnificence, car voici que les cieux s'allument !

L'aurore sur ces champs austères, se lèvera comme une couronne de jeunesse et d'espérance, les feux du matin réchaufferont d'une chaleur plus ardente, ces prairies imprégnées de la senteur vivifiante des goëmons. Aux feux du matin, l'océan est bleu comme le ciel et sa frange argentée se meut dans une palpitation plus douce, elle caresse dans une paix étrange les noirs rochers que naguère elle franchissait avec fureur, et nous voyons les ondes lointaines que le ciel touche à l'horizon, se couvrir d'étincelles brillantes et resplendir comme un manteau de diamants. Ne semble-t-il pas que le soulèvement de ces ondes, leurs profonds replis, leur bruit, leur mouvement leur splendeur cachent une vie puissante?

Quelle majesté a pu jeter sur les épaules du monde un pareil manteau et dans les cieux une telle couronne ?

Celui qui a teint de rose les pétales de l'églantier, revêtu de satin blanc les lys des champs.

Celui en qui le cœur repose.

Si la fauvette, en s'éveillant tout à l'heure, s'élance d'un vol joyeux et chante sa chanson, qui donc l'énivre d'une joie si matinale et d'où lui vient tant de bonheur?

La réponse est au fond du cœur, dans la paix qui l'inonde.

La réponse est dans le tintement qui s'envole du clocher de quelque village par-dessus les ondes profondes, par-dessus les fleurs et les champs.

Dans ces campagnes la vie est grave.

Le voisinage du Seigneur, qui se sent plus qu'ailleurs à cause de la

magnificence, impose à la vie, l'homme cherche le sens et la portée de ses actes, il se demande compte à lui-même de ses jours, il sent que les actes extérieurs de la vie importent par le sens intérieur, que l'âme leur communique et que les paroles ont un sens profond.

Dans ces chaumières éparses sur la côte, si on lit, on lit les livres saints. Leur magnifique concision, si admirable pour les esprits les plus hauts et les plus cultivés se trouve aussi d'accord avec le langage sobre et énergique du paysan.

La profondeur se communique aux âmes simples par une infusion étrange.

Les paysans bretons ont une manière simple d'appeler les choses par leur nom, qui par sa profondeur épouvanterait les hommes du monde et peut-être les ferait réfléchir sur leur vie. L'énergie étrange, l'éloquence foudroyante de certaines paroles frappe le cœur au cœur, et ce n'est pas en vain qu'on parle un tel langage.

Le verbe importe à l'âme ; les paroles sont fécondes.

La fécondité de la parole est une des choses les plus effrayantes qu'il y ait au monde.

Ne voyons nous pas aujourd'hui se lever de toute part les fils de la parole, et quelle effroyable germination ! D'un côté les fils de l'argot, de l'autre côté les fils du langage académique, élégant, inconsistant, coulant, arrondi, fluctuant ; deux mondes sont nés de ces deux langages et nous voyons la génération du Verbe, ses fils, ses vrais fils de la parole luttant entre ces deux masses avec toute l'énergie de leur cœur et de leur langage.

M. Pontesbeau était fils du verbe, et parlait en vérité quand il disait qu'Étienne, le mari de Madeleine était esclave.

Il était vraiment esclave, rien n'était plus vrai.

Aussi quand les enfants de Madeleine lui demandèrent de nouveau où était leur père, elle leur répondit :

— Il est esclave, mes fils, dans un dur et triste esclavage, priez pour qu'il puisse se sauver un jour des mains qui le retiennent captif et s'il revient jamais, recevez-le, et par votre respect et par vos soins, faites-lui oublier ses malheurs.

Les enfants, sans bien comprendre, imaginaient, au-delà des vagues qui mugissaient et se dressaient sous leurs yeux dans les jours de tempêtes, un pays affreux où souffrait leur père enchaîné et malheureux.

Quand ils disaient aux matelots, aux ouvriers et aux paysans :

— Nous prions pour notre père qui est esclave chez l'étranger. En vérité ils disaient vrai, et les matelots regardaient d'un œil de compassion et de tendresse, et avec une admirable discrétion ils se bornaient à dire.

— Votre mère est une brave femme et une chrétienne.

La délicatesse de l'âme est indépendante de tout langage. Dès qu'elle est en question, peu importe l'inexpérience du discours, si on ne peut parler, on saura se taire, et l'éloquence du silence remplacera l'éloquence des paroles.

Les paysans et les matelots savaient se taire et ne trouvaient pas d'autre éloge pour Madelaine que de dire : « C'est une femme chrétienne, » c'était assez.

Pour combien de femmes du monde ce serait trop !

M. et Mme de Mons arrivèrent en bonnes gens simples qui veulent se faire aimer. Une cuisinière et une femme de chambre les accompagnaient, et Madeleine fut requise pour le gros ouvrage de la maison.

Mme de Mons parla à tout le monde avec une certaine affectation de simplicité et en femme qui sait descendre vers les humbles et se faire toute à tous.

Malheureusement de telles vertus ne se peuvent feindre et son orgueil s'accrut de toute l'humilité qu'elle montra, se trouvant une vertu de plus, elle s'en estima davantage et ainsi repoussa les cœurs qu'elle voulait attirer.

Ceux que l'on appelle les gens simples ne se méprennent pas à la nature des sentiments qu'on leur montre. Le lapidaire le plus expérimenté ne distingue pas mieux le diamant du verre le plus grossier, que *les simples* ne distinguent les sentiments vrais des sentiments faux. Un merveilleux instinct de l'âme les avertit de la contre-façon.

M. de Mons n'était pas assez simple, assez inculte pour avoir conservé la délicatesse de cet instinct, de ce tact, aussi eût-il une véritable admiration pour sa femme et se fortifia-t-il dans sa résolution très-généreuse de changer sa vie.

Mais aucune chose artificielle ne peut produire de fruits.

Mme de Mons désirait secrètement se mêler aux habitudes mondaines de son mari bien plus qu'elle n'espérait le ramener à plus d'honneur et de droiture.

JEAN LANDER.

(La fin au prochain numéro.)

DE L'HUMEUR DE VOLTAIRE

I

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, a dit Notre-Seigneur. Ces paroles ont servi de fondement à la société moderne ; elles ont rapproché tous les rangs sans les confondre. Ces rapports ont amené des prévenances, des déférences, des égards, une délicatesse d'attentions, une élégance de manières qui constituent l'habitude du monde et sont la fin d'une bonne éducation comme le cachet de la distinction. Aussi y a-t-il autant de mots différents pour marquer toutes les nuances de la politesse. Elle a tout un vocabulaire, suivant la nature de son culte. Ainsi il y a le courtois, le galant, le courtisan.

Les façons et les cérémonies du port ont occasionné la préférence des titres aux noms propres et la multiplicité des distinctions honorifiques. La personnalité a fini par disparaître, non seulement dans les affaires publiques, mais même dans l'intimité de la famille et de l'amitié. Aussi le tutoiement est prohibé ; il ne s'emploie pas ou rarement ; on en trouve peu d'exemples, au temps de Louis XIV, dans les correspondances. Le pluriel remplace le singulier dans l'Église et dans l'État, il n'y a pas d'écrivain qui ne s'y conforme. Aussi Pascal disait-il qu'il haïssait le *moi* et qu'il le haïrait toujours. La polémique sentit le besoin de s'élever à ce raffinement de langage ; c'est l'esprit de parti qui inventa le mot *on*.

Les bienséances et les convenances se traduisent en formules dans le discours et le style. Le mot *honneur* est sans cesse mis en avant ; le *très-humble et très-obéissant serviteur* est d'étiquette. Depuis saint Grégoire le Grand, les papes prennent le titre de serviteur des serviteurs de Jésus-Christ.

Écloses sous cette fleur de politesse qui a répandu un parfum si suave sur tous les rapports de la société, les langues modernes sont restées sous le voile d'une pudeur virginale. Plus concises que le latin et le grec, elles sont néanmoins plus susceptibles. Aussi exigent-

elles des périphrases dans les sujets où les anciens pouvaient impunément recourir au mot propre : elles ne le permettent qu'aux sciences. Byron traitait ouvertement l'anglais de bégueule. L'historien, qui doit tout peindre, est forcé de respecter ces scrupules et cette censure de l'opinion publique. Ce sont des évêques qui ont engagé Audin à s'abstenir de traduire, dans Luther et Calvin, les passages qui auraient le mieux fait connaître ces pères de la Réforme, mais qui auraient excité le dégoût.

Cette perfection de sentiments, inspirés par le christianisme, est si universelle que, dans les plus basses classes de la société, suivant la remarque de Bonald, rien n'est plus commun dans la conversation et même dans le commerce que l'emploi de la troisième personne et la précaution oratoire du *sauf votre respect*, quand il faut descendre à une crudité de mots. Dans *Werther* il est remarqué que l'humeur n'est point un des défauts de la campagne.

Aussi l'ouvrage peut-être le plus répandu est l'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, parce qu'il exprime le mieux le besoin des temps modernes.

Le monde, tel que le christianisme l'a élevé, était arrivé à se faire un air d'honneur. Montesquieu fut amené à regarder l'honneur comme un levier du gouvernement. On fut obligé de créer un tribunal d'honneur pour juger tous les différends sur les points d'honneur.

Voltaire s'imagina qu'il lui suffirait du mot d'humanité sans cesse répété pour purger la société de toutes les idées et de tous les sentiments que le christianisme lui avait infusés, et pour la réformer complétement.

Prodiguée dans ses nombreux écrits et résumée dans sa polémique, cette humanité de Voltaire, à la moindre contradiction, se perdait dans un torrent d'injures, de grossièretés, de calomnies, qui ont fait rougir jusqu'à ses amis les plus dévoués. Comme dans ses attaques contre l'Église il a été plus loin qu'aucun des hérésiarques, il a été entraîné à violer la langue la plus claire et la plus pudique des temps chrétiens, pour en faire le cloaque de toutes les passions.

Les comptes de cette humanité d'écrivain avec ses critiques ont été si souvent réglés, qu'il est inutile de les revoir.

L'humanité de l'homme privé a moins attiré les regards.

Suivant qu'ils ont plus ou moins conservé des dogmes de l'Église, les hérétiques ont plus ou moins cultivé de vertus. Voltaire ne voulut

rien devoir au christianisme. Pour lui, Dieu n'était qu'une nécessité, un roi constitutionnel pendant les vacances des Chambres, un bourgeois immortel.

A une époque où *Werther* dissertait sur l'humeur et se demandait si la mauvaise humeur était un vice, quelle pouvait être l'humeur de Voltaire ?

C'est un problème qu'il n'est pas inutile de résoudre dans un moment où les historiens affectent de voir des personnifications de siècle, de classes, dans tous les personnages dont ils ont occasion de parler.

On connaît le tigre de la polémique, la griffe pour les ennemis; cherchons un peu la patte de velours pour les amis, l'agneau de l'humanité pour les pèlerins de Cirey, des Délices, de Ferney.

II

Le château de Cirey doit être notre point de départ. Voltaire y passa de longues années dans le sein d'une amitié qui n'était un mystère pour personne, et il touchait à cet âge dont les passions ne trouvent plus l'excuse des circonstances atténuantes.

La marquise du Chastelet paraissait fière de posséder Voltaire. Mais était-elle heureuse ? Quand on lit attentivement ses *Lettres au comte d'Argental*, publiées en 1806, on voit qu'elle était continuellement froissée dans tous ses sentiments de femme, d'amie, de maîtresse de maison et de philosophe. Le 7 janvier 1737, elle ne peut contenir cet aveu terrible : « Il faut à tout moment le sauver de lui-même, et j'emploie plus de politique pour le conduire que tout le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. »

Quels étaient donc les événements assez graves pour jeter la perturbation dans ce ménage, aussi envié que peu connu ? Cette lettre, du 9 février suivant, nous servira de flambeau : « Je suis au désespoir du retour de ce vieux serpent de (J.-B.) Rousseau. Il semble que ce serait aux ministres à en être fâchés : car cela leur fera plus de tort qu'à notre ami. Je crains cependant horriblement l'effet que cela produira sur lui ; il en sera dans la dernière douleur : je l'ai vu malade d'avoir lu son retour annoncé comme prochain dans un papier public ; je doute qu'il veuille revenir, et je lui ai ouï dire mille fois qu'il partirait de France le jour que Rousseau y rentrerait. Ne doutez pas que cette nouvelle ne porte son indignation au comble. J'espère qu'il ne la fera pas éclater, et je crains plus encore le chagrin que cela lui

causera, que les marques publiques qu'il donnera. Vous m'avouerez que voilà une malheureuse créature et bien injustement. »

Le contraste des petites causes et des grands effets, voilà tout le secret de la vie privée de Voltaire. C'est sur ce canevas que vont travailler tous ceux qui attendaient de lui un Achille, et qui ne trouvent qu'un don Quichotte.

Mme de Graffigny a eu occasion de passer six mois à Cirey en 1738. Toutes ses impressions sont consignées dans ses lettres, publiées en 1820, sous ce titre : *Vie privée de Voltaire et de Mme du Chastelet.* Rien n'échappe à son regard de femme. Le talent ne l'éblouit pas ; elle sait rendre hommage aux qualités, mais elle n'épargne aucun défaut et reste toujours calme et juste.

C'est donc à elle à développer les traits ébauchés par Mme du Chastelet.

Or, voici comme elle prend la nature sur le fait, pour employer un bon mot de Fontenelle :

« Mon Dieu, qu'il est bête, lui qui a tant d'esprit !

« Sa maladie n'est autre chose que des vapeurs : tant qu'il est dissipé, il se porte bien ; dès qu'on le contrarie, il est malade. Notre conversation de ce soir l'a mis dans un état horrible. Il ne veut pas convenir qu'il a des vapeurs ; il s'en prend à ses indigestions. Il est le plus malheureux homme du monde ; il sait tout ce qu'il vaut et l'approbation lui est presque indifférente ; mais, par la même raison, un mot de ses adversaires le met ce qui s'appelle au désespoir : c'est la seule chose qui l'occupe, et qui le noie dans l'amertume. Je ne puis donner l'idée de cette sottise qu'en disant qu'elle est plus forte et plus misérable que son esprit n'est grand et étendu : joignez à cela des vapeurs dont il ne veut pas entendre parler, que ses jalousies lui en donnent, et puis il se croit à la mort. Il se drogue sans cesse : il s'est fourré dans la tête qu'il ne fallait pas manger, et il meurt de faim.

« Il ne veut point qu'on dise qu'un homme est ennuyeux, à moins qu'il n'ait critiqué ses ouvrages.

« Il est vrai qu'il est plus fanatique que les fanatiques qu'il hait ; mais c'est son faible, tous les grands hommes en ont, et il est malheureux pour lui que le sien soit si dangereux : s'il n'était retenu, il se ferait bien des mauvais partis.

« Il fut question de Rousseau. Oh dame ! c'est là que l'homme reste et que le héros s'évanouit ; il serait homme à ne point pardonner à quelqu'un qui louerait Rousseau. On a lu la dernière *Épître* sur

l'Envie. Rousseau y est accommodé de toutes pièces ; la dame a dit qu'il y en avait trop, il a répondu : « que, s'il était mort, il le ferait « déterrer pour le pendre. »

« C'est une chose terrible que le fanatisme de cet homme sur l'abbé Desfontaines et Rousseau ! Je crois qu'il ne parle point de ces deux hommes, sans que la fermentation ne devienne fièvre. Nous avons essayé de le persuader de les mépriser. O faiblesse humaine ! il n'a ni rime ni raison quand il en parle. »

Il ne pouvait supporter ni la moindre contrariété, ni la plus petite contradiction.

C'est encore Mme de Graffigny qui nous fournira ces deux scènes :

« Hier, après souper, il y eut une scène charmante : Voltaire boudait à cause d'un verre de vin du Rhin que la dame (du Chastelet) l'empêcha de boire; il ne voulait plus lire *Jeanne*, qu'il nous avait promise ; il était dans la haute mauvaise humeur. A force de plaisanteries, nous vîmnes à bout de le faire revenir ; la dame, qui boudait aussi, n'y put pas tenir; tout cela devint une scène de plaisanteries délicieuses, qui dura longtemps et qui finit par un chant de *Jeanne.*

« Voltaire arrive ; la fantaisie prend à la dame de lui faire mettre un autre habit : il est vrai que le sien n'était pas beau ; mais il était bien poudré et avait de belles dentelles. Il dit beaucoup de bonnes raisons pour n'en rien faire, que cela le refroidirait, et qu'il s'enrhumait de rien; enfin il eut la complaisance d'envoyer chercher son valet de chambre pour avoir un habit; il ne se trouva pas là dans l'instant; il crut en être quitte; point du tout, la persécution recommença; la vivacité prend à Voltaire, il lui parle vivement et sort de sa chambre. On envoie un moment après l'appeler, il fait dire qu'il à la colique. J'étais furieuse. Enfin arriva un monsieur du voisinage; je me levai en disant que j'allais voir Voltaire; la dame me dit de tâcher de le ramener. Je le trouvai, il était de fort bonne humeur, il pensa oublier qu'il avait la colique. Nous causions déjà depuis un moment, lorsque la dame nous envoya appeler : enfin il revint, et cet homme, qui venait de rire avec nous, reprit de l'humeur en rentrant dans la chambre, sous le prétexte de la colique ; il se mit dans un coin et ne dit mot. »

Il n'y a qu'un valet de chambre qui puisse être plus clairvoyant, plus sincère et plus explicite qu'une femme, et surtout qu'une femme de lettres.

Longchamp servit de valet de chambre à Voltaire pendant une

huitaine d'années. La première fois qu'il entra dans la chambre de Voltaire, on lui demanda un portefeuille, qu'il ne put pas trouver immédiatement parce qu'il ne connaissait pas les lieux. Son embarras lui valut une apostrophe dont le ton l'interdit. Après il fallut faire la perruque. Longchamp la peigna et la poudra. Voltaire ne la trouve pas de son goût, la prend, la secoue pour en faire tomber la poudre et demande un peigne pour l'ajuster. Celui de Longchamp ne lui plaisant pas, il le jeta brusquement par terre. « Ce début de mon service auprès de M. de Voltaire ne me parut pas de très-bon augure pour la suite; sa brusquerie m'avait déplu et je la pris d'abord pour de la brutalité, dit Longchamp dans ses *Mémoires*. »

Quoique revus par l'éditeur, ces *Mémoires* n'en sont pas moins dignes de foi, puisqu'ils ont été publiés avec ceux de Wagnière, en 1824, par un dévot de Voltaire.

Nous leur emprunterons deux anecdotes.

Le maréchal de Richelieu avait prié Voltaire de composer un discours qu'il était chargé de faire au roi. A l'insu de Voltaire une copie de ce compliment fut prise et fut répandue à profusion ; de sorte que le maréchal l'entendit réciter par les courtisans avant qu'il n'eût l'occasion d'être reçu du roi. Sa colère est facile à comprendre. Il avait promis de remettre au roi un hommage d'un écrit de circonstance de Voltaire. Il crut devoir renvoyer tous les exemplaires magnifiquement reliés qu'il avait reçus. Voltaire ignorait tout ce qui s'était passé. Au lieu d'envoyer demander incontinent des explications sur une démarche aussi inconcevable, que fit-il! « Dans un premier moment de fureur, raconte Longchamp, Voltaire courut à un tableau qu'il avait dans son cabinet, et qui représentait une espèce d'apothéose du duc de Richelieu, peinte à la gouache par Baudouin, l'arracha du cadre où il était sous glace, le foula aux pieds, et le jeta ensuite au feu, le regardant comme un hommage que ne méritait plus un indigne ami. »

Un des savants les plus estimés de cette époque, du nom de Clairault, venait voir tous les jours Mme du Chastelet et l'aidait à mettre la dernière main à un ouvrage qu'elle voulait publier. Après avoir passé la journée ensemble, les deux savants se rendaient dans l'appartement de Voltaire pour le souper. « Un jour où ses affaires lui avaient donné occasion de faire plusieurs courses dans Paris, Voltaire, dit Longchamp, se trouva le soir avoir gagné un peu d'appétit, et demanda à souper de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; il me dit d'aller

avertir les deux savants de descendre. Mme du Chastelet, qui était enfoncée dans un calcul qu'elle voulait finir, demanda un grand quart d'heure de répit ; M. de Voltaire y consent et prend patience ; une demi-heure se passe et personne ne bouge ; il me fait remonter : je frappe à la porte et on me crie : nous descendons. Sur cette réponse, M. de Voltaire fait servir le souper et se met à table, attendant les convives. Cependant ils n'arrivent point, et les plats se refroidissent ; alors il se lève furieux, franchit lestement l'escalier et trouvant la porte fermée à clef, il la jette en dedans d'un coup de pied. A ce bruit il fallut bien quitter l'ouvrage ; les géomètres se lèvent, et suivent, avec un peu de confusion, M. de Voltaire. En descendant, il leur dit : « Vous êtes donc de concert pour me faire mourir ? — Ordinairement leur souper était gai et très-long ; ce jour-là il fut très-court, on ne mangea presque point ; chacun d'eux, les yeux fixés sur son assiette, ne disait mot. M. de Voltaire alla se coucher, mais il ne put reposer de la nuit, tant il était encore ému de l'événement du soir. »

Les *Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker* contiennent ce dernier mot des rapports de Voltaire avec Mme du Chastelet. Un jour qu'on contestait à Mme du Chastelet le talent de la poésie, elle se hâta de faire un compliment en vers. Elle les soumit à l'approbation de Voltaire. « Ils ne sont pas de vous, dit-il aussitôt. » Mme du Chastelet lui réplique avec l'animosité d'une femme et le zèle d'un auteur ; la dispute s'anime ; la rage s'empare des deux poètes. Voltaire alors prend un couteau et dit en menaçant la marquise : « Ne me regarde donc pas tant avec tes yeux hagards et louches ! »

C'est vers cette époque qu'il faut rattacher ce fait, conservé dans les *Mémoires et souvenirs de Charles Pougens*, publiés en 1834 : « Voltaire venait de composer sa belle tragédie de *Tancrède* erreur de titre. Madame de ***, qu'il connaissait particulièrement, obtint à force d'instances qu'on ferait chez elle la lecture du précieux manuscrit. Peu de personnes devaient assister à cette réunion. On se rassemble, la porte est fermée à tout profane, le cercle se forme, la lecture commence. Au moment le plus pathétique, et lorsque chacun essuyait ses larmes, le valet de chambre de Madame de *** entre doucement sur la pointe des pieds pour poser une bûche sur le feu. « Botard, dit la maîtresse de la maison que l'idée de son dîner préoccupait sans doute, j'espère qu'on n'a pas oublié la moutarde. » — Ah ! Madame ! s'écria Voltaire en levant ses deux bras au-dessus de sa tête, puis s'élançant

au milieu de la chambre, il la parcourt à grands pas, sort et disparaît. »

III

Suivant les *Mémoires* de Marmontel, il faudrait attribuer à la colère plutôt qu'à la vanité le départ de Voltaire pour la Prusse.

Les applaudissements des théâtres et l'accueil des salons le dédommageaient de l'antipathie du roi et de la froideur de la favorite de Versailles. Le travail lui faisait oublier la mort de Mme du Chastelet. Mais voilà qu'il apprend que, dans une épître, le roi de Prusse n'a pas hésité à dire à un homme, tout à fait dédaigné de notre époque, à Baculard d'Arnauld :

Voltaire est à son couchant ;
Vous êtes à votre aurore.

A cette nouvelle « il fit un haut le corps, dit Marmontel, et sauta de son lit, bondissant de fureur : « Voltaire est à son couchant et Baculard à son aurore ! et c'est un roi qui écrit cette sottise énorme. Ah ! qu'il se mêle de régner ! » Nous avions de la peine, Thiriot et moi, à ne pas éclater de rire, à voir Voltaire en chemise, gambadant de colère et apostrophant le roi de Prusse. « J'irai, disait-il, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes ; » et dès ce moment-là son voyage fut décidé. »

Voltaire trouva en Prusse une cour toute disposée à en faire son idole. Aucune de ses idées ne pouvait y susciter de grandes hostilités. Mais il ne sut pas se faire pardonner sa supériorité et ménager les amours-propres. Aussi fut-il obligé de demander son congé, après un séjour de peu d'années.

C'est en Prusse que Collini commença à lui tenir lieu de secrétaire; il en remplit les fonctions pendant cinq années. Dans un livre, de 1807, intitulé *Mon séjour auprès de Voltaire*, il a laissé des pages qui aident assez à faire connaître son maître. Bornons-nous à celle-ci : « Voltaire était emporté quand il croyait avoir reçu une injustice : son premier mouvement était impétueux, mais il ne tardait pas à revenir. Je fus témoin, à Francfort, d'un trait de vivacité de sa part qui donnera une juste idée de cette impatience dont il n'était pas le maître. Le libraire Van Duren vint un matin présenter un mémoire pour des livres qu'il avait remis à Voltaire treize ans auparavant. Van Duren ne put lui parler et me laissa le compte. Voltaire le lut et trouva que la somme demandée était pour des exemplaires de ses propres

œuvres ; il en fut outré. Le libraire revint dans l'après-dînée ; mon illustre compagnon de voyage et moi nous nous promenions dans le jardin de l'auberge. A peine aperçoit-il Van Duren, qu'il va à lui plus rapidement que l'éclair, lui applique un soufflet et se retire. C'est la seule fois que j'aie vu Voltaire frapper quelqu'un. Que l'on juge de mon embarras ! Je me trouvai tout à coup seul vis-à-vis le libraire souffleté. Que lui dire ? Je tâchai de le consoler de mon mieux ; mais j'étais tellement surpris que je ne sus rien trouver de plus efficace que de lui dire qu'au bout du compte ce soufflet venait d'un grand homme. »

Heureusement dans ses *Lettres à M. Dupont*, Collini a conservé des détails qu'il aurait craint d'encadrer dans un ouvrage destiné à la publicité.

Il revint en France avec Voltaire et l'accompagna à Colmar. C'est au séjour du philosophe dans cette ville qu'il fait allusion dans cette lettre, datée, à Lyon, du mois de novembre 1754 : « Je vous dois mille remercîments pour les bontés que vous avez eues pour moi à Colmar ; elles faisaient ma consolation au milieu des chagrins attachés à mon sort. Je ne suis pas plus heureux à Lyon, où la dureté du philosophe que j'ai le malheur de suivre, ne cesse de me rendre la vie affreuse. C'est un esclavage dans lequel je vis depuis trois ans, et dont j'allais briser les chaînes à mon départ de Colmar. Voici le fait.

« On allait partir de votre ville, et les chevaux étaient prêts. La berline parut trop chargée au philosophe, et il ordonna sur-le-champ qu'on détachât tout et qu'on n'y laissât que sa malle et celle de sa nièce. Je ne portais avec moi qu'un petit portemanteau où j'avais une douzaine de chemises et quelques hardes nécessaires. Il me fit dire de tout vendre. La proposition était d'un fou, et j'allai lui dire poliment que ses extravagances étaient insoutenables, que je lui demandais mon congé, et que je le priais d'arranger mon compte. Je suis fâché, dit-il, que vous vouliez me quitter ; et par rapport à notre compte, je vous dois 19 livres : tenez ; » et il met un louis dans ma main, de la même façon qu'on ferait présent de dix mille pistoles dont on veut paraître honteux. — « Monsieur, lui dis-je, en regardant ce qu'il me donnait, je m'en vais vous faire rendre cent sols. » — Non... non... dit-il. » — « Je vous demande pardon, lui répliquai-je, il vous revient 5 livres. » — « Je vous en prie, dit-il, acceptez cette petite bagatelle. « L'occasion me parut trop belle, et je le remerciai, en lui

protestant qu'il avait trop de bontés pour moi. Je sortis immédiatement de sa chambre. Sa nièce était auprès de lui ; elle lui en dit apparement un mot : et comme j'allais gagner la chambre que j'occupais, j'aperçus le philosophe courant après moi : « Tenez, me dit-il, comme je ne sais pas si vous avez de l'argent, ni ce que vous allez devenir, prenez encore cette bagatelle. » — « Monsieur, lui repartis-je, je ne suis nullement en peine de ce que je deviendrai, et je ne l'ai jamais été en matière d'argent. » Cependant il m'engage à prendre encore un louis d'or, et à le remercier de sa générosité. Il se retira dans sa chambre, et moi dans la mienne. Au bout d'un quart d'heure un des domestiques vint me dire que l'oncle et la nièce parlaient de cette aventure et qu'ils craignaient qu'elle ne fît du bruit. On m'avait à peine rendu ce compte, que je vis paraître le philosophe dans ma chambre. Il m'obligea à refaire mon paquet et à partir ; je m'y rendis.

« N'ai je pas mis le philosophe à une terrible épreuve ? Je sais à présent à quoi m'en tenir et je sais ce qu'il est capable de faire pour un homme qui lui avait vendu sa liberté, qui l'avait servi trois ans avec attachement, et qui avait été emprisonné pour lui à Francfort. Je sais ce que signifient ses promesses. J'ai honte de l'abrutissement et de la soumission basse et servile où j'ai vécu trois ans auprès d'un philosophe le plus dur et le plus fier des hommes. »

La colère a-t-elle rendu Collini injuste ? Il continua encore de porter un joug qui lui paraissait si lourd. Aussi le trouve-t-on aux Délices dans les mêmes fonctions, mais aussi dans les mêmes sentiments. C'est de là qu'il écrit, le 7 novembre 1755, au même confident : « Il faut passer quelque chose à un homme qui s'est attaché au philosophe le plus étrange que la terre ait jamais porté. »

IV

Maintenant Voltaire a plus de soixante ans ; il est entouré de neiges éternelles qui refroidissent les passions les plus impétueuses. Il est fier et heureux de passer le reste de sa vie dans un château, bâti et meublé comme il l'a voulu. Le monde entier lui donne à l'envi le surnom de patriarche. Soit curiosité, soit sympathie, la mode est venue de le visiter. Tous les âges, tous les rangs accourent se confondre dans son salon pour lui rendre hommage. Dès lors Ferney n'est plus qu'une maison de verre. Tout ce qui s'y dit ou s'y fait devient un événement pour la presse.

Voltaire va-t-il poser ou se contenir? Répondra-t-il à l'attente de ces myriades de pèlerins de tous les pays?

Dès le 15 décembre 1755 la *Correspondance* de Grimm ôte toute espérance et toute illusion par cette remarque : « Aucun mortel n'a reçu de la nature autant de dons que M. de Voltaire, et je ne vois ce grand homme au-dessous de lui-même que lorsqu'il est aveuglé par quelque passion. Abandonné à leur impétuosité, sans frein et sans guide, il crie, il s'agite, se livre à tous les excès de la douleur et de la colère, se cause à lui-même des maux infinis, croyant en faire de très-grands à ses ennemis, et exerce en tout la méchanceté d'un enfant dont la faiblesse fait pitié. »

Les *Mémoires* de Lekain, de 1801, vont prouver cette proposition. Nous y lisons, dans une lettre de Lekain, du 10 janvier 1756 : « Peu de temps après les premières représentations de *l'Orphelin de la Chine*, je fis un voyage à Ferney. Voltaire m'engagea à lui réciter mon rôle. J'adhérai avec plaisir à une proposition dont j'espérais tirer les plus grands avantages. Je payai un peu cher la leçon que je reçus. Animé par la présence du cercle qui m'environnait, je débitai mon rôle avec toute l'énergie *tartarienne*, comme je l'avais fait à Paris avec quelques succès. Je n'en étais pas néanmoins tellement occupé que je ne pusse observer l'impression que M. de Voltaire en ressentait; mais, loin de voir sur son visage l'approbation que j'y cherchais, je démêlais dans ses traits l'empreinte d'une indignation et même d'une espèce de fureur qui, trop longtemps concentrée dans son âme, éclata enfin par une explosion terrible : *Arrêtez*, me cria-t-il, *arrêtez... Le malheureux! il me tue! il m'assassine.* A ces mots, la société se lève, l'entoure, veut le calmer ; mais il se livre de nouveau à toute sa colère, et les plus vives représentations ne purent la modérer : c'était un volcan que rien ne pouvait éteindre. Il sortit enfin, et courut s'enfermer dans son appartement. »

Des scènes du même genre se renouvelaient presque tous les jours et faisaient l'amusement de tous les pays voisins. Aussi, dans ses *Mémoires*, Casanova de Seingalt s'est bien gardé de taire ces bruits, avant de raconter son voyage à Ferney. « Tout le monde, dit-il, voulait me donner des lettres pour M. de Voltaire, et à cet empressement on aurait pu croire ce grand homme chéri de chacun, tandis qu'il était détesté de tous, à cause de son humeur satirique. Comment, mesdames, leur disais-je, M. de Voltaire n'est pas aimable, doux, galant et affable envers vous qui avez eu la complaisance de jouer ses

pièces avec lui? — Non, pas le moins du monde. Quand il nous faisait répéter nos rôles, il nous grondait sans cesse. Nous ne disions jamais une chose comme il le voulait; ici, c'était un mot mal prononcé là, une intonation qui ne rendait pas l'esprit de la passion; tantôt une inflexion de voix trop douce, tantôt une chute trop forte; et c'était encore bien pis quand nous jouions! quel vacarme pour une syllabe ajoutée ou une négligée qui avait gâté un de ses vers! Il nous faisait peur. Celle-ci avait mal ri; celle-là, dans *Alzire*, n'avait fait que semblant de pleurer! — Voulait-il que vous pleurassiez tout de bon? — Bien certainement. Il voulait des larmes véritables. Il soutenait qu'un acteur, pour arracher des larmes, devait en répandre lui-même. Je lui dis un jour que ce n'était pas ma faute si ses paroles n'avaient pas la force qu'elles devaient avoir. — Je suis sûr qu'il ne fit qu'en rire. — Rire? non, ricaner, car il est brutal et même impertinent. — Mais vous lui passiez certainement tous ces défauts. — Pas du tout; nous l'avons chassé. — Chassé! — Oui, ni plus, ni moins. Il quitta brusquement les maisons qu'il avait louées, et se retira où vous le trouverez. Il ne vient plus chez nous, même lorsque nous l'invitons. — Vous l'invitez donc, quoique vous l'ayez chassé? — Nous ne pouvons pas nous priver du plaisir d'admirer son talent, et si nous l'avons fait endêver, ce n'a été que pour nous venger et pour lui apprendre à vivre. »

La passion du théâtre conduisit Chabanon à Ferney. Il y fit plusieurs voyages; le plus court fut de six semaines, et le plus long de six mois. Il eut le temps et l'occasion d'étudier son personnage. Voici le portrait qu'il fut amené à en esquisser dans un livre de 1795, intitulé *Tableau de quelques circonstances de ma vie* : « Il ne savait dompter, ni régler aucun de ses mouvements. Il fut, toute sa vie, un enfant indiscipliné, esclave de ses passions, et n'ayant jamais eu le projet de les réprimer. Chez lui la vengeance était passée en principe. Il faut l'avouer, l'humeur le rendait dans tous les cas injuste, forcené; si j'osais, je dirais féroce. »

Le nom d'un nouveau critique le trouvait encore aussi susceptible qu'au temps de Desfontaines et de J.-B. Rousseau. Aussi Chabanon avoue-t-il que Voltaire ne parlait jamais de la Baumelle qu'avec fureur.

L'abbé Galiani n'était donc que l'interprète de l'opinion publique lorsqu'il écrivait, le 24 novembre 1770, dans un passage de sa *Correspondance* : « Voltaire n'a point d'ami et il n'est aimé de personne; il est craint : et il a sa griffe, c'est assez. »

C'est cependant l'année où le salon de Mme Necker vota une statue à Voltaire. Ce fut Pigalle qui se chargea de la sculpter. *La Correspondance littéraire* de Grimm, du mois de juillet 1770, va nous apprendre quel fut son embarras en face de son modèle, quand il fallut choisir une pose : « Phidias Pigalle a fait son voyage de Ferney, dit Grimm, et en est revenu, après y avoir passé huit jours. La veille de son départ il ne tenait encore rien, et son parti était pris de renoncer à l'entreprise et de revenir déclarer qu'il n'en pouvait venir à bout. Le patriarche lui accordait bien tous les jours une séance : mais il était pendant ce temps-là comme un enfant, ne pouvant se tenir tranquille un instant. La plupart du temps, il avait son secrétaire à côté de lui pour dicter des lettres pendant qu'on le modelait, et, suivant un tic qui lui est familier en dictant des lettres, il soufflait des pois ou faisait d'autres grimaces mortelles pour le statuaire. Celui-ci s'en désespéra, et ne vit plus pour lui d'autre ressource que de s'en retourner ou de tomber malade à Ferney d'une fièvre chaude. Enfin, le dernier jour, la conversation se mit, pour le bonheur de l'entreprise, sur le veau d'or d'Aaron ; le patriarche fut si content que Pigalle lui demandât au moins six mois pour mettre une pareille machine en fonte, que l'artiste fit de lui, le reste de la séance, tout ce qu'il voulut et parvint heureusement à faire son modèle désiré. »

Malgré son talent, Pigalle n'a fait qu'une charge. Aussi sa statue, bafouée des contemporains, a-t-elle fini par être cachée dans un coin de bibliothèque à l'Institut. »

Pour l'historien, Voltaire respire mieux dans ce cadre des *Mémoires et Correspondance de Mme d'Epinay* : « Je n'aimerais pas à vivre de suite avec lui, dit-elle ; il n'a nul principe arrêté, il compte trop sur sa mémoire, et il en abuse souvent ; je trouve qu'elle fait tort quelquefois à sa conversation : il redit plus qu'il ne dit, et ne laisse jamais rien à faire aux autres. Il ne sait point causer, et il humilie l'amour-propre ; il dit le pour et le contre, tant qu'on veut, toujours avec de nouvelles grâces, à la vérité, et néanmoins il a toujours l'air de se moquer de tout, jusqu'à lui-même. Il n'a nulle philosophie dans la tête ; il est tout hérissé de petits préjugés d'enfant ; on les lui passerait peut-être en faveur de ses grâces, du brillant de son esprit et de son originalité, s'il ne s'affichait point pour les secouer tous. Il a des inconséquences plaisantes, et il est au milieu de tout cela très-amusant à voir. Mais je n'aime point les gens qui ne font que m'amuser. »

Les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch vont confirmer tous ces jugements et donner le dernier coup de pinceau au patriarche de Ferney. Écoutons :

« Voltaire était à Ferney lorsqu'il reçut les *Lettres de la Montagne* où se trouve un passage violent contre lui. En le lisant, il se mit d'une colère horrible, traitant Rousseau de drôle, de coquin, de scélérat ; qu'il s'en vengerait et lui ferait donner cent coups de bâton. — Cela vous sera facile, lui répondit-on, car il viendra bientôt vous voir à Ferney. — Qu'il arrive donc, ajouta Voltaire. — Et que ferez-vous quand il arrivera : — Eh bien ! je lui donnerai ma meilleure chambre, je le ferai bien dîner, et je l'engagerai à rester tant que cela pourra lui être agréable.

« Le comte d'Albaret a été souvent à Ferney ; il a beaucoup vu M. de Voltaire et le contrefait admirablement. Il a composé beaucoup de proverbes dans lesquels il introduit le *grand homme* ; tout le monde assure que c'est comme si on le voyait. Il nous le représenta en colère et tout disposé à jeter son valet de chambre par la fenêtre, parce qu'on avait laissé entrer au salon un maître d'école, ami et admirateur de Rousseau. Voltaire appelait celui-ci le *Vicaire savoyard*, bien qu'il eût quatre enfants et une femme. M. d'Albaret avait assisté à cette furie et la rendait dans la perfection. Le costume était à peindre. Il cassait, mais très-réellement, des tabatières de carton et des assiettes de faïence peinte, ainsi qu'avait fait l'illustre vieillard. — Mais brute, double brute, ostrogoth, topinambour, ne vois-tu pas que ce fouetteur d'enfants vient ici pour me narguer ? — Je vais le chasser, Monsieur. — Non pas, misérable ! il dirait que je le crains, que je crains son maître et ses kyrielles ; je ne veux pas de cela. — Alors je le prierai d'attendre Monsieur. — Encore moins, animal ! M'attendre, est-ce que je veux le voir ? Est-ce que je veux qu'il regarde mes tableaux, mes glaces ? âne bâté ! un cuistre, un cuistre de ce prince des cuistres, Rousseau ! Ah ! tu mérites cent coups. — (Et il cassait sa canne, plus une douzaine d'assiettes.) — Appellerai-je Mme Denis, Monsieur ! — Mme Denis, Mme Denis, ma nièce devant ce prestolet ! Tu deviens plus bête que ton père, ce que je ne croyais pas possible. — Monsieur, il n'est point prêtre, il a une femme. — Elle est laide. — Ils sont mariés et bien mariés, j'en suis sûr. — Elle est laide. — Ils ont quatre enfants, dont l'un a été un instant pour aider chez M. Rousseau. — Elle est laide, elle est laide ! te dis-je. Ne me parle plus de cette couvée de singes, ou je

t'assomme (tabatière mise en morceaux avec les dents et les ongles.) ? Eh bien ! si monsieur veut, j'irai faire compagnie au magister — (La fureur de Voltaire se monte à un degré qui devient de la rage ; il tape, il crie, il brise.) Toi, toi, tenir compagnie à ce vicaire du diable ! C'est moi qu'on demande, et c'est toi qui te montres ! Te prendra-t-on pour moi, le crois-tu ? Est-ce que nous nous ressemblons ? Sais-tu seulement dire : Va-t-en te faire f... en français ? Sais-tu le latin comme lui ? Ah ! te présenter, toi ! Donne-moi ma perruque, ma canne, et j'irai. Oui, j'irai, j'irai le tondre, j'irai lui donner la leçon, et la leçon de Voltaire à Rousseau, ce ne sera pas peu de chose. — Il part, brandissant la canne et levant le ton plus haut encore. Ses yeux se fixent sur une fenêtre, il s'arrête tout à coup et prend un air pastoral. — Ma génisse, ma génisse blanche et son veau ! Elle va donc mieux : Ah ! quelle joie ! cours me chercher du pain, je le lui porte et je reviens. — Après cette églogue, il joint les mains, il bénit. Voltaire aimait beaucoup à bénir ; il descend dans la prairie, il va caresser la génisse, il embrasse le veau, il regarde le troupeau, il compte les moutons, il cause avec le berger, il oublie tout à fait, ou du moins a l'air d'oublier le maître d'école. Le pauvre diable passe sa journée à l'attendre, il se morfond, il se meurt de faim, et le soir, quand le grand Voltaire a compté d'abord ses génisses, puis ses moutons, puis ses lapins, puis ses brins d'herbe, il s'écrie tout d'un coup : Ah ! le vicaire savoyard ! Ma foi, on le fera coucher à la ferme, et nous nous disputerons demain. »

V

Soit fantaisie de vieillesse, soit pressentiment de la mort, Voltaire se laissa ramener à Paris. Il avait quatre-vingt-quatre ans. Néanmoins il fit preuve de la même intensité de fureur, au milieu de tous les honneurs dont il fut accablé. C'est aux *Mémoires* de Wagnière, son secrétaire, que nous devons cette dernière confidence : « Quand on allait donner la quatrième représentation d'*Irène*, il fit demander la pièce au souffleur et les rôles aux comédiens, afin que j'y portasse quelques corrections. Il fut bien surpris de voir qu'on avait corrigé l'ouvrage à son insu. Il fit avouer à sa nièce qu'elle y avait consenti. Il entra dans une si grande fureur contre elle et contre les autres correcteurs, que jamais, pendant plus de vingt-quatre ans que je lui ai été attaché, je ne l'avais vu dans un état si violent. Il repoussa brusquement Mme Denis, qui, en reculant, tomba dans un fauteuil.

Lorsqu'on entendit M. de Voltaire arriver dans le salon, on en fit sortir promptement M. d'Argental à qui il faisait les plus sanglants reproches. Personne ne voulait lui nommer les auteurs des vers ridicules que l'on avait mis à la place des siens. M. le comte d'Argental, qui l'écoutait d'une chambre voisine, entra pour tâcher de se disculper, mais M. de Voltaire le traita durement devant tout le monde, lui redemanda le *Droit du Seigneur* corrigé, *Agathocle* et d'autres papiers qu'il lui avait confiés; força Mme Denis, comme complice, d'aller elle-même les chercher sur-le-champ chez M. d'Argental, où elle fut obligée de se rendre à pied, par la pluie. Cette effervescence dura à peu près douze heures. Je tremblais à chaque instant de le voir tomber mort, ce qui serait peut-être arrivé à un jeune homme qui se serait mis dans un pareil état. Je lui dis, le lendemain, devant M. d'Alembert, que, puisque cette aventure ne l'avait pas tué, il faudrait, quand on voudrait qu'il mourût, l'assommer avec une massue. »

Sa mort ne fut pas le soir d'un beau jour. Le docteur Tronchin ne put s'empêcher de la comparer aux fureurs d'Oreste.

Un homme qui a perpétuellement excité la pitié et le sourire de tous ceux qui avaient assez de jugement pour l'observer, ne représente donc pas même l'urbanité de la société de son époque, et encore moins la souplesse des encyclopédistes. Il ne fut ni un idéal ni un type pour personne.

Affecter maintenant d'acclamer en Voltaire un représentant de l'esprit français, c'est prouver qu'on ne l'a pas lu, qu'on ne connaît pas davantage les ouvrages historiques sans lesquels il est impossible de se former un jugement raisonnable et motivé, ou bien qu'on n'est pas difficile en fait d'idéal. Il est plus facile qu'honorable d'avoir ses défauts; il n'est pas encore démontré que c'est un moyen infaillible d'attraper son esprit, qui, après tout, n'occupe le premier rang dans aucun genre.

Voltaire est donc bien loin d'avoir surpassé la séduction irrésistible de saint François de Sales et le charme proverbial de Fénelon. Il ne peut être comparé qu'à don Quichotte pour les petites causes des grands effets de sa fureur.

LOUIS NICOLARDOT.

DE CHOSES ET D'AUTRES

Nous mettons encore ici le titre sous lequel nous avons pris l'habitude de grouper certaines esquisses de mœurs, quelques critiques littéraires et diverses nouvelles d'un ordre différent; mais, cette fois, c'est simplement pour dire que nous allons y renoncer. Nous ne le faisons ni sans plaisir ni sans regret. Ce cadre élastique avait tout au moins le mérite de nous mettre à l'aise. En nous permettant de parler de choses et d'autres, il nous faisait un peu oublier qu'il y avait quantité de sujets dont nous ne pouvions rien dire. Nous espérons que nos lecteurs ont fait quelquefois comme nous et que ces légères critiques des travers du temps ont pu les intéresser.

Désormais notre chronique de la quinzaine sera surtout consacrée aux événements politiques. Nous n'entrerons pas dans le détail des débats du moment. Ce rôle est celui des journaux ; mais nous les examinerons dans leur ensemble, nous essayerons d'en indiquer le caractère, la portée, et d'en prévoir les résultats.

Nous ne voulons pas cependant renoncer à toute excursion sur le terrain des mœurs et des lettres. Que d'autres s'occupent exclusivement de politique, s'ils le trouvent bon; nous croyons, nous, que même pour bien se rendre compte des débats de cette nature, il faut suivre d'autres questions. Toute la politique, en effet, ne réside point dans les documents diplomatiques, les projets de loi soumis aux chambres, les discussions parlementaires, les actes officiels des gouvernements; il peut aussi s'en trouver, et même s'en trouver beaucoup et d'une grande importance dans les choses, en apparence, secondaires et futiles qui occupent, amusent ou passionnent la masse du public. Nous croyons, par exemple, que le succès de la petite presse, le retentissement de certaines œuvres littéraires, la vogue d'un vaudeville, d'une comédie, d'un roman, d'une féerie, ont souvent plus de portée politique que tel projet de loi qui fera prononcer cent discours et écrire mille articles de journaux. On n'aurait pas besoin de nous

presser beaucoup pour nous pousser à démontrer que la vogue de *la Grande duchesse de Gérolstein* a quelque chose de plus sérieux, au point de vue même de la grande politique et de l'économie sociale que n'importe quel discours de M. Emile Ollivier, ou même de M. Jules Favre. A notre avis, l'empressement que la plupart des souverains ont mis à aller voir cette farce, où l'on bafouait la royauté, a été l'un des graves événements de l'année qui vient de finir. L'avenir le notera parmi les enseignements les plus nets, les plus clairs et les moins compris de l'Exposition.

Mais puisque c'est dans quinze jours seulement que nous userons du droit de parler politique et de raisonner sur l'économie sociale, n'allons pas plus loin aujourd'hui. Ce qui précède suffit d'ailleurs à indiquer les allures que nous comptons donner à notre chronique de quinzaine. Elle sera politique, c'est convenu; mais elle ne séparera pas la politique du mouvement général des esprits. Elle la cherchera dans les habitudes de la société et les rêveries humanitaires, comme dans les questions qui préoccupent à peu près exclusivement les hommes d'État.

EUGÈNE VEUILLOT.

P.-S. Puisque nous avons encore la place de quelques lignes sur cette page, nous en profiterons pour annoncer un nouvel ouvrage de Mgr Landriot : *Promenades autour de mon jardin* (1), et pour en donner la dédicace.

AUX DAMES DE LA SOCIÉTÉ DE CHARITÉ DE LA ROCHELLE.

Mesdames,

Ces Conférences ont été composées à la Rochelle. Je vous les destinais : elles devaient former la suite de ces entretiens mensuels, qui semblaient vous faire du bien, et auxquels mon cœur d'Evêque ne peut penser sans un sentiment de sincère regret. Je crois devoir les publier, en conservant leur couleur locale.

Il me semble donc qu'elles vous appartiennent en quelque sorte, et c'est ce qui m'enhardit à vous les dédier. Qu'elles soient comme le dernier écho d'une voix que vous aimiez; et qu'elles m'obtiennent dans vos prières un nouveau et fervent souvenir !

Reims, le 25 novembre 1867, en la fête de sainte Catherine, ce type admirable de la piété éclairée et cherchant la lumière.

✝ JEAN-FRANÇOIS, *Arch. de Reims.*

(1) Un fort vol. in-12, prix 3 fr. 50, chez V. Palmé.

REVUE LITTÉRAIRE

I. Aurélia et le dieu Plutus, par M. Quinton. — II. La femme d'un officier, par Mme Mathilde Bourdon. — III. Les phénomènes de la physique, par M. Guillemin, ouvrage illustré de 450 figures et 11 planches. — IV. Analecta juris pontificii, 32e livraison. — V. Œuvres de Massillon, augmentées de pièces rares et inédites, par M. l'abbé Blampignon; 3e et dern. vol. in-4, 650 pages. Bar-le-Duc; L. Guérin. — Paris, Victor Palmé, 1867. — Baronii, Annales ecclésiastici, tome 12. — Le Victorial, 1 vol. in-8 de 600 p. — A travers Rome, par M. de Bellevue, 1 vol. in-12.

I

Dans les travaux de l'esprit, la marque infaillible d'une œuvre hors ligne, ce n'est pas l'admiration du public, ce sont les imitateurs. Les Ducray-Duminil et les d'Arlincourt, les Renan et les About peuvent surprendre un instant les regards; on les a vus éblouir la foule jusqu'à paraître éclipser pour un temps tout ce qui les entourait; mais lorsqu'ils retombent dans l'oubli, ils s'y plongent tout entiers et sans laisser après eux de satellites qui prolongent leur faux éclat. Mais l'auteur du *Génie du Christianisme*, mais le romancier de l'Écosse, mais le chantre des *Méditations*, et aussi, hélas! le chantre de *Frétillon* et de *Lisette* forment école dès qu'ils paraissent, absolument comme les Ingres et les Delacroix et comme tous les artistes de génie. Quand vous voyez un certain nombre d'écrivains appliqués à en répéter un autre, et d'ordinaire à en outrer les défauts plus que les qualités, vous pouvez dire hardiment : celui-là est un maître!

A ce titre, je ne crois pas que notre siècle nous offre de succès comparable à celui de l'auteur de *Fabiola*. Le nombre des émules qu'il a fait surgir se compte par douzaines, tant dans sa langue que dans la nôtre. Et il en était digne. *Fabiola* me paraît la production culminante du roman contemporain, comme *Athalie* le fut de la poésie sérieuse du grand siècle. L'Église, si souvent contristée par le roman et le théâtre, a eu cette gloire et cette consolation d'avoir inspiré le chef-d'œuvre du théâtre et celui du roman.

M. Quinton est assurément un des plus heureux imitateurs du cardinal Wiseman : je dis « imitateur » bien que, au rapport de l'illustre évêque d'Orléans, *Aurélia* ait été conçue et exécutée avant *Fabiola*; mais la publication n'a eu lieu qu'après, et entre deux ouvrages analogues la critique ne peut reconnaître d'autre priorité que celle qui se justifie par la

date de l'impression. Du reste, n'exagérons point, *Aurélia* et *le Dieu Plutus* (1) sont tout autre chose que de simples calques; ce sont des créations originales, même à côté de *Fabiola*. Le dernier de ces ouvrages est surtout un roman chrétien; les deux premiers sont plus particulièrement des études de mœurs antiques et des romans historiques.

Le plan d'*Aurélia* n'a point l'unité de celui de *Fabiola;* les personnages y sont plus nombreux, plus compliqués; le cœur humain y est moins habilement fouillé et les sentiments, non plus que la philosophie chrétienne, n'y ont pas la même profondeur; enfin l'action n'y fait pas ressortir, au même degré, ce frappant contraste entre la foi et la charité chrétiennes d'une part, et de l'autre l'égoïsme et le vide du paganisme, contraste dont le développement au travers du récit du cardinal romancier donne à tout son ouvrage tant d'émotion. En compensation, l'intérêt y est aussi entraînant, du moins dans le second volume; les peintures de la vie civile à Rome y sont aussi exactes et plus complètes; bref, sous le rapport de l'érudition, le savant cardinal est dépassé. M. Quinton, à l'aide de témoignages de Pline et de Tacite, de Suétone et de Juvénal, recompose tout entière pour nous la société où vivaient ces hommes fameux; il nous en fait connaître certaines parties beaucoup mieux assurément qu'ils ne les connaissaient eux-mêmes, eux qui nous ont transmis tant d'inepties sur les premiers chrétiens, dont le nom se confondait encore pour eux avec celui des Juifs.

Les études sur la procédure et sur l'esclavage antique, sans être cependant le moins du monde ennuyeuses, tiennent peut-être une place démesurée dans le premier volume d'*Aurélia*, où la longue histoire de Cécilia se rattache trop incidemment à l'action principale; mais les études sur la vie des vestales, sur les tortures judiciaires, sur les saturnales et, dans le *Dieu Plutus*, celles sur l'éducation des courtisanes, sur la banque et le commerce de l'or à Rome, sur les colonies pénitentiaires et sur les mariages des patriciens de la décadence, forment des épisodes saisissants et admirablement fondus dans le corps du récit.

L'œuvre de M. Quinton est assez robuste pour supporter la critique; son importance même appelle les discussions contradictoires. Il me permettra donc de lui soumettre quelques observations.

La première, c'est qu'il ne semble point se préoccuper assez de ce qu'on appelle, en terme du métier, ménager l'intérêt; et qu'il évite à tort de dérouler les événements dans l'ordre chronologique où ils se sont accomplis. Lorsque, dans l'*Énéide*, le père des Romains raconte à Didon la chute de Troie; lorsque, dans *les Martyrs*, Eudore déroule devant sa fiancée et ses parents ses longues pérégrinations et ses batailles contre les Francs :

(1) Paris, chez Lethielleux, rue Cassette, 23.

les événements rétrospectifs qu'ils exposent forment un drame indépendant de celui qui va s'ouvrir dès que l'écrivain aura repris la parole à son tour. Ils préparent l'avenir; ils ne le préjugent point et ne le font point deviner à l'avance. Cette condition est essentielle; c'est par elle seulement que la curiosité du lecteur s'aiguillonne, se soutient et court haletante jusqu'au dénoûment. Je trouve donc tout naturel, d'après ce principe, que M. Quinton, après nous avoir introduit au cœur du christianisme romain, nous ramène en arrière et nous en retrace à grands traits les premiers débuts; et les chapitres qu'il consacre à saint Pierre et à Simon le magicien, à saint Paul et à Sénéque, sont parfaitement à leur place; mais en peut-on dire autant des dix ou onze chapitres suivants? qui appartiennent essentiellement au drame principal et qui retracent une partie de l'action antérieure à celle des trois premiers chapitres? Je n'hésite point à affirmer qu'ils devaient ou être réduits aux proportions d'une simple esquisse, ou recevoir leur développement dès le début de l'ouvrage, d'autant plus que l'auteur a cru devoir faire lui-même ce récit rétrospectif, au lieu de le mettre dans la bouche d'un des personnages, par exemple de Cécilius. La science y abonde, le pathétique aussi, et je serais fort embarrassé, je l'avoue, pour indiquer ce que je consentirais à en retrancher; mais on sait déjà en les lisant que Cécilia a été vendue et revendue et la vente légalement consacrée; on connaît le nom du dernier acquéreur, et même on croit la jeune héroïne tombée en bonnes et sûres mains. Dès lors, comment trembler pour elle lorsqu'on voit le père prêt à la vendre une première fois? Comment craindre et espérer avec le fiancé qui, ignorant ce que le lecteur sait depuis longtemps, prétend empêcher l'esclavage de devenir définitif? Comment partager l'anxiété de Pline le Jeune, plaidant pour contester la légalité de ce marché barbare et témoignant dans le succès de sa cause une confiance dont l'inanité est connue d'avance?

De même, dans l'entrevue de saint Paul et de Sénèque, on ne s'explique point que l'Apôtre avant d'annoncer l'Évangile au philosophe, ce qu'il fait du reste avec toute son éloquence habituelle, commence par lui dire : « Vous, Sénèque, vous estimerez ma doctrine, mais vous ne croirez point. »

Après avoir relevé ce défaut, que j'ai expliqué un peu longuement, sans doute parce qu'il avait besoin d'être démontré et qu'il ne semblera peut-être point à tous les lecteurs aussi évident qu'à moi-même, je hasarderai une dernière réserve sur un des chapitres du *Dieu Plutus*. L'imagination d'Ovide, que M. Quinton a prise pour guide en ce qui concerne la Thrace, a fort assombri la description de ce pays prétendu inhabitable et glacé, en réalité un des plus beaux de l'Europe, aujourd'hui qu'on le connaît mieux. Je crains que l'auteur n'ait chargé de même outre mesure, sur la

foi de textes isolés, les vices administratifs et la misère des colonies de Rome. Ce n'est pas avec de pareilles barbaries législatives qu'on eût pu fonder des nations. Or cependant ces colonies subsistent encore, non pas en Thrace, à la vérité, mais tout à côté, le long de la rive gauche du Danube, sur les deux versants des monts Carpathes, sur les deux rives du Pruth et de l'Aluta. Là on retrouve avec surprise huit à neuf millions d'hommes qui s'attribuent eux-mêmes le nom de *Roumains*, parlent un latin à peine aussi dégénéré que l'italien moderne de Rome et de Florence, et conservent, après quinze siècles d'isolement et malgré les couches épaisses de Slaves qui les enserrent de toutes parts, un caractère indélébile de leur origine latine, que leurs traditions font remonter aux colonies de l'empereur Trajan.

II

Mme Bourdon s'imite elle-même et, en vérité, elle ne pouvait choisir meilleur modèle. On se rappelle l'œuvre capitale qui a fixé sa fortune littéraire. Dans un cadre très-simple et qui n'est autre que l'existence ordinaire d'une mère de famille, elle déroula une suite de tableaux les moins surprenants, les moins romantiques du monde, et les réunit sous ce titre parfaitement juste : *La Vie réelle* : on pouvait craindre que la vérité même des détails ne nuisît à l'effet de l'ensemble. Ce fut le contraire qui arriva, et le succès de cette conception si originale dans sa vulgarité apparente est loin encore d'être épuisé. Aujourd'hui Mme Bourdon donne un pendant à *la Vie réelle*. Elle raconte non plus la vie d'une femme en général, mais celle de *la Femme d'un officier*, et le charme de cette nouvelle étude me paraît au moins aussi profond et aussi soutenu que celui de la première. En effet, si Mme Bourdon appartient à l'école qu'on a appelée *réaliste*, c'est par les qualités et non par les défauts de cette école. Le réalisme des Courbet et des Champfleury attire parce qu'il représente la nature prise sur le fait, mais il repousse bientôt parce qu'il n'a pas d'âme : le réalisme de Mme Bourdon est à la fois exactitude et chaleur, anatomie et vie. Il est au réalisme à la mode ce que la peinture est à la photographie.

J.-M. VILLEFRANCHE.

III

Il était impossible à l'homme, entouré comme il l'est de corps dont les modifications sont continuelles, de ne pas chercher à reconnaître les lois et la cause des actions qu'ils produisent. L'homme est poussé par le besoin d'aller toujours en avant, par le besoin de savoir, et il devait obéir à ce besoin. Ses connaissances furent longtemps imparfaites, les moyens

faciles et certains d'investigation lui manquaient, et il fallait que le temps les lui apportât. Pendant longtemps il donna dans des erreurs, et de grandes erreurs, dont il lui était impossible de se garantir malgré les progrès de la civilisation. Cela prouvait au moins sa bonne volonté et son désir d'arriver au vrai. Avec le temps, beaucoup d'erreurs qui eurent longtemps cours comme des vérités ont été rectifiées, beaucoup de notions inexactes ont acquis de la précision, la lumière s'est faite sur une multitude de points qui sont devenus clairs, palpables, évidents. Avec les investigations poussées ardemment, des faits nouveaux ont été découverts et sont venus déverser leur clarté sur des faits voisins et attenant à eux. Des données certaines sont venues servir de bases aux théories et conduire à la connaissance des causes, autant du moins qu'il est possible d'y atteindre; car, malgré sa science et son intelligence, l'homme n'arrivera jamais à savoir les raisons intimes de beaucoup de phénomènes dont Dieu, qui est le premier auteur de tout ce qui se passe dans le monde, s'est réservé le secret. C'est le cas de se souvenir de la parole de Pascal : L'homme ne sait le tout de rien et ne le saura jamais, malgré ses recherches, son travail, sa perfectibilité comme l'on dit si bien, il y aura toujours certaines barrières devant lesquelles il sera forcé de reculer, un dernier pourquoi dont il ne saura jamais rendre raison. L'histoire des sciences nous montre l'étendue de l'esprit humain, et nous pouvons nous rendre compte des immenses progrès qu'il a faits depuis deux cents ans. On peut voir aussi, en suivant cette histoire, l'influence de certaines époques et de certains hommes sur les connaissances humaines. Le siècle dernier et le siècle dans lequel nous vivons ont été féconds en beaux résultats. Plusieurs des hommes qui, dans notre siècle, ont fait faire à la science un pas immense, vivent encore; et, aux yeux de la postérité, leurs noms seront, sinon plus célèbres, au moins aussi célèbres que ceux des savants qui ont illustré le seizième et le dix-septième siècle. Nos connaissances physiques furent d'abord resserrées dans des limitee si étroites que ceux qui les cultivaient purent aisément les embrasser toutes à la fois; mais avec le temps et l'accroissement des connaissances le cadre s'est tellement élargi qu'il a fallu les isoler, les partager, parce qu'un même homme se trouvait dans l'impossibilité d'en posséder également bien toutes les parties. C'est dans la variété des corps et dans la diversité des aspects sous lesquels on peut les envisager, que l'on a trouvé des caractères propres à justifier les grandes divisions dont se compose aujourd'hui l'étude de la physique. La première division est l'astronomie, dont M. Guillemin nous a donné l'an dernier un admirable traité; cette année il nous donne également un beau livre des phénomènes de la physique proprement dite. Il n'embrasse pas dans son livre tout ce que renferment les traités de physique

ordinaires; les parties qu'il étudie sont : la pesanteur, le son, la lumière, la chaleur, le magnétisme, l'electricité et les météores atmosphériques, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intéressant, de plus frappant et de plus propre à captiver l'esprit et à satisfaire le besoin qu'a l'homme de se rendre compte d'une multitude de phénomènes dont il est chaque jour le témoin. L'auteur ne s'est pas borné à un simple exposé des faits, il a essayé d'en mettre les lois en lumière; c'est certainement une tâche un peu aride, quand on n'appelle pas à son secours le langage si simple et si clair des mathématiques. M. Guillemin le dit très-haut, il n'a eu ni la pensée ni la prétention d'écrire un traité de physique, il a tenté d'aplanir seulement la voie à ceux qui veulent pousser plus loin leurs études, et, sous ce rapport, nous trouvons qu'il a parfaitement réussi. Il a travaillé à donner aux gens du monde une idée claire et juste de la science physique; son langage est très-clair, parfaitement compréhensible et de nature à atteindre toutes les intelligences pourvu qu'elles aient été un peu cultivées. Son livre satisfait éminemment l'invincible tendance de notre esprit qui nous pousse à connaître la raison des choses. 450 figures parfaitement dessinées et 11 planches imprimées en couleur sont de nature à satisfaire les plus difficiles et à aider grandement à l'intelligence de ce beau livre qui se lit sans fatigue. L'ouvrage de M. Guillemin, redisons-le afin qu'on ne s'y trompe pas, est écrit pour ceux qui n'ont ni la volonté ni le temps de devenir des physiciens, pour la jeunesse et pour les gens du monde. Il a voulu, comme il l'a fait pour l'astronomie, rendre son livre accessible à tous en mettant de côté toute la partie mathématique, celle qui fait l'élément essentiel des traités méthodiques de physique; mais, en revanche, il a consigné les détails les plus intéressants sur les parties traitées, les observations et les découvertes les plus nouvelles. Son livre est composé de telle façon que ceux qui, désireux de connaître un peu de science, en feront l'acquisition, n'auront pas à s'en repentir.

IV

La livraison 82e des *Analecta* (1) renferme comme toujours, des articles importants. Nous voyons d'abord la fin de l'histoire de la condamnation de Fénelon; ensuite un article fort important et fort détaillé sur la renonciation des religieuses; nous le signalons à ceux qui sont chargés de ces maisons, ils y trouveront des lois qu'ils ne connaissent peut-être pas, et qui dans tous les cas sont fort oubliées en France. Mais l'article qui, en vue du futur concile, mérite surtout de fixer l'attention de tous les ecclésiastiques, c'est l'article sur les concours. Il existe un décret du concile de Trente qui ordonne aux évêques de conférer les paroisses au concours, et ce décret

(1) 16 fr. par an. — La collection forme 9 vol. à 20 le vol.

est fondé sur des considérations d'un ordre véritablement élevé. C'est un principe de théologie admis de tous que les évêques sont obligés, *sub gravi*, de donner les charges non-seulement à des sujets dignes, mais aux plus dignes. Il faut donc une institution pratique pour juger du mérite des candidats, et il n'y a rien en dehors des concours. Dans ces concours, ceux qui sont à la tête sont obligés de tenir compte de l'instruction, de la science, de la vertu, et aussi des qualités morales, de tout cet ensemble en un mot qui constitue les bons curés. L'Église est profondément pénétrée de la terrible responsabilité qui pèse sur les évêques ; dans sa maternelle sollicitude, elle met tout en œuvre pour l'alléger ; par l'institution des examinateurs synodaux, elle donne à l'évêque la garantie officielle et canonique que les sujets auxquels il confie un poste en sont vraiment dignes. Il lui reste encore une grande liberté d'action, puisque, parmi plusieurs candidats jugés dignes, il lui reste la liberté de choisir celui qui lui paraîtra le plus digne entre tous ceux qui sont admis comme capables de remplir un ministère paroissial. L'évêque qui, après cela, se trompe peut se rassurer et porter au tribunal de Dieu une conscience allégée de la grande responsabilité de l'arbitraire. Dans le concours encore l'évêque trouve une protestation contre les recommandations importunes, contre les flatteries et les cabales de sujets qui courent toujours après les places, et assiégent souvent un évêché pour se faire donner ce qu'ils envient, sans examiner s'ils possèdent les qualités nécessaires pour remplir le poste qu'ils ambitionnent. Le concours sauvegarde la dignité du prêtre et lui permet de choisir la paroisse qui obtient ses préférences ; il y sera plus heureux et mieux disposé pour faire le bien. Le prêtre, averti à l'avance que cette paroisse est vacante, peut l'ambitionner, s'il lui plaît, et ne faire pour l'obtenir ni flatterie, ni bassesse. Un clergé ainsi traité se sent relevé à ses propres yeux et met une légitime émulation dans l'acquisition de la science et la pratique des vertus qui pourront lui servir plus tard pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes. Le concile qui, nous l'espérons, est dans les desseins de Dieu, ramènera ces heureux temps, inconnus depuis la Révolution, surtout en France, et les fruits en seront beaux et nombreux.

Vient ensuite un petit article sur les droits des chapitres pour l'administration des sacrements. La livraison se termine, comme toujours, par des mélanges qui renferment plusieurs questions pratiques. Nous signalons surtout à l'attention ce qui a rapport à la première communion des enfants, si singulièrement organisée en France par des décrets diocésains, que le Saint-Père désire voir disparaître au moins en partie ; à l'obligation pour les communautés de réserver les sommes provenant de la dot des religieuses, et de les placer. Nous recommandons de nouveau la *Revue romaine* à toutes les personnes désireuses de s'instruire des vrais prin-

cipes du droit canonique, de la liturgie et de la théologie. Nous voudrions voir cette *Revue* dans toutes les mains des ecclésiastiques, et chacun conformer sa conduite aux véritables règles de l'Église.

V

Nous venons annoncer à nos lecteurs le dernier volume d'une publication dont nous les avons déjà entretenus ; les *œuvres de Massillon*, éditées sous la direction de M. Blampignon, sont terminées et elles méritent de fixer l'attention. Ce n'est pas là une de ces éditions de Massillon comme il en existe tant ; elle n'a pas été faite sans soin ni sans goût ; on sait que M. Blampignon qui y a attaché son nom est un chercheur, nous allions dire un fureteur infatigable. Bien des *desiderata* existaient au sujet de Massillon, il a travaillé à les combler autant qu'il était en lui. Les sermons ont été revus sur les meilleures éditions. Un précieux manuscrit du *Petit Carême* qu'il a eu le bonheur de découvrir, lui a servi pour revoir la publication actuelle. Il a réuni les suppléments parus à différentes époques et perdus de divers côtés. Des notices historiques indiquent la circonstance de la plupart des sermons et en expliquent les allusions. Nous recommandons ce *Massillon* qui désormais devra être choisi de préférence par tous ceux qui ne possèdent pas cet éloquent orateur.

VI

Le volume de Baronius qui a été mis tout dernièrement en vente commence à la onzième année du règne de Grégoire le Grand et se termine à la seconde année du règne d'Agathon ; il embrasse un espace de soixante-dix-neuf ans, de 600 à 679. Il nous donne l'histoire des pontificats de saint Grégoire le Grand, de Sabinien, de Boniface III, de saint Boniface IV, de saint Adéodat Ier, de Boniface V, d'Honorius Ier, de Séverin, de Jean IV, de Théodore Ier, de saint Martin Ier, de saint Eugène Ier, de saint Vitalien, d'Adéodat II, de Dommus Ier, et d'Agathon. Ce fut le 8 février de l'année 590 que saint Grégoire fut proclamé pape. Jamais pape n'eut plus d'attrait pour la solitude et le calme du cloître et si peu de propensions pour les affaires publiques et les embarras d'une haute dignité. Sa répugnance était si grande pour le souverain pontificat, que pour s'y soustraire il mit en œuvre la fuite, les larmes et le recours à l'Empereur. Forcé d'accepter, saint Grégoire fut un pontife admirable ; il défendit avec vigueur les droits de l'Église alors attaquée de toutes parts, et la confiance universelle qu'il s'acquit par sa noble et belle conduite fit de lui l'arbitre de la paix et de la guerre, et de Rome le centre d'un gouvernement qui commença aux applaudissements de l'univers. Il

a forcé l'admiration des ennemis de la papauté eux-mêmes et de Gibbon en particulier. Après lui, jamais la succession des papes ne fut si rapide : le siècle qui suivit a vu vingt-quatre papes, et il faut étudier cette époque pour comprendre la nécessité du pouvoir temporel aujourd'hui si odieux à l'Enfer et à tous ses partisans. Ce qui frappe surtout c'est leur fidélité aux Empereurs qui, en reconnaissance, sont en grande partie la cause des embarras et des maux de la papauté à cette époque. En temps de guerre, Constantinople abandonne lâchement les papes, et en temps de paix elle les persécute d'une façon odieuse. Les Empereurs entravent la liberté des élections, et à chaque nouveau pontife qu'il faut élever les luttes recommencent. Mais les tribulations qui venaient aux papes des hérésies orientales étaient encore cent fois pis. Le caractère des empereurs de Byzance à cette époque c'est la fourberie et la subtilité; ils ne semblent plus faits que pour dogmatiser et tyranniser. Il suffit de se rappeler le pape saint Martin, enlevé odieusement de son palais et transporté chargé de chaînes dans la ville impériale, où, après trois mois de prison, il est condamné comme traître et traîné odieusement demi nu et le carcan au cou dans les *rues* de Constantinople. Puis il est conduit dans la Chersonèse où il eut une cabane pour asile et les flots pour tombeau. Il faut lire les *Annales* de Baronius pour suivre jour par jour le récit de tous ces événements qui intéressent au plus haut point l'histoire civile et religieuse. Nous ne nous lasserons pas de le répéter, les *Annales* de Baronius sont l'histoire ecclésiastique la plus complète, la plus détaillée et la plus intéressante que l'on puisse étudier.

VII

LE VICTORIAL, chronique espagnole, 1379-1449, traduite par A. de Circourt et de Puymaigre. 1 beau vol. in-8; 10 fr. Palmé, éditeur.

Recueil de Légendes, traité de Chevalerie, curieux documents de l'histoire d'Espagne et un peu de la nôtre, chronique d'un chevalier conduit par ses aventures des côtes de Barbarie à celles d'Angleterre, de la cour de Castille à celle de France, tableau des idées et des mœurs d'autrefois, tracé par un observateur naïf et piquant : le *Victorial* fera les délices des amateurs du vieux temps.

Le héros, don Pedro de Nino, « comte de Buelnas, qui, par la miséricorde de Dieu et avec l'aide de Mme Sainte-Marie, sa mère, fut toujours vainqueur et jamais vaincu, par terre et par mer. » Le héros, dis-je, est le type de la vraie chevalerie que l'auteur, du reste, fait bravement commencer par Salomon, Nabuchodonosor, Alexandre et Jules César. En suivant le comte de Buelnas, on voit se dérouler les scènes de la vie féodale; on surprend là le quatorzième et le quinzième siècle dans leur physio-

nomie vivante et complète : en sorte qu'il y a de tout dans le *Victorial*, de la religion, de la politique, des récits de guerre, des voyages, des tableaux de mœurs, de la théologie et de la littérature.

Il y eut de ridicules chevaliers, mais la chevalerie fut une grande et noble chose dans son idéal. L'idéal, il est vrai, descend trop rarement dans l'histoire; il n'en résulte pas moins comme un *sursùm corda* social, qui exalte l'honneur et élève le niveau des âmes.

VIII

L'éditeur Palmé met en vente un volume sous ce titre : *A travers Rome* (1), dû à la plume élégante et facile d'un jeune écrivain, M. de Bellevue. L'auteur, avec une modestie charmante, indique que son travail n'est autre que des notes de voyage mises en livre; nous demandons alors que M. de Bellevue voyage souvent et qu'il donne au public la relation de ses voyages dans le charmant style et le sentiment délicat avec lesquels il a écrit *A travers Rome*. Son ouvrage est, du reste, en ce moment plein d'actualité, et nous engageons nos lecteurs à ne point se priver de sa lecture : ils y rencontreront assurément le même plaisir que nous y avons trouvé nous-mêmes.

(1) Un vol. in-12 Prix 3 fr.

A. VAILLANT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

LES LIONS

DE

LA PORTE IMPÉRIALE

La partie reconstruite du palais des Tuileries est depuis quelque temps terminée jusqu'à l'endroit où recommence le Louvre. Le vieux palais a subi l'annexion, et la demeure impériale s'est allongée de ce côté, comme son jardin particulier s'est élargi de l'autre. Il y a bien un certain enseignement politique dans ces agrandissements qui correspondent au progrès de la démocratie; ils ne laissent pas de contredire en divers sens, et assez crûment, le fond de la parole publique, tant du côté du pouvoir que du côté des sujets. Visiblement, ce n'est pas le pouvoir qui perd du terrain.

Jusqu'au 24 juillet 1830, les Tuileries ont été véritablement un lieu public, moins fermé qu'aucune demeure particulière. Tout le monde y passait à toute heure du jour, par toutes les grilles et par tous les guichets. On traversait même le pavillon de l'Horloge, et il n'y avait pas trace de fossé ni de grillage dans le jardin, sauf pour protéger les parterres. Les factionnaires n'interdisaient l'entrée qu'aux gens

portant bâtons, et mendiants,

ou chargés de fardeaux, ce qui d'ailleurs s'observe encore aujourd'hui.

L'oppressif et aristocratique pouvoir des Bourbons légitimes fut renversé; le peuple *portant bâtons* entra tant qu'il voulut; les portefaix eurent licence de traverser la cour et le jardin, et purent même en passant se donner la satisfaction d'essuyer leurs pieds sur le velours du trône. Cela dura quelques mois. Puis Louis-Philippe se trouva trop à l'étroit dans son Palais-Royal, et s'installa chez le vieux cousin expulsé.

Il se mit en devoir d'en expulser le peuple expulseur qui le serrait encore d'assez près. Rien ne paraissait moins facile, mais l'on prit des ménagements, et l'on vint au but. Du côté de la cour, le public n'entra plus qu'en habit de garde national; sous ce costume, il était de la maison. Du côté du jardin, pas bien loin du mur, l'on creusa un petit fossé. Ce petit fossé fut l'une des grandes affaires du règne. Il y eut de terribles cris dans les journaux, des interpellations et des motions à la tribune, foison de brochures, et même, si nous avons bonne mémoire, un écrit ou une tirade de Chateaubriand. Louis-Philippe néanmoins creusait son fossé. Il faisait valoir que les assassins lui interdisaient l'usage des promenades publiques, et qu'il fallait bien pourtant que le chef d'un peuple libre pût remuer les jambes! L'Opposition ne disait point que les assassins eussent tout à fait raison, ni que le roi d'un peuple libre ne dût point remuer les jambes; mais elle ne voulait point de fossé.

Ce que ce fossé fit couler d'encre et dépenser de paroles, pour et contre, est incalculable, car il y avait aussi le parti du fossé.

Enfin Louis-Philippe, excellent homme d'affaires, sinon tout à fait homme d'esprit, et nullement fier, s'avisa d'une statue de Spartacus rompant ses chaînes, fameuse alors, et qui était censée représenter le peuple au moment précieux où il se délivre de la tyrannie. Il y avait même la date: 25 Juillet 1830. Le roi de 1830 regarda bien ce personnage.

C'était certainement le sans-culotte au complet, puisqu'il était aussi sans chemise. Une pose formidable! le pied crispé sur ses fers brisés, serrant un glaive dans ses mains crispées, le front menaçant, terrible et crispé. Le roi de 1830 le reconnut et ne trembla point. Il vit parfaitement que cet homme crispé avait froid, et qu'il ne demanderait pas à renverser la tyrannie s'il pouvait espérer qu'elle lui donnât un poste, c'est-à-dire un manteau. Spartacus était simplement le symbole du démocrate qui sollicite un emploi de cour. Louis-Philippe lui donna un poste. Il le fit placer de l'autre côté du fossé, en face des fenêtres du palais, comme pour menacer le tyran, s'il osait jamais sortir du fossé, transformé désormais en limite constitutionnelle.

Devenu de la sorte innocent, le fossé put être achevé. Spartacus toléra même qu'on pût l'entourer d'une toute petite grille offensive, et le pouvoir fit ce médiocre gain.

Le reste du jardin commença de se démocratiser quant à l'ornementation.

Il avait été jusqu'alors consacré aux dieux, demi-dieux, déesses, demi-déesses et grands personnages de la fable et de l'antiquité. C'étaient des idées bonnes ou mauvaises, mais d'une certaine hauteur. En fait d'individualités historiques, on n'y voyait guère que César empereur et Annibal victorieux, deux très-belles figures. En général, ces statues étaient d'admirables ouvrages originaux ou de nobles copies de l'antique. Or maintenant que Spartacus, membre de l'Institut, protégeait les droits du peuple dans la maison du roi, il fallait lui faire des commandes, et le débarrasser de ses vieux ouvrages. On laissa donc entrer dans le jardin la pipe et les grands hommes. La pipe pour le populaire, toujours un peu grommelant contre le fossé; les grands hommes afin de contenter Spartacus et de le mettre en état d'ajouter quelque galon à son manteau.

Nul moyen de ne pas faire travailler Spartacus, nul moyen de l'employer à faire des copies; nul moyen non plus de ne pas l'abandonner à ses idées humanitaires, d'ailleurs partagées du gouvernement, lui-même un peu Spartacus. Comme la garde nationale n'était qu'un Spartacus habillé, le gouvernement n'était qu'un Spartacus appointé et fourré.

On n'aimait pas du tout les dieux, pas même ceux de la fable; ils étaient encore trop dieux, trop gentilshommes; ils s'éloignaient trop du type démocratique; le *voyou*, pour dire le mot, n'y reconnaissait point ce quelque chose de sa race qui persistait dans la bourgeoisie montée au pinacle et qui lui fit tolérer dix-huit ans le gouvernement de Juillet.

La grande mode était de glorifier l'*Humanité*, qui devenait de jour en jour et de plus en plus le dieu véritable. Louis-Philippe et son gouvernement glorifiaient spécialement l'humanité française, et dans cette portion de Dieu, plus spécialement la portion militaire, comme il est trop juste. On donnait le Panthéon au civil avec un mélange de militaire, et l'immensité de Versailles au militaire avec un mélange de civil. La laideur, le vice, la brutalité, la sottise envahirent l'art officiel plus effrontément qu'ils n'avaient jamais fait. Il y eut des artistes assez réprouvés du génie des arts, qui est la beauté, pour se prêter à la reproduction triviale des mesquineries et des folâtreries du costume moderne. La statuaire étudia le chapeau tuyau de poêle, l'habit à basques, le coeffage, la redingotte, la chaussette et le jabot, même le pantalon à sous-pieds. Voltaire et Rousseau en perruque parurent sur le fronton de Sainte-Geneviève; Napoléon grimpa sur la

colonne en bottes et en chapeau à trois cornes; il y a une chaussette très-visible sur l'un des bas-reliefs de l'arc de l'Étoile. L'homme est nu, ce qui n'est pas tout à fait le costume français à l'époque du *Chant du départ,* mais cette chaussette déroulée rétablit l'exactitude historique; le brodequin eût été un anachronisme. Quant aux visages, nous défions qu'on imagine un des traits possibles de la réprobation qui ne soit pas exprimé dans ces monuments de l'ère philippienne, l'une des plus platement barbares que l'art ait subies.

Le grand coupable des aberrations de la statuaire à cette époque fut David (d'Angers), esprit violent et borné. Avec une certaine habileté d'outil, il avait l'œil et l'esprit faux, et il faisait laid à plaisir. Ce n'était pas uniquement sa faute, mais plutôt celle de M. Hugo, son maître et celui de tout ce misérable temps, adroit des mains, gauche d'esprit et sans cœur. M. Hugo, qui est un homme de génie, et en un sens de grand génie, est absolument dépourvu du sens délicat de l'art. Il ne comprend ni la statuaire, ni la peinture, ni la musique, ni la tempérance, ni l'ordre en quoi que ce soit. Ce n'est pas Apollon, ce serait plutôt Hercule, mais un Hercule chinois, colossal et maniéré, capable de concevoir et de construire le colosse de Rhodes, incapable de ne pas l'enjoliver, barioler et enluminer jusqu'à le rendre grotesque et même petit.

Le beau c'est le laid. Je ne sais si l'école romantique a formulé elle-même cet axiome; en tout cas, celui qui l'a forgé pour elle ne s'est point trompé. Il correspond à l'axiome de l'école politique et sociale que le même courant d'esprit devrait produire : *Dieu c'est le mal,* et l'on a grand tort de s'étonner que M. Hugo, parti d'un point en apparence si opposé, soit tombé dans cette école-là.

L'art antique, si ingénieux, si profond, si haut, parfois si inspiré dans les formes sensibles qu'il a voulu aux choses de l'ordre intellectuel, et qui souvent s'est approché de la vérité bien plus que la littérature et la philosophie, s'est parfois aussi gravement trompé. Il a généralement pris du côté bas et charnel la représentation spéciale de la force; par conséquent, il l'a manquée. Le type classique d'Hercule rabaisse l'idée qu'on doit se faire de la force, qui est aussi une chose de Dieu. Non pas que ces hercules aient la grossièreté de traits et d'encolure qu'on leur donnerait aujourd'hui, où l'on ferait un porte-faix, un *fort* de la halle avec une physionomie impudente et féroce. L'antiquité ne se permettait pas de pareils contre-sens et ne donnait rien de la brute aux dieux ni aux héros. La taille est élevée,

l'attitude noble, la figure tranquille et bonne, personne ne voit sur ces fortes épaules la place d'un vil fardeau : mais enfin la chair et les muscles dominent en cet énorme corps, et ces énormes bras ne paraissent propres qu'à étouffer Antée et qu'à faire le moulinet avec la massue. Sur vingt de ces hercules, il y en a quinze ou dix-huit qui, s'ils voulaient marcher, ne pourraient longtemps traîner le poids de leurs mollets. Il est évident que le moindre mouvement un peu prolongé les mettrait en sueur, et qu'ils n'auraient contre l'adversaire que la ressource de l'éléphant qui broie le tigre contre un arbre ou qui l'écrase en se laissant choir sur lui, mais il faut que l'adversaire se laisse surprendre. Or ce n'est pas ainsi qu'Hercule doit combattre, et surtout Hercule ne doit pas suer! On pourrait réduire à ce seul précepte toutes les règles de l'art. Nous avons dans notre musée des Antiques un chef-d'œuvre grec qui donne une image bien plus noble de cette force héroïque si mal divinisée par la pesanteur charnue et l'exagération musculaire et gigantesque des hercules. On l'appelle Achille. Il est debout, sans emphase, sans peau de lion, sans massue, sans autre armure qu'un casque léger; il a toute la svelte élégance de la jeunesse. Il pourrait bondir comme le tigre et comme la gazelle, une faible épée dans sa main fine tailladerait Hercule avant que celui-ci eut pu seulement lever sa massue, il le fatiguerait à la course, il glisserait dans ses bras comme une couleuvre, il en aurait raison et sortirait de la lutte avant qu'une goutte de sueur eut trahi la fatigue de ses membres victorieux.

M. Hugo ressemble en laid à cet hercule emphatique et énorme. Il s'amuse à porter des poids prodigieux, quelques-uns en carton; il sue, s'allonge et souffle. C'est un dieu cependant; le dieu qui assomme les bœufs, et il a, en son temps, écrasé dans la littérature beaucoup de lions et de tigres empaillés. Quant à cet Achille élégant contre qui s'est tant excitée sa colère, il est toujours jeune et debout, et il prouve toujours que le beau n'est pas le laid.

Mais ceci est une digression, revenons à notre sujet. L'Hercule romantique peut se glorifier d'un certain triomphe. Il n'a pas nettoyé les étables d'Augias, comme il s'en vantait; il a même fait tout le contraire, mais il l'a fait abondamment, de façon à couvrir tout ce qui s'y rencontrait avant son invasion. Nos jardins, nos portiques et nos musées, aussi bien que nos cabinets de livres sont pleins des œuvres de sa pensée, et peu s'en faut que tout l'art et toute la littérature ne relèvent de lui. Cela prend un étrange chemin, ou plutôt le chemin

toujours le même, prend une étrange figure et mène à un étrange pays!

En 1848, Spartacus s'est lassé de son poste. Il a franchi le fossé. Etait-il vraiment lassé, s'est-il laissé pousser? Toujours est-il que le fossé a été franchi. Spartacus, soudain, s'est trouvé dans ce palais dont il avait dix-huit années durant semblé menacer les fenêtres, et en même temps qu'il entrait du côté des jardins, la garde nationale aussi entrait du côté de la cour. On se reconnut parfaitement, et d'un commun accord l'hôte royal fut invité à déguerpir : il ne se fit pas autrement prier.

Dans son aimable livre sur la vie de Jésus, le joli M. Renan s'égaye de la simplicité biblique, où l'on voit les prophètes et les hommes de Dieu pénétrer auprès des rois en costume très-négligé, et leur faire sévèrement la leçon. Il demande quel accueil trouveraient aujourd'hui un Elie ou un Jean-Baptiste, dans leur habit de tous les jours, demandant à franchir le seuil royal afin d'y prêcher les ordonnances et les menaces divines. Il assure que le portier ne les laisserait point entrer. C'est une des fortes raisons qu'il donne pour prouver que la religion n'a été possible que durant un temps, qui est maintenant passé. Cependant, sans parler de la mort, qui entre toujours, les rois de notre âge ont reçu des visiteurs plus désagréables qu'Elie et Jean-Baptiste, et qui n'avaient point de lettres d'audience. On peut conjecturer que Louis-Philippe eût mieux aimé recevoir à la fois Elie et Jean-Baptiste en robe de poil de chameau que de voir entrer simultanément la garde nationale par la cour et Spartacus et sa suite par le jardin.

Car Spartacus avait une suite, et c'était le plus gênant pour Louis-Philippe et même pour Spartacus. Cette suite populaire, si bien formée depuis dix-huit ans au goût des arts, ne demandait qu'une chose : elle voulait détruire le palais. Par concession, elle consentait à le transformer en hospice : l'hospice des Invalides civils. On eut de la peine à la faire sortir. Spartacus, pour en finir, dut ébrécher grièvement sa popularité. Il ne balança point; il s'habilla en garde national et demeura vainqueur.

Mais pour garder le palais et les maisons voisines, il y fallut établir quelqu'un.

Cela fait, Spartacus, remis d'une alarme si chaude, reprit son poste au bord du fossé. Seulement, il y eut deux légères modifications. La première, le fossé fut reporté plus loin sur le domaine laissé au public, ce qui se fit sans difficulté : en matière de fossé, il n'y a que le premier qui coûte; la seconde, Spartacus, toujours crispé, au

lien de faire face au palais comme pour le prendre, lui tourna le dos comme pour le défendre, montrant aux sujets ce visage irrité qu'il avait si longtemps montré au pouvoir. Assurément, cette volte-face a un sens des plus profonds, et nous ne saurions trop féliciter l'homme d'esprit qui en eut l'idée. Beaucoup de gens ont fait des discours et des livres sur le temps présent, qui n'ont pas si bien compris l'histoire contemporaine.

Ce n'est pas toutefois ce que nous trouvons de plus significatif dans les nouveaux embellissements extérieurs du palais des Tuileries, et ce qui révèle davantage la pente actuelle de l'art. Sans cesser d'être humanitaire, il est devenu autoritaire. Le zèle persévérant de l'humanité et de ses gloires se manifeste par un ornement que l'architecte a introduit dans le jardin particulier, tout élégant, planté de jolis petits bosquets, de jolis petits arbres dans le goût amoindri de Wateaû, et qui n'a plus rien des anciennes gravités de la demeure royale. Cet ornement remarquable est une grande statue de femme à demi couchée sur le flanc, qui montre en plein au public du dehors ce que Spartacus lui montrait sous l'ancien régime. Quant au costume, c'est de l'antique tout pur ; quant au style, c'est du pur Courbet. Cela représente *la Mort de Laïs*. Vous lisez bien, Laïs ! Et pour que personne n'en doute, on a pris soin de l'écrire sur le socle, en bon français. Voilà une personne réhabilitée, et dans cette personne toute une profession très-populeuse remise en honneur. Avoir placé la statue de Laïs dans la demeure du souverain, c'est un coup d'audace auquel il faut rendre les armes. Il est douteux que l'art humanitaire puisse aller beaucoup plus loin, et voilà qui suffit pour déconcerter Élie et Jean-Baptiste s'il leur vient un jour l'idée d'aller prêcher par-là.

Cette Laïs en sculpture semble avoir fourni la note dominante de la décoration extérieure du palais, pour la partie réservée aux statuaires. Ils l'ont reproduite en divers endroits, toujours allongée, toujours allanguie, toujours dans le même costume professionnel. Il est vrai qu'elle n'a plus le même nom : elle s'appelle l'*Agriculture*, la *Navigation*, la *Pêche fluviale*, la *Centralisation* ou autre chose. L'art ne diffère pas ; c'est toujours le même art qui sait communiquer au marbre et à la pierre une odeur.... une odeur de Paris.

Cependant l'architecte a compris que ces agréments ne suffisaient point, qu'il fallait quelque chose aussi qui rappelât la majesté et la force souveraine de l'hôte qui remplit cette demeure. Là réside un

homme qui commande à quarante millions de chrétiens, et ces quarante millions de chrétiens s'appellent le peuple français. C'est quelque chose par suite de quoi le palais des Tuileries peut passer pour une maison à part dans le monde, et qui doit prendre extérieurement un caractère à part. Tant d'allégories uniformément costumées en Laïs pourraient convenir au château de plaisance de quelque grande dame retirée des affaires, Diane de Poitiers, par exemple; elles ne désignent pas assez à tous les yeux le séjour du premier d'entre les Français, du premier magistrat, du premier officier, du premier père de famille, du chef, du législateur. Il ne se donne pas seulement des fêtes dans ce palais grandiose : on y tient des conseils d'où peut dépendre le sort du monde; on y discute la paix et la guerre, on y nomme tous les grands fonctionnaires de l'État, on y élit même les évêques; enfin ce palais du prince chrétien d'un grand peuple chrétien est aussi une paroisse et contient une chapelle. Si quelques emblèmes, rappelant la gravité de la vie, de la pensée et des œuvres, et le respect non humanitaire, mais chrétien, que mérite l'humanité, peuvent être de mise quelque part, c'est sur les murs d'une pareille maison.

Comme nous l'avons dit, l'architecte y a songé, et il y a pourvu.

A la porte principale, récemment ouverte, et qui ne manque pas d'un certain aspect mauresque, sur deux hauts et longs socles, il a placé deux lions de bronze, en pied, sauvages et menaçants.

Quand nous disons deux, il n'y en a vraiment qu'un seul, coulé à deux exemplaires. L'artiste, à ce que l'on assure, n'en ayant voulu composer qu'un seul. Mais quel lion! Il était d'ailleurs déjà connu. C'est le lion de M. Barye, grand artiste en ces sortes d'ouvrages, et *penseur* éminent, élu par M. Havin pour faire partie de ce sénat de *considérables* qui, avec M. Jules Favre et trente-huit autres, doit ériger dans Paris la statue de Voltaire.

Il y avait un vieux lion consacré par l'art antique et adopté par l'art des temps modernes pour la décoration des monuments et lieux publics. C'était une bête civilisée, engraissée, rognée, avec qui l'on pouvait vivre. On lui donnait une bonne mine terrible de tribun ou d'orateur de l'opposition. Il avait encore la force et même parfois la mauvaise humeur; mais tout le monde voyait bien qu'il restait possible de lui faire entendre raison, que c'était encore un citoyen, que même il avait des rentes. Tout en faisant son discours contre la loi, il demeurait sujet de la loi. C'était, suivant les lieux, un officier de jus-

tice, un officier du trône, un officier de tribune, tantôt un gardien, tantôt une simple et honnête sentinelle; ce n'était nulle part un bourreau, encore moins la bête sauvage et féroce prête à se jeter n'importe sur qui, au premier signe de la main qui donne la pâtée et qui tient le bâton.

Les Romains, qui pratiquaient fort le lion, qui le maniaient à faire mourir de honte nos plus fameux bestiaires, qui l'attelaient, qui doraient sa crinière comme la chevelure des courtisanes, qui le dressaient à jouer avec les lièvres comme le chat joue avec la souris, et qui étaient, en art, aussi grands *animaliers* que M. Barye lui-même, réservaient le lion vivant pour le cirque et ne représentaient que le lion de fantaisie, ce bonhomme de lion que les Grecs avant eux avaient imaginé pour les usages réguliers de la vie civile. Tel nous l'avions vu jusqu'à ce jour partout, gardien patient des jardins, sentinelle grognonne des monuments, à la tribune jetant des boules noires, au palais des réquisitoires, sur le perron de l'Institut de l'eau claire, belle image des travaux académiques! D'ailleurs partout sérieux, quelquefois effrayant, jamais épouvantable. Tels furent aussi les lions byzantins, tels encore les lions de l'Alhambra, tels le lion de Belgique et le lion de Néerlande.

M. Hugo, un jour, se fâcha contre tous ces lions bonasses qu'il ne comprenait pas et qui révoltaient son faux et grossier amour du vrai. Il les appela des *toutous*. Hélas! c'était leur grand mérite. Il est bon que le lion devienne civil avant d'être introduit dans la vie civile, et le lion *civil* n'a que faire de tant de griffes et de dents qui lui permettraient de retourner trop soudain à la vie sauvage; et M. Hugo dira ce qu'il voudra : le lion civil est moins souple que l'autre au bâton et à la pâtée. Mais M. Barye, homme pourtant ami de la liberté et lecteur né du *Siècle*, ne réfléchit pas plus longtemps. Il s'illumina et consola M. Hugo en lui faisant un lion *nature*, celui qui ne pourrait être *par un seul homme terrassé*, cet homme fût-il M. Havin.

C'est le fauve dans toute sa perfection, dans toute son animalité brutale et sourde. Il arrive du désert, où n'existent point de lois ni d'hommes, où la force toute seule commande et fait ce qu'elle veut; il n'entend point la langue du pays nouveau qu'il habite, il a le ventre creux; arrogant et servile, il lève insolemment la tête et regarde, *quærens quem devoret;* il est sans parents, sans amis.

Probablement que M. Barye n'avait point fait son lion pour la place qu'il occupe maintenant; il le destinait sans doute à quelque

musée ou à quelque ménagerie. Là, ce serait un bel ouvrage, un *lion* vivant dans sa force et flairant au loin sa pâture.

Mais le temps a marché ; l'idée humanitaire a fait son progrès, les révolutions se sont accumulées ; elles ont, comme toujours, accru le besoin de la force prompte, terrible, sans scrupule et sans pitié, et il est venu un architecte qui n'a trouvé rien de mieux que de ramasser ce lion sans emploi et de le planter de garde à la porte d'un prince chrétien.

Cette trouvaille d'architecte en dit long sur l'idée que nos artistes se font de la puissance humaine et sur les services qu'ils sont disposés à lui rendre, et sur les fiertés du temps présent.

Si l'on veut regarder, on verra combien le goût de la force brutale est aujourd'hui dominant, et combien les conceptions de l'art se rabaissent pour le seconder. Nos expositions constatent l'empire abject de la volupté et l'adoration cynique de la force. Tous les honneurs sont pour le héros du champ de bataille et pour l'héroïne de mauvais lieu : ou Mars commandant un mouvement meurtrier, ou Vénus amenée au point qu'il faut pour poser devant M. Courbet.

De la nudité même, la plupart des anciens peintres faisaient encore un vêtement, leurs personnages étaient habillés des teintes du hâle. La nudité du lazzarone, celle du nègre n'offensent point les yeux. Les figures nues de la peinture contemporaine sont *déshabillées*, elles viennent de laisser tomber le dernier voile.

Les représentations de la force n'insultent pas moins à la dignité humaine. La force est militaire ; elle indique l'emplacement d'une batterie, lance les régiments, commande à la mort de courir, de se répandre, d'être inexorable. L'art antique donnait aux empereurs l'attitude méditative de la raison qui règle le combat, ou le beau geste de la clémence qui arrête l'œuvre de mort ; il honorait l'humanité par ce noble mensonge ; car si la puissance n'avait pas ces augustes caractères, elle les devait avoir. L'art moderne représente plus volontiers le pouvoir dans sa fonction de tueur d'hommes.

Ces signes ont leur corrélation. Bonald comparant la France frivole de 1788 à la France sanguinaire de 1793, en déduit cette loi confirmée par toute l'histoire, que le peuple le plus adonné à la volupté est le plus près de passer à la férocité ; il aurait pu dire encore que celui-là est le plus près de la servilité.

Louis VEUILLOT.

DE LA SITUATION PRÉSENTE

DE L'ALLEMAGNE

Un journal de l'Allemagne du Nord, répétant un mot célèbre, dit que les cabinets et les chambres ont ressemblé, pendant l'année 1867, à des enfants qui jouent, sans le savoir, sur un volcan.

La comparaison ne manque pas d'exactitude ; mais l'auteur de l'article aurait dû ajouter que cette ignorance était feinte. Tout le monde connaît le volcan ; mais, par une espèce de convention tacite, tout le monde s'accorde à faire semblant de l'ignorer. De temps à autre, l'Europe sent le sol trembler sous ses pas, et, d'une oreille épouvantée, écoute pendant quelques instants les grondements souterrains, précurseurs de la redoutable éruption ; mais aussitôt que la menaçante rumeur s'éloigne un peu, chacun s'empresse de dire à son voisin que ce ne sera rien et que la civilisation moderne est à l'abri de ces dévastations d'un continent tout entier dont on trouve le récit dans les vieilles histoires.

On parle ainsi pour se rassurer soi-même, non moins que pour rassurer les autres. On fait, dans ce but, de beaux raisonnements qui ne trompent personne, pas même ceux qui les font. En réalité, nul n'ignore que : « La révolution qui s'est consommée depuis les tristes « événements de 1866, est la plus grave qui se soit accomplie depuis « plusieurs siècles (1). » — « C'est très-vrai ! » se sont écriés les députés (2), et pourtant, non, ce n'est pas complétement exact : l'année 1866 n'a rien *consommé*, elle n'a rien *accompli* que des faits odieux ; elle a *commencé* seulement une révolution dont M. Thiers n'exagère pas la gravité.

Les cabinets savent que rien n'est fini ; les chambres de tous les pays sentent qu'il n'est pas en leur pouvoir d'arrêter la terrible im-

(1) Discours de M. Thiers (séance du 4 décembre 1867). — (2) Voir le compte rendu.

pulsion donnée aux hommes et aux choses, et c'est pour cela que chambres et cabinets ont l'air de *jouer*. Chacun de leurs actes est accompagné d'un sous-entendu bien autrement grave que ce qu'ils livrent au public, et c'est entre les lignes qu'il faut chercher la vraie signification des lois, des discours, des manifestes, des dépêches, de tout ce qui s'est dit ou écrit pendant cette année de mensonge.

Confusi sunt sapientes, quia abominationem fecerunt (1) ; il y aurait sans doute du remède s'ils reconnaissaient leurs erreurs ou leurs crimes; mais la parole du prophète est vraie jusqu'au bout : *Confusione non sunt confusi, et erubescere nesciunt.* C'est pourquoi ils ont beau crier : « Paix, paix », il n'y a point de paix. — Demandez aux hommes d'argent s'ils vivent en paix; interrogez les commerçants, les industriels, tous ces intérêts de la matière qui, si l'on en croyait les théories modernes, sont les soutiens les plus efficaces d'une société bien organisée. — Les Bourses et les marchés, dira-t-on peut-être, sont sujets à s'inquiéter trop vite. — Cherchez dans les campagnes un paysan qui ne vous demande pas : « A quand la guerre? » — En Allemagne, à coup sûr, vous ne le trouverez pas, si ce n'est dans ces provinces de la Prusse orientale, où la famine, le typhus, les tortures de l'heure présente, empêchent de songer aux maux à venir.

Il y a des régions pourtant où la joie est grande, non parce qu'on y compte sur des années tranquilles, mais parce qu'on voit venir à grands pas l'heure des bouleversements depuis si longtemps attendue. Cette région n'occupe pas un lieu déterminé, mais ses habitants sont partout : ils s'appellent garibaldiens en Italie, fénians en Angleterre, démocrates ici, socialistes ailleurs, républicains quand ils osent, radicaux ou même seulement libéraux aussi longtemps qu'ils sont contraints de conserver un masque.

Peu de temps après les succès de M. de Bismarck, une lettre arrivée d'Amérique, et répandue partout avec une merveilleuse rapidité, est venue le féliciter de ce qu'il avait accompli pour la « patrie allemande ». — L'auteur ne pouvait pas être très-sympathique au ministre, car c'est l'émeutier qui, en 1848, a tenté d'établir une république dans le grand-duché de Bade. Cet homme, que l'on ne put chasser alors qu'après une lutte ouverte, vit exilé aux États-Unis, et il a signé sans déguisement de son vrai nom : Friedrick Hecker. — Pourtant, comme le chef de ce qu'on appelait autrefois le parti *féodal*

(1) Jérémie.

prussien n'est pas très-scrupuleux sur le choix de ses alliés, et que le contenu de l'écrit plaisait, on le laissa circuler librement dans les États fraîchement agrandis de S. M. Guillaume Ier.—La lettre de Hecker s'intitulait *première* lettre à un démocrate, et la censure berlinoise n'y fit pas assez d'attention, car la seconde, qui passa la frontière inaperçue, grâce à la ressemblance des titres, disait *pourquoi* l'auteur est si content : « C'est que la victoire de Sadowa et les annexions qui ont suivi lui font espérer la réalisation prochaine d'une « grande république allemande. »

Hecker n'a fait rien de plus que développer, avec moins de clarté toutefois, les théories de Mazzini : « Chaque pas vers l'unité « est un progrès, et la régénération sera sur le point d'être accomplie « le jour où l'unité pourra être proclamée... Il faut absolument mettre les princes de la partie ; c'est chose facile... Le concours des « grands est d'une indispensable nécessité pour faire naître le réformisme (*sic*) dans un pays de féodalité... L'essentiel est que le terme « de la grande révolution leur soit inconnu. » — Ces paroles, dites pour l'Italie, s'appliquent si parfaitement à l'Allemagne en voie de transformation que, malgré leur date un peu ancienne (1831), elles sont la meilleure analyse des plans et des projets de la démocratie d'outre-Rhin.

On rit quelquefois de la logique ; on trouve surtout ridicules ceux qui veulent l'appliquer à la politique, et pourtant c'est précisément en politique que se rencontre inévitablement la plus infaillible de toutes les logiques : celle des événements. — Le roi Guillaume a beau être celui des souverains vivants de l'Europe qui s'est prononcé le *plus* ouvertement en faveur du droit divin et de la légitimité ; l'aristocratie prussienne a eu beau se montrer pendant les vingt dernières années profondément ennemie des principes modernes ; M. de Bismarck, enfin, a beau se montrer rempli d'un merveilleux dédain pour le libéralisme, contre lequel il lui a fallu remporter plus d'une victoire avant d'arriver à celle de Kœnigsgratz : prince, ministre, seigneurs, tous, le jour où ils ont marché ouvertement dans les voies tracées par M. de Cavour, se sont trouvés, bon gré malgré, dans les rangs de l'armée révolutionnaire.

Ils auraient préféré cent fois qu'il en fût autrement ; M. de Bismarck lui-même, malgré ses affinités secrètes avec l'ancien *National-Verein*, les Hongrois, *e tutti quanti*, espérait bien qu'après les succès militaires il en aurait fini avec les alliances démocratiques. — Il s'é-

tait dit qu'il irait *jusque-là*; mais le voici déjà beaucoup plus loin qu'il ne pensait. Il y a plus : son Garibaldi s'appelle légion ; on ne peut pas le prendre et le relâcher au besoin comme celui de Victor-Emmanuel; il faut le suivre ou perdre tout prestige. Le puissant ministre ne sait déjà plus ce qu'il veut, et, comme la logique des événements le mène beaucoup plus rapidement qu'il ne le désire, il ne dépend plus de lui d'éviter la guerre ou même de la retarder,

Cette transformation invisible qui, des chefs du parti conservateur allemand, a fait les chefs involontaires de la révolution, est plus grave encore que les changements de frontière. —L'armée prussienne n'est plus seulement un instrument de conquête dans les mains d'un ambitieux ; elle est désormais un engin formidable de désordre et de bouleversements sociaux. Elle croit n'obéir, elle n'obéit en effet qu'à son souverain ou à ceux qu'il commet au soin de la diriger ; mais ce roi qui se croit tout-puissant n'est plus libre de fixer à son gré l'heure où elle devra se mettre en marche. — Cela ne veut pas seulement dire qu'il risque d'être attaqué; non, il peut être contraint à franchir la limite au delà de laquelle il sait que se trouve la guerre, alors même qu'il aimerait mieux la paix.

Notre époque matérialiste ne croit qu'à ce qu'elle voit, et l'on a inventé tout exprès pour elle la fameuse théorie des faits accomplis, la seule qui fût à sa portée. Mais il lui faudra bien apprendre en dépit d'elle-même que les faits ont une âme, si je puis m'exprimer ainsi, et que si on laisse subsister et vivre au grand jour des faits coupables, il n'est pas de pouvoir humain qui puisse les empêcher de mener au désordre.

Dans un espace de temps relativement très-court, l'Europe a commis ou laissé commettre un nombre inouï d'attentats contre les droits les plus sacrés et les mieux établis. Ceux qui en profitaient ont trouvé que tout allait à merveille ; ceux qui étaient dépouillés ont inutilement fait appel aux principes ou aux pouvoirs dont la mission principale était de défendre la société contre les brigandages petits ou grands ; le public a regardé, stupide, surpris d'abord et quelquefois un peu choqué des excès les plns criants, mais s'habituant assez vite au spectacle des violences qui ne le menaçaient pas directement. L'Église seule et la révolution ne se sont jamais trompées; l'une, interprète inspirée des volontés divines, n'a jamais reculé devant la condamnation des coupables, quelle que soit leur puissance ; l'autre, incarnation de l'esprit du mal, n'a jamais hésité sur ce qu'elle devait

applaudir, et s'est faite au besoin l'amie des rois qu'elle compte bien détrôner un jour.

Mais tout porte à croire que le moment approche où les illusions ne seront plus possibles pour personne. La prospérité menteuse des nations qu'on est convenu d'appeler *éclairées*, servait de prétexte ou d'excuse aux erreurs les plus funestes : cette prospérité s'est arrêtée déjà ; elle a cessé de croître et fera bientôt place à la ruine. Les aveugles seront contraints de voir, les sourds d'entendre, et, quand ceux qui font le mal de propos délibéré seront abandonnés de la foule ignorante ou légère qui les suit, on s'étonnera de leur petit nombre, et leur règne sera fini.

Selon toute apparence, l'Allemagne sera l'occasion immédiate et le théâtre sanglant de la crise qui se prépare. Il semble que la Providence ait choisi le pays où le protestantisme a pris naissance pour y étouffer dans une lutte définitive son produit le plus achevé. La sagesse et la folie humaines sont désormais également impuissantes, soit pour arrêter, soit paur diriger la marche des événements. Il n'y a plus, à l'heure qu'il est, ni sur les trônes les plus élevés, ni à la tête des armées les plus redoutables, ni dans les chancelleries les plus renommées, un seul homme capable de retarder, ne fût-ce que pour un jour, le moment où les questions en suspens vont être résolues toutes à la fois.

Nous savons, nous catholiques, que la vérité ne périra pas ; nous savons que dans tous les camps il nous sera possible de lui rester fidèles, et ces deux assurances suffiront pour nous soutenir dans les épreuves et pour relever nos espérances aux heures les plus désolées. Mais nous avons en outre un avantage incomparable sur ceux qui n'ont plus d'autres lumières que celles d'une raison déjà troublée par le peur : le flambeau de la foi peut nous guider même dans l'étude des faits purement humains. Nous pouvons sans aucun doute nous tromper dans nos jugements, dans nos appréciations, dans nos prévisions surtout, mais nous savons toujours où est le mal et où est le bien ; il n'y a pas de théories qui puissent nous persuader qu'une action est louable ou salutaire quand elle viole les lois divines ou ecclésiastiques ; nous avons en outre une vue intérieure que les autres n'ont jamais connue, et qui nous aide à suivre la marche merveilleuse de la grâce, de l'action divine et providentielle. C'est véritablement une *seconde vue* que celle-là, car, dans une certaine mesure, elle nous éclaire même sur l'avenir, et c'est parce qu'ils la possédaient que

tant de philosophes chrétiens ont pu, sans être prophètes, annoncer aux hommes où leurs crimes les conduisaient et quels châtiments leur étaient réservés.

I

Il est difficile de trouver un pays où les questions soient, en apparence, plus compliquées qu'en Allemagne : la constitution politique, bien qu'à peu près détruite, y est toujours fédérale, par conséquent moins simple que celle d'un État *un* ou surtout *centralisé ;* la constitution sociale y porte encore la forte empreinte du moyen âge et n'a pas été nivelée par la charrue égalitaire ; enfin la race germanique est loin d'être partout exactement semblable à elle-même, et ses différentes branches ont conservé des caractères distinctifs bien plus marqués qu'on ne le croit généralement ; cette race, en outre, en a subjugué d'autres qui font en quelque sorte corps avec elle, et ce dernier fait, qui devrait n'avoir qu'un intérêt historique, est devenu, grâce au prétendu principe des nationalités, un des éléments les plus dangereux de la situation politique actuelle.

Le peuple allemand, envisagé dans son ensemble le plus général, est doux, tranquille et, bien que cela puisse paraître paradoxal au lendemain de 1866, il porte profondément gravé en lui le respect du bien d'autrui. C'est ce dernier sentiment, essentiellement chrétien, qui le rend soumis à l'autorité. Les droits du père sont respectés dans la famille ; ceux du rang, de la naissance ou de la profession, le sont à leur tour dans les rapports de la vie sociale.

L'Allemand aime un certain bien-être, mais il vit simplement ; il aime à vivre en famille, mais il est sociable ; ce n'est pas à l'esprit révolutionnaire qu'il faut attribuer le goût si prononcé des Allemands pour les grands rassemblements : de tout temps les confréries, les corporations, les associations, ont prospéré chez eux.

Les réunions nombreuses, les banquets, les cortéges font leurs délices et, alors même que la politique sert de prétexte à cet appareil, tout se passe généralement avec ordre : les discours sont écoutés avec beaucoup d'attention ; les énergumènes les plus insensés obtiennent, il est vrai, des applaudissements et font parfois pousser des hurrahs ! dont la clameur est formidable, mais le calme renaît aisément et la joie tranquille succède assez vite à l'enthousiasme de la *séance.* On mange assez sobrement, on boit davantage, on chante surtout énormément, et l'on revient chez soi, trop souvent avec des

idées fausses en plus, mais rarement avec assez d'entrain pour les mettre à exécution.

Les Allemands aiment passionnément la musique, celui de tous les arts qui est le plus vague dans l'expression de sa pensée intime ; ils aiment aussi la philosophie nuageuse et la politique spéculative ; ces trois prédilections prouvent que leur nature est essentiellement rêveuse et ne devient active que quand elle y est amenée, soit par le sentiment du devoir, soit par la nécessité, soit par la passion.

Grâce à l'honnêteté native de ces âmes poétiques, le sentiment du devoir s'y efface difficilement ; c'est à lui qu'ont obéi tant de travailleurs consciencieux jusqu'à la minutie, patients, infatigables, qui ont rendu le sol de l'Allemagne si fertile, sa science si profonde, sa littérature et ses arts si riches en chefs-d'œuvre. Mais, dès que la notion du devoir s'efface, cette féconde énergie disparaît ; les rêveries deviennent une source intarissable d'erreurs ; les inventions philosophiques ou politiques les plus extravagantes remplissent les cerveaux *détraqués*, et quand la passion, qui est toujours une faiblesse, a pris en eux la place de la force qu'ils puisaient dans leur respect du droit et dans la fidélité à leurs obligations, les Allemands deviennent les plus dangereux des sectaires et les révolutionnaires les plus outrés.

Cette peinture du caractère allemand est peut-être un peu longue, mais je la crois exacte et nécessaire à l'intelligence de ce qui se passe ou de ce qui se prépare au delà du Rhin. Elle a pour but de faire comprendre qu'un pareil peuple, quand il est profondément imbu des principes religieux, les garde, et qu'il serait pour ainsi dire impossible de les lui arracher, *si ceux qui le dirigent n'entreprenaient pas eux-mêmes de l'égarer.*

Les paysans, en particulier, ayant à la fois l'esprit de famille et la notion du respect, sont toujours ce que leurs maîtres et surtout leur clergé les font. Un clergé corrompu et devenant apostat dans une proportion effrayante ; des princes avides des biens de l'Église et d'un accroissement de leur indépendance politique, tels étaient en Allemagne les deux instruments indispensables au succès du protestantisme. Les prêtres dégénérés ayant depuis longtemps négligé le soin des âmes, les consciences droites mais ignorantes devaient facilement se laisser entraîner vers ce qu'on appelait *une réforme* de la vraie religion, et la transformation du culte devait s'opérer d'autant plus vite que les Obrigkeit (*potestates*) donnaient l'exemple. Le respect des autorités légitimes, c'est-à-dire un sentiment honorable et juste

devenait un péril et rendait possible aux souverains *réformés* d'appliquer à toute outrance l'odieuse maxime : *Cujus est regio, ejus est religio.*

Pour citer un autre exemple fort différent : en Tyrol, où les prêtres sont toujours restés ce qu'ils devaient être, le peuple est à la fois le plus soumis à l'Empereur et le plus résistant aux entreprises antireligieuses *même d'un Empereur*. Joseph II n'a jamais pu vaincre l'opposition de ces sujets qui se faisaient volontiers tuer pour lui, mais qui savent quel est le sens chrétien des mots : *Omnis potestas a Deo!* A l'heure qu'il est, la même fermeté se retrouve dans les mêmes circonstances chez ces montagnards doux et forts, les seuls sujets de François-Joseph dont la fidélité ne s'est *jamais* démentie pendant les épreuves si diverses de l'Autriche. — Et le pauvre Empereur permet à ses ministres d'entrer en lutte, au nom des principes modernes, contre les inébranlables croyances de ces âmes dévouées jusqu'à la mort!

Cette aptitude si remarquable à comprendre la valeur et l'importance de tous les *droits* et par conséquent des éléments constitutifs de l'*ordre* dans la société, se retrouve dans toutes les classes de la population allemande. La bourgeoisie lui doit l'organisation parfois trop compliquée, mais généralement si saine et si ferme, de ses *communes*, de ses corporations, de sa vie propre, en un mot. L'Allemagne est le seul pays où les *villes libres* ont pu subsister jusqu'à nos jours. C'est à ce même et noble trait du caractère national que les classes supérieures ont dû l'établissement et la conservation de leurs priviléges et de leur hiérarchie. Hier seulement, les derniers restes de la féodalité ont été détruits en Allemagne; les coups portés par la Prusse ont sapé, non-seulement dans leur existence de fait, mais dans leurs principes mêmes des institutions dont l'origine remontait au moyen âge; et c'est pour cela que l'Europe s'est sentie si profondément ébranlée.

La société européenne au moyen âge, en admettant (ce qui n'est pas) que ses abus *extérieurs* aient été tout ce que l'on se plaît à en raconter, n'était pas moins le type de la société chrétienne. Ce qui n'en est pas encore détruit est tellement recouvert par le placage superficiel et les prétendues améliorations de l'esprit moderne, que l'existence même en est ignorée. De temps à autre, une lézarde se produit dans nos bâtisses d'un jour; les yeux chercheurs et inexpérimentés de nos architectes ou de nos décorateurs aperçoivent alors

quelques-unes de ces pierres gigantesques, en apparence usées, derniers vestiges des constructions cyclopéennes de nos pères : aussitôt ils s'empressent de les arracher ; elles ont un aspect antique qui leur déplaît et qui gâte à leur gré l'harmonie de leurs propres créations. Mais le jour où la vieille pierre se détache et tombe, on voit avec terreur qu'elle était un des soutiens essentiels de l'édifice ; l'ébranlement est tel que la terreur s'empare de toutes les âmes et que chacun s'incline sous la menace d'un écroulement universel. M. Thiers, homme moderne, n'a pas dit autre chose en constatant que la révolution de 1866 « est une des plus graves qui se soient accomplies *depuis plusieurs siècles.* »

II

L'esquisse rapide qui précède est purement spéculative, en ce sens qu'elle a pour but de faire ressortir le meilleur côté de la nature allemande, en négligeant à dessein tout ce qui s'y mêle de mauvais ou de dangereux. Il ne serait pas exact non plus d'envisager l'ambition prussienne comme la cause unique des malheurs de 1866. Le terrain était tout prêt pour l'accomplissement de l'œuvre dévastatrice ; la destruction elle-même était commencée depuis longtemps, et, pour ne pas sortir de l'histoire contemporaine, l'ordre social frappé à mort en 1848 ne s'était jamais rétabli qu'en apparence. Les gouvernements, les hiérarchies, les divers *états* se tenaient encore debout, mais ils ne vivaient plus. L'esprit moderne, incarné dans une bourgeoisie nouvelle, travaillait au grand jour à l'anéantissement de ce qu'on pourrait appeler l'âme des sociétés humaines ; voué au culte de la matière et des intérêts matériels, il avait répandu partout des semences de mort et facilité l'œuvre des grands déblayeurs de l'avenir : le sabre et le socialisme.

On voit en France, mieux qu'ailleurs peut-être, ce que c'est que cet envahissement du matérialisme pratique ; les démolisseurs allemands ne diffèrent pas beaucoup des nôtres ; les nommer suffit à faire connaître ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent ; mais le champ de leurs expériences est tout autre au delà qu'en deçà du Rhin. Non-seulement la révolution est en retard sur le sol germanique, mais elle y a trouvé, elle y rencontre encore des résistances qu'on chercherait en vain dans notre pays égalitaire. Il y a des démocrates en Allemagne, et d'aussi dangereux au moins que dans n'importe quelle autre contrée de l'Europe ; mais il y en a depuis moins longtemps qu'en France.

Il a fallu les progrès de l'industrie et la multiplication des machines, c'est-à-dire les rassemblements d'ouvriers, le règne tyrannique du capital et la création du prolétariat, pour faire naître l'idée démocratique dans des cœurs allemands, tandis que la passion innée de l'égalité rendait la nation française plus inflammable qu'aucune autre au contact de l'idée révolutionnaire.

Nos prétendus philosophes du dix-huitième siècle n'ont pas eu besoin d'être de bien grands penseurs pour séduire leur public à la fois léger et corrompu. L'esprit de Voltaire, qui après tout n'était que de l'esprit, a suffi pour porter les coups les plus funestes, car c'est par lui que les défenseurs naturels de la société ont achevé de devenir impuissants; grâce à Voltaire et à sa séquelle, la révolution n'a eu qu'à se montrer pour tout renverser. Mais le mot essentiel de la révolution, celui qui l'a fait pénétrer si vite dans les couches les plus profondes de la société, c'est le mot d'*égalité* que Rousseau avait dit froidement. Le *Contrat social* est devenu sans peine la charte révolutionnaire, parce que ses principes subversifs s'adressaient à l'instinct le plus mauvais, mais en même temps le plus enraciné, le plus universel de notre race audacieuse et rebelle.

La philosophie allemande, au contraire, est sérieuse, savante et les erreurs de la raison humaine n'ont pas d'abîmes qu'elle n'ait sondés, dans lesquels elle ne se soit noyée. Ses théories ont une fécondité de destruction qui ne se rencontre nulle part ailleurs; un chapitre isolé du moindre de ces rêveurs contient assez de matière pour faire chez nous la réputation d'une école tout entière et pour défrayer d'extravagances et de blasphèmes des volumes sans nombre. Ces philosophes deviennent parfois des sectaires; ils affolent les Universités pendant des années de suite; dans les livres du moindre d'entre eux, il y a des idées dévastatrices capables de mettre à néant toutes les lois divines et humaines, si l'on en tentait l'application pratique. Et pourtant ce ne sont pas les philosophes qui ont préparé la révolution allemande. Maîtres et disciples en demeurent généralement au *subjectif*, pour me servir d'un de leurs termes favoris; la droiture et le bon sens des masses les préservent de la plupart des dangers qu'un enseignement semblable offrirait ailleurs, et les docteurs eux-mêmes demeurent volontiers dans le champ de la pure abstraction.

Suivant une belle définition de saint Augustin : *ordo est parium dispariumque rerum sua cuique tribuens dispositio* (1); *unde mani-*

(1) *De Civit. Dei*, l. XIX.

festum est, ajoute saint Thomas (1), *quod nomen ordinis inæqualitatem importat.* Mais, pour que chacun reste dans le cercle de ses attributions (*sua cuique*), il faut avant tout que chacun reconnaisse et respecte *le droit d'autrui.* Or ce respect et cette intelligence forment précisément le trait essentiel du caractère allemand sur lequel j'ai tant insisté en commençant, on comprend maintenant pourquoi. La théorie égalitaire n'a donc pas de prise sur le peuple en tant qu'idée spéculative. Elle a besoin, pour agir avec toute la puissance de destruction qui est en elle, d'être accompagnée, imposée en quelque sorte par les circonstances extérieures les plus favorables à son développement.

Ces conditions se sont produites depuis une trentaine d'années avec une activité toujours croissante. Du sein de la bourgeoisie allemande, essentiellement sédentaire et conservatrice, puissante, redoutable, souveraine dans un grand nombre de ses communes, riche aussi, mais d'une richesse *foncière*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, en modifiant un peu le sens littéral du mot, il s'est élevé une classe nouvelle, à fortune *mobilière*, sans foyer, sans traditions, enrichie du jour au lendemain, toujours exposée à une ruine non moins rapide que ses succès et, par conséquent, ne pouvant jamais faire corps et devenir un *état.* Cette classe, la langue allemande n'a pas de mot pour la désigner, et M. Joerg, le principal rédacteur des feuilles historiques de Munich (2), dans un admirable travail sur la question sociale en Allemagne (3), lui donne le nom français de *bourgeoisie*, pour la distinguer du *Bürgerstand*, c'est-à-dire de la vraie bourgeoisie, formant un *état* privilégié et l'un des éléments stables et essentiels de la société. Nous devrons, nous, l'appeler la bourgeoisie nouvelle, pour la distinguer de l'ancienne ; mais elle peut s'appeler aussi l'aristocratie capitaliste.

C'est *le capital*, en effet, c'est-à-dire l'argent mobile, c'est le développement du crédit et de l'industrie, ce sont les progrès matériels modernes, qui ont produit cette fatale engeance. Elle existe partout aujourd'hui, et partout elle est la même. Il ne faut plus chercher en elle les caractères distinctifs des races. En Allemagne comme en France, en Angleterre comme aux Etats-Unis, elle ne rencontre plus

(1) *De Reb. publ. et princip. Institut*, l. III, ch. IX.

(2) *Historisch politische Blaetter.*

(3) Geschicte der *Social-Politischen* particien in Deutschland. — (Fribourg en Brisgau, librairie de Perder).

qu'un seul culte, celui de l'argent; elle n'admet plus qu'une seule autorité, la sienne propre. « Son principe politique est celui des « nationalités; son principe social est que la société peut être sauvée « par l'art financier du libéralisme économique (1). »

Or, pour ne parler que du pays qui nous occupe, c'est à cette classe que, depuis 1848, tous les souverains allemands ont abandonné le soin du gouvernement. C'est elle qui s'est chargée de conjurer le spectre rouge, dont l'apparition avait causé dès lors tant de terreur. Dans ce but, on lui a confié tous les ministères; on a fait des lois électorales, grâce auxquelles tous les votes sont dans ses mains. Son despotisme est sans égal; ce qui ne l'empêche pas de promulguer ses lois et ses décrets au nom de la liberté. Il faut marcher, dit-elle, et pour cela détruire ce qui est *immobile*. Elle a donc battu en brèche tout ce qui datait d'avant elle; tout a cédé, tout est tombé, excepté ce qui est éternellement immuable : la vérité et ce qui représente la vérité sur la terre, l'Eglise. Aussi est-ce contre cette institution divine que sont dirigées ses attaques les plus furieuses; c'est dans l'espoir de l'anéantir qu'elle recourt sans relâche à l'arsenal inépuisable des ruses de l'enfer.

Les perfectionnements introduits dans la politique par ces hommes d'État de la sacoche, ont commencé pour le monde ce qu'ils appellent une *ère nouvelle;* ils ont baptisé le grand-duché de Bade du nom d'*État modèle* (musterstaat), et ce fait en dit plus que de longs commentaires. Il faut pourtant encore ajouter que *l'ère nouvelle* ne date pour l'Autriche que de l'avénement du ministère Giskra. M. de Beust a préparé les voies; mais jusqu'au moment où les hommes de 1848 ont mis la main sur des portefeuilles, il n'y avait que des précurseurs, et le grand jour ne s'était pas encore levé.

Si l'on passe en revue les différents États allemands, avant la guerre de 1866, on trouve que la Bavière, le Wurtemberg et le duché de Nassau marchaient directement sur les traces de l'*État modèle*. En Saxe, M. de Beust jouait déjà le rôle de dupe qu'il vient de reprendre en Autriche : il croyait transiger, mais, en réalité, il laissait faire. Le roi et le comte de Platen en Hanovre, et le baron de Dalwigk à Darmstadt, s'épuisaient dans des luttes courageuses, mais vaines, contre les conséquences d'un système gouvernemental identique au fond avec celui de l'*État modèle*. Dans les villes libres, la bourgeoisie ancienne et la bourgeoisie nouvelle se disputaient la prépondérance; mais il

(1) *Hist. polit. Blaetter*, 1er janvier 1868.

va sans dire que la première perdait tous les jours un peu plus de terrain.

C'est à dessein que les États du Nord autres que la Prusse n'ont pas été mentionnés dans cette énumération. Depuis longtemps leur existence était purement factice, et du plus au moins ils étaient tous prussiens bien avant Sadowa. En Prusse, l'aristocratie du capital existait comme ailleurs; comme ailleurs aussi elle avait entrepris de constitutionner le pays, et l'on n'a sans doute pas oublié la bruyante opposition qu'elle faisait à l'élément militaire. La nécessité, devenue tous les jours plus pressante, d'en finir avec elle a contribué pour le moins autant que les motifs ambitieux à l'adoption, par M. de Bismarck, d'une politique guerrière et conquérante. Les adorateurs du veau d'or n'aiment jamais l'armée. Celle du pays où ils habitent a l'avantage, il est vrai, de défendre leurs propriétés; mais elle coûte cher, et puis c'est un corps dont l'administration leur échappe; celles des pays ennemis leur font peur, car ils ne sont pas braves et, selon eux, la paix est un bien de ce monde qui doit pouvoir s'acheter comme les autres. Cet instinct de nature ne les empêche pas de tomber à genoux devant tous les succès, même guerriers. Quand M. de Bismarck, à son retour de Bohême, a rouvert la chambre des députés, il est probable qu'il s'était promis comme une fête d'observer les physionomies étonnées de ses adversaires de la veille : mais tous les fronts étaient dans la poussière, et cette prosternation a duré si longtemps, que, quand on s'est relevé, il n'a plus reconnu le visage d'un seul des arrogants libéraux qui l'avaient tant et si longtemps ennuyé.

Il y a bien en Prusse une chambre haute, des grands seigneurs remplis de morgue, et un parti qui s'appelle féodal; mais tout ce monde-là est enrégimenté, discipliné, et n'a d'autre privilége que d'habiter une partie réservée dans la grande caserne des Hohenzollern.

Les impôts sont lourds en Prusse; le gouvernement, dont les tendances ont toujours été très-despotiques, y deviendra tôt ou tard aussi absolu qu'en Russie; mais le capital mobile et spéculateur échappe bien plus facilement que la terre à la gêne des contributions et, somme toute, les grands pays sont favorables au développement des grandes industries. Les individualités, petites ou grandes, s'absorbent aisément dans les grandes agglomérations et l'idéal de la bourgeoisie moderne est un grand état égalitaire où « l'on ne verra plus rien qui ressemble au passé. »

. . . . . Les hommes stupéfaits
Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
Le monde sera propre et net comme une écuelle,
L'humanitairerie y fera sa gamelle. »

Aussi la bourgeoisie moderne a-t-elle adopté le principe des nationalités; elle a préparé les annexions prussiennes; et comme elle est belle parleuse, elle n'a pas manqué de déclamer à ce propos les grands mots de *patrie*, *gloire nationale*, *souvenirs historiques*, toutes choses dont elle ne s'est jamais souciée, mais qui touchaient le cœur des imbéciles de bonne foi.

L'agitation du *national-verein*, trop connue pour être racontée ici, n'a pas d'autre origine. Il y a des démocrates qui ont pris une certaine part, il est vrai, à tout ce qui s'est fait pour préparer l'unité allemande, mais ce sont des démocrates bourgeois; les vrais démocrates socialistes se sont tenus à l'écart. Ennemis acharnés du *capital* et de tout ce qui prend sa défense, ils attendent la fin de tout ce bruit inutile; ils se préparent au combat, et, chose étrange, on les a parfois soupçonnés d'une liaison secrète avec M. de Bismarck et ses adhérents. Après s'être servi du *libéralisme* pour détruire les petites souverainetés et ceux des conservateurs qui le gênent, l'audacieux ministre considère-t-il les bataillons socialistes comme une réserve destinée à le débarrasser des bourgeois le jour où ils essayeront de relever la tête? Il serait difficile de rien affirmer à cet égard; mais il est certain que l'adoption du *suffrage universel direct* pour les élections au parlement du Nord a rempli de joie les purs démocrates et qu'ils ont salué cette innovation comme une victoire remportée *par eux*.

III

Le socialisme est une suite inévitable et logique du libéralisme et de l'économie politique. Cette vérité souvent entrevue n'a jamais été démontrée peut-être avec autant de clarté qu'en Allemagne. Cela devait être, car nulle part ailleurs les aptitudes scientifiques ne sont aussi développées.

La science moderne de l'économie a donc, comme toute autre, servi de sujet aux spéculations d'un grand nombre de profonds penseurs; analysée, décrite, épuisée pour ainsi dire, elle a dû livrer tout ce qu'il y avait en elle de déductions et de conséquences à ces esprits intraitables qui n'ont jamais reculé devant l'absurde. Le ré-

sultat de ces études, que l'on pourrait appeler sans pitié si elles n'avaient pas été faites par des adeptes convaincus de l'excellence de la doctrine, est résumé très-clairement dans l'ouvrage de M. Joerg que j'ai cité plus haut, et qui va me servir de guide pour tout ce que je dirai de la question sociale allemande.

La société du moyen âge, dit-il, avait organisé complétement le travail; la révolution de 1789 a détruit cette organisation dite féodale, et le libéralisme politique a pour but de garantir à l'économie que rien de semblable au passé ne pourra se reproduire. Le terrain débarrassé de toute entrave doit être abandonné par l'État à l'industrie, et l'État doit renoncer à toute intervention qui gênerait le capital. Le libéralisme politique ne s'appelle le libéralisme moderne qu'en tant qu'il admet pleinement ce principe, car la liberté absolue du travail est indispensable au développement de la société nouvelle.

Mais cet axiome lui-même repose sur d'autres principes dont les conséquences sont bien plus étendues : toute association, toute corporation et tout ce qui se transmet des pères aux enfants doit être supprimé, car ce sont là autant d'obstacles au mouvement progressif universel. En un mot, l'individu doit être considéré comme isolé, sans liens sociaux, libre d'user de ses forces ou de ses talents et de devenir ce qu'il pourra. L'État se borne à permettre la libre concurrence et à *laisser faire;* la loi de l'offre et de la demande est une *loi de nature*, à laquelle il appartient de tout régler. Le *fatum* industriel déterminera seul la situation de chacun.

La séparation absolue de l'élément politique et de l'élément social, de l'État et de la société, est donc un des points fondamentaux du système. Faire la police est l'unique mission de l'État. Pour le réduire à ce rôle modeste, le libéralisme moderne entrant en campagne rencontre comme premier obstacle : la religion. Il faut de toute nécessité que l'État n'en ait aucune. La religion, en effet, est l'âme de la société; c'est elle qui la relie à l'État; toute religion établit des relations d'un ordre supérieur entre les individus : à tous ces titres elle doit être proscrite. Il faut que, sur le marché, l'offre et la demande puissent évaluer les forces d'un travailleur et l'ouvrier lui-même comme une denrée; nous avons vu aussi que l'individu doit toujours être envisagé isolément, comme un atome, ou un *quantum* de substance propre à faciliter les échanges; or, ces données répugnant à l'idée chrétienne, le christianisme devient un ennemi.

A propos de l'éducation, le système devient tout d'un coup incon-

séquent : il demande à l'État, qui devrait n'intervenir en rien d'après les principes essentiels de la doctrine, de monopoliser l'instruction et de la rendre obligatoire. C'est parce que « la direction de l'école rend « maître de l'avenir » et *l'État doit être mis à même de livrer sur le « marché au travail des forces préparées et de toute nature.* »

L'ensemble des déductions de la loi dite de l'offre et de la demande constitue « les idées modernes » ; la « civilisation moderne » est le développement de ce système qui exclut la supposition d'un ordre supérieur ; elle est ainsi nommée par opposition à la « civilisation chrétienne, » qui, pour la solution de toutes les questions sociales, invoquait une autorité plus haute.

En France, l'adoption de ces doctrines par le Tiers-État coïncidant avec une destruction complète de l'ancien ordre social, elles ont pu s'appliquer à tout à la fois, même à la propriété foncière ; le partage forcé des biens entre les enfants n'a pas d'autre but que d'empêcher la *continuité* des familles et d'obliger à en fonder une nouvelle à chaque génération. Aussi la question sociale s'est-elle posée bien plus vite en France qu'en Angleterre, par exemple, où l'organisation conservatrice de la société servait de barrière à peu près infranchissable. Mais, d'autre part, les progrès infiniment plus rapides de l'industrie anglaise ont amené plus complétement et plus terriblement que nulle part ailleurs les épouvantables résultats que l'on connaît. En Allemagne, où le sol n'est pas encore devenu *mobile,* où les anciennes entraves du moyen âge n'ont été détruites que tard et lentement, les principes du libéralisme moderne se sont développés d'une manière latente. La question sociale est arrivée sans qu'on s'en doutât, pour ainsi dire, car les gouvernements subissaient l'influence des doctrines économiques sans se croire libéraux, sans les appliquer à la politique autrement que pas à pas. C'est ainsi qu'en Prusse, par exemple, l'État le plus industriel de l'Allemagne, les coalitions d'ouvriers et les chômages sont demeurés complétement interdits jusqu'en 1865.

L'Allemagne est la patrie par excellence des associations, et les ouvriers avaient bien des occasions de rassemblements ; mais la bourgeoisie capitaliste avait entrepris de diriger elle-même la question sociale afin de la rendre moins dangereuse. M. Schulze est considéré comme l'inventeur d'un système dont le but est de persuader aux ouvriers qu'en associant leurs épargnes et en fondant des sociétés de secours mutuels, ils se garantiront contre les suites redoutables de la

prépotence du capital et de leur condition précaire. Le libéralisme économique a cru pendant quelque temps que cette belle découverte allait le sauver et faire prendre patience aux ouvriers sans toucher au principe de la libre concurrence, non plus qu'à la fameuse loi de l'offre et de la demande.

Edmond Lassalle s'est chargé de détruire cette illusion ; son apparition, qui ne date que de 1862, fit un effet prodigieux, et son enseignement, qui était avant tout destructeur, a laissé des traces désormais ineffaçables. Lassalle était un Juif incrédule, doué d'un « génie critique « qui n'a presque pas d'égal. » La guerre impitoyable qu'il avait déclarée à la nouvelle bourgeoisie et au capital semble avoir été la passion de sa vie. Avant d'en venir à l'examen de ses doctrines, il faut faire une remarque dont l'importance est indiscutable : *C'est en Prusse et partout où l'enseignement obligatoire est en vigueur que Lassalle a fait le plus de prosélytes.* Nous l'avons vu plus haut, le libéralisme bourgeois, en contradiction flagrante avec ses propres théories, avait voulu que l'État instruisît, bon gré mal gré, dans la pensée que le *matériel travaillant* deviendrait ainsi plus apte à rendre des services ; en d'autres termes, l'économie politique avait invoqué l'intervention de l'État pour le *perfectionnement de ses outils.* Son intérêt immédiat lui avait fait oublier ses propres règles, ou plutôt elle les avait violées en connaissance de cause. L'instruction, si elle n'était pas officielle, serait essentiellement religieuse : or « ceux qui veulent la domination du capital doivent à toute force « livrer un vrai combat aux croyances religieuses des peuples. Il « faut qu'ils arrachent aux hommes le sentiment de leur dignité « pour les rendre plus disposés à devenir leurs dociles *instruments.* « Car aussi longtemps que les hommes s'estimeront et se croiront « supérieurs à la matière, il ne sera pas possible de les subordonner « aux intérêts matériels... L'homme qui se sait l'image de Dieu ne « deviendra jamais un bon *instrument* de production... Aux yeux de « ceux qui désirent le règne du capital et *le progrès*... l'homme « n'est qu'une forme particulière de la matière... Ils le font des- « cendre du singe... Ils cherchent à mettre la théorie scientifique « d'accord avec la pratique (1). »

L'éducation dans les pays industriels, c'est-à-dire *éclairés*, de l'Allemagne, n'a pas trop subi cette influence. On y trouve aussi des cours d'adultes, distractions offertes aux ouvriers pour leur faire

(1) Docteur Glaser, cité par Joerg.

oublier leur misère et les empêcher de penser à autre chose. On leur parle « d'Uhland, de Samuel Johnson et de sa biographie par Mac-« Aulay, de Shakspeare, de Lessing, etc. » M. Moritz-Muller, démocrate badois, cité par Joerg, rend ainsi compte des résultats qu'on obtient : « On trouve des ouvriers qui à force d'instruction, finissent « par ne plus reconnaître leur propre père et ne se connaissent plus « eux-mêmes. Ils ont leur opinion toute faite sur des questions qui « divisent encore les savants et sur lesquelles la science n'a pas « encore prononcé. Il y a beaucoup de ces ouvriers savants. En « général, sous le nom de science, on entasse dans la tête de ces « pauvres gens une quantité d'histoires et de notions qui ne les ren-« dent ni plus heureux, ni plus habiles, et auxquelles, bien qu'ils « aient renoncé du reste à toute foi, ils se croient obligés de croire « aveuglément... Souvent on les *bourre* à ce point qu'ils en devien-« nent plus bêtes et qu'aux questions les plus simples ils ne savent « plus répondre ou ne répondent que des sottises (1). »

Suivant la très-juste expression de Joerg, les ouvriers éduqués d'après ce principe « ont adopté la dogmatique de la bourgeoisie », c'est-à-dire qu'ils sont devenus athées et matérialistes, « mais ils ont repoussé sa morale. » La morale de la bourgeoisie capitaliste a deux points de vue très-distincts et très-différents. D'une part, elle prescrit le luxe, les jouissances, le bien-être, et tous ses efforts tendent à créer de nouveaux besoins pour donner lieu à de nouvelles spéculations. Cette partie de la morale a pour but d'accroître indéfiniment *la demande*. D'autre part, elle enjoint à ceux qui n'ont rien l'abstinence la plus absolue, la résignation, l'abnégation. Cet enseignement sert à merveille les intérêts du capital, mais les ouvriers l'ont rejeté sans hésiter.

Très-épris de la « dogmatique matérialiste », ils ont irrévérencieusement traité cette morale à deux faces de *humbug* et de « fourberie ». Ils ont déclaré dans leurs assemblées que leur régénération était imposssible si l'on ne commençait « par leur donner mieux à man-« ger »... « Qu'on nous fournisse une table aussi bonne que celle « de la bourgeoisie, et alors nous nous perfectionnerons (2). » « Autrefois, on croyait que l'homme se composait de deux parties « distinctes : le corps et l'esprit ou l'âme... l'histoire naturelle a « déjà détruit bien des vieilles erreurs... et elle se prononce énergi-

(1) Publication hebdomadaire du *National-Verein*.
(2) Discours de l'ouvrier Kasenklever.

« quement en notre faveur : En effet, ses recherches ont catégorique-
« ment établi qu'il n'y a ni esprit, ni corps, mais seulement une
« matière dont l'action est tantôt corporelle et tantôt *dite* spiri-
« tuelle... L'activité du cerveau dépend de la manière dont l'es-
« tomac est approvisionné de vivres, car ces vivres sont chargés de
« porter de nouvelles forces aux plus petites parties du cerveau ainsi
« qu'aux autres muscles ou organes. La conclusion est facile à tirer :
« Quand un homme est dans une condition gênée, qu'il ne peut pas
« fournir à son estomac la quantité nécessaire de nourriture forti-
« fiante, l'activité de son cerveau ne peut être ni grande, ni solide (1). »

Est-il possible de trouver une expression plus achevée des théories scientifiques modernes appliquées aux besoins de l'estomac par des hommes qui ont souvent faim et auxquels le capital conseille de s'instruire pour devenir riches? Or c'est à ces hommes que Lassalle est venu dire : On vous trompe ; ni par l'économie, ni d'aucune autre manière vous n'arriverez jamais à posséder un capital. — Le capital est, il est vrai, une accumulation de travail, mais du travail d'autrui. — Le travail personnel n'est lui-même productif que quand il a d'avance un capital à sa disposition. — Le capital qui gouverne, qui tyrannise, qui vous rend plus cruellement esclaves que les seigneurs féodaux, s'est arrangé de manière à rendre son règne indestructible, et c'est dans ce but qu'il a inventé la libre concurrence, l'offre et la demande. Grâce à ces lois, *jamais* vos salaires ne peuvent s'élever au delà du strict nécessaire (et il le prouvait victorieusement). — Ces lois sont donc des inventions sataniques d'une classe nouvelle qui prétend désormais s'emparer et jouir seule des biens de ce monde. Cette classe de la bourgeoisie nous a rendu de vrais services : elle a chassé les nobles et ruiné l'influence de la prêtraille, mais elle s'est arrêtée dans son œuvre de régénération. Une fois au pouvoir, elle a prétendu qu'elle seule en était digne ; elle s'est fait une science, l'économie politique, dont le but unique est de vous livrer à sa merci, vous, *le quatrième état*. Cette science et les lois qui en découlent font de vous, non plus des hommes, mais des denrées, dont le prix est déterminé par les cours du marché ; la féodalité, le servage, l'esclavage lui-même laissaient subsister la nature humaine ; ils établissaient des relations d'homme à homme ; dans vos rapports avec vos entrepreneurs, vous n'êtes plus que des *choses*. La classe capitaliste prétend que ses rangs vous sont ou-

(1) *Social-démocrat.* (Journal des ouvriers à Berlin).

verts et qu'il ne tient qu'à vous d'y entrer : c'est un mensonge. Ni seuls, ni même en vous associant, vous ne pouvez lutter contre la domination du capital sans commencer par en avoir un vous-même. Il y a mieux encore : vos efforts et vos sueurs ne peuvent servir qu'à confirmer votre esclavage. « Depuis 1789, plus un ouvrier pro-« duit, plus il entasse dans les mains de la bourgeoisie du travail « accumulé, du capital, plus *la division du travail* est mise à même « de progresser ; le malheureux ne fait donc qu'alourdir les chaînes « qui le retiennent à terre et rendre plus dure la condition de sa « propre classe. Et voilà pourquoi cette condition est plus triste en « Angleterre qu'en France et en Belgique, plus triste en France « et en Belgique qu'en Allemagne. »

Cette parole enflammée mit littéralement le feu aux poudres. En fort peu de temps, Lassalle compta 60,000 disciples et le nombre ne cessa d'augmenter jusqu'à sa mort. — Il fut tué en duel en 1864 et cette disparition rapide, un peu mystérieuse, ne fit qu'accroître son prestige.

Les pauvres ouvriers « dont le ciel est vide » lui rendent une espèce de culte. Ils disent, en parlant de lui, que c'est un homme de la race de Juda qui a sauvé le peuple ; ils l'appellent leur *Messie*. — Faisant allusion à sa richesse, ils s'expriment ainsi : « Lui qui « pouvait mener une vie de jouissances et de plaisirs, il est descendu « des hauteurs de la joie et du bien-être vers le prolétariat. » Ailleurs : « Lassalle est descendu des hauteurs de la science, il a en-« couru les mépris et les railleries, il a supporté les calomnies pour « nous. » On le chante aussi :

> Il ne saurait mourir, le fort Titan...
> Qui nous délivre des ténèbres et de l'aveuglement,
> Qui a porté la lumière dans le désert de notre siècle.

Détruire le libéralisme et montrer l'inanité des doctrines de l'économie politique, était une œuvre utile assurément ; mais il aurait falu mettre quelque chose à la place. Comment ce Juif impie l'aurait-il pu ? Il avait pourtant une théorie, un système : il demandait à l'État : 1° L'abolition des impôts indirects qui pèsent surtout sur le peuple et l'établissement des impôts progressifs frappant les revenus ; — 2° le suffrage universel, pour que les pauvres, qui sont en majorité, deviennent les plus influents dans l'État ; — 3° il voulait surtout que l'État consacrât cent millions à l'établissement de sociétés ouvrières productives. — Ce dernier point est le plus essentiel, et il a l'avantage,

sur tous les autres projets socialistes, de n'être aucunement communiste. — Dans ces sociétés, le travail serait rémunéré par le partage du gain tout entier, sauf l'intérêt légal et déterminé du capital engagé. De cette façon, disait-il, on établirait à côté de l'industrie des riches, la grande industrie des ouvriers associés et le fait seul de l'existence de ces sociétés rendrait impossible la domination et la tyrannie du capital privé.

Lassalle voulait donc rétablir l'intervention de l'État dans la question sociale. Il la rétablissait à sa manière, il est vrai, mais il ne faut pas oublier que la séparation complète de l'État et de l'ordre social est certainement un mal, et que d'autre part l'ancienne organisation du travail, telle qu'elle existait au moyen âge, est rendue complétement impossible par les progrès des machines et de la grande industrie. Lassalle n'a pas résolu le problème, mais il en a facilité l'étude. Malheureusement son mépris pour les lois morales supérieures de la société le rendait impuissant pour le bien, tandis que l'impulsion qu'il a donnée aux sentiments de révolte est incalculable.

Il faut ici noter un fait curieux : quand les ouvriers, agités par les nouvelles idées de Lassalle, ont adressé des pétitions au gouvernement prussien, le parti conservateur et M. de Bismarck lui-même se sont montrés beaucoup plus disposés à les écouter que le *parti libéral* qui parle si souvent des *droits du peuple*. Rien n'est plus naturel, malgré la contradiction apparente des termes : le parti libéral bourgeois est avant tout le parti des *exploiteurs*, et le même phénomène s'est produit en Angleterre. Le parti bourgeois, dans *les Communes*, a toujours repoussé les propositions tendant à l'émancipation des ouvriers, tandis que les torys les appuyaient souvent. — Dernièrement encore, on a vu la *réforme électorale* abordée bravement par le parti conservateur, et M. de Bismarck réaliser un des vœux de Lassalle en adoptant le suffrage universel direct et secret pour les élections au parlement du Nord,

Ni Lassalle, ni son école ne sont ennemis du césarisme; ils adoptent tous les gouvernements, pourvu que *la société* soit reconstruite sur des bases nouvelles ; ils n'ont de répulsion positive que pour le régime constitutionnel bourgeois, avec un cens électoral, et qui tend avant tout à paralyser l'État au profit de la classe industrielle. La bourgeoisie, de son côté, cèderait volontiers sur le suffrage universel pourvu que le reste lui fût abandonné ; il s'est produit un mou-

vement dans ce sens en Wurtemberg. La bourgeoisie ne refuse pas non plus d'invoquer le césarisme quand le spectre rouge la menace. La lutte actuelle, et qui pourra bien devenir une bataille terrible, est donc engagée uniquement entre la bourgeoisie et la démocratie. Le sabre fait son chemin entre ces deux camps ennemis, sans beaucoup se soucier ni de l'un ni de l'autre ; mais le sabre sera-t-il toujours le plus fort ?

Il y a des sociétés secrètes qui disent que non, qui prétendent pouvoir lever des armées plus nombreuses que le roi Guillaume, et qui, grâce au système de la landwehr, espèrent que les arsenaux royaux leur fourniront les armes dont elles ont besoin.

(*La fin au prochain numéro.*)

B. D'AGREVAL.

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES

Les feuilles libérales ne veulent pas de l'éducation religieuse, parce que, disent-elles, « les générations formées par le clergé et par les congrégations sont élevées dans une ignorance complète de leurs droits et de leurs devoirs civiques. » Ce qu'elles appellent droits et devoirs civiques se résume dans le principe de l'insurrection. Et elles ne l'entendent pas autrement, puisque ce sont les principes de 89 qu'elles désirent voir inculquer à la jeunesse moderne. Les principes de 89, bons pour renverser l'ancienne monarchie, ont toujours la même efficacité pour faire sauter les édifices politiques dans les fondements desquels on a eu la précaution de les mettre. Qu'y a-t-il encore à démolir en France? Nous supposons que les principes de 89 ne sont plus utiles qu'à empêcher un ordre régulier de s'établir et de durer. Les écoles de l'État fournissent-elles à la société française une jeunesse docile, respectueuse, amie des lois, dévouée aux institutions? Mille symptômes nous apprennent qu'il n'en est rien et nos collégiens sont aussi républicains qu'en 1789. Il faudra donc, pour chaque génération, une révolution, c'est-à-dire une nouvelle application des principes de 89. Nous concevons que les révolutionnaires ou libéraux y trouvent leur compte. Ce que nous concevons moins, c'est que le gouvernement y trouve le sien.

Cette question de l'enseignement est aujourd'hui ravivée par une circulaire de M. Duruy. Dans nos principaux chefs-lieux, des cours sont organisés pour l'enseignement supérieur des filles; ils obtiennent, il est vrai, un succès très-modéré. Tous les évêques en ont signalé l'inconvénient et le danger. Cette tentative du parti libre penseur ne repose que sur un *quiproquo* qu'il suffit de démasquer. Cette fois, la brutalité du solidarisme est écartée, et l'ennemi se présente revêtu de la peau de mouton. Arracher les femmes à l'ignorance, les élever à une instruction supérieure, quoi de plus méritoire? Et quelle plus honnête philanthropie? Les libres penseurs commencent par insulter les femmes; ils les taxent d'ignorance. Mais par quelle enquête sérieuse, cette ignorance

a-t-elle été prouvée? Nous savons qu'en général les libres penseurs sont malheureux en ménage. Ils se plaignent tous les jours dans le *Siècle*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national*, etc. Ah! si les femmes avaient sucé le lait du solidarisme, on ne les verrait pas se moquer de leurs maris libres penseurs. C'est un tourment perpétuel : le mari est sûr que Dieu n'a pas crée le monde; et il annonce cette nouvelle à sa femme qui se rappelle son catéchisme et hausse les épaules. Ou bien le libre penseur se félicite de descendre d'un singe, et il trouve sa femme médiocrement flattée d'être mise au rang des guenons. Il désire être enterré comme un chien, et sa femme répugne à ce genre de sépulture. Il y a bien d'autres choses qui ne sont pas à citer, et qui troublent le ménage des libres penseurs. Chaque matin ils lisent dans mille journaux grands ou petits que le malheur des Français vient de ce que les femmes appartiennent à l'Église par leur éducation, tandis que les hommes sont adonnés au culte de la libre pensée. Ils se disent qu'en corrigeant l'éducation des femmes, ils viendront à bout de leur résistance. Ils se chargent donc d'instruire les femmes.

Pour le moment, cette innovation réussit plus ou moins : elle est destinée à périr sous le ridicule. D'abord le progrès réalisé par l'intelligence masculine est-il bien réel? Et si la sottise déborde sur le monde, est-ce la faute des femmes? N'est-ce pas celle des hommes qui, par leurs livres, leurs journaux, leurs académies, leurs chaires d'enseignement, leurs tribunes politiques, ont jeté la France dans le chaos? La politique est l'œuvre exclusive des hommes. Et comment va-t-elle? Nous ne craignons pas d'être démenti en affirmant que les femmes en savent plus long que les hommes en religion, en morale et même en politique, car elles ont l'esprit conservateur. Et le plus difficile en politique, c'est de ne pas renverser l'ordre social. Comment les femmes seraient-elles révolutionnaires? Toute révolution amène avec soi le divorce, le divorce qui est l'esclavage de la femme. En effet, l'antiquité gréco-romaine, qui a toujours été en état d'insurrection, a constamment pratiqué le divorce. La réforme a introduit le divorce dans tous les États où elle a triomphé. La révolution française a établi le divorce, qui a duré jusqu'en 1816. En 1830, il a été question de le décréter de nouveau; M. Odilon-Barrot s'y est employé de son mieux. En 1848, M. Crémieux soutenait la même cause. La Belgique, le pays officiel de la libre pensée, est un pays de divorce. Il est bon de constater que le progrès de la libre pensée aura pour

résultat la rupture légale du lien conjugal. C'est pour cela que les libres penseurs veulent endoctriner les femmes. Comme l'indissolubilité du mariage est un dogme religieux, ils espèrent que les femmes, détachées de la religion catholique, se prêteront au divorce.

Ils n'ont pas la prétention d'attaquer de front l'Eglise; et c'est presque fâcheux. Les dogmes seront insensiblement ébranlés par les mots couverts, les réticences. Il y a une manière de supprimer la religion, c'est de ne pas s'en occuper. Qu'y a-t-il de plus innocent que les sciences ? Et pourquoi ne pas initier les femmes à ces sciences charmantes de la physique, de l'histoire naturelle, de la chimie, etc. ? Toute la science de la nature est comprise dans le premier chapitre de la Genèse. Le dogme de la création, de l'immutabilité des espèces, les causes finales, sont évincés de la science moderne, bannis de l'Académie des sciences et même des livres de classes. Ces dogmes ont cependant été admis par tous les savants du dix-septième siècle. Et qui oserait comparer les savants de nos jours à Pascal, Newton, Leibnitz, etc. ? Cette dégradation de la science et des savants n'est que trop visible. L'histoire, qui est l'arme préférée des libres penseurs, servira à effacer les notions catholiques d'une façon d'autant plus simple, qu'elle se présente avec toute l'apparence de l'impartialité. Il est si facile de glisser des louanges adroites et de déguiser la vérité sous un vernis de bonne foi. Toute la conduite de l'Église sera ainsi mise en suspicion, passée au crible d'une critique doucereuse et incompétente. L'histoire fabriquée par les libres penseurs n'est pas la vérité. Et pour qu'on ne nous accuse pas de dénigrer nos contemporains, nous nous hâtons de constater que l'histoire tourne au conte : et cela uniquement parce que nos savants refusent de considérer la Bible comme un document historique. C'est ainsi qu'ils reviennent à de prétendues dynasties égyptiennes qui feraient remonter à plus de vingt-cinq mille ans l'antiquité de l'Égypte. Les journalistes qui ne croient pas au récit, d'ailleurs si vraisemblable de Moïse, ajoutent foi aux fables dont Hérodote s'est moqué. Le grave *Moniteur* croit aux dieux et aux demi-dieux de l'Égypte. Il a inventé un âge de pierre, un âge de bronze, et même un âge lacustre. On ne se passe pas impunément de la Bible quand on raisonne histoire et antiquité. Il faut alors tomber dans l'absurde. Ramenez au Jardin des Plantes les professeurs qui se prétendent issus des singes, et ne les préposez pas à l'instruction supérieure des jeunes filles.

Les libres penseurs sont des agents d'ignorance : le nom même qu'ils portent ou qu'ils méritent signifie qu'il n'y a ni science absolue, ni vérité parfaite, ni dogmes définis. Aristote n'admettait de science que celle de l'immuable, de l'essence, de la substance. Il rangeait les faits contingents dans un degré inférieur de connaissance. Ce qu'il flétrissait chez les sceptiques, c'était l'absence de vérité. Le *sceptique* cherche la vérité ; par conséquent il ne l'a pas. Et comme elle seule constitue la science, il est ignorant. Aristote repousse la liberté de penser. La thèse qu'il expose, et qui est vraie de notre temps aussi bien que du sien, distingue deux principes de logique. Le premier, c'est le principe de l'identité, qui est arrivé de Parménide à Spinoza et à Hégel. En vertu de ce principe, il n'y a ni bien ni mal, le bien et le faux sont séparés par des nuances imperceptibles qui finissent par se confondre, et l'être est identique au néant. La liberté de penser n'est que l'art des sophistes de l'ancienne Grèce pour lesquels rien n'était certain. L'autre principe de logique, qui est celui d'Aristote et de toute la scolastique, est le principe de contradiction d'après lequel une chose est ce qu'elle est, et ne se confond jamais avec son contraire. Il suppose la vérité connue et fixe, le bien distinct du mal et le vrai du faux. Ce principe est le père du syllogisme, qui oblige l'esprit à toujours rester dans la vérité des prémisses. Loin de professer la libre pensée, Aristote, dans sa métaphysique, nous montre l'intelligence humaine asservie à la vérité, et noblement esclave du raisonnement. Nous sommes libres là seulement où la vérité ne nous apparaît pas. Notre liberté de penser n'est que notre ignorance même. Nous pensons ce que nous voulons des choses que nous ne savons pas ; mais ce domaine de l'opinion n'est pas celui de la raison.

N'est-il pas étrange qu'aujourd'hui on affecte de qualifier de science la libre pensée ? Cependant il y a au moins autant de vérité dans le monde que du temps d'Aristote. Le christianisme est venu. Il a fourni à l'esprit humain des prémisses immortelles où sont renfermés les germes de la science et d'où se déduisent les applications de la vérité. La raison naturelle a été guérie et relevée. Tout cet édifice de gloire et d'honneur, de paix et de bonheur que l'humanité s'est construit avec l'aide de Dieu, est renversé par des libres penseurs plus coupables et plus ignorants que ceux du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Car ils tombent de plus haut, puisqu'ils tombent de la lumière ; et ils sont plus ignorants, car ils rejettent des vérités plus nombreuses et plus importantes. Voilà les sophistes qui

aspirent à régenter les esprits, et qui, après avoir troublé la cervelle des hommes, se disposent à suivre une expérience analogue sur la cervelle des femmes.

La société moderne est envahie par de soi-disant amis de l'instruction, qui ont d'autant plus de mérite à prôner l'instruction, qu'eux-mêmes en sont dépourvus. Et que demandent-ils? Ils demandent que la France se mette au niveau de la Suisse, de la Prusse, de la Hollande, de la Belgique, de l'Angleterre, des États-Unis. Ne dirait-on pas qu'en fait d'art, de science ou de littérature, la France ait des leçons à recevoir de quelque autre nation? Notre ignorance nationale est elle si bien constatée qu'il ne nous reste plus qu'à baisser le front? Quand M. Simon Suisse, un ex-maître d'école, gémit au Corps législatif, sur l'ignorance de son pays, il ne se trouve personne pour protester, quoique la plupart de nos députés aient fait suffisamment d'études pour retenir au moins des lambeaux de notre histoire littéraire. Il est prouvé que l'instruction *primaire* est aussi développée en France que n'importe où. Ce grand mouvement en faveur de l'instruction *primaire, secondaire* ou *supérieure*, dont nous sommes témoins, n'a pas pour but de faire pénétrer plus profondément dans les masses les vérités sociales ou religieuses, mais d'habituer les masses à tout juger par elles-mêmes et sur la simple lecture. Si l'Allemagne s'est tant attachée à la lecture, c'est pour obéir au protestantisme qui, nous rendant arbitres de notre foi, doit exiger que chacun de nous sache lire pour contrôler la parole divine dans la Bible ou l'Évangile. La diffusion de la lecture a d'abord été un dissolvant. Car c'est en vertu du sens privé que les réformateurs du seizième siècle ont tué les dogmes dans les âmes. En disant à tous : croyez ce que vous voudrez, ils ont nié toute théologie. Les peuples ont pris de mauvaises traductions de la Bible, et dans le livre divin ils se sont taillé des opinions religieuses à leur convenance. Ce système a rempli d'hallucinations et de bizarreries l'esprit humain : l'intelligence, déchue des dogmes et des vérités traditionnelles qui la soutenaient à une si grande hauteur, est insensiblement tombée. Aussi, dans l'ordre intellectuel, les peuples protestants occupent une place très-secondaire. Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, ni les États-Unis ne sauraient entrer en comparaison, pour les lettres et les beaux-arts, avec la France, l'Espagne et l'Italie. Et c'est aux débris de catholicisme qu'ils ont conservés que les Anglais et les Allemands doivent la plus belle part de leur civilisation. La

Réforme n'a produit aucun monument qui honore l'esprit humain.

En France, l'instruction primaire a été propagée pour que toute la population pût lire les petits journaux, les romans, etc. S'il n'y est mis ordre par le bon sens public, cette lecture aura bientôt abruti le peuple français. Déjà, par les bibliothèques populaires, les livres de la science moderne sont à la portée de tous. L'athéisme circule à l'aise. On jette des livres dans les mains du peuple et on lui dit : ouvre et lis. Et le peuple désapprend ses croyances pour apprendre l'incrédulité. Il cesse de savoir pour choir dans l'ignorance. Car rejeter la vérité, c'est véritablement l'ignorance, et l'ignorance la plus irrémédiable, puisqu'elle a les passions pour appui. Depuis le christianisme les peuples sont dans la vérité. L'effort des sectaires consiste à les en déloger. Vous exigez qu'un peuple se fasse des idées justes sur la religion, la philosophie, l'histoire, la politique, le droit, etc., à la seule inspection de quelques volumes ; et les hommes qui ont vieilli dans ces sciences si diverses et si compliquées, avouent qu'ils sont loin d'avoir touché le terme de leurs études, et qu'il leur reste plus à apprendre qu'ils ne savent. Nous nous retrouvons en face des questions qui ont agité le siècle des sophistes, avant Aristote. Les sophistes alors niaient la loi naturelle et la raison ; ils nient aujourd'hui les vérités chrétiennes, sans tenir compte davantage de la loi naturelle et de la raison. Ils déclarent ouvertement qu'il n'y a pas de vérité reconnue, constatée, et que chacun ait à faire sa provision à son gré, en fouillant dans le tas d'opinions laissées par les siècles. Qu'avez-vous besoin de vérités gênantes ? Lisez et croyez ce qu'il vous plaira : voilà des instituteurs primaires et des bibliothèques. La Grèce, avilie par ses sophistes, ne put jamais s'élever à la dignité morale ; et l'anarchie des esprits se répercutant dans la société politique, il n'y eut que désordres, guerres civiles, révolutions, et finalement le despotisme macédonien. Est-ce que nos trente-six millions de Français sont nés pour être des sceptiques, des chercheurs de vérité ? Ils n'ont pas d'esclaves qui travaillent à les nourrir et à les vêtir ; il leur faut gagner le pain quotidien. Dieu nous donne la vérité, il ne nous condamne pas à la chercher toute notre vie. La vérité n'est pas un mirage après lequel nous courons ; elle est l'aliment de notre esprit, la règle de notre volonté. Les chrétiens n'ont pas à chercher, mais à pratiquer la vérité. Les détourner de cette voie pour les jeter dans les chemins de traverse du doute et de la libre enquête, c'est leur ôter leur force, leur sécurité,

leur honneur; c'est les sacrifier aux sophistes qui spéculent sur les passions et les préjugés populaires.

Ce qui est utile à l'homme, ce n'est pas la recherche de la vérité, mais la vérité même. Pendant qu'il cherche, il n'est sûr de rien et ne donne que des preuves d'impuissance; son esprit est fait pour la vérité. Nous sommes nés pour connaître, aimer et servir Dieu, dit le catéchisme; d'où la conséquence que si notre vie se passe à le chercher, elle ne s'emploie pas à l'aimer et à le servir. Les sophistes supposent qu'il n'y a point de vérité dans le monde, et que le sophisme est la grande route du genre humain. L'État moderne, surtout en France, en est là : il n'ose renier sa qualité de chrétien, et il agit à peu près comme si la libre pensée ou le sophisme était notre condition naturelle. Par imitation de l'antiquité grecque, il se charge de l'éducation des *citoyens* français, qui ne sont nullement citoyens, puisqu'ils ne sont pas menbres d'une cité, d'v communisme municipal. Les Romains n'ont pas eu d'enseignement d'État; c'est la seule absurdité qu'ils n'aient pas empruntée aux Grecs. La France de 89 avait les yeux sur la vieille Rome, mais elle n'eut garde d'oublier Sparte; et l'enseignement d'État fut un de ses vœux les plus ardents : elle le réalisa par des institutions qui durent encore. Au début, les femmes devaient être comprises dans l'éducation commune. On avait imaginé pour elles le nom de *citoyennes*. Elles appartenaient donc à l'État au même titre que les hommes. La diversité des événements fit oublier cette tentative, et les femmes furent provisoirement laissées à la famille.

L'enseignement des hommes par l'État est une réminiscence païenne. Jamais l'idée n'en serait venue aux siècles chrétiens. L'Église, les corporations, la famille, l'individu enseignaient. Le droit d'enseignement était à tous, excepté à l'État. L'État a-t-il une doctrine qu'il puisse enseigner? Possède-t-il l'ensemble des connaissances humaines de façon à les répandre avec autorité? A Sparte, à Thèbes, à Corinthe, etc., le communisme régnait; les jeux et l'éducation prenaient un caractère public. Il fallait que tous les citoyens fussent coulés dans le même moule. Ce qui n'empêchait pas les luttes intestines. Ce genre de vie, essentiellement contraire à la nature, les rendait plus vives, car l'ambition de tous tendant à gouverner l'État, chacun s'acharnait à ce point unique et se buttait à la concurrence de tous. De là les haines civiles qui ont de tout temps désolé la Grèce. L'instruction commune est communiste, républicaine. Les pères et

mères de nos lycéens en savent quelque chose; et ils s'étonnent de voir les sentiments républicains croître chaque jour dans l'esprit de leurs fils. Le rationalisme de l'enseignement aboutit aisément à ce résultat. L'Église seule donne aux enfants une instruction qui les rattache aux lois, à leur pays, à l'ordre social. En général, les émeutes d'écoliers ne proviennent pas d'élèves cléricaux. Voilà le danger de l'enseignement d'État, parce que l'État ne parle pas à la conscience. Toutefois, les hommes sont soldats, électeurs, voués à la vie publique, et l'on conçoit que l'État mette la main dessus. Ce n'est pas assez; le succès qu'il obtient et qui devrait le décourager, le pousse à s'emparer de l'éducation des femmes.

M. Duruy, élève encore timide de Saint-Just, a rêvé une université féminine. En attendant, par mille moyens l'État empiète sur l'éducation des femmes; il a ses écoles et ses institutrices. Il en appelle aux mères de famille; il fait miroiter à leurs yeux l'instruction, dite supérieure, que ses professeurs, dans toutes les grandes villes, sont en mesure de donner aux filles. Le zèle des maris plus ou moins dépendants de l'administration est stimulé. Il y a bien le ridicule; mais le ridicule loin de tuer, ne choque même plus. M. le Ministre a tout prévu; les jeunes personnes se rendront aux mairies sous la garde de leurs mamans ou de leurs gouvernantes qu'il renvoie à l'*école*. Nous doutons que ces allées et venues soient longtemps du goût des parents. Les femmes réfléchiront. Quoi! elles sont ignorantes! l'instruction supérieure leur manque, au dire de M. Duruy! M. Duruy s'est aperçu de cette lacune à laquelle personne ne songeait; n'est-ce pas merveilleux? Et qu'apprendront aux jeunes filles les professeurs de l'université? Sur quoi rouleront ces leçons supérieures? Des expériences de chimie, des tours de physique amusante, quelques bribes d'histoire et de littérature, c'est tout ce qu'on peut décemment espérer. Franchement, c'est se déranger pour peu. Pourquoi supposer que les femmes ne savent pas là-dessus tout ce qu'elles doivent savoir? N'ont-elles pu elles-mêmes s'initier à ces connaissances que donne la simple lecture de quelques livres choisis? Mise en regard de la science des hommes, l'ignorance des femmes ne redoute pas le parallèle. A quelle époque les idées en vogue ont-elles été marquées au coin d'une plus radicale infériorité que de nos jours? Les trois quarts des membres de l'Institut sont incapables de dire s'il y a un Dieu et ce qu'il est. L'enfant qui récite son catéchisme, a déjà dépassé la moyenne de la

science moderne. Plus tard, tout l'effort des savants consistera à le faire descendre des hauteurs de la vérité divine. Reléguées dans la vie de famille, dont elles portent tout le poids, les femmes ont échappé à l'Université. Elles conservent la foi chrétienne et la transmettent à leurs enfants, malgré les cris du *Siècle*, de l'*Avenir national*, du *Journal des Débats*, etc. L'accusation d'ignorance n'a pas d'autre cause. Les femmes gênent le progrès, mais ce n'est que le progrès de la sottise publique.

L'idée de mettre l'éducation des femmes sous la direction des hommes est si absurde, qu'on admettrait plus volontiers que les hommes fussent instruits par les femmes. Pour ce qui concerne l'instruction primaire, il est certain que les femmes y déploieraient une aptitude toute particulière. Les manières rudes d'un maître d'école rebutent les enfants. Aux États-Unis, les écoles primaires sont tenues par des institutrices, et l'on s'en trouve fort bien. Une femme suffit pour instruire les enfants jusqu'à l'âge de douze ans. Si nous avons quarante mille instituteurs primaires, c'est quarante mille hommes arrachés aux carrières productives de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Et la besogne fastidieuse à laquelle ils se prêtent convient surtout aux femmes, que la nature destine plus spécialement à s'occuper des enfants, et qui apportent dans le soin qu'elles leur donnent un dévouement que les hommes n'égaleront jamais. Hélas! le progrès moderne nous menace de levées en masse pour défendre notre territoire. La France aura besoin que ses fils, dont le nombre diminue, se serrent autour du drapeau. Et certes, si la position ingrate d'instituteurs primaires était occupée par des femmes, il resterait plus de bras vigoureux pour les travaux des champs et la défense du territoire. Nous osons croire que, dans ce changement, tout serait bénéfice pour la France.

Comment M. Duruy s'est-il aperçu que les femmes manquaient « d'instruction supérieure » ? Et qu'entend-il par là? Il dotera la France de femmes *supérieures* qui remplaceront les savantes du temps de Molière. Les femmes françaises ne sont pas dénuées de bon sens; elles en ont plus que M. Duruy. Cela tient à ce qu'elles ne sont pas élevées par l'Université. Vivant de la vie de famille, elles sont dans la réalité la plus vraie, la plus simple, la plus douce, loin des systèmes qui faussent l'esprit et troublent le cœur. Elles ne sont pas supérieures, nous réplique M. Duruy. Supérieures à qui et à quoi? Dans quelle circonstance n'ont-elles pas répondu à ce qu'on pouvait raisonnable-

ment attendre d'elles? Leur conversation sera-t-elle plus aimable, parce qu'elles auront appris la *physique* ou l'*histoire*, de quelques professeurs brevetés du gouvernement? Désirons que le gouvernement n'envahisse pas la famille; il n'est déjà que trop tenté d'absorber cet élément fondamental de l'ordre social; et malheureusement il n'y a que trop réussi. C'est lui qui règle tous les intérêts matériels de la famille. La famille subsiste par son côté religieux et moral. L'indissolubilité légale du mariage consacre la dignité et l'autorité de la femme. Dans les pays catholiques, de nombreuses institutions se vouent à l'instruction et à l'éducation des femmes. Et il y a de la hardiesse à prétendre qu'elles sont insuffisantes. M. Arago était professeur pour dames et demoiselles: nous avons assisté, il y a vingt-cinq ans, à une de ses leçons d'astronomie à l'Observatoire. Le sexe masculin y était en minorité, et les pensions de jeunes personnes y foisonnaient. Le professeur récitait ou improvisait agréablement. Dans le cours de la leçon, il lut une lettre d'un de ses auditeurs qui lui demandait des nouvelles de Dieu comme auteur du mouvement. M. Arago, rappelant un mot de Laplace, déclara qu'il n'avait pas besoin de l'hypothèse de Dieu pour expliquer le mouvement. Il n'expliquait pas le mouvement, qui est, en effet, inexplicable sans la présence du « moteur immobile, » de Dieu. L'effort de l'intelligence, c'est de s'élever à Dieu comme à la cause suprême de toutes choses; l'esprit faible s'arrête à la matière, aux apparences. Selon Voltaire, l'horloge suppose un horloger; selon M. Arago, l'horloge s'est spontanément construite, et la mécanique se règle toute seule. Nous avons reconnu cette leçon dans les œuvres de M. Arago.

Et cependant, ce qu'il y a de plus certain et aussi de plus important en astronomie et en physique, c'est que Dieu a créé le monde. Qui saurait cette simple vérité, en saurait autant que toute une académie des sciences. Le reste est sujet à caution. Qu'auront pensé les jeunes demoiselles d'il y a vingt-cinq ans, de cette assurance que le monde marche sans Dieu? Le doute seul du professeur ne les a-t-elles pas inquiétées? Ont-elles pu s'imaginer que ce professeur si renommé, dont la belle prestance imposait, émettait une erreur, un mensonge ou même une impardonnable étourderie? Il est sans doute moins dangereux d'exposer aux jeunes personnes les distances fantastiques des astres. Toutefois la science du professeur n'a pas ici de contrôle; le jeune homme court les bibliothèques, il consulte des livres où la science de ses maîtres peut être rectifiée. Au bout de

quelque temps il se convainc que les sciences physiques reposent sur des hypothèses, et que le domaine de l'observation n'est pas celui de la vérité absolue. Les jeunes filles, qui n'ont ni le temps ni les moyens de se livrer à ces recherches, recevront comme paroles d'Évangile les paroles de leurs professeurs. Et au fond, il est impossible de ne pas admettre que M. Duruy obéit à un système : il ne veut pas précisément que les femmes sachent un peu plus d'histoire ou de physique. Il songe à disputer les femmes à l'enseignement de l'Église qu'il juge arriéré ou insuffisant. Il précipite les femmes dans le *progrès*. La question est de savoir si les femmes ont intérêt à *progresser*, à échanger contre les idées du jour les notions que l'Église et la société chrétienne leur ont données sur leurs droits et leurs devoirs depuis dix-huit cents ans. A cet égard, nous sommes fixés ; et nous ne craignons nullement que les femmes françaises désertent la cause de l'Église, qui est leur cause particulière. Elles se riront de M. Duruy et de ses régents et de cette *supériorité* d'instruction qui les assimilerait aux garçons. Nous avons peine à nous faire à cette pensée, qu'une jeune fille puisse envier les airs et la tenue d'un collégien. Que M. Duruy veille sur ses collégiens, c'est déjà une assez rude besogne : qu'il laisse en paix les demoiselles françaises : leurs mamans, sans prendre diplôme de M. le Ministre de l'instruction publique, suffiront à les élever. Elles ne s'en sont pas si mal acquittées jusqu'à présent, quoi qu'en disent les savants de la petite presse et les pédants de l'Université.

COQUILLE.

LES ORDRES RELIGIEUX

DEVANT L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Les ordres religieux sont attaqués partout. L'Espagne refuse de les admettre, l'Autriche les taquine, l'Italie vient de les chasser. En France, un pouvoir jaloux surveille avec soin leurs développements. Au nom de la politique, on les accuse de former des associations puissantes qui obéiraient à des chefs étrangers, pratiqueraient des maximes contraires à nos lois et méditeraient en secret de bouleverser l'État. Au nom de l'économie politique, on leur reproche de diminuer la population par le célibat, d'amoindrir les revenus publics par l'immobilisation des biens, de ruiner l'agriculture par la main-morte. On les représente comme une classe inutile, vivant d'aumônes, et consommant dans l'oisiveté les fruits du travail d'autrui. Ces reproches, répétés sans cesse par les livres, les journaux, les revues, la littérature lourde ou légère, sont habilement répandus pour exciter la haine du peuple et les alarmes du pouvoir. Ils se grossissent chemin faisant des faits particuliers qui peuvent déconsidérer les ordres religieux. Les scandales qui, par exception, s'y produisent, sont multipliés par tous les échos de la presse. Ils deviennent une loi générale, et peu s'en faut que les religieuses et les moines ne soient, dans notre société qui se dit chrétienne, comme les chrétiens au temps de Tacite, un ennemi public.

Il est temps de répondre à ces calomnies, de déterminer exactement le rôle de l'ordre monastique dans la société contemporaine. Puisqu'aujourd'hui tout se chiffre, nous compterons ce qu'il coûte et ce qu'il rapporte. L'économie politique, née d'hier, prétend, avec des calculs contestables et des faits mal observés, attaquer des institutions dont les siècles ont montré les bienfaits. Nous croyons qu'on peut la battre avec ses propres armes. Nous ne refusons pas de descendre sur le terrain où elle nous convie. Bien que ses arguments lui soient

propres et diffèrent de ceux qu'on invoque dans les questions religieuses, nous ne voulons pas même les lui laisser.

Aux yeux des économistes, les hommes sont un système de forces productives et de besoins. Production, distribution et consommation des richesses, sont les trois termes entre lesquels se développe la science économique, et comme elle est en même temps science sociale, elle a l'homme pour objet, c'est-à-dire qu'elle l'étudie dans ses rapports avec les biens matériels, comme agent de production, de possession et de consommation.

Quand on considère sous ce point de vue les ordres religieux, on est amené à leur demander ce qu'ils consomment, ce qu'ils possèdent, ce qu'ils produisent. Nous n'ignorons pas que le sujet est ainsi rabaissé autant qu'il puisse l'être; car les principales richesses des ordres monastiques sont du domaine spirituel, et ce qu'ils produisent surtout, ce sont des âmes chrétiennes, trésor qui n'a pas de prix. Ramener le débat qui les concerne à des questions d'argent, de production matérielle, c'est donc le faire descendre. Mais ce n'est pas nous qui le portons sur ce terrain, il s'y trouve; c'est là surtout que les ordres religieux sont attaqués, c'est là qu'il faut les défendre.

Or, pour appliquer au religieux une définition de la science économique, on peut dire qu'il est un agent dont la force productive est portée à son maximum d'intensité, et dont la consommation est réduite à ses plus strictes limites : il est donc la meilleure des forces économiques. Pour quitter le langage abstrait dont les économistes aiment à envelopper leurs idées, disons que le religieux est l'homme qui dépense le moins, travaille le plus, et ne possède que pour le bien du plus grand nombre. Or, comme la richesse publique ne se compose que du total des épargnes individuelles, nous pouvons en conclure que l'ordre monastique est le plus puissant instrument d'enrichissement pour un pays.

Démontrons cette proposition par des chiffres.

Qu'est-ce qu'un religieux consomme?

On lui pèse son pain; on en mesure strictement la quantité à son besoin, et jamais elle n'est dépassée.

On y joint quelques légumes grossièrement accommodés; un peu de viande dans certains couvents, dans d'autres jamais; du vin pour ceux qui sont malades ou travaillent, de l'eau pour les autres. Dans le monde, on cherche à multiplier l'appétit; dans les monastères, on s'applique à le restreindre. Là il faut faire manger, ici il suffit de

nourrir, de rester en deçà du besoin, sans jamais aller au delà.

Le jeûne vient encore diminuer cette consommation déjà si modeste. On jeûne durant les six semaines du Carême, les quatre semaines de l'Avent; on jeûne à toutes les veilles de fêtes, et les fêtes sont nombreuses. Sous certaines règles plus austères, le jeûne est presque perpétuel.

Que l'on calcule maintenant ce que coûte la nourriture sous cette loi de sobriété. Quelques sous par jour suffisent à un religieux pour vivre; il ne dépense pas en un an autant que certains hommes en un repas.

Ces faits sont connus de tous; ils sont incontestés. Le premier venu peut les vérifier quand il lui plaît. Avec l'inquiète curiosité du temps présent, les murs des couvents sont de verre, et l'on sait du dehors tout ce qui s'y passe. Il n'est pas de petite ville de France où un épicier ne calcule sur le bout du doigt ce que l'on dépense en une semaine au monastère le plus proche. Au surplus, les portes sont ouvertes; entre qui veut. Les religieux sont hospitaliers : on peut s'asseoir à leur table, partager leur nourriture, et la connaître. Aussi leur sobriété est-elle maintenant proverbiale, et les plaisanteries qu'elle excitait sont surannées.

On la reconnaît si bien qu'on l'attaque au nom de l'hygiène : les médecins surtout s'en montrent scandalisés. Un peu de gourmandise ne leur déplaît pas. Tout vice a toujours un médecin pour apologiste. Ils en vivent et défendent leurs clients. Chacun sait, en effet, que l'art de la cuisine consiste à faire absorber, par des hommes bien portants, une foule de maladies accommodées à des sauces excellentes. Un restaurant sincère baptiserait ses mets par les maladies qu'ils engendrent. Le religieux appelle aussi rarement le médecin que le cuisinier son complice, d'où le mécontentement qu'il excite chez certains hygiénistes. Mais, en dépit de leurs enseignements, l'abstinence et le jeûne allongent autant la vie que l'intempérance l'abrége, et les règles monastiques sagement pondérées laissent aux hommes toutes les forces dont ils ont besoin pour le travail qu'ils ont à remplir.

Or la terre, en un an, ne produit qu'une somme donnée d'aliments. Si le prodigue consomme en un repas la nourriture d'une famille, une famille, ce jour-là ou le lendemain, sera privée du nécessaire, ou la nourriture de toutes sera renchérie d'une valeur proportionnelle, à moins qu'en même temps un religieux pratiquant le jeûne ne laisse sa part dans la consommation générale pour rétablir l'équilibre.

Passons au second chapitre du budget, le vêtement. Le religieux est couvert du drap le plus solide et le plus grossier ; il n'en change ni selon les jours, ni selon les saisons, et quand il a endossé un vêtement il le porte jusqu'à son dernier fil. Son costume complet, robe, capuchon et sandales, ne vaut pas la canne d'un dandy. Pour être si pauvrement vêtu, est-il plus laid, et cette robe à grands plis peut-elle être comparée sans trop de désavantage à nos costumes modernes? Les tailleurs là-dessus n'auront qu'un avis, et la robe d'un capucin n'aura jamais l'honneur d'une insertion au *Journal des Modes*. Les artistes sont plus sincères. Ils sculptent les moines volontiers et se désolent quand il faut représenter des héros en veston. De rage, ils se rabattent sur les Grecs et les Romains. Dans quelques milliers d'années, si l'histoire vient à se perdre, les archéologues d'un Institut futur, déterrant nos statues disserteront sur la profession de ceux qu'elles représentent. Or s'ils comparent celle d'un moine et celle d'un premier ministre, ils prendront coup sûr celui-ci pour le serviteur de celui-là. « Ce costume étriqué, diront-ils, vise à l'économie de l'étoffe ; cela prouve la prévoyance du maître. Cet habit ajusté laisse la liberté des mouvements comme il convient à un serviteur. D'ailleurs la comparaison des figures confirme nos déductions. Ici le calme, la paix, la possession de soi-même, par conséquent l'autorité ; là, au contraire, la mobilité, l'inquiétude et l'empressement, c'est-à-dire la dépendance. »

Mais la beauté importe peu. Qu'il nous suffise d'évaluer par approximation ce qu'un religieux demande de travail au filateur, au tisserand, au tailleur et au cordonnier, pour être garanti du vent, de la pluie et du froid. De ce chiffre minime que l'on rapproche le chiffre correspondant du budget de ce qu'on appelle un homme élégant.

Le religieux a deux robes ; le second a vingt habits : il en a pour tous les jours et pour toutes les situations. Il se lève, il s'habille ; il sort, il se r'habille, car les convenances s'opposent à ce qu'il sorte en robe de chambre, à ce qu'il reste chez lui en habit. L'après-midi est venue, l'heure des visites. Le costume est modifié. Le soir arrive, il faut encore changer de vêtement. La coutume, l'inflexible coutume impose ses lois, et des puissants du jour jusqu'à leurs domestiques, tout le monde obéit.

Les vêtements de fine étoffe, de couleur délicate, s'usent vite, et souvent ils se flétrissent ; dès que l'on commence à s'aperçoit de la durée de leur service, ils sont renouvelés ; les porter plus

longtemps serait donner un signe de gêne, et la pauvreté est une honte. Puis, de crainte que cette consommation ne soit pas assez rapide, la mode intervient. Elle opère dans les vêtements d'imperceptibles changements, qui pourtant se laissent reconnaître à des yeux exercés. Elle modifie de quelques lignes la coupe d'un habit ou la place d'un bouton, supprime un cran ou l'ajoute : cela suffit, le vêtement toujours propre, toujours chaud, ne peut plus servir. Il marque celui qui le porte d'un cachet particulier, le désigne à l'attention de tous comme un homme négligé, de condition inférieure : on sera plus sévère pour lui que pour d'autres ; l'esprit lui sera plus difficile, et il verra se dresser devant sa carrière une foule d'obstacles qu'un habit mieux fait n'aurait pas rencontrés.

Nous pourrions continuer ce parallèle.

Le logement présentera la même économie. On reproche aux religieux d'habiter des palais : on oublie de dire que ces vastes édifices les reçoivent par centaines, et que chacun d'eux au total se contente d'une cellule. Le supérieur d'un ordre est meublé et logé comme un écolier.

Logement, vêtement et nourriture, nous avons épuisé la liste. Trois ou quatre cents francs par an représentent le chiffre total de cette dépense. Il n'y a plus rien au delà : rien de ces besoins factices auxquels les autres hommes sont asservis ; rien de ces imperceptibles mais innombrables dépenses par lesquelles les grosses fortunes s'écoulent comme l'eau par les trous d'un crible. Quelques besoins à sustenter ; mais pas de vices à nourrir, pas d'habitudes à entretenir, pas de caprices à satisfaire. Voilà comment il se fait que le budget d'un religieux n'est pas la centième partie du budget d'un homme du monde, la millième partie de celui d'un prodigue, et que les cent mille religieux et religieuses que l'économie politique reproche à la France de nourrir, lui coûtent moins qu'une centaine de personnages de ce monde interlope, dont nul cependant ne demande la suppression. Les théâtres de Paris ont produit, c'est-à-dire ont coûté au public en 1867 25 millions. Cinquante mille religieux coûtent moins.

Nous rencontrons ici une objection que nous ne devons pas laisser sans réponse. On soutient que le luxe enrichit les peuples et que ceux qui le favorisent sont des bienfaiteurs de l'humanité. La dépense fait circuler la richesse. Un homme qui se ruine en enrichit plusieurs. Il y a vingt satisfaits pour un mécontent, et par conséquent une joie générale. Mais, de plus, l'amour du plaisir est un puis-

sant levier pour le travail. Qui veut dépenser doit faire fortune, et par conséquent suer et veiller pour produire. Chaque vice est un cadeau de la bonne nature. L'humanité est une grande machine dont les sept péchés capitaux sont les ressorts. Sans cela elle ne pourrait marcher. La conclusion nécessaire de ces prémisses, c'est que des hommes qui ne sont ni gourmands, ni débauchés, ni avares, ni paresseux, sont inutiles. Les institutions qui ne favorisent pas le vice, mais le combattent, sont des fléaux de l'humanité. Cette thèse n'est pas un propos de table, un paradoxe soutenu *inter pocula* par des ivrognes. C'est une véritable doctrine économique, qui a ses maîtres et surtout ses disciples. Des académiciens l'enseignent; des hommes d'État la favorisent; Béranger l'a chantée et Eugène Sue l'a mise en roman. Le peuple a écouté et trouvé la conclusion fort à son goût.

En cela qu'y a-t-il de vrai? Rien. Le luxe amène le déplacement des valeurs, mais pour aboutir à une consommation. La fortune publique n'en est donc point accrue. Une dépense de luxe n'est même pas une véritable consommation économique, c'est-à-dire la disparition momentanée d'une valeur remplacée aussitôt par une valeur plus grande, comme le grain semé qui meurt et germe en épi, le charbon brûlé qui produit le feu, la terre jetée au creuset et qui coule en fer et en or.

Le luxe est une consommation définitive, une destruction; il ne satisfait même pas le besoin. L'ivrogne qui boit n'étanche pas sa soif, il l'augmente. La coquette qui se pare n'éteint pas sa vanité, elle l'attise. Après une dépense de luxe, l'humanité est plus pauvre, plus faible et plus besoigneuse qu'auparavant.

Mauvais en lui-même, le luxe vaut-il quelque chose par les désirs qu'il engendre, et la force d'impulsion qu'il communique au travail.

Pas davantage. L'homme s'enrichit non par ce qu'il produit, mais par ce qu'il épargne. Que lui fait d'avoir travaillé tout le long du jour, si le soir, en une heure, il consomme son gain et au delà. Qu'importe à la société une vie de labeur, si l'héritier qui en recueille les profits les dissipe en quelques années. Le monde n'en sera pas plus riche. Il n'aura gagné que de mauvaises habitudes. Les Lapons sont pauvres parce qu'ils ont plus de besoins que de ressources. Toute nation qui augmente indéfiniment ses besoins, sera ramenée à la barbarie par la misère. Les Romains, malgré leur puissance, n'y ont pas échappé, et sans l'Évangile le monde ancien serait mort de faim.

En second lieu, le religieux est une force productive portée à son

maximum de tension. Comme le plus souvent il travaille pour l'amour de Dieu et des pauvres, qu'il n'estime jamais son temps ni sa peine au prix qu'ils valent, il est difficile d'apprécier la valeur qu'il produit. Le statisticien le plus habile s'arrête devant la somme de richesses matérielles, intellectuelles et morales, dont l'ordre monastique a doté la France. Que de forêts mises en culture, de marais desséchés, de fleuves et de rivières endigués, de routes percées, de ponts construits. On a calculé que le tiers de notre territoire avait été défriché par des religieux. On peut parcourir la France dans tous les sens, partout on retrouve des villes, des bourgs, des villages dont le nom révèle l'origine monastique. Les trois huitièmes de nos communes leur doivent leur existence. C'étaient, à l'origine, des prieurés bénédictins ou des granges cisterciennes établis dans un pays désert, inculte, malsain, et successivement cultivé, assaini et peuplé, sous l'action bienfaisante de la règle de Saint-Benoît. On a reproché aux ordres monastiques leurs immenses richesses, sans songer qu'ils les avaient créées, qu'elles étaient les fruits de leurs sueurs et de leur sang. On leur donnait un désert; des générations de moines s'y succédaient, y travaillaient tous les jours, y priaient toutes les nuits, habitant des cabanes de feuilles et vivant, comme saint Bernard et ses compagnons à Clairvaux, d'écorces et de racines. Puis, au bout d'un certain temps, cette terre, fécondée par le travail et bénie pour la sainteté de ses habitants, devenait fertile, se couvrait de prairies, de moissons, de vignes; le sombre désert devenait une claire vallée; et les cabanes des fondateurs se transformaient en un riche monastère, flanqué d'usines, d'où la vie et la richesse se répandaient sur toute la contrée. On compte ces fondations par centaines et par milliers. Si l'ordre monastique, en France, s'est trouvé à un moment donné possesseur d'une partie de la terre, c'est qu'il l'avait faite, lui avait donné sa valeur économique et la gardait au même titre que les descendants d'émigrants possèdent aujourd'hui en Amérique le sol que leurs ancêtres ont conquis sur le désert.

Qu'est-ce qui fait la puissance productive des moines? C'est la sagesse merveilleuse qui préside à la division de leur temps et à l'équilibre de leurs forces. La règle les prend à leur entrée dans le monastère, les suit jour et nuit jusqu'à leur dernière heure et ne leur laisse pas perdre une minute. La prière, l'étude, le travail, la méditation, le repos, se succèdent avec régularité, de façon à mettre l'une après l'autre toutes les facultés en jeu. Les passions ne prélèvent

pas d'impôt sur leur vie. Les soucis et les chagrins n'y ont pas d'accès. La maladie trouve à peine le moyen de pénétrer dans ces existences si bien pondérées. Tout est ordonné, ramené à l'unité. L'harmonie règne entre tous les membres d'un même monastère. Tous tendent vers un but commun. Aucune force ne vient contrecarrer l'autre et paralyser ses effets. Tout concourt et rien ne se contredit. Les emplois sont distribués selon les aptitudes. Le travail est aux plus forts, l'enseignement aux plus instruits, le gouvernement aux plus dignes, la perfection à tous, de telle sorte que chacun tire le plus de fruit possible des dons qu'il a reçus.

Enfin, le mobile qui les anime est le plus noble qui puisse déterminer la liberté. C'est l'amour de Dieu. On vante l'efficacité de la passion pour pousser l'homme au travail. Mais la passion est capricieuse ; elle a ses ardeurs et ses lassitudes. De plus elle est multiple, et se décompose en mille désirs divers qui se contredisent. L'ambition pousse au travail et la paresse retient. La vanité ou la gourmandise sont pressées de consommer ce que l'avarice a produit. L'envie et la colère amènent l'homme à se jeter au travers de ses semblables, et, suivant la parabole de l'Évangile, l'ennemi vient la nuit semer l'ivraie dans le champ le mieux cultivé et gâter par avance la moisson. Il s'en faut donc que la passion, tant vantée comme l'instrument économique par excellence, produise partout la richesse. L'Angleterre en fait foi : sous d'opulentes fortunes, fruit d'un travail assidu, se creusent des abîmes de misère que des sociétés vraiment chrétiennes ne connaissent pas.

Les ordres religieux s'adonnent au travail manuel, à l'enseignement, à la charité, à la pénitence et à la prière.

Nous ne parlerons plus des ordres laboureurs et défricheurs. Ils sont plus rares qu'autrefois. Depuis que le travail de la terre n'est plus dangereux ni malsain, les moines l'ont généralement délaissé pour s'appliquer à une besogne plus ingrate. Des trappistes et quelques bénédictins s'y consacrent encore : mais ils s'établissent de préférence sur les terres stériles ; dans les Dombes qu'ils assainissent, en Algérie où ils essayent de coloniser.

La plupart des religieux de France s'adonnent à l'enseignement. Sur 18,000 religieux, 12,000 ; sur 90,000 religieuses, environ 60,000 appartiennent à des communautés et congrégations enseignantes : Ainsi ces communautés fournissent à l'enseignement 72,000 membres et distribuent les bienfaits de l'éducation à 2 millions d'en-

fants. Est-ce ou non un service? La tâche d'instituteur est-elle donc si recherchée qu'on puisse dédaigner cette assistance que l'Église donne à l'Université, et sans laquelle la moitié des enfants croupiraient dans l'ignorance? La besogne la plus ingrate est celle qui les attire le plus. De même que les religieux d'autrefois aimaient à défricher une terre sauvage, ceux d'aujourd'hui se plaisent à semer la vérité dans des âmes incultes.

A la crèche on reçoit l'enfant qui vient de naître, on le garde pendant que sa mère travaille. Les tours et les orphelinats s'ouvrent pour l'enfant abandonné. Crèches et orphelinats sont généralement tenus par des religieuses, qui de la maternité, n'entendent recueillir que les devoirs.

A la crèche succède l'asile. L'âme de l'enfant commence à s'ouvrir à la vérité. Il faut joindre aux soins sans nombre que son corps délicat réclame, l'éducation minutieuse de sa raison qui s'éveille; des religieuses s'en chargent encore. Plus de 300,000 enfants leur sont confiés. Elles se condamnent à semer pour que d'autres recueillent, à élever sans cesse de petits enfants qu'elles ne verront jamais grandir, à laisser planer sur toute une foule enfantine, chaque jour renouvelée, une tendresse vague qui n'a pas même la permission de se fixer.

Après l'asile, l'école. Il y a en France 4 millions d'enfants de sept à treize ans : 1,600,000 fréquentent des écoles primaires tenues par des religieux ou des religieuses.

L'enseignement secondaire sous toutes ses formes retrouve les ordres religieux toujours dévoués, toujours actifs, toujours prêts à consacrer d'innombrables dévouements individuels à cette besogne de l'éducation de la jeunesse. Colléges, petits-séminaires, écoles d'adultes, pensionnats, tous les théâtres obscurs où leur zèle l'exerce, sans que l'espoir d'aucune récompense en ce monde les soutienne.

Les ordres religieux, en se chargeant ainsi de l'éducation, remplissent donc un grand service public. Ils le remplissent avec intelligence et avec charité. Les enfants sortent de leurs maisons aussi instruits et mieux élevés que des autres établissements.

L'État cependant s'est alarmé de cette concurrence. Une vieille idée païenne rajeunie par le socialisme l'obsède : c'est que le droit d'éducation lui appartient. Les écoles révolutionnaires exproprient le père de ses enfants aussi facilement que de ses biens. Elles regarderaient volontiers la paternité comme une fonction déléguée. Le père ne

serait qu'un professeur agréé par l'État, soumis à son contrôle et révocable à volonté.

Mais l'éducation par excellence serait donnée dans les établissements de l'État. Elle offrirait l'avantage de produire l'uniformité et la symétrie, de mettre tous les esprits dans le même moule, de leur donner les mêmes idées, les mêmes principes, les mêmes méthodes. De son cabinet un ministre dirigerait, jour par jour, heure par heure, toute la jeunesse de France. Il pourrait savoir ce qu'à tel jour de la semaine, à tel moment du jour, pensent tous les enfants du même âge, sur quel vers de Virgile ils pâlissent et de quel problème géométrique ils sont occupés. Dispensateur souverain de la pensée publique, gardien des âmes, il laisserait passer les vérités qui lui plaisent, ou jetterait au besoin un manteau sur celles qui, sortant de leur puits, pourraient produire quelque scandale. Il formerait ainsi à son gré, suivant les besoins du temps, une jeunesse ardente ou froide, rêveuse ou calculatrice, commerçante ou militaire, croyante ou sceptique. Mais surtout il formerait des intelligences bien équarries et absolument semblables, pensant les mêmes choses, jugeant de la même façon, des caractères rompus à la même discipline, des âmes toutes pareilles et dont aucune ne dépasserait l'alignement.

Voilà pourquoi l'État voudrait monopoliser l'instruction publique. Mais l'Église réagit contre cette tendance funeste, et les ordres religieux qui la secondent dans cette tâche rendent à la société un immense service. La plénitude du droit d'éducation repose dans les mains du père. C'est à lui que Dieu confie l'enfant. Il faut donc qu'il y ait pour les maîtres liberté d'enseigner, afin qu'il y ait pour les pères liberté de choisir leurs maîtres. Si des ordres religieux élevaient la totalité de la jeunesse, l'État n'aurait pas le droit de s'y opposer. Car cela prouverait que la totalité des pères ont confiance dans l'Église. L'État n'a sur ce point qu'un droit de contrôle pour empêcher les abus particuliers, et le simple devoir de donner l'éducation quand personne ne se présente pour le faire. L'enseignement officiel ne devrait être que l'accessoire et le complément de l'enseignement libre.

La seconde mission que les ordres religieux remplissent est une mission de charité. Ici leurs œuvres sont innombrables. Plus de 20,000 religieuses sont attachées au service des hôpitaux et des établissements de bienfaisance. La douleur atteint l'homme à son entrée dans la vie et, s'attachant à ses pas, le suit jusqu'à son dernier jour. La charité vient par derrière, parant les coups, pansant les blessures.

Nous avons parlé des asiles destinés à l'enfance : mais il y a en outre de nombreux refuges pour tous ceux que le malheur a touchés et qui veulent sortir d'un monde égoïste et dur à ceux qui souffrent. Ici, l'on garde les jeunes filles sans famille qui renoncent au mariage ; là, on reçoit les veuves, on les entoure de soins, on remplace pour elles les enfants ingrats, morts ou dispersés ; ailleurs, on recueille précieusement les aveugles, les boiteux, les infirmes, les incurables, les fous, les vieillards, les mendiants, le rebut du monde, que l'Église appelle dans son langage sublime les membres souffrants du Christ, et qu'elle honore sous leurs haillons comme des rois inconnus, comme les héritiers futurs du royaume des cieux. Voilà la façon dont elle résout les questions sociales.

Non-seulement elle a des asiles définitifs pour toute misère inguérissable, mais elle a des abris temporaires pour les passants dans le besoin. Sur les hautes montagnes, elle a des hôtelleries d'où l'on veille jour et nuit sur le voyageur qui s'égare. Dans les grandes villes elle a des refuges pour les servantes sans place, et qui côtoient, elles aussi, des abîmes ; ici l'on recueille pour quelque jours des âmes qui, dans un moment de lassitude et de péril, veulent se retremper dans la solitude, la méditation et la prière. Les portes de ces calmes retraites s'ouvrent à toute douleur qui passe. On ne retient personne, et le malheureux, consolé et reposé, peut sortir librement comme il est entré.

Enfin, le vice qui se repent est l'objet des mêmes sollicitudes que l'innocence qu'il faut préserver. L'homme a l'ironie prompte envers le péché ; il se moque de la vertu qui succombe, et après avoir été la cause de sa chute, il la méprise. L'Église ne méprise pas. Tout homme qui l'appelle, serait-ce au moment de monter sur l'échafaud, la voit accourir, la figure sereine et prête à pardonner. Nous le répétons, voilà sa façon de résoudre les questions sociales.

Or qui la seconde dans cette tâche, et quels sont ses instruments de prédilection ? Les ordres religieux. Qui, dans les hôpitaux, veille jour et nuit au chevet des malades ? La sœur de charité. Elle exécute les ordres du médecin, et souvent les complète en ajoutant au remède qui guérit, la parole qui empêche le retour du mal. Qui va visiter le pauvre, le secourir, le consoler ? La sœur de charité. Elle en sait plus sur la pauvreté que le plus savant économiste. Car, pour connaître la misère, il ne suffit pas de se présenter à la porte de l'indigent, de jeter un coup d'œil sur les lieux qu'il habite, de lui

faire subir un interrogatoire sommaire, et de rédiger un long rapport tout bourré de chiffres. Le malheur a sa fierté et ne se découvre pas ainsi au premier venu. Pour connaître les pauvres, il faut les avoir aimés, s'être assis souvent à leur foyer, avoir entendu vingt fois le récit de leurs malheurs, avoir tenté avec eux l'équilibre de leur budget, avoir assisté à leurs luttes contre une misère toujours renaissante, et vu les obstacles innombrables contre lesquels leurs tentatives pour sortir de leur condition viennent se briser.

Il faut descendre et voir clair dans ce sanctuaire mystérieux des consciences, où se trouve souvent la raison première de la destinée des individus. C'est là que les passions se livrent le suprême combat, que le vice prend naissance et sème le germe des maux qui en seront plus tard le châtiment. C'est là aussi que se forment, sous l'action de la religion, les vertus auxquelles sont attachées des bénédictions temporelles : la tempérance qui engendre la santé, l'activité qui produit la richesse, la douceur qui aplanit tous les chemins de la vie. Les ordres religieux possèdent ainsi, pour soulager le mal sous toutes ses formes, des moyens que l'économie politique ne peut pas donner. Jésus-Christ guérissait beaucoup de malades en leur disant : Mon fils, vos péchés vous sont remis. L'Église guérit encore de la même façon.

Enfin, les ordres religieux ne se bornent pas à élever les enfants, à soulager ceux qui souffrent. Ils instruisent les hommes. Missionnaires au dedans et missionnaires au dehors, ils vont portant la lumière dans les âmes, et réfutant l'erreur sous toutes ses formes. Cette fonction semble purement religieuse et morale. Elle est économique aussi. Car l'erreur, dans les questions religieuses, politiques et sociales, est une source d'incalculables désastres. Non-seulement les religieux prêchent, mais ils pratiquent les conseils qu'ils donnent. A chaque vice ils opposent, pour rétablir l'équilibre moral du monde, une vertu poussée jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la perfection : à la prostitution la chasteté absolue, à l'amour désordonné des richesses le dépouillement volontaire, à l'esprit d'indépendance et d'orgueil, le brisement de la volonté propre, l'obéissance monastique.

Enfin, ils font pénitence et ils prient. Les prières qui s'élèvent du sein des cloîtres, attirent sur le peuple tout entier des bénédictions innombrables. Mais nous laissons de côté cet ordre merveilleux d'idées qu'un économiste ne voudrait jamais comprendre. Nous avons résolu de n'étudier les institutions monastiques que dans leurs effets sensi-

bles et palpables, dans les conséquences économiques qu'elles produisent et qui tombent sous le calcul. Consommer, produire et posséder, sont les trois termes de la science économique. Nous avons examiné les deux premiers. Est-il vrai maintenant que les ordres religieux travaillent, comme on l'a dit, à reconstruire la main-morte, et à retirer de la circulation générale la grande majorité des biens immobiliers.

Nous devons distinguer d'abord les congrégations autorisées et celles qui ne le sont pas. Ces dernières n'étant pas reconnues ne sont pas perpétuelles ; les biens qu'elles possèdent ne sont pas inscrits à leur nom. Ils appartiennent légalement à des personnes vivantes, et sont soumis à toutes les mutations qui frappent les biens ordinaires. Le religieux qui meurt est tenu de transmettre par testament à l'un de ses frères les biens de la communauté, dont il est le propriétaire apparent. L'État prélève un impôt fort élevé, parce que la mutation a lieu entre étrangers et à titre gratuit. Il n'y a dans cette situation rien qui ressemble à la main-morte.

Dans les biens des congrégations autorisées nous ne devons tenir compte que des biens immobiliers. Les autres consistent en créances, en rentes sur l'État et valeurs industrielles : il importe peu à l'État que ces biens circulent ou continuent d'appartenir au même propriétaire. De pareilles valeurs ne gagnent pas à changer de main.

Le relevé des biens immobiliers que possèdent les congrégations religieuses en France a été fait en 1860. Ils s'élèvent à peine à 15,000 hectares. Ainsi ces terres, ces prés, ces vignes, ces bois, qui comprenaient, disait-on, une grande partie du sol de la France, tiendraient, en les juxtaposant, dans un carré de trois lieues. Ils ne forment pas la superficie d'un canton. On a calculé qu'ils valent, avec les édifices qu'ils portent, 105 millions. Il y a en France des particuliers plus riches que cela : et la fortune additionnée de nos cent mille religieux n'atteint pas celle de tel ou tel banquier qui n'avait rien il y a vingt ans. Voilà ce qui excite la colère des économistes, l'effroi des révolutionnaires, l'envie du peuple. Cette fortune gigantesque ne s'élève pas au double de ce que coûtera le nouvel Opéra, et pour tout cela il y a deux millions d'enfants instruits, des milliers de malades recueillis, soulagés, guéris, d'innombrables troupes de pauvres secourus, et le peuple entier catéchisé, consolé et formé à la piété et à la vertu.

La dernière objection qu'on élève contre les ordres religieux, c'est

que, retenant un grand nombre de personnes dans le célibat, ils ralentissent l'accroissement de la population. Mais dans la foule de ces religieux ou de ces religieuses il y en a beaucoup qui, pour des causes diverses, ont renoncé au mariage, dont la mort a brisé les espérances, dont la charité, trop ardente pour se renfermer dans les bornes de la famille, veut se dépenser tout entière au service de ceux qui souffrent, dont l'âme touchée de la grâce n'est plus accessible qu'aux feux de l'amour divin. La plupart d'entre eux, doux et humbles sous la règle, n'auraient pas su porter le joug du mariage et en remplir convenablement les devoirs. D'ailleurs les institions monastiques, en mettant la chasteté en honneur, et en relevant la pureté des mœurs publiques, favorisent aussi l'accroissement de la population. Ce ne sont pas les mariages qui manquent, ce sont les enfants ; les unions sont assez nombreuses, mais elles ne sont pas assez fécondes. Or, par un étrange renversement de principes, ces mêmes économistes qui s'irritent contre le célibat ecclésiastique, applaudissent à la stérilité des mariages.

Enfin, sur ce point encore, la question se réduit à des chiffres. En France il y a 90,000 religieuses, nombre quadruple de celui des religieux. Mais en face de ces 90,000 femmes de tout âge qui ont fait vœu de chasteté, il faut placer cette armée permanente de 600,000 jeunes hommes auxquels le mariage est interdit. La défense qui les atteint frappe les femmes aussi, puisque les deux sexes sont en nombre à peu près égal, et le législateur doit s'estimer bien heureux qu'au célibat militare, qui pèse sur une moitié de la population, le célibat monastique, qui pèse principalement sur l'autre moitié, serve de contre-poids.

Ainsi, tous les arguments que l'économie politique formule contre les institutions monastiques ne résistent pas à la discussion. Les ordres religieux consomment peu : ils rapportent à la société beaucoup plus qu'ils ne lui coûtent ; les biens qu'ils détiennent sont une portion imperceptible de la richesse publique, et s'ils ne fournissent pas à l'État de la chair à canon, du moins en élevant les enfants abandonnés, en soignant les malades et secourant les pauvres, ils contribuent à prolonger la vie générale ; en purifiant les mœurs, ils contribuent à l'accroissement des familles.

Ils rendent d'autres services d'ordre purement politique : instituteurs, professeurs, gardes-malades, érudits, laboureurs, les moines sont missionnaires aussi ; ils vont dans les pays barbares porter la

parole évangélique; ils meurent pour leur foi; les mérites de leur vie et la gloire de leur mort rejaillissent sur le pays qui les envoie. Chrétiens, prêtres, martyrs, ils restent toujours Français; ils font connaître, aimer, respecter la France; ils sont la véritable source de son influence dans le Levant, dans l'extrême Orient, sur beaucoup de points du globe où sa diplomatie et ses armes n'ont jamais pénétré.

Ce devrait être une indication pour la France. Tous les peuples ont une idée directrice de leur politique : la France seule ne saurait en être dépourvue. Elle doit être catholique avant tout. Au lieu du coq, oiseau de basse-cour, ou de l'aigle, animal rapace, la croix devrait surmonter notre drapeau qui porterait dans ses plis la devise donnée à Constantin.

La France est la fille aînée de l'Église.

C'est l'Église qui l'a engendrée à la vie politique, qui l'a distinguée entre toutes les nations barbares et l'a baptisée. C'est elle qui a cerclé dans l'unité d'une foi commune ses tribus indépendantes, les a fixées au sol, et a déposé au milieu d'elles le germe de l'unité française. C'est elle qui les a disciplinées, a poli leurs mœurs, a brisé leur caractère indomptable et les a façonnées à courber leur tête sous le joug de la loi. C'est elle qui les a instruites, a ouvert leur esprit à la lumière, leur a prodigué toutes les richesses intellectuelles et morales dont elle était dépositaire, et leur a enseigné les premiers rudiments de cette civilisation dans laquelle aucun peuple ne les a plus dépassées. C'est elle qui a enseigné aux chefs francs l'art du gouvernement, et leur a transmis en héritage ce que l'empire romain avait laissé de pouvoir. On a dit que c'était Charlemagne qui avait fondé la puissance temporelle du saint-siége; mais le pape, en appelant la France à son aide, lui a rendu et au delà son bienfait; car de cette main qui a pouvoir de tout lier et de tout délier sur la terre, il lui a donné une mission qui doit durer autant que l'Église, c'est-à-dire autant que le monde; il la préservait ainsi à jamais des hésitations, des défaillances, et il assurait à sa politique une simplicité, une fixité et une élévation qui ne se retrouvent nulle part au même degré.

Nous n'avons pas à examiner en ce moment les devoirs qu'une politique véritablement catholique imposerait à la France. Nous ne voulons pas dépasser les limites de notre sujet. Mais si de tels principes l'animent, elle défendra partout l'Église, combattra pour l'in-

dépendance de son chef, favorisera au dedans et au dehors le développement de ses institutions. Les ordres religieux se ressentiront de sa bienveillance et elle leur laissera toute liberté. Ils possèdent en eux-mêmes les moyens de résoudre un grand nombre de problèmes économiques et sociaux, et peuvent donner au gouvernement intérieur d'une société leur puissante assistance. Ils peuvent seconder aussi, sans cesser de poursuivre un but plus élevé, la politique extérieure. Le missionnaire est plus colonisateur que soldat. La grande maîtresse dans l'art de gouverner les hommes, l'Église, a trouvé dans les religieux et dans les moines d'utiles auxiliaires. Que ce soit une leçon pour les souverains. Il suffit, au surplus, de parcourir les rues d'une grande ville pour en être convaincu, et l'on peut, sans sortir de Paris, en faire l'expérience. Sur l'emplacement de tous nos couvents détruits il a fallu élever des casernes, et nos rues, ou la robe du moine n'apparaît plus que rarement, sont sillonnées par l'uniforme. Les hommes ne courberont jamais la tête que sous le fer de l'épée ou sous le bois de la croix.

ARMAND RAVELET.

FEMME ET FEMME

(SUITE ET FIN)

Après les premières occupations d'un emménagement de campagne, qui avait pour but de transporter Paris à Kermadoué, Mme de Mons résolut de visiter son voisinage. On pendit la crémaillère en grand appareil. Il y eut dîner, bal, souper, etc.

M. de Mons retrouva toute sa légèreté de beau viveur, il fut aimable, de cette amabilité un peu étourdissante qui ne ménage rien, ses convives furent flattés, moqués, choyés, bernés, le tout avec tant d'adresse que chacun se crut seul le héros de la fête. Ce jeu amusa fort Mme Olga, et si elle eut jamais un vif attrait pour son mari, ce fut ce jour-là, bien qu'au fond, elle eut été plus bernée que les autres, M. de Mons n'ayant retrouvé tant d'élan que pour attirer l'attention de Mme de Forcadoc, la plus jolie, sinon la plus jeune de toutes les voisines accourues à la fête.

Mme de Forcadoc, qui n'était point de la première jeunesse, était en revanche d'une rare beauté, doublée d'expérience, fort mélancolique souvent, et l'âme désabusée, un peu superstitieuse et fort incrédule, trop spirituelle pour admirer Voltaire, elle se prétendait néanmoins trop raisonnable pour croire en Dieu ; mais comme une femme qui ne croit à rien, est en somme un assez vilain monstre, elle croyait, ou feignait de croire aux farfadets, aux poulpiquets et aux cornicanets. Cette foi, qui n'obligeait les hommes de sa connaissance, qu'à l'accompagner le soir pour la défendre contre les feux-follets et les apparitions, ne lui paraissait pas trop ridicule; elle y voyait même une certaine grâce, et se faisait une parure de cette petite infirmité. Absolument comme certaines jeunes filles affectent de paraître miopes pour se rendre intéressantes.

Mme de Forcadoc, qui avait été élevée à Paris, et n'était sortie de pension que pour se marier et habiter la Bretagne, aurait bravé tous les farfadets, tous les poulpiquets et tous les cornicanets auxquels elle croyait si bien, et qu'elle redoutait tant pour retourner dans ce qu'elle appelait sa chère capitale; elle ne paraissait craindre là

aucun farfadet, ni aucun poulpiquet, ni aucun cornicanet, bien qu'elle se plût à dire, qu'il y avait à Paris des feux-follets de plusieurs sortes.

Elle éprouvait, disait-elle, un grand plaisir à avoir peur.

Ces petites mièvreries, débitées d'un ton de fadeur et d'ennui, donnaient à penser aux sots que Mme de Forcadoc avait une nature ardente, et qu'elle se mourait étouffée dans les landes de la Bretagne.

Son mari, grand chasseur et gentilhomme campagnard dans toute la force du terme, visitait ses terres, courait le lièvre et la perdrix, promettant sans cesse de faire un voyage à Paris pour contenter sa femme, et sans cesse remettant le voyage, sous prétexte qu'il n'y a point de taillis sur la place de la Concorde, et que les hautes futaies sont rares dans la rue de Rivoli.

L'arrivée de M. et Mme de Mons fit que M. de Forcadoc dit à sa femme.

— Réjouissez-vous, ma chère, Paris est venu à Kermadoué.

Le fait est que M. et Mme de Mons avaient introduit à Kermadoué, des choses qui ne s'y étaient jamais vues : de riches tapis, de belles tentures et toutes les recherches d'un luxe confortable, tout nouveau en Bretagne.

Mme Olga fit étalage de ses plus gracieuses toilettes. A ceci Mme de Forcadoc riposta par la richesse de ses dentelles. Mme Olga en fit venir de plus belles, sur quoi Mme de Forcadoc sortit ses diamants, en pleine rue, au grand soleil, et leur aurait fait courir les champs, plutôt que de ne point les mettre.

Dès que les femmes établissent entre elles des rivalités, il faut, comme aux courses de chevaux, qu'il y ait des parieurs, des enjeux et même des jockeys qui risquent leur vie à ce jeu.

L'amour-propre agit le premier, la jalousie vient ensuite, la haine suit de près, la vengeance ne tarde guère, et souvent le crime met fin au divertissement.

On s'intéressa bientôt à la rivalité de Mme Olga et de Mme de Forcadoc, chacun joua son rôle à ce jeu tout parisien. Mais tout l'intérêt du jeu se concentra bientôt sur M. de Mons, et les moins engagés se retirèrent de la partie, jugeant qu'il y aurait des dégâts. Chacun s'apprêta à voir les choses tout en cherchant à se garantir des inconvénients d'un voisinage trop immédiat, et les hommes qui admiraient le plus Mme de Forcadoc, enjoignirent à leurs femmes de ne lui point ressembler.

Certes, je n'aurai pas le cœur de raconter ici les détails de cette affaire. Cette affaire est fort connue, et rien au monde n'est plus vulgaire. Les romans modernes sont farcis de choses qui se débitent et se font en pareille occurrence, et si quelque chose au monde est commun, ce sont bien ces fades et féroces niaiseries desquelles sont remplis les livres du jour. M. Feuillet excelle à ces stupidités. Il y sait mettre toute la glue nécessaire à prendre les sots et surtout les sottes, et cela lui rapporte des rentes plus considérables assurément, que celles qu'il se ferait à l'innocent métier d'éleveur de lapins.

Le jeu commença par toutes sortes de fêtes, de grâces, de sourires et d'amabilité et jusque-là, chacun prit part à la partie, quand on en fut aux mystères, les prudents se tinrent à l'écart, observant avec curiosité et préjugeant des résultats probables de la partie engagée, pour un peu on eût ouvert des paris sur la question de savoir qui, de Mme de Forcadoc ou de Mme Olga remporterait la victoire.

M. de Mons, lui-même, était le prix du combat.

Mme Olga eut le tort de compter sur son droit, et crut qu'en le faisant valoir, elle aurait en définitive la dernière manche, fût-elle un peu endommagée dans la bagarre.

Elle avait entendu dire qu'il y a des droits imprescriptibles, et quand elle essaya de les revendiquer pour de petites choses, en apparence insignifiantes, elle s'aperçut avec terreur que le droit n'était rien contre la force.

Elle essaya de reprendre de l'avance sur Mme de Forcadoc et ne le put. Pour parler le langage du jour, je dirai qu'elle avait été distancée de plus d'une longueur.

Si bien, qu'un jour arriva où elle pleura pour la première fois.

Les premières larmes que répandent les femmes comme Mme Olga, sont généralement accompagnées de toilettes en harmonie avec la situation. Elles choisissent aussi à leur chagrin un cadre convenable ; les grands arbres et le bord de la mer leur paraissent particulièrement destinés à recevoir la première confidence de leur peine.

Mme Olga aurait eu un livre de M. Feuillet à la main, qu'elle n'aurait pas suivi plus exactement le programme suranné de toutes les femmes blessées au cœur.

Elle pleura donc au bord de la mer, sous de grands arbres, et dans une toilette charmante, s'assit sur des tertres moussus, les pieds caressés par la vague, et finalement entra à toutes voiles dans

la seconde partie du jeu, que j'appelerai le jeu de la Bête, et qu'on appelle le roman.

Kermadoué offrait pour ce triste et redoutable jeu de la Bête, un splendide décor.

Ce vieux manoir avait autrefois abrité de ses épaisses murailles, la vie patriarcale des seigneurs de Kermadoué. Dans les remises nouvellement restaurées, on avait encore retrouvé les débris des antiques carrosses des seigneurs d'autrefois. Sur les murailles, revêtues maintenant de dorures, de glaces et de tapisseries, étaient suspendues les figures hautaines et nobles des chevaliers et des magistrats de la famille de Kermadoué. Dans la chapelle, se voyaient encore les prie-Dieu de chêne sculpté où ils s'étaient agenouillés. Un parfum de grandeur et d'antiquité transpirait à travers le luxe moderne dont Mme Olga avait surchargé les vieilles murailles.

Ce qu'on n'avait pu rajeunir était resté beau. Je veux parler des arbres. Leur puissante ramure s'étendait avec majesté sur les prairies, au bord des chemins, et jusque sur le bord même de l'Océan. Les vents de tempêtes les avaient contournés et penchés de l'ouest à l'est, comme pour les contraindre à saluer le soleil levant ; mais les fureurs de la vague n'avaient rien pu contre leurs puissantes racines. Elles embrassaient les rochers dans une étreinte invincible, contre laquelle le flot mourait impuissant, et il semblait que ces géants, dont la cime verte berçait, dans une douce ondulation, le nid des petits oiseaux, ne puissent être dérangés dans leur fière attitude, que par les plus violents cataclysmes de la nature. On s'effrayait à la pensée qu'ils pussent un jour disparaître, et malgré soi en rêvant à leur ombre on se reportait vers les temps passés. La mer, la grande mer s'étendait à leurs pieds et berçait le cœur dans une vague espérance. L'horizon sans limite où l'œil ravi se perdait dans le bleu du ciel, et le bleu de l'eau semblait à l'âme la frontière d'un pays nouveau, d'une terre promise, inconnue et chérie.

Mme Olga ne voyait dans ces splendeurs que le cadre de ce qu'elle appelait des luttes et des malheurs.

Si elle en avait été capable, elle aurait pu puiser les plus graves enseignements dans sa situation. Elle se trouvait au terme de sa première grossesse, et bientôt elle allait avoir des devoirs nouveaux. M. de Mons, malgré l'étourdissement que lui donnait — le jeu de la Bête — fut arrêté sur cette pente. Il négligea Mme de Forcadoc et se rapprocha de sa femme. Il était d'ailleurs trop galant homme pour ne pas pren-

dre vis-à-vis d'elle les ménagements que réclamait sa situation, Mme Olga crut alors avoir remporté la victoire, et, fière de son triomphe, elle en usa pesamment. Elle traita son mari en vaincu, l'enchaîna à son char, comme disent les vieux romans, et ne chercha même pas s'il n'y avait pas quelque moyen d'assurer pour l'avenir une si douce situation.

On est souvent étonné de voir des femmes, qui passent pour avoir de l'esprit, n'user d'aucune intelligence dans l'exercice de leur souveraineté. Elles veulent régner et le font stupidement. Dans leur conduite envers leur mari, elles méconnaissent l'âme et vivent dans une ignorance absolue des moyens d'action que l'on peut avoir sur elle.

Cependant l'homme est divisé par deux tendances contraires. Il peut monter, il peut descendre, et il désire l'un et l'autre. Les femmes dangereuses sont celles qui, ayant un instinct secret des tendances de l'âme, poussent celle-ci vers les ténèbres.

Toute l'intelligence des autres femmes doit donc se porter vers cette science de l'âme, qui consiste à connaître ses secrètes tendances vers les hauteurs. Toute leur force doit s'employer à les satisfaire ; elles doivent monter, chercher la lumière, et de là, appelant à elles, elles doivent entraîner par un attrait plein de vie, reculant toujours vers des profondeurs plus éclairées et plus chaudes, et par l'attrait de la beauté attirer sans cesse vers la perfection et la délectation de la paix. La femme qui conquiert un tel empire est l'honneur de l'homme, elle l'augmente. Elle établit un règne de paix fondé dans l'amour et la vertu, établi dans la beauté. Elle fait vraiment l'union que Dieu a voulu ; elle devient la chair, le sang et l'honneur de celui qui l'a choisie, et la division est sous ses pieds.

Mais Mlle Olga de Fenouilly n'avait point été élevée dans ces principes. On lui avait cru suffisamment de religion, puisqu'elle allait à la messe le dimanche et que d'ailleurs elle ne se compromettait point. On lui avait enseigné quelques vertus mondaines et passives. Elle n'en connaissait point d'autres. Cependant les vertus actives sont seules vivantes, intéressantes et fécondes.

La patience et la douceur, la résignation, l'abnégation, qui semblent les plus passives de toutes les vertus, quand elles sont pratiquées dans l'Esprit Saint, ont la véritable figure du combat et de la victoire, plus, cent fois plus, que la vaillance, le courage et l'indignation.

Mme de Mons aurait pu en convaincre le monde et elle-même.

Qu'on ne s'étonne point de me voir mettre ici l'indignation au nombre des vertus. L'indignation est en rapport direct avec l'amour, et ne suppose pas la colère, mais bien la douceur portée à sa plus haute puissance. Elle est partie intégrante de la justice ; elle est un attribut de Dieu, et les saints l'ont pratiquée en même temps que l'humilité et la tendresse. Nul ne peut aimer le bien s'il ne haït le mal, et nul ne peut aimer la justice sans indignation contre ce qui la trahit.

Mme de Mons, au milieu de ses luttes puériles et dangereuses avec Mme de Forcadoc, mit au monde un fils. Une nourrice fut appelée. La secrète raison de cette détermination fut que Mme de Mons jugea que les devoirs de la maternité la gêneraient dans la lutte entreprise et en compromettraient le succès.

Dès qu'elle fut rétablie, le *Jeu de la Bête* recommença donc avec une furie nouvelle. Mme de Mons n'attirait pas assez en haut pour lutter avec avantage contre Mme de Forcadoc, qui attirait en bas. Et longtemps avant les événements qui survinrent, un observateur ne pouvait douter de l'issue de la lutte.

La nourrice choisie fut Madeleine, et Mme de Mons, qui parlait quelquefois de la Providence, déclara que la présence de Madeleine, qui sevra tout exprès son dernier enfant qu'elle avait nourri fort tard, était providentielle, et que même sa conduite lui était dictée par le concours de circonstances qui lui mettait ainsi une excellente nourrice sous la main.

L'abbé Pontesbeau avait fait visite au château, et avait été reçu avec politesse. Sa visite lui avait été rendue avec un empressement plein de courtoisie. Mais l'air qu'on respirait au château avait bientôt obligé M. Pontesbeau à la retraite, et bientôt il n'y vint plus que de très-grand matin, et seulement pour visiter Madeleine, ce qui fit dire à Mme de Forcadoc que ce prêtre avait des goûts singulièrement vulgaires. Son persiflage s'exerça à cet égard, bien qu'elle fut intérieurement très-satisfaite de n'avoir point ce témoin de ses triomphes. Elle eut été, devant lui, fort embarrassée de ses victoires.

Le Jeu de la Bête en était arrivé à ce point entre M. de Mons et Mme de Forcadoc, qu'ils concertèrent entre eux un voyage. M. de Mons devait se rendre à Paris, tandis que Mme de Forcadoc recevrait d'une vieille tante qu'elle avait en Gascogne une invitation pressante de l'aller voir.

On devine qu'une rencontre devait se faire entre eux à Paris.

Mme de Mons ne fut point dupe de cette coïncidence, et dut cependant laisser partir son mari, sous peine de faire un éclat qui pouvait tout perdre.

Depuis quelque temps déjà la situation était assez tendue et assez dangereuse pour que peu à peu chacun se fut à peu près retiré. Si bien qu'après le départ de M. de Mons, Mme de Mons se trouva seule à Kermadoué.

Elle entreprit le rôle de mère attentive et dévouée, et Madeleine ne pouvait presque plus quitter sa chambre.

Cependant Mme de Mons avait écrit à sa mère; elle lui faisait un triste tableau de sa situation; elle desservait son mari, et se disait prête, au retour de celui-ci, à provoquer une explication, d'après laquelle elle prendrait un parti.

Mme de Fenouilly, dans ses réponses à sa fille, s'étendit sur la perversité des hommes, sur le rôle de victime des honnêtes femmes en ce monde, et ne pouvant résister au bénéfice de l'admiration, elle raconta longuement les torts de son mari, les larmes qu'elle avait autrefois versées, et comment elle avait dû, par une séparation, tomber dans les tristesses d'un veuvage anticipé.

— Il me restait un ange, c'était toi — était la phrase consacrée par laquelle elle terminait toujours ses lamentations rétrospectives.

Si bien que Mme de Mons appela aussi son fils — mon ange — tout en rêvant à une séparation possible, probable même, et peut-être prochaine.

Elle entrevoyait sans effroi cet événement probable, et même il ne lui paraissait pas absolument triste; elle espérait qu'il lui apporterait une émotion; et, pour cette âme sans ressort, l'espérance d'une émotion ne pouvait se payer trop cher.

Grâce aux soins de Madeleine, son fils prospérait; et, un jour que Madeleine promenait l'enfant, elle lui dit :

— Vous, Madeleine, vous n'avez eu ni tracas ni ennuis?

— Si fait, madame, dit Madeleine; chacun porte sa peine en ce monde.

— Mais, au fait, ajouta Mme de Mons, où donc est votre mari; je ne l'ai point vu et je n'ai pas pensé à lui.

— Madame, dit Madeleine, mon mari est en esclavage.

— En esclavage?

— Sûrement.

— Il est donc tombé entre les mains des barbares? Un mari, au fait, cela peut lui arriver.

— Oui, dit Madeleine, entre les mains des barbares.

— Est-il en Amérique?

— Il est en pays lointain, madame, et durement esclave.

— Mais c'est toute une histoire, s'écria Mme de Mons, tout heureuse de penser qu'elle allait entendre une histoire tragique. Racontez-moi cela, Madeleine.

— Madame, dit Madeleine, mon mari est parti d'ici pour gagner plus dans un pays éloigné; et quand il a été là il a trouvé un maître fort dur; et comme il n'a pas eu la force de résister à ses premières exigences, il est peu à peu tombé dans sa dépendance, et aujourd'hui il ne fait plus rien que par sa permission.

— Mais il vous envoie de l'argent?

— Son maître le lui fait dépenser.

— Il vous écrit?

— Son maître ne lui en laisse ni le temps ni la volonté.

— Il faut aller le voir,

— J'y suis allée, et son maître lui a conseillé de me chasser, et il l'a fait.

— Mais c'est horrible!

— Oui.

— Il travaille cependant pour ce maître.

— Oui... il travaille... il passe les nuits... il se fatigue... il s'use... il est devenu malade...

— Il n'est pas revenu ici une seule fois, Madeleine?

— Si, une fois.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il m'a battue et il m'a pris tout mon argent. Par la grâce de Dieu mes enfants dormaient... Après cela, il est reparti.

— Il vous a battue et il vous a pris tout votre argent?

— Oui, madame.

— Mais, alors?

— Son maître le poussait, madame. On ne sait pas ce que c'est que d'être esclave, madame, voyez-vous! Le maître est là, toujours là, qui vous pousse. Il exige sans cesse, toujours! Et quand on est esclave on ne sait plus si on est un homme.

— Et vos enfants, votre petit Joseph, qui déjà est grand, que dit-il?

— Il prie avec nous pour la délivrance de son père.

— Mais ce maître est épouvantable ; ce n'est pas possible, dans un monde civilisé, un maître comme cela ! Il faut vous plaindre.

— Hélas ! ma chère dame, me plaindre !

— Oui, je sais, dit Mme de Mons, les pauvres sont faibles ; cependant la loi est là pour tout le monde.

Cette conversation, qui avait lieu dans le jardin, fut interrompue par l'arrivée de M. Pontesbeau, qui, tout en saluant Mme de Mons, jeta sur Madeleine un regard grave et ferme.

— Monsieur le curé, dit Mme de Mons, Madeleine me raconte son histoire ; c'est épouvantable, Tout cela est-il vrai?

— Oui, madame, très-vrai, vrai, en vérité.

— Son mari est esclave ?

— Esclave.

— A ce point ?

— A ce point.

— Et il obéit ainsi à son maître.

— Il obéit ainsi.

— Mais il devrait le tuer plutôt.

— Oui certes !

Ce mot étonna tellement Mme de Mons qu'il coupa court à ses questions.

Elle regarda fixement M. Pontesbeau.

— Le tuer ? répéta-t-elle encore.

— Le tuer, oui certes répondit encore M. Pontesbeau.

— Entendez-bien ceci, Madame, dit le curé, tout chrétien a sur le maître de Jean-Pierre droit de vie et de mort.

— Si mon mari vous entendait, monsieur le curé, il dirait que vous avez des principes bien subversifs, peu chrétiens, et point du tout charitables.

— Votre mari, madame, est fort en train de tomber sous la dépendance du même maître que celui de Jean-Pierre, et je ne suis point fâché que l'occasion se présente de vous en avertir.

— De quoi parlons-nous donc, monsieur le curé?

— Nous parlons du péché, madame.

— Ah ! Dieu, s'écria Mme de Mons en éclatant de rire, nous parlons du péché ! Quelle comédie me joue donc Madeleine depuis deux heures ! Avec le sérieux d'un pape, elle me dit que son mari est esclave et c'est du péché qu'il est question ?

— Oui, madame.

— Ah! oui — esclave du péché — je comprends, dit Mme de Mons qui toujours riant s'assit ou plutôt tomba sur un banc.

Mais tout à coup, s'arrêtant de rire, elle ajouta d'une voix brève :

— C'est égal je trouve très-irrévérencieux à cette paysanne de s'être ainsi moquée de moi. Elle était d'un sérieux avec son maître et son esclave! que je me suis vraiment apitoyée!

— Hélas! madame, ajouta M. Pontesbeau, je ne connais pas de maître plus cruel que le péché, ni d'esclave plus asservi que le pécheur, et vous ne pouviez, pour vous apitoyer, trouver meilleure occasion.

Quel homme oserait venir chez un autre homme et lui dire :

Tu quitteras ton père, ta mère, ta femme, tes enfants, tu te ruineras, tu jetteras ton argent et te détruiras la santé au profit de ce que tu méprises, tu renonceras au calme, au repos, tu ne connaîtras jamais la paix, tu supporteras le mépris, tu connaîtras la honte, ta vieillesse sera avilie ; tu mourras dans la souffrance et dans la solitude ; si tu échappes au remords ce sera par la stupidité.

— Cependant, monsieur, dit Mme Olga avec un sourire railleur, nous ne finissons pas tous aussi tristement, et si je vous en crois, cependant nous sommes tous pécheurs.

— Oui, madame, nous sommes tous pécheurs, veuillez y réfléchir.

— Ne vous fâchez pas, monsieur le curé, ajouta la comtesse, tenez, me voilà sérieuse au point que je veux vous conter mes peines : mon mari arrive ce soir, et Mme de Forcadoc me déplaît.

— Sauvez votre mari, madame, les femmes ne sont pas pour autre chose en ce monde.

— Et pour être mère, monsieur.

— On n'est mère qu'en étant femme, madame.

— Si les femmes sont au monde pour sauver leurs maris, elles y sont à ce qu'il paraît pour perdre les maris des autres.

— Elles font cela quelquefois.

En ce moment M. de Forcadoc, qui ne venait jamais au château que dans les jours de gala, se montra au bout d'une allée. Mme de Mons fort étonnée conçut aussitôt le projet de ce qu'elle appelait et de ce qui s'appelle, au jeu de la Bête, une petite vengeance de femme. Pour cela M. Pontesbeau était de trop, aussi le salua-t-elle avec vivacité, lui disant :

— A demain, monsieur le curé, nous causerons encore.

M. Pontesbeau la quitta, retournant tristement sur ses pas. Dans les choses de la vie, pensait-il, on a recours aux conseils de la sagesse, comme dans les choses de la mort on a recours aux sacrements, quand tout espoir est perdu, quand il n'est plus temps.

Cependant M. de Forcadoc aborda Mme de Mons, et en dépit de toutes les grâces qu'elle déploya il demeura soucieux. Il causa longtemps, parla de tout avec préoccupation et la quitta après avoir fait en apparence une visite insignifiante.

— Que veut-il? pensait Olga. Il reviendra demain, j'ai tout ce qu'il faut pour me venger, je me vengerai!

Cette pensée ordinairement lugubre, au jeu de la Bête se complète par des recherches de toilette en apparence très-folâtres.

Mme de Mons examina tous ses rubans et passa en revue ses plus frais atours.

Pendant ce temps-là, M. de Forcadoc faisait à la hâte une petite valise et partait au point du jour.

De quoi Mme Olga fut étrangement surprise.

Quatre jours plus tard M. de Forcadoc était de retour.

Sur quoi Mme Olga mit au vent ses plus fraîches parures et attendit; mais M. de Forcadoc ne parut point.

De ce côté le jeu de la Bête ne marchait pas.

Mais en général le jeu de la Bête a des conséquences assez graves et qui atteignent ceux même qui n'ont point pris part à la partie.

De retour de son absence de quatre jours, M. de Forcadoc passa quelques heures à remuer tous les papiers de la maison. Après quoi il reprit ses allures ordinaires.

Le cinquième jour après son retour, il reçut une lettre de sa femme.

— Mon cher ami, disait Mme de Forcadoc, je vous ai écrit de Paris en allant chez ma tante; je vous écris de Paris en revenant. Je ne pense pas vous déplaire en restant trois ou quatre jours dans la capitale. J'arriverai donc dans trois ou quatre jours. Ma tante m'a, en partant, chargée de toutes ses amitiés pour vous, elle se porte fort bien malgré son âge.

En même temps que cette lettre, M. de Forcadoc en reçut une autre ainsi conçue :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que Mme veuve Martignol a

succombé, il y a un mois environ, aux suites de la longue et cruelle maladie dont elle souffrait; par un testament en bonne et due forme, elle lègue à Mme de Forcadoc, votre épouse, la totalité de sa fortune. Je vous prie de m'excuser du retard que je mets à vous informer de cet événement, il est motivé par les recherches que nous avons dû faire pour nous procurer votre adresse.

« Je suis, monsieur, tout à vos ordres.

« JALABIN, notaire. »

M. de Forcadoc posa devant lui ces deux lettres et les considéra longtemps; deux larmes glissèrent sur ses joues, il les essuya du revers de sa main. Puis il parcourut lentement toute sa maison, s'arrêtant devant les meubles et les considérant comme s'il les voyait pour la première fois:

— Monsieur s'ennuie, disaient les domestiques. Il est temps que Madame arrive.

Elle arriva en effet, M. de Forcadoc avait envoyé une voiture à sa rencontre et Mme de Forcadoc s'étonna de n'y point voir son mari.

— Monsieur est triste à la mort, depuis le départ de madame, dit le domestique. Il va être bien content, il était quasiment comme une âme en peine.

Un observateur aurait pu remarquer un changement singulier dans la physionomie de Mme de Forcadoc; elle avait quelque chose de plus assuré dans le regard et d'un peu ironique dans le sourire, un pli imperceptible, un rien, donnait à sa bouche je ne sais quel air de réserve cruelle et moqueuse. Il semblait qu'elle se fût rendue dépositaire de quelque secret, dont la connaissance lui donnât sur le reste des mortels le droit d'un mépris hautain, railleur et froid.

M. de Forcadoc en l'apercevant fut frappé au cœur par ce sourire et ce regard.

Il pâlit légèrement.

— Je vous attendais, Armande, lui dit-il.

— Fort patiemment à ce que je vois.

— Mais non pas aussi patiemment que vous le pensez, répliqua M. de Forcadoc dont les yeux noirs furent traversés d'une flamme.

— Cependant vous n'êtes pas venu au-devant de moi.

— C'est que je me réservais de faire avec vous une promenade après votre déjeuné.

— Comme cela, tout de suite, avant que je me sois reposée ?

— Reposez-vous une heure.

La manière dont ce mot fut prononcé étonna Mme de Forcadoc. Évidemment son mari tenait à cette promenade.

— Vous y tenez donc bien? dit-elle.

— J'y tiens, répliqua M. de Forcadoc; je vous réserve une surprise.

— Ah!

Mme de Forcadoc se reposa, déjeuna, après quoi M. de Forcadoc la fit prévenir que la voiture attendait et ils y prirent place ensemble.

— Quelle idée, dit Armande, de me promener aujourd'hui.

— La campagne est belle.

— Fort belle.

— Et votre tante?

— Elle va fort bien.

— Vous avez vu le Midi?

— Oui.

— C'est beau?

— Fort beau.

— Et Paris?

— Paris aussi.

— Ah?

— Savez-vous, dit Mme de Forcadoc, que nous aurions dû prendre avec nous Mme Olga. Comment va-t-elle, cette petite femme?.... Et son mari, est-il de retour?

— Non, dit M. de Forcadoc.

— Vous êtes laconique... Ne ferions-nous pas bien de retourner sur nos pas?

— Allez, allez, dit M. de Forcadoc au cocher; allez, allez, je vous arrêterai quand il faudra.

Il se fit un long silence, après lequel M. de Forcadoc dit à sa femme :

— Ma chère Armande, voilà douze ans que nous sommes mariés; dites-moi si je vous ai donné quelque juste motif de mécontentement... Je n'ai peut-être pas eu avec vous les soins attentifs d'un amoureux de vingt-cinq ans, mais je vous aimais. Je vous voyais avec plaisir libre et maîtresse chez vous, dirigeant l'intérieur de notre maison, ayant à vos ordres des serviteurs respecteux et dévoués. Je venais avec confiance prendre vos conseils, je vous faisais part de mes projets, de mes espérances. Il y avait, croyez-moi, une grande douceur dans cette tendresse, un peu muette peut-être, mais très-

vive. Le soin que je mettais à la prospérité de notre fortune venait tout entier de l'espérance que vous en jouissiez avec moi.

— Mais, interrompit Mme de Forcadoc, vous vous entendez à merveille aux discours pathétiques ! Continuez.

— N'étais-je pas en droit de penser que vous auriez avec moi la même confiance et que vous m'auriez parlé de ce qui aurait manqué à votre bonheur.

— Voilà que vous m'accusez d'avoir manqué de confiance; en quoi, dites-moi, en ai-je manqué ? Mais, ajouta Armande, en s'apercevant que la voiture était loin sur la grande route et que déjà ils avaient perdu de vue le village et le château de Kermadoué, mais où donc allons-nous ?

— Ne vous inquiétez pas, dit M. de Forcadoc.

— Mais le jour avance; comment ferons-nous pour revenir ?

— Ne vous inquiétez pas.

— Bien, je ne m'inquiète pas.

— Donc, ma chère Armande, je veux vous remettre en mémoire que mon affection a été sérieuse et sincère, très-confiante et très-noble, sinon très-expansive.

— Çà, c'est vrai, pas expansive !

— Pardonnez-le-moi ! Dans la vie commune et intime des époux, il y a tant de choses qui révèlent l'affection, que souvent le langage est moindre que les actes. Les affections douteuses, fragiles ou compromises ont besoin de discours et en font, mais non celles qui se révèlent à chaque heure du jour... Les soins que naguère encore vous preniez de ma personne suffisaient à me persuader que votre cœur m'appartenait, et pour qui aurait su voir, ma conduite renfermait des preuves d'un attachement très-profond pour vous.

— Peut-être ; mais il me semble que nous touchons à Quimperlé? La surprise que vous me réserviez était-elle de me faire souper chez ma mère? Vous savez que je ne puis la souffrir ! Elle est tombée dans une dévotion ridicule qui, à mon sens, rapetisse la religion et lui fait grand tort.

— Nous allons en effet chez votre mère, ou plutôt nous y sommes, ajouta M. de Forcadoc.

La voiture, en effet, venait de s'arrêter devant une maison triste et noire, basse, et masquée par des tilleuls.

M. de Forcadoc descendit et tendit la main à sa femme. Son visage, un peu pâle, avait pris une fermeté sévère qui intimida Armande.

Mme de Caudidec, la mère de Mme de Forcadoc, avertie par le bruit de la voiture, parut sur le seuil de la porte et fut frappée de la pâleur de son gendre. Avant même d'embrasser sa fille, elle lui dit :

— Vous souffrez ?

— Oui, dit M. de Forcadoc.

Puis ils entrèrent tous trois.

Et M. de Forcadoc présenta sa femme à sa mère en disant :

— Madame, voici votre fille, je vous la rends. Elle n'est point heureuse chez moi.

A ces mots, Armande pâlit et s'appuya au montant de la cheminée.

— Monsieur, s'écria Mme de Caudidec, songez que vous êtes marié. Expliquez-vous.

— Voici, Madame. Il y a un mois environ qu'Armande me dit avoir reçu d'une tante habitant la Gascogne une lettre d'invitation de l'aller voir. Je ne vis point la lettre, pourquoi faire? Armande avait depuis longtemps envie de faire un voyage : l'occasion était belle et elle partit.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de cette même tante, qui, malade, engageait sa nièce, votre fille, à se rendre en hâte près d'elle. Elle aurait dû y être et ceci m'étonna. D'un autre côté, certains bruits, qui me parurent absurdes, étaient venus à ma connaissance. Le comte de Mons était parti pour Paris... Enfin c'était absurde... mais je voulus voir. Mme de Mons, sans s'en douter, me fournit l'adresse de son mari. Je suis allé à Paris, et j'ai vu ce que je ne croyais jamais voir.

Madame votre fille m'annonça son retour en me parlant de la bonne santé de sa tante, laquelle est morte depuis trois semaines. J'ai reçu du notaire de l'endroit avis de cet événement...

A cet endroit du récit de M. de Forcadoc, Armande s'écria :

— Lâche, vous m'avez espionnée !

— Et, continua M. de Forcadoc, Armande est légataire universelle.

— Je vous dis que vous êtes un lâche, s'écria Armande, et que vous m'insultez.

— J'espère que vous apprécierez plus justement ma conduite que ne le fait Armande, continua M. de Forcadoc. Je viens, Madame, en rappelant à Armande mon affection pour elle, d'essayer si quelque chose pouvait émouvoir son cœur. Je n'ai rien trouvé, ni tendresse, ni regret.

— Ah ! s'écria Mme de Caudidec, c'est un grand malheur, Monsieur.

— Je le crois, madame; mais Armande ne peut rester près de moi.

— Mais M. de Mons? Qu'allez-vous faire?

— Absolument rien, madame, dit M. de Forcadoc; absolument rien. Je vous ramène votre fille, je fermerai ma porte à M. de Mons. C'est, je crois, tout ce qu'il y a à faire.

— Lâche! murmura Mme de Forcadoc.

— Vous dites?... reprit son mari, en la regardant en face; vous dites, Armande?

— Je dis que je vous méprise.

— Voyez un peu!... Ainsi donc, Madame, ajouta-t-il en s'adressant à Mme de Caudidac, je vais envoyer ici tout ce qui appartient en propre à Armande avec le montant de sa dot. Désirez-vous que je fasse quelque chose de plus?

— Mais votre fils?

— Je le garde.

— Mais Armande a le droit de le voir.

— Je la recevrai quand elle viendra pour cela.

— Vous la recevrez? Quand elle voudra?

— Quand elle voudra.

— Je vous remercie.

— Adieu, Madame, dit M. de Forcadoc, en saluant sa belle-mère.

— Au revoir, dit celle-ci en l'accompagnant jusqu'à la porte.

— Au revoir, ajouta-t-il, en montant en voiture.

M. de Mons arriva chez lui deux jours après ces événements, et avant même que Mme de Mons n'eut appris l'arrivée et le départ de Mme de Forcadoc.

Son humeur joyeuse se manifesta tout en arrivant, par des projets de fêtes. Il rapportait à sa femme de jolies et nombreuses futilités. Quant à son fils, il semblait l'avoir complètement oublié. Il eut, en le voyant, une stupéfaction réelle qu'il exagéra un peu, afin de tourner en plaisanterie un oubli véritable.

Mme de Mons trouva son mari charmant, mais bouda un peu, ayant conçu sur son voyage des doutes étranges.

Cependant Mme de Forcadoc ne paraissait point, non plus que M. de Forcadoc; et, après deux ou trois jours de patience, M. de Mons se hasarda à en demander des nouvelles.

— Je ne les ai point vus, dit Olga, et je ne crois pas Mme de Forcadoc de retour.

M. de Mons ce jour-là se promena aux alentours du petit château des Forcadoc. Mais dans cette habitation il s'était fait un silence étrange; la plupart des persiennes étaient fermées, on n'entendait aucun mouvement; et, quand M. de Mons fit galoper plus fort son cheval sur la route, la figure sévère de M. de Forcadoc se montra un instant dans le cadre d'une croisée et disparut aussitôt.

Les plus simples convenances devaient engager M. de Mons, de retour d'un voyage, à se présenter chez son *voisin;* mais une certaine crainte le retint. Quelque chose l'avertit que peut-être il se trouverait en présence d'un ennemi, et d'un ennemi sérieux; que peut-être avec celui-là, les procédés qu'il connaissait n'auraient pas cours. On l'eut grandement soulagé en lui disant que M. de Forcadoc allait lui envoyer des témoins. Cela au moins lui était connu. Cette routine était celle de son monde. Le voisinage des pistolets et des épées l'eut rassuré.

Il se dit ensuite qu'il était assiégé d'idées folles; que peut-être Mme de Forcadoc, fatiguée du voyage, reposait; que rien au monde dans leur conduite n'avait pu donner prise au soupçon, et que le mieux était de se présenter le jour même avec sa femme. Ce qu'il fit. Mais on ne les reçut point. Et il fut répondu à toutes les questions, que Mme de Forcadoc était en voyage et que M. de Forcadoc ne recevait point.

Dès ce moment une inimitié sourde s'établit entre M. et Mme de Mons, et bientôt Mme de Mons put s'apercevoir de quelque mystère dans la vie de son mari.

Il y a deux sortes de dignité, l'une qui veille à l'honneur de la vie et l'autre qui se montre jalouse des égards qu'on nous doit indépendamment de toute autre chose.

La première brave les répugnances pour sauver.

La seconde méconnaît l'honneur et le bonheur de la vie pour ne se souvenir que de l'amour-propre et lui tout sacrifier.

Mme Olga ne crut pas de sa dignité de se préoccuper des troubles et des mystères qu'elle entrevoyait dans la vie de son mari.

— J'élève mon enfant, disait-elle, et cela suffit.

Mais cet enfant sut à peine parler, que le visage de sa mère lui apprit à dédaigner son père et avant de savoir ce que c'est que l'honneur, il sût que son père était déshonoré.

L'attitude froide, indifférente, dédaigneuse et dégagée, que prit Mme Olga, rejeta M. de Mons en dehors de sa maison, et après plu-

sieurs tentatives infructueuses pour voir Mme de Forcadoc, il chercha sérieusement à se rendre compte de ce qui se passait.

Il se rendit donc à Quimperlé, chez Mme de Caudidec, déterminé à avoir là des nouvelles de Mme de Forcadoc.

Son étonnement fut au comble en y trouvant Armande.

En dépit de sa mère, Armande raconta tout à M. de Mons et ils sortirent ensemble dans le jardin.

Là, Armande joua au profit de M. de Mons une des grandes scènes du Jeu de la Bête. Elle parla d'abandon, d'outrage. Elle reconnut que les entraînements de la passion excusent tout, et que même ils sont chose sainte, que les maris sont abominables en général, et que M. de Forcadoc en particulier était un monstre, un tigre, et même un homme vil. Elle se plaignit de sa froideur, elle se plaignit de ses exigences, elle lui reprocha son honnêteté et ne lui trouvant aucun vice elle déclara que c'était une nature plate, basse et médiocre.

M. de Mons sortit de là fou, furieux, excité, malade et bien décidé à sauver une aussi noble femme.

Il était bien entendu qu'une nature aussi richement douée, etc., etc. Je perds ici l'occasion d'écrire un volume. Il est vrai de dire qu'il serait ennuyeux.

Je pourrais montrer ici une connaissance approfondie du cœur humain, en racontant en détail les égarements des gens qui manquent de cœur et d'âme, mais je préfère passer ce chapitre. Il m'en coûterait bien peu cependant pour dire les équipées de Mme de Forcadoc, et pour raconter en détail les stupidités de M. de Mons !

Le Jeu de la Bête est si connu, si commun ! il est d'une vulgarité si parfaite !

Sachez seulement que rien n'y manque.

Mme de Mons n'était pas femme à se laisser victimer en silence. Mme de Fenouilly avait appris trop de choses à Mlle Olga pour que Mme de Mons ne fit pas grand bruit de l'abandon de son mari.

Il y eut donc querelle, colère, procès et séparation.

Après quoi Mme de Mons revint à Kermadoué, qu'elle avait quitté, pour mener à bonne fin son procès.

Elle y retrouva Madeleine.

— Nous voilà, lui dit-elle, aussi bien loties l'une que l'autre, ma pauvre Madeleine, les hommes sont tous les mêmes ! La fortune et l'éducation n'y font rien.

— Les gens d'éducation, pourtant, dit Madeleine, savent leur ca-

téchisme bien mieux que nous et ça devrait leur servir à la conduite de leur vie, voilà donc ce pauvre Monsieur, esclave aussi comme mon homme.

— Ah ! Oui, s'écria Olga, esclave ! Je sais, vous avez donc toujours la même plaisanterie, vous, Madeleine.

— Pour sûr, ils le sont !

— N'ayez pas peur ! dit Mme de Mons, j'ai un fils et je vous certifie qu'il me vengera de son père ou que je le déshériterai ! Quel père ! quel exemple pour des enfants !

— Voilà ! dit Madeleine.

— Le temps viendra, ajouta Olga, où il voudra revenir, nous verrons, alors !

— Que le bon Dieu le permette qu'ils reviennent, dit Madeleine, je n'ai aucun bien à garder à mon homme que le cœur de ses enfants, mais il le trouvera, je m'en flatte, Mme Olga. Le pauvre monde, comme voilà nous, ça n'a que son cœur à garder, mais c'est bon tout de même ! Dans des heures qu'il y a ça vaut plus qu'un écu.

Vingt ans après ces événements Mme Olga de Mons avait un fils dontelle était fière. Bel homme, vraiment, à la façon moderne, mince, fluet, vif, brun, distingué, courageux, et même un peu audacieux, spirituel, aimable, galant, grands yeux noirs, jolie moustache, petit pied, jolies mains, un cavalier accompli. La lèvre mince, pourtant, et la main froide, molle, moite même..... et sans étreintes.

Un soir qu'il était près de sa mère, fatigué, se reposant un peu des plaisirs des jours précédents.

— Savez-vous, lui dit-il, ma mère, que vous êtes jolie, mais, là, jolie, jolie, jolie ! Comment faites-vous, à quarante ans passés ?

Et comme elle souriait, Henri son fils, ajouta :

— Tenez, mon père est une canaille, n'est-ce pas; eh bien il est pire que cela, il est un rustre et un sot. Elle est hideuse Mme de Forcadoc, maintenant. Je l'ai vue la malheureuse !

En ce moment il se fit un bruit à la porte et un homme entra brusquement.

Mme Olga poussa un cri et avant de s'évanouir, elle dit à son fils.

— Votre père !

L'homme qui entrait était pâle, défait et misérable.

— Olga, dit-il, je viens vous demander pardon.

— Retirez-vous, monsieur, dit Henri, retirez-vous, ne m'obligez

pas à dire autre chose. Ma mère ne vous connaît pas, ne doit pas vous connaître, et moi, je ne dois pas me souvenir de vous.

— Vous êtes mon fils, dit M. de Mons.

— Je n'ai pas de père, monsieur.

— Êtes-vous le fils de Mme de Mons.

— Oui, Monsieur, je suis aussi son défenseur et son ami ; je vous prie de vous retirer, il n'y a rien de commun entre elle et vous et rien de commun entre vous et moi, vous n'avez pas été époux, vous n'avez pas de femme, vous n'avez pas été père, vous n'avez pas de fils.

Sortez, ajouta le jeune homme dont les lèvres minces venaient de pâlir un peu. Sortez.

Le visage pâle de M. de Mons se couvrit d'une teinte terreuse et il sortit.

Madeleine aussi après vingt ans avait un fils. Grand, fort, hâlé par le soleil, rieur, franc, sa voix forte et son sourire d'enfant étaient la joie de Madeleine.

Un soir qu'il était avec elle, se reposant un peu du travail du jour, il se fit un bruit à la porte et un homme entra brusquement, il était pâle, défait, misérable, en loques.

Madeleine se leva immobile et pâle.

— Joseph, dit-elle, voilà votre père.

Et Joseph d'un mouvement rapide sauta au cou de son père.

— C'est vous, mon père, disait-il en l'embrassant, il n'y a pas de plus beau jour que celui-ci pour votre femme et vos enfants. Vous n'êtes donc plus en esclavage et vous voilà donc de retour ? votre terrible maître est-il mort où vous êtes-vous échappé ? Vous êtes dans un état affreux, ajouta Joseph, je vais vous donner mes plus beaux habits, aussi vrai que je suis un chrétien, et nous mettrons du lard dans les choux en votre honneur et nous aurons une messe d'actions de grâces. Que Dieu vous bénisse ; ma mère, nous a assez dit tous vos malheurs et le dur esclavage où vous gémissiez chez l'étranger, et si votre âge ne vous permet plus le travail, j'ai des bras assez forts pour deux.

Voyez!... Voilà mes sœurs il y a assez de temps qu'elles vous attendent, bénissez-les. Ce jour-ci est le plus beau jour de ma vie.

Quand cet homme se dégagea enfin des embrassements de son fils et de ses filles, il s'avança vers Madeleine et dans l'étreinte de son embrassement il faillit s'évanouir.

— Madeleine! dit-il.

Il ne put en dire plus, et Madeleine et lui pleurèrent longtemps.

Et quand on se mit à table pour souper, Joseph dit à son père en signe de respect :

— Servez-nous. mon père !

Alors cet homme se leva et se souvenant de son enfance, il hésita pour faire le signe de la croix et bénir la table.

Et tous mangèrent.

On était à la fin du repas quand M. Pontesbeau entra.

Et quand les enfants ne furent plus là, l'homme dit au prêtre.

— Mon père, elle leur a dit que j'étais en esclavage.

— C'est une femme véridique et fidèle, dit le prêtre.

— Et, ajouta l'homme, ils me respectent et il m'aiment, ils ignorent ma vie. Ah! Jésus!

— Madeleine, dit le prêtre, a gardé le cœur de vos enfants parce que les enfants sont le trésor et la couronne du père et que vous avez été esclave du malin. Et elle a dit vrai en vous disant esclave.

— Je comprends, dit l'homme, confessez-moi, mon père !

C'était à ce moment même que M. de Mons, chassé par son fils, se tuait.

JEAN LANDER.

LA LOI DE L'HISTOIRE

ET

LES SYSTÈMES ANTICHRÉTIENS

D'où vient l'humanité? où va-t-elle? où en est-elle?

Chacune de ces questions pose le problème de l'histoire. Comment sera-t-il résolu? Incroyants et croyants prennent les livres bibliques pour point de départ, et arrivent, par le fait de leurs appréciations diverses, à des pôles opposés. Écoutez ce que disent les premiers :

La Bible n'est pas close, et les siècles y ajouteront plus d'une page. Elle n'est pas pour « la terre déshéritée, orpheline, un sépulcre divin « où chaque génération vient écrire à son tour de son sang et de ses « larmes l'épitaphe d'un monde. » Nous pensons que la création continue; que « Dieu se promène à travers les créatures, évoquant « à chaque instant par leur nom, des choses, des faits, des peuples, « des générations nouvelles (1). »

Et les seconds répondent :

« La Bible est fermée; l'Évangile en est le dernier livre. Dieu y a mis pour la suite des âges toute la pensée des vrais progrès, toutes les destinées de l'espèce humaine. Ce livre sacré n'enferme point l'humanité dans l'immobilité de la mort, comme le sépulcre fait du cadavre. Il est l'arbre de vie, et toutes les générations peuvent être à l'aise sous son ombre. Chacune d'elles vient en ce monde avec une pensée qui doit continuer l'œuvre des ancêtres et préparer l'œuvre de la postérité, à la condition de respirer le même air, de se réchauffer au même soleil, de nourrir son âme de la même vérité. Nous ne pouvons voir dans ces pages inspirées que des feuillets détachés du livre de vie, une formule passagère, bonne et vraie aujourd'hui, mauvaise

(1) E. Quinet, *le Christianisme et la Révolution française.* — Cf., *ibid.;* Introduction au livre de Herder : *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité.*

et fausse demain, sans cesse renouvelée par l'humanité. Ou bien, s'il en était ainsi, le livre de vie ce serait l'humanité même, assise dans les ténèbres insondables d'un passé où les siècles appellent les siècles, en face d'un avenir où les générations vieillies disent aux générations qui commencent : Que nous importe la vie future? que nous importe la vérité? La vie, elle est toute ici-bas! La vérité, elle n'existe pas en dehors de notre entendement! tout est vrai, tout est faux également; toutes les contradictions ont leur règne, leurs temples, leurs autels. « L'humanité fait du divin comme l'araignée file sa « toile. Nous ne connaissons qu'un Dieu mort, et, quand votre heure « sera venue, vous descendrez avec nous dans la tombe éternelle(1). »

Tels sont les véritables termes de la question : prendre la révélation pour base, en admettre la véracité constante et l'interprétation infaillible; sinon, croire à la divinité de la nature, à la divinité de l'homme, et l'accorder cependant avec des formes passagères et un *devenir* perpétuel.

On a dit : « Le flot marche et reflète un autre ciel! » Oui, sans doute; mais, parvenu au grain de sable du rivage, il s'arrête et retourne aux sources d'où il était parti, d'où il s'élancera de nouveau pour y revenir encore. — On a dit : « L'ancienne séve circule dans les plantes rajeunies! « Oui encore; mais après la saison de verdure, après les fleurs, après les fruits, voici venir le temps des frimas, qui retire la sève aux lieux secrets où le nouveau printemps la retrouvera. Où va-t-il l'esprit de l'homme? où va-t-elle l'humanité? Comme le flot, comme la plante, sont-ils destinés à tourner toujours dans le cercle inflexible où la vie appelle la mort, où la mort appelle la vie? Ses progrès doivent-ils toujours aboutir à la décadence, ou bien l'emporter d'âge en âge à travers les chimères et les convoitises sans cesse renouvelées d'un avenir sans terme? Ou bien, sur un chemin dont la Providence a marqué les étapes, mais dont l'esprit humain, libre entre ses limites, peut modifier les aspects, l'humanité marche-t-elle vers un but que le doigt du Tout-Puissant lui a marqué dans l'éternel repos?

Et alors, où en sommes-nous par rapport à ce but? quelle est la route parcourue? que nous apprend le passé sur la marche de l'avenir?

Dans le problème ainsi posé, l'histoire se réduit à deux voies : l'une mène au panthéisme; l'autre conduit au catholicisme. Mais, avant de montrer cette alternative dans les faits, il faut la montrer

(1) Renan, *Livre de Job*, introduct. — Quinet, *loc. cit.*

d'abord dans les systèmes qui prétendent expliquer leur enchaînement et leur filiation.

I

« Tracer l'histoire universelle, dit un contemporain analysant le sys-
« tème de Vico, tracer l'histoire universelle, *éternelle*, qui se produit
« dans le temps sous la forme des histoires ; décrire le cercle idéal dans
« lequel tourne le monde réel : voilà l'objet de la *science nouvelle ;*
« elle est tout à la fois la philosophie et l'histoire de l'humanité.

« Elle tire son unité de la religion, principe producteur et conser-
« vateur de la société. Jusqu'ici on n'a parlé que de théologie natu-
« relle ; la *science nouvelle* est une théologie sociale, une démonstra-
« tion historique de la Providence, une histoire des décrets par les-
« quels, à l'insu des hommes et souvent malgré eux, elle a gouverné
« la grande cité du genre humain. Qui ne ressentira un *divin* plaisir
« en ce corps mortel, lorsque nous contemplerons ce monde des
« nations, si varié de caractères, de temps et de lieux, dans l'*unifor-*
« *mité des idées divines* (1) ? »

Tous les systèmes ont ainsi leur Providence. Dans celui de Vico, je la vois gouvernant le monde par des lois générales, idées divines, qui produisent inévitablement tous les faits de l'histoire ; je vois aussi, à côté d'elle, la liberté humaine organisant à son gré le monde social.

« Ce monde social est l'ouvrage des hommes. Si on examine en
« quelle chose ils se sont rapportés et se rapportent toujours, on
« peut tirer de cette observation des principes qui expliquent com-
« ment se forment, comment se maintiennent toutes les sociétés.

« Toutes les nations, barbares ou policées, quelque éloignées
« qu'elles soient de temps et de lieu, sont fidèles à trois coutumes
« humaines : toutes ont une religion quelconque, toutes contractent
« des mariages solennels, toutes ensevelissent leurs morts (2). »

Ces trois principes ou coutumes éternelles, universelles, existent dans l'intelligence même de l'homme, se développent avec elle et de la même manière chez tous les peuples. Conclusion : les sociétés sont notre œuvre, mais une œuvre nécessaire, indispensable, telle qu'étant donnée notre nature, elle ne peut pas ne pas s'accomplir. Ainsi l'hirondelle bâtit son nid au toit de la chaumière, et le castor sa digue

(1) Michelet, *Analyse de la Science nouvelle*, cité par Chateaubriand, *Études hist., préf.*
(2) *Della Scienza nuova, passim.*

au bord des fleuves. En vain luttera l'homme : il faut agir ! En vain espérera-t-il en la Providence : son destin inexorable est d'avance tracé ! Ici, les causes intelligentes et responsables de l'ordre moral ne diffèrent pas beaucoup, si elles diffèrent, des causes aveugles et fatales de l'ordre physique ; la Providence n'est déjà plus que l'impassible spectatrice des lois qu'elle a posées et où la justice ne paraît pas toujours.

N'en restez pas là ; ne laissez rien échapper des conséquences du système. Demandez-vous où conduit la négation de la responsabilité morale ? — Ou l'homme, partie lui-même du souverain bien, le produit nécessairement dans tous ses actes ; ou il n'est que matière, tout en lui disparaît après la vie, et dans ce monde, en dernière analyse, il ne reste encore que la matière au sein de la divinité.

Demandez-vous comment concilier les idées divines et l'intelligence humaine? un interprète du système vous répondra : « Voici l'originalité précise de Vico : il identifie, « à son insu, les idées « divines, les avertissements de la Providence, avec les cultes posi- « tifs, avec les religions, qui deviennent ainsi comme autant de révé- « lations partielles de la sagesse éternelle, dans la cité de l'espace « et du temps (1). » Mais, ajouterez-vous, ces cultes positifs, ces religions sont donc mon œuvre ; je porte donc en moi les idées divines? Nous tous, membres de l'humanité, nous sommes donc la sagesse éternelle ; chaque génération est donc une partie de l'être divin ? — N'en doutez pas, conclura le nouveau prophète. « Qu'est-ce, au fond, que la vie de l'humanité ? un perpétuel mouvement pour sortir de Dieu et y rentrer (2). »

Laissons tomber ce système dans la poussière ; fermons la tombe où il était endormi.

Après Vico, voici Lessing. Le premier, à la fin du dix-septième siècle, continuait en Italie la renaissance païenne ; le second, en Allemagne, appartient tout entier à l'esprit du dix-huitième siècle. Poëte et critique, Lessing se plaça au rang des philosophes par un petit livre intitulé : *de l'Éducation du genre humain.* Chez lui, comme chez son devancier, la religion est la base de son système *philosophico-historique.* « Pourquoi ne pas voir dans toutes les religions « positives la marche *unique* d'après laquelle *pouvait* et *doit* encore « se développer l'esprit humain, au lieu de regarder quelqu'une

(1) E. Quinet, *l'Église romaine et la Société moderne*, 5e leç. — (2) *Ibid.*, *loc. cit.*

« d'entre elles avec le sourire de la pitié ou avec un regard d'indif-
« férence? »

A ce point de vue, c'est assez clair, les religions ne sont qu'une œuvre humaine, purement humaine, puisqu'elles sont le développement nécessaire, la marche *unique* de l'esprit humain. Voilà revenues les théories de Vico ; les conséquences ne diffèrent pas.

« L'éducation, continue Lessing, ne donne rien à l'homme qu'il ne « puisse avoir aussi bien de lui-même ; mais elle le lui donne plus « vite et plus facilement. Et de même la révélation ne donne rien au « genre humain dont la seule raison de l'homme, abandonnée à elle-« même, ne puisse acquérir la connaissance ; et elle ne fait que lui « donner plus tôt les vérités les plus importantes. »

Appliquées à l'histoire, voyez où conduisent ces idées. Je résume : Supposez que l'idée de Dieu ait été donnée à l'intelligence humaine, elle a été bientôt défigurée. La raison conduisit l'homme d'abord au polythéisme, et le fit ensuite remonter, peu à peu, ici plus vite, là plus lentement, jusqu'à l'idée d'un Dieu unique. Comme tous les peuples, les Hébreux s'égarèrent ; ils s'éloignèrent, plus que tous les autres, des révélations primitives ; ils les avaient même complétement perdues en Égypte. C'est ce peuple que Dieu choisit pour en faire l'instituteur du genre humain. L'Ancien Testament lui rendit les notions oubliées ; mais Jéhovah ne fut d'abord pour lui qu'un Dieu national. Vint la captivité de Babylone, et, au contact des Perses, il acquit les dogmes de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses dans une vie à venir ; son Dieu lui apparut alors comme le Dieu unique de tout le genre humain. Le premier livre de l'éducation étant épuisé, le Christ apporta dans l'Évangile un nouveau développement à ces vérités. Quoi qu'il en soit de la divinité de Jésus, ses enseignements n'ont fait que devancer la marche nécessaire de la raison ; il n'a point donné le dernier mot de la doctrine : l'homme peut et doit aller plus loin.

Ajoutez la métempsycose à ces affirmations, le système sera complet. Curieux système ! Il prétend fonder une philosophie de l'histoire, et les faits lui donnent un éclatant démenti. Quand les peuples eurent perdu la notion primitive de Dieu, quand ils furent devenus polythéistes, pas un seul ne remonta par ses propres forces vers le monothéisme. A peine quelques rares esprits s'en souvinrent-ils, comme d'un vague écho des antiques traditions. Les Hébreux, captifs en Égypte, y conservèrent les croyances d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ;

le pied du Sinaï fut témoin de leur première infidélité. Dès l'origine, Jéhovah fut pour eux le Créateur, le Maître souverain, le Juge de l'univers. Jamais, en descendant au *Kiber*, ils ne crurent y descendre tout entiers : le *Schéol*, croyaient-ils, recevait leurs âmes. Enfin, jamais leurs Livres saints ne subirent une influence doctrinale étrangère.

Si la Révélation ne fit que donner à l'homme ce qu'il eût infailliblement trouvé lui-même, pourquoi les peuples que le christianisme n'a pas touchés, sont-ils demeurés immobiles au sein de leurs ténèbres? — Toutes les religions positives seraient-elles l'œuvre de Dieu dans l'humanité? Quel est-il, ce Dieu? Ces vérités nécessaires auxquelles croit l'Europe, pourquoi ne les retrouvé-je pas dans l'Inde, en Chine? Où est-elle donc la vie, dans le silence quarante fois séculaire de l'immobilité Orient? où est-elle donc la vérité, dans ces débris dispersés par le souffle du temps? Je regarde le passé, j'interroge l'avenir : partout se montre une nature divinisée qui, à chaque instant, naît, se développe et meurt! je cherche en vain le Dieu vivant dans cette course sans arrêt et sans terme à travers des cieux inconnus.

Abandonnons Lessing; écoutons le philosophe de Kœnisberg.

II

Joubert, ce délicat et si judicieux penseur, disait en parlant de Kant : « Je me casserai la tête encore une fois et plus d'une fois « contre ces cailloux, ce fer, ces œufs de pierre et ces granits, pour « essayer d'en retirer quelque lumière; mais je n'y pourrai, je crois, « gagner que des bosses au front... Cet homme ne permet pas de « juger vite ni de lui ni de ce qu'il dit : il n'est pas clair. C'est un « mont Athos taillé en philosophe. » Voici ses idées sur l'histoire universelle :

I. Toutes les dispositions d'une créature sont telles qu'elles doivent enfin se développer entièrement et d'après un but.

II. Toutes les dispositions naturelles de l'homme, et qui sont fondées sur l'usage de la raison, doivent se développer entièrement, non point à la vérité dans l'individu, mais bien dans l'espèce.

III. La nature a voulu que tout ce qui, dans l'homme, serait par delà l'ordre mécanique de son existence animale, *il le tirât tout entier de son propre fonds.*

IV. Le moyen dont se sert la nature pour opérer le développement des dispositions de l'espèce, c'est l'*antagonisme* des hommes dans la

société, comme pouvant y devenir la source d'un ordre légitime.

V. Le problème le plus important pour les hommes, et à la solution duquel la nature nous contraint, c'est d'atteindre l'établissement d'une société civile générale, qui maintienne le droit.

VI. Ce problème, le plus difficile de tous, est aussi celui que tous les hommes parviendront le plus tard à résoudre.

VII. Le problème de l'érection d'une parfaite constitution civile dépend d'un autre problème, sans lequel il ne peut être résolu, savoir : un légitime rapport extérieur des États entre eux.

VIII. On peut considérer l'histoire du genre humain en grand, comme l'exécution d'un *plan caché de la nature*, laquelle tend à établir une parfaite constitution extérieure des États, comme le seul ordre de choses où puissent se développer entièrement les dispositions *qu'elle a placées dans l'espèce* humaine.

IX. L'essai philosophique d'une histoire universelle d'après *un plan de la nature* qui tend à établir parmi les hommes une parfaite société civile, doit être regardé non-seulement comme praticable, mais encore comme devant concourir à l'exécution de ce plan (1).

Relisez attentivement ces neuf propositions et vous ferez après, la réflexion que se faisait Joubert. Heureux êtes-vous, s'il a jailli un peu de lumière de ces cailloux ! Déesse Nature ne livre pas son secret à tout venant. Mais, pour en deviner quelque chose et pénétrer dans ces arcanes, assez du moins pour en sonder les ténèbres et les détours, cherchez quel est le point où convergent, en définitive, les doctrines du philosophe. Si vous pensez que toute sa philosophie n'a aucune objectivité; que pour elle tout est une forme de l'intelligence et rien de plus; qu'elle déduit l'existence de Dieu de la nécessité d'une obligation morale, sans autre preuve que la possibilité nécessairement admise du souverain bien; si vous découvrez qu'avec son contemporain Lessing, Kant penchait très-fort vers la métempsycose : vous aurez trouvé le mot de l'énigme. A quoi bon pousser plus avant ? de ce puits obscur il ne sort que l'idéalisme absolu, le scepticisme, le panthéisme et tous ces systèmes plus absurdes encore que funestes. Du reste, Herder continue Kant : les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, en plusieurs gros volumes, ne sont que le développement des neuf propositions.

« L'histoire de l'humanité tout entière, dit-il, n'est que l'*histoire « naturelle d'un système de forces, d'actions et de dispositions hu-*

(1) *Revue mensuelle de Berlin*, vol. IV. V^e part.

« *maines, combinées avec le temps et le lieu.* — Tout ce qui peut se « développer dans l'humanité sous les circonstances données du « temps, du lieu et des caractères nationaux, se développe réelle- « ment. — Toutes choses sur notre terre *ont été ce qu'elles pouvaient* « *être* selon la situation et les besoins du lieu, les circonstances et le « caractère du temps, le génie natif ou accidentel des peuples. Ad- « mettez dans l'humanité des forces actives dans une relation déter- « minée avec le temps et les lieux, *toutes les vicissitudes de l'histoire* « *suivront comme autant de conséquences.* Ici les royaumes et les « États se *cristallisent,* là ils se *dissolvent* et revêtent d'autres formes. « Le temps, le lieu, le caractère national, en un mot, le système uni- « versel des forces actives dans leur individualité la plus déter- « minée, gouvernent tous les événements humains, aussi bien que « tous les phénomènes naturels. »

Doutez après cela que tous les événements ne proviennent pas de causes nécessaires, niez que le fatalisme ne domine pas l'histoire. Oui, le fatalisme est l'erreur historique qui nous ronge. En dehors du catholicisme, les meilleurs, les plus grands, les plus nobles esprits n'y échappent pas. L'un d'eux, et le plus illustre peut-être de cette génération, s'y laisse glisser malgré lui : le cours de la civilisation est fatal; les fautes des hommes, princes ou peuples, sont fatales; les conséquences le sont aussi; et néanmoins ces faits *nécessaires* sont justiciables de l'expérience et du bon sens (1).

Le problème de la civilisation est là tout entier; mais je ne l'aborde pas en ce moment; je fais cette seule remarque : si les faits, c'est-à-dire les causes sont inévitables; si les conséquences de ces faits sont nécessaires, à quoi servent l'expérience, le bon sens, qui peuvent déplorer tout au plus ce qu'elles ne sauraient empêcher? Et d'un autre côté, si l'homme est libre, comme il est, de votre aveu, cause des événements, ces événements peuvent-ils avoir un caractère de nécessité absolue?

Au fond de tout cela, est-ce l'athéisme? est-ce le panthéisme? qu'importe! L'erreur change d'habit, elle ne change pas de nature. Quand elle vous a pris par la main, si elle vous fait suivre d'abord mille petits étroits sentiers, c'est pour arriver toujours, après un détour plus ou moins long, sur la même grande voie et au même but.

Dans ce temps où l'on parle sans cesse de l'*idée,* du progrès de l'*idée,* des conséquences et des nécessités de l'*idée,* il faut y regarder

(1) Guizot, *Trois Générations* : 1789-1814-1848.

de bien près. Ce thème, brodé de cent manières plus ou moins ingénieuses, est au fond toujours identique. Suivez toutes les variations, vous retrouverez aisément le premier motif. Ces forces de la nature qui, combinées avec le temps et le lieu, produisent toutes les vicissitudes de l'histoire comme des phénomènes naturels ; cette raison qui, dans sa marche variée, mais non moins ingénieuse et toujours progressive, atteint son but à tous les points de l'espace et de la durée ; cette influence supérieure qui pousse l'homme, l'entraîne invinciblement et ne lui laisse qu'une vaine apparence de liberté : partout et toujours, c'est le fatalisme, c'est la ruine de toute responsabilité morale, c'est d'un côté le panthéisme matérialiste, ou de l'autre le panthéisme idéaliste. Partout « l'homme n'est qu'une forme passa-« gère de l'être universel ; sa vie est pleine de misères, et ces misères « ne se terminent point avec sa vie : car le cercle de l'existence « entraîne toutes les créatures dans un mouvement sans terme, et il « faut, sous mille formes diverses, reparaître sur cette scène de dou-« leurs qui est le monde (1). »

Théories disparues, dira-t-on? pourquoi troubler la cendre des morts? pourquoi combattre des fantômes? — Plût au ciel que nous n'eussions de ces fantômes qu'à les renvoyer dans les nécropoles de l'esprit humain! Mais non, l'erreur a aussi ses catacombes ; elle sait y descendre, y attendre son heure et reparaître rajeunie devant un siècle étonné. Que dis-je? Les *palingénésies* sociales ont-elles cessé parmi nous de se donner carrière? sous des noms divers, les philosophies de l'histoire n'ont-elles point abondé? C'est par là surtout que s'est continuée l'œuvre philosophique et antichrétienne du dix-huitième siècle. Pour enlever à la religion son autorité sur les intelligences et son action sur les cœurs, la *critique moderne* a nié le surnaturel dans l'histoire ; elle a nié la parole de Dieu, l'inspiration des Livres saints, leur authenticité; elle a proclamé l'impossibilité du miracle ; en dehors de l'homme et de la nature, elle l'affirme, il n'y a rien de réel, rien de vivant, rien d'historique ; elle prononce encore quelquefois le nom de Dieu, mais ce Dieu est une pure idée, conservée pour donner le change et se rattacher quelques esprits incertains.

Quant à l'Église, au christianisme personnifié en elle, n'est-il pas clair qu'ils ont fait leur temps? S'il n'y a pas de surnaturel, pourquoi la chute et pourquoi la réhabilitation? Comme toutes les religions, le

(1) Prévost-Paradol, *Essai d'hist. universelle.*

christianisme est un produit de l'esprit humain; il doit s'évanouir devant une nouvelle révélation de ce Dieu suprême. Le culte de l'idée, de la raison pure, est désormais le seul culte digne de l'homme; les philosophes seront ses grands prêtres, la nature sera son seul temple; sur les ruines des anciennes superstitions, ils entraîneront l'humanité dans l'ère des progrès indéfinis et ouvriront pour elle le sein magique d'un avenir sans bornes (1).

Et tel est cet ancien *esprit nouveau* qui, depuis longtemps, frappe à la porte et demande sa place à notre foyer. Si cette apothéose de l'homme avait raison; si l'empire de ces faux docteurs enveloppait toute pensée; si, dans la nuit qu'ils ont faite, la couronne de la civilisation chrétienne « disparaissait du chevet de la France endormie, » il faudrait plaindre notre Occident réservé à de terribles épreuves où s'abîmerait le progrès matériel lui-même.

Ceci soit dit sans toucher aucunement aux questions qu'il nous est encore interdit d'aborder ici. A ceux qui me taxeraient d'exagération, qui penseraient que ni notre esprit n'est aussi malade, ni nos systèmes aussi subversifs, je répondrai par l'examen d'une théorie où vient de se résumer l'incrédulité contemporaine, où l'incrédulité du siècle précédent reconnaîtrait aussi son image.

III

Les systèmes historiques de MM. Quinet, Michelet, et de tous ceux qui ont suivi leurs traces, rentrent tous plus ou moins dans les systèmes que nous venons de voir. Combinaisons de Vico, de Lessing et de Herder, ou de Herder, de Lessing et de Vico; l'Italien et les Allemands, ou les Allemands et l'Italien : on n'en sort pas. Nous aurions eu à considérer aussi le système historique de Hégel et des philosophes de son école; ses théories philosophiques sont assez connues pour nous dispenser de cet examen. On y retrouverait, du reste, avec les variantes propres aux doctrines panthéistiques spéciales de l'auteur, les mêmes principes et les mêmes conséquences. Arrivons donc au présent, aux genèses nouvelles, aux hommes qui nous touchent.

En examinant avec plus d'étendue le système de M. Ferrari, j'aurai satisfait aussi aux devoirs de la critique catholique, qui ne saurait rester muette devant une œuvre de cette importance. Elle mérite toute notre attention, moins peut-être par ce qu'elle vaut en elle-

(1) Cf. Maret, *Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes.*

même — des jets d'une imagination brillante ne tenant pas lieu de preuves — que par le résumé, je le répète, des théories passées et présentes. En ces matières, cette œuvre me semble le programme de la libre pensée à notre époque.

En écrivant *la Chine et l'Europe, leur histoire et leurs traditions comparées*, M. Ferrari, ancien professeur en France, membre du parlement italien, n'a pas dissimulé son but : la négation du christianisme et l'avénement du règne des philosophes.

La tradition chinoise apparue parmi nous a révélé, d'après lui, des faits « qui blessent profondément l'orgueil de la tradition chrétienne ; » ses dates sont aussi anciennes que les nôtres ; elle prétend, elle aussi, remonter seule aux orgines de l'humanité ; elle a des fondateurs, des inventeurs, des réformateurs bien supérieurs aux patriarches et aux héros de la Bible ; elle a enfin une religion — parmi ses religions, aurait dû dire M. Ferrari — reproduisant tellement nos dogmes et nos cérémonies, que nos missionnaires en ont été réduits à imaginer que le démon avait parodié notre religion dans l'intérêt de l'enfer (1). »

Nous rencontrerons plus tard ces assertions historiques sur le terrain même de la tradition chinoise. Nos réserves faites, nous n'indiquons ces choses aujourd'hui que dans leur rapport avec le plan et le but de l'auteur. Il continue :

« Le spectacle de trois cent millions d'hommes régis depuis quatre mille ans par des philosophes qui laissent passer chez eux les rédempteurs et les papes comme les accidents éphémères de l'ignorance ou les maladies incurables (2) de l'esprit, achevait d'humilier notre vanité. — Pour s'en délivrer, on a inventé trois mots ; et, en disant que le Céleste Empire est barbare, stationnaire et isolé, on l'a livré à la stérile curiosité des antiquaires (3). »

Barbare ! non, puisque la Chine nous envoie de merveilleux éventails et d'inimitables boîtes à thé. « Demandons plutôt si l'Europe est civilisée en Angleterre, où l'aristocratie règne sur le sol ; en Russie, où le peuple est esclave ; à Constantinople, où il n'y a ni arts, ni philosophie, ni littérature ; en France, en Espagne, en Italie, en Autriche, où l'on *adore* un pontife inutilement combattu par *tous les hommes éclairés* (4). » — Est-ce assez net ?

(1) *La Chine et l'Europe*, etc..., préface, p. II. — (2) Maladie incurable ! Alors pourquoi entreprendre de la guérir ? Le mot a bien l'air de sortir de la bouche d'un médecin désespéré. — (3) *Loc. cit., ibid.* — (4) *Ibid.*

Stationnaire! Non plus : car la Chine nous dit la date précise de toutes ses inventions, de toutes ses fondations, de toutes ses réformes. Mais les Chinois, « en nous observant de loin, en voyant les Grecs, les Romains, toujours habillés de la même manière, les Français toujours sous la monarchie, les catholiques constamment attachés à la Bible, pourraient nous croire sinon barbares, au moins stationnaires (1). »

Isolée! oui, si l'on doit accuser la Chine de ne s'être pas présentée plus tôt à notre curiosité ; non, si l'on réfléchit qu'alors que l'Occident sommeillait encore ou s'éveillait à peine, la Perse, le Japon, l'Indee t la Tartarie recevaient des nouvelles du Céleste Empire (2).

Donc, ni barbare, ni stationnaire, ni isolée, la Chine commande nos études et de sérieuses réflexions. Mais comment comparer sa civilisation et la nôtre? d'après quelles règles les rapprocher? quel peut être le rapport entre les héros de l'une et les héros de l'autre? — Sans doute, M. Ferrari prétend avoir prouvé déjà, dans son *Histoire des révolutions d'Italie,* « que tous les États de l'Europe marchaient sur la même route sans le savoir, sous l'unique pression de la guerre, qui les condamnait à se tenir de niveau pour rester indépendants ; » sans doute, il prétend encore que cette loi est générale, non-seulement en Europe, mais dans tout le monde; mais le besoin de confirmer ces généralisations se faisant sentir, il a voulu expliquer le monde par la Chine (3). Puis, ce travail, visant à devenir un nouveau *Discours sur l'histoire universelle*, une sorte de catéchisme de la philosophique de l'histoire, exigeait impérieusement une exposition de principes. L'auteur n'a eu garde d'y manquer ; il y a consacré la première partie de son livre.

La thèse peut se ramener à trois séries de propositions que dès textes appuieront dans le cours de notre examen.

Immobilité des races dans l'espace et dans le temps, impossibilité de changer leurs milieux; créées ou plutôt apparues dans leurs patries distinctes, elles sont indépendantes les unes des autres, c'est-à-dire sans lien commun. Conclusion : l'unité de l'espèce humaine n'existe pas.

L'état de nature précède la civilisation, laquelle n'a pas d'origine « et paraît tout à coup, sans qu'on puisse connaître l'instant où elle nous sépare des animaux (4). » Dans son développement, elle est

(1) *Ibid.*, p. III. — (2) Cf. p. IV, V. — (3) *Ibid.*, préf. p. V, VI. — (4) *Ibid.*, 1re p., ch. III, p. 43.

une résultante de l'action du temps et du milieu combinée avec le principe de la pression de la guerre; elle est fatale.

Point d'action providentielle, point de surnaturel dans l'histoire : les faits doivent être dégagés de toute illusion métaphysique, c'est-à-dire considérés comme dans une histoire naturelle et traités comme tels.

Alors, à quoi servira l'histoire? « Semblable à la statue, l'histoire — ainsi faite — ne doit servir qu'à elle-même, ne pas chercher en dehors de sa poésie un but artificiel, ne prendre aucun souci des politiques qui voudraient la consulter; si elle prétendait nous apprendre à faire le roi, le ministre ou même le sujet, elle manquerait son rôle et n'enseignerait rien (1). » — Cette histoire doit attendre que les hommes et les choses soient passés, pour être écrite par un juge qui aura écouté, dans le calme de l'indifférence, les témoins à charge ou à décharge; elle est un drame et doit être être factice comme un drame (2); elle se renferme dans le cercle de l'art, et encore d'un art réaliste dans le plus mauvais sens du mot, et que la vérité même peut déparer (3). *Ad narrandum!* la narration seule; point de preuves, point d'enseignement. La *Genèse*, cette divine épopée, la *Cité de Dieu* et le *Discours sur l'histoire universelle*, ces regards de deux aigles, reposent sur des causes imaginaires (4) : il faut des causes réelles, c'est-à-dire, l'exposition du fait brutal; il faut la décomposition de l'analyse, de l'anatomie, afin de classer les événements et les hommes par genres, espèces et variétés, et de compléter ainsi l'histoire de la nature (5); il faut suivre les faits historiques dans leur fuite vers l'éternité, en se résignant à la mort (6). — On pourrait déjà conclure; mais n'anticipons pas sur les droits de la discussion.

Par son premier principe, ce système se rattache à l'école des naturalistes antichrétiens. L'immobilité des races le range parmi les partisans des centres de création d'Agassiz; mais la théorie sur la spontanéité de la civilisation laisse la porte ouverte à la doctrine de la non fixité des espèces par le développement progressif des organes : doctrine absurde, contredite par les plus éclatants témoignages. — Par le second principe, il se rattache à l'ancienne école philosophique et aux théories de Rousseau; par le troisième, il relie cette école à la critique nouvelle.

(1) *Id.*, *ibid.*, ch. I. p. 19. — (2) *Ibid.*, p. 3. — (3) *Ibid.*, p. 20. — (4) *Ibid.*, p. 23. — (5) *Ibid.*, p. 27. — (6) *Ibid.*, p. 26.

IV

« L'homme se distingue des animaux comme ceux-ci se séparent les uns des autres, par la force de l'instinct... Toute notre action obéit à ses lois... Là où cet instinct cesse, l'animal tombe dans une sorte d'atonie d'où rien ne l'arrache, dans une invincible insouciance qui l'empêche de communiquer avec les autres espèces. Ce somnambulisme éternel nous isole, nous aussi, dans notre destinée, et toute notre supériorité réside dans nos impulsions plus variées, dans nos actions plus vastes, dans nos corrélations plus diversifiées, dans nos attroupements plus compliqués, dans notre éducation plus longue, plus pénible, plus difficile, et dans la facilité avec laquelle elle devance l'instinct, le *débauche*, lui donne des désirs précoces, des satisfactions anticipées, des curiosités maladives, jusqu'à nous jeter dans cette indécision qui nous fait croire que nous sommes raisonnables. Mais nous restons toujours à la merci de la nature : elle tire de la confusion de nos souvenirs grecs et romains un homme toujours nouveau ; elle tire de la foule les hommes prédestinés réclamés par le monde ; elle fait jaillir en nous cette poésie qui nous anime, sans même nous permettre de compter nos penchants, dont les psychologues et les phrénologues ne peuvent faire le nombre ; elle tire de ces notes primitives toute la musique de nos actions, *sans que nous connaissions son but* ; elle nous met *de vive force* en harmonie avec le spectacle magique qu'elle fait paraître devant nous (1). »

Devant un langage aussi clair, les conclusions sont faciles ; il n'est même pas besoin de chercher la réfutation. Si nous croyons à notre âme, à notre raison, à tout ce qui nous fait hommes, à notre liberté, à notre responsabilité morale, à notre destinée future ; si nous ne voyons pas que de la matière dans notre être, qu'un jeu de nos organes dans notre pensée, qu'un entraînement de l'instinct dans nos actes ; si nous savons distinguer entre les mouvements nécessaires de notre nature, qui sont en nous dès que s'éveille la vie, et le libre accomplissement des décrets de notre volonté ; si la justice n'est pas une dérision, le dévouement une sottise, le sacrifice une folie ; si la mère pâlie près d'un berceau par les veilles, la douleur et l'angoisse, si le père faisant de ses forces et de sa vie une nourriture à ses fils, si le soldat aux frontières de la patrie, la sœur de charité au lit des pestiférés et des souffrances abandonnées, ne sont pas des insensés ;

(1) *Id.*, ch. IV, p. 59, 60.

si la société elle-même n'est pas une dépravation et la source de tous les crimes, cette théorie est fausse, mauvaise, condamnable ; sa seule excuse serait d'être *une curiosité maladive* prise pour un raisonnement.

Mais l'auteur y tient d'autant plus que, cette toute-puissance de l'instinct enlevée, tout son système athée croule par la base : « Livré à l'enchantement de ses corrélations avec le monde, l'homme varie quand la scène du monde varie. Telle est l'exigence générale de l'instinct (1). » L'homme n'étant qu'un animal, inférieur sous quelques rapports aux autres animaux, supérieur sous quelques autres rapports, ses espèces varieront suivant les climats : comme les autres espèces animales, il aura les caractères particuliers de chaque faune ; il « fléchira sous le climat comme l'oiseau, la baleine et l'insecte ; » chaque degré de latitude emportera des nuances de plus en plus accentuées, et la vie sociale aura des antipodes comme le monde physique. La Vénus de Médicis, type de la beauté dans nos climats, sera sous d'autres cieux un monument de laideur. Le Lapon, l'Esquimau, le Groenlandais, mourraient d'ennui à Paris ou à Londres ; la tête de l'Européen ne supporte pas le soleil de l'Afrique et le sol brûlant « où la Portugaise avorte » : cette terre ne peut avoir pour habitants que les Nègres. L'Amérique est la patrie des races cuivrées, races géantes, orgueilleuses, mais faibles, parce qu'elles sont mélancoliques et paresseuses ; éloignées de notre vie, de nos sentiments, de nos actions, elles n'ont dans leurs veines ni le sang des Africains ni le sang des races blanches. L'orient de l'Asie semble montrer dans les bizarreries de sa nature les caprices de l'imagination chinoise; également distincts des autres hommes, les peuples de ces contrées sont évidemment frères, depuis les horribles Kalmouks jusqu'aux adroits Chinois ; tout s'harmonise dans leur monde, depuis les hordes errantes jusqu'à l'empire indestructible qui surpasse les grandes centralisations de l'Occident ; mais le *mur d'airain de la race* les sépare de nous plus encore que la distance. Partout se montre la corrélation de la race et du climat : l'Arabe répète sans cesse le drame d'Abraham ; l'expédition d'Alger a retrouvé les populations libyennes telles que les avaient vues les Romains à la prise de Carthage ; « l'Inde ne met même pas de dates à son histoire : à quoi serviraient-elles ? Ses hommes comptent des milliers de millions d'années, certains de ne jamais quitter leur sol, leurs affections,

(1) *Ibid.*, p. 60.

leurs dieux, leur indolente et poétique méditation... Il est inutile de citer les Nègres, les Polynésiens, les Lapons, les Peaux-Rouges, les habitants de l'Océanie : sans industrie, asservis à la vie animale, qu'y aurait-il derrière eux? Ils sont à zéro ; ils viennent du néant; quand même ils se diraient anciens d'un million d'années, ils n'en seraient pas moins des témoins éternels de l'immobilité des races.... On doit conclure que l'étude comparée des langues, des monuments, des traditions, confirme l'immobilité des races sur les lieux où l'histoire les signale pour la première fois, et que les innombrables nuances des peuples affinés montrent, par leur constance, la séparation décisive des grandes familles du genre humain. On ne peut dire s'il y en a quatre, dix ou quinze : les deux grandes races des peuples jaunes et blancs sont les seules prédominantes, mais *toutes sont filles de la terre;* enchaînées à leur climat par la magie de l'instinct, et dans l'impossibilité de se déplacer sans se dénaturer complétement (1). »

Je crois n'avoir dissimulé aucun argument dans cette longue nomenclature : différences physiques absolues entre les races, toute-puissance des milieux où elles vivent, impossibilité de la transplantation, tout y est, et ces trois propositions renferment, je le crois, toutes les objections faites et à faire à la doctrine monogéniste.

Comme on a pu le remarquer, M. Ferrari a dû, sans les nommer, se faire l'interprète des naturalistes polygénistes; il n'a que poétisé leurs arguments. S'attaquer à si haut serait peut-être téméraire ; heureusement nous trouvons ample moisson de bonnes réponses dans le savant ouvrage de M. de Quatrefages sur l'*Unité de l'espèce humaine.* C'est une joie de voir, même dans le camp de la science indépendante, des hommes pour qui l'amour de la vérité est le premier des biens, et qui ne craignent jamais de la proclamer, quand ils l'ont une fois rencontrée. L'œuvre de l'éminent naturaliste est une œuvre de haute justice.

Appuyé sur une discussion attentive des définitions données avant lui, il définit d'abord l'espèce : « L'ensemble des individus plus ou « moins semblables entre eux, qui sont descendus d'une paire primi- « tive unique par une succession ininterrompue de famille (2). » Il y a donc dans chaque espèce un type unique, primitif, fondamental. « Nés et développés dans des conditions identiques, tous les représentants d'une espèce animale ou végétale seraient rigoureusement

(1) *Ibid., passim*, p. 60, 71. — (2) *Unité de l'espèce humaine*, ch. III, p. 54.

semblables entre eux. » Cette condition étant à peu près impossible à remplir, il en résulte des *actions de milieu* très-diverses, qui modifient le type premier ; *l'hérédité* intervient, tantôt pour maintenir, tantôt pour multiplier ou accroître ces modifications. « Ainsi prennent naissance les *variétés* et les *races*. » « Il ne se forme pas d'espèces nouvelles, et la parenté des dérivés d'un même type spécifique peut toujours être reconnue par voie d'expérience, quelles que soient les différences très-réelles qui les séparent (1). »

Les espèces sont donc *fixes*, *invariables* en tant qu'espèces, mais pouvant présenter des caractères divers dans certains individus. On peut donc définir la *variété* : « un *individu* ou un ensemble d'individus appartenant à la même génération sexuelle, qui se distingue « des autres représentants de la même espèce par un ou plusieurs « caractères exceptionnels » ; et la *race* : « l'ensemble des individus « semblables appartenant à une même espèce, ayant reçu et transmettant par voie de génération les caractères d'une variété primitive (2). » On nous accordera, sans doute, d'admettre ces définitions comme des conclusions démontrées par le savant que nous suivons. Au reste, si on en contestait la valeur, une simple observation rétablirait les termes du problème. Ou l'on entend par *espèce*, en effet, ce que nous entendons nous-mêmes, et, dans ce cas, les diverses races humaines seraient les rameaux d'un tronc unique, dont la parenté peut être facilement constatée ; ou l'on entend par *race* ce que nous appelons *espèce*, et, dans cet autre cas, les races humaines constitueraient, selon la théorie polygéniste, plusieurs espèces, dont la diversité et l'incompatibilité absolue doivent être également prouvées. Tout se réduirait donc à savoir si les races ont entre elles des points de contact ou des divergences essentielles.

Chez les animaux domestiques, « les races les plus diverses sont ramenées, par une série graduée ininterrompue, à un type spécifique unique (3). » La même chose a lieu pour l'homme. En Afrique, par exemple, on voit le type nègre passer graduellement de la physionomie la plus rapprochée du type blanc à celle qui en est le plus éloignée. Partout le même spectacle se reproduit si bien, dit M. de Quatrefages, « que la plus grande difficulté n'est pas, en anthropologie, de trouver des populations intermédiaires présentant un mélange de caractères, mais bien de déterminer des groupes qui puissent être

(1) *Id.*, *loc. cit.* — (2) *Ibid.*, ch. v, p. 68, 69. — (3) *Ibid.*, ch. VIII, p. 114.

regardés comme de race pure (1). » Ces faits sont encore appuyés par l'étude des résultats de *l'hybridation* et du *métissage*. De même que chez les plantes les croisements amènent dans une même espèce des variations anatomiques et physiologiques; chez les animaux, des variations *anatomiques*, *physiologiques* et *psychologiques ;* de même, chez l'homme, on peut constater d'un groupe à l'autre les mêmes différences. Et si l'expérience scientifique défend de voir chez les uns autre chose que des races, pourquoi, chez l'autre, voudrait-on y voir des espèces (2) ? Ces données, appliquées aux groupes humains, même les plus éloignés du nôtre, même aux Australiens, ont amené les mêmes conclusions. Ces derniers surtout se rattachent aux populations continentales, non-seulement par les caractères physiques, mais par le langage; et, loin de former une *espèce à part,* ils ne forment même pas une *race pure*, et sont le produit du croisement des Nègres orientaux avec un élément jaune (3).

Nous voudrions pouvoir suivre pas à pas, analyser complétement ces études décisives. Bornons-nous aux conclusions : les polygéniste, se sont donc trompés en admettant plusieurs espèces d'hommes, pour se rendre compte des différences entre les divers groupes humains, puisque ces différences s'expliquent très-bien par la *multiplicité des races* et l'*unité de l'espèce* (4). Nos adversaires sont ainsi placés dans la nécessité ou de nier l'expérience et les faits dans toute l'espèce animale, ou d'abandonner leurs théories sur l'homme.

Les raisons tirées du *milieu* ne sont pas moins concluantes. — Le milieu est l'ensemble des conditions ou des influences quelconques, physiques, intellectuelles ou morales, qui peuvent agir sur des êtres organisés. Pour se développer, tout individu doit être en harmonie avec les conditions d'existence, avec le *milieu* où il vit ; il en est de même de l'espèce. Le désaccord entre ces deux termes amène la souffrance de l'individu et l'amoindrissement de l'espèce. L'individu peut cependant fournir ainsi sa carrière ; mais le désaccord s'accumulant par l'hérédité, l'espèce devrait périr inévitablement si elle était absolument invariable. Ainsi, le désaccord s'étant produit, ou bien l'espèce disparaîtra au bout d'un temps donné, ou l'harmonie se rétablira, parce que l'espèce réagissant s'accommodera à des conditions nouvelles (5). » Ces actions du *milieu*, pourtant incontestables, ne le

(1) *Id.*, *loc. cit.*, p. 117. — (2) Cf. *ibid.*, ch. ix. — (3) *Ibid.*, ch. x, p. 173. — (4) *Ibid.*, p. 173, 174. — (5) *Ibid.*, ch. vi, p. 75-78.

sont cependant pas à ce point que des polygénistes même n'aient nié leur influence. Une race nouvelle n'est jamais un produit simple ; elle est toujours une *résultante* dont les deux *composantes* sont la race primitive d'une part, la nature du milieu de l'autre. Que l'un des éléments change, le résultat changera aussi, comme il change en mathématiques (1). C'est ainsi que s'est formée, presque sous nos yeux, la race *yankee*.

Si, comme l'expérience le démontre, et non pas une thèse faite *à priori*, les races humaines sont des rameaux d'une espèce unique, il est évident qu'il ne peut y avoir en plusieurs centres de création. Les naturalistes posent à ce sujet deux principes qui sont aussi des solutions acquises :

Les grands centres de création sont caractérisés par certains types, où se renferment un nombre plus ou moins grand d'espèces et de genres, types qui leur sont propres ou sont à peine représentés ailleurs.

Entre deux centres de création vraiment distincts, il n'y a que peu ou point de *genres* communs, encore moins d'*espèces* communes ; et, plus l'on monte, plus ces différences s'accusent.

Or on trouve des hommes partout, dans tous les centres de création, multiples pour les autres règnes de la nature. Si les polygénistes avaient raison, si toutes les races étaient « filles de la terre », comme elles appartiennent toutes à un type unique, de tous le plus profondément caractérisé, ce type, contrairement aux principes ci-dessus, se serait produit partout à la fois. Agassiz, il est vrai, admet l'unité d'*espèce*, mais affirme que les races multiples ont pris naissance sur tous les points du globe. Ce compromis entre les deux doctrines opposées ne sauve rien : car alors, la plus exceptionnelle des espèces, contrairement encore à tout ce que la science affirme, serait apparue dans les régions zoologiqnes les plus tranchées (2). Toutes les races, considérées les unes après les autres, dans les régions du pôle comme sous les zones équatoriales, dans l'ancien continent comme dans le nouveau, comme dans les régions australes, confirment ces données. Et il faut conclure de ces faits et de ces lois exclusivement scientifiques : « L'homme, ce type à part, cette espèce privilégiée entre toutes, alors même qu'on ne voit en lui que l'être physique, pouvait-il naître à la fois en tout lieu ? Non, ou bien il eût constitué une de ces exceptions uniques dont nous ne connaissons pas

(1) *Ibid.*, ch. xx, p. 354. — (2) *Ibid.*, ch. xxi, *passim*,

encore d'exemple. » Voilà pourquoi, après avoir dit : « Tous les hommes ne forment qu'une seule espèce », M. de Qatrefages ajoute : « Cette espèce est originaire d'une seule contrée du globe, et probablement cette contrée est proportionnellement assez peu étendue. »

La Genèse nous l'indique, cette contrée : la science et la révélation se donnent la main. L'histoire vient ensuite montrer les races dans leurs migrations; par quelques mots de l'écrivain sacré, elle rend compte du milieu moral où elles se sont trouvées et qui, pour quelques-unes, ont dû singulièrement influer sur leur constitution physique. Puis, c'est la science du langage qui indique, dans ses trois groupes généraux de langues, les trois groupes primitifs de races ; et, quand l'histoire est muette devant ces populations « asservies à la vie animale, descendues à zéro, » dont le passé semble ne pas exister, cette même science nous fait voir encore, par la filiation des idiomes, le point d'où ces abandonnés sont partis.

V

Nous voici arrivés par le courant des idées au second terme des théories de M. Ferrari.

Comme les races humaines ne sont distinguées des animaux que par un instinct plus puissant, la civilisation doit trouver en lui sa cause. Mais l'instinct est fatal; il nous enchaîne à une existence toujours la même, à un mouvement isochrone : comment peut-il se concilier avec nos progrès ? L'objection est sérieuse, si sérieuse, qu'en y bien réfléchissant, elle devient une preuve évidente et palpable, pour ainsi dire, de la différence essentielle qui sépare notre raison de l'instinct ou même de l'intelligence des animaux. Cette réflexion n'embarrasse pas notre philosophe : « La fatalité de l'instinct, « répond-il, » ne consiste pas dans son insipide monotonie, mais dans sa *magique corrélation* avec ce spectacle de la nature (1). » C'est bientôt dit, et, en revanche, ce n'est pas clair. Par l'instinct, on accomplit des actes, mais presque à son insu et sans avoir certainement la conscience du but où ils tendent. L'enfant, né à peine, saisit le sein de sa mère, sans comprendre, sans calculer; la fourmi, l'abeille, le lion, l'aigle, cherchent leur proie selon des lois sûrement incomprises, auxquelles ils ne résistent jamais. L'instinct n'est même pas l'habitude : car l'habitude est le fruit d'actes répétés, mais volontairement accomplis. On peut résister à l'habitude, on ne résiste pas à l'instinct : il

(1) *La Chine et l'Europe*, etc., p. 84.

est véritablement fatal, parce que ses actes sont nécessaires. Il serait difficile d'y apercevoir une corrélation même magique avec le spectacle de la nature. Suivons néanmoins le développement de la civilisation par l'instinct.

Elle ne s'explique pas par notre organisation physique : « Tandis que nous faisons notre apothéose comme si nous étions seuls dans le monde, le singe se dresse devant nous pour se moquer de nos prétentions (1). » — Elle ne s'explique pas par l'analyse de nos facultés intellectuelles : en les prenant antérieurement aux faits historiques, à la tradition, à la religion, c'est-à-dire au point de départ, la sensation ne nous donne aucun avantage sur les animaux. Eux aussi ont la mémoire, l'association des idées, un certain degré d'expérience ; ils jugent par conséquent et jouissent de toutes les conditions sans lesquelles le jugement ne saurait se produire. Les animaux ont donc des idées, même les idées générales nécessaires à la formation du jugement sur les idées particulières ; ils ont, en un mot, toutes les catégories de la raison. « Qu'on cesse donc de vanter notre privilége de concevoir les idées universelles et nécessaires : le dernier insecte les possède comme nous (2). » — Elle ne s'explique pas davantage par nos facultés morales. Tous les sentiments se trouvent dans la nature animale comme dans la nôtre : la joie, la tristesse, la crainte, le suicide, la folie, le rêve, l'amour, la haine, la jalousie, la justice, la rage. L'animal connaît la famille, la société, la république, la monarchie, la guerre, tous les objets que nous connaissons. Quel génie dans l'abeille, dans la fourmi (3) !

Si tout cela est vrai, que nous reste-t-il? pourquoi avons-nous la civilisation? Nous l'avons naturellement, fatalement, d'après le développement de notre instinct, comme tous les animaux, comme l'abeille dans sa ruche, comme la fourmi dans sa demeure souterraine. Quelle différence toutefois ! L'animal nous égale sur plusieurs points; notre raison n'est presque pas supérieure à la sienne : pourquoi cette immense disproportion? Le perroquet, qui répète ce que nous lui avons appris, trouvera-t-il un seul mot? Le cheval, le chien, se chaufferont au feu que nous avons allumé; l'alimenteront-ils? Le singe nous imitera parfaitement; il montrera la lanterne magique, pastiche complet de son maître ; il oubliera ou plutôt ne saura pas mettre la lumière. Le chimpanzé femelle fera à bord d'un vaisseau tout l'office d'un matelot, mais à la manière d'un singe ; construira-t-il le moindre

(1) *Ibid.*, ch. III, p. 43. — (2) *Passim*, p. 50, 51, 52. — (3) *Ibid.*, *passim*, p. 53, 58.

petit bateau? Pourquoi, si nous sommes rapprochés à ce point, une si grande différence entre nous et eux? Pourquoi « l'homme de la nature, l'Adam, laisse-t-il les bois où il vivait triste, fatigué, décharné, travaillant sans cesse pour conquérir une chétive nourriture et passer la nuit à l'abri des bêtes féroces (1)? Pourquoi devient-il un être historique? pourquoi se souvient-il d'hier? Pourquoi ajoute-t-il toujours des inventions nouvelles aux anciennes? Pourquoi ses guerres, ses gouvernements, ses dieux, dépendent-ils de la foi de ses pères? Comment se sépare-t-il, à un moment donné, de ses frères dans la création, les animaux, condamnés à vivre dans un présent perpétuel (2)? » Tout autant de problèmes que vous posez vous-même, ô philosophe! et que vous êtes impuissant à résoudre. Qui vous croira quand vous direz : « La civilisation est fatale, elle nous emporte, elle nous comprime, elle nous transforme, elle nous arrache à notre moi, elle nous pousse vers un but inconnu, elle nous donne des besoins, des passions, des fureurs dont nous ne connaissons pas l'origine; elle nous force à travailler à son œuvre avant de la connaître, elle est nécessaire comme le mouvement du globe; mais on ne la comprend que quand on en doute, quand on sait braver ses vanités, ses erreurs, ses fantômes, ses religions, ses divagations, sa raison d'être, qui est toujours une raison d'État, une raison grecque, romaine, égyptienne, *une manière de se tromper* (3)? » Ne vous dira-t-on pas, en lisant de telles paroles : Ce sont là des assertions, des faits, si vous voulez; ce ne sont pas les preuves, les raisons pour lesquelles ces faits existent. Il reste toujours à savoir le pourquoi de cette naissance mystérieuse qui, par une route fatale, nous conduit à une illusion.

J.-F. FORT.

(*La fin au numéro prochain.*)

(1) *Ibid.*, p. 49. — (2) *Ibid.*, p. 54. — (3) *Ibid.*, ch. II, p. 42.

LES GRANDS ARTISTES

CHARLET

SA VIE ET SON ŒUVRE

I

En 1835, M. Feuillet de Conches, chargé de faire, dans le *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture* (t. IX), un article biographique sur Charlet, écrivait à ce dernier pour lui demander quelques renseignements. Voici la réponse qu'il reçut et qu'on nous saura gré de reproduire, car l'homme est là tout entier :

« Mon cher monsieur Feuillet, vous êtes un si excellent homme, que je suis vraiment honteux de ma négligence ; mais cela m'ennuie tant de parler de moi ; c'est si bête, si rebutant, que je ne sais que vous écrire.

« Que vous dire ? Que je m'appelle Nicolas-Toussaint Charlet, que j'ai été élevé aux Enfants de la Patrie, ce qui n'a pas peu contribué à faire de moi un âne illettré ; que j'ai été employé dans une mairie dont j'ai été chassé, en 1816, comme bonapartiste ; que, ne sachant où donner de la tête, je me suis mis à dessiner d'après la Bosse chez un croûton, nommé Lebel, élève racorni de David ; qu'en 1817, j'ai essayé de publier quelques lithographies ; que j'ai eu du succès et en ai eu une diarrhée de plus de huit cents ; que j'ai fait plus de quinze cents dessins, tant sépias, aquarelles, plumes, etc. ; que j'ai essayé de la peinture ; qu'en 1819, j'étais chez Gros où je n'ai rien fait, que Gros m'a engagé à travailler seul, ce que j'ai fait, et n'ai-je pas bie fait, mon maître ?

« Vous pouvez dire dans votre article que je ne fais *point de mon*

métier marchandise, que j'ai déchiré autant de dessins que j'en ai fait, même de haut prix ; que je n'ai jamais fait deux fois le même sujet, ni reproduit une aquarelle en lithographie.

« Vous pouvez dire que, hors mes travaux, je préfère jouer aux quilles avec un charbonnier que d'entendre parler beaux-arts.

« Votre tout dévoué, « CHARLET. »

« *P.-S.* — Vous pouvez dire que je suis un bon citoyen, que j'aime mon pays et que j'ai travaillé pour le peuple travailleur ; que *je déteste les bonnets rouges* et *l'immoralité de ceux qui les portent ;* que je ne trouve point d'homme plus libéral que Napoléon le Grand et le préfère au *divin* Marat et au *sublime* Robespierre. »

Complétons la notice un peu brève qui ressort de cette lettre originale, par quelques détails sur la naissance et les débuts de Charlet, empruntés surtout à l'excellent ouvrage du colonel de Lacombe, auquel nous devons (et tout amateur l'en remerciera) la publication des lettres de Charlet avec un commentaire biographique. Ami particulier et ancien de l'artiste, mieux que personne il connaît son sujet, et le plus souvent parle *de visu*, ce qui est inappréciable ; dans son livre on sent que le cœur parle ; son style s'en ressent, quoique l'auteur dise modestement de lui-même : « Nous ne sommes ni littérateur, ni critique, ni artiste. » Bien des gens dont c'est le métier ne font pas aussi lestement courir la plume sur le papier.

Charlet, comme il nous l'apprend par un de ses dessins où sur les murs d'une chaumière on lit cette légende, était « né à Paris, le 20 décembre 1762, de parents pauvres *maisonnettes*. » Passons-lui le calembour pour lequel il eut toujours un faible.

Son père, dragon de la république, mort à l'armée peu d'années après la naissance de l'enfant, laissait à Nicolas-Toussaint pour toute fortune : « une culotte de peau et une paire de bottes fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse, et son décompte de linge et chaussure, lequel s'est monté à 9 fr. 75 c. »

« Charlet, dit M. Lacombe, resta donc orphelin de bonne heure ; mais la Providence lui avait donné une bonne mère, pauvre, il est vrai, mais pleine de cette persévérance et de ce courage si souvent associés à l'amour maternel. Cette mère était un type remarquable que Charlet a reproduit dans plusieurs de ses dessins et lithographies... A la mort de son père, l'enfant (sans doute à cause des occupations de sa mère) fut placé chez une vieille fille pour apprendre

à lire. Celle-ci s'attacha beaucoup à son élève, moins encore parce qu'il l'amusait par son esprit naturel, que parce qu'il lui expliquait ses songes et lui donnait de si bons numéros pour la loterie, qu'ils sortaient souvent, disait-elle. Mais la mère de Charlet n'avait pas l'intention de faire de son fils un sorcier. Elle le reprit donc à la *vieille* maîtresse et, après l'avoir placé pendant quelque temps chez un maître d'école où ses progrès furent rapides, elle le fit recevoir à l'école républicaine où sa vocation se révèle et ses premiers dessins étonnent ses maîtres. Plus tard, la tendre mère, au prix des plus dures privations, fait entrer son fils au lycée Napoléon dont il fut un élève médiocre. »

Le latin et le grec avaient pour lui peu d'attrait; il ne comprenait pas qu'on pût se servir de la plume ou du crayon autrement que pour dessiner. Néanmoins, en bon fils et reconnaissant du dévouement de sa mère qu'il voyait à bout de ressources, il ne balança pas, pour lui assurer le pain quotidien, à accepter une modeste place de commis dans l'une des mairies de Paris, place qu'il perdit deux ou trois années après. Le fait est, qu'élevé par une mère dont l'admiration pour l'empereur était du fanatisme, et fils de soldat, il trahissait peut-être trop ouvertement ses sympathies pour le drapeau à l'ombre duquel il avait combattu bravement, ainsi que Vernet, en 1814, sous les murs de Paris assiégé par les armées alliées :

« J'étais, écrit-il quelque part, une des figures historiques du bataillon commandé en 1814 par un homme plein d'honneur et de courage, M. Odiot. Il nous avait fait faire notre devoir; et avec une poignée de gardes nationaux et les débris d'une compagnie franche, il avait arrêté la marche d'un bataillon de grenadiers de Sibérie.

« Je vois encore ce bataillon serré en masse, marchant avec un calme désespérant pour de mauvais soldats comme nous. Enfin, nous l'arrêtâmes, Dieu-aidant sans doute fortement. »

Charlet, sa place perdue, se résolut à suivre sa vocation, et tout en donnant, pour assurer le pain quotidien à sa mère et à lui-même, des leçons à droite et à gauche, il prit pour professeur « ce croûton, nommé Lebel, élève racorni de David, alors que la rotule des Atrides se montrait même à travers les pantalons des tableaux des victimes du grand maître (David). »

L'année suivante, il entra dans l'atelier de Gros, et tout en s'occupant d'études sérieuses, il s'essayait sur la pierre lithographique; c'est alors que parurent ses premiers dessins représentant des scènes

de la vie militaire. Mais, quoi qu'aient dit les biographes, le public presque tout entier, encore sous l'influence de l'école absolue de David, goûta peu d'abord ces pages d'une réalité si franche qui n'excluaient pas sans doute la poésie d'un dessin vigoureux, hardi, mais qui paraissait assez peu soucieux de la tradition académique. Une seule de ces lithographies, *le Grenadier de Waterloo*, fit quelque bruit et fut achetée à un assez grand nombre d'exemplaires. Mais ce succès fut dû bien plus au sujet qu'au talent de l'artiste, encore qu'il se révélât déjà avec éclat. Peut-être est-ce à propos de cette lithographie, que Gros disait à Delpech, l'éditeur :

— Je voudrais avoir fait cela.

Et, plus d'une fois, le peintre de la *Bataille d'Eylau* répéta au jeune homme qu'il voyait sans doute enclin au découragement :

— J'ai vu telle de vos compositions ; c'est très-bien ! continuez, continuez !

Et cependant, à cette même époque, Charlet avait en dépôt chez les marchands des dessins et des aquarelles qui, plus tard, ont atteint dans les ventes des prix élevés et ne trouvaient point alors amateur, quoique cotés 5 ou 6 francs à peine. Le jeune artiste vécut donc plusieurs années d'une existence toute précaire, dont il souffrait bien moins pour lui que pour sa digne mère. Voici la peinture qu'un ami de Charlet, M. de Rigny, nous fait de l'atelier du peintre, atelier bien différent de celui de Vernet, dont nos lecteurs ont lu naguère la description.

«... Je fus à mon tour le chercher dans son *taudis* rue des Petits-Champs. Non, toutes les peintures les plus exagérées des mansardes d'artistes seraient des descriptions de palais, en regard de ce grenier obscur rempli d'objets cassés, de vieilles hardes, au milieu desquelles je le trouvai dessinant sur ses genoux et recevant d'une lucarne un jour douteux... On voyait çà et là quelques vieilles défroques de soldats : un vieux chapeau, un vieux casque, un fusil de munition, un sabre du temps de la République, et puis enfin le grabat perdu au fond de cet obscur grenier. »

Tel était le logis dont Charlet faisait, sans trop d'embarras, les honneurs à son ami, le brillant lieutenant-colonel des lanciers de la garde royale, qu'il faut louer de n'avoir pas craint de grimper les escaliers de la vieille maison pour aller serrer la main d'un homme de cœur et de talent. Mais, après les mauvais jours, de meilleurs ne devaient pas tarder à luire pour Charlet, grâce aux éditeurs Gihault,

qui, plus intelligents que leurs confrères, surent apprécier l'artiste compris enfin du public. Bientôt on se disputait ses dessins, et ses lithographies se tiraient à des milliers et des milliers d'exemplaires. Et l'on aime à dire que si Charlet peignait de préférence les soldats de la république ou les grognards de l'empire, patriote sincère, il ne dédaignait pas les souvenirs de la vieille France, et même, différent en cela de ceux qui se qualifiaient alors les *libéraux* (1), il applaudissait, avec sa plume comme avec son crayon, nos soldats partant pour l'Espagne. Au mois d'août 1823, libre et seul à Bayonne, loin de certains amis de Paris, il écrivait :

« Vous ne pouvez vous figurer l'air de gaieté des troupes qui passent et l'union qui règne parmi les officiers. Officiers et soldats brûlent de se mesurer avec ces scélérats de *descamisados* (gueux) dont on tue et prend un grand nombre. Je n'ai encore pu en voir; mais d'après ce que disent les malades qui reviennent, ces *banderoles* ne se défendent pas et fuient à l'aspect de nos soldats. ».

Peu après Charlet publiait sa lithographie qui a pour légende : « *Serrons-nous pour emboîter le pas de la patrie qui ne s'importe guère quelle fût notre cocarde.* » Ainsi s'exprime le conscrit Valentin.

« Et, ajoute le biographe, pendant assez longtemps, aucun dessin de Charlet n'aura de couleur politique. » C'est alors sans doute que son crayon se complaît dans la reproduction de ces scènes populaires qui se distinguent par la vérité, par la franchise et la libre allure du crayon, comme par l'esprit et l'observation. Si l'on peut reprocher à quelques-unes la trivialité du sujet, dans plusieurs, qui nous représentent des scènes de famille, de pauvres femmes, des enfants, on sent que la main qui a tenu le crayon n'est pas seulement la main d'un artiste, mais celle d'un homme dont le cœur bat aux plus doux sentiments, qui est époux, qui est père et le meilleur des maris et des pères. En effet, Charlet, vers 1824, s'était marié, comme nous le voyons par sa correspondance qui révèle une délicatesse, une élévation de sentiments qu'on n'eût jamais soupçonnées chez le peintre des soldats et trop volontiers parfois des guinguettes. Voici sa première lettre à celle que dans son cœur déjà il appelait sa femme :

« Quelqu'un s'occupe de vous, votre âme froissée a touché la sienne; il a pris part à votre peine et vous pourriez un jour embellir sa vie. Comme vous il n'a que sa mère et, comme vous, il est sans

(1) Comme on le verra plus tard, avant et après cette époque, Charlet ne fut pas exempt de reproches sous ce rapport.

fortune ; le peu de talents qu'il possède lui assure cependant une existence et un rang honorables. Les qualités qu'il a su reconnaître en vous sont la seule dot qui convienne à la fierté de son cœur. Consultez le vôtre, prenez conseil du temps ; il ne veut rien devoir qu'à l'entière liberté de votre choix. Si les sentiments qui l'animent peuvent être partagés par vous, confiez-les à votre bonne mère. Il n'a pas besoin de se nommer, il pense que vous l'avez deviné.

Sa recherche est agréée ; alors Charlet écrit, joyeux :

«.... Mes sentiments vous sont agréables, je suis donc arrivé à mon but. Je vis maintenant de ce qui faisait mon tourment ; je me figure être sur le rivage contemplant une mer orageuse que je viens de traverser, mais dont je n'ai plus rien à redouter. Mon âme est satisfaite du bonheur dont elle jouit et de celui qu'elle peut donner. Vous êtes désormais nécessaire à mon existence, et je crois pouvoir rendre la vôtre heureuse. Vous possédez à mes yeux, chère Eugénie, la plus belle dot que la nature seule peut donner : c'est un bon cœur, sensible et fier ; voilà le trésor que j'ambitionnais ; il vous reste à me le confier si vous m'en jugez digne. »

Quelqu'un a eu raison de dire : « Le cœur seul est poëte ! » Quelles charmantes lettres encore que celles-ci :

Juillet 1824.

«.... Je ris en entendant de braves gens faire un tableau effrayant du mariage ; les sots ! Ce n'est pas le mariage qui est effrayant, c'est eux ; c'est leur esprit, mercantile et bas, qui leur fait faire du nœud le plus doux un objet de commerce. Ils n'ont pas cherché une agréable et douce compagne, dont l'esprit et les goûts fussent en harmonie avec ceux de son époux, dépositaire de ses plus secrètes pensées, partageant ses peines comme ses plaisirs, de moitié en un mot dans son existence. Non, rien de tout cela n'entrera jamais dans leurs tristes et misérables pensées ; et si le dégoût et l'ennui sont la suite de leur mariage, ils n'ont pas le droit de se plaindre... »

Juillet. — Chartres.

«... Bonne Eugénie, ce n'est pas votre belle figure qui fixa mon attention et vous donna sur mon cœur l'empire que vous possédez : non ! l'empire qu'exercent les charmes de la figure est trop fragile ; un souffle le détruit, comme un rayon brûlant sèche la plus belle fleur du parterre. Ainsi le temps fait passer l'amour, mais il ne peut rien sur la sainte et douce amitié ; elle seule résiste à sa destruction, elle

seule nous accompagne jusqu'au bord de la tombe ; c'est elle qui nous serre la main et nous ferme les yeux à notre dernier soupir, et, même après nous, notre souvenir fait couler des larmes.... »

Admirable puissance d'un sentiment vrai et profond ! C'est ainsi qu'écrivait, sous son influence, le joyeux et railleur artiste qui, quelques années après, en racontant à M. de Lacombe sa première entrevue avec sa femme, disait gaiement : — Elle raccommodait des bas, je fus vivement ému. C'est la Providence qui m'a conduit ici et voilà la femme qu'il me faut, à moi qui ai toujours des bas troués. »

Cette union, faite sous de si favorables auspices, ne trompa point les espérances de Charlet, et sa femme fut bien la femme dont il avait besoin, qu'il faut à tout artiste, prudente, calme, raisonnable autant qu'aimante, affectueuse et dévouée, joignant les sollicitudes de la mère aux tendresses de l'épouse. Certain jour, cependant, un nuage assombrit ce ciel jusque-là pur ; l'orage parut menacer l'heureux et paisible ménage. « Je voyais ma femme, à ce que Charlet a raconté, si bonne, si douce, d'une humeur si égale, devenir triste, inquiète. Je m'apercevais qu'elle pleurait, une explication devenait nécessaire ; je la provoquai. Voici ce qui était arrivé.... Ma femme avait trouvé dans la poche d'un de mes gilets un papier contenant des cheveux... Ces cheveux, je les avais en effet oubliés, et cependant c'étaient des cheveux de Napoléon, donnés par mon ami Marchand revenant de Sainte-Hélène. »

On sait qu'en effet les cheveux de Napoléon Ier, du plus beau noir et d'une extrême finesse, ressemblaient à ceux d'une femme. Mme Charlet avait pu croire à une rivale. Avec quel bonheur n'entendit-elle pas la simple et naturelle explication de son mari en se promettant bien désormais, malgré les apparences, d'être en garde contre la jalousie dont elle avait si cruellement souffert !

Des peines plus réelles attristèrent cette union si heureuse à d'autres égards. Les deux premiers enfants, deux filles, nées du mariage, moururent peu de jours après leur naissance. Charlet fut plus heureux avec les garçons ; il eut deux fils auxquels il put léguer l'honneur de son nom.

II

La position de père de famille créait des devoirs plus sérieux à Charlet et l'obligeait à un travail assidu et régulier, autant que le permettaient sa nature d'artiste et son inspiration capricieuse.

« Charlet ne travaillait qu'à ses heures ; il ne violentait pas l'inspiration, il l'attendait, dit M. Lacombe. Sa verve ironique s'exerçait volontiers aux dépens de ces artistes qui arrivent régulièrement devant leurs tableaux munis d'une inspiration de commande. « Jean, disent-ils, venez donc, je suis prêt, montez la machine. » Jean tourne la clé et l'artiste se met à l'œuvre. Quand arrive l'heure du dîner, notre artiste se sent fatigué. « Eh bien ! Jean, venez donc, m'avez-vous oublié ? Il est cinq heures, cependant... Allons vite, arrêtez la mécanique. »

Charlet parfois arrivait dans son atelier et disait gaiement à son élève :

— Toujours là, mon brave Canon, toujours là, fidèle au poste, toujours à l'ouvrage ! C'est bon ! nous allons faire aujourd'hui de bonne besogne.

Et l'artiste endossait le costume d'atelier, la blouse, le bonnet de laine, les pantoufles ou les sabots ; puis il s'asseyait devant sa pierre ou son dessin. Mais, plus d'une fois, il arriva que, rejetant le crayon d'un air ennuyé et découragé, il se relevait en disant :

— Eh bien ! non, je ne suis pas en train aujourd'hui ; ça ne mord pas ! comme on dit. Par un si beau soleil, comment rester à la maison ? Tant pis ! je vais me promener.

Sans doute, le véritable artiste n'est pas un manœuvre qui peut travailler à l'heure et à la tâche ; mais cet exemple néanmoins n'est pas à proposer aux jeunes gens qui, sous prétexte d'attendre l'inspiration, se laisseraient trop volontiers glisser dans la paresse et la nonchalance. Le talent, le génie lui-même, doit, dans certaine mesure, savoir se faire violence et se résigner à la loi du travail, même en certains moments où cette loi semble dure, pénible, ingrate. En général, les grands résultats ne s'obtiennent que par l'effort continu et la longue persévérance.

« L'inspiration, écrivait excellemment Ozanam, ne sait point se passer de la volonté ; ce sont les deux moitiés du génie, et, si nous étudions ses ouvrages, nous verrons là que *la perfection est laborieuse*, et que les choses coûtent ce qu'elles valent. » Il est juste de dire, à la décharge de Charlet, qu'il savait merveilleusement réparer le temps perdu : « Quand l'heure avait enfin sonné et que l'inspiration était arrivée, c'était chose admirable à voir que cette rapidité d'exécution. Tous ces beaux dessins d'un trait si pur et d'une si grande justesse d'expression étaient créés de primesaut, sans avoir

été étudiés, ni croqués à l'avance; ils sortaient tout armés de son cerveau. »

Mais cette manière de travailler, qui tenait dans une certaine mesure au tempérament de l'artiste, ne laissait pas d'avoir ses inconvénients, et peut-être elle fut une des causes principales qui le détournèrent de la peinture à l'huile, dont les procédés sont forcément plus lents et qui ne donnait pas des résultats aussi immédiats. Il arriva de là que, presque toujours, Charlet se bornait à des esquisses ou à des ébauches, admirables ébauches sans doute, mais qui ne valent point des tableaux. Aussi me paraît-il regrettable que l'artiste, dans l'intérêt même de sa gloire, au lieu de lutter contre la tendance capricieuse de son talent, s'y soit abandonné trop complaisamment et se soit, en grand enfant, laissé gouverner par son humeur. A Dieu ne plaise que je veuille clouer le peintre à son chevalet, comme le bureaucrate à son pupitre, de telle heure à telle heure; néanmoins il semble possible autant qu'avantageux de régulariser, du plus au moins, l'inspiration, quand on voit l'un des génies dont les œuvres étonnent le plus par la fougue de l'exécution, par l'entraînement et la liberté du pinceau, par l'inspiration puissante et continue, Rubens, en un mot, ordonner l'emploi de sa journée, presque comme l'eût fait un moine dans sa cellule. Voici ce que nous apprend Descamps, dans son *Histoire des peintres flamands :*

« Il pouvait travailler longtemps sans altérer sa santé. Pour suffire aux différentes sortes de connaissances dont son esprit était avide, il avait mis un ordre que rien ne changeait dans l'emploi de son temps. Ses heures étaient réglées et ne prenaient jamais rien les unes sur les autres : mais il savait cependant admettre ensemble les occupations qui n'étaient point opposées. Il ne peignait jamais sans se faire lire quelque morceau d'histoire sacrée ou profane, de morale ou de poésie. Les auteurs de chaque nation lui étaient familiers par l'usage qu'il avait des langues; il en parlait sept différentes. Cet amas de sciences avait enrichi de connaissances le génie du peintre et orné de faits et d'agrément l'esprit de l'homme du monde. Rubens employa utilement tous ses moments, il ne fut jamais oisif. Il appelait ses heures de récréation, celles qu'il consacrait aux belles-lettres; il veillait et s'endormait avec les Muses. »

Cette manière de vivre n'était guère celle de Charlet qui, à en juger par sa correspondance, paraît assez peu préoccupé de littérature. Une seule fois, si je ne me trompe, il parle de ses lectures à propos

de livres nouveaux, les *Mémoires de Mme d'Abrantès*. Il est vrai que le service de la garde nationale, dont il était devenu l'un des officiers après la révolution de Juillet, lui prenait beaucoup de son temps et du meilleur ; car ce service alors, grâce aux émeutiers et aux bousingots, n'était point une sinécure et Charlet, brave et jaloux de donner l'exemple, eut souvent à payer de sa personne :

« Nous avons fait de l'ouvrage et triomphé sur toute la ligne, écrit-il le 6 juin 1832 ; je n'ai pas été tué.

« .... J'aime ardemment la liberté, mais belle, sage et forte; je ne la comprends pas courant les rues et couverte de boue, attendu qu'un peuple qui conserve quelque fierté et quelque morale, ne peut s'attacher à une prostituée. Voilà mes principes, et je saurais me faire tuer, s'il le fallait, à la tête de ma compagnie, pour m'opposer à la dégradation de ce que j'aime. »

Ces sentiments sont assurément d'un noble cœur ; ce qui ne fait pas moins d'honneur à Charlet, c'est sa modestie qui le rendait si sévère pour lui-même et lui fit tant de fois anéantir des œuvres dont, par malheur, il s'exagérait souvent l'infériorité.

Un jour, il donnait les derniers coups de crayon à un grand dessin, lorsqu'un marchand entra qui, tout d'abord, proposa de le prendre pour un amateur. Le marché se conclut ; mais Charlet témoigne le désir de garder l'œuvre jusqu'au lendemain pour quelques retouches. Le jour suivant, le marchand revient et dépose immédiatement sur la table la somme convenue, 5 ou 600 fr. Mais Charlet, au lieu de prendre l'argent, examinait d'un air ennuyé et contraint le dessin qu'il tenait dans ses mains ; puis tout à coup il saisit un canif et partage en quatre ou six morceaux le vélin, qu'il jette à terre en disant au marchand stupéfait :

— J'en suis fâché, mais c'était décidément un mauvais dessin auquel je ne pouvais mettre mon nom.

Voici qui est plus étonnant encore et pourra sembler absurde, extravagant, impossible, à tant de commerçants en renom aujourd'hui qui sur le Livret se qualifient artistes, peintres, sculpteurs, etc. Un jour le colonel de Lacombe arrive à l'atelier de Charlet qui lui dit :

— Vous avez dû vous croiser dans l'escalier avec un monsieur qui a plus ou moins le physique d'un personnage. Le fait est qu'il est duc, mais de date fort récente et très-riche. Il dépense son argent, dit-on, un peu et même un peu beaucoup, à tort et à travers. Depuis quelque temps, paraît-il, il s'est mis en tête de protéger les arts en

se créant une galerie. Et, qui sait pourquoi? c'est à moi qu'il s'adresse d'abord et ne parle de rien moins que d'une commande de 100,000 fr.! Je dis 100,000 fr. Fort poliment il m'a offert de déposer par avance la somme chez son notaire. Bien plus, voyant sur ma table ce dessin presque terminé, il a ajouté :

— Veuillez me le finir de suite et je vous compterai 2,000 fr. en échange, et tous les autres dessins ou aquarelles vous seront payés au même prix.

— Eh bien! reprit le visiteur, qui vous empêche d'accepter? L'argent de M. le duc en vaut un autre.

— Sans doute, reprit Charlet, mais que voulez-vous, l'amateur ne me revient pas! Et puis il y a surtout la grande difficulté. Assurément en deux ou trois jours je pourrais finir ce dessin dans lequel manquent seulement le magister et quelques bambins (1). Mais je ne me sens plus disposé pour l'instant, plus du tout, et vous savez..... en pareil cas, je trouverais plus facile de grimper dans la lune que d'achever la besogne. Tenez, au cas où le monsieur reviendrait, tirez-moi d'embarras.

— Comment cela?

— En emportant le dessin.

— Pourtant réfléchissez! 2,000 fr. c'est un joli denier.

— C'est ce que je me disais tout à l'heure. Mais au diable! je ne puis en ce moment terminer ce dessin, n'ayant point ce qu'il me faut pour cela. Ainsi donc, prenez-le.

— Vous me tentez, mais, à mon tour, je vous dirai : je comprends qu'avec vos idées vous ne vouliez ou ne puissiez pas terminer pour 2,000 fr. ce dessin; mais qui vous empêche, en prenant votre temps, un jour ou l'autre, de le finir pour moi qui ne vous donnerai rien?

— Au fait, dit Charlet, c'est une idée cela!... J'y consens, mais faites tendre le dessin sur un carton.

Quelques dix-huit mois après, le colonel, quittant Paris pour retourner en province, emportait son dessin auquel l'artiste n'avait pas donné un seul coup de crayon.

— Prenez-le toujours, avait dit Charlet. Je m'engage à vous le terminer plus tôt ou plus tard. Mais, c'est ce diable de maître d'école qui m'a manqué! Aussitôt que j'aurai mis la main sur lui, je *croque* l'original, puis je prends la poste et je tombe chez vous comme une bombe. En deux heures, votre dessin sera fait et parfait.

(1) Il représentait une *école de village*.

Un autre jour, l'artiste causait avec son ami du prix de ses dessins qui se vendaient alors jusqu'à 1,500 et 2,000 fr.

— Puisque cela vous fait plaisir, dit Charlet, je suis bien aise que vous ayez *gratis* quelques-uns de ces barbouillages, mais je vous défends d'en acheter surtout à ces prix insensés. Si j'apprenais que vous eussiez payé l'un d'eux seulement 500 fr., je crois que je ne vous reverrais de ma vie. Je jugerais que votre tête déménage.

— Mais, interrompit en riant l'ami, puisque vous parlez ainsi, comment donc les vendez-vous si cher vos dessins?

— A la bonne heure! je m'attendais à l'objection. Ce que j'en fais c'est par patriotisme; car c'est aux Anglais surtout que je vends la marchandise. Et, à ce qu'on dit, l'Inde même est infestée de mes grognards.

Il était ordinaire d'entendre dire à Charlet : « Très-bien, parlons de tout, mais jamais de moi! » Dans son atelier orné d'objets d'art, de belles études de Géricault, de peintures modernes et d'un grand nombre de gravures anciennes, on aurait en vain cherché une esquisse ou un dessin de l'artiste.

Quelques anecdotes encore. Charlet, dans son atelier, ne voulait point d'élèves payants. Quand un jeune homme se présentait qu'à son air et à son costume on ne jugeait pas un simple amateur et qu'il demandait au maître de le recevoir dans son atelier, ajoutant qu'il était disposé à...

— Je sais le reste! interrompait l'artiste. En langage marchand, cela veut dire : Combien me prendrez-vous? Mais, bon jeune homme, si je vous prends quelque chose, il faudra donc aussi que je vous dise quelque chose, que je regarde, que je corrige vos dessins? Et si cela ne me plaisait point, dans tel ou tel moment? Vous voyez donc que je ne puis rien vous prendre. Restez d'ailleurs, si la place ne manque pas et que vous jugiez qu'il y ait profit pour vous.

Mais, quoiqu'il ne se fût engagé à rien, le maître se montrait plein de bonté pour ses élèves, et non-seulement il ne leur refusait pas ses conseils, mais encore il les aidait à placer leurs œuvres, et le premier il applaudissait à leurs succès. Devenu en 1838 professeur de dessin à l'École polytechnique, il avait singulièrement à cœur les progrès de ses élèves et le cours de dessin lui dut d'heureuses améliorations. Pour ces jeunes gens, l'espoir de l'armée, il se montrait plein de cordialité.

Un jour, c'était au temps de la plus grande vogue de ses dessins, un élève de l'École dit à Charlet :

— Mon cher maître, je rêve, moi aussi, de posséder un de vos beaux dessins! mais, mais... je ne puis pour cela disposer, en économisant sur mes menus plaisirs, que d'une si faible somme, 15 ou 20 fr. à peine!

— Ce n'est point tout à fait à ce taux-là que je vends d'habitude ma marchandise, répondit en souriant Charlet; mais l'affaire peut s'arranger. J'ai promis le spectacle à mes deux gamins, vous payerez leurs billets et vous aurez votre dessin.

On se rappelle ce Juhel (1), peintre décorateur, pour le compte duquel aux mauvais jours de sa jeunesse avait travaillé Charlet. Celui-ci à la veuve mourante et qui se désolait de laisser tout jeune encore un fils seul, sans appui, avait promis de se charger de l'orphelin, et il tint parole. Il éleva, comme il eût fait d'un frère, l'enfant qui grandit et, grâce aux conseils de l'artiste, devint un dessinateur habile. Malheureusement, après quelques écarts de conduite, le jeune homme fut réduit à s'engager. Mais au régiment, par son caractère railleur et indocile, il s'attira la malveillance de ses chefs. Caporal seulement, après plusieurs années, il tomba malade et vint, à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, mourir chez son bienfaiteur.

III

Charlet, comme H. Vernet, a laissé une correspondance très-curieuse, très-intéressante, encore que ses plus longs voyages à lui (sauf l'expédition d'Anvers et le voyage à Bayonne) n'aient guère été que de courts séjours à la campagne dans quelque villa bourgeoise de l'île-de-France ou de la Touraine.

Charlet écrivait, comme il dessinait, d'un premier jet sous l'impression de sa nature mobile.

— Mettez des points et des virgules.

— Je n'ai pas le temps! Telle était sa réponse à M. de Rigny.

« Et cependant que d'esprit! dit fort bien M. de Lacombe, de cet esprit gaulois de bon aloi, franc, original; quelle verve et quelle naïveté! Quel heureux mélange d'idées gaies, bouffonnes même, unies aux pensées morales, philosophiques et politiques les plus élevées! Et tout cela sous une forme si colorée, si pittoresque que, sans

(1) Etude sur Géricault.

aucun doute, ses lettres auraient à perdre si elles étaient plus châtiées. »

Nous ne pouvons que nous associer en général à cette appréciation, en ajoutant que, si parfois dans ces lettres la plaisanterie tourne à la charge et sent trop le troupier ou le rapin, souvent aussi à l'expression originale, à la vive épigramme, au trait malicieux, mais non méchant, ne manque point l'atticisme; et ce style au courant de la plume, galopant bride abattue, est admirable, dans sa spontanéité, de netteté, de verve, d'entrain. Les preuves abondent; il nous suffira de prendre çà et là quelques pages, et nul doute qu'après les avoir lues, le lecteur, pour Charlet comme pour Vernet, ne soit de mon avis.

A M. de Musigny (riche amateur et l'un des vieux amis de Charlet).

« J'ai gardé un peu longtemps mes deux ordures (aquarelles ou dessins); il est si cruel d'être obligé de se remettre sous le nez ses vieux péchés. Enfin, les voici un peu recalées; j'ai remis des talons aux bottes, des clous aux souliers, raccourci des bras, rallongé des jambes, renfoncé des têtes.

« Vous avez deviné juste, je renfonce mon bonnet sur mes oreilles d'ours; je n'aime pas les soirées et je m'y ennuie à la mort. Telle estime que j'aie pour les personnes et les meubles qui en font l'ornement, je ne puis m'empêcher de ne savoir où mettre mes mains!... C'est si ennuyeux, si fatigant!

« Vous avez sans doute vu cette tête de maréchal-ferrant que des échappés du bagne vendent avec mon nom au bas. J'ai vraiment l'air d'une carpe qui avale un marron d'Inde. Ah! les scélérats! enfin, il faut que je digère le marron!

« Bonjour et bonne amitié!

« Je travaille, mais je ne fais rien! « CHARLET. »

A M. de Lacombe, à propos d'un séjour à la campagne de notre artiste qu'une certaine grande dame avait invité, pensant divertir sa société avec *cet original:*

« Je me levais de très-bonne heure et je chassais. Au déjeuner je mangeais de bon appétit, et après une petite promenade solitaire, j'allais me coucher. Je me relevais tard, et me promenais de nouveau pour pouvoir faire honneur au dîner. Je dévorais à ce repas, et comme il se prolongeait, je me levais de table pour aller immédiatement me

coucher, je n'ai pas besoin de vous dire que, matin et soir, je ne desserrais les dents que pour manger.

« Un jour cependant qu'on avait réuni plus de monde qu'à l'ordinaire et de très-belles dames, on mit à jour une petite conspiration ourdie contre moi. A la sortie de table, et au moment où je cherchais à disparaître, ces dames m'appellent :

« — Monsieur Charlet, monsieur Charlet,... venez donc nous mettre d'accord ;... et une petite duchesse continue, me disant de sa voix flûtée : « Dites-nous donc, Monsieur Charlet, la vertu que vous « préférez dans une femme? »

« — Moi, Madame, je juge d'une femme par... la qualité de son bouillon. Et faisant un demi tour sur la jambe gauche, je me donnai un air Louis XV. Il y eut un grand mouvement parmi ces dames et la petite duchesse disait à sa voisine : « *C'est une canaille.* »

A M. Vitet, homme de lettres.

Avril 1832.

« Monsieur,

« Je suis un vil intrigant, un homme qui ne peut ouvrir les ailes de son ambition démesurée, faute d'espace, comme ce pauvre fou d'Escousse, qui s'était figuré devoir se détruire parce que la terre ne pouvait contenir son génie ; seulement, moi, je n'ai pas envie de me détruire, bien au contraire. Doué d'une bonne organisation et d'un caractère anti-cholérique, je fais et ferai toujours mon possible pour atteindre un numéro assez élevé afin d'être longtemps encore en dehors des contingents de l'autre monde. Mais voici le sujet de mon insatiable ambition.

« Notre pauvre Lethière vient de mourir et de laisser un logement vacant au palais des Beaux-Arts ; je demande ce logement pour moi et ma bonne petite famille. M. d'Argout (1) est malade ; je ne puis donc le tourmenter de cette réclamation ; mais encore faut-il que je prenne l'avance, car, malgré toutes ses bonnes intentions pour moi, j'arrive toujours trop tard : la nappe est enlevée ; on est désespéré, il n'y a plus rien à m'offrir. Moi, je suis philosophe ; je dis : C'est bien ; l'intention est réputée pour le fait ; j'ai le ventre creux, mais c'est égal ; j'ai ma sangle de consolation ; je serre d'un cran, et me retire.

« Aujourd'hui je me présente avant que le couvert soit mis, mais

(1) Alors ministre.

j'ai tellement de chance qu'il pourra bien m'arriver de n'être pas des invités; j'ai donc besoin de vous et de votre aide pour dire à M. d'Argout, etc.

Suit la requête en style à la Charlet, lequel s'appuyait de la protection de *trois* ministres, MM. de Rigny, Louis, et d'Argout, tous trois un peu de ses amis; et cependant l'artiste échoua, ce qui n'était pas fait pour l'encourager au métier de solliciteur. Aussi ne revint-il point à la charge.

A M. Pajol (élève de Charlet).

Mars 1833.

« Mon cher sous-lieutenant,

« J'ai eu connaissance de votre aimable invitation hier au soir en rentrant; j'ai vu que vous étiez aux arrêts : c'est très-bien. Vous allez vite et raide, et la carrière des armes s'ouvre pour vous sous de très-heureux auspices. Vous devez bien penser qu'un capitaine (1) ne peut aller dîner avec un mauvais sujet de sous-lieutenant aux arrêts, ce serait d'un trop mauvais exemple.

« D'ailleurs, que peut-on espérer de trouver? un mauvais dîner, un mauvais gîte, et puis le mauvais exemple...

« Il faut qu'un garnement comme vous subisse sa peine avec toutes ses horreurs; ainsi ne comptez sur moi que lorsque vous serez rentré dans le sentier de la vertu.

« Amen. Ah! que ça me fait rire.

« A demain, mon cher Pajol, les vingt-quatre heures d'arrêts seront terminées et nous dînerons mieux dans un bon coin et en liberté.

« Allons, patience, pauvre captif, pauvre victime de l'autorité. Amitiés. CHARLET. »

A M. de Quevelle (autre élève de Charlet), lieutenant au 61e régiment de ligne, qui s'était compromis dans une échauffourée politique.

24 juin 1835.

« Charlet a quelque chose d'intéressant à communiquer au lieutenant réformé Richard de Quevelle; il le prie de venir le voir aussitôt qu'il le pourra à son atelier. Seulement il l'engage à ne pas se suspendre à son yatagan ni de s'éperonner et épauletter en argent, à moins qu'il n'endosse le frac vert, boutons d'argent, etc., véritable tenue *Henrycinquistus*. Enfin, c'est égal, il l'attend.

« Dieu, qu'un jeune homme est bête!!! »

(1) Charlet était capitaine de la garde nationale. — M. Pajol est aujourd'hui général.

Voici maintenant, à part quelques passages, un tout autre style, et qui prouve que Charlet savait être sérieux au besoin, voyait de haut et loin, parfois y voyait plus clair que certains hommes d'état dont c'était le métier de prévoir et de pourvoir, mais qui s'acquittaient assez mal de l'un et de l'autre.

Septembre 1840.

« *Salutem omnibus*. Ton chien a des puces? répond Polichinelle. Polichinelle! ce sage qui n'est point de la Grèce, mais qui n'en est pas moins le sage le plus sage que je connaisse, et le seul philosophe que j'estime véritablement; je l'estime parce qu'il fait de la bonne philosophie avec une pantoufle sur la tête et un énorme gourdin entre les bras; ce n'est point un monsieur Cousin, dont la philosophie d'alambic coûte QUARANTE MILLE francs au pays : non, c'est de la philosophie à bon compte, du gouvernement véritablement à bon marché. Tout s'y résout par la force du gourdin, et c'est vraiment ce qu'il y a de mieux et de moins cher; car enfin en ce moment : *Nôtre chien a des puces;* eh bien! il faudrait agir du gourdin. Au lieu de cela nous discourons... nous bavardons; on cherche la finesse de la finesse et il en résulte... vous savez quoi. Oui, honorable, les temps sont passés, ils ne reviendront plus; nous ne serons plus qu'une misérable contrefaçon. Nous sommes au temps des demi-moyens, des tâtonnements; les trembleurs tiennent la queue de la poêle et je crains fort que la friture ne renverse : alors incendie général.

«... La réforme fait d'effrayants progrès : il y a eu un dîner de six mille radicaux; puis les ouvriers, qui cependant sont rentrés à leurs travaux, s'organisent et ne veulent plus suer pour l'entrepreneur au même prix. Le radicalisme de toute classe marche et prend de l'unité dans son action; le progrès est immense; aussi je m'attends d'une année à l'autre à un craquement effroyable. L'armée est aussi rudement travaillée; j'ai souvent été effrayé (manière de parler) d'entendre jusque dans le palais de nos rois des propos à en faire écrouler les voûtes, et cela par des officiers.

« Que faire à cela? que faire? L'une ou l'autre chose; le juste milieu est une imbécillité. Soyez monarchiques ou républicains, il n'y a pas à balancer et en ce moment on balance. L'inquiétude est dans tous les esprits, personne n'a confiance en l'avenir, même ceux qui approchent le soleil. Chacun fait sa pelotte, l'avarice est à l'ordre du jour; les serviteurs du roi mettent sous sur sous et font provision; ils aperçoivent l'orage, le nuage est gros.

« ... De tout cela il ne découle donc rien de rose ni d'aimable, mon cher ami ; vous me direz que je vois tout en noir, ainsi que me le disait M. M..., révolutionnaire à la vanille, homme de talent sans aucun doute, qui croit que la France est heureuse et contente parce qu'il a une place de 25,000 fr. Il dînait avec moi chez T... ou plutôt je dînais avec lui, car il est l'ami intime du *maire* du palais. Je les ai effrayés : je me suis déboutonné et je leur ai dit qu'ils étaient aussi ridicules que les voltigeurs de Louis XVIII, qu'ils ne voyaient pas arriver le colosse révolutionnaire qui les écraserait sans dire : Gare ! que je pouvais leur paraître voir en noir, mais qu'eux me faisaient l'effet de myopes. Ils ont ri ; riront-ils longtemps?

« CHARLET. »

Cette lettre n'est-elle pas des plus remarquables et singulièrement prophétique ? Aussi l'on a peine à comprendre que M. Ch. Blanc, d'ailleurs tout sympathique à Charlet, ait pu dire de cette correspondance si curieuse : « Tant de lettres écrites d'un style qui n'est jamais sérieux et qui ne sort pas ou presque pas du jargon des ateliers et de l'argot du soldat, fatiguent le lecteur... » Or, quand il s'exprime ainsi, le critique oublie donc qu'il vient de nous faire lire cette page pleine d'une si touchante sensibilité écrite par Charlet à propos de la mort de Géricault : « On aime à soulager son cœur dans le silence de la retraite, et la mémoire d'un ami, qui mourut dans mes bras et me tendit la main à ses derniers instants, remplit mon cœur d'une tristesse que j'aime à éprouver quelquefois... J'aime à me rappeler le jour où, ne me connaissant que par quelques faibles essais, il vint me trouver dans mon modeste réduit et me demander mon amitié. La fortune était toujours, selon lui, un obstacle à notre amitié : elle me rendait fier, disait-il ; il se plaignait de ne m'être utile à rien. Pauvre ami, tu n'es plus, mais tu vivras toujours dans mon cœur ! »

Voici, pour ceux qui aiment les contrastes, un autre langage :

A M. Aubry, chaudronnier, propriétaire, électeur et caporal de voltigeurs au 3e bataillon de la dixième légion ! — Telle est la suscription mise par Charlet à la lettre écrite à son ami, le commerçant en cuivres :

23 mai 1843. — Brainville.

« Aubry, c'est en vain que vous cherchez à nous en imposer par vos discours fallacieux, votre abdomen rebondi et renfermé dans un gilet de soie, cul de hanneton mordoré, gorge de pigeon et broché

d'or; cet aplomb et ce luxe ne nous éblouissent pas. Aubry, le peuple s'assemble sur la place publique et demande votre tête. Quoi! s'écrient ces malheureux, cet homme est propriétaire!... d'une maison où l'on ne peut tenir de face, il est vrai, mais enfin il est propriétaire. « Et où a-t-il gagné cette maison? Voilà la question... » Et le peuple demande votre tête! Moi je dis au peuple : « Eh bien! quand vous aurez cette tête avec ses deux favoris d'épicier, qu'en ferez-vous? Croyez-moi, laissez-la sur ses épaules. Approchez de l'animal et regardez bien; il est drôle, c'est un drôle de corps; mais ce n'est point un riche orgueilleux, il fait bon emploi de sa fortune : souvent il me paye à dîner chez PHILIPPE, pas LOUIS-PHILIPPE... non; le bon, rue Montorgueil; puis nous allons prendre le café à l'estaminet Charles. Vous voyez, ce petit produit de l'industrie cuivrière a quelques qualités; puis d'ailleurs, c'est mon ami. — Votre ami! Un chaudronnier! Un mauvais vert-de-gris enrichi par des moyens inconnus. Oh! non, vous lui feriez trop d'honneur. Ah! si du moins, pour reconnaître cette faveur insigne, il vous *payait à dîner une fois par semaine*, au moins, café Charles compris. — Oui, sans doute... Mais il ne demande pas mieux. » Alors le peuple s'écoule en silence et se rend au Capitole.

« Savez-vous, être ignorant, ce que c'est que le Capitole? Je viens de lire dans Tite-Live que c'était un temple où l'on allait rendre grâce aux dieux des victoires et des succès des armées romaines. Là, il y avait des vestales qui entretenaient un réchaud toujours allumé; c'était le feu sacré.

« C'était un grand peuple que le peuple romain; eh bien, mon cher Aubry, il a fini comme tout finit dans le monde... et l'on chante aujourd'hui le *De Profundis* au Capitole...

« Un vieux paysan avec qui je causais dans la plaine me disait : « Voyez, mon bon monsieur, comme les choses vont; aussi c'est pas possible qu'il n'y ait pas de grabuge avant peu, et je crois qu'en fait de révolution, y *en couve une, et qu'les p'etits qu'éclora auront le bec joliment dur*... Nous sommes écrasés de corvées et d'impôts. Savez-vous que l'impôt est doublé depuis 1830... Jamais, du temps de l'Empereur, nous avons été traités comme ça. — Oui, mais vos enfants? — Ah bah! *ça se donne plus facilement qu'une vache*, ça ne coûte pas tant de façon! et puis faut servir son pays; y n'y avait que les feignans qui se plaignaient, les muscadins! Pour lors... on était fier et on avait pû d'écus de cent sous qu'on n'a de monnerons aujour-

d'hui... Qui vivra verra... mais je crois qu'tout vieux que j'sommes, j'en verrons encore. »

« Voilà, mon cher Aubry, l'esprit dominant de la campagne... Ce concours de circonstances rend une révolution plus ou moins éloignée, mais inévitable. Il n'y a pas de finasseries, de roueries de pouvoir qui puissent la conjurer. Elle est marquée du doigt de Dieu.

« Aubry, votre intelligence cuivrière s'élèvera-t-elle à la hauteur de ce que je viens de vous dire? Je l'espère. En tout cas, nourrissez-vous des bons principes que je vous adresse et affermissez-vous dans la bonne voie!

« Adieu, chaudronnier de première classe et intelligence de seconde! CHARLET. »

Je dois me borner dans ces citations déjà bien longues; je glane seulement çà et là quelques phrases encore : « Un amateur fervent qui a une passion, une foi quelconque, est un homme qne je cherche... mais en France les amateurs véritables, les hommes de goût disparaissent; il pousse sur le terrain qui les voit tomber des produits commerciaux, machines à spéculer, ayant figures d'hommes, espèces de scarabées qui ne prononcent qu'un mot : ARGENT! Pour cette espèce d'hommes, qui malheureusement se reproduit en véritable vermine, un artiste, un savant, un littérateur, sont autant d'animaux malfaisants, de bêtes venimeuses. Oui, *les amateurs s'en vont.* »

« ... Comme vous, je vais fuir la ville au mois de juin; je vais dans une ferme, au milieu des vaches, des oies et des dindons, société équivalente à celle de mon quartier. J'attends, pour fuir, mes vacances; car vous savez que je suis professeur à l'École polytechnique; je vous avoue que j'y éprouve quelque plaisir. J'aime cette jeunesse ardente et toute à l'espérance et aux idées généreuses. Pourtant, et je le dis avec regret, l'esprit du jour cherche à s'y montrer; on ne l'aperçoit encore que par le bout du nez, mais je remarque déjà quelques rejetons du COLZA et de la MÉLASSE qui viennent à l'École pour *faire leur affaire.* Heureusement que les boutons vénéneux sont en minorité. »

« Je suis heureux de vous envoyer une de ces choses que l'on ne fait pas très-souvent, de ces choses de tête et de cœur; car dans les arts, il y a deux classes de productions bien distinctes: l'une où l'œil et la main seuls ont part; et l'autre où la tête et le cœur dirigent et parlent. Je désirais vous rendre possesseur d'une chose de ce dernier genre, et j'ai attendu qu'elle me vînt. »

Charlet, excellent mari, n'était pas moins bon père ! Il écrit à Bellangé, son ami : « Je ne puis t'offrir un personnel aussi respectable que le tien. Je n'ai que ma moitié, toujours la même, seulement cheveux gris, *mais nature de Jeanne d'Arc*, ardente à l'aiguille et aux confitures. »

Et à un autre ami, à propos de la maladie de son plus jeune fils : « Edmond vient de faire une très-grave maladie, nommée fièvre typhoïde.... Mon pauvre enfant a dormi *dix-huit jours de suite*, et n'a pas été éveillé une demi-heure par jour pendant cette effrayante léthargie. Mon ami, c'est atroce pour un pauvre père d'assister pendant dix-huit jours à cette image de la mort. J'ai beaucoup souffert, vous en jugerez par votre cœur.

« Enfin, mon enfant est sauvé ; aujourd'hui il mange un peu de poulet avec moi. J'ai le cœur à la danse, mais les jambes n'y sont pas (Charlet était lui-même très-malade). J'admire ma femme : quel courage ! Vingt-cinq nuits de suite, toujours sur pied, calme et solide.

« CHARLET. »

Combien différent ce langage de celui du rieur éternel, du gouailleur imperturbable, tel qu'on l'a vu quelques pages plus haut et tel aussi que j'ai évité de le montrer, abusant du calembour, ne s'abstenant pas même parfois, la plume à la main, des gros mots qui, à son gré sans doute, rendaient mieux ou plus vite sa pensée. Tout probablement qu'il en était de même en conversation ! Charlet, fils d'un soldat, passionné pour tout ce qui tenait à l'armée, la vieille armée surtout, pouvait-il ne pas prendre beaucoup des mœurs et des habitudes des troupiers, qu'il ne peignait si admirablement que parce que, vivant avec eux en bon camarade, il n'avait pas de plus grand bonheur que de les entendre causer tout en les observant, les étudiant, témoin ce qu'il écrivait du camp d'Anvers, où il avait accompagné son ami le général de Rigny.

Voici encore, à ce sujet, une jolie anecdote. Un jour, Charlet était invité à dîner chez son capitaine, M. Laffite, où devait se trouver nombreuse compagnie. Aussi l'artiste, afin d'être exact, quitte de bonne heure son atelier. Mais d'aventure, chemin faisant, il rencontre trois soldats, cavaliers ou fantassins, qui le frappent par ces types accentués et originaux qu'il aimait tant. Il ne peut résister à la tentation de les aborder, et grâce à sa figure martiale qui lui donne l'air d'un ancien, la connaissance est vite faite, d'autant mieux que

Charlet, après l'échange des premiers compliments, débute par une politesse que le troupier ne refuse guère. On entre chez le marchand de vin et l'on s'assied autour d'une table sur laquelle apparaissent verres et bouteilles, et le vin achève de délier les langues, d'ouvrir les cœurs. Bientôt l'intimité est complète. Charlet, tout en causant, à défaut du crayon, dessine de mémoire (si l'on peut s'exprimer ainsi) ses modèles. Les bouteilles vidées, on sort du cabaret, bras dessus, bras dessous. Mais les nouveaux amis de Charlet, après une courte promenade, insistent pour rendre la politesse à l'ancien, qui ne saurait s'y refuser. Nouvelle station, et longue, vu que la causerie devient de plus en plus amicale et originale. Enfin on se lève, et alors Charlet, se rappelant, un peu tard, son dîner, consulte sa montre; mais il s'aperçoit que l'heure convenue est passée depuis longtemps et qu'il arriverait tout au plus pour le dessert. Mieux vaut faire complétement défaut. Il s'en console en pensant qu'il a dans la tête quelques nouvelles et bonnes études.

D'après certains passages de la correspondance, on voit que l'artiste, troupier de cœur et d'âme, n'était nullement abstème, ce qui confirme la tradition des ateliers. Il lui plaisait fort au contraire de se rencontrer avec de joyeux compagnons à quelque table honnêtement servie où la bonne chère était arrosée par d'excellent vin. La mortification paraît assez peu dans ses habitudes, quoique je ne veuille pas prétendre qu'il allât, d'ordinaire au moins, jusqu'à oublier les lois de la sobriété. M. de Lacombe se porte garant de lui sous ce rapport. Mais quoi qu'affirme le biographe et l'ami, on peut croire que la tendresse de Charlet pour la dive bouteille n'était pas tout à fait l'amour platonique de Béranger qui, dit-on, en dépit de ses refrains avinés, ne buvait que de l'abondance; je doute que l'artiste, lui, mît volontiers de l'eau dans son vin, si peu que ce fût. Fréquemment, il parle des bons endroits où l'on dîne, comme on l'a vu dans sa lettre à M. Aubry. Et dans une autre épître à celui-ci, en réponse à une invitation à dîner, il lui donne ses instructions pour le menu (à la vérité sur les trois convives il y avait deux convalescents), avec une sollicitude et un soin consciencieux qui font sourire et prouvent à ses yeux l'importance de la chose :

«..... Vous devez veiller à ce que votre filet d'aloyau ne soit pas trop cuit, afin qu'en coupant la tranche on aperçoive une belle viande rosée d'où coulera un jus délicieux et réconfortant.

« Vous joindrez à ce rôti, qui doit être la seule pièce de viande

et par conséquent d'une solide dimension, un bon plat de chicorée non hachée, mais seulement coupée, pour n'être pas dans toute sa longueur ; vous devez veiller à ce qu'elle soit bien nourrie de jus de viande.

« Je ne vous parle pas de vos perdrix aux choux, elles sont confiées à des mains qui me commandent le respect et le silence.

« Il serait bon de vous pourvoir de bonnes et belles sardines à l'huile. Vous veillerez à ce que le beurre que vous mettrez sur table soit de première fraîcheur et qualité, que le goût de noisette domine; vous le servirez en morceaux et non en coquilles.

« Du bon raisin! N'en offrez pas, si vous n'en trouvez de bien doré, coûte que coûte. Procurez-vous aussi quelques belles poires et ne reculez devant aucun sacrifice... La position du camarade comme la mienne ne nous permet de boire que très-peu d'excellent vin de Bordeaux. Vous apporterez encore dans ce choix toute votre aimable sollicitude, etc., etc. »

Vraiment, l'eau, comme on dit, vous en vient à la bouche et voilà un amphitryon bien averti. Mais cette lettre n'était peut-être aussi qu'un badinage et Charlet ne prenait pas autant l'affaire au sérieux qu'on en jugerait à son accent convaincu et à la gravité de son style. Cependant il ne semble guère douteux qu'il fût, selon l'expression euphémique du moraliste, « un peu faible de ce côté » et que sa santé, son talent peut-être eurent à en souffrir. Mais n'insistons point sur ce sujet en nous rappelant la sage réflexion de Plutarque à propos de Cimon, l'illustre Athénien, qui lui aussi, paraît-il, préférait de beaucoup le vin à l'eau pure : « Où il se trouve quelques fautes et erreurs parmi leurs actions procédées de quelque passion humaine ou de la contrainte des temps de la chose publique, il les faut plutôt estimer défauts et imperfections de vertu non du tout accomplie, que méchancetés expresses procédantes de vice formé, ni de certaine malice : et ne sera jà besoin de s'amuser à les exprimer trop diligemment et par le menu en notre histoire, ains plutôt les passer légèrement comme par une révérentiale honte de la pauvre nature humaine, laquelle ne peut produire un homme si parfait ni si bien composé à la vertu qu'il n'y ait toujours quelque chose à redire. » (*Plutarque*, traduction d'Amyot).

IV

Charlet, quoique les amateurs et les marchands se disputassent à

des prix très-élevés souvent ses aquarelles et ses dessins, ne voyait pas dans le *produit net* le but principal de son travail. En maint endroit dans sa correspondance, au contraire, il s'indigne de voir certains confrères auxquels il refuse la qualification d'artistes si fort préoccupés de la question d'argent. Il ne veut pas qu'on fasse de l'art marchandise et métier, et parmi des notes laissées par lui on trouve ces paragraphes significatifs :

« L'égoïsme est une affreuse maladie, une lèpre bien repoussante, bien honteuse, qui malheureusement afflige une grande partie du corps social ; cherchons donc à empêcher la contagion et à détruire même la source du mal, en payant, chacun selon nos moyens physiques, moraux et sociaux, le tribut que nous devons à la société, dussions-nous ne pas recevoir en échange une somme de reconnaissance égale à nos sacrifices et à nos travaux.

« L'artiste, comme le savant et le littérateur, est appelé à cette noble tâche. L'artiste, du fond de son atelier, peut faire froncer le sourcil du despote et rougir le servile ; son crayon qu'il consacre au triomphe des idées généreuses est une arme dangereuse pour la tyrannie *comme pour l'immoralité;* et, tout en suivant les règles de l'art, sans s'écarter de l'étude et du bon goût, le choix de ses sujets doit tendre au but que je viens d'indiquer. (Vous entendez, jeunes gens, c'est Charlet qui parle et non pas moi.) Le peintre comme le sculpteur doivent s'entendre et marcher dans cette voie de réforme morale, dans cet enseignement du noble et du beau. Être utile est un noble devoir pour l'artiste..... »

Certes voilà de belles paroles, un généreux langage auquel on ne peut qu'applaudir des deux mains ; et il serait à désirer aujourd'hui que les jeunes artistes, à défaut d'un idéal plus sublime, fussent pénétrés de ces nobles convictions, envisageant l'art de ce point de vue supérieur qui l'élève à la hauteur d'une mission au lieu d'en faire un objet de pur divertissement pour les oisifs, si ce n'est pis. Par malheur, Charlet ne se souvient pas toujours de sa théorie dans l'application. Homme d'imagination et d'impression, sous le coup de certaines influences et de ses passions du moment, il laissait par instants son crayon courir sur le papier ou sur la pierre, sans trop s'inquiéter s'il ne prenait pas des libertés que la conscience, avec plus de réflexion, eût désavouées. Quelques exemples !

Ainsi, trop volontiers Charlet met en scène, et point assurément avec une intention de blâme ou de conseil, des buveurs « ayant trop

bu d'un coup, » et même de plusieurs et de beaucoup. C'est de lui cette lithographie si connue qui nous représente un pauvre diable couché près d'une borne et sur quelques chose qui n'est pas précisément un moelleux coussin. Mais pour lui qu'importe, plongé qu'il est dans un sommeil léthargique, le *bienheureux* sommeil de l'ivresse ! pense cè chiffonnier qui le contemple d'un air d'envie en murmurant : *Voilà comme je serai dimanche !*

Les pénibles adieux ! Trois militaires dont un invalide se tiennent enlacés en se faisant mutuellement équilibre et semblent fort gênés pour se séparer, parce que tous trois, parfaitement gris, ils sentent d'instinct que, le point d'appui manquant, la culbute pour chacun est inévitable, et alors comment se relever ! Une autre estampe nous montre également dans la même situation d'équilibre *deux Invalides*, dont l'un laisse échapper sa canne, tandis que l'autre a déjà laissé choir à terre son chapeau qu'il ne peut manquer d'aller rejoindre en voulant le ramasser. Je pourrais citer bon nombre de scènes du même genre, venues tout probablement au hasard du crayon ; et l'artiste ne voyait là sans doute, par suite de ces illusions dont j'ai maintes fois parlé, qu'une innocente plaisanterie que le moraliste, lui, ne peut que regretter et blâmer sincèrement. Car quel enseignement peut-il en résulter ? Quel bien peuvent produire de semblables pages tirées à des milliers d'exemplaires et destinées le plus souvent à servir d'ornement aux murs du cabaret ? Ne sont-elles point au contraire un encouragement incessant à l'ivrognerie, qui voit dans ces *piquantes* scènes la glorification ou tout au moins l'excuse de son vice ?

Papa nanan, *Papa*, etc., et le reste que je ne puis écrire. Lithographie qui, avec son pendant, *le Départ pour la campagne*, naguère a, comme on dit, fait fureur. Elle nous représente une fête de village quelconque aux environs de Paris, à Saint-Cloud, si l'on veut. Sur le premier plan, à l'ombre des grands arbres, M. Durand, un Perrin Dandin de la rue Quincampoix, fort embarrassé en même temps qu'étourdi par les cris de ses trois marmots, garçons et fille, dont l'un demande à boire, l'autre à manger, et le troisième autre chose, si bien que le pauvre papa ne sait où donner de la tête. Il lève les mains avec un geste désespéré cherchant du regard sa moitié folâtre qu'on aperçoit dans le lointain dansant la galoppe avec le petit cousin.

Rien là sans doute dont la morale ait beaucoup à s'applaudir, et la

délicatesse, sans trop de susceptibilité, pourrait s'effaroucher de la plaisanterie relative au bambin qui voudrait.... *démanger*. Mais Charlet, comme autrefois Téniers, ne reculait pas, le crayon ou la plume à la main, devant les grosses farces, témoin *le Premier coup de feu :* un conscrit moins pressé de déchirer la cartouche que de desserrer ses boutons... pas de guêtres ! ou la lithographie ayant pour titre : *A Donvé le gamin reconnaissant !* On voit le dit gamin, *le voyou* de Barbier, en train de rattacher ses bretelles et sortant d'un endroit d'ordinaire indiqué par trois chiffres et. suivant l'expression de Rabelais : « moins doux fleurant que roses. »

Ces plaisanteries, surtout grossières, ou les sujets dont j'ai parlé plus haut, ne sont cependant pas les plus blâmables. Charlet, en faveur duquel on peut d'ailleurs invoquer comme circonstance atténuante le manque d'éducation première et le milieu dans lequel il fut jeté tout d'abord par les circonstances, le milieu *libéral*, comme il se qualifiait alors, Charlet, pendant les premières années de la Restauration, traduit, propage avec son crayon les préjugés antireligieux que le *Constitutionnel* d'alors caressait à peu près de la même manière, et avec autant de bonne foi et d'esprit que fait le *Siècle* aujourd'hui. Et je dois convenir que l'artiste, en général, se montrait à la hauteur des publicistes du parti dans ces sujets composés d'une façon assez platé, exécutés à peu près de même, et dans lesquels il ne retrouvait pas d'ordinaire cette verve et cette vérité dans les expressions triviales qui, pour les amateurs et collectionneurs, donnent encore du prix à ses scènes de cabaret. Maintenant quelques citations à l'appui de mes réflexions.

Triomphe de la Religion! Deux sujets dans une même planche ayant pour titres : l'un, *Impiété* (1810) ; l'autre, *Piété* (1820). Le premier représente l'intérieur d'une église ; dans le fond, une chapelle avec une statue de la sainte Vierge ou d'une sainte. Sur le premier plan, dans le sanctuaire même, des cavaliers, bras nus, en manche de chemise, sont en train d'astiquer leur fourniment. L'autre sujet nous montre également l'intérieur d'une église et, devant un confessionnal entr'ouvert, des soldats agenouillés attendant leur tour ; mais le crayon ironique et narquois de l'artiste n'avait pas eu l'intention certes d'édifier par le contraste. Rien de plus blâmable que cette image qui valait certaines et détestables chansons de Béranger. La censure la supprima et elle fit bien.

J'en dirai autant de plusieurs autres planches, par exemple, celle

intitulée : *le Soleil luit pour tout le monde.* Sur le premier plan apparaît un curé à corpulence rabelaisienne, qui, la canne à la main, promène sa digestion, pendant qu'à quelques pas, un pauvre hère à la figure en lame de rasoir, la sueur au front et courbé sur sa bêche, fouit péniblement la terre.

Que dit-on? On dit! Je reprends de l'activité! etc, sont autant de pages satiriques à l'adresse des royalistes ultras et des émigrés et s'expliqent comme un écho des passions de l'époque. Du même genre, mais pire, est la lithographie ayant pour titre : *Louis XVIII passant une revue!* et dont la circulation, sans nul doute, fut interdite. « Vu par le dos au balcon des Tuileries d'où il regarde défiler la garde nationale, dit M. de Lacombe, le roi s'écrie : « *Mes chers enfants, je vous porte tous dans mon cœur!* Malheureusement l'ouverture de l'habit et les formes un peu trop prononcées que cette ouverture laisse entrevoir, placent le cœur où il n'est pas d'ordinaire. »

On ne saurait qualifier avec trop de sévérité pareille imagination, qui n'était pas seulement une plaisanterie de mauvais goût, grossière et indécente, mais un outrage à la majesté royale pour laquelle le respect est un devoir de conscience.

Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'est là que la moindre partie de l'œuvre de Charlet et qui ne fait guère tache que dans la première moitié, alors que, jeune homme inexpérimenté et passionné, lui, l'homme indépendant par caractère, il obéissait à un mot d'ordre et, en croyant traduire ses propres convictions, n'était que l'instrument docile d'un parti! Où Charlet se montre vraiment lui, c'est-à-dire un grand artiste, un maître, c'est quand, exalté par le patriotisme, il improvise, au courant de la plume ou du crayon, ses scènes militaires, tant de pages admirables qui lui coûtaient si peu d'efforts, et qui, par le rare bonheur de la composition, l'étonnante énergie de l'exécution, le grand caractère, la force et la vérité des expressions, valent des tableaux. Ici l'on n'a que l'embarras du choix. *Waterloo* Un vieux grenadier au pied d'un chêne et blessé défend, armé seulement de son sabre, un camarade, blessé aussi, qui embrasse ses genoux; et devant ces deux braves, on voit, comme frappés de stupeur, de nombreux ennemis, Russes, Autrichiens, Prussiens, hésiter et abaisser la baïonnette. — *Le Drapeau défendu!* Des grenadiers français abordent à la baïonnette des Prussiens auxquels ils enlèvent leur drapeau. Composition énergique et remarquable d'élan. — *A moi les Anciens!* Un conscrit, qui a pénétré seul dans un retranchement ennemi, se

voit, au moment où il vient de percer de sa baïonnette un officier, cerné par les Anglais. Mais à son appel : *A moi les Anciens!* on aperçoit les grenadiers français qui, le fusil en avant, accourent pour le sauver. — *Le Laboureur nourrit le Soldat, le Soldat défend le Laboureur.* Un jeune sergent sur sa route rencontre un vieux laboureur qu'à sa figure et à sa moustache on reconnaît pour un ancien soldat; ils échangent, avec une poignée de main, le dialogue que traduit la légende. — *Le Second coup de feu!* On a vu quel était le premier; celui-ci est tout autre chose. Le conscrit est devenu un brave soldat qui grimpe à l'escalade jusqu'au sommet du rempart ennemi d'où il envoie son coup de fusil en pleine poitrine à un Prussien. — *L'Aumône.* Un grenadier décoré s'arrête devant un vieux mendiant assis sur le banc d'une chaumière; deux enfants à la figure intéressante se tiennent à ses côtés. D'un air ému, quoique avec un geste brusque, le soldat qui d'une main tient sa pipe, de l'autre fouille dans son gousset pour en tirer la pièce de monnaie qu'il veut déposer dans l'escarcelle de l'indigent.

Je ne fais plus que citer, car je n'en finirais pas si je voulais apprécier en détail : *Le Caporal blessé et son chien léchant sa blessure.* Superbe dessin comme vérité, simplicité de composition, vigueur et habileté de touche : *Cuirassier français portant un drapeau; — Colonne d'infanterie en marche; — Le Grenadier de Waterloo; — Les Français après la victoire; — Combat entre des Français et des Anglais*, etc.

Après ces compositions, comme verve, comme entrain, comme esprit, il faut citer toutes ces lithographies populaires que nos lecteurs, il y a quinze ou vingt ans, ont pu remarquer maintes fois à la devanture des marchands d'estampes : *L'Appétit elle est bonne, c'est les jambes y va mal. — Ça vous porte des chapeaux et ça n'a peut-être pas de chemises! — C'est toujours les mêmes qui tient l'assiette au beurre. — Ceux-là qui se bat pour la galette, c'est pas ceux-là qui la mange. — Elle n'admet pas de remplaçant!* (*La Mort*), etc., etc.

V

Mais tels ingénieux que soient ces sujets et si habile que semble l'exécution, Charlet se montre bien supérieur encore dans ses scènes militaires; c'est là qu'il triomphe! Comme personne, il a dessiné les types aujourd'hui perdus de ces vieux soldats de la République et de l'Empire avec lesquels enfant, adolescent, homme fait, il avait vécu,

dont il s'était comme identifié les habitudes, les sentiments, et dont les traits lui étaient si familiers. Nul n'a representé d'un crayon plus sympathique et plus énergique ces héroïques générations. Aussi comms ils sont vivants! Quelle crâne et fière tournure! Quelles attitudes en quelque sorte sculpturales! Et cependant ils ne posent pas ou tout naïvement et sans y penser. Il faut voir dans son œuvre, et en particulier dans la collection *des vieux Uniformes de l'armée*, *le Grenadier*, *le Voltigeur*, *le Cuirassier*, *le Dragon*, *le Carabinier*, etc. Voilà bien ces soldats de Napoléon pour lesquels c'était un jeu d'enlever les redoutes vomissant la mitraille ou les forteresses hérissées de canons; ces soldats dont chaque étape était un combat glorieux, et tour à tour entrés en vainqueurs dans toutes les capitales de l'Europe! héroïques hommes de guerre contre lesquels tous les ennemis se brisaient impuissants, mais que Dieu, le grand Dieu des armées, l'heure des justices venue, devait abîmer à la fois et en si peu de temps dans un immense désastre « en élevant seulement la température de quelques degrés » comme a dit éloquemment le P. Lacordaire.

Ces douloureux et terribles événements, ils avaient été un grand deuil pour Charlet. Souvent, avec des larmes dans les yeux, il avait causé de la catastrophe avec quelqu'un des survivants; ces récits des témoins oculaires, il en avait ressenti une impression profonde, ineffaçable! Et il leur dut, par l'énergie de son sentiment, par la force du souvenir, de les fixer d'une manière durable, de les traduire sur la toile avec un éclat, une puissance, qu'il n'eut pas souvent par malheur; lui qui maniait si hardiment le crayon ou coloriait si brillamment et vigoureusement l'aquarelle, était moins heureux lorsqu'il voulait s'armer du pinceau pour la peinture à l'huile. Rebuté vite par la lenteur du procédé, quand il ne s'en tenait pas à l'esquisse, à l'ébauche, il fatiguait, salissait sa couleur, alourdissait par le travail pénible sa touche d'abord libre, franche, hardie. On sentait comme de la gaucherie dans l'exécution, où l'on regrettait des tons heurtés, tantôt crus, tantôt ternes, des teintes violâtres, bleuâtres, verdâtres, etc. Rien de tout cela dans l'*Épisode de la Retraite de Russie*, où l'on retrouve, comme couleur et comme dessin, toute la fierté d'exécution des plus belles aquarelles de Charlet. Aussi le succès fut-il complet; et plus que jamais le public eut lieu de s'étonner que les portes de l'Institut, après la mort de Carle Vernet, ne se fussent pas ouvertes à deux battants, et pas même entr'ouvertes, pour laisser passer le vaillant artiste dont beaucoup de ces messieurs ornés du

frac à palmes vertes, pâles survivants de l'École morte de David, n'étaient pas dignes d'essuyer les pinceaux. Il ne fut assurément que l'écho de l'opinion générale le critique éminent qui disait dans une revue célèbre, à propos de ce magnifique tableau :

« *La Retraite de Russie.* Cet épisode est tout un poëme. En le voyant on est d'abord frappé d'une horreur vague et inquiète. Que représente donc ce tableau? Est-ce *la Bérésina?* Est-ce la retraite de Ney? Où est le groupe de l'état-major? Où est le point qui attire les yeux et qu'on s'est habitué à trouver dans nos musées? Rien de tout cela : c'est la Grande Armée; c'est le soldat ou plutôt c'est l'homme! C'est la misère humaine toute seule, sous un ciel brumeux, sous un sol de glace, sans guide, sans chef, sans distinction. C'est le désespoir dans le désert! Où est l'Empereur? Il est parti là-bas à l'horizon, dans ces tourbillons effroyables. Sa voiture roule peut-être sur des monceaux de cadavres, emportant sa fortune trahie; mais on n'en voit même pas la poussière. Cependant cent mille malheureux marchent d'un pas égal, tête baissée et la mort dans l'âme. Celui-ci s'arrête las de souffrir ; il se couche et s'endort pour toujours. Celui-là se dresse comme un spectre et tend les bras en suppliant... Mais la foule passe et il va retomber; les corbeaux voltigent dans la neige, pleine de formes humaines. Les cieux ruissellent et, chargés de frimas, semblent s'affaisser sur la terre. Partout où le regard se promène, il ne trouve qu'horreur, *mais horreur sans laideur comme sans exagération!* Hors *la Méduse* de Géricault et *le Déluge* du Poussin, je ne connais point de tableau qui produise une impression pareille... »

Ainsi s'exprimait avec la magie de son style le poète des *Nuits.* Et l'on comprend, quand la critique parlait ainsi, qu'un artiste fraternel, juge compétent, Hippolyte Bellangé, ne craignît pas de dire :

« Je considère ce tableau de Charlet comme un chef-d'œuvre du genre. »

Ce qui est remarquable, c'est que Charlet, d'ordinaire assez insouciant de son œuvre et, le dernier coup de crayon ou de pinceau (pour l'aquarelle) donné, l'abandonnant avec une rare indifférence aux hasards de sa destinée bonne ou mauvaise, cette fois se montre tout autre. Il se préoccupe de son œuvre comme jamais il ne l'avait fait et comme si de cette toile eût dépendu sa destinée d'artiste. Écoutons un témoin fidèle, Mme Charlet, qui disait plus tard à M. de Lacombe :

« Pendant que mon mari faisait son tableau, il était fort triste; il a passé bien des nuits sans sommeil, me disant : » Ce malheureux ta-« bleau n'est pas ce que je voudrais! » Plus il avançait, plus son découragement augmentait. Il était vraiment à plaindre, et tous mes efforts pour lui donner du courage étaient inutiles.

« Non, disait-il, je ne suis pas content, et plus je vais, plus je suis « inquiet; comprends-tu, ma mère (c'était son nom d'amitié), com-« bien il me sera pénible d'entendre dire et écrire : Pourquoi Charlet « veut-il faire de la peinture? il devrait s'en tenir à ses lithographies. « Mon cœur se brise à une idée pareille. Pardonne-moi de t'affliger, « mais je suis tout à fait découragé. »

« Rien ne pouvait le distraire de ces tristes pensées. Arrive enfin l'ouverture du Salon : « Mon pauvre mari n'eut pas la force de sortir de la maison; il avait l'air d'un coupable qui attend sa condamnation... Un de nos amis vint bientôt nous dire que non-seulement le tableau avait été admis (Charlet, dans sa modestie et sa défiance, en était à craindre un refus), mais que le premier effet avait été tout favorable. Les yeux de Charlet se remplirent de larmes et, m'embrassant : « *Mon Dieu*, dit-il, *je vous remercie!* »

Le lecteur qui se rappelle certaines lithographies trop dignes de blâme, que j'ai déplorées plus haut, ou celui qui garderait souvenir d'une lettre contenant, à propos de la première communion du fils aîné de Charlet, des phrases si étranges que j'aurais regret de les citer, aura remarqué, et non sans satisfaction, cette exclamation spontanée échappée à l'artiste : *Mon Dieu, je vous remercie!* Elle prouve que si le malheur de son éducation, si des habitudes prises, des préjugés anciens, l'influence de certains milieux, sans compter le respect humain, avaient faussé parfois son jugement naturellement droit et fourvoyé même son crayon, il avait par instinct, dans un moment solennel, le sentiment des choses religieuses, et même très-accentué. On en trouve la preuve plus d'une fois dans son œuvre. Je citerai quelques pages : *Vieillard méditant devant une tête de mort*. Il a placé près d'elle sa croix et ses cordons. Assis dans un fauteuil, les yeux fermés il s'absorbe dans de profondes réflexions. — *Je crois que je me sens de la religion*. Un grenadier de la garde, faisant route avec armes et bagage, s'arrête à l'entrée du cimetière, où l'on aperçoit deux enfants qui prient agenouillés sur une tombe, celle de leur mère sans doute. Le vieux soldat murmure ce que dit la légende.

Plus significative encore est celle qu'on lit dans cette page de

l'*Histoire de Valentin* qui a pour titre : *Valentin, bon paroissien.*
« Suivi toujours de la gouvernante et du chien, il entre chez le curé
« qu'il trouve faisant le catéchisme à de petits garçons. — Monsieur
« le curé, lui dit-il, je vous apporte 300 francs pour les pauvres
« de la paroisse. Moi, voyez-vous, je ne me suis pas servi de la
« religion, *mais je vais regagner mes distances*, parce que je la res-
« pecte conformément au règlement et que l'*Evangile*, c'est une
« bonne *Ecole du soldat* pour le citoyen!... Chrétien à outrance et
« Français à mort ! »

« Le bon curé, ému par ces paroles, remercie Valentin en lui mon-
« trant le ciel. »

Telle est la légende écrite par Charlet au bas du dessin, et il y a loin de ce langage à celui qu'il faisait tenir sous le Restauration à certains de ses personnages. On peut d'autant mieux croire que celui qu'ils prête à Valentin est un peu le sien, dans quelqu'un de ces bons moments où la grâce nous visite, que Valentin, dont la vie est racontée en cinquante planches et *mise au jour par son ami Charlet*, semble pour l'artiste un héros de prédilection, et que cette publication précéda de peu d'années (trois à peine) sa mort. Alors déjà, peut-être, il sentait les premières atteintes de la maladie à laquelle, après de longues souffrances, et à deux ou trois reprises une guérison trompeuse suivie de rechutes, il devait, hélas! succomber. Au mois d'avril 1843, il écrivait à Mlle Lejéas, une vieille amie.

« Je suis bien faible et bien fatigué ; mes travaux de cet hiver m'ont réduit à l'état d'ombre chinoise ou plutôt de spectre ; mon catarrhe a doublé, mes forces ont diminué, l'appétit s'en est allé ; le cœur seul est resté ferme d'accord avec la tête ; du reste, je ne suis plus qu'une ombre d'homme ; mais je compte sur Brainville (1). »

La souffrance, la reclusion forcée qu'impose la maladie, la solitude ne durent-elles pas incliner l'artiste aux pensées sérieuses? On ne saurait en douter. Car c'est vers cette époque, dans un moment où la mort semblait étendre la main sur lui, qu'il écrivit à son ami Bellangé : « ... J'ai usé de tout ; mais c'est chronique, dit-on ; donc fort
« heureux que je tienne encore bon. Pourtant, il y a un mois, j'ai failli
« défiler. J'ai eu un épanchement de sang au milieu de la nuit ;
« il a fallu aller chercher un Esculape qui m'a saigné ; sans cela
« j'étouffais. Je suis resté calme et impassible ; *je me recommandais*

(1) Campagne de madame Lejeas.

« *à Dieu, et Dieu m'a donné la force nécessaire pour ne pas perdre la* « *tramontane.* »

Ce n'est pas là le langage d'un impie et moins encore d'un sceptique. Écoutons, du reste, sur ce sujet quelqu'un dont plus d'une fois nous avons pu invoquer le témoignage comme le plus sûr, Mme Charlet. Elle disait à M. de Lacombe :

« Mon mari était très-religieux ; il avait du mépris pour ceux qui « ne l'étaient pas. S'il lui arrivait quelque chose d'heureux, il remer- « ciait Dieu et me disait : « *Ma mère, la Providence n'abandonne* « *jamais ceux qui croient en elle.* » Lorsque nos enfants étaient petits, « il aimait beaucoup à leur faire dire leur prières. Il était si bon « père ! »

« Ces bons sentiments, ajoute le consciencieux biographe, se rencontrent souvent (on l'a vu) dans l'œuvre de Charlet. » Mais quelles meilleures preuves pourrions-nous donner que ces pensées que nous recueillons dans une de ses lettres :

« Dieu est grand ! Je ne suis pas dévot ; mais, je l'avoue sans « rougir et sans croire être un homme faible, je suis religieux et sin- « cèrement religieux. Il faut dans les grandes commotions quelque « chose à l'homme, et ce sentiment de la force d'une Divinité domi- « nante et créatrice console et soutient le malheureux ; je ne l'avais « jamais senti de si près.

« Me voyez-vous avec une cuvette pleine de sang ?... puis des « gens qui me regardent comme un homme mort... Où aller deman- « der du courage si ce n'est à quelque chose de plus fort que « nous... ? »

Peu de jours avant sa mort, Charlet envoyait à son ami deux croquis faits à son intention sur ce lit de douleur qu'il ne quittait plus guère. Au bas de l'un d'eux, de sa main défaillante, il avait écrit ces paroles touchantes :

« Je vous l'ai déjà dit : Dieu soit avec vous ! Il sera mieux qu'avec « d'autres ; et surtout je suis certain qu'au festin de la bienvenue, « vous me mettrez ma part de côté. Oui, que Dieu soit avec les « bonnes âmes et tout ira bien ! »

Nous avons donc tout lieu d'espérer, de croire, que, plus heureux que Béranger, Charlet a, je ne dis pas reçu, mais accueilli sur

son lit d'agonie, la visite du prêtre, la visite de son Dieu, quoique le biographe, un ancien soldat, par l'instinct du respect humain peut-être, n'en parle point quand il nous raconte les derniers moments de l'artiste :

« Le 30 octobre 1845, vers quatre heures du soir, Charlet était dans son lit. Il manquait d'air ; il fait signe d'ouvrir la fenêtre et se fait conduire à sa table de travail, soutenu par l'aîné de ses fils. Assis dans son fauteuil, il veut saisir un crayon... mais c'est en vain... Il prend la main de sa femme, celle de son fils : « Adieu, mes amis, « leur dit-il, je meurs, car je ne puis plus travailler. » Paroles qui dans la bouche de Charlet résument si bien sa vie. Quelques moments après, il avait rendu à Dieu sa belle âme ! »

Terminons par un portrait de Charlet, dédié à son ami, et qui est un de ces excellents dessins à la plume comme l'artiste savait si bien les faire : « Charlet était très-grand, mais fort et nerveux. Il marchait un peu voûté. Sa figure, d'un aspect sévère d'abord et composée de lignes formant des angles sans nul contour, changeait à l'instant même de caractère quand un sourire, souvent malin, il est vrai, mais en même temps bienveillant, venait l'éclairer ; rien n'échappait à son regard. Ses yeux vifs, petits, enfoncés dans leurs orbites et recouverts d'épais sourcils, devinaient votre pensée. On eût dit en quelque sorte deux pistolets dirigés sur vous. »

M. de Rigny, complétant ce portrait, écrivait de son côté : « Quand il voyageait avec moi, sa verve était intarissable. J'en étais quelquefois malade en cherchant à étouffer mes rires convulsifs. Il faut l'avoir vu en de telles circonstances pour savoir avec quelle mesure toutefois il pouvait régler ses mordantes épigrammes pour qu'elles ne fussent pas blessantes. Puis, la conversation prenait-elle un tour sérieux, avec des personnes d'un esprit élevé, il écoutait, le col tendu, l'œil plissé. Sa belle et généreuse nature prenait le dessus, et le peu qu'il laissait échapper de ses pensées portait coup ; sa figure était magnifiquement illuminée. »

Le colonel de Rigny, paraît-il, avait dû presque la vie à la gaieté de Charlet ; voici comment. Dans les premiers temps de leur liaison, Charlet apprend que le colonel, sérieusement atteint d'une maladie noire, inquiète ses amis. Aussitôt, il accourt près du malade, s'installe à son chevet qu'il ne quitte plus ni le jour ni la nuit, s'évertuant de toutes les manières pour le distraire, l'égayer et avoir vite raison

du spleen, ce à quoi il réussit à souhait. « Pendant huit jours, à ce que racontait plus tard M. de Rigny, Charlet ne me laissa pas un moment de répit, et toujours il me fallait rire malgré que j'en eusse. Aussi la convalescence fut prompte et bientôt je fus guéri sans avoir rien fait de ce que m'ordonnait le médecin. »

Aussi l'on pense si l'artiste riait dans sa barbe et le malade avec lui, quand ils entendaient le desservant d'Esculape dire en se frottant les mains d'un air glorieux : — Je comptais bien sur l'efficacité de mes remèdes, mais je ne pouvais m'attendre à un si prompt résultat. »

Une anecdote encore puisque je tiens la plume. On raconte que Gérard, celui qu'on nommait le *peintre des rois*, et dont l'opinion a d'autant plus de poids que sa manière différait davantage de celle de Charlet, voyant un jour un dessin de celui-ci, ne put retenir cette exclamation :

— Appelez cela comme vous voudrez, mais c'est du *génie!*

« Il serait bien difficile, en effet, dit M. Ch. Blanc, de nommer d'un autre nom cet esprit rare qui, à un moment donné, exprime les sentiments d'un peuple avec tant de justesse et de profondeur; ce talent merveilleux de créer des types, c'est-à-dire d'imprimer à des physionomies individuelles le caractère de toute une nation, de toute une époque. Ah! sans doute, il est dans l'œuvre de Charlet bien des choses qui n'ont pas survécu aux circonstances, bien des beautés relatives au temps qui passe, aux idées qui changent, aux sentiments qui se modifient, mais il est aussi dans cet œuvre de Charlet des choses d'une portée humaine, des moralités profondes, des traits de satire impérissables, des paysages ravissants, des façons de voir la nature très-originales et très-vraies, des beautés que l'on peut dire absolues, car elles ne passeront point. »

C'est là l'opinion d'un critique des plus experts et j'hésiterais à dire qu'il y a exagération dans l'éloge.

BATHILD BOUNIOL.

REVUE DE LA QUINZAINE

M. Michel Chevalier, économiste, penseur et sénateur est en même temps l'un des hommes d'État de la *Revue des Deux-Mondes*. C'est là qu'il règle les destins des couronnes. Il y établissait, l'an dernier, que les rois n'étant plus que les représentants des volontés populaires, et les peuples étant, grâce aux progrès des lumières, imprégnés d'idées pacifiques, nous touchions à l'ère de la paix universelle. La guerre, cette œuvre des époques barbares, ne devait plus être qu'un souvenir. Il apercevait bien, lui aussi, quelques points noirs à l'horizon; mais le bon sens public aidé du libre échange devait les chasser au loin pour toujours.

Telles étaient alors les prévisions et même les affirmations de M. Michel Chevalier, chantre du progrès, saint-simonien et prophète de l'avenir. Je ne doute pas que M. Michel Chevalier, sénateur, ne se prépare malgré cela à voter la loi de réorganisation militaire, qui va transformer tous les Français en soldats.

Peut-être, du reste, persistera-t-il à dire que la guerre n'est plus de notre temps et qu'il y a folie de s'en inquiéter. C'est, en effet, la thèse que soutiennent, même au milieu des débats actuels, les représentants des diverses sectes humanitaires. Ils ont posé en principe que la civilisation du dix-neuvième siècle repoussait la guerre, et ils n'en veulent pas démordre. Voici quelques-unes de leurs raisons :

« De nos jours et dans ces derniers temps, l'ouvrier et le paysan ont dépouillé l'humeur agressive contre l'étranger. La *guerre ne serait acceptée d'eux que si l'honneur national le commandait hautement.* L'ouvrier et le paysan *n'admettent plus* qu'on les considère comme de la chair à canon, et qu'un gouvernement ambitieux ait le droit de les envoyer à la boucherie pour l'accomplissement de ses projets. Ce ne sont pas eux qui diraient : *Morituri te salutant*, à moins que le salut de la patrie ou sa dignité n'exigeât qu'ils lui fissent tous les grands sacrifices. *Toute l'Europe occidentale en est là aujourd'hui.* »

Voilà ce qu'ils disent, ce qu'ils affirment, au moment même où

l'Europe retentit partout du bruit des armes, et quand il est hors de doute, même pour eux, que la guerre nouvelle sera comme celle de 1866, uniquement une *guerre d'ambition.*

Ils ont encore une autre thèse. A les entendre, les préparatifs belliqueux qui agitent et remuent l'Europe sont des garanties, sinon des gages de paix. Oui, c'est par un fond d'humeur pacifique et dans un sentiment humanitaire que les puissances européennes mettent sur le pied de guerre sept ou huit millions d'hommes et grèvent leurs budgets militaires d'une dépense annuelle d'environ sept milliards de francs. Quand on vérra en présence, disent-ils. de si nombreuses armées, ayant en main de si redoutables moyens de destruction, on sentira que la guerre est une folie et l'heure de la paix universelle sonnera.

Dans d'autres circonstances ces niaiseries pourraient amuser ; aujourd'hui elles sont odieuses. Elles le sont d'autant plus qu'il faut chercher dans les doctrines dont elles émanent la cause première de ce développement du militarisme, la plaie du jour et le péril de demain. Ce n'est pas seulement le sang de l'Europe qui va couler et sa prospérité matérielle qui va être compromise ; le développement de la population, c'est-à-dire le principe même de vie et de force sera atteint dans sa source. Et la liberté, et la dignité, et la moralité, déjà si entamées, quels nouveaux et terribles assauts ne vont-elles pas subir !

On dit volontiers qu'un camp est l'image de l'ordre. Je veux bien le croire ; mais ce n'est pas assurément l'image de la famille. Or c'est par la famille que se forment, se fortifient et se soutiennent les sociétés. Eh bien, si le militarisme, par les empêchements qu'il apporte au mariage et les devoirs qu'il impose à tous les citoyens, met obstacle au développement et à la régularité de la famille, il atteint l'ordre social au cœur.

Cependant, tout en regrettant, tout en déplorant certaines prescriptions de la nouvelle loi sur l'armée, particulièrement au sujet de la garde nationale mobile, nous n'hésitons pas à reconnaître que l'état général des choses forçait la France, déjà trop militaire, à s'enfoncer davantage encore dans cette voie. Elle a suivi un mouvement général, et son régime, bien que dur, sera l'un des plus supportables de ceux qui vont peser sur la population des grands États européens.

Mais ce régime d'où vient-il ? Qui l'a rendu inévitable ? Il vient de la Révolution, et c'est le développement des doctrines humanitaires,

ces doctrines dont les béats du progrès attendent la paix universelle, qui nous l'impose. Combien d'années encore faudra-t-il continuer l'expérience? par combien de catastrophes faudra-t-il passer, pour que le monde reconnaisse enfin que le respect des lois de l'Église, de la part des nations et des États, peut seul limiter la guerre et garantir la liberté?

II

Les diplomates sont loin d'affecter la même confiance que les docteurs du progrès. Ils n'osent affirmer que l'on se prépare à la guerre pour ne la point faire. Cependant ils disent, eux aussi, qu'il ne faut pas désespérer du maintien de la paix; et dernièrement on les a vus travailler de l'air le plus sérieux du monde à jeter les bases d'une conférence, où toutes les questions qui divisent les gouvernements et troublent les peuples devaient recevoir une solution. Malheureusement, pour poser des bases il faut un terrain solide, et les diplomates n'ayant rien trouvé de semblable, l'œuvre qui devait tout finir n'a pas elle-même été commencée. On cherche encore, dit-on. C'est possible; mais la question capitale est de savoir si l'on cherche sérieusement, de bonne foi et avec le ferme désir de trouver.

L'opinion, il faut le reconnaître, ne croit pas cela. Elle est même convaincue que les gouvernements qui pourraient assurer la paix sont, au contraire, portés vers la guerre. Tous peut-être ne songent pas à la provoquer, mais aucun ne paraît songer beaucoup à l'éviter. Avec de telles dispositions et tant de soldats, et tant de canons rayés, et tant de fusils perfectionnés, et tant d'engins nouveaux à essayer, il est difficile qu'on s'en tienne aux menaces. Et puis, les uns et les autres sentent très-bien que la politique suivie depuis nombre d'années, sous l'impulsion des idées nouvelles, a troublé si profondément l'ordre européen qu'une crise est inévitable. On en conclut de part et d'autre qu'il est inutile d'attendre, et il est bien probable qu'on n'attendra pas beaucoup.

De quel côté éclatera l'orage?

On a dit souvent qu'il éclaterait sur les bords du Rhin. C'était le plus vraisemblable. Dernièrement néanmoins il semblait possible que ce fût en Italie. Aujourd'hui, on prétend que les nuages s'amoncèlent sur le Danube. On montre la Russie travaillant les Roumains, les Serbes, les Bulgares, faisant avancer des troupes en Bessarabie, et mena-

çant de toutes les manières et sur tous les tons le pauvre souverain qu'on appelait autrefois le Grand Turc.

Que la Russie se tienne prête et veuille prendre sa revanche de la guerre de Crimée, nul n'en peut douter. Mais il n'est pas encore démontré qu'elle ait résolu de commencer la lutte, et il me paraît impossible qu'elle songe à la commencer seule.

Cependant c'est le bruit du jour, ou du moins, c'était le bruit d'hier. N'a-t-on pas dit, ne dit-on pas encore, dans les feuilles officieuses ou inspirées, que la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse (oui, la Prusse !) se sont entendues pour signifier à la Russie de laisser le Turc en repos, et que le czar a répondu que rien ne l'empêcherait de secourir les chrétiens d'Orient.

Si une tentative diplomatique a été faite pour arrêter le Moscovite, ou elle n'a pas eu le caractère qu'on lui donne, ou le czar n'a pas fait la réponse qu'on lui prête.

Les diplomates peuvent parfois trouver leur compte à paraître dupes. Ce calcul expliquerait la confiance que l'on montrerait à Paris et à Vienne dans les dispositions de Berlin à contrecarrer Saint-Pétersbourg et à sacrifier l'amitié de la Russie au désir de fraterniser avec la France et l'Autriche.

Mais cette évolution n'est ni vraisemblable, ni vraie.

Parmi les puissances européennes, s'il en est deux qui aient une politique ferme, déterminée et suivie, ce sont la Prusse et la Russie. Voilà pourquoi celle-là a gagné tant de terrain, et pourquoi celle-ci s'est si vite relevée du désastre de Sébastopol. Or l'alliance russe forme depuis longtemps le point d'appui de la politique prussienne. Dira-t-on que les nouvelles grandeurs de la Prusse ont pu modifier ses vues. On se tromperait. La Prusse ne saurait se dissimuler qu'entre la France irritée et l'Autriche humiliée, elle aurait bientôt une situation difficile, en dépit de ses fusils à aiguille, si la Russie, voulant se venger d'un abandon, se déclarait neutre. La Prusse est forte sans doute et elle en est plus convaincue que personne ; mais elle n'est pas de taille encore à se passer d'une alliée.

Quant à la Russie, il est manifeste qu'elle ne peut mener à bonne fin ses projets sur la Turquie d'Europe si elle n'a pas la Prusse pour la seconder, non pas en marchant contre « l'homme malade » de Constantinople, mais en se mettant sur notre chemin.

Tenons donc pour assuré que si la Russie provoque la crise du côté

de l'Orient, ce sera avec la certitude que la Prusse est prête à nous attendre sur le Rhin.

La Russie n'aurait-elle pas une autre alliée ? l'Italie, dont le désordre est l'élément naturel, ne profiterait-elle pas de l'occasion pour marcher sur Rome malgré la France et au risque d'y rencontrer l'épée de la France ? On le dit beaucoup et on le croit un peu. Il est même évident que bon nombre de politiques italiens comptent sur cette éventualité. C'est le rêve de Garibaldi et l'espoir de la plupart des chefs du *parti d'action*. Peut-être même les prétendus modérés, MM. la Marmora, Menabrea et leurs amis, songent-ils, eux aussi, à jouer cette partie. Malgré cela, je doute fort que le gouvernement italien se tourne carrément contre nous. Ce n'est pas que je lui soupçonne assez de loyauté ou de reconnaissance pour nous être fidèle, mais je ne puis croire qu'il trouve le courage de nous braver. Les héros de Custozza et de Lissa doublés des héros de Mentana ne sont pas, au fond, sans quelque sentiment vrai de leur mérite. Ils se diront que la France, si menacée qu'elle puisse l'être sur ses frontières de l'est, aurait toujours assez de temps et assez de monde pour les mettre à la raison. Nous tenons les Alpes, nous tenons la mer, nous sommes à Rome et nos chassepots *font merveille*. Les Italiens peuvent oublier ces détails quand ils parlent, mais ils se les rappelleraient s'il fallait agir. Ces braillards ont, au besoin, un inépuisable fonds de sagesse. Ils nous seront hostiles, mais ils attendront, pous se tourner contre nous, qu'il n'y ait pas de danger. Que nous passions le Rhin en vainqueurs et nous n'aurons pas besoin d'envoyer quelques régiments à Florence. J'en conclus que si la guerre éclatait, nous pourrions compter au début sur la neutralité de l'Italie.

Ces prévisions doivent contrarier quelques-uns de nos lecteurs. L'Italie ayant l'audace de se joindre à nos ennemis et nous forçant à la *défaire*, leur semblerait remplir sa vraie destinée. Ne faut-il pas qu'elle soit punie ? Qu'ils soient tranquilles, la punition viendra et elle sera d'autant plus humiliante pour les italianissimes et d'autant plus instructive pour nos politiques, que nous n'y aurons pas mis la main. L'Italie, qui n'a pu se faire elle-même, en dépit du *fara da se*, se défera toute seule. Elle tombera décomposée par le fait de son impuissance absolue et de ses vices intérieurs ; elle sera son propr usticier, et plaise à Dieu que la sentence ne nous paraisse pas tro dure et l'exécution trop cruelle !

Si nous n'avons pas l'Italie pour ennemie, aurons-nous l'Autriche

pour alliée? Il y a quelque temps, chacûn croyait pouvoir résoudre cette question par l'affirmative ; aujourd'hui, il faut répondre par des paroles de doute. L'Autriche, qui depuis vingt ans, a traversé tant de crises dont elle s'est mal tirée, en traverse une plus redoutable que les précédentes. Elle a pris pour ministre M. de Beust, un protestant venu de Saxe, qui, pour la guérir de tous ses maux, a entrepris de la décatholiciser. Il y travaille d'un air calme mais avec persévérance et en homme sûr de son fait. L'empereur apostolique lui laisse le champ libre. François-Joseph proteste toujours cependant de son dévouement personnel à la religion, et nul n'a le droit de mettre en doute sa sincérité. Mais le Saxon lui a démontré que s'il avait raison comme homme, d'honorer l'Église et de vouloir la servir, il devait, comme souverain, la livrer à ses ennemis. François-Joseph s'est laissé persuader de la haute sagesse et de la profonde justice de ce raisonnement, basé, selon M. de Beust, sur les vrais principes constitutionnels; et il s'ensuit que la décomposition de l'Autriche marche de mieux en mieux. Elle se fait à toute vapeur.

Un pays qui croule peut-il devenir un allié solide? C'est au moins douteux. Ici le doute est d'autant plus fondé que l'Autriche croule moins par faiblesse de constitution et défaut de ressources que par l'absence de suite dans les idées. Elle a depuis vingt ans essayé de vingt systèmes sans s'attacher fortement à aucun. Cette politique flottante et tremblante l'a diminuée de toute les façons et ne permet à personne, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, de compter sur son concours. Notons cependant que si elle se décidait à prendre un parti, elle se mettrait probablement du côté de la France. Et ce serait sage de sa part, car si nous lui avons fait beaucoup de mal, nous n'avons plus aucun intérêt à lui en faire encore, tandis que la Prusse et la Russie ne peuvent, l'une et l'autre, atteindre pleinement leur but qu'à ses dépens.

Les politiques s'inquiètent aussi, et c'est trop juste, du rôle que jouerait l'Angleterre.

Évidemment, l'Angleterre aspire, comme l'Autriche, à rester neutre. Mais cette aspiration est chez elle raisonnée et libre; elle l'appuie sur la certitude d'être respectée et sur l'espoir de prendre, le cas échéant, part aux profits sans avoir rien sacrifié, rien exposé. Puissance commerciale avant tout, elle ne tirera l'épée que si ses intérêts matériels le lui commandent impérieusement. Mais alors elle le fera avec une résolution qui ne laissera rien à désirer. En attendant, elle masse en

Abyssinie une armée, qui pourra peser bien à propos sur le dénoûment de la question d'Orient.

Si la neutralité conditionnelle de l'Angleterre et l'incertitude de l'Autriche déterminaient la Russie à garder une attitude expectante, la France devrait s'en réjouir, car elle n'aurait plus à compter qu'avec la Prusse. Le tête-à-tête serait sérieux, mais n'offrirait rien de trop inquiétant.

Les nouvellistes ont aussi mêlé le nom de l'Espagne aux bruits de guerre et d'alliance qui agitent l'Europe. On a dit que le gouvernement espagnol était disposé à soutenir, même par les armes, la cause de la France.

Il y a du vrai et du faux dans ce bruit. L'Espagne n'aurait nulle raison de se joindre à la France pour une guerre politique contre la Prusse, et il est probable qu'elle s'en garderait bien. Mais l'Espagne, fidèle à son passé, est toujours dévouée à l'Église. La révolution qui l'a tant affaiblie n'a pu entamer profondément sa foi. Depuis dix ans, même sous des ministères ayant des tendances libérales, elle n'a cessé de montrer le désir de soutenir le pouvoir temporel du Saint-Siége. L'attitude plus nette prise par le gouvernement français dans la question romaine a rapproché de nous la cour d'Espagne. La reine Isabelle et ses ministres ont déclaré au cabinet des Tuileries que si la France faisait la guerre pour sauver le trône pontifical et lui donner toutes les garanties dont il a besoin, l'Espagne combattrait avec joie à nos côtés. Ainsi, en cas de conflagration générale et si l'Italie voulait se jeter sur Rome, une armée espagnole serait prête à lui barrer le chemin et même à faire quelque chose de plus. Elle pourrait, par exemple, profiter de la circonstance pour mettre du même coup à la raison les réguliers de Victor-Emmanuel et les irréguliers de Garibaldi. Une armée de soixante mille hommes y suffirait, et la catholique Espagne n'hésiterait pas à les donner pour faire rentrer le chef de l'Église dans tous ses droits.

Nous ne pousserons pas plus loin cet exposé des bruits et des nouvelles politiques du jour. Nous en avons dit assez pour montrer que l'Europe, grâce aux développements du droit nouveau et à la politique rationnelle, celle qui croit aux intérêts et méprise les principes, est dans une situation dont les apologistes de la civilisation moderne n'ont vraiment pas lieu d'être fiers.

III

M. Michel Chevalier, dans l'écrit que nous avons rappelé plus haut, a senti, malgré sa foi au libre échange, que tout en marchant vers la paix universelle nous approchions d'une guerre générale. Il s'est dit que cela était tout à fait surprenant, anormal, tout à fait contraire au bon sens, à la raison, à la logique libre-échangiste, et que pour s'en rendre compte il devenait nécessaire de *voir au fond des choses*. Malheureusement ce docteur ayant la vue courte n'a pu voir bien avant; cependant, à force d'attention et de bonne volonté, il a vu quelque chose. Nous le citons :

« La constitution de l'Europe manque visiblement des conditions qui assurent la stabilité des rapports politiques. Il ne subsiste plus un traité dont les clauses, généralement acceptées, garantissent un équilibre durable... l'édifice européen n'a pas de fondations ; il repose sur le sable. Sentant de plus en plus l'instabilité de l'ordre européen, les gouvernements se tiennent en armes afin d'être en mesure de passer à des éventualités constamment imminentes. De là ce système de paix armée qui prévaut en Europe et impose de grandes dépenses aux États. »

Oui l'édifice européen repose sur le sable, oui le système de la paix armée, qui devient si facilement le système de l'armement général menant à la guerre universelle, est une nécessité de ce temps. Mais si M. Michel Chevalier n'a rien vu de plus *au fond des choses*, il a mal regardé. Quelles doctrines ont amené cet état redoutable et honteux ? pourquoi ne croit-on nulle part à la stabilité ? pourquoi ce défaut absolu de confiance entre les gouvernements, les souverains, les peuples ? Que faire enfin pour que le *progrès des idées pacifiques* ne se traduise pas par des guerres où l'on met sur pied toute la population virile et où l'on tue en un seul jour plus d'hommes que n'en comptaient les armées de Louis XIV ?

M. Michel Chevalier, qui s'en tient aux surfaces même lorsqu'il croit aller au fond, n'a pas abordé ces questions ; cependant il s'en est assez approché pour dire que le seul moyen peut-être d'assurer le repos et l'avenir de l'Europe serait de prendre le passé pour modèle et de reconstituer la *chrétienté*.

Le lecteur s'étonne qu'une idée si juste et si grande ait pu entrer dans la tête de cet utilitaire. Que son étonnement cesse : elle y est entrée tout de travers. Si M. Michel Chevalier demande que l'Europe

redevienne la chrétienté, c'est à la condition qu'elle n'aura plus rien de chrétien; il voudrait qu'un congrès permanent des principaux souverains y prît le rôle que la Papauté remplissait au moyen âge.

« Il faudrait à l'Europe, dit-il, une sorte de tribunal international où les différends viendraient se vider et devant lequel seraient traduites les questions à résoudre... La tentative d'instituer un pouvoir investi de cette haute prérogative ne serait pas une nouveauté. Dans le moyen âge, la Papauté était une autorité arbitrale reconnue par les princes turbulents de ce temps-là et, à plus forte raison, par les peuples pour lesquels c'était une providence tutélaire. Les sentences du saint-siége obtenaient, sinon toujours, du moins souvent, l'obéissance et le respect. La base de cette juridiction, c'est que le pape, en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ, était le supérieur des rois, à ce point que ceux-ci fussent devant lui de simples justiciables et pussent par lui être dépouillés même du sceptre. Une pareille constitution de l'Europe a fait son temps depuis des siècles, et aujourd'hui on ne peut la mentionner que pour mémoire. De ce système tout ce qui peut se recommander de nos jours, c'est la pensée *vraie, généreuse et toujours opportune, que la chrétienté* est un grand corps où les éléments d'homogénéité sont très-vivaces et mériteraient d'être consacrés par une organisation politique permanente. »

Cette conclusion est trop visiblement fausse pour que nous entreprenions de la discuter. L'Europe n'est plus la *chrétienté;* c'est à peine même si elle contient encore des nations chrétiennes. Les individus y sont plus ou moins libres de pratiquer le christianisme, mais aucun État n'y est constitué chrétiennement. L'Espagne seule paraît aspirer à reconstituer cette force; il faut l'en louer et reconnaître en même temps que si un concours politique extérieur lui est nécessaire, elle ne le recevra pas.

Quant à remplacer la juridiction de la Papauté par l'organisation d'un *concert permanent*, entre le czar, la reine d'Angleterre, l'empereur des Français et le roi de Prusse, c'est une idée qui ne prendra point. Les membres de ce *concert*, auquel le docte et sage sénateur demande l'harmonie européenne, ne pourront jamais se réunir sans que chacun songe à se faire la part du lion, et ils ne tomberont d'accord qu'après avoir essayé divers instruments de précision, tels que les fusils à aiguille, les chassepots, les mitrailleuses et les canons tournants. Celui dont les essais n'auront pas réussi deviendra souple... provisoirement. Et puis, ce sera à recommencer jusqu'au jour

où les puissants auxquels Dieu laisse le gouvernement du monde, reconnaîtront que pour assurer à l'Europe la sécurité, la liberté et l'honneur, il faut non pas imiter de travers une institution quelconque de la chrétienté, mais revenir au plein christianisme. Hors de là, point de salut.

IV

Si, de la question de guerre qui est commune à toutes les grandes puissances, nous passons aux questions intérieures, le spectacle qu'offre l'Europe est également de nature à montrer que le libre échange des idées et des denrées n'est ni une garantie d'ordre, ni une garantie de prospérité.

L'Angleterre, menacée dans ses institutions par le développement du droit électoral et la formation d'un parti révolutionnaire, est, en outre, sous le coup d'une guerre sociale. Le désordre matériel, le grossier désordre de la rue a fait invasion chez elle sous le nom de fénianisme. L'Irlande qu'elle a spoliée, l'Irlande dont elle a ruiné les autels et voulu détruire la foi, lui inocule cette plaie redoutable. Les lords anglais trouvaient du bon dans les doctrines de nos socialistes, et donnaient de l'or aux garibaldiens. Eh bien, qu'ils se préparent à compter avec les fénians, lesquels ne tarderont pas, si ce n'est déjà fait, à se recruter dans la populace anglaise, comme parmi les enfants affamés de l'Irlande.

La Prusse, si fière de ses récentes conquêtes, voit une partie de sa population mourir de faim. C'est là une ombre un peu triste dans l'horizon que les fusils à aiguille ont si facilement agrandi. Et puis, tandis que les pays nouvellement annexés s'agitent au nom de leur nationalité méconnue, les doctrines socialistes gagnent du terrain dans tous les centres industriels. Le futur empereur d'Allemagne pourrait bien trouver de ce côté de plus redoutables obstacles qu'à Sadowa.

En revanche, il est vrai, l'Autriche s'applique à lui faciliter les voies. Sous prétexte de réformes constitutionnelles, elle se désorganise absolument. M. de Beust a un système de simplification qui embrouille tout. De là des mécontentements nombreux. En réalité, le réformateur saxon n'a pas de système : il fait des concessions et se jette dans les expédients. Cela mène inévitablement au désordre et à l'impuissance. Nous devons cependant reconnaître au grand chancelier une idée suivie : il veut annuler en Autriche l'influence de l'Église. Il n'a pas compris que l'Autriche ne pouvait plus avoir d'action sur l'Allemagne

qu'à titre de puissance catholique. La guerre contre le concordat a pris, grâce à ses complaisances et à sa connivence, le pas sur toutes les questions intérieures. En fait, aux yeux du gouvernement autrichien, le concordat n'est plus qu'une lettre morte. L'État prétend garder tout ce que l'Église lui avait accordé, et tenir en même temps pour nuls les engagements qu'il avait pris. Cette déloyauté envers l'Église, qui est aussi une trahison envers l'empire, promet des résultats auxquels M. de Beust et ses collègues ne s'attendaient certes point. Les populations catholiques, si indolentes jusqu'ici, s'agitent pour défendre leurs droits. Le concordat, dont l'application, d'ailleurs incomplète, n'a pas répondu aux espérances de ses auteurs, sert aujourd'hui de drapeau aux fidèles et fonde en Autriche le parti catholique. Cette vigueur nouvelle, cette vie qu'il devait répandre, sort de lui au moment où ses adversaires croyaient qu'il n'en serait plus question (1).

N'oublions pas de noter que les amis de M. de Beust le félicitent et le glorifient d'avoir enfin vidé la question hongroise par l'établissement du *dualisme*. Nous attendrons que les faits aient prononcé pour croire, même sur ce point, au succès du grand chancelier. Jusqu'ici nous ne voyons que la victoire des Madgyars sur l'empereur, et, par suite l'empire coupé en deux. On dit que de cette division naîtra l'union. Attendons la fin.

Nous pouvons être bref sur les affaires intérieures de l'Italie ou plutôt du gouvernement italien. Trois mots : incapacité, duplicité, misère, résument la situation. L'incapacité et la duplicité sont le trait commun de tous les prétendus hommes d'État qui se disputent le pouvoir; la misère est le lot du peuple. Et il en sera ainsi jusqu'au jour où l'édifice dont le glorieux Cavour a posé les premières pierres croulera. Certains amateurs de compromis peuvent s'efforcer de croire que M. Menabrea, présentement ministre, sortira l'Italie de ce gâchis. C'est un rêve dont il n'y a pas lieu de s'occuper. M. Menabrea, qui ne veut répudier aucune des spoliations de ses prédécesseurs, qui affirme comme eux les *droits* de l'Italie sur Rome, sera comme eux impuissant.

On assure que le gouvernement français négocie de nouveau avec

(1) Le *Volksfreund*, journal catholique de Vienne, constate que les deux chambres du Reichsrath ont reçu jusqu'ici pour le maintien du concordat 632 pétitions portant plus de 400,000 signatures, tandis que les pétitions anti-concordataires s'élèvent seulement à 439 et portent 60,000 signatures au plus.

le cabinet de Florence dans le but de raviver la défunte convention de septembre. Nous attachons peu d'importance à ces rumeurs. La France a trop hautement ratifié le *jamais* prononcé à la tribune du Corps-Législatif par M. le ministre d'État, pour qu'une entente quelconque puisse désormais s'établir entre elle et l'Italie sur la question de Rome.

Ce n'est pas après avoir hautement reconnu la nécessité d'une déclaration nette et décisive que le gouvernement français pourra revenir à la politique indécise dont la Convention de septembre avait été le résultat et a si bien démontré l'impuissance.

D'ailleurs, l'Italie nous refuserait, au sujet de Rome, même l'apparence d'une concession, et nous voudrions, nous, une renonciation positive. On ne s'entendra pas.

Le projet de loi sur l'armée, les entreprises de M. Duruy sur l'enseignement des filles, et la question de la liberté de la presse ont particulièrement alimenté la polémique dans ces derniers temps. Nous avons parlé plus haut de la loi militaire, et nous publions dans ce même numéro une étude de M. Coquille sur l'éducation des femmes. Reste la question de la presse. Nous en dirions volontiers quelque chose ; mais cette revue est déjà bien longue, et nous renvoyons l'affaire à quinzaine.

EUGÈNE VEUILLOT.

REVUE LITTÉRAIRE

LES LIVRES A L'EXPOSITION

Il y a quelques années, on ne parlait pas sans terreur, même parmi les érudits, de l'invraisemblable recueil des Bollandistes. Les *Acta sanctorum* étaient une légende. Les profanes avaient entendu dire, de loin, qu'il y avait certains rayons mystérieux dans nos bibliothèques qui abritaient je ne sais combien d'in-folio plus mystérieux encore. On se disait tout bas que le monument de Bolland et de Papebrock ne serait jamais terminé, et que les arrière-neveux de nos petits-neveux étaient peut-être destinés, dans quelque mille ans, à lire les dernières pages du cent cinquantième et dernier volume. Voilà ce que l'on se murmurait à l'oreille, et il n'y avait peut-être pas en Europe vingt érudits qui se servissent journellement de ce recueil presque effrayant...

Tout à coup on apprit dans le monde savant qu'un jeune éditeur avait choisi, presque pour ses débuts, la réimpression de ces cinquante-quatre in-folio et la continuation de cette œuvre gigantesque. Cet audacieux n'était connu jusque-là que par une réimpression beaucoup moins téméraire, celle de la *Vie des Saints* du P. Giry. Il ne reculait pas devant une tâche aussi formidable. Les incrédules ne manquèrent point, ni peut-être les jaloux. On se disait : « Il restera à moitié chemin; il ne trouvera point « de souscripteurs; il reculera. » Mais, par bonheur, on se trompait.

Près de quarante volumes de la réimpression des *Acta* sont aujourd'hui achevés, et glorieusement achevés. La continuation du grand monument ne se poursuit pas avec une activité moins méritoire, et nous avons sous les yeux le SOIXANTIÈME volume de cette incomparable collection. On ne se rend peut-être pas un compte assez exact des difficultés que présente l'exécution d'une telle entreprise, et, qu'on nous permette de le dire, les membres du jury international n'ont pas compris qu'il est en librairie certaines témérités auxquelles on ne saurait peut-être point décerner de trop hautes récompenses. L'éditeur des Bollandistes méritait mieux qu'une médaille d'argent.

Mais, d'ailleurs, les Bollandistes n'ont pas été l'unique préoccupation de ce téméraire et heureux éditeur. Les *Acta sanctorum* s'adressent à l'Eglise universelle : il convenait de mettre en lumière une œuvre qui fût

l'honneur particulier de notre France. L'*Histoire littéraire des Benédictins* s'offrait d'elle-même à un choix intelligent : œuvre austère, sans ornements, et même sans éclat, qui, en certains points, a été très-évidemment surpassée, mais qui fournit à l'historien et à l'érudit contemporains des richesses presque inépuisables : trésor bibliographique, modèle de critique saine et modérée, livre honnête, consciencieux, solide, et dont ne saurait se passer aucune bibliothèque vraiment digne de ce nom. Au siècle dernier, il était d'usage d'écrire et d'apprendre avant tout l'histoire des faits surtout celle des batailles. L'enfant était condamné à savoir les dates des plus petits combats que s'étaient livrés les plus petits peuples de l'antiquité ou des temps modernes, pour des causes insignifiantes ou odieuses. Mais, grâce à l'initiative des Bénédictins, grâce aussi aux généreuses tendances de notre temps, l'histoire des idées tient aujourd'hui, et de plus en plus tiendra la première place dans l'enseignement historique. Grâce à Dieu, il est aussi honteux d'ignorer de nos jours les idées de saint Anselme que la date exacte du combat de Marathon !

Toutefois, il ne faudrait pas aller trop loin dans cette voie, et la Providence s'étant servie des batailles pour diriger parfois les affaires de ce monde, il ne convient pas de négliger tout à fait l'*Histoire-bataille*. M. Victor Palmé, à côté de l'*Histoire littéraire*, réimprime aujourd'hui les *Historiens de France*. Encore une œuvre bénédictine, que l'Académie des Inscriptions continue avec un zèle et un succès que personne n'a jamais contestés. Faut-il le dire ? Les derniers volumes de cette compilation gigantesque nous semblent véritablement supérieurs aux premiers. Prenez entre vos mains un des premiers tomes des *Historiens*, et comparez le au vingt-deuxième volume qui a paru récemment : vous serez frappé d'une différence qui est toute à l'honneur de notre siècle. Mais n'oublions pas que Dom Bouquet a le mérite incomparable d'avoir le premier mis la main à une telle œuvre, et que, par cela seul, il a des droits imprescriptibles à notre reconnaissance. Attaquer les hommes d'initiative, c'est en effet se rendre coupable d'une véritable ingratitude !

Qui le croirait ? Dans les réimpressions elles-mêmes, il est une certaine *actualité* dont un éditeur intelligent saura toujours tenir compte. En cela, comme en tout, il faut sonder les besoins intellectuels des esprits de son temps et leur donner satisfaction. Malheur aux entendements en retard ! Cela est vrai pour les libraires comme pour les savants, les littérateurs et les politiques. A l'approche du futur concile œcuménique, l'éditeur des Bollandistes a pensé avec raison que tous les cœurs des catholiques allaient battre et que toutes leurs intelligences allaient éprouver un je ne sais quel frémissement. Leur première pensée, s'est-il dit, sera sans doute de se reporter aux dix-neuf premiers conciles universels, et d'en étudier à la fois l'histoire et la doctrine. Les Pères du futur concile seront nécessairement les plus ardents à cette étude. Mais où trouver un texte

complet, un texte correct et définitif de ces canons œcuméniques? Dans la plupart de nos collections, les conciles généraux ont été indûment confondus avec les autres; Catalani est peut-être le seul qui ait songé à publier dans un recueil spécial ces textes particulierement vénérables. M. Victor Palmé va donner une édition nouvelle de Catalani, ou, pour mieux parler, il va entreprendre une œuvre toute nouvelle, une *Amplissima Collectio Conciliorum œcumenicorum* qui n'aura point de précédent, et qui méritera de devenir un modèle. Et en même temps il fera paraître, à l'usage des fidèles, une *Somme élémentaire des Conciles généraux* qui fournira aux laïques une traduction fidèle, des commentaires lucides, une histoire succincte de toutes les assises de l'Eglise universelle. Les deux livres se compléteront l'un par l'autre, et ils répandront partout les torrents de la bonne lumière.

Ce nous est une très-grande joie de penser que tous ces livres vont hâter dans le monde la diffusion de la science, et que nous les trouverons bientôt dans la bibliothèque du plus humble curé de campagne. La science n'est, par son côté le plus élevé, que la vue plus claire du Verbe, et qu'est-ce qu'un chrétien peut désirer plus vivement, sinon que le Verbe soit mieux vu et plus profondément connu?

Il nous semble aussi (et nous le disons très-simplement, comme il convient à quelqu'un qui a la réclame en horreur), il nous semble que l'on doit quelque reconnaissance à ceux qui réimpriment les bons livres. Si M. V. Palmé n'a obtenu à l'Exposition de 1867 qu'une médaille d'argent, la gratitude des catholiques lui tiendra lieu de médaille d'honneur.

LÉON GAUTIER.

PROMENADES AUTOUR DE MON JARDIN. Conferences aux dames du monde, par Mgr LANDRIOT. 1 vol. in-12 de 510 p. Palmé, 1868.

Ce nouvel ouvrage de Mgr Landriot est le complément, si je puis ainsi parler, des Conférences aux Dames, précédemment publiées. L'idée de ces conférences est tout à la fois gracieuse et ingénieuse : c'est la comparaison de l'âme humaine avec un jardin, et quand on les lit on est frappé de la justesse de cette comparaison. Parcourons rapidement les pages de cette œuvre pour en donner une idée à nos lecteurs. La première conférence a pour objet la terre qui doit composer le jardin et les murailles qui doivent l'abriter. La première condition pour faire un jardin est de posséder une couche de terre assez épaisse pour le développement de la végétation ; il faut de plus une terre bien composée; c'est l'affaire du jardinier. Des murailles, en outre, doivent entourer le jardin pour le mettre à l'abri de ces coups de vent qui parfois dessèchent les plantes en un instant. Ce jardin c'est notre âme, la terre de ce jardin ce sont les qualités de l'intelligence et du cœur. Les âmes, sous ce rapport, sont plus richement dotées

que bien des sols : chaque âme avait reçu de Dieu une bonne terre, mais cette terre a été souvent minée, délayée, entraînée par le courant des passions; c'est là l'explication de bien des mystères d'inorédulité. Le sol primitif de notre âme est dû à la royale munificence de la Providence; elle a diversifié ses dons en réservant une large part à l'activité individuelle; elle veut que l'homme travaille le jardin de son âme de manière à modifier en l'améliorant le terrain primitif. Les jardins, surtout ceux qui avoisinent la mer, ont besoin d'être entourés de murailles; le monde a aussi ses coups de vent contre lesquels il faut de grandes précautions pour que le jardin de l'âme ne soit pas desséché. La terre une fois préparée il faut la semer et la planter. Les semis produisent toujours des plantes plus vigoureuses; il en est de même dans le jardin de notre âme; les idées qui y sont entrées à l'état de germes sont plus belles, plus solides et plus vivaces que les idées entrées toutes formées. Cependant, l'horticulteur, pour son jardin, admet avec les semis les plantations; nous devons agir ainsi. Le jardinier choisit ses semences, les âmes ne le font pas toujours : elles admettent tout, et de là des chagrins cuisants et des malheurs véritables. La femme chrétienne choisit et prend toutes les bonnes semences qui sont autour d'elle et éloigne les mauvaises. Il faut de plus que les semences entrent dans la terre et y poussent des racines; il est nécessaire en conséquence de cultiver la terre et de l'entourer de soins. Les âmes souvent négligent ces précautions, et voilà d'où vient leur triste état. La semence doit s'enfoncer dans la terre pour y germer; le cœur humain a aussi des sillons où les germes doivent pénétrer. En outre, il est nécessaire de labourer, de retourner le sol et d'arracher les mauvaises herbes pour qu'il en résulte l'ordre et la beauté; l'âme aussi, après les semailles divines, a besoin d'être labourée et retournée dans tous les sens; ce travail s'opère par la méditation, l'examen de conscience et les autres pratiques de la religion. La femme mondaine redoute ces opérations, mais la femme pieuse les pratique assidûment; peu à peu les difficultés premières s'aplanissent et elle finit par trouver dans ce travail joie et bonheur. Chaque jour elle se remet à l'œuvre, elle retourne le sol de son âme, elle en arrache les mauvaises herbes, et il résulte de là un ordre merveilleux, une élégante simplicité qui charme et attire. Il y a ici quelques pages plus belles que les autres pour les détails qu'elles renferment et pour cette connaissance du cœur humain que possède si bien l'auteur; nous les signalons. La cinquième conférence est tout entière consacrée aux arrosages matériels; les applications morales sont réservées aux conférences suivantes. C'est ici de la science, mais de la science comme en sait faire Mgr Landriot : il l'embellit tellement, la met si bien à la portée de tout le monde que l'on oublie le savant en se laissant aller au charme du langage. Les nuages, la pluie et la rosée sont les emblèmes de la grâce, de la science et de l'amour divin. La parole de Dieu, la source de la

vérité, les conseils d'une amitié vraie, la prière et les sacrements sont les formes sous lesquelles se cache la grâce pour arroser les âmes. Pour recevoir ces arrosements il faut avoir soif, désirer beaucoup, tenir ouverts les vaisseaux de l'âme. Le grand irrigateur de notre âme est Dieu; mais il faut, pour que l'opération réussisse, notre concours, notre coopération. La mesure de l'arrosement doit varier suivant la nature des âmes; il produit des effets bien différents dans les prairies; la grâce aussi produit des effets très-variés. Tout temps n'est pas propice à l'arrosement, le jardinier sait choisir ses moments; de même pour les âmes il faut beaucoup de tact et de prudence. L'eau est le symbole de l'oraison, et Mgr Landriot, dans les quatre manières différentes de puiser l'eau pour arroser le jardin, trouve les quatre degrés d'oraison. Ou on tire l'eau d'un puits, travail pénible et fatigant; ou on se la procure à l'aide d'une noria garnie de seaux et mise en mouvement à l'aide d'un tour; ou l'on fait venir l'eau d'une rivière, d'un ruisseau; ou enfin le ciel donne une pluie abondante. Le développement du symbolisme de ces quatre façons d'avoir de l'eau occupe deux conférences où se trouve exposée rapidement la doctrine de l'oraison. On puisera là des enseignements fort utiles pour la conduite pratique de la vie de l'âme. Ce qu'a écrit sainte Thérèse sur ce sujet se trouve là développé, dans un beau style qui ne nuit en rien à la solidité de la doctrine. Cette eau fournit de même à l'auteur l'occasion d'expliquer le commencement de la parabole de la Samaritaine; puis il passe, dans la douzième conférence, aux engrais et à la greffe. Les engrais sont une des conditions de la bonne culture; dans l'éducation des âmes il est nécessaire de recueillir tous les principes fécondants et pleins de vitalité qui existent autour de nous. On peut de la combustion de certains souvenirs, comme de la combustion des mauvaises plantes, tirer une vitalité nouvelle. Les principes de la greffe fournissent à l'écrivain des conséquences morales sur la manière de greffer, d'améliorer la tige et les fruits de l'âme humaine. Deux conférences sont ensuite consacrées à la taille et au redressement des arbres et des âmes. On trouve dans ces deux conférences, dans la seconde surtout, une analyse très-fine et très-profonde des sentiments du cœur humain. L'âme, comme le paradis, réclame des travaux différents suivant les différentes saisons. L'écrivain les indique sommairement et rapidement. On y lit de belles pages sur l'automne et l'hiver de la vie. La seizième conférence s'occupe de la pépinière, de la serre, de l'état de l'air, des vents, de la lune rousse et des applications nombreuses que Mgr Landriot trouve le moyen d'en faire aux âmes. On rencontre ici encore des pages charmantes sur la serre que l'écrivain conseille aux dames de se réserver dans le cœur. Viennent les maladies des végétaux et les maladies de l'âme humaine. Ce sujet prend deux conférence. La dix-neuvième, qui est la dernière, parle de choses et d'autres. Ces promenades à travers le jardin de l'âme dont le jardin maternel est le

symbole, sont charmantes, comme toutes les œuvres de Mgr Landriot, surtout celles qui sont destinées aux dames. En parcourant ces pages on n'éprouve pas un instant d'ennui. Le langage vous berce doucement comme les ondes d'un fleuve calme et tranquille dont les bords sont riants et fleuris. Que l'on n'aille pas croire que le langage soit tout : il y a dans ces conférences une forte doctrine admirable, une grande connaissance du cœur humain et des conseils pratiques qui seront très-utiles aux âmes qui les liront et voudront en profiter.

LE CATÉCHISTE, MONITEUR DES PERSÉVÉRANTS, Annales de l'Église, paraissant tous les samedis. Curot, rue Saint-Sulpice, 22. Prix de l'abonnement : un an, 10 fr.

Répandre l'instruction religieuse est une œuvre de zèle, aujourd'hui des plus nécessaires. L'Église ne redoute rien tant que l'ignorance; aussi voit-elle avec plaisir les efforts de ceux qui cherchent à produire la lumière dans les esprits. A notre époque on veut savoir tout, connaître tout; il n'y a qu'une chose que l'on oublie, que l'on néglige volontiers, c'est la religion; aussi, sur ce point, l'absence de connaissances est grande, et pour peu que l'on habite une ville populeuse on est effrayé du vide qui existe sur ce point ou des préjugés et des absurdités qui, comme de mauvaises herbes, ont envahi le jardin des âmes que les chrétiens devraient avant tout cultiver avec un soin et un zèle tout particuliers. Un prêtre a eu l'idée de fonder un journal hebdomadaire afin de travailler, dans la mesure de ses forces, à remédier à ce mal de l'ignorance. Sa publication est destinée aux jeunes gens et pourra être très-utile aux personnes qui s'occupent de faire le catéchisme, et aussi aux grandes personnes qui l'ont oublié depuis les années de leur première communion. *Le Catéchiste,* dont nous avons plusieurs numéros sous les yeux, est divisé en trois parties : la première est le catéchisme proprement dit, c'est-à-dire l'explication du dogme, de la morale, du culte et de la liturgie; la seconde s'occupe d'Écriture sainte et en donne le commentaire clair et précis; aussi, dans les numéros actuellement publiés, cette partie nous offre l'évangile du dimanche avec des notes nombreuses qui en éclaircissent les différents points, puis vient une homélie courte et familière sur l'évangile que l'on vient de lire. La troisième partie est destinée à retracer l'histoire de l'Église, ignorée par la plupart des chrétiens. Comme on le voit, les matières sont variées, le cadre est immense. Avec le talent que nous connaissons aux rédacteurs, l'intérêt ne sera jamais absent. Suit une chronique relatant les faits les plus remarquables de notre époque; puis des variétés comprenant des récits édifiants, au besoin des articles sur les arts religieux et les œuvres catholiques. M. l'abbé Regnaud compte sur le concours d'écrivains connus et qui ont fait leurs preuves; on voit déjà figurer le nom de M. Chantrel,

l'infatigable et fécond écrivain, et le nom de M. Léon Gautier, le savant élève de l'École des Chartes qui publie en ce moment le magnifique ouvrage des Épopées chrétiennes. Les numéros parus promettent un avenir de succès au *Catéchiste;* nous ne pouvons que désirer une chose : le voir se répandre et croître chaque jour pour le bien de l'Église et des âmes.

LES MUSICIENS CÉLÈBRES depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, par Félix CLÉMENT. 1 vol. in-8, illustré de 44 portraits, 678 pages, Hachette, 1868.

Voici un livre sérieux, intéressant, écrit dans un très-bon esprit par un homme parfaitement au courant de la matière qu'il traite ; il se recommande spécialement à toutes les personnes qui s'occupent de musique et qui veulent ne pas rester ignorantes au sujet des auteurs dont elles étudient les œuvres. Le point le plus difficile pour une personne qui se livre à la musique est l'interprétation exacte et vraie d'un morceau. Rien ne peut aider plus puissamment sous ce rapport le goût et l'intelligence que la connaissance du caractère et de la vie de l'auteur qui a écrit le morceau qu'il est question de reproduire sur un instrument, que la connaissance encore des circonstances dans lesquelles et pour lesquelles le morceau a été composé. L'écrivain a eu pour but, en donnant son livre, d'augmenter le nombre des personnes comprenant bien la musique, l'interprétant exactement et rendant les effets que le compositeur a voulu produire ; il désirerait faire franchir ce portique qui en arrête un si grand nombre. Il voudrait après l'enseignement primaire voir aborder les humanités de la musique, c'est-à-dire l'art lui-même ; car sans cela on ne peut porter ce nom de bon musicien, qu'aujourd'hui où les mots ont perdu de leur véritable signification on décerne facilement à beaucoup de personnes qui ne le méritent guère. De notre temps la musique est un art très-cultivé, mais aussi un art dont l'histoire est le plus ignorée. A notre époque, tout le monde s'occupe de musique ; le piano, pour ne parler que d'un instrument, fait pour ainsi dire partie du mobilier de chaque famille, et sert beaucoup plus à *exécuter* les auditeurs et les maîtres qu'à les réjouir et à les récréer. Tout ce que la musique renferme d'idées élevées, gracieuses, profondes et élégantes, ce qu'elle révèle des divers états de l'âme humaine passe inaperçu et n'a même pas l'air d'avoir été entrevu ni soupçonné par les *faiseurs de musique.* On croit naïvement, quand on est sorti triomphant des premières épreuves, que l'on est devenu un musicien ou une musicienne, et l'on se trompe étrangement. Déchiffrer facilement à première vue une partie de chant, un morceau de piano ou quelques pages d'une partition, transposer une romance, placer une harmonie régulière sur un chant est quelque chose sans doute, mais peu de chose, rien en réalité si l'on considère les qualités qui constituent le véritable musicien.

Le monde qui, généralement, n'entend rien à l'art de la musique, couvre d'applaudissements toute personne qui possède un répertoire inépuisable de quadrilles, de mazurkas, de polkas, et il a tort; c'est donner son admiration à bon marché et ses éloges pour moins que rien. M. Félix Clément a composé son livre pour accroître le nombre des esprits de choix qui aspirent à comprendre plus intimement les beautés de la musique, et leur faciliter le commerce avec les grands maîtres de l'art. Tout ce qui est renfermé dans son ouvrage s'adresse à l'intelligence, aux facultés élevées de l'âme, et non à la vanité. Dans la musique les genres sont très-différents et, comme nous le disions en commençant, pour les bien rendre et les interpréter exactement, il est nécessaire de savoir à quel ordre d'idées ils appartiennent et dans quel milieu la pensée s'en est produite. On doit chercher à s'initier à la vie du compositeur, à connaître sa figure et les traits différentiels de son caractère. Cela parfaitement compris, il suffit, en présence de l'une de ses œuvres, d'évoquer ses souvenirs pour deviner les qualités propres du morceau qu'on va jouer; et un peu de goût venant s'ajouter à cette connaissance, l'interprétation fidèle ne sera plus une grande difficulté. Le livre de M. Clément a donc une utilité réelle et incontestable, et nous engageons vivement toutes les personnes qui s'occupent de musique à se le procurer et à l'étudier; elles tireront de cette étude des avantages réels et incontestables. Le livre de M. Clément présente depuis le seizième siècle l'histoire des musiciens dont la renommée a eu le plus d'éclat et qui ont le plus contribué à perfectionner et à faire avancer l'art musical. Tout en adoptant la forme biographique, il s'est surtout attaché à faire ressortir les qualités variées du genre de chacun et le caractère particulier de leurs œuvres. On ne trouvera rien dans ce livre qui puisse offenser les bonnes mœurs, ce genre devait répugner d'abord essentiellement au caractère de l'écrivain; ensuite il n'a pas écrit pour un public frivole, mais pour les gens de goût et les amateurs sérieux des arts. Nous souhaitons à ce beau et bon livre tout le succès qu'il mérite. Il convient à tout le monde, et nous désirons qu'il se répande et se trouve entre toutes les mains.

COSTUMES ANCIENS ET MODERNES par César Vecellio. 2 vol. in-8. Firmin Didot.

Vecellio était cousin du Titien dont il reçut les leçons et saisit assez habilement la manière; il a composé de nombreux ouvrages, dont un des principaux est un recueil de costumes anciens et modernes. Ce curieux livre, auquel on croit que le Titien prit part, était devenu très-rare, et quand, par hasard, on en rencontrait quelque exemplaire, il était presque toujours incomplet. Un éditeur intelligent et connu par ses grandes et belles publications, a pris à tâche de le reproduire et de le mettre à un

prix accessible à tout le monde. Il a été exécuté avec un très-grand soin. Il renferme plus de cinq cents gravures, et chaque gravure aussi bien que chacune des pages du texte français et italien, est renfermée dans un encadrement qui change sans cesse et qui rehausse admirablement ce livre remarquable sous plus d'un rapport et digne de fixer l'attention de l'amateur, du curieux et de l'artiste. Il offre en effet au peintre, au sculpteur, au graveur, au dessinateur un choix nombreux de modèles aussi exacts que pittoresques; il offre en outre au public, pour peu qu'il soit intelligent et ami des belles choses, un ensemble d'objets agréables et instructifs. Il revêt surtout pour les dames un attrait tout particulier; elles, pour qui la toilette est une si grande affaire que cette partie importante de leur vie prend au moins le tiers de leurs journées, puiseront d'heureuses inspirations dans cette multitude variée de costumes qui le disputent les uns aux autres par la grâce, la noblesse, la naïveté, l'originalité et quelquefois la bizarrerie. Si, en examinant avec attention ces habillements, une invention nouvelle pouvait germer dans leur cerveau, si elles pouvaient trouver une parure nouvelle qui les aidât à éclipser leurs rivales, quel triomphe! et comme elles remercieraient Vecellio, le peintre italien. Pour l'homme intelligent qui désire s'instruire, c'est toute une étude historique que ces costumes considérés en détail les uns après les autres. Se rendre compte des vêtements de tant de personnages divers, présente une occupation attrayante et pleine de charmes. On peut voir en même temps le point de perfection auquel est arrivée aujourd'hui la gravure sur bois; elle lutte en quelque sorte par sa douceur, sa finesse et ses nuances avec la gravure sur acier, et offre autant de ressources à l'artiste. Passons rapidement à travers les pages de ces deux volumes et indiquons quelques types, pour donner de l'œuvre de Vecellio une idée plus complète, et pour inspirer en même temps le désir de la posséder. Voici un costume de femme romaine en usage dans toute l'Italie vers l'an 1000. La coiffure est un bonnet couvert de quelques bandes de moire découpées en forme de panache, plus long derrière que devant. La robe tombe sur les pieds avec des franges au bas et une queue fort longue; on sait par là que les queues aux robes ne sont pas d'invention moderne. Les manches sont courtes, ouvertes, déchiquetées comme des plumes d'oiseau, et servent à couvrir les manches étroites de la chemise. Autour du cou est enroulée une chaîne d'or très-grosse; après avoir décrit des ovales sur la poitrine, elle descend par derrière et vient se croiser sur les flancs au-dessous de la ceinture, et produit, comme on peut le voir, un très-bel effet. Voici un costume moderne de dame romaine. La coiffure est très-belle; les cheveux ramassés sous des tresses de galon d'or forment un édifice de la hauteur d'une palme qui a la forme d'une coiffe à laquelle elle attache, à l'aide d'épingles d'argent, un voile de soie très-fin qui pend derrière les épaules. De grosses perles pendent à ses oreilles; autour de son cou, gracieusement

encadrées par les plis de la chemise, des perles encore. Son vêtement est une tunique de brocard à ramages, tenue de haut en bas par des boutons d'or. Sa jupe de dessous, longue par derrière, a une queue de plus de deux pieds. Tous les costumes des différentes parties de l'Italie, de Florence et de Venise surtout, aux diverses époques, passent sous les yeux les uns après les autres. Après l'Italie la France, après la France l'Espagne, l'Angleterre, la Norwége, la Birmanie, la Laponie et à peu près tous les pays du monde. Nous avions donc raison de dire que ces costumes offrent à l'amateur, à l'homme intelligent, une véritable étude historique et une étude historique universelle. N'oublions pas de dire que cet ouvrage est précédé d'une très-remarquable étude sur l'histoire de la gravure sur bois, due à la plume de M. Ambroise Firmin Didot.

LE PROGRÈS PAR LE CHRISTIANISME, CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME, par le P. FÉLIX. 1867. in-8. 349 pages. Adrien Leclère. 1867.

Il y avait un côté de la question du progrès par le christianisme qui, depuis longtemps, attirait, fascinait même le père Félix ; mais il avait malgré cela toujours résisté, ou parce qu'il craignait de ne pas bien posséder son sujet, ou parce qu'il ne croyait pas le moment favorable. Enfin il a abordé cette question : Le progrès par le christianisme au point de vue artistique. Il a parlé de l'art purifié, agrandi, transfiguré par le catholicisme ; c'est là une des gloires du catholicisme dont les chrétiens ne sont pas assez fiers. Notre supériorité dans cette sphère éclate avec une telle évidence qu'il n'est possible à personne de venir nous la contester. Avant de montrer comment le souffle de Jésus-Christ féconde, élève, et transforme l'art, afin d'éviter toute méprise et tout malentendu, le père Félix a parlé de la nature de l'art, de ses conditions de grandeur et de ses causes de décadence. L'orateur dans sa première conférence se pose et résout ces deux questions : Qu'est-ce que l'art et quelle est la vraie notion de l'art. L'art, expression de la beauté idéale sous une forme créée, a pour objet le *beau* ; c'est une création faite par l'homme à la ressemblance des créations divines. Cette première question en soulève nécessairement une autre : Pourquoi l'art ? quel est le but, quelle est la destinée de l'art ? quelle est la véritable fonction de l'artiste et sa fonction providentielle dans le monde ? quel est le but qu'il doit atteindre et la destinée qu'il doit remplir dans l'œuvre générale du vrai progrès du monde ? Le développement de ces questions forme la seconde conférence. La troisième pénètre plus avant dans la vie et la fonction pratique de l'artiste : elle montre les conditions que doit apporter l'homme de l'art pour remplir la vocation qui est faite à l'artiste. L'homme doit mettre de lui-même dans les œuvres de l'artiste : sa foi, sa religion, son amour, son abnégation, sa pureté et ses

mœurs personnelles. Viennent ensuite les causes de la décadence artistique à l'époque actuelle. L'air que nous respirons, le mouvement que tendent à inspirer aux œuvres de l'art les perversions morales, intellectuelles et littéraires de notre société menacent l'art d'une ruine complète dans un avenir prochain. Un des symptômes effrayants de cette décadence c'est le réalisme, aujourd'hui introduit partout et qui partout, dans l'art, la littérature, les tableaux, les statues, les harmonies et même les édifices, tend à se substituer de plus en plus à l'idéal. Le réalisme est proclamé aujourd'hui par un grand nombre comme le dernier mot de l'art, sa suprême perfection. L'orateur consacre une conférence à résoudre cette question : Qui a raison des défenseurs du réalisme ou de ses adversaires? où conduit le réalisme considéré dans ses effets et dans ses conséquences? La dernière conférence est le couronnement de l'œuvre du père Félix ; il entre à pleines voiles dans les profondeurs et les clartés de l'art chrétien.

Comme toujours, le langage du père Félix est plein de beauté et d'harmonie ; il porte la clarté dans les intelligences et la lumière dans les esprits.

A. VAILLANT.

On nous a reproché de n'avoir fait aucune réserve dans l'article publié dans notre dernier numéro sur les livres de M. A. Guillemin. Ce reproche est mérité. M. Guillemin a pu faire un volume sur le *ciel* sans parler de Dieu. Cela indique sa pauvreté comme penseur et son insuffisance comme savant. Il est à regretter que la maison Hachette fasse si brillamment illustrer de tels livres, et leur assure ainsi un succès qu'ils ne méritent point.

LA DIRECTION.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

L'ORIENT GREC ET TURC

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Un voyage, est la préface ou le complément nécessaire de l'étude d'un pays : ce n'est pas autre chose. Il faut se méfier des gens qui parlent en connaisseurs des villes qu'ils n'ont fait que traverser, comme de ceux qui dissertent sur les livres dont ils n'ont regardé que la couverture.

L'Orient surtout est difficile à connaître. Il faut y aller, ne serait-ce que pour savoir le sens de tous les mots qui en désignent les institutions et les mœurs, y séjourner assez pour comprendre les rapports des éléments très-complexes qui le composent, et ne pas y rester trop longtemps, car l'attention se lasse vite, et l'œil dans les objets qu'il voit tous les jours ne distingue plus rien. Les étrangers qui viennent à Paris remarquent beaucoup de choses qui nous échappent.

Peut-être quelques observations sur l'Orient, faites dans le pays même, ne seront-elles pas en ce moment dépourvues d'intérêt.

Le vieil édifice de l'équilibre européen menace ruine : château de cartes élevé sur un tapis vert par des diplomates qui ont oublié de fermer les fenêtres de la maison ; le vent de la révolution est entré par là, et voilà le monument en péril. Mais c'est surtout vers l'Orient qu'il penche et c'est vraisemblablement de ce côté-là qu'il tombera. Avant la chute examinons les lézardes qui la font pressentir, et puisque l'Orient est l'abîme où la paix de l'Europe s'engloutira, étudions cette contrée redoutable qui, après avoir été le pays des rêves pour les poëtes, est devenu celui des cauchemars pour les hommes d'État.

Cette contrée n'est plus loin de nous. Le voyage de Paris à Constantinople n'est ni long, ni coûteux. On y va sans péril, et l'on en revient sans gloire. Nul danger de faire naufrage, nulle chance d'être empalé. Même pour voir des brigands il faut aller les chercher. Ils se font rares. Quelques personnes prétendent que cette absence de risques ôte des charmes au voyage ; d'autres assurent que cela en ajoute. Le lecteur décidera.

Deux chemins mènent de Paris à Constantinople : la voie de terre

et la voie de mer ; j'avais choisi celle-ci. On quitte Paris à onze heures du matin pour entrer dans cette boîte capitonnée et roulante qui s'appelle un wagon. Pendant toute la journée on voit défiler devant soi des villes, des villages, des forêts, des montagnes. La nuit survient. Le lendemain, au point du jour, on entre dans Marseille.

Marseille n'est pas une ville, c'est un marché ; c'est le rendez-vous des gens de toutes les nations qui y trafiquent, et l'industrie du pays est de servir d'intermédiaire à ce commerce. La vie privée n'apparaît guère, elle se réfugie dans les quartiers excentriques que l'étranger ne visite pas, ou bien dans les bastides, petites maisons qui brillent, comme des perles, dans la campagne, et où les bons Marseillais vont le dimanche avaler de la poussière pour oublier l'eau salée qu'ils avaient toute la semaine.

Marseille se compose d'un port et d'une bourse.

Le port ou plutôt les ports sont immenses, bien abrités, bien défendus et pleins de vaisseaux. C'est presque Londres, non point Londres grise, terne, fumeuse, maussade, encapuchonnée de brouillard, mais Londres colorée, brillante, bavarde et tout illuminée de soleil.

A la Joliette, où j'allai d'abord, on déchargeait du blé ; des vaisseaux, grecs ou russes l'amenaient d'Odessa ; c'était la moisson des vastes plaines de la Russie. Ces vaisseaux se pressaient impatients de livrer leurs richesses. Le blé coulait de tous côtés, sur le rivage comme l'eau. Des hommes actifs comme des fourmis, demi-nus, aux muscles sculptés par le travail, à la peau bronzée par le soleil et la sueur, étaient là armés de toutes sortes d'engins et de machines ; ils recevaient le blé, le nettoyaient, l'aéraient, le pesaient, l'empilaient, l'empaquetaient. C'était la toute-puissante armée des portefaix : le royaume du travail manuel.

Non loin du port de la Joliette est la Bourse, qui, avec les rues et cafés avoisinants, forme le royaume de la spéculation. Toutes les variétés de spéculateurs s'y rencontrent. Les gros, la tête ombragée de riches panamas, le gilet et la cravate émaillés de quelques précieux joyaux, marchent solennellement ou sont assis avec majesté attendant les affaires, comme un lion attend sa pâture. Les affaires viennent humblement à eux : d'un coup d'œil ils les jugent, d'un mot les repoussent ou daignent les accepter. Autour d'eux vont et viennent, avec cette mobilité frétillante dont le Midi seul présente l'image, les petits spéculateurs qui, comme le poisson de la fable, grossiront si Dieu leur prête vie. En attendant ils trottent, ils furètent,

flairant, cherchant quelque bon petit marché à conclure, courant après la fortune, et parvenant toujours, de ci, de là, à saisir un coin de son manteau. Autour des gros et des petits se tiennent les râpés. Eux aussi ont toute leur vie chassé la richesse, mais ils sont revenus bredouille; l'œil terne, la tête basse, l'habit usé, la conscience même dévernie, ils mendient du regard, en attendant qu'ils mendient de la main. Ils n'aspirent qu'après un petit écu, leur dîner du soir ou du lendemain. Ces intelligences éteintes, ces caractères effacés, ces volontés détendues, forment comme des débris humains qui inspirent une profonde pitié. L'homme que Dieu frappe directement conserve la grandeur et la majesté d'une ruine; mais ces épaves que la société rejette après les avoir brisées, n'ont plus rien qui rappelle l'homme.

Marseille est la capitale de la Méditerranée. Elle est le centre du commerce de l'Orient grec et turc, et le percement de l'isthme de Suez lui ouvrira l'extrême Orient. Par cette grande entreprise, la Méditerranée qui était un lac devient un canal. Les Anglais l'ont compris, et, maîtres de l'entrée par Gibraltar, ils cherchent à s'emparer de la sortie. L'occupation de Périm n'avait pas d'autre but. Ce n'est qu'un rocher, mais il est merveilleusement disposé pour recevoir ce genre de serrure qu'on appelle une forteresse. A Suez, ils construisent également un hôpital qui ressemble à une caserne, et peut loger un régiment. Enfin l'expédition d'Abyssinie va leur créer une colonie, c'est-à-dire un vaste groupe d'intérêts commerciaux, base toute naturelle d'une force militaire et navale. La France ouvre une nouvelle route vers les Indes, l'Angleterre en occupe déjà militairement les stations.

Néanmoins Marseille en profitera toujours; quoi qu'on fasse, elle sera plus près de Calcutta que Liverpool, et tout le commerce se réduit à des questions de distance.

Tout voyageur qui s'embarque à Marseille se recommande à Notre-Dame de la Garde, qui du haut de la montagne veille sur le port et sur la ville. Les impies attendent qu'ils soient en mer et que vienne le grain. Au premier coup de vent qui les expose, ils ne sont pas plus fiers que les autres, et trouvent fort bien au fond de leur mémoire des litanies oubliées. D'autres s'y prennent à l'avance et considèrent comme tout simple, avant de s'embarquer sur l'élément perfide, d'invoquer l'Étoile des mers. Je fus de ces derniers. Du reste, l'église magnifique et remplie de souvenirs prouve que les vœux ne sont pas stériles. Celui qui se donne la peine de lire ces murs tapissés d'ex-

voto, apprend beaucoup d'histoires touchantes et merveilleuses; et encore, pour apprécier le nombre des bienfaits, faut-il ajouter à la liste des reconnaissants la foule considérable des ingrats.

D'excellents bateaux des messageries impériales font, en moins de huit jours, le trajet de Marseille à Constantinople.

De la mer rien à dire, rien du moins qui n'ait été déjà dit. Inconstante et mobile jusque dans ses couleurs, elle ressemble à l'âme des voyageurs qu'elle porte, transparente si le ciel est pur, étincelante aux reflets du soleil, sale et sinistre dès que les nuages s'interposent entre elle et les sources de la lumière. Tantôt unie comme un lac, elle laisse glisser le bateau qui trace dans ses flots un droit sillon; tantôt elle le berce, tantôt elle le secoue rudement. N'en déplaise à notre orgueil, nos idées ne sont pas solides en notre cerveau; généralement ce mouvement les dérange, et pour peu qu'il soit violent, le poëte y perd ses rimes, l'homme d'esprit ses traits, le philosophe sa raison. Tenez pour sûr que les plus merveilleuses descriptions de tempêtes dont notre littérature s'honore sont écrites du rivage, souvent même du rivage d'un modeste ruisseau qui n'a jamais porté que des canards, et par un homme qui n'a jamais voyagé.

La compagnie des messageries prend toute sorte de précautions pour préserver ses hôtes de l'ennui : quatre repas bien complets qui découpent la journée, cabines charmantes pour ceux dont le cœur troublé recherche la solitude, salons luxueusement décorés; des bibliothèques qu'on n'ouvre pas et des pianos qu'on ouvre trop en composent le mobilier.

A moins qu'il ne pleuve, tout le monde se tient sur le pont. On examine les manœuvres; on cherche à distinguer les voiles à l'horizon; on regarde les vagues qui se poursuivent, se rattrapent et sautent les unes par-dessus les autres comme font les enfants dans leurs jeux. Les jours s'écoulent ainsi très-vite. En général on parle peu. Le spectacle de la mer donne plus à penser qu'à dire : les marins sont silencieux autant que les citadins sont bavards. Dans nos villes, l'esprit prend quelque chose du carrefour. Une foule d'idées de toute sorte, venues on ne sait d'où, se rencontrent, entrent dans notre cerveau sans frapper, et n'y sont pas plutôt qu'elles veulent en sortir. Au contact de la nature le calme se fait; les bruyants échos de nos cités ne viennent plus troubler les réflexions, et l'homme, parlant moins, fait des économies de pensées.

Après trois jours de traversée, nous sommes arrivés en Sicile, à Messine, où le bateau fait relâche pour quelques heures. Comme beaucoup de villes italiennes, celle-là a des airs de grand seigneur ruiné : de la misère et de la mine. Deux larges rues dallées la traversent dans toute sa longueur parallèlement aux quais. L'une d'elles s'appelle naturellement le Corso. Toute ville italiénne a son Corso, comme toute ville française ses boulevards. Ces artères principales sont coupées à angles droits par des torrents desséchés qui descendent de la montagne et viennent jeter dans le port les eaux que parfois les orages leur donnent. Bordés de ruelles, couverts de ponts d'espace en espace, ils mettent en communication les quartiers hauts avec les quartiers bas. Ils traversent la dernière ligne des maisons sans les séparer, par de vastes arceaux, au travers desquels on aperçoit la mer bleue : en résumé, beaucoup de lumière et d'espace, et, malgré cent mille habitants, un aspect dépeuplé.

Toute la vie se réfugie sur le port, le matin surtout quand les bateaux arrivent apportant, pêchés de la nuit, des poissons de toute espèce.

Messine était pleine d'églises et de couvents; les églises étaient ornées de tableaux, les couvents habités par des moines qui étaient la providence du pays. Aujourd'hui les tableaux s'empilent dans les musées en attendant qu'on les vende. Les religieux sont chassés; mais les portes de leurs couvents, transformés en prisons, sont restées closes. Au lieu des religieux qui ne demandaient qu'à y rester, on y entasse des Siciliens, qui n'ont pour la réclusion aucune vocation. Les esclaves volontaires de la foi sont remplacés par les prisonniers de la loi : c'est là tout le gain de la liberté.

En quittant Messine, le bateau longe quelque temps les côtes de la Calabre ; puis bientôt il gagne la pleine mer. Le surlendemain il double le cap Matapan, l'extrémité méridionale de la Morée, et il entre dans les eaux de la Grèce. A quelque temps de là il passe près d'un rocher, qui est Cérigo, Cythère, l'ancien royaume de Vénus, île jadis verdoyante et fleurie, couverte de lys et de roses, aujourd'hui aride et desséchée comme les ossements des prêtresses dont les Grecs admiraient la beauté.

Derrière Cérigo on aperçoit à l'horizon les montagnes de la Crète : mais pour s'y rendre il faut gagner Syra, d'où le bateau en quelques heures vous y conduit.

La Crète est une île longue et étroite située au-dessous de l'Ar-

chipel à la partie méridionale de l'Europe, à laquelle elle appartient encore, mais qu'elle termine. De l'Est à l'Ouest elle compte 140 kil. de long : ses côtes, découpées par des golfes profonds, lui donnent une largeur variable de 10 à 40 kil. Une haute chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur et la divise en deux parties qui ont entre elles peu de ressemblance et peu de rapports.

Au nord, en face de la Grèce, sont des plaines fertiles, des coteaux couverts d'oliviers et de vignes. Trois villes importantes s'échelonnent le long de ces côtes et sont les chefs-lieux de trois provinces, la résidence des trois pachas. La première, la plus rapprochée de la Grèce, est la Canée. C'est une petite ville de dix-huit mille âmes, située sur un plateau pierreux et desséché au fond d'un golfe, entre deux promontoires, et dominée dans le lointain par le massif du Mont-Blanc. Fondée par les Vénitiens, la ville a conservé des restes nombreux des édifices construits par ses fondateurs, et depuis cette époque elle est fortifiée. Comme le port en est vaste et sûr, elle est encore aujourd'hui le centre du commerce de l'île, et les consuls étrangers y résident. Au sud de la Canée, de l'autre côté du Mont-Blanc est la province de Sphakia. Elle se compose de vastes bassins complétement entourés de rochers, fermés au nord par la montagne et séparés de la mer au midi par des gorges longues et sinueuses. Il y a de ces nids de verdure où sont des villages sphakiotes dont on ne peut sortir qu'en suivant pendant des heures entières le lit désséché des torrents; on marche entre des murailles de pierre tellement hautes qu'on n'en aperçoit pas les cimes, tellement étroites qu'on touche les deux parois en étendant les bras, et que les arbrisseaux qui poussent dans les anfractuosités de la pierre entrelacent leurs rameaux et forment voûte au-dessus de la tête du voyageur. Qu'il tombe une averse, la route devient rivière, et le village est prisonnier. A ces altitudes le blé ne pousse pas; l'olivier gèle. L'orge seul est cultivé. L'hiver y est rude et froid; la plupart des habitants quittent alors la montagne et redescendent sur le littoral où ils ont des maisons. Ceux qui restent font des provisions et passent six semaines dans une complète réclusion.

Quand l'insurrection s'établit dans de pareilles forteresses, elle est irréductible. Quelques hommes y tiendraient indéfiniment contre une armée. L'artillerie y est inutile; la cavalerie impossible. Les régiments, forcés de passer à la file dans ces gorges, peuvent y être tués jusqu'au dernier homme avant d'avoir aperçu leurs ennemis. D'ail-

leurs la race est hardie et fière. Elle vit de pêche, élève quelques troupeaux et n'est pas fâchée de faire de la guerre un supplément de métier. C'est là ce qui explique les résistances de l'insurrection crétoise. Les Turcs portent la peine de leur longue incurie. Il faut maintenant construire des routes, élever des blockaus, faire le siége de tous ces réduits naturels. Ils espéraient prendre les insurgés par la famine; car les rochers dans lesquels ceux-ci se réfugient ne peuvent longtemps les nourrir, et leurs munitions, bien que depuis longtemps amassées, finissent par s'épuiser. Mais les bateaux grecs et russes ont rendu ce système impossible en ravitaillant sans cesse les insurgés.

Au centre de la Crète s'élève une grande pyramide qui atteint une hauteur de 2,500 mètres et domine toute la chaîne des montagnes : c'est l'Ida. Les pentes redescendent doucement vers la mer et forment des plateaux, des vallées, des plaines fertiles. Sur la côte, au nord se trouve le chef-lieu de la seconde province. Rhétimo, qui compte environ six mille âmes; ses murailles sont délabrées et son fort ensablé. Près de là est la fameuse grotte de Mélidhoni, toute tapissée de stalactites. Durant la guerre de l'indépendance, en 1822, trois cents chrétiens s'y étaient réfugiés. C'étaient sur tout des femmes, des enfants, des vieillards, dont les maris, les pères et les fils combattaient dans la montagne. Ignorant leur nombre, et craignant de pénétrer dans ce souterrain profond, les Turcs les enfumèrent et tous périrent. Aujourd'hui les stalactites ont déjà recouvert leurs os blanchis, dont on aperçoit les aspérités saillantes émergeant encore de leur cercueil de cristal.

Derrière le mont Ida s'étend le pays des Abdiotes, moins inaccessible que celui des Sphakiotes, mais encore favorable à la guerre de partisans.

En continuant à longer les rivages du nord de la Crète, on arrive à Candie, qui était autrefois la capitale de toute l'île, et n'a plus conservé que des débris de sa splendeur passée. Son port était fréquenté, sa forteresse imprenable. En 1648, défendue par les Vénitiens, elle soutint, contre les Turcs, un siége de vingt ans. Les tremblements de terre, les incendies, et par-dessus tout l'incurie ottomane l'ont ruiné et dépeuplée. C'est aujourd'hui une ville de douze mille âmes, qui par ses maisons, ses mosquées, ses bazars, a l'aspect d'une ville turque. Elle ne compte, en effet, que deux mille chrétiens.

L'autorité du pacha qui y réside s'étend sur toute la partie orientale de l'île; dans cette région les montagnes sont peu élevées et

couvertes de forêts, les eaux y sont abondantes, le sol en est fertile et produit beaucoup de fruits ; mais le plus important commerce du pays est celui des éponges. Une centaine de bateaux, montés de sept à huit plongeurs, servent à cette pêche lucrative, mais dangereuse. Ils appartiennent à des patrons qui partagent les bénéfices avec les plongeurs, et s'attribuent naturellement la grosse part. Le malheureux qui se livre à ce travail risque sa vie. Attaché par une corde que tiennent ses compagnons, il fait le signe de la croix, dit une prière et se jette à l'eau portant au bras une énorme pierre qui l'entraîne au fond. En quelques minutes il détache les éponges du rocher et les entasse dans un filet. Quand la respiration lui manque, il fait un signe et on le remonte ; mais il faut compter sur les retards, la rupture de la corde et les requins.

On évalue la population de la Crète à cent soixante-dix mille âmes. Il y aurait environ cinquante mille musulmans et cent vingt mille chrétiens. Mais ces chiffres sont incertains, contestés, et dans le pays les deux races s'attribuent respectivement la supériorité du nombre. Autrefois la proportion des musulmans était beaucoup plus considérable. Beaucoup de chrétiens, pour échapper à l'oppression, embrassèrent l'islamisme ; ils étaient schismatiques et le schisme garde mal la foi de ses sectateurs. Les descendants de ces renégats ont conservé le type, la langue, le costume, les mœurs de leurs pères et n'ont pris aux Turcs que leur indolence, quelques vices et leur dédain pour les chrétiens. Mais depuis que les conversions sont plus libres et les chrétiens moins persécutés, beaucoup d'entre eux reviennent à leurs vieilles croyances. Du reste la race chrétienne, active, intelligente et sobre est en train de reconquérir par le travail le sol que la victoire avait donné aux Turcs. Au moment de la conquête ceux-ci ont établi sur l'île une sorte de système féodal et partagé entre leurs agas et leurs beys les riches domaines des seigneurs vénitiens et du clergé latin. Beaucoup de Grecs furent réduits à la condition de colons. Ils épargnent, puis ils rachètent cette terre, lambeaux par lambeaux, tandis que les Turcs, peu à peu refoulés des campagnes se réfugient dans les villes et tâchent de vivre des nombreuses sinécures dont se compose l'administration ottomane.

L'histoire de la Crète n'est pas sans gloire. Elle a eu un roi sage qui s'appelait Minos ; elle a fourni d'habiles archers à toutes les armées de l'antiquité, et elle a l'honneur d'avoir procuré à la logique l'exemple d'un sophisme bien connu qui commence ainsi : Épiménide

dit que tous les Crétois sont des menteurs. Si Épiménide vivait encore, on assure qu'il dirait encore la même chose. Les Crétois sont restés habiles tireurs; quant au roi Minos, il a si bien disparu avec ses lois qu'il n'en est pas resté de trace, excepté dans le *Télémaque*. Ces lois, du reste, n'ont pas porté bonheur à la Crète. Depuis de longs siècles elle a perdu l'indépendance et n'a joui d'une sorte d'unité nationale que sous le roi Idoménée, qui n'a probablement régné que dans la légende. La configuration géographique de cette île la prédestina aux divisions et les divisions à la servitude. Occupée par les Grecs, conquise par les Romains, rattachée à l'empire d'Orient, envahie au septième siècle par les Sarrasins, reconquise au dixième par les empereurs de Constantinople, elle échut en 1204 aux Vénitiens qui firent peser sur elle une domination plus savante et tout aussi lourde que le fut plus tard celle des Turcs. L'île est encore couverte des nombreux édifices élevés par les Vénitiens. Au dix-septième siècle, quand les Turcs se présentèrent, on dit que les Crétois les accueillirent sans peine; mais ils ne tardèrent pas à regretter d'avoir changé de maîtres.

Jusqu'au commencement de ce siècle, les Crétois gémirent sous la tyrannie insolente de leurs beys. Ce n'étaient que violences, exactions, outrages de toute sorte dont les chrétiens supportaient la plus forte part. La Porte elle-même n'était pas plus obéie que le peuple n'était respecté. Elle envoyait des pachas, on les déposait et on les renvoyait à Constantinople. Forts de leur éloignement, de leur puissante organisation militaire, de leur longue impunité, les Turcs-Crétois ne reconnaissaient ni loi ni maître.

Le divan se lassa de ces résistances. Pour les vaincre, il confia le gouvernement général de l'île à un Turc de vieille roche qui avait nom Hadji-Osman-Pacha. Celui-ci vint, dissimula, arma secrètement les chrétiens, convoqua un beau jour les beys les plus redoutables dans son palais de la Canée, puis il fit fermer les portes et décapiter les prisonniers sans autre forme de procès. A chaque exécution on tirait le canon, et la ville devait célébrer par des jeux et des danses la justice du pacha. Qui ne se réjouissait pas assez avait à son tour la tête coupée; ce qui finit par produire une allégresse générale. On employa le même procédé à Candie et à Rethymo, et pendant deux mois le sang coula. L'ordre se rétablit à vue d'œil dans l'île de Crète. Mais les destins sont changeants. A son tour, le terrible pacha fut disgracié. Le sultan cependant n'oublia pas ses ser-

vices et lui envoya le grand cordon. Osman le reçut avec respect, le baisa, se le mit au cou, et on l'étrangla. Le grand cordon en Turquie se portait alors de cette façon-là.

Le pacha mort, les beys qui avaient le bonheur d'avoir encore leur tête sur leurs épaules devinrent plus altiers que jamais : les exactions recommencèrent. Aussi en 1821, à la première nouvelle de l'insurrection de la Grèce, la Crète se révolta, et Sphakia donna le signal du soulèvement. La guerre dura neuf ans et contribua certainement à l'indépendance de la Grèce. Mais les Grecs seuls furent déclarés indépendants; la Crète était dévastée, dépeuplée, vaincue, soumise à l'autorité du vice-roi d'Égypte qui avait envoyé ses troupes pour les réduire. Elle y gagna cependant un gouverneur assez favorable aux chrétiens, Moustapha-Pacha. Ce Moustapha n'était pas débonnaire : quand il arriva avec les troupes égyptiennes il payait, dit-on, vingt-cinq piastres chaque oreille grecque que lui apportaient ses soldats. Mais avec le temps il s'humanisa, rentra ses griffes, et quand, en 1852, il fut appelé au grand vizirat et quitta la Crète, il y laissa des regrets. Pendant les vingt-deux ans qu'il avait administré cette île, tant pour le compte du vice-roi que pour le compte du sultan à qui elle avait fait retour en 1840, il n'avait pas accordé de préférence aux Turcs. Il avait organisé une gendarmerie albanaise ; la gendarmerie tenait la population en respect, et la population, à son tour, toujours armée au moins du couteau, maintenait la gendarmerie dans le devoir. C'était une paix relative, résultant de l'équilibre de plusieurs forces contraires.

Cette paix, du reste, n'empêchait pas les insurrections, qui reparaissaient périodiquement avec la régularité d'une fièvre intermittente. L'avant-dernière, celle de 1858, fut pacifique. Le gouverneur Véli-Pacha, fils de Moustapha, voulait réformer toute l'île. Il aspirait à l'honneur d'en être le second Minos ; il ne réussit qu'à mécontenter la population, et les Grecs se réunirent, au nombre de sept à huit mille, aux portes de la Canée, pour demander sa retraite. Le pacha n'entendait pas céder ; il tenait à son poste. Le sultan lui envoya sa démission ; peu s'en fallut que Véli-Pacha ne refusât le présent, et son successeur eut toutes les peines du monde à le faire partir. Les chrétiens gagnèrent encore quelques concessions.

En 1866, les demandes recommencèrent. Les Crétois prétendaient que les revenus de l'île ne s'élevaient qu'à 12 millions de francs et que les impôts montaient à la même somme. Ils se plaignaient de

leurs routes, de leurs écoles, de leurs conseils, de leurs pachas. On trouve toujours des défauts à un gouvernement qu'on veut renverser, et l'administration turque prête le flanc à la critique. Mais que l'administrateur grec ou russe qui est sans péché lui jette la première pierre. L'erreur des Crétois fut de croire qu'annexés à la Grèce, ils seraient plus heureux, que les impôts seraient légers, les routes excellentes, les nomarques et les éparques équitables et incorruptibles. Or toutes les administrations orientales sont taillées sur le même patron. D'ailleurs ils grossissaient naturellement leurs griefs. Les produits de l'île s'élèvent à 48 millions de francs au lieu de 12 millions. Les impôts ne sont que de 8 millions, et la somme que paye chaque habitant n'est pas supérieure à la moyenne générale de l'empire, qui est de 15 à 16 francs. Enfin les Crétois eurent tort de s'imaginer que l'insurrection était le moyen le plus économique et le plus court d'arriver à l'indépendance. La guerre s'alluma.

Cette guerre malheureuse, témérairement engagée, obstinément soutenue, aura reculé de vingt ans l'émancipation complète des Crétois. En suivant la voie dans laquelle ils étaient entrés, ils seraient arrivés beaucoup plus vite à leur but. Par la seule efficacité du travail et de l'épargne, ils éliminaient complétement de leur île l'élément turc. Ils auraient ensuite obtenu sans peine leur autonomie presque complète, et comme à Samos, un prince chrétien rattaché à la Porte par un simple lien de suzeraineté nominale. La guerre a pour longtemps rendu la réalisation de ces espérances impossible. Les champs sont ravagés, les arbres détruits, la population décimée : des haines inextinguibles ont été allumées entre les familles. La Porte irritée a mis son honneur à ne plus céder, et elle prendra des mesures pour rendre désormais sa domination efficace. Là, comme partout, la révolution est venue gâter l'œuvre qui se poursuivait sans elle, et les grandes puissances l'ont aidée ou laissée faire.

On va de Crète à Athènes par Syra. De Syra au Pirée il n'y a que quelques heures de traversée. Le bateau entre dans le golfe d'Égine, il laisse à gauche les rochers de Salamine, et ce fameux détroit où la flotte de Xerxès, composée, dit-on, de 1,200 vaisseaux, fut battue et dispersée par la flotte grecque qui ne comptait pas en tout 400 navires.

Nous nous pressons sur le pont du bateau. En face de nous s'étend une vaste plaine que ferme à l'horizon une enceinte de montagnes aux lignes harmonieuses et pures. Ces montagnes sont l'Hymète, qui

produisait et produit encore un miel renommé, le Parnès couvert de sapins, le Pentélique aux flancs de marbre. La plaine est celle d'Athènes. Au milieu s'élèvent quelques petits rochers qui protégent aujourd'hui, qui composaient autrefois la ville, l'Aréopage où siégeait le tribunal qui jugea Socrate et devant lequel parla saint Paul; le Pnyx où se tenaient les assemblées populaires des Athéniens; enfin l'Acropole à présent couvert de ruines.

On débarque au Pirée. Le voyageur qui met le pied sur le sol en songeant à Démosthène, ne tarde pas à sortir de ses rêves. Les fiers descendants de Thémistocle lui apparaissent sous la forme d'une bande de cochers hargneux qui se disputent ses malles et se partageraient volontiers sa personne pour la transporter en détail jusqu'à Athènes. Leurs maigres haridelles, si elles sont de même race que les chevaux qui ont servi de modèle pour les frises du Parthénon, résoudraient le problème de la variabilité des espèces et feraient comprendre comment le singe peut descendre de l'homme, ou réciproquement. Leurs voitures ressemblent aux véhicules que l'on voit surgir dans Paris les jours d'averse.

Le Pirée est un port assez sûr, et une petite ville très-laide. On ne se croirait nullement en Grèce, si l'on ne voyait ces fameux caractères qui ont désolé notre enfance, s'étaler sur les enseignes des boutiques et rappeler tous les héros qu'un vieux maître à lunettes nous forçait d'admirer. Les Grecs ont conservé les noms de leurs ancêtres et s'en servent sans scrupule. Un Périclès vous sert à boire, un Épaminondas débite de la chandelle.

Du Pirée à Athènes il faut une heure de voiture au milieu d'un plateau desséché et par une route sur laquelle vingt siècles ont déposé chacun leur couche de poussière.

Athènes se compose de deux villes, l'antique et la nouvelle, qui sont l'une à côté de l'autre, celle-ci n'ayant pas voulu déranger les ruines de celle-là.

Les ruines s'entassent surtout sur l'Acropole. Ces rochers, soutenus par des murs de construction gigantesque et qui remontent aux Pélasges, portaient des temples, des statues, des autels, et au milieu le Parthénon. C'était tout à la fois la ville forte et la ville sainte, la piété des anciens ayant surtout à cœur de défendre leurs dieux des outrages de l'ennemi. Aujourd'hui tout est dévasté. Deux mille ans ont passé là-dessus. Cependant le temps est beaucoup moins coupable qu'on ne le dit, et la faulx de ce vieillard barbu renverse moins

de choses que la main des hommes qui l'accusent. Les temples de la Grèce ont été dépouillés d'abord par les proconsuls romains. Sous ce ciel clément les murs étaient cependant restés debout, et la conquête ottomane qui n'avait rien restauré n'avait pas beaucoup détruit. Est venue la guerre de l'indépendance, l'Acropole a soutenu des siéges, la rapacité des Anglais a achevé l'œuvre et ils ont pris tout ce qui se pouvait transporter.

Ce qui reste est beau encore. Il est plus facile de l'admirer que de le décrire, et l'admiration ne doit pas aller jusqu'à la singerie. C'est cependant le défaut dans lequel depuis longtemps tous nos arts ont versé. Les monuments de la Grèce sont bien là où ils sont, sous leur ciel, avec les matériaux dont ils étaient construits, et pour la destination qui leur était assignée. Les transporter chez nous, c'est vouloir habiller des Lapons avec le costume léger des naturels de la Guinée, sous prétexte qu'il est plus commode et laisse la liberté des mouvements.

Sous le soleil d'Orient, un air d'une transparence cristalline éclaire tous les objets qui y sont plongés. Toutes les lignes d'un monument apparaissent : en un moment l'œil en perçoit tous les détails. Le marbre les accuse encore davantage par la fermeté de ses contours. Enfin ces édifices ne sont ni grands, ni hauts, ni vastes. Plus d'un temple grec tiendrait dans une chapelle de nos cathédrales. Ils étaient faits surtout pour loger les statues ; les prêtres y passaient, le peuple pouvait rester dehors. Il ne vivait pas de cette vie intérieure et spirituelle qui pousse chez nous les foules au pied des autels. Il ne faisait pas un seul cœur et une seule âme avec le prêtre qui offrait le sacrifice. Il n'avait pas besoin de se presser autour d'une chaire de vérité. Les dieux étaient muets, ou ne promulguaient que des oracles en distiques.

Chez nous l'église est la maison des fidèles, l'asile de tous ceux qui souffrent ; il faut qu'elle ait de vastes flancs. Ce n'est pas une œuvre de luxe. Les pauvres comme les riches, plus que les riches, en ont besoin, et les hameaux en réclament comme les capitales. L'architecte n'a donc pas le droit de se montrer difficile sur le choix des matériaux, et doit se contenter de ceux que le sol lui fournit. Nos cathédrales sont sorties de là. La brume du Nord, qui a aussi sa poésie, a jeté sur elles ses voiles, comme le soleil en Orient verse sa lumière. Elles émeuvent par ce que l'on en devine, et les pierres elles-mêmes sous le ciseau qui les fouille deviennent une série de

symboles où l'âme aime à errer. Entre l'architecture chrétienne et l'architecture grecque il n'y a donc nulle ressemblance ; ce sont deux conceptions différentes de la beauté.

Mais il est inutile de s'arrêter là-dessus. L'architecture grecque a le privilége d'exciter des enthousiasmes passionnés ; des gens qui ne connaissent que l'Odéon ou la Bourse se feraient égorger pour la défendre, et à défaut de la réalité on s'extasie devant la caricature. La philosophie même est mise à contribution, et l'on échafaude des théories pour soutenir son admiration. La puissance de l'art grec vient, dit-on, de la simplicité de ses moyens ; il n'emploie que les lignes droites ; il ne s'attache qu'à la forme. Avec une équerre et quelques blocs de marbre, il construit un temple de Thésée, un chef-d'œuvre. Inutile de dire que rien de tout cela n'est vrai. L'architecture grecque paraît simple, mais elle ne l'est pas. La ligne droite en est absolument bannie : les colonnes, les frises, les frontons sont courbés suivant des lois harmonieuses dont la proportion exacte nous échappe. La couleur y était prodiguée au dehors comme au dedans. Le rouge, le bleu, des tons vifs ou des tons doux venaient accentuer les formes. La sculpture elle-même rassemblait tout dans son œuvre, et mariait l'ivoire et l'or, tandis que pour nous le marbre déjà est un luxe. Depuis le temps que nous chantons ces merveilles, nous ne les avons pas encore comprises.

Athènes nouvelle ressemble à nos modernes capitales, nous pourrions même dire à nos simples chefs-lieux, car elle n'a pas vingt mille habitants. Le palais du roi ferait chez nous l'effet d'une préfecture : la cathédrale renferme toute espèce de styles, où le russe cependant domine. Les artistes du lieu doivent avoir appris l'architecture à l'École des beaux-arts, à Paris. Deux larges rues, la rue d'Hermès et la rue d'Éole, se croisent à angle droit, et divisent la ville en quatre parties à peu près égales. L'un de ces quartiers, au pied de l'Acropole, est habité par des Albanais et des Turcs ; il est pauvre, ruiné et sale. De l'autre côté de la rue d'Hermès s'étend la ville neuve, toute composée de rues droites, parallèles ou perpendiculaires, bâtie d'après ce type de beauté moderne dont le damier est le plus pur idéal.

Les deux grandes rues n'ont de grec que le nom. Elles sont bordées de magasins et de cafés. Les magasins renferment les avant-dernières modes de Paris. Les cafés servent de rendez-vous à tous les politiques du lieu. On y entre, on s'y installe, on y cause ; beaucoup

de gens n'y consomment que des allumettes. Dans ce pays, la politique se fait dans les cafés ou en plein air. Le passant interpelle le premier ministre qui passe. Chacun y est tant soit peu homme d'État, et personne ne l'est tout à fait; et malgré cet aphorisme moderne, que les plus incapables dans leurs propres affaires sont aptes à conduire les affaires publiques, à Athènes où ce système est appliqué, les choses n'en vont pas mieux.

Cependant sur tout ce peuple remuant et agité plane une idée commune qu'il appelle modestement la grande Idée. Pour l'exprimer en un mot, c'est l'expulsion des Turcs de Constantinople, la réunion de tous les Grecs de l'empire ottoman sous un sceptre commun; en d'autres termes, le rétablissement du Bas-Empire. Sous la Restauration, les libérateurs de la Grèce poursuivaient un plan qui n'était nullement celui des Grecs eux-mêmes. Des souvenirs de collége ont servi de mobile à la politique occidentale. On voulait restaurer la Grèce de Thémistocle, et l'on n'entendait pas que la patrie de Léonidas fût dans les fers.

Les Grecs ont d'autres idées; l'histoire de leurs vieilles républiques les laisse froids, et la législation de Lycurgue excite parmi eux peu d'enthousiasme. Elle exigerait des vertus qu'ils n'ont pas et des vices autres que ceux auxquels ils réservent leurs préférences. Les mœurs plus faciles du Bas-Empire leur conviennent mieux, et toute leur ambition se bornerait à renouer la chaîne des traditions si brusquement coupée par le sabre de Mahomet II.

La nation se divise en plusieurs catégories, qui se distinguent par leur profession et par le lieu de leur séjour. Il y a les Grecs qui travaillent, ceux qui commercent, ceux qui naviguent et ceux qui politiquent.

Ces derniers résident surtout à Athènes. La plupart d'entre eux sont perchés sur quelques échelons des fonctions publiques : ou ils aspirent à y monter, ou ils viennent d'en descendre. Mais aspirants, membres ou invalides du pouvoir, ils ont avec les affaires publiques des rapports qui les autorisent à s'en occuper.

Les Grecs qui travaillent, habitent l'intérieur des terres; laboureurs par métier, brigands par occasion. Le sol est fertile; il le serait davantage s'il était plus arrosé, surtout de sueurs. C'est parmi ces paysans que se recrutaient les palikares, les plus vaillants soldats de la guerre de l'indépendance.

Le travail de la terre est le seul qui soit en honneur, et encore...

L'industrie est à peu près nulle. Le tableau du commerce de la Grèce avec la France est tout à notre avantage. Nos importations en ce pays s'élèvent à 15 millions, les exportations chez nous à 4 millions seulement. Il nous envoie de la soie et du coton bruts que nous lui renvoyons fabriqués. Il fait de même avec les autres puissances. Ce ne sont pas les richesses naturelles qui manquent, ni l'intelligence ; ce sont les routes, les capitaux, les bras, le vouloir surtout.

Une grande partie de la population grecque s'adonne à la navigation ; les habitants des îles surtout y excellent. La Grèce a 25,000 matelots, les premiers du monde ; ils traverseraient l'Océan sur une coquille de noix. Bien gouvernée, cette nation deviendrait une puissance maritime de premier ordre.

Pour alimenter sa marine, elle aurait le commerce. Tout Grec est négociant. Il a toujours quelque chose à vendre, à commencer par sa conscience, à finir par ses habits. Mais les grands commerçants sont hors de Grèce, ils résident à Smyrne, à Syra, à Alexandrie, à Marseille, à Londres même, à Constantinople surtout, dans le quartier du Phanar, qui leur a donné son nom. Les Phanariotes sont intelligents, intrigants, habiles à amasser la fortune et prêts à la prodiguer dès qu'il s'agit de leur pays. Ce sont eux surtout qui, ne pouvant se transporter en Grèce où une loi malheureuse les exclut des emplois, voudraient transporter la Grèce à Constantinople. Par leurs grandes relations ils ont des amis partout, et font ainsi pénétrer leurs idées dans la presse de tous les pays. On peut dire qu'ils se chargent de la politique étrangère du royaume.

Pour aller du Pirée à Constantinople, le bateau met deux jours. A peine sorti du golfe d'Égine, il traverse l'Archipel et se dirige en droite ligne vers les rivages de la Troade. On navigue en pleine antiquité. A gauche on aperçoit Lesbos, la patrie de Sapho ; un peu plus loin, à droite, Lemnos et le cratère de son ancien volcan, où la fable plaçait les ateliers de Vulcain. Puis le bateau s'engage dans le canal de Ténédos, entre cette île et la côte d'Asie. Un petit port, une ville aux murs blancs, située au pied d'un coteau et au-dessus une forteresse : telle est cette île qui servit d'abri à la flotte des Grecs, et que chanta Virgile. Agamemnon, le roi des rois, partit de là, allant reconquérir la belle Hélène, qui ne méritait pas que tant de monde se dérangeât pour elle. Nos hommes d'État, moins chevaleresques, ne feraient plus aujourd'hui la guerre pour si peu. En face de Tenédos, à sept kilomètres de distance est la

Troade, une vaste plaine que terminent à l'horizon les sommets neigeux de l'Ida asiatique. De Troie il ne reste rien, et les Grecs l'ont si bien détruite qu'on en cherche jusqu'à la place. On montre bien sur le rivage l'embouchure d'un ruisseau que l'on dit être le Simoïs, et quelques tertres arrondis que l'on nomme les tombeaux d'Achille et de Patrocle. L'histoire mêlée de légende et de fable qui plane sur tous ces lieux baptise au hasard les accidents de terrain qui arrêtent le regard du passant. L'imagination s'en contente. L'homme aime les fables.

C'est grand dommage cependant que les fantômes équivoques de la mythologie grecque soient les premiers hôtes que l'on introduit dans l'imagination virginale de l'enfant. Que nous font après tout les Troyens et les Grecs du temps du roi Priam. Quel besoin y a-t-il de savoir toute la parenté des dieux : qu'importe que Junon soit la sœur de Jupiter ou qu'elle soit seulement sa cousine, et pourquoi s'inquiéter de leurs querelles de ménage, de leurs voyages et de leur cuisine, quand nul ne s'occupe des aventures de Vischnou et de Brahma. D'ailleurs ce ramassis de personnages, assassins, voleurs, fourbes, de mauvais caractère et de mauvaises mœurs, qu'on appelait l'Olympe fournit d'étranges romans à faire lire aux enfants. Autant leur mettre entre les mains l'histoire des bagnes : au moins les forçats n'y sont pas divinisés, et les gens y sont généralement traités comme ils le méritent. Nous sommes beaucoup trop les fils des Grecs et des Romains, et pas assez les fils du Christ. Le berceau de notre civilisation n'est point Athènes, ni Sparte ; mais Rome, la Rome des papes et non celle des Césars, et au delà de la ville des papes, la ville du Calvaire.

Ces premières impressions de l'enfance sont ineffaçables, et voilà pourquoi les sujets en devraient être choisis avec un soin extraordinaire, car elles fournissent à la vie la note dominante, et tout ce qui les réveille plus tard nous émeut profondément. Quand on se retrouve vivant en face de ce pays si longtemps considéré comme le pays des rêves, entre Ténédos et le mont Ida, il se produit dans l'âme comme un phénomène de double réfraction. L'imagination reporte l'homme aux souvenirs de collége, au temps où il était petit enfant, déchiffrant Homère et sondant Virgile à coups de dictionnaire, puis en même temps elle le reporte bien plus loin encore au delà des siècles, aux temps fabuleux où ces aventures sont reléguées ; et l'évocation de ces souvenirs et de ces rêves n'est pas sans charmes. Pourquoi se

rattachent-ils à de pareils sujets? Le collége nous fournit une collection de petits Lycurgues, de petits Brutus et de petits Démosthènes qui ne laissent pas que d'être plus tard un grand embarras pour l'État qui les a formés. L'Église, quand elle était chargée de les élever, ne s'appliquait pas à former tant de héros, elle se contentait de faire des hommes, et, si c'était possible, des saints.

Mais pendant le cours de ces réflexions la vapeur nous emporte. La Troade se perd à l'horizon. Le canal se resserre, nous passons sous le canon des Dardanelles et nous arrivons à Gallipoli. Le bateau s'y arrête quelques instants, puis il traverse la mer de Marmara, la Propontide des anciens. Quelques heures après, la nuit est venue nous entrons dans le Bosphore; nous sommes à Constantinople.

ARMAND RAVELET.

L'IGNORANCE DU MOYEN AGE

I.

Une circulaire récente et fameuse, relative à l'instruction des femmes, a appelé l'attention sur l'enseignement public en France, et les journaux révolutionnaires en ont profité et se sont trouvés d'accord pour accabler les siècles passés de sarcarmes et d'ironie. C'est qu'ici, comme dans tous les incidents principaux de ce temps, au fond se rencontre la Religion : le plus ou moins de science que possédait le moyen âge intéresse peu la presse anti-chrétienne, de même que la prétendue servitude du peuple romain (1) ; mais sous ces formules trompeuses se cache une idée persistante et furieuse : l'anéantissement du christianisme. Il faut mettre à bas le christianisme, parce que le christianisme est aujourd'hui la seule force qui résiste inébranlablement aux appétits débordés, et que les nouveaux barbares, impatients de se précipiter sur les biens qu'ils convoitent, ne veulent plus souffrir ni obstacle, ni retard.

Que les chrétiens ne se laissent pas abuser par les hypocrites protestations de respect de cet ennemi pour qui le mensonge est un jeu : qu'ils ne se lassent pas de contreminer les attaques souterraines poussées contre la cité ; à chaque assaut que réponde une sortie ; à chaque nouvelle batterie un nouveau bastion ! Les ressources ne manquent pas : nous avons pour nous les faits, les œuvres, les hommes, le témoignage de l'histoire, les aveux mêmes de nos adversaires ; et nous possédons la certitude qu'à la fin la victoire nous restera.

Dans une précédente étude (2), on a peint la sauvage brutalité des nations barbares introduites dans le christianisme, leurs passions, leurs vices, leur férocité, leurs emportements ; on montrera aujour-

(1) Cette servitude dont, soit dit en passant, un rédacteur du *Journal des Débats*, M. J. Janin, écrivait en 1836 : « Parlez-moi, pour être libre, d'un pays esclave du Saint-Père ! »

(2) *Les Barbares et le moyen âge*. Voy. la *Revue*, numéros du 10 août et du 10 septembre dernier.

d'hui, sur un point particulier, ce que fit l'Église pour les dompter, les civiliser, les élever, en répandant avec une munificence sans égale l'enseignement le plus étendu, le plus général, le plus complet qui ait jamais été donné au monde ; comment, dans les temps les plus troublés, dans le dixième siècle par exemple, elle fut la gardienne inviolable des productions de l'intelligence humaine ; quelle ardeur pour la science elle suscita en ces hommes naguère si violents, si matériels, et, à côté de ses saints, quels savants elle forma, quels talents, quels grands hommes et quels génies.

I

L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE.

C'est pour avoir perdu le sens du christianisme que des écrivains ont dénié à l'antiquité chrétienne le goût des lettres et des sciences, et stigmatisé le moyen âge du nom d'*époque de ténèbres*. S'ils eussent été chrétiens, ils n'auraient même pas eu l'idée d'une accusation aussi erronée qu'injurieuse ; ils auraient su qu'elle était contraire au principe même du christianisme.

La société païenne, établie en vue de la terre, pour le bien-être d'un petit nombre, tenait le peuple dans l'ignorance, afin de le tenir dans la servitude : l'ignorance, en rendant l'homme matériel, le dispose à la bassesse et fortifie la tyrannie. Elle avait des académies pour les ingénus, mais non pour les esclaves : à quoi bon s'inquiéter de l'esprit de ces misérables, « incapables de bien, de mal et de vertu », qu'on appelait un instrument parlant, une chose ? Elle avait des philosophes, des poëtes, des savants, elle n'avait pas d'écoles populaires ; car « elle aimait la science, et non l'homme. »

Le principe du christianisme, au contraire, est l'amour : l'amour n'est pas étroit, il ne repousse pas, il attire ; il n'exclut pas, il étend ; « il ne regarde pas aux dons », il s'épanche abondant et ouvert, il va au devant de tous, il appelle à lui le monde : *Venite ad me omnes*. Le christianisme ne connaît qu'une race d'hommes, tous égaux, un seul homme ; son autre nom est *catholicisme*, *universalité*. Il a un but supérieur à la terre : faire monter l'homme vers Dieu.

Pour que l'homme aspire à ce but sublime il le faut rendre libre, — *cui liber, est liber ;* — l'éclairer pour que son intelligence comprenne l'intelligence suprême qui l'a créé : le christianisme souffle donc en l'homme « ce vent chaud de la science (1) » qui soulève ses ailes ; il

(1) J. de Maistre, *du Pape*, IV, 3.

projette devant lui cette lumière qui lui ouvre une perspective sur l'horizon du ciel : « Mieux l'homme, dit une simple religieuse du moyen âge, exprimant en beaux termes la pensée de l'Église, sait par quelles voies Dieu a tout établi en nombre, en poids et en mesure, plus il brûle pour lui d'amour (1). » Voilà la raison pour laquelle le christianisme a conservé la science, l'a communiquée, cultivée et étendue.

Dès que le christianisme eut mis le pied dans le monde, au lieu, comme les philosophes, de se tourner vers quelques-uns, il parla à tous : aux pauvres que l'on méprisait, aux petits que l'on exploitait, aux esclaves qui ne comptaient pas. A la plèbe sont ouvertes toutes grandes les portes de la science : « Nous apprenons, dit saint Chrysostome, à philosopher aux foulons et aux cordonniers ! » Du fond des catacombes, où ils sont obligés de se cacher, ces premiers pontifes, dont la vie, durant trois siècles, se terminait par le martyre, fondent des écoles à Rome dans chaque paroisse, ordonnent aux prêtres de rassembler les enfants des campagnes pour les instruire. Que sera-ce donc quand, sorti des entrailles de la terre, le christianisme s'épanouira en liberté ! Partout des écoles : écoles des monastères, écoles dans la maison du prêtre (2), écoles épiscopales, établies par saint Grégoire le Grand, écoles à la porte de l'église (sous le portique de la cathédrale de Lucques, au huitième siècle). « Les décrets des conciles, les décrétales des papes attestent le désir de distribuer à tous le pain de l'esprit et de multiplier les écoles (3). » Et quels en sont les premiers maîtres ? Les prêtres, les évêques, les docteurs : « Notre devoir (c'est le mot d'un pape) est de nous appliquer à combattre l'ignorance (4). » Un évêque du cinquième siècle, Ulphidas, traduit la Bible en goth, pour l'instruction des barbares, comme plus tard Albert le Grand, Bonaventure composeront des abrégés de l'Écriture pour les pauvres, la Bible des pauvres, *Biblia pauperum :* « Si l'importante science de la lecture et de l'écriture a été répandue dans le peuple, dit Saint-Simon le réformateur, c'est à l'Église qu'on le doit (5). »

Et comment la donne-t-elle ? Gratuitement « à tous ceux qui ne peuvent la payer : *ab iis qui sunt in re tenui et angustâ nil omninò accipia-*

(1) Rhoswitha, *Paphnuce.* — (2) Un concile du sixième siècle parle des écoles chez les prêtres. — (3) Rapport du ministre de l'Instruction publique, M. Duruy, 1865. — (4) Innocent III, au concile de 1215. — (5) *La Science de l'histoire.*

tur. » L'Église est vraiment démocratique, selon l'expression moderne, ou plutôt elle est une institution de charité : l'instruction gratuite a été « sa pensée, son œuvre » (Ventura). Écoutez ses conciles : « Chaque cathédrale, toute église qui en a les moyens, est obligée d'établir un professeur de théologie pour les ecclésiastiques, et un maître pour instruire gratuitement les indigents, *selon les anciens usages* (1). » C'est ainsi qu'elle comprend l'enseignement *obligatoire*, non pas imposé à ceux qui le reçoivent, ce qui est une tyrannie, mais exigé de ceux qui le donnent, ce qui est un acte de vertu.

Mais est-ce seulement les premiers éléments? Dédaignera-t-elle les lettres, qu'un Père appelle « l'ornement et la consolation de la misère de l'homme, *quæ decorent nudos et solentur egenos* (2); les lettres, *humaniores litteræ*, qu'on dit humaines par excellence, parce qu'elles soutiennent l'humanité dans le combat de la vie? » Non, certes : l'Église avait trouvé le monde païen puissant et illustre par les sciences, les lettres et les arts; elle ne voulut pas lui laisser cette supériorité, elle les adopta, car elle savait qu'ils serviraient aux progrès de la vérité : « Nous devons, dit saint Basile, nous initier aux sciences profanes avant que de pénétrer dans le secret des sciences sacrées, afin de nous accoutumer à ces vives lueurs (3). » Elle exhorta ses enfants à les pratiquer; bien plus, elle voulut y exceller, et elle y réussit — à en effrayer ses ennemis, un Julien l'Apostat, qui, pour la combattre, prétendait les lui interdire. Où trouver des hommes plus savants que Clément d'Alexandrie, qui avait approfondi et expliqué les origines de la mythologie païenne; saint Basile, les deux Grégoire, qui, élèves de l'école d'Athènes, y avaient puisé les principes de l'éloquence où ils devaient égaler Démosthène; saint Augustin, dont le livre de la *Cité de Dieu* est comme le résumé de toutes les connaissances : philosophie, lettres, sciences, histoire entière du monde; Origène, devant qui les plus célèbres maîtres de l'Orient se levaient et cessaient d'enseigner, intimidés par sa présence? « Nous ne craignons, s'écriait saint Jérôme, aucune espèce de comparaison! »

Et elle continue ainsi : « Étudiez, écrit au cinquième siècle Cassiodore à ses moines, Galien, Hippocrate, Dioscoride et les autres

(1) Concile de Constantinople en 680, puis les conciles de Latran en 1179 et en 1215, et le concile de Lyon en 1245. Au huitième siècle, Théodulf, évêque d'Orléans, écrit à ses prêtres : « N'exigez aucun prix pour instruire les enfants et ne recevez rien, excepté ce que les parents vous offriront volontairement et par affection. — (2) Saint Prosper. — (3) *Discours sur l'utilité de la lecture des livres profanes.* Voy. aussi saint Grégoire de Naziance, *Discours aux funérailles de saint Basile.*

livres que vous trouverez dans la bibliothèque. » Les cours de Salerne sont suivis par un grand nombre de clercs, de prêtres et d'évêques (1) ; les prêtres apprennent l'histoire, la grammaire, le grec et la géométrie à l'école de la basilique de Latran (2). Où se réfugient les artistes grecs chassés par les iconoclastes ? à Rome, près des papes ; quels sont les premiers historiens de l'Occident ? des prêtres et des évêques : Grégoire de Tours, Frédégaire, Éginhard, Odon, Flodoard la littérature mérovingienne tout entière, légendes, hymnes, chroniques « a un caractère ecclésiastique (3). » Les poëtes mêmes, Fortunat, Sidoine Apollinaire, sont des prêtres nourris des œuvres de l'antiquité : « Je m'occupe, écrit Alcuin à Charlemagne, à donner aux uns l'instruction en la puisant dans le vase des saintes Écritures, et à enivrer les autres du vieux vin des anciennes écoles. » Et pour quel but ? Toujours le même : « Afin que l'Église prospère par l'avancement de la science. » Enfin, lorsqu'un pape, grand par le génie et la sainteté, Grégoire VII, eut la sublime ambition de christianiser le monde, il appela la science comme auxiliaire, il renouvela les anciens canons qui instituaient près des cathédrales des chaires pour l'enseignement des *arts libéraux* (4) ; « voulant un clergé saint, il le voulut savant (5). »

Et c'est si bien l'esprit du christianisme, qu'à mesure qu'il progresse, les écoles s'ouvrent sur ses pas : Clovis reçoit le baptême, aussitôt des écoles s'établissent jusque dans son palais (6) ; plus les rois sont chrétiens, plus les lettres sont protégées et honorées : Théodose, le glorieux souverain qui s'élève presque à la sainteté par la pénitence, décrète que les maîtres, après vingt ans d'enseignement, seront anoblis, auront le titre de *comtes* et iront de pair avec les lieutenants du préfet du prétoire ; et le grand empereur chrétien Charlemagne institue près de lui une académie qui ne s'appelle pas, comme on l'a dit, l'*École du palais ;* c'est le palais qui est consacré à la science : son vrai nom est le *palais de l'école* (7).

(1) Daremberg, *Cours de* 1866 *sur l'Histoire de la médecine.* — (2) Et dans les couvents de Bénédictins. (3) D'Espinay, *Influence du droit canonique sur la législation française.* — (4) Innocent III continua son œuvre, il étendit l'obligation des connaissances pour le prêtre : « L'évêque recherchera, dit-il, la capacité de ceux à qui il conférera les ordres, sacrés ; il vaut mieux peu de serviteurs instruits que beaucoup d'ignorants. » De nos jours le Collége Romain donne *gratuitement* l'instruction classique et l'enseignement des sciences les plus élevées, théologie, philosophie, droit, médecine, astronomie, etc. ce qui n'empêche pas les journaux révolutionnaires d'affirmer que le gouvernement pontifical est ennemi du progrès et des lumières. — (5) Ozanam, *le Christianisme chez les Barbares.* — (6) Dom Pitra, *Rapport sur une mission scientifique,* 1850. — (7) Dom Pitra, *Histoire de saint Léger,* IX.

II

LE DIXIÈME SIÈCLE.

On n'insiste pas : oui, dans les premiers siècles, l'Église s'attacha à la science, mais il y a une exception : du neuvième au onzième siècle, les lettres ont presque disparu, la lumière s'est éclipsée, et à cette époque s'applique justement le nom de *nuit du moyen âge*.

Il n'en est rien : ce préjugé, une multitude de témoins l'ont renversé (1) ; jamais les lettres ne périrent. Dans le tumulte sanguinaire le royal enfant de l'intelligence fut sauvé par une main pieuse, recueilli, élevé, pour être rendu un jour au monde, grand, fort et propre à régner (2).

Quand Charlemagne fut couché dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle, de même qu'après Alexandre ses capitaines se partagèrent son empire, les seigneurs, les barons, les comtes, les ducs et les plus petits chefs *s'égaillent*, se dispersent et établissent en mille lieux leur domination morcelée ; des guerres acharnées et dévastatrices bouleversent les peuples, terrifient les campagnes et les âmes : plus de paix, de sécurité, de loisir. En est-ce donc fait des labeurs et des œuvres de l'esprit? Non! Dans cette Europe changée en arène de bataille, il est, abritées dans les vallées, retranchées sur les sommets des montagnes, des forteresses qui vont devenir les asiles de la science, une armée résolue à la défendre, les moines et les couvents. L'Italie, d'abord, est comme le camp de réserve et d'instruction ; là se forment, s'organisent et s'exercent des milices de toutes armes : Bénédictins du Mont-Cassin « où les lettres anciennes sont étudiées sans interruption (3) », écoles ecclésiastiques à Modène, épiscopales à Milan, de jurisprudence à Lucques et à Sienne, de rhétorique à Ravenne, de littérature à Vérone, des sept arts à Parme, de grammaire à Pavie, et, au centre, Rome gardienne de l'héritage des traditions antiques et siége de la papauté, « qui toujours a été plus savante que les nations (4). » — Par delà les Alpes, traversez la Provence presque italienne, le Languedoc encore à demi romain par l'érudition et la

(1) C'est-à-dire les érudits qui ont attentivement examiné cette époque confuse, et qui ont conclu dans le même sens, quelles que fussent leurs opinions philosophiques : Littré et Ozanam, Daremberg et Villemain, Renan et Dantier, Hallam et Bérington, etc. — (2) Par le dixième siècle, il faut entendre la fin du neuvième et le commencement du onzième, comme on attribue au dix-huitième siècle des hommes de la fin du dix-septième et du début du dix-neuvième, Fontenelle et Delille, par exemple. — (3) Et d'une quantité d'autres maisons ; dès le septième siècle, on en comptait plus de trois cents. — (4) Villemain, *Histoire de la littérature au moyen âge*, xxe leçon.

langue ; vous rencontrez sur les bords de la Loire ces fameuses abbayes savantes : Fleury, Saint-Benoît, Ligugé (près de Poitiers), et échelonnées jusque dans le Nord, Ferrière, Saint-Wandrille, Luxeuil, Corbie, Le Bec (au onzième siècle). De Lyon vous apercevez, en Suisse, au haut des monts, Reichnau, dont la garnison se renforce d'auxiliaires étrangers qui traversent la mer (des moines irlandais), et Saint-Gall, dont les moines citent l'*Iliade*) ; en Espagne, les chrétiens ne luttent pas que de valeur avec les Maures : ils se prennent corps à corps avec les savants Arabes, étudient, traduisent leurs ouvrages ; la mêlée est universelle : Luitprand, un Anglais, qui vient s'y jeter, comme Gerbert, un Français, y entend parler dix langues, entre autres l'hébreu, l'arabe, le grec et le latin (1). Passez le détroit : en Angleterre, à chaque pas des colléges et des séminaires ; ce bourdonnement au loin, c'est celui des sept mille étudiants d'Armagh ; et si vous pénétrez dans la Germanie presque sauvage, parmi les Saxons convertis d'hier, vous découvrez des postes avancés, l'école de Fulde (fondée par saint Boniface), la nouvelle Corbie (sur le Weser) où se trouveront plus tard les cinq premiers livres des *Annales de Tacite ;* bien plus, un couvent de religieuses savantes, le monastère de Roswitha.

Voilà l'armée principale ; elle n'est pas isolée : les chefs des peuples et les directeurs des âmes n'ont point abandonné ces vaillantes troupes : les papes en tout temps, les rois quand ils en ont le pouvoir et le loisir, envoient des renforts : écoles d'Eugène II pour l'étude des arts libéraux, de grammaire, sous Lothaire, en France, de jurisprudence à Angers, d'Édouard le Confesseur, en Angleterre ; il n'est pas jusqu'à Henri le Noir, en Allemagne, qui ne prête l'oreille aux paroles d'un poëte demandant des écoles de belles-lettres et de droit. Ce sont les forts détachés qui soutiennent et relient le corps de la grande armée.

Mais peut-être ils sont dépourvus d'armes ? Ont-ils des arsenaux, des munitions ? Et qu'est-ce donc que cette masse de livres de médecine datant du septième au dixième siècle, « accumulés dans tous les couvents (2) », ces bibliothèques célèbres de Ferrière, de Bobbio qui possèdent Aristote et Démosthène, de Reichnau, qui, dès 850, compte quatre cents volumes catalogués (3), ces manuscrits grecs des

(1) Le grec, par le commerce, le latin, fonds de la langue, l'hébreu par les Juifs, l'arabe partout. — (2) Littré, *les Barbares et le moyen âge.* — (3) Dantier, *Missions scientifiques.*

dixième et onzième siècles retrouvés à Rome, à Vérone, au Mont-Cassin (1), à Tournay (2), ces copies des anciens, faites aux neuvième et dixième siècles par les moines de Saint-Gall (3)? N'entendez-vous pas retentir les noms les plus illustres, poëtes, historiens, philosophes, orateurs : Homère, Sénèque, Ovide, Salluste, Pline (4)? Celui-ci, comme une vigie qui appelle du secours par-dessus les monts (Loup, abbé de Ferrière, au pape Benoît III), demande qu'on lui envoie l'*Orateur* de Cicéron, les *Institutions* de Quintilien, un commentaire de Térence; celui-là (dans la *Vie de saint Colomban*) cite Tite-Live, d'autres (des actes des saints) Horace; des traités s'appuient de passages de Cicéron (5), et il n'est pas une chronique barbare où n'étincellent comme des éclairs les vers inspirés de Virgile (6).

Les armes ne leur manquent pas, et ils s'en servent, car ils ont des capitaines, des chefs capables, instruits, infatigables; on les connaît : c'est Abbon, abbé de Fleury-sur-Loire qu'on appelle l'Alcuin du dixième siècle, qui écrit sur l'histoire des papes, la philosophie, la physique, l'astronomie, et commande un corps nombreux, plus de cinq mille étudiants, parmi lesquels il en est un qui traduit Euclide (7) ; Flodoard, auteur de la *Chronique de France;* les trente-deux professeurs de belles-lettres de Salerne ; saint Fulbert, Henri d'Auxerre en France; Elphège au Mont-Cassin ; en Espagne, Pierre Alfonse, qui compare les littératures de la France et de son pays (8) ; en Angleterre, Odon, saint Dunstan, géomètre, musicien, peintre, sculpteur (9) ; et enfin cet homme prodigieux qui avait fait le tour du monde savant, en connaissait toutes les régions, les mathématiques, la mécanique, l'astronomie, la littérature, la philosophie, à la fois prince de l'Église et prince de la science, Gerbert (10).

Cependant, bloqués dans leurs forteresses par la barbarie, le brigandage, la tyrannie, quels travaux importants peuvent-ils faire, quels exercices, quelles expéditions? En premier lieu, ils gardent la place, en maintenant debout les remparts, les réparant constamment.

(1) Renan, *Missions scientifiques.*— (2) Dom Pitra, *Missions scientifiques.*— (3) Dantier, *ib.* — (4) Il y a des preuves, dit Daremberg, que les Francs de Charlemagne lisaient Pline; ces livres ne furent pas perdus, on les recueillit dans les monastères.—(5) Dom Pitra, *Missions scientifiques.* — (6) Voy. Villemain, *Histoire de la littérature du moyen âge*, xe leçon. — (7) Il y a un second Abbon, au dixième siècle, moine aussi et poëte. — (8) Dans son livre *de Disciplinâ cleri.* Voy. Dom Pitra, *Histoire de saint Léger.* — (9) Bérington, *Histoire littéraire des neuvième et dixième siècles.* — (10) Gaillard, dans son *Histoire de Charlemagne*, a donné la liste des maîtres qui se suivirent *sans interruption*, depuis Alcuin jusqu'au douzième siècle.

Dans le *scriptorium* de chaque abbaye, une nombreuse escouade de patients copistes, penchés toute la journée sur les manuscrits, transcrivent Les livres saints, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, rendent cet éminent service aux arts, aux lettres, à l'histoire, de conserver et mettre en ordre cet amas de munitions qui eussent été gaspillées et à jamais perdues. En même temps, du haut des murs, des sentinelles attentives observent ce qui se passe au dehors dans la campagne et en font un rapport exact, c'est-à-dire rédigent ces chroniques, ces chartes, ces cartulaires, ces polythiques où sont consignés les faits, les noms, les contrats, les donations, et les révolutions des pays où ils vivent, des peuples qu'ils conduisent, des terres qu'ils administrent, des souverains dont ils dépendent, des conquérants qui les spolient (1). Et, pour que la description soit complète, des dessinateurs, enluminent les marges de vélin des manuscrits, représentant en des miniatures délicates et fidèles, avec les couleurs les plus vives, ce qui manque au texte, détails de l'ensemble, décoration du vêtement, sculptures des murailles, ornementation de la maison, léguant ainsi à la postérité le portrait vivant et vrai de leur temps. Et le tout compose ce fonds de réserve immense, inépuisable, où nous avons retrouvé les mœurs, les usages, le classement, la condition de la terre, des colons, des seigneurs, de l'Église ; l'histoire morale, industrielle et agricole de la chrétienté tout entière. Ces transcriptions, ces chroniques et ces peintures sont les magasins, les casemates et les bastions sans lesquels la cité des lettres et des sciences eût été démantelée et inhabitable pour les générations à venir !

Ils ne se bornent pas là : rien n'est négligé de ce qui doit occuper une armée bien organisée ; d'abord l'exercice régulier qui assouplit, fortifie et rend le soldat propre à toutes les actions de la guerre, l'étude des arts libéraux divisés en deux classes, pour les novices et les vétérans, le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, musique, astronomie), et le *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) (2). Ces travaux s'accomplissent dans l'intérieur de la forteresse. Puis des excursions, des sorties, afin de garder les abords libres : commentaires sur les auteurs, variantes de textes (commentaires sur *les Fastes* d'Ovide (3), traité *de senectute* avec variantes (4), nombreux manuscrits avec des annotations grecques) (5). Ils entreprennent des

(1) Il suffit de citer *le Polyptique* de l'abbé Irminon, (dixième siècle), et les nombreux cartulaires que l'on a publiés depuis un demi siècle. — (2) Cités par Rhoswitha au dixième siècle. — (3) Trouvés à Reichnau, par M. Dantier. — (4) Chez M. Philipps, en Angleterre, par dom Pitra. — (5) Au Mont-Cassin, par M. Renan.

siéges, car on peut appeler une traduction un siége : « Partout vous trouvez de véritables ateliers de traduction de grec en latin » des livres de médecine (Galien, Hippocrate, Oribase), des Pères (homélies de saint Jean Chrysostome), « des principaux ouvrages anciens (1) » (*la Logique* d'Aristote). Sous la conduite des chefs qu'on a nommés, ils livrent des combats journaliers, même de grandes batailles : dans ces écoles, ces colléges, ces monastères, ces cours publics, professeurs, docteurs, étudiants (2) remuent toutes les idées, touchent à toutes les sciences, traitent (sous d'autres noms que nous, le *réalisme* et le *nominalisme*), toutes ces questions dont l'homme est immortellement agité, sa nature, son origine, ses rapports avec Dieu, sa destinée; luttes sans cesse renouvelées où l'on se bat avec acharnement, où l'on fait montre de toutes ses forces, par des citations d'auteurs, des allusions à des événements célèbres, à des paroles de l'antiquité (par exemple, le sarcasme de Julien adressé aux chrétiens, que rappelle Rhoswitha (3) ; ce voile donné par un roi d'Angleterre à l'abbaye de Croyland, où était brodée la ruine de Troie (4) ; cet hymne guerrier en latin, chanté à Modène, qui cite le dévouement de Codrus) (5), tournois brillants dans lesquels, comme des chevaliers par des coups d'éclat, quelques-uns prétendent se distinguer par des forfanteries d'érudition qui semblent plus le propre d'une époque raffinée, du seizième siècle, que du dixième : ils signent des actes en grec (6), en vers latins (7), ils écrivent des vies de saints en vers français (8) ; les rois anglais se plaisent à prendre le nom de βασιλεύς; ils parlent grec dans la vie ordinaire (9) ; ils s'annoncent, ces chevaliers de la science, comme les paladins des combats de géants, par des gestes emphatiques : « Je m'enfonce jusqu'au talon, écrit Ingulphe, abbé de Croyland, dans la rhétorique de Cicéron (10). »

Ils ne se tiennent pas sur la défensive : à étudier les anciens, le désir leur vient de les imiter, et ils s'avancent en pleine campagne,

(1) Voy. Daremberg, *ibid.* Preuve, dit M. Littré, *les Barbares et le moyen âge*, que pendant les siècles mérovingiens et carlovingiens, la filiation grecque des sciences fut conservée. — Quant à la science médicale, ajoute-t-il : on voit qu'il ne s'agit pas seulement de la médecine. — (2) Béranger, Lanfranc, Roscelin, etc. — (3) « Les chrétiens doivent se féliciter d'être dépouillés de leurs richesses, car le Christ a dit : Celui qui ne renonce pas pour moi à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » Voy. le *Gallicanus*. — (4) Voy. Darboy, *Histoire de saint Thomas de Cantorbéry*. — (5) A Pise aussi, au onzième siècle, on chante une hymne en latin pour célébrer une victoire sur les Sarrasins. — (6) A Poitiers, fin du neuvième siècle. — (7) A Sienne. — (8) En 1050, le chanoine de Rouen, Thibaud de Vernon. — (9) Les moines d'Irlande et d'Angleterre. — (10) Dixième siècle.

ils s'efforcent en mille sortes de travaux d'imagination, de fictions, de poésies (hymnes, poëmes du onzième siècle, histoires) : bien plus, ils tentent des expéditions pénibles, dangereuses, dans des pays éloignés, presque inconnus : l'archéologie qui n'avait même pas encore de nom (témoins « ces excellents manuscrits du dixième siècle découverts par Mabillon, à Einselden, *exquisiti codices quorum auctor vivebat ante annos ferè sexcentos*, qui traitent des inscriptions romaines) » ; la cosmographie où ils devinent des vérités de premier ordre : le moine irlandais Virgile professait en Bohême que la terre est ronde et a des antipodes ; on le comprit mal, « on crut qu'il plaçait cette terre sous la nôtre avec un autre soleil, une autre lune et des habitants pour lesquels le Christ n'était pas mort, et il fut excommunié : il alla à Rome, put se faire entendre et expliquer sa pensée ; le pape retira ses anathèmes et le nomma évêque (1) ; » le théâtre enfin qu'ils créent avec un caractère nouveau et original : tandis que le moine Virgile enseigne la vraie forme de la terre, la religieuse Rhoswitha compose ses tragédies, premiers spécimens du théâtre chrétien, à la fois remplies de réminiscences de l'antiquité et soulevées par le souffle de l'esprit de l'Évangile.

A ce mouvement, à cette vivacité, à ces noms, à ces œuvres, vous voyez s'il « a été injustement accusé de barbarie, ce dixième siècle » (Magnin) dans lequel le goût des études classiques était tel que « beaucoup de chrétiens, dit Rhoswitha, préféraient la vanité des livres païens à l'utilité des saintes Écritures, à cause de l'élégance du style », et si, loin de mériter le nom d'*Age de fer*, il ne devrait pas être appelé « un vaste foyer de lumière (2). » Foyer de lumière, en effet : quand, du haut de la montagne si élevée du dix-neuvième siècle qui s'appelle le siècle du progrès, on se penche sur ce gouffre du moyen âge, les neuvième, dixième, onzième siècles, et que l'on regarde au fond, ce n'est pas du noir que l'on est confondu, mais de l'éclatant scintillement qui en jaillit; ce ne sont pas des abîmes : au premier aspect, il semblait qu'il n'y eût que quelques points éclairés, bientôt les yeux sont attirés par une multitude de sommets; partout des montagnes qui ont leurs pics brillants, leurs resplendissants glaciers et

(1) Quatrefages, *Peuplement de l'Amérique*. Ce qui prouve : 1° la science géographique du temps; 2° la perpétuité des traditions; 3° les relations des peuples; 4° la tolérance de l'Eglise. Bouillet, dans son *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, s'est trompé à ce sujet. — (2) Dom Pitra, *Rapport sur une mission scientifique*. A tous les ouvrages cités, joignez le mémoire d'Ozanam : *des Ecoles et de l'instruction publique en Italie aux temps barbares*, où il démontre clairement que les lettres ne cessèrent jamais d'être cultivés.

leurs étincelantes splendeurs. On s'étonne, on admire, et l'on répète le cri du poëte qui, de loin, apercevant les Alpes, croit que

..... Ces monts glacés
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrents, abîmes,

Et qui, lorsqu'il y pénètre,

..... y trouve, ravi,
De l'ombre, des rayons, des solitudes vertes,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
A l'hospitalité.....
Des coteaux aux flancs d'or, de limpides vallées,
Et des lacs étoilés des feux du firmament (1).

Hospitalité de l'Église, solitudes des monastères et firmament du christianisme !

III

RELATIONS DES PEUPLES.

On doute cependant ; il est d'autres objections : les nobles ne savaient pas lire ; les femmes vivaient dans l'ignorance ; comment la science se pouvait-elle propager, quand les peuples se communiquaient si difficilement, renfermés dans leurs murailles fortifiées et les limites resserrés de leurs frontières ?

On se fait une fausse idée du moyen âge, on s'imagine que ces hommes si indépendants et si volontaires demeuraient immobiles et casernés chacun chez eux, sans chercher à se voir et se connaître ; c'est précisément le contraire : une passion ardente et continue poussait les peuples l'un vers l'autre, les mêlait et leur faisait échanger leurs langues, leurs idées et leurs mœurs. Quel était donc l'effet de ces guerres incessantes, si ce n'est de porter ceux du Nord au Midi et ceux de l'Est à l'Ouest, Normands à Naples et en Angleterre, Bretons d'Armorique en Grande-Bretagne et *vice versâ* (du cinquième au onzième siècle) (2) ; Burgondes en Lusitanie où ils fondaient le premier royaume de Portugal (Henri de Bourgogne, au onzième siècle, accompagné de chevaliers et de troubadours) ? Ne connaît-on pas le commerce si étendu, si varié des grandes villes de France, de ces riches et industrieuses cités flamandes dont les ports remplis de navires de toutes les nations retentissaient, au dire des chroniqueurs, des sons de toutes les langues ? et ces foires célèbres, Beaucaire,

(1) Lamartine. — (2) La Villemarqué, *Discours au Congrès celtique de Saint-Brieuc*, 1867.

Nowogorod, le Landit (à Saint-Denis), points de ralliement des marchands de l'Europe, de l'Égypte, de l'Asie, du Levant, expositions universelles de l'industrie du moyen âge? Les hardies entreprises de ces républiques italiennes, puissantes par le négoce, qui avaient assez de vaisseaux pour transporter l'armée entière des croisés; qui possédaient une partie de l'Orient: les Génois les faubourgs de Constantinople, les Pisans plusieurs ports en Syrie, les Vénitiens la Morée, Candie, l'Archipel; qui trafiquaient non-seulement avec l'Europe, mais sur les côtes des États barbaresques, Tunis, le Maroc (1), que dis-je? avec le fond de l'Asie où pénétraient leurs aventureux citoyens (Marco Polo et plusieurs autres), avec cet extrême Orient que le dix-neuvième siècle vient, si on ose le dire, seulement de découvrir et de relier au reste du monde (2)?

L'amour de la science rapprochait encore les nations: les savants n'hésitaient pas à entreprendre de longs voyages, à franchir les Alpes, les Pyrénées et la mer pour aller étudier en Italie (Fortunat à Ravenne, au sixième siècle), pour rechercher des livres de médecine (Richer, au onzième siècle) (3), pour se rencontrer en Espagne avec des étudiants anglais (Pierre le Vénérable, au douzième siècle), pour converser avec quelque docteur de Bologne ou un moine d'un couvent des Apennins. Comment n'y eût-il eu aucun rapport entre les universités de Salamanque, de Pavie, d'Oxford et de Paris, quand les mêmes questions y étaient à la fois traitées, que les hérésies métaphysiques émises dans l'une trouvaient un réfutateur dans une autre éloignée de cinq cents lieues (4); que maîtres et élèves d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de France, d'Italie accouraient à toutes ces écoles, ceux de France à Padoue, ceux d'Angleterre à Valence, ceux de tous les pays à Paris où, presque dans un même temps, disputaient ensemble des Anglais, des Italiens, des Écossais et des Allemands, qui devaient s'appeler un jour Dante, Duns Scot, Roger Bacon, Brunetto Latini, Albert le Grand, Alexandre de Hales et saint Thomas? Pour que les lettres prospèrent, il faut, a-t-on dit, que les peuples se renouvellent par l'action forte et variée

(1) Maslatrie, *Missions scientifiques*.— (2) Le Vénitien Sanuto pousse jusqu'au Cambodge; un orfèvre de Paris s'établit en Chine; des marchands de Breslau et de Pologne rencontrent au fond de la Tartarie des marchands génois, pisans et vénitiens, etc. Voy. Le Bas, *Précis de l'Histoire du moyen âge*. — (3) Daremberg, *ibid.* — (4) Ajoutez qu'il y avait de telles relations entre les communes de France et d'Angleterre, qu'au quatorzième siècle, les mouvements révolutionnaires de Paris coïncidaient avec ceux de Londres. Voy. Mandet, *Conjuration d'Etienne Marcel*.

de la vie (1) » : à quelle époque y eut-il une vie plus forte et plus variée que dans le moyen âge ?

Quant aux grands, aux princes et aux rois, alors, comme aujourd'hui, fréquents étaient ces voyages que rendent aisés les richesses, utiles l'intérêt et nécessaires l'ennui, ver intérieur de la puissance. Les poésies, les ballades, l'histoire, nous les peignent se visitant de cours en cours, allant par les chemins avec un long cortége de pages, de chevaliers, de dames et de poëtes. Suivez les courses répétées d'un de ces poëtes-historiens, Froissard ; ce sont des allées et venues, des zigzags par toute la France et par delà la France : il est au pied des Pyrénées, chez le comte de Foix, il part pour l'Italie, il s'arrête à Milan, et qui y trouve-t-il ? Un poëte aussi, Chaucer, d'Angleterre, qui venait de voir Gênes, Padoue, etc. ? De Bretagne il pointe vers la Flandre, plus loin, en Zélande, où il se lie avec un seigneur portugais. Il ne regarde pas à monter sur mer, il va en Angleterre, il en revient, il y retourne, deux, trois fois ; il y séjourne, il la parcourt, il s'enfonce jusqu'en Écosse, « alors pays perdu », il traverse la France de part en part, en Espagne aujourd'hui, en Allemagne peu de temps après. Ne croyez-vous pas lire la vie d'un homme moderne ? On l'appelle le chroniqueur ; chroniqueur, en effet, et à la manière de ceux de notre temps, comme eux chroniqueur et touriste, courant le monde, les eaux, les fêtes, les guerres, et les cours (2).

Oui, les rois, les conquérants et les poursuivants d'aventures vont au bout de longues routes avec leurs armes et leurs bandes résolues, leurs machines, leurs chars et leurs engins de guerre ; les princes, les nobles, les puissants traversent l'Europe, escortés de brillantes cavalcades, sur leurs coursiers et leurs palefrois ; les marchands abordent à des rivages étrangers, le vent soufflant dans les voiles de leurs vaisseaux ; oui, les savants franchissent les détroits et les montagnes pour accroître leurs connaissances, les conquérants pour fonder des empires, les princes pour se fortifier par des alliances, les marchands pour gagner des trésors. Mais il est des hommes qui s'avancent plus loin que tous ceux-là, portés sur des chariots, des navires et de grands chevaux ; — ce sont ceux qui vont à pied, les pèlerins.

Par troupes et incessamment, des hommes, des femmes, des en-

(1) Mme de Staël. — (2) Avec cette différence, pourtant, qu'il ne voyageait pas assis sur les coussins d'un wagon à la vitesse de quinze lieues à l'heure, mais un solide roussin entre les jambes, à un bon trot de route, les éperons aux talons et la valise en croupe.

fants de tous pays accomplissent ces pèlerinages si nombreux dans cent lieux vénérés de l'Europe, en Flandre, en Espagne, à Rome où le jubilé de 1300 amena, dit Villani, plus de deux cent mille pèlerins, en Terre-Sainte surtout, dont la suite fut ce prodigieux voyage de toute l'Europe en Asie et en Afrique qui dura trois siècles, la croisade, durant laquelle l'Occident fut mis en contact à la fois avec l'Égypte, et par l'Égypte avec l'Inde, par Constantinople où les Latins fondèrent un empire qui dura plus de cinquante ans, avec les Grecs, et par eux avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne et chrétienne, et d'où ils rapportèrent des livres, des manuscrits, des procédés, des inventions dans l'agriculture, l'industrie, les lettres et les arts (1).

Et les moines, quels longs voyages dans le monde! Emportés par le zèle de la religion, ils se dispersent en tous les sens pour prêcher l'Évangile, ceux-ci en Prusse, en Pologne, aux extrémités de l'Europe, en Norwége; ceux-là, venus de Grèce, d'Égypte et de Syrie, en Irlande; d'autres (du temps de saint Louis) en Tartarie et jusqu'en Chine, où ils trouvent des traces du christianisme déjà apporté par d'autres moines qui les avaient précédés. Ils vont bien plus loin: Ils passent de l'Irlande et de la Norwège en Islande, et de l'Islande (saint Brandan, au huitième siècle) sur une terre qu'ils ne connaissent pas, peuplée d'hommes étranges couverts de peaux d'animaux marins, et où ils s'établissent et fondent des monastères et des églises, et d'où ils s'enfoncent plus avant dans l'intérieur, jusqu'au Mexique peut-être, laissant derrière eux un souvenir ineffaçable, ayant ainsi découvert les premiers et habité cette terre à laquelle ils ne donnent pas son vrai nom, mais qui était bien l'extrémité méridionale de ce grand continent, de ce nouveau monde que quatre siècles après devait retrouver Colomb, et qui s'appellera l'Amérique (2).

Ce n'est ni la soif des richesses, ni l'ardeur des conquêtes, ni l'ambition de la puissance, ni même l'enthousiasme de la science qui

(1) Ils en rapportèrent, entre autres livres, la *Métaphysique* d'Aristote, — et la canne, le millet, les tissus de laine de chameau, le papier de soie, etc. — (2) « Lorsque, au onzième siècle, les Scandinaves abordèrent au Groenland, les Esquimaux leur dirent qu'au Sud, au-delà de la baie de Chasapeak, on voyait des hommes blancs, vêtus de longs habits blancs, qui marchaient en chantant et portant devant eux des bannières; c'étaient les moines d'Islande qui, au huitième siècle, avaient vogué vers l'Islande et avaient été jetés par le vent sur la côte d'Amérique. » Ozanam, *le Christianisme chez les Barbares.* Dom Pitra, *Histoire de saint Léger*, introduction, cite un livre du dix-septième siècle sur les voyages des Bénédictins en Amérique. Ce sont sans doute ces moines, disparus et noyés dans les populations sauvages, qui ont laissé ces signes du christianisme, les croix, une sorte de baptême, etc., qu'on a retrouvés plus tard, et qui, autrement, seraient inexplicables.

entraîne aux entreprises les plus lointaines, les plus étendues, les plus hasardeuses et les plus fécondes ; c'est un sentiment plus sublime, l'amour de Dieu et des âmes, le besoin de se dévouer à Dieu, le désir de lui amener de nouveaux fidèles et de nouveaux serviteurs en de nouvelles nations.

IV

LES FEMMES.

« Il n'est pas de marque plus distinctive du caractère d'un homme ou d'une nation que la manière dont sont traitées les femmes (1). » Le christianisme a émancipé la femme : il la retira de l'ombre où elle était reléguée et, la prenant par la main, l'introduisit dans le monde social, lui donna sa place sur la même ligne que l'homme, la fit asseoir à côté de l'homme, afin qu'elle recueillît la nourriture immatérielle qui devait développer son esprit autant qu'élever son âme. Enseignés par l'exemple du Christ, les Pères, ces philosophes qui ne sont d'aucune secte, les plus éloquents et les plus savants, Jérôme, Grégoire de Naziance, Augustin, Paulin, Basile, adressent de nombreuses épîtres à des femmes, aux femmes si dédaignées par le paganisme qu'on ne trouve pas une seule lettre écrite à une femme dans toute la correspondance de Cicéron (2).

Mais, dit-on, elles étaient de la plus haute société romaine, ces femmes qui se montraient dignes de converser avec ces grands hommes, lisaient et écrivaient le grec, le latin et l'hébreu. — Il n'y a pas que les femmes nobles. L'Église avait ouvert des écoles de femmes, où elles recevaient le même enseignement que les hommes (3) : on tracerait, depuis les illustres patriciennes qui suivirent saint Jérôme au désert, sainte Paule, sainte Eustochium, etc. (4), une liste ininterrompue de religieuses, de supérieures d'abbayes que l'Église révère comme saintes et que les lettres pourraient revendiquer pour leur science : sainte Radegonde (sixième siècle) qui avait introduit à Sainte-Croix de Poitiers la règle de saint Césaire, d'après laquelle toutes les religieuses devaient apprendre les lettres, c'est-à-

(1) Herder. — (2) Et de Pline. Si Sénèque composa deux traités de *la Consolation* pour Marcia et Helvia, c'est que déjà ses pensées étaient modifiées par le contact du christianisme, et je vois là une preuve, qui n'a pas été assez remarquée, de sa connaissance de la doctrine chrétienne, sinon de ses relations avec saint Paul. — (3) Dom Pitra, *Histoire de saint Léger*, VI. — (4) Et Marcelle, Blézille, Pauline, Fabiola (de la famille des Fabius), Furia (de la famille des Camille), Mélanie, Marceline, Léa, etc.

dire le latin, les Pères, le droit canonique, l'histoire, la cosmographie, etc., employer deux heures par jour à la lecture, outre celle que l'on faisait pendant le travail et les repas, transcrire des livres, etc. etc; Lioba, à Bichofshein en Allemagne, « maîtresse d'école dans un pays barbare, et qui ne quittait ses livres que pour prier (1); » sainte Bertille à Chelles, sainte Gertrude en Belgique (septième siècle), qui envoyait chercher des livres en Irlande et en Italie; et ces pauvres femmes à qui saint Boniface enseignait la théologie (huitième siècle); et cette Rhoswitha dont les œuvres dramatiques ne révèlent pas seulement l'imagination inventive du poëte, mais des études en tout temps rares chez les femmes : les poëtes anciens à qui elle emprunte des vers, l'histoire dont elle fait des citations, les langues étrangères (2), etc. Un Gerbert et une Rhoswita suffisent pour repousser de tout un siècle l'accusation d'ignorance et de barbarie.

Et si des religieuses du fond de l'Allemagne pénètrent aussi avant dans les lettres, que seront les femmes aux siècles de Charlemagne, de saint Bernard et de saint Louis? Alors les filles et les nièces de l'empereur prendront des leçons d'Alcuin; une reine célèbrera les douceurs du calme du cloître en de gracieux vers latins (3); une jeune fille de Paris aura pour maître de philosophie un des plus célèbres professeurs de son temps (4); alors sera rédigé un plan d'études ou se trouvent des prescriptions telles que celles-ci (5) :

« Enfants (des deux sexes) de cinq à douze ans : *lecture* (dans le Psautier), *chant*, *grammaire*, *distiques moraux* (de Caton); et un peu plus tard, le *latin*, qu'ils apprendront à parler. Jeunes filles : *histoire naturelle*, *chirurgie*, *médecine*, *logique*, *latin*, *langues orientales*. » — Plan proposé en ce ténébreux et ignorant moyen âge, mais qui ne paraîtra peut-être pas d'une application facile, même au siècle qu'illustrent et éclairent les romans de tant de femmes de génie!

Il n'est pas nécessaire d'attendre une Clémence Isaure (quatorzième siècle) pour découvrir chez la femme qu'a formée le christianisme le goût et le sentiment délicat de la poésie; l'histoire, les chroniques,

(1) Voy. Dom Pitra, *ib.* Il nomme sainte Aldegonde, sainte Anstrude, etc. Le monastère de Lioba, dit-il, devint comme une école normale pour les écoles naissantes d'Allemagne. — (2) L'Espagnol particulièrement, ainsi que l'attestent les hispanismes signalés dans son style par son savant éditeur, Magnin. — (3) Héloïse, et elle n'était sans doute pas la seule de la bourgeoisie de Paris. Qu'on se souvienne aussi de cette religieuse savante qui apparaît au début de l'histoire de Du Guesclin, et qui, en lui prédisant ses succès, lui ouvrit pour ainsi dire la barrière de sa destinée glorieuse. — (4) Richarde, femme de Charles le Gros. — (5) Boutaric, *Vie et œuvres de Pierre Du Bois*, dans les mémoires de l'Académie des inscriptions, 1864.

les ballades, nous ont fait pénétrer dans l'intérieur de ces châteaux où, tandis que son époux, le baron couvert de fer, avec ses hommes d'armes, bataillait au dehors, sa femme, assise sur le banc de la fenêtre profonde, regardait de temps en temps la campagne variée à travers les étroits vitraux, puis reprenait dans le grand livre ouvert sur ses genoux la suite des fabuleux et héroïques exploits des chevaliers et des preux contre les infidèles et les géants; ou, à la tombée du jour, au milieu de ses serviteurs et de ses suivantes, écoutait, souriante et rêveuse, les chants de guerre, d'amour et de tournois, les récits d'aventures d'un troubadour voyageur : gracieux tableaux qui relient la romantique châtelaine, en passant par l'élégante et légère dame de cour de la Renaissance, à ces femmes fortes du dix-septième siècle, pleines de charmes et de science agréablement mêlés, qui lisaient les philosophes, parlaient plusieurs langues, étudiaient les docteurs et les Pères, et que le monde nomme comme les types de l'esprit, du goût, de la distinction et de la grâce, Longueville, Montausier, Lafayette, Rambouillet, Jacqueline Pascal, Maintenon et Sévigné !

V

LES NOBLES.

On est pourtant obligé à un pénible aveu : au milieu de cette instruction générale qui embrasse les monastères, les écoles, les universités, les villes, les bourgs, les villages, et descend jusqu'aux plus pauvres et aux plus petits, il est une classe de la société qui demeura pendant tout le moyen âge dans une honteuse ignorance, la noblesse.

Les rois, il est vrai, sortis de ses rangs, et qui de tout temps s'honoraient du nom de gentilshommes, faisaient exception : les fils de Clovis sont les premiers élèves de l'école établie dans son palais et dirigée par son chapelain; cet exemple se perpétue : les enfants des rois, sous la dynastie mérovingienne, vont étudier dans les monastères, et ces habitudes littéraires leur sont si peu antipathiques qu'elles deviennnent chez quelques-uns excessives; elles se transforment en une sorte de manie, et, pour désigner l'un d'eux, on l'appelle le *Clerc couronné* (Chilpéric). Quant à Charlemagne qui parle latin, lit le grec, calcule la marche des astres, qui ramène des professeurs d'Italie (Pierre de Pise et le diacre helléniste Paul), qui fonde la première académie et la première université, il est inutile d'insister, tout le monde est d'accord : c'est à la fois un héros, un savant

et un saint. On ne nie pas non plus les goûts littéraires particuliers aux plus éminents souverains : Alfred le Grand, traducteur d'Esope et commentateur de Bède; Charles le Chauve, qui se faisait expliquer Aristote et Platon par des maîtres venus de Constantinople; Alphonse le Sage, astronome, législateur, historien; Robert le Pieux, Othon II, qui donnait pour précepteur à son fils le premier savant de son siècle, Gerbert; Frédéric II, qui parlait allemand, français, arabe, latin et grec; Philippe-Auguste, protecteur des lettres et des arts, et « qui, pour le temps, fut magnifique comme Louis XIV (1). » Le douzième siècle finit, comment s'étonner que saint Louis admette saint Thomas d'Aquin à sa table, et que là, devant lui, se discutent les plus hautes questions de philosophie? que le règlement d'études imposé à Jean, fils de Philippe de Valois, comprenne « le latin et plusieurs langues (2)? » que Charles V rassemble au Louvre une *librairie* déjà considérable, et que ses frères, les ducs de Bourgogne et de Berri, épris de l'amour des arts, commandent des miniatures qui sont d'admirabes tableaux à ces peintres célèbres : Memling, Van Eyck et Jean Fouquet? On touche à la Renaissance, et évidemment tous ces faits ne prouvent rien.

Mais ces rois éclairés, instruits, savants même, se contentaient-ils de leur propre science et, dans leur cour, vivaient-ils parmi des hommes de guerre brutaux, ignorants et grossiers, qui ne savaient converser que de combats et de galanterie? Non : l'on reconnaît que leurs principaux vassaux, les souverains secondaires, ceux du Midi, où s'était conservée la science romaine, n'étaient pas tout à fait illettrés. Il y a, au neuvième siècle, un fils de comte (Maguelonne), saint Benoît d'Aniane, chef de tous les monastères de France, qui compare, modifie et commente les règles des fondateurs d'ordres grecs aussi bien que latins; un Foulques, comte d'Anjou, au dixième siècle, en ce dixième siècle, l'âge de la nuit la plus noire, est convaincu de savoir expliquer Aristote et Cicéron; au siècle suivant, quand les chefs des croisés à Jérusalem s'assemblent pour rédiger des codes de lois, un code civil, un code politique, une charte des bourgeois, etc., on voit qu'ils connaissent non-seulement les coutumes, mais le droit romain, et plusieurs (les Iselin, etc.) ne sont pas moins bons juristes

(1) Villemain, *ibid.* — (2) Dans un mémoire adressé à la reine en 1334, et composé de 106 articles, l'auteur inconnu trace ainsi l'emploi de la journée du roi : « Lever à 6 heures en tout temps, — messe à 7 h. — affaires à expédier jusqu'à 10 h. — dîner à 10 h. — souper à 6 h. — coucher à 10 h. — faire enseigner son fils et endoctriner *plusieurs* langues, et mêmement latin, pour voyager. »

que vaillants chevaliers (1); enfin, si la poésie française recherche ses plus anciens aïeux, ce sont deux princes, Guillaume de Poitiers et Thibaut de Champagne : il est donc juste de mettre hors de cause les souverains.

Les historiens certifient aussi un fait très-bizarre : les chefs, les leudes, sous les Mérovingiens, envoyaient leurs enfants à l'école du palais « pour se faire initier à l'érudition palatine »; ils y subissent des examens, y étudient les Pères, l'histoire, les lois, le dogme, y prennent des grades, etc. Mais voici l'explication : ces jeunes gens étaient des ôtages que le roi tenait à sa cour et qui lui répondaient de leurs pères. Tout se comprend, et il ne reste plus que cette idée, vraiment barbare, de faire d'une prison une école et une académie ! — Autre coutume presque aussi singulière : on nous représente ces jeunes gens voyageant, dès les premiers siècles, dans plusieurs contrées de l'Europe, en France, en Espagne, en Italie, en Orient. Oui, malgré le peu de sécurité des routes, c'est la mode, au septième siècle, que les adolescents d'Angleterre soient envoyés en France pour y être élevés; que beaucoup passent les Alpes et se rendent à Rome, à Padoue, etc., aillent compléter leur éducation en Grèce, et (après l'établissement de l'empire latin) jusqu'à Constantinople. Apparemment ces jeunes gens étaient de familles riches et nobles; et, en effet, on se rappelle que dans ses écoles, dirigées par l'Écossais Clément, Charlemagne, conception étrange ! avait réuni « un grand nombre d'enfants de toutes les classes, des plus nobles et des plus basses (2); » que parmi les élèves de Lanfranc, à l'abbaye du Bec, il se trouvait une grande quantité d'enfants de seigneurs et de barons, et entre autres Guillaume, duc de Normandie, et ce fils de seigneur italien qui, plus tard, s'appela le pape Alexandre II.

Il paraîtrait que ces jeunes gens ne laissaient pas stériles et inutiles les facultés qu'ils avaient acquises, puisque les premiers poëtes étaient des nobles et des princes. Mais quoi ! la poésie est un jeu de l'imagination et de l'esprit, et cette race française, ces hommes du Midi sont si richement doués ! Ce qui a lieu de surprendre davantage,

(1) Robertson, *Histoire de Charles V*, introduction, s'est trompé en prétendant que le moyen âge avait ignoré le droit romain jusqu'au douzième siècle : le droit romain ne fut pas ravivé par la découverte d'un exemplaire des Pandectes à Amalfi; il ne cessa jamais d'être connu et pratiqué; on le citait dans les tribunaux et il fut en vigueur pendant tout le moyen âge. C'est ce qu'a démontré Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge*. Voy. aussi Fauriel, *Histoire des populations méridionales*. — (2) Le moine de Saint-Gall, cité par Phil. Le Bas, *ib.*

c'est que les premiers historiens français sont deux seigneurs, Villehardoin au douzième siècle, et Joinville au treizième, et historiens non sans culture : ils ont dans leur langage une élégance, une distinction, un atticisme; ils citent, sans affectation et en passant, des noms, des faits qui attestent des connaissances variées, si bien que des écrivains assez compétents en ont conclu que la noblesse a formé la langue française dans ce qu'elle a de plus positif et de plus idéal, l'histoire et la poésie (1) ! Il est même présumable qu'à ces habitudes studieuses et à cet attrait vers les travaux de l'intelligence, perpétués comme une tradition à toutes les époques, est dû ce goût délicat et pur, cet amour des lettres et des arts, propres à la noblesse française des deux derniers siècles, la généreuse ambition de ces grands seigneurs qui ne se sont pas contentés de protéger les arts, mais ont tenu à honneur que leur nom historique et séculaire fût inscrit sur la liste des académies, se sont efforcés de cultiver les lettres, d'y exceller, et d'ajouter à l'illustration de leurs ancêtres l'éclat du talent et la gloire réservée aux œuvres de l'esprit.

Enfin — car il faut bien recueillir les témoignages à la décharge de l'accusé — puisqu'on a à porter un arrêt si sévère, les érudits modernes les plus consciencieux (2), après avoir traversé tout le moyen âge, revenant de leur excursion chargés de documents originaux, déposent que, dans les innombrables titres qui leur ont passé par les mains, jamais il ne leur est arrivé de rencontrer cette formule tant répétée : « Lequel, en qualité de noble, a déclaré ne savoir signer. »

Cependant, malgré ces preuves, ces attestations, et quelle que soit l'autorité des témoins, il est un fait hors de doute : l'*ignorance absolue de la noblesse au moyen âge*, et nous sommes, à notre grand regret, forcés de conclure que cette opinion doit être acceptée et demeurer dans l'histoire, au même titre et aussi invinciblement démontrée que ces faits si authentiques de Sixte-Quint jetant ses béquilles au moment de son élection, Gilles de Raiz égorgeant ses femmes comme Barbe-Bleue, Charles-Quint assistant à ses funérailles à Saint-Just, Marie de Médicis mourant de faim dans un grenier de Cologne, et Galilée enfermé dans un cachot par l'inquisition !

(1) Villemain, *ib.* — Léop. Delisle, A. de la Borderie, Marchegay. Voy. aussi Audé, *Mémoires de la société d'émulation de la Vendée*, et les ouvrages déjà cités de Boutaric, Littré, Pierre Clément, etc.

VI

CARACTÈRE DE LA SCIENCE AU MOYEN AGE.

On a vu ce que fit l'Église dans les siècles violents de la barbarie déchaînée, quand, obligée de se retirer en ses écoles et ses monastères, elle emporte la lumière et la couvre de ses mains et de son manteau. Ce n'est pas elle qui est dans l'ombre, c'est l'extérieur; mais dès qu'elle entend au dehors que le bruit s'apaise, elle sort de sa retraite, et alors un jour brillant éclaire le monde; tout resplendit et s'anime et s'élance, empressé de produire et d'engendrer des œuvres, comme au jeune soleil du printemps : c'est le treizième siècle (1) ! La société n'est pas un adolescent dont on dit : il sera ceci ou cela; parvenue à sa majorité, ce quelle fait, elle le fait avec franchise, force, solidité.

La première preuve de sa maturité c'est sa langue. La langue d'un peuple est un des phénomènes qui marquent le plus son progrès ou sa décadence : a-t-elle les qualités de son génie, ce peuple est à son apogée; ne les a-t-elle pas encore, ou en a-t-elle perdu quelques-unes, il croît ou descend. Cette vérité, un des plus vifs esprits du siècle dernier l'avait entrevue : « Au treizième siècle, dit Rivarol, la langue française était plus près d'une certaine perfection qu'elle ne le fut au seizième siècle (2). » Il s'en étonne, il trouve le fait « assez extraordinaire, » mais il ne l'explique pas. L'explication est facile : la langue française, au treizième siècle, était plus près de la perfection qu'au seizième siècle, parce que la société était plus constituée. Le seizième siècle est un âge de transition, une préface du grand siècle, une avenue qui mène à une grande cité; on le traverse, on n'y demeure pas; les hommes de ce temps, sans le savoir, agissent pour préparer l'avenir, ils prennent les matériaux pour bâtir chez eux et au dehors, dans les débris de l'antiquité, et dans les essais des étrangers; ils imitent, ils ne se connaissent pas. Aussi leur langue est-elle embarrassée, contournée, toute chargée d'emprunts exotiques et de souvenirs; elle n'est ni franche, ni large, ni claire; elle

(1) Ce mouvement commence même dès le milieu du douzième siècle, mais on nomme ici le treizième siècle, comme on a dit le dixième, d'une manière générale et non dans un sens absolu. — (2) Dans son *Discours sur l'universalité de la langue française*, plein de traits pénétrants et souvent profonds. Un écrivain de notre temps va plus loin encore : La langue était toute faite et semblable à la nôtre, » dit M. Villemain, *Histoire de la littérature au moyen âge*, xe leçon.

est ornée, riche et touffue, touffue comme un arbre non émondé ; le fruit étouffe sous les feuilles accumulées. Un grand vent, le vent des guerres civiles secouera et jettera à terre cette exubérante frondaison, et le fruit paraîtra : le soleil du dix-septième siècle l'échauffera et le dorera de ses rayons ; il sera mûr et la langue française vivra dans sa forme définitive et immortelle.

La langue du treizième siècle aussi est faite, aussi parfaite qu'elle pouvait l'être, nette et gracieuse, délicate, ferme, dégagée, qualités qui n'appartiennent qu'à une société réglée. Alors naît spontanément une littérature nationale complète : romans, poésie, chronique, théâtre, histoire ; les étrangers l'étudient, la parlent, bien plus l'adoptent quand ils veulent que leurs livres pénètrent « parmi le monde », sanctionnant tout ensemble sa supériorité, et rendant hommage à la primauté de la nation chrétienne par excellence (1).

Alors aussi « sont jetés les fondements de la science chrétienne (2). » Sans doute, chaque siècle augmentant la quantité des connaissances de l'homme, cette science n'est pas aussi étendue que celle d'aujourd'hui ; mais elle a la qualité essentielle de la véritable science, elle est raisonnée, elle applique en tout cet axiome, condition du progrès : *Multùm, non multa.* Tout se tient : les sciences des Égyptiens étaient au niveau de leurs arts, leur philosophie était aussi complexe que mystérieuse leur religion. De même le moyen âge : il connaissait en religion la vérité, il voyait juste en philosophie, il était élevé dans l'art ; dans les sciences il a dû observer exactement. Et en effet, les recherches récentes ont fait voir qu'héritier des connaissances de l'antiquité, « il les avait portées plus loin (3). » Ses alchimistes, ses physiciens n'étaient pas des empiriques ; Albert le Grand et les médecins juifs, arabes, d'Espagne et d'Asie, se sont trouvés d'accord sur les principes généraux avec la science moderne. Il ignorait certains phénomènes, comme il manquait à ses artistes une certaine habileté de métier ; mais cette ignorance ne peut pas plus lui être objectée, qu'aux savants de notre âge

(1) Ce sont les expressions mêmes de Brunetto Latini et de Martin de Canale : Brunetto Latini écrit son *Trésor de toutes choses* en français, « parce que la parleure en est plus délittable et plus commune à toutes gens. » Son livre, d'ailleurs, peut servir à apprécier l'étendue des connaissances à son époque ; c'est une encyclopédie où il traite de toutes choses : Histoire sainte, philosophie, météorologie, astronomie, histoire naturelle, politique, morale, rhétorique, administration, justice, etc. Martin de Canale écrit son *Histoire de Venise* en français (1295), « parce que la langue française cort parmi le monde, et est la plus délittable à lire et à oir que nulle autre. » — (2) Ventura, *la Raison catholique et la Raison philosophique*, II. — (3) Littré, *ibid.*

l'ignorance des notions scientifiques qui seront découvertes dans mille ans. Les sciences, marchant continuellement, se modifient sans cesse. Ce n'est pas l'étendue des connaissances qui est la mesure de la grandeur d'une époque, c'est l'usage qu'elle en fait, et les conclusions logiques qu'elle tire des principes.

La science du moyen âge est éminemment logique, car sa source était à ce sommet qui touche aux cieux, la théologie, d'où elle découlait en ruisseaux et en fleuves sur les têtes : « La théologie, a-t-on dit, était la forme que prenait la pensée (1) ; » elle était bien plus, elle était le plus sublime but de la pensée, la première de toutes les sciences, la science par excellence, la science de Dieu ; « le sceptre de la science n'appartient à l'Europe que parce qu'elle a commencé par la théologie (2). » Préoccupation universelle, c'était là que tendaient et les plus grands esprits et les plus petits « qui, en s'occupant des grandes choses, se font grands ; » elle excitait à connaître le reste : pour atteindre si haut, il fallait s'aider de toutes les aspérités de la montagne, s'accrocher à toutes les branches de la science (branche est bien ici le mot vrai), et on les saisissait toutes les unes après les autres : cette branche, la plus basse d'abord et qui touche à la vallée de la terre, la jurisprudence, le droit civil ; puis celle-ci, les sciences physiques ; allons ! celles-là, la géométrie, l'algèbre, l'astronomie ; et ces branches plus hautes encore, le droit canon, la philosophie (3) !

Et surtout, et toujours les lettres : pourquoi ? C'est que les lettres sont l'expression même de la pensée, l'esprit humain tout entier, tandis que « les sciences n'en sont qu'une application partielle (4). » Dans leurs littératures, les peuples mettent leurs idées, leurs mœurs, leurs arts, leur industrie, leur culte, toute leur vie (5) ; par elles, l'homme pénètre les nations et les siècles, se les assimile et s'en empreint ; plus que par toute autre étude il s'en fortifie. De là cette étude incessante des lettres anciennes, et qui, au treizième siècle, est plus que jamais étendue : le latin, la langue de la tradition et de l'Église, la

(1) Villemain, *Histoire de la littérature au moyen âge*, XVIIIe leçon. Il n'a pas évidemment compris la portée de la théologie, car il ajoute : « Comme dans un autre temps, les idées se traduisent en idées politiques ; la théologie d'une époque eût été la philosophie d'une autre. » — (2) J. de Maistre.

(3) Les clercs d'Oxford — et de bien d'autres universités — étudiaient à la fois le droit civil et le droit canon. — (4) Mot de Napoléon Ier. — (5) C'est ainsi que l'on a pu reconstruire l'histoire des ancêtres de l'Europe par la seule étude de leur langage. On y a vu leurs habitudes d'existence, les métaux qu'ils possédaient, les animaux dont ils se servaient, leurs alliances, leurs migrations, leurs croyances religieuses, etc. Voy. les *Aryas*, de M. Pictet.

langue originelle des peuples qui à ce moment tiennent la tête, de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre même (on parle latin jusqu'au quatorzième siècle en Angleterre, et l'anglais a conservé une quantité de mots latins), est commun à tous les rangs : on discute en latin dans les universités, et dans les écoles de village « on enseigne la grammaire et le latin (1). » Chacun fouille et creuse : Villani lit à Rome Lucain, Virgile, Valère-Maxime ; les clercs de Cambridge commentent Cicéron ; en France on traduit Salluste et Tite-Live, qui bientôt seront suivis de César, Ovide, et Suétone (sous Charles V). Le grec s'épand de plus en plus après la prise de Constantinople par les croisés : Aristote est transporté du grec en latin (par Michel Scot), et des évêques en Italie composent des homélies dans la langue de Chrysostome (2). Théologiens, philosophes, poëtes sont nourris de cette substance précieuse et condensée, Dante, Pétrarque et Boccace, aussi bien que les lyriques franciscains et le roman de la Rose ; toutes les œuvres du temps débordent de réminiscences de l'antiquité.

Ils ne négligent cependant pas les autres langues. Dans ce grand va-et-vient des nations, il y a aussi un commerce des idiomes, emprunts et échanges : que ne prouve pas pour la relation des peuples et la communication des langues, le seul fait de cet archevêque de Tolède qui, au concile de Latran, en 1215, prononce un discours en latin, puis, pour les laïcs, le répète en espagnol, en français et en allemand ? Mais ils ne s'en tiennent pas aux langues de l'Europe : comment ne se seraient-ils pas efforcés de comprendre la langue des hommes avec lesquels ils se rencontraient si fréquemment, ces savants qui allaient interroger en Espagne la science des Juifs et des Maures, et étudiaient autant Aristote dans les commentateurs arabes que dans le grec ; ces aventuriers qui pénétraient si loin en Asie à travers les déserts ; ces républiques italiennes qui trafiquaient avec l'Afrique ; ces ambassadeurs que les rois envoyaient au khan des Tartares ; ces marchands qui voyaient chaque jour débarquer dans les ports et circuler dans les foires les turbans, les pelisses et les caftans des marchands du Caire, d'Alep, de Bagdad, de Nowogorod et de Samarcande ? Les langues orientales, du reste, n'avaient jamais été perdues de vue : au sixième siècle, le roi Gontran, à son entrée à Orléans, n'avait-il pas été harangué en latin, en grec, en hébreu, en

(1) Léop. Delisle, *les Classes agricoles en Normandie, au treizième siècle.* — (2) Manuscrits vus par M. Renan au Vatican, *Mémoires scientifiques.*

arabe et en syriaque (1) ? Au huitième, dans les villes d'écoles, on étudiait toutes les langues, même orientales, dit D. Pitra ; à partir du dixième, les pèlerinages en Terre-Sainte et les croisades rendent le sarrasin (l'arabe) familier à un grand nombre. Mais il est une raison plus puissante qui porte à connaître ces langues de l'Orient la conversion des infidèles.

Le plan d'études cité plus haut (2) avait été inspiré par une grande idée, une idée chrétienne, la conquête de l'Orient par le christianisme, la régénération par la civilisation, comme l'on dit aujourd'hui. Le noble esprit qui l'avait conçu voulait continuer l'œuvre des croisades par les doctrines, les opinions, les arts de la chrétienté ; après les armes, les sciences. La France, dans son prosélytisme enthousiaste, enverrait en mission ses prêtres, ses artisans, ses médecins, ses femmes, des familles entières, tout un peuple. Ce peuple s'établirait dans la Terre-Sainte, la coloniserait, y fonderait une race chrétienne, et, de ce centre sacré, de la montagne de Sion, irradierait de tous côtés, en Égypte, en Mésopotamie, en Perse, en Arabie, dans l'Afrique et dans l'Asie, se mêlerait à ces populations environnées de nuit (le mot est juste cette fois), les pénétrerait par ses actes, sa morale, sa lumière et ses bienfaits, et accomplirait dès lors, dès le treizième siècle, l'œuvre providentielle que l'Europe, sans avoir l'entière intelligence de ce qu'elle fait, réalise de nos jours, la transformation du reste du monde, la réduction des peuples sauvages, barbares, matérialistes et bestialisés, en l'universelle société que règlera l'Évangile (2).

C'est afin de préparer les ouvriers de cette sublime entreprise qu'était présenté ce plan d'études aussi varié qu'étendu ; et ne voit-on pas tout ce qu'il suppose ? la notion de ces sciences en leur auteur, les écoles, les hommes capables de l'appliquer. Et il ne demeure pas à l'état de projet ; il reçoit un commencement d'exécution. L'université de Paris propose d'établir une chaire de langue tartare (3) : elle ne sera fondée que plus tard, parce que l'université n'agit que dans un but de science ; mais l'Église n'attend pas, elle que pousse une pensée plus généreuse : à Rome, elle enseigne les

(1) Voy. Grégoire de Tours. — (2) Boutaric, *Vie et œuvres de Pierre Du Bois*. Ce que l'on dit ici n'est que le résumé de cette importante étude d'un érudit qui connaît bien le moyen âge, et l'apprécie souvent avec un remarquable sentiment de justice. — (3) Abel de Rémusat, *Mémoire sur les relations des princes chrétiens avec les empereurs mogols*, cité par M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*.

langues orientales dans ses colléges; à Paris, les moines de Saint-Père de Chartres font une pension de mille francs pendant trois ans à de jeunes Orientaux, qui retourneront dans leur pays porter, avec les connnaissances de l'Occident, la vérité de l'éternelle religion (1). Les conciles (celui de Vienne en 1311) décrètent que les langues orientales seront enseignées à Paris, à Salamanque, à Bologne, à Oxford, dans toutes les grandes universités. C'est dans le but d'évangéliser le monde que l'Église veut instruire les hommes; pour qu'ils soient plus forts, elle les arme de science; elle les pousse en avant dans la carrière des longues études au bout de laquelle se rencontre Dieu.

VII

ARDEUR A S'INSTRUIRE.

Et elle les trouve empressés à la suivre et à l'écouter : les Barbares, on l'a remarqué, n'avaient pas l'intelligence fermée aux études; ils possédaient, au contraire, ce goût inné des lettres qui distingue la race germanique. Les Francs s'étaient instruits très-vite, ils s'étaient mêlés aux Gaulois romanisés du Midi, dans les cours de rhétorique et de poésie (à Bordeaux, aux cinquième et sixième siècles); saint Médard, Bède, Mici, les avaient comptés par milliers autour de leurs chaires. Lorsque le douzième siècle réunit de plus nombreuses écoles, une immense affluence s'y précipite; c'est une invasion de recrues qui veulent apprendre la manœuvre des armes scientifiques, en Angleterre, en Allemagne, en Italie; à Milan, il y a quatre-vingts maîtres d'écoles laïcs; la France surtout y met tout le feu de son génie: à Paris des colléges se fondent coup sur coup : deux à la fin du douzième siècle, quinze au treizième et au quatorzième; « la moitié de Paris était transformée en écoles; celle des chanoines de Notre-Dame s'étendait du parvis au Petit-Pont, puis de là avait passé sur la rive gauche et gravi la montagne (2) », cette montagne qui en a gardé le nom, *quartier latin*, vrai pays de la science comme en imaginent les poëtes, où vivent pressés, côte à côte, corps francs, bandes turbulentes, des écoliers venus de tous les pays, groupés par nations, et s'appelant et se reconnaissant par leurs langues; Paris, les étrangers le proclament, est « le centre des études (3) », et, dans le sens le

(1) Cartulaire de Saint-Père, de Chartres. — (2) Vict. Le Clerc, *Histoire de la littérature au treizième siècle*. — (3) Jean de Salisbury, Dante, Brunetto Latini, etc.

plus juste et le plus élevé, véritablement la tête de l'Europe.

Il y avait alors quelque mérite à poursuivre la science. Le nom d'une des rues de Paris, la rue du Fouare, ainsi appelée de la paille et du foin sur lesquels ils s'asseyaient, porte témoignage du zèle de ces étudiants de siècles de ténèbres, moins soucieux de leurs aises qu'avides de s'instruire. C'est peu : c'étaient eux qui rétribuaient leurs maîtres, et rien ne leur coûtait pour attirer les plus renommés : ils les mandaient de tous les points de l'Europe, et « dans telle petite ville, leur donnaient une position considérable, décuple souvent de celle des professeurs de facultés de notre temps (1). » Il n'était pas facile pour tous de subvenir à ces dépenses et à celles qu'exige la vie d'une grande ville ; mais dans l'espoir d'acquérir des connaissances, les moins fortunés s'astreignaient aux sacrifices les plus pénibles. Le roman de *Gil Blas* nous peint les jeunes gens de l'université de Salamanque valets et étudiants ; ce qui existait au dix-huitième siècle, naguère encore en Espagne, était la condition de beaucoup d'écoliers au moyen âge. Oui, ils se réduisaient à la domesticité, étudiants pour monter aux grades, valets pour gagner le pain de chaque jour ; noble esclavage dont ils ne rougissaient pas, qui mettait le corps en servitude et laissait l'esprit libre, montrant la supériorité de l'âme sur la matière ; assujettissement volontaire qui pour un temps abaissait l'écolier indigent au dessous du riche, mais qui l'aidait à prendre dans le monde la place due à l'intelligence et au savoir, à s'élever au niveau des plus puissants, et souvent le portait aux dignités les plus éminentes de l'Église et de l'État, aux conseils des rois et à la pourpre des cardinaux.

Et quelle ardeur dans ces écoliers ! C'est le temps de la scolastique ; cette scolastique, plus tard si dédaignée par l'oubli ou l'ignorance, était la forme animée, vivante et comme naturelle de l'amour passionné de ces jeunes gens pour l'étude. Avec le même emportement qu'à la guerre, ils s'élançaient, ces fils des Francs, à l'argumentation serrée, à la dialectique qui bataille, qui fait toutes sortes d'efforts, et grimpe des pieds, des mains et des dents pour enlever une position fortement défendue (2). Quelles vaillantes armées ! quels

(1) Le Play, *Réforme sociale* (47) et Mateucci, *les Universités d'Italie* (*Revue des Cours scientifiques*, 1867). — (2) C'est le jugement porté par tous ceux qui ont le mieux connu le moyen âge : « La philosophie scolastique, dit Romiguière, excitait l'ardeur de ces hommes studieux par un exercice journalier... la scolastique, dit Daremberg, a entretenu l'instrument de la dialectique et le goût du raisonnement. Voy. aussi Rémusat, *Saint Anselme*, Littré, *les Barbares et le moyen âge*, Cousin, etc.

soldats dans « ces tournois qui ressemblent à des combats (1) ! » Mais aussi quels capitaines ! quels chefs ! quels maîtres ! saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand, à la fois théologiens, philosophes, moralistes, politiques, économistes, savants ; quelle trinité dans un même siècle et dans le même moment d'un siècle ! Ce sont bien d'autres hommes que les fameux professeurs de 1828. Comment, en dernier résultat, l'histoire désignera-t-elle ces trois illustres maîtres ? L'un, simplement un vulgarisateur de la philosophie allemande, un traducteur de Tiédeman et de Tenneman, qui avouait lui-même n'être qu'un faiseur de *Selecta*, un arrangeur, un éclectique ; le second, un aimable rhéteur, un diseur élégant, dont le plus excellent mérite consistait à avoir lu au dix-neuvième siècle ce que possédaient tout lettré du dix-septième, les Pères et l'antiquité chrétienne ; le troisième, seul pensant par lui-même, mais ne livrant qu'une part altérée de la vérité, moins entravé par les préjugés de sa secte et de son éducation que docile aux passions de son auditoire et de son temps.

Outre cette observation qui se rapporte aux professeurs et les met à quelques degrés au-dessous des trois docteurs du treizième siècle, il en est une autre glorieuse pour les élèves. Vous êtes fiers, avocats, médecins, procureurs, conseillers d'État, sénateurs de 1868, de rappeler ces cours éloquents de votre jeunesse, l'empressement avec lequel vous assiégiez les portes et vous aligniez sur les gradins étagés de la Sorbonne ; ce zèle, certes, est beau, et l'on ne prétend pas marchander les louanges qui vous sont dues. Mais savez-vous ce qui se passait, au treizième siècle, au cours d'Albert le Grand ? Ce n'étaient pas des centaines d'élèves qui accouraient à ses leçons, c'étaient des milliers (2) ; ce n'était pas de l'ardeur qui les animait, c'était de l'enthousiasme ; ce n'était pas une salle qu'il fallait pour les contenir, c'était une place ! Pas d'enceinte qui suffît à cette multitude : une véritable émeute avait forcé le professeur de quitter sa chaire, une émeute comme on n'en voit guère de nos jours, où le peuple criait à son *maître* : Hors d'ici ! sortez ! *Exi ! foras !* Respectueuse émeute à laquelle le maître est glorieux d'obéir ; et il descend de sa chaire, et, au milieu de cette foule grondante comme la mer, porté, entraîné

(1) Bonald. — (2) De même dans tout le moyen âge. A Bologne il y avait, au treizième siècle, dix mille élèves à l'école de droit ; au onzième siècle, on venait de tous les pays pour suivre les leçons d'Abélard ; il comptait plusieurs milliers d'auditeurs, et parmi eux vingt cardinaux et cinquante évêques. On multiplierait presque sans fin ces exemples.

par mille bras qui se succèdent, on ne l'arrête que sur une large place, où, d'une pierre élevée, il domine ces têtes humaines pressées jusqu'aux maisons, accumulées aux bouches des rues, et maintenant immobiles, attentives et muettes sous une seule voix qui les retient et les enchaîne. O génération barbare ! âge de ténèbres, où il fallait à un maître le grand air du ciel et le pavé des places pour salle de classe ! Comparez le dilettantisme littéraire de quelques cents jeunes gens que contiennent les murs d'un amphithéâtre de cent pieds, à la soif exigeante de ce peuple qui veut, non un broc, mais une rivière pour se désaltérer de science, et qui a laissé un témoignage de sa passion avide dans sa capitale et dans la langue, le nom de la place où il s'entassait pour entendre le maître, la place Maubert, *magni Alberti*, la place du grand Albert !

On voit combien est erronée cette opinion qui attribue à l'époque comprise entre le milieu du quinzième siècle et le milieu du seizième la résurrection des lettres et des arts. Les lettres ne ressuscitèrent pas, car elles existaient et n'avaient cessé de briller : « On a souvent représenté le grand mouvement de la Réforme comme ayant servi le développement littéraire et scientifique », dit un écrivain non suspect de partialité pour le moyen âge, M. A. Maury ; « cela n'est pas absolument vrai : les luttes qu'elle enfanta nuisirent momentanément à l'instruction générale ; bien des monastères, des bibliothèques, des écoles furent supprimées ; or *c'était là qu'avait été jusqu'alors le foyer des lumières* (1). » Les historiens chrétiens avaient été les premiers à soupçonner l'erreur et à la démontrer : « Il n'y a, » écrit le grand historien allemand, Hurter, « qu'un esprit superficiel, dédaigneux d'étudier les documents, aveuglé par la prétendue supériorité de notre époque ou par une haine systématique, qui ose accuser l'Église d'avoir favorisé l'ignorance (2). » Tous les vrais érudits se sont bientôt trouvés d'accord : l'un d'eux, qui a fait du moyen âge l'objet de ses études pendant vingt ans, ne peut retenir son indignation : « Nos historiens, même ceux qui passent pour les meilleurs, s'arrêtant aux plus grossières apparences, écoutant les préjugés les plus surannés, n'ayant même pas l'idée de vérifier, encore moins de rectifier les

(1) *Revue des Cours scientifiques*, 1867. Et il ajoute en parlant du seizième siècle : « L'université était remplie de lacunes, il n'y était question ni d'histoire, ni de géographie, de sciences exactes, d'arts d'agrément, de dessin, de musique, de danse, de déclamation, toutes choses qui faisaient au contraire partie de l'éducation dans les établissements religieux. » *Ib.* — (2) *Histoire d'Innocent III*, liv. XXI.

vieilles allégations, ont résumé toute l'histoire de la première partie du moyen âge en ces deux mots : *ignorance et superstition* ; mais c'est à eux, s'écrie-t-il durement, et non aux siècles qu'ils ont méconnus et calomniés, que ces deux mots conviennent (1) ! » La pensée du progrès n'est pas une idée païenne, avait dit Ozanam (2), c'est avec l'Évangile qu'on voit commencer la doctrine du *progrès;* et l'auteur des *Etudes sur les barbares et le moyen âge* le confirme : « Le moyen âge, c'est une société qui sent la nécessité d'apprendre, qui travaille consciencieusement, rudement, et qui marque chaque siècle de son existence par d'importants développements. » Plus on avance, plus s'étend la science dans l'Église ; les savants les plus éminents —qui l'ignore ?—sont des évêques, des moines, des papes, Gerbert, saint Bernard, Innocent III, et ce saint Thomas d'Aquin, qui ne peut être comparé qu'à Aristote ; les écrivains les plus originaux — qui ne l'oublie ?— sont des prêtres, Froissart, Pétrarque, comme plus tard Calderon, Lope de Véga et Tirso de Molina : le plus grand poëte du moyen âge, Dante, n'est-il pas un théologien ? Cimabuë, qui restaure la peinture n'est-il pas élève des Dominicains de Florence ? A Paris, la première presse ne fut-elle pas installée dans la Sorbonne ? La classe la plus instruite est si incontestablement le clergé que le nom même de prêtre et de savant se confondent et que « le mot de *clergie*, au moyen âge, signifie savant (3) ; » C'est l'Église qui tient le premier rang de la science, non pas parce qu'elle la garde pour elle seule ; elle la distribue à tous et en échauffe le monde entier ; elle, comme le soleil, est le centre lumineux d'où émanent les rayons, car ce feu est allumé au foyer éternel, Dieu !

EUGÈNE LOUDUN.

(1) Daremberg, *Cours de* 1867, et à l'appui de son opinion, il rappelle Guizot, dom Pitra, Ozanam, Heeren, etc. — (2) *Histoire de la civilisation au cinquième siècle*, ch. IV.
(3) J. de Maistre, *du Pape*, II, 16.

L'IRLANDE ET LE FÉNIANISME[1]

L'Angleterre offre en ce moment un spectacle aussi triste qu'intéressant. Ce pays, qu'il était de mode de présenter comme à l'abri des révolutions, et qu'une certaine école politique vantait comme le modèle de tous les autres, est en proie depuis quelques mois à une terreur indéfinissable. Des mines de poudre y font explosion, des casernes y sont audacieusement attaquées; on y découvre des dépôts d'armes clandestins, et la demeure royale elle-même n'y paraît pas à l'abri de criminelles attaques. Plus de sécurité nulle part où il y a des Irlandais en certain nombre, et l'on voit les citoyens s'armer pour leur propre défense; le nombre des constables volontaires s'accroît chaque jour, et, pendant ce temps, la presse demande hautement qu'on prenne d'énergiques et sévères mesures pour ramener la tranquillité publique. En un mot, ce gouvernement anglais, si fort, si puissant en apparence, est obligé de se préoccuper d'une conspiration dont les desseins éclatent de toutes parts; il affecte une assurance qu'il n'a pas, et son langage si radouci à l'égard de l'Irlande témoigne de ses craintes réelles et des anxiétés de l'opinion.

Voilà où le fénianisme a réduit la superbe Angleterre, que sa constitution, disait-on, garantissait contre tout péril intérieur. Fondée sur les libertés parlementaires, que pouvait-elle redouter? Avec une politique qui ne s'inquiète pas des principes et qui n'a d'autre but que le développement des intérêts matériels, quels risques pouvait-elle courir? Les panégyristes de cette constitution ne se lassaient pas de répéter que le peuple vivait parfaitement content de son sort. Et comment en eût-il pu être autrement? N'avait-il pas les élections, les clubs, les *meetings*, les processions publiques, qui lui faisaient obtenir du gouvernement tout ce qu'il voulait? A l'extérieur, ajoutaient

(1) Principales sources consultées : *la Revue de Dublin*, *Wanted a policy for Ireland*, avril 1865; *The Irish land Question*, septembre 1865; *Signs of an Irish policy*, avril 1866; *The State of Ireland*, avril 1867. — *Annuaire encyclopédique*, t. VI et VII, art *Irlande* — Le *Times* de Londres, mois de décembre 1867 et de janvier 1868. — *Weekly Register* et *Tablet*, passim. — *Declaration of the Roman Catholic clergy*, du 23 décembre 1867, etc.

les panégyristes, la nation anglaise ne consume pas ses forces en des guerres inutiles, pour protéger des peuples éloignés, pour défendre des droits, pour pratiquer une politique chevaleresque ou mystérieuse qui coûte beaucoup de sang et d'argent, et qui ne donne en échange qu'une gloire éphémère. Pour elle, le monde est un vaste marché qu'il s'agit de couvrir d'établissements de commerce; elle ne s'occupe que de s'assurer des relations avec tous les peuples et d'attirer à Londres leur or et leurs richesses. Aussi quelle prospérité! Les ennemis de l'Église faisaient même un argument de cette prospérité de l'Angleterre protestante contre les principes catholiques. « Voyez, disaient-ils, la richesse des peuples protestants; comparez-la avec la pauvreté de la plupart des peuples catholiques, et vous reconnaîtrez que ce phénomène ne peut provenir d'autres causes que de l'émancipation de la raison et de l'indépendance individuelle, qui existe chez les premiers, et de l'oppression dans laquelle gémissent les seconds, condamnés par les doctrines de l'Eglise à l'inertie et au marasme. »

Ce raisonnement s'écroule aujourd'hui par la base, dit très-justement un publiciste espagnol (1). Les fondements de cette civilisation tant vantée, non-seulement sont peu solides, mais ils sont minés. Une vaste association qui comprend toutes les classes menace l'existence même de l'Angleterre. Plus d'institution qui ne soit en péril. Une force terrible est organisée, qui s'attaque à la propriété et à la vie des individus, qui s'attaque au gouvernement lui-même.

Et quelle est la cause principale des calamités qui affligent l'Angleterre? Ces calamités ne sont-elles pas la conséquence nécessaire de cette prospérité apparente, que célèbrent les admirateurs de la civilisation anglaise? N'est-ce pas le gouvernement anglais lui-même qui a créé ces haines furieuses en foulant aux pieds, au dehors comme au dedans, les lois de la justice? Le matérialisme de la civilisation anglaise a produit une misère sans exemple, et c'est au sein de cette misère que le fénianisme a trouvé les éléments de sa croissance et de sa propagation. Il est possible que chez les peuples catholiques d'aussi énormes richesses ne s'accumulent pas dans un petit nombre de mains; mais le caractère même de leur civilisation les préserve de ces excès de misère qui rongent la société anglaise.

La charité des riches et la résignation des pauvres rapprochent les trop grandes distances, et garantissent la tranquillité et la paix. Il

(1) D. Cruz Ochoa, *Pensamiento* du mois de décembre.

n'y a pas de misère que la charité ne soulage, pas de douleur qu'elle ne console, pas de larmes qu'elle ne sèche, pas de blessure qu'elle ne guérisse. Ainsi les cœurs restent unis. Chez les peuples vraiment catholiques, on ne connaît pas les haines sociales. Mais il en est bien autrement dans les sociétés protestantes. On y connaît la philanthropie, c'est vrai, on y exerce la bienfaisance, sans doute ; mais c'est là, si l'on nous permet cette expression, une charité, de calcul ce n'est pas la charité du cœur. Le riche donne pour apaiser le pauvre, qui pourrait s'irriter et se révolter, et le pauvre reçoit sans reconnaissance, parce qu'il sait bien que c'est par égoïsme que le riche se montre généreux. Il y a d'honorables exceptions, nous nous hâtons de le dire, mais les exceptions restent des exceptions ; l'esprit générale de la philanthropie est tel que nous le disons, il ne s'élève pas au-dessus d'une bienfaisance intéressée.

Nous savons que des sommes immenses sont consacrées en Angleterre au soulagement des pauvres, et qu'il y a des particuliers qui font pour cet objet des dons véritablement royaux ; mais où sont les sœurs de charité, où sont les petites sœurs des pauvres, où sont ces jeunes hommes des conférences de saint Vincent-de-Paul qui visitent eux-mêmes les familles indigentes, qui instruisent les enfants, qui soignent les malades ? Un fait irrécusable et frappant montre la différence des deux civilisations protestante et catholique. Dans cette crise que traverse l'Angleterre, que fait le clergé anglican ? que font les lords et les riches ? que fait le peuple ? Le clergé reste silencieux, les riches demandent à haute voix des mesures de répression, les pauvres se réjouissent des embarras du gouvernement, quand ils n'entrent pas dans la conspiration féniane. Voilà ce qu'on voit du côté des protestants, tandis que le clergé catholique et les fidèles enfants de l'Église travaillent incessamment, par les exhortations, par les prières, par l'aumône et par l'exemple à la régénération de la Grande-Bretagne et par conséquent à son salut. Où est la vraie civilisation ?

Nous sommes, loin certes, d'approuver les doctrines et les actes des fénians ; nous les repoussons, au contraire, et nous les condamnons, parce que ce n'est pas par les conjurations, par les sociétés secrètes et par la rébellion que nous, catholiques, nous cherchons à faire valoir et à défendre nos droits. Pour nous le fénianisme est une secte aussi détestable que toutes les autres ; les fénians sont les ennemis de la société, comme le sont tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, attentent au droit et à l'autorité des gouvernements légitimes et

des pouvoirs constitués. Mais, en même temps, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que l'oppression séculaire de l'Irlande par l'Angleterre explique trop bien le développement du fénianisme, et que l'égoïste Albion ne fait que commencer à recueillir le triste fruit de sa politique perfide et révolutionnaire sur le continent. C'est la peine du talion qui lui est infligée.

Combien, en effet, de rébellions, de troubles, de désordres, la politique anglaise n'a-t-elle pas suscités ou favorisés sur le continent ! La main de l'Angleterre a paru dans toutes nos révolutions. Nul n'ignore la part qu'elle a prise à la révolution italienne, et c'est un fait public, authentique, officiellement avoué, on peut le dire, que les secours fournis par l'Angleterre à Garibaldi, principalement à l'époque de ce qu'on appelle la conquête du royaume de Naples. Hier encore, l'Angleterre applaudissait aux exploits des garibaldiens sur les bords du Tibre ; aujourd'hui elle assiste épouvantée aux exploits des fénians sur les bords de la Tamise. On peut blâmer et réprouver les fénians, mais on se sent peu de pitié pour ces incendiaires qui voient leur propre maison dévorée par le feu qu'ils ont mis à la maison du voisin. L'Angleterre aimait à penser que la mer la sauverait des révolutions qu'elle attisait sur le continent ; elle croyait que la logique des idées et des principes ne pourrait traverser la Manche ; elle doit commencer à se désabuser.

Le fénianisme, dit l'excellent journal romain l'*Osservatore* (1), nous paraît destiné par la Providence à punir l'Angleterre des fautes et des erreurs qu'elle a pendant si longtemps commises contre la justice, contre le droit, contre les gouvernements et contre les peuples. Il fera voir à tous qu'on ne peut faire la guerre aux autres sans avoir à craindre d'être à son tour victime de la guerre ; il apprendra aux gouvernements qui se confient dans leur force et dans leur puissance que, pour ne pas être renversés par la Révolution, ils doivent la combattre loyalement partout où elle se manifeste et dans quelque pays qu'elle ose attaquer l'autorité et le gouvernement. La défense de l'autorité et des lois n'est pas isolément confiée à tel ou tel gouvernement, à tel ou tel monarque. Tous les gouvernements, tous les souverains ont la commune obligation, et ils sont en cela solidairement responsables, de protéger et de défendre leurs droits et ceux de la société. La cause de l'ordre dans le monde et de la solidité des trônes est une cause commune à tous ; la violer dans un lieu, c'est la violer partout,

(1) En janvier 1868.

c'est se mettre en guerre avec tout le monde. Mais on a inventé le principe de non intervention, et livré ainsi les peuples les uns après les autres aux coups de la Révolution, qui rejette pour elle ce principe et qui proclame la solidarité universelle des révolutionnaires; nous voyons les tristes résultats de cette doctrine; il faudra bien qu'on y renonce, si l'on veut enfin rétablir la stabilité des gouvernements.

La source du fénianisme se trouve dans les iniquités dont l'Irlande a été la victime depuis des siècles; pour nous rendre bien compte de sa puissance actuelle et des mesures que l'Angleterre devra prendre, si elle veut la vaincre d'une manière définitive, nous l'étudierons dans son origine, nous le suivrons dans son histoire pendant les dernières années, et nous examinerons la situation dans laquelle il place actuellement l'Irlande et l'Angleterre.

I

On peut dire que l'Irlande n'a pas cessé d'être en état d'insurrection contre l'Angleterre depuis la conquête qui l'a soumise à ce pays. Depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours, les deux races se sont montrées hostiles l'une à l'autre, l'Angleterre en multipliant les mesures d'oppression, l'Irlande en faisant effort pour y échapper et, dans son impuissance, nourrissant chaque jour par de nouveaux griefs sa haine contre l'oppresseur. L'oligarchie anglaise appauvrissait systématiquement l'Irlande, même avant la réforme protestante; depuis cette époque, l'oppression prit un caractère plus odieux encore; l'Irlandais devint un ennemi qu'on chercha de toute manière à abattre et à réduire à une impuissance absolue. On n'a pas oublié les répressions impitoyables de Cromwell. La révolution de 1788 n'améliora pas le sort de l'Irlande, qui n'était pas seulement appauvrie, mais tenue dans l'ignorance et mise hors d'état d'acquérir quelque richesse. L'industrie, le commerce, tout y avait été détruit par l'effet de lois qui ne tendaient pas à un autre but.

On comprend que, dans une telle situation, les tentatives d'insurrection fussent fréquentes. Les malheureux Irlandais souffraient, en général, avec une résignation qui aurait dû toucher leurs oppresseurs; mais les plus impatients, et ceux qui avaient été plus directement l'objet de l'injustice, s'unissaient pour exercer des représailles et pour satisfaire leur haine contre les tyrans du pays. Au siècle dernier, vers 1760, une société dite des *Enfants blancs* (White Boys), parce que les conjurés dans leurs réunions portaient une chemise par-dessus

leurs vêtements, se composa de journaliers sans pain, d'ouvriers sans ouvrage, que les fabricants anglais renvoyaient systématiquement des manufactures, et de petits fermiers ou tenanciers arbitrairement congédiés par les propriétaires. Les *enfants blancs* se rassemblaient la nuit ; leur but était de tirer vengeance des propriétaires, des agents de police et des magistrats. Leurs moyens ne différaient guère de ceux qu'emploient les fénians. Une fois leurs sanglantes exécutions accomplies, ils se dispersaient, et le secret était si bien gardé, qu'il n'était guère possible de trouver les traces des coupables. Les populations voyaient avec une certaine sympathie les exploits des *White Boys*, et la peur de terribles vengeances fermait d'ailleurs la bouche de tout Irlandais qui avait à déposer contre eux en justice.

Aux *White Boys* succédèrent les *Cœurs de chêne* (Hearts of oak), espèce de société vehmique qui se chargeait de venger les paysans irlandais des surcroîts de corvée que les agents du gouvernement anglais essayaient de leur imposer. Justice était faite impitoyablement de tout agent dont on avait à se plaindre, et une mystérieuse terreur pesait sur eux. Les *Cœurs de chêne* furent recherchés ; tous ceux qu'on reconnut furent massacrés ; mais presque aussitôt après parurent les *Volontaires irlandais* (Irish volunteers) qui occupèrent le gouvernement anglais, pendant qu'il avait déjà sur les bras l'insurrection des colonies d'Amérique. *England's necessity, Ireland's opportunity,* les embarras de l'Angleterre sont les occasions favorables de l'Irlande, dit-on proverbialement de l'autre côté du détroit ; les Irlandais jugèrent ainsi que les embarras de la guerre d'Amérique leur permettraient d'obtenir le redressement de quelques-uns de leurs griefs. Les *volontaires* devinrent bientôt fort nombreux ; on en comptait quarante mille au bout de deux ans. Ils formulaient des pétitions, et ils les portaient au parlement en les accompagnant de démonstrations militaires. Le pays tout entier les appuyait, car, à cette époque, les protestants d'Irlande faisaient cause commune avec les catholiques pour demander d'importantes réformes politiques. Ce que tous demandaient particulièrement, c'était l'abolition des lois pénales qui rappelaient toutes les rigueurs de la conquête et de la persécution, l'indépendance du parlement irlandais, et la réforme des abus introduits dans la loi électorale. L'agitation des *volontaires* produisit son effet, et l'Irlande obtint quelque amélioration à son sort. Le parlement irlandais fut déclaré libre en 1782, et les lois pénales furent réformées.

Mais l'Angleterre n'a jamais rien fait qu'à contre-cœur dans l'intérêt de l'Irlande. Elle reprenait par la ruse et par la corruption ce qu'elle était obligée d'accorder à la force, et son joug, allégé sur un point, s'appesantissait sur un autre. L'une des grandes iniquités dont souffre l'Irlande, c'est l'établissement dans ce pays catholique d'une soi-disant Église qui jouit de tous les revenus de l'Église opprimée et dépouillée, et pour laquelle les catholiques ont à payer des taxes, tandis qu'ils doivent en outre contribuer aux frais de leur propre culte. En 1786, la dureté avec laquelle le clergé protestant exigeait des pauvres tenanciers le payement des dîmes, provoqua la formation d'une nouvelle société secrète, les *Enfants du droit* (Right Boys), qui se donnait pour mission de faire expier aux ministres de l'Église établie par la loi la tyrannie dont l'Irlande avait à se plaindre. Les *Right Boys* faisaient prendre au peuple l'engagement sous serment de ne payer les dîmes que d'après un taux fixé; ceux qui manquaient à cet engagement n'échappaient pas à la punition, et l'on arrivait ainsi à une véritable guerre sociale.

La révolution française vint tout à coup donner aux Irlandais l'espoir de recouvrer leur indépendance nationale. En 1791, les *Irish volunteers* se réorganisèrent sous le nom d'*Irlandais unis* (United Irishmen). Leur but ostensible était de discuter les principes et les faits de la Révolution; leur but véritable était d'établir une république irlandaise indépendante. En 1796, ils obtinrent des secours du Directoire, qui leur envoya des troupes commandées par le général Hoche; le mauvais succès de cette expédition, suivie d'une insurrection et d'une seconde expédition qui ne réussirent pas davantage, ne fit qu'attirer de nouvelles rigueurs sur l'Irlande. Dès lors, l'Angleterre ne songea plus qu'à faire disparaître les derniers vestiges de la nationalité irlandaise. En 1799, on proposa de réunir politiquement le *royaume* d'Irlande à celui d'Angleterre; en 1806, l'acte d'union fut consommé, et le parlement irlandais cessa d'exister. Il fut établi que les deux pays seraient gouvernés par un parlement commun, où chacun aurait ses représentants. On promit bien d'abolir toutes les incapacités qui frappaient encore les catholiques irlandais, mais le roi George III refusa plus tard de tenir cette promesse, et une nouvelle agitation commença.

On sait comment l'émancipation des catholiques fut enfin obtenue en 1829, et comment O'Connell vint à bout de faire entrer toute l'Irlande dans une immense association ayant pour objet le *rappel de*

l'Union et le rétablissement du parlement irlandais. Les partisans du *rappel* (repeal) n'était pas d'accord sur les moyens d'atteindre le but : les uns, et c'était le plus grand nombre avec O'Connell, ne voulaient se servir que de la force morale et repoussaient tous les moyens qui n'étaient pas légaux ; les autres, avec O'Brien et Meaghir, faisaient appel à la force. Tant que O'Connell vécut, jusqu'en 1847, on s'en tint aux moyens légaux ; après lui, il y eut des tentatives de révolte, qui n'aboutirent pas. Le clergé catholique a toujours repoussé ces moyens violents, et l'influence dont il jouit a réussi, on peut le dire, à prévenir l'explosion de déplorables guerres.

Toutes ces tentatives prouvent que l'Irlande souffre d'un malaise extrême, qui explique l'apparition d'une nouvelle société secrète. On peut vanter, et la presse anglaise n'y manque pas, les quelques mesures favorables à l'Irlande qui ont été prises dans ces derniers temps, vanter les améliorations de l'agriculture, la diminution du paupérisme ; mais il n'en est pas moins vrai que, depuis 1846, l'année de la grande famine, l'Irlande a perdu trois millions d'habitants, soit par la mort, soit par l'émigration ; il n'en est pas moins vrai que tous les ans cent mille Irlandais quittent encore leur pays pour aller trouver dans des contrées lointaines, aux États-Unis principalement, des moyens d'existence qui leur manquent dans la mère-patrie, et cette émigration, qu'on a si justement comparée à un *exode*, est une honte pour l'Angleterre ; ce n'est plus seulement une honte, c'est un péril et un péril sérieux. « C'est une armée qui s'en va chaque année », a dit lord Robert Cecil, *at the rate of an army a year*, et il disait d'autant plus vrai que cette émigration menace l'Angleterre du retour d'une armée d'envahisseurs irlandais.

Loin de faire quelques efforts dans ces dernières années pour arrêter ce mouvement, les hommes d'État anglais semblaient le considérer avec plaisir. Ils n'aiment pas l'Irlande ; ils la voyaient sans peine se dépeupler, et on leur entendait dire que l'Irlande recouvrerait ainsi la tranquillité, en même temps que diminuerait le nombre de ses pauvres. Ils ne voyaient pas que, selon le mot si juste et si énergique de M. Bright, tout Irlandais qui va en Amérique y va comme ennemi de l'Angleterre, *Every Irishman who goes to America, goes as the enemy of England*, et tout honnête anglais se demande avec candeur : Qu'est-ce donc qui manque à l'Irlande ?

La *Revue de Dublin* a répondu à cette question : Ce qui manque à

l'Irlande, de la part des hommes d'État de l'Angleterre, c'est une politique; ce qui lui manque, de la part du parlement britannique, c'est la bonne volonté de soutenir cette politique et de lui donner de l'efficacité. Le parlement anglais traite les affaires d'Irlande, non comme les affaires d'un pays qui ne fait qu'un avec l'Angleterre, mais comme celles d'une nation différente, qui n'est pas précisément une ennemie, mais qui est un ennui et un embarras. Aussi ne voit-on jamais l'Angleterre accorder quelque chose à l'Irlande que lorsqu'elle ne peut faire autrement. Lorsque le parlement accorda l'acte d'émancipation, en 1829, ce fut sur ces paroles de Wellington, qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'éviter une guerre civile. Lorsque sir Robert Pecl voulut faire augmenter la dotation du collége catholique de Maynooth, il déclara qu'il y avait des craintes de guerre avec l'Amérique, et qu'il ne fallait pas mécontenter l'Irlande. Chaque acte de justice dont l'Irlande est l'objet est un acte de crainte; on fait droit à quelqu'une de ses réclamations, parce qu'on redoute qu'elle se fasse l'alliée de l'ennemi. Et n'est-ce pas là ce qui pousse aujourd'hui l'Angleterre à prendre de nouveau ses griefs en considération ?

Les griefs actuels de l'Irlande portent sur trois points principaux : l'éducation, l'Église établie et la situation des petits fermiers ou tenanciers. Sur le premier point, les catholiques n'ont pas encore pu obtenir une université spéciale, ni même un collége catholique rattaché à une université commune, mais seulement pour les examens qui mènent aux grades, de sorte que la jeunesse catholique ne peut arriver à ces grades qu'en exposant sa foi. Sous ce rapport, l'Irlande est moins favorisée que le Canada et la Nouvelle-Galles du Sud. Pour les écoles, on lui impose un système d'éducation mixte, qui est réprouvé par le clergé catholique, comme dangereux pour la foi, et qui est d'ailleurs contraire à ce qui se pratique dans tous les autres pays, colonies et dépendances de l'empire britannique.

En ce qui concerne l'Église établie, l'iniquité est criante. L'Irlande est un pays catholique avec une Église légale protestante et un clergé protestant bien doté, tandis que l'Église à laquelle appartient la grande majorité du peuple est expressément considérée comme n'existant pas, en vertu de lois votées par le parlement, et que tous les actes de son administration, à l'exception de l'administration du mariage, sont, légalement parlant, ou nuls ou sujets à des pénalités légales. C'est une situation que l'Irlande n'endurerait pas pendant un an, si elle jouissait du *self-government*, ou si elle

était gouvernée par l'Angleterre d'après les mêmes principes que les colonies, l'Inde ou même l'île de Malte. Dans tout l'empire britannique, partout ailleurs qu'en Irlande, l'Église catholique, quand elle n'est pas l'Église dotée et établie, jouit des mêmes priviléges et de la même considération de la part de l'État, que les deux autres Églises, dont l'une est *établie par la loi* et l'autre *dotée* (l'Église d'Angleterre et l'Église d'Écosse). Les hommes d'État anglais le reconnaissent d'ailleurs; tous déclarent, comme l'a fait Pitt, que la situation ecclésiastique de l'Irlande est anormale et injuste; mais aucun d'eux n'oserait faire d'une réforme à cet égard une question de cabinet, à moins qu'il ne pût dire en même temps qu'il y a danger de guerre civile ou de guerre étrangère.

La question des tenanciers est peut-être plus brûlante encore. On sait que le système social de l'Irlande diffère entièrement de celui de l'Angleterre : les relations de propriétaire (*landlord*) à fermier (*tenant*) ne sont pas les mêmes; en Irlande, la population est surtout agricole, en Angleterre, elle est industrielle; l'Angleterre est riche en fer et en charbon de terre, deux éléments essentiels d'industrie qui manquent à l'Irlande; l'Anglais tient peu à la terre, l'Irlandais s'y attache avec passion. La législation devrait donner satisfaction à ces dispositions caractéristiques de la race irlandaise, et c'est le contraire qui existe. Grâce aux confiscations opérées du temps de Cromwell et depuis, ce sont des Anglais protestants qui possèdent la plus grande partie de la terre; l'Irlandais ne cultive plus qu'à titre précaire ces terres qui appartenaient à ses ancêtres; il est *tenant at will*, c'est-à-dire que le propriétaire, à peu près toujours absent, et représenté par un intendant sans pitié, peut renvoyer le fermier lorsque cela lui convient, et sans que celui-ci ait rien à réclamer, car les tenanciers n'ont pas encore pu obtenir que les améliorations apportées par eux dans le champ qu'ils ont fertilisé de leurs sueurs leurs fussent au moins comptées en partie, quand on les *évince* de ce champ. L'*éviction*, toujours suspendue sur leur tête, et la certitude où ils sont qu'il ne leur sera tenu aucun compte des frais qu'ils auront faits, des peines qu'ils se seront données pour améliorer la ferme, les découragent; ils ne cherchent plus qu'à produire assez pour payer le fermage et pour vivre, et l'agriculture languit, et la pauvreté reste l'état normal du paysan irlandais. Les lois relatives à la *tenure* des terres, les évictions fréquentes, l'absentéisme des propriétaires, qui dépensent au dehors les produits de leurs terres, contribuent plus

que tout le reste à l'appauvrissement de l'Irlande; c'est là ce qui provoque ces effrayantes émigrations et qui suscite le plus de haines contre l'Angleterre dans le cœur des Irlandais.

Une *déclaration*, signée le 23 décembre dernier par un grand nombre de prêtres irlandais, et dont plusieurs occupent une position considérable dans le clergé, trace ce tableau de la situation actuelle de leur pays, résultat de tant de siècles d'oppression et de la *dénationalisation* systématique dont il est l'objet : « Les causes normales « de pauvreté sont aussi actives cette année que les années précé- « dentes. Rien n'est fait pour développer les ressources que nous « possédons, ou pour en introduire de nouvelles qui viennent en « aide à notre insuffisance. Au contraire, le peuple continue d'émi- « grer, et la culture des terres décroît rapidement. Les provisions — « bœuf, mouton, porc — qui vont nourrir les districts manufactu- « riers de l'Angleterre, sont produites avec plus d'abondance, mais « le peuple est chassé de ses foyers et s'en va avec le désir de la « vengeance dans le cœur. Nous n'affirmons pas que cet état de « choses soit en ce moment le résultat d'une politique préconçue, « mais nous comprenons que beaucoup soient amenés à le croire, et, « que cela soit le résultat d'une politique hostile ou de l'incapacité « administrative du gouvernement anglais, ou des deux à la fois, il est « certain que le mécontentement de l'Irlande n'a jamais eu un carac- « tère aussi général et aussi déterminé qu'en cette année 1867. »

S. Em. le cardinal Cullen dit, de son côté, dans une lettre pastorale qu'il vient d'adresser à ses diocésains (1) : « Pendant que nous « glorifions Dieu d'avoir conservé notre foi dans ces jours de ténèbres « et de dissolution, et que nous le remercions des nombreuses « grâces qu'il nous a faites, nous ne pouvons oublier qu'au point de « vue temporel notre malheureux pays a été réduit à la plus grande « misère. Nos villes sont remplies d'hommes pauvres, de femmes, « d'enfants à moitié morts de faim, sans souliers ou sans bas, sans « vêtements capables de les préserver contre la rigueur du froid. « Dublin seul nous fournit plus d'exemples de cette extrême misère « que les plus grandes villes de France, d'Autriche ou d'Espagne. Le « pays a perdu plus de trois millions d'habitants, qui ont été obligés « de braver les dangers de l'Océan pour se sauver, eux et leurs fa- « milles, de la famine et de la mort. Près de quatre cent mille chau-

(1) Cette lettre a été lue dans les églises et chapelles catholiques de Dublin, le dimanche 26 janvier 1868.

« misères ont été détruites parce qu'elles n'avaient plus d'habitants. « De nombreux villages ont entièrement disparu, et plusieurs villes, « autrefois commerçantes et prospères, sont maintenant presque « désertes et tombent en ruines. Il faut ajouter à cela que les grands « organes de l'opinion publique en Angleterre, comme le *Times* et la « *Quarterly Review*, sans doute pour ajouter le désespoir à nos autres « maux, nous informent que nous ne pouvons attendre aucune amé- « lioration sérieuse à notre sort, et que l'état actuel des choses doit « être maintenu dans l'intérêt de cette faction *orangiste*, qui a déjà « causé tant de maux à l'Irlande (1). » Le *Times*, pris à partie par l'archevêque de Dublin, a bien essayé de contredire ses assertions, en traçant de l'Irlande un tableau enchanteur, en allant même jusqu'à prétendre qu'il n'y fait pas froid en hiver; mais le témoignage d'un prélat catholique, qui vit en Irlande, qui voit les choses par lui-même, et qui d'ailleurs repousse énergiquement le fénianisme, les sociétés secrètes et la révolte, paraîtra naturellement plus croyable que les assertions d'un journaliste anglais, qui n'a jamais fait mystère de son mépris et de sa haine pour les Irlandais.

II

Les plaintes des catholiques au sujet de l'éducation, la criante iniquité de l'existence d'une Église protestante richement dotée et seule reconnue dans un pays qui est presque tout entier catholique, la triste condition des tenanciers, l'absentéisme des propriétaires, les évictions, la misère et la famine, résultat fatal d'une législation oppressive, n'expliquent que trop bien l'émigration qui dépeuple l'Irlande, la haine des Irlandais émigrants, le mécontentement de ceux qui restent, et par conséquent les facilités que trouvent à se recruter parmi eux les sociétés secrètes qui promettent d'obtenir le redressement de tant de griefs et d'amener de meilleurs jours pour ce malheureux pays. Si les bons catholiques, et c'est la masse du peuple, résistent aux sollicitations des conspirateurs et continuent d'écouter la voix de leurs prêtres, on comprend que les caractères les plus aigris ou les plus ardents se laissent entraîner, et qu'il se prépare ainsi pour l'Angleterre des jours difficiles à traverser. Les Irlandais qui restent dans leur patrie ont la conviction que l'Angleterre ne fera rien pour

(1) On sait que les *Orangistes*, qui ont pris leur nom de Guillaume d'Orange, sont en Irlande, les fanatiques soutiens de l'établissement anglican et les plus acharnés ennemis des catholiques.

eux, à moins d'y être forcée; ceux qui ont émigré aux États-Unis nourrissent le désir de la vengeance, et ne songent qu'à implanter en Irlande les institutions sous lesquelles ils vivent plus heureux au delà de l'Océan; ceux qui ont émigré en Angleterre, dans les villes manufacturières, et ils se comptent par centaines de mille, par millions, avec leurs familles, n'apprennent pas à aimer l'Angleterre en se voyant l'objet des mépris britanniques, et apprennent à conspirer en perdant leurs habitudes religieuses, en étudiant les statuts des *trade's unions*. Que d'éléments tout prêts à recevoir des leçons révolutionnaires!

Le fénianisme n'est pas venu d'Amérique, comme on le croit communément; il n'est pas le résultat de la guerre civile qui a ensanglanté les États-Unis, et qui, en se terminant, aurait laissé sans occupation des milliers d'Irlandais enrôlés dans les armées américaines, Irlandais qui auraient dès lors songé à rétablir l'indépendance de leur mère patrie. Le fénianisme, sous ce nom ou sous un autre, a toujours existé en Irlande, nous l'avons vu; sous un nom plus récent il existait même avant l'explosion de la guerre d'Amérique. On en découvre des traces dès 1858 ou 1859. A cette époque James Stéphens fonda ce qu'il appela la *Fraternité féniane* (Fenian Brotherhood), en souvenir des traditions qui comptent les Phéniciens ou Phéniens parmi les ancêtres ou les premiers civilisateurs des Irlandais. Le but de la nouvelle société secrète est à la fois national et révolutionnaire: il s'agit de rétablir l'indépendance de l'Irlande et de constituer ce pays en une république, qui s'affilie à la république universelle à laquelle vise la Révolution cosmopolite. Pour atteindre le but, il faut s'organiser militairement, se procurer secrètement des armes, et s'exercer, secrètement aussi, aux manœuvres militaires, des armes, car, tandis que les volontaires peuvent s'organiser librement en Angleterre, en Irlande, le maniement des armes est interdit: l'Irlandais est traité en suspect. Stéphens ne disposait que de très-minimes ressources; il ne pouvait guère espérer de provoquer avec quelques chances de succès un soulèvement contre l'Angleterre. La fin de la guerre d'Amérique vint lui fournir l'occasion qu'il aurait sans cela attendue bien longtemps. Toute une armée d'Irlandais avait servi sous les ordres de Grant et de Sherman; ces Irlandais se trouvaient tout à coup sans occupation; beaucoup d'entre eux n'avaient quitté l'Irlande et pris du service sous les drapeaux des États-Unis que pour apprendre le métier de soldats et se battre contre les Anglais; ils devaient facilement entraîner ceux de leurs compagnons d'armes qui partageaient leur haine contre la

tyrannique Albion. Le différend qui s'éleva entre les cabinets de Londres et de Washington au sujet de l'*Alabama* et des autres navires de guerre fournis par les chantiers anglais aux confédérés du Sud, parut une circonstance des plus favorables. En cas de guerre, on aurait organisé une expédition irlandaise qui aurait fait une diversion fort utile en faveur des États-Unis ; on ne doutait pas que l'Irlande ne se soulevât tout entière, aussitôt qu'on aurait effectué un débarquement sur les côtes, et l'indépendance nationale serait reconquise.

Voilà pourquoi le fénianisme prit tout à coup d'énormes développements en 1865. Le fénianisme d'Irlande donna la main au fénianisme des États-Unis, qui avait la même organisation par *cercles* et par *centres*, et qui avait de plus l'avantage de n'être pas obligé de se cacher. Les fénians américains, usant des priviléges de la constitution, agissaient au grand jour; ils ne cachèrent pas leur dessein, et se cotisèrent ouvertement pour envoyer à leurs frères d'Irlande des fonds destinés à acheter des armes. Ces secours et les promesses qui leur étaient faites exaltèrent la confiance des fénians d'Irlande, qui grossirent en nombre et qui se mirent à agir sur les troupes dans les casernes et même sur les agents de la police. Leurs chefs conçurent bientôt l'espoir que, en cas de conflit, une partie des troupes passeraient de leur côté.

Ce fut pendant l'été de 1865 que le gouvernement anglais reçut les premiers avis sérieux du mouvement qui se préparait. Les landlords, effrayés, demandèrent à grands cris des mesures coercitives; la presse anglaise dénonça les fénians comme des socialistes, des communistes et des spoliateurs qui ne songeaient qu'à s'emparer des terres des propriétaires, et à confisquer les biens de l'Église établie. Le clergé catholique vint en aide au gouvernement, en s'opposant au mouvement révolutionnaire, en condamnant toute affiliation ostensible ou secrète, et en montrant que le fénianisme constituait une secte irréligieuse, immorale et socialiste.

En Angleterre, on jouit de la plus grande liberté dans les temps calmes; mais, aussitôt que la tranquillité publique est menacée, on ne craint pas de recourir aux mesures les plus énergiques. Le journal l'*Irish People* (le Peuple irlandais), qui soutenait la cause féniane, fut supprimé sans forme de procès ; cinq ou six des principaux fénians furent arrêtés dans ses bureaux et l'on suspendit en Irlande la loi de l'*habeas corpus*, ce qui permit d'arrêter et d'emprisonner, sur un simple soupçon, environ huit cents personnes. Stéphens, arrêté

avec plusieurs autres chefs, parvint à s'échapper de prison au bout de quinze jours; des jugements sévères furent prononcés contre une vingtaine de personnes, et tout danger parut tellement éloigné pour le moment, que la presse anglaise annonça la ruine complète de la conjuration.

Tout n'était cependant pas fini. En Irlande, les fénians trouvaient un asile presque assuré dans la complicité silencieuse de leurs compatriotes. En Amérique, ils continuaient d'agir à ciel ouvert. Là, leur action se trouva paralysée par la division qui se mit entre eux, les uns suivant M. O'Mahony, leur ancien président, les autres, M. Roberts, plus récemment élu. Il y eut bien, au commencement de 1866, quelques tentatives faites sur la frontière du Canada, mais le gouvernement américain lui-même y mit ordre, sur les représentations du gouvernement britannique. L'arrivée de Stéphens en Amérique, au mois d'avril, donna l'espoir du retour de la concorde; mais cet espoir fut déçu, et une nouvelle expédition tentée contre le Canada n'eut pas plus de succès qu'auparavant.

En Irlande, la tranquillité dont on jouit jusque dans les derniers mois de 1866, avait ramené la confiance dans les esprits. Un ministère tory avait remplacé le ministère wihg du comte Russell sans exciter d'émotion, et le nouveau vice-roi, le marquis d'Abercorn, qui est Irlandais, était beaucoup mieux vu que son prédécesseur, lord Wodehouse. Mais, à l'approche de l'hiver, les alarmes reparurent. Stéphens lançait d'Amérique des proclamations qui annonçaient le retour prochain des hostilités; des dépôts d'armes et de munitions étaient découverts à Dublin, à Cork, à Waterford et dans d'autres localités, et les dispositions de la population prenaient un caractère peu rassurant.

On arriva ainsi jusqu'au milieu du mois de février 1867. A cette époque, la ville de Chester se trouva, un matin, envahie par une foule d'hommes du peuple arrivés simultanément par les chemins de fer, de Liverpool, de Preston, de Manchester, d'Halifax et d'autres villes voisines. On ne tarda pas à connaître leurs intentions. Le château de Chester, dans lequel se trouvait un dépôt considérable d'armes et de munitions de guerre, n'était gardé que par une dizaine de soldats. Les fénians voulaient s'en emparer; leur tentative n'échoua que grâce à la promptitude avec laquelle le télégraphe fit venir des troupes des garnisons voisines. Il n'y avait eu qu'une alerte à Chester. Quelques jours après, on apprit que, dans l'ouest de l'Ir-

lande, les fils télégraphiques étaient coupés à Killarney, à Headfort, à Valentia, que les chemins de fer étaient rompus sur plusieurs points, que des postes de police avaient été attaqués et que les insurgés s'étaient emparés d'une grande quantité d'armes.

Cette fois, c'était une véritable levée de boucliers. Au commencement du mois de mars, l'insurrection prit un caractère menaçant. Elle comptait quatre à cinq mille hommes sous les armes, et apparaissait à la fois dans les comtés de Dublin, de Tipperary, de Waterford et de Limerick. Il y avait des escarmouches fréquentes entre les insurgés et la troupe; mais celle-ci, grâce à la discipline militaire et à la supériorité du nombre, prit bientôt l'avantage; les insurgés se jetèrent dans les montagnes de Wiklow et les troupes se mirent à leur poursuite, pendant que le gouvernement envoyait en hâte une escadre sur les côtes, pour repousser les navires qui pourraient venir d'Amérique au secours de l'insurrection.

Un fait qui montre combien les insurgés trouvaient de sympathie dans la population, c'est que plus de cent commis des maisons de commerce de Dublin quittèrent leur emploi pour se joindre au mouvement. L'extrait suivant de la *Proclamation du peuple irlandais à tout l'univers* donnera une idée de l'aversion des Irlandais pour le gouvernement britannique : « Pendant des siècles, disaient les insurgés, « nous avons souffert les derniers outrages, une pauvreté forcée, une « misère affreuse. Nos droits et nos libertés ont été foulés aux pieds « par une aristocratie étrangère qui, nous traitant en ennemis, a « usurpé nos terres et a chassé de notre infortuné pays toutes les « richesses mobilières. Les légitimes possesseurs du sol ont été « expulsés pour faire place à du bétail et obligés d'aller de l'autre « côté de l'Atlantique chercher des moyens d'existence et ces droits « politiques qui leur étaient refusés chez eux. Pendant ce temps, nos « hommes de tête et d'action étaient décimés ou emprisonnés. Malgré « toutes ces cruautés, tous ces efforts de nos tyrans, nous n'avons « jamais perdu le souvenir d'une existence nationale. Nous avons « fait en vain appel à la raison et au sens de justice des pouvoirs de « l'État. Nos plus humbles remontrances n'ont rencontré que dédain « et mépris. Nous savons que nos recours aux armes ont toujours « échoué. Aujourd'hui, n'ayant point d'alternative honorable, nous « recourons encore à la force, notre seule ressource. Nous en acceptons « toutes les conséquences, préférant mourir en hommes, en com- « battant pour la liberté, que de traîner plus longtemps une exis-

« tence de servage... L'histoire contient le témoignage de l'intensité « de nos souffrances, et nous déclarons, en présence de nos frères, « que nous ne voulons point faire la guerre au peuple d'Angleterre ; « notre guerre, nous la déclarons à ces aristocrates, anglais ou irlan- « dais, qui ont dévoré l'herbe de nos champs ; — à ces sangsues « d'aristocrates qui sucent également notre sang et le sien. Répu- « blicains du monde entier, notre cause est la vôtre. Notre ennemi « est votre ennemi. Quant à vous, ouvriers d'Angleterre, ce n'est « pas seulement votre cœur que nous désirons posséder, ce sont vos « bras. »

Les secours attendus de l'Amérique ne sont pas venus, et l'insurrection a échoué. De nombreuses arrestations avaient été faites ; des bills de haute trahison furent décernés contre Mac Cafferty, Duffy, secrétaire de Stéphens, Burke, Mac Clure, ancien officier américain, et quelques autres. Tous les accusés furent condamnés à être pendus, ensuite décapités, puis écartelés ; mais la clémence royale ne permit pas l'exécution de cette sentence. Cela se passait au mois d'avril, et tout paraissait encore une fois fini, lorsque de nouveaux mouvements amenèrent de nouvelles arrestations. Dans une émeute, excitée pour délivrer deux chefs fénians, le colonel Kelly et le capitaine Deasy, il y eut un agent de police et deux chevaux tués. Trois Irlandais, nommés Allen, Larkin et O'Brien furent arrêtés comme coupables de meurtre, condamnés à mort et exécutés au mois de décembre. Cette exécution faillit ranimer l'insurrection et lui donner de redoutables proportions. Les malheureux condamnés devinrent des martyrs aux yeux de l'opinion publique ; on ne vit plus en eux des assassins, mais des victimes et des martyrs ; quelques prêtres célébrèrent des services funèbres en leur honneur, et les fénians jurèrent de les venger. Sur ces entrefaites eut lieu l'épouvantable catastrophe de Clerkenwell, cette explosion qui avait pour but de délivrer des prisonniers fénians, et qui eut pour résultat la mort d'une centaine de personnes. Cet affreux attentat, et l'adresse des démocrates français que nous allons faire connaître, ne contribuèrent pas peu à ramener l'opinion. Il y eut un cri d'horreur dans toute l'Angleterre. Ce fut alors qu'un grand nombre de constables volontaires se firent inscrire, et, sous le sentiment de terreur qui s'était répandu dans toute la population, les mesures les plus rigoureuses prises par le gouvernement furent approuvées. L'opinion, égarée, accusait en masse les Irlandais ; c'était une injustice, et ceux-ci y répondirent par des *meetings* dans

lesquels ils flétrirent énergiquement les attentats fénians, et par des adresses à la reine, dans lesquelles ils protestèrent de leur dévouement loyal et de leur fidélité.

On avait pu croire jusque-là que les fénians étaient calomniés, lorsqu'on les accusait de pactiser avec la révolution universelle; *l'adresse* suivante *des démocrates français à leurs frères d'Irlande et d'Angleterre* rendit l'accusation vraisemblable, et projeta une vive et sinistre lumière sur les trames des ennemis de la société. Le *Times* a reproduit cette adresse en français; il est bon qu'on la connaisse, telle qu'elle a été envoyée par M. Pyat au journal anglais :

Adresse des démocrates français à leurs frères d'Irlande et d'Angleterre.

« Frères, — Trois humbles plébéiens viennent encore d'expier sur l'échafaud de Manchester leur amour pour la patrie et la liberté.

« Trois enfants du peuple, deux ouvriers et un soldat, admirable union ! Allen, Larkin, et O'Brien, trois Irlandais, sont ajoutés à la longue et glorieuse liste des martyrs de la Pologne anglaise !

« Ces trois hommes ont été condamnés, non pour avoir tué deux chevaux et un agent de police ! ils ont été condamnés pour avoir délivré à leurs risques et périls deux chefs patriotes, le colonel Kelly et le capitaine Deasy, revenus d'Amérique au secours de l'Irlande et pensant qu'après voir affranchi les noirs, il était juste d'affranchir les blancs.

« Ces trois citoyens ont été punis pour ce qu'un gouvernement ne pardonne pas, l'insurrection contre sa tyrannie, le plus saint des devoirs.

« La mort ! Voilà le dernier mot de l'aristocratie anglaise aux justes réclamations du peuple d'Irlande. Après lui avoir pris la terre elle lui prend la vie. Votre poëte fait dire au meurtrier d'un roi : Je ne savais pas qu'un homme eut tant de sang ! Qu'eut-il fait dire aux meurtriers d'un peuple après les massacres d'Henri II, de Cromwell et de Guillaume III ? Les gibets de Manchester seront-ils la fin ? Ce sacrifice au moins sera-t-il le dernier ? Nous en doutons. Si le carnage de Drogheda n'a pu en finir de la vie de l'Irlande, ces trois exécutions n'en viendront pas à bout.

« Au nom du droit national aussi sacré à Dublin qu'à Rome, au nom de l'humanité violée sans justice comme sans raison, au nom de la vérité éternelle qui proclame l'inviolabilité de la vie humaine, nous, démocrates français, nous protestons ! Nous nous associons à la protestation et au deuil de nos frères les démocrates irlandais et anglais. Nous réprouvons solidairement avec vous cette barbarie d'autant plus odieuse qu'elle est inutile, cette triple exécution qui ne peut qu'entretenir l'esprit de représailles et faire reculer la civilisation.

« L'échafaud politique au dix-neuvième siècle, en Angleterre, est un anachronisme et une folie. Nous devions attendre que le gouvernement

anglais étant le plus pratique serait le plus sage; que le gouvernement constitutionel étant le plus fort serait le plus doux; qu'enfin le gouvernement d'une femme serait le plus humain !

« Mais devant ces trois victimes, nous sommes bien forcés de dire que papauté protestante et papauté catholique se valent. C'est la même intolérance, la même inhumanité, différant de Dieu, mais d'accord sur le bourreau.

« Nous, frères, nous sommes le nombre, nous sommes la force ! et nous avons le droit ! nous avons aboli la peine de mort chez nous en 48. Soyons unis et nous pourrons ramener partout et pour toujours le règne du droit et de la justice !

« *Albert*, ancien membre du gouvernement provisoire, ancien représantant du peuple (Seine).

« *Greppo*, ancien représentant du peuple (Rhône).

« *Ferdinand Gambon*, ancien représentant du peuple (Nièvre).

« *Malardier*, ancien représentant du peuple (Nièvre).

« *Collet*, ancien commandant de la garde nationale de Paris.

« *H. Tolain*, rédacteur du *Courrier Français*.

« Baron *de Ponnat*.

« *Charpentier*, professeur.

« *Villeneuve*, docteur en médecine.

« *Chavelet*, docteur en droit.

« *Herpe*, ingénieur civil.

« *Robert*, artiste.

« Paris, 2 décembre 1867. »

« Suivent plus de cent signatures de médecins, avocats, gens de lettres, chefs d'ateliers et ouvriers principaux de Paris, auxquelles il faut joindre celles des démocrates français résidant à Londres, qui ont voté cette adresse hier, Janvier 5, 1868.

« Félix Pyat. »

III.

Depuis le mois de décembre 1867, aucun fait grave ne s'est passé, et l'Angleterre commence à se rassurer, quoique les fénians s'agitent toujours en Amérique. Un second journal, l'*Irishman*, est poursuivi; l'*habeas corpus* est toujours suspendu en Irlande; les procès contre les fénians se continuent, et les hommes d'État, vivement préoccupés des dangers de la situation, parlent de porter remède aux plus graves abus dont l'Irlande se plaint. Si la situation paraît moins compromise qu'au mois de décembre, elle reste néanmoins fort grave : les fénians, intimidés, se cachent et se dispersent; mais la haine subsiste, entretenue par les griefs qui subsistent aussi, et il se produit en Irlande un mouvement qui doit donner à réfléchir.

Le fénianisme ne se rencontre guère parmi les jeunes gens qui ont fait des études, il se rencontre presque exclusivement dans les classes inférieures; mais ce n'est pas à dire qu'il n'obtienne pas de sympathie, au moins quant au but national qu'il poursuit, dans les classes supérieures de la société. La grande majorité des catholiques irlandais n'aime pas plus l'Angleterre que les fénians; chez les hommes du peuple, la haine est instinctive; chez les autres, si ce n'est pas la haine, c'est un éloignement raisonné, qui ne voit de prospérité pour l'Irlande que dans un changement complet de politique, changement qu'on ne peut guère espérer que si l'on obtient le rappel de l'union parlementaire, c'est-à-dire le *self-government,* à peu près tel qu'il existe pour le Canada. Nous ne doutons pas que si la flotte et l'armée anglaises se trouvaient en ce moment engagées dans une guerre sérieuse, la tranquillité de l'Irlande serait fort compromise; une guerre désastreuse pourrait détacher l'île sœur de l'Angleterre.

Il ne faudrait peut-être pas non plus voir dans tous les affiliés au fénianisme des espèces de garibaldiens ou de républicains anarchistes. Sans doute il y en a parmi eux, et beaucoup trop, de ce caractère; mais nous sommes persuadés que la masse aimerait mieux marcher d'accord avec le clergé. Condamnés par l'Église, et ayant à choisir entre leur religion et leur haine des Anglais, ils se laissent malheureusement entraîner par celle-ci, et c'est pourquoi le fénianisme fait un mal énorme en Irlande; il a éloigné de leurs devoirs religieux un grand nombre d'hommes qui y étaient autrefois fidèles.

Le clergé est divisé au sujet des fénians. Les uns les condamnent ouvertement et les désapprouvent en tous points; les autres, tout en désapprouvant une affiliation qui constitue une société secrète condamnée par l'Église, tout en regrettant la folie de leur révolte, qui ne peut, dans les circonstances actuelles, que les livrer à la vengeance d'un gouvernement sans pitié, ne se défendent pas d'une certaine sympathie pour eux, à cause des sentiments patriotiques dont ils les voient animés, et estiment qu'il vaudrait mieux ne les pas condamner publiquement, afin de ne pas les pousser à une rupture complète avec la religion. Nous disons ce qui est; il faudrait être sur les lieux, vivre au milieu de ces populations malheureuses et si facilement excitables, pour se prononcer entre ces deux opinions.

Quoi qu'il en soit, comment le mouvement actuel peut-il être apaisé? Si les mesures de vigueur et de rigueur sont en ce moment de mise, n'est-il pas évident qu'elles n'auront d'efficacité que si l'on

coupe résolûment le mal dans sa racine? Or le mal est connu : il réside dans l'éducation, dans l'Église établie, dans les lois relatives aux tenanciers, pour ne signaler ici que les principaux griefs de l'Irlande. L'Angleterre est-elle disposée à rendre justice à l'Irlande sur tous ces points? Ses hommes d'État paraissent aujourd'hui animés des meilleures intentions : peut-on compter sur eux, une fois que le danger aura disparu? Des hommes considérables en Irlande ne le pensent pas; c'est pourquoi un certain nombre de prêtres catholiques, ayant à leur tête le doyen même de Limerick, le révérend M. O'Brien, vicaire général du diocèse, ont pris l'initiative d'une Déclaration qu'ils appellent tous leurs confrères à signer, et nous savons que, au 1er février, cette Déclaration avait reçu plus de quatre cents signatures. Le clergé d'Irlande veut rester dans les limites d'une agitation constitutionnelle, comme du temps du Libérateur. La Déclaration fait l'historique de la question irlandaise, elle énumère avec calme tous les griefs de l'Irlande, elle en montre les misères, et remontant aux causes de tous les maux de cet infortuné pays, elle conclut ainsi :

« Nous concluons donc,

« 1° Que l'Irlande est pauvre et impuissante, non par la faute de la race irlandaise, mais par la faute et la force de la législation anglaise.

« 2° Que cette législation anglaise a exercé son influence, non-seulement en appauvrissant l'Irlande pour un temps, mais en détruisant sa richesse nationale, et en faisant ainsi de la pauvreté la condition permanente du pays.

« 3° Que le danger qu'a couru l'ordre public, tant à l'intérieur qu'au dehors, provient de cette pauvreté et de cette dégradation de l'Irlande.

« 4° Que la nature même des remèdes nécessaires pour que l'Irlande redevienne riche et contente, rend impossibles leur adoption et leur application par un parlement anglais, et que, par conséquent, les aspirations des Irlandais du dedans et du dehors, pour la restauration de leur nationalité, ne pourront être satisfaites sans le rétablissement du souverain et des chambres des lords et des communes de l'Irlande.

« Devant l'Irlande et le monde entier nous faisons cette déclaration en vue des intérêts du ciel et de la terre, du présent et du futur. Nous laissons le soin de l'appliquer aux hommes réfléchis qui tiennent en main les destinées de ces royaumes; mais notre honneur et notre conscience exigeaient que nous fissions connaître la vérité et rien que la vérité en face d'éventualités dont un clergé chrétien ne peut vouloir accepter la responsabilité. Nous avons rempli notre devoir; c'est aux hommes d'État de l'Angleterre qu'il appartient maintenant de remplir le leur. »

Cette Déclaration, aussi ferme que respectueuse et modérée, a fait une profonde impression en Angleterre ; elle est le signe d'un nouveau mouvement qui commence, d'un mouvement sérieux et qu'on ne pourra arrêter par des mesures de police. S'il parvient à prendre le pas sur le fénianisme, l'Angleterre et l'Irlande ne pourront qu'en retirer de réels avantages. Est-il certain d'ailleurs que le rappel de l'Union soit le seul remède possible aux maux de l'Irlande? Sur de point, les meilleurs esprits, même en Irlande, sont partagés; on fait valoir de très-forts arguments contre les partisans du rappel, et l'on prouve contre eux que l'Irlande aurait plus à perdre qu'à gagner à se séparer législativement de l'Angleterre. C'est possible, mais si les Irlandais sont convaincus du contraire, pourquoi refuserait-on de leur accorder une satisfaction qu'ils ont le droit de demander? Là est la question que les événements vont se charger de résoudre.

J. CHANTREL.

LES QUATRE ALÉSIA

I

Il y a dix ou douze ans, faisant en France un voyage d'artiste, je m'arrêtai à Besançon.

Pendant l'une de mes visites au musée, on me montra et je considérai avec toute l'attention et le respect convenables divers débris, d'ailleurs informes, que l'on m'affirmait provenir de l'ancienne Alésia, seule vraie et authentique Alésia, désignée par les *Commentaires* de César et située à quelques lieues de la ville, dans la Franche-Comté.

Quelques jours après, je traversais la Côte-d'Or.

On me fit voir une éminence sur laquelle, au dire des savants et des *Commentaires* de César, se trouvait une seconde Alésia, non moins vraie, non moins authentique, non moins reconnue que l'Alésia de Besançon.

Celle-ci avait sur la première l'avantage de jouir depuis un temps immémorial du respect des érudits, de la confiance du public et de la visite des touristes.

Seul peut-être, de tous les savants ou de tous les gens de guerre qui s'étaient occupés de l'affaire, l'Empereur Napoléon Ier s'était permis dans ses *Mémoires*, avec sa grande parole incisive et hautaine, quelques doutes sur son authenticité.

L'Alésia de Besançon était une nouvelle venue et une impertinente; elle datait de quelques années à peine; on devait sa découverte à un architecte à lubies de la Franche-Comté.

Les savants bourguignons parlent ainsi des savants francs-comtois.

En 1857, un autre savant, qui n'était ni Bourguignon ni Franc-Comtois, découvrit, toujours avec les *Commentaires* de César, une troisième Alésia, qu'il plaçait dans le Bugey, près d'Izernore, département de l'Ain.

Aujourd'hui une quatrième Alésia se montre à l'horizon; et, s'il faut en croire son inventeur, M. Fivel, encore un architecte! ou plutôt son avocat, M. Jules Tessier, professeur d'histoire à Chambéry, sans

parler des journalistes parisiens qui leur servent de porte-voix, il n'y a et il ne peut y avoir sous le soleil qu'une seule Alésia, une seule vraie, une seule possible : c'est l'Alésia qu'ils viennent de découvrir près de Novalaise, en Savoie.

Toutes les autres sont apocryphes et dignes de pitié.

Pour soutenir leur dire, ces messieurs ne manquent pas d'arguments ; leur arsenal est aussi bien garni que celui des tenants des autres Alésia, et les *Commentaires* ont été faits exprès pour eux !...

Dirai-je qu'ils m'ont convaincu et qu'ils vont convaicre le public ? Je n'ose l'affirmer. Ils ne s'attendent pas probablement eux-mêmes à un triomphe aussi facile. Ils ont peut-être ébranlé ma foi dans les autres Alésia : c'est déjà quelque chose ; mais ils ne m'ont pas tout à fait rallié à leur avis.

Voilà donc l'état de la question :

Quatre Alésia jusqu'à ce jour, sans compter celles qui vont surgir du sol de la Savoie, puisque, d'après M. Tessier, Alésia, la véritable Alésia, ne saurait se trouver qu'en Savoie.

Cela dit, entrons dans le débat.

II

En vérité, je ne voudrais pas être Bourguignon.

Vous vous souvenez du bruit qui s'est fait naguère autour de l'Alésia bourguignonne et de la marche triomphale de la statue de Vercingétorix, dressée solennellement sur le fameux Mont-Auxois, dont les Bourguignons veulent faire le Mont-Saint-Jean de la nationalité gauloise !...

Or il se trouve que Vercingétorix n'a jamais paru probablement et ne pouvait guère paraître dans ces lieux.

La raison en est bien simple.

Les Éduens, anciens habitants de la Bourgogne, étaient depuis longtemps les rivaux des Arvernes, les amis des Romains, déclarés même, par un sénatus-consulte, *frères de la République*. Pendant toute la guerre, ils avaient été les fidèles alliés de Rome, et, malgré leur révolte momentanée, à la fin des événements, César comptait toujours sur eux. Quelle apparence que Vercingétorix ait cherché un refuge chez des alliés aussi peu sûrs !

— César, disent les partisans de l'Alésia bourguignonne, avait tout intérêt à rester chez les Éduens !

— Et Vercingétorix, leur répond-on avec quelque logique, tout intérêt à n'y pas rester !...

— Et l'événement, ajoutent les adversaires de l'Alésia bourguignonne, ne vint que trop confirmer les craintes qui devaient l'empêcher de s'y trouver : car il fut trahi par l'armée des Éduens accourus pour le défendre sous les murs d'Alésia ; il fut trahi, ou du moins lâchement abandonné et livré aux Romains ; de telle sorte que la statue que vous, Bourguignons, vous venez d'élever dans votre Alésia usurpatrice, ne serait pas un monument à la gloire du héros dont le sacrifice sauva l'armée gauloise, mais plutôt un monument expiatoire, dressé sur les lieux mêmes par les descendants de ceux qui l'ont trahi !

Ces paroles sont dures, et j'en laisse la responsabilité à M. Jules Tessier.

Après cette première pointe, le jeune professeur se jette hardiment dans la bagarre.

Il est, dit-il, avec les *Commentaires* de César des accommodements.

En d'autres termes, la prose de César, décomposée par un chimiste habile, donne à peu près tout ce qu'on veut.

M. Tessier se sert de cette prose avec dextérité.

Au moyen de trois petites phrases qui lui servent d'engins, il continue la bataille, et met à bas assez adroitement les trois premières Alésia, celles de la Bourgogne, de la Franche-Comté et du Bugey.

Nous verrons plus tard si les mêmes engins ne peuvent pas démolir la quatrième Alésia, celle de la Savoie et de M. Jules Tessier.

En attendant, suivons le professeur dans ses exécutions ; son tour viendra après celui des autres ; et les esprits bien faits auront peut-être la satisfaction de voir appliquer la peine du talion, et le démolisseur démoli avec ses propres armes.

III

La première phrase qui sert de catapulte contre l'Alésia bourguignonne et achève de la coucher dans la poussière, est conçue en ces termes (je la traduis pour la plus grande commodité de ceux de mes lecteurs qui, au niveau de nos progrès, ne perdent plus leur temps à étudier les langues mortes) : « Après ces événements, » c'est-à-dire après la prise d'Alésia, « César part pour le pays des Éduens. » *His rebus confectis, in Æduos proficiscitur.*

Or, le pays des Éduens, c'est la Bourgogne.

Donc Alésia, d'où César partait pour se rendre au pays des Éduens, ne se trouvait pas en Bourgogne, et l'Alésia qu'on y montre et sur le sol de laquelle on vient d'élever avec tant de fracas la statue de Vercingétorix, cette Alésia, dis-je, est une mystification qui trompe depuis trop longtemps le public.

IV

Poursuivons.

Une seconde petite phrase, tirée comme l'autre des *Commentaires*, n'est pas moins décisive contre l'Alésia franc-comtoise :

« César », toujours après la prise d'Alésia, « fait partir Labiénus avec deux légions et sa cavalerie pour le pays des Séquanais. » *Labienum duabus cum legionibus et equitatu in Sequanos proficisci jubet.*

Or, la Séquanaise, c'est la Franche-Comté.

Donc César n'était pas en Séquanaise.

Voilà l'Alésia de la Franche-Comté renversée, aussi bien que l'Alésia de la Bourgogne, et en vérité je ne vois pas ce que leurs partisans vont faire pour leur rendre la vie.

Au fait, que répondre et que peuvent dire Bourguignons et Francs-Comtois?

César va chez eux ou envoie ses soldats chez eux en quittant Alésia. Notez : en quittant Alésia !

Donc Alésia ne se trouvait ni en Bourgogne ni en Franche-Comté.

Ceci est du Barême pur et net, et formidable comme un problème de géométrie.

V

En voilà deux par terre :

L'Alésia bourguignonne et l'Alésia franc-comtoise.

Restent l'Alésia du Bugey, près d'Izernore, et la nouvelle, celle de M. Fivel et de M. Tessier, l'Alésia de la Savoie, près de Novalaise — *Nova Alesia*, disent avec orgueil les inventeurs. — En d'autres termes, l'Alésia bugiste et l'Alésia savoyarde.

Pour la première, sans vouloir lui faire tort, elle n'a jamais paru sérieuse. Ses partisans la présentent avec timidité. Elle est modeste ; elle fait peu de bruit dans le monde, comme il convient aux gens qui ne sont pas sûrs de leurs origines. Le public ne la connaît pas ; on la visite peu ; elle n'a peut-être aucun débris à offrir aux voyageurs, et elle ne possède pas la plus petite statue de Vercingétorix.

D'ailleurs M. Tessier, qui est un terrible jouteur, tient en réserve pour l'abattre une de ces manœuvres qui lui sont familières : et c'est toujours César propice qui lui fournit des traits. Que de choses on trouve dans César lorsque l'on sait y lire! Le tout est de s'accommoder avec les *Commentaires!* M. Tessier, je le répète, excelle à la besogne.

Au moyen d'une troisième petite phrase, moins formidable à mon avis que les deux autres, il prétend mettre en poudre l'Alésia du Bugey et trancher définitivement la question en faveur de l'Alésia de la Savoie.

Pour être bien comprise, cette troisième exécution demande toute l'attention de mes lecteurs ; et encore je n'ose point promettre de les contenter parfaitement.

« Regardez », fait dire César à Critognat, lieutenant de Vercingétorix, lequel, dans les derniers jours du siége d'Alésia, veut relever les Gaulois abattus qui parlent de se rendre, « regardez cette Gaule extrême réduite eu province romaine, » et voyez — ceci est la fin et le sens de la phrase — voyez si vous voulez partager un pareil sort. *Respicite Galliam finitimam, quæ in provinciam redacta...*

Toute la discussion roule sur ces sept mots.

Cette phrase, probablement assez inoffensive dans l'esprit de César, arme des bataillons de savants les uns contre les autres.

— Qu'était-ce, s'écrie avec ardeur M. Tessier, qu'était-ce que cette *Gallia finitima*, cette *Gaule extrême* réduite en province romaine que Critognat disait à ses soldats de regarder, et où se trouvait-elle?... Évidemment en dehors, mais à portée des lieux — c'est-à-dire de l'Alésia — occupés par les Gaulois : autrement l'allocution de Critognat n'a pas de sens. Comment aurait-il dit à ses soldats de regarder ce qu'ils ne pouvaient voir?... Or quel pays, si ce n'est la Savoie ; quelle ville, si ce n'est Novalaise, peuvent s'appliquer de telles paroles et revendiquer le bénéfice de la situation ? Placés en dehors, mais à deux pas de la *Gallia finitima,* pays et ville s'adaptent seuls et merveilleusement aux circonstances, et sont dans les meilleures conditions pour servir à la démonstration de Critognat.

— Arrêtez ! crient à leur tour des esprits obtus et malintentionnés.... Monsieur le professeur ! vous êtes enferré ! la *Gallia finitima* comprenait toutes les provinces gauloises conquises primitivement par les Romains, et notamment l'*Allobrogie* ou la Savoie. Par conséquent, le texte dont vous vous servez est, d'après votre interprétation même, décisif contre la nouvelle Alésia, que vous placez justement en

Savoie!... Au lieu d'être en dehors de la *Gallia finitima*, comme vous le voulez et comme il le faut à votre thèse, votre Alésia eût été en dedans, c'est-à-dire au cœur même de la province romaine; ce qui est à tous les points de vue parfaitement absurde!

C'est ici que la souplesse de M. Tessier éclate d'une façon incomparable; et si quelques lecteurs robustes conservent encore leur tête sauve au milieu de ces subtilités contradictoires, moins claires assurément dans les disputes des savants que dans le résumé que j'en donne, je les invite à l'écouter.

— Permettez! permettez! s'écrie-t-il armé de deux éditions des *Commentaires,* vous ne savez pas un mot d'histoire ni un mot de latin. Vous êtes des Welches, et moi une étoile de la glorieuse École normale, si féconde en grands hommes!... et je vais vous le prouver. ...La *Gallia finitima* ne comprenait pas l'Allobrogie; et pour preuve, voici deux éditions des *Commentaires* que je n'ai pu inventer pour les besoins de ma cause, puisque ces deux éditions datent, l'une de 1624, et l'autre de 1847... Or ces deux éditions établissent nettement la distinction qui assure ma victoire. La province romaine formait deux parties différentes : l'une, située au midi, au delà des Alpes, naturellement exposée la première aux coups des Romains et depuis longtemps soumise : c'était, comme on sait, la Gaule cisalpine, ou *Gallia finitima* ; l'autre, située au nord en deçà des Alpes, à peine conquise et toujours frémissante : c'était l'*Allobrogie.* Voilà ce que nous apprennent l'histoire et la géographie ; voilà ce que nous disent tous les commentateurs : deux parties dans la province romaine : la *Gallia finitima*, inféodée depuis longtemps à Rome, et l'*Allobrogie*, à peine domptée et toujours remuante!... Et c'est précisément sur cette partie de la province romaine, toujours prête à se lever, que Vercingétorix, sûr de l'appui des habitants et voulant fermer l'Italie aux Romains, s'accula tout naturellement comme un sanglier sur ses fins, pour jouer son dernier coup....

...Ce que j'ai l'honneur de vous dire, Messieurs, est tellement exact, la distinction que j'établis si parfaitement conforme aux textes et aux traditions, la conduite de Vercingétorix si justifiée, et, par conséquent, la position d'Alésia si bien indiquée précisément par cette phrase qu'on prétend nous opposer, que, si l'Alésia dont mon honorable ami, M. Fivel, vient de doter le monde, n'est pas absolument vraie et l'Alésia des *Commentaires*, ce qui pourrait fort bien arriver, car tout homme est faillible et il faut tout prévoir : ce n'est plus en Bourgogne, ce n'est plus en Franche-Comté, ce n'est pas dans le Bugey, mais, je

vous le dis en vérité, c'est dans l'Allobrogie, dans la Savoie, qu'il faudra la chercher.

VI

On vient d'entendre les parties.

Je vais résumer les débats, poser mes conclusions, et juger le différend.

De tout ce qui précède, il est facile de décider, et le lecteur aura probablement décidé comme moi, qu'aucune des trois premières Alésia n'a grande chance de se tenir debout. Il est inutile de revenir sur la démonstration. Je ne crois pas que la quatrième soit beaucoup plus solide.

Je vais essayer de le prouver.

Après avoir servi d'écho à M. Jules Tessier pour combattre ses ennemis et renverser leurs forteresses, je vais l'attaquer à mon tour, démanteler sa place en lui rendant la monnaie de sa pièce, et employant contre lui les armes qu'il a forgées lui-même.

VII

Pour vider cette dernière question, il s'agit de savoir si les lignes romaines qui menaçaient Alésia étaient circulaires ou partielles.

Dans la première hypothèse, il ne sera pas plus difficile aux adversaires de M. Tessier de culbuter son Alésia, qu'il n'a été difficile à M. Tessier de culbuter les trois premières.

Or le blocus d'Alésia fut circulaire.

Ce point est hors de doute.

Si les lignes romaines n'ont été que partielles, toute l'histoire de la défaite des Gaulois et des derniers moments de Vercingétorix devient absolument inexplicable.

Vercingétorix pouvait s'échapper par le côté qui n'était point bloqué. Ses soldats pouvaient le suivre. La famine, dont les Gaulois souffrirent jusqu'au point de penser à se manger entre eux, n'a plus sa raison d'être, puisqu'il était possible de se ravitailler par ce même côté. Les communications entre les Gaulois d'Alésia et l'armée qui venait à leur secours auraient pu s'établir; ce qui n'eut pas lieu, au grand désespoir des assiégés. Enfin il n'y avait aucun motif pour chasser hors de la place toute une population d'hommes invalides, de vieillards, de femmes et d'enfants, et pour les faire exterminer par les Romains, puisque cette population pouvait ou se nourrir ou

s'échapper, toujours du côté laissé libre par les lignes des assiégeants.

Ce point bien établi, examinons si l'Alésia de MM. Fivel et Tessier répond au programme du blocus circulaire.

Tout au contraire!

Par une série de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer, par la configuration même du terrain, il se trouve que la nouvelle Alésia n'a pu être bloquée que d'un côté — par devant : — ses défenseurs le reconnaissent eux-mêmes; toutes les autres faces restaient libres.

Donc....

La conclusion va de soi et je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de la pousser plus avant.

Voilà en quoi triomphent les adversaires de l'Alésia savoyarde, et, à vrai dire, ils sont bien dans leur droit.

M. Tessier se retourne avec son adresse ordinaire.

— Rien dans le texte, dit-il, ne prouve qu'Alésia a été circulairement bloquée!

— Et *circumvallare!* Monsieur Tessier! *circumvallare!* qu'en dites-vous? Permettez-nous à notre tour de faire intervenir César!...

— *Circumvallare!...* Bah!... ce mot ne m'embarrasse guère! il veut dire, assiéger, bloquer, entourer, j'en conviens! Mais seul le mot ne saurait exprimer que le blocus est complet ou partiel, si d'autres circonstances ne s'y joignent!

— Mais, Monsieur, toutes les autres circonstances s'y joignent, et elles sont écrasantes pour vous!...

Si la place n'est pas complétement cernée, comment, je le répète, expliquez-vous que les assiégés se laissent mourir de faim? pourquoi renvoient-ils les bouches inutiles?... pourquoi ces bouches inutiles vont-elles se faire égorger par les Romains, au lieu de s'échapper par les points restés libres? pourquoi surtout les Gaulois, ne pouvant plus combattre, n'essayent-ils pas de fuir? et pourquoi Vercingétorix se livre-t-il au vainqueur, s'il a, lui et ses soldats, une issue, une chance d'échapper?... Tout cela est incompréhensible. Les subtilités que vous imaginez pour expliquer dans ces circonstances le sacrifice de Vercingétorix, qui est complétement inexplicable, ne servent qu'à mieux montrer la lacune de l'affaire!...

... Les quelques soldats romains que vous placez sur les derrières, par une hypothèse absolument gratuite et sans que le texte vous fournisse le plus léger prétexte, ne seraient pas un obstacle suffisant. Vercingétorix et ses soldats doivent essayer de passer par-dessus, et tout tenter avant de se livrer. Sans vouloir trop préjuger de nos

ancêtres, j'aime à croire qu'ils étaient trop fidèles, trop dévoués à leur vaillant chef, pour consentir à le voir perdu et sacrifié sous leurs yeux, quand il lui restait un moyen de salut...

... Vercingétorix pouvait fuir, dit Dion Cassius trois cents ans après César, et vous citez avec complaisance les paroles de l'historien latin. — Dion Cassius ne dit pas de quelle manière le chef gaulois pouvait s'enfuir!... Laissons cela.... Pourquoi n'a-t-il pas fui? — Il voulait, répliquez-vous, sauver son armée en se livrant et ne pas l'abandonner à la rage du vainqueur. — L'armée pouvait suivre son chef! là où un homme passe, d'autres hommes ont la faculté de passer. Enfin, raison suprême! César ne parle pas de cette possibilité; il laisse croire au contraire que tout était fermé....

... Et les formidables combats qui précédèrent le dernier acte de la terrible tragédie et qui tous se livrèrent sur un seul point — *antè oppidum* — prouveraient encore au besoin que les Gaulois étaient cernés, et qu'ils ne concentraient leurs efforts sur un seul point pour rompre les Romains, que parce qu'ils n'avaient aucune autre issue possible.

VIII

Conclusion :

L'Alésia véritable devait être bloquée, assiégée, enveloppée de toutes parts.

Sans cette condition, l'histoire est impossible.

Vercingétorix est un niais et ses soldats des lâches.

Ni la disette, ni l'égorgement des bouches inutiles, ni la reddition de l'armée, ni le sacrifice du chef ne sont compréhensibles.

Or votre Alésia, de votre propre aveu, par la disposition même des lieux, n'a été et n'a pu être assiégée que d'un côté!

Donc votre Alésia n'est pas plus solide que les autres; elle ne tient pas devant le texte; elle ne résiste pas à l'histoire. Je la mets à bas avec la même irrévérence que vous avez employée envers ses devancières. Je constate son décès, et le porte à l'interminable nécrologe des découvertes scientifiques. Je marque trois points pour vous, un pour moi, et j'ouvre de rechef la carrière aux héroïques poursuivants des nombreuses Alésia de l'avenir.

DUBOSC DE PESQUIDOUX.

LA LOI DE L'HISTOIRE

ET

LES SYSTÈMES ANTICHRÉTIENS

(Suite et fin.)

Rappelons maintenant le principe fondamental de la genèse nouvelle : la pression de la guerre ; nous entendrons cette doctrine à demi-mot. La guerre a commencé pour défendre ou pour conquérir une chétive nourriture, ou quelque Hélène primitive plus près du type hottentot que du type grec. Cette première lutte, obligeant les combattants à s'ingénier, les uns pour arriver au triomphe, les autres pour résister avec avantage, a donné naissance au premier progrès. Puis, comme l'avalanche qui grossit dans sa chute même, une lutte nouvelle et plus grande a enfanté des progrès nouveaux et plus grands. La civilisation est née. On pourrait, il est vrai, se demander pourquoi le singe, par exemple, dans des guerres semblables, n'est pas arrivé à une civilisation identique. Et cette civilisation, notre partage exclusif, est une victoire même sur la nature, dont elle efface partout les premières suggestions ; partout, nous sommes les fils de l'art (1), et cet art est une première décadence.

« L'homme abat la forêt » — il devrait la laisser croître ; — « il « fertilise le sol » — il devrait le laisser inculte ; — « au désert succède « le village, à la cabane ouverte aux quatre vents le palais, la forte- « resse, la ville, la capitale, et l'on vit dans un autre monde. » — Mais ce monde n'est pas celui de la nature. Quoi qu'il en soit, les peuples sont formés ; ils grandissent, ils s'élèvent jusqu'à se mêler aux nuages pour former un *ciel factice au-dessus de nos têtes.* « Un homme nouveau naît dans le vieil homme : ses progrès l'obligent à marcher, et il faut qu'il accepte les travaux d'Hercule, qu'il s'aventure à la conquête de la Toison d'or, qu'il assiste aux tragédies de

(1) *La Chine et l'Europe*, ch. VI, p. 83.

Médée, qu'il paraisse au banquet des Atrides, qu'il prenne part aux luttes fratricides des Thébains (1). » — Qu'est-ce à dire? sinon que la guerre une fois née, pour une cause ou pour une autre, ne s'arrêtera plus; qu'elle forcera les nations à se tenir en haleine et au niveau de la civilisation, sous peine de disparaître. L'auteur a tout un long chapitre sur ce qu'il appelle l'*équivalence* des nations. Peu importe la manière dont elles s'organisent les unes en face des autres; l'unique nécessaire est de résister. Quand Troie est tombée, un nouveau monde accable la Grèce; de nouveaux héros recommencent la guerre à la suite de Miltiade contre Xerxès, d'Alexandre contre Darius, de Constantin contre Rome, de Photius contre les Pontifes, tandis que tous les peuples ont leur Jérusalem à bâtir ou à délivrer, leur grand œuvre qui les entraîne peu à peu, par la disparition de l'ennemi, à d'autres entreprises (2). »

« Telle est notre destinée, telle est l'épopée de l'humanité. La fatalité qui enchaîne chaque peuple à sa terre et le rend étranger à l'histoire des autres races, se reproduit dans le temps pour séparer une époque de l'autre. On ne déplace pas plus les hommes dans le temps que dans l'espace (3). »

Qu'arrive-t-il? Une époque, fille de l'instinct et de la spontanéité, après un premier temps de préparation, se livre aux poëtes, « auxquels on ne demande ni précision, ni vérité, ni vraisemblance, afin de les laisser entièrement au délire de l'inspiration. » Ils créentce qu'ils veulent; la raison se tait devant eux; tous les cœurs, tous les actes les suivent. C'est la période poétique et inspirée de la civilisation. — En se réalisant, elle devient mécanique. « Elle se développe en combattant la contradiction des savants qui laissent de côté l'inconnu, le *miracle*; mais elle reste toujours un système en dépit de tous les hasards, des guerres extérieures qu'elle suppose, des guerres intérieures où elle puise sa vie et des petites causes qui influent sur ses grandes vicissitudes, mais qu'elle dompte par l'arithmétique de ses lois. » C'est injuste : qu'importe? « Les contradictions qu'elle fait adorer sur ses autels, ne sont que des contradictions qui déchirent tous les êtres; les mystères de la foi, qui flottent entre le paradis et l'enfer, ne sont encore que des phénomènes de l'incertitude inséparable de l'action. » — Mais à mesure que s'étend cet état de lutte contre un système auquel tout est soumis, la géographie, le gouvernement, les lois, les institutions, les inspirations, les hommes supérieurs, les hasards de

(1) *Ibid.*, p. 84, 85. — (2) *Ibid.*, *loc. cit.* — (3) *Ibid.*

la guerre, les caprices de l'industrie, les mystères des religions, il se produit un état maladif et d'ébranlement social : les moments sont funestes, les calamités sont proches ; le génie, ce hasard merveilleux, apparaît alors, tout à la fois esclave et dominateur de la société. Il est bienfaisant, parce qu'il lui est impossible d'être malfaisant ; comme le Créateur, il peut toujours voir que son œuvre est bonne : « Le génie du mal n'existe pas ; il n'est qu'une illusion de notre esprit, barricadé dans un parti, une nation, une religion, foudroyés par le génie du bien. » Les contemporains le méconnaissent et le méprisent : c'est la cause de ses succès futurs. « La légende, l'histoire le grandissent, en ce sens que le temps lui donne raison, déduit les conséquences de ses principes, dépasse sa prévision, voit dans Charlemagne le fondateur du pacte de l'Église avec l'Empire, et fait du Christ, de Moïse, de David, autant de dieux et de demi-dieux (1). »

Ce merveilleux système a nom la période en quatre temps. « On passe ainsi d'époque en époque, en sortant des erreurs qui avaient captivé les générations antérieures, et on s'explique partant le mouvement de l'histoire d'après le procédé par lequel tout homme, tout animal corrige ses propres jugements (2). » — Ajoutez-y que chacune de ces périodes s'accomplit dans l'espace de quatre générations, soit dans un intervalle de cent vingt-cinq ans, la vie active de chaque homme étant de trente-et-un ans environ. Quand les époques ne concorderont pas, à quoi bon s'en embarrasser ? on les supprimera ou en les modifiera en les allongeant ou en les diminuant, sûrs ainsi de tomber toujours juste. Puis, la guerre ayant condamné les nations à s'irriter sans cesse, par les différences mêmes qui les séparent et qui les montrent organisées de manière à éterniser leurs combats, par leurs religions toujours hostiles, mais toujours obligées de se tenir tête sur tous les points, toute découverte fera le tour du monde, toute période historique se reproduira d'un bout à l'autre de la terre, bien que ses formes varient. Les affirmations et les négations s'alterneront d'un pays à l'autre comme des roues engrenées (3).

Autant vaut en finir tout de suite avec ces brillantes imaginations. Point de Providence, ai-je dit, point de surnaturel, le fait brutal et rien de plus. N'est-ce pas cela ? Faut-il encore entendre des témoins ? N'ai-je point assez souvent transcrit les mots de fatalité, de nécessité ? N'avons-nous point assez vu que nous corrigeons nos jugements

(1) *Ibid.*, *passim*, ch. VI et VII. — (2) *Ibid.*, p. 106. — (3) *Ibid.*, *passim*, ch. VII et VIII.

comme tout animal corrige les siens? N'est-ce pas tout le jeu de l'histoire, sa cause unique, et n'est-il pas bien sûr maintenant qu'elle s'agite dans l'erreur et dans le vide? — Toutefois, je demande à compléter cette analyse par quelques extraits.

« Sur cette planète, dans ce temple de soleils, » avait dit Herder, « je dois être content de la place qui m'a été donnée et me réjouir d'être si bien formé pour remplir mon rôle dans le chœur harmonieux des êtres (à moins que je ne veuille me révolter follement contre la Toute-Puissance); mais de plus ma noble occupation doit être de rechercher ce que je peux être dans la place qui m'a été réservée, et que, selon toutes les probabilités, je ne peux être que là seulement. »

Ce sentiment piétiste contrarie le philosophe italien. *La terre dans un temple de soleils?* Où donc est-il ce temple? où est le Dieu? où sont les autels, les pontifes, les croyants? « La terre est une planète, le soleil un astre : voilà tout, et c'est bien assez, sans multiplier gratuitement les êtres et les dénaturer. »

Une place déterminée depuis l'éternité et dont je dois être content! — Et pourquoi? « On m'a forgé des fers depuis l'éternité; les murs de ma prison sont construits d'après toutes les règles de la prévoyance la plus jalouse; il n'y a pas moyen que je m'évade, et je dois en être heureux! »

Je dois me réjouir d'être si bien formé! — Qu'en savez-vous? qu'en sais-je moi-même? Je suis en proie à tous les maux, à toutes les misères; les plus vives joies présupposent de longues douleurs, et quand je veux m'asseoir au banquet que je me suis préparé, les bougies déjà pâlissent. De quoi dois-je donc me réjouir? Quel être, quel maître peut sans démence m'imposer la gaieté?

Pour accomplir mon rôle dans le chœur harmonieux des êtres! — Quel chœur? quelle harmonie? O dérision!... Les ennemis m'accablent, les amis se débandent, les traîtres foisonnent, et vous voulez que je célèbre le chœur harmonieux des êtres?

Oui, répondez-vous, à moins de se *révolter follement contre la Toute-Puissance!* — Agir ainsi, c'est encore se transporter dans un monde qui n'est pas le nôtre. Non, je reste où je suis et je ne me résigne pas, je lutte; je ne dis pas : *Dieu le veut!* je m'inquiète, je m'insurge. Mon industrie parvient à apaiser ma faim, à me vêtir plus convenablement que n'y avait pourvu la nature, à me loger mieux que ne l'avait voulu la Toute-Puissance; et, pour cela, je serais donc un criminel, un fou, un homme perdu? Eh bien! je pro-

clamerai ma folie qui enfante la civilisation; je marcherai en combattant les dieux; au lieu de bénédictions, j'entonnerai des hymnes d'imprécations; à la prière je substituerai le blasphème.... Illusion! l'ennemi m'a donné des vertiges : on ne doit pas plus blasphémer que prier (1)!...

Restons sur ce dernier mot, dont le parfum d'athéisme est plus âcre qu'il convient. Voilà le système sans voiles, sans déguisement, sans fard, dans toute sa lumière, brillante comme la lueur d'un incendie sur le fond ténébreux de la nuit. Parti du matérialisme, où pouvait-il aboutir?

VI

Quand même il faudrait admettre entièrement les mauvaises raisons par lesquelles on prétend prouver que les animaux ont une intelligence égale à celle de l'homme, on trouverait une classe de faits si particuliers à l'homme, qu'ils motivent pour lui seul l'établissement d'un règne à part : le *règne humain!* Ce sont d'abord les caractères moraux, les notions abstraites du bien et du mal, retrouvées chez les nations même les plus sauvages, chez les peuplades placées d'un commun accord aux derniers rangs de l'humanité; montrées partout clairement par des usages, par des croyances, même quand la langue est impuissante à les exprimer. « Jamais, dit le savant naturaliste que nous avons suivi tout à l'heure, jamais chez un animal quelconque on n'a rien constaté de semblable, ni même d'analogue (2). » — Il y a ensuite la *religiosité*. Ce fait, nié d'abord avec plus d'insistance que le premier pour les peuplades lointaines, acquiert chaque jour plus d'évidence, à mesure qu'elles sont mieux connues et que l'on peut pénétrer davantage dans leurs mœurs les plus intimes. C'est là souvent que se réfugie le dernier sentiment religieux. Que d'hommes, dans nos sociétés, craindraient d'en laisser paraître extérieurement la moindre chose, qui, en face d'eux-mêmes, rendent témoignage à des croyances qu'ils feignent d'avoir oubliées! On est forcé de l'avouer : la religion est le « véritable milieu de l'homme (3). » Même chez les Hottentots, même chez les Australiens, les plus dégradés des hommes, cette religiosité existe. Et à moins d'avouer que ce sentiment immortel dans les races humaines est sans objet, il faut avouer aussi que, « s'il dépasse le monde, s'il s'étend au passé, à l'avenir, jusqu'à l'in-

(1) *Ibid.*, ch. I, 6-8. — (2) *Unité de l'espèce humaine*, ch. II. — (3) *La Chine et l'Europe*, p. 92.

fini (1) », c'est que nous-mêmes devons le suivre et que l'histoire, l'espèce humaine, partie de l'éternité, doit revenir à l'éternité.

L'homme est donc non-seulement un être organisé doué de vie, de sentiment, d'action spontanée, non-seulement doué d'intelligence, mais encore de moralité et de religiosité, caractères à part qui sont la marque d'une raison supérieure. Dès lors, la civilisation trouve une autre origine que celle de l'instinct; on voit le premier couple et les groupes de l'origine ailleurs qu'en l'état de nature; il se produit un merveilleux accord avec les plus vieux souvenirs de notre espèce, qui nous attestent l'existence primitive des sciences, des arts, de l'industrie; le sauvage apparaît comme un châtié, un descendu, non point comme une œuvre sortie des mains de la nature. A cette hauteur, on reconnaît les vraies causes qui produisent les décadences et qui enfantent les progrès.

L'athéisme est une doctrine antisociale, nous le savions depuis longtemps; jamais toutefois nous ne l'avions entrevue sous ces couleurs de l'écrivain florentin. N'est-il pas nécessaire, en effet, que la guerre en soit l'unique loi, puisque la justice est absente ou détruite? Ainsi triomphante et la plus civilisée des races humaines, la race blanche doit fatalement chercher à les éteindre, et, en tous cas, à les soumettre de force à son niveau social. Elle pourra bien ainsi les améliorer en leur imposant ses lois, ses dogmes, ses traditions; mais cette amélioration sera une action meurtrière; et la race blanche elle-même venait, pour apprécier sa civilisation, à en braver les vanités, les fantômes, les erreurs, les religions? — Le génie du mal n'existe pas, dites-vous, docteur. Vous vous trompez : son nom est écrit sur la couche sanglante des peuples, et l'athéisme en est la plus hideuse personnification. Heureusement, la race blanche a d'autres conseils à suivre; elle a une mission pacifique à accomplir; il y a longtemps qu'elle est commencée : nos missionnaires sont là pour l'attester, et le souvenir du Paraguay ne doit pas périr. La race blanche est celle qui a mission de coloniser, parce qu'elle appartient à cette race dilatée de Japhet qui devait habiter dans les tentes de Sem; en recevant le dépôt de la *bonne nouvelle*, en se civilisant sous son influence, elle a accepté de procurer la réunion de tous les membres de la famille humaine. Elle doit arriver à ce but par la propagation du grand fait de nos annales, de l'Église constituée par le Christ, préparée dans le monde ancien, accomplie dans le monde mo-

(1) *Ibid., loc. cit.*

derne. Est-ce là un fait accompli par la période en quatre temps?

« L'Église, écrivait naguère un protestant, a vu le commencement « de tous les établissements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui, « et nous n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la « fin. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent « mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs « eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque était florissante « à Antioche, quand les idoles étaient adorées dans le temple de la « Mecque. Elle peut donc être grande et respectée encore, alors que « quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu « d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de Londres, « pour dessiner les ruines de Saint-Paul (1). »

Non! même au spectacle de l'erreur un instant triomphante, un cœur catholique ne laisserait pas tomber d'aussi attristantes paroles. Pour lui, l'Église a non-seulement les promesses de la victoire; mais il ne se résout pas à croire que la civilisation chrétienne en Europe puisse être détruite. Quand nos ennemis se consolent de la décadence à venir, nous demandons que la lumière ne soit pas éteinte; mais, au contraire, qu'elle s'agrandisse. Et nous avons raison de l'espérer. L'Église catholique est toujours la plus grande force morale de notre monde; quand ils se comptent et se comparent, ses assaillants sont forcés d'en convenir (2). Sa puissance est telle que, désarmée, combattue par toutes les forces liguées de ce siècle, elle ne saurait être vaincue : en voulant l'ébranler, on s'ébranle soi-même. Les anciennes civilisations ont entièrement disparu parce que le principe religieux qui les avait formées disparaissait avec elles. Mais l'Église a pour elle, non-seulement les promesses de la vie éternelle, mais de la vie dans le temps (3). Si nos sociétés égarées roulaient dans l'abîme, elle serait là, non pour périr avec elle, mais pour les sauver.

VII

Pénétrez au fond des choses; deux seulement durent ici-bas : la vérité absolue et l'erreur absolue. Le panthéisme — ou l'athéisme, ce qui est tout un, tout étant Dieu si rien n'est Dieu — sera la dernière hérésie. Telle est, à ce qu'il me semble, la raison de sa durée dans l'extrême Orient et de sa renaissance au milieu de nous. Le jour où

(1) Macaulay, *Étude sur Ranke*, *Revue d'Édimbourg* 1840, cité par Aug. Nicolas, *Études philosoph. sur le Christianisme*, t. IV, VIII. — (2) Cf. Proudhon, *de la Fédération en Italie.* « Qui êtes-vous? disait-il à ses amis, et combien êtes-vous? » — (3) *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (St Paul.)

les antiques régions du bouddhisme s'ouvriront à la lumière de l'Évangile, l'Église, ce jour-là, même dans notre Europe, aura remporté la plus grande de ses victoires ; elle descendra du Calvaire pour monter au Thabor : l'unité du genre humain sera réparée.

Le monde ancien la voulait, cette unité; tous les grands empires la cherchèrent par la conquête ; c'était le rêve oriental et antique d'une monarchie universelle dans la paix des nations. S'il se fût réalisé, il n'aurait pu être que la tyrannie universelle dans l'anarchie de tous les peuples. Cette utopie sans avenir a pourtant passé dans nos temps rajeunis, et le monde moderne l'a plus d'une fois caressée. Ce désir de l'humanité, se rencontrant avec les enseignements révélés, ne peut pas être qu'un rêve. Oui, elle viendra, cette heure où il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Cette unité religieuse, la seule possible, est-ce la confusion des croyances qui la donnera au genre humain? Quand on l'aura tout entier rangé sous le dogme de l'indépendance absolue de la raison, en sera-t-il moins divisé? la foi de chacun sera-t-elle davantage la foi de tous? Pourra-t-on reconnaître une unité quelconque dans ces systèmes innombrables d'où disparaît déjà même la notion de la vérité?

On dira peut-être : « La vérité philosophique — seule admise par la critique — est l'indépendance de l'homme; de même que les hérésies, dans le christianisme, ne sont que la vérité philosophique en opposition avec la vérité religieuse. » Étrange abus des mots chez l'illustre auteur des *Études historiques* et du *Génie du Christianisme!* Puis-je m'étonner de rencontrer ensuite dans *l'Église Romaine et la Société moderne* des paroles comme celle-ci : « Qui peut nous obliger à signer le traité avec ce qui nous paraît ou faux, ou trompeur, ou stérile? ne vivre jamais que de concessions, de calculs, même dans le monde intérieur, dans le fond de la conscience, dans cet *abîme de liberté, de vérité*, qu'on appelle l'esprit! D'où nous viendraient ces chaînes?... Notre roi, dans le royaume de l'intelligence, celui devant lequel nous nous courbons, c'est la *vraie vérité*. »

Ce n'est pas clair, mais on peut deviner par à peu près. Si on identifie l'esprit et la vérité, alors l'esprit est Dieu? Et comment ne le serait-il pas si cette indépendance est vérité? — Vérité essentielle, l'infini seul est indépendant; nous autres, nous sommes libres entre la vérité et l'erreur, mais non pas indépendants vis-à-vis d'elles. Liberté et indépendance, est-ce donc même chose? Si l'esprit est vérité, la *vraie vérité* c'est toute parole tombée de lèvres humaines,

et je la dois regarder comme une révélation. — Eh bien! non : c'est par trop absurde. Je dis à l'homme volontiers : Voilà la vérité, acceptez-la ou repoussez-la; mais je ne peux pas, je ne veux pas lui dire : Cette infaillibilité que vous refusez à l'Église, je vous la reconnais; cette obéissance que vous refusez à Dieu, je vous la dois, à vous plus sage que tous les âges.

La vérité ne se contredit pas. Avez-vous accepté dans la plénitude de votre raison la vérité connue et les motifs de la croire? acceptez donc aussi la vérité inconnue. Que vous importent les mauvais prétextes d'un esprit insoumis? Comme ces sphères concentriques des cieux dont le neveu du grand Scipion, dans un songe célèbre, entendait la sublime harmonie, les sphères de la vérité religieuse, philosophique, scientifique, historique, politique même, s'unissent dans le plus parfait accord; mais la sphère de la vérité religieuse est la plus élevée, la plus vaste, et comprend toutes les autres, qui, dans son sein, gardent encore leur mouvement propre et leur indépendance. — Vous créez la vérité, dites-vous, selon les besoins du jour; elle a toujours la réalité que lui donne votre intelligence. Triste réalité, comme celle d'un pauvre insensé qui se croirait un grand prince!

Or, si vous croyez à l'avenir de l'humanité, à l'avenir de votre âme; si vous croyez n'être pas destiné à laisser moins de traces que le grain de sable ou la goutte d'eau, attachez-vous à la vérité révélée : elle seule peut vous suffire.

Chose étrange! on accuse l'Église de méconnaître l'individu, et elle seule le respecte! Sous prétexte d'en faire un roi absolu, les doctrines rationalistes, pour la plupart, le bornent à la terre, le sacrifient en quelque sorte à l'espèce, sans réalité, pourtant en dehors de l'individu. L'Église, au contraire, lui promet l'immortalité, une immortalité individuelle, personnelle, à la place de l'immortalité fictive des générations, dont ne s'inquiètent pas les hôtes de la tombe. C'est avec ce *moi* actuel avec lequel j'ai pensé, aimé, combattu, souffert, que je veux jouir de la félicité des cieux : je n'en connais pas d'autre; la raison, quoi qu'on dise, n'en demande pas d'autre.

Cette immortalité de la personne humaine dans une vie supérieure où tend la vie présente, telle est la base de la vraie philosophie de l'histoire. L'homme n'est pas créé pour la société; mais la société est créée pour l'homme, ordonnée en vue de sa fin dernière et de son bonheur ici-bas. Viciée dans sa source, au milieu des charmes d'Éden, la vie humaine reçut la promesse d'une réhabilitation. Dans le monde

ancien, tout gravite vers elle ; dans le monde moderne, tout doit en perpétuer les effets : là, le peuple hébreu comme préparation ; ici, l'Église comme accomplissement. L'Évangile n'est pas seulement la parole de la vie éternelle ; il est aussi la parole de la vie temporelle. L'Église en est la gardienne, l'interprète, non-seulement pour conduire l'homme du temps vers l'Éternité, mais aussi pour les sociétés sur la route des vrais progrès. Si la société, la famille, l'individu, vivaient selon les préceptes évangéliques, bien des fardeaux nous seraient épargnés qui pèsent lourdement sur nous ; bien des fléaux disparaîtraient qui amoindrissent jusque dans leur source la vie des générations. Viennent d'autres peuples, d'autres formes, d'autres conditions dans l'humanité incessamment renouvelée, l'Église sera là, debout sur le monde, indiquant aux uns et aux autres la voie de l'avenir.

Stat Crux dum volvitur orbis.

VIII

Il faudrait entrer dans l'étude de l'histoire par l'étude du théâtre où elle se déroule, de cette planète que nous habitons ; il faudrait « méditer ce qui nous est connu de sa nature, de son origine et de ses destinées. » Je transcris, sur ce sujet, une page admirable d'un vrai philosophe :

« Il faut d'abord voir voguer la terre comme un navire et louvoyer sur l'écliptique en roulant sur son axe, et courant autour de ce centre glorieux d'où lui viennent la lumière et la vie. Il faut voir sa petitesse relative, connaître sa jeunesse, et savoir qu'elle mourra. Nous avons parmi les planètes une planète morte ; les autres mourront aussi. Nous voyons parmi les étoiles s'éteindre des soleils ; le nôtre s'éteindra aussi. Ce qu'il faut en conclure d'abord est que nous sommes passagers sur un vaisseau. Puis, en voyant courir ce vaisseau avec son infatigable vitesse et la surprenante précision de sa marche, demandons-nous : Pourquoi court-il ? et où va-t-il ? et répondons avec le prince des géographes : La terre, dans ses évolutions perpétuelles, cherche peut-être le lieu de son éternel repos.

« Quand nous saurons par l'astronomie et la géographie que nous avons commencé — puisque, si notre terre n'a pas été d'abord un nuage, ce qui est bien probable pourtant, du moins il est certain qu'elle a été tout entière dans le feu, puis tout entière sous l'eau — quand nous saurons que nous avons commencé, que nous sommes jeunes, que nous devons finir, nous tiendrons les deux bouts de l'his-

toire, notre origine et notre fin, et nous ne pourrons regarder l'une et l'autre que dans une contemplation. La vue de ce monde qui est né, qui doit mourir, qui est en marche, qui est toujours à moitié dans la nuit et à moitié dans la lumière, qui est fécond par places et par intermittences, nous fera parfaitement comprendre ces poétiques assertions de Herder : « Notre humanité n'est qu'en état de préparation, et le bouton d'une fleur qui doit éclore. L'état présent de « l'homme est le lien qui unit deux mondes. »

« Puis, regardant en elle-même cette demeure du genre humain ; examinant son plan géographique, aussi visiblement tracé avec intelligence que le plan d'un maison ; contemplant aussi le prodige de sa vie météorologique et de ses arrosements ; les inondations de lumière, de chaleur, d'électricité, d'eau féconde, qui ont un but aussi visible, aussi prémédité que le travail d'un jardinier ; n'oubliant pas de remarquer aussi la richesse de son sein, plein d'armes, d'instruments, de trésors — vous conclurez encore avec Ritter que « notre globe est « manifestement une demeure préparée par une intelligente bonté « pour l'éducation d'une race d'hommes. »

« Et lorsqu'enfin, sur ce théâtre, vous verrez venir successivement des créatures irraisonnables et muettes pour y attendre un être intelligent et libre, qui parle, qui connaît et qui veut ; quand vous verrez comme de vos yeux Dieu même déposer sur la terre l'homme qui n'y était pas l'heure d'avant, et quand vous aurez bien compris qu'il est une date précise, un lieu précis où un homme a été tout à coup suscité pour être le père du genre humain ; je crois que ce spectacle, si vous savez le contempler, en laissant tomber un instant le lourd aveuglement et l'inquiète incrédulité qui nous dérobent tout rayon de lumière, je crois que ce spectacle mettra en vous le germe de l'histoire, et l'esprit de l'histoire pour développer ce germe.

« Vous verrez que cet homme, qui est intelligent et libre, a un but idéal qu'il peut connaître, et que sa liberté doit atteindre. La marche vers ce but, c'est l'histoire ; et, comme l'homme marche au but librement, par le chemin qu'il veut, et s'en détourne s'il le veut, vous comprendrez qu'il est le roi du monde et en dirige sous l'œil de Dieu la destinée (1). »

Les premiers instants de l'univers, l'espace s'ouvrant pour recevoir les mondes, le temps commençant pour en mesurer la durée, n'ont un sens raisonnable que dans la Genèse. Le récit mosaïque est l'acte

(1) Gratry, *Logique*, t. II, liv. VI. *Les Sources*.

de naissance du monde, acte mystérieux sans doute, car il y a l'être infini se manisfestant aux êtres finis, ses créatures; ce n'est pas un acte fabuleux. Par là se distingue la vraie doctrine des chimères du paganisme et de la philosophie séparée. « L'homme est né, et l'his-« toire est commencée. L'histoire est un être vivant qui a pris nais-« sance dans l'éternité, qui s'y reposera un jour, et qui, sur sa route, « à mesure qu'elle avance, nous dit l'avenir avec le passé, ce qui a « été et ce qui sera, témoin et prophète à la fois, le plus grand astre « enfin qui éclaire le monde, puisque l'Évangile lui-même fait partie « de l'histoire, et que l'histoire de l'homme est aussi celle de « Dieu (1). »

C'est à l'origine des choses qu'il faut chercher la loi de leur developpement futur. Existe-t-elle, cette loi, à l'origine des temps? Oui, si l'histoire est une science reposant sur un principe fondamental qui en explique tous les faits, mieux encore que les lois de Newton et de Képler expliquent les phénomènes de l'astronomie et de la mécanique céleste. Ce principe de l'histoire, on le connaît déjà; il repose sur deux faits constants : d'une part, la liberté de l'homme et la providence divine; d'autre part, la destination surnaturelle de l'individu et l'organisation des sociétés vers ce but.

L'homme est libre! personne n'en doute, puisque tout le monde en parle, et nous le sentons trop bien pour en douter. Mais cette liberté n'est pas l'indépendance, avec laquelle on la confond trop souvent.— Il y a une Providence, puisqu'il y a un Créateur. Je la vois dans l'ordre physique, où la nature esclave obéit fidèlement à ses lois; je contemple sa splendeur et sa majesté sur notre terre; je lis sa gloire dans les cieux. L'homme, cet autre monde, n'est pas davantage isolé de Celui qui l'a créé. Et cette même Providence « qui illumine le front des astres et caresse le brin d'herbe, » je la retrouve au fond de mon être plus vaste que l'univers; je la vois au milieu de l'humanité, dont je ne suis qu'un membre.

La Providence et la liberté humaine coexistent; autrement il faudrait nier l'une ou l'autre. Un système mitigé ne conclurait à rien. Car, ou Dieu n'aurait pas toujours sa prescience, et alors l'Être *nécessaire* serait aussi *changeant;* ou il y aurait dans les vies humaines des époques *fatales*, qui, par l'impossibilité même de les déterminer, détruiraient pour toujours la liberté.

L'homme est soumis à la loi du mérite et du démérite, liée à sa des-

(1) Lacordaire, *Discours sur la loi de l'histoire.*

tinée immortelle. La révélation est le moyen providentiel, l'aide divine qui, en satisfaisant aux besoins de l'intelligence, du cœur et de la volonté de l'homme, le conduit à cette destination.

La même loi qui gouverne la vie humaine individuelle, gouverne aussi les sociétés et en domine les vicissitudes. Les dynasties, les empires, les peuples, subissent son pouvoir, et, bornés au temps, reçoivent dans le temps la récompense ou le châtiment de leurs œuvres. L'influence de la révélation ne se borne pas à la vie surnaturelle ; elle s'étend même aux événements purement humains : « elle leur imprime, a dit un historien, une direction qui tend à les mettre en harmonie avec elle, et c'est toujours à répandre ses bienfaits parmi les peuples qu'aboutit, non pas l'action de tel ou tel homme, toujours le maître de faire ce qu'il veut, mais la marche générale des choses humaines. »

Si l'homme était indépendant, il pourrait s'y soustraire ; n'étant que libre, il doit accomplir librement cette destination ou la souffrir. En cela, la liberté humaine n'est point restreinte, et nous n'allons pas non plus, être faibles et bornés, refuser au Tout-Puissant la plénitude d'un droit dont il nous a donné une partie. Resté-je indifférent ou étranger à l'œuvre que j'ai faite? n'y suis-je point en cause? Comment Dieu serait-il moins parfait que l'homme, et laisserait-il aller au hasard une œuvre commencée avec une souveraine sagesse et une souveraine grandeur?

Immortalité, Providence, Révélation! L'histoire n'est lumineuse qu'avec ce triple flambeau. Une objection me sollicite ; elle est si répandue, que je l'aborde avant de conclure. On dit : Pourquoi Dieu a-t-il imposé à l'homme le fardeau de l'existence physique et morale, sans l'avoir préalablement consulté? On s'écrie avec un poëte :

L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté?

Il n'y a pas au monde de non-sens plus manifeste. Qu'en est-il au fond? Si l'homme n'est pas venu sur la terre sans qu'une puissance créatrice l'appelât à la vie, le don de l'existence ne pouvait en aucune façon faire l'objet d'un contrat ; il n'était besoin à la justice de Dieu, surtout à sa bonté, que de placer ici-bas ou après la vie une rémunération suffisante. Si, au contraire, l'homme était venu sur la terre sans aucune cause créatrice, il aurait moins encore le droit de réclamer contre un fardeau que personne n'aurait placé sur ses épaules.

Si Dieu a posé précisément comme condition et comme terme de cette vie terrestre un avenir qui fût le but suprême de tous les hommes, peut-on considérer la vie en dehors de ce but pour la juger? L'immortalité est le soleil de notre monde moral ; disparaît-elle ? tout se couvre de ténèbres, rien ne se comprend plus ; la terre est un vaste champ de destruction, et l'on n'y apparaît un instant que pour servir de jouet ou de victime au plus habile ou au plus fort.

Sans immortalité, pourquoi ces aspirations incessantes vers un bonheur sans limites? pourquoi cette effrayante disproportion dans la répartition des biens et des maux ? Nous roulons de chute en chute jusqu'au bord du sépulcre profond et muet où l'athéisme nous attend.

J'écoute les apôtres du progrès, de la jouissance indéfinie, prédire à l'humanité toutes les félicités, toutes les splendeurs de l'Éden. Beau rêve, il faut en convenir ; malheureusement ce n'est qu'un rêve. Quoi ! l'homme aurait souffert durant six mille ans pour le bonheur d'une future humanité que soixante siècles attendront encore ? Si l'individu disparaît dans l'espèce, pourquoi ces innombrables déshérités? n'ont-il pas droit à leur place au soleil, à leur lot dans la vie? Pourquoi tant de labeurs ? pourquoi tant de larmes? Le lion dans son désert, l'oiseau dans son feuillage, le poisson dans ses flots, jouissent de leur existence avec une égale félicité ; et nous, qui achetons à si haut prix, les uns le pain de la vie matérielle, les autres le vin de la gloire — ah ! nous sommes autre-chose, sans doute, qu'une goutte d'eau et un grain de poussière. Nous payons tout bien cher, parce que nous valons plus que tout.

IX

J'ouvre le livre de la révélation et je lis : Dieu a tout fait pour sa gloire ; il a créé pour lui l'homme, et pour l'homme tous le reste de la terre. — Deux faits vivent également dans les traditions et dans les rites de tous les peuples, souvent bien défigurés, mais reconnaissables partout, malgré leur altération : la création et la chute. Les sciences physiques et naturelles étudiant le globe confirment la Genèse du monde et les récits mosaïques ; les sciences morales étudiant l'homme le rencontrent à l'état de nature lésée, et proclament ainsi l'énigme mystérieuse dont la chute donne le premier mot et la Rédemption le dernier.

L'homme est le roi de tous les êtres qui vivent dans la mer, sur la terre et dans les airs ; mais il est tributaire de Dieu et lui doit compte

de tout dans la famille, dans les cités, dans les nations. Telle était l'harmonie primitive, troublée par la chute originelle. Ce fut la première et la plus grande des révolutions. En partant de l'homme le désordre atteignit toute la nature; la Providence tira le bien du mal : sur ces ruines elle établit un ordre plus excellent, une harmonie plus parfaite. La faute, il est vrai, se transmet; la déshérence originelle se répand en nous tous, non par incitation, mais par propagation, et devient inhérente et propre à chacun. De même les mérites de chacun se répandent sur tous, établissant la solidarité du bien en face de la solidarité du mal. Ainsi, nul besoin d'imaginer une vie antérieure qui n'explique rien, puisqu'il n'en reste aucun souvenir. Le sommeil s'empare de mes sens; mais je retrouve au réveil ma vie où je l'avais laissée. En perdant conscience de moi-même, j'avais en quelque sorte perdu ma personnalité; et, si je n'avais jamais retrouvé la première, la seconde eût été perdue pour toujours. Le moi qui souffre ou jouit dans la vie présente, n'est donc pas ce moi qui, dans une vie antérieure, aurait bien ou mal agi; et prêcher que les biens et les maux de l'une sont en rapport avec les mérites ou les démérites de l'autre, c'est l'idolâtrie du succès et l'outrage au malheur.

Nous en avons fini avec cette longue exposition. *A fructibus eorum cognoscetis eos!* Le bon sens jugera, par les résultats, entre les systèmes incrédules et la loi chrétienne de l'histoire; il jugera, dans son impartialité, où sont parmi les uns et les autres les vrais soutiens et défenseurs de la civilisation; il prononcera entre ces voies nouvelles où l'on détruit toujours, sans rien édifier, où l'on fait le vide dans les cœurs après avoir porté le désordre dans les esprits, et ces voies suivies à la suite de cette Église qui est la première source de nos progrès et le gage éclatant de leur durée.

J.-F. FORT.

LA VISION D'OR

Une voiture de voyage, vieille, branlante et bruyante gravissait un soir de juillet 1860, au pas mesuré de son attelage poussif, la route escarpée qui conduit au château de Rolk-Méan, un des plus anciens souvenirs de la Bretagne, une de ses gloires les plus pures. Rolk-Méan avait autrefois donné à la France de preux chevaliers, à l'Église de saints prélats, et dans une douloureuse époque contemporaine, à la royauté chancelante d'intrépides défenseurs.

De cette famille brillante et enviée il ne restait plus alors qu'un jeune homme de vingt-six ans, officier de marine, Albert de Rolk-Méan, celui-là même qui s'appuyait d'un air pensif à la portière ruinée de l'impossible véhicule, seul moyen de locomotion que peut offrir cette sauvage partie de la Bretagne.

Il contemplait mélancoliquement le manoir gothique et les tours démantelées, — son seul héritage, — dont l'aspect lugubrement délabré parlait de siéges héroïques et de secrètes misères noblement supportées.

Il rêvait à l'opulence de ses ancêtres disparue dans les dernières guerres civiles ; à leur gloire passée ; à la belle-mère plutôt dévouée que tendre qui l'attendait derrière ces vieux murs ; à la vieille amie qui l'avait bercé tout enfant dans ses bras et s'apprêtait, joyeuse, à les lui ouvrir de nouveau ; à sa petite cousine Régine et à son meilleur ami Gaëtan de Kermaguel, qu'il n'avait pas revus depuis son départ de Rolk-Méan, il y avait cinq années déjà.

La vieille calèche, après un dernier effort et un suprême cahot, s'arrêta dans la cour d'honneur du château, faisant fuir une bande de volatiles qui y picoraient en liberté.

Attirée par le bruit inaccoutumé, une femme parut sur le perron, en descendit vivement les marches brisées, rejetant en arrière les boucles blanches de ses cheveux, et vint se jeter dans les bras du jeune homme, qui l'embrassa tendrement sur les deux joues.

— Enfin ! c'est donc vous, mon cher Albert ? dit-elle en le consi-

dérant avec une attention avide. Etes-vous changé ?... mon Dieu !... mon enfant, vous êtes devenu tout à fait beau garçon.

— Ma chère mademoiselle Vermont, vous n'avez pas pris une heure depuis que je vous ai quittée... et c'était en 1855 !

La bonne vieille fille hocha la tête en souriant :

— Oh ! de la galanterie avec moi, cher enfant !... j'avais ma première ride avant votre naissance, mon bel officier.

— Comment va Mme de Rolk-Méan ?... demanda Albert en prononçant ce nom avec une visible froideur.

— Votre belle-mère est, je l'espère, en bonne santé. Depuis huit jours elle est, à Saint-Malo, auprès d'une intime amie très-malade, et ne nous reviendra que lorsque tout danger aura disparu.

— Vos deux vies sont liées depuis tant d'années, qu'une intime amie de Mme de Rolk-Méan doit être aussi des vôtres ?...

— Point du tout. C'est une dame de Las Serdas, mariée à un négociant portugais, qui m'est parfaitement inconnue. Elle a jadis appris à lire sur les genoux de votre belle-mère qui l'avait oubliée quelque peu, je crois, depuis son mariage à l'étranger, mais qui en apprenant qu'elle était malade et isolée en France, a retrouvé aussitôt son affection d'autrefois.

— Ah ! chère mademoiselle Vermont ! vous trahissez là une jalousie féroce... ou un chagrin amer de la solitude où vous laisse votre inséparable.

— Je ne suis nullement seule, détrompez-vous ; j'ai toujours mon bon petit ange, que vous aimiez tant, et dont vous ne me parlez pas, Albert... vous ne réclamez pas votre cousine Régine.

— Mais je l'attends... cette chère petite ! elle doit être bien grandie... Je la vois toujours avec sa robe de mousseline blanche et ses tresses blondes.

— Régine !... Régine ! appela Mlle Vermont.

On entendit sur la terrasse un bruit de pas précipités, puis la porte brusquement ouverte laissa entrer la robe blanche et les tresses blondes. Mais la robe d'enfant était devenue robe de femme et les tresses relevées en bandeaux formaient un diadème sur un adorable front de vingt ans, plein de grâce et de candeur.

C'était Régine de Bordegny, la nièce de feu M. de Rolk-Méan, une orpheline sans fortune, dont il avait été le véritable père et dont Mme Lucienne de Rolk-Méan était encore la tutrice. Émue, joyeuse, elle alla droit se jeter au cou de son cousin en murmurant naïvement :

— Oh ! mon cher Albert ! que je suis contente !

Le jeune homme fut un peu surpris de cette apparition, un peu embarrassé de sa contenance, mais somme toute ravi, et rendit un baiser affectueux aux fraîches joues de la jeune fille, qui n'était plus du tout la petite cousine d'autrefois.

Il n'y a que ces charmantes enfants de quinze ans pour nous faire de semblables surprises. On les quitte jouant à la poupée on les retrouve prêtes à jouer à la jeune mère ; le frais bouton d'hier est une rose demi-ouverte ; la promesse timide est devenue une splendide réalisation.

Albert ouvrit tout grands ses yeux pour mieux contempler Régine. Régine ouvrit tout grand son cœur pour mieux fêter l'arrivée d'Albert.

On fit entrer le voyageur, on lui offrit rafraîchissements et repos ; il ne prit ni l'un ni les autres et voulut faire immédiatement un tour sur la terrasse en compagnie de ses deux amies, pour y retrouver les souvenirs de ses plaisirs d'enfant.

Et quel joyeux dîner que cette première réunion autour de la grande table ! que d'événements racontés ! que de choses disparues ressuscitées ! que de sourires échangés et de regards pleins d'espérance jetés sur l'avenir !

Régine, par une délicate attention féminine, avait ménagé une douce joie à son cousin. Elle s'était glissée mystérieusement à la cuisine où tout le personnel domestique — Pierric et Yvonnette — dormaient près du foyer éteint, avec une rare émulation et une sonorité parfaite. Ce n'était point chose facile que de décider le vieux Pierric à descendre les rochers de Rolk-Méan, à longer pendant un quart de lieue, les côtes pierreuses de la mer jusqu'au château de Kermaguel pour avertir M. Gaëtan de Kermaguel que son ami Albert était de retour. Pierric était fatigué et somnolent, mais quand la jeune demoiselle parlait elle avait la voix si douce et le regard si bon que le vieux serviteur oubliait fatigue et sommeil. Il hâta son pas alourdi vers Kermaguel, porteur de la bonne nouvelle.

Moins d'une heure après les deux amis s'embrassaient avec effusion.

C'étaient deux beaux jeunes gens de caractères et de visages parfaitement opposés. Quoi qu'on ait dit de la force des contrastes en matière d'amitiés, je ne crois pas que ce fût là le secret de leur mutuelle affection.

Albert avait le teint brun hâlé par les vents et la mer ; les cheveux noirs et les yeux largement ouverts sous un front d'une médiocre élé-

vation ; la taille haute ; un corps d'acier. C'était une imagination prompte, une parole ardente, un cœur chaud. Était-il profond ? On ne savait... mais il en sortait tant de flammes !

Gaëtan était blond avec des yeux changeants auxquels la mer — qu'il contemplait avec amour depuis l'enfance — semblait avoir prêté ses nuances préférées. Sa contenance était modeste, sa voix d'une singulière douceur. Il fallait le connaître intimement pour apprécier sa nature enthousiaste et contenue, sa sensibilité profonde dont d'éloquents reflets jaillissaient parfois de son regard bleu. Sa parole avait la force de la raison ; son caractère était sérieux et sûr. Celui d'Albert plus séduisant, mais plus superficiel, possédait le charme si rare de la grâce spirituelle et gaie.

Les deux amis restèrent seuls. La première heure de leur entretien fut remplie des évocations du passé et des récits du présent. Albert revenait avec un grade et le souvenir d'intéressants voyages : il avait la belle part.

Gaëtan n'avait pas quitté Kermaguel, où l'attachait son père infirme ; sa vie avait coulé uniforme, paisible, entre le fauteuil du vieillard, l'église pauvre et aimée du village, les rêveries au bord de la mer et les douces heures passées dans l'intimité des habitants de Rolk-Méan. Gaëtan glissa légèrement sur cette dernière partie de sa courte histoire et Albert ne songea point à se demander quel aimant attirait son ami, lui absent, dans le vieux château.

— Mais tu vis comme un ermite, mon pauvre Gaëtan, dit Albert ; tu ne veux donc jamais quitter Kermaguel ?

— Je ne le crois pas ; j'y suis heureux ; je mourrai où mon père a vécu.

— Breton, va ! tu te marieras alors ?

— Peut-être. La solitude où je vis ne m'a pas permis de connaître beaucoup de jeunes filles... et certes, toutes ne sauraient me convenir.

— C'est qu'apparemment, mon cher rêveur, tu t'es créé un type admirable, adorable et sans doute introuvable.

— J'ai rêvé une femme chez laquelle la vertu serait le complément, la couronne de la beauté, douce, aimante, faisant chérir par son exemple notre vieille foi bretonne, et la modestie par son seul aspect.

— Rien que cela ?... c'est peut-être beaucoup demander ; et pourtant ce serait méconnaître les femmes que de leur dénier la plupart de ces qualités.

— Oui, n'est-ce pas ? moi, je me souviens de ma mère.

— Si elles ne sont pas toutes aimantes et dévouées, elles sont ma loi toutes charmantes, quand elles veulent s'en donner la peine... et même sans cela...

— Et toi, éternel rieur, qui m'interroges et qui raisonnes comme un examinateur en titre, que penses-tu, — pour toi-même, — de cette grave question ?

— Je pense, Gaëtan, que le mariage n'est guère le fait d'un marin... et hier, encore, je jurais mes grands dieux que je ne me marierais pas. »

— Ah ! hier ?... et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui... Mais au fait, tu l'as connue autant que moi, tu l'as vue plus que moi... n'est-elle pas jolie et bonne au possible?

— Qui donc?

— Ma cousine Régine... Cette mignonne petite Régine avec laquelle nous avons tant joué autrefois... tu te souviens ?

— Oh ! oui, je me souviens... articula péniblement Gaëtan d'une voix troublée.

— Je ne l'ai pas reconnue. Elle a une tête intelligente et douce de la gaieté, des petits pieds, qui n'ont pas grandi depuis son enfance, et des mains !... As-tu vu ses mains ?

— Tu oublies que j'ai eu l'honneur de voir Mlle de Bordegny presque chaque jour, dit M. de Kermaguel avec gravité.

— C'est très-juste. Se souvenait-elle de moi ? parlait-elle de moi pendant mon absence ? »

— Elle parlait rarement de toi pour ne pas attrister sa tante et notre vieille amie Marie Vermont, mais ton souvenir était très-présent, ici, crois-le bien.

Gaëtan se leva avec l'intention évidente de borner là cette conversation, mais Albert ne consentit à le laisser partir qu'après l'avoir longtemps accablé de questions sur le passé et d'ébauches de projets pour l'avenir, lui prouvant à la fois que rien n'est inflammable comme l'imagination inoccupée d'un officier de marine, et que nulle chose n'est plus dangereuse pour le bonheur qu'on désire en secret, que l'arrivée de son plus intime ami.

Le lendemain, de bonne heure, Albert reprit possession de son vieux Rolk-Méan, dont il parcourut successivement les ruines majestueuses. Il fut frappé de l'état de délabrement du château, se demandant où donc étaient allées les richesses de ses aïeux et ce que pou-

vait sa modeste solde d'officier pour réparer les insultes des siècles et des orages. Le sentiment de sa pauvreté gonfla son cœur pour la première fois d'une amertume étrange et lui fit sentir en quelques minutes les tortures de l'impuissance et du regret.

Le front assombri, il reprenait lentement le chemin grimpant qui conduisait de la mer au manoir, quand un appel joyeux lui fit tourner la tête.

Régine montait d'un pied sûr et leste la pente rocailleuse; souriante, toute fraîche, une rose, une cerise eût dit un poëte; une modeste et charmante enfant, se dit Albert.

Elle rejeta en arrière ses boucles blondes, fort compromises par le vent du matin, et vint à son cousin la main tendue et le regard ouvert jusqu'au cœur.

Il fut tout ébloui, tant il y avait en elle de grâce naïve et de pureté touchante.

— Déjà debout ! déjà rentrant ! s'écria-t-il.

— Oh ! nos pauvres sont levés avec le soleil, dit-elle gaiement, et leurs misères ne doivent pas attendre.

— Voilà d'heureux mortels ! reprit Albert avec une conviction si comiquement sincère, que Régine éclata de rire, un joli rire sans coquetterie, dont elle ne soupçonnait même pas le charme.

— Ils ne sont pas du tout de votre avis, dit-elle, et se trouvent bien à plaindre, surtout lorsque leur chère providence, Mlle Vermont se trouve empêchée, comme aujourd'hui, de descendre jusqu'à eux.

— Sans nier en rien le mérite de ma vieille amie, laissez-moi croire, ma cousine, que vous la suppléez à merveille.

— J'arrive les poches pleines parce qu'elle me les a remplies ; je les vide dans les mains tendues : tout cela est chose facile. Mais ces mots touchants qu'elle trouve pour toutes les misères, ces consolations qu'elle donne à chaque douleur, non Albert, cela ne se remplace pas.

— Elle est admirable en effet. Jeune encore, elle était déjà la sœur de charité de nos villages, pauvre elle-même, elle a trouvé le secret de donner toujours.

La conversation des deux jeunes gens, entamée sur ce ton de familiarité confiante, effleura tour à tour les sujets qui leur étaient le plus chers. Ils parlèrent de Mme de Rolk-Méan, femme froide et concentrée. Régine avec reconnaissance; Albert avec respect, mais sans effusion.

Ils parlèrent de Gaëtan, lui avec enthousiasme, elle avec sympathie.

— Il a été le consolateur de notre solitude, dit-elle ; il venait souvent et nous lui savions gré de s'oublier de longues heures entre deux vieilles femmes et une enfant.

Ainsi causant, ils avaient triplé sans s'en apercevoir le temps qu'il fallait à des gens raisonnables pour regagner le château. Régine s'en avisa tout à coup, rougit un peu et courut au-devant de Mlle Vermont qui l'appelait, après avoir laissé lire à son cousin dans son beau regard clair la joie naïve qu'elle éprouvait de leur intimité retrouvée.

Le même jour arrivait une lettre de Mme Lucienne de Rolk-Méan. Son amie était morte lui laissant la garde de sa fille jusqu'à l'arrivée de M. de Las Serdas, son mari que l'on attendait de Lisbonne.

Cette absence prolongée causa-t-elle beaucoup de regrets à Rolk-Méan? On l'accueillit par un soupir de bienséance. Mlle Vermont seule eut un instant de sincère désappointement; la force de l'habitude suppléant chez elle à l'affection, que le caractère absolu de Mme Lucienne inspirait difficilement.

Pauvre fille née à Rolk-Méan, où elle remplit ensuite les fonctions de demoiselle de compagnie, elle avait par son amabilité grave et ses vertus modestes, inspiré à feu M. de Rolk-Méan le désir d'en faire sa femme. Mais des considérations de famille et de fortune empêchèrent cette union qu'elle eut le courage de repousser elle-même, le cœur saignant, la conscience haute. Elle ne résigna point pour cela les humbles fonctions qu'elle remplissait près de la douairière de Rolk-Méan. Où aller d'ailleurs? Il semblait que sa place fut marquée là. Tour à tour lectrice, intendante, garde-malade, institutrice, amie, suivant les phases des existences qui l'entouraient et la marche des années, elle vit successivement deux femmes moins bonnes, moins méritantes, moins dévouées qu'elle, porter ce nom qui lui était interdit, sans qu'elle eut éprouvé jamais un mouvement de jalousie ou de colère pour la mère d'Albert morte en le mettant au monde, ni pour la belle-mère, Mme Lucienne, qui l'avait remplacée.

Chérie d'Albert et de Régine, qu'elle avait élevés, elle était devenue indispensable à la châtelaine. Il lui était resté de ses anciens chagrins une sympathie profonde pour les blessés et les souffrants de ce monde. Au village, elle avait réconcilié bien des familles et réuni bien des cœurs séparés par les événements imprévus de la vie, à l'in-

verse des vieillles filles que le délaissement exaspère, et dont les sentiments renfermés, fermentés, s'exalent en aigreurs incessantes. Elle était restée bonne, jeune de cœur, indulgente, avec une teinte de mélancolie qui la rendait plus sympothique encore.

Ce fut à elle, que tout naturellement entraîné par son cœur, Albert vint dire un soir avec une simplicité d'enfant :

— N'est-il pas vrai, chère amie, que j'ai bien raison d'aimer Régine? et que ma mère applaudira à ce sentiment, et qu'il m'est impossible de trouver une plus douce, une plus aimable petite femme pour en faire ma compagne?

Ce fut à elle que Régine disait aussi un peu troublée, mais souriante :

— Vous souvient-il, chère amie, que dans nos jeux d'enfance, Albert voulait toujours faire de moi sa femme. Eh bien, voilà que le feu devient une chose sérieuse ; voilà que mon rêve, car je rêvais parfois cela, se réalise tout de bon. N'est-ce pas qu'on ne pourrait rencontrer un meilleur cœur que celui de mon cousin?

Mlle Vermont écoutait avec un doux sourire ces confidences qui éveillaient tout au fond de son cœur un écho toujours prêt à répondre à la vibration d'un souvenir.

Elle trouvait du reste tout simple qu'on aimât son Albert, son fils d'adoption, si franc, si noble, si distingué; qu'on aimât Régine, nature riche et cœur aimant. Il ne lui vint pas en pensée qu'un obstacle pût naître au milieu de leur bonheur jeune et pur, qu'elle protégea, dès lors, de sa bienveillante approbation, avec la naïve imprudence des âmes qui ne connaissent pas de meilleures joies que celles d'une affection partagée. Cependant, après les effusions des premiers jours, les relations si fréquentes d'Albert et de Gaëtan avaient paru se refroidir sans qu'on pût attribuer à cet état de choses un motif plausible. Gaëtan venait peu à Rolk-Méan. Albert oubliait parfois une semaine entière la route qui conduisait à Kermaguel. De nouvelles préoccupations expliquaient du reste l'indifférence apparente de ce dernier.

Quant à Gaëtan, ce qui le retenait loin de cet ami qu'il avait revu avec tant de joie, c'était la révélation instinctive d'un projet dont il avait eu dès le premier jour le cruel pressentiment. Depuis plusieurs années il éprouvait pour Mlle de Bordegny l'affection la plus profonde et le désir le plus vif de lui donner son nom. Elle était orpheline, elle était pauvre, elle lui devrait la fortune et le bonheur!... c'était là un rêve digne de tenter ce caractère sérieux et désintéressé.

Il faut se dire pour croire cela que nous sommes en pleine Bretagne.

Il avait toujours entouré la jeune fille du dévouement le plus amical et des plus fraternelles attentions; il ne lui avait jamais fait part de ses rêves, par une sorte de timidité respectueuse, seule connue des natures délicates. Il se disposait à demander à Mme Lucienne la main de sa nièce Régine, lorsque l'arrivée d'Albert vint creuser un abîme entre lui et le bonheur entrevu. Mais il était chrétien, et ce fût à Dieu seul qu'il confia les regrets de son âme endolorie.

Un matin, Mlle Vermont reçut de Saint-Malo ce court billet :

« Préparez immédiatement une chambre convenable ; s'il n'y a que « celle d'Albert, qu'il la cède. Nous arriverons demain à trois heures ; « amitiés pour tous.

« Lucienne DE ROLK-MÉAN. »

La stupéfaction de Mlle Vermont fut telle qu'elle laissa tomber la lettre et ses lunettes. Nous arriverons !... il y avait : nous arriverons !... qui nous ? Lucienne était partie seule et n'avait jamais parlé de s'adjoindre un compagnon de route pour le retour. Qui donc était-ce ?

Albert ouvrit de grands yeux à la communication de cette missive, Régine ne fut pas la dernière à faire des conjectures, mais elle rentra promptement dans le vif de la question : une chambre convenable à préparer.

Le château était dans un tel état de délabrement qu'il n'y avait guère en effet que la chambre d'Albert qui put être offerte à un étranger. Régine, précédée de Mlle Vermont, vint y jeter un regard investigateur et déclara qu'il fallait en chasser son propriétaire et y faire quelques changements indispensables.

On suspendit aux fenêtres des rideaux dont l'éclatante blancheur faisait oublier les longues années de services, on introduisit un grand fauteuil et une glace fleurdelysée dans l'antique ameublement. Enfin Régine, à tout hasard, remplit de fleurs les vases de la cheminée, sachant qu'elles sont également les bienvenues près des femmes qui en aiment le langage et près des hommes, qui en recherchent les parfums.

Puis on attendit avec une certaine anxiété; et quand, vers trois heures la vieille berline de la chatelaine s'arrêta dans la grande cour, chacun se demandait avec un petit battement de cœur ce qui allait en sortir.

Ce fut d'abord Mme Lucienne de Rolk-Méan, dont les traits anguleux avaient une expression triomphante très-inaccoutumée sur son visage. Venait ensuite une grande et belle personne d'une vingtaine d'années, au front hautain, aux lèvres sévères, toute vêtue de noir et les yeux rougis de larmes.

La châtelaine se laissa embrasser, puis, prenant par la main la jeune étrangère :

— Mademoiselle Abigaïl de Las Serdas, dit-elle cérémonieusement. Puis elle ajouta en adoucissant quelque peu sa voix sèche, qui affectait désagréablement l'oreille :

— Ma chère Abigaïl, vous deviniez déjà mon fils. M. Albert de Rolk-Méan, ma nièce Régine de Bordegny et Mlle Vermont.

— Oui madame. Vous m'avez si souvent entretenue de votre famille que je croyais la connaître déjà, répondit Mlle de Las Serdas avec un accent étranger, qui enlevait à sa voix son plus grand charme.

Mais comme, en achevant ces simples mots, elle releva ses yeux noirs qui éclairèrent sa physionomie sérieuse, les habitants du château subirent aussitôt le prestige étrange de ce regard où un vif rayon du soleil portugais semblait concentré.

— Je l'amène au milieu de nous, reprit Mme Lucienne, parce qu'elle est seule en France : son père est encore retenu à Lisbonne par de graves intérêts. C'est vous surtout, Régine, qui l'aiderez à supporter notre vie monotone de Bretagne.

Régine, un peu intimidée, s'avança vers la nouvelle venue, le sourire aux lèvres et dans les yeux.

— Voulez-vous me permettre de vous aimer comme une sœur, mademoiselle ? dit-elle simplement.

Abigaïl, pressa avec réserve la petite main qui lui était offerte, mais ses traits se détendirent et des larmes vinrent à ses yeux. Cet accueil affectueux remuait son cœur gros de regrets : depuis si peu de jours encore elle n'avait plus de mère.

Il n'y eut pas d'autres paroles échangées. L'hospitalité bretonne a des simplicités primitives. Rien ne fut changé au château, il n'y eut qu'une habitante de plus.

La position au moins étrange de cette jeune fille fut expliquée le soir même par Mme Lucienne à sa famille. M. de Las Serdas, négociant portugais immensément riche, avait épousé une jeune fille de Bretagne dont il s'était épris dans un de ses voyages. La jeune femme, que la perspective d'une grande fortune avait séduite, fût-elle heureuse?

on ne le sut jamais, mais souvent on l'entendit répéter à son unique enfant : « Mon Abigaïl ne sacrifie jamais ton cœur à ton ambition. » Elle avait souvent manifesté le désir de revoir la France, mais M. de Las Serdas, avait toujours mis des obstacles à ce voyage. Cependant, la santé altérée de sa femme, qui attribuait à la nostalgie le dépérissement dont elle souffrait, le décida à lui laisser entreprendre la traversée. Il ne l'accompagna pas. Mme de Las Serdas et sa fille vinrent à Saint-Malo, que la pauvre femme avait voulu revoir, et c'est là qu'une fièvre cruelle, qui y régnait alors, la saisit et l'enleva. Lucienne de Rolk-Méan, son amie d'enfance, accourue au premier appel, s'était consacrée à la soigner avec un dévouement dont Abigaïl ne savait comment la bénir. Inconnue dans une ville dont les usages différaient essentiellement de ceux de son pays, la jeune fille avait trouvé dans Mme Lucienne, un appui, une consolation. Elle lui témoignait une reconnaissance exaltée, qui s'accrut encore lorsque M. de Las Serdas absorbé par des spéculations importantes qu'il ne voulait pas abandonner, écrivit à sa fillle, en réponse à la douloureuse nouvelle, qu'elle eut à attendre qu'il put venir la chercher dans la maison d'un négociant de Saint-Malo, avec lequel il était en relations d'affaires; à moins qu'elle ne préférât se rembarquer seule avec la femme de chambre de sa mère, mais ce dernier moyen lui paraissait présenter quelques inconvénients.

La pauvre enfant, indignée de l'indifférence paternelle, versa des larmes amères, que Mme Lucienne sécha en lui offrant l'hospitalité de son vieux château.

Le surlendemain de ce jour, Mme Lucienne de Rolk-Méan pria Mlle Vermont de la suivre dans son appartement, mais elle employa pour cette demande si maternelle un ton solennel qui fit vaguement battre le cœur simple et timide de la vieille fille.

La châtelaine était un efemme de cinquante ans, qui n'avait jamais été que médiocrement jolie. Les années avaient donné à ses traits, déja durs — des angles plus aigus; à son corps une maigreur plus ascétique ; à ses manières une raideur; à son langage une sécheresse qui éloignaient les étrangers et troublaient parfois ses familiers. Son caractère était absolu, tranchant; une invariable rectitude de jugement donnait à ses moindres avis l'inflexibilité d'un ordre. Elle était crainte et non aimée. Une seule personne au monde l'avait trouvée douce, tendre, attentive : c'était Mme de Las Serdas mourante. Une seule personne au monde l'aimait avec fanatisme : c'était

Abigaïl. Mais la morte et l'orpheline avaient-elles déchiffré bien clairement ce caractère emprunté dans un but inconnu ?

Mme de Rolk-Méan s'approcha d'une glace, releva les boucles grises de sa coiffure, étira les plis rigides de sa robe, semblant trouver un plaisir secret à prolonger l'anxiété de Mlle Vermont, puis la regardant tout à coup bien en face :

— Eh bien, Vermont, m'expliquerez-vous ce qui s'est passé ici en mon absence ?

— Quoi donc ? Lucienne ? ne vous ai-je pas rendu un compte exact de nos dépenses intérieures et de nos aumômes, répondit doucement la simple fille.

— Et puis, ma chère ?

— Ah !... vous avez raison, j'ai oublié de vous dire que le vent ayant emporté le toit de chaume du vieux Brennak le berger, je me suis engagée en votre nom à le faire remplacer... c'était peut-être aller trop vite ?

— Et c'est là tout ?

— Mais oui... mon Dieu ! que voudriez-vous encore ?

— Vous êtes peu perspicace, ma pauvre Vermont. J'arrive à peine, moi, et je découvre avec effroi ce que vous ne paraissez pas même soupçonner.

— Mais, quoi donc enfin ?

— La mutuelle affection d'Albert et de Régine.

Mlle Vermont fit un geste de soulagement, et un sourire placide épanouit ses lèvres ridées.

— Est-ce donc cela ? dit-elle avec douceur, et y a-t-il là de quoi s'étonner si fort ? ils sont parents, jeunes et charmants tous deux.

— Vous auriez du prévenir, empêcher cet attachement.

— Miséricorde ! Lucienne ! prévenir !... empêcher !... deux enfants élevés ensemble qui reprennent en se retrouvant leur intimité d'autrefois... qui lisent, causent, promènent ensemble.... que vouliez-vous donc empêcher ?... et où est le mal?

Mme de Rolk-Méan regarda sa compagne avec un dédain superbe.

— Où est le mal? répéta-t-elle avec une indignation contenue, qui faisait trembler ses lèvres minces où est le mal de ces rêves imprudents ? faut-il vous engager, pour me faire comprendre, à chercher dans vos souvenirs de jeunesse, Marie Vermont ?

— Ah ! dit la pauvre fille en tressaillant douloureusement, vous êtes cruelle, Lucienne. Ma jeunesse, il est vrai, a été agitée, brisée, pleine de larmes, mais je ne vois pas en quoi peut lui ressembler celle de Régine, votre nièce, presque votre fille.

— Albert est ruiné, Régine est pauvre. Ils ne se marieront pas moi vivante, conclut la châtelaine d'un accent bref et incisif.

Mlle Vermont s'enfuit épouvantée.

Mme de Rolk-Méan, seconde femme d'un gentilhomme à peu près sans fortune, belle-mère d'un jeune homme dont elle avait dû se séparer pour lui donner une carrière, s'était condamnée non sans souffrances à la pauvreté et à l'isolement. Portant avec orgueil un nom illustre, elle en avait vu pâlir l'éclat. Gardienne de ces ruines imposantes qui avaient été une forteresse imprenable, elle en avait compté une à une les pierres tombées, sans pouvoir les relever. Le cœur ulcéré par les sacrifices, l'oubli, la gêne croissante, elle n'avait vécu que pour un seul but : marier Albert richement et réedifier avec magnificence leur antique maison. Au milieu de cette misère noblement supportée et de ces rêves si obscurs, si lointains, qu'ils semblaient irréalisables, un espoir avait surgi inattendu ; une chance dorée passait à portée de sa main ; un million habitait sous son toit ! Et ce million possédait en outre une beauté orientale, des yeux profonds et des cheveux noirs d'une opulence telle, que le front altier se courbait parfois sous le poids de leurs lourdes tresses. Mme Lucienne se serait cru bien mal inspirée de ne pas saisir l'occasion au passage par ces beaux cheveux-là. Trop adroite pour découvrir brusquement ses plans à son beau-fils, elle se borna à l'instruire, avec une indifférence apparente, de la grande richesse réservée à leur nouvelle jeune amie, richesse que M. de Las Serdas augmentait chaque jour, avec le talent et la patience qui sont l'apanage des négociants juifs.

Cette révélation, dont elle épiait l'effet sur le visage du jeune homme, ne parut l'émouvoir que médiocrement.

Peu satisfaite de ce premier résultat elle ajouta souriante ;

— La nature l'a gâtée, cette enfant ? puisqu'elle était si riche, avait-elle besoin d'être si jolie ?

— C'est vrai, dit Albert distraitement, elle c'est presqu'autant que Régine.

— Presqu'autant !.. ah !.. ah !.. mais elle l'est mille fois plus; où donc avez-vous les yeux alors?

— J'ai remarqué surtout, ma mère, que Mlle de Las Serdas est très-froide avec ma cousine, et cela me peine.

— Laissez-lui le temps de se reconnaître un peu, à cette pauvre petite... et vous verrez qu'elles se chériront...

La prédiction de Mme de Rolk-Méan ne parut néanmoins pas se réaliser. Abigaïl et Régine ne ressentaient l'une pour l'autre qu'une sympathie très-faible, que le caractère hautain de Mlle de Las Serdas contribuait à amoindrir. Esprit peu cultivé, intelligence prompte, volonté passionnée, Abigaïl effrayait et repoussait Régine, dont la franchise confiante se heurtait à cette nature concentrée et ardente à la fois. La flamme pouvait être en dedans, mais la glace était toujours au dehors.

Les offices du dimanche réunissaient d'ordinaire les habitants de Rolk-Méan à Gaëtan de Kermaguel. La vieille foi bretonne — la plus catholique de l'univers — vivait ardente et forte dans le cœur du jeune homme. Cœur religieux, cœur blessé, il aimait à prier dans le pauvre temple. Un dimanche pourtant, alors que l'église était déjà remplie de ses nobles hôtes habituels et d'une foule de pêcheurs avec leurs familles, le banc qu'il occupait toujours était encore vide. C'est qu'il était resté en arrière, tout en bas, mêlé aux petits et aux humbles, contemplant de loin avec tristesse Albert et Régine dont les visages doucement éclairés d'une joie intérieure avaient une éloquence désolante.

Après l'office, il les salua d'un sourire navré, pria Mme de Rolk-Méan, de la part de son père, de vouloir bien lui consacrer sa soirée — le wisth était la dernière joie du vieillard — et ne se sentant pas le courage de mêler son amertume à leur bonheur, il reprit, solitaire, un sentier détourné pour retourner à Kermaguel.

Mme de Rolk-Méan et Mlle Vermont se dirigèrent vers les pauvres chaumières, portant, l'une un peu d'or, l'autre beaucoup de consolantes paroles. On remerciait la main ouverte, mais comme on bénissait la douce voix!

Abigaïl, Albert et Régine remontèrent au château. Abigaïl marchait en avant, rêveuse, le regard assombri, perdue dans une méditation intime qui lui était habituelle. Albert et Régine ébauchaient pour la centième fois leurs projets d'avenir. Ce jour même Albert devait prier sa belle-mère d'y accorder son approbation. Ce fut une heure sereine! Régine, cœur confiant, ne songeait guère alors que l'ambition veillait près d'elle, que sa pauvreté se dressait comme un

obstacle à son bonheur, qu'un nuage menaçant planait sur ce riant avenir. La jeunesse n'a pas de ces appréhensions terrifiantes, triste partage de ceux qui ont vécu, hélas! c'est-à-dire souffert. Ce nuage existait sous la forme très-nette et très-accentuée de Lucienne de Rolk-Méan.

La châtelaine rentra de bonne heure de sa tournée charitable, fit appeler son fils dans son appartement et l'attendit, après avoir embéguiné ses traits sévères sous une coiffe de dentelle noire et s'être assurée que son visage était surabondamment imposant.

Était-ce un pressentiment? Dès son entrée dans cette vaste chambre — où son père était mort — Albert eut le cœur serré. Il trouva un aspect lugubre aux courtines du lit traînant jusqu'à terre, aux rideaux baissés ne laissant pénétrer qu'un jour douteux, aux papiers jaunis dont la table était couverte, à sa belle-mère surtout, droite, sèche, les lèvres minces et les yeux perçants.

— Que désirez-vous, ma mère? demanda-t-il avec surprise.

— Asseyez-vous, Albert, j'ai à vous parler de choses sérieuses et vous demande toute votre attention.

— Je suis tout oreilles.

— Quand vous êtes parti, il y a cinq ans, vous alliez être majeur, Albert votre absence ne me permit pas de vous entretenir d'affaires depuis cette époque. Votre délicatesse vous engage à ne pas soulever le premier cette question, mais la mienne m'oblige à vous mettre promptement au courant d'affaires qui sont désormais vôtres plus que miennes.

Il voulut protester. Elle l'arrêta d'un geste.

— Vous êtes-vous jamais demandé, Albert, qui fournissait à vos besoins depuis la mort de votre père?

— Ma mère, je vous en ai eu toute la reconnaissance...

— Et vous êtes-vous rendu compte de l'étendue de nos charges et de nos revenus?

— J'étais insouciant... je savais que vous pensiez pour moi...

— Vous n'y avez jamais réfléchi, dit-elle avec amertume, oui, c'est le privilége de la jeunesse de vivre sans penser, tandis que les soucis nous courbent sous leurs mains de pierre.

— Mais j'ai toujours supposé que Rolk-Méan — quoique déchu — rendait assez pour suffire...

Elle se leva et vint tirer les épais rideaux par un geste brusque.

— Avez-vous pu croire que ces rochers arides, que ces landes des-

séchées étaient propres à la culture? avez-vous pu croire que le froment croissait sur la grève sablonneuse? Enfant!... il serait, je crois, plus facile de rendre les flots productifs, que d'ouvrir un sillon dans cette terre rocailleuse qui forme votre héritage désormais.

— Mais, les métairies?

— Vendues, pièce à pièce... lentement... par la force des choses... pour subvenir à votre éducation, à vos fantaisies de jeune homme, à votre carrière, à votre équipement, aux frais de vos premiers voyages... que sais-je? mon Dieu. Je ne vous parle pas de ma dot — très-modique — engloutie dans mes efforts stériles pour empêcher le vieux château de tomber tout à fait en ruines... puis les dettes sont venues...

Elle attendit un mot. Albert terrifié et frissonnant d'une vague épouvante se taisait.

Elle reprit d'une voix basse et oppressée :

— J'avais été forcée d'emprunter en donnant hypothèque sur ce qui restait de Rolk-Méan. Oh! peu de chose pour les hommes d'argent : des rochers, des créneaux, des pierres noires! ils ne connaissent pas, eux, la valeur des souvenirs. Malgré la mesquinerie, les privations de notre intérieur, les intérêts accumulés doublèrent ma dette. Marie Vermont jeta dans le gouffre — sans le combler — les économies de toute sa vie de dévouement. Aujourd'hui... je sens que l'entreprise était au-dessus de nos forces... j'en suis écrasée! Hors d'état de rembourser, nous devrons bientôt remettre à nos créanciers les débris de notre Rolk-Méan, pour qu'ils en fassent sans doute la proie de la bande noire.

— Abandonner Rolk-Méan!... s'écria Albert avec explosion, y pensez-vous, ma mère? ce serait du vandalisme... ce serait du déshonneur!

— Déshonneur, non, dit-elle, fatalité, oh! oui, mon pauvre enfant.

Il se mit à arpenter la chambre à grands pas, proposant tour à tour, pour sortir d'embarras, des moyens que lui suggérait son peu d'entente des affaires et que sa belle-mère, plus expérimentée, réduisait aussitôt à néant.

Il reprit en silence sa promenade désordonnée. Tout l'orgueil de sa race torturait son cerveau en révolte et son cœur ulcéré. Il regrettait à la fois la gloire du passé et l'impuissance du présent; l'oubli qui se faisait déjà autour de son nom et l'abandon où resterait la tombe de son père.

Mme de Rolk-Méan laissa passer cette crise inévitable sans ouvrir la bouche pour faire entendre un mot d'espoir. Son attitude abattue attira enfin le regard de son fils. Il vint à elle, lui prit la main et lui dit avec émotion :

— Mon désespoir vous semble un reproche injuste, pardonnez-moi !

— Je puis mériter un reproche, répondit-elle avec humilité, c'est celui de vous avoir trop aimé, de vous avoir caché mes angoisses, de vous avoir épargné tout chagrin au prix d'inquiétudes qui ont de bonne heure blanchi mes cheveux.

— O ma mère ! murmura-t-il.

— Je voulais, Albert, puisque je n'avais pu être votre mère par le sang, l'être du moins... l'être surtout par le cœur.

Il se pencha et mit sur son front un baiser vraiment filial. Elle l'attira près de la table et voulut mettre sous ses yeux les papiers qui la couvraient. Il les repoussa sans y jeter les yeux et vint se rasseoir avec accablement, tandis qu'elle replaçait soigneusement le volumineux dossier sous la serrure d'un grand coffre du quinzième siècle tout bardé de fer.

Puis elle revint à lui avec un sourire caressant :

— Mon pauvre enfant, dit-elle, j'ai dû vous causer cet inévitable chagrin, mais ne l'exagérez pas, je vous en prie. Votre carrière sera brillante et vous consolera... Nous trouverons un pieux asile dans un couvent, Marie Vermont et moi... car il ne faudrait pas nous exposer à nous retrouver quelque jour avec ma vieille servante Yvonnette, numérotées dans la même salle d'un hospice de vieillards.

— Vous ne manquerez de rien, ma mère, ni vous, ni votre digne amie, tant que je serai officier et vivant.

— Ah ! chère tête oublieuse ! fit-elle d'un ton d'indulgente raillerie, mon riche officier m'écrivait l'an dernier pour être aidé dans l'achat de belles aiguilettes neuves, affirmant que l'État subvenait par trop parcimonieusement à l'entretien de ses serviteurs.

Albert fit un geste douloureux.

— Mais n'ayez crainte, Albert : il faut si peu à deux vieilles femmes nous serons heureuses encore en vous voyant heureux.

— Ah ! je ne puis l'être désormais, si vous devez souffrir, ma mère.

— Vous le serez, mon enfant, par votre affection pour Régine, que j'approuve et que je bénis de tout mon cœur... quoiqu'elle soit un obstacle invincible au seul moyen qui pût nous sauver tous.

Albert releva la tête avec inquiétude, et une anxiété involontaire se peignit dans son regard troublé.

— Ne vous effrayez donc pas ainsi, dit-elle affectueusement. Régine, c'est l'arche sainte... il n'y faut pas toucher. Aussi j'abandonne mon inspiration... et ne veux que votre bonheur.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura le pauvre jeune homme, que cette mansuétude inaccoutumée émotionnait outre mesure, dites, ma mère, dites votre inspiration.

— A quoi bon? fit-elle avec une douceur persistante qui grimaçait un peu dans sa bouche, à quoi bon, quand votre cœur est plein de votre cousine, vous parler d'une union possible, facile, avec une belle enfant, riche à millions, qui redoute son père, me chérit, et vous aimerait si vous le lui demandiez... peut-être même plus tôt, si j'en crois ma perspicacité?

En achevant cette insinuation perfide, Mme Lucienne décrocha sa mante de promenade, et s'encapuchonna devant la glace avec le calme d'une bonne conscience qui vient d'accomplir un devoir.

— Nous allons dîner à Kermaguel, dit-elle : le vieux baron nous désire ce soir. Y viendrez-vous, Albert?

— Pardonnez-moi de ne pas vous accompagner, dit-il d'une voix brisée par la souffrance intérieure.

— Oh! certes... Mais souvenez-vous, mon enfant, que je ne veux point attrister votre jeunesse. J'accepte la misère sans effroi, pourvu que vous soyez heureux... Je veux être jusqu'au bout votre mère.

Et elle sortit.

Oh! que ce dernier mot était bien placé pour tomber sur le cœur d'Albert et y peser de toute l'autorité de ce titre sacré, de toute la reconnaissance qu'il appelle, de toute la tendresse qu'il inspire. Une mère! qui pourrait songer de sang-froid à lui coûter une larme? bien moins encore à la condamner aux privations et à la misère quand on pourrait l'en préserver? Mais Régine?

Albert cacha sa tête dans ses mains frémissantes.

Quel que soit le nombre des années que l'on ait passé sur la terre, quel est celui qui n'a été soudainement frappé d'un de ces coups imprévus qui vous jettent dans un labyrinthe de difficultés insurmontables, où l'on use en vain son énergie sans pouvoir rompre le cercle fatal qui vous étreint? quel est celui qui n'a eu à soutenir contre lui-même — au moins une fois en sa vie — une de ces luttes mysté-

rieuses qui se livrent tout au fond de la conscience humaine et dont on sort vaincu et infidèle au devoir, ou victorieux et brisé ?

Telle était la souffrance qui torturait le cœur du jeune officier.

Sa position entre la ruine des siens et son mariage avec Régine était une des plus cruelles que l'on puisse imaginer. L'image de sa cousine ne lui était jamais apparue aussi pure, aussi attrayante ; il revoyait, dans une vision douloureuse, ses sourires affectueux, ses regards attendris. Toute la gloire des vieux souvenirs historiques valait-elle le don de sa main ? Et pour la conserver toute à lui ne laisserait-il pas s'écrouler jusqu'à la dernière pierre de l'antique manoir ?

Mais avait-il le droit d'accepter le sacrifice de sa seconde mère, le dévouement persistant de Marie Vermont? Marie Vermont, sa vieille amie ! la femme que son père avait choisie ! la femme qui avait consacré toute sa vie au devoir ! la femme qui avait ouvert ses bras et son cœur au petit enfant, à l'adolescent, au jeune homme ? Ah ! le jeune homme devait payer en une fois —dût-il en mourir —toutes les dettes arriérées de l'enfance et de l'adolescence. Pour l'accomplir, il ferait la chasse aux millions... il s'attellerait au char d'une héritière... Il en pleurait de rage et de honte. Et les heures passaient lentement sur sa rêverie douloureuse, hantée par la pensée brillante et dorée d'Abigaïl.

Pendant cette veillée pénible, le grand salon du château de Kermaguel était joyeusement animé. Le vieux baron avait réuni autour de son fauteuil ses anciennes amies Lucienne et Marie Vermont, les deux jeunes filles et son fils moins pâle, moins triste que de coutume : c'était une fête pour le malade et pour le père. On regrettait l'absence d'Albert, retenu — avait dit sa belle-mère, — par une lettre d'affaire très-importante ; mais on espérait à chaque instant son arrivée. Mme de Rolk-Méan apportait dans la conversation un esprit libre en apparence de toute préoccupation ; le vieillard, sa bonhomie railleuse ; Mlle Vermont, sa charité évangélique ; Abigaïl, des aperçus justes, sinon bien neufs ; Régine, quelques mots riants comme son imagination et candides comme son cœur.

Gaëtan était si heureux entre son père et Régine, qu'il rêvait seulement la prolongation de ce bonheur quelques heures d'abord, puis une heure ensuite, puis quelques minutes... Ah ! qu'elles passèrent vite ! Mme de Rolk-Méan donna le signal du départ. La nuit était noire, les chemins mauvais. Le notaire du village, qui se trouvait aussi en visite à Kermaguel, ouvrait la marche avec Mme Lucienne. Gaëtan of-

frit son bras à Mlle Vermont ; mais elle avait déjà pris celui d'Abigaïl et se déclara satisfaite de cet appui. Il devint par cet arrangement le cavalier de Régine. C'était une joie qu'il ne connaissait plus depuis quelques mois de marcher ainsi sur la grève tout embaumée des balsamiques senteurs de la mer, et souriant avec sa compagne quand la brise qui grandissait leur jetait au visage quelques perles humides. Ils marchèrent d'abord en silence, livrés à des impressions bien différentes ; puis Régine lui dit avec une joie réelle :

— Combien je suis contente ! votre père paraissait beaucoup moins souffrant ce soir.

— Il était si bien entouré ! si heureux près de vous tous !

— Mais, puisque la distraction lui est si favorable, pourquoi ne pas lui en procurer plus souvent ? Voici ma tante de retour ; elle fera fréquemment, j'en suis sûre, ce cher pèlerinage. Mlle Vermont est née Sœur de Charité ; et, si elle consent à m'accompagner quelquefois, je serai, moi aussi, bien heureuse de vous relever de votre garde filiale, ou du moins de la partager.

— Il n'eût tenu qu'à vous, Régine, murmura-t-il, de réjouir à jamais sa vieillesse et de couronner ses cheveux blancs.

Il ne vit pas, mais il devina dans l'ombre les grands yeux interrogateurs de la jeune fille.

— Pardonnez-moi, ajouta-t-il doucement : je ne viens pas me jeter au travers de votre bonheur, mais je vous supplie de vous souvenir de moi si venait pour vous le jour des larmes. Ah ! puisse-t-il être bien loin !

— Vous serez mon meilleur ami toujours, dit-elle tout bas d'un ton de doux reproche.

— Ne l'oubliez jamais. Faites-moi, dans votre vie, la part de la douleur.

— Merci... dit-elle, émue de ce désintéressement profond : car la tendresse de Gaëtan, depuis longtemps devinée, lui paraissait celle d'un ange gardien.

Comme il allait prendre congé d'elle au seuil du vestibule du château, Yvonnette s'approcha de Régine :

— Tenez, notre demoiselle, M. Albert m'a dit de vous donner ça, dit-elle, en lui remettant une petite enveloppe cachetée, que Régine prit avec surprise.

Elle tendit en signe d'adieu sa petite main à Gaëtan, qui s'effaça dans l'ombre, et écouta, distraite, une grande minute le bruit affaibli de ses pas sans ouvrir la lettre d'Albert.

Seule dans sa chambre elle en brisa le cachet, un peu étonnée, mais nullement inquiète, et lut avec rapidité.

Albert racontait à Régine l'entretien qu'il avait eu avec sa belle-mère pendant cette fatale journée. C'était d'abord un récit détaillé, exact, glacial comme la sténographie.

Régine, qui pâlissait déjà sans comprendre encore, lisait toujours. Mais tout à coup, arrivé à cette cruelle parole de sa belle-mère : Si vous n'épousiez pas Régine, nous serions tous sauvés. Albert éclatait enfin en un immense cri de douleur ; il s'indignait, il se révoltait... il pleurait. Puis il protestait d'une affection inaltérable que les désirs de sa belle-mère et les trésors de Mlle de Las Serdas ne sauraient ébranler.

A ce nom, la pauvre fille tressaillit d'un inexprimable pressentiment et les yeux agrandis par l'épouvante, elle finit la lecture de cette étrange missive qui sous l'enveloppe des protestations les plus ardentes, semblait demander une autorisation, hélas ! ou une rupture...

Pieuse avant tout, pieuse dans l'intime de son être, le premier mouvement de Régine fut de glisser sur ses genoux et de joindre désespérément les mains en criant à Dieu : Ayez pitié de moi !

Sa prière ne fut d'abord qu'une plainte douloureuse, un long sanglot intérieur ; puis les larmes vinrent et la soulagèrent. Peu à peu, à la mystérieuse consolation de la prière vint s'ajouter la lassitude bienfaisante des pleurs répandus ; son corps s'affaissa sur le lit où elle s'appuyait ; sa tête accablée ne se releva pas de l'oreiller inondé de ses cheveux dénoués ; elle tomba dans un sommeil fiévreux, peuplé de visions fantastiques. C'était d'abord Albert, chargé de diamants, luttant contre les vagues ; c'était Abigaïl portant dans ses bras démesurément étendus les ruines de Rolk-Méan ; c'était sa tante parée comme une dame du moyen âge et présidant un tournoi ; c'était Gaëtan, la visière baissée, la lance en arrêt, prêt à combattre un chevalier qui portait les couleurs portugaises.

Vers le matin, Régine ouvrit les yeux, vit les lueurs roses du soleil levant et entendit le chant des oiseaux par sa fenêtre restée ouverte. Elle essaya de se lever pour la fermer ; mais la fraîcheur dangereuse de la nuit l'avait glacée : elle retomba sur son lit saisie d'une violente douleur de tête, qui lui fit porter les deux mains à son front avec un cri de souffrance.

A l'heure du déjeuner, Mlle Vermont, inquiète de ne pas la voir paraître, entra dans sa chambre et la trouva en proie à une fièvre ardente, qui augmenta d'intensité dans la journée. Pierric courut au

village — Albert était parti avant jour — et ramena le docteur. Celui-ci reconnut une fièvre cérébrale et demanda à s'adjoindre un de ses confrères. Mme de Rolk-Méan soignait sa nièce avec zèle, comme si, prise de remords de lui avoir brisé le cœur, elle voulait lui conserver à tout prix une vie désenchantée. Mlle Vermont était désespérée et agissante. Abigaïl, sombre et rêveuse, entrait rarement dans la chambre de la malade, dont le délire révélateur paraissait la faire souffrir. Albert ignorait sa maladie. Il était parti le lendemain de sa lettre à Régine, prétextant le mariage inattendu d'un officier de marine de ses amis, et il était allé attendre à Saint-Malo le conseil, l'encouragement ou la liberté qu'il attendait de sa cousine... Qui pourrait dire ce qu'il désirait alors et dans quel dédale d'incertitudes et d'hésitations se perdait sa pensée dévorante?

Gaëtan allait et venait de Kermaguel à Rolk-Méan, silencieux et terrifié, ayant fait de son cœur deux parts : l'une pour le dévouement, l'autre pour le sacrifice.

Ce furent des jours de souffrance poignante pour ceux qui aimaient Régine; mais les prières de ceux-là furent exaucées. La maladie entra peu à peu dans la voie décroissante; puis la convalescence commença. La jeune fille la salua d'un sourire navrant : car ceux qui ont vanté les douceurs enivrantes du retour à la vie, n'étaient point désolés comme elle.

Dans son cerveau fiévreux et malade une pensée avait vécu et grandi. Dès qu'elle se sentit la force de tracer quelques lignes, elle voulut rendre à Albert sa liberté et lui écrivit de sa main tremblante encore :

« Je viens d'être très-malade, mon cousin; je crois que j'ai failli « mourir, et Dieu ne l'a pas voulu. Que sa volonté soit faite! Je vous « remercie de votre longue lettre et de l'affection que vous affirmez « vouloir me continuer; mais vous seriez en droit de m'accuser « d'égoïsme si je ne comprenais pas votre position, qui élève une « barrière entre aujourd'hui et le passé. Ah! le passé!... il a été « pleins de douces heures dont il faut garder le souvenir et de pro- « messes dont je vous relève, Albert. Je vous supplie de ne pas « hésiter entre votre inclination et votre devoir. Donnez des jours « paisibles à votre mère et à votre vieille amie. Je pourrai peut-être « ainsi leur payer ma dette de reconnaissance. Merci d'être parti! je « n'aurais peut-être pas eu le courage de vous dire cela en face;

« ainsi, c'est plus facile : je ne vous entends pas protester. Mais « vous pourrez revenir bientôt. C'est moi qui ne saurais rester ici. « C'est peut-être ma maladie qui me donne cette faiblesse. J'irai « chez les Ursulines qui m'ont fait faire ma première communion : je « suis sûre que les bonnes Sœurs me recevront avec joie. De là je « prierai pour vous, mon cousin, non sans chagrin, sans doute ; mais, « je vous le jure, sans amertume. « RÉGINE. »

Cette lettre, arrivant à Albert peu après celle de sa belle-mère, qui lui racontait brièvement la maladie et la guérison de sa cousine, lui causa une émotion sincère, promptement suivie, il faut bien l'avouer, d'une sorte de soulagement. Le jeune homme, plein de courage devant un danger réel, se sentait désarmé d'avance à la pensée d'une lutte à soutenir contre des êtres faibles, contre des femmes respectées et aimées. Certes, il ne s'avoua pas tout d'abord ce sentiment et se promit au contraire de retourner bientôt à Rolk-Méan et d'essayer de vaincre les obstacles élevés contre son bonheur. Mais il ne partit pas. Quoique l'ami supposé qu'il était venu rejoindre dût être marié depuis longtemps, il ne se hâta pas d'aller se placer entre Régine et les grilles d'un couvent. Il se donnait une raison très-subtile pour agir de la sorte.

« Ma cousine est momentanément exaltée, écrivait-il à Mme Lu- « cienne ; je ne gagnerais rien à présent à vouloir arrêter son zèle « de sacrifice à nos intérêts : il faut laisser le temps faire son œuvre. « Je pense donc, comme vous me le dites, ma mère, qu'un peu de « couvent mettra du calme dans cette chère tête. On m'a rendu mes « promesses ; mais notez, je vous prie, que je ne me tiens pas quitte « pour cela et garde tout mon cœur en réserve pour le jour où l'on « regrettera de l'avoir rendu libre. »

Mme de Rolk-Méan approuvait hautement ce sophisme et en appuyait la fausseté de mille petites perfidies, qui avaient toutes pour mobile l'avenir et la fortune de son fils.

C'est ainsi que le départ de Régine pour le couvent des Ursulines de Paimpol lui fut écrit avec un grand luxe de détails inédits et surchargés. La décision simple et digne de la jeune fille fut changée en résolution tenace et farouche ; ses adieux respectueux à sa tante, en prise de congé pleine de hauteur ; ses larmes involontaires en quittant Rolk-Méan, en un déluge de pleurs et de reproches ; sa main

tendue silencieusement à Abigaïl en un regard haineux plein de colère et de vengeance.

Cette correspondance coutinua active et répétée, surtout de la part de Mme de Rolk-Méan. Elle parlait de tout et de tous, même d'Abigaïl, mais avec une légèreté de touche qui rappelait une habile brodeuse semant d'un plumetis savamment détaché la pièce de mousseline dont elle veut faire une robe. Elle savait la mettre adroitement en scène, faire miroiter au soleil de ses descriptions l'éclat prestigieux de sa dot et la grâce souveraine de la belle étrangère, puis tout à coup l'envelopper d'un nuage et rester une semaine entière sans en reparler.

Albert, qui n'osait parler d'un retour qu'on ne parraissait pas croire encore possible, attendait impatiemment les lettres de sa belle-mère, et y cherchait, machinalement d'abord, avec plus d'intérêt ensuite, le nom d'Abigaïl à défaut de celui de Régine, sur lequel le silence se faisait. Un grand silence. La pauvre enfant s'était réfugiée chez les Ursulines pour avoir le droit de refuser désormais une hospitalité trop chèrement payée. Elle avait été accompagnée par Mlle Vermont, qui n'avait point voulu abandonner si vite ce cœur attristé, dont l'histoire offrait tant de points de rapport avec la sienne propre. Mlle de Bordogny était pensionnaire volontaire, Mlle Vermont momentanément en retraite. Les murs du couvent avaient refermé sur elles leurs grands bras insensibles. Si l'on souffrait, si l'on pleurait derrière cette blanche barrière, le monde ne le savait pas; mais l'œil de Dieu y comptait toutes les larmes tombées chrétiennes et résignées devant l'autel.

Mme de Rolk-Méan vint un jour aux Ursulines, un peu soucieuse de l'accueil qu'elle allait recevoir, quoique prête à affronter tous les reproches.

Régine la reçut avec son inaltérable douceur.

— Ma chère enfant, lui dit sa tante avec une feinte humilité, j'ai laissé passer quelques jours sur votre coup de tête, avant de venir vous donner des explications sur le chagrin — bien involontaire — que je vous ai causé, et vous prier de me le pardonner.

— Ma tante, répondit gravement la jeune fille, ne rappelons plus le passé, si ce n'est pour nous féliciter d'avoir tous rempli nos devoirs; et puisse l'avenir vous rendre heureuse! Je prie chaque jour avec le sincère désir d'être exaucée.

Elle ne voulut plus entendre un mot sur ce pénible sujet, et

Mme Lucienne se retira frappée — non touchée — de cette énergique résignation.

— Venez-vous bientôt nous retrouver, Vermont? demanda-t-elle encore à sa vieille amie.

— A quoi bon? dit Mlle Vermont en jetant à sa chère protégée un regard compatissant : vous savez, Lucienne, ma vocation est d'aider ceux qui souffrent.

Une autre visite fut précieuse au cœur malade de Régine : ce fut celle de Gaëtan.

— Vous souvenez-vous, Régine, lui dit-il, de ce que je vous disais un soir au bord de la mer? hélas! c'était le dernier soir de votre bonheur : Quand vous aurez des larmes à verser, souvenez-vous de moi... Je viens les recueillir, ces larmes. Vous me le permettez, n'est-ce pas? Pouvais-je prévoir que ce serait si tôt?

Régine glissa sa main amaigrie entre les inflexibles barreaux de fer du parloir et serra la main fraternelle qu'il lui tendait.

— Oui, je le veux, dit-elle avec reconnaissance : revenez, vous qui êtes mon meilleur ami.

La première lettre où Mme de Rolk-Méan parla de retour à Albert, trouva celui-ci dans une disposition d'esprit des plus mélancoliques. Il avait transporté à Paris son mécontentement et ses agitations, ne pouvant jouir des plaisirs qu'offre la grande ville, subisssant ce supplice de Tantale inconnu dans sa Bretagne, côtoyant le luxe et les joies mondaines avec de vagues désirs de s'y plonger et se répétant mille fois le jour avec une irritation croissante : Si j'étais riche!!!

Cette impatience, cette soif de richesse, d'abord quelque peu réprimée, puis abandonnée bientôt à toute sa fougue, le torturait de plus en plus depuis qu'un mirage doré l'avait ébloui.

Quand sa belle-mère lui écrivit : Venez! il partit avec la fiévreuse ardeur d'un homme qui marche à la plus enviable de toutes les conquêtes, celle de l'or.

Il semblait qu'avec lui la jeunesse et la vie rentraient sous le toit assombri du vieux château, bien dépeuplé depuis son départ, et qui lui parut d'abord hanté du fantôme de Régine, souvenir attristé auquel il essaya vainement de se soustraire. Mais la légèreté naturelle de son caractère, la mobilité de ses impressions, jointes à la perspective brillante qui lui était entr'ouverte, effacèrent trop tôt cette sensation pénible comme un remords. Régine resta présente à sa pensée comme un rêve charmant et irréalisable, auquel il devait garder

un culte pieux, sans toutefois lui sacrifier plus longtemps les intérêts positifs de sa vie.

Presque tous les jeunes hommes de notre génération réaliste auraient trouvé sa conduite parfaitement naturelle. Mme de Rolk-Méan, qui sentait toute la difficulté de la position dans laquelle elle avait placé son fils, s'était chargée d'en adoucir les angles et de lui servir d'intermédiaire auprès de la jeune étrangère.

Abigaïl, soit ignorance de nos usages, soit manque de générosité et d'élévation de cœur, soit enfin qu'elle fût entraînée par les circonstances bizarres de sa destinée plus loin qu'elle ne l'avait prévu, Abigaïl accueillit la demande de sa main, faite par Mme Lucienne, avec une satisfaction contenue qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments.

Elle pria sa protectrice de vouloir bien régler avec son père le sujet important de sa dot et les questions secondaires, persuadée qu'avec sa profonde indifférence habituelle il ne mettrait aucun obstacle à ce projet d'union.

Cette demande était mille fois plus difficile à adresser à M. de Las Serdas qu'à la jeune fille elle-même. Le négociant, positif et méfiant, ne pourrait-il pas attribuer à des vues intéressées cette protection hospitalière et cette tendresse subite pour sa fille éloignée de lui?

Mme de Rolk-Méan en avait une instinctive appréhension, qui devait se réaliser de la façon la plus pénible pour son amour-propre.

Ce que la mort de Mme de Las Serdas ni l'isolement de sa fille n'avaient pu faire, la crainte de voir Abigaïl faire un mariage pauvre le produisit immédiatement.

M. de Las Serdas apporta lui-même à Rolk-Méan la réponse attendue, et cette réponse était un refus. Juif de naissance, de cœur et de caractère, commerçant avant tout, il était parfaitement insensible au prestige d'un nom illustre, et ne se souciait en rien d'aider à renouveler la splendeur d'un antique blason.

Ce fut un coup de foudre pour les ambitieuses espérances qui s'agitaient là depuis quelques mois.

M. de Las Serdas ne tarissait pas en actions de grâces pour la bonté admirable dont on avait fait preuve à l'égard de sa fille; mais il ne pouvait, disait-il, consentir à la marier en France, tandis qu'un somptueux mariage, depuis longtemps arrêté dans ses projets, l'attendait à Lisbonne. Tout en rendant hommage aux qualités brillantes d'Albert, il lui préférait — et l'avouait avec une feinte bonhomie — le banquier israélite Samuel Tornvilla.

A ce nom, Abigaïl se redressa toute frémissante et déclara avec énergie qu'elle ne consentirait point à unir sa vie à celle du banquier Tornvilla, dont toute l'opulence ne rachetait point à ses yeux l'avarice sordide et les cinquante hivers.

— Ma pauvre fille, dit M. de Las Serdas avec une pitié dédaigneuse, votre chère mère a montré dans le soin de votre éducation une faiblesse déplorable... Je crains d'en recueillir aujourd'hui le triste fruit. Épouser qui l'on veut et refuser qui vous déplaît sont de folles idées qu'elle a eu le tort de laisser germer dans votre tête. Je ne saurais tolérer des prétentions si complétement opposées à mes principes : dans ma religion et dans ma maison, le père est le maître suprême ; pourquoi donc m'obliger à vous redire cela ?

— Parce que je ne saurais vous obéir, mon père.

— En vérité? Sachez donc, ma chère Abigaïl, que non-seulement une promesse sérieuse me lie à Samuel, mais encore les intérêts les plus graves dépendent pour moi de ce mariage.

— Et que m'importe? dit-elle avec violence, les questions d'argent n'ont pas à mes yeux la même valeur qu'aux vôtres.

— C'est une grande partie de ma fortune, c'est votre dot entière qui sont en question, ma chère. J'en ai fait le versement par anticipation et pour une spéculation hardie, dans les mains du banquier Tornvilla.

— Qu'il les rende.

— Il ne les rendra pas : le succès dépend de l'importante mise de fonds qui a été faite.

— Qu'il les garde, soit, mon père. Je n'épouserai jamais Samuel Tornvilla.

Et l'on put lire sur les traits expressifs de la jeune fille une force de résolution peu commune.

M. de Las Serdas se leva par un mouvement brusque. Son œil gris eut un méchant regard. Il resta une minute silencieux et absorbé. Puis ses traits contractés se détendirent, et son sourire cauteleux fit tressaillir Mme Lucienne, qui l'observait avec effroi.

— Les scènes de famille me sont odieuses, dit-il en imposant à sa voix une douceur ironique. Vous me bravez ouvertement : mon consentement ne serait donc plus nécessaire? Mais je veux être plus généreux que vous n'avez été obéissante : épousez M. de Rolk-Méan, je ne m'y oppose plus.

— O mon père ! exclama la jeune fille en s'élançant vers lui.

Il l'arrêta d'un geste froid :

— Épousez-le, puisque vous le désirez tous deux et que vous devez beaucoup à sa mère. Et vous, Monsieur de Rolk-Méan, ajouta-t-il en se retournant vers Albert pâle et immobile, vous faites ce que j'ai fait jadis, un mariage d'inclination. Soyez également heureux.

Il accompagna ce souhait d'un regard énigmatique, sous lequel Albert frissonna, saisi d'une terreur vague qu'il ne pouvait définir, inquiétude ou pressentiment.

M. de Las Serdas entendait les affaires de sentiment avec la même rectitude que les transactions commerciales. Il déclara que ses bureaux le réclamaient, que son séjour ne pouvait dépasser une quinzaine ; qu'à cette distance de ses affaires il était incapable de s'en rendre compte suffisamment pour pouvoir établir d'une façon définitive les avantages qu'il désirait faire à sa fille, et qu'il fallait hâter le mariage pour lui rendre au plus vite la liberté d'aller régler à Lisbonne ces importantes questions d'argent.

Mme Lucienne n'osa pas insister pour une solution plus prompte et surtout plus explicite. Albert eût manqué à la délicatesse la plus vulgaire en manifestant la moindre défiance.

La cérémonie du mariage eut lieu sans pompe, au grand déplaisir de Mme Lucienne, dans la petite église de Rolk-Méan. Les voisins peu nombreux qui y avaient été invités, admiraient la beauté de la mariée, radieuse sous son long voile, et remarquaient désagréablement l'absence de Régine, qui avait inspiré à tous respect et sympathie. Les métayers, les pêcheurs et les malheureux se demandaient si cette jolie épousée qu'ils ne connaissaient pas vaudrait jamais pour eux la douce bienfaitrice qu'ils ne voyaient plus.

Tandis que les témoins signaient au registre de la paroisse dans la modeste sacristie, une main vint mystérieusement serrer celle d'Albert.

Il se retourna, tout joyeux de reconnaître Mlle Vermont sous la voilette épaisse dont elle couvrait sont visage triste.

— Ah ! que je vous remercie d'être venue !... lui dit-il.

— Je vous aime trop, mon enfant, pour ne pas avoir désiré me réunir à vous un pareil jour... quelque pénible qu'il soit cependant.

— Mais, ma chère bonne amie..., n'est-ce pas en partie pour vous... ne savez-vous pas que pour ma mère et pour vous...

— Pour moi, Albert, le sacrifice, si sacrifice il y a, est désormais inutile : je retourne aux Ursulines.

— Quoi? vous retournez?...

— Oui, certes.

— M'a-t-elle pardonné? demande-t-il avec hésitation.

— Depuis longtemps.

— Eh bien! dites-lui...

Abigaïl venait à eux, souriante.

— Non, acheva-t-il précipitamment, ne lui dites rien : notre sort à tous est fixé.

— Que Dieu vous aime et vous bénisse! conclut la vieille fille.

M. de Las Serdas voulut accompagner les nouveaux mariés jusqu'à Paris, où il leur conseillait un séjour de quelques semaines. Il mettait à leur disposition, pour leur faciliter la vie parisienne, une lettre de créance très-ronde sur la maison Rothschild, les engageant à revenir ensuite à Rolk-Méan attendre le règlement de comptes qu'il leur adresserait de Lisbonne.

Ce projet obtint l'assentiment général.

M. de Las Serdas et Mme Lucienne se séparèrent avec la cordialité feinte et la méfiance réelle de deux êtres rusés qui se sont mutuellement percés à jour. Il y avait du triomphe sur le visage de la châtelaine, qui avait atteint son but. Il y avait quelque chose de la patience féline du chat qui attend sa proie dans le regard du négociant juif prenant congé d'elle.

— Vous avez gagné la première partie, semblaient dire ses yeux faux et fuyants : attendons la revanche.

La religion, si puissante, seule puissante à panser les plaies de l'âme, versait chaque jour quelques gouttes de son baume bienfaisant sur la tristesse de Régine. L'abri pieux qu'elle avait choisi, contribuait par son calme profond à ramener la paix dans son cœur. Elle jouissait d'une liberté complète et passait de longues heures, soit seule, soit avec sa charitable amie, à se ressouvenir du passé pour l'éclairer de la lueur rayonnante de la foi et de la raison. Sous cette double influence, elle comprenait combien sont fragiles les sentiments humains lorsqu'une bénédiction divine ne leur communique pas ce je ne sais quoi de vrai et d'incorruptible qui est le cachet de leur origine et le gage de leur durée.

Albert, tête ardente, cœur sans profondeur, l'avait choisie, l'avait oubliée pour une vision d'or; elle s'étonnait presque de ne pas l'avoir pressenti. Elle voyait la main de la Providence dans ces événements et

la bénissait chrétiennement, sans se demander encore dans quel chemin cette main mystérieuse voulait la guider.

Albert et Abigaïl étaient à Paris depuis six semaines. Ils avaient employé ce temps trop court en courses, en fêtes, en dépenses folles, se hâtant de jouir et de semer l'or dont ils ignoraient jusqu'alors, Albert surtout, les fabuleux priviléges.

Cette vie brillante et ces joies factices les enivraient. Nom, jeunesse, fortune, ils possédaient les avantages qui abaissent toutes les barrières, ouvrent toutes les mains, et charment les esprits les plus opposés. Ils s'étaient choisi pour l'avenir une demeure princière, et marqué d'avance la place qu'ils voulaient occuper dans la haute société.

Le brillant officier ne se souvenait de ses épaulettes que pour songer à en faire le sacrifice à la grande existence qu'il entrevoyait. Il rêvait à relever splendidement le vieux manoir, à y paraître en châtelain millionnaire, et il aimait Abigaïl pour la fortune qu'il croyait lui devoir.

Rien cependant n'avait été légalement conclu sur ce chapitre important, que Mme Lucienne n'avait pas osé attaquer trop ouvertement, de peur d'effaroucher et de blesser cet homme à la fois dur et retors dont leur avenir dépendait.

Les jeunes époux, tout surpris, dans leur inexpérience, de voir épuisé en quelques semaines le crédit dont ils jouissaient à Paris, revinrent un peu tristement en Bretagne attendre le résultat des promesses paternelles.

Quelques jours s'écoulèrent encore : on les comptait avec une secrète anxiété. Le courrier tant désiré arriva enfin, apportant trois lettres, pour Abigaïl, pour Albert, pour Mme Lucienne.

Chacun s'en saisit avec avidité : elles pouvaient contenir des millions !

Elles contenaient ceci :

« Ma chère Abigaïl,

« Vous ne vous souveniez donc plus des exemples maternels alors « que vous m'avez bravé audacieusement en refusant le mari que je « vous destinais ? Votre mère ne s'est opposée qu'une fois à mes vo- « lontés : c'était pour vous faire baptiser dans une autre religion que « la mienne ; je l'en ai punie en l'empêchant de revoir sa patrie. Elle « n'y est retournée que pour y mourir. Pour vous j'ai été moins sé-

« vère : je vous ai accordé l'époux de votre choix ; je souhaite que « votre bonheur m'absolve de ma faiblesse. Je n'espère pas vous « revoir : vous avez mis une barrière entre nous par votre déplorable « obstination ; mais, comme je ne veux pas me priver si tôt des dou- « ceurs de la famille, je viens d'épouser Rachel Tornvilla, la sœur de « ce pauvre Samuel qui vous regrette toujours. Soyez très-heureuse, « ma chère fille ; et, si vous avez des enfants, croyez-moi, élevez-les « dans les principes de l'obéissance la plus absolue, et redites-leur ce « que je me propose de faire sentir de plus en plus à ma nouvelle » famille : c'est qu'il est souverainement dangereux de résister à votre « père! »

« NATHAN DE LAS SERDAS. »

« Mon cher gendre,

« J'ai été jeune, j'ai été étourdi, j'ai épousé jadis Mlle Eugénie de « Vannère, exactement comme vous avez épousé Mlle Abigaïl de Las « Serdas. Ma femme m'a apporté en dot sa résistance aux conseils « de son vieux grand-père, sa beauté et quelques diamants de fa- « mille : toujours comme ma fille. Certes, elle vous a épousé bien « malgré moi : premier apport. Certes, elle est remarquablement belle, « et je ne puis que vous en féliciter : deuxième apport. Enfin, pour « troisième apport, vous recevrez, par le premier paquebot, les dia- « mants de sa mère, un écrin fort présentable, que je vous engage à « écorner quelque peu, ne fût-ce que pour faire réparer les gouttières « de Rolk-Méan : il pleuvait d'une façon désolante dans la chambre « que vous m'aviez offerte. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que « la dot que je lui destinais est restée, comme je vous en avais pré- « venu tous deux, dans les mains de Samuel Tornvilla, qui veut bien « me servir pour cela une rente viagère : ami généreux ! à qui je n'ai « pu donner ma fille et qui m'a donné sa sœur !... Je vous confie, « mon cher gendre, le bonheur de ma fille unique... jusqu'à présent : « je suis heureux de la sentir dans vos mains loyales et désinté- « ressées. Recevez, je vous prie, les meilleurs souhaits de votre beau- « père,

« NATHAN DE LAS SERDAS. »

« Très-chère Madame,

« Nos destinées ont un point de rapport qui m'amène à vous en- « voyer quelques consolations, espérant en retour recevoir les vô- « tres. Je me croyais appelé, après une longue séparation, à jouir

« de ma fille ; j'avais tout préparé pour cela. Vous vous croyiez « prête à recueillir une grande fortune et vous aviez pris peine à l'a- « mener à vous ; et voici que tout nous échappe : à moi, l'enfant ; à « vous, la dot. Qu'un peu de philosophie nous serait nécessaire dans « cette occurrence ! Vous avez une charmante belle-fille : que ce soit « là votre consolation. J'ai celle de vous avoir connue, très-chère « dame, et je garde votre souvenir comme celui d'une femme très- « forte. Gardez, je vous en prie, en échange, celui d'un père trop « faible qui vous baise respectueusement les mains.

« NATHAN DE LAS SERDAS. »

Les lettres lues, un silence de mort régna dans la salle.

Quand Mme Lucienne releva son visage verdi de colère, sa belle-fille fut effrayée de l'expression mauvaise de son regard.

— Il fallait nous dire, Madame, quel homme était votre père, prononça-t-elle d'une voix tranchante comme une lame doublement affilée, et ne pas nous exposer à jeter en risée à une telle famille le nom de Rolk-Méan.

Abigaïl désespérée s'élança vers elle, suppliante, les mains jointes.

Mme Lucienne la repoussa avec dureté.

— Albert ! défends-moi ! s'écria la pauvre jeune femme en se tournant vers son mari.

Celui-ci, immobile, en proie à une sauvage douleur, ne l'entendit pas.

— Albert !... je t'en supplie !... dis à ta mère que je ne pouvais soupçonner ce qui arrive... que j'en souffre... oh ! cruellement !... que j'en suis la première victime...

— Victime ! répéta-t-il d'un ton farouche : qui ose se dire victime quand je suis là ?... La victime n'est-ce pas moi ?... moi qui ai rêvé le bonheur, qui l'ai touché du doigt et qui reste sans rien... rien... rien...

— O Albert ! soupira Abigaïl en fondant en larmes, ne suis-je pas là ?

— Oui, vous êtes là, dit-il avec amertume, et la misère est encore plus grande avec vous.

Un éclair d'indignation passa dans les yeux noirs de la jeune femme, si prompte à s'enflammer.

— Si vous ne m'avez recherchée que pour ma fortune, Dieu permet que vous en soyez puni. Mais moi, qui suis frappée quoique inno-

cente, moi qui vous aimais, Albert... je souffre surtout de la suprême désillusion que vous m'infligez.

Albert eut un mouvement d'impatience dédaigneuse et vint s'accouder à la fenêtre ouverte sur la mer.

Sa belle-mère l'y suivit.

— Que ferons-nous pour nous venger ? demanda-t-il.

— Rien. M. de Las Serdas était libre. Nous avons été des niais.

— Que ferons-nous ? que ferons-nous ? répéta-t-il avec une insistance fiévreuse.

— Eh ! mon fils, vous reprendrez la mer ; moi, je resterai sur ce rocher, avec Abigaïl, la forçant à partager la solitude à laquelle elle nous condamne.

Albert garda un silence sombre à cette parole cruelle et fausse : tant la prévention et l'injustice sont promptes à se faire place dans le cœur qu'un sentiment sincère ne préserve pas !

Abigaïl, dans l'angle le plus obscur de la chambre, pleurait les mains convulsivement serrées ; mais dans ces yeux levés vers le ciel, il y avait plus de protestation que de prière.

Les Ursulines de Paimpol savent, quand la religion est d'accord avec leur cœur, entr'ouvrir sur le monde des yeux discrètement attentifs.

C'est ainsi qu'elles avaient suivi avec tendresse — les saintes filles — les diverses phases d'une existence qui leur était bien chère, celle de Régine de Bordegny, et que, l'ayant connue heureuse, puis brisée, elles la voyaient enfin avec joie renaître sous leurs soins maternels.

Un jour Régine reçut de Gaëtan ce billet griffonné à la hâte, qu'elle déchiffra plus du cœur que des yeux :

« Mon père se meurt... je suis seul... je n'espère qu'en vous. »

La jeune fille n'hésita pas. Courir chez la Supérieure, faire appeler Mlle Vermont et les prier de l'autoriser à répondre à l'appel qui lui était fait, fut l'affaire de quelques minutes. Du reste, émancipée en quittant sa tutrice, pensionnaire libre, Régine ne dépendait rigoureusement que de sa volonté et des convenances sociales. La Supérieure approuva de grand cœur. Marie Vermont déclara tout naturel d'aller bien vite, bien vite, toutes deux, échanger la vie contemplative pour laquelle elle n'était pas née, contre la vie active pour laquelle elle se sentait plus d'entraînement.

Peu d'heures après, les deux amies, si différentes d'âge, si semblables de cœur et de position, arrivaient à Kermaguel. Gaëtan serra

leurs mains sans dire une parole; mais une larme éloquente voilait son regard reconnaissant.

M. de Kermaguel, frappé d'une attaque d'apoplexie, venait à peine de reprendre connaissance; il était encore sous l'impression stupéfiante causée par ce douloureux événement.

Régine s'établit au chevet de son lit et ne voulut plus s'en éloigner.

Marie Vermont, lui laissant la part attentive, se réserva, dans les soins à donner au malade, la part agissante.

Chez l'une et chez l'autre le dévouement était égal, avec une nuance de tendresse filiale chez la plus jeune des deux Sœurs de Charité.

La mort recule parfois devant le dévouement; ou plutôt le Créateur, attendri par le sacrifice et la prière, retarde l'heure suprême et permet à l'espérance de venir relever les cœurs abattus.

Il en fut ainsi à Kermaguel. Le malade revint à la vie par degrés insensibles, tendrement épiés autour de lui.

Un jour, ce fut un mouvement permis à son bras paralysé; le lendemain, un regard intelligent qui brilla dans ses yeux; un peu plus tard, un sourire de gratitude qui vint à ses lèvres. Enfin, la parole — cette suprême manifestation de la vie corporelle et intellectuelle — la parole lui fut rendue.

— Merci! fut son premier mot, tandis que ses yeux attendris s'attachaient à ses anges gardiens.

Quel jour de fête! Gaëtan était radieux.

Marie Vermont, rajeunie, ne touchait pas terre.

Régine contemplait avec une douce joie celle de ses amis.

Le vieillard était entré en pleine convalescence; et déjà de mystérieux colloques avaient lieu entre Régine et Marie Vermont : l'une paraissait aspirer de nouveau à la solitude, et l'autre réagissait de tout son pouvoir contre cette tendance.

— Régine, dit un jour Gaëtan à la jeune fille en lui montrant son père calme et souriant, que vous devez être heureuse du bien que vous avez fait! C'est une résurrection!...

— Oh! pas tant que cela, dit-elle en retirant doucement sa main, qu'il gardait dans les siennes; mais Dieu a largement béni l'apparition qu'il m'a permis de faire dans le monde avant de le quitter pour toujours.

Ce mot tomba glacé sur le cœur de Gaëtan et le brisa.

Ce soir-là, à deux genoux dans la pauvre église du village, il priait avec une ferveur ardente. Après l'action de grâce venait la supplication. Il avait beaucoup obtenu, et il bénissait Dieu du fond de l'âme; mais il désirait beaucoup encore. Si un regard humain avait pu pénétrer l'agitation de son cœur, après le nom de son père il aurait lu : Régine.

En effet, après l'avoir perdue et pleurée, la retrouver longuement, patiemment, au chevet d'un père malade; lui devoir la vie de ce père vénéré, sentir qu'il dépendrait d'elle de rester pour toujours dans ces lieux qu'elle transfigure et craindre de la perdre à jamais: c'étaient là des pensées à la foi douces et amères sous lesquelles ployait sa sensibilité.

Une lueur mourante tombait des vitraux blancs, et l'ombre des piliers s'allongeait à la faible lueur de la lampe du sanctuaire.

Les pas traînants de quelques vieilles paysannes venaient de se perdre sous le porche : Gaëtan se crut seul, et un sanglot longtemps contenu s'échappa de sa poitrine.

Aussitôt, du fond d'une chapelle plus sombre que les autres, une forme noire, mais jeune et légère, sortit avec vivacité, vint à lui, le toucha de la main.

— Qu'avez-vous ? pourquoi souffrez-vous? demanda avec inquiétude une voix émue, qu'il reconnut avec extase pour celle de Régine.

— O Régine ! priez avec moi, murmura-t-il.

Elle se mit à genoux près de lui et inclina pieusement son visage pensif où la douleur avait passé.

Puis ils se relevèrent ensemble et sortirent lentement.

A ce moment précis, passait devant l'église, se dirigeant vers la mer, un groupe de trois personnes éclairées par les reflets rougeâtres d'une lanterne qu'un domestique portait en avant.

Régine tressaillit et se rejeta dans l'ombre. Gaëtan s'effaça sous le porche qui les abritait.

La première, marchait raide et impassible une femme âgée, dont le corps maigre se dessinait fantastiquement dans le sillon lumineux de la lanterne.

Puis venait une jeune femme, le front penché, la démarche lente, dont on devinait la tristesse, peut-être la désolation.

Enfin un homme dont le jeune visage, abattu et ravagé, portait la trace de luttes secrètes contre la destinée.

Ils avançaient en silence, plus semblables à des automates poussés

par une force supérieure, qu'à des êtres pensants unis par des liens sacrés.

Lucienne, Abigaïl, Albert.

A quelques pas de là, la mer battait la rive.

Une barque y était amarrée, chargée de malles ; deux marins la montaient.

Une torche flambant au gouvernail permettait de saisir les moindres détails de cette scène singulière.

Albert alla droit aux marins, leur dit quelques mots, inspecta rapidement la barque, et, se tournant vers les deux femmes :

— Soyez sans inquiétude, leur dit-il de sa voix sonore, le *Tourville* est mouillé là-bas pour m'attendre : dans moins d'une heure je serai à mon bord.

— Adieu, mon fils ! prononça distinctement Mme Lucienne.

— Adieu, ma mère ! adieu, Abigaïl !

On n'entendit pas la voix d'Abigaïl, mais on vit ses mains se tendre toutes tremblantes à son mari.

Il les prit avec froideur et les abandonna aussitôt, mit un baiser bref sur la joue blême de sa belle-mère, un autre — plus glacial encore — sur le front de sa jeune femme, et, s'élançant dans la barque :

— Nage ! ordonna-t-il brusquement.

L'embarcation s'éloigna rapide, et se perdit dans l'obscurité.

Mme Lucienne reprit la direction du château sans jeter un regard en arrière.

Abigaïl, pâle et sombre, resta quelques minutes en face de la mer qui emportait son bonheur, sa vision d'or, à elle, comme elle-même avait été celle d'Albert. Ses bras se tordirent dans un désespoir muet : elle avait vingt ans ! son mari ne l'aimait pas ! son mari mettait la mer immense entre lui et son immense désillusion ! elle restait seule avec Rolk-Méan pour prison et Lucienne pour geôlier !!!

Elle passa devant le porche de l'église — la pauvre triste femme — sans songer à tourner son cœur vers le temple divin, vers la consolation suprême : son malheur était complet.

Il y avait tant d'amertume et d'irritation sur ce beau visage, que Régine, prise de pitié, joignit les mains :

— Ah ! je suis trop vengée !... Mon Dieu, ayez pitié d'elle ! pria-t-elle en pleurant.

Gaëtan l'entraîna doucement vers Kermaguel.

C'était encore une soirée brumeuse, un vent frais, de sauvages parfums.

— Vous souvenez-vous d'une nuit semblable? demanda Gaëtan.

— Oui certes, et que de choses ont passé depuis lors? que de larmes... !

— Vous avez vu les miennes ce soir? oh! que vous avez été bonne!

— Je ne vous distinguais pas bien dans l'ombre... mais tout à coup il m'a semblé que vous pleuriez... c'était mon droit d'aller à vous, puisque je vous ai promis semblable confiance.

— Ah! Régine, quand vous le voulez, que vos paroles sont consolantes! pourquoi en avez-vous parfois qui font tant souffrir?

— Vous ai-je donc fait du mal sans le savoir?

— Beaucoup.

— Ah! mon Dieu! mais comment?

— Ce soir, vous avez parlé de quitter le monde pour toujours.

— Eh bien?

— Eh bien... vous ne comprenez donc pas que j'ai usé mes forces dans un premier sacrifice : je n'en ai plus pour vous voir partir.

Entre les nuages une clarté pâle glissa, qui illumina le sentier et les promeneurs.

Gaëtan s'arrêta, et Régine put lire le désespoir sur son visage décomposé.

— Gaëtan! donnez-moi un an... un an pour oublier ce que j'ai souffert... Voulez-vous? demanda-t-elle à voix basse.

Une joie sainte et profonde transfigura instantanément le pauvre jeune homme.

— Ah! soyez bénie! s'écria-t-il, soyez bénie! vous le bon ange du fils après avoir été celui du père... Mais mon père!... un an... pour mon père... le priver un an de son bonheur... de sa vie!...

La jeune fille garda quelques instants le silence. Une hésitation suprême se peignit dans ses traits altérés. Son beau regard levé vers le ciel sombre, semblait y chercher un conseil ou un encouragement. Enfin un sourire d'une douceur infinie vint à ses lèvres.

— Allons demander la bénédiction de votre père, murmura-t-elle en lui tendant la main.

E. DE CLUSSY.

LOUIS XV ET LOUIS XVI [1]

M. Michelet n'a jamais écrit l'histoire; mais, dans ses volumes d'autrefois, sa fantaisie historique se teignait au moins de la couleur générale des événements et des époques. Les jugements et les portraits étaient déjà du ressort de la libre imagination : ce n'était pas de l'histoire, répétons-le; mais c'était une aventureuse excursion de touriste *à travers l'histoire.* Il y avait des hardiesses dans quelques hypothèses, de l'émotion par intervalles, et nul autre parti pris peut-être qu'une persévérante recherche de l'imprévu et des brillantes bizarreries de la forme.

Aujourd'hui l'écrivain pérégrine dans un monde qui n'a plus rien d'historique, ni même d'humain. Les événements et les figures sont méconnaissables; toute trame, toute suite du récit a disparu. C'est une fantasmagorie, un mirage où les faits exécutent des voltes sans fin et ne font que poindre un moment à l'œil pour se déformer et s'évanouir brusquement. On dirait un méchant conte à bâtons rompus débité par un farfadet, au clair de la lune, sur quelque lande mal famée, hantée des coureurs de bois et des *meneurs de loups.*

Quant à des jugements sur les faits et sur les hommes, il y aurait vraiment trop d'ingénuité à chercher quelque chose qui y ressemble dans les volumes enfantés par M. Michelet depuis 1842, et plus particulièrement dans le dernier, où il a prétendu écrire l'histoire du règne de Louis XVI jusqu'aux États généraux de 1789. Cet écrivain ne juge pas et n'essaye même plus, il faut lui rendre cette justice, de faire le simulacre de juger. Il grince les dents et diffame avec frénésie, voilà tout. A quel point sa plume est souillante, il l'a fait voir dans ses précédentes publications sur la Fronde, sur Anne d'Autriche et sur Louis XIV. Dans son dernier volume, il est cruel. La tragique captivité du Temple et l'échafaud du 21 janvier ne l'assouvissent pas; il aiguise et enfonce à plaisir, dans les royales victimes, des mots empoisonnés et transperçants.

(1) Un volume, par M. Michelet.

Chose paradoxale, mais qui est loin d'être sans exemple ! la cruauté de M. Michelet pour les rois et les reines se double chez lui d'une exubérante dose de sensibilité nerveuse, qui se prodigue aux plus affreux scélérats de l'histoire. On connaît ses attendrissements sur Danton et Camille Desmoulin, ses pages éplorées sur la touchante Téroigne de Méricourt. A cette heure, c'est le tour de Mirabeau d'émouvoir sa veine larmoyante. L'écrivain dépeint le dénûment de Mirabeau : son terrible père s'entêtait à ne point lui payer sa pension alimentaire. Comment subsistait le grand homme sur le dur pavé de Paris? On ne le sait, dit M. Michelet. Puis il ajoute, d'une plume convulsivément émue : « Et il n'était pas seul. Un singulier bagage, « qu'un homme si mobile n'aime guère à traîner, le suivait, le suivit « partout, à Paris, à Londres, à Berlin. Et quoi? une maîtresse?... « Un berceau, un enfant. — Grand mystère de sa vie qu'on n'a pu « éclaircir. — Mirabeau l'emportait partout avec inquiétude, craignant « qu'on ne le lui retirât. Celui qu'on redoutait, l'emporté, le terrible, « dans l'antre du lion cachait et nourrissait la molle créature qui fait « mollir les lions, un enfant de deux ans. — Est-ce que Mirabeau va « bercer cet enfant? Il lui faut une mère. Il en trouve une à point. « Une jeune orpheline hollandaise, Mlle Ahren (Nehra), était dans un « couvent. Elle vit Mirabeau, subit son ascendant et le suivit. Voilà « un ménage complet. »

Que pense-t-on de cette idylle léonine? M. Michelet devrait se garer de la sentimentalité; il a l'attendrissement sinistre. Il n'y a, au reste, dans ce passage qu'une surprise de cœur. Quelques lignes plus loin, les principes prennent le dessus, et M. Michelet impute à faiblesse à Mirabeau ce berceau et cette complication de soins domestiques dont il embarrassait sa vie. Il estime plus mâle, plus entier de courage, Rousseau ; Rousseau rejetant ses enfants, et, dans sa liberté, dans sa pauvreté solitaire, *couvant ses trois fils immortels, ses trois livres.*

Nous ne ferons pas la tentative d'analyser le nouveau volume de M. Michelet. Ces idées fuyantes, ces pages mobiles comme la houle, se dérobent à toute prise, à toute fixité d'observation. Nous nous bornerons à ce qui seul est possible, à signaler quelques énormités. On sait que M. Michelet a inventé l'antagonisme *de la Grâce et de la Loi;* son *Histoire de la Révolution* est tout entière édifiée sur cette retentissante antithèse. La grâce, c'est la prédestination fatale, la gratuité de la béatitude ou de la réprobation; c'est, en un mot, le bon

plaisir, l'ancien régime avec ses lettres de cachet, avec ses couvents et ses bastilles, murés sur les tristes victimes des despotismes paternels aussi bien que de la tyrannie monarchique. La loi, c'est la justice, la rémunération à proportion du mérite et du démérite, le droit égal pour tous ; en un seul mot, c'est la Révolution, qui a détrôné le règne arbitraire de la grâce. Écoutons M. Michelet décrivant comment fonctionnait, avant 89, dans la famille et dans l'État, ce formidable régime de la grâce. « Quelqu'un demande à Mirabeau le « père, l'*Ami des hommes*, des nouvelles de sa femme et de sa fa- « mille : — Où est Mme la marquise ? — Au couvent. — Et M. votre « fils? — Au couvent. — Et votre fille de Provence? — Au cou- « vent. — Vous avez donc juré de peupler les couvents? — Oui, « Monsieur. Et si vous étiez mon fils, il y a longtemps que vous y « seriez. — De cinq enfants, l'Ami des hommes en tient quatre « enfermés, sans parler de la mère.

« Ce père est-il unique, un être extraordinaire? Point du tout. « Fort peu rare au dix-huitième siècle, dans un tout petit cercle, je « vois des familles analogues. La jeune femme de Mirabeau se marie « parce qu'elle est maltraitée de sa mère. Sa célèbre amante, Sophie, « a une telle frayeur de son père, qu'à dix-huit ans elle accepte de « lui un mari de soixante-quinze ans.

« L'arbitraire monarchique se copiait au plus humble foyer. Les Mi- « rabeau, bruyants, retentissants dans leurs scandales, leurs procès, « leurs clameurs, nous ont rendu un grand service. Tout ce qui s'é- « teignait, s'étouffait entre quatre murs, éclata. Le foyer apparut et « la guerre intestine. — On vit combien l'État corrompait la famille, « par la facilité avec laquelle le roi appuyait, secondait toutes les « tyrannies domestiques. On vit qu'en haut, en bas, ce terrible gou- « vernement de la faveur et de la grâce, ennemi du jour et de la « loi, s'accordait, se reproduisait. Dix ans passèrent à peine, et le « grand fruit du temps, que le temps n'a pu enlever, fut donné à la « France, *la Révolution de la famille*, la vraie famille enfin, créée « et fondée dans la Loi selon le cœur et la nature. C'est le Code civil « de la Convention (1794). »

Ce passage n'est pas plus extravagant que tout autre qu'on pourrait détacher presque au hasard. Nous le notons parce que l'on y touche du doigt l'ordinaire procédé historique de M. Michelet : lequel procédé consiste à prendre une anomalie, un écart, un fait excessif, et à le donner pour l'expression moyenne des mœurs d'une

époque. Ici, c'est l'effrayante famille des Mirabeau, cette race d'Atrides, qu'il offre comme le type de l'ordre domestique avant 1789, comme le moule créé à la famille d'autrefois par l'omnipotence des pères et par ce qu'il appelle avec blasphème *le gouvernement de la grâce.* — La famille fut reconstituée, elle fut fondée dans la loi, selon le cœur et selon la nature, ajoute M. Michelet, par le Code civil de la Convention de 1794. — Ceci est extrême et demande une note explicative. Le Code civil de 1794, qu'il ne faut pas faire au Code Napoléon l'injure de confondre avec lui, fut une impure ébauche de législation civile élucubrée par Cambacérès. Le divorce s'y épanouissait avec une liberté folâtre; le mariage, dans le code de Cambacérès, n'avait pas plus de fixité que les liaisons de hasard. A défaut de griefs ou de motifs sérieux, les époux pouvaient divorcer par consentement mutuel, au moyen d'une simple déclaration devant l'officier municipal, une pure formalité; ils pouvaient divorcer pour *incompatibilité d'humeur*, prétexte élastique: autrement dit, par ennui. C'était le règne de la *papillonne.* Les bâtards étaient mis au pair des enfants légitimes et avaient les mêmes droits à la succession paternelle et maternelle. Légalement, la famille n'avait plus de clôture et se confondait avec la bohême. C'est cette impudente fiction philosophique et législative, qui d'ailleurs fit peu d'adeptes et entama peu les mœurs du temps, que M. Michelet présente comme la reconstitution de la famille, selon la loi de la nature et du cœur! Il oublie un détail, à savoir que la Convention elle-même eut peur de ce naturalisme brutal, et qu'elle fit discrètement disparaître, sous un décret d'ajournement indéfini, le code mort-né de Cambacérès.

Continuons de piquer quelques excentricités qui surnagent: il n'existe pas d'autre manière de faire le compte rendu d'un pareil livre. Il y a un chapitre intitulé: *Comédie des notables;* c'est une farce stridente, arrangée en manière d'apologue, assez réussie d'ailleurs si l'on accepte le genre. Calonne est censé tenir aux notables à peu près ce langage: « Nous avons mangé les pauvres, et nous en venons aux riches. Et ces riches, c'est vous, sachez-le. Dites-nous donc amiablement, comment devons-nous vous manger? » — Quels étaient ces pauvres qu'avait mangés le gouvernement monarchique? Étaient-ce les puissantes corporations des métiers et du commerce? ce tiers-état qui était *tout*, quand Siéyès demanda pour lui qu'il devint quelque chose; ce tiers-état qui possédait tout, en effet, en 89: l'industrie, la richesse et jusqu'à la presque totalité des anciens fiefs, à l'exclusion

des descendants endettés des familles nobiliaires? M. Michelet confesse ailleurs la ruine de la vieille noblesse, et il a même découvert on ne sait où que si, sous le règne de Louis XIV, on n'établit pas la publicité du régime hypothécaire, ce ne fut que pour ne pas mettre trop en vue la *gueuserie des nobles*. Mais il y aurait trop de simplicité à discuter ce qu'écrit M. Michelet et à relever les incohérences de son indomptée fantaisie.

Le paradoxe et l'invective ne se détendent jamais dans cet écrivain, et l'on ne surprend chez lui pas un de ces moments de sincérité ou d'oubli, où les plus âpres peuvent laisser échapper sur quelque chose une appréciation saine, un jugement équitable. Dans les plans exposés aux notables de 1787, il fut question d'une restauration générale des États particuliers des provinces, déjà restitués sur quelques points, notamment dans le Berry et dans la généralité de Montauban. — Misérable vieillerie que ces assemblées provinciales, à l'estime de M. Michelet; représentation au petit pied, faussée et mesquine, qui ne pouvait donner le change à la France et arrêter son essor au moment où elle allait se manifester tout entière dans les assemblées de la Révolution! L'écrivain n'a probablement pas voulu lire ce qui a été écrit à ce sujet dans ces dernières années, où l'attention des historiens et des publicistes s'est arrêtée sur la tentative de Louis XVI, pour restituer la vie publique aux provinces, en leur restituant leurs États particuliers. C'était tout simplement la solution pacifique et féconde du problème toujours debout de la centralisation. Les États généraux, à distance des choses locales, éblouis d'utopies, étourdis de déclamations, allaient faire naufrage dans le vide des abstractions politiques. Les membres de ces orageuses assemblées, mandataires de tout le monde, et par conséquent représentants d'intérêts divergents et antipathiques, ne représentaient en réalité personne, sinon eux-mêmes, leur propre importance et leur personnelle avidité de renommée oratoire. Les assemblées provinciales promettaient de tout autres conditions : c'était la manifestation directe de tous les grands intérêts du pays par l'intervention des intéressés eux-mêmes, la représentation de première main des besoins religieux par les députés du clergé, des besoins du tiers-état industriel par les députés des villes, des intérêts du tiers-état agricole par des cultivateurs. Ajoutons que les assemblées de provinces traitaient sur place les affaires du pays et les jugeaient *de visu*, sans utopie, sans rhétorique, avec compétence. C'est cette représentation, de toutes la plus effective et

la plus sincère ; c'est cette administration du pays par lui-même que M. Michelet appelle *une vieillerie*, un expédient d'un gouvernement coupable et à bout de voies. Ainsi de toutes choses : M. Michelet exécute sommairement ; il n'essaye même pas de juger et de comprendre, il se contente d'insulter.

Il y a un mot inouï, au sujet de l'abolition de la mainmorte par l'édit de Louis XVI du 8 août 1779. « Quand on lui fit supprimer le servage sur ses domaines, dit M. Michelet, il (Louis XVI) n'osa y toucher sur les domaines des seigneurs, respectant la propriété.... *propriété de chair humaine !* » — Que signifie cette histoire d'ogre, et que vient faire ici la chair humaine ? Les gens de mainmorte, très-improprement appelés serfs, étaient des métayers perpétuels, dont la condition ne différait de celle des cultivateurs ordinaires que par deux points : leur droit au domaine utile était attaché à la culture de la terre et à la résidence ; ils l'abdiquaient en fixant ailleurs leur domicile. En outre, les mainmortables ne faisaient pas entre eux de partages ; leurs familles possédaient et cultivaient indivisément le domaine commun et y vivaient dans un état de perpétuelle association héréditaire. La distinction la plus saillante entre les différents tenanciers en mainmorte était celle-ci : les uns, appelés *serfs d'héritage*, avaient la faculté de se libérer de leurs redevances et de toutes les charges de leur condition, par le seul fait du délaissement de leur part dans le domaine utile de la terre ; les autres, que l'on nommait *gens de corps* ou *de poursuite*, ne pouvaient s'affranchir par cette voie, et, où qu'ils allassent établir leur demeure, ils pouvaient être recherchés pour le payement de leur taille. L'édit de Louis XVI abolit la mainmorte sous toutes ses formes, dans les domaines de la Couronne et dans les domaines engagés. Cet édit ne fit-il rien pour les serfs établis sur les domaines particuliers des seigneurs ? — Il fit tout ce qui était souhaitable et juste : *il abolit universellement le droit de suite*. La conséquence est qu'il fut libre à tout mortaillable de s'affranchir par le délaissement de la terre, et que, même dans les seigneuries particulières, où la réforme fut moins radicale que sur les domaines de la Couronne, il ne put rester, après l'édit de Louis XVI, *que des serfs volontaires*, retenus sur le domaine en mainmorte par la seule attache de l'esprit de famille ou par les avantages matériels, souvent remarqués, que trouvaient les cultivateurs dans ce régime d'association domestique. Par quelle déformation des choses, par quel cataclysme d'idées un contrat de métairie per-

pétuelle devient-il pour M. Michelet une *propriété de chair humaine?* Il faut renoncer à discuter et à redresser: ceci échappe à la discussion, et n'est plus du ressort que de la médecine aliéniste.

M. Michelet est le premier, et jusqu'ici le seul écrivain qui ait fait entrer la phrénologie dans l'histoire. Un plâtre de Mirabeau, pris sur le mort, lui révèle une multitude de choses inaperçues, et lui donne occasion de redresser, avec un ton d'assurance fort divertissant, beaucoup d'opinions courantes sur le caractère et les vices du personnage. *La bouche est menteuse*, mais pas du tout par hypocrisie; elle ment pour l'effet oratoire uniquement, *pour séduire, étonner, effrayer*. M. Michelet voit, très-clairement accusée par le plâtre qu'il a sous les yeux, cette fine distinction. Il y voit bien d'autres choses encore, celle-ci en particulier, dont l'intérêt échappe, à savoir que le libertinage et les déportements de Mirabeau étaient moins dans les sens et l'exubérante ardeur de la vie physique que dans une fanfaronne dépravation d'esprit.

« Son visage gravé semble impur, il est vrai, mais impur de pensée, etc. » Le reste ne peut être reproduit ici et n'a pas d'équivalent honnête. Au demeurant, Mirabeau était, par nature, le meilleur fils du monde et le plus inoffensif. « Il n'eut rien de son père, le dur et bilieux Provençal. Il a la fougue, mais sanguine (tempérée par l'hémorrhagie). » Rien n'arrête et n'intimide les investigations de M. Michelet pour surprendre le secret de la force ou des défaillances des hommes fameux ; il interroge jusqu'aux garderobes. Cet abus d'une physiologie de mauvais aloi, cette explication des caractères et des actes par la pléthore ou par la chlorose, ont pris dans le dernier volume de M. Michelet les proportions d'une manie de plus en plus envahissante. Il en résulte des pages impossibles, semées de sous-entendus plus obscènes que l'obscénité explicite, des pages à faire reculer Suétone. Si cet auteur n'était pas un malade désespéré, et s'il écrivait quelque chose ressemblant à l'histoire, on lui répondrait que l'histoire est une muse sévère, qui ne peint ses personnages que vêtus et ne découvre que leur visage. M. Michelet manque, hélas! du sens de la plus vulgaire pudeur ; il n'a pas le respect du corps, cette chose inviolable, sacrée pour la haute justice de la loi elle-même, qui ne frappe les coupables qu'à la tête.

Comment peut-on lire encore M. Michelet? et pourquoi se fait-il toujours un certain bruit autour de ces pages hallucinées, moins historiques assurément que les romans-renaissance de M. Alexandre

Dumas? Il n'y a rien là-dedans, ni des faits ni des idées; mais il y a la forme extérieure. Cette plume est et demeure, malgré les années, diaboliquement inventive et créatrice, inépuisable à produire des formes inouïes, chimériques, de petites phrases follement ciselées, phénoménalement impertinentes. La vogue continue à se prendre à cela, à la coupe du mot, à l'émail du style. Le contenu n'est rien, tout au plus un parfum mordant, volatil à l'excès, qui se dissipe à la première aspiration. Mais nous sommes dans un temps de matérialisme littéraire où la forme emporte le fond, où, en littérature et en art, le côté plastique est tout, et la vérité rien. On achète l'essence pour la bizarrerie du flacon. Voilà pourquoi les volumes de M. Michelet sont lus encore, et provoquent une curiosité d'un jour. Succès sans lendemain : cet écrivain a semé le vent dans le champ de l'histoire; il ne récoltera même pas les longues réprobations qui font durer une mémoire, il ne moissonnera que l'oubli.

PH. SERRET.

REVUE DE LA QUINZAINE

I

Les préoccupations diverses que nous signalions, il y a quinze jours, continuent d'agiter l'Europe. Il y a toujours deux courants d'informations : l'un apporte constamment des nouvelles pacifiques, l'autre ne cesse de répandre des bruits de guerre. Lequel des deux s'alimente aux bonnes sources ? Nous ne pouvons le dire ; seulement un point doit être noté : ce sont les paroles qui promettent la paix, et les faits qui font craindre la guerre. Ainsi, tandis que les journaux officieux ou semi-officiels de tous les pays protestent de l'horreur des gouvernements pour toute lutte violente, ceux-ci activent de plus en plus leurs préparatifs militaires.

Certain adage latin, dont on a trop abusé ces temps-ci pour que nous le répétions textuellement, dit que pour maintenir la paix il faut être prêt à la guerre. Sans doute ; mais il faut également être prêt à se battre pour rompre la paix, et l'on peut croire, sans être pessimiste, que tel est le but des armements actuels.

N'oublions pas, d'ailleurs, que les bruits d'arrangement, d'apaisement, d'entente cordiale n'ont aucun fondement positif. Ils sont répandus par des feuilles gouvernementales. Or, qui peut ignorer que les journaux *autorisés* à publier des informations officieuses ont souvent pour mission de dire absolument le contraire de la vérité. Ne faut-il pas donner des illusions à l'adversaire, et, quelquefois aussi, à l'opinion ?

La seule chose qui ne soit pas douteuse, c'est que l'Europe prend de plus en plus l'aspect d'un camp immense. On lève des troupes, on les arme et on les dirige vers les frontières. La Russie masse ses régiments du côté de l'Autriche et de la Turquie ; la Prusse concentre des forces nombreuses dans les provinces rhénanes et arme avec le plus grand soin les forteresses voisines de la France ; l'Autriche, tout en démolissant ses institutions intérieures, cherche à relever son armée ; la Grèce, la Roumanie, la Serbie s'agitent ; la Turquie s'inquiète ; l'Italie fait du tapage. Quant à la France, elle se met en mesure d'es-

sayer la garde nationale mobile ; elle veut voir si elle pourra faire merveille comme les fusils chassepot.

Ces quelques lignes suffisent à prouver qu'il n'y a rien de changé depuis quinze jours dans l'état général des affaires. Mais s'il n'y a pas des faits nouveaux, il y a de nouveaux détails, et quelques-uns de ceux-ci méritent qu'on s'y arrête.

II

Le gouvernement italien paraît un peu plus sage. Le ministère a obtenu un répit. Les Chambres lui ont promis d'examiner ses plans financiers, et il peut croire qu'il vivra jusqu'à l'époque du mariage de l'héritier présomptif du trône, le prince Humbert. Si cet espoir n'est pas trompé, le ministère Menabrea a encore deux mois devant lui. C'est beaucoup pour un pareil gouvernement.

Le mariage du fils aîné du roi galant homme n'apporte à l'Italie aucune force. C'est simplement une affaire de famille. Le prince Humbert épouse sa cousine, fille du feu duc de Gênes, frère puîné de Victor-Emmanuel. Les mariages consanguins, que l'Église n'aime pas et que la science réprouve, surtout quand il s'agit de cousins aussi rapprochés, sont souvent une sorte d'obligation dans les familles souveraines. La politique rend quelquefois difficile l'établissement d'un prince, particulièrement d'un héritier du trône. Qui ne sait combien d'obstacles rencontra Louis-Philippe lorsqu'il voulut marier le duc d'Orléans ? Ce ne fut pas du premier coup qu'il se décida à lui faire épouser une princesse protestante. De son côté, il sut entraver les projets du comte de Chambord. Nous pourrions citer d'autres exemples. Il est probable que Victor-Emmanuel s'est heurté, lui aussi, à plus d'une difficulté au sujet du prince Humbert. Malgré sa situation vis-à-vis de l'Église, il voulait certainement que la princesse royale, la future reine d'Italie ou du Piémont, fût catholique. Mais les princesses catholiques ne sont pas très-nombreuses, et peut-être aussi la situation religieuse du roi d'Italie pouvait-elle inquiéter plusieurs d'entre elles. On levait ces obstacles en se mariant en famille, et c'est le parti auquel on s'est arrêté.

Ce mariage, qui n'apportera aucune alliance, aucune ressource politique à l'Italie, pourrait bien, disent quelques journaux, lui donner très-prochainement un nouveau roi. Victor-Emmanuel, une fois son fils marié, abdiquerait. Bien des fois déjà on a dit pareille chose. Le royaume italien, cette œuvre de violence et de félonie, n'a pas subi

une seule secousse un peu forte sans que l'on ait annoncé comme le tenant de la *meilleure source* que Victor-Emmanuel allait abdiquer. Nous croyons que ce bruit n'est pas plus vrai aujourd'hui qu'il ne l'a été dans d'autres circonstances. Victor-Emmanuel s'est écrié un jour : Il faut aller jusqu'au fond. Il tiendra parole, il ira au fond. Il a présidé à l'unification violente de l'Italie, il présidera à son effondrement.

Parmi les bruits qui ont eu cours au sujet des affaires italiennes, nous devons noter celui d'un coup d'État ayant pour but de diviser l'Italie en trois ou quatre morceaux, distribués, sauf la ville de Rome, que l'on voulait bien laisser au Pape, aux deux fils et au gendre du roi, S. A. le prince Napoléon. Victor-Emmanuel se bornait à conserver, à titre de simple propriétaire, quelques châteaux et des terres giboyeuses : il aime la chasse.

Ces bruits, auxquels beaucoup de gens croient encore, nous ont paru dès le principe et nous paraissent toujours de pures billevesées. Les maîtres actuels de l'Italie ne la diviseront pes à leur profit ; elle se divisera sans eux, malgré eux, contre eux. L'importance que l'on accorde à de telles rumeurs, le crédit qu'elles obtiennent, prouvent uniquement l'état maladif de l'Italie. Tout le monde comprenant que de redoutables crises sont inévitables et prochaines, tout le monde aussi prête l'oreille aux combinaisons les plus impossibles. Le gouvernement italien lui-même cherche très-probablement à faire quelque chose. L'esprit national des pays annexés est trop vivace pour ne pas l'inquiéter. Il voudrait lui donner satisfaction. Mais, comme il ne pourrait atteindre ce but qu'en abandonnant ce qu'il a pris, il ne fera rien : car il ne veut certainement pas faire cela. L'envoi du duc d'Aoste à Naples et du prince Humbert à Milan, pour y donner des fêtes pendant le carnaval, n'est pas même un expédient, comme on l'a dit ; c'est une puérilité. Voyez-vous les Napolitains réclamant leur nationalité et se déclarant satisfaits après avoir vu danser le duc d'Aoste ?

Ni ces petites combinaisons, ni le mariage du prince Humbert, ni les projets financiers de M. Menabrea, ni même la docilité relative et provisoire de la Chambre, ne retarderont la crise. Tous les hommes politiques le sentent et même le disent. L'un des plus dévoués serviteurs de Victor-Emmanuel, M. le général la Marmora, vient d'exprimer, dans une brochure dont on s'occupe beaucoup au-delà des Alpes, les craintes de l'ancien parti conservateur ; ce parti qui, sous prétexte

de fidélité au roi, a trahi l'Église et perdra la royauté. Voici comment cet ami de Victor-Emmanuel résume la situation :

« Tout est sens dessus dessous en Italie ; on y voit le despotisme « transporté du palais à la place, le favoritisme de la cour au parle- « ment, et les conspirations des souterrains aux cabinets. Chez plu- « sieurs le sens commun a disparu, chez beaucoup d'autres le sens « moral s'est perverti. »

Hélas ! le *sens moral* est encore plus généralement *perverti* en Italie que ne le croit M. de la Marmora : car il l'est chez tous ceux qui ont établi l'état de choses auquel Victor-Emmanuel doit son trône et M. de la Marmora sa situation. L'habile général, qui aurait pu gagner la bataille de Custozza, mais qui l'a perdue, s'occupe plus loin de la question romaine. Voici ce qu'il en dit :

« Dans la question romaine, il faut d'abord séparer la ville « de Rome du territoire pontifical ; ce dernier nous est réellement « nécessaire, et *nous pourrions l'avoir*, *peut-être l'aurions-nous déjà*, « si nous nous fussions abstenus de criailleries, et si, au lieu de « parler toujours de nos droits, nous avions beaucoup plus insisté sur « le droit de ses habitants. »

Voilà où en sont les conservateurs italiens, ceux qui constatent que leurs adversaires ont perdu le *sens moral*.

Tandis que les hommes politiques de l'italianisme désespèrent de la situation, les révolutionnaires et les bourbonniens s'agitent, ceux-ci dans le royaume de Naples, ceux-là partout.

S'il fallait en croire la plupart des correspondances, le mouvement royaliste signalé dans les provinces napolitaines serait très-sérieux et ferait prévoir une prise d'armes presque générale. Nous doutons de la parfaite exactitude de ces informations. Que le mécontentement soit extrême, que la population soit pour ainsi dire unanime à désirer un changement, nous en sommes convaincus. Mais du désir à l'action, surtout à une action soutenue, décisive, il y a loin en Italie et particulièrement chez les Napolitains. Quoique très-irrités, très-surexcités, ils attendront probablement que la mêlée soit engagée pour se mettre en ligne. On sait cela à Florence, et c'est une raison pour que l'on y soit prudent au sujet de Rome.

Le parti révolutionnaire pourrait bien, du reste, donner le signal de la lutte. Garibaldi, ce vieux grotesque, est toujours en Italie un personnage sérieux ou du moins influent. Or cet impotent, auquel les pontificaux et les Français ont rendu momentanément tant d'agi-

lité, parle de rentrer en campagne ; il a été mis en haleine à Mentana et veut fournir de nouvelles courses. Ses amis organisent des enrôlements. Il est probable qu'il y aura peu d'enrôlés s'il s'agit de tenter un nouveau coup contre Rome; mais le zèle sera plus grand si, sous prétexte d'affranchir les Romains on vise à s'affranchir du roi.

Or il y a lieu de croire que les républicains sont disposés à tenter quelque coup. Garibaldi, qui a toujours été des leurs, mais auquel ses amis, les politiques, avaient persuadé de servir momentanément la cause royale, revient tout haut à son ancien parti. Il veut, dit-il, se venger de la trahison de Mentana. De son côté, Mazzini, qui fait rarement de fausses démarches, déclare qu'il est prêt et que le jour où les Italiens lui diront *Venez !* il viendra. Il y a donc lieu de croire que l'heure de la justice approche pour cette fraction de la révolution italienne qui se déclare honnête et modérée, parce qu'après avoir trahi tous les droits et tous les principes, elle voudrait jouir tranquillement du fruit de ses violences, de ses mensonges et de ses trahisons.

Ne quittons pas les affaires italiennes sans constater qu'il n'y a rien de vrai dans les bruits d'une entente nouvelle entre la France et le gouvernement de Florence au sujet de Rome. La situation ne s'est pas modifiée, pour le fond des choses, depuis le débarquement de nos troupes sur le territoire pontifical. Les rapports sont moins tendus sans doute, mais les résolutions du gouvernement français et les prétentions de l'Italie restent les mêmes. Le cabinet des Tuileries veut toujours que l'Italie reconnaisse formellement la souveraineté pontificale et s'engage à respecter le territoire actuel du Saint-Siége, c'est-à-dire à ne plus revendiquer ni Rome, ni les provinces. De son côté, le cabinet de Florence repousse toujours tout engagement de cette nature. Il n'y a donc rien de fait, et, de plus, on ne voit pas comment on arriverait à un accord quelconque.

D'autres bruits, qui se rapportent également à la question romaine, doivent aussi être écoutés : nous voulons parler d'un prétendu mémorandum dans lequel le gouvernement français aurait indiqué les réformes administratives et politiques qu'il lui paraîtrait urgent d'introduire dans les États de l'Église. Ce mémorandum n'existe pas et, par conséquent, il n'y a pas lieu de s'arrêter aux commentaires divers dont il a été l'objet.

Rome et les provinces sont toujours tranquilles. On ne s'y dissimule pas que de grands périls existent ; mais on sait qu'ils viendront

du dehors et non de la population dont le dévouement au Saint-Père ne fait plus doute maintenant pour personne.

L'armée pontificale compte de seize à dix-huit mille hommes. On ne veut pas la développer davantage. Elle est, en effet, assez forte pour résister à toutes les entreprises de la Révolution, et ce doit être là tout son rôle.

La santé du Souverain Pontife est excellente. « Pie IX, nous écrit-on, semble trouver un redoublement de vigueur dans les travaux auxquels il préside en vue du prochain concile. » Tout se prépare, en effet, pour la réunion de cette solennelle assemblée dont les actes sont appelés à faire entrer *l'esprit moderne* dans les voies du véritable progrès.

III

La question italienne nous a entraîné bien loin. Nos lecteurs nous le pardonneront, car pour eux comme pour nous c'est la grande question, la question fondamentale. Tant qu'elle ne sera pas résolue selon le droit, rien ne sera résolu en Europe.

Par malheur, les gouvernements paraissent ignorer encore cette vérité. L'Autriche surtout s'obstine à la méconnaître. Ce malheureux pays ou plutôt ce malheureux gouvernement se sépare de plus en plus de l'Église. Les ministres de François-Joseph croient évidemment que pour vaincre la Révolution il faut lui céder beaucoup, et, en conséquence, ils se montrent disposés à lui céder tout. Les documents diplomatiques que vient de faire publier M. de Beust sous le titre de *Livre Rouge*, prouvent particulièrement que le Saint-Siége ne peut plus compter sur aucun appui de l'Autriche. Les dépêches du grand chancelier et des autres représentants de Sa Majesté apostolique contiennent, sans doute, des vœux en faveur du pouvoir temporel; mais ils sont sans chaleur, sans vie et seront certainement sans efficacité. Du reste, M. de Beust n'entend pas que l'on s'y puisse tromper; il constate avec une visible satisfaction qu'après le départ des troupes françaises, il y a deux ans, l'Autriche fit dire au gouvernement pontifical qu'il lui était *absolument impossible de prêter au pape un secours matériel.* Quelques mois après avoir fait cette courageuse déclaration, l'Autriche devait renoncer à la Vénétie. M. de Beust, qui la renouvelle aujourd'hui, se préparerait-il à renoncer au Tyrol?

Et cependant si l'esprit de concession et d'erreur n'aveuglait pas les pauvres hommes d'État de Vienne, ils verraient que leur seule chance de salut en Allemagne, et, par suite, leur seul moyen de résister aux nouvelles exigences des Madgyars, serait de s'appuyer sur

les forces catholiques. Ces forces sont bien grandes encore, plus grandes qu'on ne pouvait le penser. Chaque jour les feuilles allemandes nous apportent le récit de manifestations nouvelles annonçant un complet réveil de l'esprit religieux. M. de Bismark, qui est vraiment un homme politique, a compris la puissance de ce mouvement et s'est bien gardé de l'entraver. Il laisse ce rôle à l'Autriche et rallie ainsi tout doucement à la Prusse les populations catholiques.

Du reste, le *Livre Rouge* prouve que M. de Beust a des idées tout à fait particulières sur les moyens de relever un gouvernement. A l'intérieur, il se tourne contre les hommes d'ordre et les amis du souverain; à l'extérieur, il veut toucher à tout sans se prononcer sur rien; il s'avance et s'efface. Cette politique sans volonté est nécessairement une politique impuissante et ridicule. Conçoit-on qu'un pays comme l'Autriche émette sur toutes les questions des avis mitoyens et laisse toujours voir qu'il aspire à ne rien faire? Si vous ne voulez pas agir, sachez au moins ne pas parler. Et puis, tandis que vous faites de la petite diplomatie, des petites finesses, d'autres agissent. La Russie est prête. Dès qu'elle le voudra, les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe se soulèveront contre la Turquie et réclameront la protectorat du czar. Ce protectorat ne leur sera pas refusé, et l'Autriche sera prise comme dans un étau entre la Prusse et la Russie. Celle-ci aura pour elle tous les Slaves, celle-là pourra compter sur tous les Allemands. L'on verra alors ce que vaudront les Madgyars et les docteurs progressistes que M. de Beust, imitant certain personnage de 1848, a chargés de faire de l'ordre avec du désordre. Depuis cinquante ans l'Europe attend le démembrement de la Turquie, c'est aujourd'hui une question de savoir si elle ne verra pas en même temps et même plus tôt le démembrement de l'Autriche.

IV

Occupons-nous un peu de nos affaires intérieures. A la grave question de la loi militaire a succédé la question très-difficile de la loi sur la presse. On a dit à ce sujet beaucoup de choses que nous ne résumerons pas. D'abord, en pareil cas, les détails sont l'affaire des journaux; ensuite, au moment où nous écrivons, personne ne sait encore dans quelle mesure les journaux et les revues peuvent parler des débats de nos chambres. Pour être bien sûrs de ne pas nous tromper, nous nous en tiendrons aux principes généraux.

Toute loi sur la presse est une loi politique et, par conséquent, une loi de circonstance. Voilà le fait qu'il faut comprendre et savoir

accepter lorsque l'on traite du journalisme. Prétendre que la liberté du journal est devenue la forme essentielle de la liberté de la pensée et qu'on n'y peut porter atteinte, même sous forme de réglementation, sans violer un droit naturel, c'est commettre deux erreurs à la fois.

La pensée, dès qu'elle se produit au dehors et veut exercer une action publique, peut devenir un délit ou un crime et doit tomber sous le coup de la loi. L'homme qui, ayant conçu la pensée d'une doctrine anti-sociale, l'émet, est coupable aussi bien que celui qui, ayant combiné un vol, le commet.

D'autre part, il est particulièrement faux et même particulièrement ridicule de dire que le droit de faire des journaux est un droit fondamental, primordial, que l'homme apporte en naissant et dans l'exercice duquel il ne peut être gêné sans que la pensée cesse d'être libre. C'est là une idée de M. de Girardin, lequel prouve ainsi et par surcroît, qu'il parle beaucoup et pense peu. Le journalisme n'est nullement la forme essentielle de la liberté de penser, il n'est qu'une des manisfestations de la liberté d'écrire. Quant à la pensée, on pourrait soutenir qu'il lui nuit plus souvent qu'il ne la sert. M. de Girardin, dans les journaux qu'il a faits depuis trente ou quarante ans, a surtout prouvé cela ; mais il l'ignore.

Il ne suffit pas, d'ailleurs, qu'un droit soit fondamental pour qu'il doive échapper à toute réglementation. La liberté de la presse aurait ce caractère, qu'il faudrait encore lui donner une règle. C'est une vérité que les radicaux de la pensée libre sont seuls à combattre. Mais ni M. Thiers, devenu plus libéral qu'au temps des lois de septembre ; ni M. Jules Favre, plus dévoué à la liberté de la presse qu'aux jours de la république ; ni M. Pelletan, qui erre si volontiers dans le pays des chimères mornes ; ni M. Jules Simon, qui s'entend si bien à rester dans le vague, afin de ne se brouiller avec aucune des écoles révolutionnaires ; ni M. Glais-Bizoin, qui, ne comprenant rien, ne s'inquiète de rien, n'osent proclamer carrément le principe de la liberté absolue.

Tous ces avocats de la presse libre ayant un passé ou des visées d'hommes politiques, admettent la nécessité d'un règlement. Or, du moment qu'ils accordent cela, ils condamnent implicitement leurs propres théories sur la liberté de la presse. M. de Girardin a raison de les taxer d'inconséquence, mais c'est tout ce qu'il y a de raisonnable dans ses articles. Il le prouve lui-même, en arrivant à dire que, tout le monde ne s'accordant pas à trouver punissables les mêmes choses, il ne faut rien punir.

Une loi sur la presse sera toujours une œuvre de parti, en d'autres termes un instrument politique, un acte de force. Si le pouvoir la concède librement, avec l'appui d'une Chambre dévouée il s'arrangera de manière à rester le maître ; s'il subit, au contraire, la pression de ses adversaires, la loi sera faite contre lui et donnera des armes redoutables à ceux qui le veulent détruire. Quant aux principes, on les invoquera dans les deux cas, sans les respecter dans aucun. Ce serait, d'ailleurs, fort difficile. Quels sont les principes en matière de presse ? tout le monde en parle, mais personne ne les définit, ou du moins nous avons autant de définitions que de définisseurs. M. Thiers ne s'entend pas mieux sous ce rapport avec M. Jules Favre qu'avec M. Pinard. C'est à peine s'il s'entend avec lui-même. Depuis quarante ans il a eu sur ce difficile sujet quatre ou cinq opinions. En conclura-t-on qu'il est versatile, illogique, sans doctrines ? Non ; il a changé parce que l'état des esprits, les lois électorales, les conditions du pouvoir ont subi des modifications et que le régime de la presse étant un fait essentiellement politique doit varier avec les circonstances. Voilà pourquoi nous avons eu depuis la Révolution une trentaine de lois sur les journaux. Ces changements qui étonnent les badauds de la politique, sont au fond chose très-simple et très-régulière. Il suffit d'un peu de réflexion pour le comprendre et pour en conclure que toute loi sur la presse a été dans le passé et sera dans l'avenir une arme dans les mains du pouvoir ou des partis. C'est un fait de guerre et, par suite, une œuvre essentiellement transitoire.

Deux mots maintenant du projet soumis aux chambres. Ce projet soulève de nombreuses critiques, et, puisqu'il n'est pas encore transformé en loi, nous avons le droit de dire et nous dirons que beaucoup de ces critiques sont fondées. Néanmoins il constitue un véritable progrès, car en faisant disparaître la nécessité de l'autorisation préalable il donne l'essentiel de la liberté. Après avoir vécu seize ans sous le régime discrétionnaire, la presse va passer sous le régime légal. Puisse-t-elle en profiter pour se montrer digne des libertés qu'elle réclame, mais qui ne lui sont pas dues, et que lui refuseraient, s'ils étaient les maîtres, la plupart de ses avocats d'aujourd'hui !

V

On a dit que si la liberté n'existait pas pour la presse, elle existait en revanche pour certains journaux, ceux qui *pensent bien*, l'*Étendard*, par exemple, et le *Constitutionnel*. Cela est vrai au théâtre

comme dans le journalisme. La censure dramatique a des auteurs auxquels elle passe tout ou qu'elle se borne à gêner dans la juste mesure favorable à leurs intérêts. M. Émile Augier est du nombre de ces privilégiés. Quand il présente une pièce nouvelle, la censure semble oublier que cet écrivain a été lui-même un peu censeur, qu'il compte parmi les amis de la maison et que si ses comédies ne sont jamais des arrêts elles sont quelquefois des services. Elle fait mine de vouloir l'arrêter, et, tout au moins, lui demande des corrections nombreuses; il se fâche et parle de retirer son œuvre; on négocie, on transige, on retranche, on rétablit et, au bout du compte, tout passe de ce que l'auteur tenait réellement à faire passer. Ajoutons, pour ne pas compromettre les censeurs, que M. Augier se borne à des hardiesses contre les mœurs et contre les défenseurs de la cause catholique. S'il attaquait le gouvernement ou seulement MM. Vitu, Dréolle, Limayrac et Cassagnac, il verrait qu'il y a une censure!

Sa dernière pièce, *Paul Forestier*, prouve une fois de plus qu'en matière de morale les fonctionnaires chargés de maintenir le théâtre dans la bonne voie sont de facile composition. Les journaux les plus favorables à cette comédie avouent eux-mêmes avec une sorte d'embarras que l'auteur a présenté des tableaux très-hardis. En effet, ils sont hardis jusqu'au dévergondage. On ajoute que l'intention est honnête. Je demande la liberté de n'en rien croire. M. Augier a voulu obtenir un succès en frappant quelque coup de nature à exciter fortement l'attention. Il est possible aussi qu'il ait songé, comme artisan dramatique, à faire passer une scène difficile, presque impossible, et dont la réussite prouverait son habileté. Lui prêter une plus haute ambition, c'est se moquer. Il suffit de lire ses principaux ouvrages pour comprendre que la réforme des mœurs est le moindre de ses soucis.

On prétend qu'il y a des beautés dans *Paul Forestier* au point de vue de l'art et même de la pensée. Celles que l'on cite nous paraissent fort contestables. La *Revue*, reviendra du reste sur ce point dans une étude sur l'ensemble des œuvres de M. Augier. Aujourd'hui nous voulons seulement constater que la censure a permis la représentation d'une pièce scandaleuse et que le public ratifie par ses applaudissements le laisser-aller des censeurs.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

SUGER ET SON TEMPS, par M. ALFRED NETTEMENT (1).

Si l'on a pu dire avec un grand sens historique que les Évêques ont fait le royaume de France, il est permis d'ajouter que les abbayes l'ont conservé. Les nombreuses maisons de prières, d'études, de travail agricole et industriel, ont, en quelque sorte, résumé en elles toute la civilisation du moyen âge. Pendant que le régime féodal, dont, au surplus, nous ne voulons pas trop médire, morcelait la France au point de vue politique, sauf toutefois la suzeraineté du Roi, qui était un grand principe d'unité, l'Église établissait entre toutes les parties de l'État une cohésion morale supérieure aux causes de division nées de la position quasi indépendante des seigneurs. Les guerres privées, véritable fléau national, respectaient les abbayes. Derrière leurs murs vénérés s'abritaient dans une paix constante tout ce qui fait l'honneur d'un pays aux époques de haines. C'est là que se conservèrent les plus précieux trésors de traditions littéraires et de gouvernement. Une abbaye était un petit État dans l'État, et celui qui avait sagement administré un de ces grands domaines, avec ses vassaux et ses serfs, se trouvait souvent propre à présider aux destinées d'un royaume. Les abbés des grands monastères jouent un des premiers rôles à cette époque, non-seulement dans l'Église, mais dans les affaires civiles. Il suffit de nommer saint Bernard, Lanfranc, saint Anselme, et enfin Suger. D'abord simple moine dans l'abbaye de Saint-Denis, où il fut le compagnon d'études de Louis le Gros, Suger dut son élévation à la faveur sans doute de ce prince, mais aussi à son habileté et à ses talents reconnus. Tout d'abord il se montra politique; son principal but fut de rapprocher dans une étroite union les intérêts de l'abbaye de Saint-Denis et du clergé tout entier avec ceux de la royauté, pour lutter contre ceux des grands féodaux qui troublaient le royaume. L'abbé Adam, auquel il devait succéder, l'emploie dans toutes les missions difficiles, auprès du Roi, auprès du Pape. Il était à Rome lorsqu'il apprend son élection par les religieux. On remarquait dès lors en lui ce mélange de force et de tempéraments qui le caractérise. Il avait pratiqué la Cour romaine et fréquenté les premiers diplomates de la Chrétienté. Rien ne lui manquait pour exercer les importantes fonctions qui lu

(1) 1 vol. in-8°, nouvelle édition, chez Lecoffre.

étaient confiées, rien; sinon les austères vertus du cloître : sous le froc il était demeuré mondain.

Des événements providentiels lui montrent son erreur. Il commence par se réformer lui-même, puis il réforme l'abbaye. Mûr pour les grandes choses que Dieu lui réserve, capable de porter les honneurs qui le vont chercher en foule, il devient régent du royaume de France et témoigne dans ce poste, plus difficile que celui de roi, d'autant de prudence que d'énergie. M. Alfred Nettement résume parfaitement en deux mots, les yeux fixés sur l'état du pays, toute cette période de sa vie. « Il a conservé la France au Roi et le Roi à la France. » Il s'efforce d'abord de dissuader Louis le Jeune de prendre part personnellement à la Croisade; mais après que le Pape, dans une lettre à Suger, a insisté sur les grands motifs religieux qui ont déterminé le Roi, il cesse son opposition, et plus tard, après l'insuccès de cette expédition, il est le premier à conseiller au monarque de retourner en Orient pour sauver les affaires de la Chrétienté. A mesure qu'il avance en âge, on sent que l'esprit chrétien prévaut davantage en lui; et il finit par expirer en religieux dévoué au Christ. Sa dernière recommandation au Roi de France est celle-ci : « Aimez l'Église de Dieu. »

M. Alfred Nettement a tracé avec fidélité le tableau de la vie de Suger et de l'époque où il a vécu. On ne lira pas sans intérêt le récit de ces événements si variés, où la religion et la politique tant intérieure qu'extérieure occupent une si large place; la querelle des investitures, la lutte de la Couronne contre les grands barons, les aventures d'Abeilard, la Croisade. L'auteur nous fait passer de l'un à l'autre sujet sans nous lasser; il se montre exact dans l'exposé des causes. Nous n'avons pas besoin de signaler l'esprit de cette publication : le nom seul de l'écrivain en dit plus que tous nos éloges. M. Nettement paraît s'être surtout appliqué, dans cet ouvrage, à faire ressortir les avantages que la royauté française retira de l'appui qu'elle prêta à l'Église. Ce point de vue est parfaitement mis en lumière, notamment à la page 152, où il s'agit des Croisades. L'auteur eût peut-être bien fait d'approfondir davantage la question délicate des investitures, à laquelle Suger ne demeura pas étranger. M. Nettement cite (p. 60) un canon dont il ne donne pas la date et qui aurait été ainsi conçu : « Nous défendons absolument de recevoir de la main d'aucune personne laïque l'investiture des églises ni des biens ecclésiastiques; » et il ajoute que *c'était aller au-delà du but et usurper une prérogative temporelle, pour empêcher l'usurpation d'une prérogative spirituelle*. Cette phrase, qui me semble peu heureuse, est sans doute le résultat d'une inadvertance. Nous le croyons d'autant plus volontiers, que les sentiments catholiques de l'auteur sont assez connus. Après avoir lu le livre de M. Nettement, on se sent plus porté à aimer cette Église qui a suscité des hommes tels que Suger, facilité leur tâche, et secondé leurs

efforts pour sauver l'intégrité de la monarchie française. M. Nettement nous montre clairement que ce fut à l'autorité papale que Suger dut de voir son autorité respectée durant sa régence. Ce n'est pas l'unique service que la Papauté ait rendu à notre pays : il ne se montrera pas ingrat.

LÉONCE DE LA RALLAYE.

LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE. — LE CANADA, par M. FROUT DE FONTPERTUIS (1).

Dans un volume de 250 pages se trouve résumée l'histoire religieuse et politique de l'Amérique du Nord, depuis les premières explorations des Français au commencement du dix-septième siècle jusqu'à la cession honteuse du Canada en 1763. Dans un récit très-condensé, l'auteur accumule une foule de faits dont le souvenir ne doit pas périr et qui sont épars dans l'*Histoire de la Nouvelle France* par le P. Charlevoix, et dans l'*Histoire* non encore traduite *des États-Unis* par M. Bancroft.

Il rappelle en courant plutôt qu'il ne raconte la lutte si souvent déloyale et antichrétienne de l'émigration européenne et des naturels du pays, les héroïques dévouements, les fatigues, le martyre de nos missionnaires, qui se montrent auprès des Indiens les vrais apôtres de la civilisation, les amis, les frères, les pères de ces *Iroquois*, de ces *Sioux*, de ces *Peaux-Rouges*, dont l'impassible férocité semble ne pouvoir appartenir qu'à la fiction. Pendant que les PP. *Brébeuf*, *Lallemand*, *Daniel*, *Allouez*, *Jogues*, *Gravier*, *Marquette*, *Sébastien Rasle* et cent autres arrosent de leur sueur et de leur sang les premiers germes de cette foi dont le P. *de Smett* recueille aujourd'hui les fruits, nos gentilshommes et nos marins, les *De la Salle*, les *Vaudreuil*, les *Montcalm*, déploient, avec une énergie qui méritait d'être mieux soutenue, le drapeau de la France ; mais, hélas ! le dépérissement de la foi, la licence des mœurs, sont les ennemis nés du vrai patriotisme. Choiseul est trop occupé à faire la guerre aux Jésuites, pour défendre leur œuvre et l'intérêt national dans nos colonies. Nos braves sont sacrifiés ; l'Angleterre triomphe dans une lutte injuste, mal inspirée par son mercantilisme, et après douze ans son triomphe amène sa défaite et la victoire définitive de l'indépendance anglo-américaine.

Rendons grâces à M. de Fontpertuis d'avoir écrit ces pages, qui appartiennent à l'histoire de l'Eglise et à celle de la France ; remercions-le surtout de les avoir écrites avec un talent inspiré par le patriotisme et la foi ; applaudissons aux débuts d'un écrivain qui a voué sa plume à la défense des vrais principes. Voici en quels termes il nous signale lui-même son but et ses intentions :

« J'ai fait de mon mieux pour rendre un juste hommage à des hommes dont nous devons d'autant plus conserver la mémoire, qu'ils n'ont pas

(1) Paris, chez Albanel, rue de Tournon, 15, 1 vol. in-12.

recherché la gloire de ce monde, se contentant, dans leur foi et dans leur humilité, du témoignage de leur conscience et de la satisfaction du devoir accompli. J'ai raconté l'intrépidité, le zèle, l'abnégation de ces missionnaires, qui abandonnaient leurs cloîtres tranquilles et leur patrie pour porter la parole du salut au sein des peuplades farouches du nouveau continent. J'ai fait voir leurs découvertes dans ces contrées inconnues et presque inaccessibles, les progrès que le christianisme a dus à leurs travaux apostoliques et l'éclat nouveau qui en a rejailli sur le nom de notre France chérie. Cette esquisse cependant serait incomplète si je n'ajoutais que l'évangélisation des Indiens, les voyages d'exploration et les soins de la colonisation n'ont pas absorbé toute l'activité des missionnaires. L'histoire et la philologie leur sont redevables de nombreux écrits pleins de faits, d'enseignements et de récits aussi fidèles qu'intéressants Le P. de Charlevoix a été l'historien de la nouvelle France et des établissements espagnols à Saint-Domingue. Son livre est une mine de renseignements où M. Bancroft reconnaît avoir largement et avantageusement puisé. On doit au P. du Tertre une *Histoire* précieuse des Antilles françaises; au P. Labat de curieux renseignements sur ces colonies. Le franciscain Mambré, les jésuites Gravier, Dumont, des Pratz, le jeune Mermet, Rasle et tant d'autres dont les noms m'échappent, ont consigné dans leurs lettres et leurs mémoires des détails précieux sur les mœurs et les habitudes des Peaux-Rouges. Ils ont jeté des lumières durables sur les nombreux et bizarres idiomes du continent américain, depuis le détroit de Behring jusqu'à la terre de Feu, idiomes féconds en problèmes pour la curiosité et la science, et qu'un ecclésiastique, M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, a récemment abordés dans un livre qui le place au premier rang dans la philologie et l'ethnologie. »

Comparant les missionnaires protestants à nos missionnaires catholiques, M. de Fontpertuis dit avec raison : « Les ministres de la Réforme sont en général des gens instruits, honnêtes, dévoués à leurs devoirs dans l'enceinte de leur église et dans le cercle de leur troupeau; mais ils sont pères de famille : de là, malgré eux, certaine attache aux biens de ce monde et certain souci de la vie incompatibles avec les devoirs du sacerdoce et les périls de l'apostolat. La famille du prêtre catholique, c'est celle de son Maître, c'est l'humanité entière. Le Christ veut que ses ministres soient tout à lui, partout et toujours : ne prenez pas sa croix si vous la trouvez trop lourde; mais, si vous l'avez prise, tâchez de la porter jusqu'au bout. L'isolement du monde, la renonciation aux joies de la famille, font partie intégrante de la force et de la grandeur du sacerdoce.

« L'Angleterre a le droit d'opposer ses grands hommes aux nôtres : Shakspeare à Molière et à Corneille, Newton à Descartes, Chatam à Richelieu. Elle peut à juste titre être fière de ses marins : Blake, Nelson, Cook, comme nous le sommes de Duquesne, de Suffren et de la Peyrouse.

Elle peut même s'enorgueillir de Marlborough et de Wellington, bien que ces noms pâlissent auprès de ceux de Turenne, de Condé et de Napoléon. Quels hommes opposera-t-elle aux Marquette, aux Lallemand, aux Allouez et aux Brébeuf? »

Ecoutons l'un d'entre eux nous racontant avec une admirable simplicité ses travaux, ses succès, ses revers. « Notre vie, » écrivait le P. Marest, « se passe à courir les bois, à grimper les collines, à pagayer sur les lacs et les rivières, pour atteindre de pauvres sauvages qui nous fuient et que nous ne pouvons souvent apprivoiser ni par nos enseignements ni par nos caresses. »

Les Péorias avaient sollicité une nouvelle mission. Le vendredi saint de 1611, le P. Marest se rendit à leurs désirs. « Je partis, » dit-il encore, « n'emportant que mon crucifix et mon bréviaire, accompagné seulement de trois sauvages, qui pouvaient d'un moment à l'autre m'abandonner. L'horreur de ces forêts vastes et inhabitées, où pendant des semaines entières on ne rencontre pas une âme, m'ôtait parfois le courage. C'était un voyage où l'on ne trouvait ni village, ni pont, ni bac, ni chevaux, ni sentier battu, mais seulement des prairies sans bornes, coupées de ruisseaux et de rivières, des bois et des fourrés inextricables, des marais où nous enfoncions souvent jusqu'à la ceinture. La nuit, on dormait sur des feuilles sèches ou sur le gazon, exposés au vent et à la pluie, bien heureux si ce gîte était près de quelque ruisseau où l'on pût satisfaire sa soif. Le repas se composait du gibier qu'on avait pu tuer en chemin, ou d'épis de blé grillés. »

Les douces vertus et la fervente éloquence de Marest faisaient l'âme de la mission. A la pointe du jour, ses catéchumènes se rendaient à l'église, décemment vêtus de peaux de daim. Les leçons données, on chantait des cantiques ; puis la messe se disait en présence de tous les chrétiens de l'endroit, Français et néophytes indiens, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Après l'instruction, les missionnaires procédaient à la visite des malades et aux soins de la médecine; leur habileté dans cet art contribuait par-dessus tout à leur gagner la confiance générale. Dans l'après-midi on faisait le catéchisme, et chacun, sans distinction d'âge ou de sexe, répondait aux questions du missionnaire. Le soir, l'instruction religieuse et la prière réunissaient les habitants à la chapelle; dans les cabanes on récitait le chapelet et l'on chantait des psaumes. Le samedi et le dimanche étaient les jours de confession. Chaque converti s'approchait tous les quinze jours du tribunal de la pénitence. Le succès de la mission fut tel, que parfois les bénédictions de l'Église consacrèrent des unions entre les émigrants français et les filles illinoises.

A. NAMPON.

HISTOIRE DE CHACUN DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES DE NOTRE-SEIGNEUR, par l'abbé Maistre (1).

Voici un livre qui mérite au plus haut point de fixer l'attention et qui vient bien en son temps. Tandis que l'incrédulité moderne, n'écoutant que ses passions, nie les faits évangéliques avec une audace qui n'a d'égale que sa sottise, et prétend s'appuyer sur de prétendues preuves qui ne sont rien autre chose que les rêves de son imagination, voici des témoins historiques, réels et parfaitement honnêtes, qui viennent témoigner contre ces hommes et renverser leurs négations insolentes, anti-scientifiques et anti-historiques, par des affirmations désintéressées et positives. Les témoignages de ces hommes sont de ces témoignages qu'il n'est pas possible de récuser; ils ont une valeur immense et incontestable. Ces hommes sont dignes de foi, irréprochables; ils ont vu de leurs yeux, pour la plupart touché de leurs mains les faits qu'ils attestent; ils sont nombreux et ils ont donné leur sang pour attester la vérité de ce qu'ils avancent, et par là leur témoignage acquiert le plus haut degré possible de certitude historique. Ils ont été les premiers compagnons de l'Homme-Dieu, les premiers témoins de ses miracles; ils ont eux-mêmes opéré des miracles, ils ont aidé les apôtres, ils ont été les premiers hérauts de l'Évangile, les premiers pasteurs ou évêques des grandes cités de l'univers. L'histoire de ces hommes, jusqu'ici si peu connue, doit intéresser au plus haut point tous les cœurs catholiques. On avait entendu parler souvent des soixante-douze disciples du Sauveur, mais leur nombre était tout ce qu'on en savait; les voilà pour la première fois mis en pleine lumière par un écrivain qui s'est livré sur leur personne, sur leurs faits et gestes, à des recherches nombreuses, qui a consulté les récits scripturaux et patrologiques, les monuments inédits et les antiques traditions. L'apparition de ces hommes, qui, pour le plus grand nombre, sera une véritable révélation, leur mise au grand jour, ne pourront que réjouir grandement les amis de l'Église, et l'on ne peut que féliciter M. Maistre d'avoir publié ce travail, qui a dû lui coûter du temps et des peines. Ce livre a une autre valeur que celle de l'opportunité : il est fort intéressant et on ne peut plus complet. L'auteur, après avoir traité la question de l'élection, de la mission des soixante-douze disciples, des instructions qu'ils reçoivent de la bouche du Sauveur, après avoir parlé de leur certitude historique, d'où découle une puissante démonstration en faveur des faits divins de notre Sauveur, aborde l'histoire de chacun d'eux en particulier et vous fait part de ce que ses recherches lui ont fourni. A beaucoup d'entre eux quelques pages seulemement sont consacrées; mais il en est plusieurs qui ont une histoire véritable, divisée en plusieurs chapitres. Nous citerons en particulier saint Antipas, saint Barnabé, l'Évangéliste

(1) Victor Palmé, 1868, 1 vol. in-8.

saint Luc, saint Martial, saint Silas, saint Tite, saint Valère, mais surtout l'Évangéliste saint Marc et saint Étienne. Nous ne pouvons que recommander vivement cet intéressant volume.

INSTRUCTIONS PASTORALES ET MANDEMENTS DE MONSEIGNEUR REIGNIER (1).

On accuse le clergé d'indifférence pour les intérêts de la société civile; on accuse l'Église d'être restée en arrière, et ses représentants de n'être plus de leur temps. Il n'y a rien de plus injuste que cette accusation sans cesse répétée, avec la plus entière et la plus insigne mauvaise foi, par toute la presse prétendue libérale et ennemie de la religion chrétienne, qu'elle voudrait, si elle le pouvait, faire disparaître de la scène du monde. La vérité est que personne ne s'associe plus sincèrement que le clergé, et surtout que ses Évêques, aux douleurs et aux joies de la patrie, à ses succès et à ses épreuves, et que le pouvoir, que l'on a cherché par tous les moyens à indisposer contre eux, trouve des dévouements plus souples, plus empressés, dans les flatteurs qui l'encensent quand même, mais ne peut en trouver de plus consciencieux et de plus sûrs que dans les Évêques. Il suffit à l'homme intelligent et qui réfléchit un peu de se convaincre, en parcourant les actes des Évêques, qu'ils ne sont pas de parti pris hostiles aux idées modernes, à leurs institutions; qu'ils n'ont pas que des répulsions et des anathèmes pour le progrès, la science et la civilisation, pour ce qui fait la gloire de la société actuelle. Si les Évêques repoussent comme ils le font, dans leurs paroles et surtout dans leurs écrits, une partie de ce qu'on appelle les idées modernes, c'est parce que quelques-unes de ces idées sont de nature, si on ne lutte pas contre elles, à conduire cette société à l'abîme. Les Évêques adoptent de grand cœur tout ce qu'elles renferment de noble, de juste, de vrai, de généreux; mais aussi ils s'opposent avec une invincible énergie à tout ce qu'il y a de faux et de pernicieux, à tout ce qui est blasphème et démoralisation. Les œuvres des Évêques que l'on publie en ce moment, celles de Mgr de Poitiers, de Mgr de Nîmes, celles de Mgr Reignier, que l'on vient de mettre en vente, prouvent jusqu'à l'évidence ce que nous venons d'avancer. Les trois volumes de l'Archevêque de Cambrai renferment d'assez nombreuses instructions pastorales, où le vénérable prélat établit l'influence sociale des doctrines catholiques, de leurs saintes pratiques et de l'exercice du ministère ecclésiastique sous toutes ses formes et à tous ses degrés. Nous citerons ce qui nous a le plus frappé : la Sanctification du Dimanche ; — l'Église ; — Visite au tombeau des Apôtres; — Nécessité sociale de la religion; — l'Éducation des enfants; — le Travail; — le Saint Sacrifice de la Messe; —

(1) 3 vol. in-8°. — Lefort. Lille, 1867.

les Peines et les Épreuves de cette vie; — la Parole de Dieu; — l'Ignorance en matière de religion; — la Papauté; — les Doctrines irréligieuses; — la Négation de la Divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ; — l'Autorité du Pape. Toutes ces matières sont traitées avec ce talent que tout le monde reconnaît dans Mgr Reignier et sur lequel nous n'avons pas à nous étendre. Cette publication mérite de prendre place auprès des œuvres de Mgr de Poitiers, de Mgr de Nîmes, de Mgr Landriot. C'est pour cela que nous sommes heureux de l'annoncer à nos lecteurs.

LES POISSONS, LES REPTILES ET LES OISEAUX, par FIGUIER. Ouvrage orné de 24 grandes compositions et de 400 figures dans le texte (1).

M. Louis Figuier continue le cours de ses publications scientifiques populaires. Nous ne regrettons pas, comme certains savants, l'apparition de ces livres, qui, prétendent-ils, ne sont nullement scientifiques en certaines de leurs parties. Nous n'affirmons pas que les livres de M. Figuier soient sans défaut toujours : où sont les œuvres sans défaut? et nos grands savants pourraient-ils jurer qu'ils ont mis au monde des livres parfaitement irréprochables? Nous ne pouvons donc, nous le répétons, qu'encourager et féliciter M. Figuier pour ses publications de science populaire. Nous regrettons cependant vivement son ouvrage en cours de publication sur les savants; nous en avons dit, les années précédentes, franchement notre pensée. Le volume de l'année dernière, encore grandement défectueux, l'était moins cependant que son prédécesseur, et nous nous applaudissions d'y trouver un esprit meilleur et moins partial; nous voulons espérer que cette amélioration est plus marquée encore dans le dernier volume; mais nous n'oserions en répondre.

Nous n'avons trouvé dans le nouveau livre de M. Figuier : *les Poissons, les Reptiles et les Oiseaux,* rien qui valût la peine d'être signalé comme défaut sérieux; c'est la première fois, si nous ne nous trompons, que les éloges bien mérités décernés par nous à l'auteur sont sans restriction. Les qualités de ce livre sont les mêmes que celles des années précédentes, et nous les avons assez fait ressortir pour que les lecteurs de *la Revue* ne les aient pas mises en oubli. Dans les précédents volumes, l'auteur a décrit les mœurs et la vie des êtres qui constituent les trois premiers embranchements du règne animal : les zoophytes, les mollusques et les articulés. Il s'occupe aujourd'hui des animaux auxquels on a donné le nom de vertébrés parce qu'ils ont une colonne vertébrale, pièce principale du squelette, de la charpente osseuse qui soutient tout leur individu. Ceux-là peuvent atteindre une taille impossible aux zoophytes, aux mollusques et aux articulés. La charpente osseuse de ces animaux leur donne

(1) Gr. in-8° : 30 fr. — Hachette, 1868.

une vigueur et des mouvements d'une précision remarquable. Leur système nerveux très-développé leur procure une sensibilité plus grande et plus exquise qu'aux êtres placés en dessous d'eux. Ils ont cinq sens, un cœur et une circulation de sang rouge. On divise ordinairement les vertébrés en cinq classes : les poissons, les batraciens, les reptiles, les oiseaux et les mammifères. Le présent volume contient l'histoire des quatre premières classes. On rencontre dans ce livre intéressant des détails curieux et attachants sur les phénomènes électriques de la torpille, sur la pêche du requin, de l'esturgeon, sur l'anguille électrique, les murènes et les esclaves vivants que les Romains leur jetaient en pâture ; sur la pêche des anguilles et de la morue, sur les mœurs du saumon, sur les migrations des harengs et la pêche qui s'en fait en grand ; sur la pêche aussi du goujon, du thon. M. Figuier nous donne un remède contre les piqûres des vipères ; mais ces médicaments, surtout celui dont le perchlorure de fer fait la base, n'ont pas été encore assez éprouvés pour qu'on puisse y avoir une confiance entière ; le meilleur est encore le nitrate acide de mercure, qui ne fait pas aussi peur que le fer rouge et a le grand inconvénient de ne pas toujours pénétrer jusqu'au fond de la plaie. On trouve dans les ophidiens des récits remplis du plus grand charme, l'histoire s'y mêle à la science d'une façon fort agréable. Il en est de même pour les sauriens. La partie la plus considérable du volume est consacrée aux oiseaux et se lit avec un intérêt toujours croissant. Si nous voulions signaler tous les passages attrayants de ce volume, il faudrait presque tout citer. Il y a là une science qui certainement n'engendrera l'ennui pour personne, et l'on peut dire que l'auteur a le talent d'instruire en amusant et en récréant. La lecture de son livre ne fatigue pas ; elle délasse et instruit, on pourrait dire presque en se jouant. Nous avons vu citer quelquefois M. Figuier par un homme qui s'entend parfaitement à la science : c'est Mgr Laudriot ; cela nous a fait plaisir et nous a donné à penser que nous ne nous trompions pas dans notre appréciation. Un écrivain sérieux ne cite pas ordinairement des ouvrages qui n'ont aucune autorité et aucune valeur, et ces citations sont une recommandation pour les livres de M. Figuier, pour ses livres de science populaire, expliquons-nous bien ; mais pas pour les autres, pas pour l'*histoire des Savants*. Ce volume est magnifiquement illustré.

LES ÉMERAUDES, album illustré de 24 gravures sur acier (1).

Les gravures de l'album de cette année sont, comme toujours belles, et dignes d'attirer et de fixer l'attention. Elles sont sous le rapport de la moralité à peu près exemptes de tout ce qui pourrait blesser l'œil le plus

(1) Grand in-4°. — Jules Renouard, 1868.

chaste et le plus délicat. Elles sont habilement entremêlées de façon à ne pas fatiguer celui dont l'esprit s'occupe à les parcourir et à les examiner. Ici une scène d'intimité ; là un paysage calme, tranquille, reposé, tout à fait champêtre : des vaches s'abreuvent au courant du ruisseau, dans le lointain un troupeau de moutons se reposent en partie sur une herbe verte et tendre ; et là-bas, à l'horizon, on aperçoit un moulin à vent. Voici une scène de deuil et de larmes, un naufrage, et, après une promenade archéologique en Écosse, les funérailles de Vilkie, l'artiste le plus populaire et le plus célèbre de son pays. Nous sommes en présence d'une scène pleine de grâce et de charme : une mère tient sur ses genoux un enfant qui dort ; elle veille avec une sollicitude inquiète à ce que rien ne vienne troubler le sommeil de ce chérubin, pas même la mouche importune qu'elle a soin d'écarter. Une des gravures qui frappent davantage, c'est celle qui nous remet sous les yeux le tableau d'Assuérus se faisant lire les annales de son empire. Nous ne pouvons que donner des éloges à presque toutes les gravures de cet album : elles sont exécutées avec soin et talent. Nous voudrions pouvoir en dire autant du texte : c'est de la littérature mêlée, nous oserions dire trop mêlée, car elle n'est pas toujours irréprochable, et cependant cela serait grandement à désirer pour un livre destiné à rester sur la table du salon et qui peut par là même aller en toutes mains. Nous savons que ces sortes de livres sont rarement lus, qu'ils sont plus souvent feuilletés pour les gravures que pour le texte ; cependant il suffit que cet album puisse offrir un écueil à l'enfance, pour que nous ne puissions pas lui donner notre approbation pleine et entière. Les noms qui ont signé les articles de ce volume sont des noms connus ; et, par cela même qu'ils sont trop connus, ils font naître la défiance : le bibliophile Jacob, Henri Martin, la comtesse Dash, ne sont pas précisément des auteurs dont les écrits offrent toute garantie possible d'orthodoxie morale et religieuse.

A. VAILLANT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

DE LA SITUATION PRÉSENTE

DE L'ALLEMAGNE

(SUITE) (1)

IV

Après avoir envisagé le caractère du *peuple* allemand par ses meilleurs côtés, ceux qui le rendent si conservateur et si fidèle à ses traditions, je me suis efforcé d'indiquer aussi rapidement que possible le rôle destructeur de la *bourgeoisie moderne* ou du libéralisme. — Cette bourgeoisie gouverne à peu près toute l'Allemagne depuis 1848; elle est entrée en lutte plus ou moins ouverte contre les anciens *États*, contre les corporations, surtout contre le clergé catholique. Elle a fait un mal immense; mais elle semble toucher à la fin de son règne: car elle est menacée à la fois par le césarisme et par le socialisme. — J'ai résumé le meilleur ouvrage que je connaisse sur l'histoire de la question sociale en Allemagne, celui de M. Jœrg, afin de montrer au doigt les périls vengeurs qui menacent les fauteurs des théories gouvernementales modernes.

Il me reste à prouver que le trait distinctif de la race allemande, que j'ai appelé *le respect du droit d'autrui* et les instincts d'*ordre* et de *subordination*, n'a permis aux niveleurs de réussir ni aussi vite ni surtout aussi complétement qu'en France, malgré la puissance trop réelle qu'ils avaient en main. Ils ont gouverné; ils ont siégé dans les conseils de ministres et les chambres législatives, ils ont fait des lois et dicté des décrets subversifs; on leur doit des systèmes électoraux dont le but unique est d'enlever toute représentation à la partie la plus saine des populations; l'enseignement obligatoire; un affaiblissement considérable du pouvoir des communes et la disparution

(1) ERRATA. Il s'est glissé, dans le premier article, quelques fautes d'impression. En voici deux qui sont essentielles à corriger : Page 396, ligne 20 : respect du *bien* d'autrui; lisez : respect du *droit* d'autrui.

Page 407, avant-dernière ligne : n'a *pas* trop subi cette influence; lisez : n'a *que* trop subi....

de la plupart des corporations anciennes ; ils n'ont rien épargné pour introduire la Révolution partout ; ils ont fait un mal incalculable, mais l'esprit de la nation était trop tenace pour qu'il fût possible d'arriver à ce degré de *progrès* que nous devons à 1789.

La vieille bourgeoisie (Bürgerthum), le véritable *tiers*, ou la classe moyenne était doublement menacée. D'une part c'est chez elle que se recrutait en grande partie la classe nouvelle ; d'autre part la civilisation moderne tend à ne plus laisser d'intermédiaire entre la richesse excessive et le paupérisme ou le prolétariat.

La grande industrie a contribué dans une large mesure à créer cette séparation, d'où découlent les haines irréconciliables entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien. Les nouvelles machines, les inventions dont le siècle est si fier devaient forcément amener dans la vie des peuples des changements trop rapides et trop considérables, pour ne pas causer un grand trouble dans les relations sociales. Mais ce sont là des *dangers* et rien de plus. Ils pourraient être conjurés. Bien des problèmes nouveaux se sont posés à la suite des progrès matériels dus à l'usage de la vapeur et de l'électricité, mais ces problèmes ne sont pas insolubles et si les mots *civilisation moderne* ne désignaient rien de plus, ils ne représenteraient rien de coupable.

Malheureusement il n'en est rien ; et, soit par calcul, soit par ignorance, on affecte de considérer comme inséparables les usages nouveaux, auxquels le génie de l'homme a su plier des objets matériels, et le matérialisme ; la grande industrie et sa science favorite, le libéralisme économique ; le développement de la richesse et sa domination. La Révolution française, qui peut passer pour le point de départ des bouleversements sociaux dont nous n'avons pas encore vu le dernier terme, a précédé les inventions que l'on prétend incompatibles avec les anciens principes, or les idées modernes se font gloire d'avoir été proclamées en 1789 ; cette simple question de date établit bien clairement que les progrès matériels et les théories libérales sont deux choses distinctes et qu'en condamnant les unes on ne prétend pas bannir les autres. L'exemple de la France et de l'Angleterre démontre cette vérité d'une manière non moins irréfutable : ce n'est pas dans celui des deux pays où les principes modernes sont le plus complètement appliqués que l'industrie a le plus progressé.

Il était indispensable de bien établir cette distinction pour ne pas risquer d'être mal compris. Quand je dis que la *civilisation moderne* tend à faire disparaître les classes intermédiaires, je veux donc parler

des *idées* et particulièrement de l'application à tout intérêt humain, des lois dites de l'*offre* et de la *demande* et de la *libre concurrence*. Le but unique de ces lois est de faire disparaître toutes les entraves qui pourraient gêner le capital, c'est-à-dire la fortune mobile, c'est-à-dire encore l'exploitation. Si on les appliquait uniquement en matière commerciale ou industrielle et dans une société qui pour tout le reste serait encore bien ordonnée, elles amèneraient plus lentement et imparfaitement leurs désastreuses conséquences, mais le matérialisme et l'incrédulité n'agissent pas autrement sur les peuples que sur les individus : ils subordonnent l'âme au corps, la conscience aux appétits, les devoirs aux jouissances. — La richesse ayant besoin de la libre concurrence pour grandir sans mesure et la richesse procurant le bien-être, il a fallu que toutes les barrières morales, politiques, sociales fussent abaissées ou détruites et que tout devint *mobile* comme elle-même pour qu'elle ne rencontrât nulle part d'obstacles.

La famille, la commune, les provinces, les classes, les corporations, tout ce qui forme un lien, tout ce qui empêche d'arriver à ce que Mgr de Ketteler appelle énergiquement « la pulvérisation de la race humaine, » contrarie la libre concurrence ; elle n'arrive à son apogée qu'entre individus isolés dont les uns déjà riches achètent le travail des autres. Si cet idéal était réalisable, la richesse, qui n'appartiendra jamais qu'au plus petit nombre, deviendrait vite un objet de pillage et de vrais combats de sauvages seraient incessants jusqu'au jour où l'esclavage antique pourrait être rétabli. Les idées modernes ne s'avouent pas à elles-mêmes qu'elles conduisent le genre humain à cette dégradation ; elles y arriveraient assez vite cependant sans le christianisme. Elles sentent bien que le sentiment chrétien est un obstacle à leur succès définitif et c'est pour cela qu'elles se sont faites païennes, mais le nouveaux paganisme succombera comme l'ancien.

Ses armes sont pourtant les plus dangereuses que l'enfer ait jamais employées dans son combat contre le Christ. L'orgueil est devenue populaire, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; la vulgarisation de quelques données scientifiques élémentaires fait que les plus petits esprits se croient des astres : les masses elles-mêmes sont *éclairées* dit-on. Mais ce n'est pas tout : les jouissances sont aussi populaires ; elles sont mises à la portée de tous, moyennant un peu d'argent. Le mouvement de l'*offre* et de la *demande* est cent fois plus rapide que celui de la vapeur : l'*offre* ne fait ses affaires que si la *demande* s'accroît sans cesse ; elle est donc occupée sans relâche à créer des be-

soins nouveaux et, grâce à la concurrence, elle les satisfait au meilleur marché possible.—Des appels infatigables sont faits à toutes les passions, et comme il n'est que trop facile de les exciter, la *demande* va plus vite encore que l'*offre* elle-même et pourtant l'*offre* c'est la soif du gain.—Je ne sais si l'on a déjà fait remarquer une de ces curieuses analogies de langage qui prouvent à quel point les langues humaines renferment une philosophie profonde et ignorée de ceux qui les parlent. — Du mot latin *flagitare*, demander avec importunité, de l'*excès de la demande* comme on dirait aujourd'hui, on arrive au *flagitium*, le dernier degré du vice.

Demander sans modération, ce n'est pas seulement se corrompre, c'est aussi s'appauvrir ; la production seule peut s'enrichir et comme elle est devenue gigantesque dans ses procédés, non moins que par son abondance, elle attire ou détruit peu à peu toutes les fortunes petites ou moyennes. Les situations intermédiaires entre le capital, accumulé jusqu'à l'excès, et la misère disparaîtraient petit à petit si l'*économie* libérale achevait son œuvre. L'expérience vient ici très-ouvertement à l'appui du raisonnement. — L'effroyable paupérisme des districts industriels de l'Angleterre est un exemple local, mais l'état de la France, bien moins industrielle en somme que la Grande-Bretagne, jette une lumière plus grande encore sur la question.— L'industrie, en effet, ne fait que précipiter le mal, mais ce sont les idées modernes qui en sont la cause principale et nulle-part ailleurs elles ne sont pratiquées aussi complètement. — La France est le seul pays où la propriété foncière elle-même soit devenue mobile ; il en résulte que les campagnes n'ont pas été préservées et qu'elles se dépeuplent ; les anciens ordres ont été détruits tous à la fois, en même temps que les anciennes provinces et les communes, de sorte que la bourgeoisie, dans le sens ancien du mot, n'a pas plus survécu que la noblesse ; « la pulvérisation » est plus avancée qu'ailleurs. Aussi la France est-elle le berceau du socialisme qui n'a été comprimé qu'après une lutte ouverte et qui bien loin de s'avouer vaincu n'attend qu'une occasion pour essayer de prendre une revanche. — On aurait presque le droit de désespérer de notre pays si l'on ne trouvait pas en lui, à côté de ces éléments de dissolution la grande réaction catholique. — « Les évêques ont fait la France » et ils semblent destinés à l'empêcher de périr. — Nous verrons tout à l'heure qu'en Allemagne aussi l'Église est destinée par la Providence à sauver la société qui menace ruine.

Les digressions auxquelles je me suis laissé entraîner m'ont éloigné de mon sujet, mais j'espère qu'il en deviendra plus clair.—Il est curieux, en effet, que malgré l'envahissement des idées modernes et de l'industrie, et bien que recrutant elle-même la *classe nouvelle*, la « burgerthum » n'ait pas complètement disparu en Allemagne. Le *droit de bourgeoisie* y subsiste comme une institution, par conséquent il y a encore des *communes*. Ce droit s'acquiert moyennant certaines conditions de fortune et s'achète ; grâce à lui, une commune est un corps véritable, qui jouit en général d'une certaine autonomie, bien réduite, mais depuis longtemps inconnue en France. — La liberté de l'émigration d'une commune dans l'autre (Freizügigkeit) n'existe à peu près partout que depuis 1848, et même depuis cette époque elle n'a pas été obtenue sans combats. — Il ne s'agit pas ici de la permission de voyager, mais du droit d'exercer un métier partout où l'on veut. — La *liberté du travail*, c'est-à-dire l'anéantissement des corporations d'ouvriers et des corps de métiers est aussi récente et ne s'est établie qu'après de vives résistances.—Ces deux libertés ont été sollicitées et pour ainsi dire imposées par le libéralisme moderne ; elles sont indispensables à l'accumulation des ouvriers dans un endroit donné et contribuent au bon marché de la main-d'œuvre, mais on sait que les ouvriers anglais, plus expérimentés que les autres en fait de *progrès* industriels les ont définies par un mot amer et souvent trop vrai : « C'est, disent-ils, la liberté de choisir l'endroit où l'on mourra de faim. »

Si l'on suppose un instant que deux libertés semblables n'existent pas en France au moment d'une révolution telle que celle de 1848 par exemple, on s'imagine aisément avec quelle tempête, quels cris et quel enthousiasme les ouvriers se précipiteraient vers cette conquête. Le nom de liberté et la haine du privilége tiendraient lieu de raisonnement et personne n'oserait résister à l'entraînement général. —Or, je les ai précisément citées pour mieux marquer à quel point les deux peuples diffèrent. — En 1848, quand le parlement révolutionnaire était assemblé à Francfort, cinq cent quarante pétitions couvertes de signatures d'*artisans* sont venues réclamer contre les deux libertés et un congrès d'ouvriers réuni pendant un mois, aussi à Francfort, a protesté contre elles.—Les signataires des pétitions et de la protestation se comptaient *par millions*. — Ce congrès fit un projet d'organisation du travail, en prenant pour base les corporations avec maîtres, compagnons, apprentis et une espèce de représentation gé-

nérale, qui devait servir d'intermédiaire entre eux et les gouvernements.

Je me suis servi du mot *ouvriers* et du mot *artisans* sans mettre de différence entre eux, mais il est bon de faire une distinction. Les *ouvriers* de fabrique sont une classe à part et nouvelle, qui est le produit de l'extension qu'a prise la grande industrie en même temps que des deux libertés contres lesquelles les *artisans* réclamaient. Les artisans sont des ouvriers aussi, mais ils sont voués à la petite industrie; les *maîtres*, qui sont eux-mêmes ouvriers, n'occupent en général que deux ou trois compagnons, le plus souvent le compagnon ou au moins l'apprenti demeurent chez le maître et mangent à sa table. Le maître est *bourgeois* de la commune et faisait partie d'une corporation, composée des maîtres du même métier; les compagnons et les apprentis formaient d'autres corporations, aussi par métiers, et généralement devenaient plus tard *maîtres* à leur tour. — Ce sont ces institutions éminemment conservatrices et protectrices des intérêts de tous que les deux libertés ont détruites.—Il est incontestable que les nouveaux procédés de fabrication devaient les modifier et que la petite industrie pouvait difficilement subsister à côté des grandes entreprises, mais les procédés *rudicaux* répugnent aux transformations lentes et le libéralisme anéantit volontiers, brusquement et par un seul vote tout ce qui peut rappeler un *passé arriéré*.— Non-seulement les compagnons, mais aussi le plus grand nombre des maîtres sont allés demander du travail à la fabrique et augmenter le nombre des prolétaires.

Une autre suite des deux libertés a été l'affluence dans les villes où l'on pouvait désormais travailler sans *droit de bourgeoisie* et où l'on espérait gagner plus que dans les petites communes. Affluence, par conséquent concurrence et la ruine d'une majorité considérable.— C'était une étape sur la route de la fabrique.—Les villes ont vu s'augmenter dans une effrayante proportion le nombre de leurs pauvres et se sont encore ressenties sous un autre rapport de cet encombrement d'*étrangers*. Le droit de prendre part aux élections des bourguemestres et des conseillers municipaux s'est étendu peu à peu à ces nouveaux venus. Le véritable esprit communal, les traditions, la solidarité, l'attachement à la *petite patrie* ont diminué; l'amour des innovations et des idées nouvelles, souvent les instincts révolutionnaires ont pris la place des *préjugés* conservateurs et la bourgeoisie capitaliste a de plus en plus éclipsé l'ancienne et puissante « burgerthum. » — L'État en profitait, l'État moderne qui, sous prétexte d'étendre la liberté, renverse l'une après l'autre les remparts derrière lesquels elle aime à s'abriter.

Et pourtant ni l'État, ni la bourgeoisie capitaliste, ni les libertés, ni les théories modernes, n'ont pu parfaire leur œuvre de destruction. L'existence des villes libres jusqu'en 1866, est un fait isolé, mais en outre, partout où l'encombrement ne se produit pas, dans les communes plus écartées, dans les villages surtout, on trouve les anciennes institutions presque intactes. La main morte n'étant pas abolie il y a des petites communes qui possèdent de grands biens, qui les administrent elles-mêmes et qui ont une répulsion instinctive pour toute aliénation même quand la loi ne s'y oppose pas. Les *bourgeois* savent bien que la terre n'est pas ce qui rapporte le plus, mais ils connaissent aussi sa solidité et tiennent à honneur de ne pas laisser après eux une commune plus appauvrie qu'ils ne l'on trouvée.—On retrouve là l'amour du clocher dont on a ri souvent, mais qui n'est autre chose qu'une extension et une des formes les plus respectables de l'amour de la famille. — Aimer l'endroit où l'on est né et le petit cercle où l'on vit; tenir à leurs traditions; trouver un certain charme dans les conditions les plus modestes, et les agrandir en les considérant comme des anneaux d'une chaîne qui se rattache à des souvenirs historiques dans le passé, et qui reliera les générations futures à celles du présent; peut-on appeler cela de l'étroitesse d'esprit?

C'est à l'existence et à la tenacité de ces sentiments qu'est due la conservation de quelques précieux restes d'une vieille bourgeoisie (burgerthum) que nous ne connaissons plus. M. Jœrg, que j'ai souvent cité, déclare qu'elle est morte: à son point de vue allemand et après avoir assisté en un si court espace de temps au dépérissement rapide de cet ordre, encore debout il y a trente ans, il a raison de pousser ce cri d'alarme.—En sortant, au contraire, d'un pays comme le nôtre on est avant tout surpris de trouver tant de vestiges encore vivants et l'on est d'autant moins porté à désespérer, que la société actuelle est plus incapable de vivre.—Quand il faudra rétablir l'ordre après la tempête qui se prépare, on trouvera en Allemagne des matériaux de reconstruction que l'on chercherait en vain sur notre sol bouleversé.

V

La noblesse non plus n'est pas morte: dans toutes les parties de l'Allemagne, elle existe encore à l'état d'*ordre*, avec une représentation spéciale. Les constitutions dans l'examen desquelles je ne veux du reste pas entrer, ont toutes été faites plus ou moins sur le modèle

anglais. La première chambre, s'appelle *chambre des seigneurs;* elle n'est pas exclusivement composée de nobles, mais la noblesse y domine, et il y a des familles qui en font partie par droit de naissance. Les plus importantes sont celles qui ont été médiatisées, à la suite des guerres du commencement de ce siècle. Chacune d'elle occupe un siége dans la chambre haute de l'État ou des États de l'Allemagne, où elle possédait une seigneurie et où elle réside. Il y a en outre d'autres membres héréditaires; les majorats ne sont pas abolis; en un mot, en Autriche, comme en Prusse ou dans les petits États, on trouve encore une véritable aristocratie.

Ces priviléges ne choquent en aucune manière l'esprit public; les organes les plus avancés du parti socialiste eux-mêmes en font mention: toute leur haine se tourne vers le capital. Les adversaires des hautes classes se rencontrent bien plus dans la bourgeoisie *moderne* que dans le peuple. Ici encore nous retrouvons en lui le sentiment de respect dont j'ai déjà parlé. Le rôle de la noblesse pourrait donc être considérable; il n'aurait tenu qu'à elle d'empêcher presque tout le mal qui s'est fait dans ces dernières années; elle est une puissance, et comme elle était en outre très-influente dans presque toutes les Cours, elle aurait pu sauver la société.

Malheureusement la noblesse n'a pas assez senti quel était son devoir. Trop étrangère, en général, aux idées religieuses, elle s'est abstenue dans des occasions où elle aurait dû entrer en lutte ouverte avec le libéralisme. Elle ne s'est pas faite activement sa complice: car, sauf de rares exceptions, elle ne l'aimait pas, mais elle en a eu peur et d'autres part, elle ne l'a pas assez compris. Il ne suffit pas en effet, pour combattre avec succès les idées modernes, de détester les formes politiques extérieures, ou même les prétendues libertés qui sont comme leur enveloppe. Il y a de très-honnêtes gens qui aiment ces dehors sans être révolutionnaires, et surtout sans savoir qu'ils le sont. Il y en a d'autres, au contraire, et la majorité de la noblesse allemande est dans ce cas, qui croient avoir tout fait quand ils ont repoussé ce qui est extérieur. On est esprit fort en matière religieuse; on admire sans restriction les soi-disant progrès de la philophie; on est partisan de la *raison émancipée*, et l'on se prétend conservateur. En réalité, on est soi-même, et sans s'en douter, acquis au désordre, et l'ordre que l'on croit défendre n'est qu'une trompeuse apparence.

La noblesse allemande n'a pas fait le bien qu'elle pouvait faire:

elle s'est trop imbue de la *libre pensée* de ses adversaires, sans songer qu'elle accroissait ainsi leurs forces et qu'elle diminuait les siennes ; pourtant il ne faudrait pas exagérer. Dans beaucoup de circonstances, les chambres hautes ont montré de l'intelligence et une utile fermeté. Pour citer un exemple, M. de Dalwigk a toujours été soutenu par la chambre des seigneurs dans les longs et interminables combats qu'il a dû livrer au libéralisme, pour défendre les droits de l'Église catholique. En Hanovre, avant comme après l'annexion, la noblesse s'est en général montrée fidèle à tous ses devoirs. C'est en qualité de protecteurs-nés du pays, que 113 de ses membres ont adressé au roi de Prusse, le 7 novembre 1866, une protestation à la foi digne et ferme, en même temps que la demande « de ne changer « à l'État du Hanovre que ce qui était indispensablement nécessaire « et de consulter en toutes choses l'opinion des différents *États.* » Cette indépendance de parole n'a pas le don de plaire à Berlin, et l'on fit *un mois après* (le 3 décembre) une nouvelle loi qui pût permettre de poursuivre ces récalcitrants.

La noblesse autrichienne est peut-être la plus puissante de toutes, et elle est certainement la plus riche. Elle est variée comme les pays et comme les races qui composent l'empire; mais, à peu d'exceptions près, elle est trop portée à devenir une noblesse de cour. Je mets de côté les Hongrois qui nous sortiraient trop d'un sujet allemand. En Bohême, les seigneurs sont en partie allemands et en partie tchèques. Ils ont encore un grand pouvoir et défendent presque tous la cause que l'on appelle nationale, et qui n'est à vrai dire qu'une lutte pour les anciennes franchises, contre la centralisation et la bureaucratie. Cette noblesse avait, elle aussi, trop oublié ses devoirs. Presque toujours légère, parfois même incrédule, elle a laissé grandir à côté d'elle le radicalisme impie qui la menace aujourd'hui d'une destruction complète. On est en droit d'espérer qu'elle comprendra mieux à l'avenir qu'il est aussi maladroit que coupable d'abandonner les principes qui seuls sont la source de tous les droits légitimes. Il s'est passé à cet égard un fait significatif : Le parti auquel appartiennent presque tous les nobles de Bohême et que l'on appelle le parti féodal, ayant voulu fonder un journal (*le Vaterland*) pour défendre ses intérêts, il fut d'abord décidé que cette feuille ne se mêlerait pas des questions religieuses. Insensiblement *le Vaterland* est devenu catholique et s'est prononcé très-nettement dans la question du Concordat.

La noblesse du Tyrol, beaucoup moins brillante, et vivant très-

près du peuple, est en général exemplaire. Celle de Galicie s'écarte rarement des traditions de cette race polonaise dont la foi trop affaiblie s'est retrempée dans la persécution. On voit donc qu'il y a des ressources dans l'aristocratie autrichienne. Il en est d'elle dans ce vaste empire, comme du peuple ; les excès de l'impiété la réveilleront sans doute, et si la Providence envoyait un Moïse pour toucher le cœur des endurcis, il en sortirait des flots d'une vie nouvelle et salutaire.

La noblesse prussienne est certainement une de celles dont, pendant les vingt dernières années, l'attitude a paru la plus louable, la plus énergique, la plus sincèrement conservatrice. On se rappelle quel était le langage de son organe favori, *la Kreuzzeitung*. A propos des annexions piémontaises, elle disait : « Le comte de Cavour, qui a « l'impudence d'appeler son gouvernement, conservateur, est le pre- « mier qui ai fait un système de la violation du droit des gens..... « Le comte et ses complices, non contents de dépouiller le malheu- « reux roi de Naples de son trône, osent appeler ce brigandage une « action héroïque. » Et la gazette finissait ainsi :

« Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom :
J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon (1).

Je serais curieux de savoir si la réimpression de cet article serait permise à Berlin.

Sur les éventualités de la question allemande, le journal *féodal* n'était pas moins explicite : « On nous a depuis longtemps, dit-il, « conseillé d'adopter une politique à la Cavour, pour créer l'unité de « l'Allemagne ; mais on a pu se convaincre, qu'une politique sem- « blable ne pourrait jamais compter sur l'appui de notre roi (2). »

Pour mieux montrer que ces nobles pensées étaient bien celles de toute l'aristocratie prussienne, le comte de Stolberg Wernigerode, président de la chambre des seigneurs lui fit un appel « inspiré « par la douleur, non moins que par le légitime orgueil que tout « cœur loyal devait ressentir au récit des événements de Gaëte. » On y lit entre autres choses : que la noblesse prussienne se croit obligée, « de se ranger sous la bannière de la légitimité, pour protes- « ter contre les parjures et les violations du droit, qui se commet- « tent en Italie, et qui demain peut-être envahiront l'Allemagne.....

(1) Numéro du 15 décembre 1860. — Ces deux vers sont en français dans le texte.
(2) 1861, numéro 293.

« Et puisqu'il ne nous est permis de tirer l'épée que quand nous en « recevons l'ordre, nous voulons au moins couvrir la bonne cause « du bouclier de nos inébranlables convictions. »

Quand la Prusse fit montre pour la première fois, de ses vues ambitieuses à propos du Schleswig-Holstein, le comte Arnim Boytzenburg se leva dans la chambre haute pour déclarer : « Que la morale « n'oblige pas moins les États que les particuliers. Si, ajoutait-il, ce « dont Dieu nous préserve! le respect des obligations les plus sa- « crées, de la parole donnée et de l'honneur, devait disparaître assez « du conseil des puissances européennes pour qu'il fut permis de dé- « chirer les traités... Si l'on oubliait ce principe, que dans la grande « famille européenne, les petits ne doivent pas être moins protégés « que les grands,... alors viendraient des temps dont les difficultés « et les tristesses, dépasseraient tout ce que nous avons vu depuis « un demi-siècle... On peut commencer une guerre injuste et obte- « nir tout d'abord des succès apparents, mais la Providence, tout en « se reservant l'heure et le moment, n'a jamais manqué de punir « ceux qui ont versé le sang des peuples, sans droit et dans un but « égoïste... Il pourrait donc se présenter des cas où nous (la cham- « bre des seigneurs), devrions résister au gouvernement, *suaviter in « modo sed fortiter in re!* »

Ce langage est magnifique et fait honneur à l'assemblée qui l'applaudissait. Mais j'ai dit ailleurs que la Prusse est une caserne et que les plus grands seigneurs sont aussi disciplinés que les plus simples soldats. Quand la chambre haute de Berlin fut appelée à se prononcer sur les annexions de 1866, elle se conduisit de manière à perdre tout son prestige, et ne sut pas conserver la moindre dignité, même dans sa tenue extérieure. Un seul orateur, M. Von dem Bussche-Streithorst osa déclarer qu'il ne reconnaissait pas le droit de conquête. Il était Hanovrien en même temps que Prussien. Ses paroles simples, loyales et sans prétention firent, il est vrai, sur l'assemblée une impression qui ressemblait à un remords : car elle les accueillit avec un silence dont le compte rendu crut devoir faire mention. Mais cette émotion ne dura qu'un instant ; le reste de la séance fut absolument indigne : on fit des plaisanteries sur ce qu'allaient payer les nouveaux sujets, et l'hilarité alla croissant jusqu'au moment du vote. Comme M. de Bussche avait quitté la salle après sa protestation, les annexions furent approuvées *à l'unanimité moins une voix, celle d'un Polonais.* Cette séance était présidée par le comte

de Stolberg-Wernigerode, le juge éloquent et sévère des annexions piémontaises.

M. de Hadenberg, ancien ministre hanovrien, a fait un recueil de ces tristes contradictions. Il raconte aussi cette délibération et, comme les Allemands sont amis du fantastique, il suppose qu'après le départ des hauts et puissants seigneurs prussiens, Méphistophélès est entré dans la salle suivi d'une armée de diables, et que, s'asseyant à la place du comte de Stolberg, il présida à son tour une contre-partie de la séance qui venait d'avoir lieu. Chacun des diables fait à tour de rôle un discours, qui n'est autre que la reproduction du langage que tenait autrefois, le seigneur à la place duquel il est assis; la gaîté augmente de minute en minute, et l'enthousiasme ne connait plus de borne quand on proclame la devise adoptée par *la Kreuzzeitung :* « Toujours *avec Dieu* pour le roi et la Prusse. »

L'impression produite par la lecture de cette satire, si méritée et si amère, est vraiment saisissante. Il faut ajouter, pour être juste, que dans la Westphalie et sur les bords du Rhin, c'est-à-dire, dans les moins prussiennes de toutes les anciennes provinces, on trouve le noyau d'une noblesse profondément catholique, et qui se mêle tous les jours plus activement au mouvement religieux que nous allons étudier. Dans la seule assemblée catholique de Cologne, trente-cinq des plus beaux noms du pays étaient représentés. Cette réserve faite. Méphistophélès et sa bande n'avaient que trop raison de se réjouir du rôle honteux qu'a joué la noblesse prussienne après les événements de 1866.

VI

Le peuple allemand est bon, et je disais dans mon premier article qu'il serait pour ainsi dire impossible de le gâter si *ceux qui le dirigeant n'entreprenaient pas eux-mêmes de l'égarer.* Le respect du droit d'autrui, par conséquent de l'autorité, est à la fois un devoir et une sauvegarde, mais il peut en même temps devenir une cause d'erreur. L'Église allemande était dans un pitoyable état au moment de la réforme. Cette décadence et l'avidité des princes ont été la véritable cause des succès du protestantisme. Les souverains allemands ont alors spéculé sur les *vertus* de leurs peuples ; ils se sont servis, pour la réussite de leurs plans de spoliation, précisément du respect légitime, mais trop peu éclairé qu'inspirait leur autorité. La réforme n'a pas été à proprement parler, une question de dogme : les disputes

théologiques ont servi de prétexte; mais l'appropriation des biens d'Église, pour les princes, l'abolition du célibat, pour les membres corrompus du clergé, tels furent les véritables buts. Quant au peuple, on inventa pour son usage, une nouvelle maxime de droit politique : *Cujus est regio, ejus est religio.*

Ce nouveau principe, appliqué sans pitié par les princes protestants, ne fut que plus tard, et ne fut jamais que très-incomplétement adopté par les souverains catholiques qui s'en firent une arme défensive. Pourtant le renversement de toutes les idées saines, qui fait de l'État, non plus le défenseur, mais le régulateur de la religion, s'est étendu peu à peu comme une contagion. Dans les pays catholiques eux-mêmes, les princes en vinrent progressivement à s'imaginer que leur qualité de protecteurs de l'Église leur donnait sur elle un droit de surveillance. Le caractère essentiellement politique des guerres dites de religion ne pouvait que contribuer à confirmer et à propager cette erreur. Les *réformés* étant en même temps des révoltés ; il n'était que trop naturel d'en venir à confondre leurs prétextes et leur but. Les sujets fidèles obéissant à l'empereur en même temps qu'à l'Église, furent ainsi amenés par degrés à croire qu'ils se soumettaient aux lois religieuses et à Dieu lui-même, non plus pour obéir à Dieu, mais pour obéir à l'empereur.

Cette confusion fut, sans contredit, rendu plus facile encore par l'existence des principautés ecclésiastiques. On sait que la politique avait fini par décider toute seule des nominations aux évêchés souverains, il en résulta qu'ils se trouvèrent trop souvent en des mains détestables, et que des pasteurs indignes exploitèrent au profit de leur ambition ou même de leurs vices, le respect qu'inspirait leur caractère sacré.

Toutes ces causes réunies avaient réduit l'Église en Allemagne à un état de véritable abjection. Le joséphisme avait été l'expression et l'application la plus outrée, en pays catholique, de la maxime protestante : *Cujus est regio, ejus est religio.* Mgr de Ketteler pensait à ce système, sans doute, quand il a prononcé sa condamnation justement taxée d'exagération, contre les abus de l'ancien régime en France. Le gallicanisme n'est assurément pas sans rapports avec le joséphisme ; l'un et l'autre tendent à diminuer l'unité de l'Église, et, en ce sens, tous les deux aussi ressemblent au protestantisme, mais la différence est grande néanmoins entre eux. Louis XIV, quand il a fait proclamer *les quatre articles*, se révoltait, il est vrai, contre l'au-

torité légitime de Rome ; il était condamnable, et il a été condamné justement. Mais Louis XIV, tout en exagérant outre mesure les droits de sa propre autorité, croyait à la divinité de l'Église et à ses dogmes. Joseph II, au contraire, ne croyait à rien. C'était sciemment et à dessein qu'il supprimait toute action catholique dans ses États. La conduite du clergé n'a pas été moins différente dans les deux pays : Il est imposible de comparer *la faiblesse* de Bossuet et de l'assemsemblée de 1682, à l'attitude franchement schismatique des archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne et de Salzbourg à Ems. Le fébronianisme tendait aussi beaucoup plus directement que le gallicanisme au rejet de toute juridiction romaine. Enfin, les bons évêques étaient devenus des exceptions fort rare en Allemagne, tandis que la conduite héroïque du clergé français pendant la révolution a montré que les gallicans eux-mêmes étaient, malgré leurs erreurs, attachés à Rome. La renonciation des évêques à leur siége après la conclusion du concordat et sur la demande du Pape, est un des plus beaux exemples de soumission que l'on puisse trouver dans l'histoire de l'Église.

L'épiscopat allemand avait fini presque par disparaître pendant la période révolutionnaire. La grande *sécularisation* de 1801 et de 1803 fut un des actes les plus odieux de Napoléon : les souverainetés ecclésiastiques dont on estime l'étendue à 1710 milles carrées, la popula- à 3,162,575 habitants et les revenus à 21,026,000 florins, furent définitivement supprimées et les princes allemands s'empressèrent de partager cette riche dépouille avec le conquérant étranger. Les diocèses ne furent pas détruits alors, il est vrai, mais ils le furent peu à peu. Théodore de Dalberg finit par réunir dans ses mains, Mayence, Constance et Ratisbonne ; il prétendait en outre à une juridiction spéciale sur Cologne, Trèves et toute la rive droite du Rhin, excepté la Prusse et le Salzbourg qui était devenu bavarois. A mesure que les autres prélats mouraient, ils n'étaient pas remplacés, ou l'on se bornait à instituer des *vicariats* provisoires. Les gouvernements déjà si disposés à considérer l'Église comme une branche de l'administration ou même de la police, réglaient par décrets les prières, le bréviaire, l'administration des sacrements et jusqu'aux cérémonies de la messe. On ne peut citer comme une exception que le diocèse de Münster, où François de Furstenberg, entouré d'un groupe de zélés convertis, parmi lesquels il faut nommer le comte de Stolberg, résistait à la décadence universelle. Mayence sut aussi conserver une bonne école théologique.

Le congrès de Vienne négligea complétement de s'occuper de l'Église, de telle sorte qu'à cette époque de restaurations, elle seule demeura dans son état d'abandon. En Autriche, il est vrai, les empereurs s'efforcèrent d'atténuer le joséphisme. Léopold II et François II auraient probablement rétabli l'Église dans tous ses droits, s'il n'avaient tenu qu'à eux, mais la bureaucratie fut assez puissante pour résister dans le détail aux mesures les plus salutaires et les annuler. Les évêques eux-mêmes contribuèrent à paralyser les bonnes intentions de leurs souverains. Le *principe* du joséphisme était abandonné, mais le *système* etait établi et il continuait à marcher. En 1820, la rentrée des Jésuites vint pourtant ranimer un peu l'esprit religieux.

Dans tous le reste de l'Allemagne, les catholiques se trouvaient soumis, soit à des gouvernements protestants, soit à des gouvernements catholiques qui ne valaient pas mieux. C'est ainsi qu'en Bavière, un ministre, M. de Montgelas, supprima de sa propre autorité 70 abbayes ou prieurés et 400 couvents, dont il confisqua les biens; en 1816, on négocia un concordat qui fut conclu en 1817 ; puis on refusa de l'exécuter jusqu'à ce qu'on eut mis la dernière main à une *constitution*, dans laquelle on introduisit un édit de religion, qui équivalait à son annulation. Les luttes entre l'Église et l'État furent à peu près continuelles jusqu'à l'avènement du roi Louis, que son amour pour *les arts du moyen-âge* rendit plus tolérant et plus doux pour la plus vieille des Églises. Une grande école d'écrivains catholiques, parmi lesquels on compte Gœrres, Mœhler, Moy, Phillips et Dœllinger, eut dès lors son centre à Munich et contribua puissamment à la renaissance du catholicisme. En Wurtemberg, à Bade, dans les deux Hesses et dans tous les petits États, l'anarchie ecclésiastique était complète. Des plénipotentiaires se réunirent il est vrai à Francfort en 1818 pour y préparer un concordat commun, mais leur projet avoué était d'*amuser* le Pape et de le tromper de leur mieux, pour attendre ainsi tout doucement *la fin de l'Église catholique*. En 1821, on rétablit pourtant l'archevêché de Fribourg (en Brisgau), avec les suffragants de Bottenbourg (Wurtemberg), de Mayence (Hesse-Darmstadt), de Fulda (Hesse-Cassel) et de Limbourg (Nassau). Mais on eut soin de nommer des évêques inadmissibles, parmi lesquels se trouvait Wessemberg qui, en sa qualité de vicaire apostolique à Constance, avait tenté d'établir une espèce de schisme. Le Pape refusa de sanctionner ces choix et ce n'est qu'en 1827 que les siéges furent enfin confiés « aux hommes les plus doux, les plus faibles que l'on put trouver ;

« tous d'excellentes gens, remplis de la crainte de Dieu et encore plus « de celle des hommes (1). » « Mais Dieu a institué une consécra- « tion, et quand ces hommes faibles, ces vieillards l'eurent reçue, la « force de l'Esprit-Saint descendit en eux et les ennemis de l'Église « virent échouer leurs projets. » Les nouveaux évêques firent ce qu'ils purent pour améliorer l'état de leurs diocèses, mais sans aucun résultat et Mgr Boll, archevêque de Fribourg, finit par résigner son siége, parce qu'on lui imposait un professeur de théologie qui ne reconnaissait pas la divinité de Jésus-Christ.

En Prusse, Frédéric-Guillaume III, fortifié par Hégel dans l'idée de l'omnipotence de l'État, avait entrepris de protestantiser l'Église catholique. En 1821, on avait cependant rétabli l'archevêché de Cologne avec les suffragants de Trèves, Münster et Paderborn ; l'archevêché de Gnesen-Posen et l'évêché de Ermeland ; les universités de Bonn et de Münster avaient obtenu des chaires catholiques, et la dernière pouvait conférer des grades ; enfin presque tous les diocèses purent avoir des séminaires. Mais le gouvernement prétendait imposer, en fait de mariages mixtes, des règles contraires aux lois de l'Église. L'archevêché de Cologne était occupé par un homme faible, qui cédait et qui, sur d'autres points encore, avait adopté des doctrines condamnées à Rome. En 1837, il fut remplacé par Clément Auguste de Droste, jusque-là vicaire général à Münster et qui était connu pour sa fermeté.

La lutte courageuse de cet apôtre contre le despotisme prussien fait date dans l'histoire de l'Allemagne contemporaine. Le 20 novembre 1837, il fut arrêté pour avoir voulu maintenir les règles établies par le Bref de Pie VII (*Venerabiles Fratres...*) pour les mariages mixtes. Le 10 décembre, Grégoire XVI éleva la voix dans une allocution, pour louer l'archevêque et condamner solennellement les usages imposés par le gouvernement prussien, Mgr de Dunin, archevêque de Gnesen-Posen fit alors un mandement par lequel il se prononçait dans le sens prescrit par Saint-Père : il fut arrêté à son tour et condamné à passer six mois dans la forteresse de Kolberg. L'impression produite par ces événements, ne peut pas se décrire ; le catholicisme se réveilla dans toutes les parties de l'Allemagne. Les Œuvres de Gœrres, du comte de Stolberg, de Frédéric Schlegel et de bien d'autres encore, la *Symbolique* de Moehler surtout avaient préparé les esprits à mieux comprendre

(1) Discours de M. Monfang au congrès catholique d'Innspruck.
(2) Id., ibid.

la portée de ce qui se passait, mais il fallait cet acte de persécution ouverte pour achever de les ranimer. Suivant la parole de M. Monfang dans le discours que je citais tout-à-l'heure : « Saint Pierre eut la plé-
« nitude de son pouvoir depuis le moment où notre Sauveur le dési-
« gna comme chef de l'Église, mais pour l'établir dans le monde, Dieu
« permit qu'il fût d'abord mis dans les chaînes et ces chaînes signi-
« fièrent que l'Église était libre. Oh ! je baise volontiers les mains de
« tout évêque, parce qu'elles sont bénies, parce qu'elles sont les mains
« d'un successeur des apôtres ; mais un évêque dans les chaînes, c'est
« mon idéal, car cela mène toujours à la victoire de l'Église. »

L'avènement de Frédéric-Guillaume IV (1840), rendit plus facile l'apaisement du conflit en Prusse, où la situation ne cessa pas de s'améliorer. En Autriche, les évêques réclamèrent aussi l'observation des lois ecclésiastiques à propos des mariages, et l'empereur Ferdinand décida que l'on ne pouvait pas forcer les prêtres à les bénir quand l'éducation des enfants dans l'Église catholique n'était pas stipulée d'avance. La position officielle de l'Église était toujours la même dans le reste de l'Allemagne, mais l'agitation se propageait sourdement ; les revues, journaux, livres, associations, se multipliaient peu à peu. Dès 1844, M. Buss, un des publicistes les plus distingués de l'Allemagne, avait conçue et tenté de réaliser dans le grand-duché de Bade la formation de *Katolischen-Vereine* d'après un plan qui dut servi rde modèle à la grande association dont il me reste à parler.

IV

L'amour des associations, corporations, confréries, est inné chez les Allemands, et ils s'entendent à merveille à les organiser. Ils ne cherchent jamais à en exagérer la centralisation comme on le ferait en France. Un *Verein* central sert de lieu à tous les *Verein* particuliers, mais chacun de ceux-ci est libre de se développer comme il l'entend, et l'on ne recherche jamais l'uniformité. En un mot, ils comprennent que la diversité n'exclut pas l'ordre, et c'est pour cela que la forme fédérative leur convient si bien.

Quand la révolution de 1848 éclata, c'est l'élément moderne qui s'empara du mouvement ; ce sont les idées modernes qui ont inspiré le parlement de Francfort, et c'est surtout à elles qu'il doit d'avoir échoué si complètement. Il visait à la centralisation, à l'uniformité, et se laissait guider par des théories préconçues qui tenaient le moins

de compte possible de l'histoire et des aspirations traditionnelles du peuple, toutes les libertés furent proclamées à la fois, car le peuple allemand aime la liberté et la comprend mieux que les peuples égalitaires, mais une fois cette proclamation faite, on entreprit de réglementer, et l'esprit bureaucratique reprit le dessus. Il subit pourtant une transformation, car il fut désormais inspiré par la bourgeoisie moderne au lieu de l'être par les gouvernements d'ancien régime. Gouvernements et bourgeoisie s'allièrent bientôt pour résister au spectre rouge dont tous avaient peur. Quand l'ordre se rétablit, il n'y eut guère de changé que certaines formes gouvernementales. Les Souverains étaient affaiblis; la noblesse avait perdu du pouvoir et du prestige; l'ancienne bourgeoisie aussi était vaincue.

Nous avons vu que la classe nouvelle, victorieuse alors, est aujourd'hui près de disparaître et que ses derniers efforts sont tous dirigés contre l'Église. Que reste-t-il donc?

Pendant que tout marchait à sa ruine, à l'heure même où le parlement de Francfort ne réussissait dans aucune de ses tentatives, l'Église avait profité de cette liberté d'un jour pour renaître et s'organiser. De toutes parts les catholiques avaient adressé des pétitions au parlement pour demander la restitution de leurs droits. En beaucoup de lieux on avait fondé des *Vereine* pour rédiger ces pétitions, recueillir des signatures et les envoyer. Le Piusverein de Mayence donna le signal; M. Buss parvint en peu de temps à en fonder cinq cents dans le seul duché de Bade. Ce petit pays était déjà celui où les francs-maçons avaient le plus de pouvoir; des bandes armées s'y formèrent pour proclamer la république et nulle part il n'y eut plus de désordre; mais pendant que les loges préparaient leur soulèvement, au risque d'être pris par elles, M. Buss parcourait la Forêt-Noire et réunissait les paysans pour leur parler de la religion. Le plus souvent il prononçait ses discours en plein air et ses auditeurs l'écoutaient avec enthousiasme. Il raconte qu'un soir, la réunion ayant commencé trop tard, la nuit survint pendant qu'il parlait; il continua dans la plus parfaite obscurité et l'attention de son public n'en fut pas diminuée. Je ne puis résister au désir de citer la réponse que lui fit un jour un paysan au nom de tous les autres; elle caractérise bien le peuple allemand, tel qu'il est resté dans les campagnes, au milieu des contrées les plus travaillées par la révolution *d'en haut*:

« Cher monsieur, dit le paysan, cela nous réjouit beaucoup que vous

« soyez venu jusque chez nous et que nous ayons pu vous voir en « personne. Nous sommes heureux aussi d'être à même de vous re- « mercier de tous les services que depuis de longues années, vous « avez rendus à notre sainte Église catholique romaine et à notre pa- « trie. Seulement nous sommes tristes de ne pouvoir vous dédom- « mager de toutes les calomnies que l'on a fait courir sur vous, que « par notre reconnaissance. On vous a nommé jésuite et obscu- « rentiste; nous aussi nous sommes jésuites, car nous fléchissons le « genou au nom de Jésus. On vous a appelé ultramontain et roi des « calotins (*Pfaffenkönig*); c'est aussi ce que vous êtes à nos yeux et « nous vous en remerçions. On vous a reproché d'avoir été deman- « der l'aumône pour les affamés de la Forêt-Noire; nous aussi, nous « sommes de la Forêt-Noire, et nous vous remerçions. Ce qui vaut « mieux que nos actions de grâces, c'est votre conscience, qui vous « dit que vous avez donné à manger a des centaines de pauvres qui « ne peuvent pas même vous remercier. Pour tous ces bienfaits, « nous vous adressons nos remercîments les plus intimes et les plus « profonds. Qu'une éternité bienheureuse vous soit acquise et à nous « tous: nous espérons de nous y revoir, délivrés de toutes les peines « de la terre et pour louer Dieu sans fin. »

C'est aussi un paysan de la Forêt-Noire qui, au moment où la guerre de 1866 allait éclater, pria Monseigneur de Mayence d'écrire à l'empereur d'Autriche qu'avant de marcher au combat, il devait attacher une croix sur sa poitrine et sur celle de ses soldats; se mettre lui, et son armée, sous la protection de la Sainte-Vierge, patronne de l'Autriche, recevoir la sainte communion lui et tous ses hommes; et qu'alors il serait sûr de vaincre.

Les pétitions populaires qui m'ont entraîné à cette digression donnèrent lieu à des délibérations du parlement de Francfort; mais l'assemblée était loin d'avoir une majorité catholique. Elle dit bien que l'Église serait libre, mais elle eût soin d'expliquer ce que serait cette liberté en des termes qui la détruisaient à l'avance. Les catholiques, bien loin de se décourager, redoublèrent leurs efforts. Les évêques se rassemblèrent à Wurtzbourg et le Piusverein de Mayence ayant fait un appel à toute l'Allemagne, le premier congrès catholique se tint, dans la ville épiscopale de Saint-Boniface, les 3, 4 et 5 octobre, 1100 ans précisément après l'érection de ce siége (748), par l'apôtre des Germains.

Je crois qu'on peut sans exagération considérer ces deux réunions

comme deux des grands événements du siècle. La résistance de l'Épiscopat et des fidèles à l'ingérance de l'État dans les matières religieuses, par conséquent à la maxime *cujus est regio, ejus est religio*, par conséquent aussi à la formule essentielle du protestantisme extérieur, fut désormais organisée, vivante et n'a pas cessé de s'étendre et de grandir. La vie catholique s'est réveillée sous toutes les formes; des ordres religieux ont été rappelés, d'autres ont été réformés, d'autres ont été fondés ; les œuvres de charité se sont multipliées à l'infini ; dans les provinces rhénanes prussiennes, et dans la Westphalie où la liberté est plus grande qu'ailleurs, les résultats sont vraiment admirables. La persécution est loin d'avoir cessé partout, c'est depuis cette époque que le vénérable archevêque de Fribourg et son clergé se sont vus arrêtés, poursuivis, emprisonnés et traités comme des criminels ; mais chacun de ces excès est le signal d'une nouvelle victoire. Dans le congrès de Mayence, un orateur de la Silésie, après avoir raconté que l'affreuse famine et le typhus, qui avaient causé la mort de 70,000 personnes dans cette province, y avaient en même temps ranimé la foi, ajoutait que l'Allemagne catholique avait beaucoup à expier, et qu'elle ne pouvait arriver à la régénération que par un seul chemin : « celui de la croix. »

En effet, l'Église allemande n'est pas triomphante, mais elle est militante, et ses forces s'accroissent en raison des obstacles souvent douloureux qu'elle rencontre sur sa route. Elle aura peut-être encore des jours terribles à traverser, car l'esprit de persécution devient tous les jours plus ardent. Mais elle est désormais mûre pour les épreuves, armée pour le combat et, je le répète, au moment où tout s'écroule, elle seule est debout plus forte qu'elle n'a jamais été depuis le quinzième siècle. Sa puissance n'a rien de matériel ; elle n'a recouvré ni ses souverainetés, ni ses richesses, mais elle est forte comme Pie IX et les souffrances de ce saint Pontife ont certainement contribué à sa résurection. La situation de l'Allemagne n'est qu'un trait isolé de l'histoire du catholicisme au dix-neuvième siècle, mais il s'harmonise avec tous les autres. Depuis que l'Europe est chrétienne, jamais l'Église n'a paru plus impuissante ; jamais peut-être elle ne s'est montrée si grande.

La marche des événements a été tout autre en Autriche que dans le reste de l'Allemagne. L'empereur François-Joseph a spontanément rendu à l'Église tous ses droits ; le 31 mars 1849, il a engagé les évêques à se réunir pour conférer sur les besoins de l'Église ; dès le

30 avril, ils étaient tous rassemblés à Vienne, sous la présidence du cardinal prince de Schwarzenberg, alors archevêque de Salzbourg. Des décrets impériaux du 18 et du 23 avril avaient déjà restitué à l'épiscopat quelques-uns de ses droits les plus essentiels ; la patente du 30 décembre 1851 fut encore plus complète et prépara les voies au concordat qui fut signé le 30 août 1855. Les évêques autrichiens sont loin d'avoir usé de tous les droits que leur rendait le concordat. Ils ont fait preuve d'une modération qu'on leur a souvent reprochée ; néanmoins, ces treize années de répit ont déjà produit beaucoup de bien. On remarque une amélioration sensible dans le personnel du clergé, la conduite de l'épiscopat, depuis le commencement de la guerre entreprise par M. de Beust, montre que la providence a préparé aux fidèles, des pasteurs comme il en faut dans les mauvais jours. La crise actuelle menace d'être terrible, mais là aussi le peuple est bon, le clergé connaît ses devoirs et la persécution peut venir. Il y a bien des raisons pour trembler, mais il y en a beaucoup pour espérer. Je suis de ceux qui croient que notre grand Pontife, Pie IX, malgré son âge avancé, verra le triomphe de l'Église, après avoir vu se concentrer en lui toutes ses douleurs. Pie IX a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception : il ne peut pas n'en être récompensé que par des souffrances. Toute proportion gardée, et malgré trop de faiblesse que l'on peut lui reprocher, la position de l'empereur François-Joseph n'est pas sans analogie avec celle du Saint-Père. Il est catholique au fond de son âme et souffre plus que personne du mal qu'il voit faire et qu'il ne croit pas pouvoir empêcher. C'est en père indulgent et bon que le Pontife juge l'empereur, et à quelqu'un qui lui racontait tout récemment ce qui se passe à Vienne, il s'est borné à répondre tristement : « *Poverello !* » Eh bien, j'ai peine à croire que la courageuse initiative de François-Joseph à propos de l'affranchissement de l'Église et du concordat n'ait pu lui valoir qu'une suite ininterrompue de malheurs. Humainement, il paraît perdu, mais on ne peut se résigner à l'idée qu'il est abandonné par la providence. Malgré les libertés de fait dont jouit l'Église en Prusse, malgré les faits lamentables qui prouvent à quel point elle est menacée en Autriche ; les catholiques de l'Allemagne entière tournent instinctivement les yeux vers celui qu'ils appelleraient encore si volontiers leur Empereur.

Nul ne saurait prévoir ce qui va se passer. Il y aura certainement des guerres et probablement des révolutions ; la question sociale se

dressera redoutable au milieu de tous ces bouleversements, l'Église seule peut la résoudre, et Mgr de Rettelu a, dans le congrès de Mayence en 1848, supplié les catholiques de s'en occuper. Lui-même en a fait une étude spéciale et son ouvrage, intitulé : *la Question du travail et le christianisme*, est un des meilleurs qu'il y a sur ce sujet. Le supérieur de son grand séminaire, M. Monfong, qui est chargé par son évêque de le représenter à la Chambre haute du grand-duché de Hesse a traité ce grand problème, en 1864, avec la supériorité qui distingue tous ses discours. Enfin, M. Jœrg, le rédacteur en chef de la meilleure revue catholique allemande, *les Feuilles historiques et littéraires de Munich* l'a éclairé d'une lumière incomparable, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité.

L'épée préparera de son côté la solution des questions purement politiques : la violence et la force règneront-elles seules? Elles ne peuvent rien fonder et ne feront que passer. — L'ordre est l'œuvre de Dieu dans le monde, par conséquent il sera rétabli, et si le peuple allemand se serre autour de ses évêques et reprend possession de lui-même, il peut espérer, non pas l'unité moderne, qui le mènerait à l'asservissement, mais l'unité chrétienne qui respecte tous les droits parce qu'elle s'appuie sur la fidélité à tous les devoirs. — Le *Katolischen-Verein* est un modèle en même temps qu'un commencement de régénération ; il renferme en soi les œuvres les plus diverses sans les confondre, sans leur enlever leur autonomie ; telle doit être la société politique quand elle est chrétienne. — L'Église a le secret de la subordination : *sua cuique tribuens*.

B. D'AGREVAL.

(*La fin au numéro prochain.*)

PROPOSITIONS

SIGNÉES PAR LE P. LACORDAIRE

A ROME, EN SEPTEMBRE 1850

Un religieux dominicain, très-recommandable par l'orthodoxie de ses opinions et l'esprit des vertus de son ordre; qui, quoique riche par sa naissance dans le monde, n'a pas plus reculé devant l'amertume de la pauvreté que devant les opprobres de la croix, nous a fait la communication suivante. Cette pièce est un extrait des Mémoires que le révérendissime Père Jandel doit léguer à son institut, mais dont il a bien voulu détacher par avance quelques pages, afin de blanchir la réputation du restaurateur des Frères prêcheurs en France, de l'éloquent P. Lacordaire, au sujet de certains points noirs que des amitiés entachées de la même couleur de parti s'obstinent à laisser s'incruster et s'élargir sur la dalle de son tombeau.

« Le cardinal Orioli, préfet de la Congrégation des Évêques et des Réguliers, accueillit avec beaucoup de bonté le P. Lacordaire venu à Rome pour rendre compte de sa doctrine et la soumettre au jugement du Saint-Siége. Le P. Buttaoni fut chargé du soin de traiter les questions sur lesquelles on jugeait les éclaircissements nécessaires. La tâche ne fut pas difficile, grâce à la netteté des explications et à la docilité du P. Lacordaire. Trois questions furent formulées, auxquelles il donna des réponses catégoriques, qu'il signa de sa main, et qui satisfirent pleinement le P. Buttaoni. En voici la substance.

« 1° Sur le pouvoir coercitif de l'Église par rapport aux actes extérieurs;

« 2° Sur l'origine de la souveraineté;

« 3° Sur le domaine temporel du Pape.

« Quant au premier article, le P. Lacordaire déclara nettement et

sincèrement reconnaître à la sainte Église le pouvoir que lui a conféré Jésus-Christ, non-seulement d'avertir et de corriger ses enfants coupables, par des exhortations, des conseils et des insinuations paternelles, mais encore de châtier et de punir les coupables coutumaces et incorrigibles, avec les censures et les peines affictives et corporelles, conformément aux saints Canons, aux ordinations des Conciles et des Décrets apostoliques, *donec resipiscant*. Il ajouta qu'il se conformait pleinement en ce point au Bref de Benoît XIV adressé, en 1755, au primat, aux archevêques et évêques de Pologne, et dans lequel ce pontife déclare : *Collatam a Christo Domino et Salvatore nostro Ecclesiæ suæ potestatem non solum dirigendi per consilia et suasiones, sed etiam jubendi per leges, ac devios contumacesque exteriore judicio et salubribus pœnis coercendi atque cogendi.* Et en accord avec ces doctrines, il condamna et réprouva purement et simplement la quatrième proposition du Synode de Pistoie telle qu'elle est condamnée et réprouvée avec les qualifications respectives par le pape Pie VI, dans sa bulle dogmatique *Auctorem fidei: Propositio affirmans abusum fore auctoritatis Ecclesiæ transferendo illam ultra limites doctrinæ et morum, et eam extendendo ad res exteriores, et per vim exigendo id quod pendet a corde et persuasione, tum etiam multo minus ad eam pertinere exigere per vim exteriorem subjectionem suis decretis.* Cette proposition est qualifiée comme hérétique, *quatenus intendit Ecclesiam non habere collatam sibi a Deo potestatem non solum dirigendi per consilia et suasiones, sed etiam jubendi per leges, ac devios contumacesque exteriore judicio ac salubribus pœnis coercendi atque cogendi.*

« Et moi aussi, dit le P. Lacordaire après cette citation, je la con-
« damne sincèrement comme hérétique dans ce sens. »

« Sur le deuxième article, relatif à l'origine de la souveraineté, le P. Lacordaire déclara avoir toujours retenu et enseigné, et retenir en effet avec la plus intime conviction, que la souveraineté des princes vient de Dieu qui en est la source première. « Comment pourrais-je, ajouta-t-il, oublier les paroles si claires de l'apôtre saint Paul dans son épître aux Romains : « *Omnis anima potestatibus sublimioribus*
« *subdita sit non est enim potestas nisi a Deo : quæ autem sunt, a Deo*
« *ordinatæ sunt. Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit...*
« *Ideo subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter con-*
« *scientiam.* » Et ce fut conformément à ce texte de l'Écriture sainte qu'il reconnut l'origine de l'autorité comme provenant de Dieu seul.

« Enfin, sur le pouvoir temporel du Pape, le P. Lacordaire déclara le reconnaître comme une disposition spéciale de la Providence de Dieu qui veut son Église libre et indépendante, conformément à ce que dit Bossuet dans un passage célèbre qu'il cita et auquel il souscrivit. « Cette indépendance, dont nous appelons le maintien de tous « nos vœux, a été providentiellement établie. Dieu qui voulait que « cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite « ne fût dépendante d'aucun royaume dans son temporel, et que le « Saint-Siége où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût « mis audessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies « d'États auraient causées, jeta les fondements de ce grand dessein « par Pepin et Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leurs « libéralités que l'Église, indépendante dans son chef de toutes les « puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement « pour le bien commun, et sous la commune protection des rois « chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes ; et que tenant « en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent en- « nemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'in- « flexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments. (Discours « sur l'unité de l'Église). »

« Telle est en substance la pièce signée par le P. Lacordaire, et il me paraît d'autant plus important de la faire connaître à ses biographes qu'elle est plus généralement ignorée, et qu'ils auraient pu même ne jamais en soupçonner l'existence. Je sais qu'il en conserva la minute, ou qu'il en prit une copie qui est restée dans ses papiers, et il est permis d'espérer que M. l'abbé Perreyve, qu'il en a fait le dépositaire, ne tardera pas à publier cette pièce importante, qui établit d'une manière authentique le sentiment du Père et venge sa mémoire de tout soupçon de complicité avec certaines opinions que quelques catholiques voudraient bien abriter sous l'autorité de son nom. Mais en attendant cette publication qui sera tout à la fois un acte de justice envers le Père et une page glorieuse de sa vie, j'ai tenu à reproduire presque intégralement l'exposé fidèle des doctrines professées et signées par lui à Rome au mois de septembre 1850. »

Nous demandons la permission de prendre la parole après le révérendissime Père Maître Général, afin de donner quelques explications sur la pièce qui précède, explications dont n'avait pas besoin la nouvelle famille de saint Dominique, mais qui sont plus indispensables à nos lecteurs.

A la date de cette année 1850, les utopies déchaînées par la révolution de 1848 commençaient à s'apaiser. Elles cédaient moins à l'avénement d'un Bonaparte élu président républicain qu'à l'essai de leur application, et leurs partisans les plus fanatiques de la veille ou du lendemain se félicitaient d'en avoir été quittes pour une peur éphémère quoique assez dispendieuse. Néanmoins, comme il arrive d'ordinaire en ces commotions sociales, ceux qui avaient plus donné dans les idées effrénées de libéralisme par candeur d'esprit que par esprit ambitieux, sentaient le besoin le plus irrésistible des amours-propres blessés dans leurs prédictions par l'événement, celui de justifier leur conduite. Ils avaient à cœur de récapituler les harangues qu'ils avaient prononcées dans les clubs, avant que la scène du monde fût renouvelée, car un changement complet de décoration les aurait rendues incroyables et tout à fait inexplicables à la postérité. Leur tactique consistait à montrer que si l'entraînement des révolutions les avait conduits à des doctrines exagérées, ces doctrines n'en conservaient pas moins un fond de vérité qui ne disparaîtrait pas avec leur caricature, et qu'elles avaient eu pour provocation des abus qu'il était impossible de légitimer en aucun temps. Tel était le cas du P. Lacordaire.

Le moyen auquel il s'arrêta pour donner sa pensée vraie et calme, en deçà de laquelle il prétendait ne plus reculer, malgré la réaction des systèmes politiques et religieux, ne fut ni la brochure qui donnait trop de prise à l'examen de l'Index, ni le sermon dans une chaire paroissiale qui comportait des dangers trop évidents si le prédicateur n'était pas soutenu par ses protecteurs naturels, comme il en fit plus tard l'expérience, quand il prit congé de la capitale sous le nom d'éloignement volontaire. Mais il se fit inviter à une séance du cercle catholique. Là, devant l'auditoire qu'il lui fallait, jeune et sympathique, plus amoureux de l'avenir que du passé, il s'en prit aux préjugés et aux abus de l'ancien régime, posa et développa une thèse qui est encore aujourd'hui la cause de la plupart des erreurs dont le *Syllabus* a fait le résumé, et termina par cette sorte de gageure : Donnez-moi un clergé propriétaire et privilégié, et je ne lui donne pas cinquante ans pour devenir le plus ignare et le plus pourri des clergés. On peut consulter la collection de l'*Univers*, et l'on trouvera au mois d'avril de cette année 1850, le compte rendu de cette séance du cercle catholique, et dans les numéros suivants divers incidents y relatifs, où le P. Lacordaire se crut obligé d'intervenir de sa propre main.

Nous signalons cette date, parce qu'elle est vraiment importante dans l'histoire du parti catholique, qui s'était constitué après la révolution de Juillet et qui vint si vaillamment en aide aux périls de l'Église sous la dynastie d'Orléans. On lui a reproché d'avoir modifié sa controverse à partir de la présidence décennale, et il y a du vrai dans ce reproche qui devrait être un compliment, si l'on fait attention que la précision dans la polémique des idées équivaut aux armes de précision dans le gain des batailles. Mais ce qu'il y eut de singulier dans cette aventure, c'est que le personnage qui s'en plaignit le plus haut, M. de Falloux, et celui qui en souffrit davantage, le P. Lacordaire, furent sans le savoir les causes intimes de cette transformation. Abordons cette histoire des idées, qui sera toujours plus intéressante que la simple chronique des faits.

Parmi les catholiques, personne ne met en doute la sincérité des partisans de l'abbé de la Mennais, se soumettant tous, sans exception, à l'Encyclique *Mirari vos*, et le désert qui se fit subitement autour du génie frappé et obstiné en est la meilleure preuve. Cependant, avec la sincérité la plus pure, il faut encore une grande vigilance au sujet des illusions que les habitudes prises rendent si faciles. Or, pour cette cause et pour d'autres, plusieurs des catholiques les plus éminents revinrent, sans cesser d'être sincères, à des erreurs dont le virus était infus dans leur intelligence, sous une forme nouvelle reposant sur un fond identique. On convenait bien que la doctrine de Grégoire XVI était la meilleure, la seule orthodoxe, la plus désirable dans la pratique, comme la plus pure dans la théorie, mais on ajoutait qu'elle n'était plus de mise, que le monde était changé, probablement pour deux ou trois siècles, que l'impulsion donnée aux esprits les entraînait invinciblement d'un autre côté ; d'où l'on concluait qu'une polémique religieuse basée sur l'Encyclique grégorienne, celle surtout qui aurait moins pour but de convaincre de la vérité du christianisme que de revendiquer les droits des catholiques au sein des nations révolutionnées, non-seulement serait inefficace, mais qu'à dire plus vrai, elle ne serait pas même comprise. On résolut donc de croire comme l'Encyclique, mais de conserver la donnée libérale comme instrument de controverse, attendu l'état des esprits, et l'on espéra les meilleurs effets de cette ingénieuse bifurcation.

L'engin libéral était sans doute plus brillant, il offrait à ceux qui le maniaient des poses magnifiques, des duels heureux avec les pu-

blicistes opposés à l'Église, que les journaux de la capitale ne manquaient pas de faire miroiter devant les catholiques de province, humiliés par les vexations des proconsuls de la révolution de Juillet. Cependant il était impossible d'en user longtemps, sans que la bonne foi se demandât comment il se faisait que la vérité pût être servie avec un avantage marqué par des moyens qui découlaient d'une erreur capitale de principes. On devait être conduit à cette question encore plus incommode : Comment, la vérité révélée s'étant rattaché les esprits et les cœurs à l'aide de ces moyens meilleurs que leur origine, le parti catholique, délivré désormais de cette légitime excuse qu'on appelait le nécessité de complaire au goût des esprits malades, aurait-il le courage, pour rentrer dans l'orthodoxie devenue obligatoire à l'heure où finissait la convalescence générale, de répudier un mode de controverse qui lui avait rendu de si glorieux services, et de payer le libéralisme engagé sous l'oriflamme de la croix, non d'un triomphe au Capitole, où il aurait pu jurer qu'il avait sauvé l'État chrétien, mais d'une mise à la retraite aussi obscure qu'elle paraissait ingrate? Quoi ! le libéralisme en action aurait pu dire au parti catholique : Pendant trois siècles j'ai fait pour vous ce que le sang de dix millions de martyrs aidé de myriades de miracles a fait en votre faveur sur les peuples de la gentilité et de la synagogue ; j'ai ramené les nations modernes à l'amour de votre loi, d'autant plus abhorrée que je m'adressais à une civilisation apostate, pour lui proposer une doctrine qui avait perdu le prestige de la nouveauté ; j'ai donné à votre clergé de l'activité, de la souplesse, la conscience de sa force et les secrets de sa popularité ; j'ai renouvelé sa science et ses vertus, et maintenant, au bout de trois siècles, à l'avénement d'un nouveau Constantin ou d'un nouveau Charlemagne, qui profite de l'unité que j'ai refaite dans les intelligences pour vous proposer derechef l'union de l'Église et de l'État, toujours tentée et toujours avortée, vous parlez de m'éconduire sous prétexte que je suis hérétique en théorie et qu'un mauvais arbre ne peut pas produire de bons fruits !... Y a-t-il un nom pour caractériser votre procédé à mon égard?

Heureusement ou malheureusement, les journaux gallicans et légitimistes qui surveillaient les journaux ultramontains et libéraux n'envisageaient pas la question de ce côté trop subtil, et emportés les uns par leur appréhension des maximes du « fougueux Hildebrand, » les autres par l'inquiétude que leur inspirait la *Situation de l'Église gallicane*, ils opposaient à une polémique sincère, éloquente, mais

vulnérable sur un point logique que les passions du jour voilaient, des arguments d'une construction si grotesque que les adversaires étaient plutôt confirmés dans leurs illusions que désabusés.

Néanmoins, les consciences étaient trop pures pour ne pas avoir des instincts, de malaise; et quoi qu'en ait dit M. de Montalembert, que, pendant quinze ans qu'il mania l'outil libéral, soit dans les Chambres, soit dans la presse, et l'on se rappelle avec quel retentissement, il ne lui arriva jamais le moindre *communiqué* épiscopal qui daignât l'avertir qu'il faisait fausse route, nous ne pouvons pas croire qu'il n'ait rien senti dans l'air, puisque Mgr Parisis, qui se servait du même instrument avec bien plus de tempérance que l'illustre auteur des *Moines d'Occident*, avait cru devoir se rassurer lui-même et rassurer les autres par une œuvre magistrale entièrement consacrée à cette fin et connue sous le nom de *Cas de conscience politiques*. Ajoutons tout de suite, puisque nous touchons à ce sujet, que, devenu évêque d'Arras, le savant et éminent écrivain dont la perte se fait encore sentir, ne fut plus content de l'œuvre qu'il avait rédigée sur le siége épiscopal de Langres, et qu'après avoir retiré les derniers exemplaires de la première édition, il en donna une seconde tellement corrigée qu'elle devint un livre nouveau. Personne ne s'en étonnera, parmi ceux qui savent qu'il n'y a rien de plus difficile dans la casuistique que de bien poser et de bien résoudre un cas de conscience politique.

Mais si les hommes instruits dans les sciences sacrées y allaient avec cette précaution qui les rendait mécontents de tous leurs efforts pour faire taire leurs scrupules, il ne devait pas en être de même de ceux qui, courant à l'avant-garde de la ligne de bataille, réclamaient une armure théologique plus légère, afin d'avoir une ardeur plus agile. Leur conviction, que l'hésitation des docteurs aurait dû ébranler, était emportée à toute vapeur. La facilité qu'il y a de confondre la légitimité d'un argument *ad hominem* qui plaît et dont on a contracté l'habitude avec une thèse qu'on accepte en soi à cause des succès de prosélytisme qu'elle procure, enfin l'arrivée assourdissante de l'avalanche de 1848, tout contribua à fasciner les hommes du parti d'action religieuse et à les entretenir dans leur confusion favorite.

Cependant, même à cette époque fatale, ceux des catholiques militants qui préféraient les avant-postes, quand ils étaient en même temps obligés par leur état de tenir un compte plus rigoureux de la doctrine, cherchaient encore à justifier leur manière de voir et de

faire en accumulant plutôt qu'en choisissant les raisons ; et c'est ainsi que le P. Lacordaire fit au mois d'avril 1850, au cercle catholique de la rue de Grenelle-Saint-Germain, cette sortie malheureuse contre les effets du pouvoir coactif dans l'Église, dont nous avons promis d'entretenir nos lecteurs. Cette fois il laissa les arguments de raison et d'autorité, il s'en prit à l'histoire dont il parlait avec plus de verve que de discernement, car le clergé français, mutilé et appauvri au milieu des ruines que lui avait faites la grande révolution avait dû réparer la plupart des pièces de l'ancien enseignement ecclésiastique, avant de songer aux redressements historiques qui ont fait la belle réputation de l'abbé Gorini et de plusieurs autres. Il est vrai que l'abbaye de Solesmes allait redonner un corps à ces grands travaux d'érudition, gloire antique de l'ordre bénédictin, mais dans le premier moment de son installation, elle s'était principalement occupée des recherches sur la liturgie qui ont amené si tôt de si vastes résultats. Le P. Lacordaire en était donc encore à cette teinture légère d'histoire où la critique était remplacée par les pompes de l'éloquence et les scintillations du style, quand il présenta à « son pays » le *Mémoire pour le rétablissement des Frères prêcheurs en France*, suivi de quelques lignes biographiques sur les principaux disciples de saint Dominique.

Mais il était capable de donner un bon conseil, et l'ingénuité de son ignorance sur ces matières ne mettait pas d'obstacle aux bons penchants de sa nature. Celui qui en profita fut un jeune écrivain de grand avenir que la Providence avait adressé à l'éloquent religieux et qui partageait avec lui les faveurs du salon de Mme Swetchine. M. de Falloux avait encore tous les loisirs que la politique et l'Académie devaient lui enlever plus tard, et il voulait ajouter la vie d'un saint inscrite dans un grand cadre à la remarquable histoire de *Louis XVI*, par laquelle il avait débuté dans la carrière littéraire. Or le P. Lacordaire eut la véritable inspiration de lui désigner la vie de saint Pie V, que le conseillé et le conseillant ne connaissaient guère mieux l'un que l'autre. Les *Résumés* n'en faisaient mention qu'à propos de la bataille de Lépante, à laquelle n'assistait pas un Français, et qui, flattant peu notre orgueil national, passait aisément inaperçue.

Mais on ne touche pas en vain à un homme de la hauteur de Michel Ghislieri, et M. de Falloux ne tarda pas à en savoir quelque chose. Presque consterné de la sublimité de son héros, dont la sainteté et le génie se déroulaient dans un sens tellement opposé au symbole cons-

titutionnel, alors en possession de la foi publique, il sentit le besoin de conférer avec le P. Lacordaire et retourna auprès de lui. L'illustre dominicain, plus consterné encore des résultats qu'avaient amenés les premières fouilles dans les monuments originaux, était d'avis d'abandonner un gisement qui découvrait des trésors si différents de ceux qu'on cherchait. Mais son jeune ami, qui voyait les événements se précipiter et que la perte de ses premiers travaux sur un sujet incontestablement grandiose ne laissait pas insensible, ne se rendit pas à un expédient aussi radical, et il faut s'en féliciter. Quel malheur c'eût été de rejeter dans l'ombre pour une nouvelle période d'un temps indéterminé, une figure si digne d'en sortir et si utile à étudier, quand on réfléchit que saint Pie V a donné son nom à la plupart des souverains pontifes qui ont eu affaire avec la Révolution, soit anarchique, soit organisée ! L'écrivain s'arrêta à un tiers-parti plus conforme à ses tendances politiques et il se contenta de remettre sur le métier son ouvrage. Certains événements plus agréables à l'opinion occupèrent le devant de la scène, et leur ampleur habilement ménagée suffit pour rejeter les autres dans l'ombre de l'arrière-plan, quand ils ne rentrèrent pas dans la coulisse. Ce sont ces combinaisons des écrivains qui rendent l'histoire si difficile à interroger, et qui forcent souvent le lecteur sérieux à la recommencer pour son propre compte. Car, au fond les faits moraux sont aussi maniables que la statistique, et si l'art de grouper les chiffres résume la plus grande partie de la science qui fait passer inaperçus au grand jour de la tribune les défauts d'un budget, il est presque aussi facile de prendre de biais une grande figure historique en donnant pour l'accessoire ce qui est le principal et *vice versâ*. Néanmoins le premier coup du pionnier était donné dans ce vieux sol des plus riches alluvions, et à la vue des médailles qu'il fit reluire, il était impossible de fermer la tranchée aux nouveaux arrivants. Saint Pie V fit donc son chemin dans l'admiration et la préoccupation du jeune clergé, et s'il manquait aux deux volumes de M. de Falloux dont nous reconnaissons les qualités partielles, un mérite suffisant pour se signaler d'eux-mêmes à l'attention générale, le rôle éminent que l'auteur joua bientôt dans la politique conservatrice pendant l'anarchie républicaine, et le titre de ministre de l'Instruction publique qu'il remplit avec une fécondité de bon goût, toutes ces conditions distinguèrent tellement l'*Histoire de saint Pie V*, de tant d'autres œuvres qui obstruent les passages du monde intellectuel, que ce grand pape devint tout à coup un nouvel élément de science théolo-

gique et canonique, et que l'étude de sa vie changea promptement les anciennes conditions de la controverse.

Le P. Lacordaire avait-il le pressentiment de cette transposition des partis ou des écoles, comme on disait autrefois ? Toujours est-il que venu au cercle catholique avec l'intention d'en appeler à l'histoire pour justifier ceux qui entraient avec allégresse dans une ère nouvelle, où l'homme devenu citoyen ne vaudrait plus que par lui-même, où il faudrait recommencer tous les jours le combat intellectuel contre des adversaires vaincus la veille, sans que le nouveau droit des gens permît d'asseoir un édifice plus stable sur l'arène déblayée, toujours est-il que le P. Lacordaire ne prononça même pas le nom du plus complet de ses ancêtres monastiques, saint Pie V; et en effet, ce nom seul suffisait à jeter bas tout son château des cartes idéologiques. Son but étant de rejeter la capacité de l'État dans les questions confessionnelles, il fit appel à des Pères de l'Église qui avaient vécu à certaines époques troublées de son histoire. Il fit passer successivement sous les yeux de son jeune auditoire des textes de saint Hilaire qui avait eu à se plaindre de formules de foi confectionnées dans les palais de Byzance, de certains passages de saint Augustin qui n'étaient pas choisis dans le livre de ses *Rétractations*, des fragments de saint François de Sales, qui vivait encore parmi nous sur sa réputation de douceur banale, avant l'inventaire dressé par Muzzarelli dans ses *Opuscules*, et surtout une citation de Sulpice Sévère dans sa *Vie de saint Martin*, relative à la poursuite des Priscillianistes par le parti d'Ithace à la cour de Trèves, devant l'empereur Maximin. Nous insistons de préférence sur l'affaire de saint Martin et des Priscillianistes, parce qu'elle a joué un grand rôle dans cette polémique et qu'elle a survécu au P. Lacordaire parmi les catholiques libéraux, dont elle est devenue le palladium. La découverte du tombeau du grand thaumaturge des Gaules et tous les soins pieux que prend Mgr l'archevêque de Tours pour restituer à la tête du saint patriarche les rayons de son auréole brisés ou ternis par le malheur des temps, cet ensemble de circonstances avait été mis très-adroitement en œuvre pour arriver à faire croire que l'abolition du bras séculier était dans le génie chrétien du peuple franc et que l'aveu de saint Martin était acquis à ce travail caractéristique de notre nationalité, qui allait en faire la dernière des libertés gallicanes et la plus appropriée aux temps modernes.

L'auditoire du P. Lacordaire n'était pas difficile en matière de

preuves ; il ne demandait que de l'éloquence, il était venu pour s'enivrer du vin de la parole, du regard et du geste de l'illustre dominicain, et quelle nature faisait couler cette ambroisie avec plus d'abondance que l'incomparable Lacordaire. Cependant il resta des esprits sobres au milieu de cette ivresse universelle, et quand les fumées de la liqueur oratoire furent dissipées, il fut répliqué au nom de saint Pie V, que saint Martin ne pouvait pas être en contradiction avec la tradition constante de l'Église, et qu'il fallait trouver une explication concordante du texte de Sulpice Sévère avec les chapitres opposés du *Corpus juris*. C'était d'autant plus facile comme il a été prouvé depuis par Mgr l'évêque de Poitiers, que la solution de la difficulté était placée à côté du texte invoqué, quelques lignes plus bas, dans le même auteur. Le P. Lacordaire refusa la discussion en prétextant le malheur des temps qui cependant sont si favorables à la splendeur du vrai dans les illusions des catholiques libéraux ; il réclama des précautions de tutelle pour l'esprit du peuple encore inculte, enfin il plaida l'inopportunité de certaines vérités trop lourdes à porter.

Mais si l'incident n'eut pas de suites en France, il n'en fut pas de même à Rome, où l'ordre social ébranlé par l'ingratitude des libéraux italiens envers la bonté de Pie IX, se raffermissait à l'ombre du drapeau français, et où l'on s'empressait d'écarter tous les malentendus de doctrine qui pouvaient renouveler de pareilles calamités. Le P. Lacordaire dont les vertus rassuraient les supérieurs, mais dont les facultés dominatrices sur la foule rendaient les théories plus dangereuses, fut mandé à la sacrée congrégation du Concile, et c'est ainsi qu'il eut à signer au mois de septembre 1850, les propositions que nous avons énumérées plus haut, et qui forment la réfutation la plus adéquate des propositions qu'il avait émises dans son discours au Cercle catholique du mois d'avril, même année.

En de telles circonstances, la conduite de la cour de Rome était toute tracée. Elle, dont les traditions sont les armes, elle en avait pour le cas actuel de si parlantes qu'elle n'avait pour ainsi dire qu'à les appliquer tout d'une pièce. Le moment où l'effervescence des erreurs relatives à la constitution et aux droits de l'Église s'affaissait, ressemblait beaucoup à celui où leur marée montante avait débuté. Le libéralisme s'amalgamait avec le césarisme dans ce limon stérile de la manière la plus illogique et la plus opiniâtre, car les hérésies suivent tour à tour les intérêts du cœur de l'homme révolté, ou la fi-

liation de ses idées révolutionnaires. On tentait alors de se faire un rempart contre la direction plus effective de l'Église mère et maîtresse du monde catholique, en lui reprochant deux grands excès de gouvernement à l'époque où son influence régnait plus incontestablement sur l'Europe. Elle aurait vexé tout à la fois, et les sujets, en leur imposant un joug coercitif qui répugnait à la mansuétude évangélique, et les potentats, en se mêlant à des débats temporels qui dépassaient les frontières de sa juridiction.

Pendant que Lacordaire donnait son adhésion signée aux propositions de la bulle *Auctorem fidei*, les évêques des provinces de Reims et d'Avignon, rassemblés conciliairement sous la présidence de leurs métropolitains, publiaient à la fin de leurs Actes cette admirable bulle de Pie VI que les prodromes de la révolution avaient empêché de recevoir en France, et, au Midi comme au Nord, replaçaient nos églises sous un joug plus doux que l'indépendance libérale, et plus léger que la protection byzantine.

C'est une justice à rendre au clergé français qu'il a accepté de conviction et d'entraînement la ligne de conduite qui lui était tracée par cette première série de conciles provinciaux auxquels le second empire rendait la liberté, et qu'il a trouvé la confirmation de son zèle plutôt que le redressement de ses préjugés dans l'Encyclique que Pie IX a posée comme un phare aux confins des ténèbres révolutionnaires, comme Pie VI avait élevé le fanal de sa bulle à l'entrée de cette région de vapeurs noires et empestées. Le *Syllabus* est, en effet, le pendant de la bulle *Auctorem fidei*.

Il est vrai que le P. Lacordaire n'a pas eu le bonheur de voir briller cette nouvelle lumière du soleil de la papauté. Il était descendu dans la nuit du tombeau avant qu'elle éclairât les intelligences contemporaines, ou naturellement moins théologiques, ou plus obsédées d'objections. Si donc il n'avait pas été toujours conséquent avec les principes qu'il avait acceptés et signés à Rome, il n'aurait pas la même responsabilité que ceux à qui la grâce de la doctrine s'est manifestée par une rosée lumineuse et fécondante, une fois, deux fois, comme parle saint Paul, et qui tout en se prétendant ultramontains se croient permis d'appeller au futur concile œcuménique, au moins de l'attendre, avant de savoir à quoi s'en tenir sur l'obéissance doctrinale qu'ils doivent à l'Encyclique *Quantâ curâ*.

Tous ceux qui ont aimé et admiré le restaurateur en France de l'Ordre de Saint-Dominique, — et ils sont sans nombre, — doivent

croire que sa démarche à Rome a été un acte réfléchi et profondément sincère. Son serment et sa signature restent, et le Révérendissime Père Maître Général a raison de se plaindre qu'on soustraie cette pièce à l'édification des catholiques et à la pieuse renommée de cet enfant du cloître, dont elle constitue un des actes les plus héroïques de foi et d'obéissance envers le saint-siége, vertus sans lesquelles les autres mortifications ne peuvent plaire à Dieu.

L'abbé JULES MOREL.

L'ORIENT GREC ET TURC

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Constantinople a dans le monde une position exceptionnelle. Tout souverain qui rêve de fonder un empire universel désire en faire sa capitale, car il n'y a pas de lieu sur la terre d'où la domination puisse rayonner aussi facilement sur une vaste étendue de royaumes et de peuples.

Cette ville est le point de rencontre de trois continents. Située à l'extrémité orientale de l'Europe, elle touche à la terre d'Asie, dont elle n'est séparée que par un détroit qu'on traverse en une heure. Elle est en face de l'Afrique, et en quelques jours ses vaisseaux naviguant en droite ligne arrivent aux embouchures du Nil. Un chemin de fer en voie de construction la met en rapport avec la vallée de l'Euphrate, la Perse et la mer des Indes. Par la mer Noire elle communique avec le monde slave et cet immense réseau de peuples barbares, où s'accumulent peut-être les forces d'une nouvelle invasion destinée à renouveler encore une fois la face du monde civilisé. Enfin, à peu de distance au nord s'ouvre la vallée du Danube, qui remonte au cœur de l'Europe et a jadis servi de chemin à la puissance ottomane pour s'avancer jusqu'à Vienne.

Ce n'est donc pas sans raison que Constantin a choisi cette ville pour y transporter le siége de son empire ; et si à ce moment la puissance romaine, épuisée par six cents ans de victoires continues n'avait pas penché vers son déclin, la liberté du monde aurait été retardée de plusieurs siècles. Cependant tout énervé qu'il fût, l'empire d'Orient résista plus de mille ans. Les flots de Barbares qui tant de fois dévastèrent Rome, vinrent se briser contre les murs de Byzance, et cette ville amollie tint encore pendant longtemps la puissance ottomane en échec. Elle trouvait dans sa situation particulière le secret d'une force que ni sa population ni son gouvernement n'auraient pu lui donner.

En 1452, quand les Turcs pénétrèrent à Constantinople, l'indépen-

dance de l'Europe courut de nouveaux périls. Il fallut qu'alors une foi commune réunît toutes les nations occidentales dans une seule et même politique, que cette pensée catholique qui aujourd'hui les divise, les groupât comme des frères sous un père commun ; grâce à la prévoyance et à l'activité des souverains pontifes, les armées du prophète furent vaincues à Vienne; ses flottes furent détruites à Lépante. L'immense croissant du mahométisme, qui du Caucase à Gibraltar étreignait l'Europe et menaçait de détruire toute la civilisation chrétienne, fut brisé; mais le souvenir des dangers courus et les prétentions de cette domination hautaine sont à peine effacés. A la fin du dernier siècle, les ambassadeurs des puissances européennes n'étaient admis en présence du sultan qu'à la condition d'incliner leur front jusqu'à la poussière; encore aujourd'hui, dans l'esprit des vieux Turcs, le sultan est le roi des rois, et c'est lui qui distribue les couronnes sur toute la terre.

Depuis sa fondation Constantinople a donc été à deux reprises différentes le siége d'une domination qui aspirait à devenir universelle. On pourra voir cette tentative se renouveler une troisième fois. Un empire plus vaste que l'ancien empire ottoman, et qui a plus de ressources que le Bas-Empire, convoite cette capitale et fait converger toutes les manœuvres de sa diplomatie et de ses armes pour s'en emparer. C'est en ce moment le nœud de toutes les autres questions politiques, et l'on peut affirmer que de la solution que ce problème recevra dépendent les destinées du monde civilisé.

Constantinople justifie de près les convoitises qu'elle fait naître. Comme centre stratégique cette ville, bien défendue, serait imprenable. Elle est entourée au Nord par la vaste chaîne des Balkans, derrière laquelle une armée manœuvrant dans les plaines de la Bulgarie, pourrait repousser toute invasion : par mer, il n'y a pas de flotte si cuirassée qu'on la suppose, qui puisse parvenir jusqu'à elle. De la mer Noire il faudrait traverser, pendant plus de deux lieues, les sinuosités du Bosphore, dont les rives montueuses pourraient être couronnées de forts, hérissées de canons, dont les eaux pourraient être remplies de torpilles. De la Méditerranée, il faudrait traverser le détroit des Dardanelles, plus long et plus étroit encore; derrière ces formidables défenses se trouvent un port, capable d'abriter une flotte immense, et une mer intérieure pour lui servir de champ de manœuvre. Les Turcs sont possesseurs de la mer, de ses îles, de ses détroits : ils en occupent les deux rives, et si un gouvernement actif et énergique savait faire

emploi de leurs ressources, d'ici à quelques années la question d'Orient serait pour jamais résolue.

Le premier sentiment que le voyageur éprouve en arrivant dans le port de Constantinople, est celui d'une admiration qui va jusqu'à l'éblouissement. Les souvenirs historiques et les impressions morales n'y sont pour rien. C'est l'effet de la beauté extérieure d'un site, dont ni le port de Londres avec ses milliers de vaisseaux, ni le port de Naples avec son panache enfumé, ni le golfe d'Athènes avec les lignes harmonieuses de ses montagnes, ne peuvent donner l'idée. De quelque côté que les regards se portent, on aperçoit des collines couvertes de maisons aux couleurs éclatantes, de noirs cyprès, de mosquées arrondies, de minarets aigus. Cet horizon d'une richesse incomparable est plongé dans une lumière empourprée, et pour lui servir de premier plan on a autour de soi une sorte de mer vivante couverte de vaisseaux, de barques, de bateaux de toutes formes et qui se croisent dans tous les sens.

Constantinople est divisée en trois parties distinctes par la mer qui s'enfonce comme une étoile à trois pointes entre la chaîne circulaire de ses collines et en coupe les perspectives. D'un côté est Stamboul la ville turque, dont une extrémité, occupée par les palais et les jardins du Seraï, l'ancienne résidence du sultan, forme promontoire et s'avance au milieu du port. En face de Stamboul s'étend Galata, couronné par les hauteur de Péra. Galata est le quartier du commerce, le centre des affaires que fait Constantinople avec le Levant et toute l'Europe. Chaque matin des bateaux à vapeur omnibus amènent des bords du Bosphore, les négociants, les banquiers, les commissionnaires arméniens, grecs ou juifs qui viennent passer leur journée dans leur comptoir et s'occuper de leur négoce. Ils interrompent à peine leur travail pour prendre un frugal repas. La journée finie, le marchand ferme sa porte et retourne passer la soirée en famille, dans une de ces innombrables maisons qui s'étagent le long des rives du Bosphore, soit sur les côtes d'Europe, soit sur les côtes d'Asie.

Péra est le quartier des étrangers, la résidence des ambassadeurs: une longue rue montueuse, inégale, bordée d'hôtels, de maisons à moitié françaises, de boutiques presque parisiennes compose ce faubourg, où tous les voyageurs européens descendent: c'est le quartier franc.

Un renfoncement sinueux du Bosphore, semblable à l'embouchure d'un vaste fleuve, sépare Stamboul de Galata et coupe ainsi la ville

en deux parties inégales, laissant d'un côté la ville turque sur l'emplacement de l'ancienne Byzance, et de l'autre côté la ville franque, arménienne et grecque. Deux ponts de bateaux les mettent en communication. Cette partie du Bosphore s'appelle la Corne d'or, et l'entrée forme le port de Constantinople.

De l'autre côté de la mer on aperçoit une troisième ville, qui s'avance en face des deux autres, séparée de Galata par le Bosphore, de Stamboul par l'entrée de la mer de Marmara. Cette ville est Scutari, située à l'extrémité du continent asiatique, non loin de l'ancienne Chalcédoine. De là part la grande route de Constantinople à la Mecque. Les Turcs ont une prédilection pour ce séjour. Ils y résident volontiers et s'y font enterrer de préférence ; d'anciennes prédictions leur annoncent la fin prochaine de l'empire ottoman, mais ils sont persuadés que le dominateur qui succédera au sultan ne passera pas le Bosphore, et que leurs ossements reposeront en paix dans le cimetière de Scutari.

Nous arrivâmes à Constantinople dans la nuit. Le bateau, suivant l'usage, jeta l'ancre en face de Tophanè, au bas de Péra, c'est le lieu ordinaire du débarquement.

Le lendemain, dès le matin, le pont était couvert de bateliers, de drogmans, de portefaix, d'employés, de gens de toute sorte, les uns remplissant certaines formalités, les autres nous offrant leurs services. Nous sautâmes dans un bateau. En quelques coups de rames nous étions au rivage. Des hammals ou commissionnaires se chargèrent de nos bagages et nous nous fîmes conduire dans un des hôtels de Péra.

Autant Constantinople est brillante au dehors, autant, vue de près, elle est irrégulière et sale : son aspect dérange toutes nos idées sur l'édilité d'une grande ville. Ici nous aimons les rues spacieuses, planes et droites ; on élargit le chemin, on rétrécit la maison. L'habitant se loge comme il peut ; on a supprimé les jardins ; on a successivement diminué les cours, les corridors, les cabinets, appendices jugés inutiles aux agréments de la vie domestique. Quelques pièces, renfermant juste la quantité de mètres cubes d'air indispensable pour ne pas être asphixié dans la nuit, composent nos appartements. En retour la rue est vaste, l'administration municipale sacrifie l'habitant au passant. A Constantinople, c'est le contraire, les intérêts des passants sont complétement méconnus. Les rues ne sont pas des chemins qui conduisent d'un point à un autre, ce sont

des espaces que les constructeurs ont bien voulu laisser libres entre leurs maisons et par lesquels on passe par accident. De là nul souci du terrain plat ni de la ligne droite. Les rues montent, descendent, tournent, se rétrécissent, s'élargissent, se terminent en impasse et forment un enchevêtrement inextricable.

Même contraste dans les maisons. Chez nous, de même que l'on porte un intérêt particulier à la circulation des passants, de même on cherche à charmer leurs regards. Toutes les maisons sont sculptées, décorées, ornementées par le dehors : ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Le malheureux qui se plaint de payer trop cher l'étroit espace dans lequel il étouffe, oublie qu'une cariatide, qui rappelle la Vénus de Milo, le porte sur ses épaules et qu'il faut bien payer le travail d'une si belle personne. A Constantinople, les maisons n'ont ni sculptures ni cariatides. Faites de bois et de mortier, elles offrent peu de ressources à l'ornement. La couleur seule les décore. Les Turcs ne se soucient pas que l'étranger s'arrête à contempler leurs demeures; leur jalousie s'en effaroucherait. Une porte, de rares fenêtres soigneusement closes, un ou deux étages au plus, un toit qui surplombe, voilà toute l'architecture des constructions privées. Les jardins, les fontaines, les appartements spacieux, les fenêtres percées de façon à ménager de splendides horizons, sont des agréments que l'habitant se réserve et dont on ne voit rien du dehors. On se loge pour soi.

Néanmoins cet aspect irrégulier de la ville offre des agréments qui manquent à Paris : le pittoresque et l'imprévu. Une pointe de danger s'y ajoute. On va de Marseille à Constantinople sans péril. Pour aller de Péra au grand bazar, on risque à chaque instant d'être écrasé. Dans ces rues étroites et dépourvues de trottoirs, chacun marche à son pas et personne ne se dérange. De temps en temps un cri sinistre retentit; c'est le signal des gens pressés, des hammals, qui courent portant sur leur cou d'énormes fardeaux, dont la chute écrase le premier qui en dérange le fragile équilibre. Des âniers s'avancent suivis de leurs bêtes, sur le dos desquelles de longues planches attachées oscillent au grand dommage des têtes inattentives ou distraites; des pachas à cheval, des harems entassés dans leurs voitures se promènent; devant eux marchent des cavas, pour distribuer des coups de houssine aux curieux.

Dans la rue on voit peu de sergents de ville; en revanche les chiens abondent. On les rencontre par bandes de quinze à vingt, noncha-

lamment couchés dans la poussière au travers du chemin, regardant avec insouciance le voyageur qui passe et ne se dérangeant pour personne, pas même pour le Sultan. On dirait qu'ils portent l'uniforme: ils ont tous les oreilles droites, la robe d'un jaune sale, le poil d'ailleurs terne et tout usé; chiens sans métier et sans maître, ayant avec les agréments la misère de la fainéantise, obligés de se nourrir des débris du ruisseau et de supporter, sans abri, les intempéries de la saison. Bonnes bêtes au demeurant, n'aboyant jamais, ne mordant personne. Les enfants jouent impunément au milieu de ces troupes sauvages; le passant brutal les pousse de la canne et du pied; ils se lèvent sans mot dire et vont se coucher ailleurs. Jamais, de mémoire d'homme, on n'a vu aucun d'entre eux devenir enragé. Il est vrai qu'ils ont de l'eau à tous les carrefours et de la liberté autant qu'ils en veulent. La rage est un produit spécial de la civilisation : il faut, pour la faire naître, attacher l'animal, ne lui permettre d'autre promenade que la longueur de la corde, le museler pardessus le marché de façon à l'empêcher de boire s'il a soif et de bâiller si l'ennui le prend. Un coup de soleil par là-dessus et la maladie apparaît. Il faut même la constitution robuste et saine de l'espèce canine, pour que cette maladie soit aussi rare; elle devrait être la règle, et dans nos villes policées, le chien non enragé devrait être aussi rare qu'un merle blanc. Soumis au régime qu'on leur impose, l'homme ne résisterait pas huit jours.

La nuit, ces chiens, tout le jour assoupis, se lèvent et trottent. On dit qu'ils font la police. Il est défendu, à Constantinople, de se promener sans lanterne après huit heures du soir, prescription d'ailleurs superflue et à laquelle on ne saurait impunément désobéir. A l'exception des nuits où la lune brille, on ne marcherait pas pendant cent mètres sans se casser le cou. Les chiens veillent à l'application du règlement. On assure qu'ils arrêtent les gens sans lanterne et les signalent par leurs aboiements à l'attention de la police. Les Turcs prétendent que dans leurs cervelles de chiens se passe le raisonnement suivant : Puisqu'il est à la fois utile et ordonné d'être muni d'une lanterne, celui qui s'en dispense doit avoir le plus grand intérêt à se cacher. Ce ne peut être qu'un dangereux malfaiteur : Appelons le zaptié. Pour moi, il m'a semblé tout simplement que, durant la nuit le voyageur sans fanal leur marche sur la queue et les fait aboyer.

Ces chiens forment, dit-on, une sorte de confédération républi-

caine. Chaque tribu a son quartier, et le malheureux animal qui s'aventure hors des frontières de sa tribu est sûr d'être dévoré.

Les Turcs ont pour ces animaux toute espèce de bons offices. Ils détournent leur cheval ou leur voiture pour ne pas troubler leur sommeil, prennent leur défense si on les maltraite, leur élèvent des hôpitaux et leur font des legs.

Pour circuler dans Constantinople, on peut employer divers moyens de transport. De place en place on rencontre des chevaux sellés, ce sont les fiacres du lieu. A côté d'eux se tiennent des hommes à peine vêtus, chaussés de sandales, la tête ceinte d'un mouchoir roulé en turban; ce sont les cochers. On fait son choix, on enfourche la bête, l'homme suit. Si le cheval marche, l'homme marche; si le cheval trotte, l'homme trotte; si le cheval galope, l'homme galoppe. Quand il est fatigué, il prend le cheval par la queue et se fait traîner. Du reste, les temps de galop sont rares, les rues ne le permettent pas et la gravité musulmane s'y oppose. Arrivé à destination, le voyageur descend, paye et est quitte.

S'il faut traverser la mer, comme les ponts sont peu nombreux et fort espacés, le plus court est de descendre sur le rivage et de héler un caïque : c'est une petite barque, longue, étroite, effilée aux deux bouts, peu profonde; on y saute, on s'y assied à la turque, sur un tapis. En face du voyageur est accroupi le caïdji, un arnaute aux traits mâles, dont on aperçoit, au travers de la chemise rayée de soie blanche, la peau bronzée. Sans gouvernail, avec le seul secours de ses rames, il vous conduit au point désigné; son esquif passe entre les écueils comme une hirondelle dont les ailes raseraient les flots. Le voyageur doit y apporter sa part de collaboration; c'est une immobilité presque complète. Les gens nerveux feront bien de se méfier; un mouvement trop brusque de curiosité, d'impatience ou d'effroi fait chavirer la barque.

Les voitures ne sont pas à l'usage des hommes. Peintes et dorées comme nos anciens carrosses de gala, elles stationnent sur les places; mais elles n'ont point d'autre clientèle que celle des femmes, qui s'en servent pour aller à la promenade. Au travers des panneaux de glace, on aperçoit leurs regards curieux et on entend les échos de leur babil.

A pied ou en voiture, les femmes sont soustraites aux yeux indiscrets; dans la maison leur costume est léger, mais elles se tiennent dans une partie réservée, soigneusement gardées et où nul homme ne pénètre; c'est le harem. La présence même d'une femme étran-

gère dans le harem suffit pour en interdire l'accès au mari. La visiteuse laisse ses babouches à la porte, qui devient infranchissable même pour le maître de la maison.

Les femmes peuvent sortir, et usent largement de la permission. Elles vont au bain, en visite, en promenade, au bazar surtout, où elles marchandent des bijoux et font déplier des étoffes comme le pourrait faire une Parisienne. Quand elles sortent, elles s'enveloppent des pieds à la tête dans un manteau de couleur voyante, qui dissimule et leur taille et leurs formes. Leur fils même ne les reconnaîtrait pas. Leurs pieds sont chaussés de larges bottes de maroquin jaune, qui rend leur démarche disgracieuse et traînante. Leur figure est enveloppée d'une épaisse mousseline, qui laisse à peine une fente étroite pour laisser passer le regard

Ce qui frappe le plus l'étranger nouvellement arrivé à Constantinople, c'est la multiplicité des populations diverses qui s'y coudoient. On y voit tous les costumes ; on y entend tous les dialectes. On dirait que tous les peuples de la terre s'y sont donné rendez-vous. C'est le vieil Osmanlis, fidèle aux anciens usages, qui a conservé la longue robe et le vaste turban ; le Turc de la réforme, ami du progrès et qui a adopté la redingote droite et le fez ; le Bulgare vêtu de peau, le Persan avec le bonnet d'astrakan, le Circassien, armé comme une citadelle, portant le fusil sur l'épaule, le sabre au côté, le poignard à la ceinture et les cartouches étalées sur la poitrine ; le nègre à demi nu ; le Bédouin du désert, long, maigre, osseux, sauvage, enveloppé dans son burnous, la tête ombragée d'un immense chapeau ; le Juif obséquieux, le Grec emporté, l'Arabe solennel, qu'avec sa large barbe, sa démarche majestueuse on prendrait pour un patriarche et qui n'est qu'un marchand d'esclaves : enfin, au milieu de tout cela, les diverses variétés des voyageurs de l'Occident que l'on distingue à leur nez en l'air et à leur costume étriqué.

Suivant un proverbe turc, le sultan règne sur soixante-douze peuples et demi. Le demi-peuple sont les Juifs. Constantinople est la capitale de cet empire bigarré. Elle donne l'image de Babel, la veille de la dispersion.

La première visite du voyageur à Constantinople est pour les mosquées et cette église Sainte-Sophie, la merveille de Justinien, dans les piliers de laquelle un prêtre, enfermé depuis la prise de Constantinople, attend, dit-on, le départ des Turcs pour aller terminer à l'autel la messe qu'il a commencée.

Les mosquées sont nombreuses à Constantinople et se ressemblent toutes. Elles ont toujours un dôme écrasé, flanqué d'un ou de plusieurs minarets, c'est-à-dire d'une petite tour mince et haute qui porte une balustrade près de son sommet. Aux heures prescrites par le prophète, le muezzin monte au minaret et, se tournant vers les quatre coins de l'horizon, il invite les croyants à la prière. Il profite de cette occasion pour jeter un regard sur les maisons, les cours, les jardins du voisinage et s'assurer qu'il ne s'y passe rien de suspect.

Aux principales mosquées sont ordinairement annexés des medressés, sortes d'universités turques. On en compte à Constantinople plus de trois cents, qui renferment vingt-cinq mille étudiants. Comme les mosquées possèdent de nombreuses propriétés, vakoufs ou biens de main-morte, elles peuvent offrir aux hommes que dévore le feu de la science, appelés pour cela les *softas* ou *brûlés,* le vivre et le couvert. Le couvert est modeste : une cellule de quelques pieds carrés forme toute la demeure de l'étudiant ; un long tabouret de paille et une natte la meublent. Pour nourriture on lui distribue chaque matin une portion de pain et de riz. Mais cette vie sobre et pauvre lui laisse l'esprit libre pour l'étude, et il peut sans distraction se livrer tout entier à la lecture et à la méditation du Coran.

Les étudiants passent de nombreux examens ; ils conquièrent ainsi des titres à peu près semblables aux nôtres, et entrent dans la savante corporation des ulémas. Le plus haut grade, celui des mollahs, fournit des candidats pour les hautes fonctions judiciaires. La magistrature et le clergé se recrutent dans le corps des ulémas.

Le corps judiciaire se divise en deux classes : celle des muftis, chargée de l'interprétation de la loi, et celle des cadis chargée de son application.

Le clergé turc, à vrai dire, n'existe pas ; il n'est ni ordonné ; ni consacré ; il n'accomplit pas de sacrifice, il n'est dépositaire d'aucun pouvoir spirituel. Toute sa fonction consiste à réciter des prières, et le premier venu peut le faire en son absence. Les prêtres se divisent en cinq classes : les cheiks ou prédicateurs, qui montent dans les chaires des mosquées et expliquent la loi ; les khatibs, qui récitent les prières du vendredi, les imans qui remplissent les fonctions du culte ; les muezzins, qui font l'office de sonneurs en annonçant la prière aux cinq heures canoniques du jour, et enfin les cayns ou bedeaux.

Ces individus sont attachés en nombre variable au service des mosquées et nourris par elles. Dans les villages, un seul rem-

plit toutes ces fonctions et y ajoute encore un métier pour vivre.

Les cheiks et les khatibs font seuls partie du corps des ulémas. Ils jouissaient autrefois, dit-on, d'un grand privilége : celui d'être pilés dans un grand mortier de marbre s'ils avaient commis quelque forfaiture. Comme beaucoup d'autres, cet usage s'est perdu ; et bien que la légende en ait conservé le souvenir, il ne paraît pas que ceux à qui cette faveur avait été accordée en aient jamais réclamé l'exercice.

Le corps des ulémas représente à Constantinople le parti de la tradition et de la résistance aux réformes. Le sultan Mahmoud eut plus de peine à venir à bout d'eux que des janissaires. Il ne parvint même pas à leur faire quitter le turban pour le fez, symbole du progrès. Le mufti par qui devait être visée l'ordonnance impériale refusa absolument d'y apposer son fetwa, et fit cette réponse digne d'Epictète : Le padischah peut me faire couper la tête, mais non pas la déshonorer en la coiffant d'un bonnet rouge. Encore aujourd'hui les ulémas se reconnaissent à leur longue robe et à leur gigantesque turban.

A côté du clergé officiel, il y a deux corporations puissantes et qui jouissent dans le peuple d'une grande influence. Ce sont les émirs et les derviches.

Les émirs se disent descendants du prophète ; comme signe caractéristique de leur lignage ils portent le turban vert ; on les aperçoit dans le voisinage des mosquées, égrenant leur chapelet et donnant des consultations. Leur généalogie n'est pas clairement établie. Si leurs prétentions étaient justifiées, le prophète aurait une postérité plus nombreuse que celle qui fut promise à Abraham ; car les émirs se comptent par milliers.

Les derviches sont des espèces de moines, vivant en communauté dans des monastères ou *tekés* ; ils professent extérieurement la religion musulmane, mais y joignent des pratiques extraordinaires qui leur donnent aux yeux du peuple un grand crédit. Leur doctrine véritable est secrète. On prétend qu'elle se rapproche du panthéisme. Devant les chrétiens, ils tiennent à faire preuve d'une grande tolérance et à exprimer des croyances beaucoup plus larges que les enseignements du Coran.

Il y a à Constantinople deux ordres principaux de derviches, les tourneurs et les hurleurs.

On les reconnaît à leur costume.

Les derviches tourneurs portent un grand bonnet cônique de

feutre gris, une veste, un gilet et un jupon blanc à plis, qu'on entrevoit au travers du caftan qui les enveloppe. Ils habitent à Péra et donnent des séances tous les jeudis. Infidèles et croyants y sont admis.

Une grande salle circulaire, entourée d'une galerie que des colonnes supportent, est le lieu de la réunion. Les assistants se tiennent dans la galerie. Ils arrivent à la porte, se déchaussent suivant l'étiquette, entrent et s'accroupissent.

Les derviches entrent à leur tour solennellement, avec des mouvements compassés, puis ils commencent une longue psalmodie entrecoupée de salutations et de prières. Leur chef est assis au fond de la salle sur un tapis, entre deux acolytes. A un moment donné, les derviches se relèvent, se débarrassent de leurs manteaux, s'avancent processionnellement devant le cheik qui fait à chacun d'eux une sorte de passe; puis, à la musique d'un orchestre, composé de deux ou trois instruments criards et qui joue un air monotone, mais fortement rhythmé, ils commencent leur valse. Les bras étendus, la tête inclinée, les yeux à demi fermés, ils tournent sans s'arrêter, sans se heurter, avec une rapidité croissante, accomplissant ainsi autour de la salle des orbes réguliers. Ils valsent ainsi pendant deux heures sans interruption. Ils ne tardent pas à être pris d'une sorte d'ivresse que l'on constate à leur regard perdu et à leur bouche légèrement écumeuse. Cependant, à la longue, leurs forces s'épuisent, et ils tombent haletants, couverts de sueur, sans connaissance. On les enveloppe alors d'un manteau et on les emporte. Ce spectacle paraît produire chez les Turcs une profonde admiration. Aux Européens plus sceptiques il ne donne que le vertige.

Les derviches hurleurs sont plus terribles. Leur teké est à Scutari. La salle des séances présente un aspect sinistre, elle rappelle un lieu de sorcellerie. Elle est carrée, avec des galeries au fond. Les murs sont couverts de sentences et garnis d'un côté d'instruments de musique, de l'autre d'instruments de tortures.

A l'heure dite, on étend en cercle autour de la salle des peaux de mouton, teintes de diverses couleurs. Le chef des derviches, un vieillard à barbe blanche, entre et s'accroupit au fond; les autres derviches le suivent. Ils sont demi-nus, ont l'œil hagard, la physionomie bestiale. Après quelques salutations ils vont prendre place sur leurs peaux, puis ils entonnent une sorte de hurlement en mesure, en balançant la tête à droite et à gauche et en prononçant ces paroles:

Alla-hou, alla-hou. Ce spectacle, ces mouvements, ces cris rauques et cadencés qui sortent de leurs poitrines, les mettent promptement dans un état d'ivresse furieuse qu'ils ne peuvent plus dominer. Sans changer de place, ils se relèvent et continuent leurs hurlements en s'abaissant alternativement d'un côté et de l'autre jusqu'à terre. Ce ne sont plus des hommes, mais des bêtes fauves. Suivent quelques cérémonies dont les profanes n'ont pas la clef. Un derviche va chercher un verre d'eau, le présente au vieux chef qui souffle dessus, puis il l'offre successivement à tous les hurleurs qui le refusent. On nous a dit que cette eau claire et fraîche, présentée à leurs gosiers altérés, était l'image de la tentation que le sage repousse.

Quand la fureur fut à son comble, deux derviches se détachèrent du cercle et vinrent au milieu de la salle. On décrocha du mur deux paires d'énormes clous de fer d'un pied de long, effilés, terminés par de grosses têtes arrondies : le vieux derviche souffla dessus, et on les remit aux deux inspirés. Ceux-ci, les saisissant de chaque main d'un mouvement convulsif, prirent une sorte d'élan, et s'enfoncèrent la pointe de ces clous dans les aisselles. Aussitôt ils tombèrent et on les emporta.

Deux autres fanatiques leur succédèrent. On leur remit des sabres. Ils s'en emparèrent et, les tenant à deux mains, ils se mirent à en promener le tranchant sur leur ventre nu, comme s'ils eussent voulu le hacher. Chaque fois que le sabre se relevait, une longue ligne *rouge* marquait sa trace.

Enfin deux petits enfants de huit à dix ans s'avancèrent. Le vieux derviche prit lui-même de longues alènes et leur perça les deux joues de part en part. Les enfants retournèrent à leur place et recommencèrent à hurler en balançant leur tête embrochée ; naturellement ils criaient beaucoup plus fort qu'auparavant.

La séance était finie. Le peuple enthousiasmé demandait à faire guérir ses maladies par les saints personnages : des gens de tout âge, des hommes, des vieillards, des enfants, affligés d'infirmités diverses, furent amenés dans la salle ; on les étendit sur des peaux, et le vieux derviche monta sur eux, leur foulant le ventre, la poitrine, les jambes, de préférence les parties malades. Quand le patient avait été suffisamment piétiné, il se relevait, et plus d'un, faisant la grimace, laissait voir que le traitement tardait à produire effet.

Nous voulûmes voir de près le vieux cheik. Il nous reçut sans difficulté. Il nous apprit que l'origine de son ordre remontait à l'an 600

du prophète, et qu'il comptait environ 20,000 membres à Constantinople.

Leur but, nous dit-il, était d'opérer des prodiges. C'est un effet de leur foi, un privilége de leur ordre; ils parviennent à cette puissance par certaines initiations, en buvant une huile consacrée, et après un noviciat qui dure de un à deux ans. Ils possèdent douze dons : ils peuvent se percer avec des alènes, se couper avec des sabres, mâcher des charbons ardents sans se faire de mal, etc. J'objectai que ce que j'avais vu témoignait d'un certain courage, mais ne prouvait aucun miracle. Les clous étaient enfoncés entre cuir et chair, les sabres n'effleuraient que la peau, les alènes n'avaient percé que les joues, qui sont peu sensibles.

Le cheik, piqué dans son amour-propre, m'offrit de me faire voir, la semaine suivante, des choses plus extraordinaires, et entre autres un derviche qui se traverserait la gorge d'une épée. Mais je répondis que je me tenais pour satisfait de l'entendre dire.

Le derviche se montra du reste fort large en ses doctrines. Il affiirma que pour faire son salut il suffisait d'accomplir les commandements de la religion dans laquelle on avait été élevé, de ne pas tuer, de ne pas voler, de secourir les pauvres, de respecter les vieillards, de soigner les enfants; que toutes les religions étaient bonnes, à la condition qu'on crût à leurs enseignements et qu'on pratiquât leurs préceptes.

L'entretien ne fut pas poussé plus loin. Notre hôte nous fit servir du café et des sucreries : il nous présenta ses femmes, ses filles, ses petits enfants. Les femmes étaient voilées sans trop de soin. Il paraît qu'elles se livrent aussi aux exercices violents des hommes.

L'empire ottoman est gouverné par un souverain absolu, qu'en Europe on appelle le sultan, et que l'on nomme à Constantinople le padischah. Le souverain actuel, Abdul-Aziz, est le trente-deuxième de la famille d'Osman, le vingt-neuvième depuis la prise de Constantinople. Il n'est pas le fils de son prédécesseur, mais son frère; car en Turquie la couronne ne se transmet pas aux enfants du sultan défunt, mais au plus âgé des princes de la famille impériale. Jusqu'au jour de leur avénement, un profond mystère plane sur la vie des héritiers présomptifs, et ils passent ordinairement sans transition de l'obscurité absolue au pouvoir souverain.

Depuis qu'ils ne font plus la guerre, les sultans vivent renfermés dans leur palais. Le vendredi, ils se rendent à la mosquée à cheval,

au milieu d'un grand concours de peuple faisant haie sur leur passage. Le reste de la semaine, ils vont soit à cheval, soit en caïques faire quelque promenade : ils quittent peu leur capitale, et depuis de longs siècles, Abdul-Aziz est le premier qui soit sorti de ses États.

Un profond mystère enveloppe le palais impérial. On sait cependant que seul de tous les Osmanlis le sultan ne peut pas avoir de femme légitime. Il n'a que des concubines en nombre indéfini et désignées par leurs numéros. Aussi est-il quelquefois nommé le fils de l'esclave. Les femmes de sa famille portent le nom de sultanes. Tout ce monde de femmes, d'esclaves, de gardiens, s'élève à un nombre de plusieurs milliers de personnes, lourde charge pour le trésor public, foyer d'intrigues qui ont leur retentissement jusque dans les affaires d'État, source de jalousies et de querelles où la liberté du maître se trouve elle-même fort compromise.

Le sultan exerce son autorité avec le concours de deux hauts personnages, le grand vizir, dépositaire du pouvoir exécutif, et le cheikh-ul-islam, représentant du souverain dans l'ordre religieux et l'administration de la justice. Tous deux portent le titre d'altesse et touchent un traitement d'environ 275,000 fr. par an.

Ces deux dignitaires, avec le séraskier ou ministre de la guerre, le capitan-pacha ou ministre de la marine, le président du conseil d'État, le grand maître de l'artillerie, gouverneur général des forteresses, le ministre des affaires étrangères (l'ancien reis éfendi), le ministre des finances, le ministre du commerce et des travaux publics, l'intendant général des monnaies, l'intendant général des vakoufs, le conseiller du grand vizir faisant les fonctions de ministre de l'intérieur, et le ministre de la police, composent le divan ou conseil privé, que le sultan consulte sur toutes les affaires de l'empire.

A la plupart de ces ministères sont attachés des conseils permanents qui étudient et préparent les affaires. Il y a, en outre, un conseil d'État et de justice chargé d'élaborer les projets de lois et de réformes.

Enfin, au-dessous des conseils sont les bureaux proprement dits installés principalement à la sublime Porte, qui est le palais du grand vizir et du ministre des affaires étrangères.

Les bureaux de la sublime Porte ne ressemblent pas à ceux de nos ministères. Pour nous un bureau est une table, un employé est un homme assis devant cette table et écrivant depuis le matin jusqu'au

soir à 75 centimes l'heure. A Constantinople, les bureaux ne renferment pas de bureaux. Un employé est un homme accroupi sur un divan et qui fume, du matin jusqu'au soir, à peu près au prix pour lequel son collègue de France écrit. Un divan qui règne le long des murs fait tout le mobilier de la pièce. Les allants et venants s'y asseoient en attendant leur tour. Quand il faut absolument écrire, l'employé a son encrier à côté de lui ou à sa ceinture. Il écrit sur ses genoux. Cette posture incommode rend les écritures sommaires. Les pièces de procédure n'ont que quelques lignes. Il faut reconnaître d'ailleurs que les affaires n'en vont pas plus vite.

Les Turcs ont la notion du pouvoir, mais ils n'ont pas la notion de l'État. Le fonctionnaire chez eux n'est pas le serviteur de la chose publique, il est un esclave du sultan, élevé aux honneurs par un caprice du maître, et qui retombera dans son obscurité première, dès que le regard du padischah qui, en se fixant sur sa personne, lui donnait quelque éclat, se sera détourné d'elle.

Le sultan, de son côté, se considère comme absolument libre dans son choix. Il distribue ses faveurs comme il veut, suivant ses besoins ou ses caprices. Un simple tchiboukdji, un nettoyeur de pipes peut devenir ministre en un jour. De pareils faits ne sont pas sans exemple dans l'histoire de l'empire. Le favori de la veille sera disgracié le lendemain, on lui reprendra les sceaux de l'État, et on le chargera d'administrer un village; le surlendemain on lui expédiera le fatal cordon ; il le recevra sans murmure, et obéira sans hésitation. Il y a un demi-siècle du moins il eût fait ainsi, mais les traditions commencent à se perdre.

Cette condition instable des grands leur donne des vices particuliers : la bassesse pour garder les faveurs du maître, la rapacité pour nettre à profit les courts instants de la fortune, l'esprit d'intrigue pour renverser leurs concurrents.

Avec tout cela un fonds de résignation devant les inconstances du sort, qui nous remplit d'étonnement. Le pacha auquel le sultan envoie l'ordre de s'étrangler en est contrarié ; il n'en est pas humilié. Les enfants d'un homme pendu pour quelque méfait, s'appellent sans scrupule les fils du pendu. Comme les noms de famille manquent, que les prénoms sont en petit nombre, on se distingue comme on peut. D'aillleurs la destinée vient de Dieu. Le sultan lui-même n'en est que l'aveugle instrument. Dès lors pourquoi résister et pourquoi rougir ?

Loin de Constantinople, la situation des pachas gouverneurs de provinces était moins précaire. Ils s'éternisaient dans leurs fonctions et leur pouvoir devenait héréditaire. De là des abus sans nombre. Les plaintes des administrés parvenaient rarement jusqu'à la Porte, ou les remontrances de la Porte ne revenaient point au pacha. Tout cela se perdait en route. Quand la désobéissance devenait trop criante, un émissaire secret partait de Constantinople et poignardait le gouverneur avec l'ordre du sultan sur la poitrine. Son successeur recommençait.

Depuis le sultan Mahmoud, la situation est complétement modifiée. Elle est encore loin d'être parfaite. Beaucoup d'intrigues s'agitent au sommet du pouvoir. Beaucoup d'abus se commettent loin de ses regards, mais la condition des provinces est considérablement améliorée.

L'empire est divisé en 36 grands gouvernements, dont 15 en Europe. Ces gouvernements sont divisés en *sandjaks* ou arrondissements, ceux-ci en *cazas* ou cantons, et les cazas en *nahiyés*, qui sont des communes ou de petits groupes de communes.

Pour faire connaître la situation des provinces, nous allons exposer l'organisation complète du *vilayet* de Silistrie. Le régime des vilayets n'est pas encore appliqué partout. C'est une organisation nouvelle qui repose sur une participation large des populations aux fonctions publiques. On a essayé ce régime dans la Bulgarie orientale, en Asie dans la province d'Erzeroum; on vient d'accorder à la Crète une organisation analogue. On doit l'étendre à tout l'empire.

Le gouvernement de Silistrie comprend le nord-est de la Bulgarie, des Balkans au Danube et de Vidin à la mer. Il est administré par un gouverneur général nommé par le sultan. Ce gouverneur réunit à peu près les attributions exécutives, administratives et politiques de nos préfets, avec plus de décentralisation et moins de dépendance du pouvoir central.

Ce gouverneur a sous ses ordres un directeur des finances, faisant les fonctions de receveur général payeur, un directeur des correspondances, un directeur des affaires extérieures, un directeur des travaux publics, un directeur de l'agriculture et du commerce, dont les noms indiquent suffisamment les attributions. Ces fonctionnaires sont nommés par le sultan et placés sous l'autorité du gouverneur général.

Il est assisté en outre d'un conseil d'administration, espèce de

conseil de préfecture, composé des fonctionnaires que nous venons de désigner et de six autres membres, dont trois sont élus par la population musulmane et trois par la population non musulmane.

De plus un conseil général, composé de membres élus, au nombre de quatre par chaque arrondissement, à savoir deux musulmans et deux non musulmans, est envoyé chaque année pendant quarante jours, au chef-lieu du vilayet, sous la présidence du gouverneur. Il a pour mission d'étudier ce qui est relatif à la voirie, à la construction et réparation des édifices communaux, à l'agriculture et au commerce, et à la perception de l'impôt, et enfin toutes les questions d'intérêt général qui lui sont soumises par le gouverneur. Le conseil prend des délibérations, qui, pour devenir exécutoires, doivent être sanctionnées par ordonnance impériale.

Le vilayet de Silistrie est divisé en sept sandjaks ou arrondissements. L'arrondissement est administré par un kaïmakan, sorte de sous-préfet, nommé par le gouverneur impérial. Ce fonctionnaire a des bureaux et un secrétaire.

Il est de plus assisté d'un conseil d'administration présidé par lui; ce conseil est composé de divers fonctionnaires et de six membres permanents élus, dont trois musulmans et trois non musulmans.

A côté du kaïmakan est un fonctionnaire, receveur particulier payeur, chargé du service des finances.

L'arrondissement se divise en cantons ou cazas; les cantons sont administrés par des mudirs, qui sont eux-mêmes assistés d'un conseil composé des principaux fonctionnaires et de quatre membres élus.

Enfin chaque commune se partage, à raison de la religion de ses habitants, en diverses communautés. Chaque communauté élit un ou deux moukhtars, qui exercent à la fois les fonctions de percepteur et demaire. Ils sont assistés d'un conseil des anciens élu par chaque communauté respective et composé de trois à douze membres. Ce conseil veille à la répartition des impôts et s'occupe de l'administration municipale.

Les questions qui intéressent la commune entière sont résolues par leurs conseils réunis.

Les moukhtars et les anciens sont élus pour un an et indéfiniment rééligibles. L'élection des moukhtars doit être confirmée par le mudir. Ils peuvent être destitués sur la plainte du conseil des anciens.

Les élections sont assez compliquées. Tout sujet ottoman, âgé de

18 ans accomplis et payant cinquante piastres de contribution directe, fait partie du collége électoral qui nomme les moukhtars et les anciens.

Les membres du conseil d'administration du caza et du tribunal sont élus par les conseils des anciens de toutes les communes; mais ces électeurs doivent présenter des candidats en nombre double des places vacantes, et dans la liste le kaïmakan choisit.

Les membres du conseil et du tribunal d'arrondissement sont présentés par les conseils et les tribunaux des divers cantons, en nombre double des fonctionnaires à élire. Le gouverneur choisit.

Enfin les membres du conseil d'administration du vilayet et des cours judiciaires sont présentés en nombre double par les conseils et tribunaux d'arrondissements, au gouverneur général, qui nomme parmi ces candidats. Les nominations sont confirmées par lettre vizirielle.

Le conseil général du vilayet est nommé directement, tous les ans, par les conseillers cantonnaux, réunis au chef-lieu d'arrondissement.

L'administration de la justice est elle-même assez compliquée, à raison de la juridiction spéciale des diverses communautés.

Dans chaque canton il y a un cadi, nommé par le sultan, et qui juge tantôt seul, tantôt avec l'assistance de quatre juges, deux musulmans et deux non musulmans.

Dans chaque arrondissement il y a également un cadi, un tribunal civil et un tribunal criminel. Ces deux tribunaux, composés de trois membres musulmans et de trois membres non musulmans élus, sont présidés par le cadi. Tantôt ils jugent en première instance, tantôt ils sont juges d'appel, par rapport au tribunal du canton. Il y a en outre un tribunal de commerce.

Enfin, au chef-lieu de chaque vilayet, il y a un chef de la magistrature et trois cours judiciaires.

La cour civile, composée de trois conseillers musulmans et de trois conseillers non musulmans élus, est présidée par le chef de la magistrature. Un fonctionnaire spécial, faisant les fonctions de procureur impérial, assiste aux audiences.

La cour criminelle est composée et présidée de la même façon.

La cour de commerce a un président spécial.

Le gouverneur, le kaïmakan et le mudir veillent à l'exécution, chacun en ce qui le concerne, des décisions rendues par les tribunaux.

Le Turc est indolent : depuis qu'il ne fait plus la guerre, il ne fait rien. Le kief, ce far niente oriental, qui a un caractère d'immobilité plus prononcée encore que l'indolence italienne, prend aux Osmanlis tout leur temps. Ils passent des heures entières accroupis sur un sofa, devant une fenêtre, au bord du Bosphore, regardant la mer, les arbres, le ciel, au travers des nuages du chibouk. Un visiteur arrive; sans mot dire, il va prendre sur le sopha la place à laquelle son rang lui donne droit; des esclaves lui apportent le chibouk et le café. Après avoir aspiré les premières bouffées, il salue son hôte de la main; ensuite il salue successivement les autres personnes qui se trouvent avec lui, et toutes ces politesses silencieuses, de temps à autre renouvelées, sont toute la conversation de ces graves personnages. Parfois l'un d'eux hasarde une parole; au bout d'un quart d'heure quelqu'un lui répond : la visite peut ainsi durer toute la journée, car le Turc n'aime pas plus à s'en aller qu'à venir; et quand il se dérange pour quelqu'un, il veut en avoir pour sa peine. La civilisation turque tout entière se ressent de cette immobilité. Les Ottomans ne comprennent rien à notre activité, à nos voyages, à nos affaires, à nos soucis. Leur proverbe les peint : il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, endormi qu'éveillé, mort qu'endormi.

On a dit d'eux qu'ils ne sont que campés en Europe, et c'est vrai. Leurs maisons, leur ameublement, leur existence, rappellent la vie nomade, la tente. Je dînai un jour chez un riche pacha de Constantinople. Nous étions tous assis à la turque, sur des tapis, autour d'une petite table couverte d'un riche surtout en argent; derrière nous se tenaient des esclaves portant des candélabres. Nous n'avions ni couteau, ni fourchette, ni verre, ni assiette; mais deux cuillères, l'une de nacre, l'autre d'écaille, et diverses soucoupes contenant des épices. Au milieu de la table on apportait les plats, un par un. Le maître de la maison donnait le signal, enfonçait délicatement trois doigts dans la sauce et retirait un morceau qu'il mangeait aussi proprement que possible; les convives imitaient son exemple; on ne mettait pas deux fois la main au même plat. Les mets se succédaient avec une grande prodigalité : poissons, ragoûts, pâtisseries, sucreries, rôtis, alternaient suivant une symétrie inconnue et peu goûtée de nos estomacs. La cuillère d'écaille servait à puiser dans les sauces épicées, la cuillère d'ivoire dans les crêmes sucrées. Au milieu du service, un esclave apporta un grand gobelet de cristal plein d'eau fraîche, où nous

bûmes à la ronde. A la fin on servit des pastèques et des fruits, puis le mets traditionnel, un pilaw, une poule au riz.

Nous quittâmes la table; des esclaves nous attendaient dans l'antichambre avec des aiguières et du savon; chacun des convives, avec un soin minutieux, se lava les mains, la figure et la barbe : c'était absolument nécessaire, et nous rentrâmes au salon. Un candélabre de cristal, placé par terre au milieu de la pièce, nous éclairait; on apporta les chibouks et le café, et l'on se remit à fumer en silence.

Pendant ce temps, les femmes du pacha recevaient les femmes des convives dans leur harem et les traitaient de la même façon; mais entre les deux sexes nul rapport. La vie du monde n'existe pas. A neuf heures la soirée était finie, et tout le monde s'en alla.

Nous avons dépeint la vie des vieux Osmanlis. Mais leur nombre et leur crédit vont en diminuant. Une génération nouvelle qui a voyagé, qui a été élevée à Paris, à Londres ou à Vienne, affiche la prétention de régénérer l'empire et s'appelle pour cette raison la jeune Turquie.

Que faut-il espérer de ses efforts? Peu de chose, à notre avis. Au contact de notre civilisation, les Turcs perdent généralement leurs vertus sans acquérir les nôtres : ils prennent nos manières, nos usages, ils laissent nos sentiments et nos principes. Ils ne connaissent de nous que les dehors, et ce sont les dehors seulement qu'ils s'appliquent à importer en Turquie. Ils viennent en Europe croyant au prophète et rigides observateurs du Coran. Leur foi ne résiste pas au milieu dans lequel ils la transportent; elle est détruite, mais sans être remplacée: ils s'en retournent sceptiques. Le spectacle de notre vie agitée les impressionne et les réveille; il détruit cette espèce de charme qui semble avoir endormi depuis la conquête tous les Ottomans. Mais ce qu'ils acquièrent surtout, c'est l'activité fiévreuse qui court après le plaisir, et non l'activité silencieuse et féconde du travail. Ce ne sont pas ces hommes qui sauveront la Turquie.

Ce ne sont pas davantage ces doctes conseillers, publicistes ou diplomates, qui arrivent à Constantinople infatués du mérite des institutions occidentales et qui ne comprennent pas d'autre constitution sociale que celle au milieu de laquelle ils ont vécu. Eux aussi, ils apportent leurs plans de réforme. Il faut introduire à Constantinople le régime parlementaire, doter cette ville de tous les établissements économiques qui fleurissent chez nous, crédit foncier, crédit mobilier, y implanter même notre législation civile et administrative, si c'est possible. Les Turcs rient de ces conseils, et ils font preuve de patience :

car ils pourraient s'en fâcher. Une civilisation est un tout vivant qu'on ne démembre pas ainsi pour le transporter par fragments d'un pays dans un autre. Il est ridicule de conseiller à un peuple, sous le nom de progrès, l'imitation des institutions qui conviennent à d'autres peuples avec lesquels le premier n'a aucun rapport. Les usages sortent des doctrines et des croyances religieuses ; les lois sortent des usages ; les institutions ne sont que la consécration des lois, pénétrant dans la vie nationale, s'y perpétuant, y prenant racine, y germant et produisant des fruits. La civilisation est l'ensemble de ces choses, et ces singularités de toutes sortes que nous remarquons en pénétrant chez un peuple, qui nous séduisent ou nous choquent, ne sont que l'enveloppe extérieure, l'apparence, comme la couleur de la civilisation elle-même.

Les Turcs, s'ils se réforment, se réformeront donc par le dedans. Il faudra briser ce joug écrasant que le Coran fait peser sur leurs âmes mais à la condition de le remplacer par un joug plus léger. Il faudra fondre leurs croyances étroites et abaissées dans des croyances plus larges et plus hautes : quand leurs doctrines philosophiques et religieuses se trouveront ainsi transformées, le reste viendra de soi. Mais jusque là il n'y aura rien de fait? Quand on les aura habillés à l'européenne, qu'on les aura déterminés à manger avec des fourchettes et à laisser sortir leurs femmes à visage découvert ; quand on les aura, en un mot, blanchis avec le badigeon de nos usages parisiens, les aurait-on dotés par-dessus le marché d'un crédit mobilier et d'une garde nationale, on ne les aura pas transformés.

Du reste, les Turcs valent la peine qu'on s'occupe d'eux. Ils sont indolents, fatalistes, hautains ; mais c'est une race forte, énergique, probe, fidèle à sa parole et à sa loi.

Le Turc ne ment pas ; il ne se sert pas de la parole pour déguiser sa pensée ; il ne s'en sert pas même pour l'exprimer. Si l'on descend au bazar et que l'on marchande une arme, une pipe, un bijou, au Turc gravement accroupi sur son échoppe et fumant son narghilé, d'un mot il vous donne le juste prix. Vous proposez une réduction : le marchand, d'un air dédaigneux, secoue la tête sans répondre et ne s'occupe plus du chaland. Allez dans la boutique voisine : le Grec ou l'Arménien qui s'y trouve, vous fera mille avances ; on croirait, à l'entendre, qu'il va vous donner pour rien tous les trésors de Golconde. Offrez-lui hardiment la moitié de son prix : il cédera ; vous serez encore volé.

L'hospitalité ottomane est proverbiale; elle rappelle la vie du désert, où l'hôtel, c'est-à-dire l'hospitalité rétribuée, n'existe pas, où le voyageur mourrait de soif et de besoin, si la tente devant laquelle il passe ne s'ouvrait pour le recevoir.

Enfin la race turque est plus chaste qu'elle n'en a la réputation. La polygamie y est permise, mais l'adultère y est à peu près inconnu. Quand il est connu, nul ne songe à en rire; c'est une honte et un crime contre lequel l'indignation publique se soulève. D'ailleurs la polygamie elle-même est rare. En Orient, la femme est un être de luxe. Paresseuse, retirée dans son harem, passant sa vie à se parfumer et à manger des confitures, toujours servie, elle ne sert à rien. Loin d'apporter une dot, elle en exige une, puisqu'on la paye à ses parents; par conséquent elle coûte cher, et tout le monde n'a pas le moyen de se donner les quatre femmes que le prophète permet. D'ailleurs un harem de quatre femmes est généralement un foyer de querelles et d'intrigues où la placidité du mari est fort compromise. Par économie autant que par amour de la paix, un grand nombre de Turcs s'en tiennent à une seule femme, et ne lui en restent pas moins fidèles.

Pour régénérer l'empire ottoman, la première condition serait donc de réformer le principe dont cette civilisation procède, de briser cette loi du Coran qui écrase toute la race ottomane sous le dogme de la fatalité, et l'engourdit dans une immobilité stérile.

Il faudrait en second lieu appeler les populations chrétiennes de l'empire à un large partage de la puissance publique. Les Turcs, en effet, sont en minorité dans la Turquie d'Europe. Ils ne représentent qu'une population de deux millions sur quinze millions. Les Grecs les refoulent au Midi, occupent toutes les îles et les côtes, depuis la péninsule de Salonique jusqu'à Bourgas dans la mer Noire. La péninsule de Constantinople elle-même est habitée presque exclusivement par eux, jusqu'à Andrinople. Les Bulgares occupent tout le centre de la Roumélie jusqu'au Danube. Ils sont cramponnés au sol, et rien ne pourrait le leur arracher. Les Serbes sont installés au nord-ouest, les Albanais à l'ouest, les Roumains au nord.

Les Turcs sont disséminés par groupes dans toutes les provinces. En Macédoine, ils forment comme des colonies perdues dans la population grecque. Dans la Roumélie ils vivent au milieu des Bulgares, habitant principalement les villes, formant des noyaux isolés qui sont nombreux dans la province d'Andrinople et au nord des Balkans, mais deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on s'approche

de la Serbie. Ils n'occupent d'une façon compacte que la Bulgarie orientale, de Bourgas au Danube.

A Constantinople même nous avons vu que la population est très-mélangée. Cette ville est grecque, arménienne, slave, franque, autant que turque. Tous les peuples y ont passé, tous les peuples y ont régné, mais aucun ne l'a gardée pour lui seul et ne la possède exclusivement.

Cette proportion considérable de chrétiens dans l'empire ottoman leur donne des droits incontestables à prendre part au pouvoir de la base au sommet, aujourd'hui surtout que nous n'acceptons plus de distinction entre une race vaincue et une race dominante, et que les Turcs n'ont d'ailleurs ni dans leur caractère, ni dans leurs vertus, ni dans leur instruction, aucune supériorité qui justifierait le maintien de toute l'autorité dans leurs mains.

Mais si les Turcs n'ont pas droit à une situation dominante, si les chrétiens peuvent exiger que la loi soit égale pour tous, que les fonctions publiques soient accessibles à tous, que toutes les portes s'ouvrent devant eux, même celle du divan, aucune des races chrétiennes de Turquie ne pourrait à son tour revendiquer la suprématie sur les autres. Le pouvoir ne revient à personne exclusivement; ni aux Grecs malgré leur activité, leur ambition, leurs souvenirs; ni aux Bulgares malgré leur installation solide sur le sol et leur nombre; ni aux Serbes malgré leurs qualités militaires; ni aux Arméniens malgré leur intelligence et leurs richesses. Il faudrait, comme nous avons essayé de le faire pour la race turque, montrer ce qu'est chacune de ces races, quelles sont ses forces, ses ressources, ses qualités et ses défauts, son état de civilisation. Le temps nous manque aujourd'hui pour entrer dans ces développements. Mais on peut affirmer sans crainte d'être contredit qu'aucun des peuples qui composent l'empire ottoman ne pourrait porter à lui seul, même pour la Turquie d'Europe, ce faix du pouvoir sous lequel le Turc succombe.

Une autre solution est présentée: le démembrement de l'empire. Les nations qui le désirent dans l'espoir d'y trouver l'indépendance et les écrivains qui les encouragent dans leurs espérances sont certainement le jouet d'une illusion. Ces peuples réunis forment un groupe puissant; mais aucun d'eux ne possède les éléments d'une vitalité propre et résistante : ils sont forts pour attaquer, ils seraient faibles pour se défendre. Dans le sein des Grecs on verrait des rivalités surgir entre les Hellènes et les Byzantins. Au milieu des Slaves, la

guerre s'allumerait entre les Serbes et les Bulgares, qui diffèrent par leur origine, par leur caractère, et qui ne s'aiment pas. En outre, deux millions de Turcs ne se laisseraient pas ainsi expulser de l'Europe sans coup férir. Il faudrait leur assigner une place dans cet empire partagé. Ces petits États se dévoreraient entre eux pour des questions d'influence, pour des questions de frontières, et ils finiraient par devenir l'un après l'autre la proie d'un puissant voisin, qui les divise aujourd'hui pour les absorber plus facilement. Enfin dans l'ouverture de cette immense succession, il y aurait un lot qui ne serait pas susceptible de partage, c'est Constantinople, et sa possession suffirait à mettre l'Europe en feu.

Ce qui fait la complication des affaires d'Orient, c'est que plusieurs questions y sont enchevêtrées : question politique, question de race, question religieuse.

A notre avis la question religieuse domine les autres.

La réforme des Turcs n'est qu'une question de religion. Ils resteront tels qu'ils sont, ou seront régénérés, selon que leurs croyances seront maintenues ou renouvelées. Les hommes d'État intelligents de Constantinople prétendent qu'il est avec la parole du prophète des accommodements et que l'on peut tout faire sortir du Coran ; si l'on n'en peut pas faire sortir l'Évangile, on n'en fera jamais sortir une civilisation comme celle que l'Évangile a formée.

Le salut des chrétiens d'Orient est aussi une question de religion. Ceux-ci affectent de rendre les Turcs responsables de leur condition misérable et du long abaissement dans lequel ils ont vécu. Ils oublient de dire que les Turcs, entrant dans Constantinople, ont remis au patriarche sur ses correligionnaires toute l'autorité religieuse, civile, administrative, politique même, compatible avec la haute suzeraineté qu'ils se réservaient. Les communautés chrétiennes forment en Turquie, depuis quatre siècles, des États dans l'État. Ils sont aujourd'hui ce que leurs gouvernements particuliers les ont faits. Mais le schisme les avait amollis au moment de l'invasion au point de les rendre incapables de défendre leur indépendance ; et le schisme, depuis la conquête, les a tenus dans un état d'ignorance, de superstition et de misère qui ne les rend pas de beaucoup supérieurs aux Turcs. C'est le clergé schismatique qui doit être rendu responsable de la plupart des maux dont les chrétiens d'Orient gémissent. Quand on parcourt les provinces de la Roumélie et de la Bulgarie, on recueille auprès des populations plus de plaintes contre leurs évêques que contre leurs pa-

chas, et le seul joug qu'ils détestent à Constantinople est celui du patriarche.

L'Église catholique a bien compris leurs intérêts en cherchant à les rattacher au centre de toute lumière et de toute liberté. Depuis de longues années son œuvre se poursuit, humble et silencieuse comme toutes les œuvres bénies. Les missionnaires travaillent; ils bâtissent des églises, ils ouvrent des écoles; de temps en temps une conquête importante faite sur le schisme vient les dédommager de leurs efforts. Le souverain pontife plein de ménagements pour le roseau brisé, pour la mèche qui fume encore, s'efforce de démontrer à toutes ces âmes vaniteuses et susceptibles qu'il ne veut pas les dominer, mais au contraire les affranchir.

Mais en s'occupant ainsi de la conversion de l'Orient, l'Église en résont aussi les difficultés politiques: car l'Orient converti, c'est l'Orient tourné vers Rome, et détourné de la Russie; c'est l'Orient affranchi pour jamais. Les paroles de l'Évangile : *Et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos*, y recevront une nouvelle application. Les papes les criaient aux Grecs au moment de la conquête musulmane; ils les crient aujourd'hui à tous les Orientaux, au moment où les aigles russes vont fondre sur eux. L'Église catholique seule voit clair en Orient, et tandis que les hommes d'État hésitent, et se perdent dans leurs complications, elle seule va droit au but.

ARMAND RAVELET.

CLÉMENT MAROT

Ses Œuvres, publiées par M. **Charles d'Héricault.**

Chez Garnier, éditeur.

Le moment est peut-être venu d'esquisser à larges traits la physionomie littéraire de Clément Marot; de ce poëte qui débuta par le pédantisme et qui finit par la pratique de cette austérité protestante, si peu capable d'inspirer de beaux vers. C'est une chose remarquable, en effet, que le protestantisme n'ait pas une gloire lyrique à revendiquer. M. Rio a surabondamment prouvé que Schakespeare était catholique; quant à Schiller et à Goëthe, s'ils appartenaient par leur naissance à la religion réformée, ils ne lui appartenaient point par la tendance, par l'ensemble de leurs œuvres. Goëthe surtout se rapprochait du matérialisme; mais avant d'être matérialiste, il était Tudesque, et l'on sait que la « patrie allemande », comme ils disent, n'est pas peu de chose pour les Allemands.

Marot, lui, n'avait aucune attache de l'autre côté du Rhin. C'était un pur Français de la vieille souche. Il était originaire du Quercy, de la ville de Cahors. — A cette époque, Cahors n'avait pas encore réussi à sortir tout à fait des limbes de la féodalité. A la tête de la cité, il y avait une aristocratie bourgeoise, composée de boutiquiers nobles, menus gentilshommes qui se targuaient de leur blason en vendant du drap ou des épices, et qui formaient le conseil, la suite des consuls. Les consuls étaient les premiers représentants de la communauté. Ils possédaient bien une charge quelconque qui leur imposait des devoirs; mais leurs véritables fonctions consistaient à profiter de la faiblesse de tel évêque, de la bonté de tel autre, à brouiller le pouvoir papal avec le pouvoir royal, à limiter la puissance temporelle des délégués de l'Église, à faire tout ce qui concenait leur état de voltairiens anticipés, au quinzième siècle.

Les sages Évêques, harcelés par les bourgeois, étaient allés, de guerre lasse, s'établir dans un domaine aux environs de Cahors, d'où, entourés de leurs gendarmes, ils servaient de poste avancé à

la ville et la défendaient contre les Anglais. Pendant que l'Évêque se battait en bon citoyen, les bourgeois dormaient la grasse matinée ou haranguaient le peuple en parlant des intérêts de la patrie et des envahissements du clergé. Quelquefois la multitude avait envie de revoir son seigneur spirituel. On lui faisait des avances ; on l'avertissait de se tenir sur ses gardes, parce qu'on avait remarqué des mouvements chez l'ennemi. S'il ne répondait pas à ces marques de sympathie, on le suppliait de venir au milieu de ses plus fidèles ouailles. Le digne prélat, ainsi attiré, consentait à quitter sa citadelle. Il disait adieu à ses ponts-levis. La foule accourait en poussant des acclamations; on le recevait avec une grande piété et une grande magnificence. On se montrait tout feu, tout flammes, l'espace d'un matin. L'Évêque était comblé de tous les biens de la terre : d'avoine, de cire, de miel et de vin. S'il paraissait charmé de ces prévenances, on le laissait entrer dans l'enceinte des remparts; mais il fallait auparavant qu'il eût juré de respecter tous les priviléges et que ce serment eût été prononcé plutôt deux fois qu'une.

On voit à peu près quel coup d'œil Cahors présentait à l'observateur. C'était une place de guerre, sans cesse en éveil et sur le qui-vive contre ses voisins. Quand, à l'entrée de la nuit et au moment où les ombres du crépuscule s'étendaient plus larges, on avait sonné la retraite avec une cloche énorme nommée Chasse-Ribaut, on n'entendait plus, par les rues, que le pas lourd et monotone du guet, que la voix des sentinelles perdues ou le hennissement sinistre des chevaux. A l'époque où Marot naquit, le pays était déjà plus civilisé. L'université locale, dans toute sa splendeur, comptait plus de quatre mille écoliers. Il y avait bien la peste en Quercy. Mais ce n'était qu'un fléau, et l'on s'était habitué à les avoir tous.

Dès l'âge de dix ans, Clément avait fait bien du chemin. Il était à Blois ou près de Blois. Son père, Jehan Marot, tenait un emploi à la cour ; à la vérité, il n'avait guère que les miettes qui tombaient de la table du maître. Ces miettes suffisaient à son existence et aux besoins des siens. Mais aussi il jouissait d'un spectacle bien singulier ! L'aube de la Renaissance jetait ses premiers feux. Louis XII était là ; Louis, ce sobre et avare monarque, affriandé de bœuf bouilli, sa passion dominante ! A côté de lui, Anne de Bretagne. Pendant que son mari parcimonieux rognait et craignait de manquer, elle, libérale et magnifique, prodiguait l'or, appelait les poëtes, s'enveloppait de luxe, respirait le parfum des choses de l'art.

Dessinons quelques figures de son entourage.

Voici, premièrement, M. de Grignaux, très-sage et très-savant. Il faut le laisser dans sa sagesse. — M. Guillaume de Bissipat, chevalier accompli et bon musicien sur toutes sortes d'instruments difficiles, chantant à ravir, avec la bouche en cœur, les yeux levés vers le ciel. — Jacques Colin, au nez court et troussé; il n'y a pas d'autre mention sur son compte, et tout porte à croire que son nez fut le seul titre par lequel il se recommanda vis-à-vis de ses contemporains. — Le Maire de Belges, un écrivain de trempe solide, le véritable modèle de Ronsard, son initiateur aux grandes beautés. — Tous ces personnages exercèrent une influence plus ou moins vive sur l'esprit de Clément. Lui-même le dit : « Sur le printemps de ma « folle jeunesse, je ressemblois à l'hirondelle qui vole çà et là. L'âge « me conduisoit, sans peur ni soin, où le cœur me disoit. Déjà je « faisois quelque notes de chant rustique, et, dessous les ormeaux, « quasi enfant, je sonnois des chalumeaux. » L'occupation était on ne peut plus logique. Tous les fils en Apollon ont débuté par jouer du chalumeau et par attendre sous l'orme... Le moment pourtant n'était guère propice aux tendresses. Rien de plus froid que cet art des vers qui régnait à la cour du Père du peuple et qui avait été créé on ne sait comment. C'était une inspiration de vieillards, puisant toute sa science dans le labeur scolastique; pompeuse, précieuse et réfléchie. Elle était portée aux remontrances, aux combats à coups de syllogismes et aux quolibets. Elle a été bien attaquée et non sans justice. Il est vrai de dire pourtant qu'elle avait placé la France intellectuelle bien au-dessus des autres nations de l'Europe.

Comme tous les jeunes gens décidés à profiter des bienfaits de l'instruction, Marot était allé, rue du Fouarre. C'était là que l'Université trônait. Il y était en qualité d'*artien* ou de martinet, c'est-à-dire de l'un de ces pensionnaires que les grands seigneurs envoyaient aux écoles sous la conduite d'un magister payé 25 livres par an. Nous pouvons nous le représenter assistant aux leçons de Joannes Major, disputeur si illustre et si redoutable, qu'il vous eût persuadé que vous aviez bien dîné, encore que vous eussiez le ventre vide. La vie de l'étudiant, à cette époque, a été fréquemment retracée.

Certes, il y avait peu de raffinements dans cette existence et beaucoup de plaisirs grossiers. Après souper, on courait les auberges : celle de la Pomme de Pin au Castel, de la Magdeleine à la Mule; la

taverne des trois Poissons au faubourg Saint-Marcel. Clément se mêlait aux porteurs de galoches ferrées qui venaient goûter le vin d'Orléans; il hantait les bateleurs de la place Maubert, des Halles, de la Grève, de la Pierre-au-Lait; le cloître des Saints-Innocents; Saint-Thomas du Louvre où force musiciens soufflaient avec rage; le portail des églises où des brigands déguenillés cherchaient la pierre philosophale. Une pareille compagnie était faite pour éveiller dans une âme novice l'amour du pittoresque. Il y avait aussi les querelles qui, depuis Charlemagne, n'avaient pas cessé entre bazochiens et bonnetiers; il y avait les risques avec les gardeurs de vignes des alentours de Vauvert et des Chartreux. MM. les écoliers prétendaient avoir le droit de piller les vignes; MM. les gardiens prétendaient avoir la permission de les défendre. C'étaient des rixes continuelles, après lesquelles on se livrait aux hasards du jeu, au flux, au glic, à la carte virade. On connaissait bien quelques récréations plus nobles, comme la paume, l'escaigne ou le jeu de boule. Ces amusements par malheur n'étaient pas nationaux; ils venaient d'Italie et ils étaient le passe-temps favori de François de Valois, en compagnie de Fleurange, de Brion et de Montmorency.

François, par la suite, devint le protecteur de Jehan Marot, qui avait perdu sa bienfaitrice, Anne de Bretagne. Louis XII s'était remarié à une Anglaise, longue femme sèche à laquelle on avait appliqué le proverbe: *Plus sale que royne*! L'Anglaise avait eu toute autre chose à faire qu'à recueillir les créatures de sa devancière. Jehan s'était retourné vers Mgr de Valois. Mais auparavant, il avait voulu créer une carrière à son fils, et celui-ci était entré jusqu'au cou dans la procédure, dans les paperasses du palais. Un semblable métier ne pouvait guère lui convenir. Il avait l'esprit trop aventureux et trop peu disposé aux subtilités de la chicane. Il la quitta pour le métier des armes, au service de messire de Neuville, près de qui il accepta les fonctions de page.

Un page, sous le régime en vigueur alors, remplissait au premier degré la charge d'un valet de cour. Jadis il était fort rudement mené, on le fouettait souvent. En province, on le contraignait à recevoir une éducation sévère, qui lui inculquait surtout des vertus de piété et de courtoisie. A Paris, il suivait une véritable école de libertinage, folâtrant, injuriant, pillant, tantôt en désaccord, tantôt de connivence avec les laquais, jouant les tours les plus cruels aux plaideurs et aux magistrats. C'était une vilaine engeance, incapable d'acquérir ou de conserver pour deux liards de raison.

Messire de Neuville n'était pas un patron désagréable : excessivement riche, parlant avec lenteur, cachant sous un extérieur plein de gravité une intelligence subtile et une habileté extraordinaire. Il guida les premiers pas de Marot, qui lui soumit un poëme allégorique de sa façon, *le Temple de Cupido*, en lui demandant des avis. Le meilleur avis que M. de Neuville donna à Clément fut celui de rester attaché au prince qui gouvernait la France. Marot, du reste, qui n'avait eu aucune espèce d'affection pour Louis XII, se sentit attiré vers François Ier, beau, chevaleresque, entreprenant. Il le suivit dans cette malheureuse expédition d'Italie, où tout fut perdu fors l'honneur. Cette campagne avait été entreprise en dépit des conseils de la Trémouille, qui voulait qu'on allât toujours en avant, la lance au poing et tête baissée, profitant de l'élan national. Point de tergiversations, point d'arrêt : des assauts ou des attaques ! Malgré la Trémouille, qui s'y connaissait, on mit le siége devant Pavie, où les soldats eurent à endurer la neige, la gelée, la froidure. Lors de la bataille, Clément appartenait au corps d'armée du duc d'Alençon. Ces troupes se sauvèrent avec une précipitation digne de louanges. Le poëte resta à côté de son roi, géant de fer qu'on apercevait au loin, menaçant, terrible, et qui supporta tout le poids de la lutte.

A la fin, il fallut se rendre. François avait tué autour de lui jusqu'à ce que l'haleine lui eût manqué. A ses côtés, Clément fut pris. On ne le garda pas longtemps ; les Impériaux ne faisaient pas grand cas de leurs captures et ils les congédiaient. Ce fut à ce dédain sans doute que le poëte dut de revenir aussitôt dans son pays. Cette date de février 1525 marque la borne à laquelle s'arrêta la première manière de Marot.

Elle était jusqu'alors un produit de l'imitation des aïeux. Elle tenait le milieu entre la façon roide et empesée des professeurs et la gaudriole du peuple ; elle oscillait entre les deux, sans que le balancier penchât. A travers le parterre de fleurs artificielles que les pédagogues avaient créé, la muse se promenait gourmée, sans aspirations vers l'idéal, sans s'enivrer de parfums, puisque les arbres étaient de carton et les plates-bandes de toile peinte. Marot, venu à la suite de Villon, de Charles d'Orléans, de Gringoire, ne leur fut jamais supérieur, par cela seul qu'ils l'avaient précédé. Déjà cependant ses vers témoignaient d'un sentiment, de la cadence et d'une remarquable précision de termes. La gaieté y était plus fine que dans les œuvres des devanciers, les détails y avaient un naturel charmant ; on pou-

vait prévoir l'avenir et deviner que, sous les nuages épais momentanément amoncelés, il y aurait un éclat de soleil vainqueur.

A l'issue de la désastreuse expédition de Lombardie, la petite cour que tenait Marguerite de Valois à Paris s'était renforcée et complétée de quelques adhérents. Marguerite, dans sa première jeunesse, avait été soumise à l'influence de Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, qui, lui aussi, avait conçu le projet de réformer l'Église. Ce prélat, très-ambitieux, tournait volontiers à la politique. Il s'était imaginé qu'il lui serait facile de ramener au catholicisme par d'habiles concessions les gens qui s'en éloignaient. Du reste, l'esprit d'opposition n'était pas nouveau; il prenait seulement des proportions plus considérables. La chûte de Constantinople, la découverte de l'imprimerie étaient des événements qui changeaient beaucoup de choses établies. Un flot de livres nouveaux, pour la plupart ordurieres ou malsains, se répandait sur la capitale. On entrevoyait vaguement les lignes définies de la sculpture grecque et on les opposait aux magnifiques épanouissements de l'architecture chrétienne; on comprenait que le temple athénien serait nécessairement le rival des cathédrales. Il est vrai, qu'après cinq cents ans, les cathédrales sont restées et que le temple grec est bien près de crouler.

Il faut chercher à la cour de Marguerite l'origine du protestantisme français. La princesse ne savait trop ce qu'étaient au juste les doctrines qu'elle encourageait; elle se prétendait bonne catholique, quoiqu'elle fût la mère des huguenots. Cette ignorance était alors assez commune. Les classes moyennes considéraient la révolte du moine allemand comme une occasion de dispute théologique, comme un incident de peu de durée. Ceux qui exploitaient les idées du prétendu réformateur étaient les habiles, qui voyaient un moyen d'arriver au pouvoir en brouillant les cartes de l'orthodoxie. Marguerite, n'étant que femme, n'était pas si avancée et ne soupçonnait guère sur quelle pente elle s'engageait. Elle ressemblait beaucoup à ces papillons qui s'approchent de la lumière, qui s'y brûlent quelquefois dans la témérité de leur vol. Elle tournait autour de la flamme, tout en prenant bien garde de ne s'y point aventurer de trop près. Son audace n'avait d'égale que sa prudence. Elle observait la même règle de conduite en tout et c'est ainsi qu'elle posait un pied sur les frontières de la galanterie, sans vouloir jamais entrer sur le territoire de la passion.

Je trouve dans Marguerite une virilité trop grande et trop avouée en plein jour. Les dames qui s'occupent d'astronomie ou de mathématiques ne sont pas faites pour embraser le cœur des poëtes sincères. Marot s'enthousiasma de Marguerite, parce qu'il était avant tout un rimeur en us et que les « précieuses ridicules » devaient lui agréer particulièrement. Il y eut de l'équivoque dans la conduite de toute cette assemblée, d'où l'hérésie sortit. Cette réunion, formée d'éléments si divers, présenta l'aspect le plus étonnant. Les discoureurs qui y tinrent séance furent en possession de la renommée; mais chacun y eut une réputation d'un genre différent. Ainsi Amyot, le traducteur de Plutarque, y coudoya Mauroy, le traducteur des hymnes ecclésiastiques; Brodeau s'y rencontra avec Mellin de Saint-Gelais, qui du moins racheta plus tard, par ses œuvres épiscopales, les fautes d'une orageuse jeunesse. Parmi les conteurs du lieu, c'est une justice que de citer Bonaventure des Périers, cet homme immonde, dont la plume traça les plus cyniques récits; Le Maçon, cet admirateur des saletés de Boccace et des licences du *Décaméron*. A eux deux, ils donnent bien la mesure de l'entourage.

Est-il logique, après tous ces détails, de laisser à la châtelaine de céans, le surnom de Minerve de France? Une Minerve, soit, mais qui eût eu bien souvent besoin de se transformer en Mentor! Elle avait dans toute sa conduite ce mélange de légèretés et de coquetteries, ce tempérament qui est le propre des personnes inhabiles à diriger les autres, incapables de se conduire elles-mêmes. Elle le prouva bien, à l'heure de la mort, lorsqu'après avoir notamment, au vu et au su de tous, favorisé les novateurs, elle déclara que « tout ce qu'elle avait fait avait été dicté par la compassion et jamais par éloignement de la religion de ses pères. » La belle excuse et le bel exemple, donné, au surplus, par Guillaume Briçonnet, dont il était question précédemment; par ce prêtre égaré qui, après avoir voulu la rénovation de l'Église, finit par condamner Luther dans un synode; ce qu'il fit de mieux et de beaucoup!

Au début du mouvement, François Ier n'était point intervenu. Il ignorait jusqu'où l'on irait et s'inquiétait de futilités qui lui paraissaient plus importantes. Il finit par voir que le luthéranisme ne tendait à rien moins qu'à la subversion de la monarchie, et dès lors il fit tous ses efforts pour empêcher l'extension du fléau. Il entra dans les voies de la répression. Ce ne fut néanmoins qu'à la suite de la bataille de Pavie que les rigueurs furent poussées à l'extrême. Marot se trouva

être un homme de paille qu'on poussa en avant pour recevoir le premier choc. Il était entouré de personnages plus rusés qne lui et qui, sentant que le moment n'était pas venu de se dévoiler, comprenaient aussi qu'il fallait des propagateurs et des missionnaires.

Ces messieurs étaient, pour la plupart, de haute naissance; ils devaient à leur blason de ne point se compromettre inconsidérément. Ils faisaient, à leur manière, une critique fine, mordante, où il n'y avait rien à reprendre et qu'on ne pouvait accuser. Clément, pour ce qui le regardait, était moins adroit. Méridional et vif, il criait tout haut ce que ses confrères murmuraient tout bas. Vaniteux, libertin, irréfléchi, il n'avait nullement pris l'habitude de se gêner dans ses allures; l'esprit de la bazoche dominait encore en lui. Plus les gens qui le dirigeaient tenaient une conduite irréprochable, plus il attirait l'attention de l'autorité par ses étourderies et par ses cris, par son parti pris de casser les vitres et de ne les raccommoder jamais.

Il fut donc insolent et téméraire. François Villon, qu'il étudiait passionnément, l'avait complétement grisé. Les allusions satiriques sommeillaient en lui ; dès qu'il pouvait les dépenser contre un adversaire, il s'en donnait à cœur joie. Une semblable conduite, assez laide en résumé, ne pouvait durer éternellement. Sur les indications du docteur Bouchar et sur l'ordre de Morin, lieutenant-criminel, Marot fut saisi et conduit au Châtelet. Devant le tribunal, il protesta de la pureté de sa foi ; car il craignait le fagot, malgré ses grimaces de bravoure.

Sans doute, au moment de l'arrestation, Marguerite était absente. Elle eût réclamé auprès du roi. A défaut de Marguerite, ce fut l'évêque de Chartres qui se chargea de donner à Clément toutes sortes de preuves de bienfaisance. En effet, Chartres et le Châtelet faisaient deux. A Paris, les juges ne plaisantaient guère ; ils envoyaient au bûcher ou à la potence avec une grande facilité. Mgr Guillard se montra plus miséricordieux. Il lança bien un mandat d'arrêt où il s'efforça de paraître terrible ; mais son latin fit plus de bruit que de ravages et fut assez inoffensif.

La maison où l'on renferma le coupable ne peut guère être décorée du nom de cachot. C'était une demeure fort propre, où l'on n'avait jamais détenu personne. Marot l'étrenna. Il y jouit de la plus grande liberté, à ce point qu'on lui permit d'aller rendre visite à un confrère, Hugues Sallel, abbé de Saint-Chéron, qui se livrait, lui aussi, à la confection de sonnets et d'épithalames. L'abbaye de

Saint-Chéron possédait une fontaine qui avait pour propriété miraculeuse de jaillir à certains jours de fête. Clément et ses amis se moquèrent de la fontaine. Ils furent bien étonnés quand ils virent l'eau couler, en dépit de leurs railleries, et à l'heure indiquée par la tradition. On affirme même que l'eau déborda avec une telle impétuosité et une abondance telle, qu'elle devint un véritable torrent et que les mauvais plaisants faillirent s'y noyer le mieux du monde.

Malgré la latitude qu'on lui laissait, Marot grillait de l'envie de prendre la clef des champs. Il écrivait au roi et lui demandait sa grâce en termes non couverts :

Roy des Françoys, plein de toutes bontez,
Quinze jours a, je les ay bien comptez,
Et dès demain seront justement seize
Que je fus faict confrère au diocèse
De Sainct-Marry, en l'église Sainct-Pris.
Si vous diray comment je fuz surpris;
Et me déplaist qu'il faut que je le dye.

Marry, Marri ; le jeu de mots n'est pas difficile à comprendre, bien qu'il ne soit pas, peut-être même — parce qu'il n'est pas — d'un goût exquis.

Trois grands pendars vindrent à l'estourdie
En ce palays, me dire en désarroy :
« Nous vous faisons prisonnier par le roy. »
Incontinent qui fut bien estonné,
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.

Il devait pourtant s'attendre à quelque catastrophe ; le don de prophétie n'était pas nécessaire pour cela, il ne fallait qu'un grain de bon sens. Les archers qui suivirent le poëte étaient dans leur droit; aussi s'expriment-ils avec beaucoup de clarté :

« — Vous souvient-il, se me dirent-ils, lors
Que vous étiez l'autre jour là dehors,
Qu'on recourut ung certain prisonnier
Entre noz mains? » — Et moi de le nyer :
Car soyez seur, si j'eusse dict ouy,
Que le plus sourd d'entre eulx m'eust bien ouy;
Et d'aultre part j'eusse publicquement
Esté menteur; car pourquoy et comment
Eussé-je pu ung autre recourir
Quand je n'ai sceu moy-mesmes secourir?

L'aveu est naïf. Mais, entre les mains de la force brutale, Clément était bien le garçon le plus retors qui se pût trouver. Il discourait avec tant de facilité et d'élégance, qu'il embrouillait les procureurs et qu'il sortait blanc comme neige des accusations qui pesaient sur lui.

Mais, pour venir au poinct de ma sortie,
Tant doulcement j'ay chanté ma partie
Que nous avons bien accordé ensemble,
Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte;
Mais le droit poinct où je me réconforte,
Vous n'entendez procès non plus que moy.
Ne plaidons point, ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy, si je vous ay mesfaict,
Encor posé le cas que l'eusse faict,
Au pis aller n'escherroit qu'une amende.
Prenez le cas que je vous la demande,
Je prens le cas que vous me la donnez.

C'est très-ingénieux comme plaidoyer, et, qui mieux est, il faut convenir que la péroraison répond à l'exorde.

Si vous supply, Sire, mander par lettre
Qu'en liberté vos gens me veuillent mettre :
Et si j'en sors, j'espère qu'à grand peine
M'y reverront, si on ne m'y ramène.
Très-humblement requéroit vostre grâce
De pardonner à ma trop grand audace
D'avoir empris ce sot escript vous faire,
Et m'excusez, si, pour le mien affaire,
Je ne suis point vers vous aller parler;
Je n'ay pas eu le loysir d'y aller.

Rien de plus insinuant, comme on voit. Du reste, toute l'épître était sur ce ton décent et convenable. Les rois n'aiment point qu'on les tutoie ni qu'on les traite sur un pied d'égalité; ils ont grandement raison de commander le respect qui leur est dû. Mais pour certains favoris, ils se relâchent quelquefois de cette austérité que leur position exige. L'écrivain a parfaitement saisi cette nuance; il sait qu'il n'est rien, qu'un pauvre diable incarcéré par des agents subalternes. La familiarité, chez lui, ne tire pas à conséquence; et puis elle se traduit en vers, et les licences de cette langue sont proverbiales. Le roi s'indignerait d'être interpellé trop brusquement

par un ambassadeur ou par un magistrat ; il ne peut se fâcher d'être pris à partie par un poëte.

On peut juger, du reste, qu'il fut touché au cœur par ces hémistiches; car la liberté fut rendue à Marot quelque temps après, le jour de Pâques de l'année 1526. On croit généralement que ce fut au sortir de prison que Clément alla visiter son pays natal. Au retour, il fut saisi d'une violente tendresse : « Dieu m'a fait cognoistre *une douleur*, assise en belle face, qui efface la beauté des plus belles par un chaste regard où n'habite nul vice, par un rond parler, sans fard, sans artifice; par un vif esprit, un sçavoir qui estonne, et surtout par une grâce toute bonne, soit qu'elle parle, soit qu'elle se taise. » — La « doulceur » ainsi dépeinte (Marguerite de Valois) était un peu trop haut placée pour que Marot pût songer à autre chose qu'à soupirer sur un rhythme plaintif. Il semble même que c'était déjà beaucoup qu'on ne supprimât pas ces soupirs. A proprement parler, ils étaient intempestifs et peu dangereux par cela même. Pour achever ma pensée, je dirai que le rôle d'amoureux transi d'une princesse n'est pas des plus honorables, à mon sens. Il est vrai que Marot affirmait qu'il rendrait Marguerite immortelle. Chacun est plus ou moins content d'avoir une petite portion du gâteau de l'immortalité.

Les billevesées dont le poëte se nourrit pendant le cours de cette crise servirent à cela du moins qu'elles débarrassèrent son talent des allures doctrinaires où il s'était empêtré. Il devint sémillant et frétillant, au lieu d'être empesé et lourd. Parfois même il atteignit jusqu'à la mélancolie; non point à la tristesse inconsciente, sotte, dont notre siècle a été atteint, mais à ce découragement inouï qu'on ressent en face des peines de la vie et que les consolations religieuses aident seules à surmonter.

Certes, le milieu dans lequel Marot avait été lancé était loin pourtant de respirer l'ennui ou la misanthropie. De tous les monarques qui ouvrirent l'histoire moderne, nul ne fut plus joyeux convive, plus « vert galant » que François Ier. Écoutons le bon Thevet s'exprimant sur le compte de son souverain : « Il estoit d'une taille belle, bien proportionnée...; son front estoit élevé, portant masque de générosité; le nez long, grand (d'où par le commun populaire, il a esté appelé le roi au grand nez), dressé toutes fois selon le juste compartiment de son visage; ses yeux estoient clairs et flamboyants, sa teste estoit fort bien faicte. Il prenoit merveilleux plaisir d'estre accompaigné de gens sçavants, qui avoient veu pays estrangers; sur-

tout durant ses repas, prenoit un contentement non pareil de les entendre et ajoustoit à leurs raisons les siennes, si pertinentes que la pluspart s'estonnoient de la gentillesse et de la subtilité de ce prince. »

Ce fut là, en effet, le beau côté du caractère de François. Il chérissait les arts à un tel point que, lorsque son esprit était accablé par les soucis du gouvernement, il revenait à la joie par la contemplation d'un tableau de prix ou d'une statue bien modelée. Ses lettres prouvent qu'il possédait une façon d'écrire très-naturelle et très-heureuse. Ce n'est pas du Sévigné; ce n'est pas même du Voiture. C'est quelque chose de précieux et de délicat, où le raffinement tient trop de place, mais d'où la sensibilité vraie n'est pas complétement absente.

D'ailleurs, si les qualités du roi apparaissaient au premier coup d'œil, ses défauts n'étaient pas moins visibles. Indécis, faible, incapable de résister à une influence féminine ; aimant la guerre pour la guerre, par instinct et à cause du fracas des armes ou de l'imprévu des mêlées; mettant la chasse et les plaisirs au-dessus des affaires de l'État; préférant à tous les autres soins le soin d'acquérir des meubles admirables, des joyaux richement montés, l'occupation de bâtir des châteaux, de tracer des jardins, d'écouter des vers à double entente ou des récits scabreux, tel était le monarque qui présidait aux destinées de la France.

Il n'avait pas assez de revenus pour satisfaire aux goûts de luxe que la nature avait placés en lui. Son prédécesseur s'était contenté de quinze cent cinquante mille francs. La somme eût été mince pour entretenir des meutes et pour boire dans les aiguières de Benvenuto Cellini. Il fallut cinq millions. Dans ce chiffre furent comprises les dépenses occasionnées par le train du roi. Il se composait toujours de plus de 1,200 chevaux. Lorsqu'on était en paix et que la cour était complète, on y comptait dix-huit mille hommes. Cette suite était presque toujours en route. Quelquefois on campait dans des endroits où il y avait à peine deux maisons. Alors, à l'instar des zingari, on dressait des baraques de toile. Les tables étaient toujours somptueusement servies; le maître recommandait spécialement tout ce qui tenait au bien-être matériel de l'existence. Néanmoins il y mêlait aussi quelque soupçon d'idéal, puisqu'il dédaignait les jouissances faciles du pot-au-feu et qu'il s'abandonnait volontiers au hasard des voyages.

Paris, à cette époque, n'offrait pas de telles séductions qu'on n'éprouvât quelque contentement à le laisser de temps à autre. La ville pouvait mesurer 35,000 pieds de circonférence. Elle n'était défendue que par des terrassements et des boulevards de peu d'importance. De Paris la cour se rendait souvent à Blois, cité coquette, « fort peuplée, dit André Navagero à la date de 1528, ornée de grandes maisons et située dans un endroit agréable ; son palais, fort beau, a été construit en partie par Louis XII, en partie par le roi régnant. On y trouve deux très-beaux jardins ; dans l'un d'eux, un labyrinthe de bois, au milieu duquel se trouve une haute terrasse enceinte de la même façon. A l'entrée du jardin, l'on voit une paire de cornes de cerf très-grandes et grosses, qui ont été envoyées d'Allemagne au roi Louis, à titre de merveilles. A Blois, l'on voit en outre les bibliothèques des ducs de Milan, que Louis XII avoit emportées quand il avoit enlevé le duché à Ludovic. » — Ce qui parut si extraordinaire à Navagero n'exciterait pas aujourd'hui une si forte dose d'enthousiasme.

Les débuts de Marot à la cour ne furent pas des plus séduisants. On l'emprisonna, on le vola et on le maria. L'épouse de Clément ne paraît pas avoir été pour lui ce que Laure fut pour Pétrarque : une source toujours nouvelle d'inspiration. Elle avait probablement des qualités de bonne ménagère, mais elle laissait à désirer au point de vue des agréments de la conversation. Le poëte se délassait avec elle des plaisanteries qu'il avait été obligé de débiter dans la journée. Il la prenait comme un oasis sans écho où le bruit des choses spirituelles ne résonnait pas.

Elle possédait, selon toute apparence, une fortune médiocre. Avait-elle des dons extérieurs? Voilà ce qu'on ignore tout à fait. Il est certain que Marot se plaignit souvent de sa pauvreté, des enfants qui lui étaient à charge ; il ne roulait donc pas carrosse, au milieu des nobles qui le fréquentaient. Sa femme n'était point non plus une beauté piquante ; car il nous l'eût dit. Il ne se fût pas si bien retenu, qu'il n'eût confié au papier le secret de sa félicité conjugale.

Le roi se montra fort disposé et très-avenant à l'égard de Marot. Il l'emmena fréquemment dans ses pérégrinations diverses. Clément ne tint pas tout à fait l'emploi de bouffon, chargé de faire rire à toute heure ; mais il occupa le poste immédiatement au-dessous, celui où l'on a pour charge d'amuser les grands quand ils s'ennuient et de le faire sans trop de contorsions, seulement par des saillies bouffonnes et par des reparties amenées adroitement.

Marot eut l'heureuse fortune de servir de guide à François Ier lorsque ce dernier visita le Quercy. Rien n'était changé en ce bon endroit où Cahors avait été élevé par la main des hommes. On s'y disputait toujours et les consuls y criaient plus opiniâtrément que jamais. Il y eut un grand événement qui défraya pendant près d'un demi-siècle les propos des habitants. Le roi choisit un vigneron nommé Ruols pour l'envoyer à Fontainebleau. Ruols revint dans le Midi avec trente mulets, qu'on chargea de plants et qu'on envoya vers le Nord. Cependant, le vin du lieu était lourd, grossier, mais généreux et bon pour des estomacs excités par l'air matinal et par l'aiguillon d'une course à travers les forêts ombreuses.

A Cahors on n'avait point entendu parler encore de cette peste de la Réforme qui menaçait d'envahir les âmes. Il n'en était pas de même à Paris. Dans la nuit du 18 au 19 octobre 1534, des placards avaient été affichés sur les portes du palais de justice. Ces pamphlets attaquaient les choses les plus sacrées et les dogmes de l'Église. Des audacieux avaient porté ces infâmes écrits jusque dans le cabinet du souverain. A l'annonce de cette nouvelle, les catholiques entrèrent dans l'irritation la plus grande. Le prince outragé se prépara aux plus solennelles expiations. Cependant les placards n'étaient même pas ingénieux; ils respiraient cette insolence endiablée et cette injurieuse fureur qui furent le propre d'une certaine génération d'Allemands, surtout de cette race qui, ayant naguère endossé le froc, s'était ressentie plus particulièrement du bienfait des institutions religieuses.

Le parlement eut l'habileté de saisir quelques-uns de ceux qui avaient répandu, imprimé et affiché les pamphlets. Nombre de potences furent dressées. Une procession s'organisa afin d'implorer la clémence divine. Le roi la suivit, tête nue, escorté de toute sa cour. Il y prononça cette fameuse harangue où il dit que, si son bras était entaché d'hérésie, il le couperait, et que si ses enfants étaient coupables du même crime, il les immolerait, comme Abraham avait voulu sacrifier son fils Isaac.

A quelques jours de là, on cita à comparaître devant le tribunal soixante-treize personnes suspectes, parmi lesquelles Clément Marot et un clerc des finances, Léon Jamet. Marot s'enfuit; il revenait de province et on l'avait vu à Lorris, en Gâtinais, où il était allé serrer la main d'un ami. Non loin de la capitale, on vint l'avertir qu'on l'avait dénoncé et qu'on avait fait chez lui une visite domiciliaire. Des

papiers y avaient été trouvés qui « fleuraient plus mal que baume », et, à côté de ces papiers, des œuvres libertines, des livres défendus, traitant de cabale et d'astrologie. C'étaient de lourdes charges et des griefs difficiles à être éclaircis. Le premier mouvement du poëte fut de prendre la plume et de recourir au moyen dont il avait déjà usé. Réflexion faite, il se dit qu'il était plus prudent de décamper, et il décampa.

Il se réfugia d'abord en Béarn. Mais l'asile n'était pas très-sûr. Bordeaux lui parut offrir plus de garanties ; il faillit y être pris, et se dirigea vers les pays italiens. Ferrare ressemblait alors à toutes les villes de la Péninsule. Hercule d'Este, qui gouvernait cette cité, avait pour créatures des gens précieux, comme musiciens et chanteurs, mais cupides, avares et dissimulés. Hercule s'était marié à la duchesse Renée, seconde fille de Louis XII. Cette princesse avait pour elle une laideur du meilleur aloi ; elle boitait légèrement. Son mérite unique était de causer un peu de tout, mais principalement de sciences sérieuses. A ses moments perdus, elle lisait dans le firmament les destinées de chacun.

Entre la cour de François Ier, celle de Marguerite et celle de Renée, il y a d'énormes dissemblances à indiquer. La première était adonnée au plaisir, à la magnificence ; la seconde, à la philosophie pointilleuse et bavarde, aboutissant immanquablement au calvinisme ; la troisième présentait l'aspect d'une tribu considérable de Vadius et de Trissotins : Lilyus Geraldus, Thebaldeus, Alexander Guarinus, Cœlius Calcagninus, Cynthius Giraldus, Augustus Mustius, Albertus Costarellus, Petrus et Jacobus Astioli ; tous Ferrarais, malgré la désinence de leurs sobriquets.

Ces gens-là considéraient Marot comme un auteur de cinquième ordre, comparé à eux. Ils étaient entichés de latin et ils ne voulaient voir dans le Français qui s'implantait à leurs côtés qu'un traducteur plus ou moins élégant et plus ou moins habile. Renée, elle, avait accueilli Marot très-charitablement, mais pour une raison tout autre. Battue par son mari, qui faisait mauvais ménage, la duchesse, par dépit et par folie, s'enfonçait dans l'hétérodoxie la plus outrée. Par la suite, revenue en France, elle se fit la patronne des huguenots. En 1560, un bourgeois de Reims écrivait : « Madame la vieille duchesse de Ferrare faisoit faire presche partout. On tenoit qu'elle avoit bien cent vingt ans, et ne laissoit, sans lunettes, de facilement lyre aux plus petits caractères que ce fust. » — Cent vingt ans ! — Elle en

comptait à peine cinquante. — Mais l'excellent bourgeois n'y voyait pas très-clair le jour où il prit ces renseignements pour la postérité.

Marot, pendant qu'il habita Ferrare, composa plusieurs épîtres qui eurent du retentissement. Dès lors il ne se défendit plus d'appartenir à la suite des sectateurs de Luther. Il n'eut plus ses affirmations de jadis; il ergota, au lieu de donner une profession de foi bien complète. Son idée fut de ménager la chèvre et le chou: Paris, où les protestants ne gagnaient pas beaucoup de terrain; Ferrare, qui était un repaire d'hérétiques.

Cependant Hercule d'Este était passablement las des pédants et des pédantes qu'on avait introduits dans sa maison. Un beau mouvement le prit. Il renvoya les dames françaises qui occupaient les premières places: Mme de Soubise et Mme de Pons. Il chassa Marot du même coup; et, si le poëte n'eut pas le loisir de payer son tribut de reconnaissance pour l'hospitalité qu'il avait reçue, du moins eut-il le contentement de ne pas payer ses dettes. Ce fut là un des bons côtés de son exil!

Il se réfugia à Venise, d'où il écrivit au Dauphin. Il lui demanda un sauf-conduit de six mois, afin de pouvoir aller embrasser ses « Maroteaux » et sa femme Marion; afin de remettre ses affaires en ordre:

Ce que je quiers et que de vous espère,
C'est qu'il vous plaise au roy, vostre cher père,
Parler pour-moy, si bien qu'il soit induict
A me donner le petit sauf-conduit
De demy an que la bride me lasche
Ou de six mois, si demy an lui fasche,
Non pour aller visiter mes chasteaux.....

Hélas! il n'en avait guère!

Mais bien pour veoir mes petis Marotteaulx
Et donner ordre à un faix qui me poyse;
Aussi affin que dire adieu je voyse
A mes amys et compaignons vieux.

Il se promet une félicité inouïe:

Mille bons jours viendront de tous cotez.....
. . . . . .
Puis ce dira quelque langue friande:
« Et puis Marot est-ce une grand viande

Qu'estre de France estrangé et banny?
— Par Dieu, monsieur, ce diray-je, nenny. »
Lors que de chère et grandes accollées!
Prendray les bons, laisseray les vollées :
« Adieu, messieurs! adieu donc, mon mignon! »
Et cela faict, verrez le compaignon
Tost desloger; car, mon terme failly,
Je ne craindrois sinon d'estre assailly
Et empaulmé. Mais, si le roy souloit
Me retirer, ainsi comme il vouloit,
Je ne dy pas qu'en gré je ne le prinsse;
Car un vassal est subject à son prince.
Il le feroit s'il sçavoit bien comment
Depuis un peu je parle sobrement.

Oh! oui, Marot parlait sobrement. Il avait appris au milieu des Lombards, il savait maintenant ce que parler voulait dire. Aussi, avant de tracer le moindre mot sur le papier s'y reprenait-il à deux fois. L'accusation de poltronnerie ne l'inquiétait guère. Sa sécurité et son bien-être avant tout! Il était devenu moins écervelé, moins ignorant des précautions à prendre. Il s'était même exercé aux moyens oratoires. Car, dans l'épître au Dauphin, il revient sur ce grand cheval de bataille qu'il enfourchait dans les suprêmes occasions; il fait allusion à ce fameux ouvrage par lequel François Ier devait demeurer dans la mémoire des générations les plus reculées.

La cour de France accueillit le poëte avec politesse, mais aussi avec une certaine froideur. On ne lui avait pas entièrement pardonné ses équipées. Le levain fermenta sourdement; et, comme Marot ne paraissait pas sincèrement amené à résipiscence, le nuage creva. Un homme très-expert et très-digne dans sa conduite, François Sagon, reprocha à l'écrivain ce que tout le monde savait, et ne fut, dans cette occasion, que l'écho du sentiment universel. Les pamphlets poussèrent peut-être les accusations un peu loin; mais le fond en demeura vrai. Il y eut une scène publique sur le pont de Saint-Cloud et dans laquelle Clément, ayant affaire à trop forte partie, se sauva honteusement, la fureur dans l'âme.

Parmi les griefs sous lesquels on l'enterra, on peut rapporter ceux-ci qui montrent la véhémence de l'attaque. D'après ses adversaires, Marot « aurait été lâche en guidant vers le bûcher une bande de pauvres nigauds et en s'enfuyant lui-même; il se serait montré ingrat envers le Saint-Père, qui lui avait obtenu sa grâce; il aurait aban-

donné sa femme, calomnié d'honnêtes personnes, mené une vie de gueux, empruntant l'argent d'autrui sans le rendre jamais. » — Ces traits sont trop fortement marqués ; mais ils donnent la note de l'opinion.

Une sorte de décadence tardive, quoique réelle, commença pour notre auteur. A la longue, il finit par faire oublier ses torts ; mais il ne remonta jamais complétement en selle. Le roi le reprit assez en faveur, ainsi qu'il résulte d'un don fait en 1539 : « Savoir faisons que nous, ayant regard aux bons, continuels et agréables services (ce n'était qu'une formule) que notre cher et bien-aimé *valet de chambre* Clément Marot nous a longtemps faits tant en son dit estat que autrement, en plusieurs et louables manières, afin de lui donner meilleure volonté de persévérer de bien en mieux, nous lui octroyons pour lui, ses hoirs et ayants-cause, une maison, grange et jardin, le tout enclos de murailles et situé au faubourg Saint-Germain, en la rue de Cloz-Bonneau, auquel lieu a esté fondu un grand cheval de cuivre que nous lui avons fait faire, laquelle maison et jardin a esté pour cest effect acquis de Jean Bymont, prestre. » — Cette acquisition était une façon délicate d'envoyer à l'hospice un invalide du sentiment.

Dorénavant Marot, poëte officiel, ne réussit pas plus que ses modèles en cette carrière, cent fois essayée et cent fois reconnue impraticable par tous ceux qui ont tenté de s'y frayer un chemin. Ses épîtres sur la réunion de Nice, sur la venue de la reine de Hongrie ou de l'Empereur, ne sont que les efforts d'une muse aux abois, dont le seul tort est d'avoir les dents cassées et les cheveux gris. Les défauts de la jeunesse reparurent, sans cette grâce que donnent les vingt ans. Le ton professoral, le pédantisme, l'accent traînard revinrent, après une période qui avait été meilleure au point de vue du goût littéraire. Vainement le cœur de l'écrivain se révolta-t-il contre cette pente sur laquelle il était engagé ; le pli était pris. A mesure que les années succédaient aux années, les rides s'accumulaient sur le front de l'homme et sa pensée s'appesantissait.

Il n'avait conservé que trop ses anciennes relations. Le « jeu de l'amour et du hasard » lui semblait, à cette heure, une frivolité sans pareille. Secrètement, tous ses penchants l'entraînaient aux violences du sectaire. Il s'était lié avec Vatable, dont l'idée fixe avait été de renverser la théologie par la philologie. Pour arriver à ce but, Vatable s'était mis à commenter à sa manière les Psaumes et les Proverbes. On lui avait interdit cette occupation. Alors il avait résolu de les tra-

duire en vers. Mais, comme il avait peu fréquenté le sacré vallon, il s'adressa à son ami Marot, qui se chargea immédiatement de la besogne.

Les Psaumes traduits furent présentés à Charles-Quint, de passage dans la capitale. L'Empereur accepta la dédicace et la paya deux cents doublons d'or. Sur ces entrefaites, la Sorbonne s'émut. Elle se dit avec raison que ce n'était pas à un catholique suspect qu'il appartenait de toucher au plus saint des livres. Depuis des temps fort reculés jusqu'à Mellin de Saint-Gelais et à Robert Estienne, bien des personnages s'étaient présentés qui avaient entrepris la chose. Ils avaient plus ou moins réussi, selon la somme de talent et de piété qu'ils possédaient. Marot eût été le dernier désigné pour une tentative de ce genre.

Il eut à affronter de nouveaux périls, au milieu desquels le roi l'abandonna définitivement. C'était bien fait. Marot n'avait que trop souvent promis de s'amender, et trop souvent on s'était laissé séduire par ses promesses. Il fallait en finir une bonne fois. Le succès que Clément avait cherché lui vint précisément du côté où il était allé le quérir. Les calvinistes achetèrent dix mille exemplaires des Psaumes. Ils furent mis en musique par Guillaume Franc, harmonisés par Goudinel et par Claude le jeune. Ce triomphe ne se comprend guère aujourd'hui. Les vers sont incorrects, durs à l'oreille, pleins de chevilles et de tours impropres. Ils sont emphatiques, embarrassés, traînants et vieillots.

Marot, qui commençait à prendre l'habitude des pérégrinations diverses, se cacha à Genève, afin d'y achever son ouvrage de prédilection. Là, il continua à mener l'existence qui l'avait déconsidéré si fort. Ses mœurs, bien loin de se corriger, devinrent pires; sa doctrine, au lieu de se purifier, se gâta encore plus. Jusqu'au protestant Jurieu qui avoue que l'esprit de Clément s'était « pourri de vanités. » Ces vanités étaient devenues dégoûtantes. Assurément, le libertinage est un vice à tout âge; mais, dans la vieillesse, le libertinage répugne doublement, parce que nous ne pouvons nous figurer Cupidon voûté, Almaviva caduc, Lisette avec une roupie. Anacréon buvant et se couronnant de roses n'est qu'un polisson décrépit devant lequel on ne s'incline pas.

L'ancien soupirant de Marguerite n'excite donc qu'une pitié restreinte et bien voisine du mépris. Il est à peu près certain que Marot, pendant son séjour à Genève, fut condamné à mort et que Calvin fit commuer sa peine en celle du fouet. Quelle chute et quel exemple!

Le poëte, honni de tous, passa en Piémont, où une dernière grâce permit qu'il ne fût point tracassé. On le recommanda au maréchal de Bouttières, à M. d'Annebaud, qui succédait comme gouverneur au maréchal de Montéjean. La pauvreté — non la pauvreté honnête, mais celle qui résulte de désordres antérieurs — fut la compagne des derniers jours, la garde-malade qui veilla au lit de l'écrivain à l'heure suprême de l'agonie. De tous ces hommes d'élite qui avaient visité et encouragé Marot, aucun ne vint l'assister dans la dernière crise. Il était vilipendé et sacrifié à une vengeance juste. Pendant qu'il mourait, on lui fabriqua une épitaphe qui le mit un peu trop haut sur l'échelle de la renommée et qui n'eut même pas le mérite de l'exactitude:

Si de celuy le tombeau veux sçavoir
Qui de Maro avait plus que le nom,

(Il s'agit de Virgile) :

Il te convient donc les lieux aller voir
Où France a mis le but de son renom :
Qu'en terre soit je te respons que non,
Au moins de luy c'est la moindre partie,
L'âme est aux lieux d'où elle estoit sortie;
Et de ses vers, qui ont dompté la mort,
Les Sœurs lui ont sépulture bastie
Jusques au ciel. Ainsi la mort n'y mord!

Jusqu'à la Harpe, pas une note ne détonna dans le concert. Vainement eût-on Ronsard et Corneille, Malherbe et J.-B. Rousseau. Un seul critique, Naudé, osa regarder Marot comme un poëte burlesque. Le père Rapin se mit immédiatement en campagne. Il parla des rondeaux de Clément, de leur naïveté et de leur grâce : « Ils peuvent encore servir de modèles aujourd'hui, et nous n'avons proprement point d'autre original de ce caractère dans notre langue. » — Et le *Jugement des Sçavants*, écoutons-le une minute : « — Il (Marot) donne un tour heureux, tantôt par une équivoque fine qui a du mystère dans son ambiguité, tantôt par un sens caché qui dit tout en feignant de ne vouloir rien dire; quelquefois par un trait fin et hardi sous un terme modeste; une autrefois par une plaisanterie débitée sous un air sérieux, ou bien enfin par une finesse de sentiment exprimée sous un mot simple et *grossier*. Tout cela y est ordinairement soutenu d'une grande simplicité et sans affectation. »

On le voit, l'éloge est universel. A cent ans de distance, le père

Rapin, quoique appartenant à l'ordre des jésuites, oublie volontiers quel homme c'était que Marot; cependant il ne faudrait jamais l'oublier. Sans doute, il a eu le mérite de se présenter en un bon moment, à cette heure où le moyen âge épuisé cherchait une transformation, où la langue nationale l'emportait sur le latin de la décadence. Il a eu ce bonheur de trouver toutes choses en un point où elles ne pouvaient rester, et, sans avoir un génie extraordinaire, il a pu profiter des circonstances qui lui étaient offertes, allier la gauloiserie des siècles passés à la dignité des âges futurs. Mais, indépendamment de ces considérations secondaires, on doit se souvenir que Marot fut un chenapan, jouant ses tours d'écolier rue du Fouarre et continuant les mêmes tours à l'âge où l'on ne plaisante plus.

Ses Épîtres auraient certaines qualités si elles n'avaient le souverain défaut de se perdre dans des digressions interminables. De plus, oserai-je le dire après avoir cité le Père Rapin? elles manquent de naturel, elles sont contournées, travaillées, mignardes; elles ont une fausse simplicité, qui est la pire de toutes les roueries.

Parmi elles, il y en a qui sont de véritables tours de force et qui ressemblent, par leur contexture, à la *chasse du Margrave*, de Victor Hugo; à ces puérilités poëtiques qui ont été en honneur et dont on est si bien revenu. Les Élégies ne sont pas meilleures; elles manquent d'abord de cette vertu première qu'une élégie doit avoir : elles manquent d'émotion.

.....Si vis me flere, dolendum est.

Marot n'est rien moins que dolent. Il pleure quelquefois, mais seulement sur les maux qui le touchent de près — par égoïsme. En thèse générale, ses yeux se mouillent rarement. Il n'a de sensibilité que pour lui-même.

En quoi donc consiste son genre de talent?

A notre avis, Marot n'a pleinement réussi que dans l'épigramme. Il ne faudrait pas laisser à ce mot le sens exclusivement satirique que nous y attachons aujourd'hui. L'épigramme, à l'origine, était une pièce courte, qui exprimait très-bien d'autres sentiments que le sentiment de la raillerie. Les façons de ce morceau allaient très-bien au caractère de notre homme. Il était incapable de mener une inspiration fort loin. Une idée le frappait, une image paraissait à ses yeux; vite il fixait l'idée ou il saisissait l'image. Les longueurs du poëme épique ne lui eussent point convenu; son haleine eût été trop

courte. Tout bien considéré, l'épigramme était absolument son fait.

Il la cultiva sous ses deux faces : en tant que se rapprochant du madrigal et en tant que penchant du côté de la critique. L'épigramme-madrigal lui convint beaucoup ; l'épigramme-satire n'eut pas toujours chez lui tout le trait désirable. Tel est du moins notre jugement. Un autre reproche qu'on est en droit d'adresser à l'auteur, c'est que la plupart de ses œuvres sont innommables. A plus forte raison est-il impossible de les citer. Ne tombons pas dans la faute commise par le Père Rapin ; n'oublions pas que Marot fut un vilain sire, un brouillon de la pire espèce, dont le génie est très-discutable, mais dont la mauvaise conduite ne peut être défendue. L'examen que nous avons fait de sa vie le prouve assez. S'il est vrai que pour adopter un homme il faut que tout dans ses actes et dans ses livres soit au même niveau, nous déclarons ne jamais devoir adopter Marot. Nous ne l'aimons qu'à demi ; nous ne l'estimons point. Or, on n'est illustre devant le public qu'à la condition de posséder tout à la fois ces deux choses inséparables, qui sont l'amour et l'estime.

DANIEL BERNARD.

SIXTE-QUINT ET LA LIGUE

DOCUMENTS INÉDITS

(SUITE ET FIN. — VOIR LES NUMÉROS DU 10 FÉVRIER ET DU 10 AVRIL 1867.)

XXVII

Voyons maintenant ce qu'on pensait à Rome des affaires de France et de l'attitude du Légat.

Honoré Gaétani écrit au Cardinal, le 4 mai, qu'il a payé de fortes sommes pour lui, mais de ne pas se gêner et de vendre l'or et l'argenterie qu'il avait emportés. Il ajoute :

« Dieu soit loué de ce que Votre Seigneurie Illustrissime est en bonne santé, comme je l'ai toujours espéré, et de ce que Navarre n'a pas retiré de sa victoire tout le fruit que ses partisans et ses protecteurs croyaient. Ils ont répandu une infinité de fausses nouvelles, pour faire croire qu'il était le maître de toute la France. Pour moi, j'espère que Dieu n'abandonnera pas sa cause. Quoique nos péchés méritent des châtiments, il se souviendra de ses miséricordes, parce qu'il s'agit de sa propre cause. Ici à Rome on juge les choses *ab eventu*. C'est pourquoi celui qui écrit reçoit une infinité de récriminations, comme d'habitude. Tout procède de la résolution qui a été prise : conserver et ne rien dépenser. Votre Seigneurie Illustrissime apprendra peut-être beaucoup de choses qui ont été dites et que l'on dit encore ; mais qu'elle ne se décourage pas et qu'elle se propose le service de Dieu, de la foi catholique, du Saint-Père et du Siége Apostolique, avec le zèle qu'elle y a mis jusqu'à présent : Dieu sera sa force, et Votre Seigneurie place sur sa tête une couronne de gloire en ce monde et en l'autre. Tout le Sacré-Collége, sauf quelques esprits passionnés, loue infiniment toutes les actions de Votre Seigneurie Illustrissime. Continuez d'écrire librement les choses telles

qu'elles se passent. Ne donnez pas de conseil comme venant de vous-même, mais rapportez ce que les autres disent, et nommez l'auteur. Ne consentez jamais (c'est bien inutile de le rappeler à Votre Seigneurie Illustrissime) à rien qui pourrait ternir votre honneur et votre conscience. Certaines personnes organisent des intrigues pour obliger Votre Seigneurie Illustrissime à changer de voie par peur ou par d'autres considérations. Souvenez-vous que les actions seront inscrites dans l'histoire aussi longtemps que durera le monde : *et melius est nomen et conscientia bona, quam divitiæ multæ.* Bien des personnes désirent le rappel de Votre Seigneurie Illustrissime : les amis, par amour et affection ; les gens passionnés et mal intentionnés, sous le masque de la charité et dans un but coupable, afin que le peuple perde courage et se rende. »

Une autre lettre décrit l'état des esprits à Rome, au sujet des affaires de France. Voici ce qu'écrit Honoré Gaétani au Cardinal son frère, le 28 mai :

« Nous avons enfin reçu par la voie de Lorraine un *duplicatum* de Votre Seigneurie Illustrissime, du 27 avril. Nous n'avions reçu aucune lettre depuis la victoire de Navarre, sauf celle du 20 mars, dans laquelle Votre Seigneurie Illustrissime rendait compte de la conférence avec le maréchal de Biron à Noisy. D'autres lettres sont arrivées, mais aucune de Votre Seigneurie Illustrissime pour monseigneur Montalto, ni pour moi, ni pour le Patriarche. Nous avons eu celles de Grégoire et de messer Giorgio, qui ont été ouvertes et renvoyées, après avoir été effacées en partie et interpolées.

« M. de Luxembourg a remis au Saint-Père une lettre de Votre Seigneurie Illustrissime au roi d'Espagne, lettre interceptée par Navarre ou par ses partisans ; plus deux autres lettres que Votre Seigneurie Illustrissime a écrites à don Juan Idiaquez et à je ne sais quel autre ministre du roi d'Espagne, au sujet d'une pension pour le seigneur Riccardi. J'en ai ri, parce que je suis certain que ce ne peut être que pour la place de conseiller que Sa Majesté voulait donner au seigneur Fabio, déjà nommé par le vice-roi de Naples. Je sais que Votre Seigneurie Illustrissime ne s'inquiétera pas de ces missives; c'est ce qui arrive lorsque la conscience est pure. J'en ai informé tous les Cardinaux de la Congrégation, qui en ont ri, parce qu'ils connaissent l'intégrité de Votre Seigneurie Illustrissime et la fidélité qu'elle apporte au service du Saint-Père et du Siége Apostolique. En somme, M. de Luxembourg essaye toute sorte de moyens pour obte-

nir le rappel de Votre Seigneurie Illustrissime. Nous sommes d'accord en cela : car Mgr le Patriarche et moi ne désirons pas autre chose, mais par d'autres motifs ; nous, pour voir Votre Seigneurie Illustrissime hors de tant de fatigues et de périls, et pour sortir de tant de dépenses, qui portent évidemment notre maison à sa ruine ; lui, parce qu'il ne voit pas de plus grand obstacle dans tout le royaume que Votre Seigneurie Illustrissime pour empêcher Navarre d'arriver au trône. Cela me console dans mes afflictions. Les accusations contre votre conduite sont une couronne de gloire qu'on place sur votre tête ; c'est ce que pensent les gens de bien, et tout le Sacré-Collége est de cet avis. Je n'ai pas vu le Saint-Père, parce que, quoique se trouvant beaucoup mieux de son catharre, il ne donne pas volontiers des audiences particulières, ni aux Cardinaux ni à personne. Que Votre Seigneurie Illustrissime soit bien tranquille : le Saint-Père a dit aux Cardinaux auxquels il a parlé de ces choses, qu'il a pris votre défense. Que Votre Seigneurie Illustrissime continue de servir Dieu, le Saint-Père et la religion catholique, avec le zèle qu'elle y met, parce qu'elle mérite une couronne de gloire, que Dieu lui réserve pour ce monde et pour l'autre.

« Je n'ose pas écrire au seigneur Riccardi, que l'on calomnie ici comme un agent stipendié par le roi d'Espagne, qu'il ne perde pas courage, parce que c'est un honneur et une gloire aux yeux des honnêtes gens d'être censuré par des hommes suspects.

Les sœurs et tous les ducs et duchesses baisent la main de Votre Seigneurie Illustrissime. Je termine en priant Votre Seigneurie Illustrissime de ne prendre aucune peine de ce qu'elle saura de Rome : car cette cour est toute divisée, et chacun parle, écrit ou invente selon ses passions. Je baise les mains à Mgr d'Asti ; il est aussi le point de mire de Luxembourg. — Rome, le 28 mai 1590. »

Le Patriarche d'Alexandrie donne d'autres renseignements, dans une lettre adressée au Cardinal-Légat, sur les intrigues de Luxembourg et sur les dispositions de Sixte-Quint et des Cardinaux.

« Luxembourg informe assidûment les Cardinaux de la Congrégation, et il demande instamment le rappel de Votre Seigneurie Illustrissime, parce que, dit-il, Navarre ne veut pas se faire catholique tant que Votre Seigneurie Illustrissime occupera la légation de France. Malgré cela, le Saint-Père, au dernier Consistoire, n'a pas dit mot du Légat, ni même des affaires de France. Les envieux et les Navarristes ont répandu plusieurs bruits : que le Saint-Père est

résolu d'enlever à Votre Seigneurie le camerlingat; qu'il a déjà retiré la pension de mille écus; qu'il ne verra plus de bon œil aucune personne de la famille. Tout est faux: ce sont des inventions pour nous jeter au désespoir et faire revenir Votre Seigneurie Illustrissime sans l'ordre formel du Saint-Père, ou l'amener à quelque détermination indigne de sa réputation et de la charge qu'elle remplit. Ils désirent pour successeur, en cas de rappel, un de ces trois: le Dataire, Salviato et Mattei; je crois même qu'ils voudraient Scipion. Le Saint-Père ne laisse pas pénétrer ce qu'il se propose de faire. Nous avons présenté plusieurs fois notre demande; Votre Seigneurie Illustrissime a écrit pour demander son rappel; Luxembourg a rempli son rôle. On me conseille de ne pas importuner le Saint-Père, de peur qu'il ne prenne quelque parti nuisible à la réputation de Votre Seigneurie Illustrissime. Il s'est quelquefois plaint des démarches de Votre Seigneurie Illustrissime, comme il s'est plaint d'autres ministres; on voit pourtant qu'il parle avec affection, et il semble dur qu'après avoir toujours réussi dans son pontificat, il n'éprouve que des revers en une affaire de si haute importance pour la foi. Il n'a pas révoqué la provision. En somme, nos amis sont d'avis que Votre Seigneurie Illustrissime ne doit pas quitter la France sans l'ordre formel du Saint-Père, et ne pas sortir de Paris tant que sa présence y sera utile; en cas de situation désespérée ou de conditions déshonorantes, mettre en sûreté votre personne et l'honneur du Saint-Siége, et prendre le parti que suggèrera la prudence. Il est arrivé à Gênes de l'argent d'Espagne; on attend incessamment l'autre partie, qui s'élèvera à 3,000,000. Jean-Baptiste de Tassis, et les autres qui étaient à la cour d'Espagne pour les affaires de France, sont tous expédiés selon leur désir. Je ne sais s'ils arriveront à temps à Paris. »

Dans une lettre du 31 mai, Honoré Gaétani revient sur les intrigues de Luxembourg pour faire rappeler le Légat. Mettant de côté son amour pour son frère et les intérêts de sa maison, Honoré exhorte le Cardinal à souffrir patiemment pour la religion.

« M. de Luxembourg, après avoir reçu un courrier du camp de Navarre au delà de Sens, a mis en circulation une infinité de nouvelles qui lui sont favorables; si on n'eût pas reçu des lettres de Votre Seigneurie Illustrissime, on croirait Navarre à Paris. Il a donné au Pape une lettre de Votre Seigneurie Illustrissime au roi d'Espagne, laquelle a été interceptée, et une de Bernardin de Mendozza. Ils trouvent très-mal que l'on écrive au roi pour obtenir la place de con-

seiller à Naples pour le seigneur Fabio Riccardi, parce qu'ils sont irrités contre le seigneur Jules-César et contre Mgr d'Asti : contre le premier, à cause de ses lettres, et contre le second, pour ses prédications, je crois. Le Saint-Père a té moigné ne pas faire grand cas de ces accusations. Luxembourg et les autres Navarristes nous accusent d'être entièrement dévoués à la Couronne d'Espagne ; mais j'ai répondu vertement sur ce point. Le Sacré-Collége est unanime à dire que la présence de Votre Seigneurie Illustrissime en France est nécessaire, parce qu'il croit qu'il n'y a qu'elle qui soutienne et encourage les catholiques. Par conséquent, tant que le Saint-Père ne la rappelle pas, elle doit bien se garder d'abandonner le royaume : car son honneur et sa réputation en souffriraient. C'est le cas de mettre en pratique la maxime de l'Évangile : *Si vos persecuti estis in una civitate, fugite in aliam.* J'espère que Dieu *mittet vobis auxilium de sancto, et de Sion tuebitur vos.* Ici les partisans de Navarre emploient les mêmes artifices pour nous faire tomber dans des fautes et des échappées ; ils nous font savoir par voie secrète et publique une infinité de choses, dans le but de nous faire courir ; mais nous agissons avec la circonspection nécessaire. Ils n'ont pas affaire avec des niais ; mais la malice est très-grande. J'espère que la bonté de Notre-Seigneur les confondra tous et ramènera ici Votre Seigneurie Illustrissime, lorque le moment sera venu, victorieux des ennemis de la Majesté divine. — Rome, le 28 mai 1590. »

XXVIII

Après la bataille d'Ivry, le roi de Navarre donna quelques jours de repos à ses troupes, dont le nombre s'accrut, et il se disposa à cerner Paris. Il fit occuper les villages situés au bord de la Seine, afin d'affamer la ville.

Le 12 mai, les Navarristes attaquaient le faubourg Saint-Denys ; mais ils furent vigoureusement repoussés. Grégoire Gaétani, commandeur de Malte, assista à l'action et nous en a conservé les détails dans une lettre qu'il adressa au duc de Sermoneto, son père :

« Le succès de la petite bataille qui a eu lieu me décide à écrire à Votre Excellence, pour lui raconter en détail tout ce qui s'est passé. D'abord, je dirai que le roi de Navarre, d'après le conseil de ses officiers, surtout de La Noue, à ce qu'on dit, s'est dirigé sur Paris avec toutes ses forces. Deux ou trois jours avant son arrivée, on vit passer des troupes en assez grand nombre du côté des faubourgs Saint-

Denys et Saint-Martin; les nôtres placèrent de l'artillerie sur les remparts et firent assez de mal aux ennemis, qui passaient très-près. La population prit courage et voulait faire une sortie; le duc de Nemours, avec sa prudence habituelle, ne permit à personne de sortir de la ville, par crainte de quelque malheur; il soupçonnait aussi des intelligences avec les Navarristes; mais le peuple fit voir que ce n'était pas autre chose que de la bravoure et du courage: car, dès qu'il vit l'ennemi se rapprocher du faubourg avec un canon et quelques pièces de campagne, il fut impossible de le contenir. L'infanterie s'était emparée de la moitié du faubourg; les lansquenets, les Suisses et les Français, envoyés de l'intérieur de la ville, reprirent peu à peu toutes les positions et poursuivirent les Navarristes l'épée dans les reins. Alors la cavalerie fit une charge sur notre infanterie; sans cela nous nous emparions de toute leur artillerie. M. de La Noue, voyant le danger où étaient leurs canons, accourut avec 12 cavaliers seulement, pour empêcher ce déshonneur et ce désordre; 500 lances le suivirent. Notre infanterie avait dépassé le faubourg et se trouvait en rase campagne; voyant arriver la cavalerie ennemie, elle se retira parfaitement en ordre sur les fossés, tranchées et bastions qui existaient déjà. La cavalerie ennemie s'approchant reçut une terrible décharge de mousqueterie. La Noue eut son cheval tué et il reçut une blessure assez grave à la cuisse. L'ennemi, consterné de la blessure de son valeureux chef, n'osa pas continuer les escarmouches avec les nôtres et se retira. On donne comme certain que La Noue est très-mal par suite de sa blessure; je l'écris à Votre Excellence comme une chose très-vraie. Dieu fasse que les choses aillent de mieux en mieux! Je le prie de vous envoyer toute prospérité, et je vous baise les mains avec le plus grand respect. — Paris, le 18 mai 1590. »

Le jour de cette petite bataille, le Cardinal-Légat parcourut Paris en voiture, encourageant les soldats et les habitants à se défendre vaillamment. Divers documents qui sont sous nos yeux lui attribuent en grande partie le salut de la ville.

Lorsque la nouvelle parvint à Rome, toute la Cour porta aux nues le courage du Légat. Il paraît même que Sixte-Quint reprit le projet d'envoyer en France 20,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux.

Honoré Gaétani, frère du Cardinal, lui écrit la lettre suivante, qui atteste les choses susdites:

« J'ai profité du courrier expédié par Castracane afin d'accuser ré-

ception de la lettre de Votre Seigneurie Illustrissime du 15 mai, lettre envoyée à Lyon par un extraordinaire à cheval; de Lyon jusqu'ici, Orlandino a envoyé un courrier, qui a fait le voyage en sept jours. Nous avions déjà reçu par la voie de Lorraine la lettre du 26 avril; c'est la seule qui soit arrivée intacte, toutes les autres ont été ouvertes et altérées : je ne parle pas de celles de Votre Seigneurie Illustrissime, toutes retenues, ainsi que les chiffres; mais je veux parler d'autres lettres particulières, toutes ouvertes et apostillées.

« Les nouvelles que Votre Seigneurie Illustrissime nous envoie dans sa lettre du 15 nous ont consolés, en nous apprenant la courageuse résistance des Parisiens à Navarre. Votre Seigneurie Illustrissime s'est plus comportée comme un général qu'en qualité de Légat : toute la Ville et la Cour la portent aux nues, et le Sacré-Collége tout entier bat des mains. Les partisans de Navarre et de Luxembourg disent que c'est une affaire sans importance. Dieu les confondra avec leurs mensonges et leurs inventions diaboliques. Je m'en moque maintenant; le seigneur Patriarche commence à faire de même; il n'y a que le crédule messer Gregorio qui s'en attriste. Nous attendons chaque jour des nouvelles meilleures, puisque le duc de Mayenne doit être maintenant près de Paris avec son armée pour faire entrer les provisions. Nous pensons que l'ennemi s'est retiré, ou que l'on se bat. On pense ici qu'il ne faut pas livrer bataille sans de grands avantages. Nous espérons que Dieu, ne considérant pas nos péchés, nous donnera la victoire. Que Votre Seigneurie Illustrissime soutienne le courage qu'elle a montré jusqu'ici, elle devient le plus illustre Cardinal qu'on ait vu depuis plusieurs siècles. Le Saint-Père a été très-satisfait de ces dernières nouvelles, quoiqu'il ne l'ait pas beaucoup témoigné au dehors. Nous attendons des nouvelles encore meilleures, pour la confusion des hérétiques et de leurs protecteurs, pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de Votre Seigneurie Illustrissime et de tous les princes qui défendent la cause de la religion catholique. Pierre m'écrit de Flandre que le roi d'Espagne a ordonné au duc de Parme de donner tous les secours que demanderont les peuples catholiques; cela confirme ce que m'écrit Votre Seigneurie Illustrissime. On ne pouvait pas attendre autre chose de la part d'un roi si chrétien et si bien intentionné! Au milieu des grands embarras de la maison, je me console en pensant que Votre Seigneurie Illustrissime sert nécessairement en même temps le Seigneur notre Dieu, le Saint-Père, le Siége Apostolique et Sa Majesté : les intérêts de la religion

catholique se confondent avec ceux de ces deux princes (1). Le Saint-Père a parlé d'envoyer 20,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux au secours des catholiques; on prendra peut-être quelque décision, lorsque Votre Seigneurie Illustrissime enverra de nouveaux renseignements. On dit qu'il en a été question hier dans la Congrégation de France, et aujourd'hui au Consistoire dans le plus grand secret. Le Saint-Père est entièrement remis, il est parfaitement. Je baise la main de Votre Seigneurie Illustrissime, et je prie Dieu de lui accorder toute sorte de joies et de secours. — Rome, le 5 juin 1590. »

Avant que l'on sût à Rome la vérité sur l'échec subi par les Navarristes sous les murs de Paris, Luxembourg fit annoncer dans Rome tout le contraire. On porta le portrait du roi de Navarre en triomphe; Sixte-Quint fit arrêter les peintres. Voici une lettre d'Honoré Gaétani au Cardinal, laquelle contient des faits intéressants :

« Après le courrier qui a porté la lettre du 15 mai, nous n'en avons pas reçu d'autres que celle du 22, qui est un *duplicatum* de celle du 15. Nous avons eu ensuite celle du 22, avec le *duplicatum* du 6, et les trois feuillets de chiffres. Toutes ces lettres sont arrivées sûrement par la voie de Lorraine. C'est pourquoi nous sommes décidés à prendre la même voie, puisque les lettres expédiées par la voie ordinaire se perdent toutes. Dieu soit loué de ce que Votre Seigneurie Illustrissime est en bonne santé; qu'il daigne la conserver par sa miséricorde.

« L'événement du 12 nous a tous consolés. Les fausses nouvelles envoyées ici, ou inventées et propagées par M. de Luxembourg, nous avaient consternés, quoique, pour mon compte, je n'y aie jamais cru. On disait que Navarre était entré à Paris et que Votre Seigneurie Illustrissime avait pris la fuite. Ses partisans firent une démonstration dans Rome, en proclamant ce triomphe et en portant le portrait de Navarre dans un coche; mais le Cardinal de Sainte-Sévérine, par l'ordre du Saint-Père, fit saisir tous les portraits et incarcérer à l'Inquisition les peintres qui les ont faits. Cette mesure fut nécessaire : car, lorsqu'on vit le portrait dans le coche de Luxembourg, le peuple cria : *Au feu! au feu!* Cela se passa place Navarre, en présence de messer André Martino. Les prédicateurs capucins et jésuites, à l'occasion des nouvelles transmises par la lettre du 15 mai, prêchèrent peut-être un peu trop librement sur les affaires de France.

(1) C'était faire trop d'honneur au roi d'Espagne que de le placer sur la même ligne que le Saint-Père.

Le Saint-Père les a mis aux arrêts; et, pour cela, il a fallu examiner aussi le seigneur Patriarche, et il a été retenu à la maison par ordre du Saint-Père, jusqu'à ce que la cause soit terminée. J'étais venu prendre un peu l'air à Cisterna pendant quelques jours. Nos amis m'ont conseillé de rester jusqu'à ce que le Patriarche soit sorti de cette position désagréable. L'affaire finira bientôt et bien, car le Saint-Père est déjà informé de la vérité, et le Patriarche n'a nullement péché par intention. Votre Seigneurie Illustrissime ne doit pas s'inquiéter de cette affaire, qui n'a aucune importance. Qu'elle continue de servir le Siége Apostolique, et le Saint-Père, et la foi catholique, comme elle l'a fait jusqu'ici. Je me recommande au seigneur Riccardi de tout mon cœur, et j'espère bien de l'affaire du seigneur Fabio; j'écris en Espagne par tous les courriers. Je baise les mains à Mgr d'Asti : l'un et l'autre sont autant dans les bonnes grâces de M. de Luxembourg que Votre Seigneurie Illustrissime. — Rome, le 30 juin 1590. »

Cette lettre met dans tout son jour le caractère prudent et circonspect de Sixte-Quint. Le Pape se défiait des exagérations; et, tout en tenant tête au Navarrais, il voulait toujours lui laisser une porte ouverte.

XXIX

La position de Paris au 15 juin nous est décrite dans une lettre par laquelle Honoré Caétani transmit à ses deux sœurs, qui habitaient Sermoneto, les nouvelles que le Cardinal avait envoyées. N'ayant pu retrouver cette lettre du Cardinal, en date du 15 juin, nous profitons de la première.

« Nous avons reçu hier des lettres de Paris du 15 juin. Le seigneur Cardinal était très-bien, et toujours fermement résolu à défendre la ville. On y souffre beaucoup pour les provisions. Le peuple ne mange que du pain d'avoine; on est pourvu pour six semaines. Le peuple est très-bien disposé; il porte tant d'affection au Légat, qu'on lui dit que, pourvu qu'on le voie une fois par jour, ils méprisent toutes leurs souffrances. Ils sont décidés à plutôt manger leurs propres enfants que de se rendre à Navarre. Le Légat leur a promis de ne jamais les laisser et de mourir avec eux.

« Le seigneur Cardinal presse le duc de Mayenne de se hâter avec les renforts qui se sont déjà rapprochés de Paris; le duc attend le second corps de Flandre, composé de 3,000 Italiens, 2,000 Espa-

gnols, 400 anciens chevau-légers et 2,000 hommes d'armes. Le premier corps, qui est déjà arrivé, est de 3,000 Vallons et de 600 anciens chevau-légers. Ainsi, l'armée venue de Flandre est de 8,000 soldats d'infanterie, 1,000 chevau-légers et 2,000 hommes d'armes. Le duc de Mayenne a 8,000 fantassins et 1,500 chevaux.

« Sa Majesté fait lever en Allemagne 15,000 fantassins et 8,000 chevaux, et le duc de Parme réunit 30,000 fantassins et 10,000 chevaux pour entrer immédiatement en France. Tel est l'ordre de Sa Majesté.

« L'important est que Paris résiste jusqu'à l'arrivée du secours. Il faut donc redoubler les prières, puisque c'est la seule force que nous puissions envoyer d'ici. On négocie activement pour conclure la ligue entre le Pape et le roi d'Espagne contre les hérétiques; les affaires marchent tout autrement depuis l'arrivée du seigneur duc de Sessa. Appelé par le Pape, je vais demain à l'audience. J'espère que Dieu nous aidera et que Votre Seigneurie entendra bientôt la cornette.

« Pierre et Roger n'iront en France qu'avec le duc de Parme. Pierre en est contrarié; mais il faut savoir prendre toute chose pour le mieux. Le comte Charles de Mansfeld, Allemand, Chevalier de la Toison, excellent soldat, est maintenant à l'armée de Flandre. Que Dieu vous donne sa sainte grâce! Je baise la main à Votre Seigneurie et à Mme Cécile. — Rome, 16 juillet 1590. »

XXX

Le temps de la moisson étant arrivé, les Parisiens essayèrent de faucher le blé autour de la ville; mais les soldats du roi de Navarre les repoussèrent, et on ne put en recueillir que fort peu, sous la protection des canons placés sur les remparts.

Le roi de Navarre occupa tous les faubourgs le 25 juillet, et serra la ville de plus près. La misère augmentait chaque jour, et les pauvres gens mouraient de faim. Les recteurs décidèrent d'envoyer comme ambassadeurs auprès du roi de Navarre le Cardinal de Gondi et l'Archevêque de Lyon, pour traiter de la paix. Ces ambassadeurs n'eurent pas un long chemin à parcourir : Henri, soit pour hâter la soumission, soit dans le but de faire peur à la ville, voulut se rendre avec toute la noblesse à Saint-Antoine, qui était alors un monastère aux portes de Paris. Les ambassadeurs s'y rendirent le 6 août; ils ne purent jamais obtenir un passeport pour aller consulter le duc de Mayenne sur le traité.

La suite de la négociation et des événements est racontée longuement dans une dépêche du Légat au Cardinal Montalto.

« Ma dernière dépêche en chiffres, en date du 8 août, disait que Navarre n'avait pas voulu permettre au Cardinal de Gondi et à l'Archevêque de Lyon de se rendre auprès du duc de Mayenne afin de traiter de la paix générale. Il voulait que Paris se rendît avant tout. Il refusa, croyant que le duc de Parme ne viendrait pas en France ou qu'il arriverait trop tard. Mais, lorsqu'il eut la nouvelle de l'entrée du duc dans le royaume, il changea d'avis ; il dit qu'il consentirait à laisser partir les ambassadeurs, sur la demande de M. de Brissac, qui, étant son prisonnier et voulant entrer en grâce, lui persuada qu'il n'y avait pas moyen de conclure la paix tant qu'il refuserait le passeport aux personnes qui devaient traiter avec le duc de Mayenne. C'est pourquoi, sans aucune démarche de la part de ces messieurs, il leur envoya le passeport après le 15 août. Ces messieurs, qui avaient appris l'entrée du duc de Parme, savaient que le duc de Mayenne ne voudrait pas entendre parler de paix. Néanmoins, comme l'armée n'arrivait pas aussi promptement qu'on l'espérait, ls acceptèrent le passeport, pour ne point paraître le dédaigner et pour tenir la population en haleine. Ils se rendirent donc auprès du duc de Mayenne et ils lui proposèrent quelques articles au nom de Navarre. Le duc répondit que le duc de Parme, qui avait été appelé et supplié par lui et par la ville de Paris, étant si près d'arriver, il ne croyait pas convenable de traiter quoi que ce fût sans sa participation et son consentement.

« Le Cardinal de Gondi retourna auprès de Navarre sans aucune autre résolution ; seulement il lui apprit que le duc de Parme était arrivé à Soissons le 17 août. Cette nouvelle troubla encore plus Navarre ; il voulut que le Cardinal retournât aussitôt à Paris pour proposer que la ville envoyât un député afin de traiter avec Parme et Mayenne : car le Cardinal et l'Archevêque de Lyon avaient été désignés par une assemblée particulière, et non par la ville. Le Cardinal proposa cette demande au conseil ; Nemours s'y opposa, ne voulant pas qu'on envoyât quelqu'un au nom de la ville si durement traitée par Navarre pendant ce terrible siége. Ainsi, sans faire entrer la ville de Paris dans cette négociation, on prit le parti d'envoyer avec le Cardinal le président Vétus, au lieu de l'Archevêque de Lyon, qui était resté auprès du duc de Mayenne.

« Ils parlèrent de nouveau à Navarre. Outre la paix générale ou une

suspension d'armes générale, il ne se montra pas éloigné de conclure un armistice de cinq à six jours, et de laisser ravitailler Paris ; il attendait pendant ce temps le vicomte de Lorraine avec un bon renfort.

« Ces messieurs arrivèrent à Meaux le 23. Le duc de Parme y était arrivé le même jour ; on traita, en sa présence, des propositions de Navarre. Le duc de Parme répondit que le roi d'Espagne lui avait ordonné de secourir Paris et les catholiques de France, qui en avaient fait la demande à Sa Majesté : par conséquent, lui, duc de Parme, n'avait pas à s'occuper des négociations de paix. Quant à l'armistice particulier, attendu la grande détresse où se trouvait Paris, il ne l'empêchait pas, et laissait au duc de Mayenne le soin d'en traiter et de le conclure ; mais que, pour lui, il ne voulait aucun accord ni aucune trêve avec Navarre.

« Le duc de Mayenne, sachant que les forces du duc de Parme ne pouvaient opérer leur jonction que dans trois ou quatre jours, fit répondre par ces messieurs qu'on ne pouvait pas traiter de paix générale, mais qu'il accepterait quatre ou cinq jours d'armistice, pourvu qu'on laissât entrer les vivres à Paris à un prix raisonnable.

« Navarre, voyant qu'il ne pouvait pas obtenir la négociation de la paix générale, répliqua qu'il laisserait ravitailler la ville, en vendant le blé au prix qu'on voudrait. Comme cette offre n'était d'aucun avantage pour le pauvre peuple, elle fut rejetée. Il garda le président Vétus deux jours entiers, et il lui fit de grandes plaintes du duc de Mayenne et de la maison de Lorraine. Le président lui dit qu'il se plaignait à tort du duc et des autres seigneurs, parce qu'ils ne voulaient pas le reconnaître comme roi, attendu que l'obstacle venait de lui seul, qui ne voulait pas être catholique. Navarre, se levant avec une grande colère, dit que pour changer de religion il ne consulterait ni lui ni personne au monde, mais uniquement la Sainte Bible !

« Voilà le fruit de l'ambassade de ces messieurs. On n'en a pas retiré d'autre avantage que de constater que Navarre n'est pas en force. C'est ce que prouve aussi une lettre qu'il a adressée au duc de Nemours, le 26 août, dans laquelle il l'assure de la bonne volonté qu'il a pour sa personne et sa maison, et il l'exhorte à le reconnaître comme roi et à jouir de toute son affection. Il a écrit dans le même sens à Mme la duchesse sa mère ; mais ni l'un ni l'autre n'a répondu, afin de ne pas l'irriter en lui refusant, comme de juste, le titre de roi de France.

« La certitude de l'arrivée du duc de Parme à Meaux nous fait espérer que Paris sera bientôt ravitaillé. — Paris, le 26 août 1590. »

XXXI

Pendant que ces négociations avaient lieu à Paris, Sixte-Quint fut surpris d'une maladie mortelle. Le Patriarche d'Alexandrie, frère de notre Cardinal, donne les détails de cette maladie dans une lettre du 27 août. Il était facile de prévoir que la mort du Pape provoquerait une réaction dans Rome contre sa famille. Le Patriarche déclare qu'il usera de toute son influence afin de la sauver ; ce qui est très-beau de la part d'un Prélat assez maltraité par Sixte-Quint pendant les derniers temps de sa vie.

« Dimanche 20 du courant, le Saint-Père a eu une forte fièvre accompagnée de frissons. Elle ne l'a pas quitté ; les accès se sont présentés sous forme de fièvre tierce simple ; elle n'a fait qu'augmenter. Le septième accès l'a obligé de se mettre au lit. Comme il n'a pas voulu se priver de vin ni obéir aux médecins, il a eu aujourd'hui, avec le neuvième accès, un délire accompagné de divers accidents, et il a perdu la parole. Les médecins craignent beaucoup ; on croit pourtant qu'il résistera jusqu'au onzième accès. Il n'y a plus d'espoir qu'en Dieu et en sa constitution, qui est si robuste. En ce moment, Votre Seigneurie Illustrissime doit avoir reçu la nouvelle de la maladie par la voie de dom Bernardin. Dès que le Pape sera mort, nous enverrons un courrier, et je pense que le Sacré-Collége écrira aussitôt. Nous avons parlé jadis de cette hypothèse. Nous ignorons en quel état cette nouvelle trouvera les affaires à Paris. Si la présence de Votre Seigneurie Illustrissime est nécessaire pour la défense de la foi catholique et du royaume, *bonum opus operatur*, et c'est votre vocation. Si Votre Seigneurie Illustrissime ne peut rester en France sans compromettre sa dignité, parce que la situation est désespérée, elle pourra se mettre en route et annoncer sa décision par lettre, sans voyager trop rapidement. Ici, ou l'on élira sur-le-champ le nouveau Pape, ou le Conclave sera long, et les Cardinaux qui sont éloignés auront le temps d'arriver. On écrira plus longuement sur ce point dans la prochaine lettre. Je ferai mon devoir afin de conserver les prérogatives de Votre Seigneurie Illustrissime, ainsi que les priviléges et l'autorité qui lui appartiennent en sa qualité de Camerlingue pendant la vacance du Siége. Je suis sûr que le Cardinal Giustiniani ne fera pas d'opposition, *et habebitur ratio absentium*. Dom Virginio est, lui

aussi, dangereusement malade ; sa mort fera surgir quelque sujet passable. La Cour et le peuple parlent surtout du Cardinal de Saint-Marcel. Dieu fasse ce qui est pour le grand bien de l'Église, et particulièrement pour la conservation de la foi catholique dans le royaume de France ! Pour moi, si le cas se réalise, de concert avec le duc nous offrirons et nous exposerons tout ce qui nous appartient pour l'Illustrissime Monseigneur Montalto et pour la famille du Pape. — Rome, 27 août 1590. »

Sixte-Quint mourut le même jour. Le Cardinal Montalto demanda que Mgr Camille Gaétani eut le gouvernement du *Borgo*, ce qui comprenait la surveillance du Vatican, et que son frère, Honoré Caétani, prit le commandement des troupes. Le Sacré-Collége nomma ce dernier Lieutenant de la Sainte Église.

Le peuple romain courut au Capitole et brisa la statue de Sixte-Quint ; il eût commis d'autre excès si on ne l'en eût empêché par la force. Le Sénat romain décida qu'on n'élèverait plus de statues à un Pape pendant sa vie.

Le bruit courut, et plusieurs historiens en parlent, que Sixte-Quint avait éte empoisonné par les agents de l'Espagne. Nous remarquons quelques traces de ce fait dans nos documents, mais aucune preuve sûre. Il est positif que Sixte-Quint, supportant avec peine la grandeur de l'Espagne et le ton peut-être trop altier de ses ministres, aimait à rejeter leurs propositions. D'autre part, sentant une grande inclination pour le roi de Navarre, il regrettait vivement que ce prince montrât tant d'obstination pour le calvinisme.

Une lettre du Patriarche d'Alexandrie au Cardinal-Légat nous fait connaître les causes qui abrégèrent la vie du Pape.

« Après l'arrivée de l'ambassadeur Donato de Venise et la nouvelle de l'assaut donné par Navarre aux faubourgs de Paris et de ce qui s'était passé à Dieppe, le Pape changea entièrement d'avis et de dispositions. Il désavoua Votre Seigneurie Illustrissime, en vous présentant aux ambassadeurs des princes comme Espagnol. Il répondit de travers à toutes les lettres. Il favorisa Luxembourg ; il permit à Serafino de négocier le catholicisme de Navarre, avec peu d'espoir de réussir. Il ajouta plus de créance aux relations de gens passionnés, intéressés et menteurs, qu'à la fidélité de ses ministres et à mes paroles, *qui testabar quod vidi, et audivi, et manibus contrectavi.* Mon retour à Rome lui déplut ; il chercha à me discréditer dans le Sacré-Collége, et il saisissait toutes les occasions de m'insulter. Après la nouvelle de la

victoire de Navarre et de la rupture avec les Espagnols, il commença à agir ouvertement contre la Ligue et à refuser des secours spirituels et temporels. L'approbation du Sacré-Collége au sujet des protestations l'enhardit dans cette nouvelle voie. Il regardait comme une chose certaine que le duc de Mayenne ne pourrait pas se relever, soit à cause du retard des Espagnols, soit à cause des mauvaises nouvelles qu'on reçut de Flandre. Diverses choses l'irritèrent : ainsi la lettre du duc de Mayenne; les propositions que Votre Seigneurie Illustrissime envoya de la part de la Sorbonne; les dépêches de Votre Seigneurie Illustrussime, avec leurs allusions piquantes : il les publiait contre toutes les règles, les commentait, les faisait lire avec l'ordre de manifester ses propres intentions, en supprimant les passages qui pouvaient faire obstacle à ses idées. Il imputait tous les revers à l'imprudence et à l'infidélité de son Légat. Mais ce qui l'a contristé au-dessus de tout, c'est l'obstination de Navarre à ne pas vouloir se déclarer catholique, même sans conviction. En effet, le séjour de Luxembourg à Rome, désapprouvé par tous les princes, a fait naître l'idée chez les catholiques et les huguenots que le Pape favorisait le calvinisme. Il ne pouvait conserver cette tache, et c'est pour cela qu'il fit procéder contre les peintres qui vendaient le portrait de Navarre et qu'il ordonna d'autres démonstrations en faveur de la religion ; mais en même temps il fit incarcérer des prédicateurs. Je fus mis aux arrêts dans ma maison ; on publia les édits sur la prédication, qui ont mérité les applaudissements des protestants d'Allemagne. Afin de montrer les dents aux ministres d'Espagne, il permit au duc de Saxe d'envoyer des ambassadeurs à Rome. Il disait qu'il attendait un ambassadeur de la reine d'Angleterre, qui parlait de se convertir. Dernièrement il fit une procession *pro gratiarum actione*, pour la conversion du marquis de Bade, invitant tacitement Navarre à ces fêtes, tandis qu'après une si longue attente on ne voyait aucune marque de catholicisme. Le duc de Sessa arriva enfin. Le Pape espérait pouvoir négocier avec lui selon ses vues et regagner l'amitié de l'Espagne, de la perte de laquelle il inculpait le comte d'Olivarès. On parla de nouveau de la Ligue et de faire une armée de 50,000 hommes; le duc d'Urbin fut nommé général. On signa une convention. Lorsque le duc de Sessa pressa l'exécution du traité, on décida à l'improviste d'envoyer Serafino à la noblesse, et un autre Prélat à la Ligue : on choisit l'Archevêque de Salerne. Le duc ayant témoigné une grande irritation de cette décision, on suspend l'exé-

cution, puis on témoigne de ne pas comprendre. Le Pape déclare à l'ambassadeur d'Espagne qu'il ne veut pas que le roi se mêle des choses spirituelles de France, mais uniquement d'envoyer des troupes. Les congrégations furent fréquentes, mais ne prirent jamais de décision importante ; on y disait du mal du roi d'Espagne, de Mayenne et du Légat, qui était insulté et qualifié de *Légat espagnol*. On montre des lettres du Légat qui sont opposées aux projets des Espagnols, et les amis de Votre Seigneurie Illustrissime sont enchantés de prouver la calomnie. On suspend le payement du traitement de la légation ; on permet à la Chambre apostolique d'élever des prétentions sur les 50,000 écus qui ont été donnés. On encourage des prétentions injustes des Suisses sur la solde de leurs régiments. On suspend de la messe, à cause des prédications, le général des Capucins et le Père Maggi, qui n'avaient pas dit et prescrit autre chose, sur ma demande, que de demander des prières au peuple pour le salut de Votre Seigneurie Illustrissime et pour la délivrance des catholiques, et de remercier Dieu de la constance et de la force qu'il leur donne pour la défense de la foi. On interdit au Cardinal de Sens de se présenter au Consistoire ; on lui ôte sa pension. Après tout cela, le duc de Sessa exprima verbalement au Saint-Père que ces actes confirmaient le Roi dans l'opinion qu'il avait des intentions du Pape au sujet des affaires de France, et que l'ambassade ne se présenterait plus à l'audience. En effet, les agents espagnols informèrent le Sacré-Collége de ce qui se passait. Ce fut la dernière audience. Le Pape se sentit mal aussitôt après ; il eut de violentes fièvres, qui l'obligèrent à se mettre au lit dès le quatrième jour ; il fut plus mal le septième ; et le neuvième il est mort, par l'effet d'une crise imprévue qui lui enleva la parole, sans qu'on ait pu le préparer comme on eût désiré. J'ai voulu raconter toute cette histoire. Jusqu'à présent il eût été dangereux d'écrire ou de parler : toutes les lettres ont été interceptées, même en Italie. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis le 3 mars, en voyant Votre Seigneurie Illustrissime privée de tout secours humain, et exposée dans ses biens, sa vie, et même dans son honneur. J'ai défendu cet honneur *usque ad carceres*, et je crois que ma voix a exercé une grande influence auprès des Cardinaux. »

XXXII

Des nouvelles de si grande importance parvinrent au Légat le 14 septembre. Paris était déjà délivré. Une lettre du Légat au Cardinal

Montalto, en date du 15 août 1590, raconte les derniers temps du siége et l'arrivée du duc de Parme.

« Si les lettres que j'ai adressées à Votre Seigneurie Illustrissime depuis le 30 juin jusqu'au 8 août sont parvenues, elle aura une relation circonstanciée des principaux événements du siége. J'espère que les *triplicata* et *quadruplicata* que j'ai envoyés dernièrement par un messager exprès et voie d'Anvers sont arrivés ou arriveront bientôt. Je ne crois donc pas nécessaire de répéter des choses déjà écrites.

« Aujourd'hui 31 août, le duc de Parme (1) étant arrivé, Paris a été approvisionné. Le siége a duré cinq mois entiers ; il a été si rigoureux, si terrible, qu'il a fallu une grâce spéciale de Dieu pour supporter tant de souffrances. Une population si nombreuse, si habituée à l'aisance, s'est nourrie bien longtemps de viande de cheval, d'âne, de chien, de chat, de fourrage. Le courage inexprimable avec lequel les habitants ont souffert, uniquement en vue de la religion catholique, est un vrai miracle de la Providence. Quoique me trouvant dans des angoisses infinies, j'ai résolu de demeurer à Paris pendant le siége, afin de soutenir la population, qui était sérieusement exposée à succomber. Voyant que la perte de Paris entraînerait presque entièrement la ruine de la religion en France, j'ai cru de mon devoir d'exposer hardiment ma vie pour la conservation de la foi et pour l'honneur du Siége Apostolique. Dieu a daigné exaucer les supplications et les larmes de tant de pauvres âmes, en les préservant jusqu'ici de tomber dans les mains d'un hérétique. On doit attribuer ce bienfait surtout à la bienheureuse Vierge de Lorette, à laquelle, comme j'ai écrit à Votre Seigneurie Illustrissime, la ville fit un vœu public et très-solennel afin d'obtenir sa délivrance.

« Le duc de Parme, ayant marché avec toute la promptitude possible, rejoignit le duc de Mayenne à Meaux le 23 août. Le reste de l'armée arriva le 27, avec l'artillerie, que commandait M. de la Motte. Cette armée se compose de 14,000 fantassins et de 2 ou 3,000 cavaliers, hommes d'élite et parfaitement disciplinés. Le duc de Mayenne avait, de son côté, 15,000 fantassins, savoir : 4,000 lansquenets payés par Sa Majesté, 4,500 Vallons, Italiens et Espagnols, envoyés de Flandre il y a un mois, et le reste d'infanterie française, sur la-

(1) Alexandre Farnèse, duc de Parme, s'était signalé à la bataille de Lépante, sous don Juan d'Autriche, en 1571 ; il fut chargé par Philippe II du gouvernement des Pays-Bas à la mort de don Juan. Il força Henri IV à lever le siége de Paris en 1590, et celui de Rouen en 1592 ; mais il fut mortellement blessé au siége de Caudebec, dans la même année, et emporta dans la tombe l'estime de son plus redoutable adversaire, Henri IV.

quelle on ne compte pas beaucoup, parce que, à l'exception des Gascons, toute la force de l'armée française est dans la cavalerie. Le duc de Mayenne avait réuni aussi 4,500 chevaux, tous français, excepté 800 lanciers envoyés de Flandre. Une partie de cette cavalerie a été tirée de diverses provinces qui reconnaissent la Ligue ; le reste a été attiré parce qu'on voit que la cause des catholiques est plus prospère. La réputation du duc de Parme a attiré un grand nombre de nobles; d'autres sont venus par curiosité, ou par intérêt, ou dans d'autres vues. Quoi qu'il en soit, le duc de Mayenne, qui n'avait pas 100 nobles à Ivry, en a maintenant plus de 1,000, qui sont pourtant inférieurs aux partisans de Navarre pour le rang et la fortune.

« Navarre se croyait si assuré de la victoire, qu'il annonça publiquement qu'il entrerait à Paris le jour de la Saint-Barthélemy. Il avait 3,500 cavaliers de la première noblesse de France, qui est tout ce qu'on peut tirer de ce royaume; la persuasion générale où l'on était de ne pouvoir l'empêcher d'être roi avait rallié toute cette noblesse. Il avait aussi 1,500 chevaux de marchands, de conseillers et autres gens de peu d'importance, qui embarrassent plus qu'ils ne servent. L'infanterie se composait de 16,000 hommes, savoir : 4,000 Suisses, qui sont le nerf de son armée; le régiment des Gascons, commandé par Châtillon ; le reste avait peu de valeur.

« Le duc de Parme et le duc de Mayenne tinrent conseil à Meaux sur les moyens à prendre pour dégager Paris. Je ne pourrais exprimer en quels termes de confiance et de courtoisie ces deux princes se sont comportés vis-à-vis l'un de l'autre. Parme, disant qu'il n'était venu que pour secourir Son Excellence et la cause catholique, refusait toute autorité; au contraire, Mayenne, ayant pour lui tous les égards imaginables, n'a pas voulu faire un seul pas sans l'avis et l'ordre de Son Altesse. Afin de témoigner des égards aux Français, le duc de Parme a confié l'avant-garde au duc d'Aumale (1), appuyé par M. de la Châtre. L'arrière-garde a été donnée à M. Chalagny, frère du duc de Mercœur (2), accompagné et guidé par Saint-Pol (3). Le duc de

(1) Charles de Lorraine, duc d'Aumale, neveu du grand duc de Guise, né en 1556, fut nommé par les *Seize* gouverneur de Paris. — Ayant, après l'accession définitive d'Henri IV à la couronne de France, refusé de reconnaître ce prince et livré quelques places de la Picardie aux Espagnols, il fut condamné à mort par le Parlement (1595); il se réfugia en pays étranger et mourut à Bruxelles en 1631.

(2) Le domaine de Mercœur, érigé en duché par Charles IX en 1569, avait appartenu à la maison de Bourbon. Confisqué sur le connétable de Bourbon, il fut donné par François Ier à Antoine, duc de Lorraine, qui avait épousé Sidonie de Bourbon (sœur cadette du connétable). Ainsi les Mercœur étaient princes lorrains et parents des Guise.

(3) Saint-Pol, prince de la maison de Bourbon-Vendôme.

Mayenne, général en chef, doit se tenir au centre de la bataille avec Son Altesse. Une distribution si prudente a causé la plus grande satisfaction aux Français : les deux jeunes princes de la maison de Lorraine sont ainsi placés près des deux plus grands capitaines de France (1).

« Parme et Mayenne étant partis de Meaux pour venir au secours de Paris, Navarre a été obligé de lever le siége et de laisser entrer les vivres ; il en est entré une grande quantité. Navarre a hésité et il a tenu continuellement des conseils pour décider s'il devrait livrer bataille ou se retirer. Ses dispositions personnelles le porteraient à engager le combat, surtout pour ne pas montrer de la timidité aux yeux de la noblesse, qui pourrait se refroidir à son service. En outre, après un siége de cinq mois, lorsqu'il se flattait d'emporter la ville au premier assaut, il craint que la retraite ne nuise à sa réputation, et que, si on délivre les places du fleuve, il ne perde le fruit de ses victoires passées et tout espoir de s'emparer de la capitale. Il prévoit aussi que si ses forces se dispersent pendant que le parti de l'union se fortifie, il ne peut pas espérer les réunir encore et que tout ira de mal en pis. Malgré ces raisons, La Noue et d'autres officiers conseillent de ne pas hasarder la bataille, parce qu'il vaut mieux céder et perdre une partie que de s'exposer à une lutte inégale, où il pourrait tout perdre. On ne sait pas encore quel parti il adoptera. En attendant, afin de paraître faire quelque chose pour soutenir sa réputation, il a voulu se rapprocher de Parme et de Mayenne avec son armée ; mais ses gens ont été maltraités en deux ou trois rencontres et obligés d'abandonner les portes et les quartiers ; ce qui est un commencement de grande importance.

« En somme, Paris est approvisionné pour un mois ; et, comme on ne peut pas empêcher l'entrée des vivres par ce côté, on aura dans deux jours des provisions pour trois mois. Le duc de Parme a réalisé une grande partie de son but, qui était de secourir Paris. C'est pourquoi il va doucement : son plan paraît être de battre l'ennemi par des engagements partiels, plutôt que de livrer une grande bataille, à moins qu'il ne soit provoqué. Navarre paraît vouloir tenir tête autant qu'il pourra se battre, mais on n'en est pas certain.

« Quoi qu'il en soit, Paris est sauvé, et il est impossible qu'il soit

(1) C'est par erreur que le duc de Parme est qualifié capitaine de France. Prince italien, il passa toute sa vie au service de l'Espagne et ne fut jamais employé par les souverains français.

pris, à moins qu'en punition de nos péchés ou par un ugement impénétrable de Dieu, on ne perde une autre bataille contrairement à toutes les prévisions humaines. En attendant, on peut et l'on doit espérer qu'une si belle armée fera triompher la cause catholique. La constance de Paris a tellement animé les provinces que, sauf des accidents imprévus, il semble impossible que Navarre s'empare du royaume de France. Un grand nombre de nobles seront contraints de l'abandonner, parce qu'ils ne pourront pas continuer de supporter les dépenses de la guerre. D'autres ont été blessés que Navarre ait fait prêcher continuellement le calvinisme en sa présence, pendant tout le temps qu'il a été à Saint-Denys. La déclaration qu'il a adressée à la ville de Paris, et dans laquelle il accepte d'être le protecteur de la religion catholique, a déplu (1). Il a dit aussi qu'il se soumettrait, pour la foi, à un Concile légitime : c'est de nature à ouvrir les yeux de ceux qui se sont ralliés, dans l'espérance qu'il se convertirait. J'envoie copie de cette déclaration à Votre Seigneurie Illustrissime, et je conserve l'original pour qu'il ne se perde pas.

« Telle est la situation actuelle de Paris. J'espère donner bientôt des nouvelles encore meilleures, et que le Saint-Père apprendra avec la plus grande joie qu'un royaume de cette importance, qui a été sur le point de se perdre, ait été conservé, sous son pontificat, pour l'avantage de toute la religion.

« Je termine ma lettre en attestant au Saint-Père que le seigneur duc de Nemours, qui a gouverné la ville pendant le siége, s'est conduit avec toute la vertu, la vigilance et le courage qu'on devait attendre d'un prince de son rang. N'eût-il pas d'autre mérite que celui d'avoir rejeté les larges offres de Navarre et les continuelles instances pour la paix, il mériterait les plus grands éloges. On doit aussi recommander le chevalier d'Aumale (2), qui a secondé le duc de Nemours pour les provisions et pour les dispositions militaires. Parmi les ecclésiastiques, sans parler des Prélats qui m'ont été donnés par le Saint Père, j'atteste que l'Archevêque de Lyon a montré un zèle et un courage infatigables pour s'opposer à Navarre et défendre la religion. — Paris, le 31 août 1590. »

Deux jours après, le Cardinal-Légat écrit à son frère, Honoré Gaétani, de nouveaux détails sur les souffrances de la population de Paris pendant le siége.

(1) Quel jeu de bascule!

(2) Frère du duc d'Aumale. Il périt en combattant contre Henri IV à Saint-Denis en 1591.

« Je suppose que Votre Excellence n'a pas reçu mes lettres pendant assez longtemps. J'ai écrit plusieurs fois, mais je sais d'une manière certaine que trois messagers ont été arrêtés par Navarre, qui occupa les faubourgs le jour de saint Jacques, 25 juillet, et nel aissa plus entrer ni sortir personne. Votre Excellence peut comprendre par là ce que la ville a souffert pendant le mois d'août; on était réduit à l'extrémité pour les choses les plus nécessaires. Le *rubbio* de blé, mesure de Rome, s'est vendu 300 écus d'or en or (environ 800 fr. l'hectolitre). Malgré cela, Dieu, par un miracle visible, a donné la patience et le courage à la population. Elle a tout souffert avec une constance inexprimable et n'a jamais voulu entendre parler de paix ou de conciliation. Lorsqu'on a proposé de traiter avec l'hérétique, elle a pris les armes, et elle a réprimé l'orgueil et la hardiesse des politiques, qui, préférant les richesses et les honneurs du monde au salut de l'âme et à la gloire de Dieu, s'efforçaient par tous les moyens imaginables de faire proclamer Navarre. On avait bien quelque espoir de recevoir des secours de la Flandre ; toutefois l'incertitude était si grande et les espérances avaient été si souvent déçues depuis trois mois, que l'on ne comptait plus que sur la Providence. Au moment où toute résistance devenait impossible, le duc de Parme est arrivé à Meaux, ville qui est à 12 lieues de Paris. Son Altesse, ayant rejoint le duc de Mayenne le 23 du mois dernier, a voulu nous délivrer et s'est approchée de Paris. Ce mouvement a obligé Navarre d'abandonner une partie du fleuve, afin de concentrer ses troupes. Il a donc quitté les faubourgs le 30; l'avant-garde de l'armée catholique a fait retirer la sienne en grand désordre. En deux jours on a fait entrer des vivres pour un mois, et il en entre à toute heure, de sorte que nous ne souffrirons pas de longtemps. Notre armée est plus nombreuse; elle se compose de vétérans endurcis au métier des armes, avec de meilleurs généraux que ceux de Navarre. Nous avons tout lieu d'espérer. Nous défendons une meilleure cause ; et ce n'est pas sans raison que Dieu a donné tant de fermeté à la population, qui n'a jamais voulu qu'un hérétique eût la couronne.

« Le duc de Parme a conduit 13,000 hommes d'infanterie et 8,000 chevaux, une bonne artillerie et autres choses nécessaires. Mayenne a 12,000 fantassins et plus de 4,000 chevaux. Notre armée a donc plus de 7,000 chevaux et 25,000 hommes d'infanterie. Après avoir réuni tous les huguenots et le plus grand nombre de nobles qu'il a pu, Navarre n'a que 4,000 bons chevaux, et 16,000 fantassins, parmi

lesquels 4,000 Suisses et 3,000 Gascons huguenots : le reste n'a pas grande valeur. Ils ont beaucoup souffert pendant le siége.

« Quoique si inférieur pour le nombre, Navarre a montré l'intention de livrer une bataille; il a concentré son armée et l'a placée en face de la nôtre. Nulle rivière ne s'interpose enire les deux. On croit pourtant que c'est tout simplement une tactique, parce que son armée se serait débandée, s'il n'eût pas témoigné l'intention de livrer bataille, après lui avoir donné cinq mois entiers l'espérance d'entrer dans Paris. Une bataille était le seul moyen de retenir la noblesse; toutefois Navarre a montré une grande hardiesse. Je ne connnais pas encore les plans de l'armée catholique, vu que l'ennemi est entre elle et nous. La plus grande harmonie règne entre Mayenne et Parme, et Son Altesse témoigne en toute occasion qu'il n'est venu que pour secourir les catholiques et particulièrement Paris. Les charges de l'avant-garde et de l'arrière-garde ont été données à des princes et à des chevaliers français; Parme veut leur laisser toute la gloire.

« C'est une grande gloire pour Paris d'avoir résisté jusqu'à l'arrivée du secours et que l'ennemi ait été forcé de lever le siége. Si une bataille est livrée et que Dieu veuille nous envoyer de plus grandes afflictions, nous devons nous résigner à sa volonté; mais j'espère fermement qu'il nous consolera encore davantage.

« J'ai tâché de faire pendant le siége tout ce qu'exigeait le rang que j'occupe; je remercie Dieu de m'avoir accordé une telle persévérance. Je rendrai compte de toute ma conduite; peu m'importe qu'elle soit mal interprétée : Dieu jugera tout le monde, *et dabit unicuique juxta opera sua.*

« J'espère rendre compte à Votre Excellence, à la première occasion, de mes résolutions particulières. Pierre est avec le duc de Parme, avec son détachement de Napolitains, et Roger avec son escadron de cavalerie. Ils vont bien, et j'espère qu'ils se feront honneur. Dès que la route sera dégagée, j'enverrai Grégoire, afin qu'il se guérisse de sa poltronnerie : car il faut absolument qu'il soit soldat.

« J'ai l'esprit très-tranquille. Il ne me manque qu'un peu d'argent; impossible d'en trouver, et tout est extrêmement cher, etc.

« Paris, le 2 septembre 1590. »

Le 8 septembre, le Légat écrit de nouveau au Cardinal Montalto et lui rend compte des opérations militaires du duc de Parme. On a lieu d'admirer le génie militaire et la circonspection d'Alexandre Farnèse,

en présence d'un ennemi aussi valeureux et aussi hardi que le roi de Navarre.

« Le duc de Parme suit l'ordre que j'ai décrit à Votre Seigneurie Illustrissime dans ma dernière lettre, en date du 31 août. Il fatigue et déroute les forces de l'ennemi, sans vouloir en venir à une bataille, à moins que de grands avantages ou la nécessité ne l'y obligent. Il marche pas à pas en se fortifiant, et il fait beaucoup de mal à l'ennemi par des escarmouches continuelles; il s'est appliqué à lui couper les vivres. Il l'oblige de rester nuit et jour sous les armes, chose très-dure pour le caractère et la discipline des Français, qui ne sont pas habitués à ce genre de guerre. Connaissant leur impatience, et sachant qu'on manque de vivres et d'argent au camp, le duc les attaque sur ce terrain, et il espère mettre en déroute l'armée de Navarre, ou tout au moins se préparer à une bataille avec plus de sécurité.

« L'ennemi avait mis une forte garnison à Lagny, qui est placé sur la Marne, de manière à gêner beaucoup Paris; la garnison se composait d'hommes d'élite. Le duc de Parme et Mayenne décidèrent d'attaquer cette place avant-hier, 6 du courant. Navarre, voyant, pour sa réputation et ses affaires, l'importance de sauver ses troupes et d'être maître du fleuve, envoya 500 chevaux. qui furent repoussés. Il envoya ensuite le maréchal d'Humières avec 2,000 chevaux et 3,000 hommes d'infanterie; mais ils ne purent rien faire. L'artillerie foudroya la place pendant quelque temps. Parme et Mayenne, qui étaients présents, firent donner l'assaut par les Espagnols et les Italiens. La place a été emportée; on a massacré tous les soldats de la garnison, la plupart hérétiques, sans en laisser un seul en vie. C'est une manière de faire la guerre, bien diverse de ce qui se pratique en France. Des hommes venus du camp de Navarre disent qu'il est extrêmement affligé d'avoir perdu cette place et de si bons soldats; mais on ignore s'il se propose de battre en retraite. Par caractère, il ne cèderait jamais, dût-il perdre toute l'armée. On suppose que la disette et la nécessité de ménager la noblesse, qui a réellement souffert, l'obligeront de battre en retraite, mais le plus tard et de la meilleure manière qu'il pourra.

« On apprend que deux ambassadeurs de l'Anglais sont arrivés au camp de Navarre pour le féliciter de son entrée à Paris; mais je crois que les congratulations se sont changées en condoléances. Il compte sur de grands secours d'Angleterre et sur les princes protestants;

mais je crois que les secours ne seront pas aussi prompts et aussi grands qu'il se le promet. En attendant, l'armée de l'Union mettra le royaume, j'espère, à l'abri de ses mains.

« Paris, le 8 septembre 1590. »

Le 13 du même mois, le Légat annonce au Cardinal Montalto ce qui s'est passé depuis sa dernière lettre :

« Le duc de Parme et Mayenne s'avancent peu à peu et travaillent à délivrer la Marne et à obliger Navarre à se retirer. Il fait mine de s'acheminer vers Mantes pour défendre cette place, ainsi que Meulan, et de bloquer le commerce de Rouen, qui est très-important pour Paris. Voici une bonne nouvelle que je puis donner à Votre Seigneurie Illustrissime. Plus de 400 nobles ont abandonné Navarre, par disette de vivres et à cause des ennuis qu'ils ont éprouvés. Une partie de l'infanterie française s'est aussi débandée. J'espère que l'armée sera mise en déroute sans livrer bataille. Il est bien vrai que le duc de Parme marche avec une grande circonspection, et que le progrès sera lent. J'espère voir bientôt Son Altesse, ou tout au moins lui envoyer un Prélat, et je pourrai alors rendre pleinement compte de ses projets à Votre Seigneurie Illustrissime, etc.

« Paris, le 13 septembre 1590. »

XXXIII

Le 14 septembre, le Cardinal-Légat reçut la nouvelle de la mort de Sixte-Quint, et une lettre du Sacré-Collége qui le rappelait à Rome pour l'élection du nouveau Pape. Sa présence n'étant plus nécessaire dans une ville qui était hors de danger et approvisionnée pour six mois, il se disposa au départ. Il laissa à Paris Mgr Philippe Sega, Évêque de Plaisance, qui fut ensuite Cardinal et Légat en France.

Le Cardinal partit le 24 septembre avec toutes sortes d'honneurs que lui fit la population, par reconnaissance pour les services qu'il lui avait rendus. Il se rendit au camp du duc de Parme et y demeura trois jours. De là, il prit la route de Lorraine, accompagné par M. de Saint-Pol, qui l'avait escorté en arrivant. Il passa par Reims, Verdun et Nancy. Le 5 octobre, il apprit l'élection d'Urbain VII. Ayant appris la mort de ce Pape le dix du même mois, il laissa les Prélats et les autres de sa suite et ne garda que douze domestiques. Après avoir traversé l'Alsace, il arriva à Bâle et à Lucerne, s'embarqua sur le lac, passa le Saint-Gothard, et, par Bellinzona et Milan, il arriva à Rome le 29 octobre, et il entra au Conclave le lendemain.

Le duc de Parme n'accepta jamais la bataille et il harcela l'ennemi. Le roi de Navarre fut enfin obligé de dissoudre son armée et de renvoyer un grand nombre de princes et de nobles ; quelques-uns furent envoyés dans les provinces pour continuer la guerre. Il garda pourtant le maréchal Biron et son fils, Châtillon, le vicomte de Turenne, de la Trémouille, les Suisses, 4,000 fantassins et environ 2,000 chevaux d'élite, ceux qu'il appelait le *camp volant*. Il se retira dans les forteresses de Senlis et de Compiègne, à dix lieues de Paris.

La Seine étant libre, et Paris muni de troupes et de vivres, le duc de Parme résolut de rentrer en Flandre. Les raisons de ce départ sont exposées dans la lettre suivante, qu'il écrivit au Cardinal Gaétani :

« Les motifs et les réflexions qui me firent accueillir avec une joie infinie l'élévation d'Urbain VII, à cause des grands avantages que la chrétienté pouvait attendre de ses mérites, de sa grande prudence et de ses saintes intentions, unies à la piété et à la grandeur de Sa Sainteté, ont redoublé la douleur extrême que j'ai ressentie en apprenant sa mort, après quelques jours de pontificat. La divine majesté soit louée de tout, et je la prie de vouloir nous accorder (comme je l'espère de l'intervention, de la présence, de l'autorité et du bras de Votre Seigneurie Illustrissime) un successeur du même mérite, dans l'intérêt du bien public et de cette sainte cause en particulier qui, en l'état où elle se trouve, et vu ce qui reste à faire pour assurer la conservation de la foi catholique dans ce royaume, réclame des secours prompts et efficaces. J'ai peu de chose à ajouter à ce que Votre Seigneurie Illustrissime a déjà dû apprendre par d'autres voies, si ce n'est qu'on a pris enfin Corbeil. Le retard apporté à nous pourvoir des munitions nécessaires a laissé à la garnison le temps de se fortifier beaucoup plus que n'est la ville par sa situation ; le siége eût été moins difficile et moins long si nous n'avions pas été obligés de mendier de divers côtés les choses dont nous avions besoin. Néanmoins, nous devons remercier Dieu de cette acquisition, qui sera d'un grand avantage pour Paris, qui est maintenant délivré et rempli d'une grande quantité de provisions. La rigueur de la saison actuelle et de celle qui s'avance me fait craindre que les troupes royales ne diminuent davantage, à cause des souffrances qu'elles ont endurées et des maladies qui se sont déclarées. J'ai donc décidé, de l'avis et du consentement du seigneur duc de Mayenne et avec l'entière satisfaction des catholiques, et je suis sur le point de repartir pour la

Flandre avec la plus grande partie de l'armée, non moins pour tenir tête à l'ennemi et rompre ses projets, que pour donner un peu de repos à des soldats aussi vaillants et aussi expérimentés. En les conservant, ils pourront rendre de plus grands services à cette sainte cause, lorsqu'il le faudra, avec la vigueur que la guerre exige; autrement ils se dissiperaient inutilement dans l'oisiveté des quartiers d'hiver. Je laisse au seigneur duc de Mayenne les troupes nécessaires au soutien et à la réputation du parti catholique; celles qui viennent avec moi, je les placerai sur les frontières et je serai prêt à venir de nouveau, si c'est nécessaire, avec tout le zèle que j'y ai mis jusqu'ici et que je professe pour tous les ordres qui me sont ou me seront donnés par Sa Majesté. J'ai cru de mon devoir d'en donner avis à Votre Seigneurie Illustrissime, comme à mon seigneur particulier, afin qu'elle sache où m'adresser ses ordres. Je la supplie de me les donner fréquemment et de vouloir m'envoyer de bonnes nouvelles de son arrivée en Italie. Je prie Dieu d'accorder toute sorte de prospérités à Votre Seigneurie Illustrissime, à laquelle je baise les mains. — Du camp de Corbeil, le 23 octobre 1570. — *Alexandre Farnèse.* »

La retraite du duc de Parme fut quelque peu inquiétée par le roi de Navarre. Près de Pontarlier, l'arrière-garde rencontra ce prince, suivi de sa cavalerie divisée en sept escadrons. Le duc, craignant d'être attaqué, fit retourner son armée. Quoique les forces du roi fussent bien inférieures en nombre, il ne perdit pas courage; grâce à un défilé dont il confia la garde à 50 hommes, il opéra sa retraite sur Longueval. Après cette escarmouche, le duc de Parme ramena tranquillement l'armée espagnole en Flandre.

Les vues du Cardinal Gaétani furent pleinement adoptées par le successeur de Sixte-Quint. Peu de jours après son élection, Grégoire XIV envoya en France une armée de 8,000 fantassins et de 1,000 chevaux, sous le commandement de son neveu, Hercule Sfondrati, généralissime de l'Église romaine. Le trésor pontifical fournit 3,000,000, et le Pape y ajouta 200,000 fr. de sa cassette privée. Le Nonce apostolique, Marsile Landriani, adressa, par l'ordre de Grégoire XIV, un *Monitorium* au clergé français, en lui prescrivant d'abandonner, dans le terme de quinze jours, le parti du roi de Navarre, sous peine d'excommunication. Un *Monitorium* de même nature fut adressé à la noblesse française.

Innocent IX prit l'engagement de donner 250,000 livres par mois à la Ligue.

Clément VIII appuya chaudement la Ligue. Les instructions qu'il donna au Cardinal Philippe Sega, en le créant Légat *a latere* en France, portaient qu'il devait empêcher à tout prix le roi de Navarre d'arriver au trône.

Le roi de Navarre reconnut enfin qu'il n'aurait jamais la couronne en restant calviniste. Ayant demandé à ses ministres s'il pouvait sauver son âme dans la religion catholique, ils répondirent *affirmative*. Dès lors, le Roi se fit instruire par du Perron, et il abjura publiquement le protestantisme dans l'église de Saint-Denys, le 25 juillet 1593.

Clément VIII différa plus de deux ans l'absolution du Roi de France. Après de longues négociations, auxquelles prirent part du Perron, d'Ossat et le Cardinal Tolet, le Pape se laissa enfin fléchir. Le 17 décembre 1595, il se transporta dans le portique de la basilique vaticane, où les Cardinaux étaient assemblés. Suivant les cérémonies d'usage, il rétablit dans la communion de l'Église le roi Henri, moyennant certaines conditions et pénitences, que lut le Procureur général du Saint-Office et qui furent acceptées, au nom du Roi, par le Cardinal du Perron.

Ainsi fut couronnée la constance des Ligueurs et du Cardinal-Légat, et un roi protestant ne s'assit pas sur le trône de France.

CARINGI.

LE ROSIER DE MADELEINE

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

I

La Touraine, cette terre privilégiée, si favorisée sous le rapport du climat, de la position, de la fertilité, ne se distingue pas seulement par ses nombreux châteaux anciens et modernes, ses coteaux couverts de vignobles, ses vertes prairies, ses plaines immenses si admirablement cultivées et si fécondes ; très-fière de sa poétique dénomination : le *Jardin de la France*, elle veut la justifier aux yeux de chacun et sait y réussir. Outre ses richesses *d'apparat*, étalées pour la foule, ses beautés bien en vue que tout le monde peut saisir, elle veut donc avoir aussi ses humbles fleurs sans nom, ses senteurs secrètes, ses sentiers perdus, recherchés seulement des rêveurs, des rares amis de l'ombre et du silence. Dans le mystère de ses vallées les moins connues des touristes, la Touraine cache en effet des sites enchanteurs, paisibles et ravissantes retraites où je ne sais quoi d'intime et de recueilli se mêle à quelque chose de frais et de jeune qui égaye doucement les plus tristes. Ces coquettes solitudes gagnent en pittoresque ce qu'elles perdent en magnificence : là, point de ces grandes lignes, de ces profonds horizons, de ces splendides perspectives dont les grâces majestueuses, sereines, un peu uniformes, donnent à l'ensemble de ce beau pays le charme monotone d'un perpétuel sourire. Presque toujours, dans le cadre étroit de ces petits paysages, tout est miniature et variété : un ruisseau, courant sur la mousse, à travers les joncs, remplace la Loire aux superbes contours; quelques aulnes servent de bois ; une simple maisonnette tient lieu de castel. A droite et à gauche le coteau s'élève, tantôt riant, tantôt aride, et montre çà et là, auprès de ses vertes parures d'arbustes sauvages, les teintes pâles ou foncées de sa pierre nue, que le temps et les influences atmosphériques ont diversement colorée. Parfois une ouverture sombre, pratiquée dans le roc, laisse apparaître aussi tout à coup, au milieu du lierre, deux ou trois jeunes têtes ébourif-

fées, et des voix d'enfants s'échappent soudain de ce trou noir, avec la gaieté d'un chant d'oiseau. Ce rocher creusé est en effet le nid d'un père, d'une mère d'une famille. Ordinairement un petit potager en pente, rempli de légumes d'apparence chétive, complète le domaine de ces pauvres gens. Des ronces enchevêtrées promènent autour de l'humble enclos leurs guirlandes brunes et épineuses, et, parmi elles, sur les saillies du roc, se balancent les grappes dorées de la giroflée des murailles, cette fidèle amie de l'indigence, qui n'a besoin que d'un peu de poussière et de rosée pour vivre heureuse et rester belle.

Lorsqu'on quitte la petite ville de C. M. pour se diriger vers Tours, on trouve sur sa gauche une longue série d'habitations qui, pour la plupart, ainsi creusées dans le roc, donnent à cette partie de la Touraine un aspect tout particulier, digne d'exciter au plus haut point l'intérêt du voyageur. Ces demeures souterraines, superposées les unes aux autres de manière à former sur plusieurs points un triple étage d'excavations, sont tellement rapprochées entre elles, que la route qu'elles bordent ou dominent constitue une véritable rue, habitée d'un seul côté et présentant de l'autre le magnifique spectacle du cours du fleuve. Cette partie de la côte, sorte de faubourg campagnard appelé dans le pays le *Ponceau*, après avoir suivi sa première direction pendant une heure environ, se partage brusquement, vient former, à droite, cette digue opposée depuis des siècles à l'envahissement des eaux de la Loire et connue des Tourangeaux sous le nom de *levée*; à gauche, un simple chemin vicinal, qui conduit au bourg de Saint-Étienne. La première partie de cette petite commune, celle que nous venons de décrire, est la plus peuplée de son territoire. Le pays devient ensuite plus désert, plus ombré, plus sauvage. C'est alors qu'on peut y admirer quelques-uns de ces délicieux petits vallons qui, coupant çà et là le profil régulier des coteaux, délassent de l'uniformité de ces régions les amateurs du pittoresque.

Or, le promeneur solitaire qui, par une matinée de printemps, abandonne la rive du fleuve pour suivre à gauche la route de Saint-Étienne, ne tarde pas à découvrir, avant d'arriver à la vieille église de ce village, un de ces sites ignorés, si variés, si gracieusement agrestes. Les souffles tièdes, les parfums de violettes, les bruissements mystérieux abondent alors, en effet, dans le petit chemin qu'il choisira d'instinct à cette époque de l'année, si la nature l'a fait

quelque peu songeur, artiste d'âme, poëte de pensées. Ce chemin conduit à une vallée charmante, large, à son ouverture, de quelques centaines de mètres, et formée par une grande entaille dans le coteau. L'ombre des beaux arbres qui y entretiennent la fraîcheur, le murmure discret du ruisseau qui y brille au soleil entre deux rideaux de peupliers, le cadre vert et riant des hautes collines qui l'entourent : tout contribue à faire de ce petit coin de terre un lieu ravissant, vraiment romantique et rempli d'une gaieté douce qui pénètre et qui repose.

Après avoir admiré l'ensemble gracieux de cette paisible solitude, on ne tarde pas à y remarquer une vaste habitation qui, par ses murs épais et noircis, ses armoiries à demi effacées, ses antiques croisées, à travers lesquelles passe le fourrage, tient en même temps du manoir et de la ferme. Ce grand bâtiment diffère trop des modestes demeures qu'on trouve d'ordinaire dans ces lieux retirés, pour ne pas attirer l'attention des passants les plus distraits, et intéresser vivement l'œil du peintre. Il a, du reste, comme tout ce qui nous vient d'un autre âge, ce prestige indéfinissable des choses d'autrefois, cette poésie mélancolique, un peu sévère, qui s'attache aux témoins vieillis des temps passés et fait que leur contemplation éveille toujours au fond de nous-mêmes je ne sais quoi d'ému comme l'attendrissement et de religieux comme le respect.

Occupé, depuis près d'un siècle, par de riches paysans, dont plusieurs sont venus s'y établir fermiers de leurs propres terres, le château d'Andigné doit sans doute à la simplicité de ses nouveaux seigneurs l'originalité de son aspect, tout à la fois champêtre et imposant. Leur blouse bleue, leur mine hospitalière, encourageant la curiosité du chercheur de ruines, le décident souvent à entrer sans scrupule dans cette cour spacieuse et régulière où, heureusement, il n'effarouche personne. Le chien, sur un signe du maître, respecte, en effet, le sans-gêne de l'intrus; les poules, ces glaneuses patientes, continuent à chercher paisiblement le grain tombé de la dernière récolte ; les enfants rient et jouent, et le bon fermier, s'avançant lentement vers son visiteur inconnu, vient lui-même, à propos du pan de mur que celui-ci admire, de la statuette brisée qui le passionne, de l'ancienne petite chapelle dont la date le tourmente, exhiber complaisamment devant lui tous les trésors de son érudition campagnarde.

Si passant, il y a environ vingt-cinq ans, auprès de la grande

porte d'Andigné, sans doute, comme aujourd'hui, toute largement ouverte, le même observateur indiscret eût été pris aussi de la même fantaisie ; un accueil plus cordial encore, s'il est possible, lui eût été fait alors par un homme d'une cinquantaine d'années, grand, fort, souriant, plein de bonhomie et de gaieté tranquille. Le père François, moins favorisé que quelques-uns de ses prédécesseurs et que ses successeurs actuels, n'était pas comme eux le propriétaire d'Andigné. Un riche bourgeois des environs, alors possesseur de la ferme, lui en avait loué les terres. Le brave homme y vivait néanmoins fort à l'aise, et, dénué d'ambition, économe, routinier, s'y faisait une petite existence toute d'habitude qui le satisfaisait complétement. C'était une de ces natures honnêtes, faciles, douces au frottement, si communes en Touraine. Son âme était sensible ; mais la mollesse de son caractère, en atteignant sa bonté, la rendait inactive et la frappait d'impuissance. Aussi le père François, à la fois humain et égoïste, était-il très-susceptible de s'attendrir, mais à peu près incapable de se dévouer, chose moins facile. Presque toujours d'humeur égale, il avait assez ordinairement un bon rire à lui, silencieux, prolongé, qui, dans ses dispositions les plus joyeuses, imprimait une secousse régulière à ses larges épaules, et que les moins intéressés à son bonheur ne pouvaient regarder sans plaisir. Avec cela, aucune malice ; parfois seulement un coup d'œil fin qui lui donnait de l'esprit. Du reste, pas un ennemi non plus. Une probité intacte ; au fond du cœur, une vertu touchante : celle de ne s'être jamais remarié, parce qu'il avait eu une bonne femme ; parce qu'il avait mieux aimé la chérir morte que d'en chercher une autre, et aussi parce qu'il lui restait un gage de leur mutuel amour, sa charmante petite Madeleine.

Cette enfant, fille unique du père François, était son orgueil, son dernier attachement, le côté le plus vivant de son bonheur. L'excellent homme lui donnait tout ce qu'il pouvait donner : il l'aimait de cette affection un peu puérile, particulière aux cœurs faibles, qui s'épanche en caresses et en attendrissement plutôt qu'en protection et en sollicitude. Il admirait sa fille ; il en était fier, parce qu'elle était jolie, parce qu'elle avait appris, à l'école, bien plus vite à lire que toutes les autres, et parce qu'elle écrivait bien. La gronder lui eût été impossible ; la conseiller, plus impossible encore peut-être ; il avait pour principe de la *laisser faire :* cela satisfaisait à la fois et son amour paternel et son indolence. Malheureusement, libre ainsi

chez son père, comme l'oiseau au sortir du nid, Madeleine, quoique paysanne, avait une âme très-délicate, une nature fine, exigeante, susceptible de froissements, et tout était si généreux dans son cœur, si féminin dans sa tendresse, que son indépendance même devait finir tôt ou tard par peser sur elle comme une sorte d'abandon.

Elle était encore tout enfant lorsqu'elle perdit sa mère : aussi le père François, tout entier à sa douleur, à moitié anéanti, inquiet du reste de se sentir désormais le seul gardien d'un être si cher et si fragile, était-il venu, dans les premiers jours de son désespoir, offrir aux sœurs du village la responsabilité de la tâche délicate dont son inhabileté s'effrayait. Madeleine avait donc été élevée par les bonnes religieuses, ces pieuses consolatrices de tous les abandons. Frêle, gracieuse, intéressante, elle était devenue bientôt le joujou vivant, l'enfant gâtée de ses mères adoptives. Elle avait eu, le dimanche, des ruches coquettes autour de son cou blanc, des nœuds roses à ses petits bonnets, d'élégantes attaches à ses sabots bien vernis. Le père François, ravi du succès, n'avait pas manqué de venir bien souvent sonner à la petite porte verte derrière laquelle retentissaient, du matin au soir, les cris joyeux de sa chère recluse. Chaque fois qu'il entrait, il trouvait Madeleine embellie et s'extasiait devant elle avec un orgueil naïf qui faisait rire les bonnes sœurs, tout en les attendrissant. Dans ses meilleurs jours, le pauvre père, malgré son calme habituel, trouvait même pour les bienfaitrices de sa fille des expressions de gratitude qui n'étaient pas sans éloquence. L'une d'entre elles avait le don d'exciter au plus haut point ses bénédictions enthousiastes, parce qu'elle avait à ses yeux le double mérite d'être la supérieure des autres et la préférée de son enfant. Grâce au prestige de ces deux royautés, sœur Louise était particulièrement choyée du bonhomme : il lui apportait du miel, du lait, des pigeons, et, en hiver, la comblait de fruits secs. L'aimable religieuse acceptait simplement et régalait, avec ses richesses, tout son petit monde. Seulement, quelquefois son fin sourire s'imprégnait d'une douce malice devant les largesses du brave fermier, et elle disait à celui-ci, en caressant les beaux cheveux de Madeleine : « Vous me flattez, père François, vous me flattez !... Vous avez peur que je ne vous la vole.... »

Le père, confiant et tranquille, n'y pensait guère ; mais le fait est que sœur Louise y pensait beaucoup. C'était une femme jeune et belle, qui avait enseveli son brillant avenir dans la solitude d'un

couvent dont le nom, peu connu encore, avait tenté l'héroïsme de sa charité et la modestie de sa vertu. D'une famille riche et distinguée, elle avait passé la plus grande partie de sa jeunesse à la campagne, dans l'élégante maison de son père. Frappée de l'affaiblissement du sentiment religieux dans nos villages, elle avait consacré ses premières années de réflexion à en chercher la cause, et elle avait cru la trouver enfin dans cette indifférence du paysan tourangeau, qui, ne voyant rien au-dessus de la loi du travail, ne prend nul souci d'une éducation morale, inutile, selon lui, à sa vie positive. Instruire les filles de ces hommes simples, insouciants, oublieux ; leur apprendre à connaître Dieu et à l'aimer, afin qu'elles pussent un jour en parler à leurs fils : tel lui avait paru alors le meilleur et le plus sûr moyen de rappeler au milieu des champs un peu de cette croyance ferme et pure que se transmettaient, d'âge en âge, les générations primitives. Une nouvelle association de femmes, déjà réunies à cette époque en vue de cette œuvre pieuse, s'offrait à la jeune enthousiaste ; elle y réclama bientôt sa place, et vint l'enrichir, non-seulement de son concours dévoué, mais encore de ses capacités éminentes. Sœur Louise, égale par la vertu aux plus saintes de ses douces compagnes, leur était, en effet, très-supérieure par la distinction achevée qui leur manquait, et cette lumière, en éclairant sa pensée, devait rendre encore sa direction plus sûre et ses efforts plus profitables. Aussi n'était-elle passée nulle part sans avoir laissé derrière elle les admirables traces de son zèle intelligent. A Saint-Étienne surtout, il était aisé de reconnaître l'influence de son âme angélique. Les enfants y étaient sages, obéissants, travailleurs ; grâce à elle, chaque petite fille transmettait à son frère de religieux enseignements, et les bons cultivateurs, saisis de respect chaque soir pendant la prière de leurs fils, se sanctifiaient eux-mêmes devant ces jeunes exemples. Sœur Louise était réellement la mère spirituelle de tous ces braves campagnards ; elle exerçait sur eux une puissance secrète qui atteignait doucement leur cœur, à l'insu de leur volonté, et y faisait refleurir peu à peu, dans sa fraîcheur et sa force premières, la foi oubliée des anciens jours.

Madeleine était l'enfant chérie de la jeune supérieure ; elle en était aussi l'espérance, la dernière et touchante illusion. — Sœur Louise couvait d'un œil jaloux la blonde petite fille et songeait à la conquérir tout entière, comme elle, au Dieu qu'elle s'était choisi pour maître, sans pouvoir arracher de sa pieuse imagination ce rêve

innocent qui la charmait. — En voyant avec quelle grave et patiente attention la jeune fille l'écoutait lorsqu'elle lui parlait des grandes et sublimes vérités du christianisme, la sainte femme entrevoyait avec joie la possibilité de s'attacher étroitement, dans les liens sacrés de la communauté religieuse, cette élève bien-aimée. Par un sentiment d'extrême réserve, ells s'abstenait toujours scrupuleusement de laisser même entrevoir à Madeleine les espérances inavouées de sa tendresse ; mais elle n'en considérait pas moins l'intelligente et douce enfant comme l'orgueil futur de son ordre. — Pourtant... les années s'écoulèrent... et la pauvre Sœur vit son rêve tant aimé s'évanouir devant elle, lentement, jour par jour, comme les premières chimères de sa jeunesse. — Madeleine ne témoignait pas le moindre goût sérieux pour la vie austère de ses pieuses gardiennes, et ses grands yeux bruns interrogeaient parfois l'horizon avec une curiosité ardente qui n'échappait pas aux religieuses. Sœur Louise secouait alors tristement la tête et pressait vivement entre ses doigts les gros grains de son chapelet noir. Quand Madeleine, à genoux auprès d'elle et toujours avide d'apprendre, s'écriait, à propos de géographie ou d'histoire : « Oh ! mère, mère, encore !... dites toujours !... » Sœur Louise la regardait longtemps en silence, puis murmurait soudain : — A quoi bon ?... et fermait le livre sans vouloir le rouvrir. « Oh ! je vous en supplie !... répétait alors plusieurs fois la jeune fille, puisqu'il faudra que j'instruise les autres à mon tour !... puisque je me ferai religieuse !...

— Vous plaisantez, chère enfant....

— Non, non, bien vrai, je ne plaisante pas !... Je me ferai religieuse ; mais... à une condition....

— Laquelle ?

— C'est que je ne vous quitterai jamais !

— Oh ! la belle vocation !... » s'exclamait alors sœur Louise, sans pouvoir retenir un de ces doux rires résignés au milieu desquels brille une larme....

Et elle cherchait bien vite, sous les baisers de Madeleine, à délivrer les ailes de sa cornette, que l'aimable enfant ne ménageait pas le moins du monde dans les démonstrations de sa tendresse.

Un jour, hélas ! Madeleine, immobile, atterrée, vit sœur Louise, assez sérieusement malade depuis quelques semaines, descendre de sa chambre, soutenue par deux religieuses, s'avancer vers elle toute chancelante, lui promettre un prompt retour en la comblant de ca-

resses, puis monter en voiture et disparaître, non sans avoir tourné une dernière fois son pâle visage vers le sien pour lui sourire encore. En vain passa-t-on des heures entières à tenter de rassurer la pauvre enfant, à lui parler de la guérison prochaine de sa bienfaitrice et du peu de durée de son absence, Madeleine ne fut qu'à demi-convaincue. Elle avait raison : sœur Louise ne revint pas. La digne et vertueuse femme mourut, peu de jours après, dans la maison-mère de sa congrégation. — Ce chagrin poignant, le premier de Madeleine, faillit briser d'un seul coup la délicate et sensible enfant. Elle tomba malade à son tour. Les longs mois d'une convalescence difficile la ramenèrent lentement à la vie. Elle y entra enfin, mais grandie, pensive, presque grave, portant désormais en elle je ne sais quoi de mélancolique et de recueilli comme le souvenir. — La douleur avait mûri dans son printemps le côté le plus tendre de cette âme impressionnable. — Madeleine, à la fois naïve et précoce, allait, à seize ans, aborder les difficultés de l'existence avec une raison toute jeune, combattue par un cœur en pleine floraison. Elle allait aussi, pour son malheur et pour sa gloire, y apporter nne élévation de pensées, une pureté de goût, un instinct du bien et du beau trop parfait, dans les conditions de sa destinée, pour ne pas la conduire un jour à d'irrémédiables déceptions. Là était, en effet, l'héritage fatal et sacré que lui avait légué sœur Louise. En serrant tant de fois contre le sien le cœur de sa fille d'adoption, la jeune religieuse lui avait, sans le savoir, imprimé pour toujours le mouvement généreux qui l'animait elle-même, et lui avait laissé l'ineffaçable empreinte de ce qu'il y avait en elle de meilleur et de plus grand. — Quand Madeleine eut perdu cette seconde mère, si vénérée et si regrettée, trouvant désormais tout le couvent vide et froid depuis que cette providence visible n'y rayonnait plus, elle dit adieu à ses livres et à sa petite cellule, et se décida à rentrer chez son père qui, tout joyeux de son retour, lui donna, dès le jour même, ses plus belles fleurs, ses tourterelles et la plus jolie chambre de la ferme. — Madeleine embrassa tendrement le brave homme et s'installa en silence, tantôt espérant, tantôt pleurant, tantôt songeant à l'enfance évanouie, tantôt saluant sa jeunesse qui s'ouvrait. — Une année entière s'écoula. — Blanche, calme et sérieuse, belle et modeste comme une madone de Raphaël, Madeleine, assise dans la vaste salle d'Andigné, près du vieux rouet qui avait appartenu à sa mère, rappelait réellement alors les châtelaines disparues, autrefois habitantes du petit manoir. — Elle n'était pas

grande, mais elle eût pu le paraître, tant sa grâce était digne. Ses cheveux magnifiques, avant de se séparer en deux nattes énormes, descendaient, simplement et sans art, sur ses tempes transparentes, et ajoutaient encore à l'expression candide de sa tête de vierge. Elle avait des yeux très-grands et très-beaux, dont les paupières un peu lourdes se soulevaient par instants avec une langueur charmante. Son nez était petit, ferme, droit, spirituel ; il donnait de la finesse à son sourire et de l'énergie à sa douce figure. — Mais sa main surtout était admirablement faite : étroite et souple, avec des ongles roses, bien arrondis autour de ses doigts minces, cette main de duchesse, par sa distinction même, avait l'étrange puissance d'exercer sur l'humeur du père François une influence moins heureuse que les autres perfections de Madeleine. Chaque fois que le bon fermier la prenait en effet dans la sienne, une vague inquiétude passait sur son front placide, et il ne manquait jamais de s'écrier, en secouant la tête d'un air de doute : « Trop blanche, trop blanche, Madelinette !... trop jolie pour les grosses mains de nos lourdauds !... » La jeune fille riait, retirait sa main, sans la regarder, et reprenait tranquillement son aiguille.

II

Un soir, pourtant, le doux rire insouciant de Madeleine répondit moins bruyamment que d'habitude à l'exclamation inquiète du père François, et s'échappa des lèvres de la belle enfant, discret, mystérieux, presque triste. Ce soir-là, Madeleine rougit et baissa enfin les yeux sur sa main avec une ravissante expression de coquetterie naïve et de mélancolique rêverie. — Quand la première étoile vint briller devant elle, à travers les nuages roses du crépuscule, la jeune fille soupira, étendit les bras nonchalamment dans le vide, comme au sortir d'un songe, puis, se levant soudain : « Bonsoir, père, dit-elle ; je suis fatiguée aujourd'hui : je vais dormir.... » Et elle se retira toute pensive.

Lorsqu'elle fut seule dans sa chambre, Madeleine vint ouvrir sa petite croisée, sans bruit. — Cette croisée donnait sur la cour ; un grand noisetier, placé un peu à gauche, l'ombrageait à demi et tranchait alors en noir sur le fond doré du couchant. On était au mois de juin. L'horizon avait de ces teintes de pourpre, fondues, voilées, vaporeuses, que le soleil laisse derrière lui dans les plus chandes journées d'été. Madeleine, debout, immobile, contempla longtemps ces

lueurs mourantes dont la splendeur douce, tout à la fois sereine et triste, semble le dernier regard du monde qui s'endort et le premier sourire du ciel qui s'éveille. A mesure que l'obscurité s'épanouissait lentement dans le silence, comme ces fleurs modestes que l'ombre fait éclore, toutes ses pensées, jusque là contenues et refoulées, s'exhalaient enfin une à une, et, mêlées aux parfums du soir, montaient vers Dieu, nettes, pures et ardentes. Les feuilles tremblantes du noisetier tressaillaient au premier souffle de la nuit. Madeleine baissa machinalement la tête vers un petit rosier frêle et coquet, qui, dans un vase de poterie grossière, fleurissait à ses côtés, sur la pierre noire de l'étroite fenêtre. Ce rosier était l'objet préféré de sa sollicitude, le charme de ses loisirs : elle l'avait planté ; elle en admirait chaque jour avec orgueil les fleurs délicates, la tige élancée, les feuilles veloutées au gracieux contour, au pétiole mince, aux fines nervures. — « Pauvre petite!... murmura-t-elle bientôt d'un ton de regret, en découvrant, au milieu de son cher arbuste, une nouvelle rose, dont la robe, à peine déployée, sortait toute chiffonnée de son calice vert ; pauvre petite!... j'ai tout oublié aujourd'hui... même toi, et je ne t'ai pas vue naître!... » — Et, prise soudain d'une vive compassion pour la fleur délaissée, Madeleine appuya tendrement ses lèvres sur cette rose entr'ouverte.

A ce baiser d'enfant, qui retentit comme la première note d'un chant de rossignol dans le silence de la cour solitaire, un sourire ému et étonné fit resplendir subitement une pâle figure que la jeune fille, plongée dans sa rêverie, n'avait pas encore remarquée en face d'elle, à l'entrée d'une de ces demeures souterraines creusées dans le roc. — La cour du père François était, en effet, limitée à droite par le coteau qui se trouvait ainsi sur un plan parallèle à l'habitation. Quand la pure haleine de la jeune fille inclinée tomba sur la rose naissante, ce visage triste qui, depuis l'apparition de Madeleine, était resté invariablement tourné vers celle-ci, dans l'immobilité de la contemplation, s'embellit étrangement sous le naïf et douloureux sourire qui vint tout à coup l'illuminer dans l'ombre. Son front sévère se détendit ; sur tous ses traits passa, comme un éclair, ce quelque chose d'admirateur, de surpris et de résigné tout à la fois avec lequel les humbles de cœur observent de loin le bonheur d'autrui. En même temps, une larme d'attendrissement glissa lentement sur la joue amaigrie du fantôme ; un vent rapide effleura ses lèvres brûlantes, il toussa....

Madeleine releva la tête : elle vit devant elle deux grands yeux ar-

dents et sombres; elle ne vit pas le regard profondément doux qui veloutait ces yeux pleins de fièvre. Aussitôt, reconnaissant un voisin que son père logeait dans une pauvre cave dépendant de la vaste ferme : « Pierre, dit-elle d'une voix indifférente, sans se douter que ses innocentes amours avaient eu pour témoin cet infortuné, il ne faut pas rester ainsi sur votre porte : voici la fraîcheur.... » Et, donnant l'exemple la première, elle rentra dans sa chambre, ferma sa croisée, et fit tomber avec soin ses doubles rideaux de percale sur ses petites vitres taillées en losanges et ternies par le temps.

Ce jour-là, que s'était-il passé?... Qu'était-il donc arrivé à Madeleine?... Quel souffle mystérieux était venu agiter dans son repos l'âme tranquille de la pauvre enfant et courber, comme le frêle roseau que la tempête secoue, sa jeune tête si sérieuse et si calme?... — Vers midi, à côté de la ferme, des chants de bonheur et de longs éclats de rire s'étaient soudain fait entendre. La jeune fille avait ouvert la porte : une noce défilait joyeusement dans le petit chemin d'Andigné, sous les branches rajeunies des vieux chênes. — On allait deux à deux. — Le plus beau couple avançait lentement, et derrière les autres, grave et silencieux près de cette gaieté bruyante: c'étaient les mariés. — Leur union datait de la veille sans doute, car la fiancée n'avait plus sa couronne. Elle était grande, svelte, bien faite et marchait inclinée, complètement appuyée sur le bras de son époux, dont elle semblait prendre plaisir à éprouver la force. Celui-ci, à son tour, se penchait un peu du côté de la jeune femme, mais avec complaisance et d'un air triomphant, comme s'il eût voulu montrer à tous et mieux sentir lui-même tout le charme qu'il éprouvait à soutenir ainsi sa compagne. Leurs deux têtes se touchaient. Ils ne se disaient rien. Tous leurs sentiments étaient dans leur attitude, dans la paix radieuse qui éclairait leurs fronts; entre ces deux tendresses si jeunes, il y avait abandon, confiance, amour sans bornes, joie profonde. — Madeleine les regarda longtemps. — Elle avait vu bien d'autres fois des mariés d'un jour venir confier aux oiseaux de sa vallée ce grand secret du bonheur que le cœur ne peut, sans fatigue, garder tout entier en soi; elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi expressif, d'aussi doucement saisissant que cette félicité muette qui passait sans bruit devant elle, dans le recueillement de sa plénitude. Son âme eut comme un éblouissement. Quand elle revint près de son père, je ne sais quoi de pauvre et d'incomplet, une misère secrète qu'elle n'avait pas encore soupçonnée autour d'elle, lui apparut

au fond de toute chose et la fit pleurer. Il lui sembla qu'il faisait nuit et que son cœur avait froid. Elle comprit que ce soleil qui l'inondait de ses flots de lumière n'était pas le seul... ni le plus puissant; que ces deux êtres qu'elle venait de voir en avait un autre... ; et, rêvant toute la journée de cette clarté inconnue, la pauvre enfant, pour la première fois de sa vie, appela l'avenir de toutes les forces de son âme.

III

Se marier!... Quelle fillette n'a laissé un beau jour tomber son dernier jouet, en voyant tout à coup se dessiner devant elle ce mot austère et doux qui résum ed'avance toute sa vie? Madeleine avaitdix-sept ans. Une fois que le hasard lui eut révélé ce mot mystérieux, elle en fit sa méditation. Dans sa pensée, devant Dieu et devant sœur Louise, elle aussi se choisit un époux. Elle le voulut bon, elle le voulut beau; elle prit plaisir surtout à se l'imaginer bien plus grand qu'elle, bien plus instruit qu'elle, à se le représenter hardi, énergique et doux pourtant, la protégeant de sa force et l'entourant de son amour. Ce fantôme devint peu à peu l'ange terrestre de sa destinée, le témoin respecté de sa conduite. Il devint son maître et son ami: elle ne marcha plus qu'en le regardant.

Un tel rêve pour l'héritière du père François, on le comprend, était un peu fier, et Madeleine dut le porter longtemps dans son âme sans pouvoir se décider à établir une seule fois, malgré la bonne volonté des garçons du pays, la moindre idée de comparaison entre les rustiques apparences de ses prétendants modestes et les perfections de son idéal. — La jeune fille n'en aimait pas moins sa folie, qu'elle commençait à payer de larmes secrètes et d'inquiétudes douloureuses. Elle l'aimait avec cette ténacité singulière des jeunes âmes qui, ignorant la vie, veulent ce qu'elles cherchent et non ce qu'elles voient, et qui ont besoin, pour être heureuses, de se nourrir d'un enthousiasme aussi intact que leur pureté. Madeleine, dans le fond de son cœur, jurait naïvement alors de n'aimer jamais qu'un homme supérieur à elle, et cela, au risque de rester seule toujours et de se passer d'aimer. Elle n'avait pu savoir encore combien facilement à son âge ce cœur si ambitieux, mais si impatient aussi, peut être dupe de ses propres désirs, et combien, trop souvent, il lui arrive de profaner sa chimère, tant il se hâte de l'incarner dans la première forme dont le charme le séduit!

Un soir qu'elle se promenait seule dans un grand verger dépendant de la ferme, Madeleine entendit tout à coup le père François appeler bruyamment: Madeleine! Madeleine!... et elle le vit bientôt, à travers la haie d'aubépine qui bordait le verger, s'avancer vers elle d'un air empressé, avec un entrain qui ne lui était pas habituel.

De temps en temps cependant il ralentissait le pas et semblait réfléchir. Les pensées du brave homme étaient sûrement fort agréables : car il riait alors de ce bon rire muet et expressif dont il usait toujours dans ses meilleurs instants. Madeleine ne le vit pas rire ainsi. Elle remarqua seulement, quand le père François fut devant elle, qu'une flamme de gaieté extraordinaire brillait dans ses yeux qui l'admiraient, et qu'une pensée inconnue, doucement railleuse, en rendait la bonhomie charmante.

« Eh bien ? demanda-t-elle vivement, impatiente et curieuse.

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— Eh bien !... rien du tout..., » dit malicieusement le bonhomme en prenant avec art, les poings sur les hanches, une pose ébahie.

Et embrassant sa fille, pour cacher le sourire qui lui montait aux lèvres : « Rien autre chose que ça, mam'zelle Madelinette, rien autre chose, ajouta-t-il. »

Madeleine tendit son front, un peu désappointée. Pourtant elle ne se rendait pas le moins du monde et continuait à soupçonner autour d'elle quelque important mystère, quand le père François, s'apitoyant à tort sur un poirier tout fleuri et de fort bonne mine, s'exclama tout à coup : « Mes pauvres arbres !... mes pauvres arbres! Ils ont grand besoin d'une main habile !... » Et, lorgnant sa fille du coin de l'œil, en boutonnant sa blouse : « Demain, dit-il, je ferai venir Clisson.

— Qu'est-ce que c'est que Clisson ? demanda Madeleine.

— Clisson... Clisson... et mais, parbleu ! dit le bonhomme qui s'amusait, c'est le fils de la mère Clisson ! Ça n'est pas malin.

— Oui, mais je le croyais à Paris.

— Eh bien !... il n'y est plus, voilà tout ! Il est ici, pour y rester, pour s'y marier, pour s'y enrichir... vu que c'est, ma foi, un jardinier de première espèce, notre maître à tous, un *horticulteur*, un *arboriculteur*, comme ils disent ! qui va en apprendre long aux jardiniers de M. le comte par-ci, de M. le marquis par-là, et qui va se faire plus tard une réputation de bourgeois !... Et sans compter qu'il

a perdu son oncle, dont il est l'héritier. — Puis, dame! c'est tourné, faut voir !... Ce Paris, ça vous fait un homme!

Et le père François, portant le bout de ses doigts à sa bouche et les baisant sans bruit, comme pour résumer toute son admiration dans ce geste suprême, se mit à fredonner ensuite, d'un ton mystérieux, certaine marche triomphale, et s'exalta même jusqu'à battre la mesure avec sa tête, d'un air dégagé; ce qu'il n'avait jamais fait de sa vie.

Madeleine, pendant ce temps-là, les yeux baissés et silencieuse, martyrisait, sans s'en apercevoir, tout un bouquet de belles fleurs du poirier. Les corolles blanches aux teintes rosées tombaient par pétales sous sa main distraite, et les boutons tardifs disparaissaient à leur tour, emportant avec eux le fruit à peine formé. Le père François, tout en battant la mesure, s'apercevait bien du désastre; mais la profonde méditation de sa fille, ayant à ses yeux, dans la circonstance, un prix infini, il se fût bien gardé de l'interrompre. — Le brave homme ne s'était jamais abusé, en effet, sur la difficulté de marier Madeleine. Il avait, plus d'une fois depuis deux ans, dû se soumettre à cette volonté calme, mais persistante, et laisser tristement percer, en mainte occasion, les dédains de la belle enfant pour plus d'un richard du canton. L'arrivée de Clisson dans le pays venait de rouvrir, en un seul instant, tout un champ de convoitises à ses aspirations paternelles. Souvent déjà il avait entendu parler du jeune homme avec enthousiasme par l'honorable veuve Clisson (épicière et mercière de toute la commune) qui, n'étant que la belle-mère de ce dernier, pouvait à ce titre passer pour impartiale dans ses témoignages élogieux. Il ne l'avait point dit à Madeleine : car Clisson était loin, ne paraissait jamais et ne semblait pas devoir s'établir un jour à Saint-É..., dont la mère Clisson elle-même n'était l'hôte que depuis deux ans. Quand donc des circonstances imprévues le déterminèrent à venir s'installer en Touraine, pays de sa famille maternelle, Clisson, qui venait d'hériter d'un oncle et qui de plus était beau, intelligent et bien vêtu, apparut naturellement au père François comme le type accompli du prédestiné qu'avait semblé attendre Madeleine. Le pauvre père vit en lui un gendre irréprochable, et il en fut pour sa part, dès qu'il l'eut aperçu, éperdûment épris. — Le cœur ainsi tout rempli de projets heureux, le bon fermier était accouru vers sa fille, dans l'intention d'abord de lui confier ses espérances; puis, comme nous l'avons vu ensuite, il s'était

simplement contenté de les lui laisser entendre. — C'est qu'il avait aimé, lui aussi l'excellent homme, aimé délicatement dans ses beaux jours ; et il n'ignorait pas que l'amour cherche l'ombre pour naître, qu'il veut venir à la vie seul, librement et à son heure, et qu'il se cache quand on l'appelle.

L'attitude pensive de Madeleine, au sujet de l'arrivée de Clisson, fut donc pour le père François de fort bon augure. Toutefois, à ce moment, le bonhomme, paraît-il, s'abusait un peu. Quand la jeune fille eut effeuillé la touffe blanche, elle sortit tout à coup de sa rêverie, poussa, devant la branche infortunée, un petit cri de confusion et jeta sur son père un regard craintif.

« Vous travaillez bien ! mam'zelle l'étourdie !... vous travaillez bien !... » répéta le père François en prenant de son mieux un air terrible.

Elle rougit. — Puis, souriant avec une petite moue dégaigneuse, vaguement empreinte d'une fine malice : « Puisque Clisson est si savant, dit-elle, Clisson arrangera tout,... »

Et elle s'enfuit, légère comme un oiseau.

IV

Toute jeune fille, étrangère au monde et solitaire, qui, dans la situation d'esprit où se trouvait alors Madeleine, apprendra qu'un jeune et bel inconnu va passer le lendemain dans sa vie, en ressentira évidemment, malgré elle, une impression fort agréable. Cette curiosité inévitable et pleine de charme eût certainement, dès la petite scène que nous venons de raconter, saisi sans difficulté le cœur de notre héroïne, si le père François, renonçant plus complètement encore, par une politique savante, à ses premiers besoins d'expansion, se ne fût écarté prudemment de tout système apologétique. — Madeleine savait par expérience qu'un père qui veut marier richement sa fille, est particulièrement disposé à trouver adorable tous les hommes riches. *L'héritage de l'oncle*, quoique dissimulé jusqu'à un certain point, par l'adresse du bon fermier, dans l'ensemble des attributs de Clisson, avait réveillé dans l'esprit de la jeune fille le souvenir des enthousiasmes antérieurs du père François ; et, à cause de ce souvenir, qui lui rappelait ses propres déceptions, Madeleine était restée rebelle et défiante. — La pauvre enfant n'en eut pas moins une nuit d'insomnie, pendant laquelle l'image importune de Clisson, qu'elle se représentait grand et très-brun, s'obstinait

à venir se placer sans cesse devant elle, malgré l'image aimée de son cher idéal, et quelquefois si près de cette dernière, que les deux images semblaient se confondre. — Le lendemain matin, à l'heure du déjeûner, Madeleine remarqua que le père François, contrairement à son peu de goût pour la toilette, avait cru devoir, ce jour-là, se revêtir d'une très-belle blouse lustrée et toute neuve, dont le splendide soleil du dernier dimanche n'avait même pas eu les honneurs. — Clisson, cependant, ne vint pas. — On apprit qu'il s'était décidé à se rendre tout d'abord dans plusieurs châteaux voisins, pour offrir ses services et porter des lettres de recommandation. — Trois ou quatre jours s'écoulèrent ainsi. Le père François n'en continuait pas moins à endosser chaque matin sa remarquable blouse ; seulement c'était la blouse qui, peu à peu, cessait d'être lustrée. Il regardait aussi beaucoup Madeleine et lui arrangeait ses cheveux très-souvent avec sa main, quand le vent les avait soulevés. Pour celle-ci, dès que l'heure de l'attente était passée, elle tombait dans un ennui qu'elle n'avait pas connu encore. — Le samedi enfin, Phanor, le bon gros chien, se mit à aboyer d'une telle façon que le père François, qui visitait ses greniers, n'hésita pas à escalader dix bottes de foin pour gagner la lucarne, pressentant l'événement. Il avait bien deviné : Clisson était dans la cour. — Ami !... ami !... disait en riant le jeune homme à la brave sentinelle qu'il apaisait du geste ; puis soudain il se tut.... Madeleine était devant lui.

Madeleine avait un caractère de beauté tellement spiritualisé, tellement inséparable de son âme, qu'il était impossible de se trouver pour la première fois en face de cette tête si blonde, si blanche et si pure, sans prononcer involontairement ce mot d'*ange*, qu'un jour, dans notre enfance, nous avons tous appris. — Bien que Clisson ne fût pas très-naturellemrnt porté à la contemplation et aux pieuses rêveries, il n'en subit pas moins, à l'apparition de Madeleine, quelque chose de cette surprise ineffable et singulière, et reporta vaguement sa pensée vers ses souvenirs d'Histoire Sainte.

« Pardon, mademoiselle !... dit-il avec respect, en prenant gracieusement sa toque noire dans sa main. Monsieur votre père m'a demandé... pour ses arbres, je crois ; pensez-vous qu'il soit ici ? »

Le salut de Clisson parut à la jeune fille un salut de gentilhomme. « Comme il parle bien !... pensa-t-elle.

— Mon père va descendre, monsieur ; il vous attendait. »

Et Madeleine appela le père François, qui, ravi du tête-à-tête, ne s'en pressa pas davantage.

Ils restèrent ainsi l'un et l'autre, debout, immobiles, embarrassés. La conversation commençait à languir d'une manière inquiétante, quand enfin arriva le bonhomme, et Madeleine respira. Tous les trois s'acheminèrent alors dans la direction du verger. Madeleine put, à ce moment, examiner Clisson tout à son aise : car celui-ci se mit en devoir d'expliquer au père François pourquoi il avait quitté Paris, sacrifice auquel il avait dû se résigner, disait-il, pour obéir à son oncle, qui lui avait fait promettre, en mourant, de s'établir en Touraine et d'y rester, vu que son oncle s'était mis dans la tête que l'air de Paris ne lui était pas bon. Cet oncle avait bien eu raison ; mais Clisson ne le dit pas. Enfant gâté de ce père adoptif qui l'avait idolâtré, lui avait fait apprendre son état avec tout le soin possible, et avait caché scrupuleusement à tous ses moindres faiblesses, Clisson avait eu le rare avantage d'abuser passablement de toutes choses sans en être puni. Sa santé seule s'en était un peu altérée ; mais, comme il était brave, il n'y avait pas pris garde. Son patron même l'avait regretté. C'était, du reste, un garçon actif et capable, mais un esprit inconstant, une âme égoïste et un cœur froid.

Tandis que Madeleine marchait derrière lui, le long de la haie d'aubépine, elle ne pouvait se défendre, en le considérant de la tête aux pieds, d'éprouver une certaine déception. Maurice Clisson ne ressemblait, en effet, nullement à l'esquisse imaginaire qu'elle s'en était faite : car il était petit et il n'était pas brun. Elle se demandait comment des imperfections d'une telle importance avaient pu lui échapper tout d'abord, et comment Clisson avait pu aussi facilement réussir un instant à la dominer de son prestige. Au même moment, celui-ci se retourna, lui sourit, et elle fut toute surprise d'être obligée de convenir qu'il était *charmant*. Clisson était, en effet, un fort joli garçon ; ce qu'on lui avait dit quelquefois du reste, et ce qu'il constatait lui-même de temps en temps, par l'examen de sa personne, avec un plaisir assez vif : car les hommes pas plus que les femmes ne se montrent insensibles à de pareilles certitudes. Puis, comme il avait appris que le père François avait une fille admirablement jolie, Maurice s'était, ce jour-là, occupé de sa toilette avec un soin coquet, et son petit costume simple, d'une coupe élégante, laissait voir, à côté d'un fin coutil, une chemise blanche et lisse, dont la distinction n'échappa point à Madeleine. — La visite du verger se passa de la manière la

plus heureuse. On rit beaucoup de l'aventure du poirier, au sujet de laquelle Clisson sut proclamer assez drôlement son impuissance, et l'on écouta, émerveillé, les réflexions ingénieuses du jeune homme sur les espaliers à la Montreuil, sur la taille en éventail, sur la taille en palmette, et ses dissertations savantes sur les arbres en quenouille, en pyramide, en buisson, en gobelet et en vase. Quand on fut sur le point de rejoindre la route, le père François, que le succès enivrait, faillit entonner de nouveau sa marche solennelle devant le couple charmant, et eut mille peines à concentrer ses facultés dans un rôle accessoire. « Allons ! allons ! dit-il, en sortant du verger, vous ferez votre chemin, jeune homme !... Vous êtes bien ici : il faut y rester.

— Ah ! mon Paris !... soupira Clisson.

— Bah ! bah !... votre Paris !... Il faudra vous marier, parbleu !... Vous oublierez bien vite tout ce tintamarre de là-bas, avec une jolie femme et cinq ou six marmots.

— Diable ! comme vous y allez ! dit Clisson, qui ne se sentait pas pour la paternité des aptitudes spéciales. Me marier !... savez-vous que je n'ai pas vingt-quatre ans ? » Et il jeta sur Madeleine un regard rapide ; mais Madeleine, depuis un instant, jugeait opportun de compter les pâquerettes que foulait son petit pied.

Le bonhomme se récria vivement : « Plus tard !... plus tard !... Allons donc !... bien entendu que ce n'est pas pour demain ! »

Quand il les eut quittés, Clisson se mit à rire. « En voilà encore un qui s'empresse de me jeter sa ligne, croyant que je vais y mordre tout bêtement, comme la première ablette venue ! se dit-il. Le farceur !... Il attendra longtemps !...

... Et pourtant... se dit-il encore, pourtant l'appât doit avoir un goût fin !... Diable ! la belle petite !... elle est terriblement jolie !... »

Nous n'insisterons pas sur les diverses rencontres qui, pendant plusieurs mois, succédèrent à cette entrevue. Le lecteur comprendra facilement que le père François, tout pénétré de la puissance des charmes de sa fille, complétement ignorant d'ailleurs de la vraie nature de Clisson, et très-porté, par son caractère, à savourer, même dans les choses graves, la quiétude de cette confiance profonde qui n'est qu'une paresse de l'âme quand elle n'est pas une foi du cœur, dut poursuivre de son mieux la réalisation de son rêve imprudent, qui devint, hélas ! aussi trop tôt, le doux rêve de Made-

leine. Peu à peu, en effet, l'ancienne chimère de la jeune fille prit, pour elle, le nom de *Maurice*.... Elle la vit désormais vivante, debout devant elle et lui souriant, et son âme se prosterna. Une lumière toute nouvelle colora son œil pâle, son existence resplendit. Elle aima, la pauvre enfant, pour la première fois, et follement, avec toute l'innocence passionnée, toute la pureté ardente, toute l'idolâtrie aveugle qui n'appartient qu'aux jeunes tendresses. — Clisson devina cet amour et garda le silence. Très-épris de la beauté de la jeune fille, mais sentant bien qu'il fallait épouser Madeleine ou bien y renoncer, inquiet d'un avenir dont il redoutait la paix monotone, tourmenté parfois du désir de trahir le vœu de son oncle, il se demandait sans cesse s'il devait, si jeune encore, se condamner au mariage pour cette enfant, et s'il ne ferait pas mieux de retourner à sa vie bruyante et d'oublier ce frais visage. Emmener Madeleine à Paris, il n'y songeait pas : car il pressentait que le père François serait, sur ce point, inflexible. Il fallait donc choisir entre les deux bonheurs avant de parler, et Maurice ne se pressait guère. La pauvre Madeleine dut passer ainsi trois mois d'angoisses, durant lesquels elle vécut, jour par jour, heure par heure, de tous ces mécomptes, de toutes ces joies fugitives et douloureuses, de toutes ces larmes secrètes et dévorées qui font le martyre, l'héroïsme, le charme poignant des affections généreuses, plus disposées à se résigner qu'à mourir. — Un jour enfin, Maurice parla.

Madeleine revenait, ce jour-là, d'une course lointaine dont l'avait chargée son père, quand Maurice, qui avait terminé son travail plus tôt que de coutume, et qui retournait, lui aussi, à Saint-É.... la vit de loin abandonner la route qu'elle suivait devant lui et s'enfoncer dans un chemin creux qui s'ouvrait à sa droite, entre deux bois. Il n'hésita pas à la rejoindre. Madeleine, qui s'était assise pour se reposer, surprise par le bruit de ses pas, tressaillit, le reconnut, et se leva toute pâle.

Elle était très-triste ; ses yeux portaient l'empreinte de larmes récentes.

« Qu'avez-vous? lui demanda doucement le jeune homme.

— Rien, » dit-elle d'un ton bref. Et sa lèvre mobile se crispa légèrement sous un pli d'amertume.

Maurice fut sur le point d'entourer de son bras la taille élégante de la jeune fille. Il n'osa pas : le visage de Madeleine avait une expression de fierté candide qui imposait le respect. Pour légitimer son

geste, que celle-ci avait aperçu, le jeune homme fut obligé de tendre la main vers le buisson contre lequel elle s'appuyait, et, détachant du milieu des ronces un long ruban de liserons sauvages : « Comme vous me parlez, mademoiselle Madeleine ! dit-il avec reproche. »

Ils se mirent à marcher lentement tous les deux. La jeune fille ne répondant rien, Maurice, pour la fléchir, lui mit au front sa fraîche guirlande, et couronna de blancs liserons sa tête pensive et inclinée. Madeleine se laissa faire. Bientôt elle vit Maurice qui marchait devant elle à reculons, l'œil rêveur, les bras croisés, dans l'attitude contemplative d'un artiste émerveillé. « S'il me trouve jolie, pensa-t-elle, pourquoi ne m'aime-t-il pas?... »

Le soleil descendait sur eux, ils entrèrent dans le bois rempli d'ombre. Ce bois était épais et solitaire. Une fraîcheur pénétrante, mille parfums suaves de fleurs cachées s'y mêlaient aux senteurs âpres et fortifiantes des landes voisines. On y entendait je ne sais quel bruit joyeux, discret et doux. Il passait dans ce bois, par instants, sur la cime des arbres, tout un monde d'espérances soudaines et de mytérieuses promesses que chaque insecte, chaque brin d'herbe, chaque plante délicate ou robuste accueillait par un tressaillement. « Je suis fatiguée, dit Madeleine. Asseyons-nous; là, tenez... près de ce ruisseau. » Et elle montrait du doigt une source qui chantait.

Quand ils furent assis : « Quelle eau claire ! dit-elle. J'ai bien soif !...

A deux pas de Maurice, une belle campanule sauvage montrait sa coupe profonde. Maurice la cueillit, en détacha les étamines poudrées, se pencha vers le ruisseau, mesura de l'œil, avec satisfaction, la petite bouche de Madeleine, et, lui présentant adroitement le gobelet frêle : « Buvez, dit-il. »

Ils rirent tous deux, d'un rire charmant. Madeleine tendit ses lèvres et obéit de son mieux.

Quand elle eut fini : « Retournez-vous à Paris? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas... »

Madeleine arrêta un instant, avec une vivacité étrange, ses beaux grands yeux sur la main du jeune homme. Elle eut comme une tentation de saisir follement cette main, de tout lui dire, à elle, et sans parler... Mais soudain, une rougeur fugitive effleura son front pâle; elle aperçut le bleu de ciel entre les feuilles, regarda Maurice tris-

tement, puis ne regarda plus rien que l'eau fuyante... Son cœur étouffait.

« Non, je ne sais pas... reprit Maurice en hésitant. Mais... si je pars...

— Si vous partez?

— Je vous regretterai bien, Madeleine... — Et vous?... »

Madeleine... et vous?... Ces mots, prononcés avec mystère, firent trembler de joie et d'espérance l'âme brisée de la pauvre enfant. Elle leva vers Maurice un œil étonné, ravi, noyé de larmes, et, très-bas, lentement, d'une voix éteinte, mais d'un ton ferme : « Moi?... dit-elle. Je vous attendrai toujours... »

Ce sont souvent les femmes les plus timides qui, sous l'exaltation d'un sentiment trop longtemps irrité, surpassent tout à coup en résolution et les plus énergiques. Avant que Maurice eût pu lui répondre, Madeleine se leva devant lui, droite, oppressée, heureuse de son aveu, et, calme, impassible, les yeux brillants, le bravant de son défi : « Partez!... murmura-t-elle. »

Un trouble généreux, le premier et le dernier de sa vie sèche et froide, vint ébranler alors l'âme vaincue du jeune homme. Il prit dans sa main la petite main de Madeleine, et, sincèrement, gravement, saintement : « Je ne partirai pas... dit-il. Voulez-être ma femme? »

Ils s'embrassèrent... sous l'œil de Dieu. — Ce furent leurs fiançailles, leur premier et leur plus doux serment.

Un quart d'heure après, le père François, instruit par les deux jeunes gens de ce qui venait de se passer, battait joyeusement des mains autour de sa frêle et charmante fille, et replaçant sur le front de Madeleine les frais liserons qui tombaient sur sa robe : « Que vous êtes belle, *Madame!* criait bien haut le pauvre homme. Que vous êtes belle ainsi! »

On parla longuement d'avenir. Sur les sollicitations de Maurice lui-même, le père François dut écrire sans retard à Paris et reçut, deux jours après, de l'ancien maître de son futur gendre, le certificat qu'il en attendait. Il fut convenu que Madeleine continuerait tout doucement son métier de lingerie, et que le petit ménage s'installerait dans une maison blanche et gaie qui était alors à vendre à l'extrémité de Saint-E.... La dot de la jeune fille, celle de Maurice, la belle clientèle promise à ce dernier : tout annonçait au jeune couple une vie aisée et confortable. Maurice jura solennellement au

père François de ne jamais lui enlever sa Madeleine et de renoncer pour toujours à ses projets de désertion. — Nous devons le dire, dès à présent, à l'honneur de ce jeune homme, il ne viola jamais cet engagement.

Le jour des noces arriva. — Ce fut une fête pour tout le village. Ce fut pour Madeleine *un jour céleste.* — Elle-même, depuis, nous a dépeint plus d'une fois, par ce seul mot, tout ce qu'il y eut d'ineffable dans ses impressions d'alors.

Nous n'en dirons pas davantage. Comme la femme de Maurice, nous sentons que les grandes joies, plus que les grandes peines, échappent à l'analyse, et que le bonheur, cet hôte étranger que Dieu nous envoie pour un jour, descend de trop haut pour ne pas nous éblouir quand il passe. — Il n'en est pas ainsi de la souffrance. Née sur cette terre, son berceau est le nôtre : marchant avec nous, sœur intime de notre âme, elle supporte plus longtemps notre examen et nous pouvons mieux la connaître. Il est des félicités que bien des cœurs ignorent ; il n'est point de douleurs qui les étonnent. — Aussi, déserterons-nous, dès à présent, le banquet joyeux des époux pour intéresser chacun de nos lecteurs aux secrètes angoisses d'un pauvre abandonné qui, tandis que la jeune mariée recevait, triomphante, les mille félicitations des témoins de son bonheur, pleurait non loin de là, en silence, oublié de tous et vu de Dieu seul.

ANDRÉE DE BRAGIEL.

(La fin au prochain numéro.)

UNE NOUVELLE BRANCHE DE L'ASTRONOMIE

LES SPECTRES STELLAIRES ET LE P. SECCHI

Lorsqu'on lève les yeux vers le ciel par une claire nuit d'été, on est plus frappé par la beauté que par la variété du spectacle. Ces étoiles qui paraissent innombrables offrent au premier coup-d'œil un même aspect. La seule différence que l'on aperçoive tout d'abord, c'est une inégalité d'éclat. Une investigation plus prolongée permet de remarquer des astres colorés, et encore a-t-on besoin d'un télescope pour les distinguer à coup sûr de ceux qui renferment une lumière blanche. C'est à peu près tout ce que l'œil de l'homme peut percevoir dans le ciel. On est naturellement porté à conclure que la constitution des étoiles est partout identique; du moins il semble qu'il n'existe aucun moyen de constater les différences qui pourraient exister entre des corps placés à des distances si prodigieuses. Eh bien! voilà que la science vient aujourd'hui nous faire pour ainsi dire toucher du doigt ces soleils multiples et nous révéler leur nature intime. Nous connaissons ces éléments dont chacun d'eux est composé; nous savons que l'hydrogène se trouve dans telle étoile, que le sodium domine dans telle autre; nous apprenons qu'une substance inconnue aux chimistes, et qui n'existe peut-être pas sur la terre, a été par le Créateur placée dans un troisième astre aux confins de l'univers; nous calculons approximativement ces degrés divers de température, et le résultat imprévu de ces observations est qu'il existe de notables différences entre ces corps célestes que nous nous croyions fondés à considérer d'abord comme identiques. C'est encore la lumière qui nous révèle toutes ces merveilles, et quel autre agent pourrait nous procurer quelques notions sur des astres avec lesquels la distance ne nous permet pas d'avoir d'autres relations? La chaleur que les étoiles lancent dans l'espace expire avant d'arriver jusqu'à la terre. Les actions électriques et magnétiques, s'il en existe quelques-unes, sont insensibles. De sorte que s'il n'y avait pas de lumière, ces masses énormes et innombrables seraient pour nous comme si elles n'existaient pas. Ce n'est que par la lumière que nous entrons en relation avec elles.

C'est au moyen de la *spectroscopie*, branche toute nouvelle des sciences physiques et astronomiques, que l'on est parvenu à acquérir sur les astres les notions auxquelles nous venons de faire allusion, notions dont plusieurs offrent un caractère de probabilité qui équivaut presque à la certitude dans ce genre de connaissances. Le champ est, d'ailleurs, aux conjectures, et de nouveaux progrès sont attendus. Les découvertes dont nous allons entretenir nos lecteurs sont, pour la plupart, si récentes, les observations directes auxquelles ces découvertes ont donnée lieu sont encore si peu nombreuses, qu'on ne possède guère que les linéaments de la théorie que nous allons tâcher d'esquisser.

On sait que la science actuelle ne reconnaît plus de distinction radicale entre les différents agents dits impondérables, la lumière, le calorique, l'électricité et le magnétisme. Elle ramène même à un type unique ces corps impalpables à la matière première qui nous environne. Tous les agents se réduisent à un seul, l'éther, revêtant des formes et fonctionnant dans des conditions différentes, et l'éther lui-même n'est que la matière devenue prodigieusement subtile. Aux yeux des savants d'aujourd'hui, les corps se présentent non pas sous trois, mais sous quatre aspects divers; ils passent successivement par quatre états: l'état solide, l'état liquide, l'état gazeux, l'état impondérable. Maintenant, y a-t-il plusieurs sortes de matière? Sur cette question on se tait prudemment : la réponse, au surplus, importerait peu.

Analysons l'éther sous la forme de fluide lumineux. Personne n'ignore que lorsqu'un rayon de lumière tombe obliquement sur un prisme transparent, il se décompose en sept rayons divergents différemment colorés. Les images de l'ensemble de ces rayons recueillies sur une surface blanche, forment ce que l'on appelle le spectre. Quand on observe de près le spectre suffisamment dilaté, on remarque deux choses : la première, que les couleurs ne se fondent pas harmonieusement entre elles comme par une suite non interrompue, mais qu'il existe des solutions de continuité manifestées par des raies soit obscures, soit brillantes; la seconde, que ces raies n'occupent pas toujours les mêmes places, ni n'affectent pas constamment les mêmes dimensions; en d'autres termes, que ces spectres diffèrent selon la provenance des rayons lumineux. Des études comparatives ont été faites en très-grand nombre, et on est arrivé aux résultats suivants que l'on a pu formuler en lois.

1° Chaque substance se caractérise par un spectre particulier, et par conséquent on peut, une substance étant connue, indiquer la forme de son spectre, et réciproquement à la vue d'un spectre on peut remonter à la substance d'où il émane.

2° Lorsqu'un corps A porté à une assez haute température pour devenir lumineux, se trouve mêlé, à l'état de poudre brillante, par exemple, à

un corps B qui produit un spectre, ce spectre se trouve modifié par le spectre du corps A, et la modification s'accuse par des raies *brillantes* et caractéristiques du corps A.

3° Lorsque le corps A, au contraire, est réduit à l'état de vapeur obscure masquant en partie le corps principal B, le spectre B est également modifié ; mais la modification, en ce cas, consiste dans des raies *obscures*, caractéristiques du corps A.

Ces lois résultent, comme nous venons de le dire, d'un très-grand nombre d'expériences réalisées sur presque tous les corps simples ou composés que la chimie a classés. Les deux dernières permettent, à la simple considération d'un spectre, de reconnaître ces diverses substances existant dans un corps devenu lumineux, et de savoir si ces substances étaient à une haute ou à une basse température. Elles fournissent ainsi un instrument d'analyse aussi fidèle que délicat. Si l'on doute, par exemple, de la pureté du fragment d'un corps quelconque, il suffit de le faire chauffer au point de le rendre lumineux, et de recevoir son spectre sur un écran. Si cette image est absolument conforme à celle que dans la substance que l'on examine, on peut affirmer que le corps est sans mélange. La moindre parcelle quelques traces seulement d'une substance étrangère, se trahissent par la présence dans l'image de raies particulières, obscures ou brillantes, suivant les cas.

Il n'est pas nécessaire de manier les corps dont on veut connaître la composition : l'éloignement n'y fait rien, puisque c'est la seule lumière, émanation subtile du corps, quintessence en quelque sorte de sa substance qui est analysée. On a eu l'ingénieuse idée d'appliquer ce mode aux astres et d'étudier leurs spectres. Un savant astronome romain, le père Secchi, s'y est surtout adonné. Les résultats qu'il a obtenus sont extrêmement curieux. Nous allons rapidement les faire connaître à nos lecteurs.

Francnhofer fut le premier qui analysa la lumière des étoiles, et il nota des différences notables entre les astres plus éclatants et notre soleil. Après lui, Donati fit à Florence des observations importantes à l'aide d'un spectromètre stellaire qu'il avait construit de concert avec le célèbre opticien Amici. Les défauts de cet instrument empêchèrent les études spectroscopiques de faire de sérieux progrès. Le père Secchi résolut d'en fabriquer un plus simple, moins dispendieux et d'un emploi plus commode. Le spectromètre de son invention est à vision directe, il se compose de deux pièces essentielles ; une lentille cylindrique, qui réduit à un filet lumineux l'image de l'étoile, et un prisme composé de cinq prismes, trois *nown* et deux de *fluet*, qui produisent le spectre par la dispersion de la lumière. On observe le spectre au moyen d'un oculaire qui est fixe ou mobile, suivant que l'on désire avoir un agrandissement plus ou moins considérable. Tel est le spectromètre *simple*. Le spectromètre *composé*

permet d'apercevoir auprès du spectre de l'étoile celui d'une flamme artificielle avec lequel on peut composer le premier.

C'est à l'aide de cet instrument que le père Secchi a fait des observations sur 326 étoiles, parmi les plus remarquables que le ciel nous offre à contempler. Dans chaque observation, le père Secchi se propose d'examiner trois choses : 1° La couleur générale de l'astre ; 2° la position des raies spectrales ; 3° la comparaison, soit avec les raies brillantes des flammes artificielles, soit avec les raies obscures du spectre solaire. Mais, objectera-t-on, comment obtenir en pleine nuit le spectre solaire en même temps que le spectre d'une étoile? La réponse est bien simple. La nuit, nous ne pouvons apercevoir le soleil directement, puisqu'il est alors au-dessous de l'horizon, mais nous voyons son image dans des miroirs, et ces miroirs ce sont les planètes qui réfléchissent la lumière qu'il leur envoie. Le père Secchi s'est surtout servi de Mars et de Vénus. Jupiter et Saturne sont des planètes trompeuses, à cause de l'atmosphère épaisse dont elles sont entourées et qui ajoutent leur propre spectre au spectre de la lumière solaire.

Les astres examinés par le savant astronome romain peuvent tous, sauf quelques exceptions très-rares, se ranger dans trois catégories; d'après la couleur propre à chaque étoile, de sorte que, cette couleur étant connue, on peut avec une quasi-certitude prévoir de quelle espèce sera le spectre.

Le premier type est celui des étoiles que l'on appelle communément blanches, mais qui en réalité sont verdâtres azurées, et qui ne paraissent blanches qu'en raison de leur vif éclat. On peut citer comme appartenant à cette classe, qui forme à elle seule à peu près la moitié des astres du firmament, Cirius (σ du Grand-Chien), Vega (σ de la Lyre), (zone) Giallo (α de l'Aigle, Castor, Procius. Le second type nous est représenté par les étoiles rousses), ou d'un jaune foncé tendant vers le roux, telles que α d'Orion, η du Scorpion, η d'Hercule et d'autres couleur de sang qui, bien que fort petites, donnent un spectre très-intense, comme ρ de Persée, π du Cocher. C'est le type le moins nombreux des étoiles; le troisième, presque aussi nombreux que le premier, comprend les étoiles jaunes les plus brillantes, Arthion, la Chèvre, Pollux; notre soleil enfin dont les rayons dorés expliquent l'épithète de blond donné par les poëtes à Phébus.

Le père Secchi a remarqué que, bien que chacun de ces trois types ne soit pas absolument circonscrit dans une partie déterminée de l'espace, il domine pourtant dans certaines régions. Aussi les étoiles blanches sont principalement groupées dans les constellations de la Lyre, de la Grande-Ourse, du Taureau et des Pléiades ; les étoiles jaunes sont presque toutes réunies dans la Baleine, l'Eridan, Céphée et le Dragon. La vaste constella-

tion d'Orion présente un phénomène particulier : les astres y affectent généralement une couleur verte, que l'on retrouve également dans la grande nébuleuse qui fait partie de cette constellation ; c'est comme une modification du premier type. Il n'est pas possible d'admettre que ces coïncidences soient purement accidentelles ; mais dans l'état actuel de la science, nous ignorons absolument la cause à laquelle il faudrait attribuer cette répartition.

Donnons brièvement, d'après le mémoire du père Secchi, quelques détails sur les spectres des principales étoiles de ces trois types.

Le premier type peut être représenté par Sirius ou mieux encore par α de la Lyre, qui est, comme Sirius, une étoile de première grandeur. Comme α de la Lyre est voisine du zénith, son spectre ne subit pas les influences des vapeurs atmosphériques. Nous y remarquons trois fortes raies ou bandes obscures; une sur la limite du bleu et du vert, coïncidant avec la raie solaire F ; une autre, dans le violet, qui n'a pas d'analogue dans le spectre solaire, et que le père Secchi a notée V ; une troisième enfin W à l'extrémité du violet, qui n'est visible que dans les étoiles de première grandeur, et qui manque dans les autres à cause du peu de lumière de cette partie de spectre. Ces raies présentent quelquefois une largeur assez grande, quelquefois leurs bords ont une apparence nébuleuse. Outre ces raies principales, on en aperçoit d'autres dans le vert est dans le jaune ; mais elles sont plus minces et plus difficiles à mesurer.

Les deux raies fondamentales F et W semblent être celles de l'hydrogène à une haute température. La première répond à $H\beta$, la seconde à $H\gamma$ dans le spectre de l'hydrogène. Il est bien entendu que dans ce spectre les raies sont brillantes, tandis que dans le spectre stellaire elles sont obscures, conformément à la théorie que nous avons exposée plus haut. L'élévation de la température s'estime d'après la largeur des raies qui lui est proportionnelle. On conclut de ces apparences que les étoiles du premier type renferment de l'hydrogène. De même les lignes plus fines que nous avons signalées dans le vert et dans le jaune et qui coïncident avec les raies solaires B et *d*, semblent dénoter la présence du sodium et du magnesium. Quant à la raie W que l'on n'a encore rencontrée dans aucun des spectres dus à des substances terrestres, il faut peut-être la rapporter à un élément qui n'existe pas sur notre planète.

Les étoiles d'Orion qui forment comme une famille à part dans cet embranchement, grâce à la teinte verte qui les caractérise, présentent des raies plus fines, indice d'une température plus basse.

Le second type contraste avec le précédent par son développement spectral. Au lieu de deux ou trois raies seulement, il offre aux regards charmés 6 ou 7 bandes larges et brillantes séparées par des raies noires et par des intervalles semi obscurs ou nébuleux. On dirait une colonnade

éclairée de côté; l'ombre et la lumière sont ménagées de façon à donner du relief à la figure. La partie éclairée des bandes, quand on lui fait subir des grossissements considérables au spectromètre, se résout en lignes très-déliées. L'étoile α d'Hercule offre cette belle disposition dans tout son éclat. Dans ce type, on remarque peu de ces raies noires fondamentales qui répondent aux grandes raies du spectre solaire. L'observateur a noté la raie D et la raie *b* indiquant, la première le sodium, et la seconde le magnesium. On aperçoit égal ement, mais avec peine, du côté du rouge extrême, la raie C ou une raie très-voisine de celle-ci, qui répondrait à la raie H de l'hydrogène. Ce qui caractérise surtout les spectres de cette catégorie, ce sont les lignes de la partie nébuleuse des bandes. Ces lignes et le peu de développement du violet sont l'indice d'une basse température et de la présence de vapeurs d'eau. Peut-être ces astres sont-ils entourés d'une atmosphère chargée de vapeurs et d'une température moins élevée que les astres qui appartiennent à la classe précédente.

Le troisième type qui comprend notre soleil, se distingue par des raies très-fines et très-nettes. Elles correspondent généralement avec celles du spectre solaire. On a pu y constater déjà la présence du sodium, du magnésium, du fer, de l'hydrogène. Lorsqu'on connaîtra toutes les substances représentées par les raies solaires, on pourra se rendre compte de la composition de ces étoiles, puisque les spectres de l'un et des autres sont à peu près identiques.

On cite cependant quelques différences. Parfois, les raies si fines de ce type se groupent de façon à former de faibles bandes; d'autrefois elles s'élargissent assez pour révéler une haute température. La Chèvre accuse la raie atmosphérique. Des indices de vapeur d'eau sont également signalés dans γ du Cygne.

Deux étoiles blanches, γ de Cassiopée, β de la Lyre, présentent une apparence tout à fait en dehors des types qui viennent d'être décrits. Au premier coup-d'œil on n'y aperçoit aucune raie : un examen plus attentif fait voir une raie brillante à la place de la raie noire F. Un phénomène semblable a été observé par Wolff à Paris, dans trois petites étoiles du Cygne, et par Huggens dans l'étoile temporaire qui apparut en mai 1816, et qui fut un éclatant fleuron ajouté à la couronne boréale. La raie F, étant caractéristique de l'hydrogène, on en conclut une combustion d'hydrogène. L'existence de raies brillantes en place de raies obscures, dénotant une concentration au lieu d'une absorption de lumière, constitue un élément important de la théorie du spectre qui est encore à faire.

L'étude spéciale des étoiles variables a conduit à des résultats fort curieux. Ainsi l'on regarde maintenant comme probable que la disposition d'Algil, qui a lieu toutes les 62 heures, a pour cause non pas un ralentis-

sement dans la combustion, mais plutôt la présence d'un corps opaque qui produisait une véritable éclipse. En effet, dans l'hypothèse agitée, il y aurait abaissement de température, et cet abaissement serait manifesté par un changement dans les dimensions des raies ; or, le spectre d'Algil présente toujours les mêmes apparences, à quelque époque qu'on l'examine. — La plupart des principales variables sont de couleur rouge et appartiennent au second type. La variabilité de l'éclat d'α d'Orion paraît tenir un changement que l'on remarque dans une de ses raies située sur la limite du vert et du jaune.

Le père Secchi a étendu ses recherches aux nébuleuses. On sait que les nébuleuses sont de deux sortes : les unes se résolvent en étoiles, et leurs spectres ressemblent à ceux des étoiles, sauf la faiblesse extrême de la clarté ; les autres sont insolubles et présentent, dans le champ du plus fort télescope, l'apparence de cette matière blanchâtre avec laquelle se forment les mondes et que l'on a nommée *cosmique*. En général, les spectres de cette dernière n'accusent qu'une couleur avec deux ou trois raies lumineuses fort nettes. On a constaté, par la comparaison avec les raies solaires, la présence de l'azote et de l'hydrogène. Ainsi se trouverait confirmée la théorie d'Herschell adoptée par tous les astronomes, sur la constitution physique des nébuleuses. Ce seraient des amas de gaz et de vapeurs dans un très-grand état de raréfaction et portés à une haute température. Les observations de la comète de Tempel, faites par le Père Secchi en janvier 1866, montrent que les comètes doivent être rangées dans la catégorie des nébuleuses.

LÉONCE DE LA RALLAYE.

REVUE DE LA QUINZAINE

I

Le mois de mars est toujours fécond en bruits de guerre. Cela ne tient pas à son nom, comme pourraient le croire les étymologistes, mais simplement à la saison : les jours grandissent, le soleil donne déjà une douce chaleur, la neige fond, le sol s'affermit ; c'est le moment d'entrer en campagne. Le cultivateur lui-même ne craint pas trop le passage des soldats, car les champs qui verdissent n'ont encore rien à donner, d'où il suit qu'on ne peut rien leur prendre. Donc moins de fatigue pour les armées, moins de dommages pour les propriétaires, tels sont les avantages, les séductions que mars et avril offrent aux hommes d'État qui veulent faire manœuvrer les hommes de guerre.

L'Europe cueillera-t-elle dans quelques semaines ce fruit printanier? Il y a quinze jours la plupart des nouvellistes et des diplomates auraient répondu : non ! mais aujourd'hui mars approche et les bruits belliqueux prennent le dessus.

Ces bruits nous paraissent fondés. L'Europe est trop malade pour ne pas aspirer à un changement ou pour le moins à une crise. Tout le monde accorde cela ; mais les sages veulent encore espérer un délai : nous doutons qu'ils l'obtiennent. On s'est trop préparé à la guerre depuis un an pour qu'il ne soit pas devenu très-difficile de l'éviter. La Prusse peut-elle rester dans son état actuel? Ne faut-il pas qu'elle en finisse avec les résistances de ses nouveaux sujets de l'Allemagne du Nord et avec ses alliés du Sud comme avec le Danemark? La Russie n'a-t-elle pas poussé les choses dans la Turquie d'Europe, en Grèce et chez tous les Slaves à un point qui lui défend d'hésiter longtemps encore? Or si la Prusse et la Russie partent, qui donc pourra se dispenser de partir? Assurément ce ne sera pas la France. Elle aussi s'est préparée et tout fait croire qu'elle est vraiment prête.

II

La question qui domine toujours les esprits est celle-ci : de quel côté commencera la lutte?

Si l'on s'en rapporte aux dernières nouvelles et, surtout, si l'on étudie dans leur ensemble les faits politiques les plus saillants ds ces derniers jours, on est porté à croire que la lutte s'engagera d'abord sur les rives du Danube. La question d'Orient, depuis si longtemps discutée et redoutée, mettra définitivement le feu à l'Europe.

Ce résultat ne fera pas précisément briller la sagesse de la diplomatie européenne. Il semble, en effet, que les diplomates et les gouvernements devraient pouvoir arrêter les malheurs quand ils viennent de si loin. Or qu'a-t-on fait pour éviter la crise redoutable dont nous menace cette vieille question d'Orient? On a eu recours à toutes sortes de petits expédients, mais les actes décisifs ont été écartés. Une fois cependant, en 1854, la France, l'Angleterre et même un peu l'Autriche parurent vouloir en finir; mais pour la France et l'Angleterre les volontés et par conséquent les actes s'arrêtèrent à mi-chemin. Quant à l'Autriche, comme elle avait déjà cette politique équivoque, hésitante qui l'a mise dans l'état où nous la voyons, elle ne fit rien ou pour mieux dire elle fit la sottise d'irriter la Russie et d'inquiéter la Prusse, sans s'attacher ni la France, ni l'Angleterre, ni la Turquie.

Il faut d'ailleurs reconnaître que la question d'Orient offre des difficultés à nulles autres pareilles. On ne peut la résoudre contre les Turcs sans engager une lutte générale, car il faudra arriver au partage des dépouilles; et, d'autre part, comment lui donner, d'accord avec les Turcs, une solution conforme à l'équité et durable, sinon définitive?

Beaucoup de catholiques, nous le savons, sont convaincus que le maintien de la souveraineté ottomane en Europe est le but auquel il faut tendre. Mais quoi que l'on puisse en dire, c'est là un expédient et non une solution. On s'y arrête par crainte du Grec et du Russe, tous deux pires que le Turc à différents points de vue. On fait remarquer, par exemple, que l'Église serait moins libre dans les provinces qui forment aujourd'hui la Turquie d'Europe sous une confédération gréco-slave, que sous le régime ottoman. Puis on ajoute, avec toute raison, que la domination russe qui se substituerait très-vite à la confédération, aurait en matière religieuse des résultats désastreux et serait politi-

quement un danger pour toute l'Europe. Tout cela est très-vrai, et l'on doit reconnaître qu'il n'y aurait plus alors qu'une grande puissance européenne : la Russie.

Mais si nous ne contestons nullement ces éventualités, si même nous avouons qu'elles nous épouvantent, nous reconnaissons aussi que le règne du Turc ne saurait pas durer. Et de plus, il nous est difficile d'oublier que sa douceur actuelle, douceur très-relative, tient à son impuissance. Qu'il cesse de craindre, il cessera d'être doux.

Du reste il ne cessera pas de craindre. Son impuissance est définitive, et voilà pourquoi la crise ne peut être longtemps évitée. L'insurrection de Candie prouve qu'il n'y a plus en Europe de puissance ottomane. Voilà trois ans que cette insurrection dure et le gouvernement de Constantinople, qui commande encore à trente millions de sujets, n'a pu en venir à bout. Les Grecs, dit-on, ont envoyé des hommes aux chefs de l'insurrection et les Russes leur ont donné de l'argent.

Si quelques centaines de volontaires grecs et quelques milliers de roubles, venant en aide à une population de trois cent mille âmes, suffisent à tenir en échec la Turquie, cela prouve combien la Turquie est faible !

Mais la diplomatie, dit-on encore, a gêné l'action du gouvernement ottoman.

Eh bien ! c'est une preuve nouvelle de l'incurable faiblesse de ce gouvernement. Que nous importeraient les remontrances ou les avis de la diplomatie européenne s'il prenait fantaisie à la Corse de demander son annexion à l'Italie ?

La Turquie n'a plus assez de force pour maintenir sa situation en Europe. Voilà le fait qu'il faut voir, qu'il faut reconnaître, dont il faut se bien rendre compte lorsqu'on s'occupe de la question d'Orient.

Cette pauvre Turquie a, du reste, été singulièrement servie depuis quelques années par ses alliés. Chaque fois qu'un mouvement a eu lieu dans l'une ou l'autre de ses provinces européennes, les diplomates l'ont poussée à faire de larges concessions. La France, l'Autriche et l'Angleterre ont, sous ce rapport, bien qu'avec des allures diverses, joué également le jeu de la Russie.

Les Moldo-Valaques ont voulu s'unir afin d'être plus forts contre le Sultan, leur suzerain ; la diplomatie a décidé la Porte à permettre l'union. Les Serbes avaient chez eux des garnisons turques placées

dans d'excellentes forteresses et qui les gênaient très-fort ; ils ont crié que les Turcs devaient partir et la diplomatie a dit aux Turcs : Partez ; ils l'ont fait. Les Monténégrins, ayant été battus, se trouvaient très-ennuyés des blockhaus que les Turcs, leurs vainqueurs, avaient établis sur divers points pour les maintenir dans le devoir. Ils ont déclaré que ces blockhaus leur étaient insupportables ; la diplomatie a pris leur chagrin à cœur et s'est jointe à eux pour pousser les Turcs dehors. Les Candiotes ont demandé des concessions et, grâce à l'action diplomatique de l'Europe, il les ont obtenues ; encouragés par ce succès, ils ont réclamé leur indépendance et se battent pour l'obtenir. Que font les diplomates ? Ils disent à la Porte de céder sur ce point comme sur tous les autres. Ne lui ont-ils pas conseillé aussi de faire des concessions aux Thessaliens et aux Epirotes, afin qu'ils s'entendent mieux avec les Grecs ?

Et pourquoi a-t-on réclamé, sinon imposé, ces incessantes reculades ? Dans le but, en apparence très-sage, au fond très-imprudent, de retarder la crise. Si les diplomates n'ont pas compris que plus la Turquie céderait, plus on lui demanderait de céder, leur science et leur prévoyance laissent fort à désirer ; s'ils ont prévu les conséquences de cette politique craintive, leur conscience est large.

Dans tous les cas, le résultat est aujourd'hui palpable : les Roumains, les Serbes, les Grecs, les Monténégrins veulent profiter des forces que la Turquie leur a laissé prendre, pour lui porter le dernier coup. Ils y sont d'autant plus résolus que la Russie les pousse et que l'aigle noire de Prusse qui, depuis deux ans, a pris une si belle envergure, viendrait appuyer l'aigle russe, si la France, l'Angleterre et l'Autriche trouvaient mauvais qu'ils voulussent mettre la dernière main à l'œuvre que ces trois puissances ont elles-mêmes préparée. Qui pourra jamais comprendre que des États, foncièrement intéressés à maintenir une Turquie puissante, aient ainsi travaillé à l'affaiblir ?

Au moment où la Russie tend de nouveau la main vers Constantinople, but de son éternelle convoitise, il est bon de rappeler certains entretiens trop oubliés qui eurent lieu en 1853, à Saint-Pétersbourg, entre le czar Nicolas et l'ambassadeur d'Angleterre, lord Seymour. Nous citons textuellement ou nous analysons avec une scrupuleuse exactitude les documents publiés par le gouvernement britannique à l'occasion de la guerre de Crimée.

III

Un jour, le 9 janvier 1853, le Czar fait demander lord Seymour, lui parle de son amitié pour l'Angleterre et lui dit bientôt que les affaires de la Turquie l'inquiètent extrêmement.

« Tenez, nous avons sur les bras un homme malade, un homme gravement malade. Ce serait, je vous le dis franchement, un grand malheur si un de ces jours il venait à nous échapper, surtout avant que toutes les dispositions fussent prises. Mais, enfin, ce n'est point le moment de vous parler de cela. »

Tout en reconnaissant que la Turquie est loin de jouir d'une parfaite santé, l'ambassadeur d'Angleterre laisse voir qu'il ne partage pas les profondes alarmes du Czar. C'est le premier acte de la pièce.

L'Empereur avait hâte d'arriver à une solution. Il reprend, le 14 janvier, la conversation commencée le 9 du même mois. La santé de la Turquie le préoccupe toujours extrêmement. D'autre part, il tient à dissiper, au plus vite, les doutes que l'on pourrait concevoir sur son complet désintéressement. Il y a des esprits si soupçonneux et tant de méchantes langues! Il rappelle à lord Seymour *les rêves dans lesquels se complaisait l'impératrice Catherine*, et il ajoute : « *Quant à moi, je n'ai pas hérité de ces visions ou de ces intentions, comme vous voudrez;* au contraire, je suis le premier à vous dire que notre grand, peut-être *notre seul* danger, naîtrait d'une extension nouvelle donnée à notre empire déjà trop grand. » Sa générosité étant mise en si belle lumière, il revient vite à son sujet favori : « La Turquie est malade; elle *tombe dans la décrépitude;* elle va *mourir et nous rester sur les bras.* Nous ne pouvons pas *ressusciter ce qui est mort.* Préparons-nous donc à toute éventualité.

— Je doute, objecte lord Seymour, que la Turquie soit réellement à l'article de la mort. C'est un pays habitué à vivre au milieu de *difficultés jugées insurmontables.*

— Ne nous laissons pas surprendre par les événements, réplique le Czar.

— D'ailleurs, dit lord Seymour, nous éprouvons *en Angleterre beaucoup de répugnance à escompter la succession d'un ancien ami et allié.*

— C'est un bon principe, répond l'Empereur, bon dans tous les temps, et surtout dans les temps actuels. *Cependant il est de la plus*

grande importance que nous nous entendions. Je vais vous parler *en ami et en gentleman.* (Nous citons textuellement.)

« Usant donc de franchise, je vous dis nettement que si l'Angleterre songe à s'établir un de ces jours à Constantinople, je ne le permettrai pas. Je ne vous prête point ces intentions ; mais il vaut mieux, dans ces occasions, parler clairement. De mon côté, je suis également disposé à prendre l'engagement de ne pas m'y établir, *en propriétaire,* il s'entend ; *car en dépositaire, je ne dis pas.* »

Lord Seymour, forcé de comprendre, déclare qu'il n'est pas préparé à exprimer une opinion sur des questions aussi graves. Il ajoute cependant, en termes d'un vague très-diplomatique, qu'il croit l'Angleterre plus disposée « *à conclure un arrangement de nature à prévenir certaines éventualités plutôt qu'à y pourvoir.*

Le 20 février, lord Seymour, qui a reçu des instructions de son gouvernement, apprend au Czar que le cabinet anglais ne croit pas qu'il y ait lieu de se préoccuper outre mesure de la situation de l'empire ottoman. « Il est cependant bien malade ! s'écrie l'Empereur. — Est-il vraiment aussi malade que le croit Votre Majesté? *L'expérience nous apprend que les États ne meurent pas aussi vite.*

— Si votre gouvernement, répond le Czar, est porté à croire que la Turquie conserve quelques éléments d'existence, il faut qu'il ait reçu des renseignements inexacts. Je vous le répète, le malade se meurt, et nous ne pouvons jamais permettre qu'un tel événement nous prenne au dépourvu. »

Après avoir rapporté cette conversation, lord Seymour ajoutait :

« Il ne saurait y avoir de doute qu'un souverain, qui insiste avec une telle opiniâtreté sur la chute imminente d'un État voisin, n'ait arrêté dans son esprit que l'heure est venue, non pas d'attendre sa dissolution, mais de la provoquer. »

Cette prévision fut bientôt justifiée : quelques mois plus tard, le Czar Nicolas entra résolûment en campagne contre la Turquie ; mais la France et l'Angleterre prirent la défense de l'*homme malade.* Les Russes vaincus, au lieu d'habiter Constantinople à titre de *dépositaires*, perdirent leur flotte de la mer Noire et virent tomber Sébastopol. Aujourd'hui, le czar Alexandre II reprend l'œuvre interrompue par la guerre de 1854 ; mais, cette fois, le Russe n'est pas isolé ; il peut compter sur la Prusse et peut-être même sur l'Italie.

IV

Si la question d'Orient s'embrouille, les affaires allemandes ne s'éclaircissent pas. M. de Bismark rencontre des difficultés qui le pousseront sans doute aux mesures extrêmes. Il avait besoin de la paix, disait-on, pour tout arranger en Allemagne; or il se trouve que la paix n'arrange rien. Le Hanovre est chaque jour plus hostile, et Georges V, le roi dépossédé, vient de prononcer des paroles de nature à réchauffer le zèle de ses anciens sujets. Il a déclaré que loin de renoncer à ses droits il avait la conviction de les recouvrer un jour pleinement. La Bavière, dont l'annexion semblait assurée, se prononce avec netteté pour la séparation. Dans ce pays le gouvernement est prussien, mais le peuple ne l'est pas, et il faudra bien que les ministres et le roi se soumettent à la volonté nationale. Le Wurtemberg et la Hesse, où l'esprit d'indépendance a toujours été très-prononcé, montrent naturellement la résolution de s'allier à ceux qui résistent. Quant à la Saxe, il est visible que sa docilité est simplement un effet de la peur, et que le jour où elle aura l'espoir de secouer le joug prussien, elle cessera d'être soumise.

Que fera la Prusse pour vaincre ces résistances qui menacent de se développer? Elle fera la guerre probablement. Ses journaux disent déjà, et peut-être n'ont-ils pas tort, que l'attitude de la France et de l'Autriche est le seul appui sérieux des résistances que M. de Bismark et son roi rencontrent en Allemagne. Aussi le cabinet de Berlin cherche-t-il en ce moment querelle au cabinet de Vienne, à cause d'un certain nombre de passeports donnés par les autorités autrichiennes à des réfugiés hanovriens.

Le fait, pris en lui-même, est de médiocre importance, mais, pour les gens qui veulent se fâcher, tout prétexte est bon. Il est donc possible que la Prusse exploite cet incident de manière à gêner l'Autriche et à mettre la France en cause. C'est sur le territoire français, en effet, que les réfugiés hanovriens, forcés de quitter la Hollande, puis la Suisse, ont enfin trouvé un asile assuré.

Une question difficile à résoudre est celle ci : la Prusse est certainement disposée à brusquer les choses, mais l'Autriche est-elle d'humeur à résister? ne fera-t-elle pas, au contraire, les plus larges concessions afin d'éviter tout conflit?

La réponse à cette question viendra de la Hongrie plutôt que de l'Autriche proprement dite. Le cabinet de Vienne a tant cédé aux

Hongrois qu'il ne peut plus rien, sans leur appui. Or cet appui ne lui est pas encore assuré, car la question fondamentale, la question militaire est toujours en suspens. Voici, d'après des renseignements puisés aux bonnes sources, où en sont les choses à ce sujet :

« Le dualisme s'étendra-t-il à l'armée? Personne n'a répondu *officiellement*. En Hongrie on dit *oui*, à Vienne on dit *non*, et le dissentiment est si grave que chacun recule le moment où il faudra le trancher. Ce moment est venu, et tout annonce un conflit de la nature la plus dangereuse.

Depuis qu'elle est rassemblée, la délégation hongroise semble avoir pris à tâche de se rendre désagréable aux Allemands. On lui cède petit à petit sur tous les détails. Elle a refusé de parler une autre langue que le maggyar, et le bénévole baron de Beust s'est résigné à écouter des débats dont il ne comprend pas un mot; M. de Becke a fait des efforts inouïs pour apprendre quelques phrases indispensables. Il est difficile de pousser la complaisance plus loin; mais les chicanes n'en ont pas cessé pour cela; bien au contraire. Ces pauvres ministres de l'empire sont tourmentés pour chacun des mots qu'ils emploient *même dans leurs documents allemands*. *La Nouvelle Presse libre* en perd patience et demande si ces Hongrois qui ne veulent pas parler allemand prétendent régler cette langue qu'ils dédaignent. — Ainsi le titre de « ministres de l'empire » les a choqués; il faut dire « ministre pour les affaires communes. » — N'est-ce bien là qu'une chicane de mots? — En tout cas, elle couvre une pensée bien singulière : « la Hongrie ne fait pas partie de l'empire d'Autriche. » Le sens du mot *Empereur* et sa signification disparaissent ainsi complétement, car si l'empereur d'Autriche n'est pas empereur de *tous ses Etats*, alors il n'est plus que roi ici, archiduc ailleurs, comte en Tyrol et woïwode en Serbie. — Il est empereur partout, où il ne l'est nulle part. — Peu importe aux Hongrois : ils ne connaissent qu'un roi; les pays cisleithans s'appellent : « les autres pays qui dépendent de Sa Majesté. » On comprend assez combien les Allemands trouvent ces procédés peu aimables.

S'il n'y avait que cela pourtant, le parti qui gouverne, qui considère le dualisme comme son œuvre, qui a besoin de la tyrannie maggyare au delà de la Leitha pour centraliser à son aise en deçà; ce parti dont les chefs favoris sont des insurgés de Vienne, anciens alliés des insurgés de Hongrie, est prêt à bien des sacrifices. Il se montre fier et intraitable en fait de langue avec les Tchèques dont il n'a pas

peur (pas assez) ; mais il est plein de douceur pour ces terribles maggyars et sait s'humilier au besoin. Malheureusement rien de tout cela ne suffit : la gauche de la délégation ne s'attendait pas à un *ministère de la guerre commun*. Le comte Andreassy la combat, il est vrai, sur ce point ; mais il a dans son propre parti d'anciens généraux de la Honwed qui publient ouvertement des plans de dualisme militaire. — La réussite de projets semblables serait la fin de l'Autriche ; les ministres actuels eux-mêmes le comprennent, et cette pierre d'achoppement est telle que l'on s'arrête épouvanté sans savoir que devenir.

La tactique du comte Andreassy paraît être de restreindre la compétence des délégations. Les Hongrois, entre parenthèse, ne veulent pas plus de ce nom que des autres : ils ne veulent entendre parler que d'une *commission* de leur corps législatif. — Une *commission* avec un vote décisif est un non-sens, mais leur but est clair : moins les délégations ont de pouvoir et plus les deux reichsraths en auront. En matière militaire, ils espèrent arriver ainsi à résoudre la difficulté par une abstention. — Tout ce qu'ils auront refusé de régler reviendra de droit aux chambres de-ci et de-là ; or, si une large part de l'organisation de l'armée est ainsi mise de côté, ces messieurs savent bien ce qu'ils auront à faire une fois de retour chez eux : ils la finiront à leur guise.

Quelque parti que prenne le comte Andreassy à propos du dualisme de l'armée, le danger sera grand. S'il se prononce pour, la brouille est inévitable ; s'il osait le repousser, il est à peu près certain que l'opposition partirait furieuse pour aller agiter le pays qui ne demande pas mieux. Ce péril n'échappe à personne et l'inquiétude universelle fait déjà place à la joie peu réfléchie des prétendus politiques qui s'écriaient que « l'élixir » du ministre saxon avait sauvé l'Autriche. La *Nouvelle Presse libre* devient aigre ; *la Presse* elle-même, journal officieux par excellence, n'est pas rassurée. Enfin il vient de paraître une brochure évidemment très-autorisée qui, sous le titre de : *Pensées sur le dualisme dans l'armée impériale autrichienne*, jette un véritable cri d'alarme. On prétend que l'empereur partage les idées émises dans ce petit écrit très-sensé, très-patriotique et très-ému : cela ne simplifierait pas la question, car on sait que les Hongrois prononcent au besoin la déchéance de leurs rois. Ni le comte Andreassy, ni la plupart de ses collègues ou des délégués n'ont reculé, en 1848, devant cette *formalité*.

La brochure dit que, si l'armée est *dualisée*, les deux parties ne se-

ront plus que comme deux armées *alliées;* toute solidarité cessera; les intérêts les plus sacrés de la monarchie seront compromis: « Il « faudrait, le cœur brisé, se dire : *finis Austriæ...* » —En même temps que l'unité de l'armée, la base même de l'empire serait détruite. On en est à se demander si ceux qui désirent cette séparation ont des vues agressives.

« Qu'on sépare l'armée, et, au lieu de la camaraderie qui règne, on « aura d'abord de la courtoisie, puis une jalousie minutieuse, ensuite « un éloignement réciproque qui pourra dégénérer en combats san- « glants... » — L'auteur parle aussi de la *langue* du commandement. Il rappelle avec raison aux Hongrois que chez eux on parle six langues et que cependant ils prétendent en imposer une, celle des Maggyars. La brochure est sans aucun doute écrite par un officier et les considérations pratiques y sont nombreuses et parfaitement convaincantes.

V

Nous pouvons aujourd'hui être brefs sur l'Italie. Le ministère Menabrea y jouit, comme nous l'annoncions dans notre dernière *Revue*, d'une paix relative. Ses adversaires reprendront la lutte contre lui après les fêtes du mariage de S. A. R. le prince Humbert. Il est probable qu'il sera renversé alors au profit de M. de la Marmora ou de M. Rattazzi. Cela importera peu au monde et même à l'Italie. Il n'y a plus qu'un pouvoir dans ce pays, c'est la Révolution. Que ses affaires soient faites par celui-ci ou par celui-là, ni l'ordre ni les principes n'y peuvent rien gagner. Notre rôle est donc de rester neutres entre tous ces hommes de désordre, d'enregistrer les faits et d'attendre la justice de Dieu ; elle viendra, elle vient.

Tout va bien à Rome. Nos feuilles révolutionnaires, toujours promptes à reproduire les mauvais bruits propagés à dessein par les feuilles italiennes, prétendaient que les fêtes du carnaval provoqueraient des désordres. Ces prévisions qui nous inquiétaient peu sont pleinement démenties. Jusqu'au moment où nous écrivons l'ordre a été parfait et tout indique qu'il ne sera pastroublé. Cette année, le trait distinctif du carnaval romain a été un redoublement de zèle pour les choses religieuses. On n'a pas repoussé les fêtes, mais on a surtout cherché la prière.

Les nouvellistes, que rien ne décourage, ont encore parlé de négociations entre Florence et la France, au sujet de la question romaine. Nous maintenons, d'après des informations qui nous inspirent toute

confiance que, sous ce rapport, l'état des choses est toujours le même : le Gouvernement français persiste à repousser toute négociation qui n'aurait pas pour base la renonciation formelle de l'Italie à la possession de Rome et de tout le territoire actuel du Saint-Siége.

Notre armée d'occupation a été diminuée, mais elle a reçu en même temps une désignation et une organisation nouvelles qui lui donnent un caractère de permanence très propre à décourager les italianissimes. Nous en sommes revenus à l'état de choses qui existait avant la convention de septembre 1864 et l'évacuation de 1866.

Que dirons-nous de nos affaires intérieures? Rien; car la place va nous manquer et, de plus, il faudrait répéter ce que nous avons dit il y a quinze jours. En effet, la seule question dont on se soit occupé au Corps législatif est la question de la presse. Le débat n'est pas encore terminé. La Chambre, après lui avoir consacré trois semaines, a éprouvé le besoin de reprendre haleine et s'est donné un congé de quelques jours. Espérons que la reprise ne durera pas aussi longtemps que cette première passe. C'est le vœu public et les orateurs auraient tort de ne pas s'y conformer.

EUGÈNE VEUILLOT.

Une indisposition assez longue a empêché jusqu'ici M. Henri Lasserre de continuer son Etude sur Notre-Dame de Lourdes. Nous espérons reprendre le mois prochain la publication de ce travail.

BULLETIN LITTÉRAIRE

GARDELLINI. — APPENDIX AD DECRETA AUTHENTICA CONGREGATIONIS ab anno 1856 ad 1866 incl. In-4. 3 fr.

Depuis l'invention de l'imprimerie tous les gouvernements ont publié des éditions officielles de leurs décrets, parce que c'est le moyen le plus commode pour la promulgation des lois.

Rome a donné l'exemple sur ce point, comme sur tant d'autres, ainsi qu'on en peut juger par l'énumération suivante :

I. Les décrets et les Actes du cinquième concile général de Latran furent publiés à Rome en 1521. C'est la première édition authentique que nous connaissions.

II. En 1564, Pie IV fit imprimer et promulguer à Rome l'édition officielle du concile de Trente, en fixant le jour où ses décrets deviennent obligatoires pour le monde entier, sauf la disposition spéciale concernant les mariages clandestins qui doit être promulguée dans chaque paroisse.

III. Pie IV publia aussi l'Index des livres prohibés, avec les dix règles générales composées dans le concile de Trente. Plusieurs autres éditions officielles de l'Index romain ont été publiées; la dernière est de Grégoire XVI, en 1841.

IV. Le Bréviaire, le Missel et le Catéchisme romains ont été imprimés à Rome sous le pontificat de saint Pie V.

V. Le troisième et le quatrième concile général de Latran, les deux conciles de Lyon et celui de Vienne sont les bases de la discipline actuelle. Il fallait donc des éditions officielles de ces conciles. Grégoire XIII fit paraître à Rome une édition officielle du *Corpus juris canonici*, lequel renferme les canons des conciles susdits.

VI. Grégoire XIII publia aussi le Martyrologe romain, le calendrier réformé et le Cérémonial des évêques; toutes ces éditions sont authentiques et officielles.

VII. La Bible latine et grecque réclamait une édition officielle. Sixte V publia la Bible grecque; la Vulgate latine fut presque entièrement terminée par le zèle de cet incomparable pontife; Clément VIII attacha son nom à l'édition.

VIII. Clément VIII ne se borna pas à mettre le Bréviaire et le Missel

en harmonie avec la nouvelle édition officielle de la Vulgate; il publia aussi le Pontifical romain.

IX. Le Rituel romain fut édité officiellement à Rome par le Pape Paul V. Depuis cette époque toute addition au Rituel est prohibée et rentre dans l'Index par le fait même.

X. Le Bullaire de Benoît XIV en quatre volumes est officiel et authentique; l'édition doit donc faire foi dans les affaires contentieuses et administratives. Les autres parties du Bullaire pontifical ne sont pas au même rang; mais pour l'enseignement des écoles on suppose que les bulles sont authentiques. Pourtant tous les papes font imprimer à la chambre apostolique leurs principales constitutions, et ils permettent que la signature d'une personne constituée en dignité ecclésiastique (celle, par exemple, d'un évêque, d'un vicaire général, d'un protonotaire) suffise pour authentiquer les exemplaires imprimés des bulles et brefs pontificaux. On pourrait donc, par ce moyen, former des copies authentiques. Mais le Bullaire romain, dans son ensemble, n'est pas authentique. Il est bien à souhaiter que Rome se décide enfin à en publier une édition officielle, qui ait la même autorité que les livres que nous venons d'énumérer.

Peu de gouvernements ont entrepris jusqu'ici de publier des éditions officielles des arrêts qui émanent des cours suprêmes. C'est encore Rome qui a pris l'initiative.

La première édition officielle fut faite sous Clément VIII pour collectionner les décrets que la Congrégation de l'Index avait rendus depuis l'époque de Pie IV. La voie a été suivie par les autres papes; Alexandre VII, Clément XI, Benoît XIV, Pie VII, Grégoire XVI ont donné de nouvelles éditions officielles de l'Index.

La seconde place appartient au *Thesaurus* de la sacrée Congrégation du concile. Commencé par Benoît XIV en 1718, ce recueil forme actuellement cent trente volumes et s'enrichit d'un nouveau tome chaque année.

La Congrégation des rites a pris le troisième rang. L'édition officielle (*Decreta authentica*) entreprise à une époque orageuse (1808) a été continuée avec les plus grands soins. Une nouvelle livraison vient de paraître; nous en dirons un mot plus loin.

Au mois de juin dernier, les évêques assemblés à Rome pour célébrer le Centenaire des saints apôtres Pierre et Paul ont reçu un beau volume que le Saint-Père leur a fait remettre, sous ce titre : *Collectanea decretorum Sacrée Congregationis Episcoporum et Regularium*.

N'oublions pas le volume qui renferme les décrets authentiques de la sacrée Congrégation des indulgences, volume publié à Rome en 1861.

Il suit de là que la sainte Église catholique possède actuellement cinq éditions officielles des décisions des diverses cours suprêmes qui siégent à Rome. Les Souverains Pontifes ont marché lentement dans cette voie,

mais ils la suivent, et il est permis d'espérer que la Pénitencerie, le Saint-Office et la Propagande publieront à leur tour, sous forme authentique, les décisions qui peuvent intéresser le clergé.

La nouvelle livraison de la Congrégation des rites (*Decreta authentica Congregationis sacrorum Rituum*) renferme les décrets qui ont été rendus depuis l'année 1856 jusqu'au 31 août 1867; c'est l'*Appendix tertia* pour les diverses éditions. Toutes les personnes qui possèdent une des trois éditions doivent réclamer cet *Appendix*. Le seul et unique dépôt pour la France est établi chez M. Victor Palmé, 25, rue de Grenelle Saint-Germain, à Paris. JULES ROMAIN.

INSTRUCTIONS SUR LES VERTUS CHRÉTIENNES ET LES PÉCHÉS CAPITAUX, par l'abbé GRIDEL, 4 vol. in-12. 1,600 pages environ. Prix: 12 francs.

Voici un ouvrage qui déjà remonte à deux ans et que nous voudrions remettre en lumière. Il n'a pas eu de succès lors de son apparition, et nous ne savons trop pourquoi le vent de la faveur populaire est si capricieux! et cependant cette œuvre a du mérite et de la valeur. Les livres aussi, il faut bien le reconnaître, les livres édités en province n'ont pas chance de réussite; tel est celui dont nous venons dire un mot à nos lecteurs. Ce sont des instructions sur les vertus chrétiennes et les péchés capitaux; elles sont divisées en sept parties. Les péchés capitaux, il faut s'en bien convaincre, ne sont que des déviations des vertus; cependant, avant de parler des écarts, avant de déclamer contre les vices, comme cela n'arrive que trop souvent, il est nécessaire de montrer la voie, le chemin qu'il faut suivre. L'abbé Gridel a procédé de la sorte, et il a rattaché aux sept vertus principales les vertus secondaires, et cela afin d'être complet. Sans doute, il est beau de tonner contre les vices, d'en montrer les suites funestes, mais avant tout il faut faire aimer et pratiquer la vertu. L'abbé Gridel l'a parfaitement compris, il a réuni tout ce que, dans les orateurs et les auteurs ascétiques, il a trouvé de plus beau et de plus solide sur la nature et l'excellence des vertus chrétiennes et sur les moyens à prendre pour les acquérir, les augmenter et les perfectionner; il a considéré ces vertus sous le rapport surnaturel et divin, au contraire de certains auteurs qui les examinent au point de vue surnaturel et philosophique. Legrand mal qui nous envahit aujourd'hui c'est le naturalisme, ce que les gens appellent avec tant de complaisance la religion de l'honnête homme; le remède pour combattre ce mal c'est de populariser les vérités de l'ordre surnaturel et de les appliquer à la conduite de la vie pratique.

Quand on descend quelques instants au-dedans de soi-même, il est facile de convaincre que le corps de l'homme est agité de besoins incessants;

ces besoins, l'homme veut à toute force les satisfaire ; si malheureusement il ne cherche pas sa satisfaction dans la pratique des vertus de foi, d'espérance et de charité, il donnera dans la superstition, l'avarice, l'orgueil et les plaisirs des sens ; c'est ce que malheureusement nous voyons trop autour de nous. Si nous voulons avoir de l'influence sur ceux au milieu desquels nous vivons et les entraîner dans la bonne voie, il faut commencer par y marcher nous-mêmes. Travaillons à mettre en nous les vertus chrétiennes, et propageons-les par nos exemples et nos paroles. Il en est qui pourront trouver que l'auteur est revenu plusieurs fois sur les mêmes choses, qu'il s'est répété ; mais, quand on veut faire entrer une vérité dans l'esprit il est besoin d'y revenir ; ce n'est donc pas un mal, non plus que le langage simple et familier du livre, car, avant tout, c'est de se mettre à la portée de tous, c'est d'être compris de tout le monde. La manière de voir et de procéder de l'abbé Gridel est confirmée par saint Jean-Chrysostome, par Mgr Camus, évêque de Belley, par saint Vincent-de-Paul, par saint Alphonse de Liguori et par le B. Ange d'Acri. Quand on a de telles autorités pour soi, on peut se rassurer et croire que l'on est dans la bonne voie. L'ouvrage comprend quatre volumes, et il est bien édité. A. VAILLANT.

LES FRANCS-MAÇONS ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES, par ALEX. DE SAINT-ALBIN, in-8° — 520 pages Wattelier, 1867.

La publication du livre de M. de Saint-Albin sur la Franc-Maçonnerie est tout à la fois un acte de courage et un service rendu à l'humanité. Les badauds qui, sur la foi de paroles venues de haut, ont cru naïvement à l'innocuité de la Franc-Maçonnerie, et se sont plu à la regarder comme une société de Saint-Vincent de Paul, finiront peut-être par ouvrir les yeux et par comprendre tout ce qu'a d'horrible et d'immoral cette prétendue société de bienfaisance. M. de Saint-Albin met dans tout son jour la Franc-Maçonnerie : il nous montre ses origines, ses rites et ses grades; ses doctrines, ses trames et ses métamorphoses. Qui voudra ne pas voir après avoir lu ce livre sera un de ces aveugles volontaires qui sont la pire espèce d'aveugles qui se puisse rencontrer. L'auteur, en effet, a porté la lumière dans les plus intimes et les plus ténébreuses profondeurs de la Franc-Maçonnerie; il a révélé au monde ses sinistres mystères; il a mis au grand jour leurs sombres initiations, leurs serments atroces, leurs horribles sanctions de la loi du secret. On a proclamé la Franc-Maçonnerie une œuvre religieuse ; sans doute elle croit au grand architecte de l'univers, elle a un baptême pour transformer les enfants du Christ en louvetons et en louvetonnes ; les vénérables sont appelés à répandre des bénédictions sur la reconnaissance conjugale, et à faire fumer l'encens devant

cette stupide parodie du mariage chrétien. Si l'on veut se faire une idée de la moralité de la Franc-Maçonnerie, on peut lire l'effrayante et admirable étude de l'auteur sur la maçonnerie d'adoption. « Dans quel monde céleste, dit Mgr de Nîmes à propos de ce livre, n'est-on pas introduit par les cérémonies de la vêture et de la profession des sœurs *Franches-Maçonnes?* N'est-ce pas un pur et auguste spectacle que celui de l'*Hiérophante* de la grande prêtresse et de la *Sœur Discrétion*, ajoutant de nouvelles fleurs à la guirlande de l'*Ordre de la Rose?* Chastes colombes, destinées à vivre près du *Temple de l'Amour*, sous l'austère tutelle des *chevaliers Philocoréites*. C'est naturellement dans cette pépinière de hautes vertus que se recrutera l'angélique société des *Femmes solidaires*.

« Ainsi demeure-t-il constaté, par les documents authentiques et décisifs dont votre livre surabonde, que les statuts, la liturgie et les usages de la Franc-Maçonnerie sont un hideux mélange d'engagements et de pratiques impies, sacrilèges, odieux et ridicules. On ne peut sans opprobre se soumettre à cette honteuse discipline; et quand on pense qu'à notre époque une foule d'écrivains même renommés, de magistrats, d'officiers, d'administrateurs, de banquiers, d'hommes d'État et même de princes courbent la tête sous ce joug humiliant, et repoussent avec dédain le glorieux fardeau de la loi et de la vie chrétiennes, on se demande ce que sont devenus le bon sens et la vraie notion de l'honneur. »

Nous recommandons à nos lecteurs la lecture du livre de M. de Saint-Albin, ils ne regretteront pas leur temps.

A. VAILLANT.

MANUALE TOTIUS JURIS CANONICI, auctore D. CRAISSON; editio secunda. Parisiis, 1865. 4 vol. in-12.

Les Hébreux s'enrichirent des dépouilles de l'Égypte. M. l'abbé Craisson a travaillé sur le *Manuale Compendium* de M. Lequeux, livre condamné par l'Index en 1851. M. Craisson en avertit le lecteur dès les premières pages. Nous ne le blâmons pas d'avoir utilisé un livre mis hors de service par le décret de l'Index romain : saint Augustin dit que les auteurs censurés ont quelques choses vraies, dont ils sont les injustes détenteurs; ces vérités appartiennent légitimement aux écrivains orthodoxes, qui sont par conséquent libres de prendre leur bien, partout où ils le trouvent.

Les quatre volumes de M. Craisson sont surchargés de citations et de renvois. Les citations ne sont pas toujours nécessaires ou utiles; le lecteur est souvent renvoyé à des ouvrages qui ne peuvent se trouver dans les mains des élèves, tels que Lequeux, par exemple, qui est à l'Index.

Nous remarquons (n° 35) la doctrine suivante : « L'opinion qui en- [illegible] souverains Pontifes ne veulent pas, en fait, que leurs lois

obligent avant l'acceptation, est licite, pourvu qu'on attribue cela à la libre volonté des Papes, etc. » Cette proposition serait malsonnante sans l'explication qui se trouve plus loin ; l'auteur veut simplement dire que les Ordinaires des lieux peuvent suspendre l'observation immédiate d'une nouvelle loi pontificale qu'ils ne croient pas utile à leurs diocésains, mais qu'ils doivent pourtant en référer aussitôt au Pape et obéir aux ordres qu'ils reçoivent ensuite ; ce qui rentre dans la doctrine communément reçue.

« Si l'évêque ne fait pas observer la loi et néglige d'en référer au Pape, ajoute l'auteur, il pèche, et tous les membres de la communauté qui savent que la loi a été promulguée sont tenus en conscience de l'observer ; car le Souverain Pontife ne consent à la suspension de la loi qu'à la condition qu'on lui fasse connaître les raisons pour lesquelles on ne l'accepte pas. » Voyons ce qui suit : *In cauda venenum*. « Toutefois, si cette loi était par trop onéreuse, les sujets qui ne l'observeraient pas sembleraient exempts de faute. » C'est une fente par laquelle on peut faire passer bien des abus.

Nous ne goûtons pas davantage ce qu'on lit (n° 39) : « Si on doute que la loi soit du nombre de celles qui peuvent ne pas obliger avant l'acceptation, il semble que l'évêque peut agir comme si la loi appartenait certainement à cette catégorie. » Quelles sont les lois dont l'observation ne peut être suspendue ? L'auteur ne le dit pas clairement ; il reconnaît pourtant que les constitutions dogmatiques et celles qui concernent la liturgie doivent être observées sans délai.

Voici (n° 43) une proposition captieuse empruntée à Lequeux et citée sans réserves : « Ordinairement les nouvelles lois (des Souverains Pontifes) concernant la discipline ne sont pas censées obliger avant la promulgation dans les provinces. » Comment n'obligent-elles pas si le Pape veut et dit expressément que la promulgation qui est faite à Rome suffit pour le monde chrétien ? La promulgation dans les provinces est censée devoir être faite en concile provincial ; or les conciles provinciaux ayant été rarement convoqués depuis trois siècles, toute la discipline moderne des constitutions pontificales sera tenue en échec. D'ailleurs, cet appel pratique au futur concile provincial n'est-il pas malsonnant, n'est-il pas compris dans le second article de la bulle *In Cœna Domini ?* Enfin, il serait plus simple d'exiger la promulgation dans chaque diocèse, dans chaque archidiaconé, dans chaque paroisse, etc.

Il est faux que les brefs ne soient jamais signés par le Pape (n° 49) ; car il en est qui le sont, ainsi que certaines lettres latines. L'auteur parle des *brefs* de la Pénitencerie ; lisez : *Brevets*.

Parlant des personnes qui ont qualité pour attester les *oracula vivæ vocis* (n° 50), l'auteur mentionne les secrétaires des lettres apostoliques.

Or ces secrétaires des lettres apostoliques n'existent plus, ayant été abolis il y a deux cents ans. L'auteur serait fort embarrassé si on lui demandait des explications sur les auditeurs du sacré Palais. Il est faux que les notaires apostoliques puissent attester les décisions verbales des Papes. Enfin, l'auteur oublie les secrétaires des Congrégations, qui, dans l'organisation actuelle de Rome, sont le plus fréquemment appelés par leurs fonctions à attester les décisions et permissions que le Pape accorde dans ses audiences. C'est peut-être ce qu'il a voulu dire en parlant des secrétaires des Lettres apostoliques créés par Jules II et abolis par Alexandre VII.

« Le Saint-Siége semble permettre tacitement que les conciles provinciaux ne soient pas convoqués tous les trois ans (n° 81). » La pratique communément reçue aujourd'hui est que les métropolitains demandent formellement une *dispense*. Le Saint-Siége tolère si peu, que dans la relation *ad limina* il exige que les métropolitains exposent les raisons qui ne permettent pas de tenir le concile provincial.

L'auteur oublie de faire observer (n° 100) que les décisions des Congrégations romaines peuvent être authentiques sans les signatures et le sceau, attendu que nous possédons aujourd'hui des éditions officielles.

Nous aurions beaucoup à dire sur le traité *de Consuetudine* et sur le droit *national*, expression malsonnante; mais cela nous entraînerait trop loin; nous nous contentons de signaler les inexactitudes notoires.

Il n'est pas exact de dire que les *Extravagantes* de Jean XXII ont été recueillies *privata industria* (n° 192).

L'auteur n'est pas entièrement convaincu que la Pragmatique Sanction attribuée à saint Louis soit une pièce apocryphe; il dit que c'est une question controversée (n° 209). Pour l'intervention des anciens rois de France dans les affaires religieuses, il confond deux choses bien distinctes: le *fait* et le *droit*.

« Les curés ont été entièrement inconnus dans l'Eglise pendant plu-
« sieurs siècles; ce n'est qu'au quatrième siècle qu'ils commencèrent
« d'exister dans les églises rurales (n° 330). » Cependant tout le monde sait que Rome et Alexandrie ont eu des curés dès le premier siècle de l'Eglise.

L'auteur donne comme entièrement certain (*certe requiritur*) qu'en France le consentement du gouvernement est de rigueur pour ériger les cures inamovibles (n° 340). Cela doit s'entendre de l'inamovibilité civile, aux yeux de l'État; mais un évêque ne peut-il pas ériger le titre paroissial et conférer l'institution canonique, qui entraîne la perpétuité?

Ce n'est pas Benoît XII, mais Clément V qui se réserva l'institution de tous les évêques du monde catholique; sa décrétale est parmi les *Communes*. C'est donc par les papes d'Avignon que la couronne pontificale s'est enrichie de ce beau diamant de l'institution immédiate de tous les

évêques, en sorte que nul ne peut maintenant occuper un siége épiscopal sans les bulles romaines, au lieu que la discipline antérieure accordait aux métropolitains l'institution canonique de leurs suffragants. Les papes d'Avignon jugèrent avec raison qu'il était convenable, dans l'intérêt de l'unité catholique, que le Saint-Siége reprît l'exercice d'un droit inhérent à sa primauté.

En parlant du concordat de Fontainebleau (n° 439), il serait bon de faire observer que ce n'était qu'un projet de convention subordonné à l'assentiment des cardinaux.

L'auteur dit (n° 446) que les règles de la chancellerie romaine réservent au Saint-Siége les bénéfices conférés contrairement aux prescriptions du concile de Trente; cela s'entend des paroisses, que le concile ordonne de conférer par concours.

(N° 445.) L'auteur raisonne comme si la *nomination* était absolument la même chose que la *collation*.

Au sujet de la *résignation* (n° 517), il est nécessaire de mentionner la bulle de saint Pie V, qui énumère les causes moyennant lesquelles l'Ordinaire est autorisé à accepter la démission des curés.

Il est parlé de l'Auditeur de la Chambre apostolique juge des causes criminelles (n° 547), comme si la bulle de Pie VII *Post diuturnas* n'avait pas remis toutes ces sortes d'affaires à la Sacrée-Congrégation des Évêques et Réguliers.

L'organisation actuelle de Rome n'est pas celle du siècle dernier, c'est pourquoi l'on ne peut copier aveuglément les anciens auteurs.

Un évêque peut-il exempter de la juridiction paroissiale les séminaires, hôpitaux, couvents de femmes? l'auteur l'affirme n° 620; pourtant la jurisprudence romaine est entièrement opposée à cette assertion.

(N° 769.) Actuellement la Rote ne s'occupe pas des causes de nullité des professions religieuses; quelques causes matrimoniales de l'État pontifical lui ont été déférées, jamais pour les autres pays : il n'y en a pas d'exemple depuis 1815. La Congrégation du Concile n'est plus composée exclusivement de cardinaux, puisque Pie IX a crée des consulteurs pour la révision des conciles provinciaux. Le *Thesaurus resolutionum* est notoirement authentique; il serait absurde d'exiger, en outre, les signatures et le *sigillum*.

(N° 770.) Le pape Grégoire XVI, par le décret de 1834, a institué des consulteurs auprès de la Sacrée-Congrégation des Évêques et Réguliers; on ne peut dire aujourd'hui qu'elle se compose *solis cardinalibus*.

Il est faux que les évêques n'aient pas le droit de visiter les chapelles des confréries établies dans les églises des réguliers (n° 909).

(N° 976.) L'auteur ne regarde pas comme une chose entièrement certaine que la dispense du carême est réservée au Saint-Siége. On pourrait

avec autant de raison accorder aux Ordinaires le pouvoir de dispenser du vendredi et du samedi.

Le régulier élevé à l'épiscopat est-il dispensé des obligations de sa règle? Il n'est dispensé que de celles qui sont incompatibles avec son nouvel état. L'auteur est beaucoup trop large (n° 1091).

Il admet (n° 1171) la validité de l'usage où seraient les évêques de déléguer aux simples prêtres la bénédiction des ornements, et même le pouvoir de bénir les cloches; il donne des détails sur une prétendue audience pontificale, quoiqu'il sache fort bien, d'après sa propre doctrine, qu'il n'a pas qualité pour les attester d'une manière sûre et authentique.

Le consentement tacite de l'évêque suffit-il pour que les fidèles communient dans l'église cathédrale, au lieu de remplir ce précepte de la communion pascale dans leur propre paroisse? Nous avons aujourd'hui des décisions formelles du Saint-Siége dont saint Liguori n'a pas eu connaissance (n° 1357). De même, la communion donnée dans les églises des réguliers le jour de Pâques (n° 1360).

L'auteur dispense trop facilement les curés de l'obligation de célébrer personnellement la messe *pro populo*. L'absence légitime n'empêche pas d'appliquer pour les paroissiens (n° 1493).

Est-il exact d'énoncer que les confesseurs des religieuses encourent la suspense par le fait même lorsqu'ils conservent leur emploi au delà de trois ans? Nous ne connaissons pas de décret apostolique qui inflige cette suspense, quoiqu'il soit parfaitement vrai que mille décisions du Saint-Siége prescrivent de changer les confesseurs des religieuses tous les trois ans, nonobstant tout usage contraire (n° 1534). Plus loin, l'auteur admet trop bénévolement l'exemption de la juridiction paroissiale (1538).

Il mentionne, sans protester, une disposition civile qui reconnaît aux évêques le pouvoir de défendre aux clercs de porter l'habit ecclésiastique (n° 1675). Comment pourrait-on défendre l'accomplissement d'un devoir imposé par les lois générales de l'Église? Or tout ecclésiastique *in sacris* est rigoureusement obligé de porter l'habit clérical, sauf le cas exceptionnel de la dégradation réelle et effective, laquelle n'est infligée que très-rarement, pour des crimes énormes, et après avoir constaté l'incorrigibilité.

Comment prouverait-il l'existence d'un usage général permettant aux clercs d'exercer l'office de chancelier, ou de juge dans les tribunaux séculiers (n° 2058)?

La permission de l'évêque est de rigueur afin qu'un clerc puisse faire du commerce, même *in gravi necessitate* (n° 2070).

L'auteur admet sans observation la suspense *ipso facto* contre les clercs qui mangent ou boivent à l'auberge (2079).

L'histoire du célibat ecclésiastique est présentée d'une manière par

trop succincte et défectueuse, surtout (n° 2118). Le lecteur qui ne consulterait pas d'autres sources, se formerait des idées très-inexactes sur cette grande et salutaire institution.

Le théologal doit-il être institué canoniquement et à vie, avec une mission ordinaire pour l'explication de l'Écriture Sainte? C'est certain, selon le concile de Trente. L'auteur le conteste par de faibles raisons (n° 2201).

La bulle d'érection de l'archevêché de Rennes exige que le théologal soit nommé au concours. Il faut donc corriger le n° 2208, et réformer aussi la doctrine énoncée n° 2210 et 2211 ; car l'encyclique publiée par Grégoire XVI contre les sociétés bibliques en 1845 prescrit formellement que le théologal enseigne l'Écriture Sainte ou la théologie dogmatique, et depuis lors les Congrégations romaines n'admettent plus qu'il fasse un cours de théologie morale ou de droit canon.

Dans quel document l'auteur a-t-il jamais vu que l'indult *Jubilationis* soit accordé aux chanoines par la Congrégation de l'*Immunité*? Ces dispenses sont toujours données par la Congrégation du Concile.

Au sujet de la nomination des chanoines honoraires, il faut observer qu'une décision de 1867 prescrit de nouveau le consentement du chapitre (n° 2241). Nul homme sensé ne goûtera le raisonnement de l'auteur pour élever des doutes sur la perpétuité et l'inamovibilité des chanoines honoraires (n° 2245). En vain allègue-t-il des décisions verbales et des lettres particulières; les employés du Saint-Siége n'ont pas qualité pour autoriser la transgression des prescriptions canoniques ; la célèbre bulle d'Urbain VIII a pourvu à cet inconvénient, en statuant que les décisions particulières que peuvent donner les cardinaux, les nonces et les autres employés du Saint-Siége n'ont pas de valeur légale, et qu'on ne doit tenir compte que des actes officiels revêtus des formalités légales, ou insérés aux collections authentiques. Cela est si vrai qu'un document signé par le cardinal préfet d'une des Congrégations de Rome est sans aucune valeur si la pièce ne porte en même temps la signature du secrétaire et le *sigillum* officiel. Le cas s'est présenté récemment ; il s'agissait d'un indult accordé en 1838 et signé seulement par le cardinal Odescalchi, préfet de la Congrégation des Réguliers ; on a décidé que l'indult était sans valeur.

Comme Rébuffe vivait avant le concile de Trente, il ne peut mentionner une disposition de Clément VIII. En effet, c'est le pape Clément VII qui a réservé au Saint-Siége l'institution des collégiales (n° 2265).

Touchant l'office canonial, l'auteur est beaucoup trop large, lorsque (n° 2321) il dispense les chanoines français de réciter l'office tout entier dans le chœur, à cause du petit nombre des titulaires et de l'usage. Le plus sûr est d'obtenir un indult apostolique, et c'est ce qu'on fait communément. Il faut en dire autant de la messe conventuelle (n° 2346).

L'auteur exécute lestement le droit qu'ont les chanoines d'être consultés par l'évêque (n° 2413).

Il n'y a plus aucun doute maintenant sur la nature des vœux des religieuses de Belgique, vu qu'une nouvelle décision du Saint-Siége, en date du 22 août 1867, déclare formellement que ces vœux sont simples, mais réservés au pape. Il faudra corriger en conséquence le n° 2506.

L'auteur admet trop facilement que l'usage a dérogé aux anciens canons qui défendent de fonder de nouveaux instituts religieux sans la permission du Saint-Siége. La tolérance dont on use n'est que pour les instituts de femmes voués aux œuvres de charité ; on suppose que les évêques ne laissent pas commencer un institut dont le but ne serait pas utile ou louable. Mais les instituts d'hommes ne jouissent pas de la même tolérance. Le bref de Grégoire XVI (ce n'est pas une bulle) parle seulement des fondements de l'institut ; il est d'ailleurs certain que nul Mariste ne fit des vœux avant le décret d'approbation apostolique. Le Saint-Siége regarde comme nuls les vœux simples qu'on voudrait faire dans une nouvelle congrégation d'hommes fondée sans *beneplacitum* apostolique. Ainsi la désuétude dont parle l'auteur (n° 2528) n'est pas admissible.

Il est entièrement faux que les décrets apostoliques concernant l'approbation des nouveaux instituts de femmes sans clôture renferment aujourd'hui la clause : *Citra approbationem*. Nous n'en connaissons pas un seul exemple depuis 1815. Pareillement, la doctrine de l'auteur sur l'érection et la translation des monastères de vœux solennels soulève de graves difficultés. Comment peut-il argumenter de ce qui se fait en France, sachant parfaitement qu'il n'y existe pas un seul monastère de femmes avec profession solennelle? Les récentes décisions du Saint-Siége, notamment le décret de 1864 concernant les États-Unis, ne laissent aucun doute.

La décision de 1748 concernait un institut de vœux simples, lequel n'acquiert le domaine de la dot que par la mort des religieuses. La maxime diamétralement opposée s'applique aux communautés de vœux solennels; une religieuse qui demande à changer d'institut doit se procurer une nouvelle dot (n° 2614).

La doctrine de l'auteur sur le prétendu droit des évêques de rappeler dans leur diocèse les ecclésiastiques qui ont fait profession dans une congrégation religieuse, doit être restreinte au cas (d'ailleurs infiniment rare) énoncé par Benoît XIV, qui met ce droit au même rang que le droit du supérieur d'un ordre relâché, relativement au profès qui a passé à un institut plus strict (n° 2618).

Au sujet de la profession tacite, l'auteur oublie que le décret de 1857 l'ayant abolie pour les réguliers, elle ne peut se rencontrer aujourd'hui que dans les couvents de femmes (n° 2696).

Il met en doute que la dispense des vœux simples soit réservée au Pape

(n° 2740). Les servantes séculières peuvent être introduites dans les couvents cloîtrés, sans indult apostolique (2745). La jurisprudence romaine est bien diverse.

L'indult de 1833 dont il est parlé (n° 2848) n'est pas général, car il concerne uniquement la maison de Gênes.

La discipline actuelle du Saint-Siége est diamétralement opposée à la doctrine de l'auteur (n° 2876), où il dit que les religieux de vœux simples ne semblent pas compris dans la prohibition d'accepter les paroisses séculières; le simple bon sens indique qu'un religieux ne doit pas vivre habituellement hors de sa communauté, car il ferait mieux d'obtenir dispense de ses vœux et de quitter son institut.

(N° 2930). L'auteur diminue les droits des évêques sur l'administration temporelle des communautés de femmes.

Les Cisterciens ont un général qui réside à Rome depuis l'époque de Pie VII, quoiqu'en dise l'auteur (n° 3109) qui reconnaît, au même endroit, que les Trappistes dépendent de ce général. Il fait une singulière position aux chanoines réguliers, qui ont pourtant rempli une grande place dans l'Eglise. La règle de Saint-Benoît, la charte fondamentale de Cîteaux et plusieurs autres n'ont-ils pas eu l'approbation spéciale et solennelle du Saint-Siége? L'auteur confond les *mendicantes*, les clercs réguliers, les chanoines réguliers, les Rédemptoristes, les Visitandines et les Ursulines, comme s'il ne fallait pas tenir compte des différences, qui sont pourtant essentielles. Il ne traite nulle part assez nettement ce qui concerne les congrégations modernes de prêtres, congrégations *séculières*, avec la législation spéciale qui régit l'ordination des sujets. Il parle des Lazaristes et des Rédemptoristes dans des paragraphes distincts, comme si les uns et les autres n'étaient pas également des *prêtres séculiers* vivant en communauté avec des vœux simples.

Au sujet des chapelles domestiques, l'auteur supprime, dans le décret apostolique de 1847, lequel déclare que la permission d'y célébrer la messe est réservée au Saint-Siége, la clause *non obstante quacumque consuetudine*; puis il renvoie à son traité *de Consuetudine*, pour décider si la coutume qu'il dit exister en France a quelque valeur (n° 2569).

L'indult apostolique est-il nécessaire pour garder le Saint-Sacrement dans les chapelles des séminaires, des religieuses non cloîtrées? Malgré les décisions formelles du Saint-Siége, l'auteur laisse cela dans le doute (n° 3584).

Il met en doute que les constitutions apostoliques *contra sollicitantes* obligent en France (n° 3872). Il doit penser autrement aujourd'hui, attendu la nouvelle circulaire de Rome.

Nous ne conseillons pas à l'auteur de signaler à l'attention des cardi-

naux du Saint-Office ce qu'il enseigne touchant la validité des mariages mixtes (n° 4344).

Comme le nouveau décret de 1861 permet de recevoir trente francs pour l'agrégation des confréries, il faudra corriger ce qui est dit (n° 4658).

L'auteur soutient l'origine *orientale* de l'ancienne liturgie gallicane (n° 5041). On sait que notre Saint-Père le Pape a fait distribuer aux évêques assemblés à Rome pour le centenaire de saint Pierre, deux beaux volumes où l'on montre que cette liturgie n'était autre que la liturgie romaine primitive.

(N° 5072). Dans la note, lisez *Gabutius*, au lieu de : *Gobbatius*.

Touchant l'aliénation des biens ecclésiastiques (n° 5320), au lieu de laisser dans le vague la nécessité du *beneplacitum*, on aurait pu citer un grand nombre de dispositions récentes du Saint-Siége.

Le Pape seul pourrait autoriser des laïques à remplir l'office d'assesseurs dans les causes ecclésiastiques (n° 5549).

La confrontation *réelle* de l'accusé et des témoins n'est pas admissible dans les tribunaux ecclésiastiques ; il faut employer la confrontation *verbale* (n° 5714). De même, la discipline actuelle ne permet pas de déférer le serment à l'accusé (n° 5749).

Le chapitre concernant la suspense *ex informata conscientia* est incomplet et obscur, et ce défaut est d'autant plus regrettable que c'est une question capitale pour l'honneur et l'existence des membres du clergé.

La table des matières occupe presque la moitié du quatrième volume. Si on retranche les questions de théologie morale et dogmatique avec lesquelles M. l'abbé Craisson a grossi son *Manuel*, l'ouvrage aura l'avantage d'être réduit à deux volumes. Le droit canonique est une science distincte de la théologie morale, puisqu'il a d'autres sources et une autre méthode; il ne faut donc pas confondre deux sciences parfaitement distinctes. Les facultés de droit canonique ont toujours eu leurs opinions particulières, en dehors des opinions des théologiens, toutes également permises par la sainte Eglise. C'est surtout au Concile de Trente qu'on a vu l'antagonisme des deux écoles. La plupart des écrivains modernes ne saisissent pas ces nuances ; ils veulent être à la fois théologiens et canonistes, et font de l'encyclopédisme, qui est peu en harmonie avec les traditions des écoles catholiques.

PAUL DUBOIS.

LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE ET LA DOCTRINE CATHOLIQUE, par le R. P. DELAPORTE, prêtre de la Miséricorde, chanoine honoraire, docteur en théologie, professeur de dogme à la Faculté de Bordeaux, directeur de Saint-François Xavier. Beau vol. in-8 de XXXII- 554 p. Prix 6 fr.

Après la question religieuse, la question la plus grave de notre époque est évidemment la question économique. Dans le camp de l'indifférentisme

religieux, cette question est étudiée avec une ardeur passionnée, non pas seulement par les théoriciens, mais par les masses populaires. Les récents congrès de Genève et de Lausanne en fournissent une preuve entre mille. Les catholiques, au contraire, sauf un petit nombre d'exceptions, demeurent étrangers aux questions économiques. C'est là un grand malheur et un grand danger. C'est se mettre en dehors de cette société contemporaine qu'on ne peut ramener à l'amour du devoir qu'en lui témoignant un intérêt réel et dévoué à tous ses besoins, moraux et *matériels*.

L'auteur du livre que nous annonçons a donc composé un ouvrage de la plus incontestable utilité, en publiant un traité d'*Economique*, où les vrais principes de cette science sont exposés avec clarté, et rattachés, comme ils doivent l'être, aux principes de la science religieuse, qui est la science universelle.

Le *Problème économique* est destiné à être le *Manuel* de tous ceux que préoccupent les besoins de notre époque, et spécialement des ecclésiastiques désireux d'exercer une influence sérieuse sur les *hommes* qui les environnent.

La lettre si flatteuse écrite à l'auteur, au nom de Pie IX, ne peut laisser aucun doute à cet égard.

Ce livre à deux mérites assez rares à notre époque : il est éloquent, sans cesser d'être rigoureusement scientifique, et il est complet. Non qu'il descende jusqu'aux plus minimes détails ; mais il dit sur tous les points importants ce qu'il est nécessaire de savoir ; et quand une question, comme celle du *prêt à intérêt*, ou celle de *l'instruction populaire*, exige des développements plus considérables, ces développements sont donnés, ou bien des appendices fournissent des renseignements utiles.

Comme l'a très-judicieusement dit S. E. le cardinal Donnet, dans une remarquable lettre à l'auteur, les questions traitées dans le *Problème économique* se ramènent à quatre chefs.

1° *Le travail*, base de l'économie, sa raison d'être, ses conséquences légitimes ou abusives, et ses divers modes de développement.

2° Le *travailleur*, sa condition sociale, et les nuances qui, au point de vue économique, distinguent chaque citoyen.

3° *La pathologie du monde économique*, ou le problème de la misère avec ses causes et ses remèdes.

4° L'influence exercée dans l'ordre économique par les diverses sociétés religieuses.

Ce sont là évidemment de très-importantes, très-intéressantes, et très-pratiques questions, et le docte professeur de la Faculté de Bordeaux, en les groupant dans un seul volume, qui dispensera d'en consulter beaucoup d'autres, a rendu un service signalé à la science catholique.

On jugera facilement la valeur du livre par les deux pièces suivantes.

Lettre adressée à l'auteur, au nom de Sa Sainteté Pie IX.

Très Révérend Monsieur,

Sa Sainteté Pie IX a vu *avec une très-grande satisfaction* que vous aviez employé votre science et votre talent à débrouiller les questions subtiles et complexes de l'Économique, et à les confronter avec les préceptes de la loi morale, de manière à mettre en évidence que l'Église n'est en aucune façon hostile à tout ce qui peut tourner à l'avantage de la société humaine. Et parce que ce travail montre, d'une part, combien sont calomnieuses les attaques de ceux qui soutiennent que la doctrine catholique ne s'accorde point, ou ne s'accorde qu'à grand'peine avec le progrès de la science, et surtout de la science économique, et, d'autre part, ranime l'amour des pieux fidèles pour cette doctrine, *Sa Sainteté a accueilli avec le plus grand plaisir votre volume*, ET A FAIT LES VŒUX LES PLUS SINCÈRES POUR QU'IL PORTE LE FRUIT QUE VOUS EN ATTENDEZ. C'est pourquoi elle m'a ordonné de vous faire connaître les sentiments de sa bienveillance paternelle à votre égard, et de vous en transmettre pour gage certain la bénédiction apostolique, qu'elle vous donne très-affectueusement.

François MERCURELLI.
Secrétaire de Sa sainteté pour les lettres latines.

Rome, 1 Juin 1867.

Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Rodez.

« De nos jours, les questions d'économie sociale prennent une large part dans les préoccupations publiques. De l'Institut à l'atelier, les esprits s'agitent dans un cercle de questions graves qui touchent aux fondements de l'organisation sociale : le travail, le capital, le salaire, l'association, les rapports de l'ouvrier au patron, le prêt et l'usure, le paupérisme et l'assistance, la richesse et l'égalité, etc. On cherche la solution d'une foule de problèmes ardus posés par la science et souvent embrouillés par les passions. Il y a, du moins, déjà un grand résultat obtenu, c'est une tendance générale à améliorer le sort des classes inférieures de la société, et nous aimons à le constater. Mais nous sommes convaincu que le catholicisme peut seul donner complétement les solutions que l'on cherche avec ardeur, et qu'aujourd'hui, comme à toutes les époques de son histoire, ses enseignements divins, s'ils étaient acceptés, suppléeraient à l'insuffisance des lumières naturelles, dans cet ordre de choses pratiques qui se réfèrent à l'économie sociale. Le clergé ne doit donc pas rester étranger à la méditation de ces objets qui intéressent et passionnent si vivement les hommes de notre époque. En les étudiant à la lumière de l'Évangile, il pourra se préparer à remplir le rôle de pacificateur au milieu des débats soulevés par tant de questions importantes, et contribuer, comme il l'a toujours fait, au progrès pacifique de l'humanité par la douce influence de ses enseignements et de ses vertus. Plusieurs écrivains ont traité cette matière au point de vue catholique, et on sait que le P. Félix l'avait prise, l'année dernière, pour sujet de ses éloquentes conférences à Notre-Dame.

« Nous voulons signaler aujourd'hui à nos chers coopérateurs un excellent

livre intitulé : *Le Problème économique et la Doctrine catholique*, dans lequel sont traitées à fond les principales questions mises à l'ordre du jour par la science et par l'instinct des masses populaires. L'auteur de ce livre, le R. P. Delaporte, prêtre de la Miséricorde, professeur de théologie à la Faculté de Bordeaux, a envisagé son sujet avec une rare sagacité et avec une grande érudition, puisée aux sources de la science sacrée et profane. Son ouvrage, si recommandable par lui-même, est honoré d'une approbation flatteuse de S. E. le cardinal archevêque de Bordeaux, dont la haute intelligence est une des gloires du Sacré-Collége.

« Nous serons heureux de savoir que quelques-uns des prêtres de notre diocèse auront fait acquisition de ce volume intéressant; après l'avoir lu et médité, ils nous seront reconnaissants de le leur avoir signalé. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Études et modèles de style, par M. FRÉDÉRIC GODEFROY. Poëtes, tom. Ier, seizième et dix-septième siècles. in-8°, 696. — Gaume frères, 1867.

M. Frédéric Godefroy poursuit son beau travail sur la littérature française. On ne l'accusera pas de hâte et de précipitation, car, si nous ne nous trompons, voilà quatre ans que la première partie de cet ouvrage a été publiée. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons de cette lenteur : quand on veut produire des travaux qui durent, il faut étudier sérieusement son sujet. M. Godefroy a tout ce qu'il faut pour réussir : un goût très-fin et très-sûr au service d'un excellent esprit, une grande connaissance de son sujet, beaucoup de discernement, une intelligence parfaite de la langue française. Il sait, à première vue, distinguer le vrai du faux, il ne prend pas les scories pour le véritable métal; il a un amour bien accentué du vrai beau. Toutes ces qualités jointes à un jugement sain et droit ne peuvent que produire un ouvrage remarquable, et l'*Histoire de la littérature* est un livre qui sort tout à fait de l'ordinaire et se place sans contestation au premier rang des bonnes œuvres de ce genre. Il nous donne le premier volume de son étude sur les poëtes du seizième et du dix-septième siècle; il avait étudié auparavant les prosateurs. L'auteur suit la marche qu'il avait précédemment adoptée ; son ouvrage sur les poëtes nous offre des études générales avec des notices sur les principaux écrivains des époques dont il parle. C'est un travail aussi complet que possible ; il n'y a de passés sous silence que ces auteurs qui n'ont fait du bruit quelques instants que pour tomber ensuite complétement dans l'oubli. Nous avons déjà eu l'occasion de parler dans la *Revue* de cette histoire de la littérature. L'un des buts que s'est proposé l'auteur, c'est de fournir de nombreux modèles de style. Il existe, sans doute, beaucoup d'ouvrages de ce genre, mais tronqués, mais mal faits et sans valeur; le livre de M. Godefroy laisse bien loin derrière lui tous ses devanciers. Il est difficile de faire de bons extraits,

et l'auteur a au moins le mérite de la difficulté vaincue, personne ne le lui contestera; ce mérite en vaut un autre, au jugement de Cicéron qui, certes, devait s'y connaître.

« Ne faut-il pas, dit-il, quelque talent pour classer et appliquer à propos aux règles de l'art cette immense variété de morceaux épars et confondus çà et là dans les poëtes et les orateurs? Quand il ne faudrait que du travail pour y réussir, ce travail mériterait déjà d'être loué; mais que dis-je? on ne peut faire ce choix sans une extrême habileté. Oh! quel est celui qui, sans connaître l'art à fond, pourrait, au milieu de tant d'écrits, s'arrêter aux endroits remarquables et en faire une juste application? Il en est qui, lisant de bons discours, de beaux poëmes, approuvent les orateurs et les poëtes, sans expliquer pourquoi ils les approuvent; parce qu'ils ignorent ce qui leur a plu davantage, ce que c'est, et comment l'auteur s'y est pris pour les émouvoir. Mais l'homme de goût, l'homme éclairé, pénètre dans tous ces secrets; il fixe son choix sur ce qu'il y a de mieux, il en tire des exemples favorables à la direction et aux progrès de l'art; il est lui-même un grand artiste. » Nous trouvons que la dernière phrase de cette citation, appliquée à M. Godefroy, est le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui et de son livre. A. VAILLANT.

LE LIVRE DES VISIONS ET INSTRUCTIONS DE LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE FOLIGNO, Traduit par M. Ernest Hello (1).

Il est rare aujourd'hui qu'un livre soulève des colères.

Les louanges et les critiques abondent; les uns approuvent et les autres réprouvent. Ce qui ne peut être approuvé de personne est expliqué par quelques-uns.

Certain livre de M. Zola, dont je ne donnerai pas le titre, a trouvé de ces explicateurs qui ont voulu voir là une étude des plaies sociales très-courageuse et très-forte, et très-nécessaire à montrer. On a beaucoup admiré le courage de l'écrivain et pas assez celui du lecteur; mais personne ne s'est mis en colère.

Ce qu'il faut pour provoquer la colère, c'est la chute qui semble la moins faite pour la soulever, ce qu'il faut pour la colère, c'est la victoire.

On veut bien voir la boue, mais on veut y rester. Si une âme victorieuse montre, du lieu de sa gloire, la fange qu'elle a traversée pour gagner les hauteurs, la colère éclate; et ceux qui aiment la lumière et la victoire ne peuvent admirer que poursuivis de huées et d'injures.

L'admiration semble n'être plus de ce monde. La victoire est presque inconnue. Si elle se montre dans sa splendeur, on trouve des hommes qui la veulent souiller de leurs injures, parce que, avant d'être la victoire, elle

(1) Un volume in-12, chez Poussielgue frères, rue Cassette, 27. Prix : 1 fr. 80.

a été le combat. Plus le combat a été terrible, plus la victoire est glorieuse, plus l'injure est basse et la colère aveugle.

Ce spectacle étrange vient de se produire à propos d'une bienheureuse peu connue, cachée dans le latin depuis des siècles et que M. Ernest Hello vient de révéler en français.

Ce qui a ajouté à la colère, c'est le style. On lui eût pardonné encore, si elle se fût montrée avec une tournure flasque et molle; mais la vie que le style lui a faite a donné à la fureur une vie qu'elle ne se connaissait plus. Disons aussi que M. L. Veuillot, qui l'a présentée dans le monde, n'a qu'à parler pour soulever la colère : l'admiration est à la hauteur de son cœur cela suffit.

Ceux qui comprennent *Madame Bovary*, *Fanny*, *Germinie Lacerteux*, *Candide*, *Faublas*, *Lélia*, tombent dans des indignations véritablement comiques, en présence d'*Angèle de Foligno* que vient de traduire M. Hello et que vient de recommander M. Veuillot.

Le Temps a été le premier touché de la sainte pudeur, il se voile la face; *le Nord* va plus loin qu'on n'eût osé l'espérer, *le Globe le Progrès* et *le Lien*, etc., font cortége aux plus forts indignés de la presse.

Dans un premier article, M. Veuiliot disait :

« M. Ernest Hello a traduit avec amour ce livre conçu et dicté par « l'amour. Il l'a transplanté dans notre langue tel qu'il existe, plein de « naïveté, de feu et de vie; il y a mis tout le zèle intelligent d'un disciple « accoutumé à ces hauteurs, toute l'habileté hardie d'un artiste puissant. « Depuis l'admirable version française des *Confessions de saint Augustin*, « par M. Louis Moreau, nous ne nous souvenons pas d'avoir lu une tra- « duction qui tout à la fois garde mieux la physionomie de l'original et « semble davantage être la conception originale du second auteur.

Quand au livre en lui-même, je n'en veux pas parler après M. Louis Veuillot. Le second article que le grand écrivain lui a consacré dans l'*Univers*, ne me laisse d'autre ressource que celle de citer encore. Dans ces pages qui resteront, l'admiration et la justice ont revêtu le manteau de la magnificence.

La bienheureuse Angèle raconte qu'elle quitta la vie mondaine pour la vie pénitente. Afin d'atteindre la vérité entrevue, elle sacrifia tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle aimait, tout ce qu'elle était. Afin de résister à l'attrait du gouffre qui la sollicitait encore avec une violence supérieure aux forces humaines, elle s'attacha éperdûment à la croix où son Dieu avait voulu mourir pour la racheter. Elle fait le détail de ce combat, le plus haut, le plus noble que puisse soutenir une âme. Elle dit comment, considérant la croix, elle connut l'immensité de l'amour divin; comment elle fut attirée elle-même dans cette immensité; comment, toujours combattue, elle se sentit enfin transfigurée, transformée, invincible dans son armure d'amour et de lumière.

A ne le prendre que du moindre côté, le livre d'*Angèle* nous fournit un document psychologique bien autrement sérieux et positif, que les recherches les plus célèbres des simples philosophes et savants. C'est ici que le scalpel rencontre et saisit l'âme. Elle se montre à nu, on voit tous ses ressorts, toutes ses puissances, tout son principe ; nous avons le procédé de la purification, le mystère de la transformation nous devient véritablement sensible.

Un jour, le bon religieux qui écrivait sous la dictée de la Sainte, s'interrompt pour noter un phénomène maintes fois observé. Elle parlait d'une bénédiction du Christ donnée à ses enfants spirituels ; il dit que son visage n'était plus le visage humain, mais quelque chose d'angélique qu'il appelle « la joie glorifiée. » Le lecteur n'a pas besoin de ce témoignage. Les paroles d'Angèle, ces paroles à son gré impuissantes et mortes, ont néanmoins conservé assez de feu pour nous faire apparaître le brasier d'où elles ont jailli. Six siècles n'ont pu les éteindre ni les refroidir ; autant de siècles passeront sans y laisser tomber de cendres. L'immortel est là, l'immortel amour. Cette amante a connu la Passion du Christ jusqu'à en éprouver, dans son âme et dans son corps, les tortures, les défaillances et l'agonie ; elle a connu l'amour du Christ jusqu'à en partager les excès et les délires, car l'amour du Christ est le scandale de la raison humaine. Elle a pu dire comme saint Paul et tous les saints : Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi. Ell ea voulu rendre au Christ le même amour que le Christ lui avait donné, offrir à la justice divine la même expiation, et devenir anathème pour le salut des hommes ; et c'est pourquoi le Christ vivant en elle, son visage n'était plus le visage humain, mais transsudait le rayonnement du Christ.

Pure œuvre poétique, la conception d'Angèle serait plus profonde que celle du Dante, son contemporain ; elle attesterait un effort d'intelligence plus vigoureux pour franchir le seuil de l'invisible. Si la *visionnaire* de Foligno n'était qu'un poëte, elle surpasserait par l'audacieuse majesté de la pensée le poëte de la *Divina Commedia*, qu'elle surpasse déjà par la sincérité de l'enthousiasme et de l'éloquence. Assurément, toute l'admirable machine poétique du Dante n'a rien qui égale la stature ni la structure de ce poëme à deux personnages, Dieu et l'âme humaine, luttant pour combler l'abîme qui les a séparés, remplissant cet abîme, l'un du sang de la rédemptiou, l'autre des larmes de l'amour, et tous deux victorieux consommant l'union désormais éternelle qui les identifie... LOUIS VEUILLOT.

Après de telles pages, il est facile de comprendre pourquoi je n'ajoute rien. JEAN LANDER.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

L'ABYSSINIE

I

Le nom de l'Abyssinie a de nouveau retenti en Europe, au bruit de l'expédition anglaise. Ce n'était point pour la première fois qu'il y était apporté ; car déjà au moyen âge, bien avant les explorations des Portugais, de vagues rumeurs étaient venues de ce pays en Occident. La renommée du grand négus, le roi des rois d'Ethiopie, avait traversé le désert et la mer, avec tout le merveilleux de l'inconnu, et l'imagination populaire avait fini par personnifier en lui le fabuleux prêtre Jean, le roi-pontife au milieu des païens, que l'on avait cherché d'abord en Asie. Cette idée qu'un prince chrétien régnait en Orient reçut tout à coup sa confirmation par l'arrivée au concile de Florence de deux envoyés de l'empereur d'Abyssinie, Zaréa Jacob, qui venaient apporter la profession de foi de leur maître, à peu près conforme à celle de l'Église romaine. Dès lors on ne douta plus que ce monarque ne fût le même que le prêtre Jean, dont le nom avait été la personnification des empereurs abyssins, et la légende parut ainsi se rattacher à l'histoire.

Tel fut le premier événement qui apprit à l'Europe l'existence d'une Afrique chrétienne, et le commencement des relations qui s'établirent entre les deux continents.

Les Portugais d'abord, que leur génie aventureux et le goût des conquêtes avaient poussés à entreprendre les plus hardis voyages, furent les premiers à connaître ce pays. Non contents d'avoir accompli la circumnavigation de l'Afrique depuis les colonnes d'Hercule, en doublant ce fameux cap austral où Vasco de Gama, ayant bravé les colères du Génie des tempêtes, le géant Adamastor, remonta l'Afrique jusqu'aux villes arabes de la côte de Mozambique, ils entreprirent, par les négociations et le secours de leurs armes, de s'établir en Abyssinie, pour mieux dominer de là sur les Indes. La religion d'ailleurs, qui se mêla tout de suite aux expéditions lointaines du quinzième siècle, les conduisait aussi dans ce pays en leur montrant des frères séparés à ramener dans la même famille.

Ce fut en 1490, au moment où l'exploration du continent africain suivait son cours, que le premier ambassadeur portugais, Covilham, arriva dans l'empire du prêtre Jean, pour y conclure une alliance. Mais une ancienne loi, qui interdisait à tout étranger venu en Abyssinie le retour dans sa patrie, aussi bien que la science et l'habileté de l'Européen, le firent retenir en Abyssinie avec tous les honneurs de premier conseiller de la cour. Cette tentative du Portugal restée sans succès devint néanmoins l'occasion de nouveaux rapports entre les deux pays.

Car quelques années plus tard, tandis que le sultan Sélim Ier, qui régnait sur l'ancien empire des Arabes, et déjà maître de l'Égypte, de la mer Rouge et de la Nubie, menaçait à la tête des Turcs l'empire d'Abyssinie, la reine-mère Hélène, au nom du jeune roi David, envoya une ambassade au roi de Portugal, pour implorer son secours contre les Maures. Après quelques hésitations, l'ambassade partit et, en 1520, une flotte portugaise débarqua à l'île de Massouah. Les envoyés du roi Emmanuel, bien accueillis à la cour de l'empereur David, furent retenus six ans. Ils s'en retournèrent au bout de ce temps, accompagnés d'un ambassadeur abyssin.

Ce ne fut qu'après douze années d'attente que les secours du Portugal arrivèrent; mais, pendant cet intervalle, les Turcs envahirent presque toutes les provinces de l'empire, détruisant les églises et les palais, pour achever d'abolir toute trace du nom chrétien sur le sol d'Afrique, où ils régnaient en vainqueurs. David, abandonné, fugitif, caché dans les montagnes, y mourut misérablement. Son successeur parvint à réveiller le courage de ses sujets et recommença la guerre avec quelques chances de succès. C'est alors qu'une troupe de quatre cents Portugais, sous la conduite de Christophe de Gama, vint à son secours, et victorieuse en plusieurs combats, autant par la supériorité des armes à feu que par l'intrépidité des soldats, put enfin délivrer l'Abyssinie de la domination turque.

Parmi les personnes qui composaient la première ambassade envoyée de Lisbonne, en 1520, il y avait trois prêtres, Francesco Alvarez, Andrad et Bermudez. Ce furent là les premiers missionnaires européens établis sur cette partie du sol africain, et les restaurateurs de la foi catholique dans le vieil empire d'Éthiopie.

Mais avant de parler de l'état religieux de l'Abyssinie, il faut donner quelques notions géographiques et historiques sur ce pays. Car, bien que depuis l'arrivée des Portugais il y ait eu une série de missions

et d'ambassades, souvent interrompues, il est vrai, mais renouvelées de temps en temps jusqu'au siècle dernier, néanmoins l'Abyssinie n'a commencé à être bien connue que depuis les voyages récemment entrepris à l'intérieur et les récits qui en ont été faits. La principale gloire appartient ici à la France, qui n'a point cessé d'être à la tête de ce mouvement d'exploration.

L'Abyssinie est située dans la partie orientale de l'Afrique, au sud-est de la Nubie, et s'étend tout le long de la partie méridionale de la mer Rouge. L'aspect que présente la constitution géographique de ce pays, est celui d'un massif de montagnes couronnées de plateaux. A la considérer dans son ensemble, l'Abyssinie s'élève au milieu des plaines sablonneuses qui l'entourent, comme un immense édifice de montagnes à plusieurs étagements, formés par des plateaux en gradins, encaissés et comme suspendus entre la crête des chaînes inférieures et le pied des collines supérieures.

L'Abyssinie forme ainsi un vaste plateau d'environ deux cents lieues d'étendue légèrement déprimé vers le nord-ouest, porté sur des assises gigantesques et surplombant la mer Rouge à une hauteur moyenne de 3,000 mètres. De Massouah, port ordinaire de débarquement pour les Européens, on accède au plateau par des pentes successives taillées dans les escarpements des montagnes, qui commencent à quelques journées de marche de la mer, au sortir du désert brûlant du Samhar.

L'aspect de ces montagnes est des plus grandioses. Presque tous les rochers taillés à pic ressemblent à des remparts abrupts ou à des tours isolées. Leur masse énorme, découpée de mille manières et qui présente toutes les convulsions d'un soulèvement volcanique, se dresse sur le dos des plateaux qui leur servent de bases, ou sur le bord de vastes précipices. — On dirait d'une forteresse de géants debout au milieu des déserts.

Deux grandes chaînes de montagnes, limites naturelles de l'Abyssinie, courent à l'ouest et à l'est, étendant leurs rameaux multiples à l'intérieur, et forment plusieurs bassins, dont les plus importants sont ceux du Takazzé, du Nil Bleu et du Mareb, avec leur nombreux affluents.

Le Takazzé, qui a sa source au centre, coule au nord-ouest vers la Nubie; le Nil Bleu prend naissance au pied du mont Talba-Ouaha, vers le sud-ouest, traverse le grand lac Dembea, et après un immense circuit remonte au nord-ouest, où il va rejoindre le Nil

Blanc ; le Mareb, qui coule dans le Tigré, partie septentrionale de l'Abyssinie, descend du mont Tarenta et remonte aussi vers la Nubie.

Ce système de montagnes et de rivières donne à l'Abyssinie une conformation très-pittoresque et très-variée, en même temps qu'elle y entretient une grande diversité de climats et de végétations. Aussi a-t-on appelé l'Abyssinie la Suisse de l'Afrique, elle en a toutes les horreurs et toutes les beautés : des escarpements, des précipices, des lieux verdoyants et boisés.

La crête des montagnes, dont les plus hautes surpassent en élévation les pics les plus éminents des Alpes, est couverte de neiges. Au milieu des gorges s'ouvrent des vallées délicieuses remplies de gras pâturages où paissent de nombreux troupeaux. Mille rivières ont leur lit dans les ravins creusés sur les flancs des collines et forment, en se précipitant des rochers, de grandes nappes d'eau qui retombent souvent en cascades gigantesques. Des lacs suspendus servent de réservoirs à ces rivières. Le sommet des plateaux, abondamment arrosé, est fertile et permet des cultures variées.

Les géographes divisent l'Abyssinie, sous le rapport du climat et des productions du sol, en hautes terres, nommées par les habitants, *dégas ;* terres moyennes, *ouaïnas dégas ;* basses terres, *kollas*, sont comme les terrasses superposées du plateau abyssin.

Dans la *déga*, la température est modérée ; les nuits y sont froides comme dans les pays du nord ; sur les flancs des montagnes croissent des massifs d'arbres verts, des sycomores, des tamariniers, des colquals, l'arbre symbolique de l'Abyssinie, aussi commun que le palmier d'Égypte ; au sommet s'étendent de vastes prairies. On comprend parmi cette première classe de terres, les pays situés à une hauteur qui varie de 2,500 à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La température des terres moyennes présente plus de différence, quoique leur élévation soit plus uniforme. C'est la région la plus riche, la plus fertile et la plus peuplée de l'Abyssinie, celle où sont situées toutes les villes importantes, Gondar, Adoua, Antalo, et où l'agriculture et l'industrie prospèrent davantage. Enfin dans les basses terres, situées à une hauteur moyenne de 1,500 mètres, la température s'élève jusqu'à 35 degrés. La végétation y est magnifique, mais la population peu nombreuse. On y trouve des animaux de toute espèce. Les lions, les panthères, les hyènes, les chacals ont leurs antres dans les profondeurs des rochers ; sur le bord

des rivières habitent des hippopotames et des crocodiles ; dans les forêts et les champs couverts de hautes herbes vivent des bandes d'éléphants, de sangliers et de singes ; dans la plaine s'ébattent de nombreuses troupes de girafes, de buffles, d'antilopes et d'autruches.

Il y a aussi de grandes variétés d'insectes et d'oiseaux, une flore très-riche, comme n'en possède peut-être aucun autre pays.

On ne connaît en Abyssinie que deux saisons : la saison sèche qui dure du mois de septembre au mois de mai et forme l'été ; la saison des pluies qui occupe tout le reste de l'année, c'est-à-dire l'hiver. Les pluies fortes et abondantes donnent aux rivières des crues impétueuses qui deviennent des torrents, et produisent de telles inondations du sol que toute opération de guerre, tout voyage de caravanes et tout commerce est impossible ; car alors ce n'est plus qu'un vaste bourbier. Autant le pays est beau, fertile et salubre pendant la première saison, autant il devient triste et aride pendant la seconde.

L'immense plateau qui forme l'Abyssinie est entouré de forêts vierges et de déserts chauds, humides, malsains. Ce sont les rivières, les pluies, les montagnes et l'élévation du sol qui donnent à l'Abyssinie une température plus douce que celles de la Nubie et de l'Égypte, en même temps qu'elles produisent cette végétation luxuriante et entretiennent toutes ces variétés du règne animal.

Parmi tous les grands fleuves de l'Abyssinie, il en est un plus remarquable que les autres par son cours sinueux et qui se rattache au problème de la découverte des sources du Nil ; c'est le Nil Bleu qui, après avoir accompli un immense circuit au cœur de l'Abyssinie, va rejoindre à l'ouest le Nil Blanc à travers la Nubie. Au siècle dernier, lorsque James Bruce en eut reconnu les sources, on crut communément que cette artère orientale était la maîtresse branche du grand Nil égyptien, et que dès lors on en avait trouvé la source véritable.

Certes, c'eût été là une merveilleuse découverte et qui explique assez l'orgueil avec lequel Bruce s'érigea en grand prêtre du Nil et répandit ces fastueuses libations sur l'autel qu'il éleva au dieu des eaux. Tant de conquérants dans l'antiquité l'avaient tentée en vain, depuis Sésostris jusqu'aux centurions de Néron, qui remontèrent le fleuve plus haut que personne avant eux et après eux jusqu'à Bruce.

Mais, s'il fallut bientôt renoncer à cette idée, c'est encore en Abyssinie qu'un hardi et savant voyageur, M. Antoine d'Abbadie, se remit

à chercher les sources du Nil. Il crut les trouver au sud de ce pays, dans le royaume de Choa, où le *Guibé*, appellé aussi Gosseb, a sa source, et qui, après un long détour, en remontant du sud à l'ouest, deviendrait le *Bahr-el-Abiad*, qui est le nom que prend le Nil en Nubie.

Cette hypothèse a été abandonnée également à la suite des découvertes que Burton et Speke, puis Speke et Grant, firent succcessivement dans l'intérieur de l'Afrique; on verra néanmoins comment elle peut se concilier avec les résultats nouveaux et garder à l'Abyssinie ce qu'on pourrait presque appeler l'honneur de concourir à la formation du plus fameux des fleuves.

Au deuxième siècle après Jésus-Christ, le géographe Ptolémée annonça « que les vraies sources du Nil étaient directement au sud, très-avant dans l'intérieur du continent, où les neiges et les eaux des hautes montagnes de la Lune se réunissaient en grands lacs avant que de former le fleuve (1). »

Cette prédiction s'est réalisée : on vient de trouver ces monts et ces grands lacs, situés dans la région de l'équateur. Dans l'un de ces lacs, le Victoria Nyanza, élevé de 3,750 pieds au-dessus du niveau de la mer, débouche la grande rivière de Kitangura qui vient des montagnes de la Lune. Ce lac a un écoulement d'eau à sa partie septentrionale qui va rejoindre, selon toute probabilité, le *Bahr-el-Abiad* (le Haut Nil Blanc), de sorte que l'une des sources tant cherchées du Nil, sinon l'unique, descendrait de cette fameuse chaîne de montagnes appelée Σελήνης ὄρος par Ptolémée, et s'alimenterait par l'un de ces lacs équatoriaux, vraies mers intérieures de l'Afrique, qui forment les immenses réservoirs des eaux tropicales. Il ne reste plus qu'à déterminer le cours de la rivière qui s'échappe de l'extrémité nord du Nyanza et à trouver le point de jonction avec le Bahr-el-Abiad. C'est ce que vient d'entreprendre sir Samuel Baker.

Mais est-ce là l'unique source du Nil, et doit-on abandonner l'hypothèse qui en place une autre en Abyssinie? Voici à ce sujet l'opinion de Mgr de Jacobis, le premier missionnaire catholique de l'Éthiopie en ce siècle :

« La position géagraphique et hydrographique de l'Abyssinie nous apprend que le Nil est alimenté par deux grandes masses d'eau dont l'une fait son volume ordinaire, et l'autre le volume surabondant qui produit les inondations; la source de la première masse, qui doit

(1) Cité par M. Himly.

évidemment être considérée comme la principale source du Nil, on doit la chercher dans ces régions de l'Abyssinie qui sont le plus près des régions des pluies continuelles de la ligne équinoxiale. Il faut chercher la source de la seconde masse d'eau qui suit la succession des saisons, dans les montagnes qui couvrent la partie orientale de l'Abyssinie. Or, presque toutes les eaux qui coulent de ces montagnes vers l'occident sont recueillies par trois rivières, appelées le *Mareb*, le *Taccazzé*, et enfin l'*Abawé*. » D'après Mgr de Jacobis, ce serait donc dans les montagnes d'où viennent ces fleuves qu'il faudrait chercher la seconde source du Nil.

Comme cette idée est antérieure aux dernières découvertes, elle est inexacte peut-être, en ce que Mgr de Jacobis a rapporté à ces fleuves l'une des sources du Nil, tandis que M. Antoine d'Abbadie a pensé plus justement qu'il fallait la chercher à la naissanee du *Guibé;* mais elle ne laissera pas que de paraître plausible dans sa conception. Ainsi le Nil aurait à la fois ses sources dans les montagnes orientales de l'Abyssinie et dans les Monts de la Lune. Il est donc le grand collecteur des eaux amassées par les pluies tropicales dans les rivières et dans les lacs, sur une surface d'une prodigieuse largeur, et il s'étend plein de sève et de vie sur le continent africain, comme un arbre gigantesque dont les racines multiples forment un immense réseau, qui embrasse plus de 400 lieues de superficie, et dont le tronc droit, d'une hauteur de 500 lieues, se divise à son sommet en plusieurs branches, au moment où le fleuve s'épanouit en delta dans la mer Méditerranée.

On avait raison d'attacher tant d'importance à la découverte des sources du Nil : connaître le bassin de ce fleuve, plus grand que le Mississipi lui-même, c'était connaître le tiers de l'Afrique.

II

Les pays, compris aujourd'hui sous le nom moderne d'Abyssinie, faisaient autrefois partie de l'antique empire d'Éthiopie, qui s'étendait des Monts de la Lune à la mer Rouge, et où régnait un seul souverain, le *négus*, le roi des rois, comme on l'appelait. Cet empire paraît être un des plus anciens du monde, sans que l'on puisse toutefois déterminer en aucune manière l'époque de son origine. Les chroniques locales font remonter l'histoire indigène des Éthiopiens à la reine de Saba, et regardent son fils Menilek, qu'elle eut de Salomon,

comme le fondateur de la dynastie impériale des négus. Il est difficile, dans les chroniques abyssines, de faire exactement la part de l'histoire et de la légende, tant les fables sont partout mêlées à quelque vérité.

Nous savons, relativement à ces origines lointaines, que la reine de Saba, qui régnait en Arabie Heureuse et sur les côtes orientales de l'Afrique, ayant entendu parler de la magnificence de Salomon, se rendit à Jérusalem, d'après le récit de la Bible, pour y admirer la sagesse et la puissance de ce roi. Elle arriva dans un grand appareil et accompagnée de riches présents pour le jeune roi des Juifs. Elle revint éblouie des merveilles qu'elle avait contemplées à Jérusalem, et chargée de présents beaucoup plus magnifiques.

Les annales abyssiniennes racontent que, pendant son séjour dans la ville sainte, la reine, aimée et honorée de Salomon, eut de lui un fils qu'elle nomma Menilek. Mais que faut-il croire de cette tradition? La reine de Saba fut-elle une des sept cents épouses royales de Salomon dont parle l'Écriture? Est-ce à elle qu'il faut appliquer ce texte du *Cantique des Cantiques* : *Nigra sum sed formosa, filiæ Jerusalem?*

Telle est la tradition immémoriale de l'Abyssinie, qui rapporte à ce fait l'établissement de l'empire éthiopien et de la religion juive en ce pays.

« Soit que Menilek, dit un historien, fût inquiété en Arabie dans la pacifique possession de ses États, soit qu'il voulût les étendre en Afrique, il paraît certain qu'il est passé dans cette dernière contrée et qu'il y a introduit avec lui beaucoup d'Hébreux, des Sabéens, des Homérites et des Madianites, qui y transportèrent avec leur langue le nom d'Éthiopie; car l'Éthiopie était une contrée d'Arabie qui commençait au mont Sinaï. On le sait par la femme de Moïse, qui, étant Madianite, est néanmoins dans l'Écriture appelée Éthiopienne. L'Abyssinie d'aujourd'hui, au contraire, s'appelait alors la terre de Chus. Aujourd'hui encore les Abyssins nomment le pays qu'ils habitent la terre de Chus, en y ajoutant Éthiopie, mais comme un surnom. »

Les anciens indigènes, dépossédés de leur territoire par la venue des Abyssins, se sont établis sur les côtes de la mer ou dans les contrées basses qui avoisinent le Nil. C'est là qu'on retrouve encore leurs descendants, en qui s'est perpétué le signe distinctif de leur race.

L'origine diverse des peuples de l'Abyssinie leur a fait donner en Orient le nom d'*Habesch*, qui signifie peuple mélangé, et d'où l'on a fait le nom moderne d'Abyssinie, que les indigènes refusent d'ailleurs

d'employer, comme injurieux à leur nationalité. Ils se prétendent autochtones, comme la plupart des anciens peuples, quoique la race abyssine, très-différente des autres populations africaines, doive être considérée, par sa physionomie et son caractère, comme une branche de la grande race caucasique. Du reste, il existe encore parmi ces peuples une assez notable diversité de types et de mœurs, qui atteste le mélange de leur origine.

La dynastie salomonienne régna en Éthiopie jusqu'au milieu du dixième siècle après Jésus-Christ. Pendant ce temps, l'histoire du pays est assez incertaine dans son ensemble; mais on peut indiquer quelques-uns des principaux événements qui s'y passèrent.

C'est d'abord, aux sixième et septième siècles de l'ère ancienne, l'établissement en Éthiopie de nombreuses colonies égyptiennes, à la suite de l'une de ces migrations dont parle Hérodote.

Puis, au milieu des guerres des rois d'Égypte contre les rois d'Assyrie, les conquêtes de Nabuchodonosor qui s'étendirent jusqu'en Éthiopie, suivant les prophéties d'Ézéchiel (XXIX et XXX), de Nahum (III) et d'Isaïe (XX).

Parmi les Juifs qui échappèrent à la captivité de Babylone, la plupart se réfugièrent en Égypte et en Éthiopie par la mer Rouge, et fondèrent dans ce dernier pays plusieurs colonies. C'est de là que vient la tribu des Falaches, établie dans le *Sémen*, à l'ouest du Tigré, et restée indépendante avec les lois, les mœurs et la religion juives.

L'histoire mentionne ensuite, dans le temps que l'empire des Perses avait remplacé celui des Babyloniens, l'expédition entreprise par Cambyse, roi des Perses, contre l'Éthiopie, après qu'il eut soumis l'Égypte à ses armes. Les auteurs grecs nous en ont rapporté quelques faits. Après une longue marche à travers les déserts, l'armée victorieuse de Cambyse ne put poursuivre ses conquêtes, et demeura presque tout entière ensevelie dans ces immenses plaines de sable qui forment de tous côtés comme une ceinture de défense pour l'Abyssinie.

Tout le reste, pendant de longs siècles, n'est que légendes ou traditions douteuses. Quelques monuments retrouvés sur le sol abyssin témoignent de la domination grecque exercée en ce pays par l'un des Ptolémées, successeurs d'Alexandre. Des historiens latins mentionnent aussi plusieurs expéditions de généraux romains au-delà des limites de l'Afrique romaine, pour y étendre jusque sur l'Éthiopie l'empire des Césars. Mais on ne sait rien au juste du résultat de ces

campagnes, sinon que l'armée de Gallus périt comme celle de Cambyse, au milieu des déserts.

Vers la première moitié du quatrième siècle après Jésus-Christ, un fait important s'accomplit en Éthiopie : la conversion de ce pays au christianisme.

Jusqu'alors, et depuis le voyage de la reine de Saba à Jérusalem, le judaïsme, avec les altérations qu'il dut subir au milieu des restes du culte païen, était la religion commune des Éthiopiens. C'est ainsi qu'il est raconté, dans les Actes des Apôtres (ch. VIII), que saint Philippe rencontra sur le chemin de Gaza un eunuque de la reine d'Éthiopie, appelée par l'Écriture du nom générique de *Candauce*, haut fonctionnaire de l'empire, qui s'en retournait de Jérusalem où il était venu adorer suivant l'usage. En route, il lisait le prophète Isaïe lorsque saint Philippe s'approcha de lui pour l'interroger sur sa lecture, et lui ayant fait connaître Jésus-Christ, le baptisa. Il est probable que le nouveau converti rapporta la foi chrétienne dans son pays et réussit par son influence à la faire accepter. Tel est du moins le témoignage des Abyssins qui disent avoir reçu de lui le baptême : d'ailleurs une tradition constante de l'Église nous permet de croire que saint Matthieu porta l'Évangile en Éthiopie. Toutefois la nouvelle religion fit peu de progrès après lui, faute de prêtres pour instruire le peuple ; de telle sorte, ainsi que le disent encore les Abyssins, qu'ils restèrent jusqu'au quatrième siècle comme stationnaires entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

C'est vers 340 que se place la date du grand événement qui convertit l'Éthiopie au christianisme. Le nouvel apôtre de l'Abyssinie fut saint Frumence, sacré évêque de ces contrées par le grand saint Athanase, patriarche d'Alexandrie. Le roi, et tout le peuple à son exemple, embrassa bientôt le christianisme, qui devint la religion dominante. Cette révolution intérieure opérée sans contrainte ne fut suivie d'aucun trouble. La foi catholique se maintint longtemps pure au milieu de la ferveur des populations. L'hérésie d'Arius qui infesta tout l'Orient, grâce à la protection qu'elle reçut des empereurs de Byzance, ne put s'établir en cette contrée. Ce ne fut que plusieurs siècles après que l'Abyssinie tomba dans l'hérésie des monophysites. Mais durant cet intervalle, en accroissant son empire, elle y étendit la foi catholique.

Un de ses empereurs au sixième siècle, Caleb, le Charlemagne de l'Éthiopie, recula les bornes de ses États aux extrémités voisines de

la Nubie et, maître de la mer Rouge, s'empara de l'Arabie jusqu'à la Mecque. Ses conquêtes servirent à propager le catholicisme. L'Abyssinie devint l'apôtre de la Nubie. Le symbole de Nicée et de Chalcédoine était la foi de tout l'empire d'Éthiopie qui s'étendait de la Mecque à Melinda, du Tigré à l'Équateur. Les chrétiens d'Égypte, persécutés par les empereurs hérétiques de Constantinople s'étaient réfugiés dans ce pays, qui se couvrit de monastères où l'on suivait la règle des anciens solitaires de la Thébaïde. La religion y était donc florissante, grâce au zèle des Abyssins et à la protection des princes.

Mais tout changea avec l'établissement de l'empire et de la religion de Mahomet. L'hérésie triomphait en Orient. Déjà, par suite des relations avec Constantinople qu'amena le traité d'alliance fait par Justinien, l'erreur d'Arius et d'Eutychès, favorisée à la cour des empereurs, s'était insinuée en Éthiopie sous les apparences de disputes théologiques, dans lesquelles les Grecs se montrèrent naturellement plus habiles. Les sectes dissidentes y firent donc quelques progrès parmi le peuple. Toutefois, tant que l'Église d'Abyssinie fut en communication avec le patriarche catholique d'Alexandrie, qui avait acquis le droit de lui envoyer ses évêques, elle se maintint dans la pureté de la foi. Ainsi, pendant plus de trois siècles, seule entre les autres nations chrétiennes de l'Orient, elle demeura généralement exempte des différentes hérésies d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès.

Mais à l'époque des conquêtes des mahométans, le calife Omar, maître d'Alexandrie, après avoir chassé le patriarche catholique et tous les fidèles de sa communion, institua comme unique patriarche d'Égypte, l'évêque hérétique Benjamin : c'était le prix de la soumission des Cophtes à son empire, procurée par cette perfide convention. Benjamin envoya donc en Abyssinie, à la mort des évêques catholiques, un évêque eutychien accompagné de moines hérétiques. Ce ne fut qu'après de longues disputes et des divisions, que les Abyssins, privés de toutes relations avec la chrétienté, entourés par l'islamisme et laissés à eux-mêmes, se résignèrent, pour ne point perdre leur foi nationale, à recevoir l'évêque qu'Alexandrie leur envoyait, sans embrasser entièrement son hérésie. Depuis lors soumis à la juridiction du patriarche cophte, ils admirent, au milieu des controverses dogmatiques nées de ce changement, plusieurs propositions contraires à la foi catholique. Leur hérésie est un mélange d'erreurs mal définies, qui se rattachent à celles des monothélites et des monophysites,

C'est du moins un honneur pour l'Abyssinie d'avoir su garder le christianisme parmi les nations mahométanes et païennes de l'Afrique et de l'Asie qui l'entourent. Le religion du Christ, établie en maîtresse sur le trône des Césars de Constantinople, portée dès les premiers siècles de l'Église en Égypte, en Arabie, dans les Indes et jusqu'en Chine, n'a plus dans tout l'Orient d'autre empire où elle règne, encore, toute corrompue qu'elle y soit, que celui de l'Abyssinie. Ce débris du grand royaume d'Éthiopie est aujourd'hui la seule terre chrétienne du continent africain.

Depuis le septième siècle jusqu'au milieu du dixième, tout se résume, dans l'histoire de l'Abyssinie, aux conquêtes des mahométans, qui amenèrent l'amoindrissement de l'empire d'Éthiopie par la perte de l'Yémen et des bords de la mer Rouge, sans qu'il paraisse toutefois y avoir eu de guerres directes entre les deux peuples.

Vers 950, une révolution intérieure occasionna le renversement de la dynastie salomonienne, au profit d'une femme qui se disait descendante des rois Juifs, et que l'on appelle indifféremment Judith ou Esther. Les Juifs, réfugiés en Éthiopie au moment de la captivité de Babylone, s'y étaient perpétués, et grâce à la communauté de religion, ils avaient passé dans la nation. Mais après la conversion du pays au catholicisme, les Juifs fidèles à la loi de Moïse, se retirèrent dans une des provinces septentrionales de l'empire, et y formèrent un État indépendant, avec leurs lois, leur chef, leur religion, leurs usages. Ces Juifs devinrent assez puissants pour accomplir, au dixième siècle, cette révolution qui mit sur le trône d'Éthiopie la fille d'un de leurs rois.

Au bout de trois siècles, l'abdication du prince régnant, en faveur d'un des descendants légitimes des anciens souverains, qui avaient toujours maintenu leur pouvoir dans le royaume de Choa, ramena la dynastie salomonienne. Ce retour eut lieu en 1268. Un peu avant cette époque commencèrent les invasions musulmanes en Abyssinie. Plusieurs provinces étaient tombées au pouvoir des Arabes; tout le littoral de la mer Rouge leur appartenait. Mais dès que les anciens princes eurent repris l'autorité, ils s'appliquèrent à reconquérir les provinces maritimes et le commerce des côtes. L'année 1312 est marquée par une grande victoire des armées abyssines sur les Maures. Toute la suite de l'histoire, d'ailleurs incertaine, de ce peuple est remplie de guerres où l'avantage lui resta jusqu'à la fin du quinzième siècle. Le nom de l'empereur Zara Jacob est demeuré fameux dans

les chroniques nationales par ses exploits guerriers et la puissance qu'il rendit à l'empire éthiopien. Après lui les guerres recommencèrent avec des succès partagés, qui ne laissèrent pas que d'affaiblir les forces de l'Abyssinie et d'amoindrir ses États.

Elle fut plus que jamais menacée, au seizième siècle, lorsque les Turcs, successeurs de l'empire des Arabes, maîtres de l'Orient depuis le Caucase, de la mer Rouge et de l'Égypte jusqu'aux frontières de la Nubie, entreprirent de pousser leurs conquêtes plus avant et d'abattre l'empire chrétien d'Éthiopie.

On a vu déjà comment leurs invasions amenèrent l'intervention du Portugal et mirent l'Abyssinie en rapport avec l'Europe.

D'autres ennemis que les Turcs menaçaient encore ce pays : c'étaient les *Gallas*, tribus barbares et nomades établies sur les côtes et qui partageaient avec les musulmans la domination de la mer. Leurs incursions continuelles sur les frontières entretenaient un état de guerre permanent entre les deux peuples.

Pressée au nord par les Turcs, à l'est par les *Gallas*, l'Abyssinie eut recours à l'alliance du Portugal, dont les flottes avaient fait le tour de l'Afrique. Grâce aux secours venus d'Europe, elle put se maintenir assez libre au milieu de ses ennemis, sans que toutefois sa position cessât d'être critique.

C'est à la suite des expéditions militaires des Portugais, que les premiers missionnaires catholiques vinrent s'établir en Abyssinie : l'un d'eux fut fait patriarche par le pape Paul III, en 1540. Là, comme ailleurs, les jésuites se distinguèrent par leur esprit d'apostolat. Ignace de Loyola fut sur le point d'aller convertir les peuples d'Éthiopie, pendant que François Xavier portait l'Évangile aux extrémités de l'Orient. Les missions devinrent si prospères, malgré toutes les difficultés, qu'au commencement du dix-septième siècle, sous le pieux et savant P. Paëz, le roi d'Abyssinie, avec la plus grande partie de son peuple, embrassa la foi catholique. Les historiens et les voyageurs se sont crus obligés d'accuser les jésuites d'ambition, d'intolérance et d'excès; ils ont blâmé leurs intrigues politiques et l'ardeur qu'ils mirent à faire proclamer la religion catholique religion de l'État. Tout ce que l'on peut dire avec impartialité de ces hommes, admirables par leurs vertus comme par leur science, et dont l'apostolat a fondé tant de chrétientés dans les pays infidèles, c'est qu'il y eut peut-être ici trop de précipitation de leur part à

vouloir ramener tout d'un coup la nation aux croyances de l'Église. Telle est, du moins, l'opinion de plusieurs missionnaires.

Toujours est-il que cette rapide conversion, due surtout à l'initiative du souverain, fut bientôt suivie de mécontentements et de révoltes, qui se changèrent en guerres de religion. Au milieu de ces dissensions armées, qui troublaient tout le pays, le même roi qui avait proclamé la religion catholique comme loi de l'État, fut forcé de rétracter son édit. Son successeur abjura même; il proscrivit la religion nouvelle, et chassa tous les missionnaires du royaume. Le dernier fut mis à mort en 1640.

Depuis cette époque, plusieurs tentatives furent faites par de nouveaux missionnaires pour rentrer en Abyssinie, mais elles demeurèrent toutes infructueuses jusqu'en 1838.

Nous arrivons ainsi aux événements contemporains, où la religion et la politique sont mêlées avec tant d'intérêt pour nous. Mais, avant d'aller plus loin, il est utile, pour bien connaître l'Abyssinie, d'ajouter à ces notions historiques des renseignements sur les habitants, la religion, les lois et les mœurs de ce pays.

III

L'Abyssinie n'est point, comme on se l'imagine communément, un pays désert, habité par un peuple barbare.

La description géographique que nous en avons donnée d'après les récits des voyageurs et des missionnaires, montre assez que la nature a répandu sur elle ses plus riches dons, et en a fait une terre privilégiée entre toutes les contrées de l'Afrique.

Tandis que les autres nations autour d'elle sont demeurées à peu près barbares, l'Abyssinie présente au contraire des restes et des éléments nouveaux de civilisation.

Malgré le mystère qui couvrait, pour les peuples anciens, toutes les contrées situées en dehors de la région méditerranéenne, ce pays, que les Grecs ont appelé du nom générique *d'Éthiopie*, était célèbre dans l'antiquité; on vantait ses vertus, sa richesse et ses arts. Les premiers Grecs qui pénétrèrent jusque dans la mer Érythréenne, à la suite des conquêtes de Ptolémée Évergète, trouvèrent ce pays en possession d'un riche commerce qu'il entretenait depuis longtemps avec Tyr, Sidon, l'Arabie et les Indes.

Les colonies helléniques établies sur le littoral de la mer, en multi-

pliant ses relations avec l'Égypte et la Grèce, le firent participer au mouvement de la civilisation antique et développèrent sa prospérité. Les belles ruines retrouvées sur le sol abyssin, à Axum, à Adulis et dans d'autres villes, sont un souvenir de cette époque.

Ainsi, d'après les plus anciens témoignages historiques, l'Abyssinie nous apparaît en dehors de la barbarie qui enveloppait les contrées voisines; elle semble avoir possédé, en entrant parmi les nations connues, une civilisation qui, pour n'avoir jamais atteint le degré des civilisations occidentales de l'Europe chrétienne, n'en a pas moins élevé son peuple au-dessus de tous les peuples du continent africain.

Point de doute que cette supériorité ne soit due à la religion juive d'abord, à la religion chrétienne ensuite, qui furent celles de l'Abyssinie depuis trois mille ans.

Les Abyssins proprement dits, qu'il ne faut pas confondre avec les nombreuses tribus d'alentour, forment une belle race, dont les caractères principaux offrent de l'analogie avec ceux des peuples européens. Leur taille est moyenne et leur constitution vigoureuse; ils ont les traits de la figure ordinairement réguliers, et quelquefois même pleins de beauté; leur peau, de couleur olivâtre, a des nuances diverses qui tiennent à la différence des climats; plus blanche chez les habitants des montagnes, plus bronzée chez ceux des basses terres. Leur costume est simple; les hommes portent de larges braies de coton retenues par une ceinture qui fait plusieurs fois le tour des reins; ils s'enveloppent le haut du corps d'une sorte de plaid de la même étoffe que le pantalon, élégamment drapé à la manière antique. Les femmes sont généralement vêtues d'une longue robe ornée de broderies plus ou moins riches; mais dans plusieurs endroits elles n'ont qu'une sorte d'écharpe sur les épaules et une jupe courte autour des reins.

Il est assez difficile de tracer d'ensemble les mœurs des Abyssins, qu'on pourrait dire aussi variables d'une contrée à l'autre que le climat et la végétation, si toutefois elles n'offraient un fonds commun où il est possible de reconnaître la race entière.

S'il fallait en croire les anciennes traditions, les Abyssins seraient aujourd'hui bien dégénérés de ces vieux Éthiopiens qu'Homère disait sans reproche, qu'Hérodote a vantés, et que Diodore de Sicile appelait encore sages et vertueux.

Mais déjà les prophètes d'Israël, qui enveloppent d'une commnne

réprobation et menacent des mêmes châtiments l'Égypte et l'Éthiopie, nous montrent que ce peuple avait aussi les vices qui ont tant de fois attiré la colère de Dieu sur les anciennes nations de l'Orient.

Le penchant à la volupté est encore aujourd'hui le vice principal des Abyssins; aussi, le divorce et la polygamie, défendus par les lois, sont-ils d'un usage commun. La cupidité est également dans leurs mœurs, au point qu'ils donneraient plus volontiers leur sang que leur argent. Mais à côté de ces défauts, ils possèdent de bonnes qualités; en général, ils sont sobres, laborieux, doux et propres.

La légèreté, l'enjouement, la franchise, la bravoure, sont des traits communs du caractère abyssin.

Ce peuple est surtout remarquable par la finesse de son esprit, son intelligence, la politesse de ses manières, et son aptitude à la civilisation. Les heureuses dispositions de son naturel auraient pu en faire un peuple élevé, si l'hérésie, qui le sépara pour longtemps du monde catholique, le voisinage de l'islamisme et les conquêtes du croissant, l'isolement de l'Europe et les dissensions intérieures, n'avaient arrêté en lui tout progrès moral et tout développement politique.

L'état religieux de l'Abyssinie est triste à considérer, quand on songe qu'à deux reprises différentes le catholicisme y a été établi et qu'il a longtemps prospéré. Mais il a subi de telles altérations depuis l'invasion de l'hérésie, qu'il n'est plus aujourd'hui qu'un christianisme défiguré en lui-même et avili par des traces de judaïsme et quelques pratiques païennes.

Cependant, et comme pour attester la puissance de la tradition et de la vérité, on y retrouve le fond commun de la foi catholique. La plupart des dogmes, des sacrements et des pratiques de l'Église ont été conservés. On célèbre en Abyssinie les mêmes fêtes; les jours de jeûne et d'abstinence, plus nombreux que dans le rit latin, sont fidèlement observés; le culte de la sainte Vierge et des saints, particulièrement de saint Jean-Baptiste et de saint Georges, y est fort en honneur. Il est vrai que beaucoup d'ignorance se mêle à la croyance des dogmes et à la pratique des sacrements. Les fidèles sont divisés en plusieurs sectes, livrées à de perpétuelles disputes théologiques.

L'Église abyssine a conservé la coutume de la circoncision judaïque pour les deux sexes, la célébration du sabbat, l'observance des prescriptions de Moïse relatives à la nourriture, l'usage des sacrifices, des ablutions et des purifications, et jusqu'aux pèlerinages à Jérusalem.

Ce christianisme informe admet aussi dans le peuple les superstitions les plus grossières. Enfin, la propagande musulmane fait tous les jours des progrès dans les chrétientés frontières et jusqu'à l'intérieur du pays, et achève de détruire ou de corrompre la foi.

L'organisation religieuse de l'Abyssinie offre plusieurs particularités. Ce pays, qui avait reçu le christianisme de l'Église d'Alexandrie par le ministère de saint Frumence au quatrième siècle, y est toujours resté uni, et l'on a vu comment cette dépendance même avait entraîné l'Abyssinie dans l'hérésie. Pour maintenir davantage cette union, le fameux Téclat-Haïmanot, qui est demeuré le saint le plus populaire du pays, promulgua, au douzième siècle, une constitution restée depuis lors en vigueur, portant que l'évêque d'Abyssinie, toujours étranger et de race blanche, devait recevoir son institution du patriarche d'Alexandrie. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore l'évêque cophte du Caire, depuis l'établissement du siége patriarcal dans cette ville, a seul le pouvoir de sacrer l'évêque du pays. D'après les lois, il ne peut y en avoir qu'un seul.

Le chef de l'Église abyssine a le titre d'*abouna*. C'est un des premiers personnages de l'Empire, autant par ses fonctions que par les revenus considérables qu'il possède. Son omnipotence, et l'autorité dont il jouit parmi le peuple, le rendent presque l'égal des souverains. On a vu sa puissance l'emporter sur celle des princes, qui, dans ces derniers temps, ont parfois protégé les missionnaires catholiques, et susciter contre eux de terribles persécutions. Son arme principale est l'excommunication, dont l'emploi a conservé un si grand prestige, qu'elle répand la terreur dans tous les esprits.

Le clergé abyssin se divise en prêtres séculiers et en moines.

Presque à côté de l'*abouna*, dans l'ordre hiérarchique, figure l'*etchigué*. C'est le grand prêtre national, le chef des moines et de la corporation des *debtaras* ou clercs.

A la différence des prêtres séculiers, pauvres et peu considérés, les moines possèdent des biens assez considérables, et sont en grande vénération. Mais il faut dire qu'ils se rendent presque toujours recommandables par leur genre de vie et leurs vertus. Ils ont gardé les règles de l'ancienne discipline monastique; ils habitent en commun des monastères situés au sommet de montagnes presque inaccessibles, loin des hommes et des affaires.

Les traditions patriarcales se retrouvent dans la famille abyssine. L'autorité du père y est absolue; il a le droit de vie et de mort sur

ses enfants; mais ce pouvoir n'a point, en Abyssinie, le caractère du despotisme asiatique; il est tempéré par l'affection. Au sein de la famille, la femme est la compagne de l'homme; elle a le rang d'épouse, tandis que, chez les nations musulmanes et idolâtres du reste de l'Orient, elle n'est qu'esclave ou maîtresse.

Cette égalité de condition se marque par l'adoption du régime de la communauté dans les contrats de mariage. C'est la loi ordinaire du pays. En cas de séparation des époux, le partage des biens est égal; en cas de mort, le conjoint survivant hérite de l'autre.

Il y a, comme en France, le mariage civil et le mariage religieux. Le divorce est admis pour les époux mariés uniquement sous la loi civile; mais les divorcés n'ont aucun droit sur les biens l'un de l'autre; c'est le plus proche parent qui hérite d'eux. L'égalité du partage entre les enfants est la loi des successions. La quotité disponible pour le père est d'un quart des biens environ; mais, en certains cas, il peut faire choix de son héritier.

La polygamie, interdite par les lois, est commune en Abyssinie, où les mœurs sont fort dissolues; elle vient d'y être proscrite plus sévèrement encore par un décret de Théodoros.

La population de l'Abyssinie peut être évaluée à cinq ou six millions d'habitants. Bien qu'il n'y ait point de caste, comme dans l'ancienne Égypte, il existe néanmoins plusieurs classes bien marquées : le clergé, les nobles, les militaires et les laboureurs.

Trois langues sont en usage dans le pays : le *gheez* ou langue sacrée, le *tigré*, qui est le dialecte particulier à la province de ce nom, et l'*amarique* ou langue vulgaire. Les langues éthiopiennes et le *gheez* principalement se rattachent aux langues sémitiques, par leurs principaux caractères graphiques, par les formes des noms et des verbes (1); cette conformité nous est une preuve de plus des anciennes migrations des peuples de l'Arabie qui vinrent s'établir sur les côtes orientales de l'Afrique.

Il n'y a point de villes importantes en Abyssinie, si ce n'est Gondar, la capitale, et deux ou trois autres qui méritent seules ce nom. On ne trouve que des hameaux bâtis de chaumières rondes avec des toits coniques. C'est la forme de toutes les habitations et des églises mêmes.

L'occupation principale des Abyssins, c'est la guerre, où ils déploient tout leur courage et toute leur habileté. Ce peuple, dont l'his-

(1) Voir la *Grammaire des langues amarique et oronomique*, par Mgr Massaja. Paris, imprimerie impériale, 1867.

toire se résume en conquêtes et en batailles, toujours en lutte avec les nations voisines ou avec lui-même, n'a ni littérature, ni sciences, ni beaux-arts. Les monastères possèdent seuls des connaissances en théologie et en droit. Cependant l'enseignement public et gratuit est assez répandu, mais il est très-superficiel et se borne à quelques notions élémentaires sur la religion et l'histoire du pays. Le peuple a du goût pour la poésie et la musique; plusieurs de leurs poëmes rhythmiques et de leurs chants, empreints d'une mélodie douce et monotone, ne manquent pas de charme. On trouve aussi quelques essais de peinture, plus remarquables d'ailleurs par le coloris que par le dessin. Les belles ruines et les monuments qui se voient dans plusieurs villes appartiennent à un art ancien, soit grec, soit portugais.

L'industrie est presque nulle en Abyssinie; les arts et métiers y sont abandonnés aux étrangers, aux Juifs, aux mahométans.

Le commerce lui-même est loin d'être aussi florissant que le permettraient les productions variées et abondantes de cette vaste contrée. Il est bien déchu aujourd'hui de son antique prospérité, alors qu'il s'étendait sur toute la mer Rouge, sur les Indes et jusqu'à Venise, au seizième siècle.

Cependant le commerce étranger s'exerce assez activement par Suez, Massouah et Aden sur la mer, et par Gondar à l'intérieur. Les vaisseaux ou les caravanes qui apportent des métaux, des cuirs, des draps et de la verroterie, exportent en échange de l'ivoire, de la cire, des peaux, des mulets, du café, de la gomme.

L'or est si peu commun en Abyssinie, qu'à part le thaler autrichien, à l'effigie de Marie-Thérèse, toute la monnaie consiste en pièces de sel gemme taillées en pain de deux centimètres d'épaisseur, et dont la valeur diminue avec la distance, à mesure qu'on s'éloigne du sud.

Nous ne dirons rien aujourd'hui de l'organisation politique de l'Abyssinie, qui a subi plusieurs changements depuis le jour où la monarchie des négus a cessé d'exister. L'avénement de Théodoros au nouvel empire d'Abyssinie et les révolutions intérieures qu'il y a produites, le rétablissement des missions catholiques et l'expédition anglaise seront le sujet d'un prochain article, où il sera traité de la question politique et religieuse, qui intéresse si vivement aujourd'hui le sort de l'Abyssinie, l'équilibre européen et les progrès de l'Église catholique.

ARTHUR LOTH.

SUR L'ÉTAGÈRE

PAPA BOBON

Raoul Tripaud, fils du ministre, a épousé la fille du grand épicier Pivert, petite-fille par sa mère du grand restaurateur Bobon, fort piastrée. Les témoins de l'époux étaient deux grands personnages, l'un civil, l'autre militaire. Le militaire, dès le matin, avait envoyé à la mairie, par l'un de ses aides de camp, la liste énorme de ses dignités et décorations. Il est grand dignitaire de tout, il a toutes les étoiles, tous les oiseaux, tous les quadrupèdes de l'Europe et d'ailleurs. Le civil débarqua un assortiment qui n'était guère moins complet ; il semblait que la bouche de Son Excellence fût l'arche de Noé lorsqu'elle s'ouvrit après le déluge.

Du côté de la mariée, des piastres; mais, sauf les grâces et les vertus, point d'autre lustre. Il avait bien fallu prendre pour témoin le grand-père : « Onésime Bobon, ancien négociant » : point décoré, pas même médaillé de Sainte-Hélène. A la lecture de l'acte, après le dénombrement des deux Excellences, quelle fin en queue de poisson!

Il s'agit de signer. Le grand-père n'avançait pas. Il causait chaudement avec un des garçons de bureau de la mairie, en qui il venait de reconnaître un de ses aides de camp à lui, et qui l'avait vu au feu. Alors une petite voix de vieille, celle de Mme Bobon, s'écrie : Papa Bobon, papa Bobon ! viens donc signer, mon bonhomme : tu fais attendre le monde !

Ce « papa Bobon » rembrunit tous les fronts. L'on eût cru que les Excellences venaient d'entendre quelque formidable *pulvis es*, et monsieur le Maire en fut embarrassé.

L'IDÉAL DU PADISCHAH

Sultan Abd-ul-Medjid avait pris en affection un drogman d'Allemagne. Il lui ouvrait son âme. Un jour, s'épanchant tout à fait, il s'écria : — Je suis bien malheureux !

Le drogman dit : — Quel peut être le malheur du Padischah ?

— Le cœur, poursuivit Sa Hautesse ; le désir impuissant, l'idéal toujours hors d'atteinte, voilà l'inénarrable malheur. Je languis d'une soif d'aimer.

— Vous avez, observa le drogman, huit cents femmes choisies entre les plus belles par les connaisseurs les plus fins.

— L'idéal ! l'idéal ! soupira le Turc.

— Qu'appelez-vous l'idéal ? dit le Prussien.

Le Commandeur des Croyants frappa des mains, un esclave parut, et sur l'ordre du maître, rapporta un objet que celui-ci contempla douloureusement. Il le mit ensuite aux mains du drogman stupéfait.

C'était un médiocre petit vase de Saxe ; sur la panse, on voyait, médiocrement peinte, une bergère pompadour et saxonne, avec des bas bleus à coins d'or et une perruque poudrée.

— Voilà l'idéal, dit le Sultan, et il est introuvable !

Huit jours après, la fortune du drogman et celle d'une modiste française étaient faites. Mais l'idéal ne tint pas et Sultan Abd-ul-Medjid retomba dans les amertumes de la vie.

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Rien de nouveau sous le soleil, et le « droit nouveau » n'est pas nouveau. Shakespeare, il y a deux siècles et demi, en décrivait admirablement la pratique déjà vieille. Écoutez Buckingham, racontant comment il a fait acclamer l'usurpateur Richard III dans la loyale assemblée des bourgeois de Londres :

« J'ai fait valoir toutes vos victoires, votre science dans la guerre, votre sagesse dans la paix, vos vertus, la bonté de votre naturel, votre humble modestie. Rien n'a été touché avec négligence. Et lorsque je suis venu à la fin j'ai sommé ceux qui aimaient le bien de leur pays de crier : Dieu conserve Richard, roi d'Angleterre !

« — Et l'ont-il fait ?

« — Non. Que Dieu me soit en aide, ils n'ont pas dit mot. Muettes statues, ils sont demeurés à se regarder l'un l'autre, et, pâles comme des morts. Quand j'ai vu cela, je les ai réprimandés, et j'ai interpellé le maire de me dire ce que signifiait ce silence obstiné. Sa réponse a été que le peuple n'était pas accoutumé à se voir harangué par d'autres

que par le greffier. Alors on l'a pressé de répéter mon discours : mais il n'a parlé que d'après moi, sans rien prendre sur lui. Lorsqu'il a eu fini, un certain nombre de mes gens apostés dans le bas de la salle, ont jeté leurs bonnets en l'air, et environ une douzaine de voix ont crié : *Dieu conserve le roi Richard !* J'ai saisi aussitôt l'occasions qu'ils me donnaient : *Je vous remercie, bons citoyens, braves amis*, leur ai-je dit. *Cette acclamation générale et ces cris prouvent votre discernement et votre affection pour Richard ;* et j'ai fini là. »

Dans la scène suivante, Richard paraît entre deux ecclésiastiques, et toujours pressé par la même *acclamation générale*, il consent à devenir roi. Il fait ensuite assassiner ses deux neveux, et enfin il est roi d'Angleterre par la grâce de Dieu et il règne,

Jusqu'à ce que Richmond arrive.

L'ATHÉE

M. Sainte-Beuve a raconté, le lundi ou un autre jour, l'histoire de l'oratorien Daunou, qui s'était engagé dans les ordres sacrés après qu'il eut perdu la foi par les soins de ses maîtres, ces mêmes Oratoriens entre lesquels il comptait vivre tranquillement. Autant que je me le rappelle, car il y a longtemps que M. Sainte-Beuve raconte et longtemps que je lis, ce récit est un chef-d'œuvre. La froide figure de l'athée y est peinte à la manière d'Holbein, avec une étude et une sûreté égales, et une lumière qui fait entrer le regard jusqu'au fond du cœur. On sort de cette lecture épouvanté. Daunou fut de ces athées qui restèrent honorables sous les yeux du monde, modérés dans leurs goûts, point ambitieux, point scandaleux, point féroces. Louis-Philippe fit de Daunou un pair de France très-présentable. Mais il semble que s'il avait eu quelques gros vices, ces vices lui auraient tenu lieu de vertus et qu'il ferait moins horreur. Tel qu'il est, on se sentirait plus de pente pour Danton. Je recommanderai toujours la lecture de cette biographie de Daunou, par M. Sainte-Beuve, à ceux qui seraient curieux d'éprouver la sensation du froid particulier, le sentiment de mort éternelle que communique l'athée bien ferme et bien complet. Ce n'est rien que le froid du cadavre. Il y a dans le cadavre quelque chose qui se ressent encore de la vie. La vie a été là, elle y demeure d'une certaine façon, et elle y reviendra. L'athée est le cadavre impérissable, la mort absolue, non pas le néant, mais un être qui n'a point la vie.

On voit des gens de lettres, des butors, des furieux qui se prétendent, qui se croient athées. Ce n'est point cela. Leur cas n'est que vanité pure ou pure sottise. Étranges athées qui blasphèment, qui montrent le poing à ce Dieu qu'ils nient, qui s'imposent mille travaux, qui font des écritures, des discours, des associations, des brigues et des séditions pour entraîner quelques brutes dans leur soi-disant athéisme. Ils sont au contraires de très-actifs prédicateurs de l'existence de Dieu. Ils croient à l'existence de Dieu autant pour le moins que le fusil Chassepot croit à l'existence du fusil à aiguille, et réciproquement. Tous ces niais sont convertissables, et grâce sera faite à beaucoup d'entre eux s'ils ont dans leur entourage quelques bons chrétiens qui s'y intéressent comme il faut. Plusieurs des chambellans de M. Havin mourront confessés, presque tous en auront envie comme Voltaire, qui était un fanfaron et non pas un athée résolu. Supposez-les dans un village, sans compères autour d'eux, sans gazette, visités par quelque pauvres petites Filles de la Croix : il n'y a plus que la mort subite qui les puisse mettre à couvert des sacrements.

Pour être tout à fait athée, tout à fait mort, pour être ce cadavre dont je viens de parler, il faut peut être avoir reçu plus que la vie, ordinaire et s'en être défait par un suicide qui exige plus qu'un crime ordinaire de la volonté. La plénitude de la vie, c'est le sacerdoce. L'onction qui fait le prêtre fait plus qu'un homme. Il est séparé de la foule. S'il renonce à ce caractère divin, il renonce à plus que le baptême, les grâces ordinaires ne suffisent plus pour lui restituer la vie. Comme il est séparé dans la vie, il sera séparé dans la mort. Un bon curé de campagne, une humble religieuse des champs, un enfant qui vient de faire ou qui va faire sa première communion, auront raison de l'incrédulité d'un académicien, non pas de celle d'un prêtre. Cette séparation qui a été faite devient un mur que la prière ne traverse plus. Le crime a été trop grand, trop délibéré, trop monstrueux, trop dans le cœur. Celui qui a été choisi et qui s'est donné, qui a tenu Dieu entre ses mains, qui l'a distribué, qui a vu ses miracles et qui lui dit : Tu n'es pas ! celui-là est vraiment l'athée, et par la puissance formidable de sa négation et de son sacrilège, il peut vraiment et absolument cesser de croire. Alors tout est fini ; il entre dans cette mort sans remède où était Daunou.

J'en ai connu un autre. L'abbé R... avait été génovéfain. Au moment de la révolution, il prêta tous les serments, sans difficulté et sans

emphase, déposa de même ses lettres de prêtrise pour être brûlées sur l'autel de la Raison ; et pour échapper à la réquisition, à l'échafaud et au mariage, il se fit étudiant en médecine. Au rétablissement du culte, il rentra dans l'état ecclésiastique. Pourquoi ? Probablement par le motif qui l'avait fait embrasser à Daunou, pour avoir une profession tranquille. Il devint curé d'une grosse bourgade dans un pays peu remuant. Là il remplit ses fonctions en employé correct, et continua de faire de la médecine, mais seulement pour lui-même.

Il s'appliqua à conduire le plus loin possible sa frêle machine, la plus maigre et chétive que l'on puisse voir. Il régla ses repas, ses aliments, son habitation, son costume, ses conversations, ses émotions, si l'on peut dire qu'il eut des émotions. Il faisait ses promenades suivant le temps, bravant toute espèce de ridicule et de murmure. Il ne sortait au soleil d'été qu'avec un mouchoir blanc sur son chapeau. Il se faisait un peu de musique après son repas. Il mettait de la poudre, et c'était comme tout le reste par principe d'hygiène. Naturellement l'hygiène réglait encore son zèle sacerdotal, mais avec un tel caractère de netteté et de tranquillité qu'il semblait ne faire que son devoir en se refusant à son devoir.

Lorsqu'il crut opportun de quitter le service, il se fit bâtir une maison à son goût, dans un site bien étudié. Il y avait chambre d'été et chambre d'hiver, et plusieurs dispositions peu communes dont il rendait compte très-plausiblement. Tout le monde, à commencer par le médecin du pays, le regardait comme un très-grand médecin, sans qu'on se souvint qu'il eut donné jamais une consultation à personne. Il savait de quelle maladie il devait mourir et réglait tout en conséquence.

Sa maladie était l'ossification du cœur. Il la combattit jusque vers quatre-vingt-dix ans. Un jour, il dit à quelqu'un avec qui il causait volontiers : « Je ne verrai plus l'été. Ma respiration est déjà difficile, l'hiver m'achèvera. Je mourrai tout d'un coup, dans mon fauteuil, probablement la nuit. » Il en parlait comme d'une chose qui ne l'eût point regardé, sans tristesse et sans bravade.

Il était de mœurs sévères et à l'abri de tous mauvais propos sur ce chapitre ; d'une conversation grave, instructive, digne, ne parlant point de religion, mais ne permettant sur ce sujet aucune parole qu'un homme de son état ne dut pas entendre. On ne l'accusait que de ne pas croire en Dieu.

Un soir, il appela le notaire du bourg, voltairien, mais intègre à

qui il avait donné sa confiance. — Mes affaires, lui dit-il, sont réglées, mais il est temps que je pourvoie aux derniers cas. Je ne veux pas que la pauvre fille qui m'a servi ait rien à débattre avec mes héritiers et qu'un peu d'argent que je garde ici soit mis sous les scellés. Voici dix mille francs dont vous ferez l'usage indiqué dans les instructions que j'y joins. — C'est bien, monsieur ; je reviendrai. — Non, emportez la somme, parce que je mourrai cette nuit.

Le notaire voulut faire quelques observations et rassurer le vieillard, qu'il croyait d'ailleurs en très-bonne santé ; mais celui-ci insista, se fâcha presque, répéta tranquillement qu'il mourrait dans la nuit, et lui fit emporter la somme. Il alla dire que le vieil abbé devenait fou, mais le lendemain le vieil abbé était mort.

La servante entrant chez lui l'avait trouvé assis dans son fauteuil, déjà froid et rigide, si peu différent de ce qu'il était à l'ordinaire, que d'abord elle ne le crut pas même endormi. Il semblait que cet homme se commandât encore et voulût être mort comme il avait voulu être vivant.

On vint le voir avec un sentiment de terreur ; les libres penseurs, les incrédules, ceux qui se disaient athées, — il n'en manquait pas dans cette pauvre paroisse, — effrayés, muets comme les autres. Tant s'en fallait qu'il triomphassent. Ce prêtre qui, se sentant mourir, avait appelé le notaire et non le curé, cet homme plein de force et de raison qui si fermement s'était séparé de Dieu, leur faisait connaître l'athéisme dans toute son horreur. Pour la première fois peut-être l'abbé R... prêcha, et le notaire fut le premier qui se rendit à l'éloquence du sermon. Il alla trouver le curé en exercice, fort digne homme, beaucoup moins respecté que son terrible devancier. — A présent, lui dit-il, je crois en Dieu : sauvez-moi d'une pareille sagesse et d'une pareille mort.

D'UN PHILOSOPHE

Un grand philosophe du temps de Louis-Philippe, guerroyant contre l'Église au profit de la libre pensée, crut à propos d'écrire l'histoire d'un autre grand philosophe brûlé à la fin du moyen âge ; brûlé par les « Jésuites », bien entendu. Il traita d'abord de son travail avec une *Revue*, afin de le vendre deux fois, et il commença incontinent, sur le ton de l'apothéose.

La doctrine du brûlé était scandaleuse et absurde ; mais enfin il

avait eu l'insigne honneur d'être athée et l'insigne bonheur d'être brûlé; le ton de l'apothéose seul se trouvait de mise en présence d'une telle majesté.

Car notre philosophe ne doutait pas du tout que son homme, suivant la croyance commune, n'eût été brûlé pour ses doctrines et le bûcher allumé par l'inquisition. Vous entendez la phrase, la paraphrase et l'emphase. Il s'agissait de Vanini. Vanino Vanini, « le martyr! »

Désirant inonder de clarté les *actes* du martyr, le philosophe moderne, bien placé en ce moment-là (il était ministre), lance d'habiles limiers à la recherche du procès authentique fait à Vanini. C'était le drame, le grand spectacle de la fin. Cependant il continue d'écrire. Il explique la doctrine, c'est-à-dire il la rend encore plus absurde et tout à fait incompréhensible.

Les documents juridiques arrivent. Ils sont curieux, très-curieux; seulement ils changent un peu la figure légendaire du procès. Ils constatent que Vanino Vanini, cet homme admirable, fût brûlé, non par les inquisiteurs, mais par les capitouls; non pour philosophie, mais pour crime contre les mœurs.

Grand embarras de l'historien.

S'il utilise ces curieux mais inopportuns documents, le héros est gâté. S'il néglige ces documents inopportuns mais curieux, un autre peut les produire, c'est son livre qui se gâtera.

Abandonner l'ouvrage, y peut-on seulement penser? Quoi! le temps employé serait perdu! les dépenses faites ne rentreraient pas! et la couronne d'érudit, si bonne à prendre, on la lâcherait!...

Le grand philosophe n'hésite point. Il sacrifie à la vérité, produit ses documents, dit les choses comme elles sont. Mais puisqu'enfin le philosophe n'est pas moins sacré et l'inquisition pas moins scélérate, l'inquisition n'y perd pas un coup de dent, Vanini pas une louange et l'historien pas un sou.

C'était le spirituel Cousin, l'un des grands types de l'homme de lettres moderne.

M. POPELINEAU

Je lis dans une *Revue française* les impressions romaines de M. l'homme de lettres Popelineau, « auteur de plusieurs ouvrages distingués. » Il a vu le Saint-Père bénir un pont.

Il note avec insistance ce fait entièrement curieux, qu'un photo-

graphe, ayant demandé la permission de prendre la scène, s'est mis à genoux devant le Pape pour recevoir d'abord la *benedizione*.

Ce n'est point pour étaler sa science que M. Popelineau écrit *benedizione*, et non *bénédiction*. Il évite d'écrire ce mot par scrupule de puriste; bénédiction n'est pas français.

« L'opérateur mit donc le *genou en terre*, car il est impossible à « un Pape d'accorder quoi que ce *soit*, sans qu'on lui demande par « *surcroît* de lever les deux *doigts*. » M. Popelineau rime en *oit*.

Il remarque, il *admire* « l'aisance *avec laquelle* un Romain sait tomber à genoux. » Il ajoute, tout épanoui d'un beau sourire :

« Il faut *absolument* que ce soit une affaire d'éducation et qu'il « existe, dans les écoles romaines, des cours de génuflexion comme « ailleurs des cours de danse et d'escrime. »

Et l'on dira que j'ai inventé et chargé Coquelet !

LES RUMINANTS

Les journalistes sont ruminants. La polémique fait promptement le vide dans ces cervelles déjà peu meublées. Le public lui-même, façonné de longue date à se nourrir de vieux reliefs, s'étonne pourtant des *restes affreux* que remâchent sans cesse les « organes de l'opinion. » Mais un sot trouve toujours un plus sot pour le lire, et la coutume s'est établie de ne point demander des idées à ces pauvres, même à ceux qui annoncent « une idée par jour. »

Les intelligences ont des idées, les passions ont des sentiments ; le journaliste fonctionne. On tourne la manivelle, et cela va comme l'orgue de barbarie. Si le journaliste ne joue pas toute la vie le même air, c'est que quelqu'un vient et change quelques points sur le rouleau ; mais le journaliste joue tous les airs de la même façon.

Cependant il y a du pire. Parmi ces éclopés, il y a un cul-de-jatte qui contemple avec des mouvements d'envie la prestesse de M. de la Bédollière et le beau génie de M. Vitu. Les autres sont des têtes fort étroites, la sienne est absolument plate. Tous sont hostiles à la lumière, il la hait d'instinct, elle lui fait mal. Ils s'entreprisent peu, tous méprisent celui-là. Ils n'ont point de style, mais il n'a point de syntaxe ; ils sont faibles sur les participes, c'est au substantif qu'il s'embrouille ; ils sont niais, il est inepte...

Non, ce n'est point qui vous croyez !

CE N'EST PAS L'ESPRIT QUI MANQUE

On lit tous les jours des choses qui blessent et qui révoltent, et qui sont absurdes, mais qui néanmoins ne font pas juger que l'auteur soit purement un sot ; elles remettent en mémoire cette vérité que j'ai notée je ne sais où :

« Les libertins ne manquent pas d'esprit ; ils manquent seulement « de cet esprit droit et régulier qui est nécessaire pour goûter le plai- « sir d'être honnêtes gens. »

ANCIENNE DÉFINITION

Un certain Bailly, aujourd'hui peu connu, mais qu'on appelait publiquement un homme d'esprit quand Fontenelle était jeune et quand Boileau, la Bruyère et Racine vivaient encore, — et les brevets de cette date sont très-bons, — ce Bailly avait donné de l'alchimie une définition très-prisée. *Alchymia est casta meretrix, omnes invitat, neminem admittit; est ars sine arte cujus principium est scire, medium mentiri, finis mendicare;* une honnête malhonnête femme, qui s'offre à tous, ne se livre à aucun ; un art sans règle, qui promet de procurer la science, qui enseigne à mentir, qui conduit à mendier.

C'est tout juste le chemin que la presse a fait faire à beaucoup de gens. A peu d'exceptions près, animés au commencement du désir de savoir, ils ont appris à mentir, ils ont fini par mendier ; et suivant qu'ils ont su mentir, ils ont pu mendier. Il y en a au sénat, il y en a aux Invalides, il y en a à l'hôpital, mais peu.

LES CANTATIERS

Le 15 août, fête religieuse, a ses cantiques ; fête politique, il a ses cantates. On se moque de la cantate et elle tient bon. Le poëte pourrait manquer, la cantate ne manquerait pas ; il suffit de la commander, c'est-à-dire d'y mettre le prix. On la demandera toujours, par la force du préjugé qui persuade que tout héros doit avoir son poëte et qu'il n'y a point de héros si les poëtes ne s'en mêlent. Boileau lui-même, avec tout son bon sens, ne reconnaît de vraie gloire que chantée. Il était poëte, cette idée en est la preuve. Et il nous donne gravement pour raison que, sans Homère et sans Virgile, on ne parlerait guère du bouillant Achille ni du pieux Énée :

Sans le secours des vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans *avec eux* oubliez.
Non, à quelques hauts faits que le destin t'appelle,
Sans le secours soigneux d'une muse fidelle,
Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts !

Après de si bons arguments, qu'importe que Boileau lui-même s'élève contre les oiseaux du Parnasse qui accourent flairant le sequin, et s'écrie :

Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile !

Quel Auguste a jamais pu croire qu'il manquât de Virgile, et quel Virgile s'est jamais trouvé en peine de fabriquer un Auguste?

Encore aujourd'hui l'on en passe par le décret de ce mauvais sujet d'Ovide :

Toutes les majestés ont besoin du poëte;
Les vers font tout, même les dieux.

Et c'est pourquoi le poëte français Coppée, et un autre, ont gagné chacun 500 francs, pour fourniture de cantate aux bonnes gens de l'Exposition universelle.

Puissance de la tradition !

LES REFROIDIS

Le dernier échelon où les gens de lettres politiques puissent atteindre est celui où le feu qui les a fait monter s'épuise et ne jette plus que des lueurs pâles. Ils sont calmes dans le Sénat. M. Sainte-Beuve, encore plein de force et même turbulent et orageux sur l'article Renan, qui touche à sa gloire, paraît endormi sur le reste. Saint-Évremond a dit :

Tous les pas d'un amour content
Sont des démarches languissantes.

VIEUX !

Pauvres gens de lettres !

J'ai reçu maintes visites du vieux Valville. Il m'apportait des *réclames* pour ses livres, vieux comme lui, qui après avoir écrasé les libraires retombent sur son dos, de tout leur innumérable poids.

Il était chagrin, il aimait à causer, il avait soif de *réclames*. Il m'ennuyait un peu, je me reprochais de ne pas dissimuler assez cet ennui. Un jour, touché de remords, lui ayant promis ce qu'il désirait,

résolu de n'être point pressé, je l'ai lâché dans le champ des souvenirs. Va, bonhomme!

Je me vois à ton âge devant quelque journaliste qui n'est point né, sollicitant son appui, n'arrachant que des promesses... Seigneur, épargnez-moi ce retour! Faites que je ne devienne pas un vieil écrivain; que je n'aie point d'amour pour mes livres, sauf en les composant; que je les oublie ensuite comme le public les oubliera! Ainsi soit-il.

Valville se souvenait de certaines poésies de sa jeunesse. Il rêvait de les réimprimer. « Si je trouvais, disait-il, à faire un petit emprunt pour fournir la moitié des frais!... j'ai de l'inédit... »

Ces poésies, je les connaissais de vue. Je les avais rencontrées sur les quais, au millésime de l'an IX. Je n'aurais jamais soupçonné qu'elles pussent être de mon Valville, auteur d'une histoire universelle, d'une géographie universelle, de trois ou quatre autres choses universelles, et vieux et courbé et perclus.

— Quoi! dis-je indiscrètement, vous êtes aussi ce Valville? — Oui, répondit-il, c'est moi. Je suis cité dans les *Morceaux choisis de littérature*, et j'ai remporté un prix contre Esménard. Il me défila les titres de ses musettes : — Oui, oui, j'ai été poëte; j'ai eu beaucoup de succès, particulièrement dans le genre descriptif et l'épigramme.

Il semblait dire : J'ai été vivant, j'ai été jeune; j'ai marché avec mes jambes, j'ai vu avec mes yeux; j'ai eu des tristesses que n'occasionnaient ni l'âge, ni les affaires, ni la politique; tristesses de mon cœur heureux de battre, de souffrir, d'espérer.

Il allait, il allait! Et je ne le poussais point. Je craignis que ce pauvre vieux ne vînt à me toucher un mot de quelque charmante veuve de ce printemps-là, de l'an IX, qui aurait dit en elle-même, écoutant le brillant Valville : — Voilà véritablement un jeune garçon qui fait bien les vers!

Chose terrible que d'avoir fait des vers! On ne consent plus qu'ils meurent. Je ne sais pourquoi j'imagine qu'on laisse plus volontiers crever la prose.

M. Sainte-Beuve a bien de l'esprit, et il est impie comme une vieille vivandière. Eh bien! je suis convaincu que si nous avions quelque bon prêtre en France qui eût été romantique dans sa jeunesse et qui fût resté l'admirateur littéraire de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, et qui lui pût réciter quelque chose des *Pensées d'août*,

M. Sainte-Beuve se sentirait une certaine disposition à devenir le pénitent de ce curé.

J'ai ramené Valville jusqu'à sa maison. Il me pressait d'entrer et de prendre un régal de ses vers. Mon courage ne se put pousser jusque-là. Il me retint au seuil, un peu par force, une main sur le collet de mon habit, l'autre sur le marteau de sa porte pour nourrir ma patience en me laissant l'espoir; il me récita encore une épigramme inédite contre la Révellière-Lépaux, fine et d'un joli tour, et il me lâcha enfin, à peu près content.

J'étais triste, plus triste que lui, non pour son compte, mais pour le mien. Y a-t-il quelque chose de plus lourd à porter que soixante-quinze ans, la pauvreté et des rimes de jeunesse que l'on voudrait faire reverdir? Oui : l'appréhension d'une pareille fin sous de semblables fardeaux!

UN ARGUMENT PÉRILLEUX

L'*Avenir national* est rédigé par M. Peyrat, littérateur qui n'est pas sans mérite, mais néanmoins auteur de livres qui restent sans lecteurs. Comme M. le sénateur Sainte-Beuve, M. le littérateur Peyrat donne au monde le conseil de ne point croupir dans le christianisme. C'est afin d'en finir au plus vite avec cette vieille erreur chrétienne et d'éviter le croupissement que M. le littérateur Peyrat rédige son *Avenir national* et écrit ses livres, édités, je ne dis point vendus, par le fameux Lévy.

Il propose à l'admiration des abonnés de l'*Avenir national*, d'ailleurs peu nombreux, ce trait d'un fort médecin de Florence dans la jeune Italie :

Appelé chez un bourgeois malade, ce médecin voit une petite image de saint Antoine devant laquelle brûlaient deux cierges. — Otez cela, dit-il, ou je me retire. — Pourquoi? — Parce que si le malade meurt, on dira que c'est ma faute; mais s'il guérit, on en fera fête à ce saint. Vite, qu'il sorte, ou bien ce sera moi. « Il en fallut passer par où « voulut le médecin, ajoute l'*Avenir national*, et on livra la statuette « en ôtage, ce qui n'empêcha pas le malade de guérir. »

Certainement, voilà un joli trait! et ce médecin est admirable. Mais, voyez-vous, littérateur Peyrat, il ne faudrait point abuser de l'argument. Car enfin, si l'expulsion de saint Antoine n'empêcha point le Florentin de guérir, elle n'empêche pas non plus le Florentin de

payer beaucoup d'impôts au Piémontais ; elle n'empêchera pas ce bon Florentin, s'il est valide, ou ses enfants, d'aller un jour se faire trouer la peau pour le compte du Piémontais ; elle n'a pas empêché la gloire italienne de couler à Lissa après avoir été enterrée à quelque distance de Custozza. Il y a présentement mille choses incommodes en Italie qui peuvent tenir à l'expulsion de saint Antoine. Cette expulsion n'empêche pas de guérir, dites-vous? Je n'en suis point moralement sûr.

Et puis, si ce n'est pas saint Antoine qui empêche le public d'entrer chez Lévy pour acheter les livres de M. Peyrat, alors d'où vient ce prodige ?

N'abusez point de l'argument !

FAQUINISME

Grande guerre entre Charles du Creux et Eugène Larrivé, tous deux catholiques, tous deux libéraux. Il s'agit de savoir comment on doit se conduire envers le pape, ou plutôt comment on doit conduire le pape. Eugène Larrivé qui est fonctionnaire français et patriote piémontais, trouve que l'on respecte un peu trop le pape, qu'on l'encourage trop dans sa résistance aux vues du Piémont et aux vœux du monde moderne. Il demande qu'on sache employer enfin « les paroles sévères et les conseils fermes. » Il trouve que Charles du Creux n'est pas assez libéral.

Charles du Creux qui n'est pas employé et qui n'est plus Piémontais, trouve que Larrivé se hâte un peu, qu'il est un peu impertinent envers le pape, et surtout très-injuste envers les catholiques libéraux : — Non, les libéraux ne parlent pas actuellement et ostensiblement comme vous ; mais qui vous dit, Eugène Larrivé, que plusieurs catholiques libéraux très-importants, et peut-être aussi moi, Charles du Creux, nous n'avons pas fait pour la liberté italienne, d'une manière décente, autant que vous demandez ! « Sachez donc qu'ils n'ont pas « plus déserté à Rome la cause des réformes que la cause de l'indé- « pendance italienne à Turin. Seulement ils ont pensé que toutes les « heures n'étaient pas *également convenables* pour donner au pape « des conseils *publics* ; ils ont pensé, après avoir peut-être transmis « en secret (ce que vous auriez dû considérer) *leurs avis respectueux* « au *Saint-Siége*, que le jour de ses épreuves ne devait pas être le « jour de leurs *remontrances.* »

J'admire bien Charles du Creux qui a peut-être transmis ses remontrances à Rome, mais qui n'en veut rien dire, de peur que ce poids n'accable le pape dans un moment où il est déjà fatigué ! Voilà de la générosité et de la déférence filiale.

Mais le rude Larrivé, qui veut en finir tout de suite, est plus logique et il a une autre sorte d'amour bien respectable : il prétend épargner au Saint-Père l'angoisse de chercher à deviner la vraie volonté de ses plus sages enfants pour y trouver les lumières qui lui manquent sans doute et conformer sa conduite à ces dictées du génie chrétien.

Continuez donc de parler, fier Eugène; et vous, doux Charles, résignez-vous à parler aussi; mettez-vous d'accord, Du Creux et Larrivé, vous n'en êtes pas si loin. Et que Pie IX cède enfin à la raison et donne la paix au monde !

MOYEN DE PARVENIR

Ils ont fait une « Société de gens de lettres. » Le but n'a pas été de relever la profession en surveillant la qualité des produits. Jamais il n'y fut question de syntaxe ni de style, ni de morale. Ces menus détails auraient été le premier soin d'une confrérie de ramoneurs ; l'association des gens de lettres s'en exempta. Elle se donna pour mission capitale et unique de faire payer la reproduction en province des moindres menues pièces que les associés fournissent aux journaux de Paris.

Coalition pour augmentation de salaire.

Ces éclaireurs du monde vendent le droit d'approcher de leurs chandelles. Écrivent-ils pour faire le jour ou pour tirer le teston ?

Ces fiers penseurs qui tiennent que les plus hideuses débauches de l'esprit ont imprescriptiblement droit contre toutes les lois humaines et divines, ils établissent des douanes autour de la pensée !

Pour un feuilleton pillé des vieux almanachs, pour une notice extorquée des recueils biographiques, pour une citation d'auteur oubliée qu'ils ont encadrée de leurs gloses ignares, ils prennent brevet ; que nul n'y touche plus sans fouiller à l'escarcelle.

Je sais qu'il fallait réprimer une piraterie audacieuse ; je sais qu'il est juste qu'un « noble esprit » puisse tirer de son labeur les moyens de le continuer, puisse alimenter sa lampe studieuse.

L'équité veut qu'on empêche un journal voleur de prendre pour

rien tous les soirs la rédaction qu'un autre journal a payée le matin.

Mais que l'écrivain payé une première fois aille saisir au collet une pauvre feuille de province pour avoir répandu des idées qu'il doit croire utiles à la généralité des hommes, ce n'est plus la moisson légitime; c'est l'acte rapace de l'Anglais qui établit un péage à la porte de ses musées.

Vous avez travaillé? Il n'y paraît pas; je le veux croire pourtant. Qu'importe? Ce travail est de ceux qu'il faut en partie donner. S'il ne vous suffit point de servir une cause que vous devez, sous peine de honte, croire juste et sainte, ne recherchez au-delà qu'un peu de gloire. O « serviteur de l'idée », laissez l'éditeur batailler contre le voleur et vendre des contremarques à la porte de votre esprit.

L'auteur du *Cid*, déjà vieux, attendait dans l'échoppe du savetier qui réparait sa chaussure. Quand même Loret eût rempli sa gazette des chapitres de l'*Imitation nouvellement traduite en vers*, Corneille lui eût-il envoyé des sergents pour obtenir que Loret payât le savetier?

Vous prétendez former une sorte de noblesse. Noblesse oblige. Servez noblement, vivez de peu et dussiez-vous rapetasser vous-mêmes vos chausses en méditant un poëme épique, ne changez pas pour si peu l'objet de vos méditations, n'allez point rêver négoce... ou déposez votre plume au greffe et voyez quelles chances vous peut offrir l'épicerie.

Vous parlez du sacerdoce des lettres, vous vous dites les prêtres d'une idée quelconque qui est pour vous la vérité, et aux portes du Temple vous installez un tourniquet!

Discours perdus! Nos parnassiens, mieux nourris que tant de millions d'artisans qui travaillent avec plus de talent et d'études, sans parler de l'utilité, veulent tout ensemble qu'on les honore et qu'on les paye, mais premièrement qu'on les paye, et c'est même la paie qui fait l'honneur. Toute statue littéraire doit reposer sur un socle d'argent.

Ils n'y sont pas; la plaie de la reproduction a été fermée avec plus de perte peut-être, que de réels profits. Il a fallu dévorer diverses insolences. Plusieurs journaux de province ont audacieusement entrepris de faire fabriquer sur place ce qu'ils consommaient de littérature, et l'abonné supporta volontiers ces produits indigènes plus fades mais moins insalubres que les préparations parisiennes.

Des lionceaux de collège communal « s'élancèrent sur la brèche » et ne parurent point inférieurs à de notables renards du faubourg

Montmartre. Par là s'accrut le fléau de la concurrence, et tel qui avait bien médité pour hausser son gain de cinq centimes, a vu sa renommée baisser de plus d'un sou.

C'est dans la société des gens de lettres surtout qu'on est plein de zèle pour l'instruction gratuite obligatoire, et il n'y a là nulle contradiction avec l'esprit mercantile qui fait le lien de la compagnie. Il s'agit d'ouvrir des *débouchés*, comme parle M. l'homme de lettres Doucet, membre de l'Académie française, et de créer des consommateurs. Quand le peuple tout entier aura reçu gratuitement et obligatoirement le goût de lire, alors on lui vendra plus cher ce qui ne peut être lu présentement sans dégoût. Voilà le calcul, mais il est mauvais. A ces nouvelles couches de lecteurs, s'offriront de nouvelles couches d'écrivains dont l'infériorité triomphante achèvera de ruiner ceux qui existent maintenant. Pour être lus aujourd'hui, ils n'ont pas assez de littérature, pour être lus demain, ils en auront trop.

Du reste, comme tout ce qui n'a aucun but intellectuel ni moral, l'association des gens de lettres se disloque. On s'y dispute, on s'y bouscule, la croix d'honneur s'y met terriblement. La croix d'honneur dans les lettres, le coquelicot dans les blés, mauvaise récolte!

Il est question de réorganiser l'œuvre. Si j'ose donner un conseil, il faudrait instituer premièrement un comité de grammaire; instruction obligatoire! On ne serait admis dans la société, on n'y resterait qu'après avoir répondu sur les dix parties du discours. Cette mesure produirait immédiatement d'heureux vides. Ensuite chacun subirait l'examen d'un comité de salubrité : celui-ci s'assurerait que le candidat possède la notion du bien et du mal, et l'association serait encore très-heureusement déchargée par cette seconde épreuve. Enfin, devant un troisième comité, le candidat prouverait qu'il a des moyens d'existence, soit en rentes et patrimoine, soit en travail régulier.

Tout étant bien en règle sur ces trois points, le candidat ferait trois serments. 1° De n'inventer aucune religion, 2° de n'exiger aucun droit de reproduction, 3° de ne se laisser toucher d'aucune décoration.

Il y aurait alors une société de gens de lettres très-considérée.

LOUIS VEUILLOT.

LA QUESTION D'ORIENT

DANS LE PASSÉ

I

Ce qu'on appelle la question d'Orient n'est pas une affaire isolée ni un fait nouveau, comme telle ou telle question qui éclate et dont la politique contemporaine poursuit la solution; c'est une suite de choses se rattachant à des événements immenses, c'est la continuation d'un travail de plus de mille ans.

La question d'Orient est aussi ancienne que la première plainte adressée à l'Occident par les chrétiens de Terre-Sainte, tombés sous le joug musulman. Elle s'appelle Charlemagne et Aroun-al-Raschid, quand le grand prince des Francs reçoit du grand calife de l'islamisme les clefs du Saint-Sépulcre et de la ville sainte. Les pèlerinages à Jérusalem, qui se succédèrent avec une ardeur croissante du septième au onzième siècle, commençaient à rapprocher l'Occident et l'Orient, et semaient en Europe les germes de pensées destinées à faire explosion. Les plaintifs accents de Gerbert, plus tard devenu pape sous le nom de Sylvestre II, le zèle de Grégoire VII et de Victor III suscitèrent des courages contre les ennemis de l'évangile. Mais ce ne sont pas les papes qui devaient faire les croisades; elles naquirent de l'embrasement des âmes; il y eut comme une maturité pour l'enthousiasme religieux des peuples, et Pierre l'Ermite mit le feu aux poudres. Ce fut un feu sacré, un feu sublime, et jamais rien de plus grand n'entraîna les nations. Les papes, comme chefs du monde chrétien, se trouvèrent placés à la tête du mouvement; ils y restèrent avec vigilance, dévouement et vigueur.

Un seul mot résumait alors la question d'Orient : le nom de Jérusalem. Cette capitale du genre humain, resplendissante de la gloire de Jéhovah et des œuvres du Christ, mais captive et gémissante, s'offrait aux imaginations comme un bien idéal à conquérir. La déli-

vrance du saint tombeau emportait avec elle l'honneur des saintes croyances, la liberté des enfants de Dieu, le triomphe de la vérité, la réalisation des plus beaux songes. Pour les uns, le chemin de Jérusalem était le chemin du Paradis; pour les autres, il menait à des merveilles inconnues; pour d'autres enfin, qui n'imposaient pas silence à leur ambition, la croisade avait d'éblouissantes perspectives : on pouvait sur la route ramasser des royaumes. Les peuples n'ont pas toujours le sens complet de ce qu'ils accomplissent de plus grand au moment où ils l'accomplissent; l'Occident pensait ne suivre que l'élan de sa foi : il faisait le plus grand acte de civilisation dont la terre puisse garder le souvenir. En se précipitant sur l'Asie avec une énergie immense, il arrêta l'invasion musulmane et s'en préserva; il se maintint chrétien et fit reculer la barbarie. Ce fut l'ouvrage de Godefroy de Bouillon et de ses compagnons, l'ouvrage de Louis VII, de Richard Cœur de Lion et de Philippe-Auguste, de saint Louis, à travers les désastres et les combats héroïques, au milieu de douleurs inénarrables et d'admirables vertus. C'est la plus attachante des histoires, la plus belle des épopées, la plus féconde des époques.

II

On trouve encore des esprits qui, au nom de la civilisation, s'inclinent avec respect devant la révolution religieuse du seizième siècle; pour leur prouver que cette révolution n'a pas été un bien mais un grand mal, il suffirait d'établir que l'Europe, au moyen âge, n'a pu se sauver de la barbarie musulmane que parce qu'elle avait une même foi. L'union des âmes sous l'étendard de la foi, voilà le secret de la force prodigieuse dont l'Occident donna le spectacle au monde. Ces longs courages et ces inépuisables sacrifices ne s'expliquent que par la similitude des croyances et la soumission aux mêmes décrets. La religion était tout, et les nations pliaient sous son ascendant; les séparations religieuses auraient rendu tout impossible. La vieille république chrétienne pouvait seule faire les croisades, c'est-à-dire élever un mur de granit entre elle et l'islamisme conquérant. La rupture de l'unité chrétienne, en affaiblissant l'Europe, l'aurait rendue incapable de résister au mahométisme armé. Placez Luther et ses succès, non plus au seizième siècle, mais au douzième, et l'Europe devient musulmane. L'histoire n'a-t-elle pas enregistré ce mot malheureux des protestants : *Plutôt Turcs que papistes?* Lors même que les déserteurs de l'Église catholique ne seraient pas tombés à cette extrémité,

le mal eût été déjà assez grand puisqu'il établissait une cause d'affaiblissement au cœur de la chrétienté.

L'union religieuse, sans laquelle rien d'efficace n'aurait pu être entrepris contre les barbares du Coran, nous apparaît dans les chroniques sous le nom de fraternité chrétienne; cette fraternité faisait le fond de tous les discours des prédicateurs de la guerre sainte : fraternité entre les peuples d'Europe, fraternité à l'égard des chrétiens de l'Orient. Que de soins et d'efforts pour entretenir ce sentiment! On l'excitait aussi à l'heure des batailles. « Nous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, disait l'évêque Adhémar à ses compagnons, « prêts à combattre les Turcs, nous sommes tous les enfants de Dieu, « nous sommes tous des frères : qu'une affection réciproque unisse « tous ceux que lie un nœud spirituel (1). » « Si un Breton, un Allemand ou tout autre voulait me parler, dit un chroniqueur de la « première croisade, je ne savais que lui répondre; mais, quoique « divisés par la différence des langues, nous paraissions ne faire « qu'un seul peuple, à cause de notre amour de Dieu et de notre « charité pour le prochain (2). » Des discordes, inséparables des passions humaines, éclatèrent plus d'une fois parmi les chefs des armées chrétiennes, mais elles tombaient devant la religion. Avec quelle vigilance et quelle autorité les papes s'attachaient au maintien du bon accord! Les Turcs comprirent de bonne heure que l'union de la chrétienté était leur plus grand danger; pendant longtemps et jusques au dix-septième siècle, ils demandèrent à Allah, dans leurs mosquées, de répandre l'esprit de discorde parmi les giaours; ils ne pouvaient rien souhaiter de plus profitable à leur empire : s'il est encore debout, c'est grâce au désaccord des puissances de l'Europe.

III

Lorsqu'on se rappelle nos œuvres au delà des mers il y a plusieurs siècles, on peut dire que la question d'Orient a reculé. Nous partageons laborieusement avec d'autres, à Jérusalem, un peu d'influence, et nos ancêtres avaient fondé un royaume de Jérusalem qui dura 87 ans; la Judée et la Galilée étaient françaises; Ascalon, Jaffa, Saint-Jean-d'Acre, Tyr et Sidon obéissaient à nos lois, et j'ai retrouvé sur les débris des murailles et des tours d'Antioche les fleurs de lis, monuments de notre ancienne domination. On ne peut faire un pas en Sy-

(1) Chronique de Raymond d'Agiles.
(2) Foucher de Chartres.

rie sans rencontrer un souvenir, un trait de notre histoire, ni interroger le sol sans qu'il vous réponde par un nom français : la poussière qu'on foule s'est mêlée à la poussière de nos ancêtres. Ce pays, que l'on appelait la France d'outre-mer, est pour nous une patrie. Sept rois français de Jérusalem ont été ensevelis auprès du Calvaire. Nous posâmes un pied vainqueur sur la tête de l'islamisme, et nous fûmes les maîtres autour de ce saint tombeau, aujourd'hui au pouvoir des Turcs, et que l'on ne visite qu'avec leur permission.

Il y aurait un livre à faire sur le schisme grec considéré comme la principale cause des malheurs de l'Orient moderne. C'est le schisme grec qui, avec ses perfidies et ses haines, a conspiré contre le succès des croisades. C'est le schisme grec qui a livré Constantinople aux Turcs. C'est le schisme grec qui, en séparant de la séve catholique tant de millions de chrétiens, a arrêté leur civilisation, atteint leur dignité et les a jetés sans défense aux pieds des dominateurs musulmans. Enfin c'est le schisme grec qui, aujourd'hui encore, divisant les forces chrétiennes, retarde de meilleures destinées pour l'Orient. Dès la première croisade, la politique impériale de Constantinople s'était révélée dans sa déloyauté ; les pieux scrupules de Godefroy préservèrent le trône d'Alexis. A l'époque de la seconde croisade, les méfaits de Manuel Comnène à l'égard des armées chrétiennes dépassèrent ceux de son aïeul ; les Français voulaient s'emparer de la capitale de l'empire grec, mais des considérations du genre de celles qui avaient inspiré Godefroy prévalurent dans le conseil des barons. Ce fut un évêque (l'évêque de Langres) qui parla en homme politique ; il rappela les piéges et les embûches que les Grecs avaient partout semés sur les pas des croisés ; il présenta Constantinople comme une barrière importune entre les Latins et le grand but de leur entreprise, et dit qu'il fallait enfin s'ouvrir le libre chemin de l'Asie. L'évêque de Langres ajoutait que les Grecs avaient laissé tomber entre les mains des musulmans, le tombeau de Jésus-Christ et toutes les villes chrétiennes d'Orient ; il prédisait qu'ils ne sauraient pas défendre Constantinople et qu'un jour leur lâche faiblesse ouvrirait aux infidèles les routes d'Occident.

IV.

Les longues condescendances eurent un terme. Cinquante ans plus tard, la prise de Constantinople par les Français et les Vénitiens, le 12 août 1203, fut l'intronisation du génie latin à la place de la déca-

dence byzantine. Pour mesurer le chemin qu'a fait la question d'Orient et les pas de la civilisation dans le monde, il suffirait de remarquer que l'Église de Sainte-Sophie, à Constantinople, est aujourd'hui une mosquée, et que dans ce sanctuaire, il y a six siècles et demi, un prince français fut couronné empereur au milieu de la pompe des cérémonies catholiques. L'évêque de Soissons, parlant au nom des douze électeurs chargés de donner un chef à l'empire, avait dit, à l'heure de minuit, aux pèlerins assemblés : « A cette heure où Jésus-« Christ est né, nous avons nommé un empereur, et cet empereur est « Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut. » Le nouvel empereur, élevé sur le pavois et porté en triomphe dans l'église de Sainte-Sophie, reçut la pourpre des mains du légat du pape qui remplissait les fonctions du patriarche ; pendant le service divin, Baudouin était assis sur un trône d'or ; deux chevaliers portaient devant lui le laticlave des consuls romains, et l'épée impériale qu'on revoyait enfin dans les mains des guerriers et des héros ; le chef du clergé, debout devant l'autel, prononça dans la langue grecque ces paroles : *Il est digne de régner ;* et tous les assistants répétèrent en chœur : *Il en est digne.*

Constantinople devint catholique, et les Français et les Vénitiens se partagèrent les terres de l'empire. La Bithynie, la Romanie ou la Thrace, Thessalonique, toute l'ancienne Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, les plus grandes îles de l'Archipel, telles que Chio, Lesbos, Rhodes, Chypre, tombèrent aux mains des Français ; un grand nombre d'îles parmi celles qu'on appelle les Sporades et les Cyclades, les îles de la côte orientale du golfe Adriatique, la Propontide et l'Hellespont avec leurs ports et leurs stations, les îles Cyanées et les portes de l'Euxin, les villes de Cypsèdes, de Didymotique, d'Andrinople, les contrées maritimes de la Thessalie passèrent au pouvoir des Vénitiens. Les terres au delà du Bosphore avaient été érigées en royaume et données, avec l'île de Candie, à Boniface, marquis de Montferrat ; celui-ci les échangea contre la province de Thessalonique ou l'ancienne Macédoine, et vendit l'île de Candie à la république de Venise pour trente livres pesant d'or. Les provinces de l'Asie furent données au comte de Blois, qui prit le titre de duc de Nicée et de Bithynie. On tira au sort les pays des Mèdes et des Parthes, les royaumes qui étaient sous la domination des Sarrasins et des Turcs : dans cette prise de possession de l'Orient par la bravoure des Latins, on se partageait ce qu'on n'avait pas encore. Quant à l'empire

grec, les chrétiens français le regardaient comme conquis, et quelques coups d'épée devaient leur assurer la possession des diverses provinces qu'ils s'étaient adjugées, à Byzance, dans leur conseil.

Il y a plaisir à suivre nos pères sur les chemins jadis suivis par Alexandre, et dans les contrées chantées par Homère; le mont Olympe, le Granique, Ilion, le détroit des Thermopyles, figurent dans leur itinéraire victorieux. Geoffroy de Villehardoin, neveu du maréchal de Champagne, faisait reconnaître les lois des Francs dans le Péloponèse; la Grèce, soumise aux coutumes guerrières de la féodalité, vit alors des seigneurs d'Argos, de Corinthe, de grands sires de Thèbes, des princes d'Achaïe, des ducs d'Athènes. L'empire latin de Byzance ne dura que cinquante-sept ans; la principauté fondée dans le Péloponèse par des chevaliers champenois subsista plus longtemps, et la république de Venise aussi sut garder sa part des dépouilles de l'empire grec. Mais ce qui domine pour nous dans ces souvenirs, c'est l'initiative française, c'est la grandeur française en Orient et l'empreinte profonde que nous y laissâmes de bonne heure. Maintenant, sauf le pays qui compose le petit royaume hellénique, toutes les contrées sur lesquelles s'étendait la domination des Francs sont soumises au gouvernement ottoman, et le schisme grec, si fatal à la chrétienté dure encore.

V

La question d'Orient s'offrit avec des aspects redoutables quand les Turcs, enflammés de fanatisme et d'ardeur guerrière, entrèrent en scène. Savez-vous pourquoi Constantinople ne fut pas sauvée des coups de Mahomet II? C'est parce que les Grecs, redevenus les maîtres des bords du Bosphore, depuis Michel Paléologue, et retombés dans le schisme, n'inspiraient en Occident qu'un médiocre intérêt. Mais l'apparition des Ottomans au moment où s'éteignait le feu des croisades était un grand péril. Les papes eurent la gloire de le conjurer en faisant appel à l'énergie, à l'honneur des princes. Les guerres contre le Turc, où se jouaient les destinées de la civilisation, furent le grand ouvrage de leur zèle. Calixte III, Pie II, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Pie III, Jules II, Léon X, Clément VII, Pie V, Clément IX, Innocent XI, méritent, à des degrés divers, de prendre rang dans la mémoire humaine, parmi les sauveurs de la chrétienté. Pendant le siège de Belgrade, les cloches de la catholicité, chaque jour à midi, invitaient les fidèles à prier pour les Hongrois; on récitait l'Oraison

Dominicale et la Salutation Angélique : ce fut l'origine de l'*Angelus*.

Soliman, pour frapper Rhodes, choisit le moment des prédications funestes de Luther et des querelles de François Ier et de Charles-Quint; mais quoi de plus beau que la défense de Rhodes en 1522! et quelle gloire s'est attachée au nom de l'Ile-Adam! La résistance des chevaliers, qui se prolongea six mois, coûta aux Ottomans près de cent mille hommes. Soliman hésitait à continuer le siége quand deux traîtres, un médecin juif et un chevalier portugais, lui révélèrent le triste état de la cité. Les chevaliers, quoique réduits à deux cents à peine et privés de ressources, rejetèrent la capitulation proposée par le padischah; mais les habitants de Rhodes, fondant en larmes, supplièrent le grand maître de les prendre en pitié. « Ce ne sont pas les « chevaliers qui capitulent, dit alors l'Ile-Adam d'une voix frémis- « sante, ce sont des femmes, des vieillards et des enfants dont le sang « retomberait sur ma tête! » Charles-Quint donna Malte aux chevaliers qui, assiégés par les Turcs trente-huit ans plus tard, les écrasèrent. Ils gardèrent jusqu'à la fin du dernier siècle Malte, dont ils portaient si héroïquement le nom : on sait comment l'ordre illustre tomba devant le général Bonaparte.

La barbarie turque nous apparaît avec toute sa face hideuse dans la conquête de l'île de Chypre, si bravement défendue par les Vénitiens, successeurs de Lusignan. Mais quel magnifique souvenir que la journée de Lépante, préparée par Pie V! Voyez ces deux cent trente navires qui appartiennent au pape, au roi d'Espagne, à la république de Venise, aux chevaliers de Malte, à la Savoie; l'escadre est montée par quarante mille guerriers : don Juan d'Autriche est à leur tête. L'escadre de la ligue chrétienne s'en va cherchant l'ennemi et le rencontre dans le golfe de Lépante où, seize siècles auparavant, Octave-Auguste et Marc-Antoine s'étaient disputé l'empire romain. La flotte ottomane se compose de trois cents voiles et de cent mille hommes. Le 7 octobre 1571, à une heure après midi, sous un radieux soleil, les guerriers chrétiens tombent à genoux et adressent une courte prière au Dieu des batailles. Un silence solennel précède le combat : les mèches des canons des deux escadres fument. Un coup de canon à poudre, tiré par le vaisseau du capitan-pacha, interroge en quelque sorte l'amiral chrétien; don Juan répond par le sifflement d'un boulet de gros calibre. Alors des deux côtés la lutte commence : c'est une tempête de fer et de feu. Bientôt on combat de navire à navire, d'homme à homme. La fumée de la poudre obscur-

cit le ciel, et le sang rougit la mer. Don Juan, tenant d'une main son épée, de l'autre le drapeau de Saint-Pierre qu'il a reçu de Pie V, s'empare du vaisseau amiral ottoman ; il y plante son étendard en poussant un cri de triomphe auquel la flotte chrétienne répond par un cri vainqueur : en moins de cinq heures trente mille Turcs avaient péri et cinquante-cinq navires de l'ennemi avaient été brûlés ou coulés à fond. Le drapeau planté par don Juan d'Autriche sur la poupe du vaisseau ennemi à la place du croissant abattu fut déposé comme une relique triomphale dans l'église de Lorette ; près de trois siècles plus tard, le 18 septembre 1860, le matin du combat de Castelfidardo, le général de la Moricière s'est fait remettre cette bannière pour la préserver des mains des Piémontais (1). La Savoie qui avait eu sa part d'honneur à la bataille de Lépante, s'est couverte à Castelfidardo d'une honte ineffaçable. Ce jour-là ce sont les vaincus qui ont rencontré la gloire. Si la chrétienté a été sauvée à Lépante, son honneur du moins l'a été à Castelfidardo.

Toutes les expéditions contre l'Ottoman ne furent pas marquées par des succès, mais la triomphante journée de Lépante fut comme la glorification suprême des efforts préservateurs de la papauté ; elle atteignit le Croissant dans son orgueil qui se promettait l'empire de l'univers, et la chrétienté respira. Elle respira en voyant son ennemi diminué et découronné. La victoire de Lépante ne doit pas se mesurer à l'importance du coup matériel ; le coup moral fut grand. Voilà l'événement, voilà la date. La terreur des armes ottomanes tomba : c'était pour les padischahs de Stamboul le commencement de la décadence. Elle se fût révélée par des défaites rapides si les forces chrétiennes de l'Occident s'étaient tournées comme autrefois vers les affaires d'outre-mer.

VI

Il fallait que les temps fussent bien changés pour que l'Europe laissât tomber Candie entre les mains des Turcs. Aujourd'hui que les soulèvements de l'île de Crète font partie des complications de la question d'Orient et que les chrétiens candiotes veulent se débarrasser de leurs dominateurs, il serait intéressant de se rappeler comment ils tombèrent sous le joug ottoman. La guerre aux Candiotes, commencée en 1645, dura vingt-cinq ans. Une flottille maltaise qu'a-

(1) Le général de la Moricière, revenu à Rome après le combat de Castelfidardo et la chute d'Ancône, remit le drapeau de Lépante entre les mains de Pie IX.

vait capturée un vaisseau ottoman, s'étant ravitaillée dans un des ports de Crète, les Turcs y trouvèrent un pretexte d'agression contre cette île dont les anciens ont vanté la beauté : elle appartenait depuis plus de quatre cents ans aux Vénitiens. Après vingt ans de résistance intrépide, ils ne possédaient plus que la ville de Candie entourée de remparts et de fossés et défendue au Nord par la mer. Celui qui en fit le siége était Achmed Képrilu, un des plus remarquables vizirs qui se soient rencontrés dans l'histoire des sultans. Il dirigeait des forces écrasantes et toujours renouvelées contre une place vaillamment défendue, mais dont les ressources s'épuisaient de jour en jour. « Je te visiterai en personne, mon lala ! écrivait Mahomet IV à Képrilu, le 1er juin 1669. Soldats de l'islam, ma pensée est avec vous ! que vos visages soient radieux dans ce monde et dans l'autre ! puissiez-vous prendre Candie cette année pour laquelle je vous demande un redoublement d'ardeur ! » Les Vénitiens, réduits à six mille combattants, excitèrent l'admiration du monde sans remuer les âmes à leur profit.

Un seul pays, la France, s'associait aux douleurs des assiégés ; on recueillait les moindres nouvelles, les moindres bruits. Louis XIV s'émut de cette longue lutte mêlée de tant de souffrances ; il arma une flotte montée par six mille guerriers, la fleur de la noblesse française, sous les ordres du duc de Navailles et de François de Vendôme, duc de Beaufort. Les Créqui, les Beauvau, les Fénelon, les Dampierre, les Sévigné figuraient dans les rangs de cette légion généreuse dont un historien turc a dit : « Sur ces entrefaites, arrivèrent à Candie six mille *pourceaux* malintentionnés. » Le duc de Beaufort, partant pour l'île de Crète, écrivait à sa mère : « Je pars avec la plus grande joie du monde pour me rendre où la religion et le service de mon maître m'appellent. Vos prières, auxquelles je dois tout ce que j'ai eu de bonheur dans ma vie, ne me manqueront pas en une occasion qui doit être selon votre goût, puisqu'elle est sainte. Votre fils bien-aimé. » L'escadre française, que les Turcs n'attendaient pas, entra dans le port de Candie, le 19 juin 1669, bannières déployées et les mèches des canons allumées ; les Osmanlis surpris laissèrent débarquer les auxiliaires : ils devaient recueillir les bénéfices des témérités et des fautes.

Les Français signalèrent leur arrivée par une attaque imprudente ; douze cents d'entre eux, commandés par le duc de Beaufort, se précipitèrent vers les retranchements de l'ennemi ; ils furent enveloppés de forces dix fois supérieures et périrent presque tous. « Amis ! disait le duc de Beaufort à ses compagnons, ne fuyons pas devant les infi-

dèles ! mourons en vaillants hommes ! » Il disparut dans le plus épais de la mêlée, combattant en héros, et les Vénitiens cherchèrent inutilement son corps pendant trois jours ; ils envoyèrent, au nom de la république, des héraults d'armes au vizir Képrilu pour le réclamer. Ils avaient mission, si le duc de Beaufort était vivant, de donner pour sa rançon tout ce que les Turcs demanderaient ; s'il était mort, de payer son cadavre au poids de l'or. Rien de lui ne fut retrouvé, et Dieu ne permit pas que les prières de la duchesse de Vendôme fussent un bouclier pour son fils. L'arrivée de quelques galères du pape et de Malte fit croire aux Turcs que peut-être la chrétienté tout entière se préparait à venir les attaquer ; la levée du siége se présentait à leur pensée quand les défiances des Vénitiens rompirent leur bon accord avec les Français ; ils ne craignirent pas de les soupçonner d'être venus à Candie pour s'en emparer à leur profit. Louis XIV rappela son escadre, et les navires du pape et des chevaliers de Malte s'éloignèrent aussi. Les Vénitiens, qui n'étaient plus qu'au nombre de trois mille, capitulèrent le 27 septembre 1669. Ils avaient perdu trente mille guerriers durant le siége, fait quatre-vingt-seize sorties, lancé quarante mille huit cent dix-neuf bombes, deux cent soixante-seize mille cent quarante-trois boulets, et usé quatre-vingt mille quatre cent quarante-neuf quintaux de plomb en balles de tout calibre. Les Turcs avaient livré cinquante-six assauts, entrepris cinquante cinq attaques souterraines, brûlé cinq mille trois cent soixante-dix barils de poudre, fait sauter trois mille cinq cent seize mines, et perdu, avec plus de trois mille officiers de tout grade, cent vingt-cinq mille soldats, sans compter les pertes d'hommes et d'argent pendant les vingt-trois années qui précédèrent la perte de Candie (1). Les Vénitiens quittèrent en pleurant, ce pays où leur étendard avait flotté pendant quatre cent soixante-cinq ans. Le pape Clément IX mourut de douleur en apprenant que l'île de Crète venait de tomber au pouvoir de l'islanisme. Les Turcs y sont restés jusqu'à présent en faisant le désert là où s'épanouissait richement l'activité vénitienne, et les chrétiens de l'île, las de porter un joug pesant, travaillent aujourd'hui à le briser.

VII

Les réjouissances pour la conquête de Candie duraient encore en Turquie lorsque M. de Nointel, succédant à M. de la Haye, parut à

(1) Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

Constantinople ; il entra dans le port de la capitale ottomane avec trois vaisseaux de guerre et un brûlot que commandait l'amiral d'Apremont, M. de Nointel ne voulait pas saluer la ville impériale, si d'avance il n'était sûr que les batteries du sérail lui rendissent le salut ; le kaïmakam et le capitan-pacha répondirent négativement aux ouvertures de l'envoyé de Louis XIV, se fondant sur les usages ottomans qui ne le permettaient pas. Que fit l'escadre française ? elle passa devant le sérail avec ses canons muets, au grand étonnement de la flotte turque, et mouilla au delà de la tour de Léandre. L'ambassadeur n'avait pas oublié que le drapeau de la France n'était point accoutumé aux affronts.

La diplomatie ottomane n'a jamais négligé les ruses ; il eût été malaisé de venir à bout des fermes résolutions de l'ambassadeur de Louis XIV ; il était plus facile de faire appel à la galanterie française. M. de Nointel et M. d'Apremont reçoivent la visite du kislar-aga ou chef des ennuques ; la sultane Validé l'avait chargé de leur dire que le lendemain elle traverserait le Bosphore pour se rendre avec sa suite à Scutari, et qu'elle espérait être saluée par les représentants d'une nation dont elle avait si souvent entendu vanter la galanterie. L'ambassadeur et l'amiral répondirent qu'ils rendraient à la sultane mère les honneurs qui lui étaient dus comme femme et comme princesse ; mais que ces honneurs ne s'adresseraient qu'à elle seule. Et quand la sultane passa avec ses élégantes et nombreuses felouques, les quatre bâtiments de guerre la saluèrent du feu de leurs batteries ; ils étaient pavoisés de drapeaux bleus semés de fleurs de lis, de longues flammes blanches qui flottaient à travers l'azur du ciel, et de larges pavillons dont les plis trempaient dans les flots de la mer.

Les journaux, il n'y a pas longtemps, nous racontaient comment les ambassadeurs font aujourd'hui leur entrée à Constantinople. Voici quel fut le cortége de M. de Nointel depuis Galata jusqu'au palais de l'ambassade. Reçu d'abord par le chaousch-bachi ou capitaine des janissaires et par le woïvode de Galata, le nouvel envoyé trouva une escorte composée de cent azabs ou mousquetaires à pied, de cent janissaires et de cent chaouschs armés de cimeterres et de masses d'armes, montés sur des chevaux avec des selles et des housses éclatantes de broderies d'or. Deux chevaux de main, que lui envoyait le kaïmakam, lui furent présentés par deux palefreniers turcs ; ils avaient des housses brodées en or et en perles et des rênes et des étriers d'argent où brillaient les rubis et les émeraudes. Les interprètes français

portaient des habits de satin, des robes d'écarlate doublées de martre et des bonnets de zibeline.

Le nouvel ambassadeur et l'ancien, M. de la Haye, s'avançaient précédés de quatre trompettes richement vêtus : leurs instruments d'argent, ornés de banderoles splendidement brodées, ne cessaient de se faire entendre. M. de La Haye, monté sur un cheval blanc, était vêtu d'un habit de velours noir à boutons d'or et portait un collier de perles autour de son chapeau ; M. de Nointel, monté sur un cheval isabelle, portait un habit écarlate recouvert de dentelles : une touffe de plumes blanches surmontait son chapeau. Puis venaient, sur de beaux coursiers, les secrétaires, une foule de gentilshommes de la première noblesse de France et tous les négociants français de Constantinople. Des masses de curieux remplissaient les rues et les fenêtres et couvraient les toits. Cent bombes et une décharge de mousquetaires turcs rangés devant le palais de l'ambassade, saluèrent l'arrivée de l'envoyé du roi à sa demeure. Tout, dans ce cortége, annonçait le représentant d'un grand empire. M. de Nointel fut magnifique : on fut ébloui de la richesse de ses présents et de l'abondance de ses largesses.

Sa mission était grande et belle. Au nombre des articles les plus importants consignés dans les instructions du nouvel ambassadeur, on voyait figurer la restitution des sanctuaires de la Palestine, ravis aux catholiques, et le protectorat des églises d'Orient, dont le roi de France voulait faire son droit à l'exclusion de toute autre puissance. L'église des Capucins de Galata, brûlée depuis quinze ans, devait sortir de ses cendres, et désormais les églises devaient être réparées sans qu'il fût besoin d'en demander la permission. Louis XIV, au milieu des soins immenses d'un règne si plein et si éclatant, n'avait pas oublié que la grandeur française en Orient, c'est la possession des lieux saints par les Latins, c'est le catholicisme énergiquement et hautement protégé. D'autres intérêts avaient trouvé place dans les instructions données à M. de Nointel. Le roi voulait que tous les esclaves français fussent aussitôt remis en liberté ; que la Porte ne reçût dans les ports ottomans aucun navire étranger, si ce n'est le pavillon français ; que les commerçants de notre nation ne payassent qu'un droit de trois pour cent à la douane ; que le commerce des Français avec l'Inde se fît en franchise par la mer Rouge ; que les ambassadeurs de France pussent visiter, sans la permission de la Porte, les échelles du Levant où se trouvaient établis des négociants français.

Ces demandes parurent d'abord exorbitantes au gouvernement ottoman ; M. de Nointel les porta devant le sultan au camp d'Andrinople. Comme le divan semblait peu disposé à les accueillir, l'ambassadeur fit partir pour la France un attaché, le chevalier d'Arvieux, avec des lettres destinées à M. de Lionne, ministre des affaires étrangères. La réponse de la cour de Versailles fut un ordre de retour immédiat dans le cas où le divan persisterait à refuser. Le divan effrayé souscrivit à tout. Les anciennes capitulations, conclues entre François Ier et Soliman, furent renouvelées avec les articles que Louis XIV y fit ajouter.

« Le renouvellement des capitulations, dit le chevalier d'Arvieux (1), fit grand bruit à la cour et à la ville, et beaucoup d'honneur à M. de Nointel. On en parlait comme d'une merveille. On mit ce grand événement dans la *Gazette*. On fit crier par les colporteurs des relations imprimées qui avaient pour titre : *Le Renouvellement et la nouvelle alliance du grand seigneur avec le roi, et le rétablissement de la foi catholique dans l'empire ottoman, par M. de Nointel.*

« Ce ministre, dit encore le chevalier d'Arvieux, profita si habilement des victoires continuelles du roi et des conquêtes glorieuses que Sa Majesté avait faites dans les Pays-Bas, qu'il fit changer tout d'un coup de face à la négociation. Le grand vizir, qui s'aperçut que les ministres du roi ne lui écrivaient plus sur cette affaire, craignit avec raison que le roi ne songeât tout de bon à se venger des lenteurs affectées de la Porte. Il crut qu'il fallait conjurer la tempête, dont les suites auraient pu être funestes à son maître et à lui ; car, quelque fierté qu'ils affectent, ils connaissent fort bien leur faiblesse, et savent qu'à un monarque comme le nôtre rien n'est si facile que de mettre le désordre chez eux. »

Notre triomphant embassadeur se mit à parcourir à son aise le Levant pour envelopper en quelque sorte de ses rayons protecteurs les intérêts français et les intérêts catholiques. Il fut, depuis l'établissement de la domination turque en Grèce, le premier Franc qui entra dans le Parthénon, et le génie des arts profita de sa visite au temple de Minerve. La grotte d'Antiparos, si célèbre par ses stalactites, était comme fermée et perdue ; M. de Nointel en renouvela la mémoire en y pénétrant avec une suite de plus de cinquante personnes, composée des gens de sa maison, de marchands, de corsaires et d'habitants de l'île. Il y passa les trois jours de la fête de Noël. La messe de minuit

(1) Mémoires du chevalier d'Arvieux.

y fut un prodigieux spectacle. Les parois d'albâtre de cette grotte, devenue une nouvelle grotte de Bethléem, étincelaient de l'éclat de cent cierges et de quatre cents lampes. Au moment de l'élévation, les murs retentirent du son des trompettes et des hautbois, des flûtes et des chalumeaux. Le ciel semblait être descendu dans ce sanctuaire nouveau où les émotions religieuses furent si vives, et, comme le dit l'inscription latine gravée sur le marbre qui servit d'autel, le Christ lui-même assista à la célébration de sa nativité. De tels spectacles relevaient les catholiques de la Grèce dans le respect des nations hostiles ou rivales. M. de Nointel se rendit aussi dans la Terre-Sainte pour y parler de la France, et sa présence à Jérusalem fut pour les Latins comme une victorieuse fête.

VIII

Treize ans plus tard, une armée de trois cent mille hommes, la plus formidable que les padischahs de Stamboul eussent encore lancée contre des États chrétiens, envahissait l'Autriche et menaçait de changer Vienne en capitale d'un second empire ottoman. Si elle n'eût pas été commandée par un homme sans génie comme Kara-Moustapha, elle aurait emporté Vienne et fait courir à l'Occident chrétien un sérieux danger. Mais le chef de l'armée turque ne lui permit pas un assaut général; il ne sut pas envelopper la capitale de l'Autriche et laissa libres les hauteurs du Cayemberg et de Léopoldberg par où la ville pouvait être secourue. C'est par là, qu'après 45 jours de résistance, la délivrance arriva sous les traits de Jean Sobieski, grand cœur, grand homme, grand chrétien. Le 12 septembre 1683, le roi de Pologne, à la pointe du jour sur le Léopoldberg, entendit la messe qu'il servit lui-même, tenant les bras en croix. Il communia avec une piété ardente, et puis on l'entendit prononcer ces paroles du Psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* (Donnez la gloire, non pas à nous, Seigneur, mais à votre nom.) Ainsi fortifié par ces pensées divines, le roi explore les sommets du Cayemberg, reconnaît l'heureuse importance de sa position, la faiblesse du campement de l'ennemi, dispose son armée en bataille et foudroie sur trois points le camp des Turcs; trois heures de canonnade suffisent pour terrifier les Ottomans et les forcer à la retraite. La vue de longues files de chameaux qui s'en allaient tournant le dos à la ville annonça au roi de Pologne que la retraite commençait; alors, par ses ordres, son armée descendit des hauteurs comme un

torrent et se précipita à l'arme blanche sur les Osmanlis. La mêlée fut effroyable, la défaite de l'ennemi complète. Le soir, il n'y avait plus sous les remparts de Vienne, que dix mille cadavres d'ottomans ou de tartares et des chrétiens victorieux.

L'histoire de l'Autriche n'offre pas une plus belle et plus touchante journée que celle du 13 septembre 1683, où le roi de Pologne fit son entrée à Vienne au son des cloches qui étaient restées longtemps muettes, au milieu des acclamations et des larmes de tout un peuple. Après le *Te Deum*, entonné par Sobieski lui-même dans l'église des Augustins, un prêtre monté en chaire prononça sur la délivrance de Vienne un discours dont le texte excita une vive émotion : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes.* (Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.) C'était une heureuse application des paroles du pape Pie V en l'honneur de don Juan d'Autriche, le jeune héros de Lépante. N'oublions pas de dire que des français, soldats volontaires, se rencontrèrent en grand nombre parmi les libérateurs de Vienne, et que ce fut à Louis XIV que Sobieski adressa son *rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté.* L'idée seule de rendre compte à Louis XIV d'une telle victoire annonce la grande place de la royauté française, à cette époque, dans le monde européen.

IX

Quatorze ans s'écoulent, et la victoire du prince Eugène contre Moustapha II, dans la plaine de Zenta, achèvait de porter à l'empire ottoman, des coups dont il ne pouvait plus se relever. Le traité de Carlowitz fut le monument de l'affaiblissement de cet empire. Parmi les signataires de ce traité, on voit apparaître la Russie, puissance nouvelle, jusque-là inaperçue dans les luttes contre le Croissant : cet ennemi, nouveau venu, devait marcher d'un pas plus rapide et plus terrible que les autres.

Dans le dix-septième siècle, on proposait à Louis XIV de se mettre à la tête d'un partage de l'empire turc ; quelques-uns de ces plans donnaient au Pape la possession de Jérusalem et de la Terre-Sainte. Leibnitz envoyait au grand roi un mémoire pour l'engager à conquérir l'Égypte, qu'il appelait la *Hollande de l'Orient ;* le philosophe allemand regardait cette conquête comme éminemment profitable à la monarchie française et à la propagation de la foi chrétienne : rien, *à l'exception de la pierre philosophale*, ne lui paraissait plus im-

portant. Louis XIV, occupé d'autres intérêts, ne voulut pas résoudre la question d'Orient, comme l'opinion de son temps l'y conviait. De plus, on ne lui refusait rien à Constantinople, et les prétextes d'hostilité manquaient à sa politique. La question d'Orient eût pu se résoudre dans le dix-huitième siècle : Catherine II y poussait; la promptitude de ses succès dans la Turquie d'Europe semblait rendre inévitable le dénoûment. Mais les plans de partage proposés par Catherine à l'empereur d'Autriche donnaient à penser aux hommes d'État de Vienne; ils disaient que les turbans au bord du Bosphore leur plaisaient plus que les chapeaux. On ne sait peut-être pas que la France, sous Louis XV, était prépondérante à Constantinople. La cour de Versailles n'encourageait pas le partage. Les sultans de Stamboul ne faisaient plus peur à personne; ils trouvaient dans leur propre faiblesse leur salut ou du moins la prolongation de l'existence de leur empire. Mais la France, dans cette attitude bienveillante pour la Porte, ne sacrifiait aucun des intérêts sacrés dont elle s'était réservé la garde; son protectorat demeurait entier, exclusif. Elle était première en Orient, et les chrétiens n'invoquaient jamais en vain son appui. Notre influence s'est maintenue jusqu'à la Révolution française. L'expédition de Bonaparte en Égypte, favorable à notre ascendant, recommençait l'œuvre d'Amaury Ier, de Jean de Brienne et de saint Louis. Des plis de notre drapeau s'échappaient des semences de civilisation : le génie de la France retrouvait des chemins qui lui sont connus.

Voilà la question d'Orient dans le passé, nous l'étudierons prochainement dans le présent.

POUJOULAT.

LE ROSIER DE MADELEINE

(SUITE ET FIN)

V

Pierre, cet homme pâle et triste que nous avons vu un soir, si attentif à la rêverie de Madeleine, si attendri et si ému quand la branche privilégiée du rosier favori ploya sous le baiser harmonieux de la douce enfant, Pierre, lui aussi, avait été convié à la noce, mais il n'y parut pas. Seule, dans sa bonté, Madeleine remarqua un instant qu'il manquait à la fête; toutefois, se rappelant l'incomparable timidité de son voisin, elle ne fut nullement surprise de son absence.

Le pauvre garçon connaissait cependant tout le monde; quant à lui, on savait à peine son nom, tant il paraissait froid et tant il causait peu. — Privé de sa mère dès sa première enfance, abandonné plus tard par un père injuste et brutal, qui mourut bientôt sans emporter les regrets de son fils, Pierre avait été recueilli, vers l'âge de sept ans, par un vénérable prêtre qui s'était intéressé à tant de malheur au point de soigner le petit orphelin avec toute la sollicitude d'une mère. Il lui avait fait faire sa première communion, il lui avait appris à lire, à écrire, à compter, à craindre le mal et à chérir le bien. Pierre avait été un élève docile, laborieux, reconnaissant. C'était un enfant maladif, frêle et nerveux, doux, sensible, très-naïf, sincère jusqu'au scrupule. Sa bonne nature, ses rares dispositions, ses rapides progrès, avaient ravi le vieil abbé. Cependant, quelquefois devant la tête expressive et un peu étrange de son fils adoptif, le digne prêtre se sentait pris soudain d'une inquiétude secrète. Pendant de longs instants alors il contemplait, avec un attendrissement visible, ce front d'enfant, déjà sérieux; il étudiait les lueurs voilées qui venaient éclairer subitement au fond de ces yeux bleus, la teinte foncée de leur azur; il souriait avec compassion à ces lèvres pâles qui lui souriaient... et, secouant tristement la tête, il se disait : « Pauvre petit !... il mourra jeune... ou il souffrira plus qu'un autre... »

Ce fut lui, le saint homme, qui mourut le premier. Il légua,

pour tout héritage, à son cher protégé une Bible, un petit crucifix d'ivoire, l'amour de la vertu et la foi en Dieu. Pierre avait du courage. Il se mit à travailler beaucoup, lutta longtemps, fit de son mieux; mais la faiblesse de sa constitution, jointe à cette fatale et mystérieuse puissance qui s'attache à poursuivre certaines destinées, anéantit tous les efforts de son âme héroïque. Un jour, sans ressource et sans ami, seul avec son dénûment, le malheureux se vit en proie à tous les tourments de la misère. Une heureuse pensée le sauva enfin : il se fit vannier. Ce travail facile, approprié à sa santé chancelante, lui donna du pain et lui permit de vivre libre. Pierre, à cette époque, avait trente ans à peine, mais il en portait au moins quarante. Tant de cruelles souffrances avaient imprimé de bonne heure à tout son être quelque chose d'austère et de résigné qui trahissait en lui une vie d'acceptations. Il avait connu la faim, il avait connu les humiliations, il n'avait pas connu le remords, cette honte de la conscience. L'oppression qui avait pesé sur lui dans ses premières années, les malheurs de sa jeunesse, la pureté de sa conduite, avaient fait de cet infortuné un homme à la fois timide et fier, candide et farouche. Il y avait en lui un singulier mélange de crainte et de dignité, de sauvagerie et de douceur, d'énergie et de faiblesse. Son corps était débile, ses volontés ardentes, ses pensées naïves ; il avait l'attitude d'un vieillard, le cœur d'un jeune homme, et l'âme d'un enfant.

Quoiqu'il fût très-pauvre, Pierre était toujours vêtu avec une propreté extrême. Ses cheveux noirs, extraordinairement abondants, commençaient à grisonner vers les tempes, et tombaient longs et plats jusque sur son cou. Au premier coup d'œil, son aspect bizarre et sévère étonnait plus qu'il ne charmait. Généralement on le croyait laid ; il ne pouvait l'être, puisque son regard et son sourire contenaient son âme, et que cette âme était belle. Il est vrai de dire qu'il souriait rarement, et qu'il ne lui arrivait guère de se sentir regardé sans baisser aussitôt, dans son embarras, ses grands yeux pleins de tristesse.

Deux ans s'étaient écoulés depuis que Pierre avait enfin trouvé en Touraine l rocher qui l'abritait, et était devenu ainsi le locataire du père François. Il réussissait dans son nouveau métier ; il vendait facilement ses paniers et ses corbeilles aux marchands des villes voisines, et il bénissait Dieu, car il ne mendiait plus. Il avait voulu mourir ; maintenant la vie lui semblait possible, et il vivait. Souvent même elle lui paraissait douce... Il ne se demandait pas pourquoi ; seule-

ment, chaque fois que Madeleine montrait sa jolie tête au bas du coteau, ou à la croisée de sa chambrette, le pauvre vannier laissait tomber ses brins d'osier et contemplait dans un ravissement ineffable, le visage charmant de sa jeune voisine.

Madeleine ne visitait pas souvent le pauvre solitaire. Elle craignait de l'importuner. Si par hasard elle lui portait du lait, des œufs frais ou un peu de vin, elle le voyait si troublé et si tremblant devant elle qu'elle restait ensuite des mois entiers sans oser remonter jusqu'à son humble gîte. Trop modeste et trop naïve pour attribuer l'émotion de son protégé au charme même de sa présence, elle en trouvait dans la timidité maladive de Pierre, une explication suffisante. L'infortuné, lorsqu'elle entrait, se sentait en effet dans l'incomplète impossibilité de lui exprimer la reconnaissance qui débordait en lui. L'angélique figure de la jeune fille, se détachant blanche et souriante du fond obscur des murs de la grotte, lui apparaissait dans sa nuit, toute lumineuse comme une vision céleste, et le saisissait de respect. Il pouvait à peine parler ; il se fût plus facilement mis à genoux. Madeleine ne devinait rien, déposait ses petites offrandes et descendait découragée. « Je ne l'apprivoiserai jamais !... » pensait-elle.

Quelquefois, tandis qu'elle admirait les fleurs sauvages qui se balançaient sur le roc, il arrivait qu'elle entendait Pierre fredonner derrière le feuillage quelque refrain mélancolique : « Bonjour, mon pauvre Pierre, bonjour !... » criait alors l'aimable enfant. Pierre, interdit, cessait de chanter. Il disait bonjour, lui aussi, mais bien bas... et, ces jours-là, il mangeait à peine.

Une circonstance imprévue vint cependant, pour quelques instants au moins, l'enhardir un peu. Madeleine, un matin, en arrosant son rosier, remarqua sur la cime du coteau de magnifiques iris qui étalaient au milieu du lierre leur robe violette et veloutée. « Oh ! si je les avais !... s'exclama-t-elle en les montrant au père François, avec un geste tout rempli d'innocentes convoitises : voyez donc, père, comme ils sont jolis !...

— Bien jolis... mais trop haut... répondit tranquillement le bonhomme.

Et Madeleine, résignée, baissa la tête et ne dit plus rien.

Une heure après, Pierre était en grande occupation. Il tressait, avec un soin minutieux, une gracieuse petite corbeille, pour laquelle il avait choisi tous ses brins d'osier les plus fins et les plus souples. Quand elle fut terminée, il la compara à celles qu'il avait faites les

jours précédents, et, la trouvant la plus coquette et la plus blanche, il se sentit satisfait. Alors, il attendit le soir. Lorsqu'il fut certain de n'être aperçu de personne, le pauvre vannier, en une minute, escalada le rocher. Tous les iris furent à la hâte amassés en gerbe, apportés triomphalement, placés un à un dans la petite corbeille neuve, avec un goût artistique. Cela fait, Pierre, tout à coup effrayé de la résolution qu'il se préparait à accomplir, attendit encore et s'assit tristement. Le parfum des iris embaumait sa demeure. « Il le faut pourtant!... » dit-il enfin, et il se leva. Bientôt muni de sa fraîche récolte, il se présentait à la porte de la ferme. « C'est pour Mlle Madeleine... » murmura-t-il. — Le père François prit le panier de fleurs. Pierre, sans attendre qu'on le remerciât, se retourna brusquement et, se sauvant le plus vite qu'il put, le pauvre garçon arriva chez lui, haletant, oppressé, le cœur ému, la sueur au front.

Madeleine fut surprise et charmée. Dans la délicate et poétique attention de son voisin, elle ne vit cependant rien autre chose qu'une touchante expression de gratitude, et, dès le lendemain, elle courut dire à Pierre combien elle avait été sensible au gracieux témoignage de sa reconnaissance. Pourtant, une compassion plus tendre s'éveilla, à partir de ce moment, dans le cœur de la jeune fille; mais, se sentant toujours impuissante à familiariser avec elle cet homme craintif et sombre, elle resta aussi discrète qu'auparavant et n'alla pas chez lui davantage. Et puis, Maurice arriva... Il prit dès lors pour lui seul toutes les pensées de Madeleine.

Un mystère s'était ainsi accompli dans l'âme de Pierre, lentement, heure par heure, et l'infortuné ne l'avait pas compris. Quand on vint lui dire que Madeleine se mariait, que son fiancé était beau comme elle, qu'elle allait s'en aller bien loin au bout du village, heureuse et aimée, le pauvre garçon vit comme une ombre immense s'étendre autour de lui, il crut s'apercevoir que le soleil se voilait, il eut cet étonnement douloureux que fait naître le réveil, au sortir d'un doux rêve. Effrayé, saisi, il s'interrogea, il s'écouta, il se sentit fou. Cette enfant, qu'il allait perdre, elle n'était pas sa fille, pourtant!... Elle n'était pas sa sœur!... A peine la connaissait-il... Pourquoi lui prenait-elle ainsi toute sa joie?... D'où venait que cet ange emportait sa lumière en s'envolant?... Si, à ce moment, on l'eût interrogé, l'infortuné, comme un coupable, eût sans doute couru se cacher loin de tous, au fond de cette noire demeure où, le front sur la pierre, à

genoux, égaré, éperdu, les mains crispées, il éclata depuis tant de fois en sanglots.

Peu à peu cependant cette grande douleur devint muette et calme, comme une pensée unique, constante, uniforme, qui se répand sur la vie entière. Les convulsions du cœur sont passagères comme la tempête. Quand un chagrin veut que nous le portions longtemps en nous, il s'insinue au plus profond de notre âme, dans le silence; il devient la divinité cachée de ce sanctuaire ; un charme mélancolique et religieux nous attire doucement vers cette tristesse qui naguère nous désespérait, et notre regard intérieur reste désormais fixé sur elle avec une sorte de recueillement. Pierre avait senti ainsi sa souffrance s'alléger en s'éternisant, il en avait fait son présent, son avenir, il en avait rempli ses années. Il ne lui venait pas à l'idée que le souvenir de sa jeune protectrice pût mourir autrement qu'avec lui. Son existence s'était attachée, comme un lierre, à ce sentiment grave et pur. En dehors de l'affection toute filiale qu'il avait ressentie pour le digne protecteur de son enfance, il n'avait jamais connu que sa tendresse pour Madeleine. Avant elle, rien de consolant n'était venu lui sourire; il n'attendait rien après.

C'est dans ces dispositions que nous l'avons trouvé le jour où le père François, d'un pas triomphal, conduisit Madeleine et Maurice à la petite église de Saint-É.... Quand il entendit cent voix joyeuses retentir sous le toit de la jeune fille, quand, du haut de son rocher, il aperçut Madeleine elle-même, radieuse et modeste avec sa couronne blanche, le malheureux Pierre baissa la tête, cacha son visage dans ses mains amaigries, et sentit son cœur se briser. Il pleura. En rouvrant les yeux, il chercha d'un regard rapide la fenêtre solitaire de sa douce voisine, il se rappela les beaux jours, à jamais évanouis, où elle lui apparaissait dès l'aurore, comptant, d'une main, les pousses nouvelles de son petit rosier, retenant, de l'autre, ses cheveux blonds dénoués, dont la brise matinale soulevait, en passant, les fils dorés et soyeux. Pierre rêva ainsi pendant plusieurs heures, et la nuit le surprit dans cette contemplation de son passé. Andigné devint alors désert. Selon l'usage, toute la noce alla ouvrir le bal dans une grange immense, et assez éloignée, qui était autrefois à Saint-É... le rendez-vous choisi pour de semblables réjouissances. Le pauvre vannier n'entendit bientôt plus que de vagues clameurs, et, devant cette grande maison vide qu'il avait tant aimée, sentant que sa force et sa raison l'abandonnaient, il leva vers le ciel un regard

désolé, navré, suppliant. Mais soudain, tandis que ses yeux s'abaissaient encore et cherchaient une dernière fois la petite croisée de Madeleine absente, Pierre, au moment de rentrer dans sa demeure, tressaillit vivement comme si un doigt l'eût touché. Il se leva, s'approcha sans bruit, s'assura qu'il n'y avait personne dans la cour silencieuse du père François, et, se laissant glisser hardiment à travers les ronces et les hautes herbes, il se trouva bientôt ainsi au pied du coteau.

La lune, à cet instant, brillait, ronde et nette, au-dessus de la chambre vide de Madeleine. Un de ses rayons venait précisément éclairer le côté droit de l'antique fenêtre, et arroser de lumière les fleurs pâles du rosier qui avait été si longtemps l'innocente préoccupation de la jeune fille. Enlaçant alors de ses bras nerveux le tronc solide du noisetier, Pierre monta précipitamment jusqu'au frêle arbuste, comme lui, maintenant, solitaire et triste. En effet, de même que *Picciola*, délaissé pour l'amour, le pauvre rosier avait cruellement souffert. Ses plus jeunes branches étaient chétives. De mauvaises herbes, que Madeleine avait laissées croître librement autour de sa tige, partageaient avec lui la terre qui le nourrissait ; cette terre, privée d'eau, avait perdu sa belle teinte brune ; le soleil l'avait desséchée et blanchie. Pierre, saisissant avidement ce pot de fleurs que le baiser de la jeune fille avait, un soir, devant lui, sacré pour jamais, redescendit à la hâte avec son trésor, et s'enfuit comme un criminel. Quand, les mains déchirées et les genoux meurtris, le pauvre garçon eut regagné son gîte, ému et tout tremblant, il déposa le rosier ; il le regarda, il sourit et il rougit, victorieux et troublé.

« Elle ne le regrettera pas... je pense... se disait l'infortuné, presqu'effrayé, dans son honnêteté native et dans la bonté de son âme, de sa hardiesse et de sa réussite ; c'était si peu de chose pour elle, désormais !... Elle ne s'en occupait plus... il serait mort... » Et, s'agenouillant auprès de son humble conquête, les bras ouverts comme pour l'embrasser : « Avec moi, tu ne mourras pas... » murmura-t-il.

Les jours et les semaines s'écoulèrent. Le pauvre vannier eut encore des joies, de ces joies modestes et pourtant vives que les heureux dédaignent, mais que les déshérités savourent, de ces joies délicates, mystérieuses, et, pour ainsi dire voilées, qui naissent d'un parfum, d'un rêve, d'une ombre, qui passent sur le cœur comme un souffle, qui le rafraîchissent sans le guérir... simples gouttes d'eau dont les

indigents connaissent le charme !... Pierre vécut de son rosier comme il avait vécu de Madeleine. Il passait des heures entières à en admirer les fleurs, qui lui rappelaient la douce teinte des joues rosées de la jeune fille ; il en comptait les feuilles avec la curiosité d'un enfant ; il empêchait que le soleil vînt tomber trop brusquement sur les plus faibles, sur les plus tendres, sur celles qui étaient nées dans la nuit ; puis, quand il avait comblé ces dernières des soins les plus minutieux, pensif, il revenait aux autres, aux vieilles, aux larges à la teinte foncée, à celles qu'avait connues Madeleine... celles-là, il les chérissait entre toutes.

Objet d'une sollicitude si attentive, le petit rosier revenait à la vie. Il grandissait à vue d'œil, fort et superbe, et promettait de longs jours. Pierre, au contraire, s'affaiblissait. L'infortuné, se sentant mal à l'aise loin de son rocher, seul confident de ses larmes secrètes, s'absentait le moins possible, et ne voyait presque plus personne. Causer lui était à charge, et la pensée de rencontrer Madeleine au bras de Maurice lui faisait peur. Celle-ci, tout entière à sa vie nouvelle, demeurant d'ailleurs assez loin d'Andigné, venait rarement à la ferme. Lorsqu'elle y paraissait cependant, elle s'informait de Pierre et montait le voir quelquefois. Il la trouvait toujours belle et toujours bonne; mais, plus timide encore que par le passé devant cette image vivante d'une félicité qu'il ne devait jamais connaître, il osait à peine lever les yeux vers le visage rayonnant de la jeune femme. Sa pauvre âme, ignorante de toute joie, regardait de bien bas, dans l'humilité de son indigence, cette autre âme heureuse et bénie ; il lui semblait qu'il y avait de la gloire dans le bonheur, et cette gloire imposait à sa misère. En un mot, depuis le triomphe de son amour, Madeleine ne pouvait s'approcher de Pierre sans qu'il crût voir briller autour de son front radieux comme une seconde et splendide auréole. Autrefois, elle l'éclairait seulement... maintenant, chose étrange, elle l'éblouissait. Pierre ne cherchait pas à s'expliquer les bizarreries douloureuses de son propre cœur : il les subissait sans les combattre. Résigné, n'attendant plus que la souffrance, plein d'indulgence pour son chagrin, parce qu'il le chérissait, il acceptait patiemment ses mystérieuses angoisses. Du reste, il était bien certain de mourir... Les malheureux n'oublient pas cela.

Plus il pleurait, plus il priait. Dans ses plus mauvais jours, il ouvrait le vieux livre de l'abbé et lisait l'Évangile. Alors, il souriait délicieusement aux sublimes promesses de Jésus. Souvent, après les

avoit méditées, il sortait, errait quelques instants dans les sentiers étroits du coteau, et revenait avec un petit bouquet d'humbles fleurettes ou d'herbes odorantes qu'il attachait au pied de son crucifix. Ce pieux legs du bon prêtre, suspendu tout auprès de sa couche, lui parlait et le conseillait encore : c'était son gardien.

Souvent aussi il allait contempler son cher rosier qu'il cachait à tous les yeux, dans le coin le plus obscur de la grotte. Ensuite, il le portait au grand air, d'un pas discret, et le déposait doucement derrière une grosse roche tapissée de mousse qui, là encore, dérobait la gracieuse plante à tous les regards, sans la priver de ceux du soleil. Quelquefois, après avoir ainsi respiré le parfum de ses roses, le pauvre vannier, abîmé dans ses souvenirs, restait chez lui inactif et songeur. Alors, dans sa rêverie, laissant la pointe de son couteau tourmenter la pierre tendre et jaunâtre contre laquelle il s'appuyait, Pierre, les yeux fermés, et en souriant encore, sans trop savoir ce qu'il faisait, écrivait sur le mur : *Madeleine.* — Quand il avait fini, il se levait curieusement, regardait, voyait qu'on pouvait lire et lisait. Il lisait, l'infortuné, avec bonheur, et tout ému... il lisait lentement et bien des fois... aimant son œuvre, aimant cette pierre, savourant ces lettres qui formaient ce nom.

VI

Le temps arriva cependant où Pierre, étonné, crut découvrir dans l'accent, dans les gestes et dans l'attitude de Madeleine je ne sais quelle amertume secrète et quel découragement caché qui le préoccupèrent désormais au point de devenir la pensée constante de son cœur. — Était-il donc possible qu'elle pût souffrir, *elle*... cette Madeleine si belle, si douce et si bonne, que l'on devait aimer si pieusement ?.. Une telle question bouleversait l'âme de Pierre; elle le révoltait. Pourtant, lorsqu'il l'avait longtemps creusée, lorsque devant le visage altéré de la jeune femme il avait fini par la résoudre, le pauvre garçon y trouvait quelquefois du charme... un charme singulier qu'il n'eût pas voulu dire. Madeleine, comme lui, triste et faible, Madeleine, déshéritée du prestige imposant dont son imagination couronnait les heureux, lui semblait ainsi plus près de sa pauvreté, moins étrangère à sa vie douloureuse. Alors, il se croyait moins indigne d'être son frère, il devenait plus expansif avec elle et la regardait mieux. Madeleine ne soupçonnait aucun mystère sous ce changement visible : elle y faisait à peine attention. Toute sa pensée, à elle

aussi, concentrée sur un point unique, s'absorbait dans un même objet, sans pouvoir s'en distraire. Cet objet, du reste, hélas! était nouveau pour elle... Ainsi que Pierre l'avait deviné, elle souffrait.

Quand le désenchantement entre dans un cœur de vingt ans, y trouvant beaucoup à prendre, il y fait de bien tristes ravages, et y brise, sans pitié, toutes les douces et fragiles croyances qui, jusque-là, avaient enchaîné ce cœur à la vie et la lui avaient fait aimer. — Madeleine devait sentir, dès son printemps, en plein bonheur, en pleine confiance, passer sur les joies de son affection d'épouse ce souffle froid et implacable. Maurice... Maurice qui lui avait été si cher, qu'elle avait placé, dans ses illusions généreuses, si loin de la route commune, Maurice devait tomber peu à peu, jour par jour, sous ses yeux, et lui apparaître enfin dans sa vérité, faible et coupable, moins bon qu'elle-même.

Cette chute se fit lentement et dans le silence. Le gendre du père François n'était pas méchant, mais l'égoïsme le rendait insensible. C'était, nous l'avons dit, un garçon vaniteux et léger, sans valeur réelle. Il avait désiré Madeleine; Madeleine, une fois à lui, il s'ennuya de ce don de Dieu, et se retournant de nouveau vers son passé si cher, il le trouva plus beau que son calme bonheur. Ainsi en proie aux mille regrets de son cœur infidèle, Maurice, peu à peu, devint soucieux, fantasque, injuste même. Il négligea son travail, s'absenta souvent, cessa d'embrasser chaque soir, au seuil de sa maison, sa femme qui l'attendait, parla moins à Madeleine, la gronda davantage. Madeleine eut des pressentiments secrets, des divinations subites d'un malheur prochain. Elle détourna la tête, elle ferma les yeux, elle ne voulut pas voir. Ce n'est qu'après une lutte persistante, mais inutile, qu'une âme jeune accepte sa destinée. Renoncer à ses espérances n'est pas un sacrifice facile qu'elle accomplit en un jour. Elle les dispute longtemps, avec une énergie suprême, à la réalité qui les lui enlève une à une; et quand même tout vient l'avertir qu'elle a mal placé sa confiance, aveugle, insensée, elle résiste encore, elle s'obstine; la soif impérieuse qu'elle a du bonheur entretient en elle l'illusion. Il semble qu'elle ait besoin de se cramponner à cette chimère pour ne pas mourir.

Dans ce combat moral, dont Dieu seul fut le témoin, Madeleine déploya toute la force que peut opposer au malheur, qui la révolte et qu'elle repousse, une volonté jeune et passionnée. La pauvre enfant eut des heures de folie, des jours de désespoir muet et de pros-

tration accablante. Elle en eut d'autres, et de plus fréquents, tout remplis d'efforts héroïques, d'espérances qui étaient des victoires, de gaietés qui étaient des vertus. Enfin, l'illusion ne fut plus possible, et Madeleine se rendit. Quand elle eut définitivement compris que son mari, malgré l'amour qu'elle lui prodiguait, s'ennuyait auprès d'elle; quand elle fut bien certaine que la vie sobre des champs, le pain du village, les joies délicates et intimes du foyer ne pouvaient remplacer avantageusement pour lui, les séductions, les libertés, les plaisirs excitants de la grande ville, alors, comprenant aussi combien le sentiment qui l'avait attiré vers elle avait eu peu de profondeur et peu de sainteté, Madeleine regarda avec une fierté sévère cette âme indigne de la sienne, qui ne pouvait plus lui rendre la liberté qu'elle lui avait prise, et ne savait pas lui faire chérir sa dépendance. Un froid douloureux se répandit, à ce moment, dans la partie aimante de son être, un froid mortel qui sembla devoir anéantir son cœur et l'immobiliser pour toujours. Madeleine, en effet, crut sentir que sa jeunesse était finie. Elle n'attendit plus rien que le sacrifice, compta tristement les années qui pouvaient lui rester à vivre, baissa ses cheveux sur son front pour paraître moins belle, ne se plaignit à personne, cessa de pleurer, appela sœur Louise, joignit les mains et garda le silence... Elle le garda, car elle allait être mère, et la vue du berceau dont elle attendait le petit hôte lui défendait de murmurer.

Le jour où Madeleine reçut avec transport son fils dans ses bras, tout entière à ce bonheur étrange... et si doux, toute pénétrée du charme incomparable de cette joie nouvelle, elle oublia soudain son passé, regarda l'avenir sans effroi et bénit l'existence. Alors elle se crut victorieuse de sa douleur; elle ne le fut point. Il y avait dans son cœur un côté, essentiellement féminin, qui devait appeler éternellement sur lui la paternité d'un autre cœur. Madeleine, dans les doubles aspirations de sa nature héroïque et faible, était bien réellement la femme selon Dieu, tout à la fois épouse et mère, également destinée à s'appuyer et à soutenir. Elle éleva son fils, elle le nourrit de son lait, elle l'aima avec passion, elle lui consacra ses jours et ses veilles; mais personne ne lui rendit la protection dont elle entourait le frêle petit être, et la moitié de son âme resta souffrante et triste. Cependant, quelquefois, devant son bel enfant qui riait auprès d'elle, prise subitement d'un de ces élans de vanité naïve et touchante auxquels les mères ne savent pas résister, Made-

leine riait encore, elle aussi, et bien haut, et admirait joyeusement la douce créature, saint et dernier espoir de son pauvre cœur. « Oh! quand seras-tu grand?... lui disait-elle alors, en plaçant l'enfant sur ses genoux, debout et bien droit, de manière à être obligée de lever un peu les yeux pour regarder sa tête blonde ; quand seras-tu grand bien grand... plus grand que moi?... » Et la pauvre femme, avec orgueil, s'appuyait déjà en esprit sur le bras de son fils devenu homme.

Maurice, malgré la naissance du petit Louis — c'était le nom que Madeleine, en souvenir de sœur Louise, avait donné à son enfant — Maurice ne s'était point senti rattaché à ses devoirs par ce lien nouveau, et continuait de désoler sans remords le cœur de la pauvre mère. Soit courage, soit fierté, soit tendresse filiale, Madeleine trouva mille moyens de légitimer devant son père la conduite de son mari, et de lui cacher surtout la gêne qu'apportaient dans le ménage les dépenses de ce dernier et l'irrégularité de son travail. Le brave fermier, qui n'avait pas l'œil observateur de Pierre, se laissa prendre à tant d'habileté, et les bons habitants de St É... n'en virent pas plus long que lui. Cependant Madeleine pâlissait.

Un matin, par un beau soleil de mai, se trouvant à Andigné avec son fils et apprenant du père François que le pauvre Pierre était plus malade, la jeune femme, secrètement attirée vers cette souffrance qui fraternisait avec la sienne, prit à la hâte son enfant dans ses bras et monta jusqu'à l'humble réduit du vannier. Madeleine était dans un de ces jours difficiles où le cœur, au sein même du sacrifice accompli, sent encore au fond de lui s'agiter sa jeunesse, et reconnaît alors qu'elle est toujours là, cachée et vivante, cette jeunesse, ennemie de son repos, qu'il croyait morte et qu'il ne redoutait plus. — Ces retours sont amers et dangereux. — La voix intérieure et impérieuse qui, à ces heures fatales, nous demande le bonheur et nous crie de le chercher encore, nous réveille tout à coup d'un assoupissement salutaire, et combat en nous la pieuse inaction dans laquelle l'adoration des volontés divines tient les âmes résignées. Madeleine entendait cette voix, et elle l'écoutait. Pourtant, la vue du malheureux Pierre, seul, délaissé, privé de tout, vint l'arracher pour un moment à ses regrets égoïstes. « Pauvre garçon, comme vous souffrez !.. s'écria-t-elle en le voyant assis au fond de sa demeure, la tête appuyée contre son lit, et si pâle que la charitable enfant en fut tout émue. — Je ne souffrirai pas long-temps ... » répondit-il.

Et il dit cela avec un sourire calme, et très-doux, dans lequel rayonnaient toutes les certitudes du chrétien.

Au même instant, Madeleine aperçut, tout auprès du lit de Pierre, le crucifix d'ivoire que lui avait laissé le saint prêtre. Une branche de lierre — la plante favorite du vannier — s'enroulait, ce jour-là, autour de la petite croix, et trahissait dans le mystérieux habitant de la pauvre demeure, une piété poétique et tendre. Cette attention exquise et touchante frappa la jeune femme : « Vous aimez Dieu? » dit-elle.

— Oh ! oui... » répondit Pierre, avec cet accent singulièrement expressif qui donnait quelquefois un sens profond à ses rares paroles. Madeleine revint à ses pensées. Hélas ! murmura-t-elle, en baissant la voix et comme en se parlant à elle-même, il a raison.... la vie est si lourde !..

A cette plainte involontaire, Pierre tressaillit. Il voulait un mot de plus, il releva la tête : — Quoi ! vous aussi ? demanda-t-il. Oh ! que vous a-t-il donc manqué ... à vous qui êtes si bonne ? ..

Jamais, depuis l'anéantissement de son bonheur, Madeleine n'avait cessé de porter à elle seule son secret douloureux. Quand le regard pénétrant de son protégé vint interroger le sien avec un intérêt et un respect qui la touchèrent, sans la troubler, elle sentit des larmes rouler sous ses paupières et eut mille peines à fermer, devant cette sympathie inattendue, son âme épuisée qui s'ouvrait. Cependant, cet homme était jeune... Elle le connaissait à peine... Pouvait-elle compter sur son expérience et sur sa discrétion ?... Pouvait-elle choisir un tel conseil et un tel confident sans que sa raison condamnât sa confiance ? L'hésitation ne fut pas longue : — Rien, Pierre... dit-elle avec vivacité, et en cherchant courageusement à réparer son imprudence, c'est vrai, bien vrai... rien ne m'a manqué !...

Et elle regarda son fils, le serra étroitement contre son cœur et le combla de caresses.

Puis, pour détourner l'esprit du malade de ce sujet qui effrayait le sien, et comme elle se promenait avec son enfant autour de la grotte : — Vous savez donc écrire ? ajouta-t-elle, en posant son doigt sur l'une des grosses lettres qu'elle voyait auprès d'elle, gravées dans la pierre.

Le pauvre vannier rougit beaucoup : — Un peu..., répondit-il humblement.

Alors, s'approchant davantage, la jeune femme reconnut son nom. Elle avança un peu et le reconnut encore, plus haut, plus bas, toujours, jusqu'à la porte.

Il se fait quelquefois en nous de ces lueurs soudaines par lesquelles les hasards, en apparence les plus insignifiants, deviennent tout à coup d'étranges révélations et nous initient, en un clin d'œil, à des mystères dont nous n'avions même pas jusque-là soupçonné l'existence. — Devant son nom, écrit ainsi sur ces tristes murs, tant de fois, et sous l'influence si visible d'une préoccupation constante, Madeleine, dans l'impatience fiévreuse qui depuis son réveil agitait son cœur, s'arrêta surprise, émue, curieuse, interrogeant ce mot, écoutant sa réponse, et sentant malgré elle son âme en deuil sourire dans son veuvage à cet espoir perdu qu'elle retrouvait en lui : être aimée !... — Mais, au même instant, et au milieu de ce sourire, la jeune femme entendit aussi passer bien distinctement du côté de sa conscience un cri intérieur qui l'avertissait. — Ce cri eut la rapidité de l'éclair; il l'effraya. Alors, rappelant de nouveau son courage, et détournant sa pensée du danger qui l'attirait : Vous savez écrire? reprit-elle d'un ton indifférent, le visage tourné vers la porte et les yeux baissés. Qui donc vous a appris ? Savez-vous encore autre chose ? »

Le pauvre malade, interrogé pour la première fois sur sa jeunesse et par cette voix qu'il trouvait si douce, sentit à cette question sa timidité vaincue et raconta à Madeleine sa vie tout entière, en s'arrêtant discrètement au jour où il était devenu, près d'elle, habitant d'Andigné. Il parla longtemps et sans efforts, et il le fit avec une simplicité modeste et digne qui, à son insu, révéla à sa confidente attentive tous ses mérites aussi bien que ses douleurs. Quand le récit fut terminé, Madeleine qui était assise se leva sans hésitation, le cœur oppressé, l'âme saisie de respect, la tête inquiète et brûlante... — Quel rapprochement bizarre entre son enfance et celle de cet infortuné qui, lui aussi, avait grandi à l'ombre d'une protection intelligente et chrétienne !... Et quelle noblesse ignorée dans ce cœur !... Quelle élévation dans cet homme dédaigné de tous, qui cachait tant de grandeur sous tant d'humilité, tant de richesses morales sous une si complète indigence !... — Ah ! Maurice !... se dit-elle. La jeune femme ne poursuivit pas sa pensée ; elle eut peur de la comparaison qu'elle allait faire, et prenant son fils à son cou : « Je m'en vais, dit-elle, mon pauvre Pierre, tâchez d'aller mieux...

Puis, s'efforçant de sourire : Louis et moi nous prierons pour vous... » ajouta-t-elle.

Pierre demeura muet ; il saisit sans rien dire la petite main de l'enfant et la pressa religieusement contre ses lèvres.

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain de ce jour de trouble, Madeleine se réveilla fatiguée, alanguie, presque calme.

« Qu'est-ce que j'ai rêvé hier? se dit-elle; ce pauvre Pierre est bon, honnête et reconnaissant, voilà tout... et il a beaucoup souffert, ce n'est pas rare... — J'étais folle!... Décidément, je perdrai la raison. »

Et elle rentra, paisible et soumise, dans la tristesse habituelle de sa vie.

VII

La semaine suivante, par un temps délicieux, un dimanche, Madeleine se trouvant seule avec son fils et redoutant la visite de ses compagnes, prit avec précaution sur ses bras l'enfant qui dormait, choisit un sentier désert, gravit le coteau et, parvenue sur les hauteurs, elle se mit à marcher lentement devant elle, triste, et le front baissé. Il y a dans les gaietés de la nature qui se réveille quelque chose de suave et de pénétrant qui s'insinue en nous, qui ranime parfois nos espérances assoupies et murmure à notre cœur mobile, facile à séduire, je ne sais quelle promesse mystérieuse qui lui rend sa confiance. — Madeleine, par la profondeur de son désenchantement, échappait à cette influence bienfaisante. Ce bonheur splendide qui l'entourait la blessait comme une ironie; elle n'aimait pas ce ciel éblouissant qui s'étendait si radieux sur sa douleur; elle n'aimais pas ces vieux noyers qui cachaient tant d'espoirs dans leurs petites feuilles rouges, ni ces ronces qui prenaient aussi leur part de soleil, ni ces oiseaux qui battaient de l'aile en chantant si joyeusement. — Lorsque l'âme sourit, elle s'ouvre. — C'est la plus grande gloire des félicités du cœur que de nous rendre expansifs, indulgents, généreux, que de nous porter à semer autour de nous un peu de cette richesse intérieure qui nous fait rois entre tous quand le ciel nous la donne. — C'est aussi la honte de certaines déceptions écrasantes que de nous rendre irritables, défiants, solitaires, et Madeleine, dans l'excessive impressionnabilité de son âme, ne pouvait, malgré sa bonté native, échapper entièrement à l'influence de cette loi fatale.

Elle avait marché longtemps; elle s'aperçut alors qu'au milieu de sa rêverie elle s'était dirigée, sans le vouloir, du côté d'Andigné et qu'elle allait tout à l'heure toucher à la grotte de son voisin d'autre-

fois. — Instinctivement, avant même d'avoir pris le temps de réfléchir, Madeleine, au souvenir de Pierre, s'arrêta tout-à-coup, hésitante et craintive. Elle voulut s'asseoir et chercha un peu d'ombre. Un tronc d'arbre brisé s'offrait à elle, plus bas, sous une verdure épaisse. Il était facile de l'atteindre ; mais une branche de ronces, embarrassant malheureusement le pied léger de la jeune femme, la fit chanceler avec son enfant, et, perdant toute présence d'esprit, dans la préoccupation que lui causait ce fardeau si cher, Madeleine se sentit tomber avec lui, rouler rapidement plus loin que le tronc d'arbre, puis plus loin encore. « Mon fils !... » s'écria-t-elle, et elle s'évanouit.

Quand elle rouvrit les yeux, un homme d'une pâleur extrême était à genoux devant elle, anxieux et prosterné dans une attitude où l'adoration se trahissait autant que la douleur. Madeleine reconnut que sa tête fatiguée reposait sur le bras de cet homme ; elle n'eut pas peur, elle ne remua pas : « Mon fils !... » répéta-t-elle encore, l'œil suppliant et d'une voix faible.

Le petit Louis fut aussitôt déposé auprès d'elle ; il souriait. La pauvre mère, ivre de joie en le voyant sain et sauf, et aussi rose qu'auparavant, se ranima soudain, le saisit avec transport et le dévora de baisers. — Alors seulement, elle leva les yeux vers son sauveur : « Quoi ! c'est vous, Pierre !... s'écria-t-elle... Ah ! merci. »

C'était lui en effet. — Quand Madeleine était tombée, Pierre avait entendu son cri et s'était élancé vers elle, malgré sa faiblesse, malgré la fièvre lente qui le minait depuis longtemps. Il avait voulu l'emporter pour mieux la secourir, mais ses bras défaillants l'avaient trahi et, tremblant de voir ployer le frêle arbrisseau qui la retenait sur la pente rapide, il l'avait déposée sur une couche d'herbe fine où il était tombé lui-même à ses côtés, torturé par l'angoisse la plus vive. « Oui, c'est moi... » Et ce simple mot fut dit avec un accent si protecteur et si respectueux, que la pauvre enfant vit de nouveau repasser devant elle, avec une précision saisissante, ce rêve étrange qu'elle avait, depuis dix jours, tant de fois traité de folie et que sa raison lui avait ordonner d'oublier. — Pierre la regardait ; il y avait dans ses yeux une tendresse puissante...

A ce moment du reste, ainsi agenouillé, avec son visage grave, ses longs cheveux noirs, son front superbe, tout illuminé d'un rayonnement intérieur, cet homme si humble, et cependant si noble, en dépit de son air de souffrance et de sa misère, était beau de cette

beauté morale et victorieuse qui revêt quelquefois de sa majesté les apparences les plus modestes. Madeleine le vit, ce jour là, comme au milieu d'un songe, et comme transfiguré. Il ne lui disait rien; elle se taisait aussi. Quand elle se leva, il demeura immobile; seulement, tandis qu'elle se disposait à partir et que Pierre la voyait occupée de son fils, elle crut s'apercevoir qu'il baisait furtivement, avec une piété passionnée, l'un des plis de sa robe. Un nuage passa sur les yeux de la jeune femme. « Adieu... » dit-elle, et elle s'éloigna.

Toujours à genoux, Pierre la suivit du regard; il la suivit longtemps, prêt à courir vers elle s'il la voyait chanceler; enfin, elle disparut. L'infortuné vit encore flotter au vent les attaches noires de son tablier de soie, puis il ne vit plus rien. Alors la lumière qui brillait dans ses yeux s'éteignit; il se sentit glacé, il rentra. « Je crois que c'est la fin!... » murmura-t-il.

Dès le soir même, en effet, une fièvre ardente le saisit. — Avant de s'étendre sur son lit misérable, Pierre alla chercher son rosier, l'arrosa d'eau fraîche, parut réfléchir, et, attirant un peu à lui un bouton à demi-entr'ouvert, il le contempla longtemps avec tendresse, l'approcha de ses lèvres et lui parla très-bas et avec mystère, comme si la fleur eût pu le comprendre. — Une grosse larme glissait le long de sa joue; Pierre se pencha et la fit tomber sur la rose naissante avec un sourire. Cela fait, il alla se jeter sur son grabat et ne se releva plus.

Plusieurs jours s'écoulèrent. — Le curé vint le soir. C'était un prêtre âgé, d'un extérieur vulgaire, mais d'une bonté évangélique. Cette bonté, paternelle et tendre, était féconde en pitiés délicates. Elle donnait un côté fin à l'âme simple de l'excellent homme et rendait son cœur intelligent. — Arrivé tout nouvellement à Saint-E...., le curé Benoît était à peine connu du pauvre Pierre. Son prédécesseur avait été, comme lui, riche en vertus, digne de vénération, mais plus froid dans sa bienveillance, plus impuissant à compatir et, par cela même, moins sympathique aux malheureux et moins habile à les consoler. — Pierre l'écouta avec ravissement lui parler de Dieu et du ciel. — Quand il sentit que la mort arrivait, il rassembla ses dernières forces, et, se tournant vers le digne pasteur : « Monsieur le curé, dit-il.

— Mon enfant?

— Voulez-vous, s'il vous plait, m'apporter ce pot de fleurs que vous voyez là-bas.

Le curé apporta le rosier.

Je l'ai volé... dit Pierre timidement; puis soudain, relevant la tête: Je n'ai jamais volé d'autres fois, Monsieur le curé!

— C'est bien, mon fils; Dieu vous pardonne.

— Je l'ai volé, il y a deux ans à... à celle qui demeurait là, en bas...

— A la fille du père François, la femme...

Pierre fit un signe affirmatif, sans attendre la fin de la phrase.

Ensuite, détachant la branche dont le bouton s'était épanoui en rose superbe et la mettant dans la main du saint homme. — Mon père, dit-il, d'un ton suppliant, je ne suis qu'un pauvre malheureux, mais, au nom du bon Dieu, accordez-moi ce que je vais vous demander!

— De toute mon âme! si cela est en mon pouvoir, dit le curé attendri.

Pierre hésita. — Eh! bien... Monsieur le curé... voudrez-vous porter cette rose à... la femme de Maurice, et lui demander pardon pour moi?...

— Mais certainement, mon pauvre Pierre.

— Et puis... voudrez-vous... si elle le permet... faire planter ce rosier au cimetière, sur ma tombe?...

— Rien de plus facile encore, mon enfant.

— Merci!... dit Pierre, d'un ton bas et pénétré; je prierai pour vous... et pour elle...

Le curé devint pensif. — Bientôt, avec un peu d'inquiétude, mais avec une grande douceur d'accent : — Ce rosier, Pierre... vous l'aimiez donc bien? demanda-t-il.

Il y eut un silence. Pierre crut sentir que le regare inspiré du vieillard lisait son secret tandis qu'il se taisait : — Oui, mon père!... murmura-t-il enfin; oui, c'est vrai... mais je n'ai jamais fait de mal.. je ne le lui ai jamais dit... Oh! croyez-moi, je ne mens pas!... A peine si je l'ai connue, Monsieur le curé, à peine si je l'ai vue... L'autre jour seulement, là, tout près, j'ai pris sa main dans la mienne... et c'était pour la protéger!...

Et il raconta au curé comment il avait sauvé Madeleine.

Le saint prêtre réfléchit un moment; puis enfin, serrant l'infortuné dans ses bras vénérables : — Mon fils, dit-il doucement, bénissez Dieu de vous appeler à lui!...

Et il ajouta en levant sa main vers le ciel : Il est bien bon!... De

là haut, Pierre, vous la verrez mieux... et vous la protégerez davantage !...

Ils se turent l'un et l'autre. Le cusé se mit à genoux et pria; Pierre sourit, ferma les yeux dans l'ombre, et les rouvrit dans les splendeurs éternelles.

Dès qu'il fut sorti de la pauvre demeure, le nouveau pasteur alla visiter dans le village celles de ses ouailles qui lui étaient le plus connues et, sans éveiller aucun soupçon, il parvint, tout en causant, à en obtenir les renseignements qu'il désirait sur Madeleine. — On lui dit alors que la fille du père François avait fait un mariage inespéré qui avait comblé tous ses vœux; qu'elle adorait son mari; que Maurice était bien un peu fainéant, qu'il aimait bien un peu à faire le *Monsieur*, mais que cela ne déplaisait point à sa femme, bien au contraire, et qu'il la rendait parfaitement heureuse, qu'elle n'avait de bonheur qu'en lui seul, sortait très-rarement et dédaignait, malgré sa jeunesse, tous les plaisirs de ses compagnes. On ajouta que Madeleine était un ange de piété et de vertu; qu'elle était bonne pour tous les malheureux, et on loua même beaucoup sa charité au sujet de ce pauvre Pierre, de cette espèce de sauvage qui vivait caché dans sa tanière, comme une bête fauve, et qu'elle seule avait la compassion et le courage d'aller égayer quelquefois de ses douces paroles. — Quand il eut recueilli ces renseignements, que pas une voix ne vint contredire, persuadé que la jeune et belle épouse de Maurice n'avait pu, dans les conditions de bonheur où elle se trouvait, partager le sentiment de son malheureux protégé, convaincu même que ce sentiment, elle ne l'avait jamais soupçonné; que de la part d'un homme si humble, si pauvre, si éloigné d'elle par la misère, elle n'avait jamais pu l'attendre, le bon curé se dit alors que l'accamplissement de sa mystérieuse mission ne pouvait apporter dans le cœur de Madeleine aucune espèce de trouble et, se mettant résolûment en marche, sa fleur à la main, il se prépara à exaucer sans scrupules la dernière prière du vannier.

Un moment après, en effet, il frappait à la porte de Maurice. Celui ci était à son travail; Madeleine se trouvait seule. — Depuis la circonstance qui l'avait rapprochée une dernière fois du malheureux Pierre, la pauvre jeune femme était restée chez elle, cloîtrée pour ainsi dire, et s'était réfugiée avec une sorte de frayeur dans le silence de sa maisonnette, entre Dieu et son enfant. Madeleine, nous l'avons dit, avec un cœur altéré d'affection, avait une âme pas-

sionnée du devoir, avide du bien et du juste, éminemment droite et pure. L'image de Pierre, poursuivant son souvenir, devait donc être pour elle tout à la fois un bonheur et un tourment, un charme et un remords. Que de combats depuis cette rencontre!... Que de doutes, puis que de certitudes!... que de scrupules! que d'invocations et de prières!... Enfin, elle allait triompher de nouveau, elle commençait à retrouver le calme perdu, à conclure, une fois encore, qu'elle s'était trompée, quand on vint lui apprendre l'état désespéré et la mort prochaine du voisin de son père. Ce qui se passa alors en elle ne saurait se définir. Il y eut comme un accablement dans son cœur et comme un allégement dans sa conscience. — Cela dura longtemps. Peu à peu, cependant, l'amertume et la douceur de cette double impression se fondirent l'une dans l'autre, et le tout vint se perdre enfin dans une mélancolie religieuse et sereine, au milieu de laquelle, pour la pauvre jeune femme, se leva bientôt, timide et voilé, cet innocent espoir : *Il doit être permis d'aimer les morts!...*

Madeleine se disposait à aller visiter Pierre, pensant qu'elle en avait le droit dans un pareil moment, quand le curé entra. Elle se leva aussitôt et vint à lui. — Mon enfant, dit-il d'un ton grave, je vous apporte une rose qu'on vous envoie du ciel... mais, en retour, il faut que vous accordiez à une pauvre âme, légèrement coupable envers vous, un pardon facile qu'elle attend là-haut.

— Monsieur le curé, je ne comprends pas, dit Madeleine étonnée.

— Voici : on vous a volé, à ce qu'il paraît, il y a deux ans, au moment de votre mariage, un petit rosier que vous aviez là-bas, dans la maison de votre père.

— C'est vrai... interrompit Madeleine, je ne l'ai jamais retrouvé.

— Ce petit rosier, dont les fleurs étaient charmantes, comme celle-ci, avait éveillé les convoitises d'un infortuné qui n'avait en ce monde aucune joie. Il pensa que ces roses égayeraient un peu sa triste demeure, et il vous les enleva. C'était ce pauvre Pierre, le vannier. En mourant, tout à l'heure, il a ressenti un tel regret au souvenir de cette faute, qu'il m'a fait promettre de venir, en son nom, vous en faire l'aveu, et il a cueilli à votre intention, mon enfant, cette branche fleurie, la plus belle de son cher arbuste. Seulement, en signe, de pardon, il vous demande une grâce : il faut que vous me permettiez de faire planter le rosier sur sa tombe... C'était, voyez-vous, son seul ami, à ce malheureux!... »

Madeleine, en apprenant la mort de Pierre, s'était sentie pâlir et

avait détourné son visage. Elle réussit néanmoins à conserver assez de force pour répondre au curé sans lui laisser voir son émotion, et quand l'excellent homme eut obtenu d'elle le consentement qu'il attendait de sa charité, il partit satisfait. Immédiatement alors, il envoya chercher le rosier qu'il fit déposer au presbytère. Ce fut là que le petit arbuste tant aimé trouva une protection et un asile jusqu'au jour où, grâce au vénérable pasteur, il put répandre le parfum de ses roses sur la cendre de son maître. Le curé fit aussi remettre à la jeune femme le petit crucifix et la Bible qui avaient appartenu au pauvre vannier. Il paraît que vous avez été la protectrice, mon enfant, lui dit-il, l'ange compatissant et consolateur... soyez aussi l'héritière.

Dès qu'elle fut seule, Madeleine alla s'asseoir au fond de son petit jardin. Là, le front baissé, les yeux humides, elle regarda longtemps cette rose dont l'histoire lui semblait singulière et dont le parfum pénétrait mystérieusement jusqu'à son âme. Comprit-elle enfin, sérieusement et pour toujours?... Tout bas, dans la solitude, tandis que la brise passait, Pierre lui parla-t-il... Vit-elle encore son bel œil intelligent rayonner au-dessus d'elle et l'inonder de tendresse? Peut-être... Quand elle se leva, contemplant douloureusement sa rose chérie qui allait se flétrir, Madeleine s'approcha d'une haie sauvage au milieu de laquelle brillait, comme une étoile, la fleur blanche d'un églantier. Un sourire mélancolique effleura soudain les lèvres de la jeune femme. Elle regarda la haie, réfléchit un instant, puis, s'adressant au ciel, d'un air interrogatif et soumis : Je pense qu'il n'y a pas de mal à cela?... murmura-t-elle.

Alors, ouvrant son petit couteau, elle incisa avec précaution l'écorce de l'églantier, prit une jeune pousse qu'elle avait remarquée sur la branche de Pierre, à l'angle d'une feuille, l'insinua dans la blessure du rosier sauvage, l'entoura de laine, sourit encore, courut ensevelir sa rose dans un petit coffret qu'elle aimait, puis ensuite, pensive et recueillie, se dirigea vers Andigné, pour aller dire à Pierre un suprême et dernier adieu.

Elle le vit, dans la mort, tel que l'appel des anges l'avait laissé : beau, triomphant, doux et fier, radieux comme le martyr qui reçoit sa couronne...

Ce fut l'image qu'elle en garda. — Madeleine rentra chez elle, sanctifiée, indulgente, prête à souffrir, miséricordieuse pour la terre, éblouie du ciel qui l'attendait.

Ce soir-là, elle put prier longtemps près du berceau de son fils : Maurice revint tard... et ce ne fut pas la dernière fois.

A cette heure, depuis bien des années, Madeleine porte un ruban noir sur son bonnet de veuve. Sa jeunesse est remplie de larmes, mais son âme est restée forte et pure. Courageuse, bonne, et toujours sage, après bien des traverses, bien des douleurs, bien des mauvais jours, la pieuse femme a fermé les yeux de son père et ceux de son mari ; elle a soutenu l'un, et pardonné à l'autre... Tous les deux ont cru mourir dans les bras d'un ange.

Douce et grave, un peu silencieuse, Madeleine vit retirée. Son front est serein, son sourire est triste ; elle est à la fois digne et touchante ; elle attendrit et elle impose. Bien qu'elle n'ait guère plus de quarante ans, l'or de ses cheveux commence à pâlir ; on les distingue à peine du rideau blanc de sa petite fenêtre, quand elle le soulève au soleil de midi pour regarder, tout en filant, le ciel bleu à travers les arbres.

Louis, ce fils bien-aimé de Madeleine, n'a point trahi les pieuses ambitions de sa tendresse. Il a grandi plein de force, d'intelligence et d'honneur, et s'est marié dans son village où son brave cœur a trouvé l'amour, et ses bras robustes, le travail. C'est aujourd'hui l'un des plus beaux hommes qu'on puisse voir. Dans ses rares promenades, la pauvre veuve s'appuie sur lui. Elle l'admire... et il la vénère...

Les chagrins et les vertus de sa mère avaient mérité le bonheur au nouvel époux : Dieu l'a béni. Il y a trois ans, tout enivré d'orgueil dans sa joie paternelle, Louis a pu offrir à Madeleine une ravissante petite fille que la jeune grand'mère a réclamée pour filleule et qu'elle a bercée bien des fois sur ses genoux. — L'enfant a reçu de sa marraine le nom de *Pierrette*. — Elle est gâtée par elle, choyée, adorée, elle mange toutes ses pommes et ses grosses fraises rouges. Il n'y a qu'un point sur lequel Madeleine se montre inflexible : Pierrette n'a pas la permission de toucher à un vieux rosier que le mois de mai fait fleurir encore tous les ans, derrière la charmille, dans un coin solitaire... C'est le *fruit défendu* du jardin de l'aïeule.

. . . . . .

Un autre rosier tout semblable se couvre aussi des mêmes roses, chaque année, au cimetière de St.-E.... Il est planté auprès d'une croix de bois un peu penchée et entourée d'herbe.

ANDRÉE BRAGIEL.

LA SCIENCE EN 1868

L'année qui vient de s'écouler a été remarquable par un prodigieux mouvement dans l'ordre scientifique et industriel; l'Exposition universelle en a été la cause. Cette Exposition a été la démonstration d'un progrès incontestable dans la plupart des branches de l'industrie et dans les diverses applications des sciences; il serait puéril de le nier; mais a-t-elle donné le droit d'exalter la science au-dessus de tout et de dire avec quelques-uns que, dorénavant, la science peut remplacer même la religion; ou, avec d'autres, que la religion de l'avenir ne sera pas autre, ne peut être autre que la religion par la science? L'athéisme et le matérialisme affirment la supériorité absolue de la science, et s'écrient : Plus de religion! Le panthéisme et le spiritualisme naturaliste se contentent de crier : La religion par la science! Des livres ont été publiés, pour établir l'une ou l'autre de ces conclusions. L'état actuel de la science permet-il de s'y arrêter? le progrès scientifique pourra-t-il jamais le permettre? Nous répondons sans hésiter : Non, et il ne sera pas difficile de justifier cette réponse.

D'abord qu'est-ce que la science? C'est la connaissance de la vérité, c'est la connaissance des vrais rapports des choses. Cette seule définition montre que ceux qui exaltent tant la science de nos jours n'en connaissent pas toute l'étendue; ils s'arrêtent à la science qui s'occupe du monde physique et de ses lois, en un mot, ils ne considèrent que les sciences mathématiques et physiques, comme s'il n'y avait rien en dehors. Ils concluent donc du particulier au général; leur conclusion ne peut être légitime. Nous verrons, de plus, que même en se restreignant aux sciences mathématiques et physiques, on est conduit à une conclusion opposée à la leur.

Mais, en dehors des sciences mathématiques et physiques, c'est-à-dire des sciences qui n'ont pour objet que le monde matériel, il y a la science de l'esprit, la science des intelligences, de leurs facultés, des motifs qui les font agir, la science du gouvernement des hommes,

si importante et si compliquée, et bien d'autres, et, à côté de ce qu'on appelle plus proprement la *science*, de ce qui a plus particulièrement pour objet la *vérité*, à laquelle notre intelligence aspire, il y a le *beau*, qui fait resplendir la vérité et qui nous charme, il y a le *bien*, qui sollicite notre volonté et dont la pratique donne à la conscience un délicieux repos; c'est-à-dire que la science proprement dite a près d'elle *l'art* et la *morale*. Ensuite se pose le redoutable problème de la destinée du monde et de la destinée humaine, le problème des effets et des causes, de ces causes et de la cause suprême, absolue, infinie, éternelle. Les sciences physiques et mathématiques donnent-elles, peuvent-elles donner des solutions satisfaisantes sur tous ces points? Elles n'en donnent pas, puisque le propre de ces sciences est de rallier toutes les intelligences aussitôt qu'elles ont atteint la vérité, et que ceux qui les cultivent ne s'accordent pas entre eux sur les problèmes que nous venons d'indiquer; elles ne peuvent pas en donner, puisqu'elles ne comprennent pas la science dans toute son étendue, puisqu'elles négligent forcément les branches les plus importantes de l'activité humaine; ce qu'elles peuvent, ce qu'elles font quand elles sont bien dirigées, c'est d'amener l'homme qui les cultive à reconnaître leur insuffisance et à chercher d'autres lumières pour éclairer complétement son intelligence. Or ces autres lumières, il les trouve, d'abord insuffisantes encore dans la philosophie, qui ne peut donner que ce que donne la raison humaine, c'est-à-dire des connaissances incomplètes, puis suffisantes et toutes resplendissantes dans la religion, qui lui présente les vérités révélées de Dieu lui-même, et qui lui donne assez de preuves de cette révélation, pour que sa raison les accepte.

Nous ne méprisons pas les sciences mathématiques et physiques; nous ne méprisons aucune science, puisque toute science a pour objet la vérité, et mène à Dieu quand elle est convenablement étudiée; mais nous estimons que les sciences qui ont pour objet l'âme humaine, l'homme avec ses passions, ses désirs, sa volonté, sa liberté, et qui s'occupent de nos destinées éternelles, sont bien supérieures à celles qui ne sortent pas du domaine de la matière, et qui n'ont pas autre chose à considérer que des atomes et des forces. L'orgueil humain, qui cherche toujours à se satisfaire, se gonfle à la vue d'un laboratoire de physique et de chimie, d'une machine à vapeur, d'un métier à tisser, d'un musée dans lequel sont méthodiquement rangés les minéraux, les plantes et les animaux; le wagon qui court plus

vite que le vent sur des rails de fer, le fil qui transporte en un moment la pensée d'un hémisphère à l'autre, lui font dire que l'homme a reconquis la nature et qu'il est redevenu le roi de la création. Tout cela est magnifique, sans doute; mais ces merveilleuses inventions, ces prodigieux progrès matériels, qui augmentent les jouissances physiques d'un petit nombre, diminuent-ils les souffrances des autres? rendent-ils les passions moins exigeantes? rendent-ils les hommes plus faciles à gouverner? permettent-ils de donner plus de champ à la liberté? rendent-ils en un mot les sociétés plus heureuses, plus stables, et diminuent-ils la somme de la misère? Jusqu'à présent, c'est le contraire qu'on voit se produire, et c'est parmi les nations les plus avancées, les plus industrielles, les plus savantes, que règnent le paupérisme et la dégradation morale la plus affligeante. Nous admirons d'ailleurs le mécanicien qui, la main sur sa machine, la précipite ou la modère à son gré et transporte ainsi, en quelques heures, à d'immenses distances, des milliers d'hommes à la fois. Mais ce mécanicien est-il vraiment le maître de cette machine? Un moment de distraction, un caillou, un défaut dans la chaudière, un défaut dans un essieu, et c'est une épouvantable catastrophe. Et, quand il n'y a pas d'accident, quel est donc le résultat de la victoire de l'homme sur la matière et sur l'espace? Le transport rapide de marchandises et d'individus. L'humble curé de campagne, le pauvre instituteur qui inspirent l'amour de la vertu, qui élèvent la jeunesse, ne font-ils pas une œuvre mille fois plus grande? L'artiste, en reproduisant sur la toile ou en faisant passer dans le marbre un reflet de l'éternelle beauté qui ravit les âmes et qui purifie, n'est-il pas supérieur au mécanicien? Ne faut-il pas plus de génie au poëte pour charmer les multitudes et pour leur inspirer les grandes pensées, les généreux sentiments? Enfin, l'orateur qui mène à son gré un auditoire, qui lui fait sentir ce qu'il sent, vouloir ce qu'il veut, n'est-il pas supérieur au mécanicien qui n'agit que sur la matière?

En accordant une importance exagérée aux sciences physiques et mathématiques, on a accoutumé les esprits à ne voir que des lois fatales, mécaniques et mathématiques; mais, quand on a voulu appliquer ces lois au gouvernement des hommes, la machine gouvernementale a craqué. Pourquoi faut-il que les catastrophes n'aient pas encore éclairé ceux qui tiennent le gouvernail?

Mais nous ne voulons pas nous avancer sur ce terrain; ce qui suffit à notre thèse, c'est de montrer que la vraie science, même celle qui

se borne au monde matériel, n'a rien à objecter de sérieux contre la vérité religieuse, et qu'elle conduit l'homme à reconnaître qu'il existe un autre ordre de choses que l'ordre matériel et à chercher où se trouvent déposées les vérités de cet ordre supérieur à la matière, supérieur même à la nature, telle que la raison et l'expérience nous la représentent.

I

Les sciences physiques ou naturelles ont pour champ la matière et la force, quelle que soit l'essence de ces deux éléments sur lesquels les philosophes se disputeront encore longtemps. Nous concevons la matière comme une substance qui tombe sous nos sens et comme distincte de l'esprit ; nous concevons la force comme la cause immédiate du mouvement. La matière est inerte de sa nature, c'est-à-dire également indifférente au repos et au mouvement ; une fois en repos, elle y restera toujours, si rien d'étranger à elle ne vient la mettre en mouvement ; une fois en mouvement, elle continuera de se mouvoir tant que rien d'étranger à elle ne viendra pas la contraindre au repos. Ce quelque chose d'étranger, c'est la force. Cette inertie de la matière, cette indifférence au repos et au mouvement, cette sujétion à quelque chose d'étranger, prouve que la matière est contingente, qu'elle n'est pas l'être nécessaire, éternel : elle prouve un Créateur. La force, à son tour, qui n'a rien en elle-même de matériel, puisqu'elle est en dehors de la matière, quoiqu'elle agisse sur elle, prouve l'existence d'une substance spirituelle, qui en est la cause ; comme on l'a dit en d'autres termes, le mouvement suppose un premier moteur et le premier moteur est nécessairement *esprit*. Nous ne faisons qu'indiquer, parce que nous ne voulons qu'exposer ici les résultats généraux de la science.

Une fois qu'on se borne au domaine de la matière, on sent aussitôt le besoin d'un instrument précis pour en étudier les phénomènes. La matière se présente à nous comme divisible, comme étendue (nous ne disons pas essentiellement étendue), comme soumise à des forces auxquelles on donne le nom de lois quand on les généralise. L'Écriture sainte elle-même nous indique ces trois faces de l'étude de la nature, quand elle dit, au chapitre XI du livre de *la Sagesse* : *Omnia in mensura, in numero et pondere disposuisti ;* l'étendue, le nombre, la pesanteur ou la force, voilà les principes des trois sciences fondamentales qu'on appelle *géométrie*, *arithmétique*, *mécanique*. C'est

d'ailleurs le nombre qui se trouve au commencement des trois, parce qu'en même temps qu'il s'applique à tout ce qui est divisible, il s'applique également à la mesure de l'étendue et à la mesure de la force, et ces trois choses mènent à Dieu : le nombre, à ce qui est la racine essentielle de tout nombre, l'Unité ; l'étendue, à l'Infini ; la force, à la Toute-Puissance.

Les sciences qui ont pour objet la nature sensible, matérielle, se divisent donc naturellement en deux grandes branches : les sciences mathématiques et les sciences physiques.

Les mathématiques pures ou appliquées comprennent la science des nombres ou arithmétique, la science de l'étendue ou géométrie, et la science du mouvement ou mécanique. A ces trois grandes branches s'en rapportent beaucoup d'autres : l'algèbre, qui s'occupe des lois générales des nombres, la trigonométrie, la géométrie analytique, etc., qui sont des applications de l'algèbre à la géométrie ; l'astronomie, qui est comme une application de la mécanique aux mouvements des astres, etc. Ajoutons que les phénomènes matériels se présentent à nous avec un autre caractère que celui de la simple existence et du mouvement, avec le caractère d'une certaine *durée*, ce qui conduit à l'idée de la durée infinie, l'Éternité ; sous ce rapport, les phénomènes retombent encore sous la domination des nombres, car c'est au moyen du nombre des mouvements que nous calculons la durée, le *temps*, mot dont l'étymologie nous ramène à l'idée de division, *tempus* vient de τεμνω, je coupe.

Les nombres se construisent les uns avec les autres ou se comparent entre eux. Ils peuvent se construire de trois manières, dont les deux dernières dérivent de la première : par l'addition de deux nombres différents, $3 + 4$; par l'addition plusieurs fois répétée du même nombre avec lui-même, $3 + 3 + 3 + 3$, ce qui conduit à la multiplication 3×4 ; enfin, par la multiplication plusieurs fois répétée d'un même nombre par lui-même, $3 \times 3 \times 3 \times 3$, ce qui conduit aux puissances, 3^4. Les opérations inverses sont la soustraction, la division et l'extraction des racines, qui ne font que décomposer ce que les opérations directes avaient construit. Ces opérations inverses mènent d'ailleurs à des nombres d'un caractère particulier : la soustraction, aux nombres négatifs ; la division aux nombres fractionnaires ; l'extraction des racines aux nombres irrationnels et aux nombres imaginaires. Remarquons d'ailleurs que notre système de numération, comme tout système rationnel de numération, renferme les

trois modes de construction des nombres : on commence par ajouter l'unité à elle-même ou aux nombre déjà formés, pour avoir 2, 3, 4, etc.; après 9, on procède par multiplication et l'on obtient le second ordre d'unités, appelé ordre des dizaines, 2 × 10 ou 20, 3 × 10 ou 30, etc.; enfin, les ordres suivants s'obtiennent au moyen des puissances de 10; on a 100 en multipliant 10 par 10; 1,000 en multipliant 100 par 10 ou 10 × 10 × 10, etc.

Après avoir construit les nombres, on les compare : de cette comparaison résulte la reconnaissance de leur égalité ou de leur inégalité; l'égalité donne naissance à une branche très-importante de la science des nombres, celle des équations; l'inégalité donne naissance aux proportions et aux progressions, dont les rapports mutuels conduisent aux logarithmes.

Il serait superflu d'entrer ici dans les détails : tout le monde sait à combien de résultats utiles ou curieux sont parvenus ceux qui s'occupent de la science des nombres, soit avec l'arithmétique proprement dite, soit avec l'algèbre. Les anciens en avaient déjà atteint un grand nombre, mais la numération des Grecs et des Romains se prêtait difficilement à des calculs compliqués; l'introduction des chiffres dits arabes et l'application raisonnée du système décimal a permis de pousser beaucoup plus loin qu'eux la science des nombres; l'algèbre, que les anciens connaissaient peu, et qu'on ne voit guère apparaître que vers le quatrième siècle à Alexandrie, comme une science distincte de l'arithmétique, a rendu les progrès beaucoup plus faciles et plus rapides. C'est ainsi que l'Écossais Napier (Néper) est arrivé à la découverte des logarithmes, qui rendent tant de services aux mathématiciens, et que Viète au seizième siècle, Descartes, Pascal, Fermat, Leibnitz, Newton, au dix-septième, Clairaut, d'Alembert, Euler, au dix-huitième, et dans ce siècle et jusqu'à nos jours, Laplace, Monge, Poisson, Fourier, Carnot, Puissant, Cauchy, etc., ont pu s'avancer si loin dans les applications de l'algèbre à la géométrie.

La géométrie, comme l'arithmétique, se divise en deux branches principales : construction et comparaison. De même que les nombres s'appuient sur l'unité absolue, qui n'est pas un nombre, l'étendue s'appuie sur le point abstrait, qui n'a pas d'étendue. Le point, en se mouvant dans un sens déterminé, engendre la ligne, qui n'a pas encore d'étendue, mais qui a une direction; le mouvement des lignes engendre les surfaces, qui ne sont pas encore des étendues proprement dites, mais qui ont des limites; le mouvement des surfaces

limitées ou figures, engendre des corps ou solides, qui ont les trois propriétés essentielles de l'étendue, longueur, largeur, hauteur. Ainsi le corps est limité par les surfaces, la surface par les lignes ; celles-ci sont formées de points supposés infiniment petits. Les lignes, les figures, les corps géométriques peuvent être égaux ou inégaux ; la seconde branche de la géométrie renferme les propositions relatives à l'égalité, à l'équivalence et à la similitude des lignes, des figures, des solides. Nous venons de citer les noms des hommes qui se sont le plus distingués comme géomètres dans les temps modernes ; nous nous abstenons à dessein aujourd'hui de nommer ceux qui vivent encore, et qui continuent avec gloire les travaux de leurs illustres prédécesseurs.

Les mathématiques, comme science, se renferment dans le domaine des abstractions; elles considèrent les nombres, les lignes, les figures, les corps, en eux-mêmes et indépendamment de ce qu'ils peuvent être dans la nature, qu'ils y soient ou non réalisés. La mécanique descend de ces hauteurs et applique ses études aux corps tels qu'ils existent, mais en ne s'occupant que de ce qui a rapport aux lois de leur repos et de leurs mouvements. De là, ses deux branches principales : la statique, qui a pour objet la recherche des conditions de *l'équilibre* des corps, et la dynamique, qui a pour objet la recherche des conditions de leur mouvement. L'importance de l'étude des conditions d'équilibre et de mouvement des liquides a fait détacher cette étude de la première, et l'on a créé ainsi une subdivision de la mécanique qui a aussi ses deux branches : l'hydrostatique et l'hydrodynamique.

La *force* ou *puissance* est l'élément fondamental de la mécanique : quand cette science s'arrête à la découverte des lois sans essayer de remonter au législateur, elle n'entre pas en lutte avec la religion, et généralement elle s'en tient là, usant de la force, la calculant, la combinant, l'appliquant sans s'inquiéter d'en découvrir la cause première. Mais ceux qui font la philosophie de la mécanique essayent d'aller plus loin, et là, déjà, nous voyons poindre le principe des combats livrés aux vérités religieuses par l'astronomie et par les sciences physiques. Constatant que la matière est toujours soumise à une force ou à un système de forces, ils s'accoutument à considérer la force comme inséparable de la matière ; ils en font donc une propriété de la matière, et ils matérialisent ce qui est essentiellement spirituel, ou bien ils spiritualisent ce qui est essentiellement matériel : les

uns sont matérialistes, et c'est le plus grand nombre, les autres sont idéalistes; quelques-uns se réfugient dans le panthéisme, en donnant une espèce d'âme universelle à l'ensemble du monde matériel, âme qui se divise et se subdivise dans les divers corps, dans les molécules et dans les atomes de ces corps. Comme ces erreurs forment tout un système, qui s'appuie plus encore sur l'étude de la physique et de l'histoire naturelle et sur l'étude de l'astronomie que sur la mécanique proprement dite, nous y reviendrons.

Inutile, au reste, d'indiquer ici tout ce que l'homme moderne doit au progrès de la mécanique : il n'est pas de science dont les applications à l'industrie soient plus connues; les machines, chargées de remplacer la force de l'homme par les forces répandues dans la nature, sont sous les yeux de tout le monde; on a pu les contempler à l'Exposition universelle, on les voit fonctionner partout, dans l'usine, dans le plus modeste atelier, sur les fleuves et les mers, sur les chemins de fer, au milieu même des champs, que l'homme essaye de n'avoir plus à féconder de ses sueurs.

II

L'astronomie, comme son nom l'indique, est l'étude des lois qui président aux mouvements des astres. Les astronomes modernes, plus ambitieux que leurs prédécesseurs, veulent aller plus loin, en appliquant aux astres les connaissances acquises sur celui que nous habitons. Ils ne calculent plus seulement la course de ces grands corps qui se meuvent dans l'espace, ils veulent en connaître la structure, la composition, et grâce aux progrès de la physique, on commence à pouvoir affirmer avec assez de probabilité la présence ou l'absence de certaines substances élémentaires, fer, or, etc., dans le soleil et dans quelques étoiles.

Ici se présentent en foule des questions que l'incrédulité contemporaine cherche à résoudre contre la foi chrétienne : le monde est-il infini? Est-il éternel? Y a-t-il plusieurs mondes? Les planètes sont-elles habitées? Ne peut-on pas se passer d'un créateur pour expliquer le monde? Et le vrai système du monde n'a-t-il pas été méconnu par Moïse, condamné par l'Église, ce qui, du même coup, prouve que Moïse n'était pas inspiré et que l'Église n'est pas infaillible?

Reprenons rapidement ces questions.

Qu'est-ce que le monde? C'est l'ensemble des choses créées, pour ceux qui croient à la création; c'est l'ensemble de tout ce qui existe,

pour ceux qui ne croient pas. Pour les uns et pour les autres, c'est donc l'ensemble des êtres, à l'exception de Dieu, admis par les premiers, rejeté par les seconds. Ces questions : le monde est-il infini ? le monde est-il éternel? reviennent donc à celle-ci : le monde dans son ensemble est-il l'être nécessaire ?

Que répond la science? Au point de vue de l'immensité ou de l'infinité, elle répond que le monde, tel qu'elle le connaît, n'est pas l'être nécessaire. Elle aperçoit bien dans les espaces célestes des étoiles et encore des étoiles, et, à mesure que les instruments se perfectionnent, elle en aperçoit davantage. Mais cela l'autorise-t-il à croire que les étoiles sont en nombre infini, et par conséquent que l'espace, que le monde est infini ? L'arithmétique répond : Non, parce qu'elle répond que le nombre infini n'existe pas. Une fois qu'il y a nombre, il n'y a pas infini, car à ce nombre, quelque grand qu'il soit, on peut ajouter une unité, comme on peut lui en enlever une ; si on peut y ajouter une unité, il n'est pas infini ; si on peut en retrancher une, on pourra en retrancher deux, trois, quatre, et l'on reviendra ainsi à la première, ce qui donnera la même démonstration. Ainsi le nombre des étoiles n'est pas infini. Le monde, qui se compose de parties, a aussi un nombre limité de parties, quelque petites qu'on les suppose, quelque nombreuses qu'on les fasse.

Mais on objecte que si le monde n'est pas infini, c'est l'espace qui l'est.

L'espace est étendu, il se compose de parties, puisque nous concevons chaque corps comme occupant une partie de l'espace, donc il est lui-même fini, quelque grand qu'il soit en réalité par rapport à nous. On dit : Si j'étais au bout du monde, je pourrais encore étendre le bras au dehors, par conséquent il n'y a pas de limites à l'espace. C'est une erreur : Si la supposition était réalisable, le bras ne pourrait s'étendre plus loin que la limite du monde. Que cette limite puisse être plus ou moins reculée, cela est évident, mais cela suppose alors que le monde sera plus ou moins agrandi. Nous venons de voir que le monde ne peut être infini; si on peut l'agrandir, on peut le diminuer ; si on peut ainsi l'agrandir ou le diminuer, c'est qu'il n'est pas infini.

Qu'est-ce donc que l'espace? On a beaucoup discuté là-dessus ; la définition la plus claire nous paraît être celle-ci : C'est le lieu des corps, ce qui revient à dire que l'espace se termine là où il n'y a plus de corps, plus de matière. Qu'y a-t-il au delà ? Rien, si ce n'est

l'Être véritablement nécessaire, Dieu, qui peut, par un acte de sa volonté, étendre les limites de l'espace en agrandissant le monde; mais comme il est certain qu'il pourrait toujours créer de nouveaux mondes, il est certain par là même que l'espace renfermant ces mondes ne serait jamais infini.

Le monde est-il éternel? Cette question a tourmenté bien des philosophes; elle est l'une des forteresses où l'incrédulité se croit le plus assurée de résister victorieusement. Les scolastiques du moyen âge, et avec eux saint Thomas, qui a pénétré si profondément dans ces redoutables questions, répondent que, d'après la raison, il est impossible de décider si le monde est ou non éternel, mais que la foi a tranché la question, puisque la Genèse commence par ces mots: *In principio creavit Deus cœlum et terram*, ce qui implique que le monde a eu un commencement.

Au point de vue de la foi chrétienne, il suffit que la science ne puisse pas plus affirmer l'éternité du monde que sa non éternité. Il y a même une façon de concevoir l'éternité du monde qui n'enlève pas à Dieu son titre de Créateur, car Dieu voulant la création de toute éternité, peut l'avoir réalisée aussi de toute éternité. D'ailleurs, n'y a-t-il pas là une simple dispute de mots? L'éternité est ce qui est immuable, ce qui n'a pas de temps, ce qui est sans mesure commune avec le temps. Nous ne pouvons donc pas dire que le Créateur est resté plus ou moins de temps sans créer, nous ne pouvons que dire que le temps a commencé avec la création.

Mais le monde que nous connaissons a-t-il en effet commencé? Il ne se présente à nous qu'avec une succession de mouvements manifestes ou latents, que la science constate. Ces mouvements, qui atteignent aujourd'hui un certain nombre, ne l'atteignaient pas hier; quelque nombreux qu'ils soient, ils peuvent se ramener à un premier mouvement. Qui a imprimé ce premier mouvement? Évidemment c'est une force étrangère; cette force étrangère existait donc auparavant. Mais la matière n'existait-elle pas aussi, seulement à l'état de repos absolu? Si elle avait ainsi éternellement existé, ce repos absolu ferait partie de son essence, nulle force ne pourrait l'en faire sortir sans la détruire; elle n'est donc pas éternelle.

Le monde matériel n'étant ni infini ni éternel, il s'ensuit que l'être nécessaire est esprit : c'est là que conduisent la science et la saine logique.

On a peine, nous le savons, à se figurer Dieu dans l'immobilité de

son éternité, ayant dans la pensée la création du monde et ne la réalisant pas, mais si les opérations de l'Être nécessaire, éternel, infini, étaient parfaitement intelligibles à nos esprits contingents et bornés, elles ne seraient plus des opérations divines. Il suffit que notre raison nous conduise à reconnaître sa propre impuissance et qu'elle ne puisse opposer rien de solide aux conclusions que nous venons de donner.

D'ailleurs, en réfléchissant sur nos propres actes, nous pouvons nous former une idée des opérations du Créateur. Nous distinguons fort bien entre la volonté que nous avons de faire une chose et l'acte par lequel nous réalisons cette volonté, en même temps que nous sentons parfaitement notre liberté de réaliser ou de ne pas réaliser cette volonté, ou d'en différer la réalisation. Ainsi, Dieu a voulu de toute éternité créer le monde, mais, dans sa liberté, ou pour parler plus exactement, dans son indépendance absolue, il n'a pas été obligé de réaliser cette volonté de toute éternité. De même aussi que nous avons la conscience que notre volonté est parfaitement distincte de l'acte qui l'accomplit et que le fait qui en résulte est distinct de notre personne, de même nous concevons que le monde, qui est l'accomplissement d'une volonté divine, est parfaitement et nécessairement distinct de Dieu. Il nous semble que ces remarques suffisent pour écarter le panthéisme, erreur dans laquelle se réfugient ceux qui se croient obligés d'abandonner le matérialisme.

Ce que nous avons dit montre en même temps que la raison et la science sont d'accord pour reconnaître la nécessité d'un Créateur.

III

Y a-t-il plusieurs mondes?

Si l'on entend par mondes les différents systèmes d'étoiles reconnus par les astronomes, qui font de chaque étoile un centre autour duquel gravitent des planètes semblables à celles qui gravitent autour de notre soleil, la réponse pourra être affirmative, mais elle n'offrira aucun intérêt philosophique ou religieux.

Si l'on entend par mondes différents univers qui seraient indépendents les uns des autres, soumis à des lois différentes, n'ayant pas le même législateur, pas le même Dieu, la question prendra une autre importance, mais elle ne pourra pas embarrasser longtemps. La raison suffit pour démontrer qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il ne peut y en avoir qu'un seul; l'ordre du monde, les rapports que la

science a découverts entre les divers systèmes stellaires, l'étude même de ces corps célestes qui tend à montrer qu'ils sont composés d'éléments matériels semblables à ceux de notre système solaire et de notre terre, tout prouve que le monde est unique, et que tous les êtres qui le composent sont coordonnés dans un même plan, dans un même but.

La science reconnaît que ce but lui est inconnu. Un savant de nos jours, qui a le malheur de repousser la révélation, a exprimé très-énergiquement cette impuissance de la science à découvrir le but final et la destinée des êtres créés.

« Osons l'avouer! s'écrie-t-il (1), c'est un problème actuellement insoluble que celui de la destinée absolue des êtres dans la nature, un problème qui se creuse insensiblement comme un abîme lorsque l'œil du sondeur cherche à en distinguer les profondeurs... La terre roule sur son *orbite* (*sic*), présentant tour à tour chaque pays du monde à la fécondation solaire; les nuages parcourent l'atmosphère; les plantes suivent le cycle des saisons; les fleuves descendent à la mer; les jours et les nuits se succèdent; l'harmonie terrestre suit son cours régulier et perpétuel : — mais *pourquoi* cela existe-t-il? Les insectes déchirent de leurs mandibules les pétales des fleurs, les petits oiseaux becquètent les insectes, l'épervier ouvre le ventre des oiseaux, les lions rugissent dans les déserts, et les baleines se font la chasse dans l'immensité des mers : — mais *pourquoi* cela existe-t-il? Les sources limpides posent dans la solitude des bois de charmants miroirs encadrés de pervenches; les ruisseaux gazouillants descendent en chantant la colline; les rivières argentées abandonnent leurs flots aux grands fleuves pour tomber avec eux dans l'abîme des océans et y perdre leur nom et leur existence; de riches et magnifiques bouquets naissent et meurent au fond obscur des mers, visités seulement par les madrépores et le corail, et sous l'attraction céleste le flux et le reflux des mers balancent d'un continent à l'autre leur masse lourde et insondée : — mais *à quoi* tout cela sert-il?

« Cette vaste nature marche impassiblement comme un mécanisme colossal, les choses se renouvellent sans cesse, l'homme lui-même n'est qu'un atome éphémère qui paraît et disparaît aussi vite. De cet immense univers l'homme ne connaît presque rien, quoique croyant connaître tout, et d'ailleurs il emploie sa vie à de bien autres préoccupations. Avant la création de l'homme, toutes ces harmonies se

(1) C. Flammarion, *Dieu dans la nature*, 2e éd., 1867, liv. IV, pages 483 et suivantes.

faisaient entendre comme aujourd'hui : Pour quelles oreilles? Tout cela existait avant lui! Tout cela existerait peut-être sans lui! Tout cela existera après lui! *Pourquoi* cette création est-elle ici?

« Pourquoi ma pensée, sondant cette profondeur, n'admet-elle aucune réponse? Pourquoi Dieu a-t-il créé cette terre et la multitude infinie des autres mondes. *Et pourquoi, voyant l'inquiétude de mon âme, la laisse-t-il se perdre dans l'abîme de l'ignorance*, comme si le Créateur ne connaissait pas plus cette pensée que le grain de poussière emporté par le vent, ou que la goutte d'eau perdue dans le fleuve à mes pieds? Qu'est-ce que cela peut faire à Dieu qu'il y ait au monde, cent milliards ou rien? Quel est le but de cette œuvre? Encore une fois à qui et à quoi sert-elle? Et *pourquoi, ô Dieu, pourquoi la création existe-t-elle?*... Ce formidable ensemble a un but, pourtant... Ce voile cache un problème immense qui nous enveloppe lui-même et nous anéantit...

« Oui, ce problème immense de la destination générale du monde nous enveloppe dans ses profondeurs, et nous ne pouvons ni le juger ni le résoudre. Nous sommes emportés par lui, comme l'infusoire microscopique perdu au sein des mers, et qui tenterait de se rendre compte du flux et du reflux des eaux. »

Voilà où la science en est réduite : dans leur désespoir, quelques savants nient les causes finales et prétendent que le monde a été créé sans but, et qu'il n'y a aucune destinée pour les êtres, qui sont le produit du hasard ; les autres font entendre des plaintes et des gémissements, et avouent leur ignorance sans vouloir se tourner du côté où ils apercevraient la lumière.

Pourquoi, voyant l'inquiétude de mon âme, Dieu la laisse-t-il se perdre dans l'abîme de l'ignorance? O philosophe, ô savant, qui, en contemplant le monde et en l'étudiant, avez reconnu qu'il y a un Dieu, que la création a un but, que l'homme a une destinée, mais qui refusez d'admettre une révélation, ne voyez-vous pas que vous prouvez vous-même la nécessité de cette révélation? Puisque la science acquise à force de labeurs et de veilles ne suffit pas, puisque la raison, employant toutes ses forces, est impuissante, et puisque vous ne pouvez pas vous figurer Dieu, l'intelligence et la toute-puissance infinies, comme n'étant ni juste ni bon, ne voyez-vous pas qu'il a dû faire quelque chose pour apaiser cette inquiétude de votre âme? Il l'a fait. Entrez dans la plus humble église des villages les plus reculés, et demandez au premier petit paysan venu :

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis au monde ?

Et il vous répondra :

Pour l'adorer, le servir, l'aimer, et par ce moyen obtenir la vie éternelle.

Demandez-lui encore :

Pourquoi Dieu a-t-il créé le monde ?

Et il vous répondra :

Pour sa gloire.

Y a-t-il là rien qui offusque notre raison ? Dieu crée le monde, œuvre de sa puissance et de sa sagesse. Mais pour que cette puissance et sa sagesse éclatent à d'autres yeux que les siens, il crée aussi des êtres intelligents, qui puissent admirer ces œuvres, et, dans son infinie bonté, il veut qu'en l'adorant, c'est à dire en reconnaissant son infinie puissance, en le servant, c'est à dire en obéissant à ses lois, lois morales qui régissent les intelligences comme les lois physiques régissent la matière, mais lois auxquelles les intelligences obéissent librement et qu'elles peuvent violer, enfin en l'aimant, ce qui comprend à la fois l'obéissance et l'adoration, ces créatures se rendent dignes d'un bonheur éternel. Est-ce qu'alors tout ne s'explique pas ? Le monde matériel est pour les êtres intelligents, et ceux-ci sont pour Dieu.

Mais qui nous assure que cette révélation existe ? Vous l'avez implicitement dit vous-même : elle existe, puisque votre âme la réclame et que vous ne pouvez douter de la bonté et de la justice de Dieu. Et puis, vous n'avez qu'à ouvrir les yeux, qu'à regarder autour de vous et qu'à interroger l'histoire. Partout vous voyez une religion, c'est-à-dire la croyance à une révélation divine, malgré la diversité des climats, des opinions, des caractères, des tempéraments. Si l'homme vient de Dieu, comment a-t-il pu permettre une erreur universelle ? Si, comme quelques faux savants le prétendent, il est le produit des forces naturelles agissant pendant des millions et des millions de siècles, comment ces forces ont-elles pu amener une combinaison d'atomes matériels formant un cerveau qui imagine un Dieu, une révélation, une religion ?

Dieu, voyant l'inquiétude de nos âmes, ne les a pas laissées se perdre dans l'abîme de l'ignorance ; il leur a fait connaître le but final du monde et la destinée humaine. Le savant que nous venons de citer intitule l'un des livres de ses ouvrages : *la religion par la science*, et il est obligé d'avouer que la science ne lui donne pas le mot

décisif des problèmes dont il cherche la solution. La science ne peut certainement pas être contraire aux dogmes de la vraie religion, mais elle est incapable d'atteindre ceux dont la connaissance est la plus nécessaire à l'homme; ce qu'elle peut faire, c'est de reconnaître son impuissance et de conduire l'homme au seuil du temple. La vraie science n'agit pas autrement; c'est pourquoi les plus grands génies et les savants les plus illustres se sont montrés les ennemis décidés de l'athéisme et du matérialisme, et ont soumis leur raison à la raison divine.

En revenant à la question d'où nous nous sommes incidemment écartés, nous trouvons la pluralité des mondes réduite à la pluralité d'espèces humaines ou d'espèces analogues d'êtres intelligents qui habiteraient les planètes.

Cette question se divise en deux : les planètes sont-elles habitables? Si elles sont habitables, sont-elles habitées ?

Qu'elles soient habitables, la question paraît devoir être résolue par l'affirmative, s'il est certain, comme les savants le prétendent, que les planètes aient une atmosphère, et qu'on ait pu y constater l'existence de nuages et de neige, ce qui suppose des pluies, des rivières, des fleuves, des mers, et alors pourquoi pas des végétaux, des animaux, des hommes ou des êtres analogues à des hommes? Soit! Que peut-on en conclure contre la Bible, par exemple, et contre les vérités de la religion chrétienne. Moïse n'en dit rien : c'est vrai, mais était-il obligé de parler des habitants des autres planètes? et peut-on conclure contre lui de ce qu'il parle de choses dont il n'était pas obligé de parler, et dont l'existence n'est d'ailleurs pas constatée? car de la possibilité à l'acte, il y a loin; et, dans le système des incrédules, qui admettent tous des millions et des millions d'années avant l'apparition de l'homme sur la terre, et qui reconnaissent que notre race pourrait être détruite, on peut répondre que les planètes ne sont pas encore habitées ou qu'elles ont cessé de l'être.

Mais si elles sont habitées, que devient pour leurs habitants l'incarnation de Jésus-Christ sur la terre? Question futile : 1° parce qu'elle repose sur un *si;* 2° parce que si les hommes de ces planètes n'ont pas péché, la question tombe; 3° parce que s'ils ont péché, les mérites de Jésus-Christ suffisent pour la rédemption de tous les mondes.

Mais que devient, dans cette hypothèse, l'affirmation de Moïse qui fait descendre d'Adam tous les hommes? Moïse ne parle que des

habitants de la terre, c'est évident; il y a donc là une question plus futile encore que la précédente.

Mais, dit-on encore, comment croire, comme le croit Moïse, que la terre, qui est l'une des plus petites planètes du système solaire, lequel est, d'après les conjectures des astronomes, l'un des plus petits systèmes du monde, puisque le soleil n'est qu'une étoile bien plus petite que d'autres, ait été l'objet des prédilections de la Divinité? La réponse n'est pas difficile. D'abord, si les opérations divines s'étaient manifestées dans une autre planète, on aurait toujours pu dire: Pourquoi ici plutôt que là? Ensuite, s'il est certain, comme on ne peut raisonnablement le contester, qu'un esprit vaille à lui seul plus que tout le monde matériel, la question est résolue.

Enfin on demande, pour le cas où les planètes ne seraient pas habitées, pourquoi elles sont habitables, pourquoi elles ont une atmosphère, des nuages, pourquoi elles auraient des plantes et des animaux. On pourrait se contenter de répondre : Prouvez d'abord qu'elles sont habitables; on répondrait ensuite : Nous ne savons pas tout, c'est une question à étudier, et dont l'homme trouvera la solution, si Dieu le juge à propos. La religion n'a pas à s'occuper de toutes les difficultés des savants et de toutes les impatiences de la curiosité humaine; tout ce que nous pouvons légitimement exiger d'elle, c'est qu'elle donne la preuve des vérités qu'elle enseigne; tout ce que nous pouvons demander, c'est que la science et la raison ne puissent ébranler aucune de ces vérités.

Nous continuerons de montrer que la vraie science et la vraie religion n'ont rien qui ne puisse se concilier.

J. CHANTREL.

SOLIDAIRE ET CHRÉTIEN

I

Un soir de janvier, Charles *** tombe chez moi. Je ne l'avais pas vu depuis vingt ans, depuis le jour où, nos études classiques terminées, nous chargeâmes sur nos jeunes épaules le lourd fardeau de la vie et de la responsabilité.

Et quand, après ces vingt ans de séparation, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, nous nous aperçûmes réciproquement que nous sortions du combat le corps ensanglanté et le cœur plein de douleurs.

Charles surtout était tellement changé, qu'il fallait la vue perçante, la seconde vue de l'amitié et des souvenirs d'enfance, pour retrouver, sous ces cheveux blanchis avant l'âge, sous ces traits amaigris, dans ce front voilé de tristesse, dans ces yeux enfoncés et éclairés par les reflets d'une méditation profonde, le jeune homme que j'avais vu franchir jadis le seuil de la vie. Ma pénible impression, malgré la peine que je prenais pour la refouler, ne lui échappa point. Aussi, me saisissant les mains dans les siennes et m'enveloppant d'un regard plein de mélancolie : « Ton amitié, » dit-il, « s'efforce en vain de me cacher le sentiment que ma vue t'inspire... Je suis une ruine, il est vrai — et tu as raison de t'en affliger ; — mais sois heureux d'apprendre qu'au fond de cette ruine la main de Dieu vient de déposer un germe mystérieux, dont la sève pénétrante me vivifie et dont l'action me ressuscite. »

Comme il prononçait ces mots, l'ombre de son front se dissipa; ses yeux, plongés dans l'infini, s'éclaircirent d'une lumière qui m'offrit l'émouvant contraste de l'espérance transfigurant la douleur ; et puis, je ne sais quelles fleurs humbles et touchantes, et respirant une indéfinissable joie, s'épanouirent parmi les rides profondes de son visage.

Il m'avait dit vrai : du sein de sa ruine morale je voyais verdir un autre printemps. J'avais en mon ami le sublime spectacle de la vie dans la mort, de la lumière dans les ténèbres, de l'espérance dans le doute, de la joie dans les larmes. Tous les jours de ma carrière artis-

tique, j'avais cherché le Beau idéal sans le trouver jamais : j'en avais en ce moment un rayon devant les yeux ; je me sentais transporté par cette manifestation dont je subissais l'effet, mais dont je n'avais pas l'intelligence.

Il y avait dans l'attitude et dans les paroles de Charles un mystère dont ma raison cherchait le mot sans pouvoir le trouver. Cette joie se fondant dans la douleur, cette douleur se fondant à son tour dans la joie et finissant par former de leur fusion réciproque la plus touchante et la plus délicieuse expression morale que j'aie jamais contemplée, me détachèrent de la présence de mon ami, me replièrent sur moi-même et me plongèrent dans une méditation au sein de laquelle je perdis conscience des réalités extérieures, entraîné que j'étais par le désir de découvrir le mystérieux principe qui, des choses les plus contraires en apparence, avait su former le tout sublime dont mon imagination avait été si fortement ébranlée et ravie.

« Pauvre ami, dit Charles, tu ne comprends rien, je le vois bien, ni à mon état ni à mon langage. Ta muette mais significative surprise m'éclaire sur ta situation morale. Je suis visiblement un mystère pour toi. Tu ne sais pas encore par quelle vertu l'homme peut tirer la rose des épines de la douleur et changer en vin l'absinthe dont est plein le calice de la vie ; tu ne sais pas encore par quelle vertu les larmes se transforment en sourires sans cesser cependant d'être des larmes, comment du sein de tous les désespoirs vaincus s'échappent les voix victorieuses de l'espérance, comment enfin les sépulcres fétides deviennent des berceaux glorieux.

— Hélas! non, je ne le sais pas, lui répondis-je, et j'ai perdu l'espoir de le savoir jamais.

— Eh bien! mon vieil ami, fit-il, écoute le récit du dernier événement de ma vie ; et le mystère, le mot de cette énigme posée devant toi, vont t'être révélés. Je viens t'apporter ce que j'ai reçu. Plaise à Dieu que ce récit t'ouvre enfin ce monde de la vérité et de la paix que tu mérites de connaître et que tu as jusqu'à ce jour si laborieusement cherché ! »

La voix de Charles était émue et son regard attendri. Il y avait dans cette parole et dans ce regard je ne sais quoi de profond et de lumineux dont je ne savais pas la nature humaine capable. Je commençai alors à comprendre ce dont j'avais ri autrefois, c'est-à-dire que Pierre ait guéri les malades en les regardant. Une sourde agitation se fit au-dedans de moi, je sentis remuer les racines de mon âme,

et il me sembla, aux battements et au trouble de mon cœur, que je touchais à l'heure décisive de ma vie. De même que la plante altérée et mourante semble pressentir la tombée de la rosée, de même aussi l'âme souffrante pressent l'approche de Dieu. Il y avait véritablement comme une ombre, un reflet de ce Dieu dans le regard et la parole de mon ami.

« Parle, m'écriai-je, parle, mon cher Charles. Si tu connais la parole de vie, la parole libératrice, la parole qui ressuscite, hâte-toi de la répandre dans ma nuit, dans mon esclavage, dans ma mort et dans mon désespoir. Raconte-moi cet événement qui a eu une si grande action sur ta vie et qui doit, selon ta promesse, passer comme une lumière du ciel sur mon âme rongée par le doute.... »

Après une réfection rapide et silencieuse, nous nous retirâmes dans mon atelier, où gisaient pêle-mêle et dans une tranquille poussière, des toiles inachevées, tristes images de ma vie, comme elles incomplète et découronnée.

Quand nous fûmes assis auprès du foyer, Charles me prit la main, la pressa avec une vive effusion, et me dit : « Mon ami, mon frère, je t'en prie, écoute-moi avec ton cœur. »

Puis, après quelques minutes d'un religieux recueillement : « Permets-moi, reprit-il, de te rappeler brièvement les diverses phases de ma vie qui ont précédé l'événement d'où s'est échappé comme d'un nuage noir une lumière plus vive, plus rapide, plus pénétrante que la lumière électrique elle-même, une lumière qui a dissipé ma nuit et qui éclaire mon couchant.

II

— Je ne reporte jamais, dit-il, ma pensée vers l'époque où se terminèrent mes études, ainsi que les tiennes, sans éprouver un grand chagrin. Quand, à la clarté de la vérité, je compare ce que j'étais à ce que j'aurais dû être, je me prends à maudire, malgré moi, les maîtres qui, au lieu de *m'élever*, m'avaient abaissé. L'adolescence, la jeunesse, que c'est beau ! C'est le temps de la floraison ; c'est l'instant où toutes les facultés de l'âme, se distinguant à peine les unes des autres et formant par leur pénétration mutuelle une ravissante harmonie, s'entr'ouvrent comme les corolles d'une fleur au printemps et répandent au sein de l'humanité le doux parfum de poésie. Hélas ! mon ami, en remontant le cours de mes souvenirs, je n'y trouve pas cette heure bénie et embaumée. Sous un enseignement sans vie, sans cha-

leur, sans perspective, et duquel s'échappaient des vapeurs morbides et dissolvantes, toutes les facultés de mon âme, qui auraient dû s'élever fraîches, pures, vigoureuses et fleuries vers le ciel, se flétrirent, se fanèrent, et traînèrent à terre, tirant une sorte de vanité de mon déplorable état d'inconscience. Mon cœur, que rien n'avait intéressé, purement mécanique et totalement indifférent aux choses qui en étaient l'objet, quand il ne les trahissait pas ; mon cœur, dis-je, éloigné, séparé des sources où il aurait bu la vie morale, ne connut d'autre amour que l'amour étroit, égoïste et sensuel de la créature. Et je profanais sans cesse le nom de poésie en l'appliquant à tout ce qui chantait cette corruption et cet avilissement du véritable amour ! Et j'applaudissais, tant j'étais tombé bas, à tous ces personnages de roman, hélas ! moins imaginaires et moins rares qu'on ne se le figure, qui sacrifieraient l'harmonie universelle des choses à l'assouvissement de leurs passions, et qui, pour un embrassement d'une heure, poignarderaient l'ordre divin, s'ils le pouvaient.

Au lieu d'aimer la créature en Dieu et Dieu dans la créature, seul moyen d'étendre, d'éclairer, de transfigurer et d'éterniser l'amour, mon âme renversée, mais toujours divine, même dans ses erreurs, se flattait d'assurer la durée à des sentiments nés de la mort et s'adressant à la mort. Elle ne tardait pas, il est vrai, à se réveiller de ce mensonge et à apprendre à ses dépens que les éternités de sa façon ne dépassaient guère le temps nécessaire à les exprimer, et que l'orgueil de leur naissance n'avait d'égal que la honte de leur mort. Que de blessures je reçus alors ! que de déceptions j'éprouvai ! La souffrance, cette voix qui crie du sein des choses désordonnées, aurait dû m'éclairer ; mais, par un effet de ma triste éducation, je n'étais pas rentré en moi-même, j'étais le jouet des impressions que le hasard me faisait éprouver et l'inconsciente proie des choses ainsi que de la première parole venue. Et puis, à cet âge, on loge dans sa tête une magicienne, l'imagination, qui ferme une blessure par une nouvelle illusion, plus éphémère, il est vrai, que la première : car elle porte en elle la tache originelle de l'expérience. D'autres la suivent, comme des lueurs de plus en plus faibles. Plus elles sont faibles, plus le cœur qui a le sentiment des amours éternels et qui ne veut pas mourir, s'y acharne et s'y cramponne.

La jeunesse, qui est elle-même un don de Dieu, une poésie divine, pénètre ces égarements d'une essence printanière et parfumée, qui s'efforce de les purifier, de les ennoblir et de les mettre en contact

avec le foyer d'immortalité; mais, quand le dernier parfum de jeunesse s'est échappé du cœur avec le dernier rêve, il arrive quelque chose d'effroyable : l'âme, pour s'être détachée de Dieu, tombe dans le corps et finit par former avec lui un monstre hideux rôdant dans les nuits sombres. C'est le temps de la honte, c'est le temps où l'âme, possédée, tyrannisée, avilie par la chair, déforme en elle l'image de Dieu et la remplace par celle de Satan.

Si, par suite de mes lectures littéraires, mon imagination avait reçu un certain développement dans sa partie inférieure et sensible, ma raison, en revanche, s'étiolait comme une plante solitaire dans un lieu sombre. Sans le soleil d'en haut, sans la culture d'en bas, elle se mourait d'éthisie. Jamais l'enseignement mécanique dont je t'ai parlé et dont tu fus, comme moi, la victime, n'avait eu le don de la replier sur elle-même et de faire naître en elle la grande inquiétude de la destinée, inquiétude qui jette l'homme dans les profondeurs de l'esprit, à l'horizon desquelles on entrevoit Dieu.

Interroge tes souvenirs, mon ami! N'est-il pas vrai que nos études universitaires, dont on ne cesse de vanter aujourd'hui l'excellence, loin de développer *l'homme* en nous, n'étaient en réalité qu'une sorte de mnémotechnie mécanique et glacée, à l'aide de laquelle on imprimait sur la surface de notre esprit, comme sur une étoffe insensible, tantôt un bachelier, tantôt un avocat, tantôt un médecin. Ce n'était point notre éducation qu'on avait en vue; c'était notre métier. Machines à paroles, machines à droguer, machines à machiner : tels étaient, de notre temps, les produits de la fabrique universitaire. Et nos visages sans couleurs, et nos lèvres sans sourires, et nos fronts sans auréole et sans candeur, et nos cœurs sans amour, et nos âmes sans foi, tout en nous portait la triste marque de cette fabrique. Ses produits ont-ils depuis changé de nature? Je me suis laissé dire que non.

Si déjà le sommeil de la raison est un grand mal, que dirons-nous donc de son atrophie? N'est-ce pas un crime de lèse-humanité? n'est-ce pas un germe de décadence et de mort déposé au cœur d'une nation? Je tremble à la pensée que tous les jeunes gens de notre génération pouvaient me ressembler. La logique, dans sa haute acception, est une harmonie, une harmonie des idées, une harmonie comme celle des sons et celle des couleurs. Eh bien! j'étais, en présence de cette harmonie transcendanalte de la raison, comme un sourd en présence d'une musique ravissante. Incapable de juger du degré de vérité d'une idée et de sa consonnance avec une contre-vérité, j'étais homme

à prendre la soustraction pour la multiplication, la multiplication pour la division, le zéro pour l'unité, la cacophonie intellectuelle la plus caractérisée pour une conception magnifique, des images pour des idées, des contradictions pour des identités, des rêves pour des raisons, des suppositions imaginaires pour des faits, des hypothèses ridicules pour des principes, des vapeurs capricieuses et inconsistantes pour des jets du génie. Ma raison, sans force, sans vigueur, était impuissante à tirer de son fonds, de son germe, un arbre intellectuel, et de le déployer dans l'atmosphère de l'esprit avec son tronc, son feuillage, ses fleurs et ses fruits. Séparée par son inconscience, son indifférence et son ignorance, du triple foyer de la vie : Dieu, l'humanité et la nature ; ne connaissant rien du premier, rien de son essence, rien de son amour, rien de ses rapports avec l'homme ; ne connaissant rien de la seconde, ni son origine, ni l'histoire de son âme, ni celle de ses rapports avec Dieu ; ne connaissant rien de la nature, ni sa source, ni sa loi, ni sa signification, ni sa cause, ni son but, ni son symbolisme, ni son harmonie, ni son langage, ni sa destinée, il m'était impossible de contrôler aucune idée en la rapprochant des différentes parties de la synthèse universelle. Ma raison, je ne saurais trop te le répéter, recevait indistinctement et comme une étrangère tout ce que lui livrait le hasard de mes lectures. Elle ne réagissait sur rien, ne discernait rien, ne vérifiait rien. Ma mémoire, aidée de mon imagination, recueillait çà et là quelques bribes de la fantasmagorie qui passait devant mes yeux, et ma vanité décorait cette misère du nom de science.

Que te dirai-je de ma conscience, mon cher ami ? Elle se mourait de la mort même de ma raison et de la corruption de mon cœur.

III

Voilà, mon cher ami, quel j'étais lorsque j'entrai dans le monde. Sans principes, sans foi, sans conscience, je n'étais qu'une sorte d'égoïsme jeté au milieu de la société avec ces mots pour règle de conduite : Fais ton chemin ! Non pas le grand et rude chemin qui mène à la vérité par le devoir et le sacrifice, mais celui qui mène du collége à la richesse par l'*habileté*. L'habileté ! voilà un mot qui garde des secrets et qui voile des infamies ! Mais il parlera comme toutes les choses profanées et corrompues, quand l'heure de la justice aura sonné.

Dans les grands âges du christianisme, que je ne me lasse plus

d'étudier; dans les temps de forte vie morale, tout père de famille, qu'il fût gentilhomme ou paysan, armait son fils chevalier et lui rappelait d'une voix religieusement émue le code de l'honneur traditionnel et chrétien avant de l'engager dans la vie. Aujourd'hui, à notre époque de morale indépendante, ou plutôt d'indépendance de la morale — ce qui revient au même — les pères soufflent aux oreilles de leurs fils : « Faites votre chemin ! soyez honnêtes si vous pouvez, mais faites fortune ! » Graves symptômes ! mots pleins de sinistres mystères ! mots qui, après avoir flétri l'âme des jeunes gens, rejaillissent comme une honte aux fronts de leurs pères ! mots à l'aide desquels on charge une jeune âme de cupidité, d'égoïsme et d'envie, avant de la jeter comme une bête affamée à l'assaut de la fortune et du plaisir !

Fort heureusement, la société générale était moins malade que moi. Quoique trompée sur la source, la cause et le caractère de son mal, elle en reconnaissait l'existence. Des souffles ayant quelque chose de vivifiant passaient sur son cœur et y excitaient de vagues aspirations et de généreux désirs. Repliée sur elle-même, elle énumérait, décrivait, sondait, les larmes aux yeux, mais d'une vaillante main, ses nombreuses et profondes blessures, et s'efforçait de les guérir. Ses efforts étaient vraiment héroïques. Elle inventait système sur système, cherchant avec acharnement le remède dans le mal lui-même et prenant le venin de ses plaies pour le dictame qui devait les guérir. Cette société se mourait d'orgueil, de matérialisme, d'individualisme ; et c'est à l'égoïsme passionnel qu'elle demandait la santé et la vie ! Le naturalisme la tuait, l'étouffait ; et c'est au naturalisme qu'elle demandait la liberté et la délivrance. L'aspiration avait de la grandeur ; les moyens étaient bas et faux.

La prétention de tous ces systèmes, sans exception, était de violer la nature des choses en demandant l'Union à la Séparation, et au désordre des forces humaines les principes de l'harmonie. Amener l'homme en bas, le soustraire à l'admirable et profonde loi du sacrifice, développer en lui les appétits de la matière : tels étaient les résultats immédiats de ces doctrines. Il y eut un moment — et ce moment n'est point encore passé — où tout l'ensemble des vérités fut renversé, où l'esprit et le cœur, se corrompant mutuellement, produisirent un athéisme furieux et un sensualisme délirant, dans l'abîme desquels tout sentiment généreux vint mourir.

Cela toutefois était préférable à l'indifférence dont se plaignait si

amèrement Lamennais, et qui, aujourd'hui plus que jamais, étend son linceul sur nous. L'agitation que ces doctrines entretenaient dans les âmes, le travail qu'elles exigeaient pour leur exposition et pour leur défense, les questions qu'elles soulevaient, tout cela valait mieux que rien. Ce n'était pas la vie, mais c'en était le désir et la recherche.

Quels que fussent les effets désastreux de ces doctrines sur un grand nombre d'âmes qui y restaient comme engluées par leur mollesse, par leurs passions, et aussi par certains sentiments nobles et généreux, elles eurent pour moi l'inappréciable avantage de me tirer du morne et bas pays de l'indifférence et de me jeter dans la salutaire inquiétude de l'esprit, en me posant le redoutable et vertigineux problème de la destinée. Et quand une fois certaines âmes se sont sérieusement placées en face de l'énigme, elles peuvent dire adieu au repos. Il faut qu'elles dévorent le Sphinx ou qu'elles en soient dévorées. Combat opiniâtre, terrible, émouvant et dramatique au plus haut degré; combat dans lequel l'homme a pour associé Dieu qui l'excite, qui le fortifie, qui l'éclaire, et pour ennemi Satan qui le trompe, qui l'illusionne et lui cache les vastes et profondes étendues de la lumière, tantôt par un prestigieux mélange de beaucoup d'erreurs avec une mince parcelle de vérité, tantôt en faussant par le soulèvement des passions la vue de l'âme, sur laquelle dès lors tous les objets du monde intellectuel ne se réfléchissent plus que renversés, capricieusement mobiles, inconsistants, fantastiques, semblables en un mot aux arbres que nous observons à travers une nappe d'eau agitée par le vent.

Le premier de ces systèmes que j'étudiai, je ne sais plus par quel hasard, fut celui de Charles Fourier.

Cette vaste théorie philosophique et sociale, — un des plus prodigieux efforts de l'esprit humain livré à lui-même — cette vaste théorie, qui me parlait de Dieu, d'humanité, de solidarité, de fraternité, d'analogie universelle, de destruction de la misère et d'harmonie sociale; qui jetait un regard plein de compassion sur les maux passés et présents de l'humanité, et qui, appuyée d'une part sur une savante analyse, et d'autre part sur une synthèse aux apparences grandioses, annonçait l'aube des jours heureux pour tous les hommes; cette vaste théorie, dis-je, tomba dans mon esprit, jusqu'alors inconscient, comme une révélation lumineuse. De mon désert intellectuel, j'accourus vers ce séduisant mirage et je dressai ma tente sur ce Thabor menteur.

Tu n'as sans doute pas oublié, mon ami, avec quel lyrisme, avec quelle chaleur, avec quel enthousiasme je t'annonçai en ce temps-là mon heureuse découverte. Je devins, tu t'en souviens, un des plus ardents et des plus convaincus apôtres de ce que nous nous plaisions à appeler la Foi nouvelle.

Cette foi étant ignorée ou attaquée, il fallut bien l'exposer et la défendre : de là la nécessité d'une étude plus approfondie et d'un contrôle plus attentif et plus sérieux. Cette étude et la lutte intellectuelle qui la provoquait, éveillèrent, développèrent, fortifièrent, agrandirent mes facultés. Mais, après des méditations prolongées, j'eus comme une vague intuition que mon âme était plus grande que la demeure où elle voulait habiter ; et, en présence de certaines affirmations et conclusions, je sentis en moi un malaise, puis une douloureuse protestation s'éleva du plus intime de mon être. C'était la vérité renversée par le sophisme qui voulait se redresser, la vérité diminuée qui voulait s'épanouir, la vérité esclave qui redemandait la liberté, la vérité dans la nuit qui désirait remontrer vers la lumière ; c'était l'image de Dieu altérée qui voulait revenir à son type idéal.

En considérant donc cette doctrine aux lueurs naissantes de ma raison et de ma conscience, je ne tardai pas à reconnaître que son principe générateur et inspirateur — la jouissance — était faux, et qu'à part quelques bonnes observations de détail et dont la vérité peut tirer parti en les animant et en les purifiant, elle n'était, en résumé, qu'une espèce de féerie offrant aux hommes, pour but et pour idéal de la vie, des séries de fêtes dont l'imagination s'efforçait en vain de voiler l'immoralité. D'un côté son Dieu mathématique et abstrait me fermait toute perspective sur mon origine, et de l'autre son immortalité problématique m'interceptait toute vue sur ma destinée. Il ne me restait en définitive qu'un présent étroit sur les joies duquel deux ombres, l'une venant du ciel, et l'autre sortant de la tombe, se projetaient et m'étreignaient.

Et je commençai à voir que ce que j'avais pris d'abord pour un palais, n'était en réalité qu'une triste et obscure prison, dont les murs blessaient mes ailes quand je voulais prendre mon essor vers les hauteurs célestes. Je voulus en briser les barreaux à l'aide d'autres systèmes qui se produisirent alors ; mais, après des efforts gigantesques, après un labeur persévérant, loin d'avoir opéré ma délivrance, je n'avais fait que multiplier mes chaînes, rétrécir mon horizon, augmenter l'épaisseur de ma nuit.

Cependant j'avais faim, j'avais soif de vérité, de lumière, de foi, de certitude et de paix. Je me sentais des ailes, et je n'avais ni espace, ni point d'appui pour m'envoler; je me sentais des puissances captives, des désirs, des aspirations tantôt en fureur, tantôt en prière. La seule chose qui fût certaine pour moi, c'est que je n'étais pas dans l'ordre, puisque je n'avais ni espérance ni bonheur. Quand, au milieu des champs, je considérais le développement des plantes et des arbres, développement plein de poésie, d'harmonie, de liberté et de joie, je faisais un amer retour sur moi-même et je me demandais par quelle mystérieuse exception mon être semblait paralysé et noué à sa racine : — je l'ai appris plus tard, — je n'étais pas lumineux, mon ami, parce que mon œil n'était ni simple ni pur. J'étais noué par le mal. La vérité pure n'est vue que d'un cœur pur.

Il y a pour les individus, comme pour les peuples, des situations dont le malaise et la douleur décèlent la fausseté.

C'est ce qui m'arrivait toutes les fois que, dans ma course aventureuse, je faisais une halte dans une de nos théories philosophiques et sociales. A peine avais-je rapproché cette théorie des lois de ma conscience, des concepts de ma raison et des aspirations de mon cœur, que j'acquérais bien vite la triste conviction de m'être encore une fois laissé prendre à un mirage trompeur. Loin d'avoir établi en moi l'unité et la paix cherchées et désirées, ce système n'y avait le plus souvent laissé qu'une ardente guerre intestine, que des insurrections intermittentes de mon cœur opprimé contre ma raison, qui s'efforçait de se prosterner aux pieds des idoles de son invention, et enfin qu'une énergique et douloureuse révolte de ma conscience contre l'apothéose systématique de mes passions. Ivre d'orgueil, je travaillais contre moi-même, au lieu de travailler pour moi-même avec Dieu.

A travers ces ombres, je recevais bien de temps en temps quelques faibles brises du christianisme; mais j'avais tant lu, tant entendu répéter partout, sur tous les tons, que ce christianisme avait fait son temps, que ses dogmes ne souffraient pas la discussion, que c'était un tissu de fables, de rêveries et de superstitions, forme embryonnaire et symbolique, dont l'humanité devenue virile s'était pour toujours dégagée, qu'il n'entrait pour rien dans les préoccupations de mon esprit. J'étais loin de penser que tout l'attrait des systèmes dont je t'ai parlé, venait uniquement des lueurs chrétiennes qui s'y trouvaient çà et là éparses. Ma première éducation, éducation indifférente

par excellence, l'histoire, la philosophie, les sciences, une sorte d'opinion basse et épaisse, avaient amoncelé entre la religion et moi une telle masse de préjugés nuageux, qu'il a fallu un coup de foudre divin pour la percer et la chasser.

IV

J'en étais là lorsque je rencontrai une jeune femme dont la vie devait avoir sur la mienne une influence bénie.

Elle était blanche : une figure d'agneau avec deux yeux bleus comme le myosotis, et d'une transparence admirable. Un ange les lui eût volontiers empruntés pour regarder sur la terre. Sur la rectitude parfaite de son visage, s'épanouissait une mystique fleur de douceur qui attirait tout à elle. Son humilité donnait à toutes les qualités dont elle était ornée je ne sais quelle chasteté timide qui en doublait la grâce. Elle vibrait comme une lyre sous l'impression de tous les sentiments généreux. Sa sensibilité était extrême, à ce point que le plus léger toucher de la douleur ou de la joie la suffoquait. Alors son regard devenait immobile, ses traits pâlissaient et se décomposaient presque subitement. Pendant quelques minutes elle demeurait silencieuse et extatique. Sous des regards étrangers, son âme fuyait comme un oiseau, se contractait comme une sensitive et se cachait comme une vierge dans son cloître. Pour la ramener au dehors, pour reprendre possession d'elle-même, elle faisait des efforts inouïs. Dans ces occasions, soit qu'elle chantât, soit qu'elle parlât, sa voix, ainsi que tout le reste de sa personne, était tremblante, hésitante, imperceptible : ruisselet mélodieux, aimant à babiller dans les solitudes ; pauvre petite lampe vacillante, qui, à chaque instant, menaçait de s'éteindre ! Mais peu à peu, sous les effluves dilatantes de la sympathie, cette âme délicate jetait, comme le rossignolet sauvage, un regard furtif hors de son nid, et finissait, sous la double sollicitation de l'harmonie et de l'attractive amitié, par prendre son vol dans l'espace.

Exprimait-elle des sentiments humains ? sa voix était d'un bleu pur, transparent, semblable à l'azur de nos beaux crépuscules d'été ; voulait-elle exprimer ensuite des sentiments religieux ? cette même voix devenait blanche comme le voile d'une vierge.

Cette remarque n'étonnera pas ceux qui connaissent les analogies profondes qui existent entre les couleurs et les sons.

Dieu — je n'exagère pas — avait formé cette femme de toutes

les douceurs, de toutes les innocences, de toutes les délicatesses, de toutes les sensibilités, de toutes les mélodies, de tous les parfums de la création. En la voyant si frêle, si naïve, si confiante, je me demandais par quel miracle cet idéal petit être avait jusque-là échappé à cet horrible monstre qui s'appelle le Monde ; par quelle mystérieuse protection les ailes de cet ange avaient traversé toutes nos fanges sans en recevoir la plus légère tache, par quel prodige enfin cette âme fleurissait fraîche et pure sur les bords du grand fleuve de corruption. J'ignorais alors où est le secret de la force. Je l'ai appris depuis, trop tard pour mon bonheur, trop tard pour mon âme ! Et toi, mon ami, tu l'apprendras de ma bouche, Dieu m'ayant envoyé ici pour t'ouvrir la source de la vie.

Je découvris à Cécilé — c'était le nom de baptême de cette femme, nom merveilleusement choisi ! — l'état de mon esprit et de mon cœur, mes souffrances, mes doutes poignants, mes angoisses, mes espérances bientôt suivies de déceptions amères, mes déceptions cicatrisées à leur tour par des illusions nouvelles, en un mot, tout le travail danaïque de mon âme ; je lui dis tout.

En m'écoutant, son émotion était à son comble. Je le voyais à la pâleur de son visage, au mouvement fébrile de ses mains, au tremblement involontaire de ses lèvres, et surtout à la plaintive expression de ses grands yeux bleus.

Ma douleur, son innocence et sa charité s'embrassèrent, et par cet embrassement nos deux âmes se rencontrèrent et s'aimèrent.

V

Plus d'une autre femme, avec l'instruction étendue et variée qu'avait Cécile, n'eût pas manqué l'occasion d'en montrer quelque chose. Il est si rare que la vanité ne glisse pas quelques grains d'alliage dans nos meilleurs sentiments ! Plus d'une autre femme eût cru ma douleur un tant soit peu affectée, et se fût empressée d'opposer à mes doutes déchirants des discours où elle eût beaucoup plus cherché à se montrer elle-même qu'à montrer la vérité : faute dans laquelle tombent grand nombre d'hommes qui se permettent d'enseigner et qui oublient que la vérité se voile et s'obscurcit de toute l'opacité de leur personnage. « Cet homme a de l'esprit », eussent pensé la plupart des femmes, et elles eussent ajouté : « Montrons-lui à notre tour que nous n'en sommes pas tout a fait dépourvues. » Et j'aurais vu tomber des banalités froides et prétentieuses sur ma pauvre âme au désespoir.

Quant à Cécile, elle me dit avec une émotion qu'elle cherchait plutôt à vaincre qu'à cacher : « Je vous plains, mon ami... Oui ! je vous plains de tout mon cœur !... Vous devez être on ne peut plus malheureux... Je jouis, moi, du bien qui vous manque... Je serais réellement bien heureuse de le partager avec vous !... Mais que peut mon faible esprit dans des questions si élevées !... Je n'ai ni or, ni argent, ni talent... Je n'avais que mon cœur... Au cri du vôtre, il m'a quittée... Puisse-t-il être un petit trait-d'union entre la paix et vous !... »

En prononçant ces derniers mots, qui étaient une prière à Dieu, une larme tomba du sourire ému de Cécile sur mes mains et y trembla un instant. Puis un furtif rayon de soleil en prit une moitié pour le ciel, et l'autre moitié se fondit sur ma main et se mêla à mon sang pour le rafraîchir. Chaque fois que je reporte ma pensée vers cette heure bénie, je revois cette larme et je rêve longtemps. Les larmes sont la sublime expression du cœur. Celle que je venais de recevoir était limpide comme la virginité, tremblante comme l'humilité, souriante comme sourit l'œil d'un enfant ou d'une sainte, et délicatement teintée de rose comme le visage d'une jeune fille à la vue de son fiancé.

J'aimai Cécile, je l'aimai, mais de quel amour, je n'ose te le dire, tant je crains de le déflorer ! J'ai peur que le parfum qui m'en reste ne s'envole de mon cœur ouvert. Rien de pareil à cette passion égoïste, grossière et jalouse, que, par une monstrueuse corruption de mots, j'appelais, à la suite des romanciers de notre temps, du nom d'amour, nom si profond, si grand et si pur.

L'amour dans l'ordre, c'est la vie, la poésie, la gloire, la joie pure, le bonheur ; c'est l'union de deux êtres dans la Charité et pour la Charité. L'amour que Dieu n'inspire pas, ne vivifie pas, ne remplit pas ; l'amour naturel, c'est la mort.

« Viendra le temps, écrivait saint Bernard à un de ses amis, oui, viendra le temps où nous serons rendus l'un à l'autre, où, *réunis dans les deux portions de notre être* pour n'être plus jamais séparés, nous jouirons pleinement l'un de l'autre et de nous-mêmes. Celui qui est aujourd'hui la cause de notre courte séparation, sera le ciment de notre réunion si complète ; il nous sera toujours présent et nous conservera éternellement présents à nous-mêmes. »

Voilà, mon ami, voilà comment les chrétiens que tu ignores font descendre l'éternité dans des sentiments qui, livrés à eux-mêmes, n'attendent souvent pas pour mourir le soir du jour où ils sont nés

Il me serait fort difficile aujourd'hui de caractériser le sentiment que j'éprouvais alors. C'était je ne sais quelle impression douce, fraîche et pure, qui m'inondait le cœur. En voyant Cécile si virginale, si humblement belle, si chastement gracieuse, je ressentais quelque chose de ce qu'on ressent par une belle et claire matinée de printemps. Le divin — je m'en suis rendu compte depuis — le divin dont son âme était pénétrée, passait par de mystérieux sentiers dans mon cœur, le purifiait et me faisait vaguement pressentir tout un monde d'harmonies et de félicités inconnues. C'était le christianisme vivant qui, par le cœur de cette vierge aimante et aimée, s'infiltrait comme un subtil parfum dans ma vie malade pour la ressusciter.

Un jour que je lui demandais comment elle pouvait consentir à épouser un homme si loin d'elle par son état intellectuel, elle me répondit avec son ordinaire et touchante simplicité : « Je n'en sais rien, mon ami ; je ne m'en rends pas compte. Au récit de vos souffrances j'ai senti mon cœur courir au secours du vôtre, sans hésitation, sans réflexion, absolument comme une Petite Sœur des pauvres vole au secours d'un blessé, et, à défaut d'autre remède, répand une larme sur ses blessures. »

Puis, après quelques instants de silence, elle ajouta, cachée pour ainsi dire sous un voile de pudique rougeur : « Je ne veux pas avoir de secret pour vous, mon ami.... Je vous aime un peu aussi par reconnaissance.

— Comment, par reconnaissance ? m'écriai-je étonné. Qu'ai-je donc fait qui m'ait mérité votre reconnaissance ?

— Vous m'aimiez, murmura-t-elle, et je ne croyais pas qu'on pût jamais m'aimer... Grâce à vous, je me trouve aujourd'hui un peu moins laide.... C'est un service qu'une femme n'oublie pas. »

En disant cela, un joli petit sourire fleurit sur ses lèvres et donna à ses yeux une indéfinissable expression de bonté.

« Vous ne pouvez pas, reprit-elle, vous faire une idée de la répugnance que j'ai toujours eue pour la laideur. C'est à ce point que, le jour de ma première communion, je me confessai comme d'un péché de n'être point assez belle pour le bon Dieu.... Et depuis que nous sommes fiancés, ce que je croyais un péché au temps de mon enfance est devenu un regret. Je voudrais être belle... oh ! pas uniquement pour moi !... »

J'écoutais ces gracieuses choses comme on écoute de la musique, en silence.

C'est ainsi que ce cœur naïf, humble et candide comme une violette dans l'herbe, s'ouvrait devant moi corolle par corolle, et me faisait voir au fond de son calice son amour embrassant ma douleur....

Au bout de quelque temps, de fiancés nous devînmes époux.

Nos apports étaient loin d'être équivalents. Cécile apportait une dot divine; moi, je n'apportais pas même la dot de la nature.

Cécile avait centuplé le talent que le bon Dieu lui avait donné; celui que j'en avais reçu, loin de provigner, se mourait étiolé et flétri.

En Cécile, la fleur de vie, nimbée, auréolée de couleurs célestes, était plus belle que nature.

En moi, c'était le contraire.

VI

Il eût fallu à cette délicate créature une existence calme, paisible et arrangée de telle sorte, qu'elle eût, sinon prévenu, du moins amorti les chocs trop rudes de la vie. Vivant dans une aisance plus que modeste, abritée par des cœurs dévoués contre les impressions pénibles, remplissant au sein de la douce lumière du foyer domestique chaque heure du temps par le poëme gracieux et touchant de sa vie, ses jours se fussent prolongés. Hélas! ce poëme, elle ne devait pas le chanter dans la joie de son cœur; non, elle devait, mon cher ami, le *sourire* dans la douleur et dans les larmes.

Pendant quelque temps nous fûmes heureux. Les petites économies de Cécile et le fruit de nos travaux quotidiens nous donnaient le nécessaire. Quant au superflu et au luxe, le grand Artiste daignait s'en charger. Il nous avait recommandés au printemps.

Nous habitions une maisonnette cachée dans un feuillis d'arbres, à quelques lieues de Paris.

Le matin, en ouvrant la fenêtre, Cécile, inondée de lumière, de parfum et d'harmonie, se mettait spontanément à chanter et faisait sa partie dans le concert des oiseaux. Plus de timidité dans ces heures-là; au contraire, épanouissement complet, charmante ivresse d'harmonie. Sa voix scintillante s'élançait sur un rayon de soleil et y brodait des mélodies fraîches comme la rosée dans les prés, capricieuses comme les jeux de la lumière dans les feuilles tremblantes des arbres, passant de la gaieté de la fauvette à la mélancolie du ruisseau, et finissant par s'exhaler en prière dans l'azur des cieux. C'était, dans ces matinées bénies, plus qu'un oiseau, plus qu'une

femme ; c'était presque un ange. Un jour de mai qu'elle chantait avec toute la nature, il me sembla que son corps s'allongeait, que ses yeux bleus s'éclairaient d'une lumière étrangement douce et profonde, et qu'une force inconnue l'attirait en haut. J'eus peur qu'elle ne s'envolât.

Ce que je te dis ici, mon ami, c'est, il est vrai, de la poésie, de la haute poésie, mais non de la poésie imaginaire. Quand tu sauras ce que le christianisme peut faire de la nature humaine, quelles forces il ajoute à sa force, quelle transfiguration il lui fait subir ; quand enfin tu auras lu l'histoire des saints, tu verras se déployer, du Thabor au curé d'Ars, une humanité mystérieuse, méconnue, ignorée ou vilipendée, dont les pieds effleurent à peine la terre, et chez laquelle l'attraction spirituelle semble parfois vaincre l'attraction matérielle.

Mais, dans notre ciel pur, il y avait un nuage noir : c'était l'état de mon âme.

Tant que, faisant halte dans un des systèmes philosophiques dont je t'ai parlé, j'avais une foi quelconque, je produisais dans le sens de cette foi ; et mes travaux, accueillis, loués et poussés par mes coreligionnaires, nous mettaient à l'abri du besoin. Mais vint un jour où, semblable à un voyageur auquel la terre manque tout à coup, je tombai dans les sombres abîmes du scepticisme. Alors toutes mes facultés, tout à l'heure encore sollicitées et avivées par quelques vagues lueurs de vérité, s'affaissèrent comme les voiles d'un navire privées de vent. Ma volonté chercha autour d'elle un point d'appui pour remonter de l'abîme ; mais elle ne rencontra que le vide et tomba épuisée. Et bientôt la conscience, ce centre divin de l'âme, suivit la volonté dans sa ruine : sous les sarcasmes d'un doute dissolvant, elle s'abîma dans la confusion du bien et du mal.

Tu connais le doute, mon ami ; tu connais cette épouvantable maladie dans laquelle l'âme trouve je ne sais quelle amère volupté à se dévorer elle-même, à faire le néant dans elle et dans les choses. Je ne t'étonnerai donc point en te disant que, dans mon œuvre de mort, j'en arrivai à ne plus me considérer que comme un phénomène fugitif, une ombre sans réalité, faisant partie d'une fantasmagorie ridicule et cruelle, au centre de laquelle un mauvais génie semblait ricaner. L'homme intellectuel et moral une fois renversé, on renverse la création ; et, par suite de ce renversement, on se plonge dans une confusion où toute distinction disparaît, où toute réalité s'évanouit, et l'on finit par entonner un hymne à la mort.

Que devenir au sein du vide? Pourquoi agir quand on ne croit plus ni à la réalité, ni à la moralité, ni à l'effet de l'acte? Et comment agir quand tous les rapports de l'âme avec Dieu, avec les hommes et les choses, sont non plus seulement faussés, mais pour ainsi dire anéantis? Je passais les jours et une partie des nuits dans les rêveries où ma raison solitaire et malade se déchirait de ses propres mains.

Un jour que j'étais absorbé par ce sombre travail, Cécile s'approcha tout doucement de moi, et, de sa voix la plus caressante, me dit : « A quoi penses-tu donc ainsi, mon bon ami? » — « A ton Dieu qui fait banqueroute à l'humanité! » lui répondis-je avec colère. Et je fis suivre ces mots d'un acte d'accusation satanique contre Dieu. Chacune des paroles qui le composaient méritait la foudre.

A la vue de cet éclair sinistre, Cécile recula, pâle, tremblante, contractée, et se tint debout à quelque distance de moi, la tête légèrement inclinée sur sa poitrine, les mains pendantes et les yeux baissés et fixes. Pauvre et délicate fleur humaine! le blasphème lui avait percé le cœur comme un glaive d'acier!

Quand, émergeant du fond de mon chaos et réveillé de mon rêve, j'aperçus ma femme dans sa douloureuse attitude, je courus à elle et je lui dis avec émotion : « Pardonne-moi, ma bonne Cécile; pardonne-moi de t'avoir blessée et attristée.... Oh! vois-tu, je m'en voudrai toute ma vie de troubler le repos de ton âme et de te frapper dans ta foi... Mais je suis si malheureux! Je recherche d'une recherche ardente la vérité; je la poursuis jusqu'au plus intime de ma raison; je la demande à la nature, à l'humanité, à tout ce qui vit, à tout ce qui meurt, et dans chaque réponse que je reçois je ne trouve qu'une ironie qui se raille de mes efforts et attache sur ma misère un regard venimeux et sarcastique. Tout à l'heure encore je croyais avoir trouvé un point fixe, un principe lumineux, fondamental, à l'aide duquel j'allais pouvoir reconstruire l'édifice de la vérité, sortir de mon doute et lire enfin dans le livre si obscur et si mystérieux de la vie. Et voilà qu'en soumettant ce principe à une pénétrante et patiente analyse, ainsi qu'à un contrôle plus complet de ma raison, je me suis aperçu que j'avais pris un mirage pour une réalité, une sorte de singerie grotesque pour l'idéale vérité. Et c'est alors, ma Cécile, c'est alors que s'est échappé du fond de mon âme déçue ce cri de désespoir qui t'a si fort effrayée. »

Cécile, un peu remise de son épouvante, allait me consoler par quelques-unes de ces bonnes paroles dont elle avait le secret, lorsque

le docteur B..., un ami dévoué, se présente à nous et nous dit d'un ton paternel : « Qu'avez-vous donc, mes enfants? vous semblez émus !... Cécile surtout ! »

Et son regard me glissa un reproche avec une prière.

Je racontai loyalement au bon docteur ce qui venait de se passer.

« A vous moins qu'à tout autre, me dit-il avec un ton dont sa bonté essayait d'adoucir la gravité émue, il appartient de jeter à Dieu ce reproche blasphémateur.... Ce Dieu ne vous a-t-il pas donné Cécile?... »

Je pris cela pour un compliment à Cécile, compliment auquel mon cœur s'associa volontiers ; mais la parole du docteur avait beaucoup plus d'étendue et de profondeur que je ne lui en donnais.

Plus tard je le compris.

VII

J'étais sur la pente qui conduit à la folie et je la descendais rapidement. Mon exaltation allait toujours croissant, et la tempête de mon âme faisait de temps en temps des explosions qui terrifiaient Cécile et ébranlaient, par des chocs soudains, cette sensibilité nerveuse développée chez elle à un si haut degré.

Bientôt la pauvreté et la maladie étendirent leurs sombres ailes sur mon foyer et en chassèrent jusqu'au dernier rayon de soleil. Une affection nerveuse, suite des douleurs morales qu'elle éprouvait si vivement, se déclara chez Cécile. Les cordes de cette lyre, vibrant trop fortement sous les émotions de l'âme, se contractèrent comme pour se défendre, et cette belle harmonie commença à se briser.

Les mains tremblantes de ma malheureuse femme laissèrent tomber le pinceau et l'aiguille ; ses yeux attristés s'obscurcirent insensiblement. Elle tressaillait au moindre bruit, et sa vue malade était blessée par la lumière du jour. A chaque instant je la voyais pâlir et s'évanouir : on eût dit qu'elle allait mourir. Revenue à la vie, son regard se portait sur moi, elle me tendait la main et me disait : « Comme tu dois être malheureux, mon pauvre ami, comme tu dois souffrir!... Mais sois tranquille, ajoutait-elle en souriant avec mélancolie, quand je serai mieux !... »

Je ne sache rien de plus beau que cet oubli de soi-même dans la douleur. Je détournais la tête et je pleurais. En me voyant pleurer, je l'entendis un jour murmurer à Dieu cette prière : « Il est bon, mon Dieu : descendez vers lui, sauvez-le. »

Il y avait dans toutes les paroles de Cécile une douceur pénétrante et salutaire, dont je cherchais vainement la source et la cause dans certaines analogies de la création. « Elle est sortie ainsi faite, me disais-je, du laboratoire de la nature : c'est une sœur de la colombe, de la fleur et de la brebis. » Mais cette explication, plausible à certains égards, était minée dans mon esprit par mille difficultés ; celle-ci, par exemple : Si Cécile était le résultat d'une combinaison fortuite des forces de la nature, ainsi que la colombe, toutes les femmes devaient ressembler à Cécile. Or il n'en était rien. Il y avait dans la parole de cette sainte femme quelque chose, une lumière, un feu, une force, que je n'avais rencontrés ni observés nulle part. J'étais donc en présence d'une exception mystérieuse, en présence d'une création où se reflétaient les lueurs adoucies du monde supérieur. Sous son influence, à son contact, tous mes raisonnements, tirés du magnétisme, du spiritisme, tombaient. Le divin, que je m'efforçais d'éteindre dans le naturalisme, triomphait de mes efforts et continuait à luire sur ma tête et à remuer mon cœur.

Incapable de travailler et obligé de rester à la maison pour soigner ma malade, j'eus bientôt épuisé nos faibles ressources. Je vendis tout, meubles, bijoux, linge ; tout, jusqu'à mes livres.

Mais sur notre triste pauvreté s'épanouissait, pour me la cacher, l'angélique sourire de Cécile.

Que faire ?

Une petite place se présenta ; je la pris bien vite : c'était le nécessaire ; mais tout à coup cette ressource vint à me manquer.

Et je me trouvai en face de l'aumône, de l'aumône telle que le retour au paganisme nous l'a faite.

Ma dignité, mon orgueil se révoltèrent. Je reculai devant cette honte.

Un combat terrible s'engagea au-dedans de moi, entre le devoir et l'humiliation.

La pensée de Cécile mourant dans l'abandon et la misère fit triompher le devoir.

Je mendiai, mon ami, je mendiai !

Il n'y a qu'un mendiant, vois-tu, qui puisse d'une part mesurer l'égoïsme humain, et de l'autre bien comprendre la divinité du Christ, du Christ qui transforme l'égoïsme en charité, et en gloire la honte de la pauvreté.

Chrétien et vivant au sein d'une société chrétienne, j'aurais eu l'honneur et la joie d'être acteur dans ce double miracle.

Mais de notre temps, où l'on n'est plus guère chrétien qu'à la superficie, que de mode ou de tête, ma pauvreté pleine de honte et de colère ne fit que se heurter contre des égoïsmes pleins d'orgueil et de cruauté.

On me jeta, plutôt qu'on ne me donna, quelques maigres monnaies, avec d'hypocrites sous-entendus qui voulaient dire : « N'y revenez plus. » Quand on me sut pauvre, une sorte de déshonneur me précéda partout : on se détournait de moi dans les rues, on ne venait plus me serrer la main, on me fuyait comme un lépreux, on me recevait debout dans l'antichambre, on me faisait mille questions indiscrètes et injurieuses; en un mot, je vidai jusqu'au fond le calice des humiliations. Plusieurs fois je fus sur le point de lancer à la face de mes *bienfaiteurs* la pièce sèche que certaines exigences de position les obligeaient à me remettre. Mais alors la pensée de Cécile souffrante et abandonnée se présentait tristement à moi. Pour elle je dévorais ma honte, j'essuyais mon front en sueur, et je me retirais, appelant le jour où tous les mépris prodigués aux pauvres se dresseraient devant la dureté du riche. Oh ! mon ami, que Dieu détourne la pauvreté de ton foyer jusqu'au jour où, devenu chrétien, tu en comprendras le sens, la vertu et la mission sublime !

Cependant, mon ami, je ne veux pas être injuste : je rencontrai quelques hommes de cœur ; mais je me hâte d'ajouter qu'ils étaient chrétiens. Deux entre autres. Le premier a un nom célèbre parmi les catholiques. Je lui écrivis, à la prière de Cécile. Il vint de suite, par un temps de pluie et de verglas ; il s'assit près de nous, nous récréa par une causerie charmante, qu'il dirigeait avec une délicatesse infinie vers tel ou tel point de notre position et dont il se servait comme d'une clef enchantée pour ouvrir nos placards et en constater le vide. Je voyais Cécile renaître sous cette parole simple, fraternelle, un peu empreinte d'ironie quand elle faisait allusion aux doctrines du jour. Après le baume de l'espérance, après l'aumône du cœur, vint l'aumône matérielle : « Allons, mon cher ami, me dit-il, prenez courage ! » Et, m'attirant à lui d'une main pour m'embrasser, il tendit l'autre à Cécile : les pièces d'or ruisselèrent sur notre grabat. Nous ne les regardâmes même pas : le don que nous contemplions était plus haut. Nous ne songeâmes même pas à remercier notre visiteur : il paraissait plus heureux que nous !

Cet écrivain a fait de beaux livres ; mais ces livres ne valent pas cet acte caché aux hommes, mais connu des anges et de Dieu.

Quant au second, un mot suffit pour le peindre : il était chrétien comme Cécile. Il était tout charité; et quand on l'en louait, il disait en souriant : « Si vous saviez comme je mérite peu vos louanges! Il n'y a pas de mérite là où il n'y a pas de sacrifice. Or le sacrifice pour moi serait de ne pas donner quand je le puis. Je n'ai réellement pas le sentiment de la propriété. »

Il y avait du vrai dans cette réponse; mais il faut dire qu'ici le chrétien avait achevé ce que la nature avait si heureusement commencé.

Toute proportion gardée, le surnaturel est à l'âme ce que la culture humaine est à la plante à l'état sauvage.

VIII

Il existe dans le monde moral une loi mystérieuse en vertu de laquelle Dieu fait descendre sur la tête du coupable les mérites du juste.

C'est la loi dite de réversibilité, loi admirable qui établit la solidarité des hommes entre eux, des vivants avec les morts, de l'humanité avec le Christ.

J'éprouvai les effets de cette loi dès les premiers jours de la maladie de Cécile.

Cette maladie, par les obligations diverses qu'elle m'imposait, m'arracha insensiblement à cette concentration intérieure, à cet abîme intellectuel au sein duquel je me dévorais moi-même. L'air extérieur me fut bon et salutaire. Ma pensée fatiguée commença par regarder autour d'elle, en attendant qu'elle regardât au-dessus ; et mon cœur, moins opprimé par la tyrannie de ma raison égarée, se redressa, se dilata, s'ouvrit, comme une plante qu'on expose à l'air et au soleil.

Matériellement, j'étais plus malheureux qu'auparavant ; moralement, je l'étais un peu moins.

Mais ce qui m'arrachait le plus à moi-même et donnait un autre cours à mes réflexions, c'était le spectacle de Cécile, de cette frêle et délicate créature aux prises avec les plus poignantes douleurs du corps et du cœur.

Permets-moi de t'esquisser ce tableau. Il nous sera utile, à toi de le connaître, à moi de me le rappeler.

En proie aux étranges effets d'une maladie nerveuse, à ses coups de foudre, aux sombres et noires visions qu'elle procure, à ses continuelles alternatives de mort et de résurrection dans une atmos-

phère où la lumière semble s'éteindre par degrés, enfin à son action dissolvante comme celle du sépulcre, Cécile souriait.

En proie à toutes les inquiétudes, à toutes les angoisses, à toutes les privations, à toutes les humiliations de la pauvreté, Cécile souriait.

Cécile, que son malheureux état frappait au cœur, au centre même de la vie, Cécile souriait.

Rien de beau, rien de touchant, rien de divin comme cet imperceptible et doux sourire dans ce sombre encadrement.

Je voyais bien cette fleur mystérieuse et victorieuse ; mais dans quelle paisible profondeur elle avait ses racines, je l'ignorais.

Tous les sentiments de cette femme offraient un contraste marqué avec les sentiments purement naturels. Ses joies et ses douleurs ne ressemblaient point aux joies et aux douleurs ordinaires et communes. Presque toujours sa joie se résolvait en mélancolie, et sa tristesse en joie. Là où vous attendiez un sourire vous trouviez une larme, et là où vous attendiez une plainte vous receviez un sourire ; ou plutôt, larmes et sourires ne faisaient qu'un chez elle.

Parfois, dans nos causeries, j'essayais de pénétrer jusqu'à la tranquille région habitée par cette âme, dont rien ne pouvait troubler la paix et la sérénité ; mais les réponses de Cécile, pour moi si lumineuses aujourd'hui, ne m'apparaissaient guère que comme des formules de piété et l'expression de naïvetés enfantines. Elles avaient cependant un secret et puissant attrait, auquel je n'échappais pas entièrement.

Mon orgueil philosophique s'excusait, il est vrai, en attribuant cet attrait moins aux choses dites qu'aux lèvres aimées qui les disaient. Ma superbe logique prenait ici, comme ailleurs, l'effet pour la cause : je croyais que Cécile vivifiait la piété, tandis que c'était la piété qui vivifiait Cécile.

Au lieu donc d'ouvrir ces fruits tombant d'une branche chrétienne, je me contentais de les regarder et de leur sourire, comme on sourit aux adorables balbutiements d'un petit enfant. Il me souvient cependant qu'une sorte de regret, une inquiétude vague, une involontaire mélancolie, projetaient une ombre méditative sur mon sourire. Lorsque Dieu est proche, l'homme se recueille malgré lui.

Mais ce n'est pas tout.

Cécile souffrait encore plus dans les autres qu'en elle-même. Minée par la douleur, l'appel d'une autre douleur lui donnait une force sur-

naturelle. Alors son visage, ordinairement blanc comme une plume de cygne, s'animait, se colorait, par un effort en quelque sorte miraculeux, tant il était au-dessus de ses forces, elle émergeait, pour ainsi dire, des étreintes du mal. Une sorte de renaissance s'opérait en elle et semblait s'alimenter à une source mystérieuse. A la voir si empressée, si attentive, si délicatement prévenante au chevet d'un malade, on n'eût jamais deviné qu'elle était elle-même à demi-morte.

Tendre, bonne, dévouée, compatissante pour tous, elle l'était encore plus pour les pauvres. Entendait-elle, de son lit, leurs plaintes et leurs voix dolentes, vite elle se levait, s'arrachait le nécessaire et allait déposer respectueusement, pieusement, son obole dans leurs mains tremblantes. Alors la joie de son cœur rayonnait sur son visage amaigri et l'idéalisait.

L'aumône de la pauvreté a reçu des chrétiens du Midi le nom aussi profond que gracieux d'*aumône fleurie*.

Chaque jour Cécile pratiquait donc l'aumône fleurie.

Nous avions pour voisine une vieille femme, un peu infirme et un tant soit peu égoïste. Était-elle ou se croyait-elle indisposée ? Cécile accourait et la soignait. S'ennuyait-elle ? Cécile, de ses yeux affaiblis, lui faisait la lecture, et, à défaut de lecture, lui racontait quelque histoire. Avait-elle du chagrin ? Cécile la consolait.

Presque toutes les petites filles du village où nous demeurions la connaissaient et l'aimaient. A quelques-unes elle apprenait à lire, à d'autres à travailler ; à toutes elle trouvait moyen de donner quelques bluettes : leçons de la douleur, présents de la pauvreté, qu'une fleur avec une caresse ont payés sur la terre, mais dont Dieu se souvient au ciel.

A la campagne, où je la conduisais quelquefois, dans les prairies, dans les sentiers, elle se baissait avec effort pour relever une plante couchée à terre ; et si nous rencontrions un insecte blessé, elle le prenait sur sa main : « Pauvre bestiole du bon Dieu, lui disait-elle de sa voix la plus douce, on t'a fait du mal ! » Et elle cherchait, à l'écart, une jolie touffe d'herbe et au beau milieu déposait son protégé. Je l'appelais, à cause de cela, la bonne Samaritaine des insectes.

Sa vie était comme suspendue à ma vie. Comme elle était heureuse quand, après de longues courses, je revenais et que je répandais quelques pièces d'or sur son lit ! Elle les regardait, les touchait, les comptait, les faisait sauter dans ses mains. « C'est ta présence, me disait-elle, c'est pour quelques jours l'interruption de ma solitude ;

c'est pour moi un peu de baume dans la douleur, et pour toi un peu de repos dans la fatigue. Repose-toi, mon ami, repose-toi. » Et elle ajoutait, en regardant le ciel : « Oh ! si Dieu veut que je guérisse ! »

— Tu guériras, m'écriais-je, tu guériras ! vois donc comme tu es bien aujourd'hui.

C'est ainsi que, sous un tout petit rayon d'espérance, nous nous mettions à oublier, elle ses maux, moi mes fatigues, mes humiliations et mes doutes.

Ma présence, c'était de la vie pour elle ; mais elle ne l'eût point achetée au prix d'une faiblesse. Elle tenait d'une manière jalouse le drapeau de l'honneur sur la tête de son mari ; et, dans la plus profonde misère, alors que Satan vint tenter en moi la conscience de l'artiste, elle fut sans hésiter du parti de Dieu. Nous sommes pauvres, il est vrai ; répondit elle un jour à un provocateur à la débauche intellectuelle, mais, on supporte plus facilement la pauvreté imméritée que le remords d'avoir vendu son âme, et il vaut mieux être méprisé des hommes que maudit de Dieu. »

Ces paroles me redressaient ; et, fier de l'estime de Cécile, je regardais le ciel avec émotion, et au plus profond de mon cœur esclave je sentais sourdre une involontaire prière.

Cependant l'état de ma femme s'aggravait de jour en jour ; ses souffrances devenaient plus vives, plus intenses, plus persistantes. Je voyais la clarté de son regard se voiler par instants, et le chant, autre clarté, mourir sur ses lèvres pâlies.

Mais une chose lui restait : c'était ce sourire dont je t'ai parlé, ce sourire inexprimable, touchant mélange de la douleur et de l'espérance.

Son âme avait un don singulier, étrange, miraculeux, un don que je n'avais encore remarqué chez personne, ne connaissant pas les chrétiens. Il résidait dans le fond le plus secret de cette âme. Toutes les douleurs physiques et morales convergeaient vers ce point, sombres, incisives, poignantes.

Naturellement, elles devaient y produire un affreux désespoir.

Eh bien ! pas du tout. Elles trouvaient là *quelque chose*, une puissance d'ordre surnaturel qui les transformait et en tirait, par des réactifs divins, une joie qui, en remontant à la surface, produisait ce sourire dont le charme inexprimable me faisait tant rêver.

Ce don, mon ami, sais-tu comment il s'appelle ? Il s'appelle la Foi. Il enlève à la souffrance son aiguillon, et ente sur ce tronc infernal la

divine tige de l'espérance. Le changement miraculeux de l'eau en vin par Jésus-Christ aux noces de Cana est un symbole de cette transsubstantiation de la douleur en joie. Jésus-Christ est au fond du calice amer de la vie, et par son action change l'amertume en douceur et la plainte en prière. Il fait plus : il rend, selon l'énergique et profonde expression de saint Augustin, la mort vivante.

Une chose qui m'étonne maintenant au plus haut point, c'est qu'on essaye de prouver l'existence du surnaturel par des raisonnements abstraits. Le surnaturel est un fait aussi facile à constater que tous les faits de l'ordre physique. Y a-t-il du *surnaturalisé* dans le monde? — Oui ! — Les prophètes furent surnaturalisés avant Jésus-Christ, et les saints l'ont été depuis Jésus-Christ. Voilà le fait ininterrompu qui domine l'histoire. Donc il y a du surnaturel.

Plus tard, mon ami, je te ferai pénétrer plus avant dans les lumineuses profondeurs de la doctrine chrétienne; et tu comprendras alors que, si l'humanité n'est pas encore entièrement *rachetée*, si elle est encore la proie du doute, de la misère, du mal sous toutes ses formes, c'est qu'elle a ou méconnu ou renié le Christ. Du jour où tous les hommes vivront de la vie du Christ, la grande unité sera consommée, la face de la terre renouvelée et l'Éden reconquis.

IX

La maladie faisait son office dans la maison; mais l'âme y faisait le sien aussi. Elle faisait d'un principe de mort inférieure un principe de vie supérieure.

J'avais devant les yeux cet étrange et nouveau spectacle d'un corps renaissant de la mort même et transfiguré par la cause même de sa destruction.

A mesure qu'elle avançait vers la tombe, Cécile se revêtait d'une beauté nouvelle. Une sorte de lumière intérieure pénétrait tous ses membres, et, par son rayonnement à l'extérieur, l'enveloppait de lueurs diaphanes, semblables à celles que les peintres essayent de donner aux formes angéliques. C'était vraiment une ébauche de résurrection.

Sa voix, déjà si belle, se transfigurait aussi. Ce n'était, pour ainsi dire, plus du son ; c'était de l'âme, de l'innocence, du parfum, de la lumière et de la vie.

A l'église, où je la conduisais dans les moments où elle était *guérie* — c'était son expression, fleur d'espérance qu'elle cueillait pour moi

— cette voix, qui frangeait à peine ses lèvres d'une mélodie mourante, prenait tout à coup de l'éclat, de l'étendue, de l'ampleur et de la force. La prière — et c'est un fait qui conclut au surnaturel — la prière lui donnait alors une vigueur et une puissance qu'elle n'avait pas même dans l'état de santé. Visiblement, cette puissance venait d'en haut et y remontait en adoration sur les ailes déployées de cette âme. Quelle chose inconnue et méconnue que la prière! Malheur à l'homme, malheur aux peuples qui oublient ou méprisent la prière! leurs cœurs, séparés du cœur de Dieu, s'étiolent, se corrompent et meurent.

Est-ce possible, me disais-je en présence de ce spectacle émouvant et plein de grandeur; est-ce possible que cette transfiguration, que cette victoire sur la douleur, que cette résignation, que cette paix, que tout ce que je vois enfin soit le résultat d'une pure illusion, un effet d'imagination? Est-ce possible qu'une âme puisse se tromper ainsi toute la vie et tirer d'une chimère l'idéal même de la vérité? Aux racines de cette existence il doit y avoir des réalités et un ordre de choses que je ne connais pas.

Et, prenant la tête de Cécile dans mes mains et l'attirant doucement sous mon regard attendri : « Ma bonne petite femme, lui disais-je, explique-moi donc les principes de cette religion qui te donne tant de force, de courage et de paix.

— Je le voudrais bien, mon ami, me répondait-elle; souvent j'ai été sur le point de le faire; mais la crainte que ces grandes vérités ne t'arrivassent affaiblies et diminuées par mon inexpérience et la juste défiance de moi-même, m'a retenue. Je puis bien allaiter un enfant, mais non distribuer à un esprit tel que le tien le pain des forts. Mais, si ma fervente prière est exaucée, un autre — sa voix souligna ce mot — fera ce que ma pauvre petite parole ne pourrait faire. Et puis, écoute-moi bien, mon ami : la Vérité est une jeune vierge qui n'accepte pour fiancés et pour époux que des cœurs vierges, vierges d'orgueil et vierges d'impureté. La virginité de l'esprit, c'est l'humilité; et la virginité du corps, c'est la chasteté. Rien, vois-tu, ne rectifie et n'étend la vue de l'esprit comme l'humilité et la pureté. Redeviens enfant, simple, pur, loyal, spontané, sincère comme un petit enfant; et alors je t'affirme que la Vérité descendra vers toi... Autrement, mon ami, tout ce que je pourrais te dire n'aurait pas de sens pour toi... Cependant, quand je serai *guérie*, nous lirons, si tu veux, l'Évangile et la Vie des Saints... »

Hélas ! je n'eus pas le bonheur d'entendre cette sainte lisant les célestes paroles.

Un soir de novembre, après une journée de souffrances affreuses, Cécile pria, se mit au lit, me tendit la main et sommeilla.

Pour moi, j'allais du lit où elle reposait à la fenêtre, à travers laquelle je regardais les sombres nuages rouler dans l'atmosphère. J'étais inquiet, oppressé. Du fond de mon cœur s'élevaient des plaintes, que j'étouffais, de peur que Cécile ne les entendît; et mon âme, repliée sur elle-même, pressentait, dans les profondeurs mystérieuses où elle touche à Dieu, l'approche d'un coup terrible, d'une heure solennelle.

Tout à coup j'entends : Charles ! Charles ! je me paralyse.

Ce cri me traversa le cœur comme un glaive d'acier. Oh ! ce cri d'une âme dont le dernier, dont l'unique et cher lien se brise violemment; ce cri d'une âme qui, au bord des abîmes éternels, jette dans le temps son suprême appel avec son suprême adieu ; ce cri poignant, déchirant, plein d'effroi pour la nuit qu'il faut traverser, et plein d'amour pour ceux dont on se sépare; ce cri, mon ami, je ne l'oublierai jamais. Il me semble parfois que, par ce cri, Cécile a fixé son âme à mon âme, qu'elle la tient étroitement embrassée et qu'elle ne cesse de lui communiquer sa vie comme autrefois. Il y a tant de mystères ici-bas !

J'accours au chevet de Cécile; je la prends dans mes bras, je l'appelle : Cécile ! ma Cécile ! Non, tu n'es pas morte, n'est-ce pas? Ce n'est qu'une crise ! Ma bonne femme, ne me quitte pas, ne t'en va pas, ne me laisse pas seul....

Un faible gémissement, un soupir, quelques faibles battements de cœur, voilà tout ce qui me répondit...

Cécile était morte !....

Après quelques instants d'une prostration complète et d'un étouffement cruel, je poussai, à mon tour, un cri à arracher de la compassion à une pierre.

Nul d'entre les hommes ne l'entendit.

Mais s'il se perdit, ainsi que toutes les plaintes du pauvre, dans la vaste indifférence, il fit, je n'en doute pas, tressaillir la Charité du monde invisible. Je saurai un jour l'immense pitié qu'il dut exciter dans l'Église triomphante, qui, de tous les points des sphères éternelles, se pencha avec le Christ vers ma douleur.

J'avais laissé retomber la tête de Cécile sur l'oreiller. J'étais atterré. De ses mains de fer la douleur serrait ma gorge desséchée et

comprimait mon cœur. Je tremblais, je ne distinguais plus les objets. J'allais du lit à la fenêtre et de la fenêtre au lit, touchant d'une main égarée et convulsive tout ce que je rencontrais, et essayant instinctivement de trouver un point de repère qui m'aidât à reprendre possession de moi-même.... Non !... ce n'est pas possible, me disais-je !... Je me trompe... c'est une léthargie !... Et je m'approchais du lit, et je l'appelais pour la réveiller !...

Mais le sommeil de la mort ne ressemble pas à celui de la vie : il a une majesté qui commande le silence, et comme un reflet d'éternité où l'on reconnaît la marque de la prise de possession divine. Sur le visage du mort reste l'empreinte de la main de Dieu. Et quelque illusion qu'on essaye de se faire à soi-même, le sombre mystère en présence duquel on se trouve, ne laisse aucun refuge à l'espérance. On sent qu'il y a un abîme entre la personne morte et celle qui demeure; on sent aussi avec effroi que la parole humaine seule n'a pas d'assez fortes ailes pour franchir cet abîme, et que, pour arriver aux rives éternelles, il lui faut le secours d'une autre parole, de la Parole éternelle.

Ne connaissant pas la Parole éternelle, ma pauvre parole humaine expira sur mes lèvres. Je sentais bien, aux pulsations, aux désirs, aux attractions, aux élancements de mon cœur, qu'il devait y avoir un chemin par lequel je pourrais retrouver Cécile, lui parler, communiquer avec elle ; mais ce sentier désiré, les obscurités de mon esprit m'en cachaient l'entrée.

Ma douleur, emprisonnée par l'erreur, se tordait donc muette et déchirante sur elle-même. J'étouffais, écrasé par une fatalité monstrueuse et au sein d'une solitude commencée par la pauvreté, étendue par le doute et achevée par la mort. Sans Dieu, sans frères, sans amis, je n'étais, au milieu de cette lugubre nuit de novembre, qu'un désespoir penché sur un cadavre.

Tout à coup je sentis quelque chose sauter sur mon épaule. C'était une charmante petite chatte que nous avions élevée. Elle attira mon attention par de légers coups de patte. Bonne petite bête ! je l'avais oubliée ! Je la pris dans mes mains, je la regardai... et, en l'embrassant, je me mis à pleurer...

J'avais *quelqu'un !*

Puis un peu soulagé, je lui disais : « Elle est morte, vois-tu, notre bonne amie... morte ! Nous ne la reverrons plus... plus jamais !... Nous voici seuls sur la terre !... »

Et comme si elle m'eût compris, elle sauta sur le lit et flaira le visage de Cécile à plusieurs reprises... Mais devant le froid de la mort elle se retira et alla s'accroupir tristement aux pieds de sa maîtresse.

. . . . . .

X

Tandis que le prêtre, accouru à mon appel et attristé de n'avoir pas pu administrer le saint Viatique à Cécile, priait à genoux, et, par une substitution aussi touchante que profonde, prêtait à la morte la voix de l'Église et disait *pour elle* le *De Profundis* — introduction sublime de l'âme chrétienne auprès de Dieu ; — tandis que, penché sur le terrible problème de la mort, j'écoutais avec des impressions étranges les strophes de cette prière qui crie miséricorde avec un si grand effroi adouci par une si grande espérance, et que je plaçais, mû par le sentiment confus des harmonies du christianisme avec les principales circonstances de la vie humaine, un crucifix sur la poitrine de Cécile ; tandis que ces choses se passaient dans ma maison désolée, un vieillard expirait à quelques pas de nous.

Je l'avais connu, mais jamais je n'avais éprouvé de sympathie pour lui. C'était à mes yeux un pharisien de la libre pensée.

Permets-moi de t'esquisser son portrait.

D'abord il était riche. « Je suis le fils de mes œuvres, » répétait-il avec emphase à tout venant. Mais quelles étaient ces œuvres ? Si des cimes dorées de l'arbre l'œil eût plongé dans ses racines, il les eût vues se gonflant avec avidité de la sève d'autrui. Son libéralisme bruyant n'était sincère qu'en ce qui le concernait lui-même. Ce qu'il aimait et voulait, c'était *sa liberté* et non celle des autres. Il en excluait les nobles à titre de tyrans, les prêtres à titre d'obscurantistes, et les ouvriers à titre d'anarchistes.

Il ne tarissait pas en discours philanthropiques, mais il avait trouvé un moyen fort ingénieux et fort peu coûteux de pratiquer cette philanthropie qu'il n'appelait jamais que « la religion de l'honnête homme. » Un pauvre frappait-il à la porte de sa belle maison ? — « Eh ! malheureux, lui disait-il, tu ignores donc que la mendicité est interdite par la loi ? Tu mériterais que je te fisse arrêter, mon devoir de citoyen l'exigerait ; mais, par humanité je te gratifie de mon silence. Une autre fois je serai moins généreux : ne l'oublie pas. »

A un autre qui mourait de faim, il répondait : « Te donner quelque chose, misérable ! Dieu me garde d'encourager et de soutenir le vice ! »

Une mère de famille, tombée dans la gêne, s'étant adressée à lui, il la congédia ainsi : « Madame, lui dit-il, j'ai pour principe arrêté de ne point faire l'aumône : car l'aumône est humiliante pour celui qui en est l'objet, et j'aime mieux sauvegarder la dignité humaine par un refus qui coûte à mon cœur, que de la servir en la blessant. La dignité humaine avant tout, Madame ! »

Il lui arrivait cependant de délier les cordons de sa bourse : c'était quand le bureau de bienfaisance s'adressait à lui par l'intermédiaire d'un de ses membres les plus influents. Le don qu'il faisait dans ces circonstances n'était en réalité qu'une sorte de placement dont sa vanité et son ambition tiraient un intérêt usuraire. — Pour un sou, il comptait sur vingt francs de réclames.

Ses actions faisaient à chaque instant rougir ses paroles.

Il n'y avait de sincère dans cet homme que sa haine contre la religion.

Cette haine, mon ami, est toujours l'indice de quelque grand mystère d'iniquité.

A la vue et à l'approche du Sauveur, les démons hurlaient. En présence du christianisme, les sept péchés capitaux, monstrueuse progéniture des démons, font comme leurs pères. Leur flair ne s'y trompe pas. Ils sentent qu'ils ont dans la religion une ennemie mortelle. Aussi forment-ils, à l'approche de la blanche et sereine fille du ciel, un hideux assemblage qui siffle, rugit et suinte un venin âcre et corrosif.

Il ne faut pas confondre l'indifférence et l'incrédulité avec la haine de la religion. L'indifférence n'est le plus souvent qu'un résultat de l'ignorance, une sorte d'engourdissement de l'âme loin de la chaleur divine; et l'incrédulité, variable à l'infini, procède de certains états de la raison qui, à leur tour, ont des causes très-multiples. Mais chez les indifférents et les incrédules sincères, il reste encore des parties saintes, des issues, des ouvertures par où la lumière et la vie peuvent pénétrer.

La haine, elle, affecte l'incrédulité et ne parvient jamais à l'indifférence, qui serait sa joie suprême. A la lueur de sinistres clartés, elle reconnaît de suite son ennemie et engage avec elle un combat furieux. Alors toutes les facultés de l'âme, corrompues, *dénaturées*, satanisées par l'égoïsme, en deviennent les hideuses servantes. Elles s'en vont comme autant de viles sorcières, à travers les champs de l'humanité, ramassant toutes les plantes vénéneuses que le mal y a semées depuis l'Éden jusqu'à nous, et en distillant les poisons, dont la haine se repaît avec frénésie et qu'ensuite elle répand avec volupté dans ses morsures.

Toutes les fanges d'incrédulité, de mensonge, de calomnie, de sophisme, que traînent les égouts des lettres, des théâtres, des chaires, des académies, des instituts, des fourneaux, M. Lamorton — c'était le nom de ce vieillard — les avalait avec avidité et en nourrissait l'affreux vampire accroupi au fond de son âme, comme un jaguar dans les jungles. Ayant une égale horreur de la justice divine et de la justice sociale, et confondant à dessein la religion avec la superstition et la science sociale avec le communisme matérialiste et autoritaire, il était toujours prêt à faire un coup d'État contre le Christ et contre le peuple. Je me trompe. Son *courage* contre la religion était continuel : — il n'avait rien à craindre d'elle ; — contre le peuple, c'était différent : — ce grand courage avait des intermittences. — La révolte venait-elle à gronder ? M. Lamorton était introuvable. On ne le retrouvait qu'au jour où, la révolte vaincue, les représailles déshonoraient la victoire. Il prétendait que ni Dieu d'en haut ni le peuple d'en bas ne devaient empiéter sur ses droits. La haine et l'amour qu'il portait à Proudhon, par exemple, étaient la parfaite expression de son état moral. A l'athée, toute son admiration ; à l'anti-propriétaire, toute sa haine. En temps de paix il embrassait l'athée ; en temps de révolution il l'eût tué. Rien de plus logique et de plus lâche en même temps que l'égoïsme.

Mais il existe un homme, un écrivain, pour lequel ce vieillard avait une sympathie sans mélange et une admiration sans réserve.

C'est M. Edmond About.

La table de M. About, servie de tous les lieux communs du libéralisme bourgeois, et émaillée d'ironies imitées de Voltaire, plaisait à son tempérament et aiguisait son appétit. Il ne trouvait pas, il est vrai, que la haine contre la religion y fût assez accentuée et assez vive ; mais comme M. About rachetait bien cette imperfection par son amour pour les théories économiques de Malthus !... L'égoïsme de ce riche vieillard ne prenait pas le change ; il comprenait à merveille que les écrivains tels que M. About cachaient sous le nom pompeux de *progrès*, de *liberté*, d'*égalité*, des doctrines matérialistes qui réduisaient la vie humaine à une lutte pour la fortune, sous l'œil d'un gendarme bien rétribué. Pour eux, concurrence ou la guerre, voilà le moyen ; la fortune, le but ; la force, l'ordre. Pas de Dieu au ciel ; la guerre, une guerre inégale sur la terre ; le néant à la mort : tel est le résumé exact de ce qu'ils appellent la philosophie du progrès. Cette théorie m'a toujours produit l'effet d'un cadavre en putréfection se promenant et ricanant sous ses habits de roi. En l'abordant, j'éprouve

le même serrement de cœur qu'en entrant dans un cimetière, et je suis convaincu que, si les émanations qu'elle exhale n'étaient pas chassées par les souffles vivifiants et purificateurs du christianisme, nous serions en pleine décomposition sociale. Ce n'est pas par le corps que meurent les peuples; c'est par l'âme.

Mais quand parurent les élucubrations vagues, indécises, fuyantes, débilitantes et hypocritement athées de M. Renan, M. Lamorton fut dans la jubilation. Cette religion sans objet, sans Dieu, sans dogmes, sans culte; cette vie sans cause et sans terme; cette morale ayant au cœur le mortel principe hégélien de l'*identité des contraires*; ce scepticisme mou, visqueux, et s'attachant à l'âme ainsi qu'une pieuvre, pour en sucer la vie; ces mots vipérins qui, du sein des fleurs, jaillissent et essayent de mordre le Christ; ces avances anodines, douceâtres au libéralisme bourgeois; ce fier et hautain mépris pour les miracles; ces insinuations perfidement déguisées contre la virginité de Marie; en un mot, tous ces efforts sacriléges et habilement combinés pour éteindre le rayonnement divin qui couronne la tête de Jésus; tout cela, dis-je, remuait et chatouillait en Lamorton toutes les basses humeurs de la nature inférieure et corrompue.

A force d'avaler les poisons que lui distillait sa haine, l'âme de ce malheureux avait fini par changer, pour ainsi dire, de nature. Toutes ses facultés, renversées par l'erreur et par l'égoïsme, tendaient en bas, vers la nuit, vers le néant. Sa conscience, ce mystérieux point de communication entre l'homme et Dieu, se mourait.

L'association dite des *Solidaires*, c'est-à-dire des athées, l'ayant trouvé dans ces dispositions, ne tarda pas longtemps à le compter au nombre de ses adhérents.

Les passions de cet homme avaient corrompu son esprit, et son esprit corrompu alimentait ses passions. La corruption montait du cœur dans l'intelligence, et l'erreur tombait de l'intelligence dans le cœur. Erreur et passion, tels étaient les deux pôles de la vie de Lamorton; et son équateur, c'était la haine, haine contre Dieu, haine contre l'humanité : deux haines jumelles et toujours accouplées l'une à l'autre. Regarde-z-y de près, mon ami; et tu verras bien vite qu'un athée est toujours un misanthrope, et réciproquement. Jamais cette vérité ne fut plus facile à constater que de nos jours. A côté du panthéisme — athéisme déguisé — tu trouveras toujours la philanthropie, c'est-à-dire la misanthropie déguisée.

Ne crois jamais à l'humanité d'un athée, pas plus qu'à l'athéisme d'un homme véritablement humain. L'amour et la haine ne se scin-

dent pas. Il est impossible d'aimer les hommes sans aimer Dieu, et d'aimer Dieu sans aimer les hommes. Au fond, ces deux amours, quoique distincts, n'en font cependant qu'un. Cette vérité est sensible dans notre dogme de l'Incarnation. Le Christ étant Dieu et homme tout ensemble et des deux natures ne formant qu'une personne, il est évident qu'en l'aimant, nous aimons en lui Dieu et l'humanité. Et cet amour a reçu un nom nouveau : il s'appelle la CHARITÉ ! la Charité, expression céleste de l'unité ! la Charité, synthèse de la Rédemption ! la Charité, salut du monde ! la Charité, divinisation mystérieuse mais réelle de l'homme ! Quiconque, mon ami, dit aimer Dieu et n'aime pas les hommes, ment ; et quiconque dit aimer les hommes sans aimer Dieu, ment aussi ; et quiconque ne connaît pas et n'aime pas le Christ, en qui la divinité et l'humanité se sont embrassées, ne peut aimer ni Dieu ni les hommes. Il s'aime lui-même, et s'appelle du nom opposé à la charité : ÉGOÏSTE ! L'égoïsme, pétrification de l'homme ; l'égoïsme, sacrifice de l'univers à soi-même ; l'égoïsme, excommunication volontaire, retranchement de soi-même de la communion universelle ; l'égoïsme, monstre horrible, repu de suicides et d'homicides ; l'égoïsme, qui est l'ébauche d'un démon, de même que la charité est l'ébauche d'un ange ; l'égoïsme, qui créerait fatalement l'enfer s'il ne l'était déjà !

Tantôt cruel, tantôt doucereux, tantôt orgueilleux, tantôt humble, l'égoïsme prend tous les visages et tous les tons, suivant les circonstances et suivant les temps. Il va jusqu'à se faire dévot pour son intérêt ou pour son repos. Lamorton avait en M. de Voltaire son *maître* un modèle achevé de ces honteuses et lâches pasquinades. Aussi ne dédaignait-il pas d'imiter le grand homme dans l'occasion. C'est ainsi, par exemple, qu'un jour de Fête-Dieu on fut tout étonné de voir la porte cochère de sa maison transformée en un magnifique reposoir, orné de draperies, de candélabres et de fleurs à profusion.

Comme un de ses amis lui en témoignait sa surprise, il lui répondit : « Mais tu n'as donc pas compris que c'était une réclame pour notre établissement de bains qui est à côté ! Pour amener la foule ici, j'ai pris Dieu pour compère. Voilà tout ! »

Ne t'étonne pas, mon ami, que la foudre du ciel dédaigne des blasphèmes comme ceux de Voltaire et de Lamorton : elle frappe les hauteurs et méprise les marais.

B. CHAUVELOT.

(*La fin prochainement.*)

LES PROTESTANTS DU CATHOLICISME

Il y a les catholiques du protestantisme, M. Guizot, par exemple, ou les ritualistes d'Angleterre.

Je les comprends.

Le protestantisme étant une religion de libre examen, il est tout simple que le protestant use de la liberté illimitée qui lui est concédée, même pour sortir du protestantisme, soit par la porte de l'absolue négation, soit par celle de la complète affirmation, soit en devenant socinien, déiste, athée même, soit en redevenant catholique. L'inconséquence n'est pas de s'engager dans l'une ou l'autre de ces directions, inconséquence heureuse quand elle retient les masses sur le chemin du rationalisme, déplorable quand elle arrête de nobles esprits, comme M. Guizot ou le docteur Pusey, au seuil de la vérité. L'inconséquence est de ne pas aller jusqu'au bout.

Il en va tout autrement des protestants du catholicisme.

Le catholicisme est une religion d'autorité. Consultez tant que vous voudrez avant de vous faire catholique, regardez, étudiez, méditez. Mais, une fois que vous aurez accordé votre *rationabile obsequium*, vous serez absurde, inconséquent, vous ne serez plus catholique, si vous prétendez limiter votre adhésion à telle ou telle partie de la doctrine que vous aurez embrassée; si vous voulez bien faire de cette doctrine la règle de vos mœurs privées, mais que vous prétendiez lui interdire toute ingérence dans vos mœurs publiques; si, dès qu'il s'élève quelque controverse politico-religieuse, vous choisissez vos autorités parmi les publicistes qui ignorent la vérité catholique ou qui la condamnent; si, comme par une pente naturelle et presque avant d'y avoir réfléchi, vous prenez parti contre l'Église, son chef, ses ministres, ses enfants dévoués, pour tous ceux qui la persécutent ou se font les avocats de ses persécuteurs.

Même en une matière humaine et libre, que penseriez-vous de celui

qui se dirait l'ami de tel homme ou de telle institution et qui accueillerait toujours avec faveur les attaques dont cet homme ou cette institution serait l'objet, avec défiance les actes ou les opinions qui leur seraient favorables?

J'avoue, Albéric, que je ne voudrais pas pour ami, moi chétif, de celui qui me traiterait comme vous traitez l'Église, vous qui vous dites catholique. Et pourtant je ne suis pas d'institution divine; Dieu ne m'a pas accordé de partager avec lui-même le privilége de l'infaillibilité, origine et privilége que, si vous êtes catholique, vous ne pouvez dénier à l'Église.

Que lisez-vous de préférence? Les *Débats*, la *Revue des Deux Mondes*, *l'Indépendance*.

Si encore vous les lisiez, comme Léon lit *le Siècle* et *l'Opinion*, pour être au courant, pour savoir que répondre à ce débordement d'impiété que l'on ne peut pourtant pas considérer les bras croisés et sans tenter d'y mettre une digue!

Mais non. C'est avec sympathie, avec un applaudissement presque continuel que vous lisez ces feuilles hostiles. Vous êtes même aveuglé à ce point par votre amitié pour ces ennemis de l'Église que vous ne supportez pas qu'on les attaque, que dis-je? qu'on se défende contre eux.

Que vous êtes bien le digne cousin de votre pieuse cousine, Stéphanie!

Lectrice assidue de la *Revue* — on dit la *Revue* dans ce monde-là; chacun comprend que cela veut dire « la Revue par excellence »; comme on dit la Bible ou le livre; comme les Romains disaient *urbs*, la ville; — donc votre pieuse cousine, ne l'ai-je pas naguère scandalisée, oui, scandalisée, par le plus innocent coup de patte contre l'organe de M. Buloz?

Etrange aberration, Madame! Vous êtes catholique! Vous trouvez tout simple que la *Revue* publie les impiétés, les immoralités, les énormités de Mme Sand, de M. Renan, de M. Barnouf! Et si un catholique se permet de toucher à ce Moniteur de la libre pensée, d'insinuer qu'il convient de s'en garer, ce catholique est un fanatique digne d'avoir écrit *les Odeurs de Paris!* C'est vous qui le dites, Madame; et c'est pour vous le *nec plus ultrà* de l'injure. Et vous êtes catholique! Et vous vous dites libérale! Je vous trouve, moi, bien intolérante.

Faut-il d'autres exemples?

Vous êtes trop jeune, Albéric, pour connaître autrement que par ouï-dire, la grande campagne de la liberté d'enseignement (1830-1848). Mais les Albérics d'alors — je leurs rends justice : plusieurs en vieillissant, grâce peut-être à certaines catastrophes qui de conservateurs les ont faits opposants, plusieurs se sont amendés ; — mais durant cette longue croisade, ils étaient haut la main pour le gouvernement contre les évêques.

Ai-je besoin de dire que ces protestants du catholicisme ont pris successivement sous leur patronage tous les traîtres, tous les transfuges, tous les apostats, tous les renégats, depuis la Mennais jusqu'au triste Passaglia?

Il va sans dire qu'ils sont contre le pouvoir temporel, et qu'ils croient être avec Bossuet, lequel traitait de sacrilége quiconque osait toucher seulement à cette précieuse garantie du pouvoir spirituel.

Il va sans dire qu'ils admirent la modération des Cavour et des Rattazzi ; qu'ils déplorent les violences de l'épiscopat et l'aveuglement de la cour de Rome.

Un ministre vient-il à frapper une association chrétienne de charité, il semble que vous deviez, — car je reviens à vous, Albéric, — que vous deviez au moins hésiter avant de vous ranger du côté du ministre.

Non ; vous comprenez tous ses motifs ; vous acceptez, sans les contrôler, tous ces chefs d'accusation... qu'un autre ministre abandonnera six mois plus tard. « Tous les fonds n'étaient-ils pas centralisés dans une caisse commune ? Ne servaient-ils pas à soudoyer *les mercenaires?* N'étions-nous pas une société secrète et politique, redoutable à un moment d'élections ? »

Il n'est pas un homme, Albéric, même parmi nos ennemis déclarés — je dis parmi ceux qui ont un peu étudié la question ; — il n'en est même pas un qui ne sache que toutes ces allégations sont insoutenables. Pour vous, c'est parole d'Évangile, pour vous catholique, pour vous dont les frères, les parents, les amis vous pourraient si bien renseigner sur cette œuvre qu'ils pratiquent depuis vingt ans. Vous préférez les dénonciations de M. Havin et les tartines de M. Limayrac!

Voilà ce que vous êtes.

Voulez-vous que je vous dise maintenant le pourquoi de cette étrange attitude ?

Je vous tiens assurément pour un esprit généreux. Si vous parlez

poésie, musique ou peinture, on sent en vous un accent du cœur... qui vous manque quand vous parlez religion.

C'est que, si vous êtes un esprit généreux et élevé, vous êtes en même temps un esprit chagrin.

Oh ! je connais bien votre histoire. Né intelligent, vous avez toujours été laborieux et rangé. A l'âge où beaucoup de jeunes gens *s'amusent*, vous avez conservé des mœurs virginales.

Le bon Dieu, ce semble, vous devait une compensation : le succès après l'effort, la santé après cette vie exemplaire. Et voici que vous êtes malade, que le travail lui-même vous devient presque impossible. A l'âge où tant de mauvais sujets ont une position, vous ne savez encore ce que vous ferez, ni si votre névrose ou votre anémie vous permettra d'être jamais sur la terre autre chose qu'un *inutile pondus*.

Vous en voulez donc un peu au bon Dieu de vous avoir traité de la sorte. Vous en voulez beaucoup à la religion d'être vraie, de vous imposer des croyances qui vous gênent, des vertus qui ne vous profitent même pas, de vous interdire des plaisirs qui vous eussent au moins distrait.

Voilà pourquoi, Albéric, vous êtes si roide, si rèche, si pointu, si hérissé, si sec, si froid, pourquoi vous comptez toujours avec le bon Dieu. Vous lui avez concédé la soumission de votre esprit aux vérités nécessaires : vous croyez ou vous croyez croire au *Credo ;* la soumission de votre volonté au *quod justum* de la loi : vous observez ou vous croyez observer les commandements de Dieu et de l'Église. C'est votre dernier mot. Ni pour or ni pour argent vous ne ferez un pas de plus.

Je viens de dire tout ce qu'il y a d'illogisme et d'inconséquence dans votre conduite. Vous professez une religion d'autorité, et vous prétendez être votre autorité à vous même, décider quelles sont les vérités que vous accepterez, celles au contraire à qui vous refuserez votre obéissance. Le pape parle, tous les évêques parlent ; jamais l'adhésion de l'épiscopat n'a été plus unanime. Le plus opiniâtre des gallicans serait obligé de se rendre. Et vous, vous résistez, vous choisissez !

Mais vous avez donc oublié la racine grecque :

« Αἵρεσις, *choix*, secte damnable ? »

Oh ! que vous êtes bien les protestants du catholicisme !

Voilà le côté logique.

Le côté moral est pire.

Ne trouvez-vous pas d'abord que vous avez une position fausse, gauche et à peine honorable, vous catholique qui vous constituez l'écho des protestants et des libres penseurs?

Et puis, ne vous êtes-vous jamais dit qu'à force de restreindre la distance qui vous sépare de ceux-ci, vous finirez par réduire cette distance à rien?

Il y a trois ans, vous communiiez aux bonnes fêtes; vous ne faites plus que vos pâques. Si vous alliez ne les plus faire... Le peu de foi qui vous reste, n'ayant plus aucun aliment, finirait par s'éteindre... Vous deviendriez conséquent, et personne ne s'étonnerait plus de vous voir si hostile à l'Église ou à ses amis, si gracieux à ses ennemis.

Mais quel malheur!

Que faut-il donc faire?

— Devenir pieux.

Oui; vous ne connaissez pas assez Dieu et son Église; vous ne les aimez pas assez. Vous n'avez jamais éprouvé ce qu'il y a au fond des enseignements et de la pratique du christianisme, non-seulement de vérité, de conformité aux meilleurs instincts de notre nature, de réponses satisfaisantes données à toutes ces questions que, livré à ses seules forces, l'homme ne cesse de se poser à lui-même, mais de bonheur, de joie, de délices, de véritable béatitude.

Ah! quand vous aurez goûté combien le Seigneur est doux, quand le bain de la pénitence vous aura non-seulement lavé, mais fortifié, quand dans l'eucharistie vous aurez entrevu le ciel, vous vous demanderez comment il vous fut bien possible d'être jadis si maugréable avec un Dieu si bon, de lui marchander votre obéissance, de prendre quelque plaisir aux propos menteurs de ses ennemis : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes; sed non ut lex tua, Domine!*

Vous serez plus instruit; par conséquent, vous trouverez plus facilement la réponse à tant de difficultés qui vous semblent aujourd'hui absolument insolubles... Mais vous en aurez à peine besoin.

Est-ce que, lorsque l'on accuse devant vous votre mère ou votre ami d'un crime ou d'une lâcheté, est-ce que, pour avoir le cœur en repos, pour être sûr qu'il y a erreur ou calomnie, est-ce qu'il vous faut des preuves en règle? Non; les preuves viendront; mais, en at-

tendant, vous dormez en paix sur l'oreiller de la confiance. — A combien plus forte raison en est-il ainsi pour l'âme pieuse !

Les apparences sont contre l'Église. L'Église, dit-on, favorise la tyrannie ou elle encourage les révolutionnaires. Là où l'Église triomphe, c'est la ruine de la civilisation; la civilisation s'épanouit au soleil du protestantisme ou de la libre pensée; — autant d'allégations qui vous embarrassent aujourd'hui, auxquelles demain, si vous étiez pieux, vous auriez une réponse toujours toute prête.

« Cela est simplement impossible. Il y a certainement ici quelque malentendu; ou l'on appelle civilisation ce qui n'en a que l'apparence, ou l'on ne veut voir que les progrès matériels, et l'on ferme systématiquement les yeux à toute sorte de plaies et de déchéances morales. »

Ama et fac quod vis. Soyez pieux, et je vous réponds du reste.

Quand vous aimerez Dieu, vous saurez que celui-là ne l'aime pas qui ne l'aime pas avant tout le reste; que là où l'Église a parlé, peu importent les sympathies politiques, les théories, les systèmes. L'Église anathématise telles ou telles doctrines : c'est qu'elles sont fausses; c'est que ce sont autant d'idoles qu'il nous faut absolument brûler ou renverser.

Soyez pieux et logique, et vous vous demanderez comment un homme, excellent catholique cependant, mais qu'un parti pris ultra-démocratique aveuglait évidemment, comment il a pu dire cette énormité — ce n'est pas là une invention; il me le disait à moi-même : — « Qu'on est donc malheureux, quand on voit ses opinions « politiques en désaccord avec ses croyances religieuses ! » Il parlait ainsi à propos de l'encyclique de 1832; il eût sans doute répété cette étrange exclamation à propos du *syllabus*.

Un enfant de douze ans, sachant son catéchisme, lui eût répondu : « Mais, mon bon Monsieur, dans ce cas, on change ses opinions politiques ! »

On s'imagine quelquefois que la piété n'est qu'une sorte de dévotion sensible, qu'un attendrissement où l'âme se complaît et s'énerve.

La vraie piété est le propre d'une âme forte. Elle est aussi salutaire à l'esprit que douce au cœur. Jamais, parmi les hommes vraiment pieux, vous ne rencontrerez cette foi tiède et cette logique boiteuse qui fait les *protestants du catholicisme*.

EUG. DE MARGERIE.

MÉLANGES

LES PAUVRES ET LE DENIER DE SAINT-PIERRE

La pratique chrétienne de l'aumône en donne le goût et l'habitude; elle en inspire le zèle. Que ne fait pas le zèle perfectionné dans l'exercice de la charité? La vie de saint Vincent de Paul suffit, seule, à nous en donner une juste idée. Arrêtons-nous à quelques traits principaux.

La Lorraine et le duché de Bar sont en proie aux horreurs de la guerre, de la famine et d'une effroyable contagion. Les bruits de ces affreux malheurs parviennent à Vincent; son cœur en est déchiré. Mais que pourra-t-il lorsque la France entière, appauvrie, accablée après des guerres incessantes, est menacée d'une disette universelle? que pourra-t il lorsque les ressources semblent épuisées partout, chez les riches, chez les grands et jusqu'à la cour? que pourra-t-il, lui, pauvre prêtre dénué de tous moyens personnels? Il pourra ce que ne pourrait aucun souverain : nourrir la population entière de ces pays désolés, lutter contre les fléaux qui les ravagent, et les vaincre. Il pourvoira, pendant vingt années consécutives, à tous les besoins de vingt-cinq villes et d'un nombre décuple de bourgs et de villages ; il fera distribuer journellement, à quatre-vingts lieues de sa résidence, des vivres, des remèdes et des vêtements, à tout un peuple nu, malade et affamé.

Que les mêmes calamités fondent bientôt après sur les provinces de Picardie et de Champagne, les mêmes prodiges se renouvelleront : Vincent y nourrira quarante villes et deux cents bourgs et bourgades, sans rien retrancher des secours qu'il envoie dans la Lorraine et dans le Barrois, sans interrompre aucune de ses innombrables entreprises, mais continuant toujours à en former de nouvelles.

Que, dans le même temps, de nombreuses familles, réduites au désespoir, fuient ces pays ravagés et viennent chercher un asile à Paris : Vincent les accueillera et fournira à tous leurs besoins.

Que, plus tard, Paris assiégé souffre de l'extrême détresse : Vincent distribuera chaque jour des subsistances à quinze mille pauvres; et ses chariots garnis de provisions promèneront nuit et jour, à dix lieues à la ronde, l'abondance où règne la misère.

Ses secours iront en Irlande et en Écosse chercher les catholiques per-

sécutés pour la foi; ils parviendront aux Maronites qu'oppriment les Turcs, sur le Mont-Liban. Ses messagers apparaîtront en Pologne, à Gênes, à Tunis, à Alger et dans tous les lieux où sévit la peste.

Qu'on se représente, avec tout cela, les hôpitaux fondés pour tous les âges et pour toutes les infirmités humaines; outre les missions établies pour toutes les contrées du monde connu, les institutions de ces Filles de Charité chez lesquelles les orphelins trouvent des mères, l'enfance délaissée des institutrices, les malades dénués de tout des médecins, les indigents des ménagères, les misérables et les affligés des soutiens et des consolatrices. Ne semble-t-il pas que Dieu se soit reposé sur cet homme de sa sollicitude universelle, qu'il lui ait confié cette puissance qui change en or la poussière du sein de la terre et qui fait sortir des fruits abondants des grains les plus petits? ne semble-t-il pas qu'il ait remis entre ses mains les trésors cachés de sa providence, pour en faire la ressource de tous les infortunés et le sauveur des peuples près de périr?

Or le secret de tant d'œuvres étonnantes, c'était le zèle qui donnait à Vincent autorité sur tous les cœurs, droit et action, pour ainsi dire, sur toutes les fortunes; le zèle qui excitait partout la sainte émulation du bien, et obtenait, des âmes émues, jusqu'aux derniers sacrifices; le zèle qui a porté et portera toujours des fruits pareils chez les vrais apôtres de la charité.

Rappeler ces choses, c'est répondre aux détracteurs du Denier de Saint-Pierre; c'est leur prouver suffisamment, s'ils veulent être de bonne foi, qu'en participant à cette bonne œuvre on ne diminue pas le patrimoine des pauvres, qu'on travaille plutôt à l'accroître, en se ranimant dans l'esprit de dévouement, qui en est la source la plus intarissable et la plus abondante.

Que l'on considère ce qui se passe à l'heure présente. Nous traversons une année de cruelles épreuves. Au spectacle navrant des souffrances, des cœurs s'émeuvent, des mains s'ouvrent et répandent les dons. L'Algérie décimée par la famine; en France, les victimes de la cherté des vivres et de la suspension du travail reçoivent des secours. Qui nomment-ils dans l'expression de leur reconnaissance? Ils proclament, comme l'ont fait très-bien remarquer divers de nos journaux catholiques, ils proclament leurs bienfaiteurs, non pas les séïdes de la libre pensée, non pas les agents occultes de la maçonnerie, non pas les affidés des sociétés secrètes, non pas les adeptes de la philosophie positive, non pas les embrigadés de la solidarité; mais les Sœurs, mais les Frères, mais les prêtres, mais tous les catholiques jaloux d'assurer la liberté des âmes et l'indépendance de l'autorité spirituelle, en offrant au Vicaire de Jésus-Christ leur or en même temps que leur sang. Ceux-là sont les seuls consolateurs efficaces de ces légions d'infortunés dont ils apaisent la faim et la soif.

Et il y a là un dessein marqué de l'éternelle Sagesse. Le fondateur et le chef invisible de l'Église, l'arbitre souverain des destinées de la céleste Épouse, veut montrer, dans ces merveilles de la charité émanées des cœurs dévoués à son représentant sur la terre, quelles précieuses, quelles riches bénédictions sont attachées aux actes généreux de la piété filiale envers le Père commun des fidèles.

Non, l'œuvre du Denier de Saint-Pierre ne nuit point aux pauvres, *obligés d'attendre*, au dire des méchants : elle leur porte bonheur; et j'en aurais dit assez à cet égard, si je ne tenais à citer un fait d'un intérêt tout particulier pour une modeste localité.

Les jeunes filles de l'école chrétienne de Lubersac ont consacré, il y a déjà plusieurs mois, au Denier de Saint-Pierre leurs livres de prix. Ce sacrifice a été tout spontané. Instruites de la triste situation et des besoins du Saint-Père, elles ont obéi au mouvement de leur cœur naturellement gagné à la plus juste et à la plus sainte des causes.

Eh bien! ce témoignage de dévouement est devenu, si je puis parler ainsi, comme une école de charité où elles ont puisé les plus touchantes sympathies pour le malheur.

Sans doute il faut tenir compte de leurs qualités personnelles, comme aussi des bons exemples qu'on leur donne, soit dans leurs familles, soit dans la maison d'école, soit dans la paroisse, où le zèle est loin de manquer; mais la belle âme de Pie IX, présente à leur esprit, couronnée de sa mansuétude, de sa bonté et des richesses de son ineffable commisération, a fait plus que tout le reste. Il est parti de cette noble image, aux traits tout miséricordieux, un rayon de cette lumière qui communique l'intelligence sur les besoins du pauvre et de l'indigent, *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem;* il en est sorti une voix qui a dit : Aimez les pauvres comme je les aime.

Aux accents de cette voix, à la clarté de cette lumière, les pauvres ont apparu à ces jeunes filles comme les amis privilégiés du suprême pasteur; l'immense tableau des bienfaits de l'auguste Pontife s'est déroulé sous leurs yeux : elles l'ont vu, ce généreux et magnanime vieillard, caresser, bénir les petits enfants, à l'exemple du divin Maître, s'intéresser à leur sort s'ils sont orphelins et malheureux; elles l'ont vu porter ses consolations à toutes les douleurs, étendre ses soins à toutes les souffrances, partager l'aumône reçue avec les indigents de tous les pays, et pleurer sur les infortunes qu'il ne peut soulager. C'est alors que, sous l'impulsion de sentiments tout nouveaux, elles se sont portées à une résolution que rien ne leur avait encore si bien inspirée.

Elles ont formé entre elles une association libre sous le nom de *Petites dames de Charité*, Après avoir constitué leurs moyens d'assistance avec les étrennes du nouvel an, converties à ce nouvel usage avec les quêtes, les

épargnes, les économies avec le travail des doigts, enfin avec tout ce que sait imaginer le zèle actif et ingénieux, afin de mieux en faire l'application dans la sphère restreinte où elles se trouvent, elles se sont distribué les divers offices de leur œuvre, selon la condition d'âge, de fortune, d'interne et d'externe de chacune.

Et maintenant les voilà à leur mission, ces généreuses filles! les compagnes pauvres de l'école sont les premiers objets de leurs soins; viennent ensuite les petits indigents, qu'elles visitent dans le réduit de la misère, où elles apportent du pain, des vêtements et comme le salut de la Providence, qui semble dire par leur bouche naïve :

> Dieu laissa-t-il jamais, ses enfants au besoin?
> Au petits des oiseaux il donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Les pauvres mères de famille qui les voient, qui les entendent, bénissent chacun de leurs pas; et, parce qu'elles sont au courant de tout, elles répètent à l'envi que l'œuvre du Denier de Saint-Pierre leur porte bonheur. Elle portera bonheur aussi, cette œuvre sainte, aux intéressantes et gracieuses messagères qu'elle a données à la charité elle portera bonheur aux parents qui ont le privilége de les posséder.

X..., *habitant de Lubersac.*

Pour extrait :

le secrétaire de la rédaction,

O. Havard.

DEUX CRITIQUES DES ODEURS DE PARIS

M. ÉDOUARD PAILLERON ET M. LANFREY

Joseph de Maistre, dont personne ne nie la finesse d'esprit, a dit quelque part : « Il y a une règle sûre pour juger les livres comme les hommes, même sans les connaître : il suffit de savoir par qui ils sont aimés et par qui ils sont haïs. Cette règle ne trompe jamais. » Quelques citoyens de la république des lettres oublient volontairement cet axiome lorsqu'ils étudient les œuvres de M. Louis Veuillot.

En effet, chaque fois que cet écrivain publie un livre, aussitôt les cent voix tapageuses de la presse libre-penseuse glapissent pour maudire le volume. Ne pouvant le faire brûler par la main du bourreau, les apôtres de la tolérance vouent l'auteur aux gémonies. Les païens civilisés livraient les chrétiens aux bêtes ; aujourd'hui Franconi a remplacé les bestiaires par des écuyers, les lions du cirque sont en cage, et l'*éreintement* a succédé aux festins des bêtes féroces ; ce procédé est lucrativement récompensé !

O fils de Giboyer ! calmez vos fureurs, votre victime est vaincue. — « N'importe, répond la cohorte intolérante, Athènes a banni Aristide parce qu'il était trop juste, pourquoi ne fustigerions-nous pas Veuillot qui condamne nos plaisirs et méprise Thérésa. La pudeur est une compagne insupportable ; les moralistes, des esprits chagrins : Vivent Horace, Tibulle et Pétrone ! ceux-là du moins sont arrivés à l'immortalité couronnés de fleurs. » Et alors on gravit la Parnasse, et sans craindre d'effaroucher les muses délicates, l'on adresse des vers *à un saint homme*. Comme cette poésie rabelaisienne a pu choquer les esprits méticuleux, on sert à ces derniers *les Pamphlets d'Eglise*. Peine perdue ! efforts inutiles ! Dans le siècle des Chapelains et des Pradons, les Gilberts sont rares.

Je m'explique sans périphrase. M. Pailleron en adressant son épigramme rimée *à un saint homme*, M. Lanfrey en publiant son étude : *les Pamphlets d'église*, ont voulu blesser ou intimider M. Veuillot et surprendre l'opinion publique. Ils ont échoué ; le monde des lecteurs a répondu en achetant 50,000 exemplaires des *Odeurs de Paris*. Quant à M. Veuillot, il s'est rappelé la fable de la grenouille qui veut devenir plus grosse que le bœuf.

..... La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

Hélas, oui !

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ; Voltaire en usa

ainsi vis-à-vis de Fréron. Mais M. Pailleron et M. Lanfrey ne ressemblent à Voltaire que par la bonne volonté. Puis M. L. Veuillot n'est pas Fréron que d'ailleurs il ne faut pas juger sur le témoignagne d'Arouet.

Montrons à M. Buloz que le style du *Père Duchêne* a perdu toute vogue, et que la logique Lanfrey est impuissante.

Aujourd'hui les grands hommes sont rares, les nobles caractères s'en vont; le dévouement devient une vertu surannée que l'on ne rencontre plus que sur le théâtre, quand toutefois les gredins n'y étalent par leurs vices. La démocratie a tout nivelé, intelligence et courage. Le chevalier français a été remplacé par le *turfiste* (expression bourgeoise), et ce dernier ne s'écrie pas : *Mon Dieu! mon Roi! ma Dame!* A quoi bon célébrer *son Dieu, son Roi, sa Dame?* M. Renan ne veut plus de Dieu, la Révolution pourchasse les Rois, et la Dame d'autrefois a été remplacée par Mlle Thérésa!

Le cri à la mode est celui-ci : Vivent la Bourse! et le café chantant!

Ainsi s'acclimata la civilisation du Bas-Empire.

Pour introniser cette morale facile on a trouvé une expression : *Conciliation.*

Philosophiquement, le mot signifie : *Capitulation de la conscience.*

Cette capitulation a déplu à une école de publicistes. Ces hommes, peu soucieux de la popularité, ont inscrit sur leur drapeau cette inscription : *Catholique avant tout, catholique partout, catholique toujours.* Leur maître est Joseph de Maistre; leur guide, Louis Veuillot; et leur charte, l'Encyclique *Quantâ curâ.*

L'orthodoxie littéraire de cette vaillante minorité est à la hauteur de son orthodoxie religieuse. Faisant bon marché de son repos, elle ne méprise pas seulement la presse impie et incorrecte, elle la pourchasse dans les gros comme dans les petits livres, dans les revues comme dans les journaux; pas de miséricorde pour le blasphème imprimé, pas de trêve pour la débauche élégante, pas d'égards pour la femme qui soudoie la publicité, pas de tranquillité pour ceux qui profanent la mission de l'écrivain. Dès que M. Veuillot a découvert une défaillance qui s'étale cyniquement, il la démasque, et la victime n'a d'autre ressource que d'entrer dans sa tente pour y aiguiser ses flèches; mais les traits débiles ne font qu'effleurer celui qu'ils veulent atteindre.

N'est pas moraliste qui veut!

Voilà l'histoire de la publication des *Odeurs de Paris* et des réponses de MM. Pailleron et Lanfrey. On pourrait l'intituler : *Monographie des colères irréfléchies de la Revue des deux Mondes.*

Pourquoi cette réplique de la *Revue des deux Mondes*, se demanderont les lecteurs élégants et bourgeois qui se nourrissent des doctrines du recueil Buloz? La réponse est bien simple :

La Revue des deux Mondes est une puissance mauvaise, c'est un porte-

voix dangereux, c'est un recueil bourgeois qui caresse les instincts modernes, instincts peu en harmonie avec les doctrines catholiques.

Ceci n'est pas de l'hypothèse, c'est de l'histoire. Pour quelques articles anodins on y rencontre mille élucubrations dangereuses signées Renan, Havet, About, George Sand, Rémusat, Forcade, Mazade, Réville, etc., etc.

Voilà pourquoi M. Veuillot n'a jamais aimé la *Revue des deux Mondes* et l'a toujours condamnée dans son journal comme dans ses livres.

Enfin une des choses qui ont le plus indigné cet habile critique, c'est de voir que M. Buloz, le directeur de ce recueil célèbre par son pédantisme littéraire, *n'a pas de pensée*, et M. Louis Veuillot a osé l'écrire. — *Inde iræ.*

C'était comparer M. Buloz à M. Boniface dont la voix eut tant d'autorité en France.

Il fallait le défendre, et alors avec plus de bonne volonté que de prudence, l'enfant terrible Pailleron est descendu dans l'arène.

Les poëtes n'en font pas d'autres ; cela justifie cette boutade de l'auteur des *Odeurs de Paris.* « Je me suis convaincu... que sur cinquante hommes faisant profession d'écrire, il y a en bien quinze complétement fous, et trente-quatre plus ou moins timbrés sous couleur d'originalité, d'enthousiasme, de fierté, de mélancolie, etc. » Nous avons eu un moment l'idée de copier la pièce de M. Pailleron ; mais, tout compte fait, c'eût été traiter trop cavalièrement nos lecteurs dont la délicatesse a droit à nos respects. Nous nous contenterons de relever les principales beautés littéraires de cette improvisation digne de Chapelain à la recherche de sa perruque.

Dévot à lier !
Il plonge dans l'égout !
Sur toute belle chose il s'acharne, il trépigne, il en cherche l'envers !
Il la salit en vers !
Il la salit en prose !
Votre esprit prend du ventre !
Et vous manquez de dents pour remâcher vos haines !
Le bouc ne broute pas le chêne !
S'attarder dans la fange n'est pas bien !
Quand on est soldat on ne prend pas la boue !
Cessez de vous faire appeler le La Bruyère du coin !
Le Vadé de sacristie !
S'il faut un exutoire à vos sénilités !
En vrai fils de la balle !
Traduisez de l'hébreu la Genèse en argot !
Insulteur caduc !

Inutile de faire ressortir l'inconvenance de cette prose rimée.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le lecteur des *Odeurs de*

Paris se rend difficilement compte des motifs de cette colère. Nous ne supposons pas que M. Pailleron veuille défendre la chanteuse du bastringue, débitant un répertoire rempli de paroles risquées avec une désinvolture à gêner un sapeur! Nous ne supposons pas non plus que le poëte de la *Revue des deux Mondes* veuille applaudir ces gandins arrivant en compagnie de demoiselles pour voir une exécution. Impossible d'approuver les gentillesses et le dialogue des carabins en goguette à Clamart. — Ah! j'y suis, c'est le chapitre Buloz et le chapitre du Bleu Buloz qui ont piqué au vif et excité l'irritabilité du poëte.

Détails! détails! que cet amour-propre froissé. Les *Odeurs de Paris* sont un livre d'une réalité navrante, mais instructive. C'est la triste vérité prise sur le fait; c'est malheureusement une esquisse d'après nature! Vous aurez beau étouffer la voix du moraliste, vous n'arriverez pas à démontrer que la vertu est en raison directe du progrès matériel. La civilisation moderne est comme les toilettes tapageuses de certaines femmes, elles ne trompent que ceux qui veulent être trompés. Et il en est ainsi parce qu'on repousse les saintes traditions de la famille et qu'on veut arracher Dieu du cœur du peuple; et cependant, comme le disait le père Minjard dans un discours remarquable : Qu'est-ce que le peuple sans Dieu? une bête féroce qui ne peut être maîtrisée que par la force des baïonnettes. Et maintenant que m'importent les coups de lanières que le spirituel et infatigable polémiste a pu distribuer à droite et à gauche! Il a bien fait de troubler les plaisirs grossiers des foules faubouriennes; il a bien fait de tancer ces petits jeunes gens de famille qui ne se distinguent que par leurs folies et leur inutilité; il a bien fait de démasquer les chroniqueurs complaisants qui, moyennant quelques avances aristocratiques, célèbrent certaines fêtes plus ou moins avouables.

Le vrai peuple, l'agriculteur qui trace péniblement le sillon où doit germer la nourriture de la France, l'artisan honnête qui gagne son pain à la sueur de son front tient à son Dieu et à ses mœurs, il tient à la pudeur de sa femme et de sa fille. Blasphémer son Dieu, corrompre ses mœurs, est un crime qui l'irrite et dont sont responsables tous les écrivains que M. Veuillot a attaqués. N'oublions pas que M. Louis Veuillot, qui est né dans le peuple, a voulu défendre les droits du peuple; et ces droits sont d'autant plus respectables, qu'ils reposent sur des vérités fondamentales.

Voilà pourquoi les colères de M. Pailleron sont imprudentes et inexplicables.

M. Buloz le comprit bien, car il chargea M. Lanfrey de faire oublier l'incartade de son rédacteur. Celui-ci accepta d'autant plus volontiers, qu'il avait un compte à régler avec M. Veuillot.

Nous faisons allusion aux vers suivants :

Pour le talent c'est l'envergure
De nos Peyrats, de nos Lanfreys;

Le style n'a pas de figure,
Le sujet est loin d'être frais.
Enfin, mon bel ami, j'augure
Que tu ne feras pas tes frais.

Il faut lui rendre cette justice, dans son étude sur les *Pamphlets d'Eglise*, M. Lanfrey a été plus habile que son confrère Pailleron. Les lecteurs bourgeois de la *Revue des Deux-Mondes* ont dû être satisfaits : pas d'éclat, pas de scandale, peu d'expressions choquantes, une teinte de religiosité modérée, une affectation de tolérance; enfin, comme le dit Veuillot :

Pour le talent c'est l'envergure
De nos Peyrats....

Mais quand on pénètre au fond, quand on scrute la pensée de l'écrivain, un double caractère de mauvaise humeur et d'intolérance se fait apercevoir. Je m'explique :

Parmi ceux des chefs de l'armée catholique que les libres penseurs distinguent particulièrement, il faut nommer plusieurs évêques, notamment Mgrs Dupanloup et Plantier.

Le premier, dans un écrit qui a été accueilli avec joie, a dénoncé la presse hostile à la religion, et parmi les organes de cette presse il a signalé la *Revue des Deux-Mondes;* le second n'a pas cru devoir être plus indulgent pour les fauteurs de la libre-pensée. Le courage épiscopal a blessé M. Lanfrey, et alors, pour faire une malice à l'adresse de l'évêque d'Orléans et de M. Veuillot, il a étudié collectivement l'ouvrage de Mgr Dupanloup et les *Odeurs de Paris*, afin d'opposer les tendances de l'un à la doctrine de l'autre. Cette tactique n'a pas de sel, parce qu'il ne s'agissait pas de critiquer ou d'applaudir les nuances qui séparent le prélat du polémiste catholique, mais bien de juger deux livres. Mgr Dupanloup et M. Veuillot dédaignent les éloges et les critiques de M. Lanfrey; ce qui les a frappés, c'est l'état moral où se trouve la France, et leurs appréhensions reposent sur des faits et des doctrines émises. Pour critiquer victorieusement les deux moralistes, il fallait démontrer que les citations du prélat, que les faits racontés par l'écrivain étaient inexacts. M. Lanfrey n'a eu garde de s'engager dans cette voie dangereuse, où il eût nécessairement échoué. Il a déclamé, et l'on sait que la déclamation est le propre des esprits médiocres. Quant à accuser M. Veuillot *d'assassiner les gens avec un couteau sucré,* ceci n'est pas sérieux, c'est du style emprunté au *Charivari* dans ses mauvais jours; il en est de même de cette insinuation où l'auteur des *Odeurs de Paris* est soupçonné de vanter la malpropreté. De pareils arguments font sourire. Mais ce qui ne nous fait pas sourire, c'est le reproche adressé à Mgr Plantier de manquer de respect vis-à-vis de ses adversaires et de ne pas savoir ce qu'il dit. Ce qui nous paraît le comble de la suffisance, c'est la phrase suivante : *Quand vous*

vous échauffez si fort en faveur de l'immortalité de l'âme, c'est que vous songez en réalité à l'immortalité du budget. Cette phrase est méchante et folle. Tout le monde sait que nos évêques, sortis pour la plupart des rangs du peuple, n'ont pas de fortune, n'en amassent pas, et brillent par leur désintéressement.

Cessez donc, Monsieur Laufrey, d'exciter les convoitises de la libre-pensée contre les richesses imaginaires des évêques. Je pourrais, pour vous édifier, vous conduire dans telle chambre à coucher où vous seriez très-fâché d'habiter, et permettez-moi de terminer mon étude sur votre article, par l'anecdote suivante :

M. Vapereau raconte, dans son fameux dictionnaire, qu'un jeune élève des Jésuites du collége de Chambéry fut renvoyé, pour avoir composé un pamphlet contre ses maîtres ; il nomme cet écolier indiscipliné Paul Lanfrey.

Est-ce que les rancunes de l'élève de Chambéry auraient inspiré le rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes ?*

Peut-être !...

GABRIEL DE CHAULNES.

REVUE DE LA QUINZAINE

Nos lecteurs ont certainement entendu parler des nouvellistes politiques, mais peut-être ne sont-ils pas bien au courant des mœurs et de la valeur de ce produit contemporain. Qu'ils nous permettent de faire ou de compléter sur ce point leur éducation.

Le nouvelliste politique a pour mission spéciale de renseigner le public, en général, et les lecteurs de certaines feuilles, en particulier, sur une foule de choses dont il ne sait pas le premier mot. Bien qu'il soit à peine reçu dans les antichambres des ministères et des ambassades, il sait tous les secrets d'État, et même tous les secrets de tous les États. Le don d'ubiquité lui a été largement départi, et ses lunettes lui montrent plus de choses que n'en auraient pu voir les cent yeux de l'oiseau de Junon. Bref, comme certain personnage d'un roman qui fut célèbre, il voit tout, il entend tout, il sait tout, et, de plus, il dit tout. Cependant jamais, au fond, il n'est réellement indiscret. Pourquoi? Hélas! c'est qu'en réalité il ne dit rien. Ou ses nouvelles appartiennent depuis longtemps au domaine public, ou ce sont de pures imaginations.

Cette industrie, qui de nos jours s'est grandement développée, date de loin. Les gazettes de Hollande l'exerçaient dès le temps de Louis XIV, et le grand roi ne pouvait se défendre d'en être ennuyé. C'est là qu'il trouvait sur les dignitaires de sa cour, et sur sa famille, et sur lui-même, et sur ses projets intimes, une foule de renseignements tout à fait inédits. Les protestants, les mécontents de toute sorte, les philosophes du temps, les ambitieux sans valeur, les bannis, s'y vengeaient de leurs erreurs, de leurs déceptions, de leurs fautes, de leurs crimes. Ils y calomniaient tout le monde sans relâche. On lisait alors, dans ces gazettes, que Louis XIV manquait de courage, que Colbert dilapidait les richesses de l'État, que Bossuet était père de famille. Il y a aujourd'hui encore d'honnêtes gens, et même des gens d'esprit, qui s'efforcent de prendre ces odieuses sottises au sérieux; ils y voient des révélations historiques et ne

désespèrent pas d'arriver, en suivant de telles pistes, à prouver que Bossuet était un misérable, et Molière un grand chrétien.

Bon nombre des nouvellistes d'aujourd'hui rappellent ceux d'autrefois. On publie non pas en Hollande, mais en Belgique, en Suisse, en Angleterre, dans quelques coins de l'Allemagne, des gazettes où, sous le titre de : *Correspondances parisiennes*, se débitent toutes sortes de sottises et d'infamies. Cependant les traités internationaux et la crainte que les grands États inspirent aux petits nuisent un peu au développement de ce brigandage littéraire. Les simples individus peuvent encore être diffamés sans péril pour les diffamateurs, mais les personnages sont protégés.

Il en résulte que les nouvellistes contemporains, tout en s'occupant beaucoup trop encore des personnes, s'appliquent surtout à révéler les secrets d'État. Il n'y a pas de gouvernements dont les résolutions ne leur soient dévoilées avant qu'elles aient été prises. Ils rapportent tout au long les conversations intimes du roi de Prusse avec M. de Bismark; ils connaissent, par le menu les projets de M. de Beust et donnent l'analyse exacte des lettres confidentielles échangées entre Alexandre II et son « bon frère et ami » Guillaume. Les affaires du Grand-Turc leur sont également familières; bien qu'ils n'aient pas été élevés dans le sérail, il en savent, sur le bout du doigt, tous les détours.

La politique française leur est particulièrement connue. Nos ministres, nos ambassadeurs et l'empereur lui-même n'ont pas de secrets pour eux. Ils assistent à toutes les séances du conseil des ministres et du conseil privé; souvent même ils peuvent donner, tant leurs informations sont promptes, des détails précis, circonstanciés, sur des réunions qui n'ont pas eu lieu. C'est ainsi qu'ils viennent d'analyser, avant qu'elle ait été écrite, une dépêche comminatoire de la France à la Russie. Les journaux officieux ont eu beau dire que cette dépêche n'existait pas encore, et n'existerait sans doute jamais, les nouvellistes l'ont maintenue, et leurs lecteurs continueront d'y croire comme à un document du *Livre jaune*.

Pour le moment, la grosse affaire des nouvellistes est le voyage du prince Napoléon en Allemagne. Ils sont prodigues sur ce point de renseignements détaillés et variés. D'un commun accord, ils affirment que le prince a une mission. Mais quelle mission ? C'est ici que les choses s'embronillent. Celui-ci assure que le Prince doit *resserrer les liens qui nous unissent à la Prusse*. Sommes-nous vraiment unis à la

Prusse ? Cet autre sait que le cousin de l'empereur va ourdir une alliance entre Berlin, Vienne, Paris et Constantinople contre Saint-Pétersbourg. Il a compris, dit-on, et fait comprendre à Napoléon III que le moment était venu de faire marcher toute l'Europe contre la Russie. D'autres, — ceux qui s'amusent à croire que S. A. I. compte parmi les chefs autorisés et agissants de la démocratie européenne — soutiennent que le Prince veut s'entendre avec les meneurs des partis populaires allemand, hongrois, slave, afin de leur faire accepter la direction de la France pour arriver à un règlement des questions allemande, polonaise, orientale.

Dans l'espoir de calmer ou d'aviver toutes ces imaginations, *la Patrie,* feuille officieuse, a déclaré que le prince Napoléon voyageait pour son plaisir, par fantaisie, sans aucune mission. Les nouvellistes n'ont tenu nul compte d'un démenti qui ruinait leurs commérages passés, présents et futurs. Ayant jugé à propos de donner une mission au Prince ils jugent plus à propos encore de la lui conserver. Songez qu'ils sont payés à la ligne et que les courses de S. A. leur fourniront des pages. Ils diront que les négociations sont sérieusement entamées, qu'elles rencontrent des obstacles, qu'elles menacent de se rompre, qu'elles reprennent, qu'elles sont couronnées de succès, et, finalement, qu'elles ont échoué. Que de lignes !

Nous ne croyons pas à la mission du prince Napoléon. Il a tout au plus mandat de se promener pendant que le Sénat s'occupera de la loi sur la presse. Pourquoi l'aurait-on pris pour négociateur ? Possède-t-il une influence particulière en Allemagne ? Non. Peut-il, par l'ensemble de ses idées, exercer une action décisive ou seulement sérieuse sur le roi de Prusse ou l'empereur d'Autriche ? Assurément non. Ses antécédents permettent-ils de compter sur son habileté diplomatique ? Non encore. A-t-il, dans une circonstance quelconque, rendu au gouvernement français un de ces services signalés qui inspirent la confiance et donnent de l'autorité ? Ici encore il faut répondre non. L'empereur ne saurait même voir en lui un organe discret et souple de ses doctrines et de ses projets. En effet, le prince Napoléon, qui depuis 1848 n'a réussi dans rien de ce qu'il a entrepris, a, en outre, persévéramment affiché des vues politiques opposées à celles de Napoléon III. Pourquoi donc serait-il chargé aujourd'hui d'une mission que l'homme le plus dévoué aux idées de l'empereur et le plus absolument soumis à son impulsion pourrait seul remplir ?

Il faut écarter toutes ces prétendues informations. Le prince Napo-

léon se promènera, dînera, causera (il s'y entend très-bien, dit-on,) : il recevra des fêtes et donnera des audiences ; mais il ne nouera aucune alliance et ne pourra ni retarder ni avancer la crise européenne. La situation n'est pas de celles qu'il peut lui appartenir de dominer.

II

Cette situation, d'ailleurs, n'offre rien encore de bien net. Les préparatifs de guerre sont toujours poussés de toutes parts avec une extrême activité ; mais une sorte d'hésitation semble retenir au moment décisif les puissances dont l'entrée en scène déterminerait le conflit. Tandis que les Roumains, les Serbes, les Monténégrins et les Grecs se montrent très-disposés à prendre les armes, leurs véritables chefs, ceux qui se trouvent à Saint-Pétersbourg et à Berlin, restent sur la réserve et parlent même de leurs intentions pacifiques. Le roi Guillaume a récemment déclaré au parlement prussien que ses efforts tendaient à maintenir la paix en Europe, et qu'il avait lieu de croire à leur succès. Le *Journal de Saint-Pétersbourg*, organe officiel, proteste — mais peut-être y met-il un peu trop d'acrimonie — des intentions conciliantes de la Russie. M. Rouher vient de dire au Corps législatif que nous sommes et voulons rester au mieux avec tout le monde. M. le maréchal Niel a demandé en même temps qu'on lui donnât l'autorisation de lever cent mille hommes. Accordé! Quant à l'Autriche, elle parle avec feu de son amour pour la paix. L'Italie elle-même déclare vouloir se livrer exclusivement à ses affaires intérieures et dément toute rumeur ayant pour but de la représenter comme songeant à jeter sa puissante épée, l'épée de Custozza, dans la balance où doivent se peser les destinées de l'Europe.

A l'appui de ces déclarations nous avons eu, dans les journaux officieux de Prusse, d'Autriche, de Russie et de France, diverses petites notes destinées à prouver que, si les puissances se préoccupent à bon droit de l'état des esprits sur les bords du Danube et ailleurs, elles le font sans aucun esprit de défiance ni d'amertume.

Conclure de tous ces faits au maintien de la paix serait absurde. Il n'y a pas même lieu de voir dans ces assurances une disposition sérieuse à négocier sur des bases où un accord durable pourrait être formé. Gagner du temps ou forcer le voisin à prendre l'initiative de la rupture, voilà sans doute, voilà même probablement le but des ter-

giversations et négociations actuelles. Peut-être, cependant, les chefs d'État hésitent-ils à jeter l'Europe dans une lutte qui imposera à tout le monde d'énormes sacrifices et dont personne ne peut se promettre sûrement d'avoir le profit. Nous ne faisons pas entrer en ligne de compte les sentiments d'humanité qui devraient retenir les souverains. Nous ne croyons pas que ces sentiments pussent arrêter ni le czar, si la guerre lui garantissait la possession de Constantinople, ni le roi de Prusse, s'il était assuré d'en sortir empereur d'Allemagne et maître de tous les pays allemands.

Nous l'avons déjà dit il y a quinze jours et nous devons le répéter aujourd'hui, l'un des faits qui menacent de précipiter la crise, c'est justement la résistance que les populations allemandes du sud opposent aux appétits prussiens. Les élections de la Bavière et du grand duché de Bade pour le parlement douanier ont eu définitivement un caractère très-hostile à l'unité. Les Bavarois et les Badois veulent rester Allemands sans perdre leur nationalité propre, et surtout sans devenir sujets du roi de Prusse. On s'attend à des résultats semblables dans le Wurtemberg et la Hesse. Or il paraît que la Prusse s'est assurée, par des traités secrets conclus après la guerre de 1866, le droit de gouverner militairement tous ces États secondaires. Déjà l'un de ses généraux a pris le commandement de l'armée badoise; d'autres vont, dit-on, être promus ministres de la guerre ou commandants en chef des troupes bavaroises, wurtembergeoises, hessoises. Le gouvernement de Berlin répondrait ainsi aux manifestations électorales et nationales qui viennent de le repousser. Si des traités secrets lui donnent le droit d'agir de la sorte et s'il le fait, ce sera l'annexion. En effet, le souverain qui tient les armées est le maître. La question est de savoir si la France et l'Autriche consentiront à reconnaître et à subir des arrangements hostiles à leurs droits, menaçants pour leur sécurité, contraires à l'esprit comme à la lettre même du traité de Prague. Et comment croire, d'autre part, que la Prusse voudra perdre le bénéfice des arrangements conclus en 1866, comment croire qu'elle reculera après s'être tant avancée? Reculer, ce ne serait pas seulement renoncer aux pays qu'elle convoite, ce serait s'exposer à perdre ceux qu'elle tient.

Il y a encore des *points noirs* en Allemagne comme en Orient.

III

Le ciel, au moins, s'éclaircit-il un peu du côté de l'Italie. Non. Là aussi l'atmosphère politique est à l'orage. Toutes les informations, qu'elles viennent de la Gauche, de la Droite ou du Centre, s'accordent à prévoir de graves troubles sinon une révolution dans l'État napolitain et en Sicile. Le gouvernement de Florence fait dire dans ses journaux que tout va bien, mais ses actes ne répondent pas à ses paroles, car il envoie chaque jour de nouvelles troupes à Palerme, à Messine, à Syracuse. Bref, la Sicile est occupée militairement et se trouve de fait sous le régime de l'état de siége.

Dans les autres parties de l'Italie on ne signale rien de nouveau. C'est toujours la même situation indécise, troublée, misérable. La crise peut éclater demain, mais aussi elle peut tarder longtemps encore. La seule chose qui soit certaine, c'est qu'on ne l'évitera point.

Les nouvellistes — il y faut revenir — ont encore parlé ces jours-ci d'arrangements conclus entre la France et l'Italie au sujet des États du Saint-Siége. Puisqu'on ne se lasse pas de reproduire ces bruits il ne faut pas se lasser de les démentir. Nos feuilles officieuses, qui ont de temps à autre une certaine utilité et auxquelles il arrive quelquefois de dire vrai, ont protesté contre ces rumeurs. « Plusieurs journaux, ont-elles dit, ont fait courir le bruit qu'une convention nouvelle aurait été signée récemment entre la France et l'Italie. Il n'y a eu d'autre convention signée entre les deux pays qu'un acte modificatif du traité du 7 mai 1862, relatif au percement du Mont-Cenis. » Cette convention a pour but d'activer les travaux de telle sorte qu'ils devront être terminés en 1871 au lieu de l'être en 1887.

Puisque nous sommes sur le terrain des rectifications, notons qu'il n'est plus question de l'abdication de Victor-Emmanuel, bruit très-répandu il y a un mois et dont nous avons alors établi l'absurdité. Non, Victor-Emmanuel n'abdiquera pas; il ne le doit pas, il ne le peut pas. Il faut que l'œuvre d'iniquité élevée sous son règne, en son nom, croule entre ses mains. S'il abdique, ce sera, comme son père, au lendemain d'une défaite. Il disparaîtra alors et pourra dire la moitié de la phrase célèbre de François Ier : « Tout est perdu ! »

Les nouvelles de Rome et des provinces pontificales sont bonnes. On a signalé quelques petites bandes garibaldiennes sur les frontières; mais nous ne croyons pas qu'il y ait, de ce côté, rien de grave à redouter, quant à présent. Le fugitif de Mentana pourra écrire des

lettres menaçantes et grotesques, il pourra parler d'entrer en campagne et accepter la présidence du comité des émigrés romains, il pourra même envoyer quelques drôles sur le territoire resté au Pape; mais quant à organiser une véritable expédition et quant à bouger lui-même, il n'en a ni la volonté, ni la force. Il y a du renard dans Garibaldi; il sait ne pas s'aventurer sur un terrain où il a reçu les étrivières. Et puis, c'est un compère docile, et, comme M. Menabrea ne veut pas, quant à présent, se servir de lui, il se bornera à brailler de loin afin d'entretenir le feu des italianissimes sans s'exposer à se brûler personnellement. Il est, d'ailleurs, très-bien dans son île, où il reçoit : 1° les contributions des fidèles ; 2° son traitement de maréchal-général italien; 3° ses gages d'agent secret des États-Unis. Ne reçoit-il pas quelque chose aussi des Anglais, auxquels il a rendu tant de services ?

IV

La question de la presse a encore été, durant cette dernière quinzaine, à l'ordre du jour. Elle s'est présentée sous deux aspects: premièrement, la Chambre a été gratifiée d'un troisième rapport et de nouveaux débats sur le projet de loi déjà si longuement discuté; deuxièmement, nous avons eu la suite ou la queue, je n'ose dire la fin, de l'affaire Kervéguen; et l'on a pu croire pendant quelques jours que dans la queue se trouverait le venin.

Le troisième rapport présenté par la commission de la presse, en raison des nombreux amendements qui lui avaient été renvoyés, n'a pas modifié sensiblement le projet primitif. La commission tenait trop à son œuvre pour se rendre aux désirs, d'ailleurs assez vagues, qui lui avaient été notifiés. Elle a donc écarté, par des fins de non-recevoir très-brièvement motivées, tous les amendements qui n'avaient pas un caractère assez net pour que l'on dût y reconnaître l'expression formelle d'une volonté de la Chambre. Les amendements relatifs à la réduction des droits de timbre, en faveur des journaux politiques, ont tous eu ce sort malheureux mais facile à prévoir. Tout au contraire, la commission a fait bon accueil à l'amendement qui permettra de conserver aux journalistes l'avantage d'être mis en prison. La commission, d'accord avec les auteurs de la proposition, a trouvé cela plus conforme à la dignité des écrivains. Si les journalistes avaient été appelés à donner leur avis au scrutin secret, peut-être auraient-ils tranché la question différemment. Au fond, ce soin

de la dignité des écrivains est au moins singulier, et la raison que l'on donne est presque ridicule. En quoi est-il plus digne, le même délit étant donné, de subir une amende de dix mille francs sans aller en prison, ou de payer moitié moins et d'être emprisonné pendant un mois?

La commission a ratifié un autre amendement d'une portée assez grave. C'est celui qui proposait de frapper d'une pénalité les entreprises de la presse sur la vie privée. Les auteurs de l'amendement avaient demandé que toute allégation *malveillante* étrangère aux choses de la vie publique, et produite par la voie de la presse, fût punie d'une amende de 500 fr. à 5,000 fr.

Le difficile, sinon l'impossible, était de préciser, de définir ce qu'il faudrait entendre par *allégation malveillante*. L'intention était claire : il s'agissait de mettre un frein aux libertés que la petite presse et quelquefois la grande se permettent envers les individus. Bien des gens trouvent mauvais, par exemple, que l'on raconte leurs plaisirs intimes, et surtout que l'on décrive les toilettes de leurs femmes, filles ou sœurs; que l'on parle de la grâce de ces dames, de la couleur de leurs cheveux; que l'on dise comment elles se sont comportées à la polka et au cotillon, qu'on les déclare charmantes et dignes d'être sacrées reines de la danse ou du chant. Or tout cela se fait, et souvent même avec l'assentiment de ceux et de celles qui affectent de le déplorer. Mais si personne ne conteste que ces licences soient déplorables, scandaleuses, contraires à la dignité des mœurs, personne non plus n'est en mesure de prouver qu'elles soient malveillantes. Sans doute, l'impertinence et la malveillance peuvent s'y glisser sous la forme même du compliment; néanmoins comment se plaindre, comment dire que cet éloge apparent est au fond une épigramme, peut-être même une insolence? Comment signaler ici une allusion blessante, là un sous-entendu compromettant? La plainte et les explications qu'elle provoquerait viendraient évidemment aggraver le délit.

Quel moyen donc de porter remède au mal? La commission et plus tard la Chambre ont pris un parti tranché au sujet duquel on réclame très-fort, et qui cependant était le seul que l'on pût prendre, du moment où l'on voulait faire quelque chose. Et vraiment il y avait quelque chose à faire. Il a été décidé par 132 voix contre 104 que toute publication relative à un *fait* de la vie privée, serait punie sur la plainte de la partie intéressée. Voici, à l'appui de cette disposi-

tion, les raisons que la commission a données et que la Chambre a ratifiées :

« ..... Le mot malveillance introduit comme condition de l'infraction ayant été signalé comme un mot vague, indéterminé, une seconde rédaction a été présentée par nos honorables collègues MM. Josseau, de Guilloutet, Dollfus, de Beauchamp, Creuzet et Aimé Gros.

« Elle est ainsi conçue :

« Il est interdit aux journaux et écrits périodiques de divulguer des « faits relatifs à la vie privée sans le consentement des personnes que ces « faits concernent.

« Toute infraction aux prescriptions du présent article constitue une « contravention passible d'une amende de 15 fr. à 2,000 fr.

« L'amende pourra être portée au double, en cas de récidive dans le « délai d'une année.

« La poursuite ne peut avoir lieu qu'avec l'assentiment de la personne « designée. »

L'honorable M. Millet nous a aussi soumis la rédaction suivante :

« Article additionnel. Toute appéciation, non autorisée, des actes de la « vie privée, rend passible d'une amende de 15 à 100 fr., sur laquelle « le tribunal ne peut statuer que sur la citation directe de la partie « plaignante. »

Nous le répétons, nous ne croyons pas inutile de reproduire des discussions qui ont été épuisées en séance publique. La Chambre connaît parfaitement le système des amendements. La commission, désireuse de donner satisfaction à une pensée morale qui a dirigé les auteurs de l'amendement comme la Chambre elle-même, a adopté la rédaction suivante à la majorité de 5 voix contre 3.

« Art. 11. Toute publication dans un écrit périodique relative à un fait « de la vie privée constitue une contravention punie d'une amende de « 500 francs.

« La poursuite ne pourra être exercée que sur la plainte de la partie « intéressée. »

Quoi ! s'écrient les journaux, on ne pourra divulguer un fait de la vie privée sans être passible d'une amende, si cela déplaît à la personne dont on aura parlé !

Et pourquoi pas ? Quel besoin avez-vous de décrire la toilette, la tournure et les charmes de Mme X ou de Mlle *** et surtout de quel droit le faites-vous ? Le père n'est-il pas fondé à se fâcher lorsqu'un bohème quelconque, chroniquant dans n'importe quel journal, vient parler

dans le même article et souvent dans les mêmes termes, de sa fille et de quelque délurée en renom ? Les hommes, je ne dis pas seulement les maris, peuvent aussi avoir à se plaindre de ces familiarités salissantes. Parce qu'ils ont le tort de quitter les salons officiels pour ceux de Turlurette ou de la Belle Boudeuse, s'ensuit-il qu'un monsieur de lettres, travaillant à deux sous la ligne, doive être libre de raconter ce fait et d'en tirer le prix d'une choppe ?

Il est évident, du reste, que les plaintes seront rares. Quelques esprits pointus pourront user sans grave raison du droit qui leur est donné; mais, en général, l'abus caractérisé sera seul poursuivi. Et puis, inconvénient pour inconvénient, nous préférons celui qui force les gens à se taire absolument sur les faits de la vie privée, à celui qui leur permet de mettre en scène des personnes étrangères à toutes les choses de la vie publique. L'homme politique, le magistrat, l'écrivain, l'artiste et les femmes mêmes qui se trouvent, à un titre quelconque, mêlées au mouvement, laisseront toujours au chroniqueur une raisonnable liberté. Tant pis pour lui s'il passe la mesure, et tant mieux pour la dignité de la famille si on le fait punir chaque fois qu'il la passera.

Cette disposition légale aura un autre avantage : elle prouvera que la plupart des personnes qui se plaignaient très-haut des indiscrétions de la presse, en étaient au fond charmées et les provoquaient, quelquefois même les payaient. En effet, ces indiscrétions que désormais M. X et Mme Z, et « la belle duchesse » et le « célèbre prince », et tant d'autres pourront empêcher, elles continueront. Mais au moins si nous avons encore l'ennui de ces répugnantes *réclames*, nous n'aurons plus le scandale des gémissements hypocrites. On saura, madame, que si les journaux parlent de vos fêtes et de vos grâces, comme ils parlent des fêtes et des grâces des célébrités féminines du demi-monde, c'est parce que vous le voulez bien.

Et l'affaire Kervéguen ! Eh bien, au moment où nous terminons cette revue on publie les pièces. Elles ne tiennent pas tout ce que promettait leurs détenteurs. Cependant il en est quelques-unes dans le nombre qui offrent un certain intérêt et certains enseignements. Des réponses seront faites, mais elles viendront trop tard pour que nous puissions les apprécier dans ce numéro. A quinzaine donc, si la chose en vaut la peine.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

DÉCOUVERTE DE L'ALBERT N'YANZA ; nouvelle explication des sources du Nil, par SAMUEL WITHE BAKER. — 1 vol grand in-8°, 512 pages. — Hachette, 1868.

Le Nil renfermait un mystère qui, de tout temps, avait mis en émoi la curiosité des gens intelligents : ses sources. Les anciens ne s'étaient pas fait faute de consacrer beaucoup de soin et d'études à la solution de ce problème. A notre époque nous avons vu Méhémet-Ali organiser une expédition pour arriver à découvrir ces sources ; cette expédition n'a pas abouti. On a été plus heureux de nos jours, et les Anglais, intrépides voyageurs, amis des expéditions lointaines et aventureuses, sont arrivés à ce que d'autres avaient inutilement tenté. Aujourd'hui les sources du Nil sont connues : à Bruce, à Speke et Grant, à Withe Baker en revient tout l'honneur et la gloire. La *Revue* a rendu compte du voyage si curieux, si aventureux, du capitaine Speke, qui a trouvé la source Victoria du Nil blanc ; sir Samuel White Baker a complété cette découverte dans ces derniers temps par celle de l'Albert N'yanza, qui est le grand réservoir des régions équatoriales, réservoir d'où sort le fleuve tout entier. Sir Samuel Withe Baker a passé cinq ans en Afrique, et, par la publication de son récit, nous fait parcourir avec lui toutes les étapes de son dangereux et dramatique voyage. Tantôt nous traversons des sables brûlants et arides, tantôt nous nous égarons au milieu de forêts épaisses et de marais interminables. On passe par les émotions les plus diverses en marchant sur les pas de l'infatigable voyageur, jusqu'à ce que l'on arrive avec lui sur le sommet du rocher élevé d'où l'on contemple tout à loisir le vaste lac Albert. La vie de sir Baker au milieu des sauvages n'a eu rien d'agréable. Il a été témoin de nombreuses scènes brutales, dont il a le bon esprit d'épargner le spectacle à ses lecteurs. Il a laissé aussi de côté les longueurs et s'est imposé l'obligation de ne dire que ce qui était absolument nécessaire à la description des incidents qui se sont produits pendant sa longue expédition. Ce qui peut rassurer les lectrices du livre de Samuel Withe Baker, c'est que sa femme l'accompagnait. Elle a montré, dans ce voyage redoutable pour la faiblesse d'une femme, un courage et un dévouement qui n'ont pas peu contribué à soutenir White Baker

dans sa périlleuse exploration. Il est des détails géographiques qui pourront paraître fastidieux à certains esprits ; cependant l'écrivain en a été aussi sobre que possible. Mais on comprend que pour un récit de ce genre, ces détails sont parfois indispensables, sous peine de ne plus rien comprendre à ce que dit l'auteur; et les esprits sérieux et intelligents aiment, dans une relation de voyage surtout, à se rendre compte de la situation des lieux : il semble que cela fait la lumière, et l'on s'intéresse bien plus à la lecture. Le géologue, le botaniste trouveront, en suivant Samuel White Beker, de quoi exercer leur sagacité sur des choses qu'ils étudient et qui les préoccupent continuellement. L'écrivain anglais met sous nos yeux le sauvage dans toute sa vérité, il nous le montre tel qu'il l'a vu et tel qu'il l'a aperçu dans son impartialité, et le spectacle, il faut l'avouer, n'est pas beau. L'homme civilisé a parfois de vilains côtés, il nous offre souvent un tableau qu'il est bon de ne pas voir ni contempler de trop près, mais le sauvage est tout à fait hideux. On trouve dans ce livre des pages bien accentuées pour flétrir la traite des nègres, cette honte et cette abomination qui est la vraie lèpre de l'Afrique. L'auteur voudrait voir les nations européennes se réunir pour effacer une tache aussi scandaleuse, et par là même ouvrir la voie jusqu'à présent fermée à la civilisation. Dans ce pays perdu, au milieu des déserts de l'Afrique, on retrouve l'homme dans toute sa laideur de bête sauvage, si je puis ainsi parler : il est brutal, dur, sans pitié; on rencontre à peine dans son cœur cet instinct de la Divinité que la nature semble avoir placé dans le sein de tout être humain. Des gravures sur bois et deux cartes illustrent ce volume. Les cartes surtout ont leur très-grande utilité parce qu'elles aident le lecteur à suivre les pas du voyageur et à se rendre compte du chemin suivi. Ce livre a sa place toute marquée auprès des autres relations de voyage dont la *Revue* a rendu compte les années précédentes.

LA VIE ET LÉGENDE DE MADAME SAINTE NOTBURG ; établissement de la foi dans la vallée du Nekar, par M. DE BEAUCHESNE. — 1 vol. grand in-8°, 318 pages. — Henri Plon, 1868.

M. de Beauchesne, dont on connaît l'intéressante histoire de Louis XVII, vient de publier un bon livre qui sera le digne pendant du premier, et trouvera sa place toute naturelle auprès de lui. Ce livre de sainte Notburg est beau comme exécution matérielle : il imite dans son genre original les anciens manuscrits ; il est imprimé en caractères gothiques, un filet rouge en encadre chaque page, et des gravures exécutées avec un grand soin rehaussent partout la typographie. Le livre de sainte Notburg est beau surtout comme récit : c'est une légende pleine de naïveté, qui touche, émeut et captive si fortement l'attention, qu'une fois le livre commencé, on est entraîné comme malgré soi à aller sans s'arrêter jusqu'à la

fin du volume. Cette vie de sainte Notburg est pour nous, et sera pour tous les amateurs d'hagiographie, pour tous les catholiques qui tiennent aux gloires de l'Église, une véritable révélation. En effet, Usuard passe cette vierge sous silence et ne semble pas l'avoir connue; les centuriateurs de Magdebourg n'en font aucune mention; Baronius, si justement nommé le père des annales ecclésiastiques, la passe sous silence; les Bollandistes, qui ont déployé tant de zèle et de persévérance pour recueillir tout ce qui touchait aux Actes des saints, n'ont pas non plus prononcé le nom de sainte Notburg. Nous avions donc raison de dire que ce livre de M. de Beauchesne était une véritable révélation. Sainte Notburg, fille d'un roi de France, a sa place à côte de ces femmes qui ont pris l'initiative de toutes les grandes choses qui se sont accomplies dans la chrétienté: elle se range à côté des Hélène, des Clotilde, des Berthe, des Ingonde, des Brigide, des Olga et des Dombrouka. Ces femmes sont venues éclairer les nations plongées dans les ténèbres de l'ignorance, elles ont été des instruments puissants aux mains de la Providence, et, en dépit de leurs faiblesses, elles ont opéré de grandes choses, de plus grandes choses que n'en opèrent souvent les armées puissantes et les potentats. Nos pères voyaient en elles quelque chose de divin et se montraient disposés à écouter leurs conseils, et elles renouvelaient la face des pays où elles se montraient. Sainte Notburg, elle aussi, a été une puissante protectrice et la lumière évangélisante de son temps. Elle a donné la connaissance de Dieu à toute la vallée qu'arrose le Nekar, elle lui a aussi donné la connaissance de l'agriculture; elle a été doublement la bienfaitrice de cette contrée: elle a donné à ces populations, d'un côté, la foi qui éclaire, et, de l'autre côté, le pain qui nourrit. Elle fut pour cela entourée de l'amour des peuples; et, quand elle fut morte, la réputation de sainteté qui l'avait accompagnée pendant sa vie, se répandit au loin et continua son apostolat. Les paysans se convertissaient à son nom, et, le bâton du pèlerin à la main, allaient à son tombeau. L'église qui renferme ses restes a été jusqu'à la Réforme le but d'un pèlerinage célèbre dans une partie de l'Allemagne. Malgré cette époque lamentable, qui a fait dans beaucoup de pays table rase des croyances catholiques, sa gloire a survécu; elle a traversé les siècles, et le souvenir de la sainte, appuyé sur un tombeau qui reste comme un narrateur fidèle, est demeuré vivant dans la mémoire des générations.

M. de Beauchesne a travaillé à cette histoire avec amour dans le silence de la solitude. Il a puisé pour éclairer son sujet aux sources chrétiennes de la Germanie. Ses longues et consciencieuses recherches ont été couronnées d'un plein succès : la lumière s'est faite autour des événements de la vie mystérieuse de sainte Notburg, et il les a produits au grand jour de la publicité. On ne peut que l'en remercier et l'en féliciter. Travailler à la gloire des saints, c'est travailler à la gloire de l'Église qui les

a produits et tous les cœurs catholiques se réjouiront de l'apparition de ce livre, qu'ils voudront se procurer et lire comme il a été composé, dans le silence de la solitude. Les gens un peu sceptiques, qui sont toujours tentés de reprocher à Dieu ses miracles, sinon de les lui contester, reprocheront à l'auteur la poésie naïve et mystérieuse quelquefois de son livre ; mais, comme lui, nous pensons qu'il est préférable d'accepter les faits avec une naïve simplicité que de les discuter, de les disséquer, pour ainsi dire, froidement et dédaigneusement. Il y a ici, au reste, une chose qui fait plaisir : c'est que partout les faits de la légende concordent avec les faits de l'histoire. Le récit de la vie de sainte Notburg est suivi de notes, d'éclaircissements et de pièces justificatives, qui prennent plus de 100 pages et sont de nature à satisfaire les esprits les plus difficiles et les plus exigeants.

BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS, du R. P. Vincent HOUDRY, de la Compagnie de Jésus ; édition revue et améliorée, par l'abbé POSTEL. — 20 vol. gr. in-8. Josse, 1867-1868. — Prix de chaque volume, net 6 fr. et franco, 7 fr.

Nous avons eu l'occasion, à propos du livre : *la Prédication populaire*, par Mgr Dupanloup, de dire notre façon de penser au sujet de tous les recueils de prédication. Nos idées sur ce point ne sont pas modifiées ; mais, comme la manière de faire que nous indiquons est loin d'être accessible à tous et qu'un grand nombre d'esprits ont besoin de recourir à des recueils de prédication, plusieurs fois déjà on nous a demandé de vouloir bien indiquer, dans la *Revue du Monde catholique*, le meilleur de tous ces recueils. Nous venons aujourd'hui répondre à cette question en recommandant *la Bibliothèque des prédicateurs* de Vincent Houdry, un livre actuellement en cours de réimpression et revu et modifié par M. l'abbé Postel.

Houdry naquit à Tours le 22 janvier 1631, et mourut à Paris le 19 mars 1729. Il entra en la Compagnie de Jésus en 1644, professa quelques années dans les établissements de la Société, se livra pendant trente ans aux travaux de la prédication, et consacra une partie de sa vie à la composition d'ouvrages dont le principal, celui qui a toujours eu plus de renommée, est sa *Bibliothèque des prédicateurs*, que nous annonçons aujourd'hui. Le travail de M. l'abbé Postel dans l'édition qui s'imprime actuellement, est un véritable travail de remaniement, qui s'étend à toutes les parties. M. Postel n'a en rien modifié le plan du P. Houdry ; mais il a fondu dans l'ouvrage lui-même tous les suppléments, il a éloigné toutes les longueurs de l'auteur primitif : ces longueurs étaient nombreuses et donnaient au lecteur l'occasion de se noyer dans des détails inutiles et sans valeur. Les textes

de l'Écriture sainte et des Pères ont été vérifiés avec soin, leur traduction, souvent faible et défectueuse, revue et refaite. Les manchettes ont été resserrées, et rendent d'une façon plus claire, dans un style plus concis, la pensée principale du morceau en tête duquel elles se trouvent. Le langage vieilli du P. Houdry a été dans beaucoup d'endroits rajeuni, et les expressions qui n'ont plus aujourd'hui le sens qu'elles avaient au dix-septième siècle, ont été changées et remplacées par de plus nouvelles et de plus intelligibles à la génération actuelle. Cependant, sur ce dernier point, nous aurions voulu en beaucoup d'endroits des changements encore plus nombreux. Quoi qu'il en soit, il est facile de voir que le travail de M. Postel est un véritable travail, et que le P. Houdry actuel doit être, sous certains rapports, préférable à l'ancien : aussi nous sommes persuadé que les possesseurs de cet ouvrage sauront en apprécier le mérite et mettre l'édition actuelle à sa vraie place. L'édition ancienne se rencontre encore dans beaucoup de bibliothèques, et les possesseurs en font un très-grand cas. Livré pendant de longues années, comme nous l'avons dit plus haut, au travail de la prédication, le P. Houdry était plus que personne capable de composer un ouvrage de ce genre, qui demande de l'érudition et une grande connaissance de l'art si difficile de la prédication. On dit qu'il a consacré près de cinquante années de sa vie à la composition de ce livre, dont il voulait faire une veine féconde et inépuisable pour tout prêtre qui le posséderait. Les orateurs du dix-huitième siècle apprécièrent ce livre à une haute valeur : car, en peu d'années, il eut quatre éditions successives et fut traduit dans les langues étrangères. La Révolution le fit déchoir, comme beaucoup d'autres grands ouvrages, du rang qu'il occupait; mais aujourd'hui qu'il revient à la lumière, nous sommes sûr qu'il n'aura pas moins de succès qu'il n'en eut par le passé. Disons comment le P. Houdry procède toujours, et il sera plus facile à nos lecteurs d'apprécier les ressources qu'offre cet ouvrage. Prenons, dans le dernier volume de la morale, le mot *respect humain*. Dans un avertissement, l'auteur nous fait voir les différents aspects sous lesquels ce sujet peut être envisagé, et il indique en même temps les défauts dans lesquels il ne faut pas tomber. Suivent quatorze *plans* de sermons différents, avec leurs divisions; ces plans sont dus, les uns au P. Houdry, les autres empruntés aux grands orateurs. La section seconde est intitulée : *les Sources*; c'est l'indication de tous les sermonnaires que l'on peut consulter. La section troisième renferme les *passages*, les *exemples* et *applications* de l'Écriture sainte qui se rapportent au sujet en question; la section quatrième, les *pensées* et les *passages* des saints Pères en assez grand nombre ayant trait toujours au respect humain. La section cinquième a pour titre : *Ce qu'on peut tirer de la théologie*. On trouve là l'enseignement précis de l'Église sur la matière, les écueils à éviter, les opinions permises et tolérées; enfin, dans un paragraphe sixième et dernier, viennent les extraits des

prédicateurs et des livres spirituels. Ces extraits sont généralement longs comme ensemble, mais courts si on les prend en eux-mêmes; c'est surtout sur cette partie que portent les retranchements faits avec goût et dont on ne peut que louer le nouvel éditeur parce qu'ils rendent les matériaux plus intéressants et meilleurs. Comme on le voit, on ne trouve point ici de sermons tout faits; le travail personnel du prédicateur est entièrement réservé, et, tout en puisant dans ces nombreux matériaux, chacun peut rester *soi* forcément; il donne nécessairement à l'œuvre qu'il produit son cachet personnel; il met en œuvre quand même les talents que Dieu lui a départis, et pourra toujours mettre son sujet à la portée de son auditoire. L'ouvrage est rédigé par ordre alphabétique. La morale est complétement publiée et n'embrasse pas moins de huit volumes. La partie dogmatique est en cours de publication. L'ouvrage, quoique nécessairement compact, est parfaitement imprimé. Nous pourrons revenir sur cette publication qu'aujourd'hui nous voulons surtout signaler.

A. VAILLANT.

NOTICE SUR LE PÈRE DE LA BASTIE, de l'Oratoire, suivie de lettres et de fragments, par le père A. LARGENT, prêtre de la même Congrégation. — Ch. Douniol, éditeur.

Anatole de la Bastie! C'est un de ces jeunes morts qui donnent tant d'espérances et laissent tant de regrets, dont on dit : Quelle belle âme! Dieu l'a prise : elle n'était pas faite pour la terre! Il ressemblait, sous plusieurs aspects, à l'abbé Perreyve : jeune comme lui, enthousiaste, travailleur, touchant à tout avec une sorte d'emportement d'adolescent, prétendant tout connaître et aussitôt, comme s'il prévoyait que peu d'heures lui sont accordées. Mais ce n'était pas seulement une vive intelligence : âme pure, ardente, dès son départ pour le chemin de la vie, il avait entrevu l'idéal infini, et dès lors il n'en veut pas d'autre; comme les Thérèse et les Catherine de Sienne, il sacrifie tout, il abandonne tout et s'élance à Dieu en s'écriant : Vous seul! c'est tout ce que je veux!

Très-jeune, riche, d'une famille noble, il avait rompu avec le monde et embrassé le sacerdoce; puis, afin de se renfermer plus intimement avec la science de Dieu, il était entré à l'Oratoire. C'est là que l'a connu son aimable, savant et pieux biographe, le père Aug. Largent, qui a vu ce noble esprit frappé à mort et s'éteindre sous le coup d'un mal qui épargne rarement, la phthisie; et ayant, comme à travers un clair cristal, entrevu ce fonds si riche, il n'a pas voulu que le monde l'ignorât à jamais, et il nous a donné, avec une notice émue et touchante, écrite d'une plume élégante et distinguée, ces fragments qui montrent quel jugement sûr, souvent profond, supérieur et sagace, le jeune Oratorien avait porté sur les objets si variés de ses vives études, et qui sont propres à arracher les re-

grets. L'éloge d'ailleurs, en de telles circonstances, ne se prouve jamais plus que par les citations, et, pour faire apprécier le Père de la Bastie, il faut le laisser parler lui-même.

Voici quelques pensées prises au hasard :

« Beaucoup de terre pour faire de la chair; beaucoup de chair pour faire un homme; beaucoup d'hommes pour faire un chrétien ; beaucoup de chrétiens pour faire un saint. En somme, grande quantité de matière inférieure pour aboutir à un produit d'un degré supérieur.

Neque Judæus, neque Græcus; — droit international.
Neque servus, neque liber; — droit social, égalité.
Neque vir, neque femina; — droit domestique.

« Chose étrange ! il y a des gens, croyant à peine à Dieu et ne croyant pas aux miracles, qui blasphèment contre Dieu quand ils voient sa Providence ne point intervenir pour les protéger dans le malheur par un miracle. »

« La musique peut-elle peindre les objets, exprimer les idées ? les idées, en tant qu'elles se confondent avec le sentiment, oui ; — autrement, non. La musique ne donne pas l'idée de la justice, mais le sentiment causé par l'amour de la justice. »

« Il y a dans l'âme un fond de pensées, de sentiments, de souffrances, d'aspirations, de peines, que l'on ne sait, que l'on ne peut, que l'on ne veut pas exprimer. Ce fond reste caché : on ne se montre aux autres que par les angles ou la surface ; et cependant, ce fond est ce qu'il y a de plus intime, de plus profond, de plus nous-même. Ne pas le donner, c'est ne rien donner. »

EUGÈNE LOUDUN.

BERNARD PALISSY, par Louis AUDIAT (1).

M. Louis Audiat vient de refondre et de compléter son important ouvrage sur Bernard Palissy. Que cette édition nouvelle ait été rendue si tôt possible par l'écoulement de la première, c'est un phénomène que nous ne saurions assez admirer, à l'honneur des lecteurs sérieux. La première édition, en effet, sous le rapport typographique, habillait fort mal le mérite du style. Papier et impresion, tout y rappelait si bien l'enfance de l'art, qu'on l'eût crue contemporaine, non de l'historien, mais du héros. Mais fort heureusement, s'il était difficile de se décider à l'ouvrir, il l'était encore davantage de s'en détacher après l'avoir ouvert, et la saveur du fruit offrait avec la rudesse de l'enveloppe un contraste qui, pour les gourmets littéraires, n'était pas sans un certain charme. N'im-

(1) Paris, Didier et Cᵉ, 35, quai des Augustins.

porte : je souhaiterais pareille écale aux deux tiers des noix vertes que nous sert la littérature à la mode.

De ce contraste il ne reste rien dans le nouveau volume : inutile d'en faire la remarque, puisqu'il fait désormais partie de la bibliothèque académique Didier.

Nous avons déjà analysé l'ouvrage de M. Audiat lors de sa première apparition (*Revue du Monde Catholique*, 10 avril 1865). On cherchera vainement, dans la réimpression, certaines digressions pleines de verve et de bonhomie mordante, mais qu'on trouvait un peu longues, sauf peut-être dans la province qu'elles concernaient. Elles sont avantageusement remplacées par une étude plus approfondie des procédés techniques des émaux de maître Bernard, par une description exacte autant que pittoresque des diverses œuvres de l'artiste, par des appréciations détaillées et vraiment neuves des conférences du grand observateur sur l'hydrographie, la physique, la géologie, la médecine, l'agriculture et le reste : car le pauvre artisan « inventeur des rustiques figurines du Roy et de la Roynemère » fut en même temps le précurseur des Pascal et des Cuvier dans toutes les branches des sciences physiques, de même qu'il fut l'inaugurateur des conférences publiques et le fondateur du premier cabinet d'histoire naturelle. Mais l'addition la plus importante, à notre avis, c'est la dissertation de M. Audiat sur la célèbre conversation de Henri III et de Palissy dans les cachots de la Bastille. Cette anecdote prétendue classique n'est qu'un pur roman ; roman aussi l'infâme marché du comte de Maulevrier et des deux sœurs Foucaut. Il n'en reste rien, sinon une page fort bien tournée par d'Aubigné, un modèle d'énergie de style et de pensée, bon assurément à être cité dans un cours de littérature, mais indigne de l'histoire sérieuse.

Nous nous rappelons que M. Ferdinand de Lasteyrie, parlant après M. Audiat dans une conférence au Grand Théâtre parisien qu'on inaugurait ce jour-là, livra cette page, sans commentaire, aux méditations de la foule. La citation nous attrista, bien que nous la tinssions alors pour authentique, l'ayant lue dans la grande *Histoire de France* de M. Henri Martin; aujourd'hui elle nous étonne, mais seulement à moitié. Dans notre époque d'érudition à la vapeur, où le journal tend à se substituer de plus en plus au livre et le dictionnaire historique à l'histoire, on n'a pas toujours le loisir de remonter aux sources et de composer des in-folio. On l'aurait qu'on ne l'utiliserait pas volontiers. Comment s'exposer de gaieté de cœur à perdre une aussi bonne histoire, qui prête si bien à la déclamation, et dont l'effet est toujours si assuré? Quoi qu'il en soit, aucune partie du discours, fort bien fait du reste, de M. de Lasteyrie ne souleva autant d'enthousiasme. Plus d'un sans doute, dans le bon public, ne retint de l'histoire de Palissy que cette anecdote, laquelle n'en est pas, et s'en alla aussi bien lesté d'érudition que cette naïve dame qui disait :

Moi, je n'ai jamais su que deux mots latins; mais je les sais bien. — Lesquels, s'il vous plaît, Madame? — *Kyrie, eleison!*

Maintenant où en est l'œuvre de la statue de Palissy à Saintes, projet qui a été l'occasion du livre de M. Audiat? Nous l'ignorons et tenons moins à le savoir. Le grand monument, le monument véritable à la gloire du potier saintongeais est debout. Le voici plus complet, plus solide que ne sera jamais travail de ciseau. Horace l'a dit avant nous : Entre deux œuvres de maîtres, l'une d'airain, l'autre de papier, la plus durable n'est pas celle d'airain.

SIMON PIERRE ET SIMON LE MAGICIEN, par le P. Franco, traduit de l'italien, par M. Ch. Buet (1).

Tandis que l'esprit italien, fourvoyé dans la politique, s'éparpille en articles de journaux sans portée ou s'épuise en luttes oratoires sans issue, quelques religieux continuent à soutenir l'antique honneur littéraire de leur patrie. Calmes au milieu de l'épidémie de folie furieuse qui les déborde, expulsés de toutes les grandes villes italiennes, menacés jusque dans Rome, dernier et précaire asile qui leur manqua naguère et pourrait leur manquer demain, ils imitent l'auguste Pontife : ils suppléent à la sécurité par la confiance et répondent à l'ingratitude par des bienfaits.

Leurs écrits, et spécialement les travaux de la *Civiltà cattolica*, sont bien les seuls qui aient réussi, dans ces dernières années, à fixer l'attention de l'Europe. Grâce au P. Bresciani et au P. Franco, on lit encore de l'italien hors de l'Italie. *Le Juif de Vérone* a eu presque autant de succès que *les Fiancés* de l'illustre Manzoni. Puisse *Simon Pierre et Simon le Magicien* contribuer à son tour, autant qu'il le mérite, à ramener l'Italie à des préoccupations plus en harmonie avec ses véritables aptitudes, et lui faire oublier un peu *le Primato* de Gioberti, *l'Ettore Fierancosca* du chevalier d'Azeglio, et autres romans prétendus patriotiques et dont le moindre tort fut d'allumer les ardeurs de la jeunesse dans un corps sénile et incapable de les soutenir!

Le nouvel ouvrage du P. Franco recompose, à l'aide des documents épars dans les écrits, les monuments et les traditions antiques, l'histoire des derniers triomphes et du martyre de saint Pierre et de saint Paul. L'imagination a une grande part à ces récits, mais l'érudition en conserve une plus grande encore. La topographie de la Rome ancienne y est d'une netteté saisissante : mérite moins remarquable, à la vérité, dans un auteur qui habite la Rome moderne. Le plan général manque peut-être d'ampleur; les tableaux y pourraient être plus complets et retracer plus vigoureusement, à côté des humbles vertus chrétiennes, la grandeur et

(1) Paris, Lethielleux, rue Cassette, 23.

les iniquités de la Rome des Césars, les souillures que balayeront ces deux étrangers arrivés de Judée, les décrépitudes qu'ils rajeuniront. En compensation, la personnalité même de Pierre et de Paul y ressort avec grandeur; et, bien qu'ils soient presque constamment en scène, leurs actions et leurs discours restent à la hauteur où l'on aime à contempler de tels personnages. Ce mérite est sérieux : sa rareté atteste qu'il est difficile.

La traduction française de *Simon Pierre et Simon le Magicien* est due à la plume élégante de M. Ch. Buet. Les lecteurs de *l'Univers* en ont eu la primeur, et l'intérêt qu'elle leur avait offert dans les feuilletons de ce journal leur faisait désirer de la posséder en volume. C'est l'éditeur Lethielleux qui s'est chargé de leur offrir cette joie. L'ouvrage figure avec honneur dans la série de ses *Récits de l'histoire de l'Église*. Le P. Franco ouvre pour ainsi dire cette importante galerie; il s'y trouvera en bonne et nombreuse compagnie, à côté du cardinal Wiseman et de M. Quinton, de la comtesse de Hahn-Hahn et de Mme Raoul de Navery, de Mme Bourdon et d'Étienne Marcel, de M. René de Maricourt et de M. Émery, de l'abbé Postel et de l'abbé Guenot, bref, d'une véritable élite des conteurs catholiques.

J.-M. VILLEFRANCHE.

LA FEMME MODESTE d'après l'Évangile, la morale et les Pères de l'Église, par Charles AVOINE. In-18, XII-320. Victor Sarlit.

On a beaucoup écrit et beaucoup parlé contre le luxe, et le luxe, à toutes les époques, n'a cessé d'insulter à la misère du pauvre et de faire gémir les chrétiens et les hommes du monde doués d'un peu de bon sens et de saine raison. Tout le monde est d'accord sur les résultats déplorables du luxe au point de vue chrétien et au point de vue de la famille; et cependant il est peu de personnes, peu de femmes surtout qui ne se laissent séduire par les chatoyantes et fallacieuses séductions d'une belle parure ou d'un bel ameublement. Les femmes chrétiennes elles-mêmes ne sont pas toujours sans reproche sur ce point; elles cherchent alors à faire taire leur conscience par de spécieux prétextes et de trompeuses raisons; eh bien, qu'elles lisent *la Femme modeste*, et peut-être ce petit livre contribuera-t-il à les éclairer. Les vérités qui s'y trouvent renfermées ne sont pas nouvelles, mais elles leur seront présentées avec toute l'autorité de grands saints ou de grands docteurs. Elles y verront que l'origine des vêtements, c'est le péché; que le soin de la toilette marque peu d'estime pour sa propre personne; qu'au reste, c'est chose ridicule d'avoir plus de soin de son corps que de son âme; qu'une femme chaste et honnête aime la modestie et professe une souveraine horreur pour le luxe, écueil de la vertu. Ce livre les fera se souvenir que la modestie obtient toujours l'estime universelle aussi bien qu'elle attire les regards complaisants du

Très-Haut; que le luxe outrage Dieu parce qu'il est contraire au véritable esprit de Jésus-Christ. C'est donc un devoir pour les mères chrétiennes de préserver leurs filles de l'amour du luxe qui tarit les sources de la charité, et qui toujours a été l'objet des anathèmes des Pères de l'Église. Le livre où sont exposées ces idées est un bon livre, il peut être utile; mais il n'a rien qui le place au-dessus de l'ordinaire.

Quelle part faut-il accorder à M. Avoine dans la reproduction de cette œuvre due sans doute à quelques religieux, nous l'ignorons. Si l'on en jugeait d'après le style, cette part ne serait pas grande. Certainement l'auteur qui a remis ce petit ouvrage en lumière ne s'est pas donné la peine d'en rajeunir le style un peu vieux dans sa tournure et ses expressions, sans cela il est beaucoup de choses qu'il n'aurait pas laissé subsister. « Ne croyez pas que je vous dise cela pour vous persuader d'être *sales*... Vous ne devez pas souhaiter d'épouser un homme qui vous rechercherait par *amourette*, parce que ces feux de paille passent dans un moment et ne laissent qu'une fumée *puante*... Quand on aime sincèrement une personne, on se trouve *vexé* d'en être éloigné par la *malpropreté de quelque autre que ce soit*... » Le ton général du livre est ainsi un peu partout. Après cela, peut être est-ce par respect pour son auteur que M. Avoine a conservé ces mots, ces expressions, ces tours de phrases; s'il en était ainsi nous ne saurions ni le blâmer, ni le féliciter. Nous regretterons seulement que M. Avoine n'ait pas tenu la promesse faite dans la préface: « Il s'est appliqué, dit-il, à traduire avec une entière fidélité les passages des Pères en français, marquant avec précision l'endroit d'où il les a tirés, pour la satisfaction des personnes qui voudraient remonter jusqu'à leur source. » Personne ne pourra se donner cette satisfaction, car on ne trouve dans le livre aucune indication; et cependant cela eût donné à M. Avoine un petit air érudit qui n'eût pas fait mal. Il y a sans doute à cette omission une excellente raison, c'est qu'elle existe dans l'original.

SIX MILLE LIEUES A TRAVERS L'ASIE ET L'OCÉANIE, par le comte Henri Russel Killough. — 2 vol. in-18 angl. 856 p. — Hachette.

Il est étonnant de voir ce qu'a parcouru de pays l'intrépide membre de la Société française de géographie. Il a visité la Sibérie, le grand désert de Gobi, Péking, le fleuve Amour, le Japon, l'Australie et la Nouvelle-Zélande; il a traversé une partie de l'Inde et gravi les Himalaya et les Nilgherries. Ceux qui aiment les voyages et la variété dans les voyages rencontreront ici pleine et entière satisfaction. De la lecture de ce livre on tirera agrément et profit. Nous avons été heureusement surpris de rencontrer un écrivain chrétien là où nous pensions trouver un écrivain protestant, c'est pour ce livre un titre de recommandation que nous tenons grandement à signaler. Dans l'ouvrage du comte Russel, tout offre

de l'attrait : les aventures, les observations, les descriptions de pays et de mœurs, jusqu'aux dissertations auxquelles se laisse parfois aller l'auteur. Le comte Russel Killough est un voyageur de bonne foi; à cause de cela il ne plaira pas toujours aux Anglais, car, indigné de l'aigreur de la presse coloniale et de sa haine contre la France, il ne l'a ménagée nulle part et lui a reproché avec une loyale franchise ses injustices et sa mauvaise foi. En tournant les feuillets de ce livre on rencontre certaines pages pleines de rêverie. L'écrivain craint que ces pages déplaisent et croit devoir s'en excuser; nous trouvons qu'il a tort, et l'on aurait, à notre avis, bien mauvais goût de lui faire un crime de s'être laissé aller à reproduire les impressions que sa vie solitaire et ses contemplations nocturnes devaient nécessairement faire naître dans son âme. L'ouvrage du comte Russel Killough est le récit familier, fidèle et personnel de ce qu'il a vu, admiré et souffert pendant quelques années de voyages en zigzags entrepris dans le seul but de se distraire et de s'instruire; il l'a donné écrit sans prétention, au courant de la plume et pour ainsi dire au jour le jour. Là se trouve peut-être l'excuse d'un reproche que nous lui adresserons, celui d'avoir un peu négligé son style. Sans doute cela nuit peu à l'intérêt de son récit, mais cependant l'on est parfois arrêté d'une façon assez désagréable par la longueur des phrases et leur peu de clarté.

LA PERRUQUE DU PHILOSOPHE KANT, par BOURGUIN, in-18 anglais, 335 p. Maillet.

Ce livre n'est quelque chose que par les détails; la trame en est si frêle qu'un souffle, ce semble, suffirait pour la faire disparaître; mais il n'en offre pas moins pour cela une lecture agréable. L'auteur, après une causerie familière en forme d'introduction, dans laquelle il raconte à ses lecteurs plusieurs particularités originales de la vie du philosophe, commence l'histoire qui a pour titre *la Perruque de Kant*. Le philosophe vient de mourir et l'on va vendre la fameuse perruque qui a couvert pendant tant d'années cette tête célèbre dont les élucubrations ont fait tant de bruit. Les savants de l'Allemagne se disputent cette précieuse relique; c'est un professeur de l'Université de Heidelberg qui en devient acquéreur au prix de 15,000 francs. Outre le renom que la possession d'un tel objet va lui donner dans toute l'Allemagne, il espère que mise sur sa tête dans laquelle l'intelligence est un peu épaisse, la célèbre perruque lui donnera les idées dont il a besoin pour la composition d'un grand ouvrage. Mais cette perruque se transforme peu à peu ; elle est devenue un objet d'envie pour les étudiants et les professeurs : ils ont gagné l'homme qui prend soin des affaires du maître et obtenu chacun une mèche de la fameuse perruque qui n'est plus que de l'étoupe noircie. Blasius ne

s'aperçoit pas de cette substitution, et le jour où Christian, amoureux de la perruque plus que de Carlotta, vient demander la main de la fille avec la perruque pour dot, il reçoit un refus. Mais Christian pour cela n'abandonne pas son dessein il gagne Carlotta qui fuira avec lui; et afin de pouvoir s'emparer de la perruque avec laquelle repose Blasius, on lui donne un narcotique. Au moment où, sous l'effet de la potion, le philosophe cherche à secouer la torpeur qui l'envahit, il approche trop sa tête de la chandelle et la perruque prend feu. Ce fut sa fin, mais Blasius en devint fou. Cependant, au bout de plusieurs mois, la raison lui revint et, renonçant à la philosophie, il cultiva les fleurs.

Cette histoire est racontée sur un ton moitié sérieux et moitié plaisant qui n'est pas sans charme. Elle est pour l'auteur l'occasion de parler de beaucoup de choses; il laisse souvent son sujet pour courir à travers champs. On trouve dans *la Perruque de Kant* deux petites intrigues amoureuses qui sont si peu de chose que nous aurions à peine trouvé nécessaire d'en parler si, quand il est question de livres de lecture destinés à être mis en toutes les mains, il n'était pas nécessaire de tout signaler. Nous n'avons presque rien d'ailleurs à reprocher à ce livre, sinon un passage sur l'éducation des couvents, dont les idées, quoique émises, au dire de l'auteur, par une catholique, nous semblent parfaitement fausses et nous oserions même dire ridicules. N'est-ce pas une sottise de dire que si les religieuses éprouvaient un sentiment de tendresse pour leurs élèves elles seraient obligées de s'en accuser à confesse.

Deux nouvelles terminent le volume. L'une a pour titre *la Croix d'Or;* c'est l'histoire d'un chercheur de trésor que sa passion avait conduit à un crime et qui meurt de la façon dont il a fait mourir son père. L'autre est un exemple d'hallucination de la plus bizarre espèce qui se puisse voir. Elle offre un médiocre intérêt.

A. VAILLANT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

ÉTUDES HISTORIQUES

LES FILLES DE JACQUES II

MARIE II

Il est dans l'Évangile un passage qui nous paraît applicable à la tâche des écrivains catholiques. N'ont-ils pas à *redresser les chemins tortueux*, *à abaisser les collines*, *à combler les ravins*, c'est-à-dire à rétablir l'exactitude des faits et la justesse des appréciations, à ramener à des proportions équitables, les apothéoses enflées et les détractions de l'esprit de parti ? A ce travail de réparation, le moindre écrivain peut apporter sa pierre, ou son coup de pioche. Aussi, après avoir essayé de restituer dans toute leur intégrité les nobles et chrétiennes figures de Jacques II et de Marie Béatrice, nous tâcherons, sans toucher à l'histoire militaire et parlementaire de la Grande-Bretagne, de retrouver la vraie personnalité des filles du dernier roi catholique d'Angleterre, sous les épaisses couches d'éloges dont on a fardé leur mémoire.

On s'est plus aisément et plus généralement abusé sur le continent par les fanfares sonnées à l'honneur de celles que les contemporains appelaient les *Tullies modernes*, qu'on ne fut d'abord trompé par les calomnies qui amenèrent la chute de leur père : on n'aurait pas trouvé un débit facile de ces ignobles mensonges en France, où la présence des royales victimes et le spectacle de leurs vertus opposaient un irrécusable démenti aux diatribes des orangistes. Le moment vint d'ailleurs où l'on n'eut plus besoin de forger de nouveaux mensonges : il y en avait assez pour la consommation des fervents protestants. Mais quand la ruine de Jacques fut irrémédiable, quand Marie et Anne eurent achevé de passer sur le corps et sur le cœur de leur père, on comprit, et surtout après leur mort, qu'il était indispensable de cacher

leur parricide sous un vêtement de gloire et de sainteté : il fallait exciter en leur faveur un engouement capable de contre-balancer l'intérêt qu'inspiraient de grandes infortunes noblement supportées. Les échos des cantates officielles retentirent jusqu'en France, où on n'avait ni les moyens de contrôler ces panégyristes payés, ni peut-être le désir de s'en défier, car avec Louis XIV et sa génération, tout un ordre d'idées et de sentiments avait disparu pour faire place à ceux des hommes du Palais-Royal où on n'avait pas à se montrer très-sévère en matière d'injustices. Le succès, grand magicien, comme on sait, fit de Marie, la fille ambitieuse et dénaturée, la sœur haineuse et vindicative, un modèle de piété et de vertu : il transforma la grosse reine Anne, gourmande, sensuelle, ignorante, tremblante devant sa femme de chambre, en émule, en égale du grand Roi.

Miss Strickland, comme pour ses autres travaux, a puisé dans des documents inédits des matériaux abondants pour reconstruire la biographie de ces deux princesses : elle les a émaillées de curieux traits de mœurs, et après le récit des souffrances du roi et de la reine d'Angleterre, ces détails, empreints souvent d'une burlesque trivialité pour laquelle nous demandons grâce, feront l'effet d'un vaudeville après un drame. Nous ne reviendrons pas sur la suite des événements politiques qui donnèrent le trône aux filles de Jacques : il s'agit, dans cette étude, du caractère de ces deux princesses, de celui de Guillaume d'Orange, et de ce règne d'Anne trop vanté parce qu'il était trop peu connu. Une certaine école a prétendu que le sens moral se releva en Angleterre avec l'influence du protestantisme, définitivement établi par la Révolution. On oublie que, hors un léger temps d'arrêt sous Marie Tudor, la *prétendue réformation* triomphait en Angleterre depuis plus d'un siècle, relâchant la morale à mesure qu'elle affaiblissait la foi. Seulement, après l'avénement de Guillaume d'Orange, le gouvernement, secondé par le clergé, comprit la nécessité de maintenir du moins l'extérieur de la religion, pour laquelle on était sensé avoir combattu. Le peuple, à force de voir modifier, tous les dix ou douze ans et même plus souvent encore, les dogmes et le rituel, n'avait plus guère de croyances bien claires et bien arrêtées : à défaut d'une doctrine unique et précise à lui présenter, on inventa le formalisme, qui réunissait toutes les sectes par des ordonnances de police et par une conformité de certaines coutumes pharisaïques, dont la tyrannie étroite imitait assez bien une austère piété.

Mais la réforme véritable, celle des mœurs, des usages, l'épuration

du langage et de la littérature, Jacques seul en prit l'initiative comme on l'a vu précédemment; la Révolution, en arrêtant les tentatives du roi catholique, laissa subsister le vice en y ajoutant la brutale grossièreté du stathouder et l'hypocrisie des puritains. Il est bien temps d'opposer aux déclamations et aux dithyrambes des historiographes et des poëtes lauréats, une masse de faits puisés dans les mémoires et les correspondances des contemporains et des acteurs mêmes qui ont passé sur la scène de la cour d'Angleterre.

Il faut reconnaître, à la décharge des filles de Jacques II, que leur éducation se ressentit du relâchement de l'époque plutôt que des convictions de leur père. Privées tout enfants, de leur mère, Anne Hyde, on les avait arrachées de bonne heure à la sollicitude du duc d'York dont on redoutait les tendances papistes, et on leur avait donné pour gouverneur un certain Compton, qui avait échangé le mousquet contre la mitre d'évêque de Londres. Ignorant, grossier, d'une moralité douteuse, il avait pour unique mérite la haine qu'il portait aux catholiques, et une rancune personnelle contre le duc d'York. La belle Anne Hyde avait préféré ce dernier à un frère de ce Compton, qui se plut à se venger en aliénant à Jacques le cœur de ses filles et en leur enseignant à détester la religion de leur père. Là se borna toute l'instruction qu'elles reçurent du soldat mitré. La paresse d'Anne s'accommoda si bien de ce système qu'elle en arriva à savoir à peine écrire sa propre langue correctement. Sa sœur aînée avait pu recevoir encore quelques impressions salutaires, soit de son père, soit de son grand-père maternel, le chancelier Hyde, et son intelligence s'en ressentit. Elles habitaient le palais de Richmond avec leur cour royalement montée et leur gouvernante en premier, lady Françoise Villiers. C'est là que remonte l'étroite intimité qui s'établit entre Anne d'York et une petite fille plus âgée de quatre ans, qui devait avoir une grande influence sur la destinée de la princesse. Elle se nommait Sarah Jennings, et une dame de la cour l'ayant un jour amenée pour jouer avec la petite princesse Anne, celle-ci ne voulut plus s'en passer et on trouva pour Sarah un emploi dans la domesticité du palais. Tel fut le point de départ de la future duchesse de Marlborough, qui plus tard ne se gênait point pour rappeler à sa famille « qu'elle l'avait tirée de la boue. »

La première fois que les deux sœurs parurent à la cour, ce fut dans une tragédie et dans un ballet. Le côté brillant de leur éducation avait été moins négligé que le côté sérieux, et elles avaient reçu

de Mme Betterton, célèbre actrice du temps, des leçons de déclamation, qui, en donnant à leur élocution cette clarté, cette harmonie facile et naturelle en apparence, qui est le comble de l'art, leur devinrent d'un merveilleux secours lorsqu'elles durent faire leur métier de reines.

Cependant on s'occupait déjà de marier l'aînée des princesses, âgée seulement de quinze ans. L'intérêt protestant et des considérations politiques firent tomber le choix de Charles II sur son neveu Guillaume de Nassau, auquel le roi avait fait assurer le stathoudérat pour lui et sa lignée. Ce jeune prince n'avait pourtant pas laissé de bons souvenirs à Londres où il était venu quelques années auparavant. Laid, mal bâti, maussade, taciturne, avare et brutal, il aggravait tous ces défauts par une arrogance insoutenable. On ne lui connaissait pour toute qualité qu'une incontestable et brillante bravoure, mal servie du reste par une capacité fort médiocre, quelle que fût sa présomption à ce sujet. On savait d'ailleurs que s'il n'avait pas activement contribué au meurtre des frères de Witt, il n'en avait pas détourné ses partisans et n'avait pas puni les auteurs de ce crime commis à son profit. Aussi, malgré l'enthousiasme avec lequel on affecta de saluer ce mariage protestant qui compensai tcelui du duc d'York avec une catholique, malgré les réjouissances officielles et l'air charmé de Charles II, on ne s'étonna pas à la cour du désespoir que la jeune fiancée ne prenait pas la peine de dissimuler. « Elle était constamment en pleurs », dit un de ses précepteurs, le révérend docteur Lake. La figure, le caractère, les manières du prince justifiaient la désolation de Marie qui ne pouvait se résoudre à quitter son pays pour suivre cet époux. Ce fut bien pire lorsque, deux jours après le mariage, la naissance d'un fils de Jacques vint anéantir les espérances de Guillaume. Celui-ci fit retomber sa mauvaise humeur sur sa jeune femme : « Toute la cour, dit encore le révérend Lake, fut témoin de sa grossièreté et du dédain avec lequel il affectait de traiter la princesse. » Ce fut alors qu'il reçut le surnom de Caliban, emprunté au personnage monstrueux que Shakspeare a placé dans son drame de *la Tempête*. Après avoir profité de tous les prétextes qui s'offraient pour retarder son départ d'Angleterre, Marie s'embarqua enfin au mois de novembre pour la Hollande, amenant avec elle les deux filles de sa gouvernante lady Françoise Villiers, qui se mourait de la petite vérole au palais de Saint-James. Élisabeth et Anne Villiers, un peu plus âgées que leur royale pro-

tectrice et d'une beauté plus grossière, ne tardèrent pas à la supplanter auprès de son mari, peu capable d'apprécier la grâce et l'élégance de la petite-fille d'Henriette de France.

Après le récit des réjouissances publiques préparées en Hollande pour la réception de la princesse d'Orange, un des premiers rapports qui parvint en Angleterre sur ses faits et gestes, causa un scandale et une douleur extrêmes aux membres du clergé. Le formalisme de la religion de l'État avait donné à l'observance du saint jour du dimanche, un caractère d'exagération judaïque. On appelait, on appelle encore le premier jour de la semaine le sabbat. Outre la cessation de toute œuvre mercenaire, de tout travail, que l'Église catholique prescrit et qu'elle fait observer partout où son action n'est pas entravée, outre l'assistance régulière à tous les offices divins, l'observation du sabbat emporte l'absence de toute récréation, quelque innocente qu'elle soit, même de faire de la musique à huis-clos, ou de jouer en famille à un jeu quelconque. Battre les cartes le soir du sabbat était donc, aux yeux du clergé, ce que c'est encore pour la plupart des Anglais, *un des plus exécrables péchés* qu'on puisse commettre. C'était cependant une des habitudes de la cour d'Angleterre, et les jeunes princesses s'y étaient conformées, malgré les timides représentations du révérend docteur Lake : « Ces remontrances étaient trop faiblement accentuées, ajoute miss Strickland, d'un ton pénétré ; « cette infâme coutume avait déjà souillé et corrompu l'âme des deux « sœurs. » Grandes furent la consternation et la douleur des hauts dignitaires anglais à la nouvelle de la rechute de Marie dans cette *criminelle et damnable pratique*. On jouait aux cartes à la cour protestante de La Haye, comme à celle de Londres, et la princesse s'était sans trop de peine conformée à cet usage. On redoubla en vain d'exhortations pressantes et de remontrances sévères, Marie ne fit pas une partie de moins. Mais si rigoureux qu'il se montrât à propos d'un moucheron, le pharisaïsme laissait très-bien passer un chameau. Le prince d'Orange, calviniste de nom, socinien en réalité, avait promis que sa femme aurait en Hollande son *établissement* anglican. Mais quand Marie arriva avec son chapelain, il ne se trouva point de chapelle prête pour célébrer le culte orthodoxe. Son aumônier, le révérend docteur Loyd, ne fit aucune difficulté à ce que la princesse assistât au service calviniste, c'est-à-dire à celui d'une secte tenue pour hérétique et anathématisée par l'Église anglicane. Il est vrai que Loyd fut rappelé en Angleterre et tancé par le primat de l'Église pour avoir

permis à Marie de fréquenter une congrégation dissidente : « Mais, ajoute naïvement miss Strickland, il eût bien mieux rempli les de« voirs de sa charge en obtenant de la princesse la suppression de ses « parties de cartes du dimanche. »

Une irrévérence commise par la princesse Anne, le jour de sa première communion, arracha aussi des cris de douleur au pauvre docteur Lake. Il paraît que l'évêque Compton, fort ignorant lui-même, n'avait point préparé sa royale élève à la réception de la sainte Cène, et ne lui avait pas même expliqué le rituel en vigueur parmi les anglicans. Au lieu de ne faire que tremper ses lèvres dans la coupe, comme l'exigeait le décorum, la jeune Altesse en but à sa soif et revint par trois fois au calice sacré, non sans scandaliser le docteur Lake, qui, écrit-il, « était inquiet de l'effet que cette inconvenance aurait sur l'esprit du duc d'York. »

Trois ou quatre ans s'écoulèrent pendant lesquels Marie d'Orange mena une vie qui ne pouvait lui faire oublier la cour de Charles II. Aux ennuis de l'expatriation se joignirent les humiliations que lui causa la préférence manifestée par son mari pour les deux sœurs Villiers. Telle était cependant l'influence exercée par ces deux compagnes de son enfance, que leur liaison notoire avec Guillaume ne put la décider à rompre avec ses indignes rivales. Soit que Marie redoutât leurs insolences, ou les mauvais traitements de son mari, elle se renferma dans une réserve absolue et adopta dès lors ce système de concentration impénétrable qui étonna même son mari dans le temps où une similitude de trames et d'intérêts aurait dû établir quelque intimité entre le prince et la princesse d'Orange. Elle ne prenait plus intérêt à rien, hors à la construction de la maison de plaisance qu'elle fit bâtir à Loo, et qu'elle entoura de ces merveilleux jardins chers aux Hollandais. Elle y vécut pendant plusieurs années dans une retraite qui peu à peu devint une véritable reclusion, dont les correspondances du temps s'étonnaient et cherchaient à deviner les motifs. Miss Strickland pense qu'en la condamnant à cette existence solitaire et triste, Guillaume voulait briser ses esprits et lui ôter la force de s'opposer plus tard à ces conspirations parricides dont on lui dérobait la connaissance dans le principe. Il était bon d'ailleurs de lui rendre le séjour de la Hollande si intolérable, qu'elle en vînt à saluer avec transport tout événement qui l'en délivrerait, fût-ce l'usurpation, l'injustice, fût-ce même la mort d'un père qu'on lui apprenait à détester.

Tandis que la vie de Marie semblait atteinte de la stagnation des canaux qui entouraient le château de Loo, sa sœur s'amusait à la cour de son oncle, mariait sa favorite Sarah au brillant colonel Churchill, attaché au duc d'York, était l'objet de la recherche infructueuse de plus d'un prétendant, entre autres Georges de Hanovre, et tissait un innocent petit roman avec le beau et chevaleresque comte de Mulgrave. Sarah Churchill n'hésita pas à devenir délatrice, de confidente qu'elle avait été pendant quelque temps: elle y trouva un intérêt plus solide. Charles II se hâta de donner à Mulgrave un commandement lointain et d'arrêter enfin le mariage de sa nièce avec le prince Georges de Danemark. Les conseils et l'influence de Sarah Churchill ne furent pas étrangers à la conclusion de cette affaire : un des frères de son mari était au service du prince danois, et elle n'était pas femme à laisser échapper une semblable occasion d'agrandissement pour sa nouvelle famille et pour elle-même. C'était d'ailleurs un mariage convenable à tous les égards: Georges de Danemark avait une réputation de bravoure ; il était bien fait, d'une physionomie honnête et bonne, il parlait peu, ne s'ingérait point dans les affaires d'autrui, et ne donnait guère d'autres marques d'attention ou de surprise à ce qu'on lui racontait que ces mots : *Est-il possible !* « C'est la seule « phrase de français qu'il sache, disait Walpole, et il la répète à « tout propos. »

Les fêtes données à l'occasion de cette alliance furent splendides, et comme le nouveau couple royal devait demeurer en Angleterre, le roi Charles fit présent à sa nièce du palais nommé Cock-pit, annexe de celui de White-hall, et très-voisin de celui de Saint-James où demeurait le duc d'York.

Quelques mois plus tard, il se produisit à la cour de la Haye un changement aussi étrange que l'avait été la mystérieuse reclusion où la princesse d'Orange était retenue. En 1683, M. d'Avaux, ambassadeur de France en Hollande, écrivait : « C'est à peine si une fois « par semaine on lui permet de sortir de son appartement, où per- « sonne n'a la liberté de pénétrer. Elle est même privée de la société « de ses dames d'honneur, mais elle est gardée par une troupe de « filles de chambre hollandaises, qui se relèvent les unes les autres « et ont ordre de ne jamais la laisser seule. »

Guillaume lui faisait parvenir cependant tous les pamphlets calomnieux, tous les infâmes libelles que lui et ses complices faisaient publier contre Jacques, et il la força un jour à sortir de sa retraite

pour aller entendre le prédicant démagogue Jurieu, qui fit un sermon politique, assez violent pour provoquer les interpellations du résident anglais. « Une autre fois le stathouder, qui d'ordinaire laissait « toujours sa femme prendre ses repas dans une solitude complète, « entra à l'improviste chez elle et, la voyant vêtue de deuil, en com- « mémoration de la mort de Charles Ier, leur grand-père commun, « il lui ordonna d'aller mettre de plus brillants ajustements et de se « préparer à dîner avec lui en public. Et comme elle objecta que ce « jour-là était toujours passé dans sa famille, en prières et en jeûne, « il la contraignit d'assister le soir à la comédie, où il n'était pas « allé depuis plusieurs mois. »

Ce fut, paraît-il, la dernière fois que Guillaume outragea ce qui restait encore de sentiments et de dignité dans le cœur de sa femme. A ce système d'oppression il fit succéder tout à coup, non-seulement une liberté illimitée, mais pour ainsi dire des encouragements à abuser de cette sorte d'émancipation. Le duc de Monmouth, banni d'Angleterre, avait été reçu à la Haye à bras ouverts. La princesse d'Orange, rappelée à la cour, fut chargée d'en faire les honneurs à l'homme qui avait combattu son père. « Le prince d'Orange, dit encore d'Avaux, qui était jaloux au point de ne permettre à sa « femme de ne parler à homme ou à femme au monde, a sollicité le « duc de Monmouth d'aller auprès d'elle l'après-dîner, et de lui en- « seigner à danser certaines danses de son pays. En outre, il a exigé « de la princesse, au nom de l'obéissance qu'elle lui doit, qu'elle ac- « compagnât le duc dans les parties qu'on fait en patins sur la glace. « Une personne d'un rang inférieur se rendrait fort ridicule si, « comme le fait Son Altesse, elle apprenait à glisser sur la glace, « avec ses jupons retroussés, ses pieds chaussés de patins, et se ba- « lançant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Le prince d'O- « range ne sait qu'inventer pour témoigner sa tendresse au duc de « Monmouth : outre les magnifiques fêtes données à la cour, il lui « accorde les prérogatives de la plus familière intimité avec la prin- « cesse. C'est conduite par lui qu'elle va se promener à la campagne, « où elle dîne avec le duc, tandis que jusqu'à présent elle mangeait « toujours seule ; c'est aussi appuyée sur son bras qu'elle se promène « sans cesse au Mail, elle qui ne sortait jamais. On remarque ces ga- « lanteries et la complaisance avec laquelle le prince d'Orange les to- « lère, lui qui était l'homme du monde le plus soupçonneux et le plus « jaloux. » Ce qui se passait d'insolite à la cour de la Haye ne pou-

vait rester ignoré à Jacques, qui adressa quelques observations paternelles à sa fille. Celle-ci s'en montra blessée et répondit qu'elle ne faisait que suivre les ordres de son mari. Mais, à la Haye, les témoins oculaires de plus d'une scène étrange ne se faisaient pas illusion, et Mme la duchesse d'Orléans, amie et correspondante de Marie, laisse comprendre que les sentiments de celle-ci trouvaient leur compte à se cacher sous l'obéissance conjugale.

Ce n'était pas la première fois que, malgré la vie austère qui lui était imposée, Marie avait excité l'étonnement des Hollandais et les colères de Guillaume. Elle avait eu avec d'Avaux, l'envoyé de France, une entrevue chez une ancienne femme de chambre anglaise de la princesse : mais cette entrevue avait été découverte par Guillaume qui, n'ayant aucun intérêt à favoriser une liaison, innocente ou coupable, avec le ministre de Louis XIV, avait ignominieusement chassé de la Haye la femme de chambre qui avait prêté son appartement. Le stathouder avait, au contraire, un double motif à encourager les assiduités de Monmouth. De ce fils naturel de Charles II, de cet ennemi acharné de Jacques, il se faisait un complice, un instrument, et, en laissant Marie s'engager dans des relations plus ou moins criminelles, il se ménageait un moyen de terreur pour la réduire à la plus abjecte soumission. Rien dans ces honteux calculs ne doit surprendre de la part d'un homme qui appartenait à la secte des brironistes, sorte de sociniens fatalistes de la religion du succès, et faisait profession de ce qu'on appelle aujourd'hui la morale indépendante.

Au reste, cette époque de la vie de Marie est enveloppée d'une obscurité étudiée, sur laquelle les nombreuses allusions dont fourmillent les correspondances et mémoires inédits ne font que jeter de faibles et mystérieuses lueurs. Ces traits épars, empruntés à des témoins qui n'étaient nullement hostiles à la princesse, sont entièrement conformes aux appréciations de Madame, et concourent à démontrer que, comme l'écrivait le révérend docteur Cowel, « Guillaume avait « dès lors fait de sa femme l'esclave la plus docile et la plus trem- « blante, par quelque moyen secret ou vaguement entrevu. »

Il est très-positif aussi que jamais la princesse ne pardonna à son père l'exécution du rebelle Monmouth, pris en flagrant délit de révolte armée ; et de ce jour-là sa correspondance avec Jacques II devint plus aigre et plus sèche. On voit Marie devenir aussi plus hostile aux amis et à la religion du roi, plus partiale en faveur de ses ennemis, plus assidue à ces congrégations dissidentes auxquelles

Monmouth appartenait ou prétendait appartenir ; car rien dans sa conduite n'était en harmonie avec l'austérité puritaine. Peu à peu tous les ecclésiastiques anglais, attachés à l'Église établie, s'étaient vus renvoyés de la cour de la Haye. Le seul qui ne participa point à cet ostracisme, fut Burnett. Le roi Jacques avait cru devoir mettre sa fille en garde contre cet intrigant, peu scrupuleux, flatteur habile et causeur amusant. Ce fut une raison du bon accueil reçu à la Haye par le ministre protestant qui sut faire sa cour à la princesse en lui débitant toutes les calomnies et les inepties dont il avait fait provision, contre le roi, contre la reine et contre les catholiques. Le refroidissement survenu entre Marie d'Orange et son père fit reporter sur Anne une double portion de l'amour de Jacques II.

L'importance de cette princesse s'était accrue à la mort de Charles II, et Jacques prit soin de lui faire rendre les honneurs royaux comme à lui-même. Le revenu qu'il lui alloua dépassait celui qu'on a, de nos jours, accordé au prince Albert, mari de la reine. Malgré l'énormité de cette allocation, Anne trouvait moyen de s'endetter, sans que sa maison parût être mise sur un pied fort splendide. Lord Rochester, oncle maternel de la princesse, soupçonna que des favoris intéressés pouvaient bien avoir causé un déficit autrement inexplicable. Il désigna, entre autres, Sarah Churchill, qui ne cessa dès lors de poursuivre le grand chancelier et sa famille de sa haine et de sa vengeance.

Jusqu'alors cependant rien n'avait troublé la bonne harmonie qui régnait parmi la famille royale d'Angleterre.

Il eût été difficile à la princesse Anne de trouver prétexte à se plaindre de Jacques II et de Marie-Béatrice. On ne pouvait même accuser le roi de vouloir imposer sa religion à sa fille : car, non content de lui abandonner l'usage des chapelles royales, tandis que lui-même entendait sa messe dans un petit oratoire particulier, il avait ordonné que, pendant le service anglican, elle occupât partout la place du souverain et qu'elle reçût les honneurs royaux. Miss Strickland pense, non sans raison, qu'il y eut quelque imprudence à accoutumer la princesse à se considérer comme le chef de l'Église nationale. « Mais, continue-t-elle, Jacques, malgré son instruction « et sa capacité, tout habile marin, tout bon administrateur qu'il « était, connaissait peu les secrets mobiles des petites passions « humaines ; il ne se défiait pas des calculs intéressés et ne songeait « point qu'en accordant des priviléges royaux à sa fille, en caressant

« sa vanité puérile et son amour pour les distinctions extérieures, « il la préparait mal à se voir mettre au second rang par la naissance « probable d'un héritier de la couronne. » Anne reçut fort mal les observations de son père qui, tout en payant de nouveau des dettes contractées en dehors de l'immense revenu de sa fille, adressa à celle-ci quelques conseils, l'invitant à se défaire des importunités de son entourage.

Sarah Churchill dut exploiter cette mauvaise humeur d'enfant gâté, et de ce moment Anne, circonvenue avec une infernale habileté, commença à prendre part aux intrigues ourdies par les républicains et le prince d'Orange. Anne et Marie ne se portaient pas une très-vive affection, mais elles se réunirent par un même lien de haine, d'envie, d'ambition frustrée, lorsque la nouvelle de la grossesse de la Reine vint leur faire craindre d'être éloignées de la succession.

On a vu dans une étude précédente tout ce qu'inventa la princesse Anne dans le but de faire passer le nouveau prince de Galles pour un enfant supposé. Elle annonce très-clairement son parti pris dans une lettre à sa sœur. « Si, dit-elle, l'enfant qui va naître est un garçon, rien au monde ne me persuadera que ce soit un vrai Stuart. »

La correspondance des deux sœurs à cette époque est pleine de détails techniques sur la grossesse, les couches de la Reine, d'une crudité telle que miss Strickland se refuse à les reproduire.

« Le latin dans ses mots brave l'honnêteté », a dit un poëte de notre grand siècle. L'anglais de ce même siècle ressemblait fort au latin sous ce rapport, et cette langue, devenue plus tard prude comme une vieille coquette, ne reculait devant aucun mot propre.

La fureur que causait à la princesse d'Orange la naissance d'un héritier de Jacques, se trahit par de mesquines manifestations. Elle défendit à ses dames d'assister à la fête donnée par l'ambassadeur d'Angleterre à cette occasion, et voulut que leur refus s'exprimât en termes insolents. En outre, on affecta à la chapelle d'omettre le nom du petit prince de Galles, dans les prières ordonnées par le rituel pour la famille royale.

Cette naissance pourtant, loin de décourager les intrigues des orangistes, ne fit que les rendre plus actives. Guillaume et Marie, leurs ardents et infatigables promoteurs, connaissaient mieux que personne quel réseau de trahisons enveloppait Jacques II. Cependant, fidèle à son système de dissimulation, lorsque le révérend Burnett racontait à Marie ce qui se passait en Angleterre, celle-ci feignait l'étonne-

ment, comme si elle y eût été absolument étrangère. A ces longs récits Burnett mêlait des instructions confidentielles données par Guillaume. Celui-ci n'avait nullement l'intention de se borner à être, selon la constitution anglaise, *le mari de la Reine*, et il chargea le Révérend de faire comprendre à Marie, que dans le cas où des circonstances imprévues l'appelleraient au trône, les lois de l'État devaient s'effacer devant les lois de l'Écriture, qui imposent à la femme le devoir de reconnaître en toute chose la suprématie de son mari. Cette leçon dûment inculquée à Marie, il ne restait plus qu'à agir : tout était prêt. Au récit de cette révolution, d'autant plus rapide dans son accomplissement qu'elle avait été plus longuement préparée, miss Strickland ajoute quelques particularités qui nous semblent dignes d'être reproduites.

« La princesse Anne s'enfuit de nuit par une pluie du mois de « novembre; joyeuse comme un écolier émancipé, elle se mit à « courir à travers le parc pour atteindre le fiacre qui l'attendait à la « grille, et ayant perdu un de ses souliers à hauts talons qui resta « embourbé d'une façon inextricable, elle se mit à sauter à cloche « pied : ce que voyant lord Dorset, ce seigneur ôta un de ses gante- « lets brodés et enveloppa le pied déchaussé, au grand amusement « d'Anne et de sa bande. » Ce fut en riant, sautant, et devisant gaiement, que la fille de Jacques abandonna son père et partit pour Leicester, où elle allait se mettre à la tête d'une association dont le but déclaré était *de massacrer tous les papistes*. « Peut-être, ajoute miss « Strickland, Anne avec sa stupidité ordinaire ne comprit-elle pas « que la première victime de cette ligue, renouvelée du règne « d'Élisabeth, serait son propre père : d'autres furent moins aveu- « gles. Lord Chesterfield, orangiste déclaré cependant, aussi hos- « tile au catholicisme qu'à Jacques, raconte, dans ses *Mémoires*, qu'il « fut sollicité par la princesse d'entrer dans cette association à la « tête de laquelle elle s'était mise : Mais, dit-il, je refusai obstiné- « ment d'en faire partie et de signer un papier rédigé par l'évêque « de Londres, qui, revêtu d'un costume militaire et portant une ban- « nière, accompagnait la princesse. A son exemple, lord Ferrars, lord « Cullen, et une centaine de gentilshommes refusèrent de s'engager « dans cette ligue, ce qui mit Son Altesse fort en colère contre nous. »

Au reste, toute la conduite de la princesse, pendant que les droits et la vie de son père et de son frère étaient en question, révèle une insensibilité et un oubli des plus simples bienséances, qui révoltèrent les ennemis comme les amis de Jacques. Au moment même

où le Roi prisonnier des Hollandais, accablé par la maladie, le chagrin, descendait la Tamise sur un méchant bateau, par la tempête d'une nuit d'hiver, Anne, couverte de rubans orange, venait, accompagnée de lady Churchill, étaler au théâtre sa joie et son triomphe. Son oncle, lord Clarendon, ne craignit pas de lui faire connaître l'impression fâcheuse que produisait sur les honnêtes gens de tous les partis, l'indifférence où la laissaient le malheur et l'exil de son père : « On avait remarqué, dit ce seigneur dans ses *Mémoires*, qu'elle « n'avait donné aucune marque d'émotion au moment où elle avait « appris le départ du Roi; au contraire, elle avait demandé des « cartes à jouer, d'un ton aussi gai qu'à l'ordinaire; je lui fis là-« dessus les observations que mon âge et ma parenté me donnaient « le droit de lui présenter; mais mes paroles ne produisirent aucune « impression sur son esprit. » Le langage de lord Clarendon fut tout aussi franc, quand il s'aperçut que l'intention du prince d'Orange et de ses partisans était de violer la constitution anglaise, en se faisant proclamer Roi effectif et virtuel de la Grande-Bretagne.

Il s'efforça de faire comprendre à sa nièce combien cette illégale innovation serait préjudiciable à ses propres intérêts et odieuse à la nation, jusqu'alors si jalouse de n'accepter aucune domination étrangère : mais avec son obstination ou sa stupidité ordinaire, Anne ne put être détournée de donner sa pleine et entière sanction aux usurpations de son beau-frère qui se plaçait ainsi entre elle et la couronne. Elle n'eût pas été d'ailleurs très-bien placée à revendiquer ses droits, après avoir fait si bon marché de ceux de son père et de son frère. Quand son adhésion et celle du Parlement eurent été obtenues, et lorsque Marie, cédant à certains arguments secrets et prépondérants, eut officiellement protesté de son implicite conformité aux volontés de son seigneur et maître, il fut permis à la princesse d'Orange de s'embarquer pour l'Angleterre. Son arrivée fut célébrée par des feux de joie, et on ne trouva rien de mieux, pour lui témoigner de l'amour et du respect, que de brûler son jeune frère en effigie : ce ne fut pas la seule fois qu'on recourut à cette gracieuse manifestation; mais jamais l'*aînée des Tullies*, comme disaient alors les honnêtes gens, ne parut y trouver de l'inconvenance ou de la maladresse.

Marie, dans tout l'éclat d'une beauté à laquelle le climat de Hollande et une chaire plantureuse avaient donné une opulence nouvelle, arriva parée et radieuse à Greenwich où l'attendait la barque royale, qui servait naguère aux excursions nautiques de son père. Elle y

monta avec des transports de joie que les spectateurs trouvèrent excessifs, et ce fut avec les mêmes démonstrations d'un bonheur sans mélange qu'elle prit possession du palais de White-Hall d'où son père venait d'être chassé par ses intrigues et celles de son mari. Quatre témoins oculaires de son entrée triomphale et de ses insolents ravissements ont rapporté ses faits et gestes, et la conformité parfaite de ces quatre récits est un garant de leur exactitude. Seulement, les appréciations des narrateurs ne sont pas identiques : l'un d'eux, Evelyn, est un philosophe, indifférent en politique et peut-être en religion ; deux autres, Burnett et Oldmixon, sont des panégyristes *quand même*, et enfin lady Churchill est une ennemie invétérée qui s'exprime avec le sans-gêne le plus brutal.

« La reine Marie, dit-elle, n'avait pas d'entrailles, et le prouva su-
« rabondamment dès le jour de son arrivée à White-Hall. Elle se mit
« dès les premiers moments à courir partout, à ouvrir toutes les ar-
« moires et les cabinets, à retourner les lits de plume, précisément
« comme on fait dans les auberges, et sans laisser paraître la
« moindre émotion sur son visage. Malgré toutes les caresses qu'elle
« me fit ce jour-là, elle ne put m'aveugler, et cette conduite me
« parut étrange et inconcevable au dernier point : car quelle que pût
« être la raison d'État qui avait fait déposer le roi Jacques, sa fille
« n'aurait jamais dû étouffer la voix du sang : et si ces appartements
« d'où il venait d'être chassé, ces meubles qu'on lui avait volés, ne
« lui inspiraient ni regret ni tristesse, au moins eût-elle dû comprendre
« et ressentir la gravité qui s'attache à de semblables disgrâces de la
« fortune. »

Evelyn raconte qu'elle entra à White-Hall aussi radieuse que s'il se fût agi d'une noce. « Elle se leva le lendemain de bonne heure,
« ajoute le chroniqueur, et avant d'attendre que ses femmes fussent
« debout, elle s'en alla en déshabillé examiner la distribution des
« appartements du palais. Elle se mit le soir à jouer à la bassette,
« riant et parlant à tout le monde. Il ne manqua pas de gens qui
« censurèrent ses joyeuses façons et qui auraient désiré un peu plus
« de sérieux. Elle ne tarda pas à s'emparer de plusieurs bijoux et
« autres objets de prix qui étaient la propriété personnelle de la reine
« Marie-Béatrice, entre autres un cabinet en filigrane d'argent, et
« qu'en bonne justice il eût fallu lui renvoyer. On n'eut pas même
« honte de refuser la requête du roi Jacques, qui redemandait ses
« effets personnels et ses habits. »

L'évêque Burnett, en s'efforçant d'excuser sa protectrice, ne fait que confirmer la véracité des allégations précédentes. « Il est vrai, dit le « courtisan, qu'elle affecta les airs de la joie la plus vive en arrivant « à White-Hall, et j'avoue que je fus un de ceux qui ne purent s'em- « pêcher de blâmer en secret de pareilles démonstrations. Un peu « plus de gravité n'eût pas été messéant au moment où elle entrait « dans le palais de son père, à la veille du jour où elle allait en oc- « cuper le trône. Cette façon d'agir me parut d'autant plus extraor- « dinaire que je n'avais jamais remarqué dans sa conduite la moindre « inconvenance, et comme je ne pus m'empêcher de lui en marquer « mon étonnement en lui demandant comment il se faisait que les « disgrâces de son père ne lui eussent causé aucune impression, « Sa Majesté me fit l'honneur de me répondre qu'au fond de l'âme « elle n'était point insensible, mais qu'elle avait reçu des ordres « écrits sur lesquels elle avait dû régler ses manières et jusqu'à l'air « de son visage. »

Oldmixon va plus loin : il admet les manifestations joyeuses que d'autres ont trouvées déplacées, mais il les admire, il les loue, et bien loin de vouloir y trouver une explication ou une atténuation dans des ordres secrets, il s'indigne contre ceux qui ont cru ainsi devoir excuser Marie, « et ne voit dans son air, ses discours, ses manières, « rien qui ne soit naturel, charmant et gracieux, autant qu'on puisse « le désirer chez une reine. »

Marie ne se borna pas cependant, pour se rendre populaire, à cette exubérante gaieté qui faisait contraste avec la maussade taciturnité de son mari : en affectant les apparences de la dévotion et d'une conformité rigoureuse aux pratiques du culte anglican, elle trouva moyen de faire un salutaire contre-poids au scandale donné par Guillaume. Celui-ci, même lorsqu'il assistait à l'office de l'église établie, gardait son chapeau sur la tête, suivant la coutume calviniste, et si par hasard il se découvrait, il avait bien soin de remettre son chapeau au moment où commençait le sermon.

Marie affichait, au reste, un grand zèle à se mêler d'affaires ecclésiastiques ; ce fut elle qui, en récompense des services rendus par Burnett à la cause de la révolution, lui conféra l'évêché de Salisbury. Elle ne manqua pas d'accompagner cette faveur d'exhortations qu'elle étendit jusqu'à la femme du prélat « à laquelle, dit celui-ci, « Sa Majesté daigna recommander de devenir, par son humilité et la

« modestie de ses ajustements, un modèle pour les femmes des autres « ecclésiastiques. »

La faveur royale et les admonestations de Marie ne purent cependant préserver d'un sort lamentable la première lettre pastorale de Burnett. Une phrase imprudente, où il laissait entendre que Guillaume et Marie exerçaient leur autorité par droit de conquête, révolta l'orgueil national du Parlement, qui fit publiquement, et par la main du bourreau, brûler le mandement du nouvel évêque.

Le couronnement des usurpateurs se préparait, et déjà ils étaient à leur toilette lorsque, le 11 avril, on apprit le débarquement de Jacques en Irlande, et sa marche triomphante. Une violente scène de reproches et de récriminations se passa alors entre Guillaume et Marie : il échappa à celle-ci de dire à son mari qu'après avoir commis la faute de laisser fuir le roi Jacques lorsqu'il le tenait entre ses mains, Guillaume était seul responsable du retour de son beau-père et de ses conséquences.

Un couronnement accompli sous de pareils auspices devait se ressentir du trouble et de l'agitation que ces nouvelles avaient jetés dans les esprits. Aussi jamais cette solennité ne fut marquée par tant de confusion et d'incidents ridicules ou fâcheux. L'enthousiasme populaire s'en trouva quelque peu refroidi, et on accueillit avec mécontentement certaines innovations dans le rituel, introduites les unes par motifs politiques, d'autres seulement par la mauvaise humeur ou le caprice de Guillaume. Ainsi, par exemple, on trouva fort mauvais que, contrairement à l'usage immémorial, le nouveau roi ne se fît point accompagner par sa femme lorsqu'il vint faire son entrée triomphale au Parlement. Il est probable que, par cette dérogation aux vieilles coutumes nationales, il voulait, dès le premier moment de son règne, prononcer une interdiction dont il ne se départit point. Il ne permit en effet jamais à Marie d'entrer en rapports directs avec les délégués d'une nation sur laquelle il prétendait s'arroger un pouvoir indépendant des droits héréditaires de la fille des Stuarts : pendant le temps même où elle fut régente et où elle exerça le pouvoir d'une main habile et ferme, ce fut seulement par des députations de la Chambre des lords ou de celle des Communes que Marie reçut les communications du Parlement.

Une certaine froideur ne tarda pas à se manifester entre les deux Tullies modernes : lady Churchill, devenue lady Marlbourough, attribue ces premiers germes de dissension « à la différence d'hu-

« meur des deux sœurs, dont l'une était aussi enjouée que l'autre « était silencieuse. Anne parlait peu, et Marie se lassait vite de ceux « qui ne savaient pas lui raconter les bruits de la cour et de la ville. « D'ailleurs Marie et Guillaume avaient tiré du prince et de la prin- « cesse de Danemark tout l'usage qu'ils en pouvaient faire, et ils « n'avaient plus à les ménager. »

On avait, en effet, obtenu la cession des droits d'Anne, par la promesse d'une augmentation de son immense revenu. Mais à peine en possession de la couronne, bien loin d'ajouter à cette allocation, Guillaume remarqua, en présence du lord trésorier, qu'il ne comprenait pas ce que sa belle-sœur pouvait faire d'une somme aussi forte. Il commença par supprimer la table séparée qui était accordée aux cadets de la famille royale, « et certes, dit lady Marlbourough, la ma- « nière dont ce prince brutal et mal élevé se comportait à table, « n'était pas de nature à rendre très-agréables à la princesse les « repas pris en commun. Une fois entre autres, pendant la grossesse « d'Anne, le roi Guillaume dévora à lui seul, et sans lui en offrir, « toute une assiette de petits pois nouveaux, qu'elle aimait beau- « coup, et dont la privation pouvait avoir des suites dangereuses « dans son état. »

L'anecdote est puérile: puériles aussi sont les détails que deux jeunes pages racontaient à cette commère titrée, sur les habitudes inhospitalières de Guillaume, sur ses façons insolentes avec les grands seigneurs anglais, sur son penchant aux fortes liqueurs de Hollande ; mais ces trivialités sont des traits naturels pris sur le fait: c'est de l'histoire intime, dépouillée de son costume officiel, de ses ornements de gala ; l'homme nous apparaît tel qu'il était en réalité et non tel que les gazettes d'Angleterre et de Hollande, les panégyriques calvinistes et révolutionnaires l'ont dépeint, et nous pensons qu'en faveur de la vérité qui ressort de ces récits souvent vulgaires, presque ignobles dans leur naïve précision, on nous pardonnera de nous y arrêter quelquefois.

Cependant la guerre se continuait en Irlande, avec des succès différents : Marie, comme pour faire montre de son indifférence aux malheurs de son père, qu'on annonçait tantôt être captif ou mort, malade ou blessé, ne trouve rien de mieux que d'assister à la représentation d'une pièce de théâtre que son immoralité et son impiété avaient fait défendre par Jacques II, raison suffisante pour que sa fille la redemandât. Mais elle n'y trouva point le plaisir qu'elle s'y pro-

mettait. « Le public, justement indigné de la voir prendre part à un « pareil divertissement le jour même où on disait son père tué, s'em- « pressa de saisir dans ce drame historique toutes les allusions favo- « rables à la cause proscrite, et blessantes pour la reine: à chaque « application qu'il était possible de faire, le parterre entier, se tour- « nant vers la loge royale, semblait accabler l'aînée des Tullies sous « le poids de tant de regards chargés de reproches. »

De ce jour, la censure eut une rude besogne, et Shakspeare lui-même fut mutilé et quelquefois absolument prohibé, comme le fut entre autres sa tragédie du *Roi Lear*. Malgré ce luxe de précautions, Marie ne s'aventura pas de sitôt au théâtre. Elle chercha des plaisirs moins littéraires, sinon plus décents, et se mit à courir certaines boutiques de curiosités des Indes, à dîner chez une fameuse marchande à la toilette, à consulter des diseuses de bonne aventure; Guillaume, irrité de ces allures pour le moins déplacées, témoigna publiquement son mécontentement à Marie, et lui reprocha, en termes que miss Strickland se refuse à répéter, de hanter des maisons mal famées. En enregistrant, dans sa correspondance intime, des détails dont sa charge de chambellan le mettait très-exactement au fait, lord Nottingham ajoute que « la reine prit fort tranquillement son parti de cette scène « d'une violence et d'une grossièreté cependant auxquelles les murs « du palais n'étaient point accoutumés. » L'impression produite sur Marie par ces reproches ne fut en effet point durable, car toujours en quête de dissipations, elle alla en chercher à une sorte de jardin flottant sur la Tamise, qui devait avoir quelque analogie avec les fameux bateaux de fleurs de la Chine. Celui-là se nommait la *Folie* et, selon la description d'un auteur contemporain, les divertissements offerts au public étaient ignobles, pour ne rien dire de plus. Lord Notthingham avoue que la conduite de la reine lui attira le blâme de tout ce qu'il y avait encore d'honnête à Londres: les cafés littéraires, les tavernes à la mode furent inondés de satires violentes, auxquelles le célèbre poëte Dryden ne refusa pas le concours de sa plume. Il n'eût pas été étonnant qu'en d'autres circonstances, et si la vie de son père n'avait pas été journellement menacée, une jeune reine eût cherché, dans des distractions plus convenables, à ramener autour d'elle un peu de cette gaieté qui semblait à jamais bannie de White-Hall. Guillaume n'aimait pas le monde et moins encore la société des Anglais. Outre la chasse et les courses de chevaux où il pariait des sommes énormes, il ne prenait plaisir qu'à se renfermer dans son cabinet particulier avec

quelques amis hollandais. Là, gardé par une troupe de soldats étrangers qui avaient la pipe à la bouche et la pique à la main, les convives du stathouder passaient la soirée à boire et à fumer avec lui jusqu'à neuf heures et demie où le souper était annoncé : à dix heures et demie tout le monde dormait.

Pendant ce temps, la princesse de Danemark attendait ses couches au château de Hampton-Court. Elle y était traitée à la vérité selon ce qui était dû à son rang, mais elle n'avait pas la disposition de la plus minime somme d'argent. On n'avait pas formellement supprimé sa pension, mais on ne la payait point, « de sorte qu'elle se trouvait, dit miss Strikland, dans la dépendance de son beau-frère pour le « pain même qu'elle avait à sa table. » Au moment où la naissanc de son fils vint assurer la succession dans la ligne protestante des Stuarts, Anne crut pouvoir profiter de cet événement pour solliciter du Parlement qu'il lui fît obtenir l'allocation promise et qui devait être prise sur l'énorme liste civile de 600,000 liv. sterling des nouveaux souverains. Marie, instruite de cette démarche, s'en montra vivement irritée, et les deux sœurs échangèrent à cette occasion d'amères paroles, tandis que Guillaume se hâtait de proroger les Chambres au moment où elles allaient s'occuper des réclamations de la princesse. A la session suivante, cependant, le Parlement aborda cette question avec assez d'énergie pour que Guillaume se vît forcé de s'exécuter. Il réduisit de 20,000 liv. sterling la pension promise, mais Anne, accablée de dettes et d'embarras, n'eut garde de chicaner là-dessus.

De ce moment, la froideur témoignée à sa sœur par Marie s'accentua chaque jour davantage, jusqu'au moment où, deux ans plus tard, elle éclata en actes d'hostilité positive. La reine se borna d'abord à n'entrer dans les appartements de son neveu que quand elle était sûre de n'y pas rencontrer la princesse, et lorsqu'elle envoyait saluer le petit duc de Glocester, le porteur du message avait ordre de ne point prendre garde à la présence de sa mère et de ne s'adresser qu'au royal baby, incapable de comprendre les discours qu'on lui débitait.

Ces mesquines divisions intestines devaient bientôt faire place à de plus grandes préoccupations.

M. DE ROMONT.

(La fin au prochain numéro.)

DE LA SITUATION PRÉSENTE
DE L'ALLEMAGNE

(Suite et fin.)

VIII

N'est-il pas exagéré d'attribuer une aussi grande importance que je l'ai fait à l'influence des lois dites *de l'offre et de la demande* et de *la libre concurrence* sur l'état social et politique, non-seulement de l'Allemagne, mais aussi de l'Europe entière? Ce doute a dû se présenter à l'esprit de quelques-uns des lecteurs de cette étude, car moi-même, amené, sans préméditation, et uniquement par l'observation attentive des faits, à la conviction que ce principe de l'économie moderne est au fond de la plus part des erreurs et des malheurs contemporains, je me suis inquiété de revenir si souvent sur cette formule à propos des sujets les plus divers. Que sera-ce donc si nous la rencontrons encore en traitant de l'Allemagne au point de vue de la politique extérieure?

Pourtant, elle s'impose cette fois d'une manière si directe, si peu déguisée, qu'il n'est pas besoin d'invoquer la logique ou le raisonnement pour la retrouver. L'importance politique des Traités qui ont fondé le *Zollverein* n'est plus un mystère pour personne, et c'est ouvertement qu'à l'heure même où j'écris ces lignes, la Prusse se déclare prête à faire sortir *légalement* l'unité allemande des délibérations d'un parlement qui s'appelle *Zollparlament*, Parlement-douanier.

Le *peuple* allemand tient aux petits États et aux dynasties que l'hégémonie prussienne veut détruire; aussi n'est-ce pas sur le peuple ou sur ses sympathies que les Hohenzollern ont compté pour seconder leurs vues ambitieuses; ils se sont faits les alliés du *libéralisme moderne* et de la classe qui le représente, que j'ai nommée la *bourgeoisie moderne*. Le développement des intérêts matériels et de la richesse selon les lois de l'économie libérale a donc forcément dû

être offert comme une récompense et servir d'amorce au parti que l'on voulait gagner.

Pour ne pas avoir à revenir sur l'histoire de la formation du Zollverein, il suffira de citer quelques passages d'une brochure de M. P. Faugère, intitulée : « *Le Zollverein* ou l'Union des douanes de la Prusse et des États allemands. » Cette brochure n'était à peu de chose près que la reproduction d'un *Mémoire* du même auteur, couronné en 1842 par la *Société d'encouragement pour l'Industrie nationale*; mais ce qui donnait une signification particulière à la réimpression de 1859, c'est qu'à cette seconde date M. Faugère était sous-directeur politique au ministère des affaires étrangères, et que ce ministère s'occupait dès lors du *Traité de Commerce* conclu en 1862 entre la France *et la Prusse*. — Le traité s'est étendu au Zollverein au nom duquel la Prusse l'avait signé *sans y être autorisée*. Mais nous reviendrons sur cette seconde question qui mérite un examen spécial.

Voici donc comment le ministère des affaires étrangères permettait à l'un de ses employés les plus élevés d'apprécier en 1859 la signification politique du *Zollverein* : « ... L'association allemande, « disait-il, sera sans aucun doute une des œuvres les plus impor- « tantes de la diplomatie moderne et l'un des événements les plus « féconds de ce siècle. Des négociations habiles et persévérantes ont « opéré ce qui jusque-là n'avait jamais été fait que par la con- « quête... Quoique l'union allemande ait, comme nous l'avons vu, « sa cause essentielle dans des considérations de l'ordre matériel, il « ne s'ensuit pas, en effet, qu'elle soit dénuée d'une grande portée « politique... Un des signes les plus manifestes de la portée poli- « tique de l'association se trouve évidemment dans la résistance que « l'Autriche lui a opposée dans les premiers temps... plus tard elle « a redouté la prépondérance que prenait la Prusse en devenant le « centre d'une association générale... »

« L'Autriche, en effet, appréhende surtout le développement de « deux puissances, l'une qui la presse au Nord, et l'autre à l'Orient, « la Prusse et la Russie. »

« ... Quel changement prodigieux s'est opéré dans le cours de « quelques siècles! Les nombreuses parties de l'ancien empire ger- « manique sont aujourd'hui réunies par le lien des relations commer- « ciales, comme elles l'étaient autrefois par ceux de la féodalité, et « ce n'est plus la puissante maison d'Autriche qui occupe le pre-

« mier rang dans ce nouvel Empire : c'est un État qui, il y a un siè-
« cle et demi, vassal de l'Autriche, est aujourd'hui son rival et se
« substitue de plus en plus à elle dans la direction de l'Allemagne. »

On voit que M. Faugère est enchanté de ce *changement prodigieux*. Mais poursuivons :

« En prenant une si grande influence dans la sphère des intérêts
« matériels qui prédominent aujourd'hui en Allemagne, la Prusse a,
« du même coup, fait passer des mains de l'Autriche dans les
« siennes une notable portion de la puissance directrice de la Confé-
« dération germanique ; elle a constitué une sorte de république fé-
« dérative dont la présidence et la capitale sont à Berlin. »

«... C'est à Berlin et non à Francfort, siége de la Diète, que les
« industries menacées par la concurrence étran gère viennent porter
« leurs doléances de tous les points de l'Allem agne. C'est là que le
« tarif général des douanes allemandes s'élabore et se règle ; c'est là
« que s'adressent les puissances étrangères qui veulent entrer en
« négociations avec l'association...

« Si l'on envisage sous une autre face la partie politique de l'Union
« allemande, il semble que les peuples qui la composent, longtemps
« séparés les uns des autres, d'abord par les guerres de la féodalité,
« puis par les guerres de religion, gravitent aujourd'hui vers l'unité
« et tendent à se constituer en un seul corps de nation... »

« Sans chercher à dénoncer les événements, sans avoir la prétention de prophétiser l'avenir, il est permis de penser que l'unité industrielle et commerciale dont l'Allemagne est aujourd'hui en possession n'est que le prélude de son homogénéité politique... »

« Avec la liberté de la presse, la simplification de la législation
« administrative et civile, on demandait aussi l'abolition des douanes
« intérieures ; on y voyait, et avec raison, de grands avantages ma-
« tériels ; mais il est permis de croire que la Prusse, en favorisant
« l'accomplissement de ce vœu, a eu également pour but de donner
« au sentiment de l'unité allemande une satisfaction matérielle, afin
« de détourner ainsi les esprits de la tendresse qui eût pu les porter
« vers une solution politique qui eût échappé à son influence... »

« Quoi qu'il en soit, le sentiment populaire de l'unité germanique a
« cessé de n'être qu'un rêve ; il est sorti du domaine de l'utopie pour
« entrer dans celui des intérêts matériels... Mais cette unité maté-
« rielle, résultat de l'association, loin de retarder la fusion morale,
« aura pour effet de la hâter. On peut le dire dès aujourd'hui : l'Alle-

« magne arrivera à l'unité politique par l'unité administrative, qui « pour la France, au contraire, fut le résultat de la centralisation du « pouvoir suprême. »

« L'unité politique de l'Allemagne est au fond des cœurs; l'ins- « tinct secret des peuples la souhaite et l'attend, qu'elle vienne de « la Prusse ou d'ailleurs. Qui est-ce, en effet, qui y perdrait en défi- « nitive? Les souverains. Qui est-ce qui y gagnerait? les popula- « tions? »

La citation est longue, mais elle est pleine d'enseignements. On y voit que les vues de la haute politique avaient fait place à des considérations purement commerciales, même dans les bureaux de notre ministère des affaires étrangères. Les *intérêts matériels* prenaient le dessus en Allemagne : rien de mieux, c'était se mettre à la *hauteur* des idées modernes. L'autorité était menacée par la prépondérance de la Prusse : à merveille; ne sommes-nous pas les ennemis de cette puissance arriérée? La féodalité s'en va; on ne peut qu'applaudir. Enfin *l'unité allemande*, devient inévitable : c'est un *progrès de la civilisation*.

M. Faugère ne paraît pas songer un seul instant aux dangers de cette *unité*, faite au profit d'une puissance essentiellement militaire et voisine de la France. Il pense à son pays pourtant, car il se pose cette question : « Que doit faire la France en présence de ces éven- « tualités? » Il y répond exactement comme s'il était employé dans une maison de commerce : « L'intérêt des alliances internationales « de la France, dit-il, se réunit à son intérêt commercial pour la « porter à conclure avec les États associés un traité qui, tout en « stipulant pour des avantages matériels, doit être aussi conçu dans « une pensée politique. Les relations commerciales fondées sur l'in- « térêt commun sont aujourd'hui un des plus sûrs liens des nations... « Il faut faciliter (à ce nouveau peuple), l'accès de nos ports sur la « Méditerranée et l'Océan, et que les transactions commerciales « établissent entre la France et lui, des échanges qui deviendront « aussi favorables à notre politique qu'à notre commerce... » On voit que le mot *politique* est ici pour la forme, et que les préoccupations commerciales sont, non-seulement dominantes, mais exclusives.

Le ministre préparait son traité de commerce, et M. Faugère, en bon employé, voulait en démontrer l'utilité. — Mais avant d'en venir à ce traité, il faut dire en quelques mots quelle était la situation de l'Autriche en présence du *Zollverein*.

Le *Zollverein* s'était formé par degrés ; il y avait eu d'abord des associations séparées entre divers États de la Confédération, mais, malgré le zèle infatigable de la Prusse, l'union générale s'était achevée lentement, car les motifs qui pressaient cette puissance d'accomplir son œuvre devaient, tout naturellement, engager l'Autriche à la retarder. Les gouvernements qui tenaient à leur autonomie et qui prévoyaient les suites politiques de cette association devaient, de leur côté, y résister de leur mieux, et le Hanovre, par exemple, est resté jusqu'en 1851, le centre d'un groupe spécial qui s'appelait le *Steuerverein*. Lutter contre des *intérêts matériels* évidents est un rôle ingrat, et l'Autriche devait être battue sur ce terrain ; il semble donc que du jour où elle a prévu l'inutilité de ses efforts, elle aurait dû se rejeter sur l'unique moyen de rivaliser avec la Prusse au sein même de l'association et y entrer à son tour.

Cette solution paraît simple au premier abord ; aussi est-il reçu de hausser les épaules et de dire qu'après tout, si l'empire autrichien touche à sa ruine, c'est bien sa faute ; qu'il s'est attardé volontairement et qu'il a perdu toutes les occasions qui s'offraient à lui d'entrer dans le mouvement de la civilisation, etc., etc.

La critique est aisée, mais on oublie ici ce que c'est que l'Autriche : elle est infiniment loin d'être une puissance exclusivement allemande. En 1849, le cabinet de Vienne avait exprimé le désir d'entrer dans l'association douanière ; en 1851 le prince de Schwarzenberg était revenu sur cette proposition, mais il fut répondu : « Qu'il était contraire à l'acte fédéral et aux principes de l'équilibre européen de « faire entrer dans la Confédération germanique les parties non-« allemandes de la monarchie autrichienne. » — Il aurait donc fallu que l'Autriche établît une ligne douanière à l'intérieur de ses frontières, car on n'admettait la participation possible au *Zollverein* que pour ses provinces allemandes. Elle aurait dû, par conséquent, détruire l'unité de son propre régime économique et compromettre gravement son unité politique elle-même.

Cependant, dans un Traité du 19 février 1853, qui facilitait déjà beaucoup les transactions entre elle et l'Allemagne, l'Autriche était parvenue à faire consacrer en principe l'entrée de tous ses États dans le Zollverein. Il y était stipulé que des conférences s'ouvriraient en 1860, pour négocier l'union douanière complète entre les parties contractantes. Si ce but s'était réalisé, M. Faugère, qui traite cette question dans son avant-propos, croit que le Zollverein

se serait probablement, un jour ou l'autre, séparé en deux camps : « On verrait d'un côté la Prusse avec les États du Nord, de l'autre « l'Autriche avec ceux du Midi, offrant à leur commerce le port de « Trieste et l'appui de sa marine militaire... » ou bien encore, dit-il : « une fois entraînés dans la sphère d'action des deux grandes puis- « sances... les divers États allemands n'ayant bientôt plus qu'une « souveraineté nominale,... tenteraient peut-être de s'unir en- « semble et de constituer un corps de nation indépendant à la fois « de l'Autriche et de la Prusse... » — Ce sont là deux hypothèses « qui ne répondent ni l'une ni l'autre à ce que les aspirations de l'Allemagne vers *une certaine unité* ont de légitime ; mais il est difficile de contester qu'en tout cas la France n'aurait eu rien à redouter de leur réalisation. — J'ai dit *la France,* en donnant à ce nom l'acception large qui comprend à la fois tous les éléments de sa grandeur morale, politique et militaire, sans exclure le soin des intérêts matériels, mais en ne leur subordonnant pas tous les autres. Nos politiques comprennent autrement le rôle de leur patrie : ils n'auraient vu dans ces éventualités que des combinaisons douanières qui auraient *restreint les débouchés*, et ils ont mis bon ordre à ce que l'Autriche ne pût jamais faire partie du Zollverein.

IX

Nous avons vu que l'Autriche devait ouvrir des négociations dans le but de faciliter son entrée dans *l'Association douanière* allemande, et que cette association avait, par le Traité de 1853, admis en principe l'admission de tous les États soumis au sceptre des Habsbourg. Quand le cabinet de Vienne voulut faire valoir à Berlin les droits acquis par ce Traité, on lui répondit que le Zollverein négociait lui-même un Traité de commerce avec la France, et qu'il fallait attendre le résultat des conférences ouvertes à ce sujet, avant d'entreprendre autre chose. La Prusse, en effet, avait été chargée par tous les États de l'association, d'écouter et de discuter en leur nom des propositions françaises.

En septembre 1861, le cabinet de Berlin fit part à tous les membres du Zollverein des prétentions de la France, et ceux-ci répondirent en déterminant le maximum des concessions qu'ils étaient disposés à faire. La Prusse admit la nécessité de reprendre la négociation sur ce nouveau terrain, puis, le 2 août 1862, elle signa

le Traité de commerce, *sans consulter davantage ses co-associés, sans tenir compte des limites tracées par eux.*

La Prusse, ne l'oublions pas, était autorisée à négocier, mais non pas à conclure sur d'autres bases que celles qui avaient été déterminées. Néanmoins elle s'engagea pour tous les États qui faisaient partie du Zollverein, en se bornant à leur dire « que ses plénipo- « tentiaires avaient obtenu le maximum des concessions auxquelles « la France pouvait souscrire. » — Ce n'est pas tout encore : l'art. 31 du nouveau Traité assurait à la France « la participation à tous les « avantages que l'on accorderait à l'avenir aux autres États », ce qui rendait désormais impossible l'entrée de l'Autriche dans le Zollverein.

On comprend sans peine que, par le fait de cet empiètement et de cette violation d'un Traité antérieur, la question commerciale disparut, ou du moins fut reléguée au second rang, dès que les étranges procédés du cabinet de Berlin furent connus en Allemagne et à Vienne. Le comte de Rechberg avait, le 12 juillet, c'est-à-dire avant la signature du Traité de commerce, fait des propositions pour fixer les relations de l'Autriche avec le Zollverein, mais, malgré les droits acquis par le Traité de 1853, la Prusse ne daigna répondre *qu'après la signature du Traité français.*

Les États du Sud et le Hanovre, de leur côté, refusèrent d'adhérer au pacte conclu sans leur consentement, et on ne peut pas nier qu'ils ne fussent dans leur droit. La Prusse venait, en effet, de faire en Allemagne *acte de souveraineté* en même temps que d'hostilité à l'égard de l'Autriche. La question allemande était soulevée de la manière la plus irritante pour tout ce qui n'était pas prussien, et la France venait d'apposer sa signature au bas d'un Traité dans lequel la Prusse avait agi comme si son hégémonie était déjà un fait accompli.

Était-ce inadvertance, oubli, ou bien le cabinet français ignorait-il que la Prusse avait outrepassé les limites de ses droits? S'il en avait été ainsi, la faute pouvait encore se réparer, et l'émotion de l'Allemagne était bien faite pour indiquer l'écueil politique qui se cachait sous la convention commerciale. M. Thouvenel, alors ministre des affaires étrangères, marqua bien quelque surprise de l'effet produit par le Traité, mais, dans une dépêche du 23 août, il déclara que, dans l'attitude des gouvernements du Sud, « il ne pou- « vait méconnaître l'influence de sentiments peu favorables au rap-

« prochement que la Prusse s'efforçait d'opérer entre la France et « l'Allemagne (1)... » Il ajoutait, à propos des démarches de l'Autriche : « La combinaison tardivement suggérée au cabinet de Vienne « par les embarras de sa situation ne pourra dans aucun cas com- « promettre, en ce qui nous concerne, l'entente que nous sommes « heureux d'avoir réussi à établir avec la Prusse. Le gouvernement « de l'Empereur regarde le pacte du 2 août comme définitif, et il « n'appartient désormais qu'au cabinet de Berlin de nous relever « de nos obligations par son propre désistement... En déclarant à « ses co-associés que ses plénipotentiaires avaient obtenu le maxi- « mum des concessions auxquelles la France pouvait souscrire, le « cabinet de Berlin ne s'est pas trompé, et le gouvernement de « l'Empereur ne lui infligera dans aucun cas un désaveu *en traitant « à des conditions différentes avec d'autres États de l'Allemagne...* »

Ainsi, la France persistait à ne voir dans son traité que le côté commercial ; la dernière phrase, il est vrai, pouvait faire croire que si les États récalcitrants admettaient des clauses identiques à celles du pacte prussien, ils pourraient encore sauver leur dignité en signant *le même Traité* en leur nom propre, et pour bien établir que la Prusse n'avait pas eu le droit de s'engager pour eux ; mais la suite prouva que cette dernière satisfaction leur serait refusée.

J'étais alors en Allemagne, et voici ce que me disait à ce propos le ministre des affaires étrangères de l'un des États qui refusaient leur adhésion au Traité de Berlin : « Le Traité, fût-il aussi avantageux « pour nous qu'on le prétend, il y a dans la manière de procéder du « cabinet prussien une inconvenance que nous ne pouvons pas sup- « porter. La Prusse, ici comme toujours, se pose en souveraine de « l'Allemagne, et accéder à son Traité, ce serait renoncer à notre « autonomie dans le Zollverein. C'est toujours cette hégémonie « prussienne dont nous ne voulons pas, à laquelle nous ne souscri- « rons à aucun prix. Je ne sais si l'empereur Napoléon a bien com- « pris que la question allemande est là tout entière. Nous n'avons « pas le moindre mauvais vouloir pour lui ou pour la France ; mais « on veut nous forcer à l'abdication, et nous ne pouvons y consentir. « Je souhaite pour l'empereur Napoléon, autant que pour nous, qu'il « ne tente pas de se mêler à nos dissidences intestines : *autant vau- « drait mettre la main dans un guêpier*, et on ne peut prévoir la fin « des complications qui en résulteraient : en tout cas, ce serait le « commencement d'une ère de malheurs universels. » — Il faut

avouer que ces paroles, que j'ai notées le jour même où elles me furent dites, le 30 août 1862, étaient vraiment prophétiques, et que *l'ère de malheurs* n'est plus une vaine menace : elle date de 1866, et nul ne saurait prévoir quand elle finira.

La Saxe avait d'abord admis le Traité de commerce avec la France ; mais quand M. de Beust, qui dirigeait alors sa politique, vit que les autres États étaient disposés à résister, il se ravisa. Aucun État faisant partie du Zollverein ne pouvant faire un Traité de commerce sans le consentement *unanime* de ses co-associés, il fut facile au cabinet de Dresde de justifier son changement d'attitude : il fit savoir à Berlin que l'unanimité n'existant pas, il croyait devoir se ranger avec les opposants qui par leur refus rendaient le Traité nul.

La lutte engagée alors entre la Prusse et le reste de l'Allemagne fut assez sérieuse pour qu'un moment il parût possible de reconstituer le Zollverein sans elle. Cependant, comme un certain nombre de petits États du Nord marchaient toujours avec le cabinet de Berlin et que l'opposition se trouvait toujours au Sud, la diplomatie prussienne fit entendre qu'en cas de séparation elle ferait un Zollverein du Nord, *avec le Mein pour limite*. Le *Parlement douanier*, qui réglerait les affaires de ce Zollverein, deviendrait peu à peu politique et les bases d'une Prusse agrandie seraient ainsi toutes trouvées. Il est fort possible que cette pensée soit réellement venue aux ministres prussiens, bien que le Hanovre, par sa situation maritime, eût tout ce qu'il fallait pour rendre ce projet irréalisable. Quoi qu'il en soit, le Sud fut épouvanté de cette perspective et son énergie en fut un peu diminuée. La Prusse avait, en outre, une arme redoutable à son service : elle menait et excitait contre les gouvernements l'opposition libérale qui partout était très-puissante.

C'est pendant toutes ces querelles que M. de Bismarck fut appelé au ministère de Berlin. Il est assez curieux que ce fait ait contribué à rendre courage aux États mécontents. On savait bien que le nouveau ministre était l'ennemi personnel de l'Autriche, mais le conflit constitutionnel était alors à son apogée en Prusse ; l'arrivée d'un cabinet réactionnaire fut considéré comme devant amener une révolution. On crut, et cela fut vrai dans une certaine mesure, que les libéraux hors de Prusse prendraient fait et cause pour les libéraux prussiens, ce qui aurait enlevé à la politique des Hohenzollern un de ses moyens d'action les plus puissants. M. de Bismarck laissait bien entrevoir qu'il espérait *détourner l'attention de ses adversaires*

de l'intérieur vers des plans brillants de politique extérieure, mais ce rêve était traité d'insensé.

A l'époque où il n'était encore que ministre plénipotentiaire à Francfort, M. de Bismarck avait émis des opinions singulières; il avait parlé de la disposition où il serait, le cas échéant, d'offrir les provinces rhénanes à la France en échange de l'agrandissement indéfini de la Prusse. Ces propos, tenus un peu légèrement et lorsque personne ne croyait possible l'avénement au pouvoir de cet ambitieux, furent répétés et exploités contre lui quand on le vit appelé aux affaires étrangères. Le rôle que jouait la France à l'occasion du Traité de commerce la rendait alliée de la Prusse contre l'Autriche et les États secondaires, et c'était un motif pour rendre la Prusse plus impopulaire. Quand il est question de livrer à la France la moindre parcelle du territoire allemand, l'accord devient unanime contre elle et contre ceux qu'on soupçonne d'être ses complices. Il ne faut jamais oublier cela quand on s'occupe de politique allemande, car, sur une base semblable, nous ne réussirions jamais qu'à soulever contre nous d'irréconciliables inimitiés.

Chacun sait maintenant à quoi s'en tenir sur M. de Bismarck et sur son énergie, mais il m'a paru intéressant de raconter comment et pourquoi, dès les premiers jours de son entrée au ministère, il s'est trouvé *notre allié*. Le cabinet de Paris, malgré tous les efforts de ceux qui étaient menacés par l'ambition prussienne, ne consentit jamais à voir dans son traité autre chose qu'une *affaire commerciale*. En vain offrit-on de s'engager d'avance à ne rien changer aux dispositions du Traité et en suppliant seulement que l'adhésion des États lésés dans leurs droits fût réservée jusqu'à des conférences qui sauveraient leur dignité et, il faut bien le dire, leur autonomie. On ne fut pas moins inexorable à Paris, qu'à Berlin; les libéraux, de leur côté, soutinrent dans cette question le ministère réactionnaire prussien ; le Traité fut maintenu, imposé, l'Autriche et les petits États furent froissés dans une des questions qui leur tenait le plus à cœur. Mais les économistes furent enchantés.

Ce retour en arrière sur des négociations d'un ordre secondaire pourra sembler superflu, mais on aura compris, je pense, que mon but n'était pas de raconter l'histoire du Traité de commerce. Le Traité n'est qu'un épisode, mais les partis qui divisent l'Allemagne se sont trouvés en présence à son sujet, et la diplomatie française reçut l'ordre de marcher avec celui qui nous est le plus

hostile et dont le triomphe définitif devait nous coûter si cher.

S'unir à la Prusse pour détruire les États secondaires de l'Allemagne c'était commettre la plus grave de toutes les fautes; chercher une alliance à Berlin contre l'Autriche, c'était faire preuve d'un aveuglement si funeste, si cruellement expié qu'on ose à peine le faire ressortir de peur de paraître impitoyable.

Le pacte du 2 août 1862 n'avait certainement pas pour objet de nous jeter dans ces voies malheureuses; ni à Paris, ni à Berlin on ne prévoyait de si loin; mais quand il s'est agi de signer, j'ai la conviction que la Prusse qui savait bien que ses co-associés accepteraient les clauses commerciales si seulement elle les en priait, a conclu sans eux *précisément dans le but de les offenser*. Elle a dit à nos plénipotentiaires qu'elle n'agissait ainsi que par égard pour nous, et en ce sens elle les a joués; l'occasion qu'elle trouvait de nous engager avec elle dans la question allemande était trop précieuse pour ne pas être mise à profit, et elle nous a poussés ainsi dans «le guêpier» dont nous ne sommes plus sortis depuis.

Il serait absurde de prétendre que la guerre de 1866 est venue du Traité de commerce; mais sans le Traité de commerce l'accord entre la Prusse et la France aurait sans doute été plus difficile à établir.

X

J'ai nommé plusieurs fois la *question allemande* à propos du malheur que nous avons eu de nous y laisser jeter par la Prusse et avec la Prusse. Il est indispensable de dire en aussi peu de mots que possible ce que l'on entendait par là.

La *question allemande* s'appelait aussi la question de réforme de la Confédération : il était admis généralement que le pacte fédéral était insuffisant et qu'il avait besoin d'être modifié. Sous ce prétexte s'agitaient toutes les ambitions, tous les partis, les cabinets et les peuples, les hommes d'État et les révolutionnaires. L'Autriche et la majorité des États secondaires avaient dans cette mêlée le rôle de conservateurs : la réforme devait, selon eux, se faire par voie de perfectionnement et sur les bases de la Confédération telle qu'elle existait; il résultait de ce point de vue que l'initiative devait appartenir aux gouvernements; que la plus grande unité militaire et diplomatique dépendait d'un accord à établir entre les deux grandes puissances et les petites; et que les autres améliorations seraient réalisées par des *lois identiques* promulguées dans les divers États.

Le parti qui se prétendait populaire, c'est-à-dire le parti des libéraux, celui qui forma l'association appelée National-verein, tenait au contraire à procéder révolutionnairement. Selon lui, la première chose à faire était de détruire ce qui existait ; la Diète serait remplacée par un *Parlement national* qui ferait sortir de ses délibérations la réforme. La souveraineté des États secondaires était donc tout d'abord mise de côté et l'on disait ouvertement qu'à la tête de l'Allemagne future il devrait y avoir une autorité militaire remise aux mains *d'un souverain*. La Prusse était toute désignée pour le rôle de directrice, aussi soutenait-elle partout le National-verein.

Deux grandes puissances ne pouvant pas co-exister dans le plan de réforme radicale, ses partisans tendaient plus ou moins ouvertement à retrancher l'Autriche de la Confédération. Le parti fut nommé en conséquence parti de *la Petite Allemagne* ; il voulait diminuer l'Allemagne des provinces allemandes autrichiennes. Le parti conservateur était dit de *la Grande Allemagne* parce qu'il voulait se former sur les bases de la confédération existante et grâce à un accord entre la Prusse et l'Autriche. Il faut joindre à ces deux camps celui des partisans de *la triade :* désespérant d'accorder sérieusement les deux grandes puissances, ceux qui se rattachaient à cette troisième solution voulaient former une confédération des petits États sous les grands. Sans aller aussi loin, certains ministres des États secondaires désiraient au moins s'unir pour peser alternativement sur l'Autriche ou sur la Prusse et augmenter ainsi leur propre importance ; ils espéraient devenir par ce moyen les arbitres de toutes les questions et porter à leur gré leur adhésion décisive du côté où ils voudraient.

Les discussions, les plans de réforme, les notes diplomatiques, mémoires ou notes verbales, se sont succédé sur ces divers sujets pendant de longues années. On en ferait une bibliothèque, et les chancelleries allemandes ont prouvé à quel point elles sont capables d'écrire indéfiniment sur les mêmes matières sans jamais rien décider. Qu'auraient-elles pu décider, en effet ? La question était insoluble sans la guerre ou la révolution. La Prusse était parfaitement résolue à n'accepter aucune réforme raisonnable ; une confédération bien organisée aurait rendu plus difficile sinon impossible la réalisation de ses vues ambitieuses. Parler de réformes plus que personne, agiter les partis tapageurs pour lui préparer le terrain, affaiblir par tous

les moyens les petites souverainetés, tel fut l'objet de ses constantes menées.

Cependant, le National-verein ne lui paraissant pas capable de mener tout seul à l'hégémonie complète, elle avait résolu d'y arriver par degrés. Dans ce but, elle poussa le duc de Saxe-Cobourg-Gotha à présenter à son tour un nouveau plan et surtout à soulever une question qui ne menait à rien moins qu'à la rupture en fait du pacte fédéral. En attendant, disait-on, que les gouvernements soient d'accord, s'il s'en trouve quelques-uns qui soient disposés à faire *les sacrifices nécessaires* à *l'idée d'unité*, ils ont le droit de conclure un pacte séparé; en ce cas ils formeront une *confédération restreinte et plus étroite*, sans cesser pour cela d'appartenir à la confédération générale. Le duc de Cobourg fit plus que de parler, il conclut en juin 1861 une convention militaire par laquelle il remettait la conduite de ses troupes à la Prusse. On apprit en même temps que la Saxe-Weimar négociait un traité semblable, et Bade, toujours à la tête du mouvement prussien, fit entendre qu'il espérait bien en venir aussi à suivre un si noble exemple.

La Prusse ayant soutenu la légitimité de ce système dans une dépêche à M. de Beust du 20 décembre 1861, et le roi Guillaume ayant parlé solennellement dans le même sens, le 14 janvier 1862, l'Autriche et la plupart des États secondaires répliquèrent par une note identique le 2 février. La réponse prussienne fut impertinente comme toujours, et les relations étaient plus tendues que jamais précisément en 1862, à l'époque où la France signa son traité de commerce.

Il était impossible d'arriver plus à propos pour redoubler l'agitation et la tourner toute au profit de la Prusse. L'Autriche exclue commercialement de l'Allemagne, c'était un commencement de *Petite Allemagne*. Le National-verein, hésitant un instant sur quelques points uniquement commerciaux, comprit cependant quelle victoire il remportait et se prononça pour l'adoption du Traité français. Il n'y avait plus qu'à suivre l'impulsion donnée, et à trouver à l'heure dite une occasion de guerre : le National-verein fut aussi chargé de ce soin. C'est lui surtout qui a remué les esprits à propos des duchés de l'Elbe. Les gouvernements conservateurs, en y comprenant l'Autriche, tout le parti de la grande Allemagne en un mot, n'ont fait que suivre l'opinion dont ils étaient trop heureux de voir les préoccupations se tourner vers une question de politique extérieure.

Cette question avait tout ce qu'il fallait pour surrexciter le sentiment national ; il s'agissait de la *patrie allemande*, disait-on, et, sous prétexte de faire valoir de prétendus droits de la Confédération dans le Holstein, on étendait ce nom de patrie jusqu'au Schleswig. Or, dans le Schleswig « il y a quelques Allemands, mais ce n'est pas une pro-« vince germanique. Le Schleswig n'a jamais appartenu à la Confédé-« ration germanique. L'Allemagne, qui est un pays honnête, je le re-« connais, profondément honnête, mais passionnée, et qui peut se « tromper comme tout autre, l'Allemagne n'avait aucun droit sur le « Schleswig. Elle n'avait pas plus de droit sur le Schleswig, enten-« dez-vous ! qu'elle n'en aurait sur l'Alsace, sous prétexte qu'en Al-« sace il y a une grande partie de la population qui parle alle-« mand (1). »

Dans l'admirable discours dont j'extrais ce passage, M. Thiers a fait ressortir les fautes de la politique française avec une évidence telle que personne n'a osé lui répondre. Ce que j'ai tenté d'établir de plus que lui, qui n'avait pas à s'en occuper ce jour-là, c'est que les erreurs de notre diplomatie n'étaient pas nouvelles et n'avaient pas commencé avec la question danoise. Nous avions choisi en Allemagne la plus mauvaise de toutes les alliances, alliance uniquement commerciale, je le veux bien, mais alliance commerciale dont les conséquences politiques ne pouvaient être que désastreuses.

Si l'on se place au simple point de vue de *l'intérêt français* et de l'équilibre, sans se préoccuper de pensées plus élevées, toutes les solutions de la question allemande étaient admissibles pour nous, *excepté celle que nous avons précipitée.* La Confédération telle qu'elle était ne nous gênait pas : la rivalité entre la Prusse et l'Autriche l'empêchait en effet de devenir jamais redoutable. Parlait-on de réformes ? Le parti de la *Grande Allemagne*, qui défendait les bases existantes et tenait à garder l'Autriche dans la Confédération, se rapprochait le plus des conditions les meilleures. — Une des deux grandes puissances allemandes devait-elle avoir la primauté ? Celle qui n'a pas de frontières communes avec nous, et dont les intérêts en Orient sont d'accord avec les nôtres, celle surtout qui manifestement ne voulait pas, ne pouvait pas vouloir d'hégémonie, celle enfin qui faisait profession du respect le plus grand pour les petites souverainetés était celle que nous devions préférer. — L'idée de la *triade* n'avait assu-

(1) Discours de M. Thiers, du 3 mai 1866.

rément rien qui pût nous effaroucher ; on la présente même en Allemagne comme une idée française parce qu'elle est celle qui affaiblirait le plus la *patrie allemande.* — L'hégémonie prussienne, c'est-à-dire une Allemagne *petite* au gré des Allemands mais colossale cependant, aux mains d'une grande puissance militaire, déjà notre voisine, essentiellement conquérante, voilà ce que nous devions avant tout redouter, combattre, empêcher par tous les moyens. — Or, c'est précisément dans ce sens que nous avons été jetés par nos vues économiques.

Les malheureuses suites politiques du Traité de commerce étaient faciles à prévoir au moment même où il fut conclu, mais, en supposant qu'un avertissement plus précis fût nécessaire, la question danoise était bien faite pour lever tous les doutes. — On ne peut rien ajouter, rien changer à ce qu'en a dit M. Thiers dans le discours que je viens de citer : « A l'égard du Schleswig, l'Allemagne n'avait pas « même l'ombre d'un droit... A l'égard du Holstein, elle avait les « droits de la Confédération germanique, et ces droits ne s'étendaient « pas jusqu'à pouvoir dire, au nom de la Diète, à un prince confédéré : « Constituez telle province de telle ou telle façon ! » ainsi qu'on a « voulu le dire au Danemark ; non, ces droits n'allaient pas jusque-« là... Mais si, à l'occasion de la constitution existante, ou pour tout « autre motif, un trouble quelconque surgissait, la Diète pouvait, « en vertu de l'acte fédéral, prescrire ce qu'on appelait *l'exécution* « *fédérale*, c'est à dire ordonner à des troupes choisies de la Confé-« dération, de se transporter sur les lieux, d'y faire en quelque sorte « un acte possessoire, en attendant qu'un tribunal austrégal eût pro-« noncé sur le litige... la Diète n'avait... qu'un droit de juridiction. « Dans aucun cas elle n'était fondée à convertir ce droit de juridic-« tion en un droit de possession, car, *à l'égard d'un confédéré, le droit* « *de conquête ne saurait exister.* »

Ce ne sont pas là des idées de M. Thiers, ce sont des faits et des droits qu'il se borne à constater, et qui, hors d'Allemagne, n'étaient mis en doute par personne. — Pourtant à la mort du roi Frédéric VII, « on a saisi le moment où *les idées régnantes* avaient amené la réu-« nion de différents États italiens sous la main de Victor Emmanuel, « pour essayer de propager les mêmes idées et de suivre les mêmes « exemples en Allemagne... On a contesté la souveraineté du nouveau « roi dans les duchés ; on a imaginé la candidature du prince d'Au-« gustembourg ; on a attiré ce prince sur les lieux, et la Diète elle-

« même, la Diète, qui habituellement est une personne sage, grave, « mesurée, mais qui s'est laissé atteindre, elle aussi, par une fai- « blesse dont j'ai vu plus d'un gouvernement atteint dans notre temps, « celle de rechercher la popularité, la Diète a voulu accorder quelque « chose à l'entraînement général : elle s'est mise à la tête de ce qu'on « appelait dans le moment la patrie allemande, et elle a ordonné « l'exécution fédérale contre le Danemark... »

La Diète était plus excusable que M. Thiers ne semble le croire ; c'est pour essayer de ne pas mourir qu'elle a cherché un peu de popularité, et nous avions contribué à la jeter dans ces voies désespérées en lui portant un coup mortel. Il faut se rappeler aussi cette observation à propos du rôle que l'Autriche se crut contrainte d'accepter à son tour, par des motifs identiques. — Remarquons aussi en passant quelles étaient les *idées régnantes* qui causaient cet entraînement ; il s'agissait du droit que l'on aurait « de s'emparer d'une province « voisine parce qu'il s'y trouve quelques habitants parlant votre lan- « gue. Ce droit s'étendrait bien loin, et l'Alsace, je le répète, à cette « condition, nous échapperait. » — M. Thiers aurait dû ajouter la Lorraine, puisqu'il ne s'agit que de « quelques personnes » de même langue.

Ce qui ressort de là c'est que l'idée de l'unité allemande prenait un corps précisément à propos de la question qui doit le plus nous la faire craindre. — Au début de *l'exécution fédérale*, tant que la Saxe et le Hanovre ne firent rien de plus qu'occuper le Holstein à titre de dépôt, nous voulons bien admettre que les esprits prévenus aient pu garder encore quelques illusions. — « L'Autriche... voyait avec appréhen- « sion ce débordement des idées nouvelles... M. de Bismarck voyait « dans ce qui se passait alors en Allemagne une saillie dangereuse de « cet esprit libéral avec lequel il était aux prises (les dépêches pu- « bliées en font foi), et il avait dit au Danemark de ne pas s'in- « quiéter... »

Mais « tout à coup, je ne sais quel génie parlant à son esprit, ce « ministre entreprenant parut changer de politique. Il crut, comme « bien d'autres, qu'une manière habile de se dispenser d'être libéral, « c'était de jouer le démocrate. Alors il dit à tous les patriotes « allemands : « Soyez satisfaits, je vais prendre en main la cause de « la Confédération !... Et il a en effet marché sur les duchés. » — L'Autriche le suivit parce que, c'est encore M. Thiers qui le dit, « le mouvement des esprits était pour ainsi dire irrésistible. » Ce

motif était aussi « le génie » qui avait parlé à M. de Bismarck. L'idée de *nationalité* une fois soulevée et mise en action, il fallait la suivre ou affronter une révolution ; en Autriche il fallait faire semblant de la suivre ou sortir de l'Allemagne. Nos politiques qui devaient suivre les événements de près avaient-ils encore le droit de se tromper?

Ce que l'Allemagne attaquait alors, c'était un de nos alliés les plus anciens et les plus fidèles ; ce qu'elle violait, c'était un traité (celui de 1852) conclu par la France, l'Angleterre, la Russie, la Prusse, l'Autriche, et la Suède, à la demande du roi et du peuple danois ; à ce traité avaient adhéré : la Hollande, la Belgique, l'Espagne, le Portugal, le Piémont, la Toscane, le royaume de Napes, la Grèce. La *Confédération* n'avait pas adhéré, il est vrai, mais en Allemagne il faut ajouter à la participation de la Prusse et de l'Autriche l'adhésion du Hanovre, de la Hesse, du Wurtemberg et de la Saxe. « Messieurs, si cela n'est pas suffisant, il faut demander à Dieu « de sortir du mystère sublime dans lequel il a cru devoir s'enfermer « à l'égard des hommes, et de vouloir bien descendre sur la terre « pour y gouverner lui-même les peuples ! » L'Europe, en permettant à ce crime de se consommer, a prouvé, non pas « qu'elle serait bientôt, comme dit M. Thiers, mais *qu'elle était déjà* vouée à l'empire de la force brutale. »

Il faudrait copier tout le discours ; je ne puis qu'engager à relire le récit de la première conférence de Londres dans M. Thiers ; il faut le relire et chacun sera mis à même d'apprécier la politique française. Après cette conférence, la guerre a recommencé, puis est venue la paix de Vienne (octobre 1864), et la *question allemande* s'est dessipée plus nettement que jamais. C'est à la Confédération germanique qu'on avait tout sacrifié, « c'est au nom de la patrie allemande « qu'on avait dépouillé le Danemark ; donc qu'elle triomphe, « comme a triomphé la patrie italique de la famille de Toscane, de « la famille de Naples et des États du Saint-Siége ! — Eh bien, non, « l'iniquité devait aller plus loin..... Les troupes allemandes du « Hanovre, de la Saxe, étaient restées dans le Holstein, chargées « dans les premiers moments de l'exécution fédérale : la Prusse, « revenant de ses triomphes dans le Schleswig, trouve sur son che- « min les troupes saxonnes et hanovriennes et leur dit : Que faites- « vous ici ? Retirez-vous ! »

« Comment ! répondent les troupes de Saxe et de Hanovre, que

« faisons-nous ici? Mais nous seules avons le droit d'y être, car, au « nom de qui a-t-on agi? Au nom de la Confédération germanique. « Et qui est-ce qui a les pouvoirs de la Confédération? C'est nous, « nous seuls. »

« Non, réplique la Prusse, retirez-vous! — Les troupes hano- « vriennes se sont alors retirées, parce que le gouvernement hano- « vrien voyait avec répugnance tout ce qui se passait et avait hâte « de dégager sa responsabilité de tous ces événements. »

Je m'arrête dans ces citations; il faut encore renvoyer au texte. M. Thiers, qui possède si éminemment le don de rendre clairs les sujets les plus embrouillés, n'a jamais été plus clair de sa vie. La Prusse, après avoir chassé les Saxons comme les Hanovriens, demeura en présence de l'Autriche. La Confédération avait cédé; l'Autriche céda aussi : elle signa le Traité de Gastein.

Ce Traité lui a été bien des fois reproché; il était inexcusable *en droit* et peu brillant. La seule justification possible de ce pacte malheureux, ce serait la certitude que l'Autriche aurait acquise *dès lors* que la guerre de 1866 était décidée. La Prusse avait profité de la campagne faite en commun pour étudier les défauts de l'armée qu'elle se préparait à combattre; elle avait dressé toutes ses cartes de Bohême; la préméditation est donc prouvée. Mais on affirme, en outre, que l'Autriche *avait déjà connaissance du traité entre l'Italie et la Prusse.* Ce dernier fait ne pourra se vérifier que plus tard, mais il m'a été positivement affirmé par un des hommes qui étaient le plus à même de savoir alors ce qui se passait; il est Autrichien, il avait une voix décisive dans la question et il m'a dit : « Nous avions « besoin de quelques mois pour nous préparer; il nous fallait un « répit pour mettre nos troupes en état de résister à l'attaque *que « nous savions résolue.* » — Pareil motif serait, en effet, suffisant et ce qui s'est passé depuis semble prouver qu'il était le véritable.

C'est après Gastein que la farce ignoble et révoltante des *syndics de la couronne* s'est jouée à Berlin; c'est après Gastein que, l'Autriche faisant quelques préparatifs, trop peu malheureusement, pour se mettre en défense, la Prusse s'est écriée : « Vous armez, vous en « voulez à ma sûreté, je vais armer à mon tour. »

Notre diplomatie commençait-elle à voir clair? M. Thiers avait-il besoin d'être prophète pour annoncer dans les termes les plus précis ce que nous avons vu depuis? « Si la prochaine guerre « est heureuse pour la Prusse... elle s'emparera de quelques-uns

« des États allemands du Nord ; et ceux dont elle ne s'emparera pas, « elle les placera dans une Diète qui sera sous son influence..... » Voilà qui est déjà fait, car on vient de nommer les députés au *Parlement douanier* que M. de Bismarck destine ouvertement à devenir un parlement politique. Ce qui se fera, si la guerre n'éclate pas avant, c'est : « un nouvel Empire germanique, cet Empire de Charles-« Quint qui résidait autrefois à Vienne, qui résiderait maintenant à « Berlin, qui serait bien près de notre frontière, qui la presserait, « la serrerait; et pour compléter l'analogie, cet Empire de Charles-« Quint, au lieu de s'appuyer, comme dans les quinzième et seizième « siècles, sur l'Espagne, s'appuierait sur l'Italie ! »

C'est en face de cette perspective que la France a permis à l'Italie de s'allier à la Prusse contre l'Autriche et contre la Confédération. — Le jour où la guerre a éclaté, le National-verein et les libéraux de toutes les chambres allemandes se sont tus, parce que l'indignation populaire était telle que personne n'aurait osé parler en faveur de la Prusse. La parti de la grande Allemagne est devenu maître de la situation et si nous n'avions pas paralysé l'Autriche, c'en était fait à tout jamais des ambitions prussiennes. Hâtons-nous d'ajouter que les gouvernements du Sud, quelques-uns du moins, n'ont pas moins abandonné l'Autriche que nous-mêmes ; ils ont trompé leurs sujets et leurs armées dont l'enthousiasme était réel, mais il n'en est pas moins vrai que la question allemande était dans nos mains.

Personne n'en doute plus aujourd'hui ; nous n'aurions pas même eu besoin de tirer l'épée pour amener la résolution dans un sens à la fois équitable et satisfaisant de cette question qui peut si facilement devenir pour nous une question de vie ou de mort : au lieu de cela, qu'en avons-nous fait ?

XI

Les événements de 1866 sont encore trop présents à la mémoire de tout le monde, pour avoir besoin d'être racontés. Pourtant, dans leurs rapports les plus immédiats et les plus intimes avec la *question intérieure allemande* proprement dite, ils ont des côtés trop peu connus. A distance, on a vu tous les gouvernements secondaires se lever en armes contre la Prusse ; on en a conclu qu'ils étaient tous autrichiens, et leur prodigieuse inertie sur les champs de bataille a passé pour un manque d'expérience et d'organisation militaire. Or on a grand tort de confondre ces armées, ces pays et ces États, dans une seule et même appréciation.

Il est d'autant plus nécessaire de rappeler un peu ce qui s'est passé, que la conduite, demeurée inexplicable, de la France a dû tenir en grande partie à des renseignements faux sur la situation véritable de l'Allemagne. On doit se borner cependant à des suppositions pour expliquer notre déplorable politique de 1866, car le dernier mot des étranges calculs qui nous ont fait assister passivement à de telles catastrophes n'a pas été dit officiellement et ne peut pas l'être. La paix de Prague n'étant qu'une trêve, il est tout simple que les futurs combattants ne dévoilent pas encore leurs plans ultérieurs. Un seul fait est acquis, relativement à la France, c'est qu'elle s'est trompée et qu'elle ne prévoyait ni ne souhaitait surtout rien de semblable à ce qui s'est passé.

On a beau méditer et suivre d'aussi près qu'on peut les mouvements politiques européens; ni par l'étude, ni par l'observation, ni par les conversations des hommes d'État les plus activement mêlés aux affaires des autres pays, on n'arrive à se rendre un compte satisfaisant des vues de la politique impériale; il reste des points obscurs que l'histoire éclairera peut-être, mais qui dans le présent sont de pures énigmes. Pourquoi, par exemple, notre abandon du Danemark? On a parlé de *nationalités:* passe pour le Holstein! Mais le Schleswig? A la première conférence de Londres, il eût été facile de peser sur l'Allemagne avec la Russie et l'Angleterre, c'est-à-dire avec une force qui n'eût pas même permis une velléité de résistance. Pourquoi nous sommes-nous refusés *seuls* à exercer cette action pacifique et salutaire? Ici nous nous heurtons à des conversations antérieures entre l'empereur et M. de Bismarck, c'est-à-dire à un mystère.

M. de Bismarck a raconté quelques mots de ces conversations; il a dit qu'il avait insisté sur *le besoin absolu* qu'avait la Prusse d'une position maritime qui ne pouvait se trouver que dans les Duchés. Il s'est même vanté d'avoir représenté cet agrandissement *nécessaire* comme une cause d'affaiblissement qu'il fallait subir, mais qui n'avait rien de désirable. On lui aurait répondu que les provinces rhénanes affaibliraient aussi la France, mais qu'heureusement la France ne se croyait pas contrainte de les prendre. La réplique est spirituelle, mais le seul renseignement à tirer de ces propos incomplets, c'est que M. de Bismarck avait reçu la permission de prendre ses *positions maritimes,* avec l'assurance que cette petite conquête ne nous servirait pas de prétexte pour des compensations ailleurs. Cela ne dit pas du tout *pourquoi* l'empereur a cru devoir sacrifier un de nos plus anciens

et plus fidèles alliés à une puissance dont nous avions tout lieu de nous défier.

Une fois la guerre de Danemark finie, la Prusse et l'Autriche n'ont pas pu s'accorder pour le partage des dépouilles : était-ce là une querelle prévue, désirée, et n'étions-nous pas enchantés de voir l'Allemagne se déchirer? Peut-être ; mais alors pourquoi ne pas demeurer spectateurs attentifs et impartiaux de cette grande lutte? — *Nous avons aidé la Prusse* en permettant à l'Italie de devenir son alliée et en dégarnissant nos frontières de l'Est, ou ce qui revient au même, en lui permettant de dégarnir les siennes. Nous avons donc espéré que la victoire de la Prusse nous profiterait de quelque manière?

On a prétendu que, dans les conversations intimes auxquelles je faisais allusion tout à l'heure, le ministre prussien se serait engagé à nous livrer le Rhin à titre de compensation pour les accroissements de la Prusse; et l'on ajoute qu'une fois vainqueur M. de Bismarck a refusé de tenir ses engagements. C'est là une supposition qui ne soutient pas l'examen. Des personnages tels que ceux que l'on met en scène ne font pas des contracts de cette importance sans prendre leurs sûretés. Il n'y a pas eu de *Traité* entre la France et la Prusse, par conséquent l'espèce d'entente qui s'est établie entre elles n'a jamais eu de bases précises : on s'est sondé mutuellement ; on s'est communiqué des impressions vraies ou affectées ; on s'est quitté persuadé qu'on s'était deviné l'un l'autre, mais on ne s'est rien *promis*.

La malheureuse question italienne a certainement dominé les préoccupations de l'empereur : l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique était un des articles de son programme et l'alliance prussienne permettait de l'exécuter sans que nous ayons à nous en mêler. Cela pouvait paraître avantageux *si* l'on admettait que ce vœu *dût* être accompli. Mais quelles devaient être les conséquences *allemandes* de cette alliance?

Si l'Autriche remportait la victoire, il était convenu qu'elle s'indemniserait de la Vénétie par la Silésie, c'est-à-dire aux dépens de la Prusse. Pourtant, comme une défaite de cette dernière puissance l'aurait non-seulement affaiblie, mais détruite sans ressource et que notre désir n'était pas d'aller si loin, nous nous réservions, dit-on, de lui offrir notre alliance, non plus passive, mais très-active, et, cette fois, en exigeant d'elle le sacrifice de ses provinces rhénanes.

Avions-nous, comme on l'a souvent répété, tout à fait omis de penser à ce qui se passerait si l'Autriche était battue? Cela n'est

pas admissible et nécessairement le cas était prévu. La surprise la plus réelle n'a pas été le succès des armes prussiennes, mais bien leur rapidité et le complet anéantissement des armées qu'ils venaient de combattre. En ce sens il est vrai de dire qu'on n'était nullement préparé au désastre de Sadowa : cela constitue bien encore un certain degré d'imprévoyance, mais moins coupable et plus excusable que celui dont on n'a pas craint d'accuser le gouvernement impérial.

Des alternatives de succès et de revers auraient forcé soit l'une, soit l'autre des deux grandes puissances allemandes à se jeter dans nos bras et nous serions ainsi devenus les souverains arbitres de la plus grande question européenne : il est probable qu'on avait un peu conçu cet espoir à Paris. Aussi l'empereur avait-il fait son plan de reconstitution de l'Allemagne : il accordait à la Prusse des frontières plus commodes et désirait que l'Autriche gardât une grande position dans la Confédération (1). Or, le système auquel tendait ainsi la politique française était celui de la *triade* que j'ai mentionnée plus haut, et cela nous ramène au rôle joué par les États secondaires.

La Bavière a toujours aimé particulièrement la *triade* et M. Von der Pfordten qui la dirigeait à cette époque est l'homme d'État qui allait le plus loin en ce sens. Il est probable que le Wurtemberg le suivait, et quand ces gouvernements ont trouvé l'occasion de prendre part contre la Prusse à la guerre de 1866, ils ont cru, sans aucun doute, que leur rêve favori allait se réaliser. La Bavière n'a jamais été autrichienne ; elle a toujours craint de devenir une vassale de Vienne si la Prusse était trop affaiblie ; d'autre part elle ne voulait pas de l'hégémonie berlinoise, de sorte que sa politique n'a jamais été franche : elle faisait de l'équilibre entre les deux grandes puissances. Tout un groupe d'États marchaient avec elle, dans une certaine mesure, tels que le Hanovre, la Saxe, le Wurtemberg, les deux Hesses et le Nassau, mais il y avait de profondes dissidences entre ces coalisés.

En 1866, la Saxe ayant réunit son armée à l'Autriche s'était liée plus étroitement à son sort ; le Hanovre espérait rester neutre ; les deux Hesses et le Nassau auraient voulu marcher franchement contre la Prusse, mais la Bavière et le Wurtemberg avaient au moins aussi peur d'une victoire autrichienne que d'une victoire prussienne. Les gouvernements de ces deux pays désiraient bien que la Prusse reçût

(1) Lettre de l'Empereur du 11 juin 1866.

une leçon sévère, car ces airs despotiques leur déplaisaient et les inquiétaient; mais d'autre part ils auraient été désolés que l'Autriche devînt trop puisante; on voit déjà que leurs vœux secrets se rapprochaient un peu des nôtres.

Bade était prussien, franchement prussien: contraint par sa situation géographique et par l'esprit de ses populations de marcher avec les États du Sud il n'en a pas moins aidé de tout son pouvoir ceux qu'il faisait semblant de combattre. Le prince Alexandre de Hesse a dit formellement qu'il aurait beaucoup mieux aimé avoir la petite armée du margrave Guillaume en face de lui qu'à côté de lui.

Tout ce monde a été aussi surpris que nous par Sadowa; celles des petites armées qui auraient voulu résister sans arrière-pensée avaient été paralysées par l'inaction ou le mauvais vouloir des autres; l'héroïque armée hanovrienne avait remporté une éclatante mais inutile victoire; les calculs que messieurs les politiques avaient cru si profonds les livraient donc sans défense à la Prusse.

Sans défense... non pourtant. La France n'avait encore rien dit et il semblait probable qu'elle allait intervenir pour empêcher M. de Bismarck d'aller trop loin. Pendant quelques jours tout le monde l'a cru, M. de Bismarck surtout, et il paraît certain qu'à Paris il y a eu un moment d'hésitation. La cession que l'empereur François-Joseph nous avait faite de la Vénétie nous donnait une occasion toute trouvée de lui venir en aide, peut-être encore sans avoir besoin d'entrer en campagne; l'envoi du général Lebœuf semblait un commencement d'occupation et l'Autriche espéra qu'elle pourrait amener en toute hâte ses troupes de Custozza aux portes de Vienne.

Les « angoisses » de M. Rouher ont un sens qui n'est pas clair: si la victoire de Sadowa nous a consternés, pourquoi donc sommes-nous demeurés les alliés de la Prusse malgré la surprise fâcheuse que nous causait le désastre de l'Autriche? Les motifs raisonnables manquent absolument pour expliquer notre persévérance dans une ligne démontrée mauvaise, il faut avoir recours à la supposition d'un engagement antérieur.

L'Italie n'a certainement pas pu nous effrayer, mais nous l'avons laissée s'emparer d'une province devenue *territoire français*. — Dès qu'il s'agit de l'Italie, il est convenu que personne ne doit chercher à comprendre: il faut se borner à constater. — Admettons donc, sans discussion, que nous ne *pouvions pas* risquer une querelle avec nos insolents protégés du Sud; mais n'aurions-nous pas pu porter secours

à l'Autriche du côté du Rhin, ne fût-ce que pour réparer le mal incalculable que nous lui faisions en acceptant la Vénétie et en ne la défendant pas?

Nous n'étions pas prêts, dit-on. Il n'y avait pas besoin de l'être. Une armée dans laquelle la *landwehr* joue un rôle considérable se fatigue vite. Les Prussiens épuisés par leur sanglante victoire et par les maladies, obligés de laisser un corps considérable d'occupation en Bohême, étaient en outre trop éloignés du Rhin pour qu'une armée française même mal préparée eût eu rien à craindre d'eux. Il ne s'agissait pas d'ailleurs de faire la guerre : il fallait influer sur le Traité de paix, et cent mille hommes réunis à petite distance de notre frontière de l'Est auraient suffi pour inspirer une grande modération à M. de Bismarck.

La France n'a rien fait, bien qu'il lui fût facile, encore à la dernière heure, de dicter ses volontés à la Prusse affaiblie ; on est donc contraint d'admettre ou que le gouvernement impérial était guidé par des motifs inconnus, ou qu'il était mal renseigné sur la situation vraie de l'Allemagne.

Les motifs inconnus pourraient être encore une fois les ménagements à garder envers l'Italie : la Prusse étant son alliée, déclarer la guerre à l'une aurait été déclarer la guerre à l'autre. Nous traînons cette malheureuse Italie au pied comme un boulet, c'est-à-dire à la fois comme une gêne et un châtiment. Si ses traités avec la Prusse sont l'obstacle qui nous a retenus après Sadowa et qui nous a paralysés jusque sur le Rhin, il faut avouer qu'en un seul jour elle nous a fait chèrement payer les services que nous lui avons rendus ! Mais, encore une fois, passons, sans chercher à le soulever, devant le voile qui couvre l'étendue de nos *obligations* envers l'Italie. J'aime mieux croire, pour notre honneur, qu'elles ne nous liaient pas les mains en Allemagne.

Étions-nous entravés dans notre liberté d'action par un pacte antérieur avec M. de Bismarck? Je n'en crois rien non plus : l'empereur n'aurait certainement pas, dans sa lettre du 11 juin, tracé un programme en contradiction avec des promesses même secrètes et l'on sait que ce programme a été mis de côté dans les négociations de Prague. — A défaut d'un motif *italien*, il faut donc en revenir à des erreurs.

Le gouvernement français, étonné de Sadowa, a cru la Prusse plus forte qu'elle n'était : c'est là une explication qui a cours et qui peut

avoir son côté vrai sans être suffisante à elle seule. L'empereur passe aussi pour avoir craint un réveil unanime du sentiment national allemand aussitôt que des troupes françaises s'approcheraient de la frontière. Cette seconde erreur tiendrait à ce qu'en France on n'avait pas fait la distinction essentielle entre la disposition des gouvernements du Sud et celles des populations.

Nous portons souvent la peine de nos illusions *libérales*; le mouvement du *National-verein* étant libéral, nous en avions conclu qu'il était populaire; les chambres des États secondaires étant libérales et prussiennes, nous avions jugé que les peuples qu'elles étaient censées représenter l'étaient aussi; il en résulte que les véritables instincts des masses dans les différents pays allemands n'ont jamais été compris par nous. Le *libéralisme*, les institutions, les représentations, les théories libérales ne sont nulle part ailleurs plus entachées de mensonge qu'en Allemagne. — Pendant que les gouvernements marchaient mollement contre la Prusse, les populations et les soldats se levaient dans un véritable sentiment de haine contre elle. Le libéralisme se taisait ou faisait semblant de suivre la véritable opinion publique dont il avait peur; les hommes d'État faisaient entrer l'enthousiasme *vrai* dans leurs combinaisons traîtresses ou mensongères; mais ni les gouvernements, ni les libéraux n'auraient fait ce qu'ils auraient voulu si nous avions sérieusement menacé la Prusse, et la Prusse *toute seule*. Bon gré, mal gré, ils nous auraient aidés, au moins passivement, car les armées auraient refusé de faire volte-face et de passer dans le camp de leurs adversaires de la veille.

Si le gouvernement français a cru alors qu'une intervention de sa part jetterait l'Allemagne dans les bras de la Prusse, il s'est donc trompé, *à moins pourtant qu'intervention ne voulût dire conquête*. J'ai déjà fait une fois cette réserve, mais il ne faut pas craindre d'insister sur une vérité aussi essentielle : intervenir en Allemagne peut être nécessaire, et en 1866 rien n'eût été plus facile ; mais ni alors, ni depuis, ni en aucune autre circonstance il ne serait prudent ou sage d'y chercher un agrandissement. Quand je dis que nous n'aurions rien eu à redouter d'un soulèvement national allemand, je suppose donc que nous aurions attaqué *la Prusse toute seule* et par conséquent que nous n'aurions fait aucune entreprise contre le territoire allemand.

Nous avons pris part aux négociations qui ont suivi la guerre; nous avons influé dans une certaine mesure sur le Traité de Prague,

et pourtant ce Traité nous a déplu, ce qui veut dire que notre influence n'a pas pesé d'un poids suffisant dans la balance. Cependant il faut croire que si le Traité nous avait paru menaçant pour la grandeur ou la sûreté de la France, nous aurions refusé de le laisser conclure. Après avoir commis une faute première et très-fâcheuse en n'appuyant pas dès le début nos paroles par un corps d'armée, il aurait été plus difficile, il est vrai, de faire reculer ensuite le gouvernement prussien. M. de Bismarck ne s'était rassuré que par degrés; puis, en nous voyant inactifs, il avait assez vite repris son ton décisif et tranchant; mais il n'en comprenait pas moins que la paix ne pourrait pas se faire si elle ne nous paraissait pas *acceptable*.

On peut donc dire sans exagération que nous avons *consenti* aux stipulations définitives de ce malheureux Traité. Or ce consentement suppose, ou que nous l'avons regardé comme une trêve qui nous permettait d'armer plus à loisir, ou que nous n'avons pas bien compris ce que ce Traité allait faire de l'Allemagne.

Nous avons aidé l'Autriche à sauver la Saxe d'une annexion complète; nous avons réclamé la cession d'une partie du Schleswig et nous avons fait *écrire* que les États du Sud auraient « une situation internationale indépendante. » Ce qui regarde la Saxe intéressait surtout l'Autriche, ainsi les deux autres clauses peuvent seules être attribuées directement à notre intervention : la première, qui est une espèce de satisfaction accordée à l'intérêt sentimental que nous inspire l'infortuné Danemark; et la seconde, qui contient *tout* ce que nous avons cru devoir exiger quant à la constitution de l'Allemagne.

Il est curieux que ni l'une ni l'autre des stipulations auxquelles nous avons pris le plus de part n'ait été observée, et que précisément sur ces deux points le traité de Prague soit ouvertement violé. Comme la France n'est pas encore tombée au rang des puissances de second ordre, son silence, j'en ai la conviction, veut dire que la guerre est résolue *in petto* et que l'empereur n'attend plus qu'une occasion, peut-être seulement une saison favorable; mais il n'est pas sans intérêt de rechercher si dès le jour où le Traité de Prague a été signé cette fin était déjà prévue. Il serait présomptueux de rien affirmer, mais je ne le crois pas.

On a beaucoup ri de « l'Allemagne divisée en trois » que M. Rouher a représentée un jour comme le résultat de la guerre de 1866. Il est probable qu'il y a cru lui-même et que ses fameux « tronçons » ont été pris pour une réalité par la diplomatie française. « Le chiffre

trois a fait penser à la *triade,* mais on a commis une dernière et plus fatale erreur en s'imaginant que la triade pouvait être réelle une fois l'Autriche hors de l'Allemagne. La triade supposait trois *puissances allemandes :* l'Autriche, la Prusse et les petits États réunis. Des « tronçons » de M. Rouher, deux seulement restaient allemands, et ces deux étaient si disproportionnés qu'un seul était viable.

Les gouvernements du Sud ont si vite conclu leurs Traités militaires que la situation vraie n'a pas tardé à se faire jour : on a le droit de reprocher à notre diplomatie de n'avoir pas pressenti *d'avance* cette violation de la clause *française* du Traité de Prague. Elle était inévitable. Les États non-annexés n'avaient rien de ce qu'il fallait pour former une Confédération : l'un d'eux (Hesse-Darmstadt) était pour un tiers enclavé dans la Confédération du Nord; un autre (Bade) était vendu depuis longtemps à la Prusse ; quelle liberté pouvait donc rester aux deux autres? Si la Prusse n'avait annexé ni le Hanovre, ni Hesse-Cassel, ni le nord de Hesse-Darmstadt, ni le Nassau et si la Saxe était demeurée complétement libre, *peut-être* tous ces États unis à ceux du Sud auraient-ils pu former un « tronçon » capable de subsister, mais après l'annexion du Hanovre et la formation de la soi-disant Confédération du Nord il n'était plus permis de garder la moindre illusion.

J'ai dit *peut-être,* car il aurait fallu, même dans ce cas, stipuler qu'aucune Confédération ne devrait se former entre ces États et la Prusse, et cette autre clause n'aurait pas été plus observée que celle qui est écrite au traité de Prague. Une Confédération entre une grande puissance et plusieurs petites n'est pas une véritable confédération : c'est une *unité* déguisée sous les apparences d'un *protectorat.* Voilà pourquoi le nom de *confédération* n'est qu'un mensonge au nord du Mein et ne serait pas plus justement appliqué si M. de Bismarck attirait les États du Sud à sa prétendue Diète de Berlin. Le nom d'Allemagne lui-même est désormais un non-sens : il ne peut plus être question que d'une Prusse déjà trop grande et qui le deviendra davantage si on la laisse faire.

Après avoir fait ressortir les erreurs, les fautes ou les infortunes de la politique française, il n'est que juste de signaler celles de la politique prussienne. Elles ont contribué tout autant que les nôtres à rendre la paix impossible et elles ont beaucoup diminué les dangers qui pouvaient résulter pour nous de l'affaiblissement de l'Autriche.

Une fois l'Autriche chassée de l'Allemagne, si M. de Bismarck, se

contentant de régulariser les frontières de la Prusse, avait su s'abstenir des annexions et s'était borné à faire une confédération de toute l'Allemagne sous la protection de la Prusse, il aurait *dès lors* créé à nos portes une puissance bien plus redoutable que celle qu'il dirige aujourd'hui. Il ne tenait qu'à lui d'arriver à ce résultat à Prague; l'organisation de l'armée (car il n'y en aurait eu qu'une), de cette terrible agglomération se serait faite aisément; il n'aurait blessé que les princes et serait aujourd'hui maître absolu de tous les *peuples* allemands; il n'aurait plus à compter qu'avec l'étranger et serait de force à ne craindre aucune attaque.

Les annexions l'ont perdu : le *particularisme* des Allemands est profondément enraciné dans tous les cœurs; au lieu de le ménager comme il l'aurait fait en agissant de la manière que j'indiquais tout à l'heure, il l'a soulevé contre lui et contre ce qu'on appelle avec raison le *particularisme prussien*. Le sentiment national allemand, au lieu d'être flatté par une unité fédérative qui lui aurait fait oublier pour un temps la perte des provinces autrichiennes, s'est trouvé livré à l'esprit de conquête de la maison de Hohenzollern et il tend à se révolter contre cette absorption violente. Le pèlerinage des Hanovriens à Vienne n'est pas autre chose qu'une manifestation éclatante des instincts *particularistes*; l'amour de la *légitimité* proprement dite n'est pas la cause première du dévouement de ce peuple à son roi; il y a de purs démocrates qui parlent et qui agissent comme des royalistes : tous ne sont unis que dans un seul sentiment, celui de la haine pour la Prusse. Les élections au Parlement douanier ont été inspirées par les mêmes motifs : elles sont avant tout et uniquement *particularistes;* elles sont une réaction contre *la conquête*.

Par des voies fédératives, la Prusse aurait avancé son hégémonie avec une rapidité telle que nous serions venus trop tard pour l'empêcher; grâce à la rapacité révoltante et maladroite des Hohenzollern l'unité n'est pas faite et ne se fera que si nous le voulons bien. L'Autriche, dont les provinces allemandes seraient menacées par l'accomplissement des vues ambitieuses de la Prusse et qui en même temps a tout à craindre de la Russie, sera notre alliée avec ou sans Traité. Elle le serait sans Traité parce qu'elle sera contrainte de résister à la Russie pendant que nous combattrons la Prusse; elle le sera par Traité si nous avons le bon sens de lui offrir sa rentrée en Allemagne. Les populations des nouvelles annexions prussiennes et celles du Sud nous seront plus favorables qu'hostiles, quelle que puisse être

d'ailleurs l'attitude des gouvernements. En un mot, la guerre d'Allemagne pourrait être facile : elle ne deviendait un danger que si nous commettions l'insigne folie de chercher à modifier nos frontières.

Il est inouï que la pensée d'une *compensation* possible pour l'unité allemande ait pu germer dans un certain nombre d'esprits en France. Une pareille aberration se comprend de la part des politiques de cabaret ou de table d'hôte, mais elle n'est explicable chez les hommes intelligents que par une ignorance absolue et malheureusement trop fréquente de ce qui se passe au delà de nos frontières. M. Thiers a dit énergiquement, en parlant de cette politique, « que par un accroissement de territoire elle n'en deviendrait que plus honteuse, car « elle consentirait à recevoir un salaire pour la grandeur de la « France compromise dans un prochain avenir. » Ces paroles sont rigoureusement exactes : la *grandeur de la France* n'a rien à gagner à des conquêtes et rien surtout ne saurait compenser l'abaissement qui résulterait pour elle d'une « Allemagne constituée en un tout « unique. »

Il est assurément douloureux que la guerre soit devenue indispensable pour détruire ce que nous avons laissé faire, et il serait encore plus pénible de ne pouvoir rien en espérer au delà d'une restauration pure et simple de la Confédération. Heureusement, nous avons le droit d'aspirer à mieux. Il n'y a de puissance conquérante en Allemagne que la Prusse, et ce que les Traités de 1815, dont on s'est plaint si souvent, avaient fait de plus malheureux pour nous et pour le repos de l'Europe était, sans contredit, de l'avoir placée comme en sentinelle à nos frontières. Éloigner ce voisinage serait déjà un avantage réel et nous n'avons pas besoin de nous faire envahisseurs pour y parvenir.

Il est trop juste que la puissance qui a jeté l'Europe dans les malheurs de 1866 et qui a rendu de nouvelles guerres inévitables ait à porter la peine de son ambitien : pour l'écarter du Rhin sans nous en rapprocher, il suffirait de faire un nouvel État catholique avec ses provinces rhénanes; pour la rejeter plus loin encore, il n'y aurait qu'à rendre le Hanovre un peu plus grand et plus capable de résister à de futures attaques ; la Saxe et la Pologne ont aussi de vieux droits à faire valoir contre les rapines de Frédéric II.

L'Allemagne doit-être « composée d'États indépendants unis par « un lien fédératif (1). » Une fois la Prusse réduite à ses limites pri-

(1) Traités de Vienne.

mitives, rien ne sera plus facile que l'établissement d'une vraie Confédération; la Prusse seule s'est toujours opposée à tout ce qui pouvait améliorer celle que le congrès de Vienne avait constituée. L'Autriche n'ayant plus de possessions italiennes pourrait devenir sans inconvénients, sans danger pour nous, la présidente de cette Confédération nouvelle dont ses provinces allemandes feraient seules partie, car ses possessions orientales l'empêchant de jamais souhaiter une hégémonie pour elle-même, elle tiendrait plus que personne à conserver intacte la forme fédérative. Une Autriche forte, puissante même en Orient, ne saurait non plus nous alarmer, et la Pologne refaite serait en tout cas une alliée que rien ne pourrait détacher de nous.

Mais c'est trop s'occuper d'avenir dans une étude sur la *situation présente* de l'Allemagne; il faut finir et se résumer : une pensée de Mgr Manning, citée dans le mandement que Mgr Mermillod vient de publier à l'occasion du carême qui commence, rendra mieux que de longs discours l'impression que me fait éprouver l'état actuel de l'Allemagne :

« Le monde paraît se dépouiller de son unité chrétienne et revenir « aux divisions et aux discussions de l'ordre naturel... Les pontifes... « ont conseillé, averti, prié les princes et les législateurs. Si les gou- « vernements ne veulent pas écouter leur voix, le peuple l'écoutera, « et ceci peut-être est ce que nous réserve l'avenir. Les pasteurs « connaissent leurs ouailles et leurs ouailles les connaissent. Les « gouvernements du monde peuvent être fébroniens ou voltairiens, « l'esprit de Pombal ou de Kaunitz peut survivre dans les bureaux « et dans les portefeuilles; mais les instincts des masses sont chré- « tiens et la tendance de la société politique est partout vers le « peuple. Ceci ne nous effraye pas. »

Mgr Manning ne songeait pas plus à l'Allemagne qu'au reste du monde; mais en lisant pour la première fois ce beau passage après avoir écrit mes deux premiers articles, j'ai été singulièrement frappé d'y trouver l'expression la plus exacte de ce qui se passe autour de moi. Un peuple encore excellent, des gouvernements qui ne dirigent plus rien, des institutions anciennes qui tombent en ruine, et au milieu, au-dessus de tous, l'Église ressuscitée et vivante après un long engourdissement; l'Église qui parle au peuple et le peuple qui écoute, regarde et juge : oui, c'est bien là l'Allemagne de l'heure présente. L'Autriche est en retard; les bons instincts du peuple y

sont encore plus endormis, mais voici que le fouet de la persécution se charge de les réveiller.

Assurément, une crise formidable se prépare : « Nous ne voulons « pas exagérer nos alarmes; mais ne dirait-on pas que les heureux « jouissent, insouciants, sur un navire qui fait eau de toutes parts? « Ils ne voient pas même que les matelots travaillent à élargir les « fissures par où passent les flots envahisseurs? »

« Pauvre navire, qui marche entre les menaces du ciel et les abîmes « entr'ouverts de l'Océan (1)! » Cette magnifique image de la société européenne n'est que trop exacte, mais en dépit « des tentatives d'é- « tudiants, de travailleurs et de lettrés », le vœu de Mgr de Genève est déjà en train de se réaliser : « les classes populaires ne seront « pas longtemps victimes de ces doctrines avilissantes d'un maté- « rialisme abject, qui les courberait de nouveau sous le servage « antique (2) »

La guerre proprement dite devancera peut-être la guerre sociale et c'est fort à souhaiter, car la première est bien moins terrible que la seconde; mais en tout cas, pendant la tempête que personne ne peut plus empêcher d'éclater, justice se fera avec ou sans les gouvernements, pour ou contre eux, cela dépend d'eux. Justice se fera par les peuples et pour l'Église, sans que l'Église ait à prendre part aux luttes des armées ou des classes autrement que comme une sœur de charité qui panse les blessés.

L'avenir est là; ceux des princes qui refusent de le voir en seront les premières victimes.

B. D'AGREVAL.

(1) Mgr Mermillod, Lettre pastorale pour le carême de 1866.
(2) Id., *ibid.*

JEAN TAULER

L'histoire a une mémoire étonnante. Elle enregistre le jour et l'heure des batailles avec une implacable fidelité. Elle sait mille choses. Elle a récemment découvert, si je ne me trompe, le nom du cuisinier de Julien l'Apostat. Elle ne dédaigne rien, tant qu'il est question de choses indifférentes. Les noms des maîtresses illustres qui ont amusé et empoisonné les personnages célèbres retentissent de siècles en siècles. L'érudition a marché depuis cent ans, comme si elle avait des bottes de sept lieues; et, pour mériter l'admiration et la reconnaissance du genre humain, elle n'aurait eu qu'à faire d'elle-même un autre usage et à se promener en lieu plus haut. Sa mémoire est une des magnificences de l'esprit. Or, elle a fait comme la calomnie : elle a grandi en marchant. Mais, dans ses travaux, dans ses recherches, dans ses exploits, s'étant presque tout entière dépensée à propos des soldats, elle a souvent oublié Dieu et l'homme. On ne peut pas penser à tout. L'histoire intime de l'humanité est encore à faire ; les plus grands événements du monde ont été des secrets jusqu'à ce jour, et ceux qui s'en occupent ressemblent à des hommes spéciaux.

S'il s'agissait de la bataille de Marathon, ou bien encore d'Antoine et de Cléopâtre, nos contemporains seraient ferrés à glace, mais connaissent-ils Jean Tauler, l'Allemand Tauler, de l'Ordre des Frères Prêcheurs ?

Maître Tauler était un grand prédicateur, célèbre et fêté. Il venait un jour de prononcer un discours très-savant où il avait enseigné, avec l'aplomb qu'il possédait, la route de la perfection. Pour arriver à elle, il avait compté vingt-quatre conditons qu'il avait développées devant un auditoire attentif et respectueux. Cependant, après le sermon, le plus obscur de ses auditeurs vient à lui. C'était un laïque. L'histoire, par une de ces distractions qui lui sont familières quand c'est de Dieu qu'il s'agit, a oublié le nom de ce personnage. Peut-être aussi cette omission lui a-t-elle été imposée d'en haut ; peut-être ce silence a-t-il été commandé. Quoi qu'il en soit, ce *laïque*, oublié dans l'histoire du monde, et connu dans l'histoire de Tauler sous ce nom qui ne désigne personne, ce laïque lui dit : Maître, la lettre tue et l'esprit vivifie. Or vous êtes un Pharisien.

Le docteur. — Mon fils, je suis déjà vieux et personne jusqu'ici ne m'a parlé de cette manière.

Le laïque. — Il vous semble que je vous ai parlé trop durement. Mais c'est votre faute et je veux vous prouver que ce que je vous dis est vrai.

Le docteur. — Tu me feras plaisir, car je n'ai jamais aimé les Pharisiens.

Alors le laïque, perçant à jour le docteur, lui montra comment il était enfoncé dans la lettre, retenu en elle et privé de l'esprit. Avec une profondeur singulière, il lui montra un lieu ignoré de lui-même entre la lettre qui le tuait et une certaine créature qui lui inspirait une affection désordonnée. Cette affection était une des chaînes qui le retenaient captif loin de l'esprit. Vous êtes un Pharisien, concluait-il, mais non pas un Pharisien hypocrite. Vous n'allez pas en enfer; vous allez en purgatoire.

Maître Tauler prit cet homme, l'embrassa, le baisa et lui dit : Il me semble qu'il m'arrive en ce moment comme il est arrivé à la Samaritaine, auprès du puits. Tu m'as révélé tous mes défauts, mon fils : tu m'as dit tout ce que j'avais de plus caché en moi et en particulier que j'ai quelque inclination pour une certaine créature. Je puis t'assurer qu'elle ne le sait pas elle-même, et je ne crois pas qu'il y ait un seul homme ici-bas qui le sache. Qui donc a pu te le dire? C'est Dieu. J'en suis certain. Je t'en supplie, mon fils, par la mort de Notre-Seigneur, consens à être mon père spirituel, et moi, pauvre pécheur, je serai ton fils.

Le laïque. — Cher maître, si vous parlez ainsi contre l'ordre, je ne reste pas avec vous, soyez-en sûr, mais je retourne chez moi.

— Oh! non, je t'en prie par Dieu, ne le fais pas, lui répondit maître Tauler, reste avec moi, et je te promets de ne plus parler ainsi.

La docilité de Tauler est sublime et touchante, profonde comme un abîme, et simple comme un enfant. Cette immense bonne volonté, qui brise tout à coup l'orgueil de la science, introduit le docteur dans les régions de l'esprit où la contemplation l'attendait. Il faut lire cet admirable récit dans l'excellente traduction de M. Charles Sainte-Foi (1). — Raconte-moi, je t'en prie, au nom de Dieu, dit maître Tauler au laïque, comment tu es arrivé à ce point.

Le laïque. — Vous me faites là une demande bien naïve; je vous avoue sincèrement que si je devais vous raconter ou vous écrire toutes

(1) Poussielgue-Rusand, rue Cassette, 37, Paris. (Sermons de Jean Tauler.)

les merveilles que Dieu a faites en moi, pauvre pécheur, depuis douze ans, il n'y aurait pas de livre assez grand pour les contenir.

Le laïque raconte comment il a été trompé dans sa vie spirituelle, comment il s'est livré, abusé par Satan, à d'imprudentes austérités qui ont menacé son corps et son esprit, comment Dieu l'a averti, comment il est rentré dans la voie de la sagesse.

Et tous deux, Tauler et le laïque, s'élèvent, soutenus par l'esprit de l'enfance, vers les hauteurs transcendantes. Et l'inconnu disait en lui-même : si le Dieu que nous servons pouvait être compris par la raison, il ne vaudrait pas la peine qu'on le servît.

Mais avant la grande lumière, Tauler est livré deux ans à des épreuves épouvantables. Abandonné, pauvre, souffrant, cet homme de fer plie comme un roseau. Le laïque vient à son secours. Il soutient, au temps de la misère, celui qu'il avait abattu, au temps de la fierté. Pour la première fois, dit-il, Dieu a touché en vous les puissances supérieures.

Au bout de deux ans, le docteur remonta en chaire. La foule était grande, pour l'entendre. Tauler parcourut des yeux cette multitude avide, puis rabattit son capuchon sur ses yeux et pria.

La foule attendait, et les paroles ne venaient pas. Elles furent remplacées par les larmes. Tauler pleurait et ne parlait pas.

Quelle scène ! La foule s'impatiente : quelqu'un interpelle Tauler et lui demande s'il parlera. Mais Tauler ne faisait que pleurer. Il pleurait, il pleurait, et la foule, avide de son éloquence inférieure, incapable de supporter son éloquence supérieure, la foule ne comprenait pas. Enfin Tauler lui donna congé ; car les larmes triomphaient et la langue était coupée. Il demanda pardon au peuple de l'avoir inutilement retenu, et le peuple s'en alla. A présent, disaient quelques-uns, nous voyons bien qu'il est devenu fou.

Mais, après un silence de cinq jours, Tauler éleva la voix devant les frères du couvent, et fut sublime. Un des frères monta en chaire et dit au peuple :

Je suis chargé de vous annoncer que le docteur Tauler prêchera ici demain, mais s'il lui arrive encore, comme la dernière fois, je n'y suis pour rien.

..... Comment se tirera-t-il d'affaire ? Je n'en sais rien. Dieu le sait.

Cette fois Tauler parla ; mais le silence semblait être devenu sa patrie. Il avait posé son aire dans le silence, comme les aigles à la cime des rochers. Élaborée dans le silence, sa parole semblait aspirer

à se perdre en lui. Sortie de sa profondeur, elle aspirait à s'évanouir, en mourant, dans sa hauteur. Le silence est la doctrine de Tauler, son secret, sa nourriture, sa substance et son sommeil. Absolument exempt de toute recherche oratoire, il ne donne rien à l'apparat, rien aux conventions, rien aux habitudes; il va droit au fait, dit ce qu'il veut dire, recommande le silence et rentre dans le silence. C'est pourquoi sa parole ne lui a rien ôté de sa profondeur intérieure. Sa parole n'a pas trahi son âme. Le silence est l'ange gardien de la force.

Ce fut sans doute ce silence profond qui donna aux paroles de Tauler une vertu inouïe. Cet homme, qui semblait sortir du tombeau, en sortait la foudre à la main. Cinquante hommes, après le sermon, restèrent immobiles, comme si une main invisible les eût clonés à leur place. Trente-huit purent se lever pendant la demi-heure qui suivit; mais l'immobilité resta maîtresse des douze autres. Tauler dit à ce laïque inconnu, son conseil et son soutien : Que ferons-nous à ces gens, mon fils! Le laïque alla de l'un à l'autre et les toucha; mais ils ne bougeaient pas plus que des pierres.

Tauler resta épouvanté du foudroiement qu'il avait fait. Sont-ils morts ou vivants, dit-il à son ami? — Qu'en penses-tu? — S'ils sont morts, répondit le laïque, c'est votre faute et c'est la faute de l'Époux des âmes.

Ce fait, qui est historique, ressemble à une légende.

Ce tableau serait merveilleux, si un peintre songeait à lui. Le lieu où Tauler venait de prêcher était un cimetière, et les douze hommes qui étaient couchés sur la terre ressemblaient à ceux qui étaient couchés dessous. Cet orateur, se promenant avec un ami au milieu de ses auditeurs, devenus presque ses victimes, pour interroger leur pouls, leur visage, et tâcher de surprendre en eux, après le sermon, comme après une bataille, quelque signe de vie, parcourant les rangs des vaincus et soignant les blessés, cet orateur terrible a quelque chose de surhumain. Enfin l'ami de Tauler surprit ou devina la vie chez les foudroyés. Maître, lui dit-il, ces hommes vivent encore. Parlez aux religieuses du couvent pour qu'on les emporte d'ici, cette terre froide leur ferait mal. Une des religieuses qui avait entendu le redoutable discours, avait dû être transportée sur son lit où elle demeurait sans mouvement (1).

(1) Toute l'admirable histoire de Tauler et du Laïque se trouve, traduite en latin par Surius, dans un remarquable ouvrage de M. Louis Moreau : *Considérations sur la vraie doctrine*. (Gaumé et Duprey, éditeurs.)

La biographie de Jean Tauler, qui précède ses sermons, comme si lle faisait exprès d'insister sur la nature légendaire et non historique u personnage, ne dit rien de sa vie extérieure. On dirait que ceux ui se sont occupés de lui n'ont pas daigné se demander dans quel iècle il avait vécu. On dirait que cette homme, comme si l'éternité ût été le seul théâtre de son existence terrestre, a dispensé l'histoire e ses enquêtes ordinaires.

Ses amis sont aussi étranges que lui-même ; le laïque étonnant, qui e dit son nom à personne, et qui ne nous donne aucune manière de ɔdésigner, ne fut pas son seul maître. L'autre fut un mendiant, tout ussi extraordinaire.

Tauler, d'après le récit de Surius, demandait à Dieu depuis hait ns un maître capable de lui enseigner la vérité. Un jour que ce ésir était plus vif qu'à l'ordinaire, Tauler entendit une voix qui lui isait : Va à la porte de l'église, tu y trouveras l'homme que tu herches. Tauler ayant obéi, rencontra à la porte de l'église un ıendiant dont les pieds étaient salis par la boue, et dont les habits e valaient pas trois oboles.

Il s'établit entre eux un dialogue, dont voici quelques traits :

Le docteur. — Bonjour, mon ami.

Le mendiant. — Je ne me souviens pas d'avoir eu un seul mauvais ɔur dans ma vie.

Le docteur. — Que Dieu te donne la prospérité!

Le mendiant. — Je ne sais ce que c'est que l'adversité.

Le docteur. — Eh bien ! que Dieu te rende heureux !

Le mendiant. — Je n'ai jamais été malheureux.

Pressé de s'expliquer, le mendiant déclare qu'il est arrivé par le lence à l'union divine, n'ayant jamais pu se reposer en quoique ce ɔit qui fût moins que Dieu.

Le docteur. — D'où viens-tu ?

Le mendiant. — De Dieu.

Le docteur. — Où as-tu trouvé Dieu ?

Le mendiant. — Là où j'ai laissé toutes les créatures.

Le docteur. — Où est Dieu ?

Le mendiant. — Dans les hommes de bonne volonté.

Le docteur. — Qui es-tu ?

Le mendiant. — Je suis roi.

Le docteur. — Où est ton royaume ?

Le mendiant. — Dans mon âme.

On est obligé de se rappeler, en lisant la vie de Tauler, que cet homme fut vraiment un homme en chair et en os, un personnage historique. Surius, le P. Échard et le P. Touron ont donné des détails sur sa vie réelle. Il naquit en 1294. C'était un Alsacien. Il vécut à Cologne, et mourut peut-être à Strasbourg. On ne peut s'accorder sur la date de sa mort. Elle arriva le 17 mai 1361, dit le P. Alexandre. Le P. Échard la recule jusqu'à l'année 1379. Un autre historien, M. Sponde, la place en 1355.

Parlons maintenant de sa doctrine.

II

La doctrine de Tauler est la pratique de l'union divine. C'est cette union, poussée au delà des pensées et des espérances de l'homme, qui est le secret de sa vie et l'unité de son œuvre. Ses sermons (1) la prêchent incessamment.

Ses *Institutions* (2) la manifestent et l'enseignent sous une forme à peu près analogue. Quelques ennemis de Tauler ont voulu voir en lui le précurseur du quiétisme. Cette erreur a trois réfutations: d'abord les œuvres de Tauler, qui, affirmant toujours l'activité humaine dans l'âme la plus divine, séparent par un trait de feu la doctrine des quiétistes et celle du penseur allemand. Ensuite, Bossuet, le moins suspect et le plus sévère des hommes, quand il s'agit de quiétisme, Bossuet a dit de Tauler: C'est un des plus solides et des plus exacts parmi les mystiques. Enfin Tauler lui-même, qui, prédisant le quiétisme dans un opuscule extraordinaire, a caractérisé et blâmé d'avance tout ce que le quiétisme a présenté plus tard de caractéristique et de blâmable.

Une étude approfondie du docteur alsacien démontre qu'il a toujours donné à l'action intérieure ou extérieure toute la réalité et tous les droits qu'elle possède.

« Si quelqu'un, dit-il, se trouvait aussi élevé dans la contemplation que l'ont été saint Pierre, saint Paul et tous les apôtres, et qu'il vînt à reconnaître qu'un pauvre malade eût besoin de lui pour faire chauffer un bouillon ou pour quelqu'autre service, il serait beaucoup mieux qu'il interrompît le repos de sa contemplation, pour assister charitablement ce pauvre, au lieu de s'arrêter dans la douceur présente de la vie contemplative. » (*Institutions*, p. 195.)

(1) Poussielgue frères, libraires, rue Cassette, 27, Paris.
(2) Bray, éditeur, rue Cassette, Paris.

Voilà la vérité, et non pas l'illusion.

Et ailleurs :

« Les hommes ne doivent pas tant prendre garde à ce qu'ils font qu'à ce qu'ils sont en eux-mêmes ; car si le fond de leur cœur était bon, leurs actions le seraient aussi sans difficulté, et si leur conscience était juste et droite, leurs œuvres le deviendraient aussi. Plusieurs font consister la sainteté dans l'action ; mais ce n'est pas en cela que se trouve ce qu'elle a de meilleur, car c'est dans son principe qu'on la doit juger, aussi bien que les actions qu'elle produit, c'est-à-dire qu'il faut être saint pour agir saintement. Quelque saintes que soient nos œuvres, elles ne nous sanctifient pas, en qualité d'œuvres. C'est nous, au contraire, qui les sanctifions, en tant que nous sommes saints, et autant est saint le principe qui les produit en nous, autant sont-elles saintes..., car c'est au fond de l'âme que réside l'essence de l'homme juste. » (*Institutions*, p. 156.)

Voilà encore la vérité. Ces deux passages, isolément étudiés, puis rapprochés l'un de l'autre ne jettent-ils pas une certaine lumière sur la nature et sur la valeur de l'acte humain ?

L'élévation presque redoutable à laquelle vivait Tauler n'a jamais produit en lui la méconnaissance des devoirs qui semblent petits.

On a remarqué depuis longtemps que la grâce, respectant les qualités de celui qu'elle touche, s'adapte à chacun suivant la nature qu'il possède. Ceci est vrai des individus et vrai des nations. En Italie, l'ascétisme a la couleur du soleil. Il a des cris, des ardeurs, des transports et des brûlures. Un ciel dévorant, un Océan de feu, une terre ardente, tel est le paysage. La tristesse est généralement absente. Les flèches de midi volent dans une atmosphère de feu. En Espagne, la teinte est plus sombre. L'ardeur est encore là ; mais c'est une ardeur un peu jalouse. Il y a des inquiétudes intérieures, et l'adoration s'examine comme si elle se suspectait. En Allemagne, une gravité profonde, une austérité qui ne se cache pas, une sévérité sans ménagement introduisent l'âme dans un lieu terrible. En Italie, les images se présentent en foule, et l'amour divin, au lieu de les chasser, les embrasse. Il presse de sa main des guirlandes de fleurs, qu'il effeuille avec joie et même avec gaieté devant le Saint-Sacrement. La familiarité rencontre l'adoration, comme se cherchent les deux électricités contraires, quand va éclater la foudre ; la familiarité rencontre l'adoration, et saint François d'Assise apparaît. La grandeur énorme de ce personnage singulier, qui ne voyait partout que des frères et des

sœurs, parlant à l'eau et au feu, aux oiseaux et aux disciples sur le même ton et dans le même esprit, cette grandeur n'apparaît pas toujours aux regards superficiels, elle est cachée derrière un voile de bonhomie. En Allemagne, les images que la poésie offre à l'amour ne sont acceptées qu'avec de grandes précautions. L'adoration est sobre de paroles et de pensées. Elle aspire à quelque chose de suprême dont la forme et le nom lui échappent. Philosophique, méditative, large, enveloppante, austère et silencieuse, elle se renferme en elle-même, pour se suffire à elle-même. Elle n'emprunte que le strict nécessaire aux personnes et aux choses. Le monde est un serviteur qu'elle n'emploie qu'à regret. Elle tient à distance toute créature, et les mots qu'elle emploie ressemblent à des concessions qu'elle fait. Elle ne dit à personne : mon frère ou ma sœur. Si elle avait un frère, ce serait le silence. Si elle avait une sœur, ce serait la nuée où Dieu réside.

Tauler est un des plus grandioses représentants de l'ascétisme allemand.

Disciple de saint Denys l'Aréopagite et de ce laïque dont nous venons de parler, à la suite de ces deux grands personnages, il entre avec son regard et ses ailes d'aigle dans la région des ténèbres translumineuses. Arrivé là, il ne vole pas, il plane ; ou s'il vole, le mouvement, à force d'être élevé et rapide, ressemble au repos actif d'une sublime, féconde et dévorante immobilité.

On dirait que Tauler aspire à se faire perdre de vue ; les grands effets qu'il produisait sur son auditoire ne ressemblent pas à un coup de tonnerre qui éclate dans la phrase, mais à la présence redoutable du nuage sacré où dort la foudre.

Tout homme est un univers. L'unité et la variété sont les deux termes de l'antinomie sans laquelle la vie n'est pas. Or, entre ces deux termes l'équilibre est la perfection. Cette perfection est prodigieusement rare. En général l'antinomie, qui est la vie, est remplacée par la contradiction, qui est la mort. L'homme se partage entre le bien et le mal, essayant une impossible conciliation. La contradiction est une force morte qui tâche de servir deux maîtres. L'antinomie est une force vive qui, ayant choisi un maître et ne servant que lui, veut le servir de mille manières différentes entre elles et utiles toujours. Rien ne fait mieux éclater l'unité d'un paysage que la variété des objets et la variété des couleurs qu'il permet au même regard d'embrasser à la fois. Les jeux de la lumière et les accidents du terrain, soleil, nuages, ombres, villages, forêts et clochers, tout conspire à faire l'unité du point

de vue, et plus les détails sont nombreux, variés, hétérogènes, imprévus, plus le spectateur placé sur la montagne voisine éprouve le sentiment, la jouissance, la dilatation et la plénitude de l'unité. Si vous retranchiez un des accidents, vous diminueriez les autres et vous enlèveriez un peu de soleil si vous enleviez un peu d'ombre. Ce qui est vrai d'un paysage est vrai d'un livre, et vrai d'un homme. Or Tauler, entre l'unité et la variété, perdit l'équilibre, il donna tout à l'une et rien à l'autre. Peu d'hommes, même parmi le plus grands, ont été aussi grands dans le sentiment, dans l'amour, dans la recherche et dans la conquête de l'unité. Il la poursuit incessamment; incessamment il est poursuivi par elle. Pour lui la route semble à peine exister. Il ne voit partout que le but, déjà présent à son esprit. Il ne regarde ni à droite, ni à gauche. Il ne sait trop s'il y a des fleurs ou des épines sur le bord du chemin. Ne lui demandez pas, comme à saint Antoine de Padoue, de prêcher les poissons. Il ne s'occupe pas des poissons, il ne s'occupe pas des oiseaux. On dirait que la création est pour lui une étrangère, dont il entendit parler autrefois, et dont le souvenir tremble, à demi effacé, dans son esprit.

Son amour de l'unité, son appel à l'unité, son transport vers l'unité prennent toujours la même forme, la même note, le même accent et produisent à la longue une certaine monotonie qui n'est pas une question de doctrine, mais une affaire de nature et de tempérament.

Tauler raconte quelque part l'histoire d'un solitaire à qui un visiteur importun vint demander un objet qui se trouvait dans sa cellule. Le solitaire se mit en devoir d'entrer chez lui pour y prendre l'objet demandé. Mais en entrant il oublia de quoi il s'agissait, car l'image des choses extérieures ne pouvait demeurer dans son esprit. Il sortit donc, et demanda au visiteur ce qu'il voulait. Celui-ci répéta sa demande. Le solitaire rentra, mais, avant de saisir l'objet, il en avait perdu la mémoire. Enfin il fut obligé de dire à celui qui se présentait: Entrez et cherchez vous-même ce qu'il vous faut, car je ne puis garder votre image en moi assez longtemps pour faire ce que vous demandez.

Tauler, en racontant cette histoire, semble, sans s'en douter, raconter son histoire. Dans chacun de ses sermons, il choisit un texte et un sujet. Car ceci est exigé par la circonstance et par les auditeurs. Mais à peine est-il rentré dans sa cellule, c'est-à-dire dans sa contemplation, qu'il oublie le point de départ pour se perdre dans l'u-

nité suprême vers laquelle convergent tous les discours. A l'instant où il prend son vol, il ne sait plus les transitions par lesquelles il faudrait passer. D'un coup d'aile, il rejoint son amour, et, quand il est monté assez haut pour trouver son air respirable, il ne vole plus, il plane. Au-dessus des modes et des formes, il étend ses grandes ailes dans l'azur de son repos, et si on le priait d'entrer dans le détail ordinaire des questions, il répondrait volontiers, ce me semble : Entrez vous-même, et cherchez ce qu'il vous faut. Je ne puis garder votre image en moi assez longtemps pour faire ce que vous me demandez.

Tauler cite à chaque instant saint Denys l'Aréopagite. En effet, ces deux grands hommes vivent dans la même région. Les sermons de Tauler sont aux œuvres de saint Denys ce qu'est une École d'application à une théorie de mathématiques transcendantes. Tauler, comme saint Denys, habite l'intime de l'âme, ce lieu secret, profond, dont il cherche le nom sans le trouver et qu'il finit par déclarer ineffable comme Dieu même.

« C'est là, dit-il, que se prononce la Parole divine. C'est pourquoi il est écrit : Au milieu du silence il me fut adressé une parole secrète. Recueille donc, si tu peux, toutes tes puissances, oublie tout et les images dont tu t'es rempli. Plus tu oublies la créature, plus tu es capable et près de recevoir cette Parole mystérieuse. Oh ! si tu pouvais tout d'un coup devenir ignorant de toutes choses et de ta propre vie, comme saint Paul, quand il disait : Étais-je en mon corps ou n'y étais-je pas ? Je l'ignore. Dieu le sait... La chaleur naturelle était suspendue en lui et c'est pour cela que son corps ne perdit rien de sa force pendant les trois jours qu'il passa sans boire ni manger. Il en fut de même pour Moïse, lorsqu'il jeûna pendant quarante jours sur la montagne, sans avoir souffert d'une si longue abstinence, se trouvant à la fin aussi fort qu'au commencement. » (Sermons.)

Le souhait de Tauler, désirant pour ses auditeurs l'ignorance d'en haut, l'oubli sublime du ravissement, indique parfaitement la nature de sa charité. Cet homme aurait cru ne rien souhaiter à quelqu'un, s'il ne lui eût souhaité la perfection absolue, contemplative et active, l'extase, le ravissement, l'exactitude, l'accomplissement total de la vérité, toute plénitude divine et toute hauteur inespérée. Le milieu dans lequel il vivait favorisait apparemment de telles espérances et permettait de telles leçons. Il déclare que, dans son monastère, quand une âme est appelée tout à coup à quelque profondeur intérieure, il est permis à cet homme ou à cette femme de quitter le chœur, au

milieu de l'exercice, et d'aller se plonger, seul et sans témoin, dans l'abîme où Dieu l'attire. Il déclare également aux religieux que, quand ils passent plusieurs jours de suite en extase, il ne faut pas s'inquiéter de l'irrégularité qui résulte d'un tel accident, pourvu qu'on reprenne la règle, quand on redevient maître de soi. Cette atmosphère merveilleuse, où l'on respire à pleins poumons des senteurs qui ne sont pas de la terre, est fortifiante et tonique. Car voici un des signes caractéristiques de la vraie lumière. Quelqu'enivrante qu'elle soit, elle est toujours sage et forte. Les langueurs fausses de l'ascétisme hétérodoxe sont débilitantes et affadissantes. Les transports prodigieux de l'ascétisme véritable sont réconfortants. L'extase fausse rend l'homme qu'elle trompe, incapable de la vie. L'extase vraie rend l'homme qu'elle nourrit capable de toute pratique, grande ou petite. Il se forme dans les vrais ravissements qui viennent de Dieu des aptitudes inconnues par lesquelles l'homme, revenu à lui, se trouve fortifié pour les plus simples choses et pour les plus humbles devoirs. Mais si le ravissement est parodié par une influence infernale ou par l'imagination humaine, l'homme qui a été dupe devient incapable, et son sommeil trompeur lui donne un réveil inactif. C'est pourquoi Tauler, qui parle sans cesse du ravissement, a toujours le caractère de la force, et l'austérité, qui est le signe de Dieu, grandit avec le transport.

Ce fond inconnu, théâtre des phénomènes supérieurs à la parole et supérieurs à la connaissance est le lieu qu'habitait Tauler. C'est là que le lion avait son antre. C'est là qu'il appelle ceux qu'il aime ; car il paraît qu'à cette époque il y avait un certain nombre d'âmes capables d'être appelées là. C'est là que Dieu agit sans intermédiaire, C'est là que cet homme, aussi sévère qu'ardent, avait faim et soif de s'abîmer à jamais. Il faut citer quelques paroles.

« Où Dieu agit-il donc ainsi sans intermédiaire? Dans le fond, dans l'essence de l'âme? Je ne puis le savoir ; car les puissances ne peuvent saisir et connaître un objet que par son image. Elles ne peuvent, par exemple, connaître un cheval sous l'image d'un homme. C'est précisément parce que toutes les images arrivent à l'âme du dehors que le mystère lui est caché, et c'est pour elle un grand avantage. *L'ignorance la plonge dans l'admiration.* Elle cherche à se rendre compte de ce qui se passe en elle ; elle sent bien qu'il y a là quelque chose ; mais elle ignore ce que c'est. Dès que nous connaissons la cause d'une chose, elle n'a plus aucun charme pour

nous ; nous courons après un autre objet, toujours plus avides de connaître, et ne trouvant jamais le repos que nous cherchons. C'est cette connaissance pleine d'ignorance et d'obscurités qui fait que nous nous attachons aux opérations divines qui se passent en nous... Elle est cette parole mystérieuse et cachée dont parle Salomon... » (Sermons.)

Beaucoup d'hommes, depuis le commencement du monde, ont parlé de l'âme humaine, et beaucoup se sont illustrés, par leur profondeur psychologique, qui, comparés aux grands docteurs ascétiques, sont des enfants ou beaucoup moins que des enfants. Les psychologues purement humains se jouent sur la surface de l'âme; ne l'étudiant que dans ses rapports avec le monde extérieur, ils n'entrevoient d'elle que la superficie. Les tempêtes dont ils constatent et décrivent les ravages viennent du dehors. Leur souffle s'entend au loin, parce qu'elles mugissent au milieu du monde. Mais ils ignorent les phénomènes de la profondeur. Pour pénétrer là, il faut un regard allumé à la grande Lumière. Chose remarquable! ceux qui regardent par curiosité, ceux qui regardent précisément pour voir, ceux qui consacrent leur vie à voir sont ceux qui voient le moins. Ceux qui voient le plus, ce sont ceux qui ne tiennent pas à voir, mais qui tiennent seulement à faire, à agir, à obéir, à glorifier. Au lieu d'éclairer le regard, la curiosité l'éteint. Ce qui l'éclaire, c'est la simplicité. La simplicité pénètre dans les abîmes avec l'audace d'un enfant envoyé par son père, parce qu'elle ne pénètre dans les abîmes que pour y faire le service de Dieu.

La curiosité, parce qu'elle veut savoir pour savoir, manque la science à laquelle elle se borne. La charité qui veut savoir pour servir et pour adorer conquiert la science, parce qu'elle la surpasse. Et peut-être ceci est-il une des lois les plus générales et les plus profondes de la création. Peut-être l'homme ne possède-t-il réellement que ce qu'il dépasse par le désir. Peut-être ne possède-t-il réellement que ce qu'il possède par surcroît, ayant désiré d'abord le royaume de Dieu et sa Justice. Peut-être cette loi de la vie est-elle la loi de la science.

Il est difficile d'imaginer à quelle profondeur les ascètes chrétiens ont sondé l'âme humaine, et quel regard ils ont jeté dans ses replis, sans avoir l'intention de faire briller ce regard aux yeux des hommes. Les efforts intérieurs, les efforts inouïs par lesquels Tauler monta à la contemplation lui donnèrent, sans qu'il le voulût, et peut-être

sans qu'il le sût, une connaissance étonnante des résistances que l'homme oppose à l'homme, que l'homme oppose à Dieu, des combats, des défaites, des victoires et des artifices par lesquels nous nous voilons, pendant la lutte, notre situation véritable. Les échelons par lesquels monte l'âme sont comptés, et la montagne n'a jamais de sommet. Il est toujours permis au disciple de ce grand maître, eût-il les pieds sur les étoiles, de dire que son ascension n'est pas commencée.

L'Évangile, si tendre pour les pécheurs, concentre toute sa colère sur les Scribes et les Pharisiens. Toute sa miséricorde est pour les ennemis extérieurs, toute sa sévérité pour les ennemis intérieurs. Jésus-Christ a pris le fouet une fois dans sa vie, et c'était pour montrer aux siècles de quel côté était sa fureur. D'une part Madeleine et la femme adultère, de l'autre les vendeurs du Temple, les Scribes, les Pharisiens, il y a là une ligne de feu qui sépare les pécheurs des maudits. Toute la doctrine catholique, toute la tradition ascétique, ont entendu et répété l'écho de cette miséricorde et l'écho de cette fureur. Tauler, à la suite de tous les docteurs, entre dans ce concert et y fait sa partie. Il signale les pratiques extérieures, dépourvues de l'esprit et de la charité, comme les manœuvres de l'enfer les plus exécrables au Saint-Esprit. La fixité de ses préoccupations donne à ses répétitions une solennité singulière. A toutes les pages de tous ses discours, sa haine contre les pratiques destituées de vie intérieure apparaît; elle apparaît comme une menace qui sort du fond des entrailles; elle apparaît comme la synthèse des méditations, des prières, des expériences, des efforts et des contemplations de toute la vie d'un grand docteur. « Cette doctrine, dit-il, devrait être méditée attentivement par ceux qui tourmentent et martyrisent leur pauvre chair, sans arracher les mauvaises racines qui sont cachées au fond du cœur de l'homme. Mon frère, que t'a fait ton corps, pour que tu le martyrises ainsi? Ces hommes sont des insensés qui font comme s'ils voulaient donner de la tête contre les murs. Extirpe tes vices et tes mauvaises habitudes, au lieu de te tourmenter ainsi... « Il y a dans le cloître et dans la solitude des hommes dont l'âme et le cœur sont toujours dehors, égarés dans la multiplicité des choses qui passent. Il y a des hommes, au contraire, qui sur les places publiques, au milieu d'un marché et des distractions sans nombre qu'on y trouve, savent si bien garder leur cœur et leur sens, que dans ce tumulte et ce bruit rien ne peut troubler leur paix intérieure et porter préjudice

à leur âme. Ils méritent bien plus que les premiers le nom de religieux... » (Sermons.)

Tauler va plus loin. Quand ces hommes qui placent Dieu dans les pratiques extérieures restent vertueux en apparence, le Seigneur, dit-il, se détourne d'eux. Mais quand, dans sa miséricorde, il les laisse tomber dans des fautes grossières et extérieures, alors le Seigneur se retourne vers eux, et leur offre le pardon. Mais Tauler ne s'attarde jamais longtemps parmi les pesanteurs de la terre. Il y reprend vite son vol et retourne chez lui.

« Dieu, dit-il, peut s'unir à l'âme simplement, immédiatement et sans image. Le premier des Séraphins n'a qu'une seule image. Il reçoit dans cette seule image, et sous la forme de l'unité, tout ce que les autres, placés au-dessous de lui, reçoivent sous la forme de la multiplicité. Mais que dirons-nous de Dieu? Il n'a pas besoin d'aucune image, et il n'en a aucune non plus. Il agit dans l'âme par une opération immédiate; il opère dans ce fond où aucune image ne pénètre jamais et qui n'est accessible qu'à lui. Or c'est là ce qu'aucune créature ne peut faire. Dieu le Père engendre son Fils dans l'âme, non par le moyen d'une image, comme font les créatures, mais par un procédé semblable à celui par lequel il l'engendre dans l'Éternité. Voulez-vous savoir comment s'accomplit la génération divine? Dieu le Père se connaît et se pénètre parfaitement soi-même. Il voit jusqu'au fond le plus intime de son être, et il se voit, non à l'aide d'une image, mais avec sa propre essence. C'est ainsi qu'il engendre son Fils dans l'unité de la nature divine. C'est aussi de cette manière, qu'il l'engendre dans le fond et l'essence de l'âme et qu'il s'unit à elle. » (Sermons.)

Tous ces discours de Tauler finissent par un rendez-vous. Le lieu du rendez-vous est toujours le même; mais le rendez-vous est toujours nouveau. Tauler est à peine un homme: c'est une voix qui parle dans le désert pour appeler les hommes au fond de leur âme. Toutes ses paroles peuvent se terminer et se résumer par ce mot, auquel il faudrait restituer sa signification étymologique : Adieu, à Dieu.

ERNEST HELLO.

L'ABYSSINIE

(2e ARTICLE)

I

Il y avait longtemps, au moment où le nouvel empereur Théodoros s'empara du pouvoir, que l'Abyssinie n'était plus ce grand empire soumis à l'autorité du *négus,* le roi des rois d'Éthiopie, et dont les limites s'étendaient des monts voisins de l'Équateur aux sables de la Nubie et jusqu'aux côtes arabiques. Pressé depuis plusieurs siècles à toutes ses extrémités, par les grands États musulmans des califes arabes et des sultans de l'Égypte, par les tribus belliqueuses des Chohos et des Gallas; réduit aux frontières naturelles des montagnes qui forment le plateau abyssin, il avait fini, au milieu des compétitions ambitieuses que la faiblesse du pouvoir suscita, par se diviser en plusieurs royaumes indépendants, gouvernés par des chefs militaires, et sur lesquels les princes héritiers de la dynastie impériale n'avaient conservé qu'une autorité de nom.

L'histoire de cette déchéance du royaume éthiopien, depuis deux siècles seulement, n'est que longue et n'offre point d'autre intérêt, à travers une série de guerres continuelles, que celui de quelques faits plus importants qu'il nous reste à indiquer brièvement. Il faut nous reporter à l'avénement de Théodoros. A cette époque, l'Abyssinie était divisée en trois grands royaumes et en provinces tantôt soumises, tantôt indépendantes, le *Tigré* au Nord, l'*Amhara* au Centre, le *Choa* au Sud.

La province du Tigré, antique foyer de la civilisation indigène, formait autrefois la partie prédominante de l'empire, comme le Latium dans la république romaine. Axum, la ville sainte d'Abyssinie, en était alors la capitale. Le règne de ses rois marque la période la plus brillante de l'histoire nationale, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la fin des croisades. Mais la translation de la capitale à Gondar, amena la décadence des Tigréens et la prépondérance de

la race des Amharas établis au centre. Ce ne fut d'abord qu'une question de supériorité entre les deux peuples, car la constitution du gouvernement national n'était point changée, et du reste la nécessité de la défense, au quinzième siècle et dans les siècles suivants, avait maintenu l'union des deux races sous l'autorité d'un même souverain dont l'empire s'étendait encore sur d'autres contrées.

Pendant toute cette période du moyen âge et des temps modernes, la constitution politique de l'Abyssinie présente la forme d'une monarchie héréditaire tempérée par une oligarchie féodale, assez semblable à celle des États de l'Europe au moyen âge.

Mais au milieu des invasions et des guerres, la royauté tendit à devenir absolue. De là naquit une lutte entre elle et la féodalité, où celle-ci finit par l'emporter.

Au déclin du dix-septième siècle, le *ras* Mikael, général en chef de l'armée, à la tête des seigneurs féodaux révoltés, supplanta l'empereur et enleva le sceptre à la famille de Salomon. Cette usurpation de l'autorité par les chefs militaires commença la décadence de la dynastie impériale, abaissée de règne en règne jusqu'au jour où elle perdit le trône avec le pouvoir. Ce fut le triomphe complet de la féodalité. Les empereurs, relégués au fond de leurs palais à la manière des rois fainéants de la France, ne conservèrent qu'une autorité nominale, sous la haute tutelle des chefs militaires, sortes de maires du palais. Tel était cependant le prestige de la dignité impériale et le respect du peuple pour les descendants de l'antique dynastie salomonienne, que les nouveaux dominateurs jusqu'à Théodoros ne se crurent point le droit de prendre la qualité d'empereur, et qu'ils conservèrent à côté de leur pouvoir de rois, la personne et le titre du Négus. C'est ainsi que s'est toujours maintenu au plus fort de l'anarchie et des guerres de rivalités entre les princes, un fantôme d'empereur que les vainqueurs faisaient et défaisaient à leur gré.

Au sein de cette déchéance politique, il y eut plusieurs tentatives de restauration du pouvoir unitaire en Abyssinie. Vers 1830, on vit surgir un grand conquérant de l'antique nation des Chohos, d'où étaient sortis les *Hyksos* ou rois pasteurs qui s'emparèrent de l'Égypte au temps de Mœris, quarante siècles avant Jésus-Christ, et y fondèrent une dynastie qui dura cinq cents ans.

Sabogadis fut ce guerrier fameux dont l'Europe entendit parler un jour comme du restaurateur de l'empire éthiopien. Mais la carrière de cet homme extraordinaire, que Mgr de Jacobis appelle le Na-

poléon de l'Abyssinie, n'eut pas une durée proportionnée à sa gloire. Il périt misérablement assassiné. « Par son administration sage et glorieuse, dit encore Mgr de Jacobis, ce souverain s'est acquis un rang distingué dans l'histoire. Toute sa conduite a prouvé qu'il était le digne héritier du génie de ses ancêtres, les antiques civilisateurs du royaume des Pharaons. »

Après lui, lorsque l'Abyssinie continuait à n'avoir plus que des ombres d'empereurs, Oubié, roi du Tigré, tenta de s'emparer de tout le pouvoir. Mais il lui fallut entrer en lutte avec le *ras* Aly qui régnait à Gondar dans l'Amhara; sa défaite jeta le pays dans une nouvelle anarchie. Pendant cette guerre, un jeune chef de bandes, appelé Kassa, se fit remarquer par sa valeur; c'était l'homme destiné à reconstituer l'empire éthiopien sur les débris de la féodalité, avec le nom de Théodoros.

Cet aventurier, qui en devenant empereur a eu la prétention de rattacher sa famille à la dynastie salomonienne, était le fils d'un paysan et d'une marchande de *cusso*, vermifuge originaire d'Abyssinie. Mais tout en lui annonçait l'orgueil, la bravoure et l'instinct de la domination. Les voyageurs qui l'ont connu nous le représentent comme offrant un mélange extraordinaire de qualités et de vices. Kassa est de taille moyenne et bien proportionnée. Son teint presque noir fait ressortir davantage les traits réguliers et majestueux de sa figure; une abondante chevelure retombe sur ses épaules; il a peu de barbe; son expression habituelle est celle de l'intelligence et du calme, et l'on ne devine sa cruauté qu'au plissement de ses lèvres, et au regard étincelant qui jaillit parfois de ses prunelles noires. Ses manières sont agréables et polies; il affecte la simplicité : quoique devenu empereur, il aime à s'entourer dans les occasions solennelles, de l'appareil d'une magnificence barbare. Alors il se tient sur son trône, vêtu avec éclat et accoudé sur des lions apprivoisés, suivant le vieux cérémonial abyssin. Il joint à toutes ces qualités physiques du commandement, l'ambition, le sentiment de la grandeur, l'énergie et la bravoure.

A la faveur de l'anarchie qu'entretenaient les guerres d'Aly et d'Oubié, et grâce à l'ascendant de ses vertus guerrières, Kassa put rassembler une petite armée avec laquelle il se fit conquérant. Vainqueur en plusieurs combats du *ras* Aly, il s'empara de toute l'Abyssinie centrale. Sa renommée s'accroissait avec sa puissance, et la victoire lui donnait la popularité.

La chute d'Aly ne laissa donc en présence de Kassa qu'Oubié, roi du Tigré, et un rejeton de la famille impériale, dont un prince autrefois s'était établi dans le royaume de Choa, au sud, formé du démembrement de l'empire, et y avait laissé sa descendance sur le trône. Mais là ne devaient pas se borner les conquêtes de Kassa.

Pour en finir avec Oubié, après avoir comploté contre le vieux roi avec son principal ministre, il mit l'*abouna,* chef spirituel de l'Église abyssine, de son parti, et posa sa candidature au trône des *négus*, dans une assemblée solennelle où il convoqua les députés de toutes les provinces.

La jeunesse, les victoires, l'habileté de Kassa, non moins que l'influence de l'*abouna*, firent prononcer pour lui à la diète de Gondar. Du reste, la fortune naissante du jeune chef, ses exploits, ses conquêtes rapides, sa propre supériorité et l'origine royale qu'il se donnait des anciens négus descendants de Salomon, avait fait naître l'idée, dans le peuple, qu'il était destiné à rétablir un jour, avec la grandeur de l'empire, la vieille et légitime dynastie.

Les armes achevèrent de décider en sa faveur. Après une lutte acharnée, il resta maître de son rival. Le vainqueur se fit couronner en grande pompe, le 5 février 1855, et prit le nom de Théodoros, porté avant lui par un puissant négus du douzième siècle. C'était une vieille tradition en Abyssinie, au rapport de Bruce, qu'un négus du nom de Théodoros devait rétablir l'empire Éthiopien dans son ancienne splendeur, abattre l'islamisme et s'emparer de Jérusalem. Cette hardiesse de Kassa, fort de la victoire, à s'approprier les légendes nationales et à se donner pour l'homme des prophéties, lui conquit une popularité universelle dans une nation superstitieuse qui a foi en toutes les prédictions politiques.

Mais il fallut achever la victoire contre les anciens partis appuyés sur les restes de la féodalité ; dompter les tribus musulmanes et sauvages qui s'agitaient au Centre et à l'Est ; conquérir enfin le royaume de Choa qui, dans les plans de Théodoros, devait retourner à la monarchie. Ce fut l'affaire de six années. Le vieil Oubié, vaincu, après une longue lutte, fut jeté dans les fers, sans qu'il lui vînt aucun secours de la France qui avait accepté la protection de ses États en 1845. Il aimait le catholicisme quoiqu'il en fut plusieurs fois le persécuteur, à l'instigation de l'*abouna;* il aimait la France et protégeait ses nationaux ; enfin il recevait avec plaisir et reconnaissance les présents

du pape Grégoire XVI. C'était un prince meilleur que les autres, malgré ses instincts cruels et sa pusillanimité.

Théodoros poursuivait le cours de ses victoires. Le pays des *Ouollos*, tribus sauvages et guerrières, fut conquis. La mort subite d'Haïlou-Melekot, roi de Choa, laissa le nouvel empereur maître de son royaume, qui fut annexé à l'empire, et Théodoros annula les traités conclus entre la France et le précédent roi de Choa, Sahlé-Salassié.

Cependant les partisans d'Oubié se soulevèrent et mirent à leur tête son neveu, vaillant guerrier, du nom de Négousié, qui fut proclamé négus et menaça bientôt, par ses succès, de renverser l'empire éphémère de Théodoros. A la suite d'une ambassade à Paris, Négousié fut reconnu par la France qui reçut en échange deux îles voisines de Massaouah et le port de Zoula, l'antique Adulis des Ptolémées. Ce fut la première ingérance de la politique française dans les affaires intérieures de l'Abyssinie. Le gouvernement de Napoléon entretint également des relations avec Théodoros, qu'il reconnut comme roi de l'Abyssinie centrale, traitant ainsi de la même manière les deux rivaux, non sans un secret dépit pour le nouveau négus.

Les victoires du prétendant avaient rallié à lui la plupart des provinces. En outre, les rapports de la France avec Négousié produisirent une grande sensation. Les Tigréens, remplis d'espoir et assurés de recouvrer leur prépondérance, ressuscitèrent une vieille prophétie nationale qui annonçait que la France devait venir conquérir l'Éthiopie. On s'attendait à voir paraître une armée de libérateurs, mais il ne vint qu'un envoyé français chargé de régulariser la cession des îles.

Négousié et les siens furent trompés dans leur attente. L'ambassade même ne put arriver jusqu'au roi, car toutes les routes étaient interceptées par les soldats et les espions de Théodoros. Les troupes de Négousié commencèrent à opérer leur retraite. Le négus, furieux de ses défaites précédentes, et enhardi par la fuite de Négousié, le poursuivit sans relâche, le força dans les montagnes, jusqu'à ce qu'enfin le malheureux prince, trahi et abandonné de tous les siens, lui fut livré lâchement. Condamné à un affreux supplice, il réclama lui-même la mort au bout de quelques jours, pour terminer ses souffrances.

En 1861, Théodoros était parvenu au faîte de la puissance. Maître de toute l'Abyssinie et n'ayant plus de rivaux, il voulut régner en monarque absolu, à la manière des plus puissants négus de l'em-

pire éthiopique. Un missionnaire nous fait bien connaître le plan de sa domination. « L'ambitieux aventurier ne veut que lui à la tête de l'Église comme à la tête de l'État. Roi et pontife, réglementant la foi et la discipline, régnant sur les âmes autant et plus que sur les corps, voyant tout le monde aux pieds de sa majesté doublement sacrée, sans nul égal ou supérieur, même spirituel, tel est le rêve enivrant que caresse son orgueil. »

Quelle que fût l'ambition du nouveau César, il faut rendre hommage à plusieurs actes de son gouvernement. Théodoros ne se contenta point de régner par les armes, il entreprit aussi des réformes dans son empire, particulièrement dans l'organisation de la justice, que le désordre et l'impuissance des lois au milieu des guerres de la féodalité avaient détruite, puis il prononça l'abolition de l'esclavage et de la traite des noirs, le rétablissement du mariage religieux, l'interdiction de la polygamie.

A côté des vices les plus odieux, il y avait en Théodoros assez de grandes qualités pour en faire un prince remarquable. On a dit de lui que c'était « un homme de génie submergé dans un milieu barbare. » On n'exagère rien en disant qu'il eût pu devenir le Pierre le Grand de l'Abyssinie reconquise.

II

Depuis l'expulsion des Jésuites, au milieu du dix-septième siècle, l'Abyssinie, dépendante de l'Église cophte d'Alexandrie, était tombée dans l'hérésie. La foi catholique un moment restaurée dans l'empire des négus et devenue même la religion nationale, comme elle était au quatrième siècle, se perdit bientôt par l'apostasie du roi et les menées de l'abouna, délégué du patriarche hérétique d'Alexandrie. En vain plusieurs missionnaires entreprirent-ils d'aller la relever au péril de leur vie; en vain le grand roi Louis XIV, à la suite d'une ambassade envoyée par le négus, voulut-il la seconder de sa toute-puissante protection : il n'en restait plus rien lorsqu'en 1838, un voyageur français, un savant qui avait un cœur d'apôtre, M. Antoine d'Abbadie, décida la Congrégation de la Propagande à envoyer en Abyssinie de nouveaux missionnaires. Ceux-ci arrivèrent en 1839.

A leur tête était un homme aussi éminent par ses vertus que par son esprit, et qui mérita d'être appelé dans notre temps l'apôtre de l'Abyssinie. C'est de lui qu'un écrivain peu favorable au catholicisme,

et qui occupa les fonctions de consul de France dans ce pays, a dit : « Mgr de Jacobis, l'un des hommes les plus éminents de nos missions contemporaines, apportait en Abyssinie une nature militante, une énergie invincible, une piété indulgente et conciliatrice, des mœurs inattaquables. Sa charité éclairée allait des chrétiens aux musulmans encore plus fanatiques dans ce pays qu'ailleurs (1). »

L'histoire admirable de cet homme de Dieu est celle du rétablissement et des progrès du catholicisme en Abyssinie (2).

A l'époque de l'arrivée des nouveaux missionnaires, l'Abyssinie était divisée, comme nous l'avons vu, en trois royaumes indépendants. Oubié, qui régnait au Nord, dans le Tigré, commença par leur être favorable, autant par sympathie que pour s'en faire des auxiliaires utiles dans sa lutte contre l'Amahra. Grâce à la protection du roi, il se forma autour d'eux un petit noyau de catholiques. A la suite d'une entrevue avec Mgr de Jacobis, et flatté des présents qui lui étaient adressés de Rome, un tableau de la sainte Vierge pour laquelle les Abyssins ont un grand culte, et un portrait du pape, Oubié semblait parfaitement disposé. Il résolut d'envoyer une ambassade à Rome sous la conduite de Mgr de Jacobis pour entrer en relation avec le Saint-Siége. Grégoire XVI accueillit les envoyés du roi avec une joie toute paternelle, croyant voir dans cette démarche le signe d'un retour prochain de l'Abyssinie à l'Église romaine.

Cette mission produisit les meilleurs effets. Tous les Abyssins qui en faisaient partie revinrent catholiques et animés de l'esprit d'apostolat. Après plusieurs mois d'absence, ils trouvèrent à leur arrivée le pays en proie à l'anarchie des guerres de rivalité entre Oubié et le ras Aly qui régnait à Gondar. Cependant grâce au zèle des autres missionnaires restés en Abyssinie et au prosélytisme des personnes de l'ambassade parmi leurs compatriotes, des dispositions heureuses pour le catholicisme commençaient à se révéler partout. Des conversions assez nombreuses s'opéraient. L'un des néophytes disait à Mgr de Jacobis : « Je ne connais pas de pays plus propre que le mien à un premier établissement catholique. » Oubié, malgré ses défaites, et Aly son vainqueur continuaient à se montrer favorables aux missionnaires.

Le roi de Choa les protégeait aussi. Le peuple manifestait ses sympathies pour la religion de l'Église de Rome dont il entendait parler avec admiration. Tout semblait donc heureux dans ces commence-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1864.
(2) *Vie de Mgr de Jacobis*, par un P. Lazariste. En vente, rue de Sèvres, 95.

ments, et Mgr de Jacobis se laissait aller dans ses lettres aux plus douces espérances. « On a prétendu, écrivait-il en 1842, qu'une mission catholique ne saurait réussir en Abyssinie. — Pour moi, j'espère, et ma confiance tout entière dans la miséricorde divine s'anime encore aux souvenirs d'un passé qui n'est pas sans gloire pour la religion en Éthiopie. Je sais qu'on reproche aux Abyssins d'être trop inconstants pour que le règne de Dieu s'affermisse dans leurs âmes; mais l'histoire dément en partie cette accusation. Depuis le quatrième siècle, époque où saint Frumence devint l'apôtre du pays, après en avoir été le bienfaiteur comme ministre, cette Église n'a-t-elle pas gardé avec amour, pendant près de cinq cents ans, le dépôt de la vérité qu'elle semble prête à ressaisir? Ne florissait-elle pas encore au milieu du désert, échappant par sa ferveur à la contagion de l'hérésie, alors que tout l'Orient en était déjà infecté et qu'autour d'elle les chrétientés les plus illustres avaient donné l'exemple de la défection? »

Cependant, outre les obstacles immédiats que les missionnaires rencontraient chez les Abyssins dans la corruption des mœurs et l'attachement superstitieux à la religion nationale, ils avaient à combattre en même temps trois ennemis également redoutables, l'évêque hérétique du pays, les missions protestantes et la propagande musulmane.

L'abouna, chef religieux de l'Abyssinie, n'avait pu voir sans la plus grande jalousie des prêtres envoyés de Rome s'établir en face de lui, et lutter de zèle, de savoir, de charité, contre son ignorance et sa cupidité.

La soumission aveugle des populations à son autorité, le prestige de sa haute dignité épiscopale, enfin la terreur de ses excommunications le rendaient tout-puissant.

Ce prince des prêtres fit une guerre acharnée aux missionnaires, tantôt s'efforçant de changer les dispositions favorables des chefs à leur égard, tantôt excitant le fanatisme du peuple contre eux. Les rois subissaient son ascendant. Oubié, le premier protecteur de la mission, l'ami du pape, de la France et des catholiques, céda malgré lui à ses instances, dès qu'il eut reconquis le pouvoir au Tigré; il se trouva même contraint de sévir contre les missionnaires, pour conserver son crédit et sa popularité. Il en fut de même des autres princes, après le rétablissement des missions catholiques. *L'abouna* Salama fut le mauvais génie de l'Abyssinie. Sans lui peut-être elle fût redevenue promptement catholique.

Mais toutes ses intrigues et ses violences n'empêchèrent pas entiè-

rement la prédication de la foi ; et, comme il arrive toujours, Dieu qui sait tirer le bien du mal fit servir, à l'avantage même du catholicisme, les persécutions de l'évêque hérétique.

Le christianisme informe, qui est la religion des Abyssins, a reçu du voisinage de l'islamisme des influences funestes qui, depuis deux siècles principalement, ont amoindri le reste des dogmes chrétiens.

L'Europe put croire qu'elle avait détruit l'empire de Mahomet par les victoires de Lépante et de Vienne ; car si même il en subsista quelque chose à Constantinople, ce fut grâce à la politique moderne qui fit de cet État un élément d'équilibre général. Mais le Coran avait dans les cœurs un empire bien plus étendu et plus redoutable que celui des armes ; et si la capitale de l'État musulman était à Constantinople, le foyer de l'islamisme et la patrie commune de tous les sujets de Mahomet étaient à la Mecque. C'est de là qu'un immense mouvement de propagande, ininterrompue depuis douze siècles, a conquis à la religion du prophète les Indes, l'Arabie, la Palestine, l'Asie centrale, la moitié de l'Afrique, et, grâce au fanatisme qu'il renouvelle sans cesse, maintient dans la soumission la plus entière cent millions d'adeptes. Cet empire invisible, qui règne aujourd'hui sur une si grande partie du monde, s'exerce par la prédication, l'instruction et le commerce ; il dispose de richesses immenses, d'une grande puissance morale, et d'une double force d'expansion et de perpétuité ; il est debout après tous les efforts de l'Europe, depuis les premiers coups frappés par Charles Martel, jusqu'à la dernière victoire de Navarin, et la question d'Orient n'est autre pour l'Europe que le problème de sa destruction.

Seule entre toutes les nations de l'Afrique, l'Abyssinie résista pendant plusieurs siècles à l'invasion de l'islamisme et conserva la religion chrétienne. Mais la politique musulmane n'a point cessé de circonvenir ce pays qui lui offrait tant d'avantages. Aujourd'hui tout le littoral de la mer, depuis Massouah jusqu'à Aden, est soumis à l'empire du Croissant. L'action musulmane se fait sentir non-seulement dans les pays frontières, mais jusque dans les principautés intérieures. Un grand nombre de conversions ont fait passer des tribus entières de la foi chrétienne à la loi du Coran, et il est à craindre que l'Abyssinie, comme le reste du continent africain, ne tombe sous la domination musulmane, si l'Europe ne fait rien pour la soustraire aux convoitises de l'Égypte et au prosélytisme quotidien des marchands et des usuriers.

Mais en ce moment même, et par suite de l'intervention armée de

l'Angleterre, l'islamisme n'est pas le plus dangereux adversaire du catholicisme en Abyssinie.

Avant que les premiers missionnaires ne fussent arrivés de Rome, le protestantisme avait déjà pris possession de ce pays. Dès les commencements, sa propagande d'intrigue, qui n'a rien de commun avec la charité évangélique, faillit entraver le progrès des missions catholiques. Le premier acte des ministres protestants fut de s'allier à l'abouna persécuteur et de prêcher, sous le couvert de son autorité, leur doctrine qu'ils présentaient aux indigènes crédules comme conforme à celle de l'évêque.

Leur conduite les fit chasser plusieurs fois; car ils finirent par s'aliéner également les princes et les populations, en portant atteinte aux dogmes de l'Église nationale beaucoup plus que ne faisaient les missionnaires catholiques. Cependant ils revinrent avec l'appui du gouvernement anglais qui préparait ainsi les voies à une intervention politique. On verra, en effet, quelle influence les missions protestantes ont eue sur les derniers événements.

Malgré tous ces obstacles, le christianisme tantôt protégé, tantôt proscrit, mais toujours actif et infatigable, faisait de rapides progrès, et l'on voyait s'élever miraculeusement une chrétienté naissante en Abyssinie.

En 1840, après dix années seulement d'apostolat, avec les faibles ressources de la petite mission et contre tous les efforts de la persécution et de la propagande étrangères, il y avait déjà six mille catholiques. Vingt ans plus tard, on a pu en compter soixante mille. Aux noms des premiers missionnaires lazaristes : Mgr de Jacobis, M. Stella, M. Montuori et M. Biancheri, tous Italiens, il faut ajouter ceux de M. Antoine d'Abbadie, de M. Schimper, naturaliste allemand, de M. Rochet d'Héricourt, consul de France à Massouah, qui furent leurs auxiliaires et leurs protecteurs.

Les courses apostoliques s'étaient étendues jusqu'aux tribus sauvages des Gallas presqu'inconnues auparavant, établies tout le long de la côte orientale, sur les frontières de l'Abyssinie.

Un vicariat apostolique fut érigé par le souverain pontife Pie IX au milieu de ces contrées, et une nouvelle mission, confiée aux Capucins, partit de Rome, sous les ordres de Mgr Massaja. La vie héroïque de ce vaillant apôtre de l'Évangile ressemble à celle de Mgr de Jacobis son précurseur. Leurs noms et leurs œuvres se confondent dans la gloire d'un même apostolat, et tous deux, restaurateurs de la foi

catholique, méritent d'être appelés dans les annales de l'Église les fils de saint Frumence.

L'arrivée d'un évêque catholique en Abyssinie fut une nouvelle cause de persécution. Furieux d'avoir un rival, l'abouna rappela les lois du pays d'après lesquelles il ne peut y avoir qu'un seul évêque, et qui punissent de mort quiconque en usurperait le titre. Il fallut qu'Oubié fournît des soldats à la haine de Salama, dans la crainte de perdre son pouvoir. Heureusement les missionnaires purent s'enfuir à temps et regagner une contrée amie.

A cette époque M. de Jacobis, institué vicaire apostolique d'Abyssinie, fut sacré évêque par Mgr Massaja. Ce fut pour l'abouna le sujet d'un redoublement de persécution. On a peine à comprendre que la crainte et la superstition donnent un si grand empire à l'évêque abyssin, qu'il ait pu tout seul, malgré la bonne volonté des princes et les heureuses dispositions des habitants, provoquer tant de mesures oppressives contre les missionnaires et soulever même des multitudes que leurs sympathies eussent attirées au catholicisme.

Tel est cependant le témoignage des missionnaires et des voyageurs. « Tout le monde s'accorde à dire, écrit l'un d'eux, que le grand obstacle à la conversion des Abyssins est la persécution de l'évêque hérétique, dont l'influence est encore grande et qui fait trembler les petits par la crainte des chaînes et du bâton, les grands et les rois eux-mêmes par la menace de ses excommunications qui ne manquent guère, lorsqu'elles ont lieu, d'être suivies de la révolte de quelque ambitieux qui s'en fait un moyen d'élévation. »

Oubié lui-même, on l'a vu, tout rempli de vénération pour Mgr de Jacobis, au point qu'il descendait humblement de cheval devant lui, mais dominé par la crainte de l'abouna et les intérêts de son pouvoir, d'ami qu'il était au fond se changea plusieurs fois en persécuteur.

Du reste, derrière cet évêque étranger que le Caire, devenu le siége de la juridiction patriarcale de l'Église cophte, envoie en Abyssinie, et qui acquiert sa dignité par l'intrigue et la soumission, il y avait une autre influence, un autre ennemi que les missionnaires apercevaient bien, sans que leur charité envers les ministres protestants leur eût permis de le dénoncer publiquement. Mais voici ce qu'écrivait un voyageur français en 1851 :

« Un autre auxiliaire de l'évêque hérétique, plus funeste encore à la mission que la pusillanimité d'Oubié, c'est la politique anglaise,

qui ne verrait qu'avec une grande peine le catholicisme faire des progrès en Abyssinie. Le consul anglais de Massouah a fait connaître toute sa pensée, en disant que dans peu il n'y aurait plus de missionnaires en Abyssinie, qu'il protesterait s'il en venait d'autres, surtout si l'on envoyait des sœurs de charité. On sait d'ailleurs qu'il est tout dévoué aux intérêts de l'abouna, avec lequel il est en correspondance, et qu'il a soin de tenir au courant de ce qui se passe à la côte. Il a à son service un homme qui fait le rôle odieux d'espion et de dénonciateur des missionnaires. Cet homme est un Italien, déserteur de la religion et généralement méprisé. Je voudrais que l'on sût bien en Europe quels honnêtes moyens emploie à l'étranger la politique anglaise pour paralyser les travaux des missionnaires. »

Il est certain, et plusieurs témoignages en font foi, que l'abouna Salama était un personnage vendu aux Anglais et qu'ils firent nommer au Caire, comme celui qui leur parut le plus propre à empêcher les progrès du catholicisme en Abyssinie.

La persécution, en chassant les missionnaires, servit d'ailleurs à étendre le domaine de leur apostolat. De nouvelles chrétientés naissaient sous les pas fugitifs de Mgr de Jacobis, à mesure qu'il s'avançait au Nord, jusqu'à ce que poussé par un zèle apostolique, après être rentré au cœur même de l'Abyssinie, pour passer de là dans le royaume de Choa, au Sud, il fut arrêté et mis en prison à Gondar. Puis, délivré d'une manière inattendue, il mourut bientôt, en 1860, consumé de fatigues et de maladie, sans avoir pu obtenir les honneurs du martyre qu'il avait toujours recherché.

Sa mémoire est restée en vénération parmi les Abyssins, où il s'était acquis une grande réputation de vertu et de charité. L'œuvre des missions d'Abyssinie, continuée par les lazaristes et les capucins, sous la direction de Mgr Bel et de Mgr Massaja, est malheureusement entravée au milieu des troubles politiques survenus depuis l'avénement à l'empire de Théodoros, et il est à craindre aujourd'hui que l'expédition anglaise ne compromette pour longtemps l'avenir du catholicisme en Abyssinie.

III

L'intervention de l'Angleterre, dans le but avoué d'obtenir par les armes la réparation d'anciens griefs, mais non sans quelques intentions secrètes qui cachent d'autres entreprises, est destinée peut-être

à devenir l'un des faits les plus graves de la politique contemporaine, par les conséquences qu'elle peut avoir, non seulement en Orient, mais sur les affaires même l'Europe et pour le catholicisme. Il faut, avant de les rechercher, rappeler ici les causes qui ont amené les événements actuels.

Théodoros, maître de l'Abyssinie en 1861, voulut consolider son pouvoir et rétablir l'unité politique des anciens temps qu'il avait rêvée à son profit. Au dehors, aucun ennemi ne le menaçait; les Turcs et les Gallas se tenaient tranquilles ; à l'intérieur, le prestige de ses victoires et son ascendant personnel assuraient sa domination et maintenaient dans la crainte tous les chefs indigènes. Mais comme il entrait dans ses plans de refaire l'empire éthiopique, et de recouvrer les anciennes frontières, son ambition l'arma contre l'Egypte, maîtresse de la Nubie et du Soudan et contre les peuple sauvages des côtes. Il entreprit avant tout d'en finir avec les Gallas et les Ouollos. Vaincu d'abord, le Négus reprit l'avantage par une guerre d'extermination : sur ces entrefaites, une révolte éclata dans le Godjam, et s'étendit à plusieurs autres provinces. En même temps l'Egypte faisait avancer une armée vers les frontières du Nord. Au milieu de ces difficultés, Théodoros entra en relation avec la France et l'Angleterre, dont il recherchait l'alliance pour triompher plus aisément de ses ennemis. Le gouvernement anglais, soit par dédain, soit par politique, laissa le message de Théodoros sans réponse, tandis que l'envoyé du Négus rapportait à Gondar une lettre de Napoléon III. L'Angleterre ne pouvait alléguer aucun grief, car si l'un de ses agents, M. Plowden, avait été assassiné en 1860, c'était hors des limites de son consulat, de la main d'un révolté, et Théodoros dont il était le favori, avait lui-même vengé sa mort par un massacre général.

Ce silence dédaigneux, propre à irriter le Négus, n'était probablement au fond qu'un prétexte pour la politique anglaise de susciter un conflit, et de se préparer d'avance l'occasion d'intervenir en Ethiopie. On peut croire que telle était en effet l'intention secrète du gouvernement britannique. Car M. Cameron qui remplaça M. Plowden dans les fonctions de consul, reçut de lord Russel, l'ordre de faire un rapport sur le produit du coton en Abyssinie. C'était à l'époque où la guerre des deux Amériques avait privé l'Angleterre de son marché de coton le plus important, et l'on comprend tout l'intérêt qui la conduisait dans un pays qui en produit abondamment. Le rapport avec toutes les pièces de l'enquête fut saisi; et Théodoros crut y voir le

signe d'une entente de l'Angleterre avec les Musulmans possesseurs du commerce indigène et ennemis nés des Abyssins.

La lettre que le Négus adressait à la reine Victoria et qui vient d'être publiée en Angleterre, avec les autres documents relatifs à l'expédition, montre tout le prix qu'il attachait à son amitié. L'indifférence qui accueillit le message et l'interception du rapport de M. Cameron, auquel étaient jointes plusieurs lettres compromettantes des missionnaires protestants, commencèrent à indisposer le Négus contre l'Angleterre. Plus tard il eut la preuve des menées de la politique anglaise durant les guerres qu'il soutenait contre les Turcs d'Egypte et les rebelles du Tigré et du Choa.

Enfin la conduite des missionnaires protestants, que la politique inspire bien plus que le zèle religieux, n'avait pas moins excité le mécontentement de Théodoros. Ils s'étaient rendus odieux aux Abyssins à ce point d'être expulsés plusieurs fois du pays ; la haine qu'ils inspiraient partout est la véritable cause de leurs insuccès qu'ils ont attribués injustement à la rivalité des missionnaires catholiques. Coupables, mais à un titre plus grave que ceux-ci, depuis le décret de Théodoros, d'enseigner une religion contraire à la religion nationale, ils achevèrent de se compromettre et d'indisposer le Négus contre leur nation, autant par un prosélytisme maladroit que par des ingérences imprudentes dans les affaires du pays.

L'évêque anglican, M. Stern, une première fois chassé, et qui avait obtenu de rentrer en 1855, à la tête de la mission protestante, ne sut point profiter à temps du congé que lui donna Théodoros pour retourner à la mer, lorsque ensuite l'édit de proscription eut été porté contre les religions étrangères.

C'était une faute d'autant plus grave de n'avoir point usé du congé du Négus, que l'évêque continua d'enseigner des doctrines hérétiques, contraires aux dogmes chrétiens de l'Église abyssine, et de s'entremettre dans la politique pour le compte de l'Angleterre. Enfin, accusé d'outrage public envers la personne de Théodoros, pour avoir divulgué dans un écrit la bassesse de sa naissance et parlé défavorablement de la politique du Négus, il fut mis en prison au mois d'août 1863, avec plusieurs de ses compagnons. M. Cameron prit énergiquement leur défense, par un sentiment louable d'humanité ; mais son interposition n'en fut pas moins imprudente, puisqu'il n'avait pas été reçu comme consul par Théodoros. Malgré les protes-

tations qu'il présenta au nom de son gouvernement, il fut jeté aussi dans les fers.

Quels qu'eussent été jusque-là les torts de l'Angleterre, il devenait nécessaire pour elle, de défendre la liberté et la vie de ses nationaux, et de sauvegarder ses propres intérêts ; elle prit le sage parti de commencer par la voie des négociations et d'accréditer un envoyé extraordinaire auprès du Négus. A cet effet, une mission diplomatique fut confiée à M. Rassam, syrien d'origine et musulman converti. Ce choix était mauvais. Étranger aux habitudes diplomatiques et formé aux allures hautaines du commandement par ses anciennes fonctions de sous-gouverneur d'Aden, M. Rassam, apporta dans sa mission cet esprit de morgue et de domination qu'ont les Anglais dans leurs possessions lointaines, tandis que pour le succès des négociations il fallait user d'adresse et de tact auprès de Théodoros. Mais il semble que l'Angleterre, moins préoccupée du but qu'elle avait à poursuivre, que des chances que lui offrait une si bonne occasion, ait voulu compromettre elle-même le succès de sa démarche. Du reste, sa main puissante apparaissait dans les révoltes des provinces, et qu'il soit vrai ou non qu'elle ait envoyé de la poudre, des armes et de l'argent aux rebelles, la conduite de ses agents et de ses missionnaires montre toute la part qu'elle a prise de loin aux événements accomplis durant ces dernières années.

Théodoros consentit à entrer en pourparlers avec l'agent anglais, mais il mit pour condition à la délivrance des prisonniers, le renvoi dans l'Inde du corps d'armée que l'Angleterre avait formé à Aden, l'abandon du territoire envahi par les Égyptiens au nord de l'Abyssinie, et la dissolution de l'armée entretenue par le vice-roi dans le Soudan. Mais les avantages que remportèrent les rebelles du Tigré durant le cours de ces négociations, et la complicité du gouvernement anglais qui paraissait de jour en jour plus évidente, irritèrent à ce point le Négus, qu'il ordonna de mutiler suivant l'usage barbare du pays, tous les prisonniers. Ce fut l'impératrice Tormêche, princesse aussi aimable par sa douceur que par sa beauté, qui les sauva d'un supplice affreux.

Tour à tour relachés et remis aux fers suivant l'humeur du Négus, les prisonniers anglais avec lesquels se trouvent deux Français et plusieurs Allemands, sont aujourd'hui gardés à Magdala et à Devra-Tabor, ou ils attendent leur sort avec anxiété.

Au message apporté par M. Fladd, à la reine Victoria, et dans lequel Théodoros avait réglé les conditions de la délivrance des captifs, l'An-

gleterre, comme il convenait à une grande puissance si fière de son honneur national et si jalouse du prestige de son nom en Orient, a répondu par un ultimatum. L'effet a suivi la menace. La guerre est commencée, et la puissante nation va demander par les armes ce qu'elle n'a pu obtenir par les négociations.

IV

S'il ne s'agissait pour l'Angleterre, comme elle le dit, que d'aller à la délivrance de ses sujets captifs en Abyssinie, ce serait sans doute un grand spectacle que celui d'une nation civilisée, assez généreuse et tout ensemble assez forte pour entreprendre une expédition lointaine dans le but de venger son honneur, de revendiquer la liberté des siens, et d'assurer le respect du droit des gens. Quelle idée ne donnerait point d'elle ensuite une pareille puissance, lorsqu'on saurait qu'il suffit d'un outrage à sa dignité et d'un appel de quelqu'un de ses nationaux offensés, pour attirer la guerre sur un pays, sans que ni la distance ni les difficultés de l'entreprise ne puissent l'arrêter?

Mais quels que soient le patriotisme et le sentiment de l'honneur national chez le peuple anglais, il est impossible de ne considérer ici que ce point de vue généreux et fier, surtout si l'on se rappelle qu'autrefois lord Palmerston, malgré toute sa fierté britannique, laissa sans vengeance l'assassinat de deux envoyés anglais à Boukhara.

A peine la détermination de l'Angleterre était-elle connue, qu'on apprit en même temps la grandeur des préparatifs de l'expédition.

Ce déploiement de force contre un pays entièrement affaibli par l'anarchie et en état de révolte, n'indique-t-il pas assez que l'Angleterre poursuit autre chose que la réparation d'un grief?

Une armée de quinze mille hommes parfaitement pourvue de vivres de munitions et de moyens de transport, malgré les difficultés et le prix de cet approvisionnement, était-elle nécessaire pour obtenir la délivrance des prisonniers, alors qu'il suffirait du gain d'une bataille contre un ennemi inférieur en force et en habileté?

D'ailleurs la voie des armes pouvait-elle être efficace ici, lorsqu'à la seule approche des troupes, les prisonniers sont exposés à payer de leur tête le secours qui leur vient? En réalité, c'est la vie même des captifs que risque l'Angleterre en poursuivant ainsi leur délivrance.

En dehors de ces considérations, il y a d'autres motifs qui permet-

tent de croire à de secrets desseins dans le plan de cette expédition.

Nous avons vu avec quelle imprudence et quelle maladresse l'Angleterre a suivi la voie des négociations pour la mise en liberté de ses nationaux. Cette inhabileté de la diplomatie anglaise ne peut-elle point passer pour un calcul, et n'y a-t-il pas lieu de croire qu'elle cherchait à se ménager une occasion favorable d'obtenir mieux que ce qu'elle était en droit de réclamer? Mais on peut laisser ces conjectures.

La politique anglaise a constamment tourné ses efforts vers l'Orient, qui offre au commerce tant de produits et de débouchés. Le génie propre de l'Angleterre a toujours été d'identifier son commerce avec sa politique; la diplomatie et les armes ne lui servent que pour ses intérêts mercantiles. Sa force est principalement en Orient, où elle a conquis les Indes et où elle possède sur tout le pourtour du littoral, depuis Suez jusqu'à Nankin, des établissements importants. Aussi Napoléon Ier jugea-t-il que, pour l'attaquer au siége de sa puissance, il fallait la combattre en Orient : la campagne d'Égypte, qui devait lui ouvrir le chemin des Indes, n'eut pas d'autre but.

La prépondérance que l'Angleterre s'est acquise en Asie se maintient par le prestige de son nom autant que par l'essor de ses relations commerciales. L'expédition abyssinienne lui offre une occasion naturelle d'accroître l'un et l'autre.

Un grand succès militaire, dont le bruit retentira dans tout l'Orient, affirme sa domination dans cet immense empire des Indes que la crainte lui soumet bien plus encore que la force des armes. En second lieu, le percement de l'isthme de Suez, destiné à devenir le transit le plus important du commerce européen, compromet les avantages de l'Angleterre. Jusqu'alors, fortement établie à Aden, sur le détroit de Bab-el-Mandeb, elle était maîtresse de la mer Rouge par cet autre Gibraltar; mais Suez devenu praticable rendrait Aden inutile, si l'Angleterre ne s'assurait autrement la possession de ce passage que toutes les résistances de lord Palmerston n'ont pu empêcher d'ouvrir. L'établissement d'une colonie en Abyssinie serait donc pour elle du plus haut intérêt, car elle ne possède sur les côtes de la mer Rouge que les deux petites îles de Périm et de Kamaran, pauvres et insalubres. Les riches plateaux abyssins, au contraire, peuvent devenir le centre d'un grand développement industriel et commercial.

Enfin, l'Angleterre peut trouver dans cette magnifique conquête la solution de la question d'Orient, au point de vue de ses intérêts.

Ce qui lui importe en effet, dans ce conflit imminent, ce n'est pas tant que la Russie ne puisse point s'emparer de Constantinople ni devenir maîtresse de la mer Noire, mais c'est de trouver le moyen d'assurer sa domination dans l'extrême Orient, malgré cet agrandissement de la puissance moscovite.

La protection de la Turquie est devenue gênante pour l'Angleterre, puisqu'elle l'entretient en état d'antagonisme avec la Russie dont elle n'aurait rien à craindre, en garantissant d'une autre manière sa position en Orient, où les intérêts des deux puissances ne se heurtent pas.

Dans le cas où l'empire turc viendrait à disparaître, l'occupation de l'Abyssinie devient dès à présent pour l'Angleterre, le gage de la possession de l'Égypte; et en attendant même, elle lui assure sur ce pays une influence d'autant plus utile que le percement de Suez la lui eût ravie, en rendant la mer libre et en changeant les conditions du commerce oriental.

Les rapports de l'Angleterre et de l'Égypte au sujet de l'expédition abyssinienne, montrent bien que les deux pays y ont des intérêts communs. Mais l'Angleterre, par la raison du plus fort, fera tout à son profit.

Après avoir usé de l'alliance du vice-roi d'Égypte pour les commencements difficiles de l'expédition, où il lui fallait surtout des communications assurées par Suez, et des moyens de transport, elle semble vouloir l'écarter, non-seulement parce qu'elle deviendrait compromettante dans la guerre, à cause de la rivalité ancienne et de l'inimitié populaire qui existe entre l'Égypte et l'Abyssinie, mais parce qu'elle la gênerait dans ses arrangements ultérieurs. Toutefois l'influence du gouvernement britannique en Égypte est si grande, qu'il est assuré de toujours trouver en Ismaïl-Pacha un instrument docile et, le cas échéant, une coopération active des troupes égyptiennes. On dit même qu'un corps d'armée est posté dans ce but sur les frontières septentrionales.

Que telles soient les raisons de la politique anglaise dans l'expédition en Abyssinie, c'est ce qui paraît assez évident. La proclamation du commandant en chef, sir Robert Napier, n'annonce point, il est vrai, de semblables projets, et le *Times* s'en défend également. Mais lors même que tous les documents officiels et privés de la Grande-Bretagne pourraient donner le change à l'opinion publique en Europe, sur ses véritables intentions, il y a trop de causes d'une

occupation permanente de l'Abyssinie, et l'Angleterre est trop accoutumée à faire la guerre dans son intérêt, pour qu'on puisse croire qu'elle emploie tant d'hommes et de millions dans le seul but d'arracher quelques prisonniers, trouvés morts peut-être, des mains d'un roi barbare. On a cependant quelques aveux qui laissent voir toute la pensée du gouvernement anglais. Une dépêche transmise à Londres par le vice-roi des Indes, et signée de sir Robert Napier, se termine ainsi : « Une expédition ne saurait manquer d'entraîner une occupation de deux ans dans le pays de Théodoros, *et peut-être, à la fin de créer pour nous la nécessité d'avoir une Algérie abyssinienne* » Il faut en croire le général en chef, qui n'est ici que l'interprète du génie traditionnel de la politique anglaise en Orient.

En un mot, l'expédition d'Abyssinie est si appropriée aux plans politiques de l'Angleterre et si conforme à ses intérêts commerciaux, que si le prétexte n'eût pas existé, il aurait fallu l'inventer. Ce n'est point une expédition lointaine et aventureuse, parce qu'elle a lieu en plein monde anglais, entre les Indes et l'Égypte, sur la route de Londres par Suez d'un côté, et sur celle de Calcutta de l'autre.

La persévérance britannique triomphera de tous les obstacles, malgré les premières fautes commises au commencement de l'expédition ; la ténacité suppléera à la prudence. Quelles que soient les difficultés de la route à travers un pays montagneux, dépourvu d'eau dans la saison sèche, où le transport des vivres et des munitions se fera si péniblement ; quelles que soient aussi les résistances des tribus indigènes, les entraves et la lenteur des opérations de guerre, elle viendra à bout de tout.

Cependant Théodoros attend avec fierté l'armée anglaise. A l'ultimatum de guerre apporté par M. Fladd, on l'entendit répondre : « Qu'ils viennent, et appelez-moi une femme si je ne leur donne pas bataille. »

Le négus traîne ordinairement à sa suite une armée de quarante mille combattants, sans compter une multitude de gens de service et de femmes qui encombrent le camp. Ces troupes, remplies de bravoure, manquent de discipline et d'instruction militaire ; elles n'ont que de mauvaises armes, comparées aux fusils *Sidner* des Anglais et à leurs nouveaux petits canons de montagne. Nul doute qu'elles ne soient vaincues dans une bataille rangée. Comme la route est longue pour aller à Magdala et à Devra-Tabor où sont enfermés les prisonniers, la meilleure tactique pour Théodoros serait d'opérer lentement

sa retraite en dévastant tous les pays successivement occupés, et de se faire un auxiliaire terrible des pluies torrentielles de l'été, comme les Russes des neiges en 1813, jusqu'à ce que l'armée ennemie, décimée par les fatigues, les privations et les maladies, ne soit plus assez forte pour lui livrer avantageusement bataille, ou même ne puisse aller le rejoindre dans les terres chaudes et malsaines du Sud.

Les révoltes qui ont éclaté dans tout l'empire contre le négus seront favorables à l'armée anglaise qui n'a pas à craindre ainsi de soulèvement général. Une marche prompte et hardie à travers les provinces du Nord et du Centre serait donc le meilleur plan de campagne, et permettrait d'en finir avant la saison des pluies.

Mais jusqu'ici les opérations se sont faites lentement, à cause de l'insuffisance des préparatifs et de l'inexpérience du pays. On croit cependant que l'armée anglaise pourra arriver à Magdala avant le mois de juin et le commencement des grandes pluies.

Faut-il lui souhaiter la victoire ? Oui, si la délivrance des prisonniers européens en est le prix. Mais on hésite à faire ce vœu, quand on songe non-seulement à l'accroissement de puissance qu'une nation rivale retirera de ses succès, mais à tous les maux qui peuvent en être la suite, et il est à craindre que l'Angleterre, favorable à la traite des noirs en Orient, hostile aux missions catholiques, intéressée à abrutir sous une lourde domination les pays soumis et productifs, ne serve pas uniquement par ses conquêtes la cause de l'humanité et de la civilisation.

ARTHUR LOTH.

SOLIDAIRE ET CHRÉTIEN

(SUITE ET FIN)

XII

La haine va à la haine. Lamorton, je viens de te le dire, se fit *solidaire.*

Les membres de cette société s'engagent *solidairement* à soustraire leur mort à toute influence religieuse. C'est une compagnie d'assurance mutuelle contre Jésus-Christ. Elle donne des primes d'athéisme à la mort de chacun de ses souscripteurs. Au moment où le capital d'incrédulité de l'un de ses adhérents paraît épuisé par la maladie, vite la compagnie accourt et renforce le capital en danger par une large infusion de son capital collectif, et prévient ainsi le scandale d'une banqueroute à l'athéisme.

Satan, sachant que Jésus-Christ s'approche, à l'heure de la mort, plus près des âmes, a fait surgir cette société pour combattre la grâce divine et opposer des flots de haine à l'amour du crucifié.

L'idée inspiratrice de cette association répondait bien, comme tu le vois, à l'état moral de Lamorton ; cependant la sombre idée de la mort qu'elle lui rappelait sans cesse l'en détourna pendant quelque temps. Messieurs les croque-morts de l'athéisme lui étaient encore plus lugubres que ceux des pompes funèbres. Mais la déconvenue que je vais te raconter le détermina en excitant jusqu'au paroxisme sa haine contre la religion.

Il avait daigné remarquer une jeune fille aussi pieuse que belle. La religion dans une femme ne lui déplaisait pas. Les esprits forts sont fort sujets à cette inconséquence. La piété pour eux est une garantie. Je suis convaincu qu'en secret ils ne rendent pas le même hommage à leur philosophie. Peut-être aussi qu'à leur insu, la beauté morale les frappe plus qu'ils ne l'avouent. C'est si beau, si touchant, si aimable, une femme qui porte au front la triple couronne de la piété, de la jeunesse et de la beauté !

Celle-ci était pauvre. Lamorton basa ses espérances là-dessus. Il ne pensait pas qu'on pût résister à l'attraction de la fortune. Il niait

les miracles de Dieu, mais il croyait à ceux de l'or. L'or cependant échoua dans cette circonstance. Les paroles séductrices du millionnaire ne furent même pas comprises, et sa demande en mariage, que ce premier échec le contraignit de faire aux parents de la jeune fille, essuya un refus énergique.

La jeune fille préféra la vie religieuse à la vie luxueuse que Lamorton faisait briller à sa vue.

A cette nouvelle : « Encore un coup des prêtres, s'écria-t-il furieux ! On n'exterminera donc pas cette maudite engeance, qui recommence, grâce à la faiblesse et à la trahison du pouvoir, à prendre nos plus belles filles pour orner ses sérails ! Si on les laisse faire, ils rétabliront bientôt la dîme, le droit d'aînesse et celui du seigneur. Pour moi, je lutterai contre eux jusqu'au bout ; et, je le jure sur les principes immortels de 89, les hommes noirs ne m'auront ni vif ni mort. »

Et il courut chez les solidaires engager sa mort.

XIII

Cécile, ayant appris la maladie de Lamorton, m'avait dit : « Mon ami, va donc rendre visite à ce malheureux, et, je t'en prie, essaye de défendre la liberté et la dignité de son âme contre les entreprises de ses co-religionnaires — c'est *contre-religionnaires* que je devrais dire ajoute-t-elle avec une douce ironie.

Je me rendis à ce désir. Je vis M. Lamorton.

Quel contraste entre l'état de Cécile et celui de cet homme !

La physionomie du vieillard était sombre, ses traits contractés et ses regards passaient de l'atonie à la colère. Dans les accès de la douleur, il serrait les poings, grinçait des dents et se ramassait sur lui-même pour lutter contre le mal ; mais le mal, pénétrant d'une manière inplacable au centre même de la résistance, Lamorton tombait épuisé, vaincu, affaissé. Plus de théorie sur la *bonne mère nature*, plus de phrases sur ce qu'il appelait jovialement « le bénigne éteignoir de la mort. »

Pour le chrétien, la mort est une délivrance : c'est un enfantement à la vie céleste, c'est la liberté, c'est la lumière, c'est Dieu. Ainsi que dans tous les enfantements, la nature se brise et crie, mais l'espérance d'une vie plus haute, plus large et plus abondante, arrache à la douleur son aiguillon. Ici la souffrance fleurit en joie : à chaque coup de la maladie correspond dans l'âme chrétienne une augmentation de

puissance, une dilatation des facultés. A mesure que la forme corporelle se dissout, à mesure aussi la forme spirituelle se dégage et tressaille d'allégresse. L'aube blanchissante de la vie céleste rayonne sur les ombres funèbres qui s'échappent de la maladie et forme, en se mêlant aux ardeurs de la foi, ces admirables lueurs mystiques qui se jouent sur le visage reposé des saints à l'agonie.

En présence d'un tel spectacle, qui se renouvelle à chaque instant dans l'Église, on comprend bien toute la beauté et toute la profondeur de ce mot de Saint-Augustin : LA MORT VIVANTE.

Je vis un jour une femme en travail d'enfant : il y avait dans les cris qu'elle poussait une joie si profonde que la douleur vaincue semsemblait s'enfuir. Une larme erra un instant au bord de ses cils. Cette larme pleurait et riait en même temps : elle contenait la douleur de la femme et la joie de la mère.

C'est une image de la mort chrétienne.

Pour l'athée, la vie est un accident, une lueur éphémère entre deux néants. Elle n'a ni signification, ni but, ni loi. Il n'y a donc pour l'athée d'autres réalités que l'heure présente et que le grossier bonheur qu'il peut tirer de la terre. Dans sa nuit morale, il se concentre en lui-même et essaye d'y concentrer le monde. Quand l'athéisme s'est fixé à l'un des pôles de la vie humaine, l'égoïsme se fixe à l'autre, et réciproquement. Je te l'ai déjà dit, mon ami, mais je ne saurais trop te le redire : quel que soit le langage d'un athée, quelques généreux sentiments qu'il affiche, regarde au fond et tu trouveras l'égoïste, et si ses actes sont bons, c'est qu'il n'est pas sincèrement athée. Napoléon disait : Grattez le Russe, et vous trouverez le Tartare. Et moi je repète : Gratte l'athée et tu trouveras l'égoïste. Logiquement, l'athéisme guillotine la vertu, et, réciproquement, la vertu guillotine l'athéisme. Ne crois donc pas plus à l'humanité d'un athée qu'à l'athéisme d'un homme vertueux.

Non-seulement Lamorton tenait à la terre par ses racines naturelles, mais de plus il avait violemment courbé vers cette terre toutes ses facultés intellectuelles et morales, en sorte qu'il pouvait être comparé à un arbre dont le jardinier aurait, en les courbant, ramené l'extrémité des branches vers la racine. Plus rien en ce malheureux ne montait et ne prenait la direction du ciel ; tout en lui était tourné en bas, il s'était enfoui dans la matière. Riche et bien portant, il avait sans cesse élargi le cercle de ses jouissances sans qu'aucun devoir vînt gêner l'épanouissement de son épicuréisme.

Mais voici qu'une maladie terrible l'a attaqué au nœud même de son égoïsme, dans sa santé qu'elle dévore et ronge. A la volupté, qui remplissait ses heures jusqu'au bord, a succédé la douleur dont la dent aiguë et vengeresse tranche successivement chacune des racines plongées dans la matière et au moyen desquelles il aspirait le bonheur. Il combattait corps à corps avec cette force que le christianisme seul explique et que seul il peut vaincre. Mais l'issue de ce combat devenait d'heure en heure moins douteuse pour lui ; les ombres qui précèdent la mort, il les voyait s'avancer. Longtemps, dans ses jours de santé florissante, il avait exalté les progrès de la science ; il avait même poussé l'illusion jusqu'à croire à la puissance absolue et à l'infaillibilité de cette idole des temps modernes. Aussi ne cessa-t-il pe faire appel aux plus illustres médecins de Paris. L'un d'eux, qu'il gourmandait un jour sur l'inefficacité de ses ordonnances, finit par s'exaspérer et par lui jeter à la face ce mot terrible : « Eh ! monsieur, la science n'a pas encore trouvé le moyen d'empêcher de mourir ! »

Le vieillard s'affaissa sous le coup de cette brutale condamnation.

J'étais présent.

Non, jamais je n'oublierai de ma vie le spectacle que j'eus sous les yeux dans cet instant. Je venais de voir en Cécile la foi victorieuse de la douleur, et je voyais en Lamorton l'athéisme en face du redoutable mystère. L'œil errant, désespéré du vieillard me révélait l'état de son âme. Cette âme ne savait où se réfugier. La terre où elle était tombée lui échappait. Elle n'osait regarder dans le passé ; chacune des heures de ce passé, profanées, souillées, déshonorées par mille actions basses et coupables, refluait irritée devant sa mémoire et délivrait le remords dans sa conscience opprimée. Quant à l'avenir, l'athéisme était là qui le lui fermait. Dans ces instants terribles cette âme n'avait pas d'issue pour s'échapper, pas d'abri où se réfugier, pas une lueur d'espérance au sein de la nuit tombante ; pas de prolongement, pas de perspective où la pensée pût s'élancer. La vie de la terre se fermait derrière Lamorton, et devant lui ne s'ouvrait pas la vie du ciel. D'un côté la mort, de l'autre le néant. Et entre la mort et le néant la souffrance, la souffrance opiniâtre, implacable, pénétrante, lancéolante, dissolvante.

En Cécile la foi avait transformé, vaincu, éclairé la douleur ; c'est par la douleur que la sainte femme prenait possession du ciel.

En Lamorton, au contraire, l'athéisme avait transformé cette même

douleur en désespoir. La maladie de l'âme, se joignant à la maladie du corps, créait une sorte d'enfer anticipé.

Autant l'état de Cécile était touchant, autant celui de Lamorton était poignant.

Elle, je la voyais monter dans la lumière. Lui, je le voyais s'engouffrer dans l'ombre.

Le visage de Cécile était calme, blanc, d'une blancheur de neige, et éclairé par des rayons mystiques qui venaient du monde invisible qu'habitait son âme.

Le visage du haineux athée était contracté et voilé de ténèbres.

L'âme, a dit un grand saint, devient ce qu'elle aime.

Mot profond.

Cécile devenait la Beauté, et Lamorton la Laideur. Ils se transformaient tous les deux, mais en sens contraire : l'une prenait des ailes d'ange, l'autre de chauve-souris.

Un jour que j'étais au chevet de Lamorton, je remarquai qu'au désespoir de perdre la vie, son unique bien, il joignait des terreurs qu'il s'efforçait vainement de cacher. Il me sembla qu'à cette heure sa haine bruyante de la religion se changeait en peur. Je le vis tressaillir au son des cloches, et blêmir en entendant la voix lente et grave du prêtre priant pour un mort qu'on portait en terre.

Il me sembla aussi que, dans certains moments d'extrême souffrance, son âme, sollicitée par ses aspirations natives et par ce que les chrétiens appellent la *grâce*, faisait des efforts pour briser les liens que l'erreur et la volupté avaient enroulés autour d'elle. On voyait que ce cri libérateur : mon Dieu ! était prêt à s'échapper des lèvres frémissantes de ce malheureux ; mais il était refoulé par les suggestions infernales de la haine, du mensonge, de la vanité, de l'amour-propre et du respect humain.

Un jour cette question fit explosion du dedans de lui : dites-moi donc, s'écria-t-il, dites-moi donc le mot de la vie !

« Je ne le sais pas, lui répondis-je, et je crois que vous êtes en ce moment mieux placé que moi pour le découvrir ; car j'ai toujours pensé que la maladie est une grande révélatrice et qu'aux approches de la mort l'œil intérieur doit apercevoir des clartés inaccoutumées. La maladie et la mort doivent dire à leur façon si nous allons au néant ou à l'immortalité. Dans l'état de transition et de confusion où je suis moi-même, je n'ai pas d'espérance à vous donner ; mais permettez-moi de vous adresser un conseil : Placez-vous dans une impartialité

absolue, oubliez tout ce que vous avez lu, et dans un recueillement profond interrogez votre âme délivrée et écoutez ce qu'elle vous dira. Surtout, mon cher Lamorton, gardons-nous bien tous les deux de prendre nos passions pour des raisons. Regardons-y de près. Dans cette grande affaire, évitez surtout le divorce de l'esprit et du cœur. La vérité ne doit point satisfaire l'un au détriment de l'autre. Replacez-vous dans l'unité et la spontanéité naturelle, et suivez vos impulsions natives. Mais, je vous le répète, pas de passions et pas de préjugés. La vérité se doit aux cœurs et aux raisons droites, ou bien elle n'existe pas. Voilà ou j'en suis arrivé après bien des études, des travaux opini âtres des méditations profondes. Je m'efforce en ce moment de délivrer mon cœur de la passion et ma raison de l'orgueil. Faites donc comme moi, mon cher Lamorton, mettons la passion et l'orgueil en quarantaine, et, s'il y a un port, nous y arriverons. »

J'allais lui parler de Cécile, de cette prédication vivante que Dieu avait placée à côté de moi pour m'attirer doucement à lui, lorsque je vis deux hommes entrer avec autorité et fracas dans la chambre du malade.

XIV

L'un jouissait d'un embonpoint qui dénotait un épicuréisme raffiné : il avait un gros visage de mangeur, des yeux de buveur, une bouche faite pour mettre en pratique les théories culinaires de Brillat-Savarin, et des lèvres où les, couplets obscènes de Béranger avaient laissé leur trace. Un sourire, gros de bien-être, de prétention et de vanité, se délayait sur cette masse de chair. Sa toilette était d'un négligé confortable. Une énorme chaîne de montre, avec breloques et pendeloques de tout genre décrivait sur sa proéminente poitrine des méandres prétentieux. Une cravate molle, mais voyante, séparait par un léger cercle les chairs pantelantes de ses joues de celles de son cou. Il avait sous le bras gauche un jonc à pomme et caressait, du bout de ses doigts grassouillets, une belle tabatière d'argent sur le couvercle de laquelle j'aperçus le portrait de Béranger.

L'autre visiteur avait un autre aspect. Il était maigre, osseux. Sa tenue noire, sa cravate blanche, sa tête prétentieusement renversée sur son épaule gauche, lui donnaient l'air d'un de ces jansénistes de la philosophie connus sous le nom de doctrinaires. A son regard fixe et sûr, à ses lèvres maigres formant comme un arc violemment tendu sur ses machoires protubérantes, à sa peau sèche, parcheminée et

contractée, on devinait facilement qu'en lui le sectaire avait tué l'homme.

En les voyant, Lamorton, que ma parole paraissait impressionner, se dressa, convulsivement arc-bouté sur ses coudes, et s'écria : « Enfin vous voilà, mes amis ! maintenant je suis sauvé ! »

— Comment, *sauvé*, dit le visiteur à cravate blanche ? — Auriez-vous déjà faibli, vous dont nous croyions les convictions si sûres et si arrêtées ?...

Puis, laissant tomber sur moi un regard dédaigneux et interrogateur tout ensemble : Monsieur, ajouta-t-il, serait-il par hasard un *émissaire ?...*

— Un émissaire de quoi et de qui ? demandai-je à mon tour.

— Des Jésuites ! pardieu ! dit le gros homme en prenant, ou plutôt en humant voluptueusement une prise de tabac. Eh ! eh ! ajouta-t-il, votre conversion, mon cher Lamorton, serait un mets friand pour ces bons pères, car vous avez une assez jolie fortune, et pas d'enfants. Et ces bons pères *spirituels* n'aspirent qu'au bonheur de devenir les enfants des riches propriétaires.

Et du regard et du geste il applaudit au trait qu'il venait de décocher. S'il avait pu, il se serait embrassé lui-même. Quel malheur que les membres de la loge du *Progrès* n'aient point été présents ! quels applaudissements !

Cette masse de chair, admirant et caressant le venin qu'elle venait de suinter, était repoussante.

— Non ! monsieur n'est pas de la confrérie, répondit Lamorton que l'arrivée de ses deux amis avait refoulé dans son ancien état ; mais je crois qu'il en prend le chemin. Quand je vous ai accueilli par ces mots : Vous voilà ! je suis sauvé ! vous ne m'avez pas compris : c'était une ironie à l'adresse des dernières paroles de monsieur, paroles qui tournaient visiblement au sermon ! je voulais dire que je l'avais échappé belle.

Cet homme est un misérable lâche, pensai-je, il se renie lui-même.

Et je le saluai d'un regard de compassion méprisante qui le fit rougir.

Ces particularités n'échappèrent point à l'œil scrutateur du visiteur noir. Il ne fut pas dupe de l'explication de Lamorton, dont la rougeur acheva d'ailleurs de l'éclairer. Son visage s'assombrit de plus en plus, et le feu de son regard me glaça comme le regard froid de la vipère

Membre fanatique de l'association des Solidaires, il venait évidemment de conclure à la nécessité d'employer les moyens de rigueur, pour obtenir une mort conforme à ses désirs et aux statuts de la société dont il était le mandataire ; car, comme il me reconduisait, ou plutôt m'éloignait, il fit signe à un domestique d'approcher, et lui dit d'une voix brève et impérative : Désormais, mon ami, vous ne laisserez pénétrer personne chez votre maître sans mon autorisation.

Je me retournai, et ma surprise indignée interrogea cet homme, qui s'érigeait en maître dans cette maison et opérait insolemment une odieuse séquestration.

— « Ma conduite paraît vous étonner, monsieur, me dit-il, mais je veux bien vous apprendre que, dans la société des Solidaires, chaque membre a le droit et le devoir de commander et d'agir au nom d'un frère malade et d'éloigner de lui tout ce qui tendrait à ébranler sa constance philosophique à l'instant suprême. Nous sommes ici, mon collègue et moi, les représentants de la personnalité de M. Lamorton en état de santé. Nous tenons de lui la mission de le défendre en état de maladie contre les assauts extérieurs et intérieurs de la superstition. »

Cette déclaration me fit frémir. Je vis tout un drame lugubre dans cette substitution tyrannique d'une volonté à une autre volonté. Je ne savais pas encore que l'homme pût arriver à cet excès de folie, de se suicider moralement par haine pour la religion, et de condamner à perpétuité son âme aux travaux forcés de l'incrédulité. Ce que je voyais me fit comprendre les pactes sataniques. L'imagination pouvait, je te jure, sans grands efforts, reconnaître une ressemblance marquée entre le noir, maigre et osseux Solidaire et le Méphistophélès de Gœthe.

— « Étranger dans cette maison, dis-je à cet homme, je me retire, mais j'éprouve le besoin de répondre à votre déclaration par une autre.

Je vous déclare donc que je ne connais rien de si honteux, rien de si blessant pour la dignité humaine qu'une société où l'on abdique sa liberté dans l'acte capital et décisif de la vie, je veux dire à la mort. Et j'ajoute que cette abdication condamne la doctrine au nom de laquelle vous l'imposez. Ne prouve-t-elle pas, en effet, que les âmes de vos adeptes sont dans un état violent, puisqu'elles ne peuvent s'échapper de cet état à l'heure la plus solennelle de la vie. Si ces âmes se reposaient et se dilataient dans la paix abondante et délicieuse que

doivent donner la possession et la vision de la vérité, elles n'essayeraient certainement point d'en sortir à l'heure même où la vérité se montre plus lumineuse et plus consolante. Vos craintes d'une réaction ou plutôt d'une conversion de l'âme au christianisme, à l'instant de la mort, dénoncent mieux que tous les raisonnements, et l'incertitude de vos doctrines, et le peu de foi de vos adeptes. L'homme établi dans la plénitude du vrai est moins tenté de s'en arracher malade que bien portant. La branche, monsieur, ne réagit que quand elle a été violemment courbée, et ne se relève que quand elle a été baissée. Si votre doctrine était vraie, si elle était conforme aux aspirations de l'esprit et du cœur, si elle répondait clairement, simplement, aux redoutables questions que se pose l'homme en face de l'éternité, elle n'aurait nul besoin d'avoir recours à la violence. La lumière ne s'impose pas : elle luit, et l'œil la reçoit avec joie. Je le vois, vous n'êtes pas la vérité ! Vous êtes la haine ! »

J'allais, sans doute, ajouter autre chose, mais l'apparition du curé de la paroisse m'en empêcha.

XV

La vue de ce prêtre m'avait souvent frappé.

Par son toucher divin le christianisme purifie toute chose.

En Cécile, je voyais la transformation de la douleur par la foi. En ce prêtre, je pouvais contempler un autre mystère, mystère étrange et touchant, le mystère de la vieillesse transformée par la Charité. Chez la plupart des hommes les différents âges ne se mêlent pas : ils se séparent et soppose nt l'un à l'autre. L'adolescence n'a plus rien de l'enfance, la maturité plus rien de la jeunesse, et la vieillesse plus rien des phases qui l'ont précédée. Nous sommes ordinairement si différents de nous-mêmes à chacune de ces périodes de la vie, qu'après quelques années d'absence on ne reconnaît plus l'enfant dans l'homme. Il semble que nous ayons été refaits ou plutôt défaits.

Nous sentons, à nos pertes quotidiennes, que l'unité primitive, lien et source d'une éternelle jeunesse, a été brisée, et qu'un terrible principe de division et de mort travaille sans cesse à disjoindre les différentes parties de notre être.

Le curé de la paroisse était une exception en relief à cette loi presque générale, hélas ! Semblable à ces arbres des tropiques dont les verts rameaux portent en toute saison des bourgeons, des fleurs et des fruits, il montrait réunies en lui les qualités des quatre âges

de la vie. Encadré d'une admirable couronne de cheveux blancs, son visage avait une expression singulière. C'était une sorte d'harmonie vivante composée des naïvetés de l'enfance, des pudeurs de l'adolescence, des méditations de l'âge mûr, des indulgents sourires et des sereines contemplations de la vieillesse. Visiblement, les effets des lois physiques étaient ici modifiés dans une certaine mesure. Un principe de vie et d'unité se superposait, pour ainsi dire, au principe de division et de mort dont je viens de parler, en paralysait l'action dissolvante, se répandait dans l'organisme de cet homme, le pénétrait, le réparait et le rajeunissait sans cesse. A quelle fontaine de Jouvence ce prêtre trempait-il ses lèvres ? A quel arbre de vie se nourrissait-il ? Je l'ignorais alors ; mais déjà j'en soupçonnais l'existence. Déjà, grâce à Cécile, quelques brises embaumées me présageaient la terre nouvelle.

J'avais eu souvent l'occasion d'observer ce bon curé se promenant le long des haies fleuries, son bréviaire à la main. Alors son regard indéfinissable, tant il y avait de rayons fondus dans le même rayon, descendant sur toute chose avec une simplicité enfantine, cueillait de toute créature son parfum, et passant de l'admiration naïve, étonnée, à la contemplation, emportait ces parfums dans les profondeurs de son âme, d'où ils remontaient éclairés et pénétrés d'adoration. Ce regard, tantôt joyeux, tantôt attendri, allait de l'insecte et de la fleur au ciel, comme pour porter à Dieu la prière des êtres sans voix. Il avait reçu de la nature des traits irréguliers ; mais l'idéale beauté de son âme lui formait un second visage spirituel qui, se mêlant au premier, le transfigurait. Je ne sache rien de plus touchant, de plus émouvant, de plus dramatique, que ce combat et cette victoire de la beauté morale sur la laideur physique. Il se passe dans ce combat un phénomène étrange : c'est que plus la laideur est prononcée, plus sa transfiguration est belle. Saint-Vincent de Paul, pressant contre son cœur le petit orphelin qu'il vient de recueillir au coin d'une borne, et enveloppant ce pauvret d'un sourire plus que maternel, est un exemple frappant et devenu populaire de cette transfiguration. Le surnaturel en lui irradiait sur le naturel et en effaçait la laideur. Un des plus ravissants spectacles de la terre c'est, je crois, la laideur physique s'immolant, pour ainsi dire, à la beauté morale dont elle rehausse l'éclat. C'est sur l'autel du sacrifice que toute chose répand son parfum et donne son fruit.

Cette transfiguration, visible dans tous les traits de ce prêtre, l'é-

tait par-dessus tout dans sa bouche. A sa pureté, à sa virginale fraîcheur, on sentait que pas une pensée impure ne l'avait flétrie de son contact. Quand elle souriait, c'était comme une mystique fleur de charité; quand elle parlait, on eût dit un fruit entr'ouvert et répandant une substance céleste. Lisait-il l'Évangile au peuple, ou consolait-ils les pauvres, sa voix avait des nuances, des tendresses, des caresses, des lueurs ineffables. Son charme et sa puissance étaient tels qu'ils opéraient le mirache d'impressionner les hommes entièrement abrutis de cette commune voisine de Paris; L'amorton lui-même l'avait éprouvé, un jour que ses devoirs civiques l'avaient contraint d'assister à la messe : « Ce diable de curé, dit-il au sortir de l'église, a failli m'empoigner, je me sentais *tout chose* en l'écoutant... C'est dommage, il avait des dispositions pour le théâtre. »

Et il secouait ses vêtements comme pour éloigner de lui les effluves divines, et de son souffle impur il s'efforçait de chasser le souffle du Saint-Esprit.

Tel était ce prêtre.

— Monsieur, dit-il à mon interlocuteur, rendu plus sombre encore par mes paroles indignées, j'ai appris avec peine que M. Lamorton, mon paroissien, était indisposé, et je viens...

— M. Lamorton n'est pas *indisposé*, monsieur, il est MALADE, dit le solidaire d'une voix pleine d'aigreur, de mépris et d'orgueil. » — « Nous, solidaires, ajouta-t-il, nous avons l'habitude d'appeler les choses par leur nom... Nous ne pratiquons point les restrictions mentales !!. »

J'avais une furieuse tentation de répondre à ce monsieur qu'il pratiquait l'insolence et la brutalité; mais la douce parole du vieux prêtre prévint et retint mon explosion.

— En me servant du mot *indisposé*, dit-il, pour lequel vous me reprenez, je n'ai pas blessé la vérité et j'ai rempli un devoir de charité. Le malade pouvait m'entendre.

Et il fit quelques pas dans la direction de la chambre occupée par Lamorton.

Mais se dressant devant lui et lui barrant le passage : « On ne va point, dit-il, là où on n'est ni appelé ni désiré. » — Et il ajouta : « L'oubli des bienséances pourrait, monsieur, vous attirer la fâcheuse humiliation d'être chassé. »

La dignité humaine, mordue par cette parole froide, venimeuse et tranchante, se souleva spontanément. Le front du vieux prêtre rou-

git; mais par un acte de recueillement aussi puissant que rapide, et par un vigoureux effort de l'âme, fixant un regard profond sur l'idéal de la perfection chrétienne, la révolte de la nature s'apaisa et la dignité naturelle offensée s'éleva à une dignité plus haute, à la dignité surnaturelle dont le Christ est le modèle. Et par cette immolation la nature, en passant sur l'autel du sacrifice, ne fut point anéantie, elle fut transformée et transfigurée. Le corps, par son sacrifice à l'âme, loin de mourir, acquiert une vie plus haute et plus parfaite, et l'âme, à son tour, en s'immolant par le Christ à Dieu, renaît de son immolation même et, de larve, se métamorphose en papillon. « Celui, dit Jésus, qui aura perdu la vie à cause de moi, la retrouvera. » J'avais sous les yeux le spectacle du renouvellement et de la transfiguration de la vie naturelle et infime. La rougeur, venant du sang et de la chair en révolte, se changea tout doucement sur le visage du prêtre en je ne sais quoi de diaphane, d'ému, de souriant, et d'attendri que je n'oublierai jamais.

— Monsieur, répondit le disciple du Sauveur, quand on m'offense je souffre un peu en moi, mais beaucoup plus en celui qui m'humilie. Pauvre frère! me dis-je dans mon cœur, il doit être bien malheureux de se croire obligé de causer quelque peine à son prochain.

— Vous raillez, je crois, dit le solidaire qui ne comprenait rien à ce langage.

— Il me semble que non, monsieur, murmura le vieux prêtre.

Il pleurait!

Cette idéale et émouvante beauté méritait un baiser, elle reçut un crachat!

Ce fut le gros visiteur qui le lui jeta du seuil de la chambre de Lamorton où le bruit de la conversation l'avait attiré.

— Monsieur l'abbé, dit-il, assaisonne son ragoût d'une goutte d'eau salée; mais je ne l'en crois pas meilleur pour cela. C'est dommage que mon collègue n'ait pas eu la pensée de recueillir cette goutte d'eau! je l'aurais analysée. Je désire depuis si longtemps d'apprendre ce que contient une larme de prêtre! »

Et il se retira, laissant la chambre où nous étions pleine du rire épais et lourd dont il accompagna son trait d'esprit.

Pas n'était besoin de cornue ni d'alambic pour analyser ce rire que l'air ne transmettait qu'avec répugnance — les choses ayant aussi de la répugnance pour la laideur. — A simple vue on reconnaissait que c'était un grossier et hideux mélange de bouffonnerie, d'effluves char-

nelles et de fatuité. Cela ne s'élevait pas gaîment mêlé à l'atmosphère bleue ; cela descendait en roulant lourdement sur soi-même, et, par affinité, cherchait les égoûts.

Quant à ton désir de connaître ce que contenait « la goutte d'eau salée », ne crains rien, ô fils d'Épicure, tu pourras le satisfaire un jour et à loisir. Sauvé ou damné, pour ton bonheur ou ta punition, tu retrouveras cette larme au seuil de l'éternité.

L'insolente plaisanterie de cet homme ne reçut du prêtre qu'un sourire de miséricorde.

Ce sourire s'éleva vers le ciel, réveillant et charmant, dans son vol, toutes les harmonies de la création.

As-tu jamais remarqué, mon ami, qu'il est des heures où l'atmosphère est plus pure, plus transparente, plus joyeuse qu'à l'ordinaire, où les fleurs s'ouvrent plus fraîches, plus gracieuses et plus parfumées, où le chant des oiseaux est plus doux, plus délicatement nuancé, où la brise bat des ailes avec plus d'ivresse, où toutes choses enfin, recueillies et ravies, semblent chanter en chœur l'ascension d'une invisible mais réelle beauté ?

Ces heures, n'en doute pas, mon frère, sont celles qui voient éclore et s'élever, du fond de l'âme humaine vers le ciel, des sourires de miséricorde semblables à celui dont je fus en cet instant l'heureux témoin.

J'étais indigné de la conduite des Solidaires à l'égard du vieux prêtre. Ce monstre, écrasant et broyant cette colombe, m'inspira une horreur dont je ne pouvais plus contenir l'explosion, lorsqu'une muette prière, tombant du regard sacerdotal sur ma colère, en réprima la violence.

— Messieurs, dis-je alors à ces deux étranges personnages, permettez-moi de vous demander si c'est au nom de M. Lamorton que vous faites les honneurs de sa maison ?

— Demandez-le lui vous-même, monsieur, répondit le noir sectaire.

Et il s'avança sur le seuil de la chambre du malade, fixa sur celui-ci son regard impérieux et froid, et dit : Monsieur Lamorton, veuillez déclarer aux personnes qui sont dans votre antichambre que vous nous avez délégué toute votre autorité et que nous agissons ici en votre nom.

— Je le déclare, balbutia le malade.

Le gros visiteur jubilait. Il était dans la joie de son corps.

— Monsieur le curé, fit-il en ponctuant d'un long souffle chacun de ses mots, le pape vous a donné le pouvoir de lier et de délier : usez-en ; M. Lamorton m'a donné à moi le droit d'ouvrir et de fermer sa porte à qui bon me semblera. Or il me semble bon de vous la fermer, et je vous la ferme. Bonsoir ! »

Et il la ferma en fredonnant ce couplet de Béranger :

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
— Nous sortons de dessous terre :
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola,
Vous savez pourquoi l'on nous exila.

Nous nous retirâmes.

Le bon curé me serra la main et se dirigea vers son église.

Je le suivis du regard.

En traversant la commune, il avait la tête tristement penchée sur sa poitrine et les yeux baissés et plongés dans son âme.

Il méditait profondément. Il se disait que peut-être il avait mal fait son devoir, qu'il n'avait pas été assez prêtre, c'est-à-dire assez charitable, assez pressant, assez fort, qu'il était un instrument indigne de Dieu, incapable de toucher les cœurs et de convertir les hommes. Et il gémissait dans son cœur endolori, et il ne voyait pas les petits enfants lui sourire et le tirer par les pans de sa soutane.

Pendant trois jours il se présenta chaque matin chez son paroissien ; il pleura, pria, supplia, menaça même ; mais pleurs, larmes, prières, menaces, tout fut inutile.

Les athées tenaient leur proie et rien ne put la leur arracher.

Lamorton entra en agonie à l'heure même où Cécile rendait son dernier soupir.

Tu sais comment mourut la chrétienne, tu vas apprendre comment mourut le Solidaire.

Je ne veux ni par restriction, ni par exagération, mutiler la vérité.

C'est un fait que je vais te raconter d'après un témoin auriculaire et désintéressé, le vieux domestique de Lamorton.

Les choses allèrent, pendant quelque temps, au gré des délégués solidaires. Grâce aux sentences emphatiques de l'un et aux saillies voltairiennes de l'autre, le malade se soutint tant bien que mal dans l'antichristianisme. Ces messieurs s'en félicitaient du regard et adressaient à leur gouvernement des bulletins de victoire. Mais vint une

heure où le malade parut ne rien entendre de ce qu'ils lui disaient. Dans les accès de la douleur, dont l'intensité ne faisait qu'augmenter, il poussait des cris aigus et promenait autour de lui des regards obturés. Les accès passés, il fermait les yeux et se retirait en lui-même. Ce recueillement n'était pas du goût des Solidaires. Ils savent bien qu'ils ont dans la conscience humaine une ennemie redoutable, et que l'âme qui écoute sa voix est perdue pour eux. Ils redoublaient d'efforts pour *distraire* le malade. Mais le malade ne leur répondit que par un sourire étrange empreint d'une railleuse désillusion. Avec la passion, vaincue par la douleur purificatrice, s'écroulait la haine. Lamorton était en face de lui-même, et quand on rentre en soi-même on se rapproche de Dieu.

— Cet homme nous échappe, murmura le noir solidaire en fixant un sombre regard sur Lamorton.

— C'est vrai, répondit l'autre en mettant une sourdine à sa voix, mais le plongeon dans la tombe va empêcher le plongeon dans le confessionnal.

Aux approches de l'agonie, le malade demanda si le curé n'était pas revenu. « Je désirerais le voir, dit-il, j'ai une confidence à lui faire et quelques torts à réparer par ses mains.

— Pas d'hypocrisie, monsieur : vous voulez vous confesser ; mais nous vous épargnerons cette lâcheté. Nos statuts que vous avez jurés nous en donnent le droit et nous en font un devoir. Et nous sommes résolus à le remplir jusqu'au bout. Voici l'heure où nous devons substituer notre personnalité vivante à la nature défaillante. Le Lamorton d'autrefois n'est plus, mais nous le continuons contre le Lamorton d'aujourd'hui. Nous vous sauverons de vous-même et malgré vous.

Ainsi parla le premier solidaire.

— Lamorton, se confesser ! dit ironiquement le second, Lamorton aux pieds d'un jésuite, Lamorton se frappant la poitrine et confit en dévotion, Lamorton membre du Sacré-Cœur et récitant son chapelet comme une vieille bigote ! Non ! non ! Nous ne permettrons pas ce scandale, cette honte, cette dégradation. Nous le permettrons d'autant moins, ajouta-t-il hypocritement, que je ne partage pas vos craintes sur l'issue de votre maladie et que vous pouvez, c'est l'avis du médecin, revenir à la santé. Vous nous bénirez alors de n'avoir point eu la faiblesse d'obtempérer à votre désir... Voyons, mon cher ami, rappelez donc vos esprits, et pensez...

— Je pense à Dieu ! murmura le malade.

— Vous êtes réellement bien bon de penser à Dieu ; lui ne pense pas à vous. Il ne pense même à personne, repartit le disciple de Béranger. Et en tournant sur lui-même, il fredonna :

Un jour...

L'agonie commença, agonie longue et cruelle pendant laquelle les deux solidaires, semblables à des tortionnaires furieux, ne cessèrent de répondre par le sarcasme, le blasphème et la bouffonnerie aux plaintes, aux prières et aux invocations du malade.

Attachée sur le lit de Procuste de l'athéisme, l'âme de Lamorton ne tentait pas un mouvement vers le ciel, sans qu'aussitôt une impitoyable et blasphématoire négation ne cherchât à l'attirer vers le néant et à l'emprisonner dans la camisole de force de l'impiété.

Il s'établit un dialogue épouvantable entre le patient et ses bourreaux.

— Je suis tourmenté, disait Lamorton... je crains d'avoir fait fausse route.

— Crainte chimérique ! effet des superstitions de l'enfance, lui répondait-on. Reportez-vous à dix ans en arrière, et rappelez-vous, par un effort suprême, toutes les raisons qui soutenaient votre révolte contre L'INFAME.

— Ces raisons ont disparu avec mes passions. En face de la mort, mon cœur a besoin de foi, d'espérance et surtout de pardon... Il me semble qu'un prêtre...

— Un prêtre ! Non ! non ! On ne verra pas le malheureux Lamorton, Lamorton le solidaire, mendier aux pieds d'un prêtre un laissez-passer pour le paradis ! Ce scandale n'aura pas lieu.

— Au fond de moi-même je sens que le Christ...

— Le Christ fut un imposteur, et vous un lâche.

— Je ne crois plus au néant, et je crains Dieu.

— Dieu n'est qu'un mot.

— Blasphème et mensonge ! je le vois des yeux de l'âme venir à moi... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Pardonnez-moi, mon Dieu... Jésus, mon Sauveur, ayez pitié de moi... Un prêtre ! un prêtre !

— Non, non, ta mort ne t'appartient pas ; tu nous l'as vendue... Le Christ ne l'aura pas... L'INFAME ne triomphera pas.

— Au secours ! au secours ! Bernard ! Bernard !

« Je n'y tins plus, me dit le vieux domestique, d'un coup d'épaule

j'enfonce la porte de l'appartement et je me précipite vers mon maître... Il voulut parler; mais ses yeux s'obscurcirent, son bras retomba sur le lit. Il soupira et mourut, laissant les solidaires maîtres de l'enterrer à leur guise.

Le soir même, on lisait dans tous les journaux de la libre-pensée que Lamorton était mort en brave, que sa dernière parole avait été une vigoureuse protestation contre la superstition et un digne couronnement de toute sa vie. Et on invitait tous ses amis à assister à ses funérailles purement civiles.

XVI

Le lendemain, deux convois se dirigeaient lentement, par des chemins différents, vers le cimetière de la commune de ***.

Le premier était étrange, surtout en pays chrétien, pays des espérances infinies : aucun signe, aucun symbole religieux ne précédait le cercueil ; aucun prêtre ne priait auprès du corps. Une cinquantaine d'hommes le suivaient; les uns levaient la tête avec orgueil et regardaient avec mépris les villageois faisant le signe de la croix; les autres, par petits groupes, causaient à voix haute de leurs affaires. On eût dit des cadavres portant en terre le néant. Le spectacle de la mort, qui d'ordinaire fait surgir tant de pensées graves dans les âmes les moins vivantes, n'avait aucune prise sur ces hommes. Le terrible problème de la vie et de la destinée soulevé par ce cercueil, aucun d'eux ne se le posait dans l'anxiété de son cœur. Placés par cet enterrement sous les lueurs sombres que projette l'éternité, ils ne les voyaient même pas. Rien de plus navrant, de plus poignant que ce profond idiotisme en face de la mort.

C'était le convoi de Lamorton.

Seul pendant sa vie, il fut seul à la mort. Pas un cœur n'accompagna son cœur, pas une âme n'accompagna son âme. Étrange solidarité que celle qui cesse au moment même où nous en avons le plus grand besoin, c'est-à-dire à l'instant où nous sommes cités à comparaître devant le grand Juge! Étrange solidarité que cette solidarité qui n'est qu'une stupide et abominable dérision de la solidarité même! Je le demande, peut-on établir une solidarité quelconque dans l'athéisme et le néant?

Ces hommes ne devraient pas s'appeler *solidaires*, mais bien *solitaires*, puisqu'ils se séparent de la grande communion religieuse qui unit le temps à l'éternité.

Ce convoi lugubre et découronné des lumières de l'immortalité, passa devant l'église sans y entrer et disparut derrière les murs du cimetière.

Les assistants formèrent un cercle autour de la fosse béante, et tandis qu'on y descendait le cadavre, un pasteur, expédié de Paris, fit d'une voix creuse l'éloge du membre héroïque que la *Solidarité* venait de perdre et qui rendait au grand tout la vie qu'il en avait reçue. Puis, après cette profession de foi matérialiste et athée, il s'écria, feignant une émotion que la sécheresse de ses traits démentait : « Adieu ; Lamorton ! Adieu !! »

Adieu ! ce cri sublime, ce mot suprême et plein des espérances de l'âme humaine, ce mot qui brise ses limites et que les chrétiens, arrivés aux confins de l'espace et du temps, jettent comme une ancre fixe dans les insondables abîmes de l'éternité, cette adresse à la vie que le cœur humain incruste avec ses larmes sur la mort, cette traite du néant sur l'Être, de la douleur sur le Bonheur, de l'esclavage sur la Liberté, de la pauvreté sur la Richesse, de l'humilité sur la Gloire, du malheur sur la Justice, des larmes sur la Consolation, de la séparation sur la Réunion, ce *fiat lux* de la terre, enfin, retomba comme une foudre vengeresse sur l'athéisme hébété de ceux qui l'avaient involontairement proféré.

Ici, comme partout et toujours, l'iniquité s'était mentie à elle-même.

Il n'est pas facile d'être athée.

On a entassé raisonnements sur raisonnements, sophismes sur sophismes, haines sur haines ; on s'est saturé de tous les poisons, distillés depuis le commencement par les âmes corrompues, on s'est plongé aussi avant que possible dans la vie charnelle, on se croit sûr enfin de bien posséder son Néant.

Et voilà qu'au moindre danger, sous l'impression du moindre sentiment, et sous la piqûre de la plus légère douleur, le cœur longtemps opprimé, tyrannisé, meurtri par la volonté satanique, se remue, tressaille, se concentre, ramasse ses forces, puis fait une subite explosion qui brise ses liens, et, libre, s'élance vers Dieu, comme un enfant s'élance vers le père auquel on l'avait arraché.

L'esprit et le cœur de l'homme prennent naturellement et spontanément la direction de Dieu. Aussi, prisonniers de l'erreur, profitent-ils de la plus légère négligence de cette cruelle geôlière, pour s'échapper vers la lumière et confesser par un mot fulgurant leur

origine et leur fin. Adieu! Adieu!! s'écrient-ils du plus profond d'eux-mêmes.

Souvent, après ce cri soudain et lumineux, il s'engage dans les âmes d'où il s'est échappé une lutte violente entre la victime et le bourreau, entre le divin et le charnel, entre la vérité et la passion, lutte qui a des dénoûments divers : ici triomphe Dieu, là triomphe Satan. Quelques-unes de ces âmes remontent vers les sommets de la lumière et s'y fixent pour toujours, tandis que d'autres retombent dans une nuit plus épaisse et plus sombre que celle dont elles désiraient sortir.

C'est — je l'ai su depuis — ce qui eut lieu parmi les Solidaires qui accompagnaient Lamorton.

La parole de vie, proférée d'une manière inconsciente et involontaire, passa chez les uns comme un éclair dans la nue, c'est-à-dire sans laisser de trace, et chez les autres comme un rayon purificateur et vivificateur. Tandis que les premiers, réagissant violemment contre la vertu de la formule chrétienne, l'éteignirent sous le double poids de leur indifférence et de leur haine, les seconds, au contraire, en petit nombre il est vrai, courbèrent la tête, se regardèrent à la lueur de la parole de vie, et se retirèrent pensifs, emportant au fond de leurs cœurs un germe de résurrection.

Ce résultat n'échappa point au solidaire maigre, noir et anguleux qui avait si cruellement torturé l'âme de Lamorton mourant. Sa physionomie, mélange hideux de colère, de sarcasme et de haine, prit tout à coup une expression infernale. Ses lèvres se contractèrent avec une telle violence, qu'elles ne formèrent plus qu'une ligne livide et venimeuse au-dessus et au-dessous de ses deux mâchoires où grinçaient quelques dents longues et jaunâtres. De ses yeux, enfoncés dans des orbites cadavéreux, jaillirent des flammes à faire sécher les fleurs sur leurs tiges. Il cracha en passant près de la croix du cimetière ; les os de ses épaules craquèrent pour exprimer son dédain au malencontreux orateur ; puis il prit un sentier désert et disparut dans la brume où croassaient de noirs corbeaux.

XIX

Tandis que les Solidaires enterraient ainsi un corps qu'ils avaient volé à son âme, l'Église catholique, de son côté, venait prendre Cécile dans ses bras maternels et l'accompagnait jusqu'au trône de Dieu.

La douleur de la séparation fut si forte en moi que je ne vis rien

du commencement de la cérémonie. D'abord je suivis le cercueil dans une prostration complète, absolue.

Mais insensiblement je repris conscience de moi-même. En levant les yeux je vis le Christ, dont les bras étendus et dont la tête penchée sur le cercueil semblaient attirer Cécile en haut. Une psalmodie lente, profonde, pleine de supplications, entrecoupée par un solennel et religieux silence, imprimait à mon âme des vibrations singulières. Une foule de personnes s'étaient rendues spontanément à l'enterrement, et enveloppaient de leurs prières le cadavre de Cécile. Les deux cloches chantaient sous les nuages sombres une de ces hymnes funèbres qui font tressaillir la terre et entraînent les hommes les plus charnels vers la prière et l'adoration. De ce concert sublime s'échappait une vertu secrète qui, sans affaiblir ma douleur, en diminuait cependant l'amertume. J'étais, sans m'en douter, aux frontières du pays de la foi. Déjà j'en recevais les premiers parfums.

Penché sur le cercueil, j'interrogeais ma chère morte, je m'interrogeais moi-même : un torrent de questions et de sentiments roulaient dans mon cœur brisé. Je demandais au mystère de la mort le mot de la vie... « Cécile, ma bonne Cécile, ou es-tu ?... sous quelle forme et dans quelle région habites-tu ?... Il est impossible que tu sois anéantie... Si tu étais anéantie, il n'y aurait pas de justice dans l'univers, il n'y aurait pas de Dieu, il n'y aurait rien... Que ton corps rende à la nature ce qu'il en a reçu, je le conçois ; mais ta conscience, ton âme, ta personalité, ton esprit, toutes choses qui sont au-dessus des éléments matériels, où sont-ils ?... Ton corps lui-même que j'accompagne en ce moment, qui a reçu mon dernier baiser et que j'ai inondé de mes larmes, ton corps, dis-je, n'a-t-il pas reçu de ton âme sainte une empreinte particulière, une vertu qui distingue les atomes dont il se compose de tous les autres atomes de la nature? Les savants disent que nos visages se fixent pour jamais sur la *lumière*. L'âme ne fixe-t-elle pas de même son image dans le corps qu'elle transfigure ainsi ? S'il n'y avait pas dans la dépouille humaine *quelque chose* de plus que dans la matière inorganique, pourquoi nous inspirerait-elle le respect qu'elle nous inspire ?... Pourquoi ces cérémonies religieuses qui ont pour objet l'âme d'abord et le corps ensuite ? Pourquoi tous les peuples ont-ils regardé les morts comme une chose sacrée ? Pourquoi ont-ils cru que la séparation du corps et de l'âme, opérée par la mort, devait cesser un jour ?... Cette foi, cette religion du genre humain pour les tombeaux ne prophé-

tise-t-elle pas quelque grande vérité? Qu'attend donc ce peuple de momies qui, depuis des siècles et des siècles, dort dans les immenses hypogées de l'antique Égypte? Ne sont-ce pas des chrysalides humaines qui, attendent la lumière céleste pour déchirer leurs suaires, ouvrir leurs sépulcres et s'élancer, sous une forme plus parfaite, dans les vastes et magnifiques étendues d'un monde supérieur?... Cécile! Cécile! penche-toi vers ma douleur... éclaire ma nuit... »

Au moment même où j'adressais cette prière à Cécile, le clergé chantait le verset suivant du psaume *Miserere:*

Auditui meo dabis gaudium et lætitiam; et exsultabunt ossa humiliata.

Je recevrai, Seigneur, votre consolation et votre joie, et mes os humiliés tressailleront de vie et d'allégresse.

Je fus saisi par cette grande poésie qui semblait une voix de la tombe, par cette affirmation puissante, par cet acte de foi si profond en la résurrection, par ce cri d'espérance qui fait tressaillir la langue même qui sert à l'exprimer.

Je ne perdis plus une seule strophe de ce poëme sublime, de ce cri de repentir qui par la profondeur, la force, la variété et la nature des sentiments qu'il exprime, est un vrai miracle.

Ces strophes répondaient si bien à l'état de mon âme que je me mis insensiblement à les répéter intérieurement, non plus comme une belle chose, mais comme une prière. « Seigneur, disais-je en levant les yeux au ciel, créez-moi un cœur pur, et renouvelez au fond de mon être la DROITURE de MON CŒUR. « *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.* » Puis ensuite: « Le sacrifice qui plaît à Dieu est une âme brisée de douleur; vous ne mépriserez pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié, *cor contritum et humiliatum non despicies.* »

En arrivant à l'église je ne raisonnais plus, je n'interrogeais plus, je ne me tordais plus sous le poids d'une douleur sans espérance et d'un doute rongeur. La voix de l'Église m'avait tiré hors de moi, et j'écoutais cette voix qui venait à moi comme une messagère céleste.

Pour ne pas perdre un seul mot de l'office funèbre, je priai une femme qui était agenouillée près de moi de me prêter un paroissien, ce qu'elle se hâta de faire.

La messe commença.

Je ne pouvais pas, dans mon ignorance du christianisme, com-

prendre le sens profond de cette cérémonie sainte, de ce drame prodigieux qui avait pour nœud de l'action le salut d'une âme, pour personnages l'Église, le Christ et Dieu, et pour chœur l'assemblée des fidèles.

Le prêtre revêtu d'ornements noirs est à l'autel. L'église prosternée, prie, supplie, en faveur du membre que Dieu vient de rappeler au ciel. D'une voix lente, grave, émue, elle chante : *Requiem æternam dona ei, Domine, et lux perpetua luceat ei.*

Cette ouverture, ou introït, qui fait frissonner et qui vous arrache du premier coup à vos orgueilleux sophismes, se termine par ces mots : *Ad te omnis caro veniet.*

Puis le prêtre, qui tantôt parle au nom de l'Église et tantôt au nom du Christ, étend les bras, lève les yeux vers le ciel et chante : « O Dieu ! dont un des attributs est de pardonner et de faire miséricorde, nous vous implorons humblement pour l'âme de votre servante Cécile, que vous avez enlevée aujourd'hui au siècle présent. Ne la livrez pas, Seigneur, au pouvoir de l'ennemi et ne l'oubliez pas à jamais, mais daignez ordonner à vos saints anges de la recevoir et de l'introduire dans la céleste patrie, afin qu'après avoir cru et espéré en vous, elle n'ait point à souffrir les peines de l'enfer, mais elle goûte les joies éternelles. Par N. S. J. C. »

Il me serait difficile d'analyser et de peindre les impressions que j'éprouvais en entendant ces choses. Mon âme souffrante, désolée, buvait cette parole dont la force, la douceur, la vertu me pénétraient. Je sentais, je voyais, je comprenais que c'était bien là la parole de Dieu. N'ouvrait-elle pas la prison que s'était construite mon intelligence et dans laquelle elle s'était enfermée elle-même? N'offrait-elle pas à mon esprit les perspectives infinies qu'il demandait depuis si longtemps? Avec cette parole toute-puissante je plongeais, pour ainsi dire, dans la Vérité, dans l'Amour, dans l'Espérance, dans la Vie. Je sentais au fond de moi les commencements d'une germination nouvelle... Je renaissais... Des illuminations subites, des révélations magnifiques me jetaient dans des ravissements qui me firent comprendre que si Dieu, la Vérité infinie, se montrait tout à coup à nos yeux, nous tomberions foudroyés...

Déjà l'épître où saint Paul annonce la résurrection des morts dans cette langue fulgurante qui n'appartient qu'à lui, m'avait fortement remué ; mais lorsque le prêtre dont j'ai esquissé tout à l'heure le portrait chanta l'évangile de la résurrection de Lazare, j'éprouvai une de

ces émotions auxquelles la nature ne résisterait pas si elles se prolongeaient. A ces mots prononcés par le vieux prêtre avec un accent angélique : *Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, vivra ; et celui qui vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours.* Je me pris à rire intérieurement, toutes les fibres de mon cœur, tous les nerfs de mon corps s'agitèrent, tressaillirent, bondirent sous la parole divine....

Sans me rendre compte de mon acte, j'arrachai du paroissien la page contenant cette promesse qu'un Dieu seul avait pu faire, et je la plaçai sur mon cœur.

Je demeurai dans cet état pendant le *Dies iræ ;* mais quand, dans le silence solennel de la consécration, j'entendis une voix pleine de douceur et de supplications soupirer le *Pie Jesu*, mon cœur se dilata, des larmes me vinrent aux yeux... Je priai, et je sentis ma douleur changer de caractère et de nature.

Je pus suivre avec attention le reste de l'office. J'en compris la signification profonde. Le dogme de la vraie solidarité, de cette solidarité sublime qui unit le ciel et la terre me fut en partie révélé.

Arrivés au cimetière, on déposa Cécile dans la fosse, et au moment même où les apôtres du néant « rendaient Lamorton aux éléments », le prêtre de Jésus-Christ prit un peu de terre, la jeta en forme de croix sur le cercueil et murmura : *Revertitur pulvis ad terram unde erat, et spiritus redit ad Deum qui dedit...* REQUIESCAT IN PACE !!... »

Les fossoyeurs allaient commencer leur office... Par je ne sais quelle inspiration, je pris la page dont j'ai parlé, et je la jetai dans la fosse. « Cécile, m'écriai-je intérieurement, tu ressusciteras ! Voici la promesse du Christ, la parole de Dieu, et Dieu est fidèle. »

Tel fut le récit de Charles.

Le lendemain nous assistions tous les deux à une messe pour le repos de l'âme de Cécile, et je commençais mon initiation au catholicisme par la sublime et consolante liturgie funèbre de l'église.

B. CHAUVELOT.

LA QUESTION D'ORIENT

DANS LE PRÉSENT (1)

I (2)

Une vieille chronique arabe, après avoir raconté la chute des colonies latines en Orient, ajoute ces mots :

« Les choses, s'il plaît à Dieu, demeureront ainsi jusqu'au jour du « jugement. »

C'était enfermer les destinées de l'Orient dans le Coran, c'était prendre l'horizon musulman pour les bornes des choses humaines.

Mais le triomphe définitif n'a pas été promis à l'erreur, et le génie chrétien ne laissera pas l'islamisme en paix.

Nous avons précédemment montré comment s'était établie la puissance ottomane, comment elle déclina sous les coups de don Juan d'Autriche, de Sobieski et du prince Eugène. Elle est entrée dans le dix-neuvième siècle affaiblie et diminuée par ses luttes contre la Russie : c'est alors que l'empire turc, voulant retenir la vie qui s'échappait de ses flancs, a commencé à s'ouvrir au souffle européen.

II

Sélim III inaugura le système des réformes. Les janissaires, à la fois défenseurs et prétoriens de l'empire ottoman, étaient devenus plus redoutables au dedans qu'au dehors; ils gardaient leur ardeur fanatique mais ne gagnaient plus de batailles; Sélim songea à créer

(1) Voir dans la *Revue du Monde Catholique* du 25 février, *la Question d'Orient dans le passé.*

(2) Cet article contient diverses assertions et divers jugements sur lesquels nous aurions des réserves à faire ou des explications à demander. Mais comme il s'agit de questions purement politiques, nous croyons devoir nous borner à dire que nous ne sommes pas en tout de l'avis de notre éloquent collaborateur. Entre autres choses, il nous paraît trop croire aux Grecs. (*Note de la direction.*)

des milices nouvelles que l'on désigna sous le nom de *nizam-djérid;* il excita contre lui la haine des janissaires et du peuple; les Croyants l'accusèrent d'introduire des nouveautés dans l'empire; il fut déposé et étranglé : ainsi commencèrent les réformes en Turquie.

Le vieil esprit des Osmanlis faisait bonne garde. Ils voyaient bien que la victoire ne visitait plus leurs étendards, mais la chute leur paraissait préférable au changement. Ce ne fut pas seulement une longue suite de revers au dehors qui détermina Sélim à une nouvelle organisation militaire ; il se préoccupait aussi des déchirements intérieurs. Que de révoltes à réprimer dans ses États! les Wahabites en Arabie, Djezzar-pacha en Syrie, Passwan-Oglou aux bords du Danube, Czerni-George en Servie, Ali-pacha à Janina, qui se maintint contre la Porte pendant trente ans. J'ai vu dans un cimetière de Constantinople, en face de la porte de Sélivrée, quatre petites colonnes surmontées de turbans, et qui marquent la place où ont été enterrées la tête d'Ali et celle de ses trois fils tombées sous le fer; un derviche, qui avait acheté ces quatre têtes, leur avait donné la sépulture; on lit sur la tombe d'Ali : *Ici repose la tête du très-célèbre Tépélenli, pacha de Janina, qui travailla pendant cinquante années à l'indépendance de l'Albanie.* En Turquie, on peut dire tout ce qu'on veut de ceux qui sont morts; le gouvernement ne s'en occupe pas. Les épitaphes et les ornements de sépulture sont parfois des actes d'opposition : qu'importe? l'inviolabilité des sépulcres est absolue.

III

Le vieil esprit turc avait précipité la chute de Sélim, mais la question d'Orient se posait désormais dans les réformes. Mustapha IV, porté au trône par les ennemis des nouveautés, disparut bien vite; un terrible homme, appelé Baïraktar, le jette à bas et cherche dans le palais le dernier héritier de la race d'Osman pour en faire un sultan: il le trouve dans un coin, roulé dans des tapis et muet de terreur; celui-ci croyait qu'on allait l'étrangler: Baïraktar l'emportait pour le faire asseoir sur le trône. Le prince ainsi élevé à la puissance était Mahmoud II, qui devait entrer si vigoureusement dans la carrière des réformes, et qui débuta par faire étrangler son frère Mustapha.

La destruction des janissaires, le 16 juin 1826, a été le grand acte de son règne: vingt mille d'entre eux périrent dans un jour; leurs cadavres, jetés dans le Bosphore et la Propontide, arrêtaient la marche des navires. On les immola au nom du Coran, interprété pour la plus grande gloire de la tactique européenne, dont les janissaires ne vou-

laient pas. L'historien officiel (1) de cette extermination nous parle des *yénis-chéris* comme de « coursiers fougueux bondissant dans les « pâturages du désordre, et qu'il n'était pas facile d'attacher au pi- « quet de l'obéissance. » L'odjak (corps des janissaires) avait duré cinq siècles. Il est bien vrai que les enfants de Hadji-Bektach, tant de fois vainqueurs jadis, avaient toujours été battus depuis la levée du siége de Vienne jusqu'à la guerre des Russes en 1812, mais les milices nouvelles n'ont pas été plus heureuses ; elles n'ont eu que des défaites dans les guerres avec la Russie qui se sont prolongées jusqu'en 1829 ; la charge en douze temps n'a valu à Mahmoud que d'amers mécomptes, depuis la honteuse capitulation d'Andrinople jusqu'à la bataille de Nézib.

La tactique européenne n'a donc été d'aucun profit pour les Turcs ; leur empire a offert le spectacle d'une faiblesse croissante, ce qui prouve que le mal ne venait pas des janissaires. Le mal venait des institutions, et la pire des choses c'est que les institutions ne pouvaient pas être sérieusement changées, parce qu'elles étaient tout : religion, caractère et mœurs. L'impuissance de la Turquie, qui cherchait de son mieux à tromper l'œil, s'est révélée dans tout son néant en 1829, en présence de la Russie victorieuse. Un ministre de la Porte, homme d'esprit, Ismaël-Bey, disait à cette époque : « Depuis un « siècle, la Turquie est comme une tabatière garnie de brillants « qui ne contient que des immondices : c'est la Russie qui a enlevé « le couvercle. » Le mot d'Ismaël-Bey garde sa vérité ; il peut y avoir encore des « brillants », mais la pourriture est visible, et c'est la pourriture du tombeau.

On peut remarquer que plus le gouvernement turc a voulu s'éloigner du vieil esprit, plus il a marché vers la décadence ; un empire incapable de civilisation s'affaisse en cherchant ce qu'il ne peut atteindre : la barbarie lui était une force dont il se dépouille en essayant de monter au rang des civilisés. Il n'est plus ce qu'il était, il ne peut pas être ce à quoi il aspire. La grande erreur a été de croire que les Turcs demandaient à se jeter dans le monde européen pour se rendre propres à de nouvelles destinées : le goût des réformes n'a jamais dépassé les régions officielles, et n'est jamais entré dans l'âme de la nation. Constantinople est un lieu à part où se multiplient les expériences pour guérir « l'homme malade » ; les Turcs de l'intérieur de l'empire laissent faire, sauf à intervenir de temps en temps à leur façon, armés de yatagans et de haines contre les chrétiens.

(1) Esaad-effendi.

VI

Nous avons rappelé plus haut la campagne des Russes, en 1828 et en 1829, qui fit grand peur à la Turquie, mais dont le but n'était pas de frapper les derniers coups contre l'empire ottoman ; les vainqueurs désiraient secrètement que des propositions de paix les arrêtassent dans leur marche. D'autres événements ont marqué la question d'Orient dans notre siècle : l'indépendance de la Grèce, qui a été surtout l'ouvrage de la maison de Bourbon, la lutte entre Méhémet-Ali et la Porte, la guerre de Crimée et le traité de Paris, l'expédition de Syrie à la suite des massacres des chrétiens, l'insurrection des Candiotes non encore vaincue.

La fondation du royaume hellénique n'était pas d'une mince portée contre la domination des sultans : le temps en développera les conséquences. Le gouvernement de la Restauration n'entendait pas laisser le nouveau royaume dans ses premières limites ; il se réservait de les étendre, parce qu'il ne suffit pas de créer un État, il faut qu'il puisse vivre. La destinée naturelle et inévitable du royaume de Grèce est de s'agrandir ; c'est l'objet de son travail continu ; tout ce que ce nouveau royaume contient en lui d'énergie et d'activité marche vers ce but. La Turquie s'est ainsi trouvée côté à côte d'un ennemi organisé et reconnu. Charles X avait déclaré qu'il ne voulait plus souffrir les Turcs en Grèce ; cette parole s'étendait plus loin que le Péloponèse, et, sans la catastrophe de 1830, la grande politique de nos rois, qui a donné Alger à la France, aurait fait reculer la domination ottomane dans cet archipel si plein de beaux souvenirs, magnifique chemin par où a passé la civilisation de l'ancien monde et par où passeront d'autres destinées. Les conseils de modération que donnent aujourd'hui les cabinets, ne peuvent pas empêcher que le royaume de Grèce ne soit contre la Turquie un foyer menaçant ; il cherchera toujours à s'agiter, pour qu'on lui donne ce qui lui manque ; il mettra sa main dans toutes les insurrections dans l'espoir d'en tirer parti, et les soulèvements qui réussiraient, lors même qu'ils ne profiteraient pas directement au royaume hellénique, feraient toujours brèche à l'empire turc.

VII

L'établissement du royaume de Grèce, couronnement d'une si noble lutte et de tant d'héroïques efforts, a été un encouragement pour les populations chrétiennes tombées depuis trop longtemps sous le joug ottoman. On n'a pas tous les jours sous la main des Marc

Botzaris, des Colocotroni, des Canaris, et des Ypsilanti; mais l'idée que des coups heureux peuvent mener à l'indépendance est une puissante excitation : les braves ne manquent ni en Bulgarie, ni en Roumanie, ni en Serbie. La civilisation de nos temps nouveaux, à moins qu'elle n'éprouve une prédilection trop marquée pour la barbarie, n'aura pas deux poids et deux mesures; elle a tendu la main à la révolte contre les gouvernements les plus doux de l'Italie, elle ne s'armera pas de tout son courroux contre des populations chrétiennes lasses de porter les chaînes forgées par les Ottomans; elle ne jugera pas que les droits du Grand-Turc soient plus sacrés que les droits du pape.

Mais une puissance est là, peu soucieuse des droits du chef de l'Église catholique, et qui, depuis un siècle et demi, travaille par la force ou la ruse à démolir le padischah de Stamboul : c'est la Russie. Sa politique en Orient consiste à associer à ses intérêts les populations chrétiennes de la communion grecque. Elle débuta dans cette voie sous Pierre le Grand, que les Turcs surnommaient *Moustache blanche*. Quand les Russes eurent battu les Suédois que Charles XII avait mis en observation à Czernowich, sur les frontières de la Moldavie, ils pénétrèrent dans cette province à l'aide d'intelligences secrètes avec les Grecs. L'empire turc (spectacle étrange!) est habité par des millions d'âmes qui le détestent, et ces ennemis extérieurs sont pour la politique moscovite une ressource, une espérance. Elle guette les mécontentements, les favorise et les exploite. Le grand péril de la Turquie, ce ne sont pas les convoitises européennes, mais les soulèvements des populations chrétiennes sur lesquelles pèse le pouvoir ottoman; la Russie par ses agents et par son or, peut préparer, exécuter et diriger ces soulèvements. Le mot de *moscos* est un mot de passe : il exprime tous les vœux et encourage tous les efforts. L'affranchissement de la Grèce et la conquête d'Alger avaient fait de nous le peuple libérateur; la Russie poursuivait sa propagande, mais l'influence prépondérante était la nôtre, et nous éclipsions le *moscos* dans les imaginations de l'Orient. Notre ascendant est tombé avec la Restauration. La monarchie de Juillet n'a gêné en Orient, ni la Russie, ni l'Angleterre; le second empire pas davantage, et les populations chrétiennes qui aspirent à des jours meilleurs ne tendent pas les bras vers nous.

VI

Il y eut un révolté qui compta sur nous et que nous lachâmes au dernier moment après avoir fait un grand fracas; ce n'était pas un

chrétien mais un musulman : il se nommait Méhémet-Ali, ancien marchand de tabac dans une pauvre ville de la Macédoine, venu en Égypte avec trois cents hommes de son pays pour aider à repousser le général Bonaparte. Méhémet-Ali trouva la fortune dans cette contrée où il avait débuté par une défaite. Son second début fut un un crime : le massacre des Memeluks, accompli dans un festin par sa trahison (1er mars 1802). Ce fut ainsi qu'il devint vice-roi d'Égypte. Pendant trente ans on a cru en France que Méhémet-Ali était un grand civilisateur ; une presse, non insensible aux séductions égyptiennes, célébrait les œuvres du vice-roi ; le gouvernement de Juillet ne manquait aucune occasion de rendre hommage au génie bienfaisant et rénovateur qui préparait à l'Égypte et à l'Orient de belles destinées.

Or, quelle a été, dans sa vérité, l'œuvre du célèbre pacha? Il voulait s'affranchir de Constantinople et fonder sur les bords du Nil une puissance indépendante. Il a pris l'Égypte, l'a pressée comme une éponge et en a fait sortir tout l'or possible pour se faire une armée et une flotte. On disait qu'il régénérait l'ancien pays des Pharaons ; il l'écrasait et l'épuisait. Il le dévorait par l'impôt et par l'effroyable organisation du monopole. La culture du coton, les plantations de dattiers, d'oliviers et de mûriers étaient une source de richesses, mais tout cela ne profitait qu'au pacha. Le *miri* ou impôt forestier, dont la perception était confiée à de véritables loups cerviers, étreignait impitoyablement le fellah du Delta. Les impositions qui frappaient le dattier dépassaient en ce genre toutes les inventions de la tyrannie. On comptait en Égypte quatre à cinq millions de dattiers. Le terrain où l'arbre s'élève payait d'abord une taxe ; chaque arbre payait de plus une piastre ; le fruit du dattier payait un droit, la grappe en payait un autre ; le tissu du tronc, dont on fait des cordes, était aussi imposé ; les feuilles, avec lesquelles on fait des couffes, l'étaient aussi : ce qui n'empêchait pas ceux qui faisaient les cordes et les couffes de payer des droits : l'impôt était un phénomène d'exaction fiscale.

Que dire du monopole de Méhémet-Ali? Le régénérateur de l'Égypte obligeait les paysans à lui vendre à bas prix ce qu'il leur revendait fort cher ; il était l'unique propriétaire de l'Égypte, l'unique marchand, trafiquant à sa guise des sueurs d'un peuple malheureux. Après avoir tordu l'Égypte pour en extraire de l'or, il en tirait la vie pour avoir des soldats et des marins. Les établissements d'instruc-

tion publique avaient pour but de fournir des ressources et des instruments au gouvernement du pacha, et non pas d'éclairer le peuple et d'améliorer son sort. La misère, la corruption et la dépopulation, voilà les réalités qui frappaient les regards des voyageurs, au milieu de cette fantasmagorie de civilisation qui ne pouvait séduire que ceux qui en profitaient.

VII

Méhémet-Ali choisit, pour attaquer son souverain, Mahmoud II, un temps d'affaiblissement extrême pour l'empire ; c'était en 1832, quand les plaies faites à la puissance du padischah par les triomphes des Russes saignaient encore. Les troupes égyptiennes, conduites par le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha, le ravageur de la Morée, remportèrent des victoires faciles à Saint-Jean d'Acre, à Damas, à Homs, à Béïlan, à Konieh. Ibrahim menaçait Constantinople, et tandis que la France et l'Angleterre faisaient de la diplomatie pour amener la paix entre le sultan et son rival, une flotte et une armée russes faisaient reculer les Égyptiens. Mahmoud II, par la convention de Kutayé, le 5 mai 1833, accorda à Méhémet-Ali le pachalik d'Adana et la Syrie; et la Russie, par le traité de Hunkia-Kelessi, le 8 juillet 1833, se déclarait la protectrice exclusive des États ottomans qu'elle avait, quatre ans auparavant, si fortement secoués sur leur base.

Mais la Syrie était l'écueil contre lequel devait se briser la puissance de Méhémet-Ali que la France croyait invincible ; le vice-roi, accoutumé aux populations des bords du Nil qu'il menait comme un troupeau de bêtes de somme, ne comprit pas que les Syriens étaient un autre peuple ; il les irrita par ses mensonges, ses trahisons et sa tyrannie; devant lui se dressèrent d'intrépides résistances. Nous eûmes alors le spectacle de l'oppression égyptienne, décorée des noms de *progrès* et de *civilisation*, s'acharnant sur les chrétiens de Syrie aux applaudissements du gouvernement français. Les Maronites, nos vieux protégés, se tournaient vers nous dans leurs douleurs, et nous repoussions leurs prières en les traitant de *rebelles*. Méhémet-Ali, secrètement encouragé par la France, demandait au sultan l'Égypte et la Syrie à titre héréditaire ; le sultan lui promettait l'hérédité pour l'Égypte, à condition que le vice-roi renoncerait à la Syrie. Le vassal entendait ne renoncer à rien et demandait qu'on le laissât faire, se chargeant d'obtenir, les armes à la main, son in-

dépendance absolue. L'Angleterre lui disait que s'il attaquait encore une fois le sultan, elle détruirait jusqu'au dernier vestige de son pouvoir, et « le renverrait nu dans le désert. » Mahmoud furieux aurait donné son empire à qui lui aurait apporté la tête de Méhémet-Ali. Il fit franchir l'Euphrate à son armée le 21 avril 1839, mais pour être vaincue à Nézib le 24 juin 1839. Le sultan mourut sans avoir appris la déroute de ses troupes, laissant son empire à un fils de seize ans, Abdul-Medjid. On eût pu croire que l'empire turc venait de mourir ; mais l'Europe voulait son maintien et voulait qu'il eût l'air indépendant. Elle s'occupa de régler la situation de Méhémet-Ali. Le gouvernement français, ne se doutant pas que la puissance du vice-roi, artificielle et sans racines, était incapable de résister au moindre choc européen, croyait pouvoir tout oser avec Méhémet-Ali, et demandait opiniâtrement pour lui l'hérédité de l'Égypte et de la Syrie. L'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche lui répondirent par le traité du 15 juillet 1840, sans même la mettre en demeure d'accepter ou de ne pas accepter l'arrangement convenu entre les quatre cours. La France fit grand bruit et n'empêcha rien ; son protégé fut chassé de la Syrie sans que la besogne coûtât beaucoup d'efforts. Il signa, le 27 novembre, une convention par laquelle il redevenait simple pacha d'Égypte à titre héréditaire, et dans des conditions qui ne pouvaient plus inquiéter l'empire des Osmanlis.

La faiblesse et l'impéritie des Turcs avaient fait croire que Méhémet-Ali était un colosse ; des appréciateurs complaisants ou peu clairvoyants avaient pris un château de cartes pour les pyramides, et s'étaient mépris sur la barbarie déguisée en civilisation. Toutefois la domination de Méhémet-Ali en Egypte, quelque pesante et cruelle qu'elle ait été pour le pays, se mêle à une certaine trace européenne qui ne sera pas perdue pour l'avenir.

VIII

Quatorze ans plus tard, la question d'Orient, dont les réveils sont fréquents et rapides, apparaissait autour des Lieux saints comme un souvenir des croisades, et puis se posait sur les bords du Bosphore avec un immense retentissement. La Russie s'était avancée plus qu'elle n'aurait voulu, et l'empereur Nicolas, qui ne désirait pas la guerre, s'était donné tous les airs d'un provocateur. Il croyait d'ailleurs impossible, sous un Napoléon, l'alliance de la France avec l'Angleterre. Mais l'espoir de brûler une flotte pèse toujours beaucoup dans

la balance de l'Angleterre ; et, quant au Piémont, ne lui était-il pas déjà permis de compter sur les dépouilles du pape et des princes d'Italie en échange de son contingent pour secourir le Grand-Turc?

Le second empire, qui avait inscrit la paix en tête de ses promesses, trouva l'occasion propice pour se donner du lustre. Tout en exprimant des désirs pacifiques, il entama avec la Russie des négociations qui aboutirent à la guerre. On frappa de grands coups pour protéger Constantinople que personne ne songeait à prendre, et pour atteindre la puissance russe dans la mer Noire ; les batailles de l'Alma et d'Inkerman furent glorieuses pour les alliés. Le long et terrible siége de Sébastopol fit voir au monde quelque chose de nouveau chez nos héroïques soldats : la patience. On ne se défiait point encore des institutions catholiques ; la religion, libre dans ses œuvres, offrit au milieu de notre armée des spectacles touchants, et les sœurs de Saint-Vincent de Paul obtenaient l'admiration de la terre en attendant d'obtenir la gloire du ciel.

IX

Mais quels furent le caractère, la portée et les résultats de la campagne de Crimée? C'est déjà de l'histoire : parlons avec la vérité de nos souvenirs et la liberté de nos jugements. En 1853, on préluda à la guerre de Crimée par une longue traînée de manifestations et d'hommages en l'honneur de l'empire ottoman. On lui reconnaissait toutes les qualités : les journaux, les brochures et les livres vantaient sa constitution vivace, sa grandeur renouvelée, ses progrès. Le catholicisme, le protestantisme et l'islamisme fraternisaient sur des médailles frappées à la Monnaie de Paris, au nom de la civilisation étonnée d'être représentée par la bannière des Ottomans. Jamais tant de sang, de courage et d'argent ne fut dépensé pour aboutir à si peu. On voulait abattre l'influence de la Russie à Constantinople ; elle se releva promptement dans sa force, malgré la ruine de Sébastopol. On avait annoncé que les catholiques de la Terre-Sainte, dépouillés de la plupart de leurs sanctuaires, rentreraient dans leurs droits, et nulle réparation ne vint les consoler. On avait célébré d'avance l'affranchissement des chrétiens d'Orient comme le prix de notre sang et de dédommagement de tous nos sacrifices, et l'orgueil des Turcs, qui se vantaient de nous avoir pris à leur service, ce stupide et sauvage orgueil, grandissant en face de nos trophées et de nos complaisances,

se révélait par un redoublement de mépris et de haine à l'égard des rayas.

X

Le dernier mot, le produit suprême de l'expédition de Crimée, c'est le hat-houmayoun, c'est le traité du 30 mars 1856. Eh bien, ces deux actes ont eu des suites funestes. L'erreur du hat-houmayoun c'est que l'Europe y prenait au sérieux la régénération ottomane. Elle a paru croire que la Turquie avait dépouillé le vieil homme, que le Coran n'était plus qu'une relique, que des idées de justice, de paix et d'amour remplaçaient l'ancien fanatisme musulman : il lui a plu de saluer un empire ottoman civilisé. L'Europe pensait que Turcs et chrétiens allaient cheminer bras dessus bras dessous vers de grandes destinées. La diplomatie s'en était tenue aux surfaces, n'était allée au fond de rien, avait pris des simulacres pour des vérités, ses désirs pour des faits, et la redingote de la réforme pour un nouvel horizon.

Le hat-houmayoun, comme je l'ai dit ailleurs, ne sera pas exécuté parce qu'il ne peut pas l'être. Le jour où il deviendrait une vérité, il n'y aurait plus d'empire ottoman, parce que l'empire ottoman ne saurait subsister avec une loi égale pour les chrétiens et les Turcs. La pratique exacte et fidèle du hat-houmayoun dans les États du sultan mènerait tout droit à l'écroulement de l'édifice si laborieusement et toujours si vainement étayé. C'est un résultat auquel l'Europe n'avait pas pris garde ; mais la politique turque l'avait pressenti ; il lui en coûtait peu de promettre, il lui en eût trop coûté de tenir. Le hat-houmayoun est donc resté, dans ses points essentiels, une lettre morte ; mais cette lettre morte a rendu au fanatisme musulman ses plus implacables énergies. Le Turc s'est senti plus menacé que jamais : menacé dans sa fierté, devant laquelle doit s'incliner tout ce qui n'est pas dans le Coran, tout ce qui n'en vient pas ; menacé dans sa foi, qui lui inspire l'horreur de l'étranger et le mépris des chrétiens ; menacé dans son existence nationale, que dissoudrait bien vite l'invasion légale du génie chrétien.

Non, le gouvernement turc, abandonné à lui-même, ne pouvait pas exécuter le hat-houmayoun ; il aurait fallu la pression européenne, il aurait fallu un certain déploiement de forces de la part des puissances ; mais alors c'eût été la fin de l'empire turc, et l'Europe voulait qu'il vécût. Quand donc les puissances constataient « la haute

valeur » du hat-houmayoun, elles faisaient preuve de peu de prévision et d'une médiocre connaissance de l'Orient musulman. Mieux aurait valu ne rien obtenir du sultan que d'obtenir une charte d'une exécution incompatible avec le maintien de l'édifice ottoman, et qui, même enterrée dans les archives du sérail, devait mettre le feu aux passions mahométanes. La diplomatie confiante regardait le hat-houmayoun comme un bouclier pour les disciples de l'Évangile soumis au gouvernement de Stamboul : elle venait de forger la foudre.

XI

Des périls naissaient du hat-houmayoun; il devenait mal aisé de les conjurer, depuis le traité du 30 mars 1856. La diplomatie s'enchaînait elle-même par l'obligation de n'agir que « collectivement. » L'action collective est facile lorsqu'il y a similitude d'intérêts; elle court risque de ne plus être qu'une neutralisation mutuelle quand des intérêts très-divers inspirent et dominent les délibérations. S'obliger d'agir toujours collectivement en Orient, c'est déclarer qu'on n'agira jamais. La France, en signant le traité de 1856, a abdiqué un droit d'initiative dont elle était comme couronnée par neuf siècles de prépondérance et d'honneur; elle a abdiqué le protectorat qui n'était pas une de ses moindres gloires; elle s'est placée sur la même ligne que la Prusse, qui n'a jamais rien fait et n'a jamais eu rien à faire en Orient. Les Turcs ont bien compris ce traité du 30 mars; il leur a semblé que l'accord de cinq puissances étant nécessaire pour faire partir le canon des *giaours*, il y avait beaucoup de chance pour que ce canon restât muet.

Mais si l'obligation de l'action collective peut clouer l'épée de l'Europe dans le fourreau, le yatagan est libre : avec quelle fureur il s'est enivré du sang de nos frères! A peine les naïfs de la civilisation achevaient-ils leurs hymnes en l'honneur de « l'entrée de la « Turquie dans le droit public européen », que l'islamisme la célébrait à sa manière : il la célébrait avec le fer des assassins à Djeddah et préludait ainsi à de plus vastes massacres.

Les Turcs, qui ne se piquent pas de combinaisons savantes, ont dit en 1860 : « Nous avons au milieu de nous des peuples chrétiens; nous sommes leurs maîtres, ils deviennent pour nous un embarras, car l'Europe s'obstine à vouloir les protéger. C'est un mal qu'il faut couper à la racine. Tuons tous les chrétiens, et l'Europe, n'ayant plus rien à protéger, nous laissera tranquilles. » C'est la barbarie pure.

La politique turque en est restée là. Le temps paraissait propice ; on espérait que la besogne pouvait être achevée avant que les cinq puissances se fussent entendues pour prendre une résolution. L'œuvre d'extermination s'est accomplie dans le Liban et à Damas ; elle a été suspendue par le soulèvement des âmes françaises ; le yatagan est rentré dans le fourreau à la vue du drapeau de la France.

Ce n'est pas sans peine qu'il a été permis à notre drapeau de traverser ces mers dont il connaissait le chemin. Le devoir et l'honneur, qui soufflaient dans ses plis, le faisaient flotter du côté de l'Orient, et le traité du 30 mars l'enchaînait au rivage! On égorgeait encore à Damas, et les cinq puissances délibéraient! On sentait peu d'entrailles dans ces lenteurs. L'humanité si horriblement outragée formait comme une plainte immense, et la diplomatie, qui a une âme à part, s'occupait de prendre des précautions à son profit, de restreindre l'action et d'emmaillotter les soldats libérateurs! Elle y réussit, nous sommes, hélas! forcés de le reconnaître. Nos admirables soldats n'obtinrent pas la permission de châtier les Druses et les Damasquins tout couverts du sang de nos frères et enrichis de leurs dépouilles! Des tueurs de bas étage, pris çà et là, ont été punis, mais la conscience humaine ne s'est pas tenue pour satisfaite. Les soldats turcs égorgeurs étaient encore à Damas six mois après l'arrivée d'une armée française en Syrie! Nos soldats ont fait du bien aux victimes comme ils ont pu ; mais il leur a fallu quitter la Syrie, cette seconde patrie des Français, sans avoir pu venger le nom chrétien.

XII

La France aurait pu du moins profiter de l'expédition de Syrie pour donner un gouverneur indigène au Liban ; elle en a fait la proposition, mais elle ne s'est pas trouvée assez influente pour la faire accepter des cabinets européens. Un Arménien, ancien directeur des télégraphes, appelé Daoud-pacha, homme sceptique et rusé, a été placé à la tête des Maronites ; il ne les aime pas, parce qu'il représente la Porte qui les déteste, et parce qu'il s'efforce de plaire à la Russie et à l'Angleterre, peu favorables aux montagnards catholiques, anciens et fidèles amis de notre pays. Daoud-pacha, fonctionnaire de la Porte, se propose avant tout l'anéantissement de l'indépendance des Maronites ; il les divise, lance au besoin contre eux l'armée

turque, et le Liban, longtemps inviolable, est en voie de devenir un pachalik comme toute autre contrée de l'empire turc. Depuis la chute de la Restauration, notre politique en Syrie a délaissé plus ou moins ouvertement les vieilles traditions ; le gouvernement de Juillet eût craint d'être désagréable à l'Angleterre en s'occupant des Maronites avec trop de soin, et le second empire s'en est peu soucié, à la fois faute d'ascendant et faute de sollicitude pour les intérêts catholiques, inséparables en Orient des intérêts français.

XIII

Et nous nous plaignons des progrès de la Russie en Orient ! Mais si nous avions suivi nos traditions et notre politique d'autrefois, nous serions plus avancés que la Russie. La France a cessé de tendre la main aux chrétiens de l'empire ottoman, précisément au moment de leur plus ardent désir d'échapper à un joug odieux, au moment où la puissance des sultans ne se soutient plus que par des étais européens, et où l'on prêche de toutes parts le respect pour les droits et l'indépendance des peuples. L'Angleterre s'est proclamée « la première puissance musulmane du globe » ; elle a déclaré que le maintien de l'empire ottoman est pour elle une question de vie ou de mort ; la France nous a donné, depuis plusieurs annés, le spectacle d'une grande complaisance pour les vues de la Grande-Bretagne, et d'ailleurs elle n'a pas de politique en Orient ; l'Autriche se relèvera peut-être, mais, quant à présent, elle ne compte plus ; les populations chrétiennes de la Turquie n'ont rencontré que l'appui très-intéressé de la Russie : c'est tout le succès de sa force en Orient. Et comme les chrétiens n'entendent pas faire un nouveau bail avec la tyrannie ottomane, les recommandations diplomatiques ne parviendront pas à éteindre la flamme. La Russie cachera sa main, voilera l'ensemble de ses actes, désavouera des agents, mais marchera toujours, parce que désormais aucune force humaine n'arrêtera le mouvement chrétien en Orient.

L'oreiller du *statu quo* peut convenir à tel ou tel cabinet ; il peut être commode pour l'incapacité ou l'impuissance des gouvernements, mais le *statu quo* ne saurait être un doux oreiller pour les peuples véritablement opprimés et qui se sentent plus intelligents et plus forts que leurs oppresseurs. On fait, parmi nous, bon marché des pouvoirs les plus légitimes et les plus sacrés, et l'on est toujours prêt à absoudre les conspirations et les révoltes contre des gouverne-

ments paternels : mais s'agit-il du Grand-Turc? on prêche aux opprimés la sagesse et la patience. Ces égards particuliers pour la barbarie turque aident à l'ajournement mais non pas à la solution des difficultés. Ceux qui souffrent ne s'en arrangent point : ils sont sur la pente de la délivrance, et bien résolus à ne pas la remonter. La Russie les encourage et leur promet tout, même ce qu'elle ne saurait tenir; de là naît un sérieux péril contre les destinés de l'Orient et l'équilibre du monde; le seul moyen pour nous de combattre ce danger, c'est d'entrer habilement dans le mouvement chrétien qui, nous le répétons, ne s'arrêtera pas.

XIV

Disons tout d'abord que la France n'a qu'à remuer le petit doigt pour que la nation maronite et tous les catholiques de la Turquie, à quelque nation qu'ils appartiennent, deviennent pour nous une force solide et dévouée; la communauté des croyances est, en Orient, un lien qui ne se rompt pas. Mais les catholiques sont en minorité en Turquie, et jamais, au temps de nos rois, les catholiques n'ont été l'objet exclusif de notre sollicitude : nous protégions en Orient tout ce qui était chrétien. L'indépendance de la Grèce et la fondation du royaume des Hellènes furent surtout l'ouvrage du gouvernement de Charles X; or les Hellènes appartiennent au schisme; mais la politique de nos rois se mêlait étroitement et constamment à tout ce qui, de près ou de loin, pouvait amener l'affranchissement des chrétiens de l'Orient; c'était, sous des formes diverses, une continuation de la grande pensée des croisades.

Nous avons plus ou moins abandonné, depuis trente-huit ans, les traditions sur lesquelles reposait l'influence française, et laissé la Russie maîtresse de se poser comme la protectrice naturelle de millions d'hommes impatients d'échapper à l'empire du Croissant. Il serait temps de reprendre notre politique d'autrefois et notre ancienne place, si nous ne voulons pas que la question d'Orient soit résolue contre nous. Grecs et Bulgares, Serbes et Monténégrins ne sont pas nécessairement voués au patronage moscovite; que veulent-ils? un point d'appui. L'acceptation de l'assistance russe n'a pas été pour eux une prédilection mais une nécessité. Plus d'une voie s'ouvrirait devant eux pour s'acheminer vers l'indépendance; ils ne repousseraient pas nos services s'ils pensaient pouvoir compter sur nous. Nous ne craignons pas d'affirmer que nos services finiraient par leur plaire

beaucoup plus que ceux du czar, car ils savent bien que nous serions désintéressés et que les Russes ne le sont pas. Reconquérir de l'influence parmi les chrétiens, tel doit être le grand but de notre politique; c'est le seul moyen de sauvegarder l'avenir de l'Orient. Une fois l'influence retrouvée, nous combattrions utilement le schisme grec avec lequel la vie, la dignité et la civilisation sont impossibles : l'Orient est tombé par le schisme, il ne peut remonter que par l'amitié catholique.

XV

Ceux qui ferment les yeux pour ne pas voir les invincibles nécessités de l'avenir, s'emprisonnent dans ce qu'ils appellent l'intégrité de l'empire ottoman. Ils en font une sorte de clef de voûte, un principe : étrange clef de voûte, qui va s'écroulant toujours! étrange principe, qui a fléchi tant de fois ! L'intégrité de l'empire ottoman ! un soin jaloux de la maintenir ! Est-ce que la diplomatie croit à l'abolition de mémoire humaine ?

Le traité de Carlowitz, en 1699, enleva à l'empire turc, au profit de l'Autriche, la Transylvanie et la Hongrie, moins la ville de Temeswar, au profit de la Russie; Azof, qui était le boulevard des Ottomans contre les armées du czar; au profit de la Pologne, l'Ukraine et la Podolie; au profit de la république de Venise, la Morée et la Dalmatie. Ces quatre dernières provinces ont, depuis ce temps, changé de maître, mais elles sont restés perdues pour le sultan.

Le traité de Paskowich, en 1718, chassa les Turcs de Temeswar et renversa leurs dernières espérances au milieu des Hongrois et des Dalmates.

En 1771, le prince d'Olgororki, à la tête de quatre-vingt mille Russes, prend la Crimée.

Le traité de Kaïnawjé, en 1774, assure, sous la garantie de la Russie, l'indépendance politique des Tartares de la Crimée, de la Bessarabie, du Koubac, et, d'un coup, supprime moralement la domination du padischah dans ces contrées. Dix ans plus tard, par un traité signé à Constantinople même, la domination ottomane disparaît, en fait et en droit, de ces trois vastes provinces.

En 1812, le traité de Boukarest, entre l'empereur Alexandre et Mahmoud II, donne à la Russie toutes les places fortes situées sur la rive gauche du Danube, entre Galatz et la mer Noire.

En 1816, la Servie, excitée par la Russie, se détache vaillamment

de l'empire turc et arrache une indépendance qu'elle s'efforce aujourd'hui de compléter.

Quelques années après, la Grèce se lève aux applaudissements de la France et de l'Europe. Athènes devient la capitale d'un petit royaume chrétien.

En 1821, le traité d'Andrinople, signé par l'épée victorieuse de l'empereur Nicolas, proclame l'indépendance de la Moldavie, de la Valachie, provinces grandes comme des royaumes, attachées encore à la domination ottomane par un fil bien léger.

Le sultan était le suzerain de l'Algérie : nos armes en ont fait, en 1830, une terre française.

En 1840, la Russie, l'Angleterrre, la Prusse et l'Autriche ont accordé, à titre héréditaire, l'Égypte à Méhémet-Ali et à sa race, à la seule condition d'une redevance payée au sultan.

L'île de Crète, île magnifique que les Turcs ont possédée inutilement comme tant d'autres pays de l'ancien monde, sera soustraite avant peu de temps, sous une forme ou sous une autre, à leur domination.

Quand on a lu cette énumération, ne semble-t-il pas que le démembrement ait commencé ?

POUJOULAT.

FLAMINIA

Véritablement, vous croyez que l'âme existe? dit le baron Frédérick.

— Positivement ! répondit le comte Shrann.

— C'est surprenant, répliqua le premier, en vidant d'un seul trait un verre de bière d'une telle capacité qu'un Allemand seul pouvait le regarder sans frémir.

— Vous croyez, ajouta-t-il, que ceux qui nous ont aimés, dans ce monde, nous aiment encore dans l'autre, et qu'ils se souviennent de nous comme nous nous souvenons d'eux ?

— Positivement ! répondit encore le comte Shrann.

— C'est surprenant, reprit le baron.

Tous deux continuèrent alors de fumer en silence. Ils paraissaient même si complétement absorbés dans la contemplation des nuages bleuâtres qu'ils lançaient méthodiquement dans l'atmosphère épaissie, qu'on pouvait raisonnablement penser que la discussion en resterait là. Il n'en fut rien cependant. Mais nous profiterons de cet intervalle, pour savoir ce qu'étaient le comte Shrann et le baron Frédérick.

C'étaient deux vieux compagnons d'armes, dont le souvenir est resté dans l'esprit de ceux qui les ont connus, comme le plus parfait modèle de cette amitié chaleureuse et dévouée, moins rare qu'on ne le croit et surtout qu'on ne l'avoue ; deux braves Allemands qui avaient glorieusement tenu leur place dans les guerres du commencement de ce siècle. Ils avaient combattu côte à côte, avec toute l'ardeur de la jeunesse et du patriotisme, et, maintes fois, ils s'étaient dû la vie l'un à l'autre.

La communauté de dangers, l'échange de services rendus, avaient encore raffermi les liens d'une amitié contractée dès l'enfance. Aussi, quand la paix de 1815 permit à l'Europe fatiguée de reprendre haleine, nos deux amis mirent leur savoir au service de leur pays, comme ils avaient apporté précédemment le tribut de leur sang et de leur courage ; mais ils purent du moins faire une part au foyer

domestique, et comme jusque là ils avaient mis en commun les fatigues et les dangers, ils y mirent aussi le bonheur. Tous deux se marièrent, le même jour, avec les deux filles d'un voisin ruiné par la guerre. Si leurs deux fiancées étaient peu douées sous le rapport de la fortune, elles étaient riches en vertus et cette dot là vaut bien l'autre, quoiqu'elle soit moins généralement recherchée, — et plus rare.

Leur union fut donc égale en bonheur, mais non en durée. Au bout de deux ans, Gertrude, la femme du baron Frédérick, mourut, laissant dans la vie et dans le cœur de son mari, un vide que rien ne pouvait combler.

Bien des tentatives furent faites pour consoler le pauvre baron. Bien des mères lui prodiguèrent leurs plus gracieux sourires. Bien des filles dirigèrent sur lui de pudiques regards, et construisirent des rêves colorés par les brillants reflets de sa fortune et de son nom respecté; mais tout fut en pure perte, le baron était invulnérable. Son ami, sa sœur même, l'engageaient à chercher dans une nouvelle union le bonheur intime qu'il était si bien fait pour apprécier. Mais, le voyant si obstinément fidèle au souvenir de Gertrude, ils craignirent de l'affliger, et cessèrent de le presser sur ce sujet, espérant tout du temps, qui s'écoula sans apporter le moindre changement aux résolutions et aux regrets du baron. Il avait une de ces organisations puissantes chez qui les impressions, aussi vives que durables, résistent d'autant plus qu'elles ne s'épanchent pas en efforts apparents. Il avait supporté sans faiblir un instant le coup qui l'avait frappé; mais la plaie de son cœur était restée aussi saignante que le jour où, de ses mains tremblantes de douleur, il avait placé lui-même sa bien-aimée Gertrude dans le cercueil.

Tous les espoirs furent donc trompés; le baron Frédérick resta veuf.

L'âge vint et avec lui le désir du repos. Les deux amis quittèrent les affaires comme ils y étaient entrés, ensemble. Le baron se retira chez son frère. — C'est ainsi qu'il appelait le comte Shrann. — Une fois par an, il quittait le château pour aller visiter ses fermiers avec lesquels il se montrait d'une inépuisable bénévolence. Quelques-uns en abusaient et lui payaient régulièrement leurs fermages en larmes, plaintes et soupirs. Le digne baron laissait faire, et quand son intendant lui parlait de les renvoyer :

— Pour qu'ils fassent de même chez les autres, disait-il, autant vaut qu'ils restent chez moi.

Rentré au château, il commençait à dorlotter ses nièces et à gâter ses neveux. Et il en avait bon nombre, car le comte Shrann était de ces races antiques qui semblent avoir conservé la vertu prolifique de l'âge d'or. Cela même ne laissait pas que de lui causer quelque inquiétude.

— Pourquoi vous tourmenter, lui disait l'excellent baron, nous aurons toujours bien de quoi les établir convenablement. Ensuite je n'ai que des cousins à je ne sais combien de degrés, et il est de toute justice que les neveux héritent en dépit des cousins.

Le comte Shrann se taisait. Il trouvait toute naturelle la réponse de son ami, parce qu'à sa place il en eût fait tout autant. Le chiffre des enfants continua donc pendant de longues années sa marche ascensionnelle.

Chez ces deux hommes si admirablement unis, si exactement semblables de cœur et d'intelligence, qu'on ne rencontrait pas chez l'un une qualité qu'on ne retrouvât également chez l'autre, il n'y avait qu'un seul point où leur manière de voir fût diamétralement opposée : c'était celui sur lequel nous les avons vus discuter au début de cette histoire.

Le comte Shrann, élevé par une mère pieuse, était catholique de cœur et d'âme.

Le baron Frédérick, au contraire, était resté orphelin dès l'âge le plus tendre et avait été élevé par un oncle qui se vantait d'être le protecteur et l'ami des encyclopédistes. Il avait donc sucé le triste lait de l'école matérialiste, à laquelle Voltaire a eu le déplorable honneur d'attacher son nom. Il ne croyait à rien, ce qui faisait le désespoir de son ami.

Aussi était-ce pour la millième fois au moins que, dans la situation où nous avons vu les deux amis, c'est-à-dire lorsque, après le dîner, ils passaient de longues heures à fumer, en humectant leurs amples gosiers avec le contenu de vidercomes gigantesques; c'était, dis-je, pour la millième fois au moins que les mêmes questions amenaient invariablement les mêmes réponses :

— Véritablement, vous croyez que l'âme existe? disait le bon Frédérick.

— Positivement! répondait le comte Shrann.

— C'est surprenant! ripostait le baron.

La durée du silence qui suivit cette réplique fut telle, que des es-

prits moins sérieux auraient eu le temps d'y trouver trois ou quatre sujets de conversation. Enfin le comte Shrann reprit :

— Que voyez-vous de si surprenant à cela ?

— C'est de voir un esprit tel que le vôtre être assez faible pour donner à plein collier dans des contes bleus, bons, tout au plus, à faire peur aux enfants en nourrice.

— Je m'étonne bien davantage de voir un homme aussi logique que vous l'êtes, se refuser à l'évidence. Osez-vous bien traiter de faiblesse d'esprit une croyance qui, vous ne le nierez pas, fortifie l'âme et la met au-dessus de tous les coups de l'adversité ?

— L'âme, l'âme, répliqua le baron, qu'est-ce que c'est que l'âme? un nom sans chose, un je ne sais quoi inexplicable et inexpliqué, qu'on ne peut ni voir ni toucher, qui échappe aux sens comme à l'esprit ; et moi je ne crois qu'à ce que je touche.

— Je vous ferai remarquer, mon ami, qu'il y a une foule de choses que vous croyez sans les avoir vues.

— C'est qu'alors la science explique et je crois.

— La science ! — Vous êtes trop instruit pour ne pas convenir de son impuissance à donner une seule explication. Elle constate les faits et ne les explique pas. Elle découvre les lois éternelles qui régissent l'univers, et c'est par là qu'elle conduit inévitablement l'esprit exempt de préjugés, de la découverte des choses créées à la connaissance de l'auteur de toutes choses. Mais les causes premières de ces mêmes lois lui sont inconnues.

— Et qui vous dit qu'elle ne les découvrira pas ?

— Jamais ! Si l'esprit humain est immense, il n'est point infini. Nous avons bien des prodiges, nos neveux sont appelés à en voir plus encore ; mais ils ne se sont produits que dans le sens que je vous indiquais tout l'heure. Les pourquoi resteront insolubles pour nous, aujourd'hui, demain et toujours !

— Mais où sont au moins les faits qui constatent l'existence de l'âme et la rendent palpable aux yeux de la raison ?

— Les yeux du cœur ne valent-ils pas ceux de la raison ? reprit vivement le comte Shrann. Eh quoi ! vous sentez en vous ce principe qui pense et qui aime, qui porte en lui un désir de bonheur, une soif de vérité si complétement au-dessus du bonheur et de la vérité de ce monde qu'il ne peut-être qu'un souvenir ou une révélation ; vous aimez le bien, vous repoussez le mal jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort même, vous entendez au fond de votre cœur cette voix puissante qui

crie à l'humanité tout entière que ce principe ne peut mourir, et vous demandez une preuve de l'existence de l'âme et de son immortalité! La mort nous presse de toutes parts, elle nous menace, nous entoure: à nos côtés, sous nos pieds, sur nos têtes, tout est mort ou doit mourir. L'homme seul repousse pour lui-même cette loi suprême du néant; lui, dont la vie est comparativement plus brève que toutes les existences de ce monde, il espère une éternité qui n'a pas de type ici-bas et qu'il ne devrait pas même concevoir si elle ne lui avait été révélée. Entouré d'erreurs, il rêve la vérité; malheureux, il rêve une joie sans mélange; mortel, il rêve l'immortalité. N'est-ce pas là l'indice infaillible de ses destinées futures? le Dieu qui l'a créé ne serait-il pas un être cruel et méchant s'il ne lui avait donné ces aspirations profondes, que pour lui donner en partage le malheur et la mort? Cette voix, mon ami, elle vous parle aussi, elle retentit dans le silence de votre cœur, et vous présente, comme à nous tous, ses consolantes espérances. Pourquoi ne l'écoutez-vous pas? Quand vous voyez devant vous, pâle, décoloré, voué à une inexorable destruction, le corps de ceux que vous aimez — (les bouffées de fumée du baron se succédèrent ici avec une effrayante rapidité) — quand cette bouche qui vous parlait tout à l'heure se ferme pour jamais; quand ces yeux où vous lisiez la tendresse, deviennent immobiles, ternes et sans regards; quand cette main qui cherchait la vôtre pour la presser une dernière fois, retombe inerte et pour toujours, insensible à vos baisers qui la couvrent, à vos larmes qui l'inondent...

Le baron, sans essayer de les cacher, essuya du dos de la main celles que lui arrachait le souvenir de Gertrude.

Le comte Shrann continua:

— Cette bouche, cette main, ces yeux, sont les mêmes, et cependant qu'est devenu l'amour qui les animait? N'entendez-vous pas alors la voix intérieure qui vous crie avec plus de force: Tu la reverras! Ce corps que la terre va recouvrir demain, ce corps était l'instrument et non l'être; l'enveloppe et non la substance. L'âme que tu aimais et qui te rendais une égale tendresse, animait cette forme qui la rendait saisissable à tes sens. Elle l'a quittée et la forme retombe sans vie. L'enveloppe se brise et l'être remonte vers la céleste patrie où il t'attend pour t'aimer encore; mais, cette fois, sans avoir à redouter une si douloureuse séparation.

Et cela est si vrai, mon cher Frédérick, que tout en niant cette conscience que l'âme a d'elle-même et de sa vie future, vous lui obéis-

sez, vous êtes fidèle, non au souvenir de Gertrude, non, comme vous le disiez tout à l'heure, à un nom sans chose, mais bien à Gertrude elle-même, à Gertrude que vous sentez vivante encore quoique loin de vous. Vous voulez pouvoir dire à cette âme si chèrement aimée, quand viendra le jour de la réunion : Tu le vois, ô ma chère bien-aimée, nulle image n'est venue dans mon cœur affaiblir celle que tu y avais laissée, nul amour ne s'est mêlé à ton amour, tu m'attendais et me voilà, aujourd'hui comme alors et maintenant comme toujours, plein de toi et de toi seule !

Pendant que le comte Shrann parlait, le baron Frédérick s'était littéralement enveloppé d'un nuage. Du fond de ce brouillard intense sortit une voix émue qui disait :

—Eh ! morbleu, je voudrais y croire comme vous ! En nous retirant ces croyances consolantes, on criait bien haut qu'on ne travaillait que pour le bonheur de l'humanité ensevelie dans les ténèbres de la superstition ; mais, en réalité, on n'a fait que la plonger dans un gouffre implacable et sans issue ; car il n'y a pas de vrai bonheur possible là où règne la crainte incessante de le perdre. Je sais bien que l'erreur était plus douce que la vérité, que nos joies n'en sont pas plus durables et qu'à la place de l'espoir, peut-être mensonger, mais à coup sûr consolant, de les retrouver un jour, on ne nous a laissé que la désespérante certitude de les avoir à jamais perdues ; on nous a laissé le malheur qui écrase l'humanité tout entière et on a brisé dans nos mains l'appui qui nous aidait à le supporter. Aujourd'hui que le mal est fait, comment revenir sur nos pas ? et si je ne crois pas, comment faire pour croire ?

— Avouer humblement notre impuissance, humilier l'orgueil d'une raison qui, tout imparfaite qu'elle soit, s'irrite de songer qu'il y a quelque chose au-dessus d'elle, écouter la conscience qui parle, et, s'agenouillant humblement devant Dieu qui a créé l'univers, lui répéter les paroles de l'aveugle dont parle l'Écriture. Seigneur, s'écriait-il, faites que je voie. Dieu n'est pas sourd à une persévérante prière. Priez, mon ami, et vous verrez aussi.

— Eh morbleu ! fit le baron, si je voyais, je croirais tout de suite. Mais qui a jamais vu une âme ?

— Mon arrière-grand-père, répondit le comte Shrann.

— Vous plaisantez ?

— Non pas. Adolphe Shrann, mon arrière-grand-père, a non-seulement vu une âme, mais il en a vu deux.

— Il rêvait alors.

— Nullement. Il savait ce qu'il allait voir et la circonstance était assez extraordinaire pour le tenir éveillé.

— C'est qu'on s'est moqué de lui. On lui aura montré quelque ridicule fantasmagorie qu'il aura prise pour une réalité.

— Pas davantage, dit le comte Shrann. Je vais vous conter cette histoire, et, ajouta-t-il avec une voix émue par l'ardente amitié qu'il portait au baron, je serais bien heureux, mon digne ami, si elle pouvait vous amener à vous agenouiller à mes côtés devant l'autel de ce Dieu que vous êtes si digne de connaître. Il n'y a que là où nous nous séparions! Et si vous saviez tout ce que ma vieille amitié souffre à penser qu'après avoir vieilli l'un près de l'autre, partageant sans cesse les travaux et les peines de la vie, je pourrais être seul quand viendra l'heure d'en recevoir la récompense! Ah! mon cher Frédérick, cette pensée suffirait pour empoisonner la joie du paradis lui-même.

Les deux amis se serrèrent chaleureusement la main, et après qu'ils eurent de nouveau rempli leurs verres et rechargé leurs pipes, le comte Shrann commença le récit qu'on va lire.

— Vous savez, dit le comte, que la famille Shrann a toujours été citée parmi les plus fécondes de l'Allemagne.

— Et vous n'avez certes pas dérogé, répliqua le baron.

— Un de mes ancêtres, le comte Frantz, celui-là même pour qui la baronie de Shrann fut érigée en comté par Ferdinand III en 1645, le comte Frantz, dis-je, n'avait pas dérogé non plus, il avait quinze enfants, sept filles et huit garçons. Adolphe, qui était le septième, fut le seul qui resta pour perpétuer le nom et la race; les autres donnèrent leur vie pour défendre le pays et l'empire. Mais si cette fécondité fut un honneur pour la famille, ce n'en fut pas moins un immense embarras pour le comte Frantz: si une nombreuse postérité fait la fortune du fermier, il n'en est pas de même du gentilhomme. Ce n'est pas une petite affaire que d'établir quinze enfants dans une situation ou ils puissent soutenir dignement le nom qu'ils portent.

Le comte Frantz fit donc des efforts inimaginables pour marier convenablement ses filles et pour établir ses garçons. Il y réussit aussi bien que possible. Un seul lui restait encore à pourvoir; c'était le plus jeune, Albert Shrann, et celui-là ne l'embarrassait guère. Dès sa jeunesse on l'avait destiné à entrer dans les ordres. Mais la Providence, qui se joue de nos calculs, renverse souvent les combinaisons les plus amoureusement caressées. C'est ce qui arriva pour Albert. Malgré la

direction toute pacifique donnée à son éducation, il se trouva justement que ce fut lui qui, des huit garçons du comte Frantz, montra de bonne heure l'esprit et les goûts les plus belliqueux, au grand désespoir de son précepteur. Il quittait volontiers la classe pour l'écurie et le rudiment pour une vieille épée rouillée qu'il avait trouvée dans un grenier du château, et de laquelle il s'escrimait d'estoc et de taille contre son banc et son pupitre, en poussant des cris de guerre qui faisaient frissonner son malheureux précepteur. Quand il allait se plaindre au comte Frantz du peu d'application de son élève et du mépris qu'il professait hautement pour tous les précepteurs en général et pour ses pacifiques leçons en particulier, le comte répondait :

—Bah ! bah ! n'y faites pas attention, cela se calmera avec le temps ; il faut bien qu'il ait un peu les goûts de la famille.

Adolphe, ainsi qu'Albert, se faisaient remarquer entre tous leurs frères, par un esprit avide de danger et un courage à toute épreuve. Cette conformité de goûts, bien plus encore que la conformité d'âge — Adolphe n'était l'aîné que d'un an — avait plus étroitement resserré pour eux le lien d'affection qui unissait tous les frères entre eux. Adolphe devait avoir une lieutenance, et un jour vint où Albert le vit partir pour en prendre possession et mener enfin cette vie aventureuse des camps qui avait été le thème favori de leurs conversations, de leurs rêves et de leurs désirs. En voyant Adolphe partir pour l'armée, Albert sentit son cœur frappé d'une double douleur, celle de perdre un frère qu'il aimait, et celle de ne pouvoir le suivre pour partager les glorieux travaux qu'il désirait de toutes les ardeurs de son âme. Il se sentit pris d'un immense découragement, d'un dégoût profond de l'existence, en ne voyant plus en perspective que les cloîtres silencieux d'une abbaye. Pour un esprit comme le sien, c'était en effet chose inquiétante que cet avenir de calme et de paix entrevu dans le lointain de la vie.

Il tomba bientôt dans une profonde mélancolie. Et si la vieille épée rouillée ne causa plus de frayeurs à son pacifique précepteur, il eut bien d'autres sujets de plaintes et les études n'en allèrent que plus mal. Il lisait volontiers l'*Énéide,* il adorait l'*Iliade;* mais il était impossible de lui faire ouvrir un volume de théologie, et il répondait invariablement à tous les reproches que cela lui attirait :

— J'en saurai toujours assez pour mourir d'ennui.

Ce n'était pourtant pas que le sentiment religieux fût nul, ou même faible dans son cœur. Loin de là, il était au contraire animé d'une foi

fervente et sincère. Ce n'était pas non plus qu'il se sentît une invincible répugnance pour les obligations qu'impose l'état ecclésiastique. Il était généreux, charitable, sobre, patient et ne songeait guères à l'étendue de tous les sacrifices qu'il devait accomplir. Ce qu'il abhorrait au-dessus de tout, c'était le repos, c'était la vie uniforme et paisible du prêtre qui lui paraissait saturée d'ennui.

Cette antipathie pour l'état auquel on le destinait croissait de jour en jour, et devint enfin si violente qu'il s'arma de résolution. Il représenta respectueusement à son père son invincible répugnance et demanda comme une grâce qu'on lui permît de suivre la carrière des armes.

Qui fut bien embarrassé? ce fut le comte Frantz; il ne voulait pas le malheur d'Albert, mais il ne savait que résoudre. Il avait pris toutes ses mesures pour un évêché futur, et voilà qu'au lieu d'une mître et d'une crosse, Albert ne voulait entendre parler que d'un casque et d'une épée.

— C'est dommage, répondit-il enfin, après s'être vingt fois gratté l'oreille, c'est dommage, cela dérange tous mes plans. Mais je ne veux pas te voir devenir un mauvais prêtre; il en sera comme tu voudras. C'est égal, ajouta-t-il avec un soupir, c'est dommage!

Après avoir expliqué à son père les motifs de sa répulsion pour l'état ecclésiastique, Albert reprit:

—Vous voyez, mon père, que ce ne sont point les goûts du monde qui m'éloignent de l'autel, c'est seulement la paix qu'on y trouve. Ma vocation m'entraîne irrésistiblement au milieu des dangers et toute carrière de calme et de loisir me semble insupportable. Cependant, je crois qu'il est un moyen de concilier les idées que vous suggérait votre tendresse pour moi, avec mes propres goûts.

— Je ne demanderais pas mieux, répondit le comte Frantz avec un visible chagrin. Comment faire? — Je veux que tu sois évêque et tu veux être capitaine? Or nous ne sommes plus au temps où les prélats endossaient la cuirasse par-dessus la soutane.

— C'est vrai, mon cher père, mais vous pouvez me mettre en situation de devenir un jour commandeur.

Le comte Frantz releva la tête avec une véritable satisfaction.

— L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, continua Albert, est un Ordre glorieux, qui tient à l'Église par ses vœux et ses constitutions, comme il tient à l'armée par ses obligations et ses travaux. Les Turcs menacent sans cesse la chrétienté. Quel plus bel usage peut-on faire de

ses armes que de défendre ses frères en Jésus-Christ et de s'opposer à la barbarie musulmane qui regarde l'Europe comme la bête fauve fait sa proie ? Quoi de plus noble que de consacrer son courage et sa vie à refouler jusque dans les sables de l'Asie ces hordes ennemies, dont la domination, semblable à un air empoisonné, n'a apporté que la ruine et la mort sur les riches contrées où elle s'est étendue ? Si, comme je l'espère, vous consentez à mes désirs, je trouverai dans cette carrière l'occasion de placer assez haut le nom glorieux que vous m'avez transmis, pour que mes ancêtres et vous soyez fiers de votre fils.

Mon respectable aïeul, en écoutant cette proposition, éprouva une satisfaction analogue à celle d'un homme qu'on sortirait d'une boîte et qui pourrait enfin étendre au grand air ses membres longtemps reployés. Aussi accepta-t-il avec empressement un moyen qui le retirait d'un grand embarras. Entre nous, le digne homme était plus habile à donner un coup d'épée qu'à prendre de lui-même une résolution.

Il était aisé au comte Frantz de prouver les seize quartiers exigés par les règlements pour l'admission des chevaliers de la langue d'Allemagne. Il avait, en outre, quelques amis influents dans l'Ordre. Rien ne s'opposait donc à la réalisation des désirs d'Albert. En effet, peu de temps après cet entretien, il partait en qualité de page du grand-maître, Nicolas Coroner, qui gouvernait Malte à cette époque.

Il ne tarda pas, dans cette nouvelle situation, à faire remarquer son courage à toute épreuve et son impétueuse audace. Au reste, les occasions ne lui manquaient pas. Chaque jour, les galères de la religion s'élançaient de leurs ports comme l'aigle de son aire et, puissantes comme lui, s'emparaient de quelques-uns des nombreux pillards musulmans qui sillonnaient la Méditerranée, ravageant les côtes, brûlant les villages, et emmenant les habitants pour les réduire au plus pénible esclavage. L'Ordre rendait donc d'immenses services à l'Europe entière, et l'esprit le plus aventureux trouvait, dans cette guerre incessante, de quoi rassasier la soif de dangers la plus insatiable.

Albert, ardent, infatigable, méprisant le péril, bravant la mort, qui semblait reculer devant tant de valeur et d'audace, Albert fit tant et si bien, que son temps de noviciat était à peine achevé lorsqu'il fut créé chevalier, au grand contentement de ses compagnons d'armes et surtout du grand-maître, qui voyait en lui une des gloires futures de l'Ordre.

Il était, en effet, impossible de pousser plus loin la valeur et la modestie. Cette dernière qualité le faisait d'autant plus remarquer que ce n'était pas la vertu favorite des chevaliers.

Quelques années se passèrent ainsi, pendant lesquelles sa vaillante conduite porta dans toutes les commanderies la renommée du jeune Albert Shrann. Mais le temps était venu où il allait paraître sur un théâtre plus digne de lui.

Je ne vous ferai pas le récit des événements qui amenèrent les troupes de Mahomet IV jusque sous les murs de Vienne. D'abord vous vous les rappelez ainsi que moi; ensuite; c'est un triste souvenir pour quiconque se sent une âme vraiment allemande, que de penser qu'il y eut un jour où des cœurs allemands battirent de crainte devant les étendards de Mahomet!

A l'époque où les Hongrois, par un aveuglement que l'excès même du patriotisme ne saurait excuser, appelèrent au cœur de l'Europe ces ennemis nés de la civilisation européenne, Albert se trouvait en Allemagne. Aux premières nouvelles de la marche de Mustapha sur Vienne, il se rendit en toute hâte aux commanderies les plus proches, réveilla le zèle des chevaliers, en réunit sans peine quelques-uns autour de lui, et, se portant rapidement sur Vienne, il y entra le le lendemain du jour où l'empereur Léopold Ier venait de l'abandonner.

La plus affreuse consternation régnait dans la ville délaissée par ceux qui, les premiers, auraient dû faire face au danger et entraîner tous les courages par leur exemple. De plus, elle était mal approvisionnée, et n'avait pour se défendre contre l'armée turque, forte de plus de trois cent mille hommes, que huit à dix mille combattants.

Le brave comte de Staremberg commandait la place qu'il ne comptait pas sauver, mais dans laquelle il voulait mourir. Il accueillit avec joie le secours que lui amenait Albert. La défense fut organisée le mieux possible. Les bourgeois furent armés, on enrégimenta les écoles, et la population tout entière se résolut à souffrir la famine et toutes les horreurs d'une longue agonie, plutôt que de se rendre. On attendit. On n'attendit pas longtemps. Peu de jours après le départ de l'empereur, l'armée de Mustapha campait devant Vienne et ouvrait la tranchée: le siége était commencé.

Albert fit des prodiges de valeur. Tantôt dirigeant une sortie, tantôt repoussant une attaque, toujours au premier rang, il se multipliait; il

était partout, prévoyait tout et conduisait tout. Son courage excitait les plus poltrons, comme son inaltérable tranquillité les rassurait. Au milieu de ce péril, en apparence sans issue, il semblait être dans son élément. Aussi le comte de Staremberg disait sans cesse :

— Que n'ai-je seulement cent chevaliers comme celui-là ! et au lieu de rester ici, bloqué comme un rat dans son trou, je poursuivrais trois cent mille hommes jusque sous les murs de Constantinople !

Cependant, malgré les pressantes instances du pape Innocent IX, malgré la nécessité où se trouvaient les États chrétiens d'empêcher que la ville ne tombât au pouvoir des Turcs, les secours ne s'organisaient qu'avec lenteur : le siége durait depuis près de deux mois, et rien n'était venu relever l'espoir des malheureux habitants, qui n'entrevoyaient dans l'avenir qu'une mort cruelle, ou un esclavage plus cruel encore.

On en était réduit aux dernières extrémités. Les vivres manquaient, les munitions étaient épuisées; les canons, pour la plupart, hors de service, et personne pourtant ne parlait encore de se rendre. Habitants et soldats, entraînés par l'exemple et la fermeté de leurs chefs, supportaient avec une courageuse résignation toutes les calamités d'une défense désespérée.

Enfin, on aperçut les signaux du roi Jean Sobieski qui venait au secours de la place, aidé des forces de l'Europe.

Il était temps !

Le roi de Pologne, malgré l'immense infériorité numérique de ses troupes, n'hésita pas un instant à livrer bataille, et prit immédiatement d'habiles dispositions. De son côté, Mustapha divisa ses troupes en deux parts : l'une devait donner un dernier assaut à la ville démantelée et y pénétrer de vive force par la brèche ; l'autre devait maintenir Sobieski, et l'empêcher de donner du secours aux assiégés. Mais l'impétuosité des chrétiens fut telle que, du côté des musulmans, ce fut moins une bataille qu'une déroute. Ils s'enfuirent bientôt de tous côtés, comme fait un amas de paille dispersé par l'ouragan.

Vienne était libre et l'Europe respirait, délivrée encore une fois de la crainte du Croissant, en attendant le jour où on le rejettera pour jamais dans ses plaines arides.

Cette héroïque défense avait répandu un nouvel éclat sur les armes de l'Ordre. Mais nul n'y acquit une renommée comparable à celle d'Albert. Le nom du jeune chevalier était dans toutes les

bouches, son souvenir dans tous les cœurs, et il partagea avec Jean Sobieski l'ovation enthousiaste que la population fit à ses libérateurs. Les acclamations les plus vives d'admiration et de reconnaissance retentirent sur son passage lorsqu'il accompagna le roi, qui, tout couvert encore du sang des ennemis, se rendit à la cathédrale pour entonner un *Te Deum* d'action de grâces au sujet de cette miraculeuse délivrance.

Mustapha, pressé de fuir, avait laissé au pouvoir des chrétiens, ses tentes, ses bagages et un immense butin, parmi lequel se trouvait l'étendard de Mahomet. On décida que ce gage précieux de la victoire serait offert au Pape, et ce fut Albert qu'on choisit tout d'une voix pour accomplir cette honorable mission.

Le vieux comte Frantz faillit mourir de joie en apprenant la glorieuse renommée de son fils. Je vous laisse à penser s'il s'applaudit au fond de son cœur de n'avoir point résisté aux désirs d'Albert. Il entrevoyait dans l'avenir, la famille donnant un grand-maître à l'Ordre, et il tressaillait de bonheur en songeant à l'honneur qui en rejaillirait sur le nom de Shrann. En effet, on ne peut dire où se serait arrêtée la fortune d'Albert, si Dieu ne lui avait réservé une plus belle et plus douce récompense de ses travaux.

Le comte Shrann prit alors un instant de repos, instant qui fut bien employé, à en juger par le vide complet qui se fit tout à coup dans le verre placé devant lui. Comme nos deux amis ne faisaient jamais rien l'un sans l'autre, le baron Frédérick se hâta de suivre son exemple, et lorsqu'il posa son verre sur la table, ce qui restait au fond eût été insuffisant pour humecter la langue d'un roitelet. Saisissant alors d'une main ferme le moos gigantesque qui attendait leur bon plaisir, il le remplit de nouveau et le passa au comte Shrann qui l'imita à son tour.

Tout cela se fit avec une grande dignité et un profond silence.

Peut-être le baron Frédérick ne portait-il qu'une attention médiocre aux détails de famille sur lesquels le comte Shrann s'étendait avec complaisance? Peut-être était-il fort impatient de voir enfin paraître les deux âmes qui lui avaient été promises? mais il ne laissa échapper aucun signe d'impatience. Les bouffées de fumée, indice certain du degré d'émotion qu'éprouvait le baron, sortaient de ses lèvres avec une telle régularité, qu'elles s'accordaient exactement avec le bruit cadencé d'une horloge à poids placée, non loin d'eux, dans une caisse de bois sculpté qui eût fait pâmer de bonheur un antiquaire.

Le comte reprit :

Les Turcs paraissaient avoir abandonné leurs projets sur l'Allemagne. Mais la guerre continuait avec activité sur la mer Méditerranée entre eux, l'Ordre et les Vénitiens.

Malgré de grands sacrifices et d'héroïques efforts, Candie tomba entre leurs mains. Un nouvel armement fut résolu pour mettre le siége devant Coron, et Hector de la Tour-Maubourg reçut le commandement de cette nouvelle expédition : il choisit à son tour Albert pour son lieutenant.

Sur une des galères que le pape joignit à la flotte alliée des chevaliers et des Vénitiens, se trouvait le jeune Giovanni Balbo, l'unique héritier d'un des plus beaux noms de la république de Gênes. Cette illustre famille, parmi laquelle nous comptons quelques alliances, était depuis de longues années amie de la nôtre. En apprenant la présence d'Albert sur les vaisseaux de l'Ordre, Giovanni fit pour se rapprocher de lui quelques tentatives, qui furent si bien accueillies qu'en peu de temps ils devinrent les meilleures amis du monde.

De ce fait, si simple en apparence, dépendait cependant la destinée d'Albert. Vous remarquerez, mon ami, qu'il en est ainsi pour nous tous. Les actes les plus importants de notre vie, ceux qui décident de notre avenir et d'où résultera notre bonheur ou notre malheur en ce monde, ont toujours pour point de départ un acte indifférent en soi, mais dont les conséquences pèseront sur l'existence tout entière. On dirait que la divine Providence se joue de notre orgueilleuse raison, en se servant ainsi, pour nous conduire au but qu'elle veut atteindre, des événements qui, au premier abord, en paraissent les plus éloignés. J'ajouterai même que cet impénétrable mystère suffirait seul pour prouver son existence à des yeux moins volontairement fermés que les vôtres. Dieu nous doit-il à chacun un miracle? doit-il suspendre, pour chaque homme en particulier, les lois éternelles qui régissent l'univers? et ne pouvons-nous croire à moins de voir les fleuves remonter vers leur source? Ne se manifeste-t-il pas à chaque instant autour de nous et en nous-mêmes? Et n'est-ce point assez de l'admirable enchaînement des choses de ce monde, pour que la certitude de sa puissance et de son incessante action resplendisse aux regards de l'âme, comme resplendissent aux yeux du corps les astres étincelants qui tourbillonnent dans l'espace?

Le siége fut meurtrier et le succès coûta à l'Ordre de Malte vingt et un de ses plus braves chevaliers. Hector de la Tour-Maubourg fut

au nombre des morts, et Albert, qui était accouru pour le défendre, tomba à ses côtés couvert de blessures qui firent craindre pour sa vie. Sa jeunesse, la force de son athlétique constitution, et surtout les soins touchants que lui prodigua son ami Giovanni triomphèrent de la gravité du mal. Lorsqu'il fut assez remis pour supporter les fatigues d'un voyage, Giovanni l'emmena à Gênes voir sa famille, qui le reçut avec la plus charmante hospitalité.

Je vous ai dit que Giovanni était l'unique héritier de la famille Balbo. Ce n'était vrai que pour le nom seulement. M. Balbo avait aussi deux filles : Flaminia, qui comptait environ dix-huit ans, et Antonia qui en avait à peine dix-sept.

ALEXANDRE DE BAR.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRE DU T.-R. P. JANDEL

Nous nous empressons de publier la lettre suivante que le Révérendissime Père Jandel vient d'adresser à l'honorable M. Foisset, ancien conseiller à la Cour impériale de Dijon, et que celui-ci veut bien nous communiquer :

A Monsieur Foisset, à Dijon.

Rome, le 12 mars 1868.

Monsieur,

Comme je n'ai pas le temps de lire les Revues, ce n'est que par hasard que j'ai appris l'existence de l'article de *la Revue du Monde Catholique* relatif au R. P. Lacordaire. C'est seulement hier que j'en ai pris connaissance.

Bien que les *Mémoires* dont il contient un extrait n'aient jamais été destinés à la publicité, je n'ai pas lieu de me plaindre d'une indiscrétion qui, après tout, a pour résultat de révéler un fait très-honorable pour la mémoire du P. Lacordaire.

Mais, puisqu'on citait ces *Mémoires*, il eût été bien juste de tenir compte des pages qui précèdent immédiatement la citation. L'on y aurait vu comment c'est moi *seul* qui avais écrit au P. Lacordaire, pour l'avertir des bruits fâcheux qui circulaient ici sur certaines opinions qu'on lui attribuait, et que je l'engageais à démentir dans son propre intérêt, aussi bien que dans celui de notre Ordre; — et comment, sur un simple avis, donné confidentiellement et *uniquement en mon nom* (je n'étais alors que simple religieux), le P. Lacordaire, par une de ces résolutions soudaines qui étaient dans sa nature, s'était déterminé à partir aussitôt pour Rome, où son arrivée ne m'avait pas moins surpris qu'elle ne surprit et n'édifia le cardinal Orioli et le Souverain Pontife. Les catholiques auraient été réjouis en apprenant qu'au lieu d'être la démarche d'un accusé mandé à la barre de la Sainte Congrégation du Concile, le voyage du P. Lacordaire à Rome, en septembre 1850, avait été l'acte tout spontané d'un fils docile et dévoué au Saint-Siége, qui ne voulait pas laisser planer le plus léger nuage sur son orthodoxie.

Quant aux dernières lignes de l'extrait de mes *Mémoires*, où M. l'abbé Morel croit voir une plainte à laquelle il s'associe, elles ne contenaient qu'une indication destinée à appeler l'attention des biographes du P. Lacordaire sur un fait important de sa vie, qui aurait pu demeurer toujours inconnu. Et cette indication même n'a plus d'objet aujourd'hui, puisque vous avez pris soin, Monsieur, de réaliser le vœu que j'exprimais en communiquant le précieux autographe de la déclaration du P. Lacordaire à M. l'abbé Besson, qui l'a publié *in extenso ad calcem* de ses belles conférences sur l'Église.

Sans entrer dans l'appréciation de l'article de M. Morel, je ne puis que

regretter vivement l'omission de ces deux circonstances, dont la seconde vous fait autant d'honneur que la première en fait au P. Lacordaire.

FR. A. V. JANDEL, *Mag. Ord. Prædicat.*

A Dieu ne plaise que nous ayons envie de rentrer dans la discussion, quand il est évident que le P. Maître général veut se tenir dans le for gracieux. Si nous n'avons pas cité les pages des *Mémoires* qui précèdent celles que *la Revue* a publiées, c'est uniquement parce qu'elles ne nous avaient pas été confiées, et que nous ne savions rien des circonstances édifiantes que révèle la lettre de M. Foisset. Notre article n'eût-il eu d'autre effet que de provoquer ces nouvelles confidences, nous nous applaudirions d'avoir cru qu'il était opportun.

Il est vrai que nous avions estimé que le T. R. P. Jandel exprimait une plainte quand il disait : « Il est permis d'espérer que M. l'abbé Perreyve ne tardera pas à publier cette pièce importante qui établit d'une manière authentique le sentiment du P. Lacordaire, et venge sa mémoire de tout soupçon de complicité avec certaines opinions que quelques catholiques voudraient bien abriter sous l'autorité de son nom » ; regret d'autant plus fondé que M. l'abbé Perreyve est mort sans faire « cet acte de justice envers le P. Lacordaire » et sans remettre entre des mains moins fermées « cette page glorieuse de la vie » de son illustre ami. Mais personne n'est meilleur juge de son intention que l'auteur, et puisque le T. R. P. Jandel ne donne à ses paroles que le sens « d'une indication adressée au biographe du P. Lacordaire », nous confessons volontiers que nous nous sommes trompé. Cependant, sans entrer dans l'appréciation de sa lettre, il nous permettra bien de remarquer qu'il est en veine de courtoisie, d'autant plus que nous tenons à l'imiter dans la même latitude. Il félicite M. Foisset d'avoir communiqué la déclaration du P. Lacordaire à M. l'abbé Besson, et il voit dans cette circonstance autant d'honneur pour le conseiller honoraire qu'il y en a eu pour le P. Lacordaire dans son voyage spontané à Rome, en 1850. Soit : mais au moins faudrait-il que M. Besson eût inséré *in extenso ad calcem* de ses conférences sur l'Église ladite déclaration. Or, cette pièce importante portait sur trois points, et M. Besson en passe deux sous un complet silence. Cette omission est à nos yeux d'autant plus regrettable, que le savant conférencier fait suivre la seule partie de la déclaration qu'il livre au public d'un commentaire que, nous le craignons bien, saint Pie V ne voudrait pas plus approuver que saint Pierre Arbuës ne voudrait le souscrire.

L'abbé JULES MOREL.

Les observations si complètes et si justes de M. l'abbé Morel n'ont pas besoin de développement. Nous nous bornerons donc à une brève remarque et à la reproduction de quelques lignes du R. P. Lacordaire sur l'accueil qu'il reçut à Rome en 1850, et sur les éclaircissements qui lui furent demandés.

Notre remarque est celle-ci : la *Revue* a été d'autant plus heureuse de reproduire un document si honorable pour le R. P. Lacordaire, que M. l'abbé Besson n'en avait publié qu'un extrait et sans y joindre les observations fort importantes, à notre avis, du T. R. P. Jandel.

Voici maintenant ce que le P. Lacordaire écrivait à Mme Swetchine, quatorze jours après son arrivée à Rome :

Rome, 24 septembre 1850.

« Le samedi soir 21, le Saint-Père m'a reçu en audience particulière, et comme je cherchais à lui baiser le pied, il m'a présenté la main, en me disant : « Non, je veux que ce soit la main. » Sa première parole a été ensuite qu'il avait reçu la lettre que je lui avais écrite à mon arrivée, et que j'avais tort de penser qu'il y eût à Rome quelque prévention contre moi; que peut-être, dans la chaleur du discours, il avait pu m'échapper quelques mots susceptibles d'être mal interprétés, mais que pour lui, étant sûr de la droiture de ma foi et de mes intentions, il n'avait jamais conçu aucune inquiétude. Il m'a ensuite annoncé que le R. P. Jandel était définitivement promu au généralat de notre Ordre, sous le titre de vicaire-général. Cette nomination a été suspendue deux mois, par suite de l'opposition de quelques religieux de l'Ordre, et surtout par la crainte qu'on y vît une adhésion donnée aux opinions, puisque les éclaircissements que j'ai donnés sont d'une nature très-générale et purement théologique; mon voyage a suffi pour faire tomber tous les obstacles. Il m'a été évident que le Saint-Père voulait seulement avoir une réponse définitive à présenter, dans l'occasion, à ceux qui lui parleraient contre moi. Il n'y a eu entre le Pape et moi que deux intermédiaires : le maître du sacré palais, qui est de notre Ordre, et le cardinal Orioli (1). »

Bien que le P. Lacordaire ne dise pas qu'il ait dû signer des propositions, il est évident que les *éclaircissements* dont il parle sont les déclarations contenues dans le document que la *Revue* a rapporté et que la plupart des journaux catholiques français, espagnols, italiens, belges, etc., ont reproduit d'après elle.

Le Secrétaire de la Rédaction :
OSCAR HAVARD.

(1) *Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine*, publiée par le comte de Falloux, édition de 1864. p. 501 et 502.

L'ÉGLISE ET LES CLASSES OUVRIÈRES

DISCOURS RECUEILLI PAR LA STÉNOGRAPHIE

PRONONCÉ A SAINTE-CLOTILDE, A PARIS

LE 24 FÉVRIER 1868 (1)

Le cœur humain, par tous ses grands côtés, arrive à Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'adorable Rédempteur du monde, tandis que les mesquines et étroites conceptions de l'âme humaine la détournent de ce but sacré et de ce terme final.

Le cœur humain dans ses souffrances, dans ses isolements et dans son déshonneur, se relève et s'en va vers Celui qui lui donnera la famille, la richesse et la dignité. Si Jésus-Christ est le grand abri des délaissés, des désespérés et des déshonorés, il est encore le principe solide et fécond de toute vie sociale.

C'est l'erreur et la fatalité ruineuse de la Révolution, de porter les hommes, par un courant impétueux, à chercher en eux-mêmes les solutions éternelles qui leur manquent.

Sans Jésus-Christ, tout est mis en discussion dans le cœur et dans la société humaine. Notre siècle voit se dresser devant lui le terrible problème de l'inégalité des conditions. Là est le nœud des difficultés actuelles, l'énigme posée au monde moderne par les idées et par les choses. Quelles que soient les illusions dont nous aimons à repaître notre heureuse tranquillité, de temps à autre de sinistres lueurs révèlent la profondeur du mal qui nous menace; et l'on voit

(1) Mgr Mermillod a bien voulu autoriser la *Revue du Monde catholique* à publier ce discours, objet depuis un mois de si vives controverses dans la société parisienne et dans la presse.

Nous n'avons encore que la première partie de cette œuvre capitale, et elle nous est arrivée lorsque déjà les huit premières feuilles de la *Revue* étaient sous presse. La seconde partie paraîtra dans notre prochain numéro.

apparaître entre le riche et le pauvre un immortel antagonisme, sourd et latent quelquefois, bientôt public et formidable.

A travers nos agitations actuelles, l'œil qui veut discerner le fond des choses, aperçoit bien vite que la question sociale est le dernier mot de toutes nos luttes. Tous nous répétons que nous sommes à une époque de transition; qu'une vieille société est en ruines, et qu'une nouvelle se forme. De là des tâtonnements, des hésitations : en haut parfois de vives alarmes, en bas d'ardentes et passionnées aspirations. Les camps se forment, et l'on se demande si le monde va devenir un champ de bataille, ou si un traité de paix va être signé entre les riches et les pauvres.

Les œuvres chrétiennes et notre activité personnelle doivent apporter leur vivant concours à la solution pacifique de ces innombrables problèmes.

Ne vous étonnez pas que la chaire sacrée les aborde avec une courageuse franchise et qu'elle réclame le droit d'illuminer ces questions ténébreuses et menaçantes. Si c'est l'honneur de notre siècle de poser ces grands problèmes de l'humanité, c'est aussi l'éternel honneur de l'Église de les sonder avec courage et de les résoudre avec énergie. Qui donc prendra la main de celui qui possède et la main de celui qui travaille, pour les unir? Qui donc? sinon Jésus-Christ!

Saint Hilaire réclamait de l'épiscopat deux grandes qualités : le courage de dire la vérité, et l'opportunité dans la façon de l'enseigner. Naguère, sous la main de Pie IX qui me consacrait évêque, je faisais le serment de ne jamais trahir la vérité, ni par peur, ni par flatterie. Ce serment, je viens le tenir devant vous et vous parler de cette question terrible et menaçante qui s'appelle la Question sociale ouvrière.

D'ailleurs, il m'est doux de le faire dans cette enceinte, où jadis tant de bienveillantes sympathies entouraient ma chaire et accueillaient ma parole. Oui, mes bien chers frères, il m'est doux de traiter ce sujet du capital et du travail devant cet illustre et brillant auditoire, et de vous redire les sublimes et grandes responsabilités qui pèsent sur les classes riches et les classes élevées.

N'est-il pas bon que les pauvres sachent que de nos jours les heureux et les puissants sont capables d'entendre les grandes leçons que proclamait saint Jean Chrysostôme et que Bossuet faisait retentir au milieu des splendeurs de Louis XIV?

Ma voix n'est qu'un écho affaibli de ces grandes âmes, elle sera

écoutée par vous avec une docilité chrétienne, et vous ne verrez dans la franchise de mes paroles qu'un accent de reconnaissance et de tendresse pour vos âmes.

Quelle est donc la situation actuelle des classes ouvrières?

Quelle est la part d'activité et quels devoirs incombent aux classes élevées dans notre temps?

Tels sont les problèmes que nous tenterons d'étudier, avec l'aide de Dieu et vos bonnes et fidèles sympathies. —Seigneur Jésus, ô Maître, ô Sauveur, vous qui êtes à la droite de votre Père — vous qui, à Nazareth, brillant héritier du sceptre de David, en même temps qu'obscur travailleur et porteur du rabot de Joseph — vous qui avez réuni sur votre front et dans vos mains le diadème royal et l'instrument de l'ouvrier, bénissez-moi et faites que sur votre Cœur se rencontrent le riche et le pauvre dans une douce et pacifique alliance qui soit votre gloire et le salut des peuples!

I

Quelle est donc la situation actuelle des classes ouvrières? Quels sont leurs périls et les nôtres? Sont-elles un danger pour la société? L'inégalité des conditions est un fait social et nécessaire. L'esprit humain voudrait se révolter contre la nécessité de ce fait, il s'élève à l'encontre d'unanimes protestations. D'où vient cela? Pourquoi, depuis Adam, des hommes qui, par leur naissance, leurs ancêtres, se trouvent entourés dès le berceau de toutes les aises de la vie et des mille ressources du luxe; tandis que les autres, déshérités des biens et des honneurs de ce monde, vivent dans de pauvres demeures et n'ont souvent pas de quoi sustenter leur chétive existence? Quelle est la cause de cet étrange phénomène?

La plus ancienne solution est celle des Indiens, qui parquaient les hommes en différentes castes : les prêtres, selon eux, étaient sortis du cerveau de Brahma et, comme tels, ils avaient le droit de s'occuper des travaux de la pensée, de la science et des arts. Il y en avait d'autres qui étaient sortis de sa poitrine, c'étaient les guerriers, les défenseurs de la patrie; d'autres étaient sortis du tronc, c'étaient les laboureurs, les industriels. Les moins privilégiés étaient sortis des pieds, c'étaient les artisans et les travailleurs. Tous, dans cette généalogie, avaient encore un reflet de la divinité.

Le monde païen trouva une autre solution : il divisait l'espèce humaine en deux classes, les hommes libres et les esclaves. L'on ne doit

jamais se lasser de redire l'avilissement de l'esclave au sein des sociétés antiques. Les philosophes eux-mêmes se demandaient s'ils avaient une âme, et, à leurs yeux, ils étaient plutôt une propriété qu'une personne. *Non tam persona quam res.*

Vint alors Jésus-Christ, l'éternel ami des âmes, le protecteur de tous, des humbles et des petits comme des autres. Il regarde l'humanité, il la voit partagée en deux camps, et, descendant des hauteurs célestes, il va prendre sa place parmi les délaissés et les humiliés. Selon les paroles de Bossuet, il épouse la pauvreté, il l'ennoblit, il proclame à Bethléem la dignité du pauvre et à Nazareth la noblesse du travail.

Depuis la venue du Rédempteur, le peuple n'a cessé de marcher vers l'amélioration de sa destinée; c'est le vieux et immortel levain de l'Évangile qui s'agite dans ses entrailles et qui le pousse à monter toujours. L'esclavage ancien formait une unité sociale, unité impie mais certaine. Au moyen âge, l'homme du servage, le vassal de la glèbe, devient le travailleur qui organise les corporations ouvrières. Une hiérarchie universelle, une coordination des forces, une solidarité générale unissent tous les membres de la société. Dans ces âges de foi, l'ouvrier avait sa place et son honneur. Il allait à l'église qu'il avait construite de ses mains; il s'agenouillait avec le riche au pied des mêmes autels, chantant les mêmes cantiques, vivant de la même foi, dans la sublime égalité des doctrines, des espérances et de l'amour chrétien. Le dix-huitième siècle se leva, saturé d'idées mauvaises et de plaisirs malsains. — Mais aussi imbu d'inspirations généreuses, il prit la vieille société, la renversa, en faisant crouler toutes les institutions anciennes avec leurs abus, mais aussi avec leurs abris. L'indépendance de l'individu fut proclamée, la solidarité a été détruite, l'homme est *libre* mais il est *seul!* On ne voit plus que la poussière humaine sous la main d'un pouvoir plus ou moins concentré suivant les époques.

La liberté, l'indépendance ne suffisent pas à un être infirme que la nécessité de se nourrir et de se loger poursuit chaque jour; par suite de toutes les blessures que fait la concurrence dans le champ du travail, par suite aussi de quelques désordres, les besoins matériels restent en souffrance : l'ouvrier a levé la tête et, ne trouvant plus Dieu qu'on lui avait caché, il a vu ses semblables qui vivaient à l'aise et s'en est pris à eux de ses douleurs.

Le sentiment de l'égalité a fait de grands progrès dans nos sociétés

modernes, et les inégalités qui subsistent encore provoquent parfois plus de plaintes que n'en suscitaient jadis les plus monstrueuses séparations. Les déshérités de la fortune, n'ayant plus les idées chrétiennes, cessent de comprendre le travail et la souffrance et de les accepter. Pour eux, comme pour les heureux du monde, qui ne croient pas à l'Évangile, la douleur est restée un mystère, et alors même que leur raison est impuissante à répondre aux arguments de la science sociale, le cœur proteste et se révolte contre les supériorités qui jouissent. Le danger grandit et s'aggrave des idées, des mœurs, des progrès qui forment l'atmosphère de nos sociétés actuelles.

Autour de l'ouvrier se forment deux courants d'idées, l'un qui l'abaisse, l'autre qui l'élève et lui apportent des séductions quand la croyance n'est plus le contrepoids de ces forces nouvelles.

Le matérialisme l'enveloppe, il prête l'oreille aux mouvements de la pensée, il entend nier Dieu, contester l'existence de l'âme, et lorsqu'il lève les yeux vers Celui qu'il appelait son père, lorsqu'il cherche dans sa poitrine ces grandes et sublimes aspirations de la foi et de l'amour, il ne rencontre plus que son cœur vide et le ciel plus vide encore.

Il écoute les rêveurs qui lui offrent des utopies, des mirages aux semblants généreux, éclos dans la tête d'hommes de bonne foi ou d'ambitieux qui ont voulu se grandir en le flattant. Le corps en sueurs, l'âme appauvrie de convictions, le cœur brisé, l'esprit ignorant, il se laisse enivrer par ces théories séductrices et il se prend à croire que son sort vient de la société qui le dédaigne.

J'ai signalé ensuite un autre péril : c'est le progrès matériel ; nous le saluons avec joie, sans voir en lui l'élément exclusif des civilisations. L'Église n'a jamais méprisé la matière ; elle la bénit comme une créature de Dieu qui doit servir l'âme dans ses ascensions vers son Auteur ; elle sanctifie le corps humain à son entrée dans le monde, elle le bénit au seuil de l'éternité quand elle le dépose dans le champ du repos.

L'industrie, dans ses développements merveilleux, n'est autre chose qu'un débris du sceptre d'Adam brisé par sa chute dans les jour primitifs de l'Éden. Dieu avait amené devant lui la création entière et lui avait dit : Règne, gouverne et sois souverain de ces éléments que je mets sous ta main et sous tes pieds. A l'heure de la catastrophe originelle, le Maître lui rappelle la loi du travail comme une loi féconde et expiatrice : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.*

L'ouvrier est l'artisan sublime de ces merveilles qui nous charment et nous servent tout ensemble ; il pétrit la matière de ses mains vaillantes, il la tord, la comprime, la tisse tour à tour, il fait nos chars de feu, il construit ces locomotives qui semblent animées dans leurs courses rapides; il prend la vapeur, la rend sa docile servante ; il organise ces machines que naguère vos brillantes expositions offraient au monde ému de tant de conquêtes ; l'ouvrier, devant ce grand spectacle de la matière asservie, gouvernée et transfigurée, se regarde avec fierté et il se dit : *Cette œuvre est belle, c'est le fruit de mes mains !* — L'homme des champs, quand il creuse un sillon qui ne doit pas rapporter par lui la gerbe de blé, voit le ciel et, levant la tête, il entend la cloche de son église ; le firmament et ses astres, les harmonies du clocher, tout lui parle d'espérances bénies et de doux contre-poids à sa pauvreté ; mais l'ouvrier, au milieu de la fumée de ses usines, du bruit retentissant de ses marteaux, n'aperçoit plus ce coin bleu du ciel qui sourit au pauvre ; il n'a sous son regard que cette immense activité de l'homme ; il admire le travail de la créature, mais il n'aperçoit pas le travail de Dieu !

Vous ne pouvez pas nier, mes très-chers frères, que ce progrès matériel dont l'ouvrier profite incontestablement, crée cependant pour lui plus de tentations que de profits et que, par conséquent, nos magnifiques expositions de l'industrie n'esont pas sans péril.

Le second progrès, que j'appellerai le progrès intellectuel, c'est celui qui se rattache au développement des forces de l'intelligence.

Chaque jour les classes populaires montent à la lumière et la répartition de l'instruction descend de plus en plus parmi elles.

Partout vous voyez ces classes qui réclament une instruction plus grande et plus complète.

Mais il y a un progrès social dont il faut tenir compte dans notre monde moderne, c'est le suffrage universel, par lequel le vote de l'ouvrier pèse autant que celui du grand seigneur dans la balance de nos destinées. Il se voit une individualité puissante, il a conscience de sa propre valeur et, par conséquent, il sent sa force et, l'appréciant, il dit : La société repose aussi sur moi et compte avec moi !

Mais en face de ces idées qui le jettent dans des enivrements, en face de ces progrès qui l'exaltent, en face de cette puissance qu'il comprend, il y a les mœurs, les mœurs qui ressemblent parfois à une résurrection païenne. Aussi, lorsqu'il regarde à sa droite et à sa gauche, et qu'il aperçoit tant de luxe qui grandit, tant de jouissances

qui nourrissent les classes supérieures, lorsque la petite presse l'initie aux bruits de quelques scandales d'en haut, aux joies de vos fêtes, au splendide éclat de vos réunions, s'il n'a pas la foi au fond de son cœur ennoblisant son travail, il regarde à travers les angoisses de sa pauvreté, et il s'écrie : « Vos palais, je les ai construits, j'ai dressé la « table de vos festins, ma fille a tissé les parures de vos femmes ; heu- « reux favoris des joies et de la fortune, je travaille tous les jours « pour vous ; les nuits ne sont pas sans trève, le dimanche ne « m'apporte plus son doux et salubre repos. De mon atelier, où mes « larmes brûlantes et mes sueurs s'unissent pour vos fêtes, à ma sim- « ple mansarde où les miens n'ont qu'un pain rare et amer, je passe « tour à tour et je ne trouve nulle part la Providence pour compter « les battements de mon cœur et les cheveux de ma tête, le Christ « pour consoler et relever mon âme !

C'est alors, mes très-chères frères, que l'ouvrier subit la plus terrible fascination ; dans les catacombes de son cœur aigri se forment ces inextinguibles jalousies, ces convoitises sans frein, ces haines passionnées ; les mots coupables viennent à lui, les fallacieuses promesses l'attirent : Ah ! il ne comprend plus alors que l'ouvrier qui ne travaille pas pour lui est un ouvrier moins malheureux que celui qui, dans l'enfance des sociétés, subvient lui-même à tous ses besoins personnels ; que la division du travail a créé dans la société une somme considérable de richesses mises en circulation au bénéfice de tous ! Ah ! ces réalités économiques incontestables, il ne les comprend plus : sans frein dans ses désirs, il n'aperçoit plus ce qu'il possède, il ne songe qu'à ce qui lui manque. Concentré dans ses instincts terrestres, des plaintes farouches s'exhalent de son cœur et il est bien vite la proie des courtisans qui viennent à lui, et qui lui répètent ces mots pleins de tempêtes, ces mots qui retentissent comme un tocsin d'alarme : Oui, lui répètent les utopistes ou les ambitieux : relève-toi, ouvrier, de ton déshonneur et de ton labeur maudit ; « tu « es seul dans l'indépendance de ton travail, mais tu es *délaissé ;* « tu ne jouis pas de tes sueurs fécondes, tu es un *déshérité* des joies « humaines ; d'autres vivent de ton activité et en savourent le fruit : « tu es un *exploité !*

Ne croyez-vous pas qu'il y a là d'épouvantables dangers, si à cette fatale séduction vous ajoutez d'autres entraînements ? L'ouvrier ne veut guère d'aumône qui l'humilie, de patronage qui le soutienne ; il a ses livres, sa presse, ses relations universelles ; il a par delà

les formes publiques de notre organisation sociale, ses sociétés secrètes, véritable confédération internationale de la haine; pour lui il n'y a ni Océan, ni Pyrénées, ni Alpes, il ne veut pas se confiner dans un étroit patriotisme national, il est fasciné par les termes magique, *d'avénement de la justice, de règne humanitaire, de solidarité générale;* il déplace les idées généreuses de l'Évangile, il emprunte au christianisme ses nobles et saintes aspirations; mais en les enlevant au sol qui les a produites, à la carrière sacrée d'où elles sont extraites, il n'en fait plus que des blocs erratiques de la vérité, les erreurs brillantes et terribles du socialisme, et non plus les clartés bénies et fécondes du soleil chrétien.

Mes frères, ne m'accusez pas d'exagération, il est inutile de fermer les yeux à l'abîme; ce ne serait ni le fermer ni le fuir! Les périls ne sont pas conjurés par de volontaires aveuglements; regardons sans terreur et sans de trop inquiètes alarmes, cet état que les idées, les mœurs et les progrès font à notre temps. Ce mouvement des classes ouvrières nous apparaît comme un torrent qui descend des montagnes; il peut tout détruire sous son passage, semer la ruine dans nos vallées; mais ce doit être l'honneur de la sainte Église catholique d'aller à ces forces, de créer des digues, de canaliser ces flots impétueux et d'en faire, au dix-neuvième siècle, un fleuve puissant et fécond.

Il n'y a pas à s'y tromper, nous pouvons entre les classes élevées et les classes ouvrières, arriver à un traité de paix, ou bien ce sera un fatal et sanglant duel qui continuera. Allons donc tous ensemble à cette œuvre de courage. Dieu, l'Église nous y convient; portons-y toutes les tendresses de l'Évangile et tous les dévouements du cœur; à cette heure de grandes luttes, de vives alarmes, mais aussi de nobles espérances, nous aurons été de fidèles serviteurs de la vérité, de bienveillants instruments de la charité, et nous nous serons associés à cette sublime et douce mission de Jésus-Christ, le restaurateur des choses et le grand trait-d'union des âmes!

(*La fin au numéro prochain.*)

Le Discours de Mgr Mermillod paraîtra sous quelques jours en brochure chez M. L. Lesort, éditeur, 3, rue de Grenelle-Saint-Germain.

REVUE DE LA QUINZAINE

I

Les Titres de la dynastie napoléonienne. Sous cette enseigne éclatante comme une fanfare, on a publié ces jours-ci une brochure qui a fait grand bruit et eu beaucoup d'importance jusqu'au moment où chacun a pu la lire. Alors l'importance a disparu et le bruit a cessé.

Cependant il s'en faut que cette publication soit sans gravité. D'abord si elle n'est pas l'œuvre même de l'empereur, elle est au moins née de sa volonté. C'est donc un écrit officiel et même impérial. Or Napoléon III n'a pas l'habitude de parler sans but, et même lorsqu'on ne peut, du premier coup, saisir sa pensée, on doit se dire qu'il a voulu préparer quelque chose.

Que peut donc préparer la publication des *Titres de la dynastie impériale?*

Avant de chercher la réponse à cette question, il convient d'indiquer et de résumer les documents que contient la nouvelle Brochure.

Elle est divisée en deux chapitres intitulés : *Napoléon Ier* et *Napoléon III.* Il y a une préface, et elle est si courte que ceux de nos lecteurs qui l'ont déjà lue dans les journaux nous pardonneront de la reproduire ici :

« *Vox populi, vox Dei.*

« Nous avons eu la pensée de réunir dans une même publication les diverses manifestations de la volonté nationale, qui, sous les deux Républiques et sous les deux Empires, ont fondé la dynastie napoléonienne. Il nous a semblé que de ce rapprochement, curieux pour l'histoire, il pouvait sortir un grand enseignement politique »

Les *diverses manifestations de la volonté nationale* ainsi annoncées sont : 1° les trois scrutins et les déclarations qui ont fait du général Bonaparte un premier consul pour dix ans, un consul à vie, un empereur; 2° les trois scrutins, déclarations et proclamations qui, fai-

sant passer le neveu à peu près par les mêmes phases que l'oncle, ont successivement donné au prince Louis-Napoléon : la présidence de la république pour quatre ans, la présidence décennale avec des pouvoirs souverains, l'empire.

Il y aurait bien quelques différences à signaler dans cette répétition, à cinquante ans de distance, du même mouvement politique. Ainsi pour Napoléon Ier, le coup d'État est venu au début ; pour Napoléon III, nous l'avons eu après trois ans de présidence. La veille du 18 brumaire, le général Bonaparte n'était rien en France qu'un général illustre ; la veille du 2 décembre, le prince Louis-Napoléon était déjà, par le droit et la force du suffrage universel, président de la république. Ce sont là des différences qui, pour l'homme d'État, ne sont pas sans portée, mais dont on peut ne pas tenir compte, quand on vise surtout à établir un parallèle destiné à saisir la foule. Et telle est bien l'idée que poursuit l'auteur de la Brochure :

« Ce qui résulte avant tout de cet exposé, dit-il, c'est que six fois dans un demi-siècle la dynastie napoléonienne a reçu la consécration du suffrage national. L'oncle et le neveu ont parcouru le même cycle historique : l'un et l'autre ont tiré la France des abîmes ; acclamés chacun trois fois, ils ont passé par le pouvoir à temps, bientôt prorogé, et tous les deux se sont assis sur un trône qu'ils ont trouvé vacant. Le Consulat et la Présidence ont abouti également à l'Empire. Spectacle unique dans l'histoire, à cinquante ans de distance, à travers tant d'événements qui l'ont comprimée, la volonté populaire, comme un fleuve longtemps disparu dans les sables, rejaillit des couches profondes de la société et reprend son niveau d'indépendance et de grandeur nationale. »

La pensée de la Brochure est évidemment dans ce rappel plusieurs fois répété des votes populaires qui ont deux fois établi la dynastie napoléonienne. Mais pourquoi insister de nouveau et avec cette solennité sur des faits connus de tout le monde ?

S'il s'agissait, comme l'avaient d'abord dit les nouvellistes, de soumettre au peuple français quelque nouveau plébiscite ayant pour but de modifier profondément la constitution, on comprendrait que l'empereur, afin d'enlever la vote nouveau, rappelât les votes anciens. Mais les observations qui terminent la Brochure écartent cette interprétation. Si elles répètent que la constitution est *perfectible*, elles disent en même temps que l'on compte s'en tenir, quant à présent et probablement pour un temps assez long, aux perfectionnements déjà accomplis.

Il ne s'agit donc pas de préparer le triomphe d'un plébiscite. Cependant la Brochure a un but. Quel est-il?

Se tromperait-on beaucoup en pensant que l'empereur prévoit à l'extérieur une crise assez prochaine et à l'intérieur une lutte sérieuse, bien que constitutionnelle, pour le renouvellement du Corps législatif. Si cette interprétation est juste, la Brochure est expliquée.

Pour la guerre comme pour les élections, il importe au gouvernement que le peuple ait pleine confiance en lui et soit docile à son impulsion. Lui rappeler les *Titres de la dynastie napoléonienne,* lui dire qu'il a fait l'empire et que l'empire a sauvé la France de l'abîme, n'est-ce pas le moyen de le rendre plus souple, plus dévoué? Cet appel du souverain, ces souvenirs qu'il fait revivre ne pourront-ils pas effacer en grande partie les amertumes, les froissements, les déceptions que les échecs et les fautes de notre politique au Mexique, en Italie, en Allemagne, ont causés dans tout le pays? Ne couvriront-ils pas le bruit des dernières discussions du Corps législatif?

A notre avis, c'est là le véritable but de la Brochure. Cet écrit tend donc d'abord à prouver que l'empereur se rend parfaitement compte de l'effet produit sur l'opinion par les événements de ces dernières années; ensuite il donne à penser que l'on croit à la guerre et que l'on songe à ne pas attendre l'an prochain pour faire les élections générales.

Et maintenant passons à d'autres sujets.

II

Quand les discussions se suivent et se ressemblent, le public finit par n'y prendre qu'un médiocre intérêt; quelquefois même l'intérêt disparaît absolument. C'est un fait dont les débats du Corps législatif sur le droit de réunion viennent de donner une preuve nouvelle.

Le projet soumis à la Chambre était le complément de la loi sur la presse. Né de la même pensée, annoncé dans le même manifeste, ayant suscité les mêmes craintes et subi les mêmes lenteurs, il semblait devoir exciter les mêmes passions et rencontrer la même faveur.

Il n'en a pas été ainsi. Malgré les efforts que divers orateurs ont fait pour échauffer, sinon pour irriter le débat, la Chambre est restée froide et le public a été glacial. Peut-être l'orateur qui a engagé la lutte a-t-il contribué à lui donner ce caractère de somnolence dont rien n'a pu triompher. Cet orateur est M. Garnier-Pagès, lequel ne

peut se défendre, dès qu'il traite une question quelconque, de célébrer la révolution de 1848, dont il fut l'un des chefs par droit de naissance ou d'alliance. Il était demi-frère, en effet, d'un demi-personnage républicain, ce qui le fit député d'abord et plus tard membre du gouvernement provisoire. Si son frère possédait de véritables dons oratoires, comme on l'a souvent dit, nous l'ignorons ; mais en revanche nous pouvons affirmer que cette partie de l'héritage ne lui est pas arrivée. Quel parleur monotone ! Son éloquence, je veux dire sa parole, produit cependant un effet particulier : elle vous glace lorsque l'orateur s'échauffe. Or, M. Garnier-Pagès s'est beaucoup échauffé à propos du droit de réunion. Vainement MM. Favre, Pinard, Rouher, Ollivier ont parlé après lui : la Chambre est restée jusqu'au bout sous cette impression réfrigérante. Le public y a gagné des débats moins développés, et, vraiment, après les nombreuses séances consacrées à la loi de la presse, c'était là un avantage précieux.

Le projet de loi a été voté tel qu'il était sorti des délibérations du gouvernement, du conseil d'État et de la commission. Le seul changement qu'on y ait introduit, l'a été d'un commun accord. Il s'agissait d'adoucir la pénalité en supprimant la disposition qui, dans certains cas, pouvait priver les contrevenants de leur droits électoraux.

Comme l'adhésion du Sénat ne saurait être douteuse, nous pouvons donc tenir la France pour dotée d'une nouvelle loi sur le droit de réunion. On aurait tort d'en conclure que désormais les Français auront le droit de se réunir. La loi mettra, au contraire, beaucoup d'obstacles à l'exercice de cette liberté fondamentale. Faut-il s'en étonner ? Non. La Révolution ayant faussé tous les principes, et dominant encore presque tous les esprits, nous sommes condamnés aux expédients. Le droit de réunion, droit bien plus essentiel que celui d'écrire, droit réellement primordial, ne peut plus être exercé librement. Il donnerait les clubs, les rassemblements, les émeutes, l'anarchie. Le gouvernement est donc forcé, non-seulement dans son propre intérêt, comme on l'a dit sous forme de reproche, mais dans l'intérêt social, de le réglementer sévèrement. C'est un devoir qu'il a tenu à bien remplir ; il y a même mis du zèle et du luxe. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Dans l'état actuel de la société, toute loi politique se résume en une question de force. Si l'opposition radicale avait la majorité dans le Corps législatif, elle ferait sur le droit de réunion une loi qui rendrait le gouvernement impossible. Celui-ci le

sait très-bien et, par conséquent, il s'applique à renfermer le droit de se réunir dans des limites qui ne permettent pas à l'opposition d'y trouver le moyen de le vaincre. Les principes ont peu de chose à voir dans tout cela. S'ils sont invoqués, c'est, le plus souvent, pour la satisfaction des badauds et l'ornement du discours. Nous devons cependant reconnaître que M. le ministre de l'intérieur a très-bien dit, dans la séance du 18 mars, de très-bonnes choses sur les questions de doctrine engagées dans le débat. Il a d'ailleurs nettement reconnu que la loi nouvelle avait beaucoup plus en vue l'état actuel des esprits que les doctrines elles-mêmes. Si nous le félicitons de cette franchise, nous regrettons, en revanche, qu'il n'ait pas fait la part assez large au droit de réunion pris dans son essence et indépendamment des circonstances politiques qui forcent l'autorité à le mettre en tutelle. Nous sommes trop dévoués à l'ordre pour ne pas accorder aux nécessités du moment tout ce qu'elles réclament; mais nous demandons que les expédients ne soient jamais confondus avec les principes.

En somme, la loi nouvelle, malgré toutes les critiques qu'elle a soulevées, constitue certainement, au point de vue du libéralisme, un progrès sur l'état de choses qu'elle va remplacer. L'opposition y trouvera plus d'un profit, et l'on peut croire qu'au lieu de la combattre elle l'eût appuyée, si la majorité avait fait mine de n'en pas vouloir.

Pour conclure sur cette loi, notons que le gouvernement qui l'a proposée y tenait fort peu, que la majorité qui l'a votée n'y tenait pas du tout, et que l'opposition qui l'a repoussée y tenait beaucoup.

Et c'est ainsi que, sous le régime de la parole, la discussion montre le fond des cœurs, et le vote le fond des opinions !

III

Les affaires extérieures en sont toujours, quant aux apparences, à peu près au même point. Les gouvernements gardent assez bien leurs secrets pour que le public doive s'en tenir au régime irritant et débilitant des commérages. Les journaux libres, avec toutes leurs nouvelles, et les feuilles officieuses, avec tous leurs démentis, contribuent à augmenter le doute et la confusion. On ne sait auquel entendre, ni lequel croire. Le perfectionnement de la publicité arrive ainsi à jeter partout l'obscurité. Si l'abondance de biens ne nuit pas, il en est autrement de l'abondance des informations.

N'insistons pas sur cette question que nous avons déjà traitée, mais constatons que les nouvellistes ont exactement suivi, au sujet

du voyage du prince Napoléon en Allemagne, la marche que nous avions indiquée. Après avoir chargé le Prince d'une mission, ils en ont fait connaître l'objet — non sans y mêler force variantes — puis ils ont affirmé que tout allait bien et que l'on devait croire au succès diplomatique du cousin de l'empereur ; puis des difficultés ont surgi ; puis, enfin, ils annoncent aujourd'hui que la mission a échoué.

Donnons-leur acte de cette conclusion et bornons-nous à dire, pour notre part, que s'il est difficile d'admettre que le prince eut une mission définie, on peut croire qu'il était autorisé à *tâter le terrain*. C'est ce qu'il paraît avoir fait. Quant aux résultats, on doute fort qu'ils aient répondu aux espérances du diplomate volontaire. Il faut reconnaître aussi que Son Altesse impériale poussait loin l'esprit d'illusion, si elle croyait décider par ses discours la Prusse à s'éloigner de la Russie ; et cela dans le but de travailler de concert, avec la France et l'Autriche, à reconstituer la Pologne ! Telle est cependant, assure-t-on, l'idée que le prince Napoléon a été soumettre à la cour de Berlin. M. de Bismarck, qui est narquois, a dû s'étonner et s'amuser de cette naïveté.

En somme, que S. A. impériale ait parlé en son nom et pour elle seule, ou qu'elle ait rempli un mandat, la situation reste la même. Les protestations pacifiques et les préparatifs militaires continuent de se faire contre-poids. L'équilibre ne pourra longtemps se maintenir, car le printemps s'avance, et si l'on a pris quelque part la résolution d'entrer en campagne, il faudra bientôt passer à l'exécution. C'est quand les lilas sont en fleur qu'il faut cueillir les lauriers.

IV

L'Angleterre, tout en affectant bien haut de désirer le maintien de la paix et d'y croire, se met en mesure de n'être pas prise au dépourvu le jour où la lutte s'engagera. Comme ses intérêts sont du côté de l'Orient, elle se tient à l'écart des questions allemande et italienne et agit à Constantinople, au Caire, en Abyssinie. Son ambassadeur près du sultan pousse celui-ci à faire des concessions aux chrétiens, sans rien accorder directement à l'influence russe ; son représentant en Égypte parle au pacha de telle sorte que celui-ci se renferme, au sujet de l'expédition abyssinienne, dans le rôle de spectateur. Enfin le général Napier prend possession des provinces de Théodoros et forme des alliances avec les princes abyssins ennemis du négus.

Assurément l'Éthiopie n'est pas encore conquise, et le territoire que les Anglais occupent n'est pas annexé aux possessions britanniques. Il est même fort probable, sinon certain, que l'Angleterre ne songe pas à cette annexion. Elle est prudente, expérimentée et sait ne pas aller trop vite. Il lui suffira pour cette fois de garder de bonnes positions, de former alliance avec quelques chefs abyssins et de s'assurer tout le commerce du pays.

Les chefs, ses alliés, auxquels elle commencera par donner des pensions sous un titre quelconque, deviendront bientôt ses tributaires; ils auront près d'eux des résidents anglais, puis une garde mixte anglo-abyssinienne, puis ils devront obéir sous peine d'être dépossédés. Et comme ils ne sauront jamais agir tous en même temps contre la puissance protectrice, ils seront à tour de rôle les instruments de l'Angleterre dans l'œuvre de l'asservissement de leur pays. C'est l'histoire de la conquête de l'Inde que la Grande-Bretagne va recommencer en Éthiopie.

Quelques politiques à courte vue, ou plutôt quelques idéologues, prétendent que l'Angleterre est trop menacée chez elle pour faire désormais de grandes conquêtes au loin. Nous devons l'avouer, nous ne croyons pas à cet affaiblissement de la puissance anglaise. Que ce pays ait perdu, quant aux affaires européennes, une partie de son influence, c'est incontestable. L'Angleterre d'aujourd'hui n'est plus celle que les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient placée au premier rang en Europe et dans le monde entier. Mais elle a conservé la suprématie maritime qu'elle put alors s'assurer, et elle possède encore, malgré le chiffre énorme de sa dette, la supériorité des richesses. Nulle autre puissance ne trouverait aussi vite autant d'argent, nulle autre n'en pourrait trouver aussi longtemps. Avec de tels moyens d'action, un État reste fort et même redoutable. Et c'est pourquoi cette nation qui aspire à ne plus se mêler des guerres européennes et qui, s'enfonçant de plus en plus dans l'amour du gain, place le commerce avant la gloire, peut-être même avant l'honneur, pèse encore d'un très-grand poids dans la politique générale de l'Europe. Parmi les puissances qui se montrent aujourd'hui les dents, quelle est celle qui ne chercherait pas tout de suite à mordre, si elle pouvait compter sur l'appui de l'Angleterre?

Quant aux embarras intérieurs de nos voisins d'Outre-Manche, ils sont réels et même très-grands; ils ne sont pas insurmontables. Il suffit pour s'en convaincre de les examiner non pas avec les idées

françaises, mais en tenant compte du génie anglais, des institutions anglaises et des exemples que fournit l'histoire entière de la Grande-Bretagne.

Deux questions ont depuis plusieurs années agité tout particulièrement et très-profondément ce pays, la question de la réforme électorale et la question irlandaise.

La question électorale, après avoir fait un bruit énorme, après avoir provoqué des manifestations qui en France auraient eu pour couronnement des émeutes, des insurrections, peut-être même une révolution; cette question a été vidée par un compromis. Mais elle n'est pas vidée, dira-t-on? Soit! admettons qu'elle est simplement ajournée. Il n'en est pas moins certain qu'elle a cessé de passionner les esprits. Quelques réformistes continuent une guerre de tirailleurs et d'amateurs; ils proposent dans un meeting quelconque des résolutions radicales et les font voter. Qu'importe, puisque cela reste sans effet et que la nouvelle législation électorale est assurée d'un avenir assez prolongé. Il faudra la changer dans douze ou quinze ans, disent les pessimistes. Eh bien, quinze ans de durée pour une loi politique, c'est, dans les temps actuels, un magnifique résultat.

La question irlandaise est certainement plus difficile. Il y a là non pas des réformes de circonstance à décreter, non pas seulement des injustices à faire cesser, mais des crimes à réparer. Si l'Angleterre ne l'avoue pas encore tout haut, déjà elle cesse de le nier, et, de plus, elle reconnaît que le moment d'agir est venu. La discussion qui vient d'avoir lieu, à ce sujet, dans la chambre des communes a été des plus instructives. Deux ou trois excentriques ont pu nier les droits de l'Irlande et contester qu'il fût nécessaire de lui accorder quelque chose; mais les hommes d'État des divers partis ont parlé tout autrement. Le mal a été avoué et la nécessité d'y porter remède a été proclamée.

Fera-t-on tout ce qu'il faudrait faire?

Non. Du moins on ne le fera pas tout suite, ni d'un seul coup. Les gouvernements et les assemblées ne savent pas accomplir promptement les réformes les plus nécessaires; ils sont plus lents encore à rapporter des lois iniques, surtout lorsqu'ils ne peuvent prendre de telles décisions sans condamner leur passé. D'ailleurs, l'esprit conservateur est trop fort en Angleterre, même chez les réformistes, et l'hostilité contre l'Irlande y est encore trop puissante pour que l'on marche vite dans la voie des réparations et des changements. Mais

l'élan est donné et l'Irlande va certainement obtenir des concessions qui la rendront assez forte pour reconquérir plus tard tous ses droits.

De l'Angleterre nous devrions peut-être passer aux États-Unis, où les affaires semblent prendre une fâcheuse tournure. Les chambres veulent déposer le Président, et celui-ci voudrait bien se passer des chambres. On se menace de part et d'autre sans aucun ménagement, ainsi que le veulent les mœurs du pays. Pour le moment, la situation du Président n'est pas des plus faciles, et l'on peut croire qu'il aura le dessous. En effet, il est mis en accusation, et ses juges comptent presque tous parmi ses ennemis. Mais il a aussi des amis. Si tel État vote qu'il l'abattra, tel autre vote qu'il le défendra et lui promet ses milices ; si tel meeting déclare qu'il viole la Constitution, tel autre affirme qu'il la sauve. Au total, sa cause n'est pas perdue, et, pour son compte, il paraît croire que de tout le bruit fait contre lui il ne sortira rien. Nous aussi, nous croyons un peu cela... Cependant il y a chez le Président un côté faible : il soutient la justice.

V

Au moment où nous terminons cette rapide revue, les journaux officieux annoncent qu'une partie du corps expéditionnaire français, chargé depuis six mois de concourir à la garde des dernières provinces pontificales, va rentrer en France. Les feuilles révolutionnaires concluent déjà de ce fait à un accord entre les cabinets de Paris et de Florence sur la *question romaine*. Cette conclusion nous paraît forcée. L'accord sera impossible tant que le gouvernement de Victor-Emmanuel n'aura pas positivement et publiquement renoncé à toute prétention sur Rome et le territoire actuel du Saint-Siége. Or cette renonciation insuffisante, mais dont on peut croire que le gouvernement français aurait la faiblesse de se contenter, n'est ni faite, ni probable, ni possible, ni même promise. Par conséquent, il n'y a rien encore de changé dans la situation des affaires romaines et italiennes. Si la France rappelle une partie de ses troupes, c'est parce que l'armée pontificale, chaque jour renforcée par de nouveaux croisés, suffit à la besogne. Les soldats du Pape n'ont, certes, besoin d'aucun secours contre les soldats de Garibaldi! Quant à l'armée italienne, pour l'empêcher de violer les frontières de l'État de l'Église, il suffit que le drapeau de la France y soit placé. Il y est et nous espérons qu'il y restera. Peu importe que ceux qui le gardent soient plus ou moins nombreux.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

SAINTE CÉCILE, poëme tragique, par le comte DE SÉGUR. — Bray, rue Cassette, 20.

Pendant que l'auteur de *Giboyer*, passant des brutalités de l'intelligence aux brutalités de la chair, obtenait pour les hennissements d'une scène dégoûtante les applaudissements d'un public corrompu, la poésie chrétienne chantait la lutte et la victoire de l'angélique virginité sur un amour légitime, mais terrestre et charnel encore. Il est impossible de n'être pas saisi de ce contraste : d'un côté la passion sans frein, se vautrant dans la boue et aboutissant au suicide, non des coupables, mais du seul personnage innocent; de l'autre l'amour surnaturel, virginal, la charité dans son expression la plus haute, enfante des merveilles de courage, et sa couronne est le martyre. C'est ainsi que l'œuvre de ténèbres a pour contre-poids l'œuvre de lumière, et qu'il se trouve encore des justes pour que Sodome soit épargnée.

M. de Ségur, l'auteur du poëme de *Saint François*, où s'épanouissent les fleurs les plus gracieuses de la sainteté, vient d'aborder pour la première fois le drame chrétien, et son coup d'essai est un coup de maître. A peine paru, son *poëme tragique de sainte Cécile* a déjà ses admirateurs enthousiastes, qui ne sont pas les premiers venus. Nous oserons lui prédire un succès durable ; il restera au nombre des œuvres qui honorent les lettres françaises.

Il n'est pas, et ne devait pas être destiné au théâtre; cependant, comme l'auteur le fait remarquer, la forme dramatique se présentait d'elle-même ; elle est déjà dans les *Actes du martyre* de la sainte romaine, si bien vengés par un illustre bénédictin contre les attaques de la critique janséniste. Les Actes de sainte Cécile se résument « en trois sublimes dialogues, l'un avec son époux, Valérien, le jour même de ses noces; l'autre avec Tiburce son beau-frère; le troisième avec Almachius, son juge et son bourreau, le jour de son martyre. « Dans une introduction qui doit être lue et puis relue au moins une fois par tout homme de goût et de cœur, M. de Ségur a soin de faire connaître en quels points il s'est écarté de la vérité historique, principalement en ce qui concerne le surnaturel. « Ce que j'ai sacrifié, dit-il, l'a été, non au respect humain, mais à l'art ». La circonstance la plus importante qu'il a dû supprimer, est

la présence visible de l'ange de Cécile, gardien et défenseur de sa virginité vouée à Jésus-Christ. Un ange, en effet, ne pouvait pas figurer convenablement parmi les personnages.

Chez M. de Ségur, la jeune épouse n'a d'autre protecteur, d'autre bouclier que la grâce divine, dont elle est assurée par l'obéissance et la prière. La grande scène de Cécile et de Valérien est digne des maîtres de la poésie; les beaux vers y abondent. Elle est traitée avec une délicatesse qui la rend sans danger pour les âmes les plus jeunes et les plus innocentes; et pourtant ne refuse pas sa part légitime à la passion, si ce terme profane peut être employé ici. Valérien, charmé et étonné de sa jeune épouse, sur qui plane un céleste mystère, apprend de sa bouche son secret, qu'elle est chrétienne et fiancée au Christ. Sa surprise, sa douleur, sa colère éclatent d'abord. Mais bientôt, sous la douce et forte influence d'une vertu pleine de grâce, son désespoir se laisse gagner par une tendresse déjà épurée :

... En vain je me débats;
Je voudrais te haïr et je ne le peux pas;

s'écrie-t-il enfin. Et comme Cécile l'assure et lui répète qu'elle l'aime :

Hélas! que ferais-tu si tu ne n'aimais pas?
— ... Ce que j'aime en toi, c'est ton âme immortelle,

répond la vierge; et alors elle lui enseigne les vérités et les grandeurs du christianisme dans un dialogue qui, dans les *Actes*, est avec Tiburce son beau-frère. Elle lui dit ensuite le songe divin qui lui a ordonné de l'épouser et de le sauver. Le voyant ému, en pleurs, prêt à céder, elle ne s'adresse plus qu'à Dieu :

Il me faut son salut, vous me l'avez promis...
O Dieu compatissant, Sauveur né d'une femme,
Prenez, prenez ma vie, et me donnez son âme!

Valérien est vaincu, dompté, subjugué. Mais sa chair et sa raison se révoltent encore. Il s'écrie :

Désespéré, perdu,
Je flotte, entre la terre et le ciel suspendu...

Cécile l'envoie au baptême, et il en revient transfiguré.

Nous regrettons que l'espace nous manque pour analyser avec quelque détail tout le drame : il faut nous contenter d'en indiquer la marche générale. Les noces, la conversion de Valérien et de son frère Tiburce sont l'objet de la première partie et des deux premiers actes. Le martyre des des deux frères d'abord, puis de Cécile, est l'action de la seconde partie, en deux actes comme la première. Parmi les personnages secondaires, nous prierons le lecteur de remarquer le caractère de Sextus, le secrétaire du préfet Almachius; caractère qui est entièrement de la création de l'auteur. C'est l'épicurien de Rome pris sur le fait; sceptique élégant, partisan de la

tolérance, politique modéré qui n'aime pas les moyens extrêmes. S'il vivait de nos jours, il condescendrait à faire dans la *France* du libéralisme à l'eau de rose. Le juge Almachius est un autoritaire féroce, digne en tout de l'*Opinion Nationale*. Si Valérien et Tiburce étaient nos contemporains, ils feraient mieux que d'écrire, ils iraient mourir à Castelfidardo ou vaincre à Mentana.

Car c'est une grave erreur que de se représenter les martyrs des premiers siècles comme de simples victimes, sans autre courage que celui d'aller au supplice, trop heureux et trop honorés qu'un juge et un bourreau leur assurassent la gloire éternelle. Non, leur martyre était un témoignage, et leur mort une victoire; victoire précédée d'un combat où ils rencontraient l'ennemi, le bravaient, le défiaient, le rompaient et le mettaient en déroute. Les interrogatoires des martyrs sont pleins de réponses où nos prêcheurs de charité anodine verraient de l'acrimonie. Ils laissaient à leurs bourreaux, à leurs juges, aux empereurs, à l'empire des remords d'où devait sortir leur damnation ou leur salut. Ecoutons Almachius à la vue de Cécile mourante :

Laisse-moi, laisse-moi ! Je ne veux pas t'entendre.
Mon âme est à César, je ne puis la reprendre.
C'est trop tard : un abîme et de sang et de feu,
M'entoure et me sépare à jamais de ton Dieu.
Pourquoi de ton époux évoques-tu l'image?
Je ne connais que trop son importun visage :
En vain je le repousse, il me poursuit partout !...
... Il est là ; près de toi je l'aperçois debout.
D'un redoutable éclat son visage rayonne,
Et sa main vers ta tête incline une couronne.
Il t'appelle, il m'écarte. Eh bien ! heureux époux,
Je vous ai réunis : pourquoi m'en voulez-vous?
N'ai-je pas mérité votre reconnaissance?
Rendez-moi mon repos pour toute récompense,
Fuyez, allez-vous-en tous les deux chez les morts,
Et laissez-moi du moins la paix de mes remords.

La paix de leurs remords : c'est ce que voudraient tous les impies qui cherchent à écraser le christianisme. Eh bien, les chrétiens ne veulent pas qu'ils l'aient, sans se croire par là coupables de lèse-charité.

A. DE LANSADE.

LES PONTIFICAUX ET LES GARIBALDIENS, ou Histoire anecdotique de l'invasion des États-Pontificaux, d'après les documents et les correspondances, précédée d'une Introduction sur l'Église et la Papauté, par J. C. P. Se vend au profit du Denier de Saint-Pierre et des blessés de l'armée romaine. Paris, V. Sarlit, 19, rue de Tournon.

Cet ouvrage a été inspiré par le désir de contribuer à la défense du

Saint-Siége, en propageant le souvenir et en racontant la gloire de ses défenseurs. Les agressions contre l'Église suscitent tous les jours des dévouements nouveaux; la plume collabore avec l'épée; l'écrivain avec le soldat. Quand les rangs s'éclaircissent, quand les plus vaillants tombent, le journal et le livre vont leur chercher des successeurs. Tant de sacrifices spontanés, tant de traits de bravoure épiques ne doivent pas rester ensevelis dans les sillons du champ de bataille. Il faut qu'ils rayonnent et qu'ils illuminent; il faut que le monde se réchauffe à leurs clartés. Notre siècle, pétri de havinisme, enténébré, spleenitique, a besoin de ces lueurs. Et qui peut mieux faire germer des courages nouveaux que la presse chrétienne? Qui peut mieux allumer dans les foules la sainte flamme de l'héroïsme? Que les livres se multiplient donc pour multiplier les sacrifices!

Le fond de cet ouvrage, comme celui de ses congénères (1), appartient presque exclusivement aux correspondances de l'*Univers*, du *Monde*, de l'*Union* et de la *Gazette du Midi*. L'auteur leur emprunte les récits des combats de Monte-Libretti, de Nerola et de Mentana, reproduit les documents émanés des chancelleries romaine, française, italienne; les bulletins de Garibaldi et les célèbres rapports des généraux Kanzler et de Failly. Les extraits ont été faits avec soin et distribués avec goût; mais on peut regretter que l'œuvre ne soit pas plus originale et plus personnelle : le livre, il faut bien le dire, reste à faire.

SAINT FRANÇOIS DE SALES. LA VIE PARFAITE, avec une préface de Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. Bibliothèque des gens du monde. Paris, Victor Palmé. 1 vol. grand in-16. XXII — 304 pages. Prix : 3 fr.

Par ce temps où, comme le dit Mgr Mermillod, « le vague des idées, d'amollissantes émotions, une littérature religieuse souvent dépourvue de théologie et de valeur morale, ont réussi à énerver les âmes », toutes les consciences chrétiennes accueilleront avec bonheur ce nouvel et salubre aliment offert à leur piété. De tous les auteurs ascétiques, saint François de Sales est peut-être le plus propre à refaire l'éducation spirituelle des âmes. « C'est lui, dit Bossuet, dans son panégyrique du saint, qui a rétabli la dévotion parmi les peuples. On reléguait, ajoute-t-il, dans les cloîtres, la vie intérieure et spirituelle et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la Cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. » L'évêque du Belley, quand il recevait des lettres de saint François de Sales, les ouvrait et les lisait à genoux : il

(1) *Les Soldats du Pape*, par le vicomte Oscar de Poli. Paris, Amyot; — *Les Martyrs de la liberté de l'Église*, par le R. P. Huguet. Lyon et Paris, Girard et Josserand, *Campagne de la Révolution contre Rome*, par M. l'abbé Fleury.

considérait tout ce qui venait du saint comme émané de l'Esprit de Dieu. Aujourd'hui, comme au dix-septième siècle, les maximes spirituelles du pieux évêque de Genève ont conservé toute leur séduction. Le temps n'a pas affaibli leur saveur ni diminué leur opportunité. Garder les commandements de Dieu, honorer le mariage, fréquenter les sacrements, s'adonner à la lecture et à l'oraison, pratiquer l'humilité chrétienne, repousser les tentations, vaquer à ses affaires, secourir son prochain, sont des exercices ou des devoirs quotidiens dont personne n'est exempté. Mais comment se procurer la paix de l'âme au milieu des divertissements mondains? Mais le moyen d'être austère sous la soie, mortifié au bal, et de « voir, servir, honorer et s'entretenir, ès concurrences et à propos, avec ceux qui nous sont à contre-cœur? » C'est ce que saint François de Sales enseigne avec l'intelligence, qu'il possède à un si haut degré, des aspirations des âmes et des besoins des cœurs.

Il convenait donc que la *Bibliothèque de piété des gens du monde* offrît un bouquet de ses œuvres : les fleurs qui le composent ont été choisies par une main savante et bénies par le digne successeur du saint évêque de Genève.

DECRETA AUTHENTICA CONGREGATIONIS SACRORUM RITUUM ex actis ejusdem collecta curâ et studio Al. GARDELLINI. Edit. tertia. 4 vol. et append. Prix : 51 fr.; l'*Appendix* seul : 3 fr. Paris, Victor Palmé, éditeur.

Cet appendice, qui fait suite à la collection de Gardellini, publiée en quatre volumes par Mgr Capalti, comprend tous les décrets rendus par la Sacrée Congrégation de 1856 à 1867. Ce complément est indispensable à tous ceux qui possèdent déjà l'ouvrage entier. Pour donner une idée de l'intérêt qui s'attache à cette nouvelle publication, nous citerons, en les analysant, quelques-uns de ces décrets, la plupart donnés pour des diocèses de France. Un calice que l'on a redoré doit être consacré de nouveau par l'évêque : la simple bénédiction d'un prêtre ne suffirait pas. — Le prêtre qui chante vêpres ne peut prendre l'étole sur le surplis. — Les chanoines n'ont pas le droit de porter leurs insignes hors de la cathédrale qu'ils desservent. — Il est interdit aux religieuses et autres pieuses femmes vivant en communauté, de laver les corporaux, pales et purificatoires, même avec le consentement de l'Ordinaire. — Celui qui prêche, même à vêpres, devant l'évêque et le chapitre, doit porter l'habit canonial. — Les cloches en acier fondu sont autorisées. — Les ornements de couleur jaune sont formellement prohibés. — Le voile huméral qui est employé pour la bénédiction du Saint-Sacrement ne peut être que de couleur blanche. — L'image de la Vierge occupe, dans une procession, une place plus honorable que les reliques du patron. — Il n'est pas permis de

représenter sur les vitraux des églises d'autres personnages que des saints ou des bienheureux, à l'exclusion même de ceux qui seraient morts en odeur de sainteté ou martyrs. — Le baptême ne peut s'administrer dans la sacristie que pour une cause raisonnable, dont l'Ordinaire est seul juge. — Le trait doit être chanté en entier à la messe conventuelle. — Le cordon dont le prêtre ceint l'aube pour la messe peut être de laine. — On ne peut ajouter aux Litanies le nom du titulaire de l'église. — Il est défendu de mettre sur l'autel des candélabres à plusieurs branches au lieu de chandeliers. — Les chandeliers doivent être sur l'autel même et non en dehors, ni adhérents à la muraille. — Pour l'administration des sacrements, les chanoines mettent la *cotta* sur le rochet, etc.

COLLECTIO OMNIUM CONCLUSIONUM ET RESOLUTIONUM S. CONGR. CARDINALIUM S. CONCILII TRIDENTINI, Rome, imprimerie de la Propagande. Paris, Palmé, 2e livraison, de la p. 41 à la p. 104. In-4°. Prix : 2 fr. 25 c. par la poste *franco*.

Cette seconde livraison offre le même intérêt que la première. Elle contient la suite du mot *Abbé* et les paragraphes relatifs aux *fruits* et *distributions*, aux *charges*, à la qualité de *Nullius*, à la *résidence*, à la *vacance* et à l'*élection*. Suivent les mots *abbaye et abbesse* : ce dernier est subdivisé en plusieurs chapitres concernant les *abbesses en général*, leur *élection* et *confirmation*, ainsi que les *censures* dont elles sont passibles. Viennent ensuite les mots *avortement* et *absence* pour cause d'étude. La livraison se termine au mot *absolution*, qui comprend les *legs*, les *obligations*, l'*acquit des messes*, les *peines ecclésiastiques* et les *censures* en général.

Cette *collection* méthodique est vraiment une ressource précieuse pour qui veut étudier à fond l'application des principes du droit canonique.

Les deux dernières livraisons (novembre-décembre et janvier-février) du *Bulletin d'archéologie chrétienne* de M. le commandeur J.-B. de Rossi paraîtront ensemble et incessamment. L'éminent archéologue, absorbé par la composition du second volume de sa *Rome souterraine*, qui est maintenant achevé, n'a pu, à son grand regret, faire marcher de front avec ce travail monumental la rédaction de son bulletin.

Le volume en question se trouve augmenté de 150 pages au delà des prévisions de l'auteur.

OSCAR HAVARD.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

N° 147. — 10 DÉCEMBRE 1867.

Notre-Dame de Lourdes, par M. HENRI LASSERRE. 1
Les Récentes explorations du globe, par M. F. DE FONTPERTUIS. 52
La Conspiration des Bazinistes, par DOM PIOLIN. 79
Le Théâtre en 1867, par M. DANIEL BERNARD. 115
Un Saint opportun, par M. E. DE MARGERIE. 138
Cinq cent mille francs en portefeuille (suite et fin), par M. E. MARCEL. 151
Chronique religieuse, par M. CHANTREL. 176
De Choses et d'autres, par M. EUGÈNE VEUILLOT. 184
Bulletin bibliographique, par M. VAILLANT. 193

N° 148. — 10 JANVIER 1868.

A nos Lecteurs, par LA DIRECTION. 221
L'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge (suite et fin), par M. L. GAUTIER. . . 224
La dent de Nuremberg (étude historique), par M. B. CHAUVELOT. 266
Les Harmonies du présent, par M. E. HELLO. 293
Les Récentes explorations du globe, par M. F. DE FONTPERTUIS. 309
Femme et femme, par M. JEAN LANDER. 339
De l'humeur de Voltaire, par M. L. NICOLARDOT. 353
De Choses et d'autres, par M. EUGÈNE VEUILLOT. 369
Bulletin bibliographique, par M. J.-M. VILLEFRANCHE et VAILLANT. 371

N° 149. — 25 JANVIER 1868.

Les Lions de la porte impériale, par M. LOUIS VEUILLOT. . . 381
De la Situation présente de l'Allemagne, par M. B. D'AGREVAL. 391
De l'Education des femmes, par M. COQUILLE. 413
Des Ordres religieux devant l'économie politique, par M. A. RAVELET. 424
Femme et femme (fin), par M. JEAN LANDER. 440
La Loi de l'histoire et les Systèmes anti-chrétiens, par M. J.-F. FORT. 461
Charlet, sa vie, son œuvre, par M. B. BOUNIOL. 483
Revue de la Quinzaine, par M. EUGÈNE VEUILLOT. 518
Bulletin bibliographique. . . 530

Pages

N° 150. — 10 FÉVRIER 1868.

L'Orient grec et turc, par M. A. RAVELET. 541
L'Ignorance du moyen âge, par M. EUGÈNE LOUDUN. 559
L'Irlande et le fénianisme, par M. J. CHANTREL. 590
Les Quatre Alésia, par M. DUBOSC DE PESQUIDOUX. . . . 612
La Loi de l'histoire et les systèmes anti-chrétiens, par M. J.-F. FORT. 621
La Vision d'or, par M. E. DE CLUSSY. 636
Louis XV et Louis XVI, par M. PH. SERRET. 673
Revue de la Quinzaine, par M. EUGÈNE VEUILLOT. 681
Bulletin bibliographique, par MM. NAMPON, A. VAILLANT. . 693

N° 151. — 25 FÉVRIER 1868.

De la Situation présente de l'Allemagne, par M. B. D'AGREVAL. 701
Propositions signées par le P. Lacordaire, par M. l'abbé JULES MOREL. 723
L'Orient grec et turc, par M. A. RAVELET. 736
Clément Marot, par M. DANIEL BERNARD. 761
Sixte-Quint et la Ligue, par M. CARINGI. 261
Le Rosier de Madeleine, par Mlle ANDRÉE DE BRAGHIEL. . . . 810
Une Nouvelle branche de l'astronomie, par M. L. DE LA RALLAYE. 832
Revue de la Quinzaine, par M. EUGÈNE VEUILLOT. 839
Bulletin littéraire, par MM. JULES ROMAIN, A. VAILLANT, P. DUBOIS. 850

Pages

N° 152. — 10 MARS 1868.

L'Abyssinie, par M. ARTHUR LOTH. 869
Sur l'Etagère, par M. LOUIS VEUILLOT. 888
La Question d'Orient dans le passé, par M. POUJOULAT. . . 904
La Croix de Madeleine (fin), par Mlle ANDRÉE DE BRAGHIEL. . . 920
La Science en 1868, par M. J. CHANTREL. 941
Solidaire et Chrétien, par M. B. CHAUVELOT. 957
Les Protestants du Catholicisme, par M. E. DE MARGERIE. . . 990
Mélanges, par MM. OSCAR HAVARD et G. DE CHAULNES. 996
Revue de la Quinzaine, par M. EUGÈNE VEUILLOT. 1106
Bulletin littéraire, par MM. A. VAILLANT, E. LOUDUN, VILLEFRANCHE. 1016

N° 153. — 25 MARS 1868.

Les Filles de Jacques II, par M. DE ROMONT. 1029
La Situation présente de l'Allemagne (fin), par M. D'AGREVAL. 1048
Jean Tauler, par M. E. HELLO. 1079
L'Abyssinie, par M. ARTHUR LOTH. 1093
Solidaire et Chrétien (fin), par M. B. CHAUVELOT. 1113
La Question d'Orient dans le présent, par M. POUJOULAT. . . 1136
Flaminia, nouvelle, par M. A. DE BAR. 1152
Lettre du T. R. P. JANDEL. . . 1167
L'Eglise et les Classes ouvrières, discours prononcé à Sainte-Clotilde, par Mgr MERMILLOD. 1170
Revue de la Quinzaine, par M. EUGÈNE VEUILLOT. 1178
Bulletin littéraire, par MM. A. DE LANSADE et OSCAR HAVARD. . . 1187

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES (1)

A

Abyssinie (l'), par M. Arthur Loth, 869, 1093.
AGREVAL (M. d'). — De la Situation présente de l'Allemagne, 391, 701, 1048.
Alésia (les Quatre), par M. Dubosc de Pesquidoux, 612.
Analecta Juris pontificii, 82e livraison, 376.
A nos Lecteurs, 221.
Appendix ad Decreta authentica Congregationis ab anno 1856 ad 1866 incl., par M. Gardellini, 850, 1191.
Arabie-Centrale (une année de voyage dans l'), par M. W.-G. Palgrave, 205.
Astronomie (une nouvelle branche de l'), par M. L. de la Rallaye, 832.
A travers Rome, par M. A. de Bellevue, 380.
Audiat (M. Louis). — *Bernard Palissy.*
Augustin (œuvres de saint), par M. l'abbé Raulx, 219.
Aurélia et le dieu Plutus, par M. Quinton, 371.
Avoine (M. Ch.). — *Les Femmes modestes d'après l'Evangile*, 1024.

B

Baker (Samuel-Withe). — *Découverte de l'Albert N'Yanza*, 1016.
BAR (Alexandre de). — Flaminia, nouvelle, 1152.
Baronii, Annales ecclesiastici, 378.
Beauchesne (M. de). — *La Vie et Légende de Mme Sainte-Notburg*, 1017.
Bellevue (M. de). — *A travers Rome*, 380.
Bénédictins de Saint-Maur, *Histoire littéraire de la France*, 203.
BERNARD (Daniel). — Le Théâtre en 1867, 115; Clément Marot, 761.
Bibliothèque des prédicateurs du R. P. Houdry, revue et améliorée, par M. l'abbé Postel, 1019.
Blampignon (M. l'abbé). — *Œuvres de Massillon.*
Bofondi (le cardinal), 181.
BOUNIOL (M. Bathild). — Charlet, sa vie et son œuvre, 483.
Bourdon (Mme Mathilde). — *La Femme d'un officier*, 374.
Bourguin (M.). — *La Perruque du philosophe Kant*, 1027.
BRAGHIEL (Mlle Andrée de). — Le Rosier de Madeleine, 810, 920.
Brouvers (M. l'abbé F.-W.). — *La Situation du Catholicisme en Hollande*, 179.
Bulle *Ineffabilis* (traduction de la), 177.
Bulletin littéraire, par M. A. Vaillant, 696, 852, 862, 1016, 1025; — L. de la Rallaye, 691; — P.-A. Nampon, 693; — Jules Romain, 850; — Paul Dubois, 854; — Jean Lander, 866; — E. Loudun, 1021; — J.-M. Villefranche, 1022; — A. de Lansade, 1187; — Oscar Havard, 1189.

(1) Les noms des Rédacteurs dont les travaux ont paru dans ce volume de la *Revue* sont écrits en lettres majuscules; les autres noms sont en caractères ordinaires, ainsi que les titres des articles; les titres des ouvrages cités ou examinés sont en *italiques*.

C

Canada (le), par M. F. de Fontpertuis, 693.
Cantù (M. César). — *La Réforme en Italie*, 214.
CARINGI. — Sixte-Quint et la Ligue, 761.
Catéchiste (le), Moniteur des Persévérants, 535.
Catholicisme en Hollande (Situation du), par M. Brouvers, 179.
CHANTREL (M. J.). — Chronique religieuse, 176; l'Irlande et le fénianisme, 590; la Science en 1868, 941.
Charlet, sa vie et son œuvre, par M. Bathild Bouniol, 483.
CHAULNES. (M. G. de). — Mélanges; deux Critiques des Odeurs de Paris, 1000.
CHAUVELOT (M. B.). — La Dent de Nuremberg, 266; Solidaire et Chrétien, 957, 1113.
Chevalier (M. Michel), 518.
Choses (de) et d'autres, par M. Eugène Veuillot, 184, 369.
Chronique religieuse, 176.
Cinq cent mille francs en portefeuille, nouvelle (suite et fin), par M. Etienne Marcel, 151.
Circourt et de Puymaigre (MM. de). — *Le Victorial*, 379.
Clément (M. Félix). — *Les Musiciens célèbres*, 536.
CLUSSY (E. de). — La Vision d'or, nouvelle, 636.
Conspiration des Bazinistes, par dom Piolin, 79.
COQUILLE (M.). — De l'Education des femmes, 413.
Costumes anciens et modernes, par M. César Vecilio, 533.
Craisson (D.). — *Manuale totius juris canonici*, 854.
Crétineau-Joly (M.). — *Histoire des derniers princes de la maison de Condé*, 216.
Critiques des Odeurs de Paris (deux), par M. G. de Chaulnes, 1000.

D

Dauban (M.). — *Lettres de Mme Roland*, 216.
Découverte de l'Albert N'Yanza, par M. S.-W. Baker, 1016.
Delaporte (le R. P.). — *Le Problème économique et la Doctrine catholique*, 862.
Dent (la), de Nuremberg par M. B. Chauvelot, 266.
DUBOIS (M. Paul). — Bulletin littéraire, 854.
DUBOSC DE PESQUIDOUX. (M). — Les Quatre Alésia, 612.

E

Education (de l') des femmes, par M. Coquille, 413.
Education des filles, 184.
Eglise (l') et les Classes ouvrières, par Mgr Mermillod, 1170.
Emeraudes (les), 699.
Evangile (l') expliqué, défendu et médité, par M. l'abbé Dehaut, 219.

F

Félix (le R. P.). — *Progrès par le Christianisme*, 539.
Femme (la) catholique, par le P. Ventura, 189.
Femme (la) d'un officier, par Mme Mathilde Bourdon, 374.
Femme et Femme, (nouvelle), par M. Jean Lander, 330, 340.
Femme (la) forte, par Mgr Landriot, 185.
Femme (la) modeste d'après l'Evangile, par M. Ch. Avoine, 1025.
Figuier (M. L.). — *Les Savants du Moyen Age*, 213; *les Poissons, les Reptiles et les Oiseaux*.
Filles (les) de Jacques II, par M. de Romont, 1029.
Flaminia, nouvelle, par M. Alexandre de Bar, 1152.
Foë (Daniel), Robinson Crusoé, 197.
FONTPERTUIS (F. de). — Les récentes Explorations du Globe, 52, 309; le Canada, 693.
FORT (J.-F.). — La Loi de l'histoire et les Systèmes anti-chrétiens, 461, 621.
Franco (le P.). — *Simon Pierre et Simon Magicien*, 1024.
Francs-Maçons (les) et les Sociétés secrètes, par M. Alex. de Saint-Albin, 853.

G

Gardellini, *Appendix ad decreta authentica Congregationis ab anno 1856 ad 1766 incl.*, 850, 1191.

GAUTIER (Léon). — L'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge, 224; les Livres à l'Exposition, 530.
Glaire (M. l'abbé). — *Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 193.
Godefroy (M. Fréd.). — *Histoire de la littérature française*, 865.
Gridel (M. l'abbé). — *Instructions sur les vertus chrétiennes et les péchés capitaux*, 852.
Guillemin (M.). — *Les Phénomènes de la Physique*, 374.

H

Harmonies (les) du Présent, par M. Ernest Hello, 293.
HAVARD (M. Oscar). — Mélanges, 336; — Bulletin littéraire, 1189.
HELLO (M. Ernest). — Les Harmonies du Présent, 223; Jean Tauler, 1079.
Hello (M. Ernest). — *Le Livre des Visions et Instructions de la B. Angèle de Foligno*, 866.
Héricault (M. Ch. d'). — *Œuvres de Clément Marot*, 761.
Histoire de chacun des soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur, par M. l'abbé Maistre, 696.
Histoire de la Littérature française, par M. Frédéric Godefroy, 865.
Histoire des derniers princes de la maison de Condé, par M. Crétineau-Joly, 216.
Histoire du Monde, tome VIII, par MM. Henry et Charles de Riancey, 197.
Histoire littéraire de la France, par les Bénédictins de Saint-Maur, 203.
Histoires et légendes des plantes utiles et curieuses, par M. Rambosson, 196.
Humeur (de l') de Voltaire, par M. Louis Nicolardot, 353.

I

Idée (l') religieuse dans la poésie épique du moyen âge, par M. Léon Gautier, 224.
Ignorance (l') du moyen âge, par M. Eug. Loudun, 559.
Immaculée-Conception (fête de l'), 176.
Instructions, Lettres pastorales et Mandements, par Mgr Plantier, 204.
Instructions pastorales et Mandements de Mgr Reignier, 697.
Instruction sur les vertus chrétiennes et les péchés capitaux, par M. l'abbé Gridel, 852.
Irlande (l') et le Fénianisme, par M. J. Chantrel, 590.

J

Joinville (*Œuvres de Jehan de*), par M. Natalis de Wailly, 207.

L

LANDER (M. Jean). — Revue littéraire, 203; Femme et Femme, nouvelle, 339, 440; Bulletin littéraire, 866.
Landriot (Mgr). — *La Femme forte*, 185; *le Symbolisme*, 209; *Promenades autour de mon jardin*, 532.
Lanfrey (M.), 1000.
LANSADE (A. DE). — Bulletin littéraire, 1187.
Largent (le P. A.). *Notice sur le P. de la Bastie*, 1021.
LASSERRE (Henri). — Notre-Dame de Lourdes, 1.
Lettre du T. R. P. Jandel, 1167.
Lions (les) de la Porte impériale, par M. Louis Veuillot, 381.
Livre des Visions et Instructions de la B. Angèle de Foligno, par M. Ernest Hello, 866.
Livres (les) à l'Exposition, par M. Léon Gautier, 530.
Lettres de Mme Roland, par M. Dauban, 216.
Loi (la) de l'histoire et les Systèmes anti-chrétiens, par M. J.-F. Fort, 461, 621.
LOTH (M. Arthur). — L'Abyssinie, 869, 1093.
LOUDUN (M. Eugène). — L'Ignorance du Moyen Age, 559; Bulletin littéraire, 1021.
Louis XV et Louis XVI, par M. Ph. Serret, 673.

M

Maistre (Joseph de), 190.
Maistre (M. l'abbé). — *Histoire de chacun des soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur*, 696.
Manuale totius juris canonici, auctore D. Craisson, 854.
MARCEL (Etienne). — Cinq cent mille francs en portefeuille, nouvelle, 151.
MARGERIE (Eug. de). — Un Saint opportun, 138; les Protestants du Catholicisme, 990.

Marot (Clément), par M. Daniel Bernard, 761.
Massillon (Œuvres de), par M. l'abbé Blampignon, 378.
Mélanges, par M. Oscar Havard, 996; par M. G. de Chaulnes, 1000.
MERMILLOD (Mgr). — L'Eglise et les Classes ouvrières, 1170.
MOREL (M. l'abbé Jules). — Propositions signées par le P. Lacordaire, à Rome, en sept. 1850. 723.
Mortimer-Ternaux (M.). — *Avant, pendant et après la Terreur*, 208.
Musiciens (les) célèbres, par M. F. Clément, 536.

N

NAMPON (le P. A.). — Bulletin littéraire, 693.
Nécrologie : les Soldats pontificaux, 180.
Nettement (M. Alfred). — *Suger et son temps*, 691.
NICOLARDOT (M. Louis). — De l'Humeur de Voltaire, 363.
Notice sur le P. de la Bastie, par le P. A. Largent, 1021.
Notre-Dame de Lourdes, par M. H. Lasserre, 1.
Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé Glaire, 193.

O

Ordres (les) religieux devant l'économie politique, par M. A. Ravelet, 424.
Orient grec et turc, par M. Armand Ravelet, 541, 736.

P

Pailleron (M.). 1000.
Palgrave (William-Gifford). — *Une année de voyage dans l'Arabie-Centrale*, 205.
Palissy (Bernard), par M. Louis Audiat, 1022.
Pauvres (les) et le Denier de Saint-Pierre, 330.
Perruque (la) du philosophe Kant, par M. Bourguin, 1027.
Phénomènes (les) de la physique, par M. Guillemin, 374.
PIOLIN (dom Paul). — Conspiration des Bazinistes, 79.
Plantier (Mgr). — *Instructions, lettres pastorales et Mandements*, 204.
Poissons (les), les Reptiles et les Oiseaux, par M. L. Figuier, 698.
Pontificaux (les) et les Garibaldiens, 1189.
Postel (M. l'abbé). — *Bibliothèque des Prédicateurs du R. P. Vincent Houdry*, 1019.
POUJOULAT (M.). — La Question d'Orient dans le passé, 904; — dans le présent, 1136.
Problème (le) économique et la Doctrine catholique, par le R. P. Delaporte, 802.
Progrès par le Christianisme, par le R. P. Félix, 539.
Promenades autour de mon jardin, par Mgr Landriot, 532.
Propositions signées par le R. P. Lacordaire, à Rome, en sept. 1850, par M. l'abbé J. Morel, 723.
Protestants (les) du Catholicisme, par M. Eug. de Margerie, 990.

Q

Question (la) d'Orient dans le passé, par M. Poujoulat, 904; dans le présent, 1136.
Quinton (M.). — *Aurélia et le dieu Plutus*, 371.

R

RALLAYE (M. Léonce de la). — Bulletin littéraire, 691; une Nouvelle branche de l'Astronomie, 832.
Rambosson (M.). — *Histoires et légendes des plantes utiles et curieuses*, 196.
Raulx (M. l'abbé). — *Œuvres de saint Augustin*, 219.
RAVELET (M. A.). — Les Ordres religieux devant l'économie politique, 424; l'Orient grec et turc, 541, 736.
Récentes (les) Explorations du Globe, par M. F. de Fontpertuis, 52, 309.
Réforme (la) en Italie, par M. César Cantù, 214.
Reignier (Mgr). — *Instructions pastorales et Mandements*, 697.
Revue de la Quinzaine, par M. Eugène Veuillot, 518, 681, 839, 1006, 1178.
Revue des Deux-Mondes (la), 518.
Revue littéraire, par M. J.-M. Villefranche, 371; par M. A. Vaillant, 374, 532; par M. L. Gautier, 530.
Riancey (MM. Henry et Charles de). — *Histoire du Monde*, t. VIII, 197.

Robinson Crusoë, par M. Daniel Foë, 197.
ROMAIN (M. Jules). — Bulletin littéraire, 850.
ROMONT (M. DE). — Les Filles de Jacques II, 1029.
Rosier (le) de Madeleine, nouvelle, par Mlle Andrée de Braghiel, 810, 920.
ROYS (Marquis de). — Revue littéraire, 197.
Russel Killough (M. le comte Henri). *Six mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, 1026.

S

Saint-Albin (M. Alex. de). — *Les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*, 852.
Saint (un) opportun, par M. E. de Margerie, 138.
Sainte Cécile, par M. le comte A. de Ségur, 1187.
Savants (les) du Moyen Age, par M. L. Figuier, 213.
Science (la) en 1868, par M. J. Chantrel, 941.
Secchi (le P.). et les Spectres solaires, par M. L. de la Rallaye, 832.
Ségur (M. le comte A. de). — *Histoire populaire de saint François d'Assise*, 138. — *Sainte Cécile*, 1187.
SERRET (Ph.). — Louis XV et Louis XVI, 673.
Simonnin (M.). — *La Vie souterraine*, 215.
Simon Pierre et Simon le Magicien, par le P. Franco, 1024.
Situation (de la) présente de l'Allemagne, par M. B. d'Agreval, 391, 701, 1048.
Six mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie, par M. le comte Henri Russel Killough, 1026.
Sixte-Quint et la Ligue, (suite et fin), par M. Caringi, 783.
Soldats (les) pontificaux, 180.
Solidaire et Chrétien, par M. B. Chauvelot, 957.
Sterckx (le cardinal), 181.
Suger et son temps, par M. Alfred Nettement, 691.
Sur l'Etagère, par M. Louis Veuillot, 888.
Symbolisme (le), par Mgr Landriot, 209.

T

Tauler (Jean), par M. E. Hello, 1079.
Théâtre (le) en 1867, par M. Daniel Bernard, 115.
Terreur (Avant, pendant et après la), par M. Mortimer-Tornaux, 208.

V

VAILLANT (M. (A.). — Revue littéraire, 193, 374, 532; Bulletin littéraire, 696, 852, 882, 1016, 1025.
Vecilio (M. César). — *Costumes anciens et modernes*, 337.
Ventura (le R. P.). — *La Femme catholique*, 189.
VEUILLOT (M. Eugène). — De Choses et d'autres, 184, 369; Revue de la quinzaine, 518, 681, 839, 1006, 1178.
VEUILLOT (M. Louis). — Les Lions de la Porte impériale, 381; sur l'Etagère, 888.
Victorial (le), par MM. de Circourt et de Puymaigre, 379.
Vie (la) et Légende de Mme de Sainte-Notburg, par M. de Beauchesne, 1017.
Vie parfaite (la), par saint François de Sales, 1190.
Vie (la) souterraine, par M. Simonnin, 215.
VILLEFRANCHE (M. J.-M.). — Revue littéraire, 371; Bulletin littéraire, 1022.
Vision (la) d'or, nouvelle, par M. E. de Clussy, 636.

W

Wailly (M. Natalis de). — Œuvres de Jehan de Joinville, 207.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGTIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE E. DE SOYE, PLACE DU PANTHÉON, 2.

y is
ne